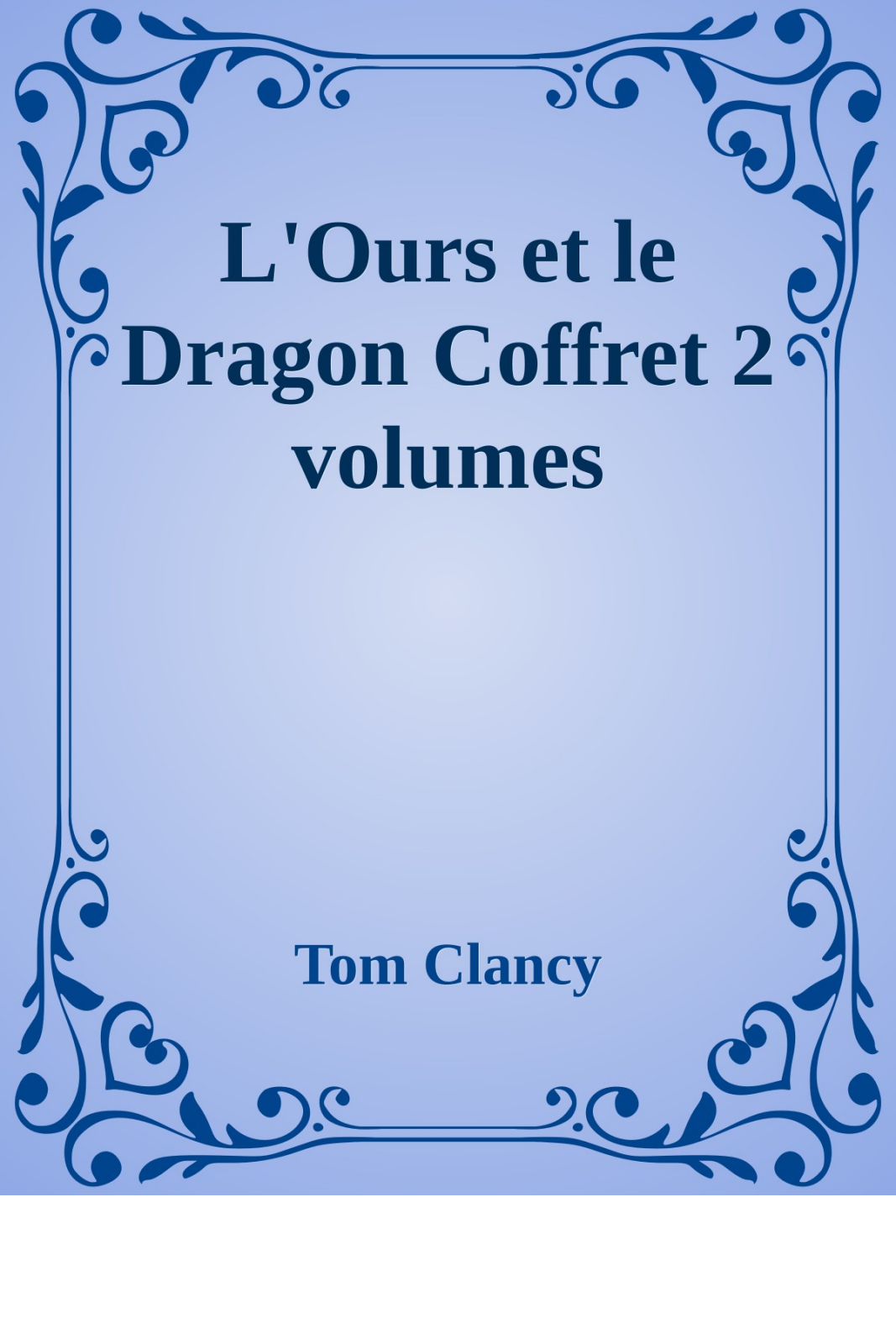




L'Ours et le Dragon Coffret 2 volumes

Tom Clancy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Copyrighted Material

#1 **New York Times Bestseller**

Tom Clancy

The Bear and The Dragon

Copyrighted Material

Du même auteur aux ...ditions Albin Michel

Romans :

¿ LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE

TEMP TE ROUGE

JEUX DE GUERRE

LE CARDINAL DU KREMLIN

DANGER IMM...DIAT LA SOMME DE TOUTES LES PEURS, tomes 1 et 2

SANS AUCUN REMORDS, tomes 1 et 2

DETTE D'HONNEUR, tomes 1 et 2

SUR ORDRE, tomes 1 et 2 RAINBOW six, tomes 1 et 2

L'OURS ET LE DRAGON, tome 2

Séries de Tom Clancy et Steve Pieczenik :

OP'CENTER 1

OP'CENTER 2 : IMAGE VIRTUELLE

OP'CENTER 3 : JEUX DE POUVOIR

OP'CENTER 4 : ACTES DE GUERRE

OP'CENTER 5 : RAPPORT DE FORCE

OP'CENTER 6 : ...TAT DE SI»GE

NET FORCE 1

NET FORCE 2 : PROGRAMMES FANT«MES NET FORCE 3 : ATTAqUES DE NUIT

Une série de Tom Clancy et Martin Greenberg :

POWER GAMES 1 : POLITIKA POWER GAMES 2 : RUTHLESS.COM

POWER GAMES 3 : RONDE

FURTTVE

Documents : SOUS-MARIN. Visite d'un monde mystérieux : les sous-marins nucléaires

AVIONS DE COMBAT. Visite guidée au cour de l'U.S. Air Force LES MARINES.

Visite guidée au cour d'une unité d'élite

TOM CLANCY

L'OURS ET LE DRAGON

i.

ROMAN

Traduit de l'américain par Jean Bonnefoy

Albin Michel

L'histoire admire le Sage mais elle élève le Brave.

Edmund Morris

Ceci est une oeuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages ou des événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Titre original : THE BEAR AND THE DRAGON

(c) Rubicon, Inc. 2000 Publié par G.P. Putnam's Sons, New York
Traduction française :

(c) ...ditions Albin Michel S.A., 2001 22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr ISBN 2-226- 12747-X

PROLOGUE

La Mercedes blanche

SE rendre au travail, c'était la même corvée partout et le passage du marxisme-léninisme au capitalisme chaotique n'avait pas amélioré les choses. Au contraire, même. Malgré les larges avenues, la circulation à

Moscou était devenue encore plus difficile, maintenant que presque tout le monde pouvait avoir une voiture, et que la file de gauche des grands boulevards n'était plus réservée par la milice aux membres du Politburo ou du Comité central qui l'utilisaient comme une voie privée, comme au temps des princes tsaristes et de leur attelage à troÛka. Désormais, c'était la file destinée à tout automobiliste qui tournait banalement à gauche, qu'il ait une limousine Zil ou une banale voiture particulière. Dans le cas de SergueÛ NikolaÛevitch Golovko, il s'agissait d'une Mercedes 600 blanche -

le gros modèle : carrosserie classe S et 12 cylindres de puissance germanique sous le capot. Il n'y en avait pas des masses à Moscou et, de fait, c'était une extravagance qui aurait dû lui faire honte-mais non.

Peut-être n'y avait-il plus de Nomenklatura mais le rang gardait ses privilèges et il était président du SVR. Son appartement de fonction était également vaste, au dernier étage d'une tour sur Kutusovksy Prospekt.

L'immeuble était assez récent et bien construit, jusqu'à l'équipement électroménager, lui aussi d'origine allemande, qui avait été de tout temps un luxe réservé aux plus hauts dignitaires du régime.

Il ne conduisait pas lui-même. Pour ça, il avait Anatoly, un ancien agent des Spetsnaz1. Un homme trapu, qui portait un pistolet sous son pardessus et conduisait la voiture avec une agressivité féroce tout en l'entretenant avec un soin maniaque. Les vitres étaient recouvertes d'une pellicule de plastique noir qui empêchait de voir à l'intérieur ; quant aux vitres proprement dites, elles étaient formées d'une épaisse couche de polycarbonate conçue pour résister à tout impact, y compris à des balles de 12,7 mm - c'était du moins ce qu'avaient garanti à Golovko les responsables du service achats, seize mois plus tôt. Le blindage alourdissait la voiture de près d'une tonne par rapport à une S-600 de série, mais la puissance et les reprises ne semblaient pas en

p,tir. C'était plutôt la qualité inégale du revêtement des chaussées qui finirait par avoir raison de la voiture. Le pays ne maîtrisait pas encore trop bien les techniques de revêtement routier, songea Golovko en feuilletant son quotidien du matin. C'était un journal américain, VInternational Herald Tribune : une excellente source d'informations puisque c'était le fruit de la collaboration du Washington Post et du New York Times qui s'avéraient deux des services de renseignements les plus efficaces de la planète, bien qu'un tantinet trop arrogants pour être considérés comme de vrais pros tels que Sergueï

Nikolaïe-vitch et ses collègues.

Il était entré dans le renseignement au temps où l'agence s'appelait encore le KGB, Comité pour la sécurité de l'...tat. Il persistait à y voir le meilleur service de renseignements ayant jamais existé, même s'il avait finalement connu l'échec. Golovko émit un soupir. Si l'URSS ne s'était pas effondrée au tout début des années 1990, sa position de directeur lui aurait valu de siéger d'office au Politburo, et de devenir ainsi un homme de pouvoir à la tête d'une des deux seules superpuissances de l'époque, un homme dont le seul regard aurait pu faire trembler les plus forts... Et puis à quoi bon ? se demanda-t-il soudain. Ce n'était qu'une illusion, malvenue pour un homme censé privilégier avant tout l'objectivité. Une dichotomie qui lui avait toujours paru cruelle. Le KGB avait toujours été à

la recherche des

1. Unités d'élite du renseignement soviétique (N.d.T.).

10

faits bruts, mais c'était pour en rendre compte à des gens imbus de leur rêve, qui déformaient ensuite cette vérité pour la faire coller avec celui-ci. quand la vérité avait fini par transparaître, le rêve s'était soudain évaporé tel un nuage de vapeur dans le vent, et la réalité s'était déversée avec la violence d'une inondation consécutive à la déb,cle du printemps.

Alors, tous ces hommes brillants du Politburo qui avaient fondé leur vie sur ces rêves avaient découvert qu'ils n'étaient que frêles roseaux et la réalité une faux impitoyable, et que leur salut était le cadet des soucis pour celui qui maniait cet instrument. Mais Golovko, lui, était d'une autre trempe. Travaillant sur les faits bruts, il avait été en mesure de poursuivre son travail, car son gouvernement avait toujours besoin de lui.

En fait, son autorité était même plus importante que jamais, car un homme qui connaissait bien le monde réel et qui était même intimement lié à

certains de ses plus grands dirigeants se trouvait en position idéale pour conseiller le président. De sorte qu'il avait son mot à dire aussi bien sur la politique étrangère que sur la défense ou les affaires intérieures. Des trois domaines, le dernier était le plus délicat, ce qui avait été rarement le cas auparavant. C'était même devenu le plus dangereux. Bizarre, quand même. Auparavant, au seul énoncé (souvent crié, du reste) de ces mots :

sécurité de l'...tat ", le citoyen soviétique se figeait sur place, car le KGB avait été l'organe le plus redouté du précédent gouvernement, avec des pouvoirs dont seul aurait osé rêver le Sicherheits-dienst de Reinhard Heydrich : le pouvoir d'arrêter, emprisonner, interroger et tuer n'importe quel citoyen, sans appel ni recours. Mais cela aussi, c'était du passé.

Désormais, le KGB avait éclaté et la branche dévolue à la sécurité intérieure n'était plus que l'ombre d'elle-même, alors que le SVR -

précédemment, Première Direction principale - poursuivait la collecte d'informations, mais sans avoir les moyens matériels du temps où il s'agissait d'appliquer la volonté (sinon la lettre de la loi) du gouvernement communiste. Ses prérogatives actuelles demeuraient malgré tout fort vastes, se dit Golovko en repliant son journal.

Il n'était plus qu'à un kilomètre de la place Dzerjinski. Là

11

aussi, changement : la statue de Félix¹, l'Homme de Fer, avait disparu.

Spectre à jamais redoutable pour tous ceux qui savaient qui était l'homme dont l'effigie de bronze se tenait dressée sur cette place, mais là encore, ce n'était plus aujourd'hui qu'un souvenir lointain. L'immeuble derrière n'avait toutefois pas changé. Jadis siège imposant de la compagnie d'assurances Ros-siya, il avait acquis la célébrité par la suite sous le nom de Lou-bianka, un mot redoutable même dans ce pays redoutable dirigé

par Joseph Staline, avec ses sous-sols emplis de cellules et de salles d'interrogatoire. Au cours des ans, la plupart de ces fonctions avaient été

transférées plus à l'est, à la prison de Lefortovo, à mesure que (ne dérogeant pas à la règle) se développait et proliférait la bureaucratie du KGB, envahissant tous les bureaux et les recoins du vaste édifice, jusqu'à

ce que secrétaires et archivistes finissent par occuper tous les espaces (remodelés entretemps) où jadis Kamenev et Ordjonikidze avaient été

torturés sous les yeux de Lagoda et de Beria. Golovko se dit qu'il y avait bien des fantômes en ces murs...

Mais une nouvelle journée de travail avait commencé. Réunion d'état-major à

huit heures quarante-cinq, puis le train-train habituel des briefings et des discussions, déjeuner à midi un quart, et avec de la veine, il reprendrait la voiture pour s'en retourner chez lui aux alentours de six heures du soir, le temps de se changer avant de se rendre à la réception à

l'ambassade de France. Il se délectait à l'avance de la chère et des vins, sinon de la conversation.

Une autre voiture intercepta son regard. C'était la jumelle de la sienne : une autre grosse Mercedes classe S, blanche elle aussi, elle aussi dotée de vitres recouvertes de plastique noir. Elle fonçait dans le matin clair, au moment où Anatoly ralentissait, bloqué derrière un camion-benne, un de ces milliers de gros bahuts qui avaient envahi les artères de Moscou. Celui-ci était plutôt chargé d'outillage que de déblais. Il y avait un autre 1. Félix Dzerjinski (1877-1926), fondateur en 1917 de la Tcheka, ancêtre de ce qui au cours des ans allait devenir la GPU (Guépéou) puis le NKVD, et enfin le KGB, de 1953 à sa dissolution en octobre 1991, et son éclatement en quatre agences en octobre 1991 (N.d.T.).

12

camion cent mètres plus loin, qui avançait au pas comme si son chauffeur n'était pas sûr de sa route. Golovko se dandina sur son siège, c'est tout juste s'il pouvait apercevoir, juste devant, l'autre gros bahut... il avait hâte de se retrouver dans son bureau pour déguster sa première tasse de thé, ce même bureau qui avait été jadis celui de Beria.

... le camion-benne, un peu plus loin. Un homme s'était dissimulé à

l'arrière. Et voilà qu'il se redressait et qu'il tenait...

" Anatoly ! " s'écria rudement Golovko, mais son chauffeur, collé derrière le premier camion, ne pouvait pas voir la benne.

... c'était un RPG, un tube mince à l'extrémité bulbeuse. Le viseur était relevé et alors que l'autre camion venait de s'arrêter, l'homme se releva sur un genou et pivota pour braquer son lance-roquettes sur la seconde Mercedes...

... l'autre chauffeur le vit et tenta d'obliquer mais il était bloqué par le flot de la circulation matinale et...

... signature visuelle bien dérisoire, un fin panache de fumée surgit à

l'arrière du tube lance-roquettes mais la partie bulbeuse jaillit droit vers le capot de la Mercedes blanche.

La roquette explosa juste au pied du pare-brise. Pas de boule de feu comme les affectionnent les réalisateurs de films hollywoodiens : juste un éclair bref, une fumée grise, mais le grondement de la détonation balaya la place tandis qu'une large déchirure aplatie s'ouvrait à l'arrière du coffre du véhicule, preuve manifeste que tous ses occupants étaient morts. Golovko l'avait compris sans même avoir à y réfléchir. Puis l'essence prit feu et la voiture s'embrasa, incendiant en même temps quelques mètres carrés d'asphalte. La Mercedes s'immobilisa presque aussitôt, ses pneus gauche ayant été déchiquetés par l'explosion. La benne devant Golovko freina en catastrophe et Anatoly fit un écart sur la droite, les yeux mi-clos à cause de l'explosion mais pas au point de...

" Govno ! " Cette fois, Anatoly découvrit ce qui s'était passé et il agit immédiatement. Il continua dans la file de droite, écrasa l'accélérateur et se mit à zigzaguer en profitant des brèches dans le trafic. La plupart des véhicules s'étaient maintenant arrêtés et Anatoly repérait les trous pour s'y introduire, ce qui lui permit d'arriver à l'entrée du garage en moins d'une minute.

13

Les gardes armés étaient déjà en train de converger vers le centre de la place, en même temps que les renforts jaillis des baraquements alentour. Le commandant du groupe, un lieutenant, avisa la voiture de Golovko, la reconnut et lui fit signe d'entrer puis demanda à deux de ses hommes de l'accompagner jusqu'au point de débarquement. Leur heure d'arrivée était dorénavant le seul élément normal de cette

journée qui débutait à peine.

Golovko descendit et, aussitôt, deux jeunes recrues vinrent se coller étroitement à son lourd pardessus. Anatoly descendit à son tour, le pistolet à la main, le manteau entrouvert, regardant derrière lui la porte du garage, avec une inquiétude soudaine dans les yeux. Il tourna vivement la tête.

" Amenez-le à l'intérieur !" Et à cet ordre, les deux soldats firent franchir sans ménagement à Golovko les doubles portes de bronze tandis que surgissaient d'autres renforts de la sécurité.

" Par ici, camarade directeur ", dit un capitaine en uniforme en prenant Sergueï par le bras pour le conduire vers l'ascenseur réservé à la direction. Une minute plus tard, il entra en titubant dans son bureau ; son cerveau avait encore du mal à appréhender ce à quoi il venait d'assister juste trois minutes plus tôt. Bien entendu, il s'approcha de la fenêtre pour regarder en bas.

La milice fonçait déjà vers les lieux de l'attentat : trois flics à pied.

Puis apparut une voiture de patrouille, sinuant parmi la circulation arrêtée. Trois automobilistes étaient descendus de leur véhicule pour s'approcher de l'épave en feu, cherchant peut-être à porter secours aux victimes. Courageux de leur part, jugea Golovko, mais parfaitement vain. Il pouvait désormais embrasser toute la scène, malgré la distance de trois cents mètres. Le pavillon faisait une bosse, le pare-brise avait disparu et il pouvait voir par un trou fumant l'intérieur de ce qui, quelques minutes plus tôt, était encore une luxueuse berline, détruite par l'une des armes les plus économiques jamais produites en masse par l'Armée rouge. Les occupants avaient dû être déchiquetés sur le coup par les fragments de métal propulsés à près de dix mille mètres par seconde. S'étaient-ils même rendu compte de ce qui leur arrivait ? Sans doute pas. Peut-être le chauffeur avait-il eu le temps de se douter de quelque chose mais le propriétaire assis à l'arrière devait sans doute être en 14

train de lire son journal avant de passer de vie à trépas sans autre avertissement.

C'est à cet instant que Golovko sentit ses genoux flageoler. Cela aurait pu être lui... lui qui aurait pu voir soudain s'il existe une vie après la mort, un des plus grands mystères de l'existence, mais qui jusqu'ici n'avait guère occupé ses réflexions... Mais quel qu'il ait pu être l'auteur de ce massacre, quelle avait été réellement sa cible ? En tant que

patron du SVR, Golovko n'était pas homme à croire aux coïncidences, et il n'y avait pas tant de Mercedes S-600 blanches dans les rues de Moscou, n'est-ce pas ?

" Camarade directeur ? " C'était Anatoly à la porte de son bureau.

" Oui, Anatoly Ivanovitch ?

- Vous vous sentez bien ?

- Mieux que lui ", répondit Golovko en s'écartant de la fenêtre. Il avait besoin de s'asseoir. Il essaya de bouger son fauteuil pivotant sans tituber car il sentait effectivement ses jambes se dérober sous lui. Il s'assit, plaqua les deux mains sur son bureau et considéra le plan de travail en chêne avec sa pile de papiers à lire... vision de routine d'une journée qui n'allait certainement pas être monotone. Il releva les yeux.

Anatoly Ivanovitch Chelepine n'était pas homme à montrer sa peur. Il avait atteint le grade de capitaine dans les Spetsnaz avant d'être repéré par un recruteur du KGB cherchant un candidat au poste de commandant de la Huitième Direction de la garde. Poste qu'il avait accepté juste avant la dissolution du service. Anatoly était devenu le chauffeur et le garde du corps de Golovko ; cela faisait maintenant plusieurs années, au point qu'il faisait désormais partie de sa famille officielle : tel une sorte de fils aîné, Chelepine était tout dévoué à son patron. -gé de trente-trois ans, c'était un homme intelligent, grand, blond, avec des yeux bleus qui étaient en ce moment bien plus écarquillés que d'habitude, car même s'il avait passé une bonne partie de sa vie à apprendre comment affronter et utiliser la violence, c'était la première fois qu'il en était le témoin direct.

Anatoly s'était souvent demandé quel effet cela pouvait faire de supprimer une vie, mais jamais une seule fois dans sa carrière il n'avait envisagé de perdre la sienne, et certainement pas dans un
atten-15

tat, et encore moins à un jet de pierre de son lieu de travail. Lorsqu'il était installé derrière son bureau attenant à celui de Golovko, sa tâche s'apparentait plus à celle d'un secrétaire particulier. Et comme tous ceux qui occupaient de telles fonctions, il avait fini par se montrer négligent dans sa mission initiale qui était de protéger un homme qu'après tout personne n'oserait attaquer... et voilà que son petit monde bien confortable venait d'être réduit en miettes, aussi sûrement et complètement que celui de son patron.

Curieusement, mais c'était prévisible, ce fut ce dernier qui récupéra le premier.

" Anatoly ?

- Oui, directeur ?

- Nous devons découvrir qui est mort dans cet attentat, et vérifier si ça n'aurait pas dû être nous à sa place. Appelle le quartier général de la milice et vois ce qu'ils fabriquent.

- Tout de suite. " Le beau visage juvénile s'éclipsa prestement.

Golovko inspira un grand coup et se leva, jetant un dernier coup d'œil à la fenêtre. Une voiture de pompiers était arrivée sur les lieux et les soldats du feu étaient en train d'arroser l'épave de mousse pour finir d'étouffer les dernières flammes. Une ambulance était également là, mais Sergueï

Nikolaïevitch savait que c'était inutile. La première tâche était d'obtenir l'immatriculation du véhicule et d'en identifier le propriétaire ; partant de là, de déterminer si l'infortuné avait trouvé la mort à la place de Golovko ou s'il avait été la victime d'une vengeance personnelle. La rage n'avait pas encore pris le pas sur le choc consécutif à l'événement. Peut-

être viendrait-elle plus tard, songea Golovko en se dirigeant vers ses lavabos privés car il sentait soudain ses sphincters le trahir. Cela lui parut une épouvantable marque de fragilité : comme beaucoup, il était imprégné de culture cinématographique. Or les acteurs étaient toujours hardis et résolus, peu importait que leur univers soit écrit par avance et leurs réactions mûrement répétées... et que rien de tout cela n'eût le moindre rapport avec ce qui vous arrivait dans la vraie vie quand des explosifs vous tombaient dessus sans avertissement.

qui veut ma mort ? se demanda-t-il après avoir tiré la chasse.

16

À quelques kilomètres de là, l'ambassade des États-Unis avait un toit en terrasse sur lequel se dressaient quantité d'antennes, la plupart connectées à toute une batterie de récepteurs plus ou moins perfectionnés, à leur tour raccordés à des magnétophones tournant à vitesse lente pour économiser la bande magnétique. Dans la salle des magnétophones, une douzaine d'opérateurs, civils et militaires, tous des spécialistes de la langue russe, rendaient compte à la NSA,

nationale, située à Fort Meade dans le Maryland entre Baltimore et Washington. La journée venait de débuter et ces agents étaient en général à

leur poste avant même les fonctionnaires russes dont ils étaient chargés de surveiller les communications. La police locale utilisait les mêmes bandes de fréquence et strictement les mêmes types d'appareils que leurs homologues américains au début des années soixante-dix, et donc les écouter était un jeu d'enfant : les transmissions n'étaient même pas encore cryptées. Ils écoutaient donc de manière routinière pour repérer un éventuel accident de la circulation qui pourrait impliquer un gros bonnet, mais surtout pour t,ter le pouls de la capitale russe, où le taux de criminalité ne cessait de croître. Il était toujours utile au personnel de l'ambassade de savoir quels quartiers éviter et de se tenir au courant d'une éventuelle agression contre un des nombreux résidents américains.

" Une explosion ? " demanda au radio un sergent. Puis il tourna la tête vers une femme derrière lui. " Lieutenant Wilson, la police signale une explosion juste devant le centre de Moscou.

- quel genre d'explosion ?

- On dirait que c'est une voiture qui a sauté. Les pompiers sont déjà sur place, une ambulance... " Il brancha un casque pour mieux détecter le trafic vocal. " D'accord... une Mercedes blanche, numéro d'immatriculation... " Il prit un bloc, l'inscrivit. " Trois morts, le chauffeur et deux passagers et... oh, merde !

- qu'y a-t-il, Reins ?

- SergueÛ Golovko... " Le sergent Reins avait fermé les yeux et il avait plaqué une main contre l'écouteur à son oreille. " Il ne roule pas dans une Mercedes blanche ?

- Je ne peux pas encore vous confirmer, mon lieutenant... " Une nouvelle voix : " Le capitaine au poste de police. Il vient 17

d'annoncer qu'il arrivait. En tout cas, ils ont l'air tous pas mal excités, m'dame. Il y a du trafic sur toutes les fréquences. "

Le lieutenant Susan Wilson se balançait d'avant en arrière sur sa chaise pivotante. Fallait-il ou non prévenir la hiérarchie ? On ne pouvait pas vous fusiller pour ne pas avoir averti vos supérieurs, non ?

quoique... "

O' est le chef de poste ?

- En route vers l'aéroport, mon lieutenant. Il devait se rendre aujourd'hui à Saint-Petersbourg, vous vous souvenez ?

- D'accord. " Elle se retourna vers son propre tableau de commande et décrocha le téléphone crypté - un STU-6 - pour appeler Fort Meade. Sa clef de cryptage personnelle en plastique était déjà introduite dans la fente idoine et le téléphone relié et synchronisé avec un appareil identique, au quartier général de la NSA. Elle enfonça la touche dièse pour établir la communication.

" Poste de garde, dit une voix à l'autre bout du monde.

- Ici station de Moscou. Nous avons tout lieu de croire que Sergueï Golovko a failli être assassiné.

- Le directeur du SVR ?

- Affirmatif. Une voiture identique à la sienne vient d'exploser place Dzerjinski, et l'heure correspond à celle où il se rend d'habitude au travail.

- Confiance ? " demanda la voix masculine désincarnée. Ce devait être un officier de grade intermédiaire, sans doute un militaire, qui se tapait la garde de nuit, entre vingt-trois heures et sept heures du matin. Sans doute un aviateur. " Confiance " était un des termes à la mode chez les aviateurs.

" Nous tenons l'info des transmissions de la police... enfin, de la milice de Moscou. Nous avons pas mal de trafic en vocal et, d'après mon opérateur, toutes les voix paraissent surexcitées.

- OK. Vous pouvez nous transmettre le tout ?

- Affirmatif, répondit Wilson.

- Parfait, on va faire ça. Merci de nous avoir prévenus, on reprend la main à partir de maintenant. "

" Bien compris, station de Moscou, terminé ", entendit le commandant Bob Teeters. Il était nouveau à ce poste à la NSA.

Ancien pilote breveté avec deux mille cent heures de vol aux commandes de C-5 et de C-17, il s'était blessé le coude gauche dans un accident de moto huit mois auparavant, et sa perte de mobilité avait, à son grand dam, mis fin à sa carrière de pilote. Il se recyclait maintenant dans l'espionnage, ce qui, quelque part, était plus intéressant d'un point de vue intellectuel, même s'il ne gagnait pas au change, en tant qu'ancien aviateur. Il fit signe à un sous-off, un premier maître de la marine, en lui demandant d'écouter la ligne de transmission ouverte avec Moscou. Ce que le fit le marin, qui coiffa un casque et lança en même temps le traitement de texte de son ordinateur. En sus d'être sous-officier, ce marin était un spécialiste de la langue russe et donc compétent à cette t

che de traduction simultanée. Il se mit à taper, traduisant à mesure les interceptions de transmissions radio de la police russe ; son texte s'affichait en simultanée à l'écran de l'ordinateur du commandant Teeters.

j'Ai LE NUM...RO D'IMMATRICULATION, JE V...RIFIE, indiquait la première ligne.

BIEN, FAITES AU PLUS VITE.

JE FAIS DE MON MIEUX, CAMARADE (NOTE DU TRADUCTEUR : C'EST-Y QUE LES

RUSSKOFs AURAIENT DES ORDIS POUR FAIRE CE BOULOT, MAINTENANT ?) JE L'AI : MERCEDES BENZ BLANCHE, CARTE GRISE AU NOM DE G.G. AVSYENKO (PAS S

ÉR DE L'ORTHOGRAPHE), 677 PROTOPOV PROS-PEKT, APPARTEMENT ISA.

LUI ? JE CONNAIS CE NOM !

Ce qui est toujours bon pour quelqu'un..., songea le commandant Teeters, mais pas si bon pour cet Avsyenko. Bien, et quoi maintenant ? L'officier de garde responsable était un autre marin, le contre-amiral Tom Porter.

Installé dans son bureau du bâtiment principal, il était peut-être en train de regarder tranquillement la télé en sirotant un café. Il était temps de secouer tout ça. Il appela son numéro.

" Amiral Porter.

- Monsieur, ici le commandant Teeters, au centre de surveillance. Une nouvelle vient de nous tomber de Moscou.

- Laquelle, commandant ? demanda la voix lasse.

19

- La station de Moscou a cru au début que quelqu'un aurait pu tuer Golovko, le directeur du KG... du SVR, je veux dire.

- Comment ça, commandant ? " La voix était soudain plus alerte.

" Il s'avère qu'il ne s'agit sans doute pas de lui, amiral. Un dénommé

Avsyenko... " Teeters épela. " Nous récupérons les interceptions des fréquences radio de la police russe, expliqua le commandant. Je n'ai pas encore vérifié le nom.

- quoi d'autre ?

- C'est tout ce que j'ai pour l'instant, amiral. "

Dans l'intervalle, un officier supérieur de la CIA - Tom Bar-low - avait pris le relais à l'ambassade. ...tant le troisième dans l'échelon hiérarchique sur cette opération, il ne voulait pas se rendre en personne sur les lieux, mais il fit presque aussi bien : il appela un copain journaliste au bureau de CNN sur sa ligne directe.

" Mike Evans.

- Mike, c'est Jimmy, dit Tom Barlow, énonçant un mensonge éculé et convenu à l'avance. Place Dzerjinski, le meurtre d'un type en Mercedes. «a paraît sanglant et plutôt spectaculaire.

- OK, répondit le journaliste en notant rapidement. Je mets quelqu'un dessus. "

Barlow regarda sa montre : huit heures cinquante-deux, heure locale. Evans était un rapide dans une chaîne d'infos qui ne chômait pas non plus. Barlow se dit qu'ils auraient une équipe sur place dans moins de vingt minutes. La camionnette aurait sa liaison directe en bande Ku avec un satellite, qui rebasculerait le signal vers le siège de CNN à Atlanta, liaison descendante qui serait interceptée gr,ce aux antennes du ministère de la Défense, à

Fort Belvoir, Virginie, d'où il serait disséminé, par renvoi vers les satellites gouvernementaux, aux divers services intéressés. Un attentat

contre le directeur Golovko pouvait en effet intéresser quantité de gens.

Puis Barlow alluma son Compaq de bureau et ouvrit le fichier des identités russes répertoriées par la CIA.

20

Une copie de ce même fichier se trouvait sur un certain nombre d'ordinateurs de la CIA à Langley, Virginie, et sur le clavier de l'une de ces machines installée dans la salle d'opérations de l'agence, au sixième étage de l'immeuble de l'ancien siège, des doigts se mirent à taper A-V-S-Y-E-N-K-O, pour n'obtenir en réponse que le message suivant : RECHERCHE SUR

TOUT LE FICHIER TERMIN...E. AUCUNE CORR...LATION. Ce qui provoqua un grognement de l'opérateur. Donc, le nom était mal orthographié.

" Bon sang, mais pourquoi ce nom a-t-il quelque chose de familier ?

demanda-t-il à haute voix. Alors que la machine ne trouve rien...

- Attends voir, intervint une collègue qui se pencha pour écrire le nom autrement. Essaie ça... " Là non plus, rien. Ils essayèrent une troisième variante.

" Gagné ! Merci, Beverly, dit l'officier de garde. Oh, ouais, d'accord, on connaît ce client. Raspoutine. Un ancien roi de la pègre... Eh bien, regarde un peu ce qui lui est arrivé après être retourné dans le droit chemin ", rigola l'officier.

" Raspoutine ? demanda Golovko. Un salaud de Nekulturniy, hein ? " Il se permit l'esquisse d'un sourire. " Mais qui diable voudrait sa mort ? "

demanda-t-il à son chef de la sécurité qui prenait l'affaire encore plus au sérieux que le directeur. C'est que sa tâche était soudain devenue bien plus compliquée. Pour commencer, il devait annoncer à Sergueï Nikolaïevitch que la Mercedes blanche n'était plus son véhicule personnel. Trop voyante.

Puis il allait devoir demander aux sentinelles en armes postées aux angles du toit du bâtiment pour quelle raison elles n'avaient pas repéré un type planqué avec un lance-roquettes antichar RPG dans la benne

d'un camion, et cela, à moins de trois cents mètres de l'immeuble qu'ils étaient censés garder ! Et pourquoi elles n'avaient même pas non plus pris la peine d'envoyer un message radio avant que la Mercedes de Gregory Filo-povitch AvseÔenko ne soit pulvérisée par l'explosion. Il avait déjà poussé pas mal de jurons depuis le début de la journée et il sentait que ce n'était pas fini.

21

" Cela faisait combien de temps qu'il s'était retiré des affaires ? demanda ensuite Golovko.

- Depuis 1993, camarade directeur ", répondit le commandant Anatoly Ivanovitch Chelepine : il venait, quelques secondes auparavant de poser la même question.

Le premier grand dégraissage dans le service, songea Golovko, mais il semblait que le proxénète avait bien réussi sa reconversion dans le privé.

Assez bien en tout cas pour se payer une Mercedes 600... et assez bien aussi pour se faire liquider par les ennemis qu'il avait d° se faire en cours de route... à moins qu'il n'ait sans le savoir sacrifié sa vie contre celle d'un autre. Cette dernière question demeurerait encore sans réponse.

Entre-temps, le directeur avait retrouvé sa maîtrise de soi. Assez en tout cas pour que son esprit se remette à fonctionner. Golovko était trop intelligent pour demander tout de go : mais qui pourrait bien en vouloir à

ma vie ? Il n'était pas né de la dernière pluie. Les hommes dans sa situation se faisaient des ennemis, dont certains mortels... mais la plupart étaient néanmoins trop malins pour commettre un tel forfait. Se lancer dans une vendetta était toujours une pratique dangereuse à l'échelon qui était le leur, raison pour laquelle il n'y en avait jamais. Le milieu du renseignement international était remarquablement calme et civilisé.

Certes, des agents mouraient encore. quiconque était surpris à se livrer à

l'espionnage pour un gouvernement étranger allait au-devant de très sérieux ennuis... nouveau régime ou pas - le crime contre la s°reté de l'...tat restait ce qu'il était - mais ces mises à mort se conformaient - quelle était déjà l'expression des Américains ? - aux clauses de

sauvegarde de la liberté individuelle. Oui, c'était ça. Les Américains et leurs avocats...

quand les avocats ne tiquaient pas, ça devenait un acte civilisé. " qui d'autre était à bord ? s'enquit Golovko.

- Son chauffeur. Nous avons son nom. Un ex-milicien. Et une de ses femmes, semble-t-il, qu'on n'a pas encore identifiée.

- que savons-nous des habitudes de l'ami Gregory? que faisait-il dans le coin ce matin ?

- Nul ne le sait à l'heure qu'il est, camarade, répondit le commandant Chelepine. La milice travaille dessus.

- qui s'occupe de l'affaire ?

22

- Le lieutenant-colonel Chablikov, camarade directeur.

- Yefim Konstantinovitch... oui je le connais. Un type bien, admit Golovko.

Je suppose qu'il aura besoin de prendre son temps, hein ?

- Cela demande du temps, en effet ", reconnut Chelepine.

Plus que pour que Raspoutine rencontre son destin, songea Golovko. La vie était si bizarre, elle qui paraissait devoir durer toujours... pour se révéler tellement brève, une fois qu'on l'avait perdue... et ceux-là ne risquaient pas de revenir vous raconter l'effet que ça faisait... Sauf à

croire aux revenants, à Dieu ou à une vie après la mort, autant de notions qui avaient été passablement négligées durant l'enfance de Golovko. Un autre grand mystère, du reste, s'avisa le maître-espion. Pour la première fois de son existence, il en avait réchappé de justesse. C'était troublant, mais à la réflexion, pas aussi terrifiant qu'il eût pu l'imaginer. Le directeur se demanda s'il pouvait qualifier cela de courage. Il ne s'était jamais considéré comme un homme courageux, pour la simple et bonne raison qu'il n'avait jamais affronté de danger physique immédiat. Non qu'il eût cherché à éviter le risque : simplement, il ne l'avait jamais frôlé jusqu'à

aujourd'hui. Et une fois l'épreuve passée, il découvrit qu'il était moins perplexe que curieux. Pourquoi diable une telle chose lui était-elle

arrivée ? Et qui pouvait en être l'auteur ? C'étaient les questions auxquelles il devait répondre s'il ne voulait pas que pareille mésaventure se reproduise à l'avenir. tre courageux une fois, c'était amplement suffisant, estima Golovko.

Le Dr Benjamin Goodley arriva à Langley à cinq heures quarante du matin, cinq minutes plus tôt que d'habitude. Son boulot lui interdisait quasiment toute vie sociale, ce qui lui semblait profondément injuste. N'était-il pas en ,ge de se marier, d'autant qu'il pouvait se prévaloir d'une belle gueule et de belles perspectives d'avenir tant dans son métier que dans ses affaires... Peut-être pas autant dans ce dernier domaine, rectifia l'agent de renseignements en garant sa voiture à l'emplacement réservé aux personnalités, tout près du porche en ciment de l'ancien siège de la CIA.

Il conduisait un Ford Explorer parce que c'était

23

l'engin idéal pour la conduite par temps de neige, or celle-ci n'allait pas tarder. En tout cas, l'hiver approchait et dans la région du district fédéral, cette saison était des plus imprévisibles, surtout à en croire les écologistes qui brandissaient la menace d'un réchauffement planétaire susceptible de provoquer cette année un hiver particulièrement rigoureux.

La logique de ce raisonnement lui échappait. Peut-être qu'il ferait bien d'en discuter avec le nouveau conseiller scientifique du président, si ça valait la peine. En tout cas, celui-ci savait au moins s'exprimer avec des mots d'une seule syllabe.

Goodley franchit le sas et monta dans l'ascenseur. Il pénétra dans la salle des opérations à cinq heures cinquante.

" Hé, Ben ! lança une voix.

- Salut Charlie. quelque chose d'intéressant ?

- Je sens que celle-là va te plaire, Ben, promit Charlie Roberts. Un grand jour pour la Sainte Russie.

- Oh ? " Plissement d'yeux. La Russie préoccupait Goodley, tout comme son patron. " C'est quoi ?

- Oh, une broutille. Juste un type qui a tenté d'éliminer l'ami SergueÛ

NikolaÛevitch. "

Sa tête pivota comme celle d'un hibou. " quoi ?

- T'as parfaitement entendu, Ben, mais ils se sont gourrés de voiture avec leur lance-roquettes et ils ont éliminé un autre gars qu'on connaît bien...

enfin, qu'on connaissait bien, rectifia Roberts.

- Bon. Reprends depuis le début.

- Peggy, repassez la vidéo, demanda Roberts à son officier de permanence avec un geste thé,tral.

- Waouh ! s'exclama Goodley au bout d'à peine cinq secondes. Bon, et c'était qui alors ?

- Je te le donne en mille : Gregory Filipovitch AvseÛenko.

- Inconnu au bataillon, avoua Goodley.

- Tenez, dit l'officier de permanence en lui tendant une chemise en kraft.

Son dossier du temps oÛ il était au KGB. Un vrai petit ange, observa-t-elle avec un ton neutre oÛ perçait un net dégoût.

- Raspoutine ? s'étonna Goodley en parcourant la première page. Oh, OK, j'ai entendu parler de ce client.

24

- Idem pour le patron, je parie.

- «a, je le saurai dans deux heures, s'r. " Goodley s'était fait la réflexion à haute voix. Il poursuivit : " Et qu'est-ce qu'en dit la station de Moscou ?

- Le chef de poste est en ce moment à Saint-Pétersbourg pour une conférence commerciale, ça fait partie de sa couverture. Ce que nous avons vient de son second. L'hypothèse la plus probable est que soit AvseÛenko s'était fait de solides inimitiés dans la mafia russe, soit que Golovko était la véritable cible et qu'ils se seraient gourrés de bagnole. Personne ne peut trancher à l'heure qu'il est. " Le tout suivi d'un haussement d'épaules éloquent.

" qui pourrait vouloir éliminer Golovko ?

- Leur mafia ? quelqu'un a réussi à mettre la main sur un RPG et c'est pas vraiment le truc qu'on trouve chez le quincaillier du coin. Ce qui signifie que l'auteur est sans doute un élément bien introduit dans le milieu du crime... mais qui était la véritable cible ? AvseÛenko avait dû avoir le temps de se faire des ennemis, mais Golovko doit en avoir aussi, ou desjivaux, en tout cas. " Elle haussa de nouveau les épaules. " ¿ vous de choisir.

- Le patron aime bien avoir des informations un peu plus précises, avertit Goodley.

- Moi aussi, Ben, moi aussi, répondit Peggy Hunter. Mais c'est tout ce dont je dispose en l'état actuel des choses, et ces putains de Russes ne sont pas mieux lotis que nous.

- On a un moyen quelconque de suivre leur enquête ?

- Notre attaché juridique, Mike Reilly, est censé être très lié avec leurs flics. Il a réussi à en faire admettre un bon paquet au centre de formation supérieure de l'Académie nationale du FBI, à quantico.

- Peut-être qu'on peut demander au FBI de lui dire de fouiner ? "

Peggy Hunter haussa encore une fois les épaules. " «a peut pas faire de mal. Au pire, on aura une réponse négative, et au point où on en est... "

Goodley acquiesça. " OK. C'est la recommandation que je vais faire. " Il se leva. Puis, en route vers la porte, il remarqua :

25

" Le patron pourra pas se plaindre que le monde est ennuyeux, aujourd'hui.

" Il prit avec lui la cassette de CNN et retourna dans son 4x4.

Le soleil essayait de se lever tant bien que mal. L'autoroute George Washington était déjà encombrée de cadres zélés pressés de gagner leur bureau en avance, sans doute des employés du Pentagone pour la plupart, estima Goodley alors qu'il traversait le pont et passait devant l'île Roosevelt. La surface du Potomac était calme et placide, presque huileuse, comme l'eau de la retenue d'un barrage électrique. Le thermomètre de bord indiquait une température extérieure de 6 degrés et la météo du jour annonçait des maxima d'environ 10 degrés,

un temps moyennement couvert et des vents faibles. Bref, une journée pas déplaisante pour une toute fin d'automne, même s'il n'allait guère en profiter, coïncé qu'il serait au bureau le plus clair du temps.

L'activité commençait de bonne heure à la Maison-Blanche, nota-t-il en arrivant. L'hélicoptère Blackhawk venait de redécoller lorsqu'il se gara à

son emplacement réservé et les motards s'étaient déjà rassemblés devant l'entrée Ouest. Cela suffit à l'amener à vérifier l'heure à sa montre : non, il n'était pas en retard. Il descendit de voiture en hâte et, tenant ses documents et la cassette dans les bras, il se précipita vers l'intérieur. " B'jour, Dr Goodley, l'accueillit un garde en uniforme. -

Salut, Chuck. " Habilité ou pas, il devait passer sous le détecteur de métaux. Les papiers et la cassette furent inspectés à la main... comme s'il allait tenter d'introduire une arme dans la place, s'irrita-t-il brièvement. Cela dit, ils avaient déjà eu quelques sueurs froides, c'est vrai. Et ces gars étaient formés pour ne se fier à personne.

Ayant franchi avec succès le contrôle de sécurité quotidien, il prit à

gauche, escalada les marches quatre à quatre, puis de nouveau à gauche vers son bureau où une dame charitable (il ignorait si c'était un des employés ou un des agents du service) avait déjà allumé sa machine à café avec son mélange favori. Il se versa une tasse, puis alla s'installer derrière son bureau pour faire le tri dans ses papiers mais aussi dans ses pensées. Il réussit à descendre la moitié de la tasse avant de récupérer tout son 26

fourbi en vue de la dernière étape, les trente mètres de marche jusqu'au bureau présidentiel. Le chef était déjà là. " Salut, Ben.

- Bonjour, monsieur le président, répondit son conseiller à la sécurité.

- Bien, alors, quoi de neuf sur la planète ? demanda le chef de l'exécutif.

- Il semblerait que quelqu'un ait tenté d'assassiner Sergueï Golovko, ce matin.

- Oh ? " fit le président Ryan en levant les yeux de sa tasse de café.

Goodley le mit au fait, puis il introduisit la cassette dans le magnétoscope du Bureau Ovale et pressa la touche lecture.

" Bigre ", observa Ryan. Ce qui avait été une luxueuse berline n'était plus qu'un tas de débris bon pour la casse.

" Et ils ont eu qui, à sa place ?

- Un certain Gregory Filipovitch AvseÛenko, cinquante-deux ans...

- Ce nom me dit quelque chose...

- Il est mieux connu sous le nom de Raspoutine. L'ancien directeur de l'...

cole des Moineaux du KGB... "

Les yeux de Ryan s'agrandirent. " Cet enculé ! D'accord, et qu'a-t-il fait depuis ?

- Il s'est fait mettre à la retraite aux alentours de 1993 et, de toute évidence, a poursuivi dans la même branche ; et il semble qu'il y ait fait sa pelote - à en juger sa bagnole, en tout cas. Il était accompagné d'une jeune femme en plus de son chauffeur. Ils ont été tués tous les trois. "

Ryan hocha la tête. L'...cole des Moineaux avait été pendant des années l'établissement où les Soviétiques formaient de séduisantes jeunes femmes à

devenir des prostituées au service de leur pays, à l'intérieur comme à

l'étranger, parce que, depuis que le monde est monde, les hommes à femmes ont souvent eu la langue plus aisément déliée par certaines formes de lubrification. Pas mal de secrets avaient été transmis au KGB par cette méthode et les femmes avaient également servi à recruter à l'étranger des taupes travaillant pour le compte des agents du KGB. De sorte qu'après la fermeture de son bureau officiel, Raspoutine - les Soviétiques l'avaient surnommé ainsi à cause

27

de son don pour plier les femmes à sa volonté - avait tout bonnement décidé

d'exercer son activité antérieure dans le nouveau contexte de la libre entreprise.

" Bref, AvseÛenko pourrait avoir suffisamment irrité le milieu moscovite pour que certains soient prêts à l'éliminer et Golovko

n'aurait rien à voir avec tout ça ?

- Correct, monsieur le président. La possibilité n'est pas exclue, mais nous n'avons aucun indice à l'appui de l'une ou l'autre hypothèse.

- Comment en avoir ?

- L'attaché juridique de l'ambassade a de bons contacts avec la police russe, suggéra le conseiller.

- D'accord, alors appelez Dan Murray au FBI, qu'il demande à ses gars de fouiner. " Ryan avait déjà envisagé d'appeler directement Golovko - après tout, cela faisait plus de dix ans qu'ils se connaissaient, même si leur premier contact s'était effectué quand le Russe avait fourré son pistolet sous le nez de Jack sur une des pistes de l'aéroport Cheremetyevo de Moscou

-, puis il s'était ravisé : il ne pouvait pas dévoiler aussi vite son intérêt, même si un peu plus tard, à l'occasion d'un entretien privé, il serait toujours en mesure de l'interroger, mine de rien, sur l'incident. "

Idem avec Ed et MP à la CIA.

- Entendu. " Goodley nota le tout sur son calepin.

" Ensuite ? "

Goodley tourna la page. " L'Indonésie procède à des manœuvres navales qui ont éveillé la curiosité des Australiens... " Ben poursuivit de la sorte son compte rendu matinal pendant vingt minutes encore, couvrant les affaires politiques, de préférence aux questions militaires, car c'était le tour qu'avait pris la sécurité nationale, ces dernières années. Même le commerce des armes avait diminué au point qu'un nombre non négligeable d'...

tats traitaient désormais leurs institutions militaires plus comme de vulgaires boutiques que comme d'authentiques instruments de pouvoir.

" Bref, le monde tourne à peu près rond, aujourd'hui ? résuma le président.

- Si l'on excepte ce gros nid-de-poule à Moscou, c'est apparemment le cas, monsieur. "

Le conseiller à la sécurité auprès du président s'éclipsa et Ryan examina son programme de la journée. Comme d'habitude, il n'avait guère de temps libre. Les seuls moments sur son planning où il n'avait personne dans son bureau étaient ceux où il devait se consacrer à la lecture des dossiers pour la réunion suivante - certains ayant été parfois préparés plusieurs semaines à l'avance. Il ôta ses lunettes de lecture (il les détestait) pour se masser les paupières, prévoyant déjà la migraine matinale qui n'allait pas manquer de l'assaillir d'ici une trentaine de minutes. Un nouveau survol rapide de la page ne révéla pas le moindre moment de distraction.

Pas de visite de scouts du Wyoming, ou de l'équipe championne de base-bail, encore moins de Miss Tomate Olivette d'Impérial Valley en Californie, bref rien pour lui donner matière à sourire. Non, aujourd'hui, c'était une journée cent pour cent boulot.

Et merde.

Par nature, la fonction présidentielle était un enchevêtrement de contradictions. L'homme le plus puissant du monde était quasiment dans l'incapacité d'exercer son pouvoir, hormis dans les circonstances les plus extrêmes qu'il était censé éviter plutôt que rechercher. En fait, la fonction présidentielle était surtout une fonction de négociation, d'abord et avant tout avec le Congrès ; une procédure à laquelle Ryan n'était guère préparé jusqu'à ce qu'il reçoive une formation accélérée sous l'égide d'Arnold van Damm, le secrétaire général de la présidence. Par chance, Arnie effectuait lui-même une bonne partie de ces négociations, puis il venait au Bureau Ovalé pour expliquer quelles étaient sa décision et sa position (à lui Ryan) sur tel ou tel problème, afin que lui (van Damm) puisse ensuite rédiger un communiqué ou faire une déclaration dans la salle de presse. Ryan se dit qu'un avocat devait sans doute traiter son client de la sorte les trois quarts du temps, veillant à défendre ses intérêts au mieux tout en s'abstenant de lui expliquer en quoi ils consistaient jusqu'à

ce que la décision soit déjà prise. Le président, expliquait à l'envi son conseiller, devait être tenu à l'abri des négociations directes avec qui que ce soit - surtout avec le Congrès. Et, se remémora Jack, il avait bénéficié jusqu'ici d'une

chambre relativement docile. qu'est-ce que ça devait être pour ses prédécesseurs confrontés à un parlement hostile !

Et sacré bon sang de bonsoir, se dit-il pour la énième fois, qu'était-il donc venu faire dans cette galère ?

La campagne électorale avait été un enfer - même si, à en croire Arnie, c'avait été une véritable sinécure. Jamais moins de cinq discours par jour, le plus souvent jusqu'à neuf, dans le plus d'endroits différents possible et devant les groupes les plus divers... mais absolument toujours le même laOus, tiré de fiches en carton qu'il gardait soigneusement dans sa poche, avec juste à chaque fois des changements mineurs effectués à la hâte à bord de l'avion présidentiel par des conseillers qui essayaient tant bien que mal de suivre le plan de vol. Le plus incroyable, c'est qu'il n'était jamais arrivé à les prendre en défaut. Pour introduire un semblant de variété, il intervertissait parfois l'ordre des fiches. Mais l'intérêt de la chose s'était évanoui au bout de trois jours.

Oui, si l'enfer existait, les campagnes électorales étaient ce qui s'en rapprochait le plus : devoir s'écouter rabâcher les mêmes choses, jusqu'à

ce que votre cerveau commence à protester et que l'envie vous prenne de vous livrer à des changements aléatoires, absurdes, qui ne risquaient d'amuser que vous et risquaient surtout de vous faire passer pour un cinglé

devant votre auditoire. Et ça, il ne pouvait se le permettre, parce qu'on attendait d'un candidat à la présidence qu'il fut un automate parfait, plutôt qu'un être humain faillible.

Il y avait quand même eu un côté positif : pendant les dix semaines de cette course d'endurance, Ryan avait baigné dans un océan d'amour. Les vivats assourdissants de la foule, que ce soit sur le parking du centre commercial de Xenia, Ohio, ou au Madison Square Garden de New York, ou encore à Honolulu, Fargo ou Los Angeles... C'était partout pareil. Des foules immenses de simples citoyens qui à la fois refusaient et célébraient le fait que John Patrick Ryan fût l'un d'entre eux - un type semblable à

eux, quoique pas vraiment non plus. Dès sa première allocution officielle à

Indianapolis, peu après son

il s'était rendu compte à quel point cette forme d'adulation pouvait avoir l'effet d'un narcotique. Cela s'était accompagné du désir d'apparaître parfait, de savoir dire son texte convenablement, d'avoir l'air sincère -

et sincère, il l'était bien sûr, mais la tâche en était bien plus aisée s'il n'avait dû l'accomplir qu'une fois ou deux, et pas trois cent onze...

Partout, les journalistes lui posaient les mêmes questions, écrivaient ou enregistraient les mêmes réponses, avant de les présenter comme des nouvelles fraîches dans la presse locale. Dans chaque ville et village, les éditoriaux avaient loué Ryan en se plaignant que cette élection n'était qu'une mascarade, excepté au Congrès, et là, Ryan avait mis les pieds dans le plat en donnant sa bénédiction aux candidats des deux grands partis, en voulant ainsi préserver son indépendance, au risque de braquer tout le monde.

Certes, cet amour n'avait pas été universellement partagé. Il y avait eu les protestataires, les rumeurs patentées des débats télévisés de fin de soirée qui citaient son passé professionnel, critiquaient ses mesures radicales pour endiguer l'épidémie de fièvre Ebola déclenchée par des terroristes et qui avait en ces jours sombres mis en péril la nation. "

D'accord, ça a marché dans ce cas particulier, mais... " car il y avait toujours un mais - et surtout pour critiquer sa politique, qui, répétait Jack discours après discours, ne relevait pas du tout de la politique mais du simple bon sens.

Durant toute cette période, Arnie avait été un don du ciel, sachant répondre à chaque objection. Ryan avait de la fortune, disait l'un. " Mon père était agent de police ", était la réponse. " J'ai mérité ce que j'ai gagné jusqu'au dernier sou... du reste (et de poursuivre avec un sourire engageant) aujourd'hui, mon épouse gagne bien plus que moi. "

Ryan n'y entendait rien en politique : " La politique fait partie de ces domaines sur lesquels tout le monde a des idées arrêtées mais personne ne réussit à les faire marcher. Eh bien moi,

1. Cf. Sur ordre, Albin Michel, 1997 (N.d.T.).

je n'ai peut-être pas d'idées arrêtées, mais je vais m'arranger pour que ça marche ! "

Ryan avait mis dans sa poche la Cour suprême : " Désolé, je ne suis pas non plus avocat ", avait-il expliqué lors de la réunion annuelle de l'association du Barreau, " mais je sais faire la différence entre le bien et le mal, et c'est ce que font les juges. "

Entre les conseils stratégiques d'Arnie et les répliques préparées par Callie Weston, il avait réussi à parer à toutes les attaques sérieuses, et à riposter en général avec des réponses de son cru, légères et pleines d'humour - relevées par quelques fortes paroles délivrées avec cette conviction farouche mais calme de celui qui n'a plus grand-chose à prouver.

Bref, avec un bon encadrement et au terme de longues heures de préparation, il avait réussi à se présenter comme Jack Ryan, type normal.

Détail d'autant plus remarquable, son geste le plus astucieux du point de vue politique avait été accompli sans aucune aide extérieure.

" Bonjour, Jack, dit le vice-président en ouvrant la porte à l'improviste.

- Hé, Robby. " Ryan leva les yeux de son bureau et sourit. Il avait encore l'air un rien engoncé en costume, nota Jack. Certains étaient nés pour porter l'uniforme et Robert Jefferson Jackson était du nombre, même si au revers de tous ses vestons, il arborait la petite barrette de ses Ailes d'Or, symbole des pilotes de l'aéronavale.

" Il y a eu des problèmes à Moscou, annonça Ryan, et il expliqua brièvement la situation.

- C'est un peu inquiétant, observa Robby.

- Demande à Ben de te faire un topo complet. «a donne quoi, ton emploi du temps pour aujourd'hui ? s'enquit le président.

- Juliet au carré, Mike au carré. " C'était leur code personnel JJMM. Les jours se suivent, c'est le même merdier.

" Réunion avec le Conseil de l'Espace, de l'autre côté de la 32

rue, dans vingt minutes. Puis ce soir, faut que je descende dans le Mississippi pour un discours demain matin à l'Ole Miss!.

- Tu prends le manche ?

- Hé, Jack, le seul avantage de ce foutu boulot, c'est qu'au moins je

peux piloter de nouveau. " Jackson avait insisté pour être habilité sur le VC-20B qu'il pilotait le plus souvent pour les déplacements officiels à

travers le pays sous le nom de code " Air Force Two ". «a en jetait dans les médias, et c'était de surcroît la meilleure thérapie pour un pilote de chasse qui regrettait de ne plus pouvoir contrôler son zinc, même si d'un autre côté cela avait paru ennuyer l'équipage de l'appareil officiel. "

Mais je te ferai dire que c'est toujours pour régler les détails qui te font chier, ajouta-t-il avec un clin d'oeil.

- C'est ta seule façon de pouvoir espérer une augmentation, Robby. Et des quartiers sympas, rappela-t-il à son ami.

- T'as oublié la solde de pilote ", rétorqua du tac au tac le vice-amiral R.J. Jackson, pilote de l'aéronavale à la retraite. Il marqua un temps d'arrêt à la porte, se retourna : " Cet attentat, ça nous dit quoi sur la situation là-bas en Russie ? "

Jack haussa les épaules. " Rien de bon. Ils sont pas foutus de prévoir les choses, tu trouves pas ?

- J'imagine, admit le vice-président. La question reste de savoir comment leur filer un coup de main.

- «a, j'y ai pas encore réfléchi, admit Jack. Et on a de notre côté

suffisamment de problèmes économiques qui pointent à l'horizon, avec l'Asie qui part à vau-l'eau...

- Va bien falloir que je m'y mette, à toutes ces histoires d'économie, admit Robby.

- Demande à George Winston de te faire un topo, suggéra Ryan. C'est pas si dur, tu sais, il s'agit en gros d'apprendre une nouvelle langue. Points d'inflexion, tendances, fluctuations, et ainsi de suite. George connaît bien son affaire. "

1. Surnom amical de l'Université du Mississippi. Pour reprendre une formule célèbre, " L'université délivre un diplôme... mais personne ne peut se targuer d'être diplômé de l'Ole Miss. " Son campus principal est à Oxford, avec d'autres sites à Jackson et Tupelo. De tout temps, sa faculté de droit a été réputée pour préparer l'équivalent de ceux qu'on appelle chez nous les grands commis de l'...tat (N.d.T.).

Jackson acquiesça. " Bien noté, monsieur.

- "Monsieur" ? C'est quoi ce plan, Rob ?

- Vous westez toujours le chef des armées, ô gwand homme ! " lui lança Robby avec un large sourire assorti d'un accent du vieux Sud. " Moi, j'suis jamais qu'le bwass dwoit, c'qui veut di' qu'j'dois wégler toutes les me'des.

- Eh bien, vois ça plutôt comme un stage de formation, Rob, et remercie le ciel de bénéficier des conditions idéales-Moi, je n'ai pas eu cette chance.

- Je m'en souviens, Jack, je m'en souviens. J'étais là comme responsable numéro trois, n'oublie pas. Et tu t'es débrouillé comme un chef. Pourquoi crois-tu sinon que j'aurais sacrifié ma carrière... pour tes beaux yeux, peut-être ?

- Tu veux dire que ce n'était pas pour l'appartement de fonction et les chauffeurs ? "

Le vice-président hocha la tête. " Et c'était pas non plus pour être le premier des blacks. C'est juste que je suis pas capable de dire non quand mon président me demande quelque chose, même si c'est une bourrique comme toi. Allez, à plus, vieux.

- On se revoit au déjeuner, Robby ", lança Jack comme la porte se refermait.

"Monsieur le président, le directeur Foley sur la trois", annonça l'interphone.

Jack décrocha le poste crypté et pressa le bouton idoine.

" Salut, Ed.

- Salut, Jack, on a du nouveau sur Moscou.

- Par quel biais ? demanda aussitôt Ryan, histoire surtout d'évaluer les informations qu'il s'apprêtait à recevoir.

- Des interceptions ", répondit aussitôt le directeur de la CIA, sous-entendant que celles-ci étaient à peu près fiables. C'était en effet à la surveillance des communications qu'on se fiait le plus, les gens n'ayant pas coutume de se mentir à la radio ou au téléphone. " Il semble que

l'affaire ait une priorité très élevée, là-bas, et les miliciens en parlent sans détour à la radio.

- D'accord, et vous avez quoi ?

- Au premier abord, ils estiment que Raspoutine était bien la cible de l'attentat. C'était un gros ponton du milieu, il se faisait un blé noir gr

,ce à son... personnel féminin, expliqua Foley.

34

maniant l'euphémisme, or il cherchait à diversifier ses activités. Peut-être aura-t-il marché sur les plates-bandes de quelqu'un qui n'aura pas apprécié. "

" C'est ce que tu penses ? demanda Mike Reilly.

- MikhaÏl Ivanovitch, je ne sais trop quoi penser. Je suis comme toi, on ne m'a pas appris à croire aux coïncidences ", répondit Oleg Provalov, inspecteur dans la milice moscovite. Ils étaient dans un bar qui s'adressait à la clientèle étrangère, à en juger par la qualité de la vodka qu'on y servait.

Reilly n'était pas franchement un nouveau venu dans la capitale russe. Il y séjournait depuis déjà quatorze mois et auparavant il avait été chef adjoint du bureau new-yorkais du FBI -mais sans travailler pour le contre-espionnage. Reilly était un expert de la lutte contre le crime organisé ; il avait passé quinze années fort chargées à traquer les cinq grandes familles de la mafia new-yorkaise qui constituaient Cosa Nostra. Les Russes le savaient, aussi n'avait-il eu aucun mal à nouer de bonnes relations avec leurs flics, surtout depuis qu'il s'était débrouillé pour faire bénéficier plusieurs dirigeants de la milice d'un stage de perfectionnement en Amérique, dans le cadre du programme de l'Académie nationale du FBI - un diplôme fort convoité dans les services de police américains.

" Vous avez déjà eu ce genre d'assassinat en Amérique ? "

Reilly secoua la tête. " Non. Chez nous, on peut sans grand problème s'acheter une arme classique, mais pas des roquettes antichars. En outre, l'usage d'une telle arme qualifie aussitôt l'agression comme un crime fédéral, et les gens de la mafia ont appris à l'éviter comme la peste.

Certes, ils nous ont déjà fait le coup de la voiture piégée, admit-il, mais uniquement pour tuer les occupants du véhicule. Ce genre de plan est un rien trop spectaculaire au goût de ces messieurs. Alors, dis-moi, c'était quel genre de bonhomme, votre AvseÛenko ? "

Provalov renifla avec mépris avant de l'cher : " C'était un maquereau. Il exploitait les femmes, les forçait à écarter les jambes et leur piquait leur fric. Ce n'est pas moi qui vais le regretter, 35

Michka. Et pas grand monde non plus, mais je suppose qu'il laisse un vide qui ne tardera pas à être comblé.

- Tu penses malgré tout que c'était lui la cible, et pas SergueÛ Golovko ?

- Golovko ? S'en prendre à lui aurait été de la folie. Le chef d'un service d'...tat de cette envergure ? Je ne pense pas que nos criminels aient ce culot. "

Peut-être, songea Reilly. Mais on ne se lance pas non plus dans une enquête importante en faisant des suppositions, quelles qu'elles soient, Oleg Gregorievitch...

Malheureusement, il ne pouvait pas lui dire une chose pareille. Ils étaient amis, mais Provalov était susceptible, conscient qu'il était que son service ne faisait pas vraiment le poids face au FBI. Il l'avait appris lors de son séjour à quantico. Pour l'heure, il se contentait de la routine, fouinant un peu au hasard, envoyant ses enquêteurs d'une part interroger les associés connus d'AvseÛenko pour voir s'il n'aurait pas évoqué des ennemis, des différends, des frictions quelconques, et d'autre part faire la tournée des indics pour savoir si quelqu'un dans les bas-fonds moscovites n'aurait pas non plus évoqué une telle éventualité.

Les Russes avaient besoin d'un coup de main en matière de police criminelle, Reilly le savait. Pour le moment, ils n'avaient même pas réussi à localiser le camion-benne. D'accord, il y en avait plusieurs milliers, et celui qu'ils recherchaient pouvait avoir été dérobé sans même que son propriétaire et/ou utilisateur le sache. Des témoins oculaires ayant d'autre part signalé que la roquette avait été lancée vers le bas, on n'avait guère d'espoir de retrouver des traces du tir à l'intérieur de la benne pour aider à l'identification du véhicule. Or il leur fallait d'abord l'identifier sans ambiguÛté s'ils voulaient récupérer des cheveux et des fibres de tissu. Comme de juste, personne n'avait relevé le numéro d'immatriculation, personne non plus ne s'était

baladé dans les parages avec un appareil photo... enfin, jusqu'à plus ample informé. Parfois, un témoin se manifestait le lendemain ou le surlendemain dans les enquêtes importantes, on traquait toutes les brèches, or en général, la brèche venait de quelqu'un qui était incapable de tenir sa langue. Si tous ceux 36

qu'ils interrogeaient savaient rester muets, aucun flic ne gagnerait sa vie. Par chance, le criminel n'était pas aussi circonspect - à l'exception des plus malins et Moscou, Reilly avait pu s'en rendre compte, en comptait un certain nombre.

Ils se rangeaient en deux catégories : la première était composée d'ex-agents du KGB victimes d'une succession de dégraissages massifs, à l'instar de ce qui s'était produit dans les forces armées américaines. Ces criminels potentiels étaient redoutables : des spécialistes expérimentés des opérations clandestines, parfaitement formés, sachant recruter et opérer de manière invisible - des individus qui selon Reilly avaient su damer le pion au FBI malgré tous les efforts de la division contre-espionnage du service.

L'autre catégorie était un lointain reliquat du régime communiste défunt.

On les appelait des tolkatchi - le mot signifiait littéralement "

incitateurs ", au sens de " pousse-au-crime " ; sous le régime précédent, ces personnages avaient servi à en graisser les rouages pour lui permettre de fonctionner. C'étaient des intermédiaires dont le carnet d'adresses fourni aidait à régler les problèmes, plutôt que des guérilleros utilisant des chemins connus d'eux seuls pour faire de la contrebande. Avec la chute du communisme, leurs talents étaient devenus réellement lucratifs car quasiment personne ne comprenait le fonctionnement du capitalisme ; or la capacité à faire tourner la machine était désormais plus précieuse que jamais... et en plus, aujourd'hui, elle rapportait considérablement plus.

L'argent attirait toujours le talent et dans un pays qui en était encore à

apprendre ce que voulait dire la force de la loi, enfreindre celle-ci était la pente naturelle pour des individus doués de ce talent - d'abord en se vendant au plus offrant puis, presque aussitôt après, en se mettant à leur propre compte. Les anciens tolkatchi étaient devenus les hommes les plus riches du pays. Avec cette fortune était venu le pouvoir. Et avec le pouvoir, la corruption. Et avec la corruption, le crime ; au point que le FBI était désormais presque aussi actif à Moscou que

l'avait jamais été la CIA. Et à juste titre.

Car l'union entre l'ancien KGB et les anciens tolkatchi était 37

en train de créer l'empire criminel le plus puissant et le plus complexe de toute l'histoire de l'humanité.

De sorte que Reilly devait convenir que ce Raspoutine - un nom qui littéralement signifiait " débauché " - pouvait fort bien avoir appartenu à

cet empire et que sa mort pouvait y être liée. ǂ moins qu'ils ne fassent entièrement fausse route. L'enquête s'annonçait décidément passionnante.

" Eh bien, Oleg Gregorievitch, si jamais tu as besoin d'aide, je ferai mon possible pour te la procurer, promit l'agent du FBI.

- Merci, Michka. "

Ils se séparèrent, chacun ruminant ses pensées.

1

Les échos de l'explosion

∞N> alors qui étaient ses ennemis ? insista le lieutenant-colonel Chablikov.

- Gregory Filipovitch en avait plein. De toute évidence, il n'avait pas la langue dans sa poche. Il insultait bien trop de gens et...

- quoi d'autre ? coupa Chablikov. Il ne s'est pas fait pulvériser en pleine rue juste pour avoir froissé les sentiments de certains criminels !

- Il commençait à caresser l'idée de se lancer dans l'importation de drogue, annonça l'indic.

- Oh, oh ? Raconte-moi ça...

- Grisha avait des contacts avec des Colombiens. Il les avait rencontrés en Suisse trois mois plus tôt et il essayait de les convaincre de lui amener de la cocaïne via le port d'Odessa. J'ai entendu raconter qu'il organisait une filière pour faire remonter la dope jusqu'à Moscou.

- Et comment comptait-il les payer ? " demanda le lieutenant-colonel

de la milice. La monnaie russe ne valait pour ainsi dire pas m kopeck.

" En devises fortes. Grisha en avait récupéré de grosses sommes de ses clients occidentaux et de certains clients russes. C'est qu'il s'y entendait pour les satisfaire... s'ils y mettaient le prix. "

Raspoutine, songea le lieutenant-colonel... nul doute qu'il avait mérité son surnom de débauché. Vendre le corps de jeunes filles - et aussi de quelques garçons, Chablikov le savait - contre

39

des devises fortes. Assez pour avoir de quoi s'acheter une grosse berline allemande (payée cash, ses agents avaient déjà vérifié la transaction), avant d'envisager l'importation de drogue. Tout cela exigeait d'avoir un sérieux volant de liquidités, ce qui voulait dire qu'il prévoyait de fourguer également sa dope contre des devises fortes, vu que les Colombiens devaient être modérément intéressés par des roubles.

Décidément, Avseïenko n'était pas une grosse perte pour son pays. Celui qui l'avait tué aurait mérité une médaille... Sauf que quelqu'un n'allait sans aucun doute pas tarder à occuper le poste laissé vacant et reprendre le contrôle de son réseau de proxénétisme ; et le successeur risquait d'être plus malin. C'était le problème avec les criminels. Il y avait là un véritable processus darwinien à l'œuvre : la police en capturait certains -

et même un bon nombre - mais ce n'étaient jamais que les bas du bulbe, alors que les petits malins le devenaient toujours plus. Il semblait que, dans cette course, la police d't toujours être à la traîne parce que c'étaient toujours ceux qui enfreignaient la loi qui avaient l'initiative.

" Ah oui, alors à part lui, qui d'autre importe de la drogue ?

- J'ignore son identité. Il y a des rumeurs, bien sûr, et je connais pas mal de petits revendeurs, mais savoir qui est l'organisateur du réseau, ça...

- Eh bien, cherche, ordonna Chablikov d'une voix tranquille. «a ne devrait pas trop te fatiguer.

- Je verrai ce que je peux faire, promit l'indicateur.

- Et t,che de le faire vite, Pavel Petrovitch. Et tant que tu y es, essaie également de me découvrir qui a repris l'empire de Raspoutine.

- Oui, camarade lieutenant-colonel ", fit l'autre, avec son habituelle mimique d'acquiescement servile.

La fonction de policier de haut rang assurait du pouvoir, songea Chablikov.

Le vrai, celui qu'on pouvait imposer à son prochain, ce qui le rendait si délectable. Dans ce cas précis, il avait dicté à une petite gouape ce qu'elle avait à faire, et ce serait fait, sinon son informateur risquait d'être arrêté et de voir tarir sa source de revenus. En échange, le criminel bénéficiait dans une certaine mesure d'une protection. Tant qu'il savait ne pas

40

aller trop loin dans l'illégalité, il n'avait rien à craindre de la police.

Ce devait être la même chose partout, estima le lieutenant-colonel. Sinon, comment la police pourrait-elle collecter les renseignements indispensables sur ceux qui, eux, allaient trop loin ? Aucun service de police sur la planète n'avait le temps matériel d'enquêter sur tout, de sorte que faire jouer les criminels contre leurs homologues était encore la méthode la plus simple et la plus économique pour recueillir des informations. Le seul point à ne jamais perdre de vue était que les indicateurs restaient des criminels et donc des individus à qui on ne devait pas se fier aveuglément, qui avaient un peu trop tendance à mentir, exagérer, voire inventer ce que leur patron voulait entendre. Aussi Chablikov devait-il prendre avec des pincettes tout ce que lui révélait ce malfrat.

De son côté, Pavel Petrovitch Klusov avait lui aussi ses doutes, à

fréquenter ainsi ce lieutenant-colonel corrompu. Chablikov n'était pas un ancien agent du KGB mais un flic de carrière, aussi n'était-il pas aussi malin qu'il se l'imaginait : il était plutôt habitué aux petites magouilles et aux arrangements en douce avec ceux qu'il poursuivait. C'était sans doute ainsi qu'il avait réussi à parvenir jusqu'à ce grade relativement élevé. Il savait obtenir des renseignements en traitant avec des individus de sa trempe. L'indicateur se demanda si le lieutenant-colonel avait un compte en devises quelque part. Ce ne serait pas inintéressant de découvrir où il vivait, quel genre de voiture il conduisait, lui ou sa femme. Mais Klusov ferait malgré tout ce qu'on lui avait demandé, parce que ses activités " commerciales "

personnelles prospéraient gr,ce à la protection de Chablikov... Un peu plus tard dans la soirée, il pourrait sortir boire un verre avec Irina Aganovna, qui sait, coucher avec elle et en profiter pour découvrir à quel point AvseÔenko était regretté par ses anciennes...

employées.

" Oui, camarade lieutenant-colonel, répondit Klusov. Je ferai comme vous dites. J'essaierai de vous recontacter demain.

- Tu n'essaieras pas, Pasha, tu le feras ", rectifia Chablikov, sur le ton d'un instituteur gourmandant un mauvais élève.

41

" L'opération est déjà en route, annonça Zhang au premier secrétaire et Premier ministre.

- J'espère simplement que celle-ci se déroulera mieux que les deux précédentes ", répondit sèchement son interlocuteur. Les risques qui l'accompagnaient étaient d'une tout autre ampleur. Les deux premières fois, avec la tentative du Japon pour modifier radicalement l'équilibre dans la ceinture pacifique et les efforts de l'Iran pour créer une nouvelle nation à partir des ruines de l'Union soviétique¹, la Chine populaire n'avait pas fait grand-chose... sinon encourager les belligérants en sous-main. Cette tentative, en revanche, était différente. Enfin, on n'avait rien sans rien, n'est-ce pas ?

" Je... nous avons joué de malchance.

- Peut-être... " L'autre hocha distraitement la tête tout en s'ingéniant à ranger des papiers sur son bureau.

Zhang Han San sentit son sang se glacer. Le Premier ministre du Conseil des affaires d'...tat de la République populaire de Chine était un homme connu pour sa froideur, mais il avait toujours manifesté une certaine bienveillance à l'égard de son ministre sans portefeuille. Zhang faisait partie de ces rares élus dont le Premier ministre écoutait les avis. Et il ferait certainement de même aujourd'hui, mais sans pour autant lui témoigner l'ombre d'un sentiment.

" Nous ne nous sommes pas démasqués et nous n'avons rien perdu ", poursuivit Zhang.

Son supérieur ne releva pas la tête. " Sauf qu'il y a désormais un

ambassadeur des États-Unis à Taipei. " Et maintenant, on parlait d'un traité d'entraide militaire dont le seul but était de permettre à la marine américaine de croiser entre l'île et le continent, de mouiller régulièrement dans les ports, voire d'installer une base permanente (dont la construction serait sans aucun doute intégralement payée par l'argent taiwanais)... et qui était destinée exclusivement à remplacer leur ancienne base de Subie Bay aux Philippines, ne manqueraient-ils pas d'expliquer avec une fausse candeur.

L'économie avait littéralement explosé après que les États-1. Cf. Sur ordre, op.cit. (N.eLT.).

42

Unis eurent à nouveau reconnu diplomatiquement Taiwan, et ce, gr,ce à

l'afflux massif de capitaux frais venus du monde entier. Alors que l'essentiel de cet argent aurait dû revenir de plein droit à la République populaire de Chine si l'Amérique n'avait pas changé ses orientations du tout au tout.

Mais le président Ryan n'en faisait qu'à sa tête, c'est du moins ce que prétendaient les services secrets, n'hésitant pas à braver les conseils politiques et diplomatiques de son entourage à Washington - même si l'on disait que le secrétaire d'État Adler, le ministre américain des Affaires étrangères, avait pleinement soutenu cette décision stupide de son chef de l'exécutif.

La température corporelle de Zhang dégringola encore d'un degré. Ses deux plans s'étaient déroulés en gros comme il l'avait prévu, non ? Dans aucun des deux cas son pays n'avait eu à p,tir de quoi que ce soit - bon, d'accord, ils avaient perdu quelques chasseurs la dernière fois, mais de toute façon, ces appareils s'écrasaient régulièrement avec leurs pilotes...

Dans le cas de Taiwan, surtout, la Chine avait agi avec discernement, en autorisant le ministre Adler à faire directement l'aller-retour entre Pékin et sa province rétive de l'autre côté du détroit de Formose, faisant mine ainsi de les reconnaître - ce qui n'était certes pas l'intention de la Chine populaire mais plutôt le moyen de manifester leur contribution aux efforts de paix du chef de la diplomatie américaine et ainsi paraître à

leurs yeux plus raisonnable... alors, pourquoi Ryan avait-il pris une telle décision ? Avait-il deviné le jeu de Zhang ? C'était possible, mais

il était plus probable qu'il y ait eu une fuite, un informateur, un espion proche des hautes sphères du gouvernement chinois. Les services de contre-espionnage examinaient cette éventualité. Rares étaient ceux à prétendre connaître ce qui sortait de sa tête - et de son bureau - et tous seraient d'abord interrogés, en même temps que des techniciens inspecteraient ses lignes téléphoniques et jusqu'aux murs de son bureau. Se serait-il trompé ?

Non, sûrement pas ! Même si le Premier ministre inclinait à penser l'inverse..

Zhang examina ensuite sa position vis-à-vis du Politburo. Elle aurait pu être meilleure. Trop de membres le considéraient comme un aventurier par trop influent. C'était un bruit facile

43

à répandre, d'autant que tous s'empresseraient de recueillir les fruits de ses succès politiques et se montreraient à peine moins empressés de le l

,cher si la situation devait mal tourner. Enfin, c'étaient les risques inhérents au pouvoir dans son pays.

" Même si nous voulions écraser Taiwan, sauf à choisir l'arme nucléaire, il faudrait des années et des moyens considérables pour y parvenir, et ce serait en fin de compte un bien grand risque pour un bien maigre profit.

Mieux vaut que la Chine populaire connaisse une réussite économique telle qu'ils en soient réduits à venir nous implorer de les réintégrer dans notre giron. Ce ne sont pas des ennemis puissants, après tout. Ils ne gênent même plus grand monde sur la scène internationale. " Mais pour Dieu sait quelle raison, ils gênaient tout particulièrement le Premier ministre, se remémora Zhang, comme quelque allergie qui irriterait son épiderme sensible.

" Nous avons perdu la face, Zhang. Cela suffit pour le moment.

- La face, mais pas le sang, Xu, ni les richesses.

- Des richesses, ils en ont à revendre ", fit remarquer le Premier ministre, toujours sans daigner regarder son interlocuteur. Et c'était vrai. La petite île de Taiwan était immensément riche gr,ce aux efforts laborieux de sa population essentiellement chinoise, qui faisait commerce de quasiment tout quasiment partout, et le rétablissement

des relations diplomatiques avec les ...tats-Unis avait accru à la fois leur prospérité

économique et leur influence sur la scène internationale. Malgré qu'il en ait, Zhang ne pouvait se cacher ces deux vérités.

qu'est-ce qui a bien pu clocher ? se demanda-t-il de nouveau. N'avait-il pas joué un jeu subtil ? Son pays avait-il jamais menacé ouvertement la Sibérie ? Non. Les chefs de l'Armée populaire de libération avaient-ils même été mis au fait de ses plans ? Eh bien, oui, il devait bien l'admettre, certains d'entre eux en tout cas, mais seuls les plus fidèles à

la tête de l'état-major et un petit nombre d'officiers de haut rang... ceux qui auraient eu à exécuter les plans le jour venu. Mais tous ces soldats savaient tenir leur langue et si jamais ils s'aventuraient à parler à qui que ce soit... mais non, aucun risque, parce qu'ils connaissaient le sort qui attendait ceux qui révélaient des choses

44

qu'il valait mieux taire dans une société comme celle-ci et parce qu'ils savaient qu'à leur niveau, tous les murs avaient des oreilles. Ils n'avaient même pas émis le moindre commentaire sur l'avant-projet initial, se contentant de régler les questions d'intendance, comme ne peuvent s'empêcher de le faire tous les officiers supérieurs. De sorte qu'éventuellement un archiviste quelconque avait été à même d'examiner les plans, mais cela restait malgré tout hautement improbable. La sécurité au sein de l'APL était excellente. Du seconde classe au général de brigade, les soldats n'avaient pas plus de liberté qu'une machine-outil boulonnée au sol d'un atelier, et le temps de parvenir aux plus hauts rangs de la hiérarchie, ils avaient quasiment oublié la notion d'initiative individuelle, sauf peut-être pour les stricts problèmes d'ordre technique, comme le choix du type de pont à construire pour franchir tel ou tel cours d'eau. Non, pour Zhang, ils auraient aussi bien pu être de simples machines, et on pouvait tout autant s'y fier.

Ce qui le ramenait à la question initiale : pourquoi diable ce Ryan avait-il rétabli les relations diplomatiques avec la prétendue " République de Chine " ? S'était-il douté des initiatives du Japon et de l'Iran ?

L'incident avec l'avion de ligne¹ avait sans aucun doute ressemblé à

l'accident qu'il était censé simuler et, par la suite, la Chine populaire avait invité la marine américaine à venir sur zone pour " maintenir la

paix

", comme ils se plaisaient à le dire, comme si la paix était une bête qu'on pouvait mettre en cage pour mieux la surveiller. En réalité, c'était précisément l'inverse. C'était la guerre qu'on tenait en cage et qu'on rel

,chait au moment opportun.

Ce président Ryan avait-il donc deviné les intentions chinoises de procéder au démantèlement de ce qui restait de l'ex-Union soviétique, et décidé

alors de punir la Chine populaire en reconnaissant les renégats de Taiwan ?

C'était possible. Certains le trouvaient d'une perspicacité inhabituelle pour un homme politique américain... mais après tout, c'était un ancien agent de renseignements, et sans doute un bon, se remémora Zhang. C'était toujours une erreur de sous-estimer l'adversaire,

1. Cf. Sur ordre, op. cit. (N.d.T.).

45

comme les Japonais et les Iraniens l'avaient appris à leurs dépens. Ce Ryan avait réagi avec adresse aux deux plans de Zhang, et pourtant, il n'avait même pas émis le moindre murmure de protestation contre la République populaire de Chine. Il n'y avait pas eu la moindre manœuvre militaire américaine contre la Chine, même indirecte, pas la moindre " fuite " à

l'intention des médias américains, et rien à se mettre sous la dent pour les agents du contre-espionnage opérant depuis l'ambassade de Chine à

Washington. De sorte qu'il en revenait encore et toujours à la question initiale : pourquoi Ryan avait-il agi ainsi ? Il n'en savait rien. Et ne pas savoir était des plus crispant pour un homme politique à son niveau de responsabilité. Sous peu, le Premier ministre risquait de l'interroger et il faudrait qu'il ait matière à lui répondre. Pour l'heure, toutefois, le chef du gouvernement se contentait de feuilleter les papiers sur son bureau, dans l'intention manifeste de lui signifier son mécontentement mais sans pour autant trahir quoi que ce soit de ses émotions.

¿ dix mètres de là, de l'autre côté de la porte de bois massif, des

émotions, Lian Ming en avait. La chaise de secrétaire sur laquelle elle était assise était un modèle luxueux, acheté au Japon, d'un prix qui devait représenter quatre ou cinq mois de salaire d'un ouvrier qualifié... en tout cas bien supérieur à celui de la bicyclette neuve dont elle aurait bien eu besoin.

Diplômée d'université en langues modernes, elle maniait suffisamment l'anglais et le français pour se débrouiller dans n'importe quelle ville du monde, ce qui l'avait conduite à parcourir toutes sortes de documents diplomatiques ou confidentiels pour le compte de son patron, qui était pour sa part infiniment moins doué pour les langues. Le siècle luxueux avait été

sa façon de la remercier pour le talent qu'elle déployait à organiser ses journées et son travail. Voire un peu plus.

La déesse morte

C'EST là que tout était arrivé, se rappela Chester Nomuri. La vaste place Tienanmen, la " place de la Paix Céleste ", avec sur sa droite les murailles massives de la Cité interdite, évoquait... quoi, au juste ?

¿ bien y réfléchir, il se rendit compte qu'il n'avait rien à quoi la comparer. S'il existait quelque part une autre place comparable, il ne l'avait jamais visitée et n'en avait pas non plus entendu parler.

Et pourtant, les pavés de pierre semblaient encore être maculés de sang. Il aurait presque pu en sentir l'odeur, même si les faits remontaient à plus de dix ans... tous les étudiants, guère plus jeunes que lui à l'époque en Californie, réunis pour manifester contre le régime. Le mouvement était dirigé moins contre le régime en tant que tel que contre la corruption aux plus hauts niveaux du pouvoir, et comme il était prévisible, ce genre de mobilisation avait eu le don d'irriter fortement les corrompus. Enfin, c'était en général ainsi que les choses se passaient. En Occident comme en Orient, ce n'est qu'avec discrétion qu'on pouvait se permettre de critiquer la nature profonde d'un homme de pouvoir, mais ce pays était sans aucun doute le moins bien placé pour se livrer à une telle activité, compte tenu de sa longue tradition de violence aveugle. Et cet endroit en était comme le symbole...

... Pourtant, la première fois que certains ici avaient osé le faire, les soldats dépêchés pour procéder au nettoyage avaient renoncé. Et c'est surtout cela qui avait dû terrifier le plus les

dirigeants douillettement installés dans leurs bureaux confortables : lorsque les organes de l'...tat refusaient de se plier à la volonté de celui-ci, c'est à ce moment qu'on pouvait vraiment parler de " révolution " - qui plus est, à l'endroit même où une révolution avait déjà eu lieu, révolution que l'on commémorait justement ici. Tant et si bien que les premières troupes avaient dû être retirées et remplacées par d'autres, réquisitionnées bien plus loin : de jeunes soldats (le soldat est toujours jeune, se dit Nomuri). Ils n'avaient pas encore été contaminés par les mots et les pensées de ceux de leur génération qui manifestaient sur la place, ils n'étaient pas encore enclins à sympathiser avec eux, pas encore prêts à

se demander franchement pourquoi le gouvernement qui leur avait donné leurs armes et leur uniforme désirait les voir frapper ces gens au lieu d'écouter ce qu'ils avaient à dire... alors ils s'étaient comportés comme les automates abrutis qu'on leur avait appris à être.

Là, à quelques mètres à peine, un peloton de ces mêmes soldats de l'Armée populaire de libération paradait, avec quelque chose d'inhumain dans leurs uniformes de laine verte, et surtout cette étrange allure de poupées de cire, comme s'ils étaient maquillés, jugea Chet qui était à deux doigts d'aller les regarder sous le nez pour s'en assurer. Il se détourna en hochant la tête. Il n'était pas venu en Chine pour ça. Décrocher cette mission pour la Nippon Electric Company avait été bien assez compliqué.

C'était déjà suffisamment barbant d'avoir deux casquettes : à la fois chef comptable de la NEC et agent de la CIA. Pour remplir avec succès sa deuxième mission, il devait également réussir la première, et pour réussir la première, il devait jouer à fond l'authentique cadre japonais, celui qui consacrait son moindre souffle au bien de son entreprise. Enfin, ça lui permettait toujours de ramasser deux salaires, et les Japonais ne payaient pas si mal, loin de là. Surtout au taux de change actuel, en tout cas.

Nomuri se dit que tout cela dénotait une confiance manifeste en ses capacités - il avait établi au Japon un réseau d'agents déceimment productifs qui dorénavant rendraient compte à d'autres officiers du service

- mais trahissait aussi un certain désespoir. L'Agence s'était révélée singulièrement impuissante à

établir un réseau d'espionnage efficace en République populaire de Chine.

Langley n'avait pas su recruter beaucoup de Sino-Américains au bercail...

sans compter que l'un d'eux avait échoué dans une prison fédérale pour n'avoir pas su choisir entre ses deux patries. Le fait est qu'on laissait certaines agences fédérales manifester un certain racisme, et désormais tout Chinois de souche était fortement suspect pour le siège de la CIA.

Enfin, il n'y pouvait pas grand-chose - pas plus qu'il ne pouvait tenter lui-même de se faire passer pour Chinois. Pour beaucoup d'individus de type européen racistes et myopes, tous ceux qui avaient des yeux bridés se ressemblaient, mais ici à Pékin, Nomuri, avec ses ancêtres cent pour cent japonais (même s'ils étaient intégralement de la variété sud-californienne), estimait détonner à peu près autant que Michael Jordan. Ce n'était pas le genre de situation propre à mettre à l'aise un espion dépourvu de toute couverture diplomatique, surtout depuis que le ministère chinois de la Sécurité d'...tat redoublait de zèle et bénéficiait d'un soutien actif. Ici, dans la capitale chinoise, le MSE se montrait tout aussi efficace que le KGB naguère à Moscou et sans doute pas moins impitoyable. La Chine, songea Nomuri, avait des millénaires de tradition dans l'art de torturer les criminels ou autres f,cheux... et ici, ses traits ethniques ne lui seraient pas d'un grand secours. Les Chinois commerçaient avec les Japonais uniquement parce que c'était pratique -

nécessaire était même un terme plus exact - mais il n'y avait pas le moindre amour entre les deux nations. Le Japon avait tué plus de Chinois pendant la Seconde Guerre mondiale que Hitler de juifs, un fait qu'on ne mesurait guère ailleurs dans le monde, excepté bien s'r ici, et tous ces éléments ne faisaient qu'ajouter à un climat de racisme et de xénophobie qui remontait au bas mot à Kubilai Khan.

Mais Nomuri avait trop bien l'habitude de se fondre dans le paysage. Il était rentré à la CIA pour servir son pays et aussi s'amuser un peu, enfin, c'est ce qu'il avait cru à l'époque. Il avait bien vite appris à quel point le travail d'espion était une affaire terriblement sérieuse, puis découvert le défi que représentait la t,che de se fondre dans des endroits o' l'on n'était pas censé se trouver, d'obtenir des informations qu'on n'était pas 49

censé recueillir, puis de les transmettre à des personnes qui n'étaient pas censées les avoir. Pourtant, ce n'était pas uniquement la fierté de servir son pays qui l'avait conduit à rester dans le métier, c'était aussi le frisson, le plaisir de savoir ce que d'autres ignoraient, de battre des gens à leur propre jeu, sur leur propre terrain.

Sauf qu'au Japon, il ressemblait à tout le monde. Pas ici à Pékin. De surcroît, il mesurait quelques centimètres de plus que le Chinois moyen -

conséquence du régime alimentaire et du confort américains - et il était mieux vêtu que la majorité de la population avec ses habits de style occidental. Ce dernier point, il pouvait aisément y remédier. Le visage et la carrure, c'était plus délicat. Pour commencer, Chet estima qu'il allait devoir changer de coupe de cheveux. Au moins cela lui permettrait-il de se fondre dans la foule, vu de dos, et ainsi de semer une éventuelle filature par un agent du MSE. Il disposait d'une voiture, fournie par la NEC, mais il avait aussi un vélo, de marque chinoise, plutôt qu'un coûteux modèle européen. Si on l'interrogeait à ce sujet, il répondrait que c'était un très bon exercice - et puis, n'était-ce pas une excellente bicyclette socialiste ? Mais si on lui posait ces questions, c'est qu'on aurait remarqué sa présence : il se rendit compte qu'au Japon, il s'était relâché

à force de diriger son petit réseau père. Car il savait qu'il pourrait toujours se fondre dans un lieu aussi intime qu'un établissement de bain, où il pourrait parler de femmes, de sport et de quantité d'autres sujets mais rarement d'affaires. Au Japon, toutes les négociations commerciales étaient secrètes à un niveau ou à un autre : même auprès d'amis intimes avec qui il évoquerait sans gêne aucune les défauts de son épouse, un employé japonais n'aborderait jamais ce qui se passait au bureau tant que ce n'était pas passé dans le domaine public. Et ça, sans aucun doute, c'était le rêve en matière de sécurité pour un réseau d'espionnage.

En regardant autour de lui comme n'importe quel touriste, il se demanda s'il pourrait agir de même ici. Mais d'abord et avant tout, il remarqua les regards qui s'attardaient sur lui alors qu'il traversait l'immense place.

Il se demanda quel effet cela avait fait d'entendre des chars d'assaut rouler sur ces pavés... Il

s'immobilisa un instant, rassemblant ses souvenirs. C'était ici même que cela s'était passé, non ? Le type avec la serviette et le sac à provisions qui avait bloqué à lui seul un peloton de chars, rien qu'en restant planté

devant... tout simplement parce que le troufion aux commandes du blindé ne s'était pas senti capable d'écraser ce pauvre type, même si son capitaine avait d° lui gueuler dessus dans ses écouteurs depuis son poste au sommet de la tourelle. Ouais, c'était à cet endroit précis que cela s'était passé.

Plus tard, bien s°r, au bout d'une semaine environ, le gars à la serviette s'était fait arrêter par le MSE, en tout cas d'après les renseignements de la CIA, et il avait été emmené pour interrogatoire parce qu'on voulait savoir ce qui avait pu le convaincre de se livrer à ce geste politique aussi spectaculaire que stupide, tant contre le gouvernement que contre les forces armées de son pays. Cela avait d° sans doute durer un certain temps, songea l'agent de la CIA, toujours immobile à l'endroit o° cet homme courageux avait manifesté son esprit de résistance... parce que ses interrogateurs n'avaient tout bonnement pas pu croire qu'il pouvait être seul et avoir agi de son plein gré - l'idée même d'agir de son plein gré

n'était pas spécialement encouragée sous un régime communiste, de sorte qu'elle restait entièrement étrangère à ceux qui étaient chargés de faire subir la volonté de l'...tat à quiconque s'avisait d'en enfreindre les règles. Nul n'avait su qui était l'homme à la serviette, mais ce qu'on savait, c'est qu'il était mort aujourd'hui - les sources étaient formelles.

Un fonctionnaire du MSE s'en était ultérieurement vanté non sans satisfaction devant un interlocuteur qui avait de lointaines accointances avec les ...tats-Unis. Il avait été tué d'une balle dans la nuque et sa famille - une femme avec un bébé, d'après la source - avait reçu la facture de la balle de revolver nécessaire pour exécuter le mari/père/contrerévolutionnaire/ennemi de l'...tat en question. Telle était la justice en République populaire de Chine.

Et comment appelaient-ils déjà les étrangers, ici ? Des " diables ". Ouais, songea Nomuri, bien s°r, Arthur. Le mythe de la supériorité était aussi vivant ici qu'il l'avait été sur le Kurfursten-dam du Berlin d'Adolf Hitler. Le racisme était le même partout sur la planète. Idiot. C'était la seule leçon que son pays avait

enseignée au monde, estimait Chester Nomuri, même si l'Amérique devait encore l'assimiler elle-même.

C'était une pute, et une pute de luxe, jugea Mike Reilly, en la contemplant, assis de l'autre côté de la glace. Ses cheveux avaient été

outrageusement décolorés dans quelque luxueux institut de beauté moscovite (il faudrait du reste qu'elle ne tarde pas à y retourner car il y avait un peu de brun aux racines), mais cela faisait ressortir ses pommettes et ses yeux, d'un bleu comme il n'en avait vu chez aucune autre femme. C'était sans doute cela qui attirait ses nombreux clients... la couleur, mais sûrement pas l'expression. Son corps aurait pu être pris pour modèle par Phidias pour sculpter quelque déesse digne de l'adoration des foules, avec ces courbes amples, ces jambes peut-être plus fines que la normale au goût d'un Russe, mais qui n'auraient pas détonné à l'angle de Hollywood et Vine, même si le carrefour n'avait plus vraiment sa réputation d'antan...

Cependant l'expression, l'expression qu'on lisait dans ces yeux adorables aurait arrêté net le cour d'un marathonien. Reilly hocha la tête. qu'est-ce qui pouvait transformer une femme à ce point-là ? Il n'avait pas souvent travaillé sur des affaires de prostitution - pour la police locale, ce n'était qu'une banale infraction -, en tout cas pas assez, supposa-t-il, pour comprendre l'une des prostituées. Leur regard avait quelque chose d'effrayant. Seuls les hommes étaient censés être des prédateurs. C'était du moins l'opinion de la majorité d'entre eux. Mais cette femme en était le vivant contre-exemple.

Son nom était Tania Bogdanova. Elle disait avoir vingt-trois ans. Elle avait un visage d'ange, le corps d'une star de cinéma. C'était de son cour et de son âge que l'agent du FBI était le moins sûr. Peut-être était-elle simplement fabriquée différemment du commun des mortels, comme semblaient l'être tant de criminels endurcis. Peut-être avait-elle été victime de sévices sexuels dans sa jeunesse. Mais même à vingt-trois ans, cette jeunesse était quelque chose de bien lointain, à en juger à sa façon de considérer son interrogateur. Reilly baissa les yeux pour examiner son dossier fourni par le qG de la milice. Il ne conte-52

nait qu'une seule photo d'elle - un cliché noir et blanc pris de loin, avec un micheton (plutôt un Michka, rectifia mentalement Reilly) - et sur cette photo, le visage apparaissait animé, juvénile, et aussi enjôleur que celui de la jeune Ingrid Bergman devant Bogart dans Casablanca, Tania savait jouer la comédie. Si c'était la véritable Tania qu'il avait devant lui, comme c'était sans doute le cas, alors celle de la

photo était une création, un personnage de théâtre, une illusion - superbe, certes, mais potentiellement un grand danger. La fille assise de l'autre côté de la glace sans tain pouvait fort bien être capable d'arracher les yeux d'un type avec sa lime à ongles puis de les boulotter tout crus avant de se rendre à son rendez-vous suivant aux quatre Saisons, le nouvel hôtel/centre de congrès moscovite.

" qui étaient ses ennemis, Tania ? demanda le milicien, dans la salle d'interrogatoire.

- qui étaient ses amis ? répondit-elle d'une voix lasse. Des amis, aucun.

Des ennemis, une tripotée. " Son élocution était ch,tiée et presque raffinée. On indiquait que son anglais était également excellent. Enfin, ce devait être indispensable, vu sa clientèle... et cela lui valait sans doute quelques billets supplémentaires, qu'il s'agisse de dollars, de livres ou d'euros - pourvu que ce soit une devise forte - en échange desquels elle concédait un rabais, souriant avec coquetterie lorsqu'elle l'annonçait à

ses clients, qu'ils s'appellent John, Jean, Johannes ou Ivan. Avant ou après ? se demanda Reilly. Il n'avait jamais payé pour faire l'amour même si, en regardant Tania, il comprenait pourquoi certains hommes étaient prêts à le faire...

" quels sont ses tarifs ? glissa-t-il à Provalov.

- Largement au-dessus de mes moyens, grommela l'inspecteur. quelque chose comme six cents euros, plus peut-être pour une soirée entière. Elle est cliniquement saine, ce qui est pour le moins remarquable. Avec une jolie collection de préservatifs dans son sac... de marques américaines, françaises, japonaises.

- quelle est sa formation ? Danseuse classique, quelque chose comme ça ? "

demanda l'agent du FBI, reconnaissant implicitement sa gr,ce.

Grognement amusé de Provalov. " Non, ses nibards sont trop gros, et elle a un trop grand gabarit. Elle doit faire dans les

cinquante-cinq kilos, j'imagine. Bien trop pour être portée et lancée dans les airs par ces petites tapettes du BolchoÛ... Cela dit, elle pourrait faire mannequin dans notre industrie de la mode encore

balbutiante mais non, pour répondre à ta question, non, ses origines sont tout ce qu'il y a de plus banales. Son père, aujourd'hui décédé, était ouvrier d'usine et sa mère, décédée également, était vendeuse dans une épicerie. Tous deux sont morts des méfaits de l'alcool. Notre Tania ne boit qu'avec modération. ...

ducation dans l'enseignement d'...tat, pas de diplômes particuliers. Pas de frère ni de sœur, la petite Tania est bien seule au monde... et depuis un bail déjà. Cela fait bientôt quatre ans qu'elle travaillait pour Raspoutine. Je doute que l'...cole des Moineaux ait jamais sorti une pute aussi bien roulée que celle-ci. Gregory Filipovitch lui-même a bien souvent recouru à ses services ; quant à savoir si c'est pour le sexe ou simplement pour l'accompagner en public, nous n'en savons rien, et on ne peut pas dire qu'elle ne soit pas décorative, hein ? Mais quelle qu'ait pu être l'affection qu'il a pu lui témoigner, comme tu peux le constater, ce n'était pas réciproque. - A-t-elle des proches ? "

Signe de dénégation de Provalov. " Pas à notre connaissance. Pas même une copine digne d'intérêt. "

L'interrogatoire se déroula sans problème, nota Reilly, une vraie partie de plaisir. Un de plus, déjà le vingt-septième concernant la disparition de G.F. AvseÛenko - mais jusqu'à présent, tout le monde semblait avoir omis le fait qu'il y avait eu deux autres occupants dans la voiture, même s'ils n'avaient sans doute rien à voir dans l'affaire. Bref, cela ne faisait guère avancer l'enquête. Ce qu'il leur fallait surtout, c'était retrouver le camion, mettre enfin la main sur des indices concrets. Comme la plupart des agents du FBI, Reilly croyait aux preuves tangibles, aux éléments qu'on pouvait tenir dans la main, puis transmettre à un juge ou à des jurés, afin qu'ils puissent vraiment toucher du doigt qu'ils détenaient à la fois la preuve d'un crime et un élément désignant son auteur. Les témoins oculaires, en revanche, étaient souvent menteurs : dans le meilleur des cas, l'avocat de la défense pouvait sans grand-peine les désarçonner de sorte qu'ils étaient rarement crus par les flics ou les jurés. Or, le camion pouvait avoir conservé des résidus de la déflagration au moment du tir du missile antichar, voire des empreintes digitales sur le papier huilé

que les Russes utilisaient pour envelopper leurs armes, n'importe quoi...

le mieux encore serait un mégot d'une cigarette fumée par le chauffeur du véhicule ou le tireur, car le FBI pourrait alors corréler l'ADN des résidus de salive avec celui de n'importe quel individu. C'était l'un des meilleurs parmi les derniers trucs utilisés par le service (une

probabilité de six cents millions contre un était un argument difficilement contestable, même par des avocats grassement payés). L'un des projets fétiches de Reilly était d'amener la police russe à employer l'identification par ADN, mais pour ce faire, il leur faudrait avancer le financement du matériel de laboratoire, ce qui risquait de poser un problème - les Russes étaient apparemment toujours dépourvus de liquidités pour tout projet important.

Tout ce dont ils disposaient pour l'instant, c'était des débris de l'ogive du missile (incidemment, c'était incroyable la quantité de pièces capables de survivre à un lancement et une détonation) ; or, ces débris portaient un numéro de série qui était en cours de vérification, même s'il était douteux que cet élément puisse les mener quelque part. Malgré tout, il fallait tout vérifier parce qu'on ne pouvait savoir à l'avance quels indices étaient ou non précieux avant d'avoir atteint la ligne d'arrivée, laquelle se trouvait le plus souvent devant le bureau d'un juge, avec douze personnes dans un box sur votre droite. Du point de vue de la procédure, les choses se passaient quelque peu différemment ici, mais l'essentiel était de réussir à

mettre dans la tête des flics russes qu'il conseillait que l'objectif de toute enquête était de pouvoir se forger une conviction. «a commençait à

rentrer, lentement chez la plupart, plus vite pour quelques-uns, tout comme le fait qu'obliger un suspect à bouffer ses couilles n'était pas une technique d'interrogatoire efficace. Ils avaient bien adopté une constitution, mais s'habituer à la respecter n'était pas encore entré dans les mœurs et ça prendrait du temps. Dans ce pays, l'idée de séparation des pouvoirs leur était aussi étrangère qu'un martien. Le problème, songea Reilly, c'était que ni

55

lui ni personne ne savait de combien de temps disposaient les Russes pour rattraper le reste du monde.

Il y avait ici bien des sujets d'admiration, en particulier dans le domaine artistique. Gr,ce à son statut de diplomate, Reilly et sa femme avaient souvent des invitations aux concerts (qu'il appréciait) et au ballet (que sa femme adorait) et dans ces deux domaines, ils n'avaient de leçons à

recevoir de personne ; mais pour le reste, le pays n'avait jamais réussi à

comblent son retard. Certains à l'ambassade - des anciens de la CIA déjà présents avant la chute de l'URSS - affirmaient toutefois que les progrès avaient été incroyables. Mais si cela était vrai, se dit Reilly, alors la société à cette époque devait offrir un spectacle réellement affreux même si le BolchoÛ devait toujours rester le BolchoÛ, malgré tout.

Dans la salle d'interrogatoire, Tania Bogdanova demanda si c'était fini.

" Oui, merci d'être venue. Il se peut qu'on vous recontacte.

- Servez-vous de ce numéro, dit-elle en tendant sa carte de visite. C'est celui de mon portable. " Encore un progrès occidental à Moscou pour ceux qui avaient des devises : et de toute évidence, Tania en avait.

Son interrogateur était un jeune sergent de la milice. Il se leva poliment et alla lui ouvrir la porte, manifestant la courtoisie qu'elle en était venue à exiger des hommes. Dans le cas des Occidentaux, c'était pour ses attributs physiques. Dans celui de ses compatriotes, c'était sa tenue qui leur révélait sa fortune toute récente. Son expression était celle d'une enfant qui avait bien failli se faire gronder pour une bêtise. Ce que papa pouvait être bête, proclamait ce sourire. Il semblait peut-être déplacé sur ce visage angélique mais il était bien là, de l'autre côté du miroir.

" Oleg ?

- Oui, Michka ? " Provalov se retourna. " Elle est pas nette, mec. Elle est mouillée dans le truc, lui dit Reilly, recourant pour s'exprimer à l'argot des flics américains.

- Je suis d'accord, Michka, mais je n'ai rien pour la garder au trou, pas vrai ?

- Je suppose que non. Mais ça pourrait être intéressant de la tenir à l'oil.

- Si j'avais les moyens de la tenir, j'irais un peu plus loin qu'avec l'oil, MikhaÛl Ivanovitch. "

Grognement narquois de Reilly. " Ouais, j'ai déjà entendu ce refrain.

- Mais elle a un cour de glace.

- De fait... ", admit l'agent du FBI. Et le jeu dans lequel elle s'était mouillée était au mieux un sale jeu, au pire, un jeu mortel.

" Alors, qu'est-ce qu'on a ? demanda Ed Foley, quelques heures plus tard, sur la rive du fleuve qui faisait face à Washington.

- Gornisht jusqu'ici - "pas grand-chose", répondit en yiddish américain son épouse Mary Pat.

- Jack tient absolument à être tenu au courant en permanence.

- Eh bien, dis au président qu'on fait ce qu'on peut pour que le courant passe mais que tout ce qu'on a jusqu'ici vient de l'attaché juridique. Il est très lié aux flics sur place mais ces derniers ne semblent pas plus avancés que nous. Il est possible qu'on ait voulu attenter à la vie de Sergueï Nikolaïevitch, mais l'attaché pense que la véritable cible était Raspoutine.

- Il ne devait pas manquer d'ennemis, j'imagine ", concéda le patron du renseignement.

" Merci ", conclut le vice-président, devant une salle comble. Le but du discours tenu dans le gymnase de l'université était d'annoncer que huit nouveaux destroyers allaient être construits aux chantiers navals Litton, sur la côte du golfe du Mexique, ce qui voulait dire de l'emploi et de l'argent pour l'...tat - des sujets de préoccupation toujours d'actualité

pour le gouverneur qui s'était levé pour applaudir à tout rompre, comme si l'équipe de football d'Ole Miss venait de flanquer la p,tée à celle du Texas. C'est qu'on ne rigolait pas avec le sport, dans le Sud. Avec la politique politicienne non plus, se dit Robby, en retenant un juron. Il était écouré par cette activité qui s'apparentait, à ses yeux, aux pratiques médiévales de marchandage sur une place

57

de village, mes trois beaux cochons contre ta vache, tope là autour d'une chope de bière amère. ...tait-ce vraiment ainsi qu'on gouvernait un pays ? Il sourit en hochant la tête. Enfin, les magouilles politiques, il en avait connu aussi dans la marine, et il avait fréquenté ces hauteurs ; mais il avait réussi à s'en sortir en étant un officier exemplaire, et surtout le meilleur putain de pilote de chasse à jamais décoller d'un porte-avions. En dernier ressort, il savait bien que tous les pilotes de chasse sans exception, assis dans leur cockpit à

attendre le signal du catapultage, éprouvaient le même sentiment... c'est juste qu'il était lucide dans sa perception de lui-même.

Il y eut la séance habituelle de poignées de main à la descente de la tribune avant de se voir guider par les membres de son service de protection rapprochée dans l'ombre inhospitalière des couloirs, puis à travers l'escalier et la sortie par la petite porte pour rejoindre sa limousine gardée par une autre escouade d'hommes armés, l'œil aux aguets, comme sans doute jadis les mitrailleurs d'un B-17 quelque part au-dessus d'une ville boche, imagina le vice-président. L'un des gardes lui ouvrit la porte et Robby se coula sur le siège.

" Tomcat est en route ", annonça dans son micro le chef du détachement de sécurité du VP au moment où démarrait la limousine.

Robby ouvrit la chemise avec ses dossiers alors que le véhicule s'engageait sur l'autoroute pour rejoindre l'aéroport. " Du nouveau dans la capitale ?

- Pas que je sache ", répondit l'agent du service de protection rapprochée.

Jackson acquiesça. Les membres de ce qu'on appelait traditionnellement le Service secret étaient des types dévoués. Le responsable du détachement devait avoir le grade de capitaine et le reste de ses hommes celui d'aspirant ou de lieutenant, et c'est ainsi qu'il les considérait. Des subordonnés peut-être, mais de valeur, des professionnels aguerris qui méritaient bien un sourire et un petit signe de tête quand tout s'était bien passé, ce qui était presque toujours le cas. La plupart auraient fait d'excellents aviateurs - et les autres sans doute d'excellents Marsouins.

58

La limousine s'approcha enfin du VC-20B garé dans un coin isolé de la partie de l'aéroport réservée à l'aviation générale, entouré là aussi par d'autres membres de la sécurité. Le chauffeur immobilisa le véhicule à six mètres à peine du pied de l'échelle.

" C'est vous qui nous ramenez à la maison, monsieur ? s'en-quit le chef du détachement, devinant la réponse, qui ne se fit pas attendre :

- Je veux, Sam ! "

Cela ne ravit pas vraiment le capitaine de l'armée de l'air

officiellement désigné pour être copilote sur ce vol et pas du tout le lieutenant-colonel censé être le commandant de bord du Gulfstream III modifié. Mais le vice-président aimait tenir le manche - en l'occurrence la barre du volant -, ne laissant au colonel que la responsabilité de la radio et de la surveillance des instruments de bord. Certes, l'appareil effectuait le plus clair de son vol en pilotage automatique et on pouvait difficilement dire non au vice-président. Conséquence, le capitaine s'installerait à l'arrière et le colonel dans le siège de gauche, mais juste pour glander. Enfin, se consola ce dernier, le vice-président avait toujours de bonnes histoires à

raconter, et il était plutôt compétent pour un petit gars de la marine.

" Clair à droite, annonça Jackson quelques minutes plus tard.

- Clair à gauche, confirma le pilote.

- Démarrage moteur un ", enchaîna Jackson, suivi, trente secondes plus tard par : " Démarrage moteur deux. "

La jauge à ruban s'éleva en douceur. " Tout se passe bien, monsieur ", annonça le lieutenant-colonel d'aviation. Le G était équipé de réacteurs Rolls-Royce Spey, les mêmes qui avaient naguère motorisé les versions britanniques du chasseur Phantom F-4, mais fiabilisés.

" Tour pour Air Force Two, prêt au roulage.

- Air Force Two pour la Tour, vous êtes clair pour rouler sur la trois.

- Roger, Tour, AF-Two au roulage via la trois. " Jackson débloqua les freins et laissa l'appareil s'ébranler : ses réacteurs d'avion de chasse avaient à peine dépassé le régime de ralenti mais ils engloutissaient néanmoins le kérosène en quanti-59

tés phénoménales. Sur un porte-avions, vous aviez des personnels de pont en chemise jaune pour vous guider. Ici, il fallait suivre l'itinéraire inscrit sur le diagramme clipé au centre de la barre, tout en surveillant les abords pour être sûr qu'un crétin en Cessna 172 ne venait pas se jeter en travers de votre route comme un chat errant sur un parking de supermarché.

Finalement, ils arrivèrent au bout de la voie de circulation et firent un virage pour se positionner à l'extrémité de la piste d'envol.

" Tour pour Gamelle, demandons autorisation de décoller. " «a lui

avait échappé machinalement.

Rire dans les haut-parleurs : " Vous êtes pas à bord de {l'Enterprise, Air Force Two, et on n'a pas de chien jaune¹ à mettre à votre disposition, mais vous êtes autorisé à décoller, monsieur.

- Roger, Tour, AF-Two roule.

- Votre indicatif était vraiment "Gamelle" ? demanda le lieutenant-colonel comme l'appareil se mettait à rouler.

- C'est mon premier commandant qui me l'a collé dessus quand j'étais encore un bleu. Et depuis, il m'est resté. " Le vice-président secoua la tête. "

Bon Dieu, qu'est-ce que ça paraît loin...

- V-1, monsieur", annonça ensuite l'officier de l'armée de l'air, suivi par : " V-R. "

Une fois atteint le régime de décollage, Jackson tira doucement le manche et fit décoller l'appareil. Le colonel rétracta le train tandis que Jackson tournait le volant d'un centimètre à gauche et à droite, afin de faire osciller imperceptiblement les ailes, comme il le faisait toujours pour s'assurer que l'appareil répondait bien à ses commandes. C'était le cas, et moins de trois minutes plus tard, le G était passé en pilotage automatique, programmé pour virer, grimper et gagner son palier de vol à trente-neuf mille pieds.

" Ennuyeux, non ?

1. Sur un porte-avions, sobriquet du directeur de pont d'envol, ainsi surnommé à cause de sa tenue - pour des raisons de visibilité et de sécurité, chaque catégorie du personnel de pont revêt une tenue de couleur spécifique (N. d.T.).

60

- Juste une autre façon de dire s^or, monsieur ", nota l'officier de l'armée de l'air.

C'était bien une réflexion de pilote de cargo, songea Jackson. Aucun pilote de chasse n'aurait osé dire ça tout haut. Depuis quand piloter était censé

être... d'un autre côté, Robby dut bien l'admettre, quand il était en

voiture, il bouclait toujours sa ceinture avant de démarrer, et il n'avait jamais commis d'imprudence, même à bord d'un chasseur. Mais il était outré

que ce zinc, comme presque tous les appareils récents, fasse l'essentiel du boulot qu'on l'avait formé à accomplir lui-même. Cet engin serait même capable de se poser tout seul... bon, d'accord, la marine avait des systèmes équivalents à bord de ses porte-avions mais aucun pilote d'aéronavale digne de ce nom n'y recourait sauf ordre explicite, ce que Robert Jefferson Jackson avait toujours réussi à éviter. Ce voyage allait être consigné en heures de pilotage dans son journal de bord même si ce n'était pas vraiment le cas. Le vrai pilote était une puce électronique, quant à lui, sa fonction se résumait à être là pour intervenir en cas de pépin. Or il n'y en avait jamais. Même avec ces foutus moteurs. Dans le temps, les réacteurs tenaient dix heures maxi avant de devoir être remplacés. Aujourd'hui, vous aviez dans la flotte de G des Spey qui avaient douze mille heures de vol...

L'un d'eux avait même dépassé les trente mille. Rolls-Royce avait été prêt à le remplacer gratis : ses ingénieurs tenaient à le récupérer pour le démonter afin de comprendre pourquoi il avait marché aussi bien, mais le propriétaire du zinc, témoignant d'une perversité prévisible, avait refusé

de s'en séparer. Le reste de la structure du Gulfstream était d'une fiabilité comparable et l'électronique de bord était du dernier cri, comme Jackson put le constater en examinant l'écran couleur du radar météo.

Celle-ci était d'un noir amicalement limpide pour l'instant, révélant ce qui était sans doute des masses d'air calme presque jusqu'à Andrews. Il n'y avait jusqu'ici aucun instrument capable de détecter les turbulences mais à

leur altitude de croisière de trente-neuf-zéro, elles étaient plutôt rares et Jackson n'était guère sujet au mal de l'air. Du reste, ses mains restaient à quelques centimètres du volant, en cas d'imprévu... Il en venait parfois presque à le souhaiter, car cela lui permettrait de faire la 61

preuve de ses qualités de pilote... mais non, ça n'arrivait jamais. Voler était devenu une activité par trop routinière depuis son enfance avec un F-4N et le début de sa maturité aux commandes d'un F-14A Tomcat. Et peut-

être que c'était mieux ainsi. Ouais, bien sûr.

" Monsieur le vice-président ? " C'était la voix de la sergent radio de bord. Robby se retourna et la découvrit, tenant dans sa main une liasse de papiers.

" Ouais, sergent ?

- Un message urgent qui vient de tomber sur l'imprimante. "

Elle tendit les feuilles à Robby.

" Colonel, à vous la main ", dit le VP au lieutenant-colonel assis à sa gauche.

" L'avion est au pilote ", confirma le colonel, alors que Robby commençait la lecture du message.

C'était toujours pareil, même si c'était aussi toujours différent. La couverture arborait les avertissements traditionnels de confidentialité.

Pendant un temps, cela l'avait impressionné que le simple fait de présenter un bout de papier à la personne qui ne fallait pas puisse vous conduire directement au pénitencier fédéral de Leavenworth - à l'époque, d'ailleurs, c'était encore la prison de la marine, aujourd'hui désaffectée, située à

Portsmouth, New Hampshire. Mais à présent qu'il assumait un poste de haut responsable à Washington, il savait qu'il pouvait fourguer quasiment n'importe quel document à un journaliste du Washington Post sans que personne bronche. C'était moins parce qu'il était au-dessus des lois que parce qu'il faisait partie de ceux qui décidaient de leur champ d'application. Ce qui était si terriblement secret et sensible en l'occurrence était le fait que la CIA ne savait foutrement rien sur l'éventuelle tentative d'attentat contre le grand manitou de l'espionnage russe ; ce qui voulait dire que personne à Washington n'en savait rien non plus.

La question des richesses

LE problème était le commerce - pas vraiment la tasse de thé du président mais enfin, à son niveau, tout problème était assez embrouillé pour que même ceux qu'on croyait maîtriser finissent par devenir au mieux bizarres, au pire totalement étrangers.

" George ? dit Ryan à George Winston, son secrétaire au Trésor.

- Monsieur le prés...

- Sacré bon Dieu, George ! " Il faillit en renverser son café.

" D'accord, d'accord... " L'autre hocha la tête docilement " C'est pas facile de s'habituer... Jack. " Ryan en avait sa claque des fastes présidentiels et la règle qu'il avait instaurée était qu'ici, dans le Bureau Oval, il s'appelait Jack, au moins pour le cercle de ses proches, dont Winston faisait partie. Après tout, comme il s'en était moqué plus d'une fois, dès qu'il aurait quitté cette prison de marbre, les rôles pourraient bien s'inverser et ce serait à son tour de travailler à Wall Street sous les ordres de Trader, comme l'appelait le service de sécurité, quand il aurait repris son activité civile à New York. Une fois qu'il aurait quitté la présidence - ce dont Jack implorait chaque soir le ciel à

genoux, du moins s'il fallait en croire les rumeurs -, il lui faudrait bien retrouver un emploi quelque part, et les sociétés boursières lui tendaient les bras. Ryan y avait montré des dons peu communs, se rappelait Winston.

Son dernier exploit en la matière avait été une entreprise californienne baptisée Silicon Alchemy, une de

63

ces innombrables boîtes d'informatique, mais c'était justement la seule à

avoir suscité l'intérêt de Ryan. Et il avait géré si habilement l'introduction en Bourse de cette société que ses parts personnelles de SALC (c'était son symbole sur l'affichage de la cote) étaient désormais estimées à un peu plus de quatre-vingts millions de dollars, faisant de Ryan (et de loin) le président le plus riche de l'histoire des ...tats-Unis.

Un élément qu'Arnold van Damm, le secrétaire général de la Maison-Blanche, avait, avec son sens politique habituel, évité d'ébruiter dans la presse.

Celle-ci avait en effet toujours tendance à considérer tout homme riche comme un sombre requin de l'industrie, excepté les propriétaires des journaux ou chaînes de télé qui étaient, bien s'r, des anges de civisme.

Bref, l'information n'était guère connue, même au sein du petit monde

des gros investisseurs de Wall Street, ce qui était déjà remarquable en soi. Si Ryan devait un jour regagner " The Street ", son seul prestige suffirait à

lui rapporter de l'argent même s'il restait chez lui à dormir sur ses deux oreilles. Et Winston l'admettait volontiers, c'était amplement mérité, quoi que puisse en penser la meute de chiens des médias.

" Les Chinois ? demanda Jack.

- Affirmatif, patron ", confirma Winston avec un signe de tête. " Patron "

était un qualificatif que Ryan pouvait supporter, et c'était de toute façon le terme maison qu'employaient les agents du service de sécurité - lequel dépendait, par parenthèse, du ministère de Winston - pour identifier l'homme qu'ils avaient mission de protéger. " Ils ont un léger problème de liquidités, et ils cherchent un moyen d'arranger ça avec nous.

- Léger, comment... ? demanda le président.

- Il semble qu'on pourrait étaler la dette, quelque chose comme... oh, soixante-dix milliards par an.

- Comme on dit, c'est une somme rondelette... "

George Winston opina. " Tout chiffre qui présente plus de neuf zéros représente une somme rondelette, et mine de rien, ça fait déjà plus de six zéros par mois.

- Et ils en ont besoin pour quoi faire ?

- On n'a encore aucune certitude mais il semble qu'une bonne partie soit liée à leur budget militaire. Les industries fran-

çaises de l'armement sont sur le coup, depuis que les Rosbifs ont mis l'embargo sur leur contrat avec Rolls-Royce pour la vente des réacteurs. "

Le président acquiesça, tout en continuant de parcourir le rapport. "

Ouais, Basil en avait dissuadé leur Premier ministre. " Il faisait allusion à Sir Basil Charleston, chef du renseignement britannique, parfois baptisé

(abusivement) le MI-6. Basil était un vieil ami de Ryan, du temps où ce

dernier travaillait à la CIA. " C'était une décision remarquablement courageuse.

- Ma foi, nos amis de Paris ne semblent pas avoir partagé cette opinion.

- Comme c'est bien souvent le cas ", reconnut Ryan. Il y avait quelque chose de bizarre dans cette dichotomie inhérente au comportement des Français quand on traitait avec eux. Dans certains domaines, ils étaient moins des alliés que de véritables frères de sang, mais dans d'autres, c'est tout juste s'ils se comportaient comme de vulgaires associés et Ryan avait toujours eu du mal à comprendre la logique de leurs sautes d'humeur.

Enfin, songea le président, c'est à cela que me sert le Département d'...

tat... " Bref, d'après vous, la Chine populaire serait en train de reconstituer son arsenal ?

- ǀ fond la gomme, mais sans trop insister sur la marine, ce qui aurait plutôt tendance à rassurer nos amis de Taiwan. "

Cela avait été une des initiatives de politique étrangère du président Ryan après qu'il eut mis un terme aux hostilités avec la défunte République islamique unie¹, à nouveau séparée en deux entités, l'Iran et l'Irak, qui au moins vivaient en paix désormais. Les véritables raisons de la reconnaissance officielle de Taiwan n'avaient jamais été dévoilées au public. Il semblait évident pour Ryan et pour Scott Adler que la République populaire de Chine avait joué un rôle dans la seconde guerre du Golfe, de même que dans le conflit précédent avec le Japon. Pour quoi au juste ? Eh bien, certains experts de la CIA pensaient que la Chine lorgnait sur les richesses minérales du sous-sol de la Sibérie orientale... c'était en tout cas ce que suggéraient les interceptions de courriers électroniques des industriels japo-1. Cf. Sur ordre, op. cit. (N.d.T.).

65

nais qui avaient poussé leur pays à un conflit presque ouvert avec l'Amérique. Dans ces messages, ils désignaient la Sibérie sous le terme de

" Zone de ressources septentrionale ", allusion non voilée à une génération précédente de stratèges nippons qui avaient baptisé l'Asie du sud " Zone de ressources méridionale ". C'était au temps d'un autre conflit, la Seconde Guerre mondiale. Toujours est-il que Ryan et Adler

avaient admis d'un commun accord que la complicité manifeste de la Chine avec les ennemis de l'Amérique exigeait des contre-mesures et par ailleurs, la République de Chine à Taiwan était une démocratie, elle, avec un parlement issu du suffrage populaire, et cela, c'était une chose que l'Amérique était censée respecter.

" Vous savez, il vaudrait mieux à tout prendre qu'ils refourbissent leur marine et menacent Taiwan. Nous sommes aujourd'hui en bien meilleure position pour les en empêcher, qu'au moment où...

- Vous croyez vraiment ? demanda le secrétaire au Trésor, en coupant le président.

- C'est l'opinion des Russes, en tout cas, confirma Jack.

- Dans ce cas, pourquoi les Russes vendent-ils autant de matériel aux Chinois ? demanda Winston. Ce n'est pas logique.

- George, il n'est écrit nulle part que le monde doive être logique. "

C'était un des aphorismes préférés de Ryan. " C'est une des premières leçons qu'on apprend en pratiquant l'espionnage. En 1938, vous savez quel était le premier partenaire commercial de l'Allemagne ? "

Le secrétaire au Trésor sentit venir le coup. " La France ?

- Tout juste. Par la suite, en 1940 et 1941, ils ont multiplié les échanges avec les Russes. «a n'a pas été non plus une franche réussite, pas vrai ?

- Et tout le monde de me vanter les vertus modératrices du commerce, railla le ministre.

- Peut-être entre particuliers, mais souvenons-nous que les gouvernements ont moins des principes que des intérêts... en tout cas, les plus primitifs, ceux qui n'ont pas encore tout pigé...

- Comme la Chine communiste ? "

Ce fut à Ryan d'acquiescer. " Ouais, George, comme ces petits salopards à

Pékin. Ils gouvernent un pays d'un milliard

Caligula. Personne n'a pris la peine de leur expliquer qu'ils ont le devoir de protéger les intérêts des gens qu'ils gouvernent... enfin, peut-être que ce n'est pas tout à fait exact, admit Ryan, dans un accès de générosité.

Ils ont cet encombrant modèle théorique parfait, édicté par Karl Marx, peaufiné par Lénine, puis mis en application chez eux par un pervers sexuel bedonnant du nom de Mao.

- Oh ? Pervers ?

- Ouais. " Ryan leva les yeux. " Nous avons son dossier à Langley. Mao avait un faible pour les vierges, et plus elles étaient jeunes, mieux c'était. Peut-être aimait-il lire la crainte dans leurs jolis yeux juvéniles... c'est en tout cas l'opinion d'un de nos consultants psy... un peu comme lors d'un viol où il s'agit moins de sexe que de pouvoir. Enfin, j'imagine qu'on aurait pu connaître pire... au moins, c'étaient des filles, observa Jack d'une voix sèche, et historiquement, leur culture est un peu plus libérale que la nôtre en ces matières. " Hochement de tête. " Vous devriez voir les topos qu'on me refille chaque fois qu'un grand dignitaire étranger vient en visite, les trucs à savoir sur leurs manies personnelles... "

Rire étouffé : " Vous croyez que j'y tiens vraiment ? "

Grimace : " Sans doute pas. Parfois, je regrette d'avoir ces documents.

Vous les installez ici même dans ce bureau, ils se montrent charmants, très professionnels, et vous, vous sentez que vous pourriez occuper toute cette putain de réunion à essayer de deviner où ils planquent leurs cornes et leurs sabots. " Certes, ça pouvait toujours être distrayant, mais on considérait en général que c'était comme lorsqu'on joue gros au poker : plus on en sait sur le joueur adverse, mieux ça vaut, même s'il y a de quoi dégueuler lors de la cérémonie de bienvenue sur la pelouse Sud de la Maison-Blanche. Mais c'étaient les obligations de la fonction présidentielle, se dit Ryan. Et dire que les gens se battaient comme des chiffonniers pour décrocher le poste. Et ça continuerait lorsqu'il quitterait la fonction. Alors, Jack, est-ce que c'est franchement ton boulot de protéger ton pays contre les rats qui lorgnent l'endroit où se trouve le bon fromage ?

Ryan hocha de nouveau la tête. Tant de doutes. Certes ils ne 67

cessaient de l'assaillir, mais surtout ils ne faisaient qu'empirer. C'était quand même bizarre qu'il soit capable de se remémorer jusqu'au

moindre détail toutes les étapes qui l'avaient conduit à ce poste, et en même temps de se demander plusieurs fois par heure comment diable il avait pu finir par échouer là... et surtout comment diable il arriverait à s'en sortir.

Enfin, il n'avait pas la moindre excuse, ce coup-ci. Il s'était bel et bien présenté pour briguer un deuxième mandat de président. Si l'on pouvait le qualifier ainsi ; soit dit en passant, Arnie van Damm s'y refusait, lui. Il le méritait pourtant de plein droit, ayant rempli parfaitement ses obligations, un fait sur lequel s'accordaient quasiment tous les spécialistes en droit constitutionnel du pays, ce dont du reste tous les grands réseaux d'information n'avaient pas manqué de débattre jusqu'à plus soif.

Enfin, se dit Jack, je n'avais pas trop le temps de regarder la télé à

l'époque. Mais cela se ramenait en définitive à ceci : les gens que vous deviez fréquenter parce que vous étiez président étaient souvent des individus que vous n'auriez jamais invités chez vous de votre plein gré, et cela n'avait rien à voir avec un manque de manières ou de charme personnel, toutes qualités que, détail pervers, ces personnages déployaient généreusement. L'une des leçons que lui avait apprises Arnie dès le début était que la principale qualité requise pour faire carrière dans la politique n'était ni plus ni moins que la capacité à se montrer aimable avec les gens qu'on méprisait, puis de s'entendre avec eux comme si vous étiez des amis d'enfance.

" Bien, alors qu'est-ce qu'on sait de nos très chers amis chinois ? demanda Winston. Je parle des amis actuels, s'entend.

- Pas grand-chose. On bosse dessus. L'Agence a du pain sur la planche, même si on a déjà commencé à débroussailler le terrain. On continue de récupérer des interceptions. Leur réseau téléphonique est une vraie passoire et ils utilisent bien trop souvent leurs téléphones mobiles sans cryptage des transmissions. Certains sont des hommes d'une vigueur enviable, George, mais enfin, rien de franchement scandaleux qu'on ne sache déjà. Cela dit, il est de fait que bon nombre ont des secrétaires qui sont très... proches de leur patron. "

68

Le secrétaire au Trésor ne put réprimer un sourire. " Eh bien, rien de nouveau sous le soleil, et pas seulement celui de Pékin.

- Même à Wall Street ? s'enquit Jack Ryan, avec un haussement de sourcils théâtral.

- «a, je ne peux l'affirmer avec certitude, monsieur, mais j'ai pu entendre ici ou là certaines rumeurs. " Winston sourit de cette diversion bienvenue.

Et même jusque dans ces murs, se dit Ryan. Ils avaient changé la moquette depuis longtemps, bien s'r, de même que tout le mobilier, à l'exception du bureau présidentiel. L'un des problèmes associés à cette fonction était le poids du fardeau que vous laissent ses précédents titulaires. On disait que l'opinion avait la mémoire courte mais c'était tout sauf vrai. Surtout quand on entendait les murmures, suivis de rires étouffés et accompagnés de regards entendus, voire de gestes non équivoques qui vous mettaient au comble de l'embarras à l'idée d'être la cible de ces ricanements. Le mieux que vous puissiez faire était de vous efforcer de mener une vie sans reproche, mais même ainsi, vous pouviez au mieux espérer qu'on vous imagine assez malin pour ne pas vous faire prendre, parce que, après tout, ces politiciens, c'étaient tous les mêmes, pas vrai ? L'un des problèmes quand on vivait dans un pays libre, c'était que n'importe qui hors les murs de ce palais/prison pouvait penser et dire ce qu'il voulait. Et Ryan n'avait même pas le droit dont jouissait n'importe quel citoyen lambda de flanquer son poing dans la figure du connard qui lui sortirait ce genre de ragot sans être à même de l'étayer. «a pouvait paraître injuste, mais d'un simple point de vue pratique, cela aurait contraint Ryan à faire la tournée des bistrots et s'amocher pas mal les phalanges pour un bénéfice minime. Et d'un autre côté, envoyer des flics assermentés ou des marines armés jusqu'aux dents régler le problème n'était pas non plus la meilleure façon d'utiliser les pouvoirs présidentiels...

Jack était conscient d'être bien trop susceptible pour supporter ce boulot.

Les professionnels de la politique avaient un cuir endurci en comparaison duquel celui d'un rhinocéros avait la finesse d'un pétale de rosé, parce qu'ils s'attendaient à devoir encaisser des gnonns, que ce soit à tort ou à

raison. En entrete-

69

nant cette carapace épaisse, ils atténuait en partie la douleur, jusqu'à

ce que l'adversaire finisse par se lasser ; telle était du moins la théorie. Peut-être que cela marchait pour certains. Ou peut-être tout

simplement que ces salauds étaient dépourvus de conscience. Au choix.

Mais Ryan avait une conscience, lui. C'était le choix qu'il avait fait depuis fort longtemps. Vous étiez bien obligé de vous regarder dans la glace au moins une fois par jour, en général à l'heure du rasage.

" Bon, d'accord, revenons aux problèmes des Chinois, George, ordonna le président.

- Ils s'apprêtent à relancer leur économie - à sens unique, s'entend. Ils découragent leurs citoyens d'acheter américain, mais tout ce qu'ils peuvent fourguer, ils le vendent. Jusques et y compris certaines des jeunes vierges de Mao sans doute.

- qu'est-ce qu'on a pour étayer ça ?

- Jack, je prête une grande attention aux résultats et j'ai pas mal d'amis dans les milieux d'affaires qui ratissent le terrain et savent susciter la confiance derrière un verre. Et en général, ce qu'ils peuvent apprendre finit par remonter jusqu'à moi. Vous savez, pas mal de Chinois de souche souffrent d'un étrange handicap : leur organisme ne tolère pas l'alcool.

Dès le second verre, ils sont dans le même état que nous avec une bouteille entière de Jack Daniel's, mais certains de ces idiots veulent absolument faire mine de tenir le coup. Une histoire d'hospitalité, j'imagine.

Toujours est-il que quand ça se produit, ma foi, les langues se délient...

«a fait un bout de temps que ce petit manège se produit, mais ces derniers temps, on a décidé de le pratiquer de manière systématique. Tous ces cadres supérieurs qui fréquentent certaines boîtes un peu particulières... Bon, je suis le patron du service de protection présidentielle, or, il se trouve que ce service a également en charge la fraude économique... Et comme pas mal de mes amis savent qui je suis et ce que je fais désormais, disons qu'ils sont tout prêts à coopérer sans discuter, ce qui me permet de récupérer quantité de tuyaux intéressants. L'essentiel file droit chez mes collègues de l'immeuble d'en face. - Je suis impressionné, George. Et vous refilez vos tuyaux en sous-main à la CIA ?

- Je suppose que j'aurais pu mais j'ai eu peur qu'ils ne se vexent et m'accusent de marcher sur leurs plates-bandes, enfin, vous voyez le topo. "

Ryan se mit à rouler des yeux. " Pas Ed Foley. C'est un vrai pro depuis toujours, et il n'a pas encore été imprégné par l'esprit bureaucratique de Langley. Demandez-lui de passer vous voir à votre bureau à l'heure du déjeuner. Il ne se formalisera pas de ce que vous faites. Idem avec Mary Pat. Elle est à la direction des opérations. MP est une fille pragmatique, ce qu'elle veut, elle aussi, c'est des résultats.

- Bien vu. Vous savez, Jack, c'est incroyable ce que les gens peuvent être bavards, et les trucs qu'ils peuvent raconter quand les circonstances s'y prêtent.

- Sinon, comment auriez-vous gagné tout cet argent à Wall Street, George ?

nota Ryan.

- Le plus souvent, parce que j'en savais plus que le gars d'en face, reconnu Winston.

- Eh bien, c'est pareil pour moi ici. OK, si nos petits amis suivent le mouvement, qu'est-ce qu'on devrait faire...

- Jack - non, maintenant, c'est au président que je parle -, cela fait maintenant pas mal d'années que nous finançons l'expansion industrielle des Chinois. Ils nous vendent des produits, qu'on leur paie cash ; ensuite, soit ils gardent cet argent en le plaçant sur le marché international, soit ils achètent des biens à d'autres pays, souvent des articles qu'ils pourraient aussi bien se procurer chez nous, mais peut-être moitié moins cher. Si l'on parle d'"échanges commerciaux", c'est parce que, en théorie, on troque sa production contre celle du voisin - comme les gamins dans la cour de récréation, d'accord ? Le seul problème, c'est qu'ils ne jouent pas selon ces règles. Ils font aussi du dumping juste pour récupérer des dollars, en nous revendant leurs produits moins cher qu'à leurs concitoyens. Et là, techniquement, il y a déjà au moins deux infractions aux règlements fédéraux. Enfin, bon. " Winston haussa les épaules. " Ce sont des règlements qu'on aurait tendance à appliquer de manière quelque peu sélective, mais il n'empêche qu'ils sont là et que c'est la règle. ...

crite noir sur blanc dans la LRCE, la loi de réforme du 71

commerce extérieur qu'on a votée il y a quelques années, suite aux

petites entourloupes que nous avaient faites les Japs...

- Je m'en souviens, George. «a a même déclenché un début de guerre ouverte qui a coûté un certain nombre de vies! " observa sèchement le chef de l'exécutif. Et le pire, peut-être, c'est que ça avait enclenché le processus qui avait mené Ryan à la Maison-Blanche.

Le secrétaire au Trésor acquiesça. " Certes, mais c'est toujours la loi, et pas un simple décret de circonstance destiné exclusivement au Japon. Jack, si nous appliquons aux Chinois les mêmes lois commerciales que celles qu'ils nous infligent, cela va sérieusement entamer leur balance du commerce extérieur. Est-ce une si mauvaise chose ? Non, pas avec le déséquilibre de notre balance commerciale avec eux. Vous savez, s'ils se mettent à fabriquer des voitures et décident de jouer au même jeu qu'avec tout le reste de leurs articles manufacturés, notre déficit commercial risque de plonger à vitesse grand V, et franchement je commence à en avoir ma claque de financer leur développement économique, qu'ils réalisent ensuite gr,ce à de l'équipement lourd acheté au Japon et en Europe. S'ils veulent procéder à des échanges avec les Etats-Unis d'Amérique, pas de problème, mais qu'il s'agisse au moins d'échanges véritables. On est capables de tenir notre rang dans n'importe quelle guerre commerciale équitable avec n'importe quel pays au monde, parce que les travailleurs de ce pays savent bosser aussi bien que tous les autres et même mieux que beaucoup. Mais si on les laisse tricher avec les règles, Jack, on se fait avoir et ça, je n'apprécie pas plus qu'autour d'une table de poker. Et ici, mon vieux, les enjeux sont bougrement plus élevés.

- Cent pour cent d'accord, George. Mais on ne va pas non plus leur mettre le pistolet sur la tempe, n'est-ce pas ? Ce ne sont pas des choses qui se font avec un ...tat, surtout de cette taille, sauf à avoir d'excellentes raisons. Notre économie tourne plutôt pas mal, en ce moment, non ? On peut bien se permettre un geste magnanime.

- Peut-être, Jack. Mais ce à quoi je pensais, ce n'était pas 1. Cf. Dette d'honneur, Albin Michel, 1995.

72

vraiment à un pistolet, mais plutôt à une forme de... pression amicale. Le flingue est toujours là dans son étui - en l'occurrence, c'est le statut de nation la plus favorisée et ils le savent pertinemment, et nous savons qu'ils le savent. La LRCE est un texte que nous pouvons appliquer à

n'importe quel pays, et je me prends à penser que l'idée sous-jacente à cette loi est foncièrement saine. Elle a pratiquement servi d'arme à exhiber devant pas mal de pays mais on n'a jamais tenté de voir ce qu'elle donnait avec la Chine. Comment ça se fait ? "

Le président haussa les épaules, sans le moindre embarras. " Parce que je n'en ai pas encore eu l'occasion et qu'avant moi, trop de gens dans cette ville jouaient des coudes pour aller leur lécher le cul.

- «a vous laisse un mauvais goût dans la bouche, monsieur le président.

- Possible, admit Jack. Bon, vous devriez en discuter avec Scott Adler.

Tous les ambassadeurs collaborent avec lui.

- qui a-t-on en poste à Pékin ?

- Cari Hitch. Diplomate de carrière, bientôt la soixantaine, réputation censément excellente, c'est son b,ton de maréchal.

- La récompense pour toutes ces années à passer la brosse à reluire ? "

Ryan hocha la tête. " quelque chose comme ça, je suppose. Je ne peux pas trop dire. Le Département d'...tat, ce n'était pas ma branche. " La CIA, c'était déjà bien assez lourd, s'abstint-il d'ajouter.

C'était un bureau bien plus chouette, estima Bart Mancuso. Et les épaulettes sur son uniforme blanc étaient désormais un peu plus lourdes, avec leurs quatre étoiles au lieu des trois qu'il avait portées au titre de COMSUBPAC. Mais le commandement des forces sous-marines dans le Pacifique, c'était fini... Son ancien patron, l'amiral Dave Seaton, l'avait bombardé

CNO, chef des opérations navales, et là-dessus, le président (ou un de ses proches) avait décidé qu'il avait la carrure pour devenir le prochain commandant en chef de la zone Pacifique. Et c'est ainsi qu'il se retrouvait à occuper le bureau qu'avaient occupé

jadis Chester Nimitz en personne et, après lui, quantité d'autres excellents et même fort brillants officiers de marine. Un sacré chemin depuis Plèbe Summer à Annapolis, voilà bien des années, d'autant qu'il n'avait eu depuis qu'un seul commandement en mer, sur l'USS Dallas. Une affectation certes remarquable, y compris les deux missions dont

il n'avait toujours pas le droit de parler à quiconque. Et avoir eu comme camarade de bord (quoiqu'une seule fois et brièvement) l'actuel président n'avait sans doute pas pu nuire à sa carrière.

La nouvelle affectation s'accompagnait d'une somptueuse résidence de fonction, d'une assez belle équipe de marins et de sous-offs pour veiller sur lui et son épouse (les enfants étaient désormais tous à l'université), sans oublier la routine, chauffeurs, voitures officielles et, maintenant, des gardes du corps armés parce que, ô surprise, il y avait des gens dans le coin qui ne portaient pas dans leur cour les amiraux. Au titre de commandant d'un théâtre d'opérations, Mancuso était sous les ordres directs du ministre de la Défense, Anthony Bretano, qui lui-même rendait compte directement au président Ryan. En échange, Mancuso bénéficiait de nouveaux avantages. Dorénavant, il jouissait d'un accès direct à toutes sortes d'informations fournies par le renseignement, y compris le saint des saints, les sources et les méthodes - à savoir l'origine des informations, et les moyens employés : étant le principal exécutant américain sur le quart de la surface de la planète, il devait être au courant de tout, afin d'être en mesure de savoir quel conseil donner à son ministre de tutelle, qui, à son tour, conseillerait le président sur les opinions, intentions et désirs du CINCPAC1.

Le Pacifique, estima Mancuso au sortir de son tout premier tour d'horizon matinal, semblait OK. Il n'en avait pas toujours été ainsi, bien entendu, en particulier récemment, quand il avait participé à un conflit d'envergure notable (le mot " guerre " était devenu un terme politiquement fort incorrect) avec les Japonais, qui avait entraîné entre autres la perte de deux de ses sous-marins nucléaires², détruits par la trahison et la fourberie. Telle

1. Commander-In-Chief Pacific Command (N,d.T.).

2. Cf. Dette d'honneur, op. cit.

était en tout cas son opinion, même si un observateur plus objectif aurait pu qualifier d'habile et d'efficace la tactique employée par l'ennemi.

Jusqu'ici, on l'avait informé de la position et de l'activité de tous ses sous-marins, mais désormais, il avait également des informations sur les porte-avions, croiseurs, frégates, destroyers, amphibies et auxiliaires, sans oublier les forces de l'infanterie de marine, voire de

l'aviation et de l'armée de terre qui, techniquement, relevaient de sa responsabilité de commandant en chef d'un théâtre d'opérations. Tout cela signifiait que la réunion d'information matinale se prolongerait jusqu'au troisième café, à

la fin duquel il lorgnerait avec convoitise son bras droit, assis à

quelques mètres à peine de son bureau. C'est que son coordinateur du renseignement, baptisé J-2 dans le jargon militaire, était un général de brigade de l'armée de terre, détaché à ce poste, et qui se débrouillait plutôt bien. Le dénommé Mike Lahr avait, entre autres états de service, enseigné les sciences politiques à West Point. Devoir prendre en compte les facteurs politiques était une nouveauté dans la carrière de Mancuso mais cela accompagnait naturellement l'extension territoriale de son commandement. Le CINCPAC avait lui aussi été " détaché " auprès des autres armes, bien sûr, aussi était-il en théorie versé dans les capacités et les orientations de celles-ci, mais sa confiance en ses aptitudes éventuelles s'effaçait devant le poids de la responsabilité de savoir utiliser ces forces de manière professionnelle. Certes, il avait des subordonnés pour le conseiller en la matière, mais sa tâche était de savoir faire un peu plus que poser des questions, et pour Mancuso, cela signifiait qu'il allait devoir mouiller sa chemise pour voir l'aspect concret des choses, parce que c'était là que les petits gars affectés à son théâtre d'opérations risquaient de verser leur sang s'il ne faisait pas son boulot de manière correcte.

L'équipe était un projet commun, d'un côté d'Atlantic Richfield et BP, de l'autre de la principale société russe de prospection pétrolière. Celle-ci avait le plus d'expérience mais le moins d'expertise et les méthodes les plus primitives. Cela ne voulait

75

pas dire que les prospecteurs russes étaient idiots. Loin de là. Deux étaient des géologues dont les capacités d'intuition théorique avaient impressionné leurs collègues américains et britanniques. Mieux encore, ils avaient saisi les avantages du tout nouveau matériel d'exploration presque aussi vite que les ingénieurs qui l'avaient conçu.

On savait depuis des années que cette partie de la Sibérie orientale était du point de vue géologique la copie conforme de l'Alaska et du Grand Nord canadien, qui avaient révélé de vastes champs pétrolifères que leurs pays de tutelle s'étaient empressés d'exploiter. Le plus dur avait été d'amener sur place l'équipement adéquat pour vérifier que cette similitude allait plus loin que les simples apparences.

Installer le matos aux bons endroits avait été un véritable cauchemar.

Livrés sur wagon-plateau depuis le port de Vladivostok (ils étaient bien trop lourds pour être transportés par avion), les camions-vibreurs avaient passé ensuite un mois à traverser la région pour se rendre dans le Nord par leurs propres moyens, en partant de la gare de Magdagatchi, via AÔm et Ust MaÔa, pour finalement rallier leur site de sondage, situé à l'est de Kazatchye. Mais ce qu'ils y avaient découvert les avait estomaqués. Depuis Kazatchye, sur la lana, jusqu'à Kolymskiy sur la Kolyma, s'étendait, sous le sol de la Iakoutie orientale, un champ pétrolifère comparable par sa taille à celui du golfe Persique. Les camions-vibreurs et les véhicules équipés de matériel informatique de sismique-réflexion avaient révélé une succession de dômes souterrains parfaits en quantité ahurissante, certains situés à moins de six cents mètres de profondeur, soit quelques dizaines de mètres à peine sous la couche de permafrost ; forer à travers celle-ci serait à peu près aussi difficile que trancher un gteau de mariage avec un sabre de cavalerie. L'étendue du champ ne pourrait être délimitée précisément qu'avec des forages d'exploration - plus d'une centaine, avait estimé l'ingénieur en chef américain, à en juger par sa taille approximative - mais aucun des prospecteurs n'avait encore vu de gisement pétrolier aussi vaste et prometteur durant toute sa vie professionnelle.

Les contraintes d'exploitation seraient bien s'r loin d'être négligeables.

L'Antarctique exceptée, aucune région de la planète n'avait 76

de climat plus hostile. Apporter sur place le matériel de production exigerait des années d'investissements échelonnés : d'abord construire des pistes d'atterrissage, sans doute aménager des ports pour les cargos qui seuls pourraient livrer (et encore seulement durant les brefs mois d'été) l'équipement lourd indispensable à la pose de l'oléoduc seul capable de transporter le pétrole. Sans doute aboutirait-il à Vladivostok, estimaient les Américains. Les Russes pourraient le vendre depuis ce port, d'o' des superpétroliers le transporteraient ensuite à travers le Pacifique, destination le Japon, l'Amérique ou ailleurs, bref, là o' l'on avait besoin d'or noir, c'est-à-dire en gros à peu près partout. Autant de clients pour faire entrer des devises fortes. Il faudrait encore bien des années pour que la Russie ait les moyens de construire les installations de raffinage indispensables pour permettre à ses industries et ses habitants d'utiliser son pétrole, mais comme souvent, la manne rapportée par la vente du brut sibérien pourrait servir à s'approvisionner ailleurs en produits raffinés qui pourraient être plus aisément importés par les ports de Russie occidentale et, de

là, alimenter les oléoducs existants. La différence de prix de revient entre, d'un côté, ce négoce et, de l'autre, la construction d'un gigantesque oléoduc forcément coûteux était de toute façon négligeable et la décision finale était en général prise pour des raisons plus politiques que commerciales.

Précisément au même moment, et à moins de mille kilomètres de là, une autre équipe de géologues se trouvait à l'extrémité orientale des monts Sikhote-Aline, dans le territoire de Khabarovsk. Certaines des tribus semi-nomades de la région, qui depuis des siècles vivaient de l'élevage de leurs troupeaux de rennes, avaient un jour apporté dans un bureau de l'administration des bouts de cailloux jaune brillant.

Rares étaient ceux à ignorer ce que représentaient ces cailloux, du moins au cours des trente derniers siècles, et une équipe de topographes avait été aussitôt dépêchée par l'université d'État de Moscou, qui restait l'école la plus prestigieuse du pays. Ils avaient pu se rendre sur place en avion car leur équipement était infiniment plus léger, et les dernières centaines de kilomètres avaient été parcourues à dos de cheval, un merveilleux

77

anachronisme pour ce groupe de scientifiques bien plus habitués à emprunter l'excellent réseau de métro de la capitale moscovite. Leur première découverte avait été celle d'un octogénaire qui vivait isolé avec son troupeau et un fusil pour repousser les loups. Ce citoyen avait vécu seul depuis la mort de sa femme, vingt ans plus tôt, à peu près oublié des divers gouvernements successifs de son pays, son existence n'étant connue que des quelques commerçants d'une morne bourgade, trente kilomètres plus au sud, et son état mental reflétait sa longue solitude. Il arrivait à tuer trois ou quatre loups par an, et il en gardait les peaux, comme le ferait un chasseur ou un berger mais avec une différence : il prenait ses fourrures, puis, après les avoir lestées de pierres, les déposait dans le lit de la petite rivière qui coulait près de sa cabane.

Dans la littérature occidentale, l'histoire de Jason et des Argonautes ainsi que celle de leur quête héroïque de la Toison d'or est connue depuis longtemps. Mais ce n'est que depuis peu qu'on a découvert que la légende avait un fondement bien réel : les hommes des tribus d'Asie Mineure déposaient les peaux de leurs moutons dans les torrents pour y récupérer la poussière d'or transportée depuis les dépôts situés en amont, changeant ainsi les ternes fibres de laine en une étoffe à l'apparence presque magique.

Ce n'était guère différent ici : les peaux de loup que les géologues avaient trouvées dans la cabane du vieil ermite ressemblaient au premier abord à des sculptures de maîtres de la Renaissance, voire d'artisans de l'Egypte du temps des pharaons, tant la couche dorée qui les recouvrait était régulière. Et puis les explorateurs découvrirent que chaque fourrure pesait la bagatelle d'une soixantaine de kilos, et qu'il y en avait trente-quatre en tout ! Assis avec le maître des lieux autour de l'incontournable bouteille de vodka, ils avaient appris qu'il s'appelait Pavel Petro-vitch Gogol, que c'était un ancien combattant qui avait lutté contre les fascistes durant la Grande Guerre patriotique et que, fait notable, il avait été par deux fois nommé Héros de l'Union soviétique pour ses exploits de franc-tireur, en particulier lors des batailles de Kiev et de Varsovie.

La patrie finalement reconnaissante l'avait autorisé à retourner sur les terres de ses ancêtres

78

- il s'avérait en définitive qu'il descendait de ces aventuriers russes qui avaient exploré la lointaine Sibérie orientale au tout début du XIXe siècle

- où il avait été bien vite oublié par des bureaucrates peu curieux. Ceux-ci ne s'étaient jamais demandé d'où venait la viande de renne mangée par les populations locales ou qui pouvait toucher les chèques de pension d'ancien combattant qui lui permettaient d'acheter des munitions pour son antique pétoire. Pavel Petrovitch savait la valeur de l'or qu'il avait découvert mais il n'en avait jamais dépensé une once, car il se satisfaisait de son existence d'ermite. Le dépôt d'or situé à quelques kilomètres en amont de l'endroit où les loups allaient faire leur dernière baignade - pour reprendre l'expression de Pavel, lancée entre un oeil pétillant et une lampée de vodka

- s'avéra remarquable, peut-être presque autant que les filons découverts en Afrique du Sud dans les années 1850 et devenus par la suite les mines d'or les plus riches de l'histoire du monde. Si le filon était resté

méconnu, c'était pour plusieurs raisons, en gros liées à l'épouvantable climat sibérien qui, d'abord, empêchait toute prospection et, ensuite, recouvrait tous les cours d'eau d'une épaisse couche de glace pendant des périodes si longues que personne n'avait jamais en l'occasion de remarquer la poussière d'or déposée dans leur lit.

Les deux équipes de prospection, tant pétrolière qu'aurifère, s'étaient rendues sur place munies de téléphones-satellite pour rendre compte plus rapidement des résultats de leurs recherches. C'est ce qu'elles firent l'une comme l'autre, et par coïncidence, le même jour.

Le système global de communication par satellite Iridium qu'elles utilisaient constituait une avancée remarquable dans le domaine des télécommunications¹. Muni d'un appareil aisé¹. Après la faillite en 2000 d'Iridium Inc. de Motorola, faute de clients dissuadés par le coût prohibitif des communications, la constellation de satellites Iridium a été sauvée in extremis par le Pentagone qui a signé

avec Iridium Satellite LLC (opérateur Boeing) pour des services limités aux unités militaires isolées. Depuis mars 2001, ceux-ci doivent s'étendre également à l'aviation, la marine ou aux entreprises de prospection/

exploitation opérant en zones dépourvues de tout réseau de communication : forêts, déserts, régions polaires, océan (N.d. T.).

79

ment transportable, on pouvait communiquer avec la constellation de satellites en orbite basse qui échangeaient leurs signaux à la vitesse de la lumière puis les envoyaient vers des satellites de communication classiques, lesquels se chargeaient de les faire redescendre au sol qui était l'endroit où se trouvaient après tout les usagers la majeure partie du temps.

Le réseau Iridium avait été conçu pour accélérer les communications à

l'échelle planétaire. Il n'avait certainement pas été conçu pour assurer la confidentialité de celles-ci. Il y avait des moyens d'y parvenir mais il revenait aux utilisateurs individuels de prendre eux-mêmes leurs dispositions en ce sens. Il était dorénavant possible de trouver sur le marché des systèmes de cryptage sur 128 bits ; ceux-ci étaient extrêmement difficiles à craquer même par les pays les plus avancés avec leurs services d'écoute ultraconfidentiels... ou du moins, c'est ce que prétendaient ceux qui commercialisaient ces systèmes. Mais le plus remarquable était que fort peu de gens s'en souciaient. Paresse ou négligence, cela avait facilité la vie de la NSA, l'Agence pour la sécurité nationale installée à Fort Meade, dans le Maryland, entre Baltimore et Washington. Là, un réseau d'ordinateurs baptisé " Echelon " était programmé pour écouter toutes les conversations qui traversaient les ondes, et se verrouiller sur un certain nombre de mots

clés. La plupart étaient censés avoir un rapport avec les questions de sécurité nationale, mais depuis la fin de la guerre froide, la NSA et les autres services d'écoute avaient dévié leur attention vers les questions économiques, et certains des nouveaux mots clés entrés dans la banque de données étaient " pétrole ", " gisement ", " brut ", " mine ", "

or " et ainsi de suite... le tout en trente-huit langues. quand l'un de ces mots tombait dans l'oreille électronique d'Echelon, le reste de la conversation interceptée était enregistré sur un support électronique puis transcrit - et éventuellement traduit - par ordinateur. Ce n'était en aucun cas un système infallible, et les nuances de langage restaient difficiles à démêler par un programme informatique - sans compter la tendance qu'ont beaucoup de gens à marmonner quand ils sont au téléphone - mais quand le logiciel se plantait, l'original de la conversation était réécouté par un linguiste, et la NSA en employait un certain nombre. Les comptes rendus parallèles sur les deux découvertes, l'or et le pétrole, arrivèrent avec cinq heures d'écart, et remontèrent bien vite la chaîne de commandement, pour aboutir sous la forme d'une évaluation classée ultra-prioritaire destinée à atterrir sur le bureau du président, juste après son petit déjeuner du lendemain, via son conseiller à la sécurité, le Dr Benjamin Goodley. Dans l'intervalle, les données auraient été épluchées par une équipe de membres du conseil scientifique et technologique de la CIA, épaulés par des experts de l'Institut du pétrole de Washington, dont les spécialistes avaient une longue expérience de relations cordiales avec divers organismes gouvernementaux. L'évaluation préliminaire - on prenait soin de souligner le terme, par crainte d'éventuelles poursuites au cas où

l'estimation devait s'avérer incorrecte - recourait toutefois à un certain nombre de superlatifs choisis avec soin.

" Bigre ", observa le président à huit heures dix, heure de la côte Est. "

OK, gros comment, ces filons, Ben ?

- Vous ne faites pas confiance à nos grands manitous de la technique ? le taquina son conseiller à la sécurité.

- Ben, tout le temps que j'ai bossé sur l'autre rive, je n'ai pas une seule fois réussi à les prendre en défaut, mais en revanche, je veux bien être pendu si je ne les ai pas surpris en flagrant délit de sous-estimation, et pas qu'une fois. " Ryan marqua un temps. " Mais, bon Dieu, si ces chiffres représentent une estimation basse, les implications sont énormes.

- Monsieur le président (Goodley ne faisait pas partie du premier cercle), il s'agit là d'une affaire qui se chiffre en milliards, combien au juste, nul ne peut le dire, mais on peut tabler sur des rentrées équivalant à deux cents milliards de dollars en devises fortes, sur une durée de cinq à sept ans minimum. C'est une manne sur laquelle on ne cracherait pas.

- Et l'estimation haute ? "

Goodley se carra une seconde dans son siège, inspira un grand coup. " J'ai d° revérifier. Un trillion représente mille mil-81

liards... Le chiffre est encore au-dessus. C'est une pure spéculation, bien s'r, mais je me suis laissé dire que les gars de l'Institut du pétrole employés par la CIA ont passé le plus clair de leur temps à répéter "Sacré

nom de Dieu !"

- Bonne nouvelle pour les Russes ", observa Jack, en parcourant les feuillets du rapport imprimé arborant le sigle SNIE -Spécial National Intelligence Estimate, " ...valuation spéciale des services nationaux de renseignements ".

" Tout à fait, monsieur, admit le conseiller à la sécurité.

- Il serait temps qu'ils aient un peu de chance, pour changer, admit le chef de l'exécutif. OK, faites parvenir une copie de ce rapport à George Winston. Il nous faut son évaluation de ce que cela signifie pour nos amis de Moscou.

- Je pensais contacter certains responsables d'Atlantic Richfield. Des ingénieurs qui ont participé à l'exploration. J'imagine qu'ils vont toucher leur pourcentage. Leur président est un gars nommé Sam Sherman. Vous le connaissez ? "

Un signe de tête. " Juste de nom. Vous pensez que je devrais rattraper le coup ?

- Si vous voulez de l'information solide, ça ne peut pas faire de mal. "

Ryan opina. " OK, je vais peut-être demander à Ellen de me le retrouver. "

Ellen Sumter, sa secrétaire personnelle, était installée à cinq mètres de là, derrière la porte ouvragée, sur sa droite. " quoi d'autre ?

- Ils continuent de battre la campagne pour retrouver les auteurs de la mort du proxénète à Moscou. Rien de nouveau de ce côté.

- «a serait sympa de toujours savoir ce qui se passe sur la planète, pas vrai ?

- «a pourrait être pire, monsieur, observa Goodley.

- C'est vrai. " Ryan retourna la copie du compte rendu matinal posée sur son bureau. " quoi d'autre ? "

Goodley hocha la tête et, prenant le ton d'un présentateur de journal :
"

Eh bien, c'est tout pour ce matin, monsieur le président. " Il sourit.

Coups de sonde

PEU importait la ville ou le pays, se dit Mike Reilly. Le travail de police restait le même. On interrogeait les témoins éventuels, on interrogeait les personnes impliquées, on interrogeait la victime.

Mais pas la victime, cette fois-ci. Grisha AvseÛenko ne parlerait plus. Le médecin légiste chargé de l'autopsie avoua qu'il n'avait pas vu un tel carnage depuis l'époque de son service militaire en Afghanistan. Mais c'était prévisible. Le RPG était conçu pour faire des trous dans les engins blindés ou les casemates en béton, une t,che plus difficile que de détruire une voiture particulière, même une co'teuse limousine blindée comme celle immobilisée place Dzerjinski. Cela voulait dire que l'identification des débris macabres serait difficile. Il s'avéra qu'un fragment de m,choire présentait suffisamment de dents plombées pour confirmer avec certitude que le défunt était bel et bien Gregory Filipovitch AvseÛenko, ce que les échantillons d'ADN devaient confirmer par la suite (le groupe sanguin correspondait également). Il ne restait pas grand-chose du corps pour confirmer l'identification - ainsi le visage avait-il entièrement disparu, tout comme l'avant-bras gauche qui avait arboré un tatouage. La mort avait été instantanée, indiqua le légiste après que les restes eurent été remis dans un récipient en plastique qui se retrouva par la suite dans une caisse en chêne sans doute en vue de son incinération - la milice moscovite devait toutefois s'assurer auparavant de l'existence de parents éventuels pour savoir ce

incinérée, estima l'inspecteur Provalov, c'était rapide, efficace, et une urne était quand même moins encombrante qu'un cercueil. Provalov transmit le rapport d'autopsie à son collègue américain. Il n'avait pas escompté y trouver de révélations bouleversantes, mais s'il avait appris une chose de sa collaboration avec le FBI, c'était qu'on vérifiait tout soi-même, car prédire l'issue d'une enquête criminelle s'apparentait à deviner le gagnant d'un tournoi de foot quinze jours avant le début de la compétition.

L'esprit des criminels fonctionnait de manière trop aléatoire pour permettre ce genre de prédiction.

Et cela, pour la partie la plus facile. Le rapport de l'autopsie du chauffeur était pratiquement vide. Les seules informations exploitables avaient été le groupe sanguin et le type tissulaire (qui pourraient toujours être corrélés avec les éléments de son dossier militaire, si l'on arrivait à le retrouver), car le corps avait été pulvérisé au point qu'on n'avait pu rien retrouver permettant une identification même si, ironie perverse, les papiers d'identité étaient restés intacts dans le portefeuille, ce qui sans doute donnait la possibilité aux enquêteurs d'affirmer qui était la victime. Même chose pour l'occupante de la voiture dont le sac à main, posé à sa droite sur le siège arrière, avait survécu quasiment intact avec ses papiers d'identité... on ne pouvait certainement pas en dire autant du visage et de la partie supérieure du torse.

Reilly examina les portraits des victimes - on pouvait supposer qu'elles leur correspondaient. Le chauffeur avait des traits parfaitement banals, peut-être un peu plus fins que la moyenne des gens d'ici. La femme était une des putes de luxe du proxénète. Sa photo provenait de son dossier de police. C'était une chouette nana qui aurait pu tourner un bout d'essai à

Hollywood et sans aucun doute s'exhiber en poster dans Playboy. Cela dit, ils n'avaient rien de plus.

" Eh bien, Michka, as-tu enquêté sur tellement de crimes semblables que tu es devenu blasé ? observa Provalov.

- Tu veux une réponse franche ? " Reilly secoua la tête. " Pas vraiment.

Nous ne traitons pas tellement d'homicides, excepté ceux qui surviennent sur le domaine fédéral - réserves indiennes

ou bases militaires. Cela dit, j'ai déjà traité plusieurs rapt d'enfants, et on ne s'y fait jamais. " Surtout depuis que l'enlèvement crapuleux était devenu passible de la peine de mort, se garda d'ajouter Reilly.

Désormais, les enfants étaient enlevés par les maniaques sexuels et en moyenne tués dans les cinq heures, souvent avant que le FBI ait eu le temps d'intervenir sur demande de la police locale. De tous les crimes sur lesquels Mike Reilly avait travaillé, c'étaient de loin les pires ; de ceux qui vous poussaient à faire un tour au bar du service et à boire quelques bières de trop avec des collègues aussi déprimés et silencieux que vous, avant de vous jurer de mettre le grappin sur le salopard, quoi qu'il en coûte. Et la plupart du temps, ledit salopard était appréhendé, inculpé et condamné, les plus chanceux à la peine de mort. Ceux qui étaient jugés dans les ...tats o

on l'avait abolie se retrouvaient mêlés à la population carcérale o ils découvraient le traitement que les détenus pour vol à main armée réservaient aux violeurs d'enfants.

" Mais je vois ce que tu veux dire, Oleg Gregorievitch. C'est la seule chose qu'on a toujours du mal à expliquer au citoyen lambda. " Le plus insupportable avec les clichés pris sur le lieu du crime ou ceux du rapport d'autopsie, c'était l'insondable tristesse qui s'en dégageait, ce sentiment que la victime avait été privée non seulement de sa vie mais de toute dignité. Et ces clichés étaient particulièrement macabres. La beauté d'une Maria Ivanovna Sabline n'était plus qu'un souvenir, et gardé tout au plus par ceux qui avaient monnayé ses charmes. qui pleurerait sur la mort d'une pute ? S'ement pas les clients, qui s'empressaient d'en choisir une autre sans réfléchir plus loin. Sans doute même pas ses collègues dans le commerce de la chair et du désir, et si elle avait laissé une famille, celle-ci en conservait sans doute moins l'image de la pauvre fille qui avait mal tourné que celle d'une enfant adorable qui s'était salie en simulant la passion, quand elle était aussi insensible que le médecin légiste blasé qui l'avait mise en pièces sur la table en inox copieusement rayé de la morgue municipale. ...tait-ce donc ce qu'étaient les prostituées, se demanda Reilly, des pathologistes du sexe ? Certains osaient à leur sujet parler de crime sans victime. Ceux-là, Reilly leur aurait volontiers mis sous le nez ces clichés, pour

voir s'ils continueraient de tenir ce discours sur les femmes qui faisaient commerce de leur corps.

" Autre chose, Oleg ? demanda Reilly.

- Nous continuons d'interroger ceux qui ont pu connaître les victimes.
"

Suivi par un haussement d'épaules.

" Il a froissé quelqu'un qu'il ne fallait pas ", dit un indicateur, accompagnant lui aussi sa remarque d'un haussement d'épaules pour souligner à quel point la question était absurde. Comment, sinon, un personnage de la stature d'AvseÔenko pouvait-il trouver la mort d'une façon aussi spectaculaire ?

" Et de qui s'agit-il ? " insista le milicien, sans vraiment attendre de réponse, mais on posait malgré tout la question parce qu'on ne pouvait pas présumer de la réponse avant d'avoir entendu celle-ci.

" Ses collègues à la Sécurité de l'...tat, suggéra l'indic.

- Oh?

- qui d'autre pourrait l'avoir éliminé de cette manière ? Une de ses filles se serait servie d'un couteau. Un mac rival aurait employé un flingue ou un surin un peu plus gros, mais un lance-roquettes antichar... faut pas déconner ! O¿ est-ce qu'on trouve ce genre de matos ? "

Certes, il n'était pas le premier à formuler cette objection, même si la police locale devait prendre en compte que toutes sortes de munitions, lourdes ou légères, avaient mystérieusement quitté les casernes de ce qui était jadis l'Armée rouge pour se retrouver sur le marché fort actif de la contrebande d'armes.

" Bon, alors, tu as des noms à nous refiler ? insista le sergent de la milice.

- Pas un nom, mais un visage. C'est un type grand, solidement b,ti, genre soldat, rouquin, le teint clair avec quelques taches de rousseur, des yeux verts. " L'indic marqua une pause. " Ses amis le surnomment "le Gamin", à

cause de son aspect juvénile. Il a appartenu dans le temps à la Sécurité

d'...tat, mais sans être espion ou travailler dans le contre-espionnage. Il avait une autre mission, mais je ne sais pas trop laquelle. "

Le milicien se mit alors à prendre des notes plus détaillées, 86

ses pattes de mouche devenant soudain plus nettes et lisibles sur la page jaune du calepin.

" Et ce type était mécontent d'AvseÔenko.

- C'est ce que j'ai entendu dire.

- Et la raison de ce mécontentement ?

- «a, j'en sais rien, mais Gregory Filipovitch avait le chic pour froisser les mecs. Il savait fort bien s'y prendre avec les femmes, d'accord. Pour ça, il avait un don manifeste, mais ça n'avait pas déteint sur ses relations avec les hommes. Beaucoup le croyaient pédé, mais ce n'était pas le cas, bien s'r. Chaque nuit, il avait une nouvelle femme dans son lit, et ce n'étaient pas les plus moches. Mais pour une raison quelconque, il ne s'entendait pas avec les mecs, même à la Sécurité d'...tat o' il se targuait d'avoir été jadis considéré comme une véritable institution nationale.

- C'est s'r, ça ?" observa le milicien qui sentait revenir la lassitude. Si tous les criminels avaient une manie, c'était bien celle de se vanter. Il avait entendu ce couplet au moins un millier de fois.

" Oh, que oui. Gregory Filipovitch prétendait avoir fourni des maîtresses à

toutes sortes d'étrangers, y compris des ministres, et il affirmait qu'elles continuaient de fournir des informations inestimables à la patrie.

Je le crois volontiers, ajouta l'indic, repartant dans ses commentaires.

Contre une semaine avec un de ces anges, moi aussi, je serais prêt à me mettre à table. "

Et qui ne le ferait pas ? admit le milicien en étouffant un b,illement.

" Bien, mais alors comment AvseÔenko a-t-il pu froisser des hommes aussi influents ? redemanda le flic.

- Je vous ai dit que je n'en savais rien. Allez interroger "le Gamin", peut-être qu'il aura la réponse, lui.

- On a dit que Gregory allait se lancer dans l'importation de drogue ", reprit le flic, jetant un nouvel hameçon en se demandant quel genre de poisson pouvait être tapi dans ces eaux calmes.

L'indic opina. " C'est vrai. C'est ce qu'on a dit. Mais je n'en ai jamais eu la moindre preuve.

87

- qui aurait pu ? * >

L'autre haussa de nouveau les épaules. " «a, j'en sais rien. Une de ses filles, peut-être. Je n'ai jamais saisi comment il envisageait d'organiser son éventuel réseau de distribution. Se servir de ses filles aurait été

bien s'r une solution logique, mais risquée pour elles... et pour lui aussi, parce que les putes auraient pu le trahir, devant l'éventualité d'un séjour dans les camps. Donc, ça laisse quoi ? demanda l'indic, pour la forme. Il lui aurait fallu constituer un nouveau réseau, avec tous les risques qui vont avec. Alors, oui, je crois qu'il envisageait de se lancer dans le trafic de drogue et d'en tirer de gros bénéfices, mais Gregory n'avait aucune envie de finir en prison et je pense que ce n'était resté

pour lui qu'une idée, sans plus. Je ne crois pas qu'il avait pris sa décision. Je doute qu'il se soit vraiment lancé dans une activité concrète avant de trouver la mort. "

Le flic enchaîna avec la suggestion suivante : " Des rivaux qui auraient eu la même idée ?

- Si vous avez besoin de cocaïne ou d'autres drogues, vous savez très bien qu'il y a des filières pour ça. "

Le milicien leva la tête. En fait, il était loin d'avoir la même assurance que son interlocuteur. Il avait certes entendu des bruits, des rumeurs, mais sans obtenir d'éléments concrets des indicateurs à qui il pouvait se fier (si tant est qu'un flic p't vraiment se fier à un indicateur). On évoquait bien s'r la chose dans les rues de Moscou mais à l'instar de bon nombre de ses collègues dans la capitale, il s'attendait à voir la came apparaître d'abord à Odessa, le grand port de la mer Noire, une ville dont la tradition d'activité criminelle remontait au temps des tsars et qui aujourd'hui, depuis le retour de la liberté du commerce avec le reste du monde, tendait à conduire - non, conduisait bel et bien la Russie à toutes sortes d'activités illicites. S'il y avait un trafic

de drogues dures à

Moscou, c'était une activité encore si récente, si marginale, qu'il n'était pas encore tombé dessus. Il nota mentalement de vérifier de quoi il retournait auprès de ses collègues à Odessa.

" Et qui pourraient être ces individus ? " insista le sergent. Si 1111

réseau de distribution était en train de se développer à Moscou, autant qu'il en sache un peu plus.

88

Le boulot de Nomuri pour la Nippon Electric Company consistait à placer des ordinateurs de bureau haut de gamme et des périphériques. Pour lui, cela voulait dire le gouvernement de Chine populaire dont les dirigeants ne pouvaient qu'avoir ce qui se faisait de mieux et de plus récent en toutes circonstances, qu'il s'agisse de voitures ou de maîtresses, toujours aux frais de l'...tat bien s'r, qui se payait à son tour sur la population, que ces bureaucrates représentaient et défendaient de leur mieux. Comme souvent, la Chine aurait pu choisir des marques américaines, mais dans ce cas précis, elle avait décidé d'acheter les machines un peu moins chères (et moins performantes) de l'industrie informatique japonaise, tout comme elle avait, depuis déjà plusieurs années, jeté son dévolu sur les Airbus de préférence aux Boeing - ce qui aurait d° servir de leçon aux Américains.

Ils s'en étaient brièvement émus, puis ils s'étaient empressés de l'oublier : c'était leur façon de gérer ces petites humiliations, en contraste flagrant avec les Chinois, qui eux n'oubliaient jamais rien.

quand le président Ryan avait annoncé le rétablissement de relations diplomatiques entre les ...tats-Unis et Taiwan, les répercussions avaient ébranlé les allées du pouvoir de Pékin avec la violence d'une secousse sismique. Nomuri n'était pas encore sur place pour avoir été le témoin des remous que la décision avait engendrés, mais les contrecoups en étaient encore bien visibles et il en avait perçu des échos depuis son arrivée à

Pékin. Les questions qu'on lui adressait étaient parfois si directes, l'exigence d'une explication si manifeste qu'il en était venu à se demander s'il n'avait pas été démasqué, si ses interlocuteurs ne savaient pas qu'il était en réalité un agent de la CIA infiltré clandestinement dans la capitale de la Chine populaire, sans aucune immunité diplomatique. Mais non. Ce n'était que les répercussions d'une authentique rage politique.

Paradoxe, les dirigeants chinois essayaient de leur côté d'éviter de mettre de l'huile sur le feu parce qu'eux aussi devaient faire des affaires avec les ...tats-Unis, devenus désormais leur partenaire commercial numéro un, et source d'un vaste excédent en devises indispensables au gouvernement pour se livrer aux fameuses activités que Nomuri avait pour mission de découvrir. Et voilà pourquoi

89

il se retrouvait ici, dans le bureau privé d'un des hauts dignitaires du régime.

" Bonjour ", dit-il en s'inclinant avec un sourire devant la secrétaire. Il savait qu'elle travaillait pour un ministre important du nom de Fang Gan dont le bureau était voisin. Elle était étonnamment bien habillée pour son niveau hiérarchique somme toute modeste, dans un pays où l'originalité en matière de mode se limitait à la couleur des boutons de la veste Mao qui était la tenue obligée de tout fonctionnaire au même titre que le treillis en laine kaki pour les soldats de l'Armée populaire de libération.

" Bonjour, répondit la jeune femme. Etes-vous Nomuri ?

- Oui et vous êtes... ?

- Lian Ming ", répondit la secrétaire. Un nom intéressant, nota Chester. En mandarin, Lian signifiait " saule gracieux ". Elle était petite, comme la plupart de ses compatriotes, avec des yeux noirs, un visage carré, desservi par des cheveux courts dont la coupe évoquait le plus sombre des années cinquante aux ...tats-Unis, et encore, uniquement pour les enfants déshérités du fin fond des Appalaches. Bref, un visage typiquement chinois, comme on l'appréciait dans ce pays ancré dans ses traditions. Mais la vivacité du regard trahissait l'intelligence et la culture.

" Vous êtes venu discuter d'ordinateurs et d'imprimantes ", dit-elle d'un ton neutre. De toute évidence, le sentiment de son patron de tenir une place centrale dans l'univers avait déteint sur elle.

" Oui, tout à fait. Je pense que vous trouverez notre nouveau modèle d'imprimante à jet d'encre particulièrement attrayant.

- Et pourquoi donc ?

- Parlez-vous anglais ? s'enquit Nomuri, dans cette langue.

- Bien s'r, répondit Ming sans broncher.

- Alors, ce sera plus facile à expliquer. Si vous effectuez la translittération du mandarin en caractères alphabétiques, alors notre imprimante reproduit automatiquement les idéogrammes, comme ceci. " Et de sortir de sa chemise plastifiée une feuille qu'il tendit à la secrétaire. "

Nous travaillons également sur une

90

imprimante laser qui permettra d'obtenir un rendu encore plus fin.

- Ah ", observa la secrétaire. La qualité des caractères était en effet superbe, largement comparable à ceux des monstrueuses machines à écrire qu'on devait utiliser pour taper les documents officiels - l'autre choix étant de les rédiger à la main puis de les reproduire au photocopieur, en général un Canon, encore et toujours une marque japonaise. C'était long, fastidieux, et c'était le cauchemar de toutes les secrétaires.

" Et les variantes d'inflexion ? " s'enquit-elle.

La question était judicieuse, nota Nomuri. La langue chinoise était essentiellement flexionnelle. Selon l'accent qu'on y mettait, un même mot pouvait avoir jusqu'à quatre significations différentes, et cela déterminait également la forme de l'idéogramme qui le symbolisait.

" Les caractères apparaissent-ils de manière identique à l'écran de l'ordinateur ? demanda la secrétaire.

- C'est possible, d'un seul clic, lui assura Nomuri. Il peut y avoir un petit problème comme qui dirait de conflit logiciel... dans la mesure où

cela vous amène à penser simultanément dans deux langues ", la prévint-il avec un sourire.

Ming rit. " Oh, ça, on a l'habitude. "

Ses dents auraient mérité un bon orthodontiste, estima Nomuri, mais il n'y en avait pas des masses à Pékin, pas plus d'ailleurs que d'autres spécialistes en médecine bourgeoise, la chirurgie plastique, par exemple.

Enfin, il avait réussi à la faire rire, c'était déjà ça.

" Voulez-vous que je vous fasse une démonstration de nos nouveaux produits ? demanda l'agent de la CIA.

- Bien s'r, pourquoi pas ? " Elle parut presque déçue qu'il ne soit pas en mesure de le faire sur-le-champ.

" Excellent, mais il faudra que vous me donniez l'autorisation de faire monter mon matériel... c'est rapport à votre personnel de sécurité, voyez-vous... "

Comment ai-je pu oublier ? la vit-il se réprimander, avec un plissement d'yeux éloquent. Tant qu'à faire, autant bien ferrer la prise.

" Est-ce que vous pouvez prendre ça sur vous ou est-ce que 91

vous devez en référer à un supérieur ? " Le point le plus vulnérable du bureaucrate communiste était son sens aigu de sa place dans la hiérarchie.

Sourire entendu : " Oh, bien s'r, je peux tout à fait décider de vous accorder cette autorisation. "

Il sourit lui aussi : " Parfait. Je peux être ici avec tout mon équipement, disons... à dix heures ?

- Bien. Passez par l'entrée principale. On vous y attendra.

- Merci, camarade Ming ", dit Nomuri en gratifiant d'une petite courbette la jeune secrétaire (et sans doute maîtresse de son ministre). Il se dit qu'elle avait du potentiel, mais il devrait se montrer prudent, tant pour elle que pour lui, songea-t-il en attendant l'ascenseur. C'était pour cela que Langley le payait si bien, sans compter le salaire princier de la Nippon Electric Company qui était son gagne-pain officiel. Il en avait bien besoin du reste pour survivre ici. Le coût de la vie était déjà élevé pour un Chinois. Pour un étranger, c'était pire, parce que pour les étrangers tout était (forcément) spécial. Les appartements étaient spéciaux (et presque à coup s'r truffés de micros). La nourriture qu'il achetait dans une boutique spéciale était plus chère - même si de ce côté, il n'y voyait pas d'objection car elle était sans doute plus saine.

La Chine était de ces pays affligés, selon le terme de Nomuri, du syndrome des dix mètres. Tout paraissait parfait, et même impressionnant, jusqu'à ce qu'on s'en approche à moins de dix mètres. C'est alors qu'on constatait que les pièces n'étaient pas assemblées si bien que ça. Ainsi avait-il découvert qu'il pouvait être

particulièrement inquiétant d'entrer dans un ascenseur. Avec ses habits confectionnés en Occident (les Chinois classaient le Japon parmi les pays occidentaux, ce qui aurait amusé

quantité de gens, tant au Japon qu'en Amérique ou en Europe), il était aussitôt repéré comme un qwai, un diable étranger, avant même qu'on ne découvre son visage. Dès que cela se produisait, les regards changeaient : passant à la simple curiosité mais parfois à la franche hostilité, parce que les Chinois n'étaient pas aussi bien habitués que les Nippons à

dissimuler leurs sentiments, ou alors peut-être que c'était le cadet de leurs soucis, se dit l'agent de la CIA en cachant les siens derrière un visage

92

impénétrable. Une pratique qu'il avait eu l'occasion d'apprendre lors de son séjour à Tokyo. Il avait retenu la leçon, ce qui expliquait à la fois qu'il ait un bon poste chez NEC et qu'il n'ait jamais été démasqué en mission.

L'ascenseur marchait relativement bien, mais quelque part, quelque chose clochait. Peut-être, encore une fois, parce que les pièces ne semblaient pas parfaitement ajustées. Nomuri n'avait jamais éprouvé cette impression au Japon. Les Nippons avaient peut-être bien des défauts, mais c'étaient des ingénieurs compétents. Il en allait sans doute de même avec les Taiwanais, mais Taiwan, comme le Japon, avait un système capitaliste qui encourageait la performance en distribuant du travail, des bénéfices et des salaires confortables aux travailleurs qui faisaient du bon boulot. La Chine en était encore à apprendre les rudiments du capitalisme. Elle exportait beaucoup mais jusqu'ici, les articles qu'elle mettait sur le marché étaient soit de conception relativement simple (les chaussures de sport), soit manufacturés selon des critères précis élaborés ailleurs puis recopiés servilement sur place (les gadgets électroniques). Bien s'êr, c'était en train de changer. Les Chinois n'étaient pas plus manchots que les autres, et même le communisme ne pouvait pas les entraver indéfiniment.

Pourtant, les industriels qui commençaient à innover et lancer sur le marché des produits réellement nouveaux étaient traités par leurs dirigeants tout au plus comme de vulgaires paysans ayant une productivité

inhabituelle. Ce n'était pas une pensée très réjouissante pour tous ces hommes industriels qui se demandaient parfois, en buvant un verre, pourquoi ceux qui apportaient la richesse à leur patrie se voyaient traiter de la sorte par ceux-là mêmes qui s'estimaient capables de diriger les orientations politiques et culturelles du pays. Nomuri sortit reprendre sa voiture en se demandant combien de temps cela pourrait encore durer.

Toutes ces orientations économiques et politiques relevaient de la schizophrénie. Tôt ou tard, les industriels allaient se révolter et exiger d'avoir leur mot à dire dans la gestion politique du pays. Il était plus que probable que le mouvement avait déjà commencé. Si oui, les réactions n'avaient pas d' se faire attendre, assorties de menaces à peine voilées contre ceux qui se

93

manifestaient un peu trop bruyamment. Donc, peut-être que les dirigeants industriels chinois attendaient leur heure, et, dans l'intervalle, ils s'épiaient mutuellement à chacune de leurs réunions, en se demandant lequel oserait le premier sauter le pas qui lui vaudrait honneurs et gloire, avec le statut envié de héros, à moins (hypothèse plus probable) que sa famille ne se voie facturer la balle de 7.62 nécessaire à l'expédier dans cet autre monde promis par Bouddha mais dont le gouvernement niait l'existence avec mépris.

" Donc, ils n'ont pas encore rendu l'annonce publique. C'est un peu bizarre, nota Ryan.

- Effectivement, admit Ben Goodley en hochant la tête.

- Une idée pour expliquer cette rétention d'informations ?

- Non, monsieur... à moins que quelqu'un cherche à en tirer un quelconque profit immédiat mais autrement, non... " Card-sharpl haussa les épaules.

" Racheter des actions d'Atlantic Richfield ? Ou d'un constructeur d'engins de terrassement...

- Ou simplement préempter des terrains quelque part en Sibérie orientale, suggéra George Winston. Mais ce serait indigne d'honorables serveurs de l'...tat. "

Le président rit au point de devoir reposer sa tasse. " En tout cas, s'rement pas dans cette administration ", fit-il remarquer. Aux yeux de

la presse, un des traits de l'équipe gouvernementale réunie par Ryan était d'être composée plus ou moins de plouto-crates, et non pas d'honnêtes "

travailleurs ". C'était comme si les médias s'imaginaient que l'argent apparaissait entre les mains de certains individus bénis du ciel comme par miracle ou à la suite de quelque activité inqualifiable et louche, mais jamais par le travail. C'était l'un des préjugés les plus bizarres au sein du monde politique : la fortune ne viendrait pas du travail mais d'une autre source mystérieuse, jamais vraiment définie mais toujours implicitement suspecte.

" Ouais, Jack, dit Winston en riant à son tour. On en a tous 1. Tricheur professionnel (N.4.T.).

94

mis assez de côté pour nous permettre d'être honnêtes. Du reste, qui diable pourrait avoir besoin d'une mine d'or ou d'un gisement de pétrole ?

- Pas de précisions sur la taille de l'un ou de l'autre ? " Signe de dénégation. " Négatif, monsieur. Cela dit, l'information initiale se confirme bien. Les deux découvertes sont de grande envergure. Surtout le gisement de pétrole. Mais le filon aurifère n'est pas mal non plus.

- Cet afflux de métal précieux risque de déséquilibrer le marché, intervint le secrétaire au Trésor. Tout dépendra de la vitesse de son introduction.

Il pourrait également entraîner la fermeture de nos mines du Dakota.

- Pourquoi ? demanda Goodley.

- Si le filon russe est aussi prometteur que le suggèrent les premiers éléments, ils seront en mesure de réduire de vingt-cinq pour cent le coût moyen d'extraction, malgré la rigueur des conditions climatiques. La baisse concomitante du prix de l'or sur le marché international rendra non rentable la poursuite de l'exploitation de nos mines. " Winston haussa les épaules. " Ce qui obligera à suspendre celle-ci en attendant une inévitable remontée des cours. Car il est probable que, passé l'enthousiasme des débuts, nos amis russes calmeront un peu le jeu, ne serait-ce que pour engranger des bénéfices... plus réguliers. Je gage que les autres producteurs, en gros les Sud-Africains, leur proposeront de les rencontrer pour les conseiller sur la meilleure façon

de rentabiliser leur filon. En général, les jeunots écoutent les conseils des anciens. Ainsi les Russes ont-ils coordonné leur production de diamants avec les gens de chez De Beers. Et cela depuis longtemps, quand le pays s'appelait encore l'URSS.

Les affaires sont les affaires, même pour les cocos. Donc, on va proposer notre aide à nos amis de Moscou ? " demanda Trader en se tournant vers Swordsman.

Ryan hocha la tête. "Je ne peux pas encore. Pas question qu'ils apprennent qu'on est au courant. Sergueï Nikolaïevitch se demanderait fatalement comment on a procédé et il se douterait bien que c'est gr,ce au renseignement électronique. Or, c'est une méthode de collecte d'informations qu'on cherche dans la mesure du possible à garder secrète. "

Sans doute en pure perte,

95

Ryan en était conscient, mais le jeu avait ses règles et tout le monde s'y conformait. Golovko pouvait nourrir des soupçons, mais il n'aurait jamais de certitude absolue. Bon, je ne cesserai sans doute jamais de raisonner en espion, dut bien admettre le président. Tenir sa langue et garder les secrets était pour lui une tendance naturelle... un peu trop naturelle, le mettait souvent en garde Amie von Damm. Un gouvernement démocratique moderne était censé jouer la transparence, comme un rideau déchiré permet aux voisins de mater à leur guise l'intérieur d'une chambre à coucher.

C'était une idée à laquelle Ryan n'avait jamais vraiment pu se faire.

C'était à lui de décider qui avait le droit de savoir et quand il jugerait bon de l'en informer. Il s'y conformait même quand il savait avoir tort, pour l'unique raison que c'était ainsi qu'on lui avait enseigné à servir le gouvernement, sous les ordres d'un amiral qui s'appelait James Gréer. On avait du mal à se défaire de ses vieilles habitudes.

" J'appellerai Sam Sherman chez Atlantic Richfield, suggéra Winston. S'il me l,che le morceau, alors c'est que l'information peut être rendue publique, enfin quasiment.

- Est-ce qu'on peut se fier à lui ? "

Winston acquiesça. " Sam joue franc-jeu. On ne peut pas lui demander de trahir ses actionnaires mais il sait o' résider l'intérêt de la nation,

Jack.

- OK, George, enquête discrète.

- Affirmatif.   vos ordres, monsieur le président !

- Bon sang, George !

- Jack, quand allez-vous apprendre à vous d crisper un peu dans ce foutu putain de boulot ? intervint le secrétaire au Trésor.

- Le jour où je d m nagerai de ce foutu putain de musée pour redevenir un homme libre ", rétorqua Ryan mais il hocha docilement la tête. Winston avait raison. Il devait apprendre à exercer sa fonction présidentielle avec un peu plus de décontraction. Sa nervosité le desservait lui-même mais elle desservait également le pays. Ce qui permettait d'autant plus aisément à

certaines de le titiller, or George Winston faisait partie de ceux qui adoraient se livrer à ce jeu - peut-être parce que ça l'aidait lui-même à décompresser, se dit Ryan ; un peu comme les exer-

96

cices que fait un acteur avant d'entrer en scène. " George, à votre avis, pourquoi devrais-je absolument faire ce boulot de manière décontractée ?

- Jack, parce que vous êtes là pour travailler efficacement, or rester crispé en permanence ne vous rend pas plus efficace pour autant. Soyez réactif, mon vieux, je ne sais pas, moi, apprenez peut-être à aimer certains aspects de votre fonction.

- Lesquels, par exemple ?

- Merde... " Winston haussa les épaules et, d'un signe de tête éloquent, indiqua le bureau des secr tares. " Ce ne sont pas les jeunes et jolies stagiaires qui manquent...

- «a va, on a assez donné ", bougonna Ryan. Puis il réussit effectivement à

se relaxer et même à esquisser un sourire. " En plus, j'ai épousé une chirurgienne. que je m'avise de faire ce genre de petite erreur et je pourrais bien me réveiller avec un gros manque...

- Ouais, je suppose que c'est mauvais pour le pays d'avoir à sa tête un président sans queue, hein ? On risquerait de ne plus être respectés sur la scène internationale. " Winston se leva. " Bon, faut que je retourne au boulot examiner mes statistiques.

- La situation économique se présente bien ?

- Pas à me plaindre. Mark Gant non plus. Le tout, c'est que le président de la Réserve fédérale n'aille pas toucher aux taux d'intérêt, mais je suppose qu'il n'en fera rien. L'inflation est quasiment nulle et je ne vois nulle part de signe d'emballement.

- Ben ? "

Goodley consulta ses notes, comme s'il avait oublié quelque chose. " Ah, ouais... Vous savez quoi ? Le Vatican vient de nommer un nonce apostolique en Chine populaire.

- Oh ? Et alors ? demanda Winston, s'arrêtant à mi-chemin de la porte.

- Les gens ont tendance à oublier que le Vatican est un ...tat souverain et qu'il en a donc toutes les prérogatives. Y compris celle de la représentation diplomatique. Le nonce apostolique est un ambassadeur...

mais aussi un espion, nota Ryan.

- Vraiment ? s'étonna Winston.

- George, les services secrets du Vatican sont les plus vieux du monde.

Plusieurs siècles. Alors, oui, le nonce recueille de 97

l'information pour la transmettre à la hiérarchie pontificale parce que les gens se confient à lui... quel meilleur confesseur qu'un prêtre, après tout ? Ils savent si bien s'y prendre qu'il nous est arrivé déjà de faire l'effort de craquer leurs transmissions. Dans les années trente, le Département d'...tat avait un cryptographe qui s'en occupait à plein temps, apprit à son ministre un Ryan redevenu prof d'histoire.

- Et on continue ? " La question s'adressait à Goodley, le conseiller à la sécurité auprès du président. Ce dernier se tourna d'abord vers son chef pour avoir son quitus avant de répondre : " Oui, monsieur. Ford Meade continue de jeter un oeil sur leurs messages. Leurs chiffres sont un peu dépassés et on peut les craquer par la force brute.

- Et les nôtres ?

- Celui actuellement en vigueur est baptisé Tapdance. La génération de ses clefs est totalement aléatoire et donc il est en théorie infrangible...
à

moins que quelqu'un commette la gaffe de réutiliser le même segment, mais avec environ six cent quarante-sept millions de transpositions possibles par clef quotidienne, c'est assez peu probable...

- Six cent quarante-sept millions ?

- Elles sont consignées sur un CD-Rom. "

La conversation s'était orientée vers les problèmes de sécurité des transmissions. " Et pour les communications téléphoniques ? "

- Vous parlez du STU ? demanda Goodley qui eut droit à un signe d'assentiment. Là aussi, cryptage logiciel, avec une clef de 256 k générée par ordinateur. On peut effectivement la casser, mais encore faut-il disposer d'une machine, du bon algorithme et avoir au moins quinze jours devant soi... et là, plus le message est court, plus il est difficile à

décrypter. Les gars de Fort Meade sont en train de jouer avec des équations de physique quantique pour les appliquer au décryptage et ils semblent obtenir des résultats, mais si vous tenez à avoir une explication, il faudra vous adresser à plus compétent, admit Goodley. Tout cela me passe largement au-dessus de la tête.

- Ouais, vous pouvez demander des tuyaux à l'ami Gant, suggéra Ryan. Il m'a l'air de toucher sa bille en informatique.

98

Du reste, ça serait pas mal non plus que vous le mettiez au fait de ces découvertes en Russie. Peut-être qu'il pourra nous modéliser leurs effets éventuels sur l'économie russe.

- Ce ne sera valable que si chacun suit les règles du jeu, objecta Winston.

S'ils s'entêtent dans la corruption qui mine leur économie depuis plusieurs années, on ne peut faire strictement aucune prévision, Jack.
"

" Il n'est pas question de laisser cela se reproduire, camarade président

", dit Sergueï Nikolaïevitch après avoir bu un demi-verre de vodka. Cela restait toujours la meilleure du monde, même si c'était peut-être l'unique production russe dont il pouvait encore être fier. Ce qui l'amena à

méditer, l'air sombre, sur l'état de décrépitude dans lequel avait sombré

son pays.

" Sergueï Nikolaïevitch, que proposez-vous ?

- Camarade président, ces deux découvertes sont un don du ciel. Si nous les exploitons à bon escient, nous pouvons transformer notre pays... ou du moins le placer sur la bonne voie. Les rentrées en devises fortes seront colossales, et nous pourrons employer cet argent pour reconstituer notre infrastructure au point d'être enfin capables de réformer notre économie.

à la condition... (il leva un doigt en guise d'avertissement) de ne pas laisser une petite bande d'escrocs détourner cet argent vers des comptes en Suisse ou au Liechtenstein. Là-bas, il ne nous profite en rien, camarade président. "

Golovko s'abstint d'ajouter qu'en revanche une petite élite d'individus bien placés en profiterait grassement. Il n'ajouta pas non plus que lui-même serait du nombre, comme du reste le président. Mais l'occasion était franchement trop bonne. L'intégrité était une vertu plus répandue chez ceux qui pouvaient se l'offrir, et tant pis pour les leçons de morale de la presse, se dit l'espion professionnel. D'abord, qu'avaient-ils fait pour son pays ou pour n'importe quel autre, du reste ? Tout ce dont ils étaient capables, c'était de dénoncer uniment le travail honnête de certains et le travail malhonnête d'autres, sans trop se fouler eux-mêmes... et puis d'abord, ils étaient aussi faciles à soudoyer que n'importe qui, non ?

99

Le président l'interrompit dans ses ruminations : " Eh bien, qui a obtenu la concession pour exploiter ces ressources ?

- Pour le pétrole, notre propre compagnie de prospection, plus une société

américaine, Atlantic Richfield. De toute façon, ce sont eux qui ont le plus d'expérience de l'exploitation pétrolière dans ces conditions climatiques, d'ailleurs nos ingénieurs ont beaucoup appris d'eux. Je vous suggère de proposer un accord de prestation de services, calculé généreusement, mais surtout pas de participation proportionnelle à la propriété du gisement. Le contrat de prospection était du reste dans cette ligne : généreux en termes absolus, mais sans aucune participation aux résultats d'exploitation du gisement découvert.

- Et pour l'or ?

- C'est encore plus facile. Aucun ressortissant étranger n'a été impliqué dans cette découverte. Le camarade Gogol aura un intérêt sur celle-ci, bien sûr, mais c'est un homme, gé, sans héritiers et, semble-t-il, de goûts fort simples. Une cabane chauffée convenablement, un fusil de chasse tout neuf suffiront sans doute à son bonheur, si j'en crois les rapports à son sujet.

- Et la valeur de ce filon ?

- Pas loin de soixante-dix milliards. Et tout ce dont nous avons besoin, c'est de nous procurer une certaine quantité de matériel de terrassement, le meilleur provenant de la firme américaine Caterpillar.

- Est-ce bien nécessaire, Sergueï ?

- Camarade président, les Américains sont en quelque sorte nos amis, et cela ne peut pas faire de mal de rester en bons termes avec leur président.

Et par ailleurs, leur matériel lourd reste le meilleur du monde.

- Supérieur à celui des Japonais ?

- Pour ce type de travail, oui, mais légèrement plus cher ", répondit Golovko, en se disant que les gens étaient vraiment tous pareils : malgré

l'éducation reçue dans sa jeunesse, chaque homme semblait foncièrement un capitaliste dans l'âme, cherchant par tous les moyens à rabioter sur les coûts et à accroître ses profits, souvent au point d'en oublier les intérêts supérieurs. Enfin, c'est bien pour cela que Golovko était ici.

" Et qui voudra de cette manne ? "

Fait rare dans ces murs, un rire retentit : " Camarade président, tout le monde, absolument tout le monde. Mais soyons réalistes, nos militaires seront en première ligne.

- ...videmment, reconnu le président russe avec un soupir résigné. Comme toujours. Oh, au fait, du nouveau dans l'attentat contre votre voiture ? "

demanda-t-il en levant les yeux de ses papiers.

Golovko hocha la tête. "Aucun progrès notable, non. On admet à présent que cet AvseÛenko était bien la cible, et que l'identité des véhicules ne serait qu'une coïncidence. La milice poursuit son enquête.

- Tenez-moi au courant, voulez-vous ?

- Bien entendu, camarade président. "

Manchettes

SAM Sherman était un de ces individus que le temps n'avait pas épargnés, même s'il y avait sa part de responsabilité. Passionné de golf, il se déplaçait sur le parcours en voiturette électrique. Il était bien trop gros pour marcher plus de quelques centaines de mètres par jour. C'était plutôt triste pour un homme qui avait jadis joué chez les Tigres de Princeton.

Enfin, songea Winston, le muscle se transformait en lard si on ne l'utilisait plus. Mais l'obésité n'avait pas altéré ses facultés mentales.

Sherman était sorti cinquième d'une promotion qui n'était pas remplie d'abrutis, avec à la fois une licence de géologie et une de gestion. Il avait complété ces premières peaux d'ne avec une maîtrise à Harvard et un doctorat de l'université du Texas, celui-ci également en géologie, de sorte que Samuel Price Sherman pouvait non seulement discuter de roches avec les prospecteurs mais aussi de finance avec son conseil d'administration : c'était une des raisons qui expliquaient que le titre d'Atlantic Richfield était l'un des plus sains de toutes les entreprises pétrolières. Son visage était tanné par le soleil et la poussière des champs de prospection, son ventre gonflé par toutes les bières partagées avec les paysans dans bien des trous perdus pour faire passer les hot dogs et la mal bouffe qui avaient la faveur des gens qui travaillaient dans ce milieu. Winston était surpris que Sam ne fume

pas, en plus. Puis il avisa la boîte posée sur son bureau. Des cigares. Et sans doute de qualité. Sherman pouvait se payer les meilleurs, mais - héritage des manières policiées des 102

anciens élèves des universités huppées de Nouvelle-Angleterre -il évitait d'en allumer un devant un hôte qui pouvait être gêné par leur épais nuage de fumée bleu.

Le siège d'Adantic Richfield était ailleurs, mais comme souvent avec les grosses entreprises, il n'était pas inutile d'avoir des bureaux à

Washington : un bon moyen d'influer sur les parlementaires avec des soirées somptueuses. Installé dans l'angle du dernier étage, le bureau personnel de Sherman était fort cossu, avec une épaisse moquette beige. Le meuble derrière lequel il se tenait était en acajou ou en chêne teinté, poli comme du verre, et il avait sans doute coûté plus de deux ans du salaire de sa secrétaire.

"Alors, quel effet ça fait de bosser pour le gouvernement, George ?

- C'est vraiment un changement de perspective. Maintenant, je peux influencer sur toutes les choses contre lesquelles j'avais l'habitude de r,ler... de sorte que j'ai plus ou moins renoncé à le faire.

- «a, c'est un sérieux sacrifice, vieux, répondit Sam avec un rire. C'est quasiment comme de passer à l'ennemi, non ?

- Eh bien, il faut parfois savoir rembourser ses dettes, Sam, et puis faire de la bonne politique, ça peut se révéler divertissant.

- Ma foi, je n'ai pas à me plaindre de ce que vous êtes en train de faire, toi et tes petits copains. L'économie semble plutôt apprécier. Bien... "

Sherman se redressa dans son fauteuil confortable. Il était temps de changer de sujet. Et il voulait également faire sentir à son hôte que son temps était précieux. " Mais tu n'es pas venu me voir pour papoter. " Et prenant un ton officiel : " que puis-je pour vous, monsieur le ministre ?

- La Russie... "

Les yeux de Sherman cillèrent imperceptiblement, sans doute comme lorsqu'on abat la dernière carte dans une partie aux enchères élevées. " Oui, eh bien ?

- Tu as une grosse équipe de prospection qui travaille avec les

Russes...

ils ont fait bonne pêche ?

- George, c'est une question sensible que tu abordes là. Si tu dirigeais encore Columbus, tu serais passible de délit d'initié.

103

Merde, sachant ce que je sais, moi-même je ne peux même plus racheter des actions de notre boîte.

- Est-ce que ça veut dire que tu le regrettes ? demanda Trader avec un sourire.

- Bah, de toute façon, ça sera rendu public d'ici peu. Ouais, George. Il semble bien qu'on ait découvert le plus vaste gisement de pétrole de tous les temps, plus grand encore que le golfe Persique, plus grand que le Mexique, encore bougrement plus vaste que la baie de Prudhoe et l'Ouest canadien réunis... Je te parle d'un truc énorme, des milliards et des milliards de barils de ce qui a tout l'air d'un brut d'excellente qualité

qui attend juste qu'on le pompe gentiment de sous la toundra. Un gisement qu'on comptera en années de production, pas seulement en barils.

- Plus grand que le Golfe ? "

Sherman confirma d'un signe de tête. " De quarante pour cent, et c'est une estimation basse. Le seul hic, c'est la localisation. Extraire ce brut va pas être du g,teau - pour démarrer la production, en tout cas. C'est déjà

une affaire de vingt milliards de dollars rien que pour l'oléoduc. En comparaison, l'Alaska prend des allures de concours de plage, mais ça vaut largement

le coup.

- Et votre intérêt à la sortie ? " s'enquit le secrétaire au Trésor.

La question suscita un froncement de sourcils. " On est en cours de négociation. Les Russes semblent vouloir nous régler des honoraires de consultant, nets, quelque chose comme un milliard de dollars par an - le chiffre qu'ils avancent pour l'instant est plus faible, mais tu sais

comment se passent les marchandages à ce stade, hein ? Ils disent deux cents millions, mais ils tablent sur un milliard l'an sur sept à dix ans, j'imagine. Et certes, c'est pas mal en échange du travail qu'on aura à

fournir, mais moi, je tiens à avoir un minimum de cinq pour cent sur la production, et j'estime que notre demande n'a rien de déraisonnable. Ils ont de bons géologues mais personne au monde ne peut renifler le pétrole sous la glace aussi bien que mes gars, et les Russes ont encore pas mal de choses à apprendre avant de savoir exploiter un gisement comme celui-ci.

Nous, on a déjà

104

bossé dans ce genre de conditions climatiques. Personne n'est mieux placé

que nous, même les gars de BP, et pourtant c'est pas des manches... mais pas de doute, on est les meilleurs du monde, George. C'est le marché qu'on leur a mis dans les mains. Ils peuvent le faire sans nous, mais avec notre aide, ils se feront bien plus de blé, et surtout bougrement plus vite, ils le savent pertinemment, et on sait qu'ils le savent. Alors mes avocats discutent avec les leurs - en fait, ils ont confié les négociations à des diplomates. " Sherman ne put retenir un sourire. " Ils font pas le poids face à mes spécialistes. "

Winston acquiesça. Le Texas était une pépinière de bons juristes. Comme disait la rumeur, c'était parce qu'au Texas, il y avait encore plus de types à tuer que de chevaux à voler. En outre, l'industrie pétrolière payait grassement et au Texas, comme partout ailleurs, l'argent attirait le talent.

" quand l'annonce officielle sera-t-elle faite ?

- Les Russes essaient de garder le couvercle dessus. Un des trucs que nous ont signalé nos avocats, ce qui les inquiète, c'est l'organisation de l'exploitation : en gros, leur souci premier, c'est ceux qu'ils aimeraient mieux tenir à l'écart, à savoir leur mafia et compagnie. C'est qu'ils ont de sérieux problèmes de corruption et j'avoue que je compatis... "

Winston savait qu'il pouvait ignorer ce qui allait suivre. L'industrie pétrolière faisait des affaires dans le monde entier. Régler les problèmes de corruption à petite échelle (dix millions de dollars ou moins) ou même à

une échelle gigantesque (dix milliards de dollars ou plus) faisait partie intégrante de l'activité des entreprises comme celle que dirigeait Sam, et le gouvernement américain n'avait jamais trop cherché à creuser la question. Même s'il y avait des lois fédérales régissant le comportement des entreprises américaines à l'étranger, une bonne partie de ces textes étaient appliqués de façon sélective, et cet exemple était loin d'être le seul. Même à Washington, les affaires restaient les affaires.

"... Bref, ils essaient de garder le secret jusqu'à ce qu'ils aient abouti à un arrangement convenable, conclut Sherman.

- T'as d'autres infos ?

- Comment ça ? demanda Sherman en guise de réponse.

105

- Une autre bonne aubaine dans le même genre, crut bon d'expliquer Winston.

- Non, je ne suis pas avide à ce point. George, je n'ai pas l'impression que tu aies saisi l'ampleur de cette découverte. C'est un gisement qui...

- Du calme, Sam, je sais additionner deux et deux aussi bien qu'eux ", assura-t-il à son hôte.

Sherman, lui, n'avait perçu que son hésitation : " Un truc que je devrais savoir ? Donnant-donnant, George. J'ai joué franc-jeu avec toi, n'oublie pas. "

- Un filon d'or.

- quelle taille ?

- Ils ne sont pas encore s°rs. L'Afrique du Sud au moins.

Peut-être plus.

- Vraiment ? Ma foi, c'est pas mon domaine d'expertise, mais on dirait que nos amis russes ont enfin une bonne année, pour changer. Tant mieux pour eux.

- Tu les aimes bien ?

- ç vrai dire, ouais. Ils me font vraiment penser aux Texans. Capables de se faire d'excellents amis comme des ennemis mortels. Ils savent

s'amuser et, bon Dieu, ces mecs savent boire. Il serait temps que la chance tourne pour eux. Dieu sait qu'ils ont donné, question guigne. Tout ça va sacrement pousser leur économie, et en gros, il y a là-dedans rien que du positif, surtout s'ils arrivent à régler cette histoire de corruption et à empêcher la fuite des capitaux qui pourraient leur être utiles, au lieu d'aller se perdre sur l'ordinateur de quelque banque suisse. C'est que leur nouvelle mafia est rusée et coriace... et assez effrayante. La preuve : ils viennent d'avoir un type que je connaissais, là-bas.

- Vraiment ? Et qui donc, Sam ?

- On l'appelait Grisha. Il coachait des poules de luxe, à Moscou. Il gérait plutôt bien son petit commerce. C'était une bonne adresse à connaître quand on avait des exigences particulières... ", glissa Sherman. Winston nota mentalement l'information, bien décidé à l'examiner d'un peu plus près.

" Ils l'ont tué ? "

Sherman opina. " Ouai, l'ont fait sauter au bazooka, et en pleine rue... même que ça a fait la une de CNN, rappelle-toi... "

106

La chaîne d'infos en continu avait présenté ça comme un crime crapuleux sans autre intérêt que sa brutalité spectaculaire, un fait divers oublié

dès le lendemain.

George Winston s'en souvenait vaguement, et il mit la chose de côté. " Tu vas souvent là-bas ?

- Pas trop, non. Deux fois cette année. En général, je fais un saut avec mon Gulfstream V, en décollant direct de Reagan ou de Dallas/Fort Worth. Le vol est long, mais d'une traite. Et non, je n'ai pas encore visité le nouveau gisement. Je compte m'y rendre d'ici quelques mois mais je t'cherai d'attendre que le temps soit plus clément. Putain, tu sais pas ce que c'est que le froid tant que t'es pas allé dans le Grand Nord en plein hiver. Le problème, c'est qu'il fait nuit à ce moment-là, alors de toute façon, autant patienter jusqu'à l'été. Cela dit, mieux vaut pas s'encombrer à

trimbalier ses clubs. T'as pas le moindre terrain de golf dans ce coin de

la planète, George.

- Eh bien, t'auras qu'à prendre un fusil et te taper un ours, ça fait de très belles descentes de lit, suggéra Winston.

- J'ai laissé tomber. De toute façon, j'en ai déjà trois à mon tableau de chasse. Celui-ci est même classé numéro huit au livre Boone et Crockett des records ", répondit Sherman en indiquant une photo sur le mur opposé. Et de fait, c'était un sacré gros ours polaire. " J'ai fait deux gosses sur ce tapis ", crut bon d'ajouter le président d'Atlantic Richfield, avec un sourire matois. La fourrure en question était étendue devant la cheminée de sa chambre, à Aspen, Colorado, une station où sa femme aimait bien aller skier en hiver.

" Pourquoi as-tu laissé tomber ?

- Mes enfants pensent qu'il n'y a plus assez d'ours polaires. Toutes ces conneries écologiques qu'on leur enseigne à l'école, aujourd'hui...

- Ouais, compatit le secrétaire au Trésor, alors qu'ils font de si beaux tapis.

- Enfin, bon, celui-là, de tapis, menaçait certains de nos ouvriers de la baie de Prudhoe dans les années... oh, 1975, si ma mémoire est bonne, et je l'ai eu à soixante mètres avec ma Winchester. Du premier coup, assura le Texan. Je suppose qu'aujourd'hui, on le laisserait tuer un homme avant de le met-107

tre en cage et de le transporter ailleurs, pour empêcher que la pauvre bête soit trop traumatisée, pas vrai ?

- Sam, je suis secrétaire au Trésor. Je laisse la faune et les petits oiseaux à la Protection de l'environnement. Je fais pas une fixation sur les arbres... en tout cas, pas avant qu'on n'en ait transformé la pulpe en papier-monnaie... "

Rire étouffé de son hôte : " Désolé, George. Mais j'arrête pas d'entendre ce refrain à la maison. Peut-être que c'est à cause de Disney. Toutes les bêtes sauvages portent des gants blancs et dialoguent en bon anglais du Middle West.

- Courage, Sam. Au moins, ils ont laissé de nouveau les super pétroliers repartir de Valdez. Au fait, tu détiens quelle proportion du gisement Alaska/Canada ?

- Pas tout à fait la moitié, mais mine de rien, cette histoire a réduit

pendant un bout de temps mes actionnaires au pain et à l'eau.

- Donc, entre celui-là et celui de Sibérie, combien d'options d'achat te laisseront-ils exercer ? " Sam Sherman touchait déjà un joli pécule, mais à

son échelon, le niveau des revenus se mesurait au nombre de titres que votre travail avait fait grimper et que vous cédaient invariablement les membres du conseil d'administration, qui eux-mêmes voyaient leur portefeuille d'actions prendre de la valeur gr,ce à vos efforts.

Sourire entendu, puis haussement de sourcils : "Un gros paquet, George. Un sacré beau paquet. "

" La vie conjugale vous réussit, Andréa ", observa le président Ryan en adressant un sourire à sa garde du corps attitrée. Elle s'habillait mieux et elle avait de toute évidence la démarche plus allègre. Il n'aurait su dire si son teint était devenu plus éclatant ou si ce n'était qu'un changement de maquillage. Jack avait appris à ne jamais faire de remarque sur le maquillage féminin. Il se plantait régulièrement.

" Vous n'êtes pas le seul à l'avoir remarqué, monsieur.

- On hésite à dire de telles choses à une femme, surtout quand on s'y connaît aussi peu que moi ", confia Jack dont le sourire s'élargit. Cathy, son épouse, disait toujours qu'elle était

108

obligée de lui choisir elle-même ses habits tellement ses go'ts laissaient à désirer. " Mais le changement est suffisamment marqué pour que même un homme comme moi soit capable de le voir.

- Merci, monsieur le président. Pat est un type vraiment bien, même pour un rat de bureaucrate.

- qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

- En ce moment, il est monté à Philadelphie. Le directeur Murray l'a envoyé

s'occuper d'un braquage de banque. Deux flics tués.

- J'ai vu ça à la télé, la semaine dernière. Moche. " Sa garde du corps acquiesça. " Surtout de la manière dont ça s'est produit. Deux balles

dans la nuque. Mais c'est le genre de branque qu'on rencontre. quoi qu'il en soit, le directeur Murray a décidé de s'occuper de l'affaire avec un inspecteur itinérant de la division centrale, et en général ça veut dire que c'est Pat qui s'y colle.

- Dites-lui d'être prudent. " L'inspecteur Pat O'Day avait sauvé la vie de sa fille moins d'un an auparavant et cet acte lui avait valu l'éternelle sollicitude du chef de l'...tat.

" C'est ce que je lui répète tous les jours.

- Bien. Voyons à quoi ressemble mon emploi du temps. " Ses rendez-vous "

d'affaires " étaient déjà sur son bureau. Andréa Price-O'Day lui donnait un récapitulatif chaque matin, après son tour d'horizon sur les questions de sécurité nationale avec Ben Goodley.

"Rien de spécial après le déjeuner. Une délégation de la Chambre nationale de commerce à treize heures trente, puis à quinze heures, les Red Wings de Détroit - ils ont gagné la coupe Stanley cette année. Séance photo avec les connards de la télé, le cirque habituel, mettons une vingtaine de minutes.

- Je devrais refiler le bébé à Ed Foley. C'est lui, le fan de hockey...

- C'est un supporter des Caps, monsieur, et les Red Wings leur ont mis quatre buts à zéro en finale. Le directeur Foley pourrait y voir un affront personnel, observa O'Day avec un demi-sourire.

109

- C'est ma foi vrai. Enfin, l'an dernier, on avait réussi à récupérer des maillots et des gadgets pour son fiston, hein ?

- Oui, monsieur.

- Sympa, comme sport, le hockey. Peut-être que je devrais essayer d'assister à un ou deux matches. Vous pouvez m'arranger ça?

- Sans problème, monsieur. Nous avons des accords avec toutes les fédérations sportives. Le stade de Camden nous a même attribué une loge spéciale - ils nous ont laissé intervenir sur son aménagement, enfin, pour les normes de sécurité. "

Ryan bougonna. " Ouais, faut que je pense à tous ces gens qui veulent

ma mort.

- C'est mon boulot de m'en occuper, monsieur, pas le vôtre.

- Sauf quand vous m'interdisez d'aller faire les magasins ou d'aller au cinéma. " Ni Ryan ni sa famille n'avaient vraiment réussi à s'habituer aux contraintes imposées au chef de l'exécutif et à ses proches. C'était particulièrement dur pour Sally qui avait commencé à sortir avec des garçons (ce qui était déjà une épreuve pour son père), or ce genre de rendez-vous était toujours délicat avec une voiture pour ouvrir la marche et une derrière (quand le jeune homme conduisait lui-même), ou une voiture officielle avec un chauffeur et un collègue armé devant (quand il ne conduisait pas), plus des tireurs d'élite dans tous les coins. Cela tendait à refroidir les ardeurs du jeune homme en question... et Ryan s'était gardé

de dire à sa fille que pour sa part ça lui allait fort bien, car il redoutait de la voir boudier une semaine. Wendy Merritt, la garde du corps attirée de Sally, s'était révélée à la fois une excellente professionnelle et une espèce de grande sœur idéale. Elles passaient au moins deux samedis par mois à faire les boutiques avec un détachement réduit (en fait, il ne l'était absolument pas mais c'était l'impression qu'avait Sally Ryan quand ils parcouraient les galeries marchandes d'Annapolis pour dépenser de l'argent, une activité pour laquelle toutes les femmes semblaient avoir une prédisposition génétique). que ces sorties aient été préparées plusieurs jours à l'avance, avec inspection de tous les sites par la sécurité et renforts de jeunes agents choisis pour leur relative invisibilité qui se pointaient une heure avant l'arrivée de Shadow n'avait 110

pas une seule fois effleuré la jeune Sally Ryan. Cela valait mieux d'ailleurs, car ses problèmes de sorties avec les garçons l'irritaient déjà

bien assez, comme le fait d'être suivie par un bataillon armé (pour reprendre ses termes) quand elle se rendait à son lycée à Annapolis. D'un autre côté, le petit Jack trouvait ça hyper-cool, et il avait récemment appris à tirer à l'...cole du service de sécurité de Beltsville, Maryland, avec la bénédiction paternelle (une chose que Jack n'avait pas laissé

s'ébruiter dans la presse, de peur de se voir cloué au pilori à la une du New York Times. Il était socialement incorrect d'encourager son fils à

toucher -pour ne pas dire utiliser - un objet aussi maléfique en soi qu'un pistolet !). Le garde du corps attiré de Petit Jack était un jeune

type du nom de Mike Brennan, Irlandais du sud de Boston, un rouquin déluré qui jouait souvent à chat avec le fils du président sur la pelouse sud de la Maison-Blanche.

" Monsieur, nous ne vous interdisons jamais rien, protesta Priée.

- Certes, j'avoue que vous êtes plus subtils que ça. Vous savez que j'ai trop d'égards pour mon prochain et quand vous me racontez tout ce que vous devez vous taper pour que j'aille simplement m'acheter un hamburger, ça me fait en général reculer... comme une vraie mauviette, merde ! " Le président secoua la tête. Rien ne le terrifiait plus que la perspective de finir par s'habituer à tout ce déploiement de gorilles... Comme s'il s'était brusquement découvert du sang bleu et se retrouvait traité comme un roi, qu'on laisserait tout juste se torcher le cul tout seul. Nul doute que ses prédécesseurs en ces murs s'y étaient fort bien habitués, eux, mais c'était une chose que John Patrick Ryan Senior tenait à éviter. Il savait très bien qu'il n'était pas exceptionnel à ce point et qu'il ne méritait pas tout ce bataclan... du reste, quand il se levait le matin, la première chose qu'il faisait, c'était filer aux chiottes. Il avait beau être chef de l'exécutif, il n'en avait pas moins une vessie de prolétaire. Et Dieu merci.

" O~ est Robby, aujourd'hui ?

- Monsieur, le vice-président est en Californie, parti visiter la base de Long Beach et faire un discours au chantier naval. " Sourire en coin : " Je lui en fais sacrement baver, non ?

111

- C'est le boulot du vice-président, intervint Arnie van Damm, depuis la porte. Et puis, Robby est assez grand garçon, ajouta le secrétaire général de la Maison-Blanche.

- Tes vacances t'ont réussi ", observa Ryan. Son ami avait un joli bronzage. " T'as fait quoi ?

- Le plus clair du temps, lézarder sur la plage et lire tous les bouquins que j'avais en retard. J'ai cru mourir d'ennui.

- Tu aimes vraiment ces conneries, pas vrai ? demanda Jack, un brin incrédule.

- C'est mon boulot, monsieur le président... Hé, Andréa ! ajouta-t-il en tournant légèrement la tête.

- Bonjour, monsieur van Damm. " Elle se tourna vers Jack. " C'est tout ce que j'ai pour vous ce matin. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver. " Son bureau était situé juste de l'autre côté de la rue, au-dessus du nouveau PC du service de protection présidentiel, baptisé JOC -

Joint Opérations Center.

" D'accord, Andréa, merci. " Sa garde du corps se retira vers son bureau, d'où elle se rendrait aussitôt au PC du JOC. " Arnie, un café ?

- Pas de refus, chef. " Le secrétaire général prit son fauteuil habituel et se servit une tasse. Le café de la Maison-Blanche était particulièrement délicieux, mélange pour moitié d'arabicas de Colombie et de la Jamaïque, et ça, c'était un privilège présidentiel auquel Ryan pouvait s'habituer volontiers. Il espérait bien trouver une boutique où en acheter, une fois qu'il serait libéré de ce foutu boulot.

" Bien, j'ai déjà eu droit à mon briefing sur la sécurité nationale et à celui sur ma protection personnelle. Allez, à toi, file-moi ma leçon de politique.

- Merde, Jack, c'est ce à quoi je m'emploie depuis plus d'un an, désormais, et on peut pas dire que tu fasses des progrès. "

Ryan fit mine de réagir à cette insulte feinte. " C'est un coup bas, ça.

Arnie. Je fais de gros efforts et même ces connards de journalistes trouvent que je m'en sors plutôt bien.

- La Réserve fédérale fait un excellent boulot pour gérer l'économie, et cela n'a pas grand-chose à voir avec toi. Mais comme c'est toi le président, c'est toi qui en retires le crédit quand tout va bien, et c'est parfait, mais n'oublie surtout pas

112

que t'auras également droit aux reproches dès que s'annonceront les pépins

- et il y en aura, n'en doute pas - parce qu'il se trouve que c'est toi qui occupes le fauteuil et que nos concitoyens s'imaginent que tu peux d'un coup de baguette magique faire tomber la pluie pour arroser leurs fleurs puis faire revenir le soleil quand ils partent en pique-nique. " Arnie but une gorgée de café et reprit : " Tu sais, Jack, on n'est pas

vraiment sorti de ces idées monarchiques. Des tas de gens croient vraiment que tu as ce genre de pouvoir personnel...

- Mais ce n'est pas le cas, Arnie, alors comment... ?

- C'est un fait, Jack. Il n'a pas besoin d'être logique. Tu dois faire avec.
"

Ce que je peux adorer ces leçons, se dit Ryan.

" Bon, alors, c'est quoi le programme d'aujourd'hui ?

- La Sécurité sociale. "

Ryan se détendit. " J'ai potassé le sujet. L'un des piliers de la vie politique du pays. Tu y touches, t'es mort. "

Ils passèrent la demi-heure suivante à discuter des problèmes, de leurs causes et de l'irresponsabilité du Congrès, jusqu'à ce que Jack se carre contre son dossier avec un soupir.

" Pourquoi n'apprennent-ils donc rien, Arnie ?

- qu'est-ce qu'ils ont besoin d'apprendre ? nota Arnie avec ce sourire des initiés de Washington, ceux qui ont reçu la bénédiction divine. Ils ont été

élus. Donc ils doivent déjà tout savoir. Sinon, comment auraient-ils pu arriver ici ?

- Mais pourquoi, bon Dieu, ai-je accepté ce foutu poste ? fit mine de s'étonner Jack.

- Parce que t'as eu une crise de conscience et décidé de rendre service à

ton pays, bougre de tête de mule, voilà pourquoi.

- Et comment se fait-il que tu sois le seul à pouvoir me parler comme ça ?

- En dehors du vice-président ? Parce que je suis ton prof. Bon, revenons à

la leçon du jour. Cette année, on pourrait effectivement ne pas toucher à

la Sécurité sociale. Sa situation fiscale est suffisamment saine pour qu'elle tienne encore sept ou huit ans sans intervention, ce qui veut dire que tu peux refiler le bébé à ton successeur...

- Ce n'est pas éthique, Arnie, culpa Ryan.

113

- Exact, admit son mentor. Mais c'est de bonne politique, et très présidentiel. On appelle ça ne pas réveiller le chat qui dort.

- On ne fait pas ça quand on sait que dès son réveil, il risque de te griffer.

- Jack, t'as vraiment raté une vocation de roi. Tu y excelleras, dit van Damm, apparemment sincère.

- Personne ne peut exercer un tel pouvoir.

- Je sais : "Le pouvoir corrompt et le pouvoir absolu c'est quand même vachement cool." En tout cas, c'est ce que disait un membre de l'entourage d'un de tes prédécesseurs.

- Et on l'a pas pendu pour avoir sorti ça ?

- Il va également falloir travailler votre sens de l'humour, monsieur le président. C'était censé être un bon mot.

- Le plus effrayant dans ce boulot, c'est que je n'arrive pas à y trouver le moindre humour. quoi qu'il en soit, j'ai dit à George Winston de m'étudier mine de rien ce qu'on pourrait faire avec la Sécurité sociale. Et quand je dis mine de rien, je veux dire confidentiellement.

- Jack, si tu as une faiblesse en tant que président, c'est bien celle-ci.

Cette manie du secret.

- Mais si on fait ça au grand jour, on est sûr de se faire écharper avant d'avoir réussi à obtenir un début de résultat, avec la presse sur le dos pour réclamer des informations dont on ne dispose pas encore, et qui racontera ce qui lui chante ou ira interroger un quelconque abruti qui inventera des conneries, et ensuite ce sera à nous d'y répondre.

- Je vois que tu commences à apprendre, jugea Amie. C'est exactement ainsi que ça fonctionne.

- Ce n'est pas ma définition personnelle du verbe fonctionner.

- C'est Washington, le siège du pouvoir. Rien n'est censé tourner ici de façon efficace. «a épouvanterait l'Américain moyen si son gouvernement se mettait à fonctionner convenablement.

- Putain, et si je démissionnais ? " Jack leva les yeux au plafond. " Si j'arrive même pas à faire tourner ce foutu bordel, pourquoi suis-je ici, sacré nom de Dieu ?

114

- Tu y es parce qu'un pilote de 747 japonais a décidé d'écraser son zinc sur la Chambre, il y a quinze moisl.

- Je suppose, Arnie, mais j'ai quand même l'impression d'avoir usurpé ma place.

- Ma foi, d'après mes critères initiaux, tu es un usurpateur, Jack. "

Ryan leva les yeux. " Critères initiaux ?

- Même quand Bob Fowler a remporté les élections au parlement d'Ohio, Jack, même lui n'a pas fait autant d'efforts que toi pour jouer franc-jeu et il s'est fait bouffer par le système, lui aussi. «a ne t'est pas encore arrivé, et c'est ce que j'apprécie chez toi. Plus exactement, c'est ce qu'apprécie le citoyen lambda. Ils ne partagent peut-être pas toutes tes positions mais tout le monde est conscient que tu fais de louables efforts, et ils sont certains que tu n'es pas corrompu. Et c'est le cas. Bien, revenons à la Sécurité sociale...

- J'ai dit à George de constituer une petite cellule, de leur faire jurer le secret, de leur donner un certain nombre de recommandations, en précisant que chaque fois qu'ils se réunissent, au moins l'un d'eux doit faire le guet à l'extérieur.

- qui dirige ?

- Mark Gant. L'informaticien de George. "

Le secrétaire général resta quelques instants songeur. " C'est finalement aussi bien que tu agisses dans la discrétion. On ne l'aime pas trop sur la Colline. Trop monsieur je-sais-tout.

- Parce que eux, non ? répliqua Swordsman.

- Tu as déjà fait preuve de naïveté, Jack. Tu as eu un succès mitigé avec les candidats que tu as voulu faire élire et qui n'appartenaient pas

au sérail. Bon nombre étaient des types très bien, mais tu as oublié de prendre en compte les séductions qui accompagnent les mandats électifs.

L'indemnité n'est pas si faramineuse, mais les avantages en nature si, et des tas de gens adorent se voir traités en princes. Des tas de gens adorent sentir qu'ils peuvent exercer un pouvoir sur leurs concitoyens. Ceux qui étaient là avant eux, ceux que ce commandant de bord nippon a rôtis dans leur fauteuil, c'étaient des gens très bien

1. Cf. Dette d'honneur, op. cit.

115

eux aussi, au début, mais la nature de la fonction est de séduire et captiver. En fait, ton erreur a été de les laisser conserver leurs équipes.

Honnêtement, je crois que le problème vient d'eux et pas de leurs chefs.

quand tu te retrouves entouré de dix ou douze personnes qui n'arrêtent pas de te dire à quel point t'es génial, tôt ou tard, tu finis par croire ces conneries.

- C'est pour ça que tu te gardes de le faire avec moi.

- «a ne risque pas, non, lui assura Arnie en se levant pour partir. Pense à

dire à Winston de me tenir au fait de son projet sur la Sécurité sociale.

- Pas de fuites, hein ! insista Ryan.

- Moi ? Provoquer une fuite ? Moi ? répliqua Arnie, les mains écartées, l'air candide.

- Ouais, toi, Arnie. " quand la porte se referma, le président se dit qu'Arnie aurait fait un excellent espion. Il mentait aussi bien qu'un jésuite et il était capable de manipuler mentalement avec une adresse de jongleur toutes sortes d'idées contradictoires... en réussissant à ne jamais en lâcher une. Ryan était le président en exercice, mais le seul membre de son administration qui restait irremplaçable était le secrétaire général dont il avait hérité de Bob Fowler, par le truchement de Roger Durling...

Et malgré tout, songea-t-il, dans quelle mesure n'était-il pas manipulé

par ce subordonné ? La vraie réponse était qu'il n'en savait rien et quelque part, c'était troublant. Il faisait confiance à Arnie, mais c'est parce qu'il n'avait pas le choix. Jack aurait été incapable de se débrouiller sans lui... mais était-ce une si

bonne chose ?

Sans doute pas, dut-il reconnaître, tout en consultant sa liste de rendez-vous. Mais ce n'était pas mieux non plus pour lui de se retrouver ici, dans le Bureau Oval. Arnie était dans le pire des cas un désagrément supplémentaire attaché à la fonction, et dans le meilleur, un fonctionnaire d'une honnêteté scrupuleuse, dur à la tâche et totalement dévoué...

...exactement comme tout le monde à Washington, ajouta mentalement une petite voix cynique.

Expansion

Moscou a huit heures de décalage horaire avec Washington, une perpétuelle source de désagrément pour les diplomates qui soit ont un jour de retard, soit sont trop en avance pour que leur horloge interne leur permette de travailler efficacement. Le problème était encore plus accentué pour les Russes car dès cinq ou six heures du soir, ils avaient déjà un petit coup dans le nez, et vu la vitesse toute relative des échanges diplomatiques, la soirée était déjà bien avancée quand les diplomates américains émergeaient de leurs " déjeuners de travail " pour lancer une démarche, un communiqué, voire une simple lettre de réponse à ce que leurs homologues russes avaient pondu la veille. Dans les deux capitales, bien sûr, il y avait toujours une équipe de nuit chargée de lire et d'évaluer les éléments avec un peu plus d'à-propos, mais c'étaient des subalternes ou, dans le meilleur des cas, des arrivistes pas encore tout à fait parvenus, qui se retrouvaient devant la lourde responsabilité d'avoir à choisir entre deux maux : soit réveiller leur patron pour une brouille ne méritant pas un coup de fil nocturne, soit retarder jusqu'après le petit déjeuner une nouvelle dont le ministre ou secrétaire d'Etat aurait dû être informé l'avant-veille sans faute... Et plus d'une carrière s'était faite ou brisée sur ces futilités apparentes.

Dans ce cas précis, aucune peau de diplomate n'était en danger. Il était dix-huit heures trente en ce printemps russe, le soleil était encore haut dans le ciel, prélude à ces " nuits blanches " qui faisaient à juste titre la réputation des étés dans ce pays.

" Oui, Pasha ? " dit l'inspecteur Provalov. Il avait mis Klusov à la place de Chablikov. Cette affaire était trop importante pour être laissée aux mains d'un autre - et par ailleurs, il n'avait jamais vraiment fait confiance à Chablikov. Ce type avait quelque chose d'un petit peu trop corrompu.

Pavel Petrovitch Klusov n'était pas précisément un modèle publicitaire pour la qualité de vie dans la nouvelle Russie. Avec son mètre soixante-cinq à

peine, il pesait près de quatre-vingt-dix kilos : c'était un type massif qui évacuait l'essentiel de ses calories sous forme liquide, qui se rasait mal (quand il y songeait) et dont les rapports avec le savon étaient moins intimes qu'il aurait fallu. Ses dents plantées de travers étaient jaunies par manque de brossage de la pellicule de nicotine due à la consommation des mauvaises cigarettes sans filtre de fabrication locale. Il avait dans les trente-cinq ans et sans doute une chance sur deux de parvenir à

quarante-cinq, estimait Provalov. Même si ce ne serait pas une grosse perte pour la société. Klusov était un petit truand qui n'avait même pas le talent (ou le courage) de s'adonner au grand banditisme. Mais il connaissait ceux qui le faisaient, et de toute évidence, il leur tournait autour comme un petit chien, rendant de menus services, genre aller chercher une bouteille de vodka. Mais surtout, il n'avait pas ses oreilles dans sa poche, ce que bien des gens (et surtout les grands criminels) semblaient curieusement incapables d'imaginer.

"AvseÔenko s'est fait rétamé par deux gars de Saint-Pétersbourg. Je ne connais pas leur nom, mais je pense qu'ils ont été engagés par Klementi Ivanovitch Suvorov. Les assassins sont d'anciens Spetsnaz ayant l'expérience des missions en Afghanistan, frisant la quarantaine, à mon avis. Un blond, un roux. Après avoir liquidé Grisha, ils sont remontés vers le nord avant midi, sur un vol Aeroflot.

- Excellent, Pasha. As-tu vu leur visage ?

- Non, camarade inspecteur. Je tiens l'info de... de quelqu'un que je connais, dans un bar. " Klusov alluma une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

" Et ta relation t'a-t-elle dit pourquoi notre ami Suvorov avait fait tuer AvseÔenko ? " Et surtout, qui diable est ce fameux Klementi Ivanovitch Suvorov ? se demanda le policier. Il n'avait

jamais entendu ce nom jusqu'à maintenant, mais il ne voulait pas que Klusov le sache. Pas encore. Mieux valait lui paraître omniscient.

L'indic haussa les épaules. " Les deux étaient des anciens du KGB, peut-

être que le service avait une dent contre lui.

- que fait au juste Suvorov, à présent ? "

Nouveau haussement d'épaules. " J'en sais rien. Personne ne sait. Je me suis laissé dire qu'il vivait bien, mais quant à la source de ses revenus... mystère.

- La cocaïne ?

- C'est possible, mais je peux pas l'affirmer. " Une des qualités de Klusov, c'est qu'au moins il n'inventait pas des trucs. Il racontait la vérité (à peu près) nue... enfin, la plupart du temps, se dit l'inspecteur de la milice.

Provalov échaudait déjà des hypothèses. OK, un ancien agent du KGB avait engagé deux ex-Spetsnaz pour éliminer un autre ex-collègue spécialisé dans le proxénétisme. Ce mystérieux Suvorov avait-il contacté Avseïenko pour lui proposer de coopérer sur une affaire de drogue ? Comme bien des policiers moscovites, il n'avait jamais porté dans son cœur le KGB. C'étaient, les trois quarts du temps, des brutes arrogantes trop imbues de leur pouvoir pour faire des enquêtes sérieuses, sauf contre les étrangers pour qui les raffinements de la vie civilisée étaient jugés indispensables ; on redoutait sinon que leur pays ne traite les citoyens (ou pis, les diplomates) soviétiques de la même manière.

Mais un bon nombre d'agents du KGB avaient été lâchés par leur service de tutelle et bien peu s'étaient reconvertis dans des tâches subalternes. Non, ils avaient été entraînés au complot, beaucoup avaient séjourné à

l'étranger où ils avaient eu l'occasion de rencontrer toutes sortes de gens, dont la majorité, Provalov en était sûr, pouvait être incitée à se livrer à des opérations illégales, l'incitation prenant invariablement la couleur de l'argent. En échange, les gens étaient prêts à tout, comme le savaient tous les flics du monde.

Suvorov. Faut que je retrouve sa trace, se dit le milicien en buvant distraitemment une gorgée de vodka. Examiner ses antécé-119

dents, jauger son expertise, récupérer une photo. Suvorov, Kle-menti Ivanovitch.

" Autre chose ? " demanda l'inspecteur.

Klusov hocha la tête. " Non, c'est tout ce que j'ai découvert.

- Eh bien, c'est déjà pas si mal. Remets-toi au turf, et appelle-moi dès que t'as du nouveau.

- Oui, camarade inspecteur. " L'indic se leva pour prendre congé. Il laissa la note au flic qui la régla sans trop se formaliser. Oleg Gregorievitch Provalov était depuis assez longtemps dans la police pour se rendre compte qu'il avait peut-être mis le doigt sur quelque chose d'important. Bien s'r, on ne pouvait pas encore être certain à ce stade, tant qu'on n'avait pas tout examiné, toutes les options, toutes les impasses, ce qui pouvait prendre du temps... mais si cela se confirmait, alors ça valait le coup.

Sinon, ce ne serait jamais qu'un nouveau coup pour rien, cas fréquent dans la police.

Provalov réfléchit au fait qu'il avait omis de demander à son indicateur de lui préciser l'identité de celui qui lui avait livré tous ces nouveaux tuyaux. Ce n'était pas un oubli mais peut-être s'était-il laissé distraire par la description des prétendus ex-Spetsnaz qui auraient commis l'attentat. Il avait encore celle-ci dans la tête et sortit son calepin pour la noter. Un blond, un rouquin, expérience de l'Afghanistan, résidant tous les deux à Saint-Pétersbourg, retour en avion avant midi le jour de l'attentat. Il pourrait donc vérifier le numéro du vol pour ensuite inspecter la liste d'embarquement, via les nouveaux ordinateurs d'Aeroflot connectés au système de réservation mondial, puis il confronterait celle-ci avec la liste des criminels connus ou suspectés qu'il avait sur sa machine, et enfin avec les archives de l'armée. En cas de corrélation, il enverrait un policier interroger le personnel de bord de ce vol Moscou-Saint-Pétersbourg pour voir si quelqu'un n'avait pas remarqué les suspects.

Ensuite, il demanderait à ses collègues de Saint-Pétersbourg de procéder sur eux à une enquête discrète - adresse, activité, casier judiciaire éventuel - qui pourrait déboucher sur un interrogatoire. Même s'il n'avait pas le droit de le mener lui-même, il pouvait toujours y assister comme témoin. Un bon moyen de les jauger car c'était

irremplaçable : leur expression, leur façon de s'exprimer-12q

mer, leur attitude ; avaient-ils ou non l'air nerveux, est-ce qu'ils soutenaient le regard de leur interrogateur ou au contraire le fuyaient-ils ? Fumaient-ils et, si oui, de quelle manière : rapide, nerveuse ? avec une lenteur méprisante ? ou bien simplement distraite, comme ce serait le cas s'ils étaient innocents.

L'inspecteur de la milice régla la note et sortit.

" Tu devrais choisir un coin plus chic pour tes rendez-vous, Oleg ", suggéra dans son dos une voix familière. Provalov se retourna.

" C'est une grande ville, Michka, les bars sont nombreux et la plupart sont mal éclairés.

- Mais j'ai réussi à trouver le tien, Oleg, lui rappela Reilly. Bon, alors qu'est-ce que t'a appris ? "

Provalov lui résuma les informations de la soirée.

" Deux tireurs des Spetsnaz ? J'imagine que ça se tient. Et ça irait chercher combien ?

- Ce serait pas donné... Disons, dans les cinq mille euros, jugea l'inspecteur alors qu'ils remontaient la rue.

- Et qui aurait une somme pareille à dépenser ?

- Un membre de la mafia moscovite... Michka, tu le sais très bien, ils sont plusieurs centaines à en avoir les moyens et Raspoutine n'était pas le plus aimé des hommes... Au fait, j'ai un nouveau nom : Klementi Ivanovitch Suvorov.

- qui est-ce ?

- Je l'ignore. «a ne me dit rien mais Klusov s'est comporté comme si j'aurais dû parfaitement le connaître. Bizarre que ce ne soit pas le cas, s'étonna tout haut Provalov.

- Ce sont des choses qui arrivent. Moi aussi, j'en ai eu comme ça qui sortaient de nulle part. Donc, tu vérifies ?

- Oui, je fais une recherche sur le nom. De toute évidence, c'est un ancien du KGB, lui aussi.

- Ils sont partout, observa Reilly en invitant son ami dans un nouveau bar d'hôtel.
- qu'est-ce que tu feras, toi, quand ils dissoudront la CIA ? demanda Provalov.
- Je me marrerai ", promit l'agent du FBI.

121

D'aucuns baptisent Saint-Pétersbourg la Venise du Nord, à cause des cours d'eau et des canaux qui la traversent, même si son climat, surtout l'hiver, ne pourrait être plus différent. Et c'est justement près d'un de ces cours d'eau que se manifesta l'indice suivant.

Un habitant l'avait repéré un matin alors qu'il se rendait au travail et, avisant un milicien à l'angle de la rue, il lui avait fait signe. Le policier était venu voir pour regarder par-dessus la balustrade dans la direction qu'on lui désignait.

On n'y voyait pas grand-chose mais il ne fallut qu'une seconde au flic pour reconnaître de quoi il s'agissait : pas un détrit, pas le cadavre d'un animal mais le sommet d'un cr,ne humain, aux cheveux blonds ou ch,tain clair. Suicide ou meurtre, ce serait à la police d'enquêter. Le milicien se dirigea vers la cabine la plus proche pour prévenir son qG et, une demi-heure plus tard, une voiture se pointait, bientôt rejointe par une fourgonnette noire. En attendant, le milicien avait grillé deux cigarettes dans l'air frais du matin, en jetant de temps en temps un coup d'oil en contrebas pour s'assurer que l'objet était toujours là. Les policiers en voiture étaient des inspecteurs de la Brigade criminelle. Le fourgon était occupé par deux techniciens, en fait des agents du service de la voierie, même s'ils étaient payés par la milice locale. Ces deux hommes jetèrent un oil par-dessus la balustrade, ce qui leur suffit à vérifier que la récupération du corps serait une t,che physiquement pénible mais pas compliquée. On posa une échelle et le plus jeune, après avoir revêtu une combinaison étanche et enfilé des moufles en caoutchouc, descendit et saisit par le col le corps immergé, pendant que son partenaire l'observait en prenant des photos et que les trois policiers contemplaient la scène en fumant à quelques mètres de là. C'est à cet instant que se produisit la première surprise.

La procédure habituelle était de passer un collier flexible sous les aisselles du cadavre, comme ceux qu'utilisent les hélicoptères de sauvetage, puis de le hisser au treuil ensuite. Mais quand le technicien voulut passer le collier sous le corps, un des bras refusa obstinément

de bouger. Le technicien s'échina en vain plusieurs minutes à essayer de soulever le bras raidi du cadavre...

122

jusqu'à ce qu'il découvre qu'il était fixé par des menottes à un autre bras.

Cette révélation amena les deux inspecteurs à jeter leur clope dans l'eau.

Ce n'était sans doute pas un suicide puisque cette forme de disparition se pratiquait rarement comme un sport d'équipe. Il fallut encore dix minutes au rat d'égout (c'était le surnom qu'ils donnaient à leurs presque-collègues) pour fixer le collier d'arrimage, puis il escalada l'échelle et se mit à hisser le fardeau.

Sa teneur se révéla bien vite : deux hommes, plutôt jeunes, plutôt bien habillés. Morts depuis plusieurs jours, à en juger par les visages bouffis et défigurés. L'eau glacée avait ralenti la croissance et l'appétit des bactéries qui se repaissaient des cadavres mais à lui seul, l'élément liquide avait eu sur ceux-ci un effet qui n'était pas vraiment ragoûtant et ces deux visages évoquaient... celui d'un Pokémon, songea un des flics, oui, un de ces horribles Pokémon comme ceux que convoitait un de ses gamins. Les deux rats d'égout mirent les corps dans des sacs en plastique pour les transporter à la morgue où ils seraient autopsiés. Pour l'instant, tout ce qu'ils pouvaient en dire, c'est qu'ils étaient tout ce qu'il y a de plus morts. Ils étaient manifestement complets mais leur état empêchait de repérer une éventuelle blessure par balle ou par arme blanche. Deux cadavres anonymes, un vaguement blond, l'autre rouquin. qui avaient apparemment séjourné dans l'eau trois ou quatre jours. Et qui étaient sans doute morts ensemble, vu les menottes, à moins que le premier n'ait tué le second avant de se suicider en se jetant dans l'eau, ligoté au cadavre, auquel cas il aurait pu s'agir de deux homosexuels, songea le plus cynique des deux inspecteurs. Le flic auteur de la découverte reçut l'ordre de retourner au poste remplir les procès-verbaux de circonstance ; un endroit, songea le milicien, agréablement chaud et douillet. Rien de tel que la découverte d'un ou deux cadavres pour vous refroidir une journée déjà

glaciale.

Les deux employés hissèrent les sacs dans leur fourgonnette, direction la morgue. Les sacs n'étaient pas fermés à cause des menottes et les deux macchabées reposaient côte à côte sur le plancher du véhicule,

comme deux amants se tendant la main

123

par-delà la mort - comme ils l'avaient fait dans la vie ? se demanda tout haut l'un des flics. Son collègue se contenta de bougonner en reprenant le volant.

Par chance, c'était une journée calme à la morgue de Saint-Petersbourg. Le Dr Aleksander Koniev, médecin légiste de garde, feuilletait dans son bureau une revue médicale quand le coup de fil le tira de son ennui matinal. Un double meurtre ? C'était toujours passionnant, d'autant qu'il était fanatique de polars, en général importés d'Angleterre ou d'Amérique, ce qui avait l'intérêt supplémentaire de lui permettre d'entretenir son anglais.

Il était déjà en salle d'autopsie quand les corps arrivèrent, furent déposés sur des civières et conduits dans la salle. Il lui fallut un moment pour saisir pourquoi les deux civières avaient été poussées côte à côte.

" Bigre, fit-il avec un sourire sardonique, ils ont été tués par la milice ?

- Pas officiellement ", répondit l'inspecteur en chef, sur le même ton. Il connaissait Koniev.

" Très bien. " Le médecin légiste mit en route le magnétophone. " Nous avons deux cadavres de sexe masculin, encore habillés. Il est manifeste que les deux ont été immergés dans l'eau... où les a-t-on repêchés ? " demanda-t-il en levant les yeux vers les flics. Ils répondirent. " Immergés dans l'eau douce de la Neva. ¿ première vue, j'estimerai ce temps de séjour dans l'eau à trois ou quatre jours après la mort. " Ses mains gantées t

,tonnèrent autour d'une tête, puis de l'autre. "Ah... les deux victimes semblent avoir été tuées par balle. Toutes deux présentent un orifice d'entrée au centre de la région occipitale. L'impression première est qu'il a été provoqué par une arme de petit calibre. Nous vérifierons cela plus tard, Evgueni, dit-il, cette fois en regardant son assistant. Enlève les vêtements et emballe-les, on les examinera plus tard.

- Oui, camarade docteur. " L'assistant éteignit sa cigarette et s'avança avec ses ciseaux.

" Tous les deux tués par balle ? s'enquit l'inspecteur adjoint.

- Tous les deux ; dans la nuque, confirma Koniev. Oh, ils ont été menottes après leur mort, ce qui est bizarre. Pas d'ecchy-124

mose manifeste autour des poignets. Pourquoi l'avoir fait ensuite ?

- Pour maintenir les deux corps ensemble ", répondit l'inspecteur en chef.

Mais pourquoi était-ce si important ? Le ou les assassins seraient-ils d'une méticulosité excessive ? Mais il était dans la Brigade criminelle depuis assez longtemps pour savoir qu'on n'arrivait jamais à expliquer complètement tous les crimes qu'on avait élucidés, et encore moins ceux qu'on venait juste de découvrir.

" Eh bien, tous les deux étaient en bonne condition physique, nota Koniev alors que son assistant achevait de les dévêtir. Hmmm, qu'est-ce que c'est que ça ? " Il s'approcha et vit un tatouage sur le biceps gauche du blond, puis il se tourna vers l'autre pour vérifier... " Les deux corps portent le même tatouage. "

L'inspecteur en chef s'approcha pour voir, en se disant tout d'abord que son collègue avait peut-être raison en fin de compte et qu'il s'agissait d'une histoire d'homosexuels et puis... " Les Spetsnaz : l'étoile rouge et l'éclair. Ces deux-là étaient en Afghanistan. Anatoly, pendant que le docteur poursuit son examen, allons fouiller leurs vêtements. "

Ce qu'ils firent et, une demi-heure après, ils avaient conclu que les deux hommes portaient des vêtements de qualité, plutôt chers, mais dans les deux cas sans le moindre élément d'identification. Cela n'avait rien d'inhabituel, mais les flics, comme tout un chacun, préférèrent qu'on leur m

,che le travail. Ni portefeuille, ni papiers, ni billets, ni trousseau de clefs, ni épingle de cravate. Bon, ils pourraient toujours les retrouver gr

,ce aux étiquettes des vêtements et personne ne leur avait sectionné le bout des doigts, donc ils pouvaient également les identifier gr,ce à leurs empreintes. Les auteurs du double meurtre avaient été assez rusés pour priver la police de certains indices, mais pas suffisamment pour les supprimer tous.

qu'est-ce que cela voulait dire ? La meilleure façon d'éviter une enquête criminelle était de faire disparaître les corps. Sans corps, pas de preuve de la mort et donc, pas de meurtre, juste une personne disparue qui pouvait avoir décampé avec son amant ou sa maîtresse,

ailleurs. Et se débarrasser d'un cadavre n'était quand même pas si difficile, si on réfléchissait un brin. Par chance, la plupart des meurtres, même sans être dus à un coup de tête, étaient souvent irréfléchis, et la majorité des criminels étaient des imbéciles qui se trahissaient par la suite en parlant trop.

Mais pas cette fois-ci. S'il s'était agi d'un crime sexuel, il le saurait déjà. Les auteurs de ce genre d'agression avaient tendance à s'en vanter, dans une sorte de désir pervers d'assurer leur arrestation et leur condamnation, car ce genre d'individu était apparemment incapable de tenir sa langue.

Non, ce double meurtre avait toutes les caractéristiques du professionnalisme. Les deux victimes tuées de la même manière, et ensuite seulement, menottées ensemble... sans doute pour mieux les dissimuler.

Aucune trace de lutte. Deux hommes de toute évidence athlétiques, entraînés, dangereux. Ils avaient été pris par surprise et cela signifiait en général par quelqu'un qu'ils connaissaient et dont ils ne se méfiaient pas. que des criminels ne se méfient pas de leurs semblables était un fait qu'aucun flic n'arrivait vraiment à saisir. " Loyauté " était un mot qu'ils auraient eu du mal à épeler, et encore moins un principe auquel ils adhéraient et pourtant, tous les criminels semblaient curieusement s'y référer.

Sous le regard attentif des inspecteurs, le médecin légiste préleva du sang sur les deux cadavres en vue d'examens toxicologiques. Peut-être les avait-on drogués avant de leur loger une balle dans la tête. Guère probable mais possible. à vérifier. On prit des échantillons des vingt ongles qui sans doute ne donneraient rien non plus. Enfin, les empreintes digitales, en vue d'une identification définitive. Cela prendrait du temps. Le sommier de Moscou était d'une inefficacité notoire et les inspecteurs devraient se débrouiller de leur côté dans l'espoir de découvrir eux-mêmes l'identité de ces deux cadavres.

" Evgueni, ces deux-là, j'aurais évité de m'en faire des ennemis, dit le premier inspecteur.

- Je suis bien d'accord avec toi, admit son aîné. Mais soit quelqu'un n'a pas eu peur d'eux..., soit il les redoutait au point de prendre des mesures radicales. " En vérité, les deux flics étaient surtout habitués

dans lesquelles le tueur avouait presque aussitôt ou bien avait commis son forfait devant de nombreux témoins. Celui-ci défiait leurs capacités et ils comptaient rendre compte à leur supérieur, dans l'espoir d'obtenir des renforts.

Ils regardèrent les légistes prendre des clichés des visages mais ceux-ci étaient si abîmés qu'ils en étaient quasiment méconnaissables, rendant les photos à peu près inexploitable pour l'identification. Toutefois, c'était la règle avant l'ouverture du crâne, et le Dr Koniev suivait scrupuleusement la règle. Les policiers sortirent pour passer plusieurs coups de fil et fumer dans une ambiance un peu moins sordide. À leur retour, les deux balles étaient dans des récipients en plastique et Koniev leur annonça que la cause présumée des deux décès était la pénétration d'un projectile unique dans le cerveau, avec à chaque fois des traces de poudre manifestes sur le cuir chevelu. Les deux victimes avaient été tuées à bout portant, à moins de cinquante centimètres de distance, apparemment avec une balle classique de 2,6 grammes, tirée d'un pistolet PSM calibre 5,45. Cela aurait pu donner lieu à une remarque puisque c'était l'arme de service de la police russe, mais bon nombre de ces armes s'étaient retrouvées aux mains de la pègre.

" Du travail de professionnel, commenta Evgueni.

- Sans aucun doute, approuva Anatoly. Et maintenant...

- Maintenant, tâchons de trouver qui étaient ces deux tristes sires. Et ensuite, qui étaient leurs ennemis. "

La cuisine chinoise de Chine était loin de valoir celle de Los Angeles, estima Nomuri. En première analyse, c'était sans doute à cause des ingrédients. Si la Chine populaire avait un organisme de contrôle alimentaire, on ne l'en avait pas averti avant son départ et lorsqu'il pénétra dans le restaurant, sa première idée fut qu'il n'avait pas vraiment envie d'inspecter les cuisines. Comme la majorité des établissements pékinois, c'était une petite affaire familiale, aménagée au rez-de-chaussée d'une maison particulière et préparer les repas de vingt clients dans une cuisine de logement ouvrier standard devait exiger pas mal d'acrobaties. La table ronde était trop petite, de piètre qualité,

la chaise était bancale ; cela dit, le simple fait qu'un tel établissement existe témoignait des changements radicaux dans la direction politique de ce pays.

Mais sa mission de ce soir était assise en face de lui : Lian Ming. Elle portait le classique bleu de chauffe qui était quasiment l'uniforme des petits et moyens fonctionnaires des divers ministères. Ses cheveux taillés court lui faisaient comme un casque. Les critères de la mode dans cette ville avaient dû être établis par quelque connard raciste qui détestait les Chinoises et faisait de son mieux pour les rendre les moins séduisantes possible. Il n'avait pas encore vu une seule femme habillée d'une manière qui fût agréable, à l'exception peut-être de quelques produits importés de Hongkong. L'uniformité était un problème en Orient, ce manque total de diversité, à moins de compter les étrangers qui se montraient toujours plus nombreux, mais ils détonnaient dans le paysage. Chez lui, sur le campus de l'université de Californie, on pouvait avoir (enfin, voir, rectifia mentalement l'agent de la CIA) à peu près tous les types de femmes existant sur la planète : blanches, noires, jaunes, latines... des femmes africaines, européennes... et ces dernières déclinées en tout un tas de variantes : brunes Italiennes volcaniques, Françaises hautaines, Germaniques flegmatiques ou petites Anglaises bien éduquées. Et des Canadiennes, des Espagnoles (qui s'échinaient à se démarquer des hispanisantes locales), plus une tripotée de Nippones d'origine (qui se différenciaient elles aussi de la version locale, même si dans ce cas, c'était à l'initiative de ces dernières), une vraie macédoine. Là-bas, le seul élément d'uniformisation était l'atmosphère californienne qui voulait que chaque individu s'efforçât d'être présentable et séduisant car tel était le commandement suprême de la vie en Californie, patrie du roller et du surf, or les silhouettes élancées allaient avec ces deux loisirs.

Pas ici. Ici, tout le monde s'habillait pareil, parlait pareil, avait la même allure et en gros agissait de la même façon.

... Cette jeune femme exceptée. Il y avait quelque chose là-dessous, estima Nomuri, et c'est pour ça qu'il l'avait invitée à dîner.

On appelait cela de la séduction, et de tout temps cela avait 128

fait partie de la panoplie du bon espion, même si c'était une première pour Nomuri. Il n'avait pas vraiment eu une vie de moine au Japon, où les mœurs avaient changé depuis une vingtaine d'années, permettant

aux jeunes gens de se rencontrer et de... communiquer au niveau le plus élémentaire, mais là-bas, ironie sauvage et (pour Nomuri) passablement cruelle, les Japonaises les plus disponibles avaient un faible pour les Américains. D'aucuns disaient que c'était parce que ces derniers étaient mieux équipés que la moyenne des m,les nippons, sujet de gloussements infinis chez ces jeunes filles qui avaient découvert la liberté sexuelle depuis peu. Cela tenait aussi au fait que l'Américain avait la réputation de mieux traiter les femmes que son homologue nippon, et comme la femme japonaise était infiniment plus servile que son homologue occidentale, il était somme toute rentable pour les deux côtés qu'un partenariat se fût développé. Seulement, Chet Nomuri était un espion sous la couverture d'un employé japonais et il avait si bien appris à se fondre dans la société nipponne que ses femmes le considéraient comme un autochtone parmi d'autres, tant et si bien que sa vie sexuelle se retrouvait entravée par ses qualités professionnelles ; l'agent trouvait cela un tantinet injuste, lui qui avait été imprégné, comme tant d'autres Américains, des films de James Bond avec ses innombrables conquêtes : M. Zig-Zig Pan-Pan, comme on l'appelait aux Antilles. Enfin, Nomuri n'avait pas non plus manié le pistolet, en tout cas plus depuis ses stages à la Ferme, l'école de formation de la CIA (o~ du reste, il ne s'était pas non plus spécialement illustré).

Mais avec celle-ci, il sentait une ouverture sous le vernis de neutralité, et rien dans le règlement n'interdisait de coucher pendant le travail sinon, quelle atteinte au moral des troupes ! Ces récits de conquêtes étaient un sujet de conversation répandu lors des trop rares réunions que l'Agence organisait, en général à la Ferme, afin de permettre aux apprentis espions de confronter leurs méthodes ou leurs techniques, et les confidences après le travail dérivait souvent dans cette direction. Mais depuis son installation à Pékin, la vie sexuelle de Chet Nomuri s'était limitée à hanter les sites pornographiques sur le Net. quelle qu'en soit la raison, la culture asiatique permettait d'assouvir ses 129

besoins de ce côté et même si Nomuri n'en était pas très fier, ses pulsions sexuelles avaient besoin d'un exutoire.

Avec un petit effort, Ming aurait pu être jolie, estima Nomuri. D'abord, des cheveux longs. Ensuite, peut-être une autre monture de lunettes. Les siennes avaient l'attrait du fil barbelé recyclé. Puis un soupçon de maquillage. quel genre, Nomuri n'aurait su dire... il n'était pas expert en la matière, mais sa peau avait une qualité ivoirine qu'une légère touche d'apprêt aurait aisément pu rendre séduisante. Mais dans cette culture, à

l'exception des acteurs de théâtre (dont le maquillage avait la subtilité d'un néon de Las Vegas), les soins cosmétiques se résumaient à la toilette matinale. Son grand atout, c'étaient les yeux, estima-t-il : ils étaient vifs et charmants. Il y avait de la vie dans ces yeux. quant à la silhouette, c'était difficile à juger sous ces fringues.

" Alors, le nouveau système informatique marche bien ? s'en-quit-il après l'obligatoire gorgée de thé vert.

- C'est magique, répondit-elle, rougissant presque. Les caractères sortent magnifiquement, et l'impression laser est impeccable, on dirait un travail de calligraphe.

- qu'en pense votre ministre ?

- Oh, il est ravi. Je travaille plus vite maintenant, et il ne peut que se montrer satisfait ! lui assura-t-elle.

- Suffisamment pour passer commande ? demanda Nomuri, retrouvant sa couverture de représentant.

- «a, il faudra que je demande au responsable administratif mais je pense que vous serez satisfait de sa réponse. "

Chez NEC, ils seront ravis, songea l'agent de la CIA, en se demandant à

nouveau combien d'argent il avait déjà pu rapporter à la firme. Son patron à Tokyo se serait étranglé avec son saké s'il avait su pour qui Nomuri travaillait réellement, mais ce dernier avait obtenu toutes ses promotions au mérite, tout en travaillant au noir pour sa véritable patrie. C'était un heureux hasard que son activité réelle et sa couverture aient pu se fondre aussi harmonieusement. Cela, plus le fait qu'il avait été élevé dans une famille très traditionaliste, qui parlait les deux langues... et, plus essentiel encore, qui avait le sens du on, du devoir envers le pays natal, lequel transcendait le respect affiché pour

130

sa culture d'origine. Il le tenait sans doute d'avoir vu la plaque encadrée de son grand-père, l'insigne des combattants d'infanterie posée sur son coussin de velours bleu, entourée des rubans et des médailles récompensant la bravoure, l'...toile de bronze avec le V de la victoire, la citation présidentielle et les médailles commémoratives des campagnes menées lorsqu'il était troufion au 442e régiment

d'assaut en Italie et dans le sud de la France. Baisé par l'Amérique, son grand-père avait arraché ses droits à la naturalisation de la façon la meilleure et la plus indiscutable qui soit avant de s'en retourner chez lui reprendre l'activité de paysagiste qui avait imprégné l'éducation de ses fils et petits-fils, non sans avoir transmis à l'un d'eux le sens du devoir envers la patrie. Et en plus, ça pouvait être amusant.

C'était le cas en ce moment, songea Nomuri en fixant les yeux sombres de son invitée pour t,cher de savoir ce qu'elle pensait. Elle avait deux ravissantes petites fossettes aux coins de la bouche et, finalement, un fort joli sourire sur un visage sinon assez quelconque.

" Ce pays est tellement fascinant, remarqua-t-il. Au fait, votre anglais est très bon. " Et il valait mieux, car pour sa part, il ne maniait pas aussi bien le mandarin et on ne séduit pas une femme avec le seul langage des signes.

Sourire ravi. " Merci. Je travaille effectivement très dur.

- quelles sont vos lectures ? s'enquit-il avec un sourire engageant.

- Des histoires romantiques : Danielle Steel, Judith Krantz. Comparé à ce que nous connaissons ici, l'Amérique offre aux femmes tellement plus d'occasions de s'épanouir.

- L'Amérique est un pays intéressant mais chaotique, observa Nomuri. Au moins, dans cette société, chacun sait o' est sa place.

- Oui. " Elle acquiesça. " Il y a là quelque chose de sécurisant, mais c'est parfois excessif. Même un oiseau en cage a parfois envie d'ouvrir les ailes.

- Je vais vous dire la chose que je n'aime pas ici.

- Laquelle ? " demanda Ming, pas du tout scandalisée, ce que Nomuri trouva de bon augure. Peut-être ferait-il bien de dénicher un roman de Steele pour voir ce qu'elle y trouvait.

131

" Vous devriez vous habiller autrement. Votre tenue ne vous met pas en valeur. Les femmes devraient se vêtir de manière plus séduisante. Au Japon, il y a plus de variété et vous pouvez au gré de votre humeur choisir de vous habiller à l'orientale ou à l'occidentale. "

Elle gloussa. " J'ai un faible pour les sous-vêtements. «a doit être si

doux sur la peau... Ce n'est pas une pensée très socialiste ", ajouta-t-elle en reposant sa tasse. Le serveur arriva et, avec l'accord de Nomuri, elle commanda du mao-tai, un redoutable alcool local. Le garçon revint presque aussitôt avec un flacon et deux petits gobelets de porcelaine avant de les servir délicatement. L'agent de la CIA faillit s'étouffer à la première gorgée, tant le breuvage était fort, mais ça vous réchauffait indubitablement l'estomac. Il nota qu'il eut pour effet de faire rosir Ming et il eut l'impression fugitive qu'une porte venait de s'entrouvrir un bref instant... on était sans doute sur la bonne voie.

" Tout ne peut pas être socialiste, jugea Nomuri avant une autre gorgée précautionneuse. Ce restaurant est bien une entreprise privée, n'est-ce pas ?

- Oh, oui. Et la nourriture y est meilleure que celle que je prépare. Je ne suis pas douée pour la cuisine.

- Vraiment ? Alors peut-être que vous me laisserez parfois vous confectionner des petits plats ? suggéra Chet.

- Oh?

- Bien sûr ". Il sourit. " Je sais faire la cuisine à l'américaine et je peux m'approvisionner dans une boutique réservée pour avoir les ingrédients convenables. " Même s'ils étaient de piètre qualité, vu leurs conditions de transport, ils étaient malgré tout bougrement meilleurs que la saloperie disponible sur les marchés publics, et elle n'avait sans doute jamais goûté

à un bon steak. Pourrait-il justifier auprès de la CIA la présence de bouf de Kobe sur ses notes de frais ? Sans doute. Les gratte-papier de Langley ne s'intéressaient pas tant que ça aux agents en mission.

" C'est vrai ?

- Bien sûr. Il y a certains avantages à être un diable étranger ", lui dit-il avec un sourire matois. Elle réagit par un petit rire. Excellent. Nomuri reprit prudemment une gorgée de ce propergol. Elle venait de lui dire ce qu'elle avait envie de porter.

132

Logique, également, pour cette culture. Si agréables que soient les sous-vêtements, ils demeuraient néanmoins discrets.

" Eh bien, que pouvez-vous encore me raconter sur vous ? enchaîna-t-

il.

- Il n'y a guère à raconter. J'ai un poste inférieur à mes qualifications mais il procure du prestige... disons, pour des raisons politiques. J'ai une formation de secrétaire de direction. Mon employeur... eh bien, en théorie, je suis employée par l'...tat, comme la majorité d'entre nous mais en fait, je travaille pour mon ministre de tutelle comme s'il était dans le secteur capitaliste et me payait de sa poche. " Elle haussa les épaules. "

Je suppose qu'il en a toujours été ainsi. Je vois et j'entends des choses intéressantes. "

Ne surtout pas l'interroger tout de suite là-dessus. Plus tard, s'rement, mais pas maintenant.

" C'est pareil avec moi, les secrets industriels et ainsi de suite. Ah... "

Il renifla. " Mais assez causé boutique. Non, Ming, parlez-moi vraiment de vous.

- Là encore, il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai vingt-quatre ans. Je suis instruite. Je suppose que je dois m'estimer heureuse d'être en vie.

Vous connaissez le sort de bon nombre de nos petites filles à la naissance... "

Nomuri acquiesça. "J'en ai entendu parler. Une pratique écœurante. "

C'était plus que cela : on citait des pères qui jetaient leur fille dans un puits en espérant que leur femme leur donnerait un fils la fois suivante.

Un bébé par famille était quasiment la loi en Chine populaire et comme la plupart des lois en pays communiste, celle-ci était appliquée impitoyablement. On laissait souvent un bébé non autorisé venir à terme mais au moment de la naissance, sitôt qu'apparaissait le sommet de la tête du nouveau-né, l'obstétricien ou la sage-femme prenait une seringue remplie de formaldéhyde, la plantait dans la fontanelle et appuyait sur le piston.

Sans être qualifiée de politique gouvernementale officielle, la pratique l'était néanmoins. Alice, la sour de Nomuri, était elle-même gynécologue-obstétricienne diplômée de l'université de Californie à Los Angeles, et il savait qu'elle risquerait la prison pour moins que ça : elle aurait préféré

aussi barbare et serait prête à tirer au pistolet sur celui qui oserait lui ordonner une telle chose. Malgré tout, certains bébés de sexe féminin arrivaient à y échapper, et ils étaient souvent abandonnés pour être adoptés dans la majorité des cas par des Occidentaux, puisque les Chinois n'avaient pas besoin de ces filles. Si l'on avait infligé ce sort à des juifs, on aurait crié au génocide, mais des Chinois, ce n'était pas ce qui manquait... Pourtant, poussée à l'extrême, cette méthode mènerait à leur extinction, mais ici on parlait juste de contrôle des naissances. " Le jour viendra où la culture chinoise saura de nouveau reconnaître la valeur des femmes, Ming. C'est sûr.

- Je suppose, concéda-t-elle, pas totalement convaincue. Comment les femmes sont-elles traitées au Japon ? "

Nomuri se permit un rire. " La question est plutôt comment elles nous traitent, et ce qu'elles daignent supporter de nous !

- Vraiment ?

- Oh oui. Ma mère a dirigé la maisonnée jusqu'à sa mort.

- Intéressant. tes-vous croyant ? " Pourquoi cette question ? se demanda Nomuri. "Je n'ai jamais pu me décider entre shintoïsme et bouddhisme zen ", répondit-il, sincère. Il avait certes reçu le baptême méthodiste mais avait depuis bien des années abandonné le christianisme. Au Japon, il avait étudié les religions locales, afin de les comprendre et de mieux s'intégrer ; mais même s'il avait appris beaucoup de choses, aucune n'avait réussi à le séduire ; c'était sans doute la faute de son éducation américaine. " Et vous?

- Un moment, j'ai été tentée par le Falun Gong, mais jamais sérieusement.

J'ai un ami qui s'y est engagé à fond. Il est en prison aujourd'hui.

- Ah, c'est triste. " Nomuri compatit tout en se demandant si cet ami avait été proche. Le communisme restait un système de croyance jaloux de ses prérogatives et fort intolérant vis-à-vis de la concurrence. La religion baptiste était la dernière mode, surgie d'un coup comme par miracle. Nomuri estima qu'elle avait été diffusée gr,ce à Internet, un média que les rites protestants américains, surtout les baptistes et

les mormons, avaient exploité d'abondance ces derniers temps. Jerry Falwell était en 134

train d'installer ici une tête de pont religieuse et/ou idéologique.

Remarquable... quoique. Le problème avec le marxisme-léninisme, et apparemment aussi avec le maoïsme, c'est qu'ils ne savaient pas offrir à

l'homme humaine ce qu'elle désirait. Et les petits chefs communistes n'y pouvaient pas grand-chose. Du reste, le Falun Gong n'était même pas une religion, pas au sens où l'entendait Nomuri, mais pour une raison qui lui échappait, il avait inquiété les dirigeants chinois au point qu'ils lui étaient tombés dessus comme s'il s'était agi d'un authentique mouvement politique contre-révolutionnaire. Il avait entendu dire que les dirigeants condamnés passaient un sale moment dans les prisons locales.

L'idée n'avait rien de bien agréable. Certaines des tortures les plus vicieuses avaient été inventées dans ce pays où la valeur de la vie humaine était bien moindre que chez lui, se rappela Chet. La Chine était un pays très ancien à la culture très ancienne mais par bien des aspects, ces gens auraient aussi bien pu être des Klingons, tant leurs valeurs différaient de celles dont avait été nourri Chester Nomuri.

" En fait, je ne suis pas très porté sur les convictions religieuses, reconnut-il.

- Convictions ? interrogea Ming.

- La foi, crut-il bon de rectifier. Mais parlons d'autre chose... avez-vous un homme dans votre vie ? Un fiancé, peut-être ? " Soupir. " Non, pas depuis un bout de temps.

- Vraiment ? «a m'étonne, observa-t-il avec une galanterie étudiée.

- Je suppose que nous sommes différentes des Japonaises ", admit la jeune femme, avec une touche de tristesse dans la voix.

Nomuri prit le flacon et leur reversa à tous les deux un peu de mao-tai. "

Eh bien, en attendant, fit-il avec un sourire et un sourcil arqué, je vous propose de trinquer à notre amitié.

- Merci, Nomuri-san.

- Je vous en prie, camarade Ming. " Il se demanda si cela prendrait du temps. Peut-être pas, en fin de compte. On pourrait alors passer aux choses sérieuses.

7 Pistes en cours

C'...TAIT le genre de coïncidence qui avait fait la renommée universelle du travail de police. Provalov appela le qG de la milice et comme il enquêtait sur un homicide, on lui passa le chef de la Brigade criminelle de Saint-Pétersbourg, un capitaine. quand il informa celui-ci qu'il recherchait des ex-Spetsnaz, le capitaine se souvint de la réunion matinale où deux de ses hommes avaient signalé la découverte de deux corps portant peut-être des tatouages de Spetsnaz, et cela lui suffit à basculer l'appel sur ses collègues.

"Vraiment? L'attentat au lance-missiles, à Moscou? demanda Evgueni Petrovitch Ustinov. qui était la victime, au juste ?

- La cible principale s'est révélée être Gregory Filipovitch Avseïenko.

C'était un souteneur, indiqua Provalov à son collègue du Nord. Les autres victimes étaient son chauffeur et une de ses filles, mais elles n'étaient pas directement visées. "

Cela allait sans dire : on ne se servait pas d'un lance-missiles pour liquider un chauffeur et une pute.

" Et vos sources vous disent que ce sont deux ex-Spetsnaz qui auraient tiré ?

- Exact. Et qu'ils ont pris l'avion pour Saint-Pétersbourg peu après.

- Je vois. Eh bien, de notre côté, nous avons repêché hier dans la Neva deux individus correspondant à votre signalement : 136

pas loin de la quarantaine tous les deux, et tous les deux tués d'une balle dans la nuque.

- Pas possible ?

- Oui. Nous avons relevé leurs empreintes. On attend les données du fichier central de l'armée pour les corréler. Mais ça risque d'être long.

- Laissez-moi voir ce que je peux faire, Evgueni Petrovitch. Voyez-vous, sur les lieux, se trouvait également Sergueï Nikolaïevitch Golovko, et nous redoutons qu'il ait été en fait la véritable cible des

terroristes.

- Ce serait bien ambitieux de leur part, observa Ustinov, froidement. Peut-

être que nos amis de la place Dzerjinski peuvent faire accélérer leurs abrutis des archives ?

- Je les appellerai pour voir, promit Provalov.

- Bien. Autre chose ?

- Un autre nom : Suvorov, Klementi Ivanovitch, censément ex-agent du KGB

mais c'est tout ce que j'ai pour le moment. Est-ce que le nom vous dit quelque chose ? " On aurait presque pu l'entendre hocher la tête au bout du fil, nota Provalov.

" Niet, jamais entendu parler, répondit l'inspecteur tout en notant le nom.

Le rapport ?

- Mon informateur pense qu'il est l'instigateur du crime.

- Je vais vérifier dans nos archives, voir si on a quelque chose sur lui.

Un ancien du "Sabre et du Bouclier", hein ? Combien de ces gardiens de l'...

tat ont-ils mal tourné ? demanda le flic de Saint-Pétersbourg, pour la forme.

- Un certain nombre, reconnut son confrère de Moscou, avec une grimace.

- Votre AvseÔenko... du KGB, lui aussi ?

- Affirmatif. Il aurait dirigé l'...cole des Moineaux. " L'information fit se marrer Ustinov. " Oh, un maquereau formé par l'...tat. Merveilleux. Bien, les filles ?

- Adorables, confirma Provalov. Largement au-dessus de nos moyens.

- Un homme, un vrai, n'a pas besoin de payer pour ça, Oleg

Gregorievitch, nota le flic de Saint-Pétersbourg.

- C'est vrai, mon ami. Du moins, pas tout de suite, en tout cas, ajouta Provalov.

137

- C'est ma foi vrai ! " Un rire. " Vous me tenez au courant de vos résultats ?

- Oui, je vous faxe mes notes.

- Excellent. Je ferai de même de mon côté ", promet Usti-nov. Dans la police criminelle, tous les flics du monde se tenaient les coudes. Aucun pays ne récompense le meurtre à titre personnel. Les ...tats se réservent ce privilège.

Dans son sinistre bureau moscovite, l'inspecteur Provalov passa plusieurs minutes à consigner ses notes. Il était trop tard pour téléphoner au RVS et leur demander de secouer un peu leur service des archives. Mais il se promit de le faire le lendemain à la première heure. Puis vint le moment de partir. Il saisit son pardessus au portemanteau et descendit récupérer sa voiture de fonction. Il se rendit dans un bar proche de l'ambassade américaine, le Boris Godounov, un troquet chaleureux et sympathique. Il n'était pas installé depuis cinq minutes quand une main familière se posa sur son épaule.

" Salut, Michka, dit Provalov sans se retourner.

- Tu sais, Oleg, ça fait du bien de voir que les flics russes sont comme les Américains.

- Vous faites pareil à New York ?

- Je veux, mon neveu, confirma Reilly. Après une longue journée à traquer les malfrats, quoi de mieux que deux ou trois verres avec tes potes ? "

L'agent du FBI fit signe au patron de les servir comme d'habitude : vodka-soda. " Sans compter qu'on abat aussi du vrai boulot dans ce genre d'endroit. Alors, du nouveau dans l'affaire du mac ?

- Oui, on a peut-être retrouvé les deux auteurs du massacre de Saint-Pétersbourg. Morts. " Provalov descendit sa vodka cul sec, puis fournit les détails à l'Américain avant de conclure : " Ton avis ?

- Soit une punition, soit une précaution, vieux. J'ai déjà vu ça chez nous.

- Précaution?

- Ouais, je l'ai vu faire à New York. La mafia a éliminé Joey Gallo, en public, et ils voulaient signer leur acte, alors ils ont engagé un tueur pour se charger du boulot, mais le pauvre bougre s'est fait liquider à son tour. Précaution, Oleg. Comme ça,

138

le sujet ne risque pas de balancer l'identité de ses commanditaires. Le second tireur s'est éclipsé tranquillement, on ne l'a jamais retrouvé. Ou il pourrait s'agir d'une punition : celui qui les a payés pour faire le boulot les a liquidés parce qu'ils s'étaient trompés de cible. ¿ toi de choisir, vieux.

- Bref, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît. "

Reilly acquiesça. " Ouais. Enfin, ça te donne toujours de nouvelles pistes à explorer. Peut-être que tes deux tireurs auront parlé à quelqu'un. Merde, ils tenaient peut-être même un journal, va savoir... " C'était comme de balancer un caillou dans une mare. Dans une affaire comme celle-ci, les vagues ne cessaient de s'étendre. Contrairement à un petit crime conjugal bien tranquille, où le mec descend sa femme parce qu'elle court le guilledou, ou qu'elle lui a servi son dîner en retard, puis vient se confesser en pleurant comme un veau. De la même manière, ce crime avait fait beaucoup de bruit, or c'était bien souvent ceux qu'on élucidait parce que tout le monde en parlait, et forcément, dans le lot, il y avait des gens qui savaient des choses utiles. Il suffisait d'envoyer des gars sur le terrain user leurs semelles et sonner aux portes jusqu'à ce qu'on ait obtenu ce qu'on voulait. Ces flics russes n'étaient pas idiots. Ils manquaient peut-être un peu de cet entraînement qui pour Reilly allait de soi, mais sinon, ils avaient de bonnes réactions, et en définitive, si on suivait la bonne méthode, on finissait toujours par élucider les affaires, parce que dans l'autre camp, ils n'étaient pas si malins. Les plus malins n'enfreignaient pas la loi d'une manière si flagrante. Non, le crime parfait était celui qu'on ne découvrait jamais, où l'on ne retrouvait jamais le corps de la victime, les fonds détournés par une malversation, ou les traces du passage d'un espion. Une fois qu'on savait qu'un crime avait été commis, on avait déjà un point de départ, et c'était comme de détricoter un pull : quand on tirait, tout venait très vite.

" Dis-moi, Michka, qu'est-ce qu'ils valaient, vos adversaires de la mafia, à New York ? " demanda Provalov en attaquant son deuxième verre.

Reilly l'imita. " C'est pas comme dans les films, Oleg. Ce sont de petits malfrats. Ils sont incultes. Certains sont même de vrais cons. Leur seul atout était jadis qu'ils ne parlaient pas, ils

139

appelaient ça • amena, la loi du silence. Ils se sacrifiaient et ne coopéraient jamais. Mais les temps ont bien changé. Les immigrés de Sicile se sont éteints et la nouvelle génération s'est ramollie... pendant qu'on s'endurcissait. Il est bien plus tentant de faire trois ans que de s'en taper dix derrière les barreaux. Sans compter que l'organisation est partie à vau-l'eau. Ils ont cessé de s'occuper des familles quand le père était au trou, et ça, ça flanque un coup au moral. Alors, ils se sont mis à nous causer. Et puis on a fait des progrès, de notre côté, avec la surveillance électronique... aujourd'hui on parle ouvertement d'"opérations spéciales", alors qu'avant, on se faisait traiter de "plombiers"... il faut dire qu'on oubliait parfois de demander un mandat. Bref, des les années soixante, un parrain de la mafia ne pouvait plus aller pisser un coup sans qu'on entende le bruit de la chasse.

- Et ils n'ont jamais riposté ?

- Tu veux dire nous chercher des noises ? Se payer un agent du FBI ? "

L'idée fit sourire l'Américain. " Oleg, personne, absolument personne ne se frotte au FBI. Depuis toujours, et même encore maintenant aujourd'hui, on nous considère comme la main droite de Dieu en personne, et ceux qui voudraient nous chercher des crosses le sentiraient passer. Du reste, ça ne s'est jamais produit, mais les malfrats le redoutent toujours. On arrange parfois un peu les règles mais sans jamais vraiment les enfreindre - du moins, pas à ma connaissance. Mais si tu menaces un truand de représailles graves s'il franchit la ligne, il y a des chances qu'il te prenne au sérieux.

- Pas ici. Ils ne nous respectent pas à ce point.

- Eh bien, il vous faudra le susciter, ce respect, Oleg. " Et c'est vrai que ce n'était pas plus compliqué que ça, comme concept, même si sa mise en application, Reilly en était bien conscient, risquait de ne pas être aussi simple. Est-ce que ça exigerait que les flics d'ici sortent de temps en temps de leur réserve pour faire comprendre aux truands qu'on ne

rigolait pas avec le crime de lèse-majesté ? Cela faisait partie intégrante de l'histoire de l'Amérique, songea l'agent du FBI. qu'il s'agisse de shérifs de l'Ouest comme Wyatt Earp, Bat Masterson ou Wild Bill Hickock, de rangers comme Lone Wolf Gonzales ou de marshals comme Bill Tilghman et Billy Threepersons, les

140

flics de ce temps-là veillaient moins à faire respecter la loi qu'à

l'incarner par leur seule dégain. En Russie, on ne trouvait pas de policier de légende équivalent. Peut-être qu'il leur en faudrait un. Cela faisait partie de l'héritage de tous les flics d'Amérique, et à force de regarder les westerns et les séries télévisées, ses concitoyens étaient imprégnés de l'idée qu'enfreindre la loi risquait de faire débarquer ce genre de personnage dans leur existence, et qu'ils n'avaient rien à y gagner. Le FBI s'était développé à une époque de recrudescence de la criminalité, pendant la Grande Dépression, et il avait su exploiter la tradition du western avec les méthodes et la technologie modernes pour créer sa propre mystique institutionnelle. Cela avait nécessité d'arrêter un paquet de criminels et d'en descendre également un certain nombre en pleine rue.

En Amérique, on voyait dans le flic un personnage légendaire qui ne se contentait pas de faire respecter la loi mais qui protégeait aussi la veuve et l'orphelin. Ce genre de tradition n'existait pas ici. La développer résoudrait pas mal de problèmes de l'ex-Union soviétique. S'il en subsistait une ici, elle était plus d'oppression que de protection. Pas de John Wayne, pas de Melvin Purvis dans le cinéma russe, et la culture de ce pays en pâtissait. Même si Reilly aimait bien y travailler, même s'il avait fini par apprécier ses homologues russes, il avait parfois l'impression d'avoir été largué dans une décharge avec ordre de la rendre aussi nette que les rayons d'une boutique de luxe. Tous les ingrédients étaient là, mais les organiser faisait paraître trivial le nettoyage par Hercule des écuries d'Augias. Oleg avait certes la motivation et les dons nécessaires, mais cette tâche le dépassait. Reilly n'aurait pas voulu être à sa place, néanmoins il devait l'aider de son mieux.

Le Russe reprit : " Je ne t'envie pas tellement, Michka, mais j'aimerais bien que nos forces jouissent du même statut que dans ton pays.

- «a ne s'est pas fait tout seul, Oleg. C'est le fruit de beaucoup d'années de travail et d'un tas de types bien. Peut-être que je devrais te montrer un film de Clint astwood...

- L'Inspecteur Harry? Je l'ai vu." Distrayant, songea le Russe, mais pas franchement réaliste.

141

" Non. Pendez-les haut et court. L'histoire d'un marshal, du temps du Far West, à l'époque où les hommes étaient de vrais hommes et où les femmes étaient reconnaissantes. En fait, ce n'est même pas vrai. Il n'y avait pas tant de crimes que ça au Far West. "

La remarque amena le Russe à lever les yeux, surpris.

" Alors, pourquoi tous les films racontent-ils le contraire ?

- Oleg, les films doivent être excitants, or il n'y a rien de bien excitant à regarder pousser le blé ou paître des troupeaux. L'Ouest américain a été

colonisé en majorité par des anciens combattants de la guerre de Sécession.

«a avait été un conflit dur et cruel, mais celui qui avait survécu à la bataille de Shiloh n'était pas homme à se laisser intimider par un rigolo à

cheval, armé ou pas. Un prof à l'université d'Oklahoma a même écrit un bouquin là-dessus, il y a une vingtaine d'années. Il a épluché les archives et découvert qu'en dehors de quelques fusillades dans les saloons - les flingues et le whisky, ça fait un mélange détonant, pas vrai ? - il n'y avait pas tant de criminalité que ça au Far West. Les habitants étaient capables de se défendre tout seuls, et les lois étaient plutôt strictes -

il n'y avait pas des masses de récidivistes - mais en définitive, les gens avaient des fusils et ils savaient s'en servir, et ça, c'est extrêmement dissuasif pour les mauvais garçons. quand t'y réfléchis, un flic risque moins de te flinguer qu'un honnête citoyen énervé. Il a pas envie de se carrer toute la paperasse s'il peut l'éviter, pas vrai ? " L'Américain rigola, but un coup.

" De ce côté, on est pareils, Michka, convint Provalov.

- Et, tiens en passant, tous ces duels au pistolet qu'on voit dans tous les films... Le type qui tire, à peine a-t-il dégainé. Si ça s'est déjà

produit, je n'en ai jamais entendu parler. Non, tout ça, c'est des

conneries hollywoodiennes. Tu peux pas dégainer et tirer avec précision en faisant comme ça. Sinon, on nous l'aurait appris, à quantico. Hormis pour ceux qui s'entraînent pour des exhibitions, des numéros de cirque ou des tournois -mais là, l'angle et la distance sont toujours les mêmes -, c'est tout bonnement impossible.

- T'en es s'r ? " Les légendes ont la vie dure, surtout chez un flic plutôt pas con mais qui a vu sa dose de westerns.

142

" J'étais instructeur principal dans ma division et je peux te dire que j'étais pas foutu d'y arriver.

- T'es bon tireur, pas vrai ? "

Reilly acquiesça avec une modestie inhabituelle. " Pas mauvais, admit-il.

Pas mauvais du tout. " Il y avait moins de trois cents noms au tableau de l'Académie du FBI identifiant ceux qui avaient réussi un sans-faute à

l'épreuve de tir du concours de sortie. Mike Reilly était du nombre. Il avait été en outre directeur adjoint des forces de l'ordre du SWAT1, lors de sa première affectation, à Kansas City, avant de rejoindre les joueurs d'échecs du service de lutte contre la mafia.

Il avait un peu l'impression de se balader tout nu sans son fidèle SW 1076

automatique, mais c'était la vie au service diplomatique du FBI, se dit l'agent. Et puis, la vodka était bonne et il y prenait goût. De ce côté, la plaque " CD " sur sa voiture aidait beaucoup. C'est que les flics d'ici distribuaient facilement les contredanses. Dommage qu'ils n'aient pas la même efficacité vis-à-vis de la grande criminalité.

" Donc, en résumé, notre ami le souteneur était sans doute la cible principale ?

- Oui, je pense que c'est probable, mais pas encore tout à fait certain. "

Il haussa les épaules. " Mais on garde l'hypothèse Golovko. Après tout, observa Provalov après une grande lampée de vodka, ça nous permet d'avoir un sérieux coup de main des autres services. "

Reilly ne put qu'en rire. " Oleg Gregorievitch, pour ce qui est de savoir naviguer dans la bureaucratie, je n'ai pas de leçon à te donner. Je n'aurais pas pu mieux faire ! " Sur quoi, il fit signe au barman. La prochaine tournée serait pour lui.

Internet devait être la meilleure invention en matière d'espionnage, estima Mary Patricia Foley. Elle bénissait également le jour où elle avait recommandé personnellement Chester

1. Spécial Weapons and Tactics, l'équivalent américain de nos CRS

143

Nomuri à la direction des opérations. Ce petit Niseil avait déjà quelques jolis succès à son actif pour un gars de moins de trente ans. Il avait fait un boulot superbe au Japon, et s'était immédiatement porté volontaire pour l'opération Gengis à Pékin. Sa couverture d'agent commercial chez NEC

n'aurait pas pu mieux convenir aux exigences de la mission, et il semblait s'y trouver comme un poisson dans l'eau. La partie la plus facile, apparemment, était de faire sortir les informations.

Six ans plus tôt, la CIA était allée faire un tour dans la Silicon Valley (sous un prête-nom, évidemment) pour commander chez un fabricant de modems une petite série de modèles très spéciaux. En fait, pour beaucoup, il aurait paru plutôt longuet vu que son temps de connexion était de quatre à

cinq secondes plus long que la normale. Mais ce qu'on ne pouvait pas deviner, c'est que les quatre dernières secondes de grésillement ne représentaient pas un banal bruit blanc électronique mais le signal de couplage d'un système de cryptage qui, intercepté par une oreille indiscreète, donnait effectivement l'impression d'un bruit aléatoire. Donc, tout ce que Chester avait à faire, c'était préparer son message et le transmettre. Par mesure de sécurité supplémentaire, les messages étaient recryptés à l'aide d'un système à clef de 256 bits conçu tout spécialement à la NSA et ce double chiffrement était si complexe que même les batteries de superordinateurs de cette agence ne pouvaient le craquer qu'avec difficulté et encore, après un temps de calcul long et coûteux. Ensuite, il suffisait de déposer un nom de domaine quelconque et de prendre un abonnement auprès d'un des nombreux fournisseurs d'accès. Le système pouvait même être utilisé pour des transmissions directes d'ordinateur à

ordinateur - en fait, c'était son application d'origine, et même si

l'adversaire avait installé une bretelle sur la ligne, il lui faudrait un génie mathématique et le plus gros superordinateur de chez Sun Microsystems pour commencer à décrypter le message.

Lian Ming, lut Mary Pat, secrétaire de... Lui ? Pas mal en effet, comme source potentielle. Le plus charmant était que Nomuri évoquait les possibilités sexuelles que sous-entendait le

1. Japonais immigré de la seconde génération (N.d.T.).

144

recrutement ; ce garçon avait quelque chose d'innocent ; il avait dû sans doute rougir en rédigeant cette note, se dit la directrice adjointe des opérations de la CIA. Mais il avait néanmoins évoqué la chose parce qu'il était la franchise même dans tout ce qu'il faisait. Il était temps de lui accorder une promotion assortie d'une augmentation de salaire. Elle en prit note sur un Post-it à coller sur son dossier. James Bond-san, songea-t-elle avec un rire. La partie la plus facile était la réponse : APPROUV....

AGISSEZ. Elle n'avait pas besoin d'ajouter " avec précaution ". Nomuri savait se tenir en mission, ce qui n'était pas toujours le cas des jeunes agents. Puis elle décrocha le téléphone et appela son mari sur la ligne directe.

" Ouais, chérie ? dit le directeur du renseignement.

- Occupé ? "

Ed Foley savait que ce n'était pas une question que sa femme posait à la légère. "Jamais trop occupé pour toi, bébé. Descends. " Et il raccrocha.

Le bureau du directeur de la CIA est relativement long et étroit, avec des baies du sol au plafond qui donnent sur les bois et le parking réservé aux visiteurs de marque. Derrière, ce sont les arbres dominant la vallée du Potomac et l'autoroute George-Washington, et pas grand-chose d'autre.

L'idée que quelqu'un ait pu avoir une vue directe sur une partie quelconque de cet immeuble (sans parler du bureau du patron) aurait causé de sérieuses brûlures d'estomac aux responsables de la sécurité. Ed quitta des yeux sa paperasse quand sa femme entra et vint s'asseoir dans le fauteuil en cuir en face de son bureau.

" Bonnes nouvelles ?

- Encore meilleures que le livret scolaire d'Eddie ", répondit-elle avec ce sourire doux et sexy qu'elle réservait exclusivement à son époux. Et il fallait qu'elles soient bonnes. Edward Foley Junior faisait des étincelles à l'école polytechnique Rensselaer de New York, tout comme dans l'équipe de hockey qui s'illustrait presque toujours en championnat national. Le petit Ed allait peut-être décrocher une place dans l'équipe olympique, même s'il excluait une carrière de hockeyeur professionnel : il gagnerait trop bien sa vie comme ingénieur informatique pour perdre son 145

temps avec un objectif si dérisoire. " Je crois en effet qu'on pourrait tenir le bon bout.

- quoi donc, chérie ?

- quelque chose comme la secrétaire particulière de Fang Gan. Nomuri essaie de la recruter et d'après lui ça s'annonce plutôt bien.

- Gengis ", observa Ed. Ils auraient dû choisir un autre nom, mais à la différence de la majorité des opérations de l'Agence, celui-ci n'avait pas été généré par un ordinateur du sous-sol. En fait, on n'avait pas appliqué

cette mesure de sécurité pour la simple raison que personne ne s'était attendu à ce que la mission donne le moindre résultat. La CIA n'avait jamais infiltré d'agent dans les rouages du pouvoir de la Chine communiste.

¿ tout le moins, pas au-dessus du rang de capitaine de l'Armée populaire de libération. C'était à cause des problèmes habituels : d'abord, il leur fallait recruter un Chinois de souche et la CIA n'avait guère rencontré de succès de ce côté ; ensuite, l'agent en question devait être parfaitement doué pour les langues et avoir la capacité à se fondre dans la culture locale. Pour tout un tas de raisons, ça n'était jamais arrivé. Et puis Mary Pat avait suggéré d'essayer Nomuri. Sa société traitait beaucoup d'affaires en Chine, après tout, et le jeune agent avait de l'initiative. C'est ainsi qu'Ed avait donné son accord, sans trop escompter de résultats. Mais une fois encore, son épouse s'était révélée avoir de meilleures intuitions que lui. Nombreux étaient ses collègues¹ à estimer que Mary Pat Foley était le meilleur officier que l'Agence ait eu depuis vingt ans, et elle était bien décidée à leur donner raison. " quels risques, pour Chet ? "

Mary Pat hocha la tête. " Il reste près de la source mais il sait être

prudent et son matériel de transmission est le meilleur dont nous disposions. Sauf attaque de front, du genre on te ramasse parce qu'on n'aime pas ta coupe de cheveux, il ne devrait pas rencontrer de problème.

quoi qu'il en soit... " Elle lui tendit la retranscription du message venu de Pékin.

Le directeur le lut trois fois avant de le lui rendre. " Ma foi, s'il a envie de coucher... ce n'est peut-être pas très habile, chérie. Pas très bon de se lier à ce point avec son agent...

- Je sais bien, Ed, mais on joue les cartes qu'on a reçues...

146

Et si on fournit à la nana un ordinateur comme celui qu'utilisé Chet, elle ne devrait pas trop craindre non plus pour sa sécurité, pas vrai ?

- Sauf s'ils envoient quelqu'un démonter la bécane, nota Foley, qui réfléchissait tout haut.

- Oh, bon Dieu, Ed, même nos meilleurs cerveaux se chope-raient une putain de migraine pour piger comment marche le truc. J'ai dirigé personnellement le projet, tu as oublié ? Si je te dis qu'il n'y a rien à craindre.

- Relax, chérie... " Le directeur leva la main. quand Mary employait ce genre de langage, c'est que l'affaire lui tenait à cour. " Ouais, je sais, le truc est s'r, mais je suis le mec anxieux et toi la cow-girl, tu te souviens ?

- OK, mon lapin en sucre. " Le tout dit avec le sourire habituel de séduction complice.

" Tu lui as déjà donné le feu vert ?

- C'est mon agent, Eddie. "

Hochement de tête résigné. C'était injuste qu'il soit obligé de bosser avec son épouse. Mais il ne l'emportait pas non plus dans les discussions domestiques. " D'accord, chérie. C'est ton opération, tu t'en occupes, mais...

- Mais quoi ?

- Mais on remplace le nom Gengis. Dès que cette histoire est en route, on passe à un cycle de remplacement mensuel. Ce terme-ci a des connotations manifestes, or on se doit de garder une sécurité maximale. "

Elle ne pouvait qu'être d'accord. Lorsqu'ils travaillaient sur le terrain, ils avaient dirigé un agent connu dans la légende de la CIA sous le nom de code Cardinal, le colonel Mikhaïl Semyonovich Filitov, qui avait travaillé

au Kremlin pendant plus de trente ans, leur fournissant des informations d'une valeur inestimable sur tout ce qui concernait les armées soviétiques, sans compter quelques renseignements politiques de première importance.

Pour des raisons bureaucratiques perdues dans les brumes du temps, le Cardinal n'était pas considéré comme un agent infiltré, ce qui l'avait sauvé de la trahison d'Aldrich Ames qui avait dénoncé une douzaine de citoyens soviétiques travaillant pour les ...tats-Unis. Pour Ames, le prix de la trahison

147

était d'environ cent mille dollars par nom donné. Le couple Foley avait regretté qu'on lui ait laissé la vie sauve, mais ils n'avaient pas à se substituer à la justice¹.

" D'accord, Eddie, changement mensuel. Tu es toujours tellement prudent. Tu appelles ou c'est moi ?

- On va attendre qu'elle nous donne quelque chose d'utile avant de tout bouleverser, mais d'accord, changeons le nom Gengis. L'allusion à la Chine est par trop évidente.

- OK. " Sourire espiègle. Puis de suggérer : " qu'est-ce que tu dirais de Sorge en attendant ? " Richard Sorge, l'un des plus grands espions de tous les temps, un Allemand qui avait travaillé pour les Soviétiques et sans doute aussi l'homme qui avait empêché Hider de gagner sur le front de l'Est contre Staline. Bien que le sachant, le dictateur soviétique n'avait pas levé le petit doigt pour lui éviter l'exécution. " La gratitude, avait dit un jour Iosif Vissarionovitch, est une maladie de chien. "

Le directeur du renseignement acquiesça. Sa femme avait un sens de l'humour développé, surtout quand elle l'appliquait au travail. " ¿ ton avis, quand saurons-nous si elle est prête à jouer le jeu j*

- ¿ peu près dès que Chet l'aura sautée, je suppose.

- Mary, est-ce que tu as déjà...

- En mission ? Ed, c'est une affaire d'homme, pas de nana, lui dit-elle avec un sourire éclatant tandis qu'elle récupérait ses papiers avant de regagner la porte. Sauf avec toi, mon lapin en sucre. "

Le DC-10 d'Alitalia se posa avec un quart d'heure d'avance par suite de vents favorables. Le cardinal Renato DiMilo en fut si ravi qu'il murmura une prière de reconnaissance. Appartenant de longue date à la diplomatie vaticane, il avait l'habitude des vols interminables, mais cela ne voulait pas dire qu'il les appréciait. Il portait son costume noir et rouge (la pourpre cardinalice) qui ressemblait plus à un uniforme officiel, et pas vraiment confortable, en plus, bien que taillé sur mesure dans une des 1. Cf. Le Cardinal du Kremlin, Albin Michel, 1989.

148

meilleures boutiques de Rome. L'un des inconvénients de son statut à la fois clérical et diplomatique était qu'il n'avait pu se mettre à l'aise pendant le vol, mais il avait au moins pu se débarrasser de ses chaussures

- pour s'apercevoir que ses pieds avaient gonflé : les renfiler n'avait pas été une sinécure. Ce qui avait suscité un soupir (plutôt qu'un juron) alors que l'appareil roulait vers l'aérogare. L'hôtesse de l'air l'avait aidé à

rejoindre la porte avant pour lui permettre de descendre le premier. L'un des avantages de son statut était qu'il n'avait qu'à brandir son passeport diplomatique au contrôle d'immigration ; dans le cas présent, un haut fonctionnaire du gouvernement chinois était là pour l'accueillir au bout de la piste.

" Bienvenue dans notre pays, dit-il, la main tendue.

- Je suis ravi d'être ici ", répondit le cardinal, notant que ce communiste athée ne baisait pas son anneau, comme l'exigeait le protocole. Enfin, le christianisme en général et le catholicisme en particulier n'étaient pas vraiment en odeur de sainteté en Chine populaire... Mais si les communistes chinois voulaient entrer dans le monde civilisé, alors il leur faudrait accepter la représentation du Saint-Siège, point final. Du reste, le cardinal comptait bien faire son travail pastoral et, qui sait, peut-être réussir à en convertir un ou

deux. On avait vu plus étrange et l'...glise catholique, apostolique et romaine avait su mater des ennemis autrement formidables.

Avec un signe de la main et une petite escorte, le sous-ministre mena son distingué visiteur par une coursi ve jusqu'à l'emplacement o ù la voiture officielle et leur convoi attendaient.

" Comment s'est passé votre vol ? demanda le sous-fifre.

- Un peu longuet mais pas désagréable. " Réponse de circonstance. Les diplomates devaient toujours faire comme s'ils adoraient prendre l'avion, alors même que les équipages trouvaient lassants des trajets de cette longueur. C'était le boulot du fonctionnaire d'observer le nouvel ambassadeur du Vatican, de voir comment il se comportait, avec quelle curiosité il regardait par les fenêtres de la voiture, même si dans ce cas, il ne se démarquait guère des autres diplomates prenant leur premier poste à Pékin. Ils traquaient les différences : la forme des b,timents était inédite pour eux, tout comme la couleur des bri-149

ques : ils en scrutaient les détails de près, puis de loin, pour constater à quel point des choses qui étaient en gros les mêmes devenaient d'autant plus fascinantes par leurs différences somme toute microscopiques quand on les examinait d'un oil objectif.

Il leur fallut vingt-huit minutes pour arriver à la résidence-ambassade.

C'était un b,timent ancien qui datait du début du siècle précédent, jadis la (vaste) résidence d'un missionnaire méthodiste américain - qui de toute évidence aimait ses aises capitalistes, nota le fonctionnaire - avant de connaître plusieurs reconversions dont, avait-il appris la veille, celle en bordel pour le quartier des ambassades dans les années 1920-1930, parce que les diplomates aussi aimaient bien leurs aises. Avec pour pensionnaires des Chinoises ou des Russes qui prétendaient toutes être de vieille noblesse tsariste, c'est du moins ce qu'il avait entendu dire. Après tout, il est vrai que les Occidentaux adoraient sauter des baronnes ou des comtesses, comme si elles avaient des organes différents... «a, il le tenait d'un des archivistes du ministère qui s'intéressait à ce genre de détail. Les manies personnelles du président Mao n'étaient pas archivées mais son go òt de toujours pour la défloration des gamines de douze ans était bien connu au ministère des Affaires étrangères. Tous les grands de ce monde avaient leurs manies bizarres ou dégo òtantes, le jeune fonctionnaire le savait bien. Aux grands hommes les grandes aberrations.

La voiture s'arrêta devant la vieille maison à charpente en bois : un

policier en uniforme ouvrit la porte au dignitaire du Vatican, il le salua même, ce qui lui valut un hochement de tête du prélat coiffé d'une calotte rouge rubis.

Sous le porche attendait un autre étranger, monseigneur Franz Schepke, sous-chef de mission diplomatique. C'était en général la personne qui s'occupait vraiment des affaires pendant que l'ambassadeur - le plus souvent nommé pour des raisons politiques - régnait surtout dans son bureau. Ils ne savaient pas encore si tel serait le cas ici.

Schepke avait ce côté très allemand de ses ancêtres : grand, sec, des yeux gris-bleu insondables, et un merveilleux don pour les langues qui lui avait permis non seulement de maîtriser les arcanes de la langue chinoise mais également le dialecte local et

150

son accent. Au téléphone, on pouvait confondre cet étranger avec un membre du parti, ce qui ne laissait pas de surprendre les fonctionnaires locaux guère habitués à voir des étrangers capables de parler le chinois, et encore moins de le maîtriser parfaitement.

L'Allemand, nota le fonctionnaire chinois, baisa l'anneau de son supérieur.

Puis le cardinal lui serra la main et étreignit son jeune prêtre. Ils se connaissaient sans doute. Le cardinal DiMilo conduisit Schepke vers son escorte et fit les présentations. Ils s'étaient déjà vus à de nombreuses reprises, bien s'r, de sorte que le fonctionnaire chinois en conçut surtout l'impression que le nonce apostolique était quelque peu arriéré. On déposa bientôt les bagages dans la résidence et le fonctionnaire chinois regagna sa voiture pour se rendre au ministère des Affaires étrangères où il ferait son rapport de premier contact. Le nonce n'était plus dans sa prime jeunesse, indiquerait-il, un vieux bonhomme pas désagréable, peut-être, mais pas vraiment une lumière. En d'autres termes, l'ambassadeur occidental relativement typique.

¿ peine les deux prélats étaient-ils entrés que Schepke se tapota l'oreille droite avant de parcourir du doigt l'intérieur du bâtiment.

" Partout ? demanda le cardinal.

- Ja, doch ", répondit monseigneur Schepke dans sa langue natale, avant de passer au grec. Non pas le grec moderne, mais le grec classique, celui que parlait Aristote, une langue perpétuée seulement

par une poignée de lettrés à Oxford et dans quelques autres universités occidentales. " Bienvenue, éminence.

- Même les déplacements en avion arrivent à durer trop longtemps. Pourquoi ne pas voyager par mer? La transition d'un point à un autre serait bien plus douce.

- La malédiction du progrès ", suggéra l'Allemand sans grande conviction.

Le vol Rome-Pékin ne durait jamais que quarante minutes de plus que celui de Rome à New York, après tout, mais Renato était un homme d'une autre génération, plus patiente.

- L'homme qui m'a escorté. que pouvez-vous m'en dire ?

151

- Il s'appelle qian. quarante ans, marié, un fils. Il sera notre contact avec les Affaires étrangères. Intelligent, cultivé, mais communiste convaincu, comme son père ", dit Schepke, s'exprimant avec aisance dans une langue apprise bien des années auparavant au séminaire. Son patron et lui savaient que ce dialogue était sans doute enregistré et qu'il allait faire tourner en bourriques les linguistes du ministère des Affaires étrangères.

Enfin, ce n'était pas de leur faute si ces gens étaient incultes.

" Et le b,timent est intégralement c,blé ? demanda DiMilo en se dirigeant vers une desserte sur laquelle trônait une bouteille de vin rouge.

- On doit le supposer, confirma Schepke avec un signe de tête, pendant que le cardinal se servait un verre. J'aurais pu faire scanner le b,timent mais trouver ici des gens fiables n'est pas facile et... " Et ceux capables de faire un nettoyage correct profiteraient de l'occasion pour poser leurs propres micros : qu'ils travaillent pour l'Amérique, l'Angleterre, la France, Israël, tous s'intéressaient à ce que le Vatican pouvait savoir.

Le Vatican était un ...tat indépendant, d'où le statut de diplomate du cardinal DiMilo, même dans un pays où les convictions religieuses étaient mal vues dans le meilleur des cas, et piétinées, dans le pire. Le cardinal Renato DiMilo était dans les ordres depuis un peu plus de quarante ans, dont l'essentiel passé à la nonciature du Saint-Siège. Ses dons pour les langues n'étaient pas inconnus au sein de son service, mais même là ils étaient rares, et plus encore à l'extérieur où les gens

consacraient beaucoup de temps à leur étude. Mais DiMilo les apprenait sans peine et était lui-même surpris de voir les autres incapables d'une telle aisance.

En sus d'être prêtre et diplomate, DiMilo était agent de renseignements -

tous les ambassadeurs sont censés l'être, mais il l'était bien plus que la majorité de ses homologues. L'une de ses missions était de tenir le Vatican (et donc le pape) informé de ce qui se passait dans le monde, pour que le Vatican (et donc le pape) puisse agir, ou du moins exercer son influence dans la bonne direction.

DiMilo connaissait fort bien le pape actuel. Ils étaient déjà amis bien des années avant qu'il ne soit élu souverain pontife -en l'occurrence, pontife signifiait " b,tisseur de pont ", au sens 152

õ le prêtre est censé établir une passerelle entre l'homme et son Dieu DiMilo avait servi le Vatican dans sept pays. Avant la chute de l'Union soviétique, il s'était spécialisé dans les pays d'Europe de l'Est, õ il avait appris à débattre des mérites du communisme avec ses plus vigoureux défenseurs, en général pour leur plus grand inconfort et pour son plus grand amusement. Ici, ce serait différent, estima-t-il. Il n'y avait pas que la vulgate marxiste. La culture même était bien différente. Confu-cius avait défini la place du citoyen chinois deux mille ans auparavant, et cette place était différente de celle qu'enseignait la culture occidentale.

Il y avait certes une place pour les enseignements du Christ, ici comme partout ailleurs, mais le terreau local n'y était pas aussi fertile pour le christianisme. Les autochtones qui découvraient les missionnaires catholiques étaient surtout motivés par la curiosité et, une fois mis en contact avec les Ecritures, ils trouvaient la foi chrétienne encore plus curieuse, tant elle différait des enseignements plus anciens de leur pays.

Même les croyances " normales " plus conformes à l'héritage des traditions chinoises, comme le mouvement spiritualiste oriental connu sous le nom de Falun Gong, avaient été l'objet d'une répression impitoyable. Le cardinal DiMilo se dit qu'en fin de compte il avait échoué dans une des dernières nations paÛennes, une õ le martyr était encore une éventualité pour l'infortuné - ou l'heureux élu, tout dépendait du point de vue. Il but une gorgée de vin en essayant de sentir quelle heure il était pour son corps, sans tenir compte de celle

affichée à sa montre. En tout cas, le vin était bon et lui rappela son pays, un endroit qu'il n'avait jamais vraiment quitté, même à Moscou ou à Prague. Pékin, toutefois... Pékin risquait de s'avérer un défi.

8

Subordonnés et coordonnés

CE n'était pas la première fois pour lui. Dans son genre, c'était une mission passionnante, excitante, et un rien dangereuse, à cause du lieu et de l'heure. Mais c'était surtout un exercice qui faisait travailler la mémoire et le coup d'oeil. Le plus dur était encore de convertir les unités britanniques en système métrique. Les mensurations de la femme idéale étaient censées être 36-24-36, pas 91, 44-60, 96-91, 44...

La dernière fois qu'il s'était rendu dans ce genre d'endroit, c'était dans la galerie marchande de Beverly, à Los Angeles, et c'était pour Maria Castillo, une voluptueuse Latino-Américaine qui avait été ravie de son erreur, quand il avait cru qu'elle faisait 24 de tour de taille et non un bon 27... Avec les femmes, il convenait de se tromper par défaut pour les chiffres et par excès pour les lettres. Si vous preniez un soutien-gorge de taille 36B au lieu de 34C, elle ne vous en voudrait pas, mais si pour le tour de taille vous confondiez 27 et 24, elle l'aurait sans doute mauvaise.

Le stress, se dit Nomuri en hochant la tête, revêtait bien des formes et des tailles. Il n'avait pas envie de se planter parce qu'il voulait que Ming soit son informatrice, mais surtout parce qu'il voulait aussi qu'elle soit sa maîtresse, raison de plus pour ne pas commettre d'impair.

La couleur, c'était le plus facile : rouge. ...videmment. C'était encore un pays où le rouge était une " bonne " couleur, ce qui était parfait parce que le rouge avait toujours été le chok le plus percutant pour les sous-vêtements féminins, la couleur de

154

l'aventure, des gloussements et... de l'immoralité. Et l'immoralité servait ses objectifs tant biologiques que professionnels. Cela dit, il n'était pas au bout de ses peines. Ming n'était pas grande, cinq pieds, pas plus - un mètre cinquante, calcula-t-il en faisant mentalement la conversion. Elle était petite mais pas vraiment menue. On ne connaissait pas vraiment l'obésité en Chine. Les gens ne mangeaient pas trop, sans doute à cause du souvenir persistant d'une époque où la

nourriture était rare et o' c'était tout bonnement impossible. Ming aurait été jugée grosse en Californie, estima Chester, mais c'était simplement sa morphologie. Elle était trapue parce qu'elle était de petite taille, et aucun régime, aucun exercice, aucun maquillage n'y changeraient rien-Bon, alors un soutien-gorge 34B, une culotte taille M, un petit coordonné en soie rouge, quelque chose de féminin... le côté rebelle, outrancier, une babiole qu'elle pourrait contempler seule devant sa glace en riant... avec peut-être un soupir en se découvrant à ce point différente vêtue ainsi, et peut-être un sourire, un de ces curieux sourires rentrés que savent avoir les femmes en de tels moments. Le moment o' vous savez que vous les tenez... et que le reste n'est que formalité.

Le mieux, dans cette boutique, c'était le catalogue, conçu de toute évidence pour des hommes qui voulaient eux-mêmes acheter les articles, même si les attitudes des modèles leur donnaient parfois des airs de lesbiennes siliconées... Fantasmies, inventions. Nomuri se demanda si les modèles existaient réellement ou n'étaient que des créations infographiques. De nos jours, on pouvait faire ce qu'on voulait avec un ordinateur... transformer Rosie O'Donnell en Twiggy, ou démoder Cindy Crawford.

Bon, retour au boulot. C'était peut-être un lieu à fantasmies, mais pas pour tout de suite. OK, de la lingerie sexy. Un truc qui à la fois amuse et excite Ming... et lui avec : c'était la règle du jeu. Nomuri prit le catalogue sur la pile parce qu'il lui était plus facile de juger sur pièces. Il le feuilleta et s'arrêta à la page 26. Une fille noire servait de modèle et le mélange génétique dont elle était issue devait avoir des ingrédients de choix car ses traits auraient attiré aussi bien un membre du

parti nazi

155

qu'Idi Amin Dada. Mieux encore, le coordonné qu'elle portait (soutien-gorge pigeonnant et string) avait la couleur idéale, un rosé pourpre que les Romains avaient jadis baptisé rosé tyrien, la couleur des rayures sur la toge des sénateurs, que son prk et la coutume réservaient aux plus fortunés de la noblesse romaine. Ni vraiment rouge, ni vraiment pourpre. Le soutien-gorge était en satin et Lycra, et il se fermait sur le devant : le système le plus facile à attacher pour une fille et le plus intéressant à détacher pour un garçon, songea-t-il tout en se dirigeant vers les cintres correspondant aux articles. 34B. S'il était trop petit, ce n'en serait que plus flatteur... S ou M, pour le string ? Oh et puis merde, décida-t-il, un de chaque. Par précaution, il prit également un soutien-gorge à motifs triangulaires sans armatures et une petite culotte d'une couleur rouge orangé qui à elle seule aurait suffi à vous damner aux yeux de l'...glise catholique. Sur un coup de tête, il ajouta plusieurs culottes assorties, en se disant qu'elles devaient se salir plus vite que les soutiens-gorge, quoique... Il avait beau être agent de la CIA, il n'en était pas s'r, s'r.

Ce n'était pas le genre de truc qu'on vous enseignait à la Ferme. Il faudrait qu'il fasse un rapport là-dessus. «a ferait marrer MP dans son bureau du sixième à Langley.

Encore un truc, songea-t-il. Du parfum. Les femmes adoraient le parfum. Et sans doute plus encore ici. Toute la ville de Pékin empestait comme une aciérie, entre la poussière de charbon et tous les autres polluants atmosphériques - sans doute comme Pittsburgh au tournant du siècle précédent - et la triste vérité était que les Chinois ne se baignaient pas aussi scrupuleusement que les Californiens, et s'rement pas aussi régulièrement que les Japonais. Donc, un truc qui sente bon...

" Ange de rêve ", c'était le nom. Le parfum existait en vaporisateur, en lotion et autres présentations qui étaient un mystère pour lui mais que Ming saurait élucider, elle, puisque c'était une fille, et que c'était la quintessence des trucs de fille. Donc, il en prit également, en réglant le tout avec sa carte de crédit NEC - ses patrons japonais comprendraient. Il y avait des virées sexuelles soigneusement organisées et chorégraphiées pour emmener les cadres japonais dans

divers lieux d'Asie qui faisaient commerce du sexe. C'était sans doute comme cela que le 156

sida avait débarqué dans l'archipel et pour cela aussi que Nomuri recourait au préservatif en toutes circonstances, sauf pour aller pisser. L'addition se montait à près de trois cents euros. La vendeuse enveloppa le tout et fit observer que la femme de sa vie avait bien de la chance.

S'rement, se promet Nomuri. Les sous-vêtements coordonnés qu'il venait de lui acheter... leur matière semblait aussi douce que du verre flexible, quant à leur couleur, elle aurait damné un aveugle. La seule question était de savoir comment ils affecteraient une petite Chinoise boulotte, secrétaire particulière d'un ministre du gouvernement. Ce n'était pas comme s'il avait essayé de séduire Suzy Wong. Lian Wing était plus du genre cageot que canon, mais enfin, qui sait ? Amy Irvin, sa première conquête à

l'ge m'r de dix-sept ans et trois mois, avait été assez canon pour l'inspirer... ce qui signifiait pour un garçon de son ,ge... qu'elle avait en gros les organes requis, que ce n'était pas la femme à barbe, et qu'elle s'était douchée au cours du dernier mois. Au moins Ming ne serait-elle pas comme toutes ces Américaines d'aujourd'hui qui passaient chez le chirurgien esthétique pour se faire remonter les fesses, gonfler les nibards et les lèvres jusqu'à les faire ressembler à un drôle de fruit fendu. Ce que les bonnes femmes pouvaient faire pour séduire les hommes... et ce que ces derniers pouvaient faire dans l'espoir de séduire les femmes. quelle source d'énergie potentielle, songea Nomuri, en tournant la clef de contact de sa Nissan de fonction.

" C'est quoi, aujourd'hui, Ben ? demanda Ryan à son conseiller à la sécurité.

- La CIA essaie de monter une opération à Pékin. Provisoirement baptisée Sorge.

- Comme Richard Sorge ?

- Affirmatif.

- Ambitieux ! OK, raconte-moi.

- Un agent, du nom de Chester Nomuri, un clandestin infiltré à Pékin sous la couverture d'un représentant en ordinateurs de chez NEC. Il essaie de retourner la secrétaire d'un important ministre du gouvernement chinois, un certain Fang Gan...

- qui est... ? s'enquit Ryan, sa tasse de café à la main.
- Une sorte de ministre sans portefeuille, il travaille avec le Premier ministre et son collègue des Affaires étrangères.
- Comme ce Zhang Han San ?
- Pas à un rang aussi élevé, mais oui. Il semble être une sorte de factotum à très haut niveau. Il a des contacts à la Défense et aux Affaires étrangères. De parfaites références idéologiques, il sert à sonder ses camarades du Politburo.
- Bond, coupa Ryan, sur un ton d'une neutralité étudiée. James Bond. Ce Nomuri, je le connais de nom. Il a fait du bon boulot pour nous, au Japon, quand j'avais votre poste¹. C'est strictement une mission d'information, pas besoin de mon approbation ?
- Correct, monsieur le président. C'est Mme Foley qui s'en charge mais elle tenait à vous en avertir.
- OK, dites à MP que je suis intéressé par tout ce qui pourra en sortir. "

Ryan réprima la grimace que lui inspirait l'idée de fouiller dans la vie privée - voire sexuelle - d'un individu.

" Bien monsieur. "

1. Cf. Dette d'honneur, op. cit. (N.d.T.).

Premiers résultats

CHESTER Nomuri avait appris bien des choses dans son existence, que ce soit auprès de ses parents, de ses professeurs ou de ses instructeurs à la Ferme, mais s'il avait encore une leçon à apprendre, c'était les vertus de la patience, du moins en ce qui concernait sa vie privée. Cela ne l'empêchait pas, néanmoins, d'être prudent. C'était du reste pourquoi il avait averti Langley de ses plans. Il était gêné de devoir informer une femme de ses visées sexuelles personnelles - MP avait beau être un agent brillant, elle restait toujours un peu coincée - mais il ne voulait pas que l'Agence aille s'imaginer qu'il courait la gueuse aux frais du contribuable, parce que, mine de rien, il aimait son boulot. L'excitation était au moins aussi enivrante que la cocaïne dont avaient tâté certains de ses potes à l'université.

Peut-être que c'était la raison pour laquelle Mme Foley l'aimait bien. Ils se ressemblaient. ǃ la direction des opérations, on la surnommait la " Cow-Girl " : elle avait arpenté les rues de Moscou aux derniers jours de la guerre froide, avec la dégaine d'une véritable Annie du Far West, et même si elle s'était fait coincer par le KGB, elle n'avait rien balancé à ces salauds, et quelle qu'ait pu être l'opération qu'elle menait à l'époque (le secret restait toujours bien gardé), ce devait être un sacré gros truc car elle n'était plus jamais retournée en mission mais avait escaladé la hiérarchie de la CIA à la vitesse d'un écureuil sur un chêne. Le président appréciait son intelligence et quand on vou-

1 tt

un ami dans le milieu, le président des ...tats-Unis e qu'il connaissait le métier. Et puis, il y avait tout ce "l'on racontait sur lui. Exfiltrer le patron du KGB ? MP avait dû être dans le coup, c'était l'opinion générale à

la Direction des opérations. Tout ce qu'ils savaient de l'affaire, même dans les murs de la CIA (à l'exception, bien s'r, de ceux qui avaient besoin de savoir - en gros, eux deux, disait-on), c'était ce qu'en avait publié la presse, et alors qu'en général les médias ne savent foutre rien des opérations noires, une équipe de CNN avait malgré tout réussi à fourrer une caméra sous le nez de l'ancien directeur du KGB désormais installé à

Winchester en Virginie. Et même s'il n'avait rien révélé de renversant, la simple apparition du visage d'un homme dont le gouvernement soviétique avait annoncé la mort dans un accident d'avion était déjà un scoop. Nomuri jugea décidément qu'il bossait pour deux vrais pros, raison pour laquelle il les mettait au fait de ses projets, même si cela devait faire rougir Mary Patricia Foley, directrice adjointe des opérations de la CIA.

Il avait choisi un restaurant occidental. Il y en avait désormais bon nombre à Pékin, servant aussi bien les Chinois que les touristes nostalgiques du pays (ou méfiants à l'égard du système sanitaire local, sans doute à juste titre). La qualité n'approchait s'rement pas celle d'un vrai resto américain, mais c'était quand même infiniment plus rago°tant que les rats frits qu'il soupçonnait de figurer au menu de bien des bouis-bouis pékinois.

Il était arrivé le premier et dégustait tranquillement un mauvais bourbon quand Ming apparut à la porte. Il lui fit signe en espérant ne pas avoir l'air trop godiche. Elle le vit faire et son sourire le rassura

aussitôt.

Ming était contente de le voir : c'était déjà la première étape de son plan pour la soirée. Elle se dirigea vers sa table, dans un coin du fond de la salle. Il se leva, témoignant d'une courtoisie inhabituelle dans ce pays où

la femme est bien loin d'avoir la place qu'elle avait chez lui. Nomuri se demanda si cela allait changer, si tous ces meurtres de bébés filles pourraient soudain faire de Ming une denrée rare, malgré son physique quelconque. Il avait toujours du mal à surmonter l'idée de ces meurtres commis avec désinvolture ; il les gardait

en tête, ne serait-ce que pour se rappeler qui étaient les bons et qui étaient les méchants.

" «a me fait tellement plaisir de vous voir, dit-il avec un sourire engageant. J'avais peur que vous ne puissiez pas me rencontrer ici.

- Oh, vraiment ? Pourquoi ?

- Eh bien, votre supérieur... je suis sûr que... enfin... qu'il a besoin de vous, je suppose que c'est la façon courtoise de le dire ", ajouta-t-il d'une voix faussement gênée. Il avait bien répété son numéro. La fille étouffa un petit rire.

" Le camarade Fang a plus de soixante-cinq ans. C'est un brave homme, un bon supérieur, un excellent ministre, mais il a des journées chargées et ce n'est plus un jeune homme. "

OK, donc il te saute, mais pas tant que ça, crut devoir traduire Nomuri. Et peut-être que t'en voudrais un peu plus, avec un gars plus proche de ton

,ge, hein ? Bien sûr, si à plus de soixante-cinq balais il se débrouillait aussi bien, il méritait le respect, mais Nomuri écarta cette réflexion.

" Avez-vous déjà mangé ici ? " L'endroit s'appelait " Chez Vincenzo " et se prétendait un restaurant italien. En fait, le patron était un Italo-Chinois de Vancouver dont l'italien approximatif lui aurait valu de se faire descendre par la mafia s'il s'y était essayé à Palerme, voire même dans le quartier italien de Manhattan, mais ici à Pékin, il avait tous les accents de l'authenticité.

" Non. " Ming parcourut du regard la salle qui devait lui paraître des plus exotiques. Sur chaque table trônaient une bouteille de vin vide

enveloppée d'osier tressé, une chandelle rouge et dégoulinante fichée dans le goulot.

Les nappes étaient à carreaux rouges. Le décorateur avait manifestement vu un peu trop de vieux films. Cela dit, on était aux antipodes d'un restaurant local, même avec des serveurs chinois. Boiseries sombres, parères près de la porte... on aurait pu se croire dans n'importe quelle ville de la côte Est des ...tats-Unis où l'établissement serait passé pour un de ces petits restos italiens, un bistrot familial, bonne bouffe et pas de chichis.

" à quoi ressemble la cuisine italienne ?

- Bien préparée, c'est une des meilleures du monde, répondit 161

Nomuri. Vous n'y avez jamais goûté ? Pas une seule fois ? Alors puis-je vous faire des suggestions ? "

Sa réaction fut charmante. Toutes les femmes sont les mêmes. Traitez-les comme il faut et elles fondront comme de la cire entre vos doigts, et vous pourrez les modeler à votre guise. Nomuri commençait à apprécier cette partie du boulot et un jour, l'expérience pourrait lui servir dans sa vie personnelle. Il fit signe au garçon qui s'approcha avec un sourire servile.

Nomuri commença par commander du véritable vin blanc italien - bizarrement, la carte des vins était de qualité, avec des prix en conséquence, bien entendu - et des fettucine carbonara, l'archétype de l'étouffe-chrétien. Vu le gabarit de son invitée, il estima qu'elle ne cracherait pas sur des plats roboratifs.

"Alors pas de problème avec le nouvel ordinateur et son imprimante ?

- Non, et le ministre Fang m'a félicitée devant tout le personnel pour ce choix judicieux. Grâce à vous, je suis une sorte de héros, camarade Nomuri.

- Je suis ravi de l'entendre, répondit l'agent de la CIA en se demandant si se faire appeler "camarade" était ou non de bon augure pour sa mission.

Nous sortons également un nouvel ordinateur portable que vous pourriez utiliser chez vous - aussi puissant que votre machine de bureau, avec les mêmes caractéristiques, la même offre logicielle et bien entendu, un modem pour l'accès Internet.

- Vraiment ? J'ai si rarement l'occasion d'y aller. Au travail, n'est-ce pas, on ne nous encourage pas vraiment à surfer sur le Net, sauf quand le ministre veut quelque chose de précis.

- Tiens donc ? Et qu'est-ce qui l'intéresse sur le Net ?

- Pour l'essentiel, les analyses politiques, américaines et européennes, surtout. Tous les matins, je lui imprime des extraits de journaux, le Times de Londres, le New York Times, le Washington Post, et ainsi de suite. Le ministre veut tout particulièrement savoir ce que pensent les Américains.

- Pas beaucoup, répondit Nomuri alors que leur vin arrivait.

- Pardon ? fit Ming, l'amenant à se retourner vers elle.

- Hmph... oh, les Américains, ils ne pensent pas beaucoup. Les gens les plus superficiels que je connaisse. Grandes gueules, 162

peu cultivés, quant à leurs femmes... " Il laissa sa phrase en suspens.

" Oui, qu'est-ce qu'elles ont, leurs femmes, camarade Nomuri ?
demanda Ming.

- Ahh... " Il but une gorgée de vin et fit signe au garçon de les servir.

C'était un bon cru toscan. "Avez-vous déjà vu ce jouet américain, la poupée Barbie ?

- Bien sûr, elles sont fabriquées ici, en Chine populaire, vous savez.

- Eh bien, c'est ce que toutes les Américaines rêvent d'être : une grande perche aux gros seins avec une taille de guêpe. Mais ce n'est pas une femme. C'est un jouet, une poupée pour les enfants. Et à peu près aussi intelligente que l'Américaine moyenne. Vous croyez qu'ils sont doués pour les langues, comme vous ? Tenez : nous sommes en train de converser en anglais, une langue qui n'est ni votre langue maternelle, ni la mienne...

mais nous dialoguons sans problème, non ?

- Certes, admit Ming.

- Combien d'Américains parlent mandarin, d'après vous ? Ou japonais ? Non, les Américains n'ont aucune éducation, pas le moindre raffinement. C'est un pays arriéré et leurs femmes le sont encore plus. Vous vous rendez compte qu'elles passent sur le billard pour se faire

gonfler les seins, comme cette poupée stupide. C'est comique de les voir, surtout à poil, conclut-il.

- «a vous est arrivé ? demanda-t-elle, comme de juste.

- quoi donc ? De voir des Américaines à poil ? " Il obtint un signe d'assentiment. Impeccable. Mais oui, Ming, j'ai roulé ma bosse. "

Effectivement. J'ai vécu là-bas quelques mois et l'expérience s'est révélée intéressante par son côté grotesque. Certaines peuvent être très mignonnes, mais rien de comparable à une Asiatique aux proportions harmonieuses. Et je ne parle pas de leurs manières. Une Américaine n'a pas les manières d'une Asiatique.

- Mais il y a beaucoup d'Asiatiques, là-bas. N'en avez-vous pas... ?

- Rencontré une ? Non, les longs-nez se les gardent. Je suppose qu'ils apprécient les vraies femmes, dans le même temps que leurs compatriotes se transforment en monstres. " Il saisit

la bouteille pour remplir le verre de la jeune femme. " Mais en toute équité, les Américains sont experts en certaines choses...

- Lesquelles ? " Le vin lui déliait déjà la langue.

" Je vous montrerai plus tard. Peut-être que je vous dois une excuse, mais j'ai pris la liberté de vous acheter quelques articles d'origine américaine.

- Vraiment ? " Ses yeux brillaient d'excitation. Décidément, ça s'annonçait bien, se dit Nomuri. Il aurait intérêt à y aller mollo sur le vin. Enfin, une demi-bouteille, deux verres seulement, il devait pouvoir assurer... Et puis, comme disait la chanson, qu'il est doux, l'instant du premier rendez-vous... D'autant qu'il n'avait pas trop à se préoccuper de scrupules moraux ou religieux. C'était un des avantages du communisme, pas vrai ?

Les fettucine arrivèrent pile à temps et, surprise, elles n'étaient pas mauvaises du tout. Nomuri observa sa convive alors qu'elle saisissait sa fourchette pour attaquer le plat (pas de baguettes chez Vincenzo, ça valait mieux d'ailleurs pour des fettucine carbonara...). Ses yeux noirs s'agrandirent quand elle goûta les pâtes.

" Mais c'est rudement bon ! Elles doivent être faites avec plein d'oufs.

J'adore les oufs ", confia-t-elle.

Pense à tes artères, ma choute, songea l'agent. Il se pencha pour remplir à

nouveau son verre. Elle le remarqua à peine, tant elle se régala de bon cour.

Arrivée à la moitié de son assiette, elle leva les yeux. " Je n'ai jamais dîné aussi bien ", confia-t-elle.

Sourire chaleureux de Nomuri. "Je suis si content que ça vous plaise. " Et attends d'avoir vu les petites culottes, ma poule.

" Garde-à-vous ! "

Le général de division Marion Diggs se demanda ce que lui réservait sa nouvelle affectation. Cette deuxième étoile sur son épaulette¹... il avait presque l'impression d'en sentir le poids

1. Alors que nos généraux commencent avec deux étoiles (brigade) pour en rajouter une à mesure de l'avancement (division, corps d'armée, armée), les Américains se contentent de démarrer avec une, d'où ce décalage 164

supplémentaire, même si ce n'était pas vrai, bien sûr. Ses cinq dernières années sous l'uniforme n'avaient pas été inintéressantes. Premier commandant du 10^e de cavalerie reconstitué - les Buffalo Soldiers -, il avait fait de ce régiment historique et honoré les maîtres instructeurs de l'armée israélienne, transformant le désert du Neguev en champ de manœuvres, et en l'espace de deux ans, il avait terrassé tous les généraux de brigade israéliens pour mieux les remettre sur pied, triplant leur efficacité au combat, de sorte que l'arrogance des fantassins de Tsahal était désormais justifiée. Puis il avait regagné le centre national d'entraînement dans le désert californien, où il avait fait de même avec ses propres troupes. Il s'y trouvait quand avait éclaté la guerre biologique, avec son 11^e de cavalerie, le fameux Black-horse Cavalry, les "

Chevaux noirs " - et une brigade de la Garde nationale dont la maîtrise inattendue du matériel de combat perfectionné avait bougrement surpris les Blackhorses et leur commandant, le colonel Al Hamm. Tous s'étaient déployés ensuite en Arabie Saoudite, aux côtés du 10^e régiment israélien, et ensemble ils avaient flanqué une p.tée mémorable à l'armée de l'éphémère République islamique unie. Après avoir brillé au grade de colonel, il s'était vraiment distingué comme général de brigade, ce qui lui avait ouvert toutes grandes les portes de

la promotion, ainsi que de son nouveau commandement, celui qu'on baptisait indifféremment la " 1re DB ", les "

Côtes de Fer " ou la " Division blindée d'Amérique ". Il s'agissait de la 1re division blindée, basée à Bad Kreuznach en Allemagne, l'une des dernières divisions lourdes sous le drapeau américain.

Jadis, elles avaient été nombreuses. Deux corps ici même en Allemagne, le 1er et le 3e de blindés, le 3e et le 8e d'infanterie, plus deux régiments de cavalerie blindée, le 2e et le 11e et les sites de POMCUS2 - de monstrueux dépôts de matériel - pour les unités basées en métropole comme le 2e blindés et le 1er d'infanterie de Fort Riley, Kansas, qui pouvaient se redéployer en Europe aussi vite que le permettaient les transports aériens,

1. Surnom de la cavalerie de Cromwell (N.d.T.).

2. Pre-Positioned Overseas Material Configured in Unit Sets : " Matériel prépositionné outremer et réparti par groupe d'unités " (N.d.T.).

165

y embarquer leur équipement, et filer sur le théâtre d'opérations. Toutes ces forces - et ça en faisait un sacré paquet, songea Diggs - avaient naguère fait partie des effectifs attachés à l'OTAN pour défendre l'Europe occidentale contre un pays appelé l'Union soviétique et son reflet inversé, le Pacte de Varsovie. D'énormes formations dont l'objectif de débarquement devait être le golfe de Gascogne, c'est tout du moins ce qu'avaient toujours pensé les spécialistes du renseignement stratégique au qG de Mons en Belgique. Et ça aurait fait un putain d'affrontement. qui l'aurait remporté ? Sans doute l'OTAN, estima Diggs, mais tout aurait dépendu des ingérences politiques et des talents du commandement de part et d'autre.

Mais aujourd'hui, l'Union soviétique avait disparu. Et avec, la nécessité

du maintien des Ve et VIIe corps en Allemagne de l'Ouest, tant et si bien que la 1re DB était à peu près l'unique vestige de ce qui naguère encore était une force de grande envergure. Même les régiments de cavalerie étaient partis, le 11e jouer les OpFor - ou " Forces opposées ", c'est-à-dire les méchants - lors des manœuvres au Centre national d'entraînement, et le 2e dragons, aujourd'hui quasiment désarmé et posté à Fort Polk en Louisiane, afin d'essayer d'élaborer une nouvelle doctrine pour des soldats sans armes. Ce qui ne laissait que les Côtes de Fer, passablement réduits en effectifs, mais qui n'en constituaient

pas moins une force formidable.

Contre quel opposant Diggs aurait à les engager dans l'éventualité où des hostilités se déclencheraient ex abrupto, il n'en avait pas la moindre idée.

Cela, bien sûr, était du ressort de son officier de renseignements G-2, le lieutenant-colonel Tom Richmond, et les exercices dans cette perspective étaient sous la responsabilité de son commandant des opérations, le colonel Duke Masterman, que Diggs avait extrait de force de sa sinécure au Pentagone. Il n'était pas rare dans l'armée américaine de voir un officier général prendre auprès de lui des cadets qu'il avait eu l'occasion de connaître au gré de leur parcours. C'était son boulot de veiller à leur carrière et le leur de prendre soin de leur mentor - le " pacha " pour les marins, le " rabbin " pour les flics de New York - dans une relation qui n'était pas sans rappeler celle d'un père avec ses fils. Ni Diggs, ni Richmond, ni Masterman n'espé-

raient mieux qu'un décrassage intéressant au sein de la Ire division de cavalerie et c'était déjà bien assez. Ils avaient vu l'éléphant - une expression qui datait de la guerre de Sécession - et tuer des gens avec des armements modernes n'avait rien d'une excursion à Disneyland. Non, une période tranquille d'exercices et de parcours du combattant leur suffirait amplement, estimaient-ils tous. Sans compter que la bière allemande était délicieuse.

" Eh bien, Mary, je vous confie le bébé ", dit le général de division (admissible au corps d'armée) Sam Goodnight, après le salut officiel. "

Mary " était un sobriquet qui lui collait à la peau depuis West Point, et il avait depuis longtemps renoncé à s'en formaliser. Mais seuls les officiers de rang supérieur au sien avaient le droit de l'appeler ainsi, et il n'y en avait plus tant que ça désormais, pas vrai ?

" Sam, on dirait que vous les avez bien formés, vos petits gars, observa Diggs pour l'officier qu'il venait de relever.

- Je suis tout particulièrement satisfait de mes troupes hélicoptérées. Après le numéro des Apache en Yougoslavie, on a décidé de remettre à niveau nos gars. «a a pris trois mois mais désormais, ils sont prêts à bouffer du lion... après l'avoir massacré avec leur canif.

- qui les commande ?

- Le colonel Dick Boyle. Vous le verrez dans quelques minutes. Il a roulé

sa bosse, et il sait se faire obéir.

- Ravi de l'entendre. " Ils montèrent dans un command-car datant de la Seconde Guerre mondiale pour passer en revue les troupes, cérémonie d'adieu pour Sam Goodnight et de réception pour " Mary " Diggs, un officier qui s'était fait une réputation de vrai dur à cuire. Son doctorat en gestion de l'université du Minnesota ne semblait pas peser bien lourd, sinon pour le tableau d'avancement et pour la boîte privée qui éventuellement voudrait l'engager après sa retraite, une possibilité qu'il devrait envisager désormais, même s'il estimait que deux étoiles ne représentaient pour lui que la moitié du parcours. Diggs avait fait deux guerres et s'était brillamment comporté les deux fois. Il y avait bien des façons de servir sous les drapeaux mais aucune n'était plus efficace que la victoire sur un champ de bataille,

167

parce que, en définitive, le travail de l'armée consistait à tuer des gens et bousiller des choses avec une efficacité maximale. Ce n'était pas drôle mais c'était parfois nécessaire. On ne pouvait pas se permettre de le perdre de vue. On entraînait ses hommes pour le cas où, s'ils devaient se réveiller le lendemain en guerre, ils sachent se débrouiller, que leurs chefs soient là ou non pour le leur dire.

" Et l'artillerie ? s'enquit Diggs alors qu'ils passaient devant des obusiers de 155 autotractés.

- Aucun problème de ce côté, Mary. En fait, aucun problème nulle part. Vos chefs de brigade étaient tous là en 1991, comme commandants de bataillon ou d'escadron. Vos chefs de bataillon étaient déjà presque tous capitaines ou lieutenants. Ils sont parfaitement entraînés. Vous verrez ", promet Goodnight.

Diggs savait qu'il pouvait lui faire confiance. Sam Goodnight était admissible au corps d'armée, ce qui voulait dire qu'il ne tarderait pas à

décrocher sa troisième étoile, dès que le Sénat aurait approuvé la prochaine liste des promotions, et ça, on ne pouvait pas l'accélérer. Même le président n'y pouvait rien. Diggs avait postulé pour sa deuxième étoile six mois plus tôt, juste avant de quitter Fort Irwin pour un bref stage interarmes au Pentagone avant son retour en Allemagne. Sa division avait été désignée pour participer à des manœuvres importantes avec la Bundeswehr dans trois semaines. La 1re DB contre quatre brigades allemandes, deux de chars, deux d'infanterie mécanisée. Voilà qui promettait du boulot pour le colonel

Masterman. C'était à lui de s'y coller. Duke était arrivé en Allemagne une semaine auparavant pour rencontrer son prédécesseur aux opérations (ce dernier partait aussi) afin de voir avec lui les règles et les préparatifs de l'exercice. Du côté allemand, le commandant en exercice était le général de division Siegfried Model. Siggy, comme l'appelaient ses collègues, descendait d'un commandant de la Wehrmacht du temps jadis et l'on disait également de lui qu'il regrettait la chute de l'URSS

car quelque part, il aurait br°lé de faire sa fête à l'Armée rouge. Enfin, on disait la même chose de pas mal de généraux allemands (ou américains) et dans presque tous les cas, ce n'étaient que des

168

paroles en l'air, parce que quiconque avait vu une fois un champ de bataille n'était jamais pressé d'en revoir un autre.

Bien s'r, songea Diggs, il ne restait plus tant que ça d'Allemands à avoir vu un champ de bataille.

" Ils m'ont l'air tout bons, Sam, commenta Diggs alors qu'ils achevaient de passer les hommes en revue.

- C'est bougrement dur de partir, Marion. Sacré nom de Dieu. " Il luttait pour retenir ses larmes, ce qui était un bon moyen de reconnaître qui étaient vraiment les durs à cuire dans ce métier. Diggs le savait. quitter la tête de ses soldats, c'était comme de laisser votre même à l'hôpital et peut-être même encore plus dur. Ils avaient tous été les enfants de Sam, et ils allaient devenir les siens, songea Diggs. Au premier abord, ils lui semblaient en effet sains et vigoureux.

" Ouais, Arnie ", dit le président Ryan. Son murmure trahissait ses émotions mieux encore que s'il avait bougonné ou crié.

" Personne n'a jamais dit que ce serait du g,teau, Jack. Je ne sais pas pourquoi tu te plains. Tu n'as pas besoin de séduire les gens pour recueillir des fonds pour ta campagne, non ? T'as pas à lécher de culs.

Tout ce que t'as à faire, c'est ton boulot, et ça te laisse quand même une heure par jour, allez, disons une heure et demie, pour regarder la télé et jouer avec tes mômes. " S'il y avait bien une chose qu'Amie adorait, c'était de lui répéter à quel point il avait de la veine de faire ce putain de boulot.

" Mais je passe quand même la moitié de mes journées à perdre du

temps à

des conneries non productives au lieu de faire ce pour quoi on me paie.

- La moitié seulement, et il se plaint encore, dit Arnie, en s'adressant au plafond. Jack, tu ferais mieux de te décider à aimer ce bazar ou il va finir par te bouffer. C'est le côté agréable du boulot de président. Et puis merde, vieux, t'as quand même été quinze ans fonctionnaire avant d'atterrir ici. Tu devrais adorer d'être improductif ! "

Ryan faillit en rire mais il réussit à se contenir. Arnie savait toujours faire passer ses leçons avec une pointe d'humour. «a pouvait même en devenir gênant.

169

" Parfait, mais qu'est-ce que je leur promets, au juste ?

- Tu promets que tu soutiendras ce projet de barrage et de canal navigable.

- Mais c'est sans aucun doute un g,chis d'argent.

- Non, ce n'est pas du tout un g,chis d'argent. Cela crée des emplois dans les deux ...tats concernés, ce qui intéresse non pas un, ni deux, mais trois sénateurs des ...tats-Unis, qui tous t'apportent leur soutien indéfectible au Congrès, et que par conséquent, tu te dois de soutenir à ton tour. Tu les récompenses de leur aide en les aidant à se faire réélire. Et tu les aides à se faire réélire en leur permettant de créer dans les quinze mille emplois de BTP dans les deux ...tats.

- Et de bousiller une superbe rivière pour (un coup d'œil au dossier posé

sur son bureau)... la bagatelle de trois cent vingt-cinq milliards de dollars... sacré nom de Dieu ! (Long soupir.)

- Depuis quand t'as viré écolo ? Les truites ne votent pas, Jack. Et même si le trafic fluvial en amont continue de stagner, t'auras quand même un superbe plan d'eau pour les pêcheurs et les adeptes du ski nautique avec en prime quelques motels, peut-être un ou deux parcours de golf, des resto-rapides...

- Je déteste dire et faire des choses que je ne sens pas, hasarda le président.

- Pour un homme politique, c'est comme le daltonisme ou une jambe cassée : un sérieux handicap, nota van Damm. «a aussi, ça fait partie du boulot.

Nikita Krouchtchev l'a dit : "Les hommes politiques sont les mêmes partout, ils b,tissent des ponts là o' il n'y a pas de rivières."

- Bref, on est censés dilapider les fonds publics ? Arnie, cet argent n'est pas le nôtre. C'est celui du contribuable. Il leur appartient, on n'a pas le droit de le jeter par les fenêtres !

- Le droit ? qui t'a parlé d'une question de droit ? " Arnie prit un ton patient. " Ces trois sénateurs qui sont (un coup d'oil à sa montre) sur le point d'arriver ont approuvé ton projet de loi de finance sur la défense le mois dernier, au cas o' t'aurais oublié, et tu peux avoir encore besoin de leurs voix à l'avenir. Bon, et la défense, c'était quand même important, non ?

- Oui, bien s'r, admit le président Ryan, un rien méfiant.

170

- Et faire passer ce projet de loi était ce qu'il fallait pour le pays, non ?
" enchaîna van Damm.

Gros soupir. Il le voyait venir avec ses gros sabots. " Oui, Arnie, tout à fait.

- Et donc, accepter ce petit truc t'aide bel et bien à faire ce qui est bon pour le pays, non ?

- Je suppose. " Ryan détestait ce genre d'argument mais discuter avec Arnie relevait du débat avec un jésuite. On se retrouvait presque à coup s'r battu.

" Jack, nous vivons dans un monde imparfait. Tu ne peux pas espérer faire toujours ce qui convient. Tout au plus y parvenir la plupart du temps ; en fait, tu pourras t'estimer heureux si sur le long terme les trucs bien contrebalancent les trucs pas si bien que ça. La politique est l'art du compromis, l'art d'obtenir ce que toi, tu juges essentiel, en concédant aux autres les points mineurs, et en le faisant de telle manière qu'ils ont l'impression que c'est toi qui accordes, pas eux qui prennent, parce que c'est comme ça que tu restes le patron. Il faut que t'arrives à le comprendre ". Arnie marqua un temps pour boire une gorgée de café. " Jack, tu fais de gros efforts, et t'apprends plutôt bien,

pour un bac + 4, mais tu dois t'imprégner de cette leçon à un point que tu n'imagines pas. «a doit te devenir aussi naturel que de remonter ta braguette après avoir pissé. Tu n'as pas idée des progrès que t'as pu faire. " Et c'est peut-être aussi bien, ajouta mentalement Arnie.

" quarante pour cent de la population ne trouve pas que je fais du bon travail.

- Cinquante-neuf pour cent trouve que si, et dans tes quarante, il y en a un certain nombre qui ont quand même voté pour toi ! "

Le scrutin avait été marqué par une envolée des votes par correspondance, et Mickey Mouse avait fait un très joli score, se rappela Ryan.

" qu'est-ce que je fais qui leur déplaît tant ? demanda Ryan.

- Jack, si les sondages avaient existé du temps de Jésus, il aurait sans doute jeté l'éponge pour redevenir charpentier. "

Ryan pressa une touche sur son interphone. " Ellen, j'aurais besoin de vous.

171

- Oui, monsieur le président ", répondit Mme Sumter, en réponse à leur code pas si secret. Trente secondes plus tard, elle apparaissait à la porte, un bras collé au corps. En s'approchant du bureau présidentiel, elle tendit la main : une cigarette était nichée au creux de sa paume. Jack la saisit et l'alluma avec un briquet à gaz, tout en sortant d'un tiroir un cendrier en cristal.

" Merci, Ellen.

- Bien s'r. " Elle se retira. Tous les deux jours, il lui glissait un billet pour régler sa note de cigarettes. Il faisait des progrès, arrivant en général à ne pas dépasser les trois clopes les jours les plus stressants.

" que les médias te prennent pas à faire ça, avertit Arnie.

- Ouais, je sais. Je peux m'envoyer en l'air avec une secrétaire sur le tapis du Bureau Oval mais si je me fais prendre à fumer, c'est pire que si j'étais pédophile. " Ryan tira longuement sur sa Virginia Slim, conscient également de ce que dirait sa femme si elle le surprenait. " Si j'étais roi, c'est moi qui ferais les lois, merde !

- Mais tu ne l'es pas, alors oublie.

- Mon boulot est de préserver, protéger et défendre le pays...

- Non, ton boulot est de préserver, protéger et défendre la Constitution, ce qui est infiniment plus compliqué. Souviens-toi, pour l'Américain moyen, "préserver, protéger et défendre" veut dire qu'il touche sa paie hebdomadaire, nourrit sa petite famille, passe chaque année une semaine à

la mer ou peut-être à Disney World, et qu'il assiste à un match de foot tous les dimanches en automne. Ton boulot est de t'arranger pour qu'ils restent satisfaits et se sentent protégés, pas seulement des armées étrangères mais des vicissitudes de la vie. Le point positif, c'est que si tu fais ça, tu pourras encore rempiler pour sept ans et prendre ta retraite avec leur gratitude.

- T'as laissé de côté le problème de l'héritage. " Arnie arrondit les yeux.

" Héritage ? Tout président qui se soucie un peu trop de cette question fait offense à Dieu, et c'est presque aussi con que d'offenser la Cour suprême.

- Ouais et quand l'affaire de Pennsylvanie arrivera devant eux... "

Arnie leva les paumes comme pour se protéger d'un coup de 172

poing. " Jack, je m'en soucierai le moment venu. Tu n'as pas suivi mon conseil au sujet de la Cour suprême et jusqu'ici, tu peux t'estimer heureux, mais si., non, quand ça va te péter à la gueule, ça ne sera pas joli-joli. " Van Damm préparait déjà leur stratégie de défense.

" Peut-être, mais moi, je ne vais pas m'en soucier. Il y a des fois où il vaut encore mieux laisser courir.

- Ouais, et d'autres où tu regardes pour éviter de te ramasser l'arbre sur le coin de la figure. "

L'interphone de Jack bourdonna à l'instant même où il écrasait sa cigarette. C'était Mme Sunter pour lui annoncer que les sénateurs venaient de franchir le portail Ouest.

" Je file, dit Arnie. Souviens-toi : tu vas soutenir leur projet de barrage et de canal sur cette putain de rivière et tu apprécies leur soutien. Ils répondront présent quand tu auras besoin d'eux. Jack. Souviens-t'en. Et tu auras besoin d'eux. Souviens-t'en aussi.

- Oui papa ", dit Ryan.

" Vous êtes venue à pied ? s'étonna Nomuri.

- «a ne fait jamais que deux kilomètres ", répondit Ming, désinvolte.
Puis elle gloussa. " «a m'a ouvert l'appétit. "

Ma foi, tu t'es jetée sur les fettucine comme un requin sur un surfeur.

J'imagine que ton appétit n'a pas trop souffert.

Mais Nomuri était injuste. Il avait organisé cette soirée avec le plus grand soin et si elle était tombée dans son piège, c'était de sa faute à

lui plus que de la sienne, non ? Et puis, elle avait malgré tout un certain charme, décida-t-il alors qu'elle montait dans sa voiture. Ils étaient déjà

convenus qu'il l'amènerait chez lui pour qu'il puisse lui offrir le cadeau dont il avait déjà parlé. Il sentait déjà monter son excitation. Il avait préparé ça depuis plus d'une semaine et le frisson du chasseur était toujours le même, sans changement depuis des dizaines de milliers d'années... et il se demandait à présent ce qu'elle pouvait avoir derrière la tête. Elle avait bu deux pleins verres avec ses p,tes et s'était abstenue de dessert. Elle s'était quasiment levée d'un bond quand il lui avait proposé d'aller chez lui. Soit il était un

173

maître dans l'art du piège, soit elle était plus que prête à sauter le pas... Le trajet en voiture était bref et il s'effectua sans un mot H se gara à son emplacement numéroté en se demandant si quelqu'un remarquerait qu'il avait de la compagnie ce soir. Il devait supposer qu'il était sous surveillance. Le ministère chinois de la Sécurité d'Etat s'intéressait sans doute à tous les étrangers résidant à Pékin puisque tous étaient des espions potentiels. Curieusement, son appartement n'était pas situé dans l'aile o' logeaient les Américains et les autres Occidentaux. Ce n'était pas de la ségrégation délibérée mais le fait était là : les Américains avec une bonne partie des Européens, d'un côté... et les TaÔwanais, aussi, réalisa Nomuri. Donc, s'il y avait une surveillance, elle s'exerçait sur cette partie du complexe résidentiel. Un avantage maintenant pour Ming, et plus tard, qui sait, pour lui aussi.

Son aile était un b,timent d'angle d'un étage sans ascenseur, version

chinoise d'un complexe d'appartements avec jardin à l'américaine. Le logement était spacieux, près de cent mètres carrés, et sans doute dépourvu de micros. En tout cas, il n'en avait pas trouvé quand il avait emménagé et accroché ses photos, et son matériel de détection n'avait relevé aucun signal anormal - sa ligne téléphonique devait être sur écoute, bien entendu, mais ce seul fait n'impliquait pas que quelqu'un réécoutait les bandes tous les jours ou même toutes les semaines. Le MSE n'était qu'un service gouvernemental parmi d'autres et les services chinois ne devaient pas être si différents de leurs équivalents américains, ou français du reste : des fonctionnaires paresseux et sous-payés qui travaillaient le moins possible au service d'une bureaucratie qui n'encourageait guère l'initiative individuelle. Ils devaient passer le plus clair de leur temps à branler en clopant leurs infectes cigarettes.

Il avait posé sur sa porte une serrure Yale avec une gorge anti-effraction et un robuste mécanisme de verrouillage. Si on l'interrogeait là-dessus, il expliquerait que lorsqu'il représentait la NEC en Californie, il s'était fait cambrioler - les Américains étaient de telles brutes sans foi ni loi -

et qu'il n'avait pas envie de voir cette mésaventure se reproduire.

" Alors, c'est ça la maison d'un capitaliste ", observa Ming en 174

regardant autour d'elle. Les murs étaient couverts de gravures, surtout des affiches de cinéma.

" Oui, enfin, la maison d'un employé. Je ne sais pas si je suis ou non un capitaliste, camarade Ming ", ajouta-t-il, en souriant, le sourcil arqué.

Il indiqua le canapé. " Mais je vous en prie, asseyez-vous. Je vous sers quelque chose ?

- Un autre verre de vin, peut-être ? " suggéra-t-elle en avisant le paquet-cadeau posé sur la chaise en face.

Sourire de Nomuri. " Certainement. " Il fila vers la cuisine où il avait mis au frigo une bouteille de chardonnay californien. Il s'empressa de la déboucher et revint dans le séjour avec deux verres. Il en tendit un à son invitée. " Oh, fit-il. Oui, c'est pour vous, Ming. " Et de lui tendre le paquet emballé de rouge (comme de juste).

" Je peux l'ouvrir maintenant ?

- Mais bien sûr. " Nomuri sourit, de son air le plus courtoisement

concupiscent. " Peut-être que vous aimeriez mieux le déballer, eh bien...

- Vous voulez dire dans votre chambre ?

- Excusez-moi. C'est juste que vous préféreriez peut-être le faire dans l'intimité... Je vous prie de ne pas m'en vouloir si je vous paraissais par trop effronté. "

La gaieté qu'il lut dans son regard était éloquent. Ming but une gorgée de vin blanc, se dirigea vers la chambre et referma la porte. Nomuri prit son verre et alla s'asseoir sur le canapé pour attendre la suite des événements. S'il avait fait un choix malencontreux, elle pouvait fort bien lui jeter la boîte à la figure et partir avec fracas... c'était malgré tout peu probable. Plus certainement, même si elle le trouvait un peu trop effronté, elle allait garder le cadeau et la boîte, finir son vin, échanger avec lui des banalités, et puis prendre congé au bout d'une demi-heure, juste pour faire preuve de savoir-vivre - avec en fin de compte les mêmes résultats, sans l'affront manifeste - et Nomuri n'aurait plus qu'à se remettre en chasse d'une nouvelle recrue. Non, dans la meilleure hypothèse...

... La porte s'ouvrit et elle apparut, avec un petit sourire espiègle.

Envolé, le bleu de chauffe. ǀ la place, elle portait l'ensemble coordonné

rouge orangé, celui avec le soutien-gorge qui s'ou-175

viait par-devant. Elle tendit son verre de vin comme pour le saluer ; il semblait bien qu'elle avait encore bu un petit coup, peut-être pour se donner du courage... ou faire tomber ses inhibitions. . .

Nomuri se sentit gagné par une appréhension soudaine. 11 but lui aussi avant de se lever et se dirigea lentement, avec un soupçon d'inquiétude, vers la porte de la chambre.

Dans ses yeux aussi, il devina de l'inquiétude, un peu de crainte, et avec de la chance, on pouvait lire la même chose dans les siens, car toutes les femmes du monde aimaient les hommes chez qui on percevait un rien de vulnérabilité. Peut-être qu'après tout John Wayne n'avait pas eu autant d'action qu'il voulait, songea brièvement Nomuri. Puis il sourit.

"Je crois que j'ai choisi la bonne taille.

- Oui, et je suis merveilleusement bien dedans, on dirait une seconde peau, douce et soyeuse. " Toutes les femmes ont ce don, réalisa-t-il : celui de sourire et, quelle que soit l'apparence extérieure, de révéler la femme qui est à l'intérieur, souvent parfaite, tendre et désirable, coquette et modeste, et dès lors, tout ce qu'il vous restait à faire...

... Il tendit la main et lui caressa le visage avec autant de douceur que le permettaient ses doigts légèrement tremblants. qu'est-ce qui m'arrive ?

Moi, trembler ? Les mains de James Bond ne tremblaient jamais. C'était le moment où il était censé la prendre dans ses bras et la mener prestement jusqu'au lit, puis la posséder comme un Vince Lombardi à la tête d'une équipe de football, comme le général Patton menant une attaque. Mais nonobstant ses prévisions triomphalistes, tout se passait autrement. qu'il que soit cette jeune femme, quelles que soient ses intentions, elle se donnait délibérément à lui. Elle n'avait rien de plus à lui offrir. Et elle le lui donnait.

Il inclina la tête pour l'embrasser et là, il décela la senteur du parfum "

Ange de rêve " et, quelque part, cela convenait à merveille à cet instant.

Il sentit ses bras l'entourer plus tôt qu'il ne l'avait escompté. Ses mains à lui firent de même et il découvrit que sa peau était douce, comme de la soie, alors ses mains se mirent machinalement à la caresser. Il sentit une drôle de sensation contre sa poitrine et, baissant les yeux, il vit ses petites

176

mains déboutonner sa chemise, puis elle riva ses yeux dans les siens et soudain, son visage n'était plus du tout quelconque. Il ôta ses boutons de manchette, et elle fit descendre sa chemise dans son dos, puis lui passa le maillot par-dessus la tête - enfin elle essaya, parce que ses bras étaient trop courts pour aller jusqu'au bout - alors, il la serra encore plus fort, et sentit les fibres de soie synthétique de son soutien-gorge neuf frotter son torse imberbe. C'est à ce moment que son étreinte se fit plus intense, son baiser plus insistant, qu'il prit son visage entre ses mains pour plonger son regard dans ces yeux noirs devenus soudain si profonds, et qu'il y vit la femme.

Il sentit ses mains qui s'affairaient pour dégrafer sa ceinture et défaire son pantalon qui lui tomba sur les chevilles. Il faillit s'étaler en avançant la jambe, mais Ming le rattrapa et ils éclatèrent de rire tous

les deux comme il se débarrassait des mocassins et du pantalon avant de faire un pas vers le lit. Ming en fit un autre et pivota, s'exhibant devant lui.

Il l'avait sous-estimée. Son tour de taille faisait bien dix centimètres de moins qu'il l'avait cru - ce devait être la faute à ce satané bleu de chauffe, songea-t-il aussitôt - et ses seins remplissaient le soutien-gorge à la perfection. Et même ces horribles cheveux courts semblaient soudain lui aller, quelque part en harmonie avec la peau ambrée et les yeux bridés.

Ce qu'il advint ensuite était à la fois facile et très, très difficile.

Nomuri s'approcha, l'attirant vers elle, mais pas trop. Puis il laissa sa main lui effleurer la poitrine, sentant pour la première fois le sein sous la fibre arachnéenne du soutien-gorge, tout en guettant attentivement ses réactions. Elles furent imperceptibles même si ses yeux parurent se relaxer, peut-être même devenir un brin rieurs au contact de sa main, puis vint l'étape suivante, obligatoire. S'aidant des deux mains, il dégrafa la fermeture du soutien-gorge. Aussitôt, elle croisa les bras devant elle pour se couvrir. Allons bon, qu'est-ce que ça veut dire ? se demanda l'agent de la CIA, mais bientôt ses bras s'ouvrirent et elle l'attira vers elle, et leurs corps se rencontrèrent et il inclina la tête pour l'embrasser de nouveau, tandis que ses mains faisaient glisser les bretelles de soutien-gorge le long de ses bras pour le faire tomber. Il ne restait plus grand-chose à faire et tous deux, semblait-

177

il, étaient mus désormais par un mélange de désir et de crainte. Elle baissa les mains et saisit l'élastique de son slip, les yeux à présent rivés dans les siens et cette fois, elle sourit, un vrai sourire qui le fit rougir parce qu'il était aussi prêt qu'on peut l'être, alors elle acheva de baisser son slip et il se retrouva en chaussettes, et puis ce fut à son tour de s'agenouiller pour descendre sa petite culotte de soie rouge. Elle finit de s'en défaire d'un coup de pied et tous deux s'écartèrent un peu pour se détailler mutuellement. Il examina ses seins qui n'étaient pas si petits, avec leurs mamelons bruns comme du terreau. Même si sa taille n'était pas celle d'un mannequin, elle était bien prise. Nomuri avança d'un pas, lui prit la main et la conduisit vers le lit, Péten-dit avec un tendre baiser et dès lors, il cessa d'être un espion au service de son pays.

10 Les dures leçons du métier

LA piste commençait à l'appartement de Nomuri et, de là, se dirigeait vers un site Web installé à Pékin, en théorie pour la Nippon Electric Company, mais en fait conçu pour la NEC par un citoyen américain qui travaillait pour plusieurs employeurs, l'un d'eux étant une couverture établie par et pour la CIA. Le point d'accès au courrier électronique de Nomuri était ainsi accessible au chef de poste de la CIA à Pékin qui, de fait, ne savait rien de Nomuri. C'était une mesure de sécurité à laquelle il aurait sans doute objecté, mais qu'il aurait admise comme caractéristique des choix de Mary Patricia Foley à la direction des opérations. En comparaison, l'antenne de Pékin ne s'était pas précisément couverte de gloire dans sa tentative de recrutement de hauts fonctionnaires du gouvernement pour servir de taupes aux Américains.

Le message que venait de télécharger le chef de poste n'était pour lui que du charabia, des lettres emmêlées qui auraient tout aussi bien pu être tapées par un chimpanzé de laboratoire en échange d'un régime de bananes.

Il n'y prêta pas attention, se contentant de le réencrypter à l'aide de son propre système baptisé Tapdance (" claquettes ") avant de le basculer sur un réseau de transmissions gouvernemental qui l'émit vers un satellite de communications, lequel le fit redescendre sur Sunnyvale, Californie, d'où

il transita par un second satellite pour être enfin reçu à Fort Belvoir, Virginie, sur la rive du Potomac opposée à la capitale fédérale. De là, le message emprunta une liaison ter-179

restre sécurisée à fibre optique avec le qG de la CIA, à Langley, plus précisément avec Mercury, le centre de communications de l'Agence. Il y fut dépouillé du surencryptage ajouté par le poste de Pékin, révélant le charabia initial, et enfin, après un ultime transfert, arriva sur le terminal informatique personnel de Mme Foley, qui était le seul à posséder le logiciel de chiffrement et l'algorithme de sélection de la clef quotidienne correspondant au système équivalent installé sur l'ordinateur portable de Chet Nomuri, et baptisé Intercrypt. MP était en train de faire autre chose à ce moment-là et ce n'est qu'au bout de vingt minutes qu'elle se connecta sur son système personnel et nota l'arrivée d'un message Sorge.

Cela éveilla aussitôt sa curiosité. Elle exécuta la commande lançant le décryptage, obtint du charabia et se rendit compte (mais ce n'était pas la première fois) que Nomuri était de l'autre côté de la ligne de changement de date et qu'il avait par conséquent utilisé une autre

séquence pour la clef. Eh bien, tu n'as qu'à régler la date à demain... eh oui ! Elle fit une sortie papier du message pour son mari puis l'enregistra sur son disque dur, le cryptant automatiquement au moment de la sauvegarde. Ensuite, le bureau d'Ed n'était qu'à deux pas.

" Hé, chou ", fit le directeur sans même lever les yeux. Ils n'étaient pas si nombreux ceux qui pouvaient entrer dans son bureau sans prévenir. Les nouvelles devaient être bonnes. MP avait un sourire radieux quand elle lui tendit la feuille.

" Chet a couché hier soir !

- Suis-je censé allumer un cigare ? demanda le patron de la CIA en parcourant le message.

- Ma foi, c'est déjà un pas.

- Pour lui, peut-être, répondit Ed Foley, l'œil pétillant de malice.

J'avoue qu'on peut finir par se sentir excité lors de ce genre de mission, même si personnellement je n'ai jamais connu ce problème. " Les Foley avaient toujours travaillé sur le terrain en couple marié, et ils avaient suivi le stage de la Ferme ensemble. Voilà qui avait sauvé l'agent Foley de toutes les complications qu'avait dû rencontrer James Bond.

" Eddie, ce que tu peux être bonnet de nuit !

- Comment ça ?

180

- Ce pourrait être une véritable avancée. Cette petite chipie est la secrétaire personnelle de Fang Gan. Elle sait des tas de choses qui pourraient nous intéresser.

- Bon, et Chet a eu l'occasion de la tester hier soir. Chérie, ce n'est pas la même chose que de la recruter. On n'a pas encore d'agent sur place, rappela-t-il à son épouse.

- Je sais, je sais, mais je le sens bien, ce coup-ci.

- L'intuition féminine ? " Ed parcourut à nouveau le message, en quête de détails sordides, mais n'y trouva que les faits bruts, comme si le Wall Street Journal avait couvert cette entreprise. Enfin, au moins

Nomuri savait-il se montrer discret. Pas de hampe rigide et frémissante plongeant dans son fourreau moite et chaud - même si Nomuri avait vingt-neuf ans, un

,ge o' la hampe tendait à être rigide...

Chet est bien californien ? se dit Foley. Donc, sans doute pas puceau, et peut-être même expert, même si la première fois, on essayait surtout de voir si les pièces s'emboîtaient bien... c'était toujours le cas, du moins dans l'expérience de Foley, mais enfin, on avait quand même intérêt à

vérifier. Il se rappela la blague de Robin Williams sur Adam et Eve : " Tu ferais bien de t'écarter, chérie. Je ne sais pas jusqu'o' peut aller ce truc ! " La combinaison de prudence excessive et de vantardise échevelée commune au m,le de l'espèce. " Bon, d'accord et tu vas lui répondre quoi ?

"Combien d'orgasmes avez-vous eu tous les deux ?"

- Sacré nom d'une pipe, Ed ! " Le coup d'épingle avait marché, nota le patron. Il voyait presque la vapeur sortir des oreilles de son épouse. "

Merde, tu sais pertinemment ce que je vais lui suggérer. D'entretenir cette relation et de l'amener à lui parler de son boulot. «a prendra du temps, mais si ça marche, ça vaut le coup d'attendre. "

Et si ça ne marche pas, Chester n'aura pas perdu au change, s'avisa Ed Foley. Il n'y avait pas tant de professions o' coucher faisait partie des activités qui pouvaient vous valoir une promotion. quoique...

" Mary ?

- Voui, Ed ?

181

- «a ne te paraît pas bizarre que ce gamin nous rende compte de sa vie sexuelle ? «a ne te fait pas rougir un peu ?

- Ce serait le cas s'il m'en parlait de vive voix. Le mail est plus approprié, j'imagine. Plus froid.

- A propos, tu es satisfaite de la sécurité des transmissions ?

- Ouais, on en a déjà parlé. Le message aurait aussi bien pu contenir

des infos sensibles et le système de cryptage est très robuste. Nos gars de Fort Meade pourraient le casser, mais chaque fois en recourant à la force brute et ça peut prendre jusqu'à une semaine, même après avoir deviné la méthode de chiffrement. quant au service interception, il faudrait qu'ils partent de zéro. Le portail du fournisseur d'accès a été conçu habilement et notre liaison avec lui ne devrait pas non plus poser de problème - et même, ce n'est pas parce qu'on intercepte une connexion Internet sur la ligne d'une ambassade qu'on est plus avancé pour autant. Précaution supplémentaire, un de nos agents consulaires a pour mission de télécharger en douce des images pornos d'un site local via le même fournisseur d'accès, au cas où quelqu'un là-bas se montrerait un peu trop malin. " L'idée était astucieuse : c'était le style d'activité qu'on aimait mieux garder secret, ce que le contre-espionnage chinois trouverait à la fois compréhensible et divertissant quand bien même il réussirait à l'intercepter.

" Des résultats intéressants ? s'enquit Foley, une fois encore pour titiller son épouse.

- Non, sauf si t'es branché pédophilie. Si tu t'amusais à télécharger ici ce genre d'images, le FBI pourrait venir frapper à ta porte.

- Le capitalisme a vraiment réussi à percer là-bas, hein ?

- Certains dignitaires du parti semblent apprécier ces choses. J'imagine qu'à l'approche des quatre-vingts balais, on a besoin de trucs spéciaux pour lancer la machine. " Mary Pat avait vu quelques-unes de ces photos, et ça lui avait suffi. Contrairement à ce que pouvaient s'imaginer les usagers de ce site, les gamines ne tombaient pas du ciel toutes nues, les jambes écartées, un sourire avenant sur leur visage poupin. Pas vraiment, mais son boulot n'était pas de jouer les censeurs. Parfois, on était bien obligé de collaborer avec ce type de pervers parce qu'ils déte-

naient des informations indispensables à votre pays. Si vous aviez de la chance et si l'information était vraiment utile, on pouvait s'arranger pour les faire passer à l'Ouest et venir s'installer aux ...tats-Unis où ils pourraient (dans certaines limites) se livrer à leurs perversions, après avoir été informés de la législation en vigueur et des risques qu'il y avait à l'enfreindre. Ensuite, on s'en lavait les mains. L'un des problèmes de l'espionnage était qu'on ne traitait pas toujours avec les individus qu'on aimerait inviter chez soi. Mais il ne s'agissait pas de bonnes manières. Il s'agissait de recueillir des informations indispensables à la sauvegarde des intérêts stratégiques du pays, voire

à prévenir une guerre.

Souvent, des vies humaines étaient en jeu, directement ou non. Alors, on fréquentait quiconque détenait ce genre d'information, même s'il était loin d'être un saint.

" D'accord, chou. Tiens-moi au courant, conclut Foley.

- Entendu, lapin en sucre. " La directrice des opérations regagna son bureau et prépara sa réponse à Nomuri : MESSAGE

RE«U. TENEZ-NOUS INFORM...S DE VOS PROGR»S. MP. TERMIN....

La réponse fut un soulagement pour Nomuri quand il vérifia son mail au saut du lit. Il était déçu de ne pas se réveiller avec de la compagnie, mais un tel espoir e't été irréaliste. Ming aurait été bien malavisée de passer la nuit ailleurs que dans son propre lit. Nomuri ne pouvait même pas la raccompagner chez elle. Elle était repartie discrètement, avec ses cadeaux

- enfin, une partie -, pour regagner à pied son logement collectif o', espérait avec ferveur Nomuri, elle s'abstiendrait d'évoquer ses aventures avec ses compagnes d'appartement. Avec les femmes, on ne savait jamais. Ce n'était pas si différent avec les hommes, nota l'agent en se souvenant de l'université, o' certains de ses potes s'étendaient longuement sur leurs conquêtes. ¿ les entendre, on aurait cru qu'ils avaient tué un dragon avec un b,ton de sucette. Nomuri ne s'était jamais livré à ces fanfaronnades.

Soit il avait déjà une mentalité d'espion, soit il avait été imprégné de l'idée qu'un vrai gendeman gardait ses conquêtes pour lui. Mais les femmes ? C'était pour lui un mystère, comme cette manie qu'elles avaient d'aller aux toilettes à deux - il lui arrivait

183

de se moquer de ces " réunions syndicales ". quoi qu'il en soit, les filles étaient plus bavardes que les mecs. «a, il en était s'r. Et alors qu'elles leur faisaient tant de cachotteries, combien de secrets livraient-elles à

leurs amies ? Merde, il suffisait qu'elle raconte à sa copine de chambre qu'elle avait grimpé aux rideaux avec un cadre japonais, si jamais cette copine était une indic du MSE, elle recevrait la visite d'un agent du ministère qui, à tout le moins, lui conseillerait de ne plus jamais revoir Nomuri. Sans doute s'y ajouterait-il l'exigence de restitution de ces ordures bourgeoises dégénérées (entendez les sous-vêtements de

chez Victoria's Secret), assortie d'une menace non voilée de perdre son poste au ministère si jamais on la revoyait dans la même rue que ce Japonais. Et cela sous-entendait aussi qu'il allait être filé, observé et étudié de près par le MSE et ça, c'était une menace à prendre au sérieux. Ils n'avaient pas besoin de le surprendre en flagrant délit d'espionnage. On était en pays communiste où la protection des libertés individuelles était un concept bourgeois ridicule et où les droits civiques se limitaient à faire ce qu'on vous disait. Son statut de ressortissant étranger en tractations commerciales avec le gouvernement pouvait lui valoir un traitement de faveur, mais c'était tout relatif.

Donc, il avait fait plus que s'envoyer en l'air, se dit Nomuri, une fois dissipés les souvenirs délicieux d'une soirée enfiévrée. Il avait franchi une grosse ligne rouge et sa sécurité dépendait désormais intégralement de la discrétion de Ming. Il ne lui avait pas demandé de tenir sa langue. Il n'avait pas pu. Ce genre de chose allait sans dire, au risque sinon de plomber ce qui était censé être un instant de joie et d'amitié... et plus, si affinités. Les femmes pensaient en ces termes, se rappela Chester, et même s'il risquait de se découvrir un rictus sardonique la prochaine fois qu'il se contemplerait dans la glace, il s'agissait du boulot, pas d'une question personnelle, se répéta-t-il en éteignant son ordinateur.

A un détail près. Il avait eu des rapports sexuels avec une jeune femme intelligente et pas entièrement déplaisante, et le problème était que quand vous donniez ainsi un petit bout de votre cour, vous ne le récupériez jamais. Et son cour, se rendit-il compte un peu tard, était vaguement connecté à sa queue. Il

184

n'était pas James Bond. Il ne pouvait pas étreindre une femme comme une pute étreint un homme pour de l'argent. Il était incapable de se comporter en goujat sans cour. L'avantage était au moins qu'il pouvait encore supporter de se regarder dans la glace. L'inconvénient était que cela risquait de ne pas durer s'il traitait Ming comme un objet et non comme une personne.

Nomuri avait besoin d'un conseil sur la conduite à tenir et il ne savait
où

l'obtenir. Ce n'était pas le genre de chose qu'on demandait par mail à Mary Pat ou à l'un des psys que l'Agence employait pour guider les agents dans leur t,che. On ne pouvait traiter le problème qu'en tête à

tête avec une personne bien réelle, dont le langage corporel et le ton de la voix pouvaient vous livrer des indices. Non, le courrier électronique n'était pas vraiment la bonne méthode. Il fallait qu'il rentre en avion à Tokyo rencontrer un officier de la direction des opérations qui serait en mesure de lui conseiller un moyen de gérer la situation. Mais si jamais ce type lui disait de rompre tout contact physique avec Ming, qu'est-ce qu'il ferait ? Ce n'était pas comme avec n'importe quelle petite amie, et il avait sa vie privée lui aussi... Du reste, s'il rompait, quel effet cela aurait-il sur cet agent potentiel ? On n'évaluait pas vos facultés d'humanité quand vous vous engagiez à l'Agence, malgré tout ce que pouvaient raconter les livres ou voulait croire l'opinion. Toutes ces blagues autour d'une bière durant les nuits après les sessions d'entraînement lui semblaient bien lointaines à présent, tout comme leurs attentes ou leurs espoirs. Ils étaient tellement à côté de la plaque, ses collègues et lui, malgré tout ce qu'avaient pu leur raconter leurs instructeurs. Il n'était alors qu'un gosse, et dans une certaine mesure même encore au Japon, mais voilà tout soudain qu'il était un homme, seul dans un pays qui au mieux se montrait méfiant, au pire, hostile à sa présence et à son pays. Enfin, le problème était désormais entre ses mains et il ne pouvait rien y changer.

Les collègues de Ming notèrent une légère différence dans son comportement.

Il avait dû lui arriver quelque chose d'agréable, se dirent certaines, et elles s'en réjouirent, même si ce fut

185

et discrétion. Si la jeune femme désirait partager avec elles, tant mieux, sinon, tant mieux aussi, ses choses étaient intimes, même parmi un qui partageaient quasiment tout, y compris concernant leur ministre, avec ses tentatives amoureuse* r*t"JMiantes, laborieuses et parfois vaines. C'était un homme sage et en général aimable, même si en tant que patron il avait \$"

mauvais côtés. Mais Ming n'en remarquait aucun aujourd'hui; Son sourire était plus doux que jamais, ses yeux étincelaient comme des diamants, estima le reste de ses collègues du secrétariat. Toutes en étaient déjà

passées par là, même si c'était si fréquent pour Ming dont la vie amoureuse avait été assez écourtée. Si le ministre lui témoignait

une affection un neo/envahissante, c'était par des hommages trop rares et bien imparfaits, „Ming s'installa derrière son ordinateur pour faire son courrier ctftie? traductions d'articles de la presse occidentale susceptibles 4 intéresser le ministre. Ming était la plus douée en anglais debout le service et le nouveau système informatique fonctionnait à

merveille. L'étape suivante, à ce qu'on disait, était un ordinateur à

commande vocale devant lequel il suffirait de parler POUR que les caractères s'inscrivent à l'écran, un gadget sans aucun doute appelé à

devenir le cauchemar de toutes les secrétaire* 4e direction de la planète en leur retirant une grande partie de leur utilité. quoique... Le patron ne pouvait pas sauter un ordinateur, n'est-ce pas ? Même si le ministre Fang n'était pas à ce point envahissant par ses exigences. Et puis il ne fallait pas cracher sur les avantages en nature qu'il vous accordait en échange.

Sa première t,che matinale lui prit comme d'habitude quatre-vingt-dix minutes, après quoi elle imprima le résultat avant d'agrafer les pages, regroupées par article. Ce matin, elle avait traduit des extraits du Times, du New York Times et du Washington Post, pour permettre à son ministre de connaître l'opinion des diables étrangers sur la politique éclairée de la Chine populaire.

186

Dans son bureau privé, le ministre Fang vaquait à ses occupations. Le MSE

avait deux rapports sur les Russes : un concernant une découverte d'or, l'autre de pétrole. Donc, se dit-il, Zhang avait eu raison sur toute la ligne, encore plus même qu'il ne l'imaginait. La Sibérie orientale était bel et bien une caverne d'Ali Baba, dotée de tout ce dont on ne pouvait se passer. Le pétrole, parce que c'était le sang de la société moderne, et l'or, parce qu'en plus de la valeur d'échange qu'il avait eue de tout temps et qu'il avait encore, c'était un métal utilisé par la science et l'industrie. quelle misère de voir de telles richesses tomber aux mains d'individus incapables d'en faire bon usage !

C'était si étrange, ces Russes qui avaient fait don au monde du marxisme mais n'avaient pas su en tirer profit, et qui avaient fini par y renoncer avant de rater également leur transition vers une société capitaliste bourgeoise.

Fang alluma une cigarette, sa cinquième de la journée (il essayait de réduire sa consommation à l'approche de son soixante-dixième anniversaire) et posa sur son bureau le rapport du MSE, avant de se carrer contre son dossier pour tirer sur sa clope sans filtre et réfléchir aux informations de la matinée. La Sibérie, Zhang le répétait depuis pas mal d'années maintenant, disposait de tout ce dont la Chine avait besoin : bois et minerai en abondance - et plus encore même que prévu, indiquaient les rapports - mais aussi d'espace, et de l'espace, la Chine en avait besoin par-dessus tout.

Il y avait tout simplement trop de gens en Chine, et cela, malgré les mesures de contrôle des naissances qu'on pouvait qualifier de draconiennes, tant dans leur contenu que dans le caractère impitoyable de leur application. Ces mesures étaient un affront à la culture chinoise qui avait toujours considéré les enfants comme une bénédiction, et voilà que les impératifs sociaux avaient des résultats imprévus : les couples mariés n'ayant droit qu'à un enfant, ils choisissaient souvent les garçons au lieu des filles. Il n'était pas rare de voir un paysan s'emparer d'une gamine de deux ans et la précipiter dans un puits (les plus charitables leur rompaient le cou auparavant) pour se débarrasser de cet encombrant fardeau.

Fang comprenait leurs raisons. Devenue grande, une fille se mariait et quittait le foyer

187

DOUT entre1 dans la vie d'un homme, alors qu'on pouvait toujours compter sur un garçon pour nourrir ses parents, les honorer et leur assurer la sécurité. Alors qu'une fille se contentait d'écarter ses jambes pour le fils d'un autre couple... où était la sécurité des parents là-dedans ?

Cela avait été vrai dans le cas de Fang. En devenant haut dignitaire du parti, il avait pris soin de s'assurer que son père et sa mère disposent d'un logement confortable pour leurs vieux jours, car telles étaient les obligations d'un fils pour ceux qui lui avaient donné la vie. Dans l'intervalle, il s'était marié, bien sûr - son épouse était depuis longtemps décédée d'une maladie cardio-vasculaire - et il avait toujours témoigné le respect dû à ses beaux-parents... mais sans faire autant que pour sa propre famille. Même sa femme avait pu le comprendre et elle avait usé en sous-main de son influence d'épouse de dignitaire du parti pour prendre ses propres dispositions. Son frère mort jeune en combattant l'armée américaine en Corée n'était plus qu'un souvenir...

Mais le problème chinois dont personne ne parlait vraiment, même au niveau du Politburo, était que cette politique de contrôle des naissances affectait la courbe démographique du pays. En accroissant la valeur des garçons par rapport aux filles, la Chine entraînait un déséquilibre qui devenait statistiquement préoccupant. En l'espace d'une quinzaine d'années, on allait connaître une pénurie de femmes - certains disaient que c'était une bonne chose parce que cela leur permettrait ainsi d'aboutir plus vite au grand objectif national de stabilité démographique, mais cela voulait dire aussi qu'une génération entière de Chinois n'aurait pas de femmes à

épouser ou fréquenter. Allait-on vers une recrudescence de l'homosexualité ? La ligne officielle de la Chine communiste voyait encore d'un mauvais oeil cet avatar de la décadence bourgeoise, même si la sodomie avait été dépénalisée en 1998. Mais s'il n'avait plus de femmes pour assouvir ses envies, que devait faire un homme ? Par ailleurs, quand elles n'étaient pas tuées, les petites filles en surnombre étaient souvent abandonnées par leurs parents et adoptées par des couples occidentaux stériles. Elles étaient des centaines de milliers dans ce cas, jetées sur le marché comme ces chiots que les Américains

188

vendaient dans leurs boutiques. quelque chose en Fang se révoltait à cette idée, mais ce n'était après tout que du sentimentalisme bourgeois. La politique nationale dictait la conduite à suivre, et la politique était le moyen de parvenir aux objectifs.

Son existence était aussi confortable que le permettaient ses privilèges.

En sus d'un bureau somptueux digne d'un capitaliste, il avait une voiture officielle avec chauffeur pour le ramener chez lui, un appartement luxueusement décoré avec des domestiques pour veiller à ses besoins, la meilleure nourriture que pouvait procurer son pays, des bonnes bouteilles, un téléviseur relié au satellite pour capter toutes sortes de programmes, y compris les chaînes pornos japonaises, car ses pulsions viriles ne l'avaient pas encore abandonné (il ne parlait pas japonais mais avec ces films, comprendre les dialogues n'était pas vraiment indispensable).

Fang continuait de faire de longues journées : il se levait tous les matins à six heures trente pour être à son bureau avant huit heures. Son équipe de secrétaires et de collaborateurs s'occupait bien de lui et certaines des femmes se montraient d'une docilité fort agréable, une (voire deux) fois par semaine. Rares étaient les hommes de son ,ge à

avoir sa vigueur, Fang en était sûr, et contrairement au président Mao, il ne se livrait pas à la pédophilie, ce qu'il avait appris à l'époque et jugé passablement écœurant. Mais tous les grands hommes avaient leurs faiblesses sur lesquelles on passait justement à cause de leur grandeur. Quant à lui et ceux qui partageaient son statut social, ils avaient droit à tout ce qu'il fallait pour se reposer, entretenir leur corps avec une nourriture saine et ainsi supporter de longues et pénibles journées de travail, droit aussi à

la détente et aux distractions indispensables à des hommes intelligents et vigoureux. C'est qu'il leur fallait vivre mieux que la majorité des citoyens de ce pays, et c'était du reste mérité. Diriger l'état le plus peuplé de la planète n'était pas une sinécure. Cela mobilisait toutes leurs ressources intellectuelles et ces ressources devaient être préservées. Fang leva les yeux au moment où Ming entra avec sa chemise remplie de coupures de presse.

" Bonjour, camarade ministre, dit-elle d'une voix empreinte de respect.

189

- Bismarck, mon enfant. " Fang hocha la tête en un geste affectueux.

Celle-ci partageait volontiers sa couche, raison pour laquelle elle méritait plus qu'un simple bougonnement. Enfin, il lui avait quand même procuré un superbe siège de bureau. Elle se retira, en s'inclinant comme toujours avec tout le respect qui était dû à sa figure paternelle. Fang ne releva rien de différent dans son attitude alors qu'il saisissait la chemise et parcourait les articles traduits, le crayon à la main pour y porter des annotations. Il les comparerait par la suite aux estimations du MSE sur le climat dans les autres pays et au sein de leurs gouvernements.

C'était la manière qu'avait trouvée Fang de rappeler au ministère de la Sécurité d'Etat qu'il y avait encore des membres du Politburo capables d'avoir une pensée autonome. Le MSE avait échoué de façon notable à prédire la reconnaissance diplomatique de Taiwan, même si, en toute honnêteté, la presse américaine ne semblait guère plus apte à prédire les initiatives de ce président Ryan. Quel homme étrange, et certainement pas un ami de la Chine populaire. Les analystes du MSE le qualifiaient de paysan, et sous bien des aspects, ce qualificatif semblait approprié. Il avait des vues étrangement simplistes, un fait sur lequel le New York Times glosait fréquemment. Pourquoi le détestaient-ils à ce point ? N'était-il pas assez capitaliste à leur goût ou bien l'était-il trop ? Comprendre la presse américaine dépassait les

capacités d'analyse de Fang mais il pouvait au moins digérer ce qu'elle racontait, ce dont n'étaient pas toujours capables les soi-disant experts en renseignements à l'Institut d'études américaines du MSE. Sur cette réflexion, Fang alluma une autre cigarette et se carra dans son fauteuil.

C'était un miracle, songea Provalov. Les archives centrales de Farmée avaient eu le dossier avec les empreintes et les photos des deux corps retrouvés à Saint-Pétersbourg mais elles avaient pris un malin plaisir à

lui envoyer les dossiers plutôt qu'à Abra-mov et Ustinov, sans aucun doute parce que c'était lui qui avait cité le nom de Sergueï Golovko. L'évocation de la place Dzer-jinski continuait de pousser les gens à faire leur boulot en temps et en heure. L'identité et les mensurations des victimes seraient 190

faxées sans tarder à Saint-Pétersbourg pour permettre à ses collègues du Nord de voir ce qu'ils pouvaient en tirer. Noms et photos n'étaient qu'un début - des documents vieux de vingt ans révélant des visages juvéniles impassibles. Les archives du service étaient toutefois impressionnantes.

Dans le temps, Piotr Alekseïevitch Amalrik et Pavel Borissovitch Zimianine avaient été considérés comme d'excellents éléments, intelligents, en parfaite condition physique... et surtout idéologiquement fiables, ce qui leur avait valu d'être intégrés à l'école des sous-officiers des Spetsnaz.

Les deux hommes avaient combattu en Afghanistan où ils s'étaient du reste illustrés : ils en étaient revenus, ce qui n'était pas si commun pour les troupes des Spetsnaz à qui l'on avait confié tous les sales boulots dans une guerre particulièrement sale. Ils n'avaient pas rempilé, ce qui n'avait rien d'inhabituel : quasiment aucun soldat de l'armée soviétique ne se réengageait de son plein gré. Ils avaient repris la vie civile, recrutés tous les deux par la même usine de la banlieue de Leningrad, comme on l'appelait à l'époque. Mais Amalrik et Zimianine avaient trouvé bien morne la vie du citoyen ordinaire, et Provalov crut comprendre qu'ils avaient bientôt glissé sur une autre pente. Il faudrait que ses enquêteurs à Saint-Pétersbourg approfondissent la question. Il prit dans son tiroir de bureau une étiquette d'expédition et l'attacha par un élastique au paquet contenant les dossiers des deux hommes. Lequel serait transmis par courrier à Saint-Pétersbourg où Abramov et Ustinov pourraient s'amuser avec son contenu.

" Un certain M. Sherman, monsieur le ministre, annonça dans l'interphone la secrétaire de Winston. Ligne trois.

- Hé, Sam, dit le secrétaire au Trésor en décrochant. quoi de neuf?

- Notre gisement, là-haut dans le Nord, répondit le président d'Atlantic Richfield.

- Bonnes nouvelles ?

- On peut le dire. Nos prospecteurs disent que sa taille dépasse de cinquante pour cent nos premières estimations.

- Solide, cette info ?

191

-   peu près autant que tes bons du Trésor, George. Mon responsable sur le terrain est Ernie Bach. Il est aussi fort pour trouver du pétrole que toi dans le temps, pour les bons plans à Wall Street. " Peut-être meilleur encore, se garda d'ajouter Sam Sherman. Winston était connu pour être très imbu de sa personne. Cela dit, la remarque fit mouche.

" Bon, alors résume-moi tout ça, ordonna le ministre.

- Eh bien, quand l'exploitation va commencer, les Russes seront en position pour racheter toute l'Arabie Saoudite, avec le Koweït en prime et sans doute la moitié de l'Iran. En comparaison, l'est du Texas sera aussi minable qu'un pet dans une tornade. C'est un truc é-nor-me, George.

- Difficile, l'extraction ?

- Ce ne sera ni facile ni donné, mais d'un strict point de vue technique, cela n'a rien de bien sorcier. Si tu cherches une valeur qui monte, choisis une société russe qui fabrique du matériel pour les climats froids. Ils vont avoir du pain sur la planche au cours des dix années à venir, conseilla Sherman.

- OK, et qu'est-ce que tu peux me dire des retombées économiques pour la Russie ?

- Difficiles à estimer. Il faudra entre huit et dix ans pour que le gisement atteigne son plein potentiel, et la quantité de brut que ça amènera sur le marché risque de faire plonger le cours. On n'a pas encore modélisé tout ça, mais ça pourrait faire un gros coup, quelque

chose comme cent milliards de dollars par an, au cours actuel, s'entend.

- Pendant combien de temps ? " Winston aurait presque pu entendre son interlocuteur hausser les épaules.

"Vingt ans, peut-être plus. Nos amis moscovites tiennent encore à garder le secret, mais la nouvelle s'est ébruitée dans notre boîte. C'est comme de vouloir cacher le soleil levant, tu vois. Je donne un mois avant qu'elle fasse la une partout. Peut-être un peu plus, mais guère plus.

- Et le filon d'or ?

- Merde, George, de leur côté, c'est motus et bouche cousue mais mon contact à Moscou dit qu'ils ont comme qui dirait décroché le gros lot. «a va sans doute faire plonger le cours mondial de l'or, entre cinq et dix pour cent, mais nos modèles

192

indiquent qu'il y aura un rebond avant que les Russkofs ne commencent à

vendre celui qu'ils auront extrait. Bref, notre ami russe... enfin, je veux parler de leur vieil oncle fortuné ; il vient de décrocher la timbale et de leur accorder la jouissance de tout le terrain, t'étais au courant ?

- Et pas d'effets négatifs de notre côté..., réfléchit Winston.

- Bigre, non. Ils vont devoir nous acheter tout un tas de matériel lourd, et ils auront besoin d'une expertise que nous sommes les seuls à détenir.

Et quand tout cela sera un peu retombé, le cours mondial du pétrole va redescendre, ce qui ne devrait pas non plus nous faire de mal. Tu sais, George, j'aime bien les Russes. «a fait un bout de temps qu'ils ont la poisse, ces cons, mais peut-être qu'enfin le vent est en train de tourner pour eux.

- Pas d'objections de ce côté, Sam, assura Trader à son ami. Merci pour les tuyaux.

- Ma foi, ça vous empêche pas de continuer à me pomper des impôts. " Bande de salauds. Il s'abstint de le dire mais Winston l'entendit malgré tout, avec son rire ironique. " Allez, à plus, George.

- D'ac, bonne journée, Sam, et encore merci. " Winston coupa la communication, choisit une autre ligne et pressa la touche mémoire neuf.

" Ouais ? " répondit une voix familière. Dix personnes seulement avaient accès à ce numéro.

" Jack, c'est George. Je viens d'avoir Sam Sherman, d'Adantic Richfield.

- La Russie ?

- Ouais. Le gisement serait moitié plus grand que leur estimation initiale.

«a fait sacrement gros. En fait, le plus gros gisement jamais détecté, plus gros que l'ensemble de tous ceux du golfe Persique. Extraire le pétrole ne sera pas donné mais Sam dit que ça n'a rien de complexe - difficile, mais ils savent comment s'y prendre : pas de nouvelle technologie à inventer, s'agit juste d'y mettre le prix - et pas tant que ça côté main-d'oeuvre, parce que la leur est bien moins cõteuse que chez nous. Bref, les Russes vont devenir riches.

- Riches à quel point ? s'enquit le président.

193

cent milliards de dollars par an, une fois que les neront à plein régime, et il y en a pour une bonne d'années, si ce n'est plus. > > Sifflement de Jack à cette nouvelle. " Deux trillions de dollars... «a feft une somme rondelette, George.

-"C7"t ce qu'on dit à Wall Street, monsieur le président, admit? Winston.

S̃r que ça fait une somme rondelette. J- Et quel effet aura ce pactole sur l'économie russe ?

- «a ne devrait pas trop leur faire de mal. Ils vont se ramasser un paquet de devises fortes. Avec cet argent, ils pourront s'acheter tout ce qu'ils voudront, et surtout les machines pour fabrique!! eux-mêmes ce dont ils ont besoin. Ils vont réindustrialiser leur pays, Jack, sauter à pieds joints dans le nouveau siècle, à supposer qu'ils aient assez de jugeote pour l'utiliser convenablement et ne pas tout laisser filer sur des comptes en Suisse.

- Comment peut-on les aider ? demanda le président.

- La meilleure réponse, c'est de se réunir autour d'une table, vous et moi, plus deux ou trois autres, avec nos homologues russes, et de leur demander de quoi ils ont besoin. Si on peut amener certains de nos industriels à b, tir des usines là-bas, ça leur donnera un petit coup de pouce, et ça fera sans aucun doute très bien à la télé.

- Noté, George. Faites-moi un topo là-dessus pour le début de la semaine prochaine et on verra si on peut trouver un moyen de glisser aux Russes qu'on est au courant. "

C'était la fin d'une autre journée trop longue pour SergueÛ Golovko.

Diriger le SVR avait déjà de quoi vous occuper à plein temps mais il devait aussi coacher Eduard Petrovitch Grusha-voy, président de la république de Russie. Le président Grusha-voy avait sa panoplie de ministres, certains compétents, d'autres choisis pour leur capital politique, ou simplement pour couper l'herbe sous le pied à l'opposition. Ils avaient encore une capacité de nuisance à l'intérieur du gouvernement de Grushavoy, mais moins qu'à l'extérieur de celui-ci.   l'intérieur, ils devaient se contenter d'armes de petit calibre, s'ils ne voulaient pas être tués par les ricochets.

194

Un bon point, c'est que le ministre de l'...conomie, Vassily Konstantinovitch Solomentsev, était un homme intelligent et apparemment honnête, combinaison rarissime dans le spectre politique russe, plus encore que dans le reste du monde connu. Il avait bien sûr ses ambitions (quel ministre n'en avait pas) mais pour l'essentiel, il semblait vouloir la prospérité de son pays et ne cherchait pas à s'enrichir outre mesure. Golovko, pour sa part, n'y voyait pas d'inconvénient, tant que ça ne dépassait pas les bornes. Les bornes, pour SergueÛ, étaient fixées à vingt millions d'euros. Plus, c'était de la goinfretrie, mais moins, cela restait admissible. Après tout, si un ministre contribuait avec succès à aider son pays, il était en droit de toucher une juste récompense. Le travailleur de la base n'y verrait aucun inconvénient si cela permettait d'améliorer son niveau de vie, estima le maître espion.

On n'était pas en Amérique, ce pays noyé sous des lois prétendument éthiques, aussi vaines que contre-productives. Leur président, que Golovko connaissait bien, avait un aphorisme qu'il admirait : " Si vous devez consigner par écrit vos règles éthiques, vous avez déjà perdu. "

Pas bête, ce Ryan, naguère un ennemi mortel, aujourd'hui un bon ami, apparemment du moins. Golovko avait entretenu cette amitié en fournissant son aide à

l'Amérique lors de deux sérieuses crises internationales. Il l'avait fait parce qu'il y était tenu, avant tout par l'intérêt de son pays, et en second lieu parce que Ryan était un homme d'honneur, et peu enclin à

oublier de telles faveurs. Et puis, ça avait également amusé Golovko qui avait passé l'essentiel de sa vie professionnelle dans un service voué à la destruction de l'Occident.

Mais lui, dans tout ça ? quelqu'un avait-il ourdi sa propre destruction ?

quelqu'un avait-il désiré mettre fin à sa vie d'une façon aussi bruyante que spectaculaire sur les pavés de la place Dzerjinski ? Plus il retournait la question, plus elle devenait terrifiante. Peu d'hommes en bonne santé

pouvaient envisager avec sérénité la fin de leur existence et Golovko ne faisait pas exception à la règle. Ses mains ne tremblaient jamais, mais il ne contesta pas le moins du monde les mesures de plus en plus drastiques prises par le commandant Chelepine pour le garder en vie. Chaque jour, sa voiture changeait de couleur, voire de

195

marque, et les itinéraires pour gagner son bureau n'avaient en commun que leur point de départ ; le siège du SVR était assez vaste pour fournir au total cinq points d'arrivée à son parcours quotidien. Le plus malin, et Golovko admirait l'astuce, c'est que parfois il voyageait assis à l'avant du véhicule de tête, alors qu'un fonctionnaire quelconque était installé à

l'arrière de la limousine qu'ils étaient censés protéger. Anatoly n'était pas un imbécile, et il lui arrivait à l'occasion d'avoir une étincelle de créativité.

Mais trêve de fariboles. Golovko secoua la tête et ouvrit le dernier dossier de la journée, parcourant tout d'abord son résumé... et son esprit se figea presque aussitôt, tandis que sa main se dirigeait machinalement vers le téléphone pour composer un numéro.

" Golovko ", annonça-t-il à la voix masculine qui avait décroché. Il n'eut rien à rajouter.

" Sergueï Nikolaïevitch, le salua cinq secondes plus tard le ministre, d'une voix aimable. que puis-je pour vous ?

- Eh bien, Vassili Konstantinovitch, me confirmer ces chiffres. Sont-ils possibles ?

- Ils sont plus que possibles, Sergueï. Ils sont aussi vrais que le soleil brille, annonça Solomentsev au chef du renseignement mais aussi ministre principal et conseiller du président Grushavoy.

- Putain ! marmonna le chef du renseignement. Et ce pactole est là depuis longtemps ? demanda-t-il, incrédule.

- Le pétrole, peut-être cinq cent mille ans ; l'or passablement plus, Sergueï.

- Et on ne s'en est jamais douté ?

- Personne n'a vraiment cherché, camarade ministre. En fait, je trouve la découverte du gisement d'or la plus intéressante. Il faut que je voie une de ces peaux de loup incrustées de paillettes. On dirait du Prokofiev, non ? Piotr et le loup d'or...

- Une idée amusante, certes, dit Golovko avant de l'écartier aussitôt.

qu'est-ce que ça va représenter pour notre pays ?

- Sergueï Nikolaïevitch, il faudrait que je sois devin pour vous répondre avec précision, mais ce pourrait être à long terme le salut de notre pays.

Nous possédons désormais une chose dont tous les pays rêvent, surtout même deux en fait... et qui

196

nous appartiennent en propre, elles sont sur notre territoire national.

Pour en disposer, les étrangers seront prêts à payer des sommes énormes et encore, avec le sourire. Le Japon, par exemple. Nous pourrons répondre à

leurs besoins énergétiques des cinquante prochaines années et dans le même temps, nous leur ferons faire une formidable économie de transport...

quelques centaines de kilomètres de navigation pour leurs pétroliers

au lieu de dix mille... Et peut-être l'Amérique aussi, même s'ils ont trouvé

eux aussi leur énorme gisement à la frontière entre l'Alaska et le Canada.

La question se résume à savoir comment nous pouvons mettre ce pétrole sur le marché. Nous allons bien entendu construire un oléoduc entre le gisement et Vladivostok mais on peut en envisager un aussi jusqu'à Saint-Pétersbourg afin de vendre plus facilement à l'Europe. En fait, nous pourrions sans trop de mal demander aux Européens, en particulier aux Allemands, de nous le construire, en échange d'un rabais substantiel. Sergueï, si nous avions seulement découvert ce pétrole il y a vingt ans, nous...

- Peut-être. " Il n'était guère difficile d'imaginer la suite : l'Union soviétique ne se serait pas effondrée mais se serait au contraire renforcée. Golovko n'entretenait pas de telles illusions. Le gouvernement soviétique aurait bien réussi à foutre en l'air cette manne comme il avait foutu en l'air tout le reste. La Sibérie avait été pendant soixante-dix ans la propriété du gouvernement soviétique mais il n'avait jamais eu l'idée de l'exploiter convenablement. Le pays n'avait pas les experts pour cela, mais il avait été trop fier pour confier la tâche à d'autres, de peur de dévaloriser l'image de la patrie. S'il y avait une chose qui avait tué

l'URSS, ce n'était pas le communisme, pas même le totalitarisme ; c'était cet excès d'amour-propre qui était l'aspect le plus dangereux et le plus dévastateur de l'âme russe, engendré par un sentiment d'infériorité qui remontait aux Romanov, sinon plus loin. La mort de l'Union soviétique avait été de l'ordre du suicide, mais en plus lent et donc en plus douloureux.

Golovko endura les deux dernières minutes de spéculations historiques d'un homme qui n'avait guère le sens de l'histoire avant de l'interrompre : "

Tout cela est bel et bon, Vassili Konstantino-

197

vitch, mais l'avenir ? C'est là que nous allons tous vivre, après tout.

- Cela ne nous nuira guère, Sergueï, c'est le salut de notre pays. Il faudra dix ans pour retirer tout le bénéfice du gisement, mais ensuite, nous devrions avoir un revenu régulier pendant la durée d'au moins

une génération et peut-être plus.

- De quelle forme d'aide aurons-nous besoin ?

- Les Américains et les Britanniques ont l'expertise qui nous manque, gr,ce à leur exploitation des champs pétrolifères d'Alaska. Ils ont le savoir-faire. Nous l'apprendrons et l'utiliserons. Nous sommes en ce moment même en négociation avec Atlantic Richfield, la compagnie pétrolière américaine, pour avoir un soutien technique. Ils se montrent avides mais c'est prévisible. Ils savent qu'ils sont les seuls à avoir ce que nous recherchons et que les payer pour l'obtenir nous reviendra moins cher que de le produire nous-mêmes. Alors, ils auront à peu près ce qu'ils exigent.

Peut-être les paierons-nous en lingots d'or ", suggéra Solomentsev sur un ton dégagé.

Golovko dut résister à la tentation de l'interroger trop précisément sur le filon aurifère. Le gisement pétrolier était autrement lucratif mais l'or plus agréable à contempler. Lui aussi, il avait envie de voir une de ces fourrures utilisées par ce Gogol pour récupérer les paillettes d'or. Et il conviendrait de s'occuper convenablement de cet ermite qui vivait au fond des bois... pas un problème majeur vu qu'il vivait seul et n'avait pas d'enfants. quoi qu'il réussisse à obtenir, l'...tat ne tarderait pas à le récupérer, vu son ,ge. Et il y aurait sans aucun doute une émission de télé, et qui sait un long métrage, sur ce chasseur. Après tout, il avait traqué les Allemands, dans le temps, et des gars comme lui, les Russes continuaient de faire des héros. Voilà qui devrait suffire au bonheur de Pavel Petrovitch Gogol, non ? " que sait Eduard Petrovitch ?

- J'ai retenu l'information en attendant d'obtenir un compte rendu fiable et complet. Je l'ai maintenant. Je pense qu'il sera ravi lors du prochain Conseil des ministres, SergueÔ NikolaÔe-vitch. "

Et il pourrait, se dit Golovko. Ces trois dernières années, le président Grushavoy avait été plus occupé qu'un prestidigitateur 198

contraint de faire sortir des lapins d'un chapeau vide, s'il avait réussi à

maintenir le cap du pays, cela confinait souvent au miracle. Peut-être était-ce le ciel qui remerciait ainsi l'homme pour ses efforts, même si le cadeau pouvait être empoisonné. Tous les compartiments du pouvoir voudraient leur part du g,teau pétrolier et doré, chacun avec ses besoins, tous présentés par leur ministre de tutelle comme vitaux pour la sécurité

de l'...tat, et exposés dans des rapports à la logique sans faille et aux conclusions péremptoires. qui sait, peut-être que certains diraient même la vérité, même si cette dernière était souvent un article rare dans les ministères. Chaque ministre avait un empire à édifier et mieux il l'édifiait, plus il s'approchait du siège au bout de la table occupé

présentement par Eduard Petrovitch Grushavoy. Golovko se demanda si les choses se passaient ainsi du temps des tsars. Sans doute. La nature humaine ne changeait guère. Le comportement des gens à Babylone ou à Byzance ne différerait sans doute pas beaucoup de celui qu'ils auraient lors du prochain Conseil des ministres, prévu pour dans trois jours. Il se demanda comment le président Grushavoy y ferait face. " Y a-t-il déjà eu des fuites ?

s'enquit Golovko.

- Des rumeurs, sans aucun doute, concéda le ministre Solomentsev, mais les dernières estimations datent de moins de vingt-quatre heures et il faut en général plus longtemps pour qu'une information s'ébruite. Je vous ferai parvenir ces documents... disons, demain matin ?

- Ce sera parfait, Vassili. Je les ferai examiner par mes propres analystes, afin de pouvoir présenter mon estimation personnelle de la situation.

- Je n'y vois aucune objection ", répondit le ministre de l'...conomie, ce qui ne laissa pas de surprendre Golovko. Mais enfin, on n'était plus en URSS. Le cabinet actuel était peut-être la contrepartie moderne du Politburo d'antan, mais plus personne n'y mentait... enfin, pas trop effrontément. Et ça, ça dénotait un sacré progrès pour son pays.

11

La foi de leurs pères

IL s'appelait Yu Fa An et se disait chrétien. C'était suffisamment rare pour que monseigneur Schepke l'ait invité aussitôt. Il découvrit un robuste quinquagénaire, à l'étrange chevelure poivre et sel qu'on rencontrait rarement en ces contrées.

" Bienvenue à notre ambassade. Je suis monseigneur Schepke. " Il fit une brève courbette puis lui serra la main.

" Merci. Je suis le révérend Yu Fa An ", répondit le Chinois avec la dignité de la vérité, entre hommes d'Eglise.

" Tiens donc. Et de quelle confession ?

- Je suis baptiste.

- Ordonné ? Est-ce possible ? " Schepke invita son visiteur à le suivre et bientôt, ils se retrouvèrent devant le nonce apostolique. " ... minence, je vous présente le révérend Yu Fa An... de Pékin ? s'enquit (tardivement) Schepke.

- Oui, c'est exact. Mes paroissiens se trouvent en gros au nord-ouest d'ici.

- Soyez le bienvenu. " Le cardinal DiMilo quitta son fauteuil pour venir lui serrer chaleureusement la main avant d'indiquer à leur invité le confortable siège réservé aux visiteurs. Monseigneur Schepke sortit préparer du thé. " C'est un plaisir de rencontre un coreligionnaire dans cette ville.

- Nous ne sommes pas assez nombreux, c'est un fait certain, éminence ", confirma Yu.

200

Monseigneur Schepke revint bien vite avec un plateau garni d'un service à

thé, qu'il déposa sur la table basse. " Merci, Franz.

- Je pensais que des citoyens de la ville devraient vous accueillir.

J' imagine que vous avez été reçu officiellement par le ministre des Affaires étrangères et que cet accueil a été correct... et passablement froid ? " s'enquit Yu.

Le cardinal sourit tout en tendant une tasse à son invité. " Il fut correct, comme vous dites, mais il aurait pu en effet être plus chaleureux.

- Vous découvrirez que ce gouvernement est très à cheval sur le protocole, mais guère sur la sincérité ", observa Yu. Son anglais avait un bien curieux accent.

" Vous êtes originaire de... ?

- Je suis né à Taipei. Dans ma jeunesse je suis allé en Amérique parfaire mon éducation. J'ai d'abord fréquenté l'université

d'Oklahoma, mais j'ai ressenti l'appel de la vocation et je me suis rendu à l'université Oral Roberts, dans le même ...tat. C'est là que j'ai décroché mon premier diplôme, d'ingénieur électricien, tout en poursuivant mes études religieuses pour avoir mon doctorat de théologie et recevoir l'ordination.

- Bien, et comment avez-vous abouti en Chine populaire ?

- Dans les années soixante-dix, le gouvernement du président Mao était positivement ravi de voir des TaÔwanais venir s'installer ici... rejeter le capitalisme au profit du marxisme, voyez-vous, ajouta-t-il, l'oil pétillant de malice. Ce fut dur pour mes parents, mais ils ont compris. J'ai créé ma paroisse peu après mon arrivée. Le ministère de la Sécurité d'...tat ne l'a pas vu d'un très bon oil mais j'étais également ingénieur et à l'époque, l'...tat recherchait désespérément des ingénieurs comme moi. Il est remarquable de constater ce qu'il est dans ce cas prêt à accepter. Mais aujourd'hui, je suis prêtre à temps complet. " Sur ces paroles, Yi leva sa tasse de thé.

" Eh bien, que pouvez-vous nous dire de la situation en Chine, en ce moment ? demanda Renato.

- Le gouvernement est authentiquement communiste. Il ne se fie - et ne tolère - que ceux issus du sérail. Même le Falun

201

Gong qui n'est pas vraiment une religion¹ - à savoir un ensemble de convictions au sens oǔ vous ou moi l'entendons - a été brutalement réprimé

et mes paroissiens sont eux aussi persécutés. Rares sont les dimanches oǔ

plus du quart d'entre eux viennent assister aux services religieux. Je dois consacrer l'essentiel de mon temps à faire du porte à porte pour répandre l'...vangile parmi mes ouailles.

- quels sont vos moyens de subsistance ? " s'enquit le cardinal.

Yu sourit avec sérénité. " Ce n'est pas mon souci premier. Les baptistes américains m'aident généreusement. En particulier, un certain nombre d'églises du Mississippi - beaucoup d'églises noires, du reste. Hier encore, j'ai reçu des lettres de là-bas.^ Un de mes camarades de promotion à l'université s'occupe d'une grande paroisse près de Jackson. Il s'appelle Gerry Patterson. Nous étions très liés à l'époque,

et il reste un ami dans le Christ. Sa paroisse est prospère et il continue à veiller sur moi. " Yu faillit ajouter qu'il avait même bien plus d'argent qu'il n'en pouvait dépenser. En Amérique, une telle prospérité se serait traduite par une Cadillac et un somptueux presbytère. A Pékin, cela voulait dire une belle bicyclette et surtout des colis pour les nombreux paroissiens nécessiteux.

" O' logez-vous, mon ami ? " s'enquit le cardinal. Le révérend Yu pécha dans sa poche une carte de visite qu'il lui tendit. Comme souvent en Chine, elle portait au dos un plan schématique. " Peut-être me ferez-vous l'amabilité de vous joindre à mon épouse et moi pour le dîner. Tous les deux, bien s'r, ajouta-t-il.

- Ce serait avec plaisir. Avez-vous des enfants ?

- Deux, répondit Yu. Tous deux nés en Amérique, ce qui leur a permis d'échapper aux lois bestiales instaurées par les communistes.

- Je connais ces lois, lui assura le nonce apostolique. Mais 1. Ce groupe a en effet tous les attributs et le comportement d'une secte, mais la vision américaine du problème diffère pour le moins de celle des Européens (N.d.T.).

202

avant que nous puissions les faire changer, nous avons besoin de plus de chrétiens. Je prie chaque jour en ce sens.

- Ah, moi aussi, éminence. Moi aussi. Je présume que vous savez que votre résidence ici est, eh bien... "

Schepke se tapota l'oreille puis son doigt parcourut la pièce. " Oui, nous savons.

- Vous a-t-on attribué un chauffeur ?

- Oui, un geste fort aimable du ministre, nota Schepke. Il est même catholique. N'est-ce pas remarquable ?

- Pas possible ? fit mine de s'étonner Yu tout en hochant vigoureusement la tête en signe de dénégation. Ma foi, je suis s'r qu'il est malgré tout loyal envers son pays.

- Mais bien entendu ", observa DiMilo. Ce n'était pas vraiment une surprise. Le cardinal était un vieux diplomate et il avait vu tous ces trucs au moins une fois. Les communistes chinois avaient beau être

malins, l'...glise catholique avait roulé sa bosse depuis bien plus longtemps, même si le pouvoir local répugnait à reconnaître le fait.

Le bavardage se poursuivait encore une demi-heure avant que le révérend Yu ne prenne congé, sur une dernière poignée de main chaleureuse.

" Eh bien, Franz ? demanda DiMilo quand ils furent à l'extérieur, o' la brise gênerait les micros éventuellement installés dehors.

- Première fois que je vois cet homme. J'entends parler de lui depuis que je suis ici. Le gouvernement chinois lui en a fait voir de toutes les couleurs, et à plusieurs reprises, mais c'est un homme de foi qui n'est pas dépourvu de courage. J'ignorais toutefois sa formation. Nous pourrions toujours vérifier.

- Pas une mauvaise idée ", approuva le nonce apostolique. Non pas qu'il se méfi,t de Yu ou qu'il ne le cr'ot pas, mais par simple acquit de conscience.

Jusqu'au nom de cet ancien camarade de classe, aujourd'hui pasteur quelque part dans le Mississippi. Cela faciliterait les recherches. Le message adressé à Rome partit une heure plus tard, par courrier électronique.

En l'occurrence, le décalage horaire travaillait à leur avantage, comme c'est le cas lorsque les demandes de recherche s'effectuent d'est en ouest et non l'inverse. En l'espace de quelques heures, la 203

dépêche fut reçue, décryptée et transmise au service compétent. De là, un nouveau message, crypté lui aussi, fut envoyé à New York o' le cardinal Timothy McCarthy, archevêque de New York et chef des opérations de renseignements du Vatican aux ...tats-Unis, en reçut copie juste après le petit déjeuner. De là, c'était encore plus facile : le FBI demeurerait un bastion des catholiques irlandais, même si ce n'était pas aussi net que dans les années trente, avec l'intrusion de quelques Italiens et Polonais.

Le monde était imparfait, mais quand l'...glise avait besoin de savoir quelque chose, et pour autant que cela ne nuise pas à la sécurité

intérieure de l'Amérique, elle le savait en général très vite.

Surtout dans ce cas précis. L'université Oral Roberts était une institution très conservatrice et donc prête à coopérer aux enquêtes du FBI, officielles ou non. L'employé contacté ne prit même pas la peine

de consulter son supérieur, si anodine était la requête téléphonique de l'inspecteur adjoint Jim Brennan, du bureau d'Oklahoma City. On put rapidement établir gr,ce aux archives informatiques qu'un certain Yu Fa An était diplômé de cette université ; il avait d'abord décroché une licence d'ingénieur électricien, avant de préparer pendant trois ans un doctorat de théologie ; les deux diplômes avaient obtenu une mention, indiqua l'employé, ce qui impliquait des notes toutes supérieures à B + . Le bureau des anciens élèves ajouta que l'adresse actuelle du révérend Yu était à

Pékin, o' il avait de toute évidence prêché l'...vangile avec courage en cette terre paÔenne. Brennan remercia l'employé, rédigea ses notes et répondit au mail du bureau de New York avant de se rendre à sa réunion matinale avec l'inspecteur responsable pour récapituler les activités du bureau local.

La procédure était légèrement différente à Jackson, Mississippi. Là, ce fut le responsable du bureau local qui contacta lui-même l'église baptiste du révérend Gerry Patterson, située dans un quartier chic de la capitale de l'...tat. La paroisse avait près de deux siècles d'ancienneté et c'était une des plus prospères de la région. quant au révérend Patterson, il aurait difficilement pu être plus impressionnant, avec sa chemise blanche impeccable et sa cravate bleue à rayures. Il avait tombé la veste, vu la température ambiante. Il accueillit royalement l'agent du FBI, 204

le mena dans son bureau somptueux et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. Dès la première question de son hôte, il s'exclama : " Yu ! Oui, un chic type, et un bon ami du temps de nos études. ¿ l'époque, on l'avait surnommé Skip - Fa avait l'air tout droit sorti de La Mélodie du bonheur, vous voyez ? Un gars bien, et un excellent prédicateur. Il serait capable d'en remonter à un télé-évangéliste. Si je corresponds avec lui ? Je veux, oui ! Nous lui envoyons quelque chose comme vingt-cinq mille dollars chaque année. Vous voulez voir une photo ? Nous en avons une dans l'église même.

Nous étions tous les deux bien plus jeunes, à l'époque, indiqua Patterson avec le sourire. Skip a vraiment des tripes. La t,che n'a rien de facile pour un prêtre chrétien en Chine, vous savez. Mais il ne se plaint jamais.

Dans ses lettres, il garde toujours le moral. Il nous en faudrait mille de plus comme lui au sein de l'...glise.

- Il vous impressionne à ce point ? demanda l'inspecteur Mike Leary.

- C'était un étudiant sympa, c'est un type bien aujourd'hui, et un excellent pasteur qui remplit son ministère dans des circonstances bien difficiles. Pour moi, Skip est un héros, monsieur Leary. " Ce qui était un témoignage de poids de la part d'un religieux de cette importance au sein de la hiérarchie baptiste

L'inspecteur du FBI se leva. " Eh bien, c'est à peu près tout ce qu'il me fallait. Merci, mon révérend.

- Puis-je vous demander pourquoi vous êtes venu m'interroger sur mon ami ?

"

Leary s'était attendu à la question, aussi avait-il préparé sa réponse. "

Simple enquête de routine, mon révérend. Votre ami n'a aucun problème...

tout du moins avec le gouvernement des ...tats-Unis.

- Bonne nouvelle, dit le révérend Patterson, en serrant la main de son hôte avec un grand sourire. Vous savez, nous ne sommes pas la seule paroisse à

nous occuper de Skip.

- Ah bon ?

- Bien s^r. Vous connaissez Hosiah Jackson ?

- Le révérend Jackson, le père du vice-président ? Je ne l'ai jamais rencontré mais je connais sa réputation. "

Patterson opina. " Ouai. Hosiah est un sacré bonhomme. "

205

Aucun des deux hommes ne s'attarda sur le fait qu'une quarantaine d'années auparavant, il aurait été inhabituel de voir un pasteur blanc tresser de telles couronnes à son homologue noir, mais le Mississippi avait bien changé, sous certains aspects plus vite même que le reste du pays. "

J'étais chez lui il y a quelques années et nous avons eu l'occasion de discuter de divers sujets, dont celui-ci. Les paroissiens d'Hosiah

envoient à Skip entre cinq et dix mille dollars chaque année, et il a rassemblé

plusieurs autres paroisses noires pour qu'elles nous aident à soutenir Skip. "

Des paroisses blanches et noires du Mississippi qui s'unissent pour soutenir un prédicateur chinois ? O' va-t-on ? s'étonna l'inspecteur Leary.

Le christianisme était peut-être après tout une force avec laquelle il fallait compter, et il s'empressa de regagner son bureau, satisfait d'avoir obtenu des résultats concrets, pour changer, même si ce n'était pas exactement pour le FBI.

Le cardinal McCarthy apprit de sa secrétaire que ses deux demandes d'information avaient obtenu une réponse dès avant l'heure du déjeuner, ce qui était impressionnant, même au vu de l'alliance objective FBI-...glise catholique. Juste après son repas de midi, le cardinal McCarthy crypta lui-même les deux réponses avant de les envoyer à Rome. Il ignorait ce qui avait motivé cette enquête mais il se dit qu'il le saurait en son heure si elle était importante. Cela amusait le prélat de jouer les espions du Vatican en Amérique.

Cela l'aurait moins amusé de savoir que la NSA s'intéressait elle aussi à

cette activité annexe du pasteur et qu'on avait mis sur l'affaire le monstrueux superordinateur Thinking Machines, Inc., installé dans les immenses sous-sols du complexe. Dans la vaste succession d'ordinateurs employés par l'Agence, cette machine, dont le constructeur avait fait faillite quelques années plus tôt, avait été à la fois l'orgueil puis le cauchemar du service, jusqu'à tout dernièrement, quand un des mathématiciens avait enfin trouvé une méthode pour l'exploiter. C'était une machine à architecture massivement parallèle censée fonctionner de manière assez analogue au cerveau humain, capable en théorie 2q6

d'attaquer un problème sur plusieurs fronts simultanément, comme on pensait que procédait le cerveau de l'homme. Le problème était que personne ne savait au juste comment fonctionnait le cerveau humain et qu'en conséquence, élaborer un logiciel susceptible d'exploiter à fond le potentiel de puissance de cet ordinateur avait été impossible durant plusieurs années. Ce qui avait relégué l'imposante et coûteuse machine à

l'emploi d'une banale station de travail. Et puis, un jour, quelqu'un

s'était avisé que la mécanique quantique était devenue utile pour craquer les chiffres étrangers. S'étant demandé pourquoi ce devait être le cas, le chercheur décida d'attaquer le problème par la programmation. Sept mois plus tard, le résultat de ses cogitations avait débouché sur le premier d'une série de trois nouveaux systèmes d'exploitation pour la super-bécane de Thinking Machines et personne ne devait connaître la suite, classée.

Toujours est-il que la NSA était désormais en mesure de décrypter n'importe quel chiffre créé à la main ou par une machine, et que ses analystes, riches de toutes ces nouvelles informations, s'étaient cotisés pour qu'un ébéniste leur fabrique une sorte d'autel paÛen à déposer devant la bécane afin de pouvoir y sacrifier d'hypothétiques boucs devant leur nouveau dieu (suggérer de sacrifier de jeunes vierges aurait provoqué l'ire du personnel féminin). La NSA était, depuis toujours, réputée pour son humour excentrique élevé au niveau d'une institution. La seule crainte réelle était que le monde apprenne un jour l'existence du système Tapdance concocté par l'agence, un système totalement aléatoire et par conséquent totalement inviolable, et de plus aisé à mettre en œuvre - mais c'était également un véritable cauchemar administratif propre à dissuader la plupart des gouvernements d'y recourir.

Le courrier électronique du cardinal fut intercepté par la NSA (c'était illégal mais c'était la routine) et donné à la bécane qui leur recracha le texte en clair. Celui-ci se retrouva très vite sur le bureau d'un analyste de l'agence qui (on avait pris soin de le vérifier auparavant) n'était pas catholique.

Curieux, se dit l'analyste. Pourquoi le Vatican s'intéresserait-il à un prêtre chinetoque ? Et pourquoi diantre passer par New York pour s'informer sur lui ? Oh, pigé, il a fait ses études ici,

207

gi |1 a des amis dans le Mississippi... qu'est-ce que ça peut bien ^loir dire?

-fl était censé savoir ce genre de choses mais c'était tout au plus une théorie qui lui permettait d'opérer. Bien souvent, il ne savait pas le premier mot des données qu'il examinait mais au moins avait-il la franchise d'en informer son supérieur qui épluchait le tout, le codait pour le transmettre à la CIA õ trois autres analystes l'étudiaient, décidaient qu'ils ne savaient trop qu'en faire et s'empressaient de l'archiver sur support électronique. En l'occurrence, les données furent

enregistrées sur deux cassettes VHS numériques, la première destinée au bac de stockage "

Prof", la seconde au bac " Grincheux " (la salle informatique de la CIA possédait sept unités semblables, toutes baptisées du nom d'un des Sept Nains), tandis que les références d'archivage étaient indexées sur le disque dur du système pour permettre éventuellement de retrouver ces éléments encore incompréhensibles pour le gouvernement américain. Cette situation n'était pas rare, bien s'entend, raison pour laquelle la CIA conservait tous ces éléments dans un index informatique à multiples références croisées plus ou moins aisément accessibles, selon leur habilitation, à tous les personnels des deux bâtiments du quartier général de l'agence.

La plupart des données des Sept Nains restaient là, à jamais abandonnées, empiétant de notes vouées à n'intéresser que les plus arides des chercheurs.

" Et alors ? demanda Zhang Han San.

- Alors, nos voisins russes ont une veine de cocus ", répondit Fang Gan en tendant la chemise à son supérieur, ministre sans portefeuille. Zhang était de sept ans son aîné et plus proche que lui du Premier ministre. Mais pas tant que ça et, du reste, il n'y avait pas vraiment de rivalité entre les deux hommes. " Ce que nous pourrions faire d'une telle manne..., observa-t-il, rêveusement.

- Certes. " que n'importe quel pays pouvait utiliser cet or et ce pétrole de manière constructive était une lapalissade. L'important pour l'heure, c'était que la Chine n'en disposait pas.

" J'avais déjà prévu cette éventualité, tu sais.

208

- Tes plans étaient magistraux, mon ami ", nota Fang, assis en face de lui, et il glissa la main dans son veston pour en sortir un paquet de cigarettes. Il l'exhiba, quêtant l'approbation de son hôte qui avait cessé

de fumer cinq ans plus tôt. D'un geste, celui-ci lui indiqua que cela ne lui faisait rien et, d'une chiquenaude, Fang sortit une cigarette et l'alluma avec un briquet à gaz. " Mais tout le monde peut jouer de malchance.

- Pour commencer, les Japonais nous ont laissé tomber, et ensuite, ces

fanatiques religieux de Téhéran, bougonna Zhang. Si l'un ou l'autre de nos prétendus alliés s'était comporté comme promis, à l'heure qu'il est, cet or et ce pétrole nous appartiendraient...

- Nul doute que nous saurions en faire bon usage, mais je suis pour le moins dubitatif quant à l'acceptation générale de notre prospérité nouvelle

", observa Fang en tirant une longue bouffée.

La réaction fut un nouveau geste de la main pour balayer l'objection. " Tu crois que les capitalistes s'encombrent de principes ? Ils ont besoin d'or et de pétrole, et celui qui pourra le leur procurer au plus bas prix remporte la mise. Regarde donc avec qui ils commercent, mon vieil ami : avec tous ceux qui peuvent en avoir. Malgré tout le pétrole que possèdent leurs voisins mexicains, les Américains ne trouvent même pas le courage de s'en emparer. quelle couardise ! Vis-à-vis de nous, les Japonais, comme nous l'avons appris à nos dépens, n'ont pas ce genre de scrupules. S'ils devaient acheter du pétrole à la société qui a fabriqué les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, ils le feraient. Ils appellent ça du réalisme

", conclut Zhang avec mépris. Lénine lui-même avait vu juste, lui qui prédisait, non sans bon sens, que les nations capitalistes se battraient pour vendre à l'Union soviétique la corde avec laquelle les Russes les pendraient tous ensuite. Mais Lénine n'avait jamais envisagé l'échec du marxisme... Tout comme Mao n'avait pas prévu l'échec en Chine populaire de sa vision politico-économique parfaite. Il suffit de songer aux fameux slogans du Grand Bond en avant qui, entre autres choses, encourageaient les paysans à couler du fer dans leur arrière-cour. que les scories obtenues 209

même pas pu servir à faire des chenets, on ne s'en est PJMJ jjeaucoup vanté, à l'Est comme à l'Ouest.

" |j\$as, la fortune ne nous a pas souri et le résultat, c'est que ni IftvP&role ni l'or ne sont à nous.

-rç. pour le moment, murmura Zhang.

," (Comment cela ? " demanda Fang, qui crut n'avoir pas bien saisi.

Zhang leva les yeux, comme tiré de sa rêverie intérieure.

" Hmph ? Oh, rien, rien, mon ami. " Sur quoi, la discussion passa aux affaires intérieures. Elle dura encore soixante-quinze minutes avant

que Fang pût enfin regagner son ministère. Là, commença une autre routine. "

Ming ! " appela-t-il avec de grands gestes tout en se dirigeant vers son bureau personnel.

La secrétaire se leva et trotta sur ses pas, fermant la porte derrière elle avant d'aller s'asseoir.

"Nouvelle entrée..., commença-t-il d'une voix lasse, car la journée avait été dure. Réunion d'après-midi habituelle avec Zhang Han San, au cours de laquelle nous avons discuté... " Il poursuivit, relatant en détail le contenu de la discussion. Ming en prit soigneusement note pour le consigner sur le journal officiel du ministre. Les Chinois étaient des diaristes invétérés et, par ailleurs, les membres du Politburo éprouvaient la nécessité, tant par obligation (pour les historiens) que par prudence (pour leur survie personnelle), de noter leurs moindres conversations sur les affaires de politique intérieure et extérieure, afin de témoigner de leur opinion et de la justesse de leurs vues si jamais un de leurs interlocuteurs devait s'avérer coupable d'une erreur de jugement. Même si, ce faisant, sa secrétaire personnelle (comme du reste celles de tous les membres du Politburo) avait accès à la plupart des secrets les plus confidentiels du pays, c'était d'une importance mineure puisque ces filles n'étaient que de simples robots, des dictaphones humains et guère plus-enfin, un petit peu plus, rectifiaient Fang et certains de ses collègues avec un sourire entendu. Il n'y avait pas beaucoup de dictaphones qui pouvaient vous sucer le pénis, n'est-ce pas ? Et Ming savait s'y prendre.

Fang était un communiste, il l'avait toujours été, mais il n'était pas non plus un homme entièrement dépourvu de cour, et il éprouvait pour Ming l'affection qu'un

210

autre (et même lui, peut-être) aurait éprouvée pour une fille bien-aimée -

sauf qu'en général on ne baisait pas sa propre fille... La dictée se poursuivit encore une vingtaine de minutes d'une voix ronronnante, sa mémoire hyper-entraînée restituant avec précision tous les éléments essentiels de son dialogue avec Zhang, lequel devait sans aucun doute faire pareil en ce moment même avec sa propre secrétaire particulière - à moins que le ministre n'ait succombé à la pratique occidentale du dicta-phone, ce qui n'aurait pas surpris Fang outre mesure. Car le

ministre avait beau afficher son mépris des Occidentaux, il les imitait par bien des aspects.

Ils avaient également repéré le nom de Klementi Ivanovitch Suvorov.

C'était, lui aussi, un ancien du KGB, membre à l'époque de la Troisième Direction principale, qui était un service hybride, chargé de superviser à

la fois l'armée régulière soviétique et certaines opérations spéciales de forces telles que les Spetsnaz. Oleg Provalov tourna encore quelques pages du dossier rassemblé par Suvorov, y trouva une photo et des empreintes, et découvrit également que son affectation initiale avait été à la Première Direction principale, alias la Direction extérieure car sa tâche était de collecter des renseignements sur les pays étrangers. Pourquoi cette mutation ? En général, au KGB, on gardait toujours le même poste. Or un officier supérieur de la Troisième l'avait expressément débauché de la Première... Pourquoi ? K.I. Suvorov, nommément demandé par le général de division Pavel Konstantinovitch Kabinet. Provalov s'attarda sur ce nom. Il l'avait entendu quelque part, mais où... ? Le genre de trou de mémoire crispant pour un enquêteur de longue date. Provalov en fit une note qu'il mit de côté.

Donc, ils avaient un nom et une photo liés à ce fameux Suvorov. Avait-il connu Amalrik et Zimianine, feu les (supposés) assassins d'Avseïenko le mac ? «a semblait possible. Au sein de la Troisième Direction, il pouvait avoir accès aux dossiers des Spetsnaz, mais cela n'aurait pu être qu'une coïncidence. La Troisième Direction du KGB s'occupait essentiellement de la surveillance politique des militaires, mais ce n'était plus une 211

question primordiale pour l'État. Toute la clique de commissaires politiques, les zampoliti qui avaient été pendant si longtemps le fléau de la hiérarchie militaire soviétique, avait quasiment disparu.

Où es-tu en ce moment ? se demanda Provalov en regardant le dossier.

Contrairement au fichier central de l'armée, les archives du KGB

s'avéraient en général efficaces pour localiser les anciens espions et déterminer leur nouvelle activité. C'était un héritage de l'ancien régime qui aidait bien les services de police, mais pas dans ce cas...

Où es-tu ? Comment gagnes-tu ta vie ? Es-tu devenu un criminel ? un

assassin ? Par leur nature même, les enquêtes pour meurtre engendraient plus de questions qu'elles n'apportaient de réponses, et souvent ces questions demeuraient à jamais insolubles parce qu'on ne pouvait pas explorer l'esprit d'un tueur ; quand bien même eût-ce été possible, ce qu'on y aurait trouvé n'aurait pas eu la moindre logique.

Cette affaire était déjà d'emblée complexe et ça ne faisait qu'empirer.

Tout ce qu'il avait comme certitude, c'est qu'Av-seÔenko était mort, tout comme son chauffeur et une pute. Et maintenant, il en savait peut-être même encore moins. Il avait en effet supposé dès le début que le maquereau avait été la vraie cible, mais si ce Suvorov avait engagé Amalrik et Zimianine comme tueurs à gages, pourquoi un ancien (il avait vérifié) lieutenant-colonel de la Troisième Direction du KGB irait-il se décarcasser pour faire assassiner un proxénète ? SergueÔ Golovko n'était-il pas une cible plus probable, ce qui du même coup expliquerait l'élimination des deux tueurs supposés, punis pour s'être trompés d'objectif ? L'inspecteur ouvrit un tiroir de son bureau pour en sortir un tube d'aspirine. Ce n'était pas la première migraine que lui provoquait cette enquête, et il avait comme l'impression que ce ne serait pas la dernière. qui qu'ait pu être Suvorov, si Golovko avait été la cible, ce n'était pas lui qui avait pris la décision de le tuer. Il avait exécuté un contrat et, par conséquent, un autre était responsable de cette décision.

Mais qui ? Et pourquoi ?

Cui bono... question ancienne, assez ancienne pour que l'adage fut exprimé

en une langue morte. A qui profite le crime ?

212

Il appela Abramov et Ustinov. Peut-être arriveraient-ils à coincer ce Suvorov, auquel cas il monterait interrdger le bonhomme. Provalov rédigea son fax et l'expédia à Saint-Pétersbourg, puis il quitta son bureau pour rentrer chez lui. Il regarda sa montre. Juste deux heures de retard. Pas mal, pour ce genre d'enquête.

Le général de corps d'armée Gennady losifovitch Bondarenko embrassa du regard son bureau. Il avait sa troisième étoile depuis pas mal de temps déjà et se demandait parfois s'il irait plus loin. Il était soldat de métier depuis trente et un ans, et le poste qu'il avait toujours brigué

était celui de général en chef des armées, commandant de l'armée russe.

Bien des hommes de valeur (mais aussi des crapules) avaient été à ce poste.

Gueorgui Joukov, d'abord, l'homme qui avait sauvé sa patrie des Allemands.

On trouvait partout des statues de Joukov, et Bondarenko l'avait entendu faire des conférences quand il était tout jeune cadet, bien des années plus tôt. Il revoyait encore le visage de bouledogue, les yeux bleu glacier, le regard froid et déterminé d'un tueur, un authentique héros de l'Union soviétique que les politiciens ne pouvaient faire plier et dont les Allemands avaient appris à redouter le nom.

que Bondarenko soit parvenu aussi haut n'était pas une surprise, même pour lui. Il avait commencé aux transmissions, rempilé brièvement chez les Spetsnaz en Afghanistan, où il avait par deux fois échappé de justesse à la mort, en redressant une situation désespérée. Il avait été blessé, il avait dû tuer de ses propres mains, ce qui n'était guère fréquent chez les colonels - peu du reste s'en vantaient, sinon au mess des officiers après quelques verres de gnôle avec leurs camarades.

Comme bien des généraux avant lui, Bondarenko était une sorte de général "

politique ". Il avait accroché ses galons aux basques d'un quasi-ministre, Sergueï Golovko, mais en vérité, il n'aurait jamais obtenu les étoiles de général de corps d'armée sans un mérite authentique, et le courage sur le champ de bataille avait autant d'importance dans l'armée russe que dans toute autre armée. L'intelligence plus encore et, par-dessus tout, 213

la réussite. Ses attributions correspondaient à celles du J-3 américain le chef des opérations, dont la tâche était de tuer les hommes en temps de guerre, et de les entraîner en temps de paix. Bondarenko avait parcouru le globe, apprenant comment les autres armées formaient leurs hommes et passé

au crible les leçons tirées avant de les appliquer à ses propres soldats.

Après tout, la seule différence entre un soldat et un civil était l'entraînement, et Bondarenko ne voulait rien moins qu'amener l'armée russe au niveau d'excellence et de résistance qui lui avait

permis de forcer les portes de Berlin sous le commandement de Joukov et de Koniev. Cet objectif était encore pour un avenir lointain, mais le général se disait qu'il en avait déjà solidement assuré les fondations. Dans dix ans, peut-être, son armée aurait atteint cet objectif, et il serait là pour le voir ; il serait bien s'r à la retraite, ses décorations encadrées et accrochées au mur, ses petits-enfants sautant sur ses genoux... et il reviendrait faire de temps à

autre une tournée d'inspection et donner son opinion, comme le faisaient souvent les officiers généraux à la retraite.

Pour le moment, il n'avait plus rien à faire, mais pas vraiment envie de rentrer chez lui où sa femme recevait les épouses d'autres officiers.

Bondarenko avait toujours trouvé tout cela ennuyeux. L'attaché militaire en poste à Washington lui avait envoyé un livre intitulé *Swift Sword*, " L'...pée agile ", d'un certain Nicholas Eddington, colonel dans la Garde nationale américaine. Eddington... mais oui, c'était le colonel qui entraînait sa brigade dans le désert de Californie quand était venue la décision de déploiement dans le golfe Persique et ses troupes - en fait, des civils en uniforme - s'étaient fort bien comportées ; mieux que ça, même, estima le général russe. Elles avaient détruit tout ce qui passait à leur portée, aux côtés des formations régulières de l'armée américaine, les 10e et 11e régiments de cavalerie. Réunies, ces troupes de la taille d'une simple division avaient écrasé quatre corps entiers de formations mécanisées, comme un vulgaire troupeau de moutons dans l'enclos d'un abattoir. Même les gardes nationaux d'Eddington s'étaient illustrés. Leur succès, le général russe le savait, était en partie dû à leur motivation. L'attaque biologique contre leur patrie avait mis ces soldats dans une rage bien compréhensible, le genre de rage capable de transformer un piètre soldat en héros aussi facilement qu'on bascule un interrupteur. On appelait ça "

la volonté de combattre ". C'était ce qui poussait un homme à mettre sa vie en jeu, et ce n'était donc pas une mince responsabilité pour les officiers dont la tâche était d'amener ces hommes à faire face au danger.

En feuilletant l'ouvrage, il vit que cet Eddington - également professeur d'histoire, indiquait le rabat de jaquette, détail intéressant - prêtait une attention toute particulière à ce facteur. Eh bien, peut-être était-il intelligent, en plus de chanceux. Il avait eu la bonne fortune de commander des militaires de réserve avec déjà pas mal d'années de service derrière eux, et même s'ils n'avaient eu qu'un entraînement à mi-temps pour se remettre à niveau, ils avaient appartenu à des unités

stables, où tous les soldats se connaissaient les uns les autres, un luxe quasiment inconnu des soldats de l'armée régulière. Et ils disposaient en outre de l'FVISI, ce nouvel équipement révolutionnaire qui permettait à tous les hommes et tous les engins sur le terrain de connaître avec précision et souvent dans le moindre détail ce que savait leur commandant, et réciproquement, de lui transmettre tout ce qu'ils voyaient. Eddington confiait que cela lui avait considérablement facilité la tâche par rapport à n'importe quel autre commandant de brigade mécanisée.

L'officier américain soulignait également l'importance de savoir non seulement ce que disaient ses subordonnés mais aussi de savoir ce qu'ils pensaient, ce qu'ils n'avaient pas le temps de dire. Implicitement, c'était mettre l'accent sur la continuité au sein du corps des officiers, et cela, estima Bondarenko en inscrivant une note dans la marge, était une leçon essentielle. Il faudrait qu'il étudie ce bouquin en détail et demande à

Washington d'en acheter une centaine d'exemplaires à distribuer à ses collègues officiers... peut-être même d'acquérir les droits de réimpression en Russie. Ce ne serait pas la première fois.

1. In-Vehicle Information System : " Système d'information embarqué "

Projet patronné à l'origine par l'administration fédérale des routes américaines, destiné à coordonner les recherches en navigation et pilotage automatique des véhicules routiers afin d'aboutir à une intégration coordonnée de tous ces systèmes. Récupéré ensuite par l'armée de terre pour la localisation de ses engins sur zone (N.d. T.).

12 Conflits internes

, George, allons-y ", dit Ryan en dégustant son café. La Maison-Blanche avait quantité de rituels mais l'un d'entre eux avait évolué au cours de l'année écoulée : juste après le briefing quotidien sur le renseignement, Ryan rencontrait le secrétaire au Trésor, deux ou trois fois par semaine.

Winston traversait en général la 15e Rue en empruntant le tunnel reliant la Maison-Blanche au bâtiment du Trésor, tunnel creusé du temps de Roosevelt.

L'autre rituel était que les marins chargés de l'intendance servent le café

et les croissants (au beurre) que les deux hommes appréciaient... au détriment de leur taux de cholestérol.

" La République populaire de Chine. Les négociations commerciales sont tombées à l'eau. Ils ne veulent pas respecter les règles.

- qu'est-ce qui est en jeu ?

- Merde, Jack, vous voulez dire : qu'est-ce qui n'est pas en jeu ? " Trader mordit dans son croissant à la confiture. " Cette nouvelle société

informatique lancée par leur gouvernement est en train de piller carrément un des systèmes brevetés par Dell - gr,ce auquel leur action avait grimpé

de vingt pour cent, soit dit en passant... Ils se contentent de l'intégrer aux boîtiers qu'ils fabriquent pour leur marché intérieur mais aussi à ceux qu'ils commencent à vendre en Europe. C'est une putain de violation des traités sur le commerce mais aussi sur la propriété industrielle, mais quand nous le leur faisons remarquer à la table des

216
négociations, ils l'ignorent et changent tout simplement de sujet. Cela pourrait coûter à Dell quelque chose comme quatre cents millions de dollars... une sacrée perte pour une entreprise, mine de rien. Si je siégeais à leur conseil d'administration, je serais en train de feuilleter les Pages jaunes pour y trouver le numéro d'Assassins du Monde. OK, c'est le premier point. Deuzio, ils nous ont dit que si nous faisions un peu trop de foin autour de ces désagréments "mineurs", Boeing pourrait tirer un trait sur la commande de 777 - des options sur vingt-huit appareils - au profit d'Airbus. "

Ryan hocha la tête. " George, oû en est notre balance commerciale avec la Chine ?

- Soixante-dix-huit milliards, et en leur faveur, comme vous le savez.

- Scott s'en occupe au Département d'...tat ? " Winston acquiesça. " Il a une équipe efficace, mais ils auraient besoin de directives un peu plus fermes.

- Et qu'est-ce qu'on en tire, de notre côté ?

- Eh bien, cela fournit à nos consommateurs tout un tas de produits

bon marché, dont environ soixante-dix pour cent consistent en objets non technologiques : jouets, animaux en peluche, ce genre de trucs. Mais, Jack, trente pour cent sont des produits haut de gamme. Et ce pourcentage a doublé en deux ans et demi. D'ici peu, ça va commencer à nous coûter des emplois, tant par la réduction de notre part sur le marché intérieur que par la perte de marchés à l'exportation. Ils vendent chez eux quantité

d'ordinateurs portatifs mais ils ne nous laissent pas accéder à leur marché, alors même qu'on pourrait leur tailler des croupières en termes de performances et de prix. Nous savons avec certitude qu'une partie de cet excédent de leur balance commerciale avec nous est réinvesti dans leur branche informatique. J'imagine qu'ils veulent la renforcer pour des raisons stratégiques.

- Et vendre des armes à des gens que l'on préférerait en voir dépourvus", ajouta le président. Ce qu'ils font également pour des raisons stratégiques.

" Ma foi, tout le monde n'a-t-il pas besoin d'un AK-47 pour remettre au pas le petit personnel ? " quinze jours auparavant, 217

on avait saisi dans le port de Los Angeles une cargaison de quatorze cents fusils d'assaut automatiques. Mais la République populaire de Chine avait nié toute responsabilité, même si les services secrets américains avaient pu localiser l'origine de la commande et la relier à certain numéro de téléphone localisé à Pékin. Ryan était au courant mais on n'avait pas autorisé la diffusion de l'information, par crainte qu'elle ne révèle les méthodes de collecte de renseignements - dans ce cas, à destination de la NSA à Fort Meade. Le nouveau réseau téléphonique de Pékin n'avait pas été

installé par une firme américaine mais l'essentiel de sa conception avait été sous-traité par une entreprise qui avait signé un accord lucratif avec une agence du gouvernement des Etats-Unis. Ce n'était pas strictement légal mais quand la sécurité nationale était menacée, les règles étaient quelque peu différentes.

" Bref, ils ne jouent pas le jeu, c'est ça ?

- Pas vraiment, grommela Winston.

- Des suggestions ?

- Rappeler à ces petits connards de Chinetoques qu'ils ont vachement plus besoin de nous que nous d'eux.

- Vous avez intérêt à éviter de parler de la sorte à certains ...tats, surtout ceux qui disposent de l'arme nucléaire, rappela Ryan à son ministre. Et je passe sur la connotation raciste.

- Jack, soit on joue sur un pied d'égalité, soit non. Soit on joue franc-jeu, soit non. S'ils arrivent à nous piquer bien plus de fric que nous leur en piquons, ça veut dire qu'ils commencent à avoir pigé les règles... OK, OK, je sais (il leva les mains, sur la défensive), l'histoire avec Taiwan les met en rogne, mais c'était un bon plan, Jack. Vous avez fait ce qu'il fallait : les punir. Ces enculés ont tué des gens et ils ont sans doute eu des complicités lors de notre dernière aventure dans le golfe Persique, et surtout lors de l'attaque Ebola, bref, ils ont dû sentir venir le coup.

Mais non, pas question de les châtier pour meurtre et complicité d'un acte de guerre contre les ...tats-Unis, surtout pas ! Nous devons être trop grands et forts pour nous abaisser à de telles mesquineries. Mesquineries, mon cul, Jack! Directement ou pas, ces salopards ont aidé ce Daryaei à tuer sept mille de nos concitoyens, et rétablir des relations diplomatiques avec Taiwan

218

était pour eux le prix à payer - et si vous voulez mon opinion, ils s'en tirent à bon compte. Ils devraient le comprendre. Il serait temps qu'ils apprennent que le monde a des règles. Alors, ce qu'il faut, c'est leur montrer qu'on souffre quand on enfreint celles-ci, et s'arranger pour faire durer la leçon. Jusqu'à ce qu'ils aient pigé ça, ils vont nous emmerder de plus en plus. Tôt ou tard, il faudra qu'ils se l'enfoncent dans la tête. Je pense qu'on n'a que trop attendu.

- OK, mais mettez-vous à leur place : pour qui nous prenons-nous pour leur dicter des règles ?

- Conneries, Jack ! " Winston était un des rares à avoir la capacité (sinon vraiment le droit) de s'exprimer de la sorte dans le Bureau Oval. C'était en partie la rançon de son succès, certes, mais aussi parce que Ryan respectait le parler vrai, même s'il pouvait être coloré. " Souvenez-vous, ce sont eux qui s'accrochent à nous. Nous, on joue franc-jeu. Le monde a des règles respectées par le concert des nations, et si Pékin veut en faire partie, eh bien, il devra se plier aux mêmes lois que les autres. Si vous voulez entrer dans le club, vous devez payer les frais d'inscription, mais ça ne vous donne pas pour autant le droit de vous promener sur le green avec votre voiture de golf. On ne peut pas jouer sur les deux tableaux. "

Ryan se fit la réflexion que le gros problème était que les dirigeants de pays totalitaires - surtout quand ces pays étaient vastes, puissants et importants - n'étaient pas du genre à se laisser dicter leur conduite.

C'était encore plus vrai des dictatures. Dans une démocratie libérale, la notion de séparation des pouvoirs s'appliquait à tout le monde. Ryan était président, mais ça ne lui donnait pas le droit de braquer une banque parce qu'il avait besoin d'argent de poche.

" George, OK. Asseyez-vous avec Scott et t,chez de me pondre un truc qui puisse me convenir et je demanderai au Département d'...tat d'aller expliquer les règles à nos amis de Pékin. " Et qui sait, peut-être que ça pourrait marcher, ce coup-ci. Même si Ryan n'y aurait pas parié sa chemise.

219

La soirée s'annonçait cruciale, estima Nomuri. Bon, d'accord, il avait sauté Ming la veille, et ça ne semblait pas lui avoir déplu, mais maintenant qu'elle avait eu le temps d'y réfléchir à tête reposée, sa réaction serait-elle identique ? Ou s'aviserait-elle qu'il l'avait manipulée en la faisant boire avant d'abuser d'elle ? Nomuri avait son lot de succès amoureux, mais ce n'est pas pour autant qu'il se targuait de connaître la psychologie féminine.

Assis au bar du petit restaurant (pas le même que la veille), il fumait une cigarette, ce qui était nouveau pour lui. Il ne toussait pas, même si, avec les deux premières, la salle s'était mise à tourner autour de lui.

L'empoisonnement au monoxyde de carbone... La fumée réduisait la quantité

d'oxygène alimentant le cerveau, sans compter les autres aspects nuisibles.

Mais cela lui rendait l'attente moins pénible. Il avait acheté un briquet Bic, bleu, décoré d'un drapeau chinois, qui donnait ainsi l'impression de flotter dans un ciel limpide.

Ouais, bon, je suis là à me demander si ma nana va se pointer et elle a déjà... (coup d'oil à sa montre) dix minutes de retard.

Nomuri héla le barman et commanda un autre whisky. D'une marque japonaise, buvable, pas outrageusement chère, et puis, de toute façon, l'alcool c'était toujours de l'alcool, hein ?

Bon, alors, tu te radines, Ming ?

Comme dans presque tous les bars de la planète, celui-ci avait un miroir derrière le comptoir et le Californien de naissance détailla ses propres traits d'un air inquisiteur, comme s'il était un autre, en se demandant ce qu'on pourrait y lire. Nervosité ? Soupçon ? Crainte ? Solitude ? Désir ?

quelqu'un pouvait être en train de le jauger en ce moment même, un agent du contre-espionnage chinois en planque dans la salle, veillant à ne pas regarder trop souvent en direction de Nomuri. A moins qu'il ne tire parti du miroir pour le surveiller indirectement. Ne se soit installé dans un angle, dos au mur, afin de se retrouver naturellement orienté vers l'Américain, alors que Nomuri serait obligé de se retourner pour le voir, lui laissant ainsi le temps de détourner les yeux, sans doute vers son partenaire (en général, cette activité se pratiquait en binôme), assis dans le même axe, ce qui lui permettait de surveiller la cible mine de rien.

Tous les pays du monde avaient des forces de police ou de sécurité formées à

220

ce genre de procédés et les méthodes étaient partout identiques parce que la nature humaine était la même partout, que le sujet soit trafiquant de drogue ou espion. C'était comme ça, se dit Nomuri, en regardant de nouveau sa montre. Onze minutes de retard.

No problemo, mec, les femmes sont toujours en retard. C'est parce qu'elles n'ont pas la notion du temps ou qu'il leur faut une éternité pour s'habiller ou se maquiller, ou parce qu'elles oublient de porter une montre, ou plutôt sans doute parce que ça leur procure un avantage.

Cela leur permettait peut-être d'apparaître plus précieuses aux yeux des hommes - après tout, c'étaient les hommes qui les attendaient. Pas l'inverse. Elles pouvaient ainsi exercer sur eux un chantage à l'affection, en leur donnant un sujet de crainte.

Chester Nomuri, anthropologue du comportement, grommela-t-il ironiquement en se regardant dans la glace.

Sacré nom de Dieu, mec, peut-être qu'elle fait des heures sup, ou qu'il y a des embouteillages, ou qu'une collègue de bureau avait besoin d'elle pour l'aider à déplacer un putain de meuble. Dix-sept minutes. Il

pécha une nouvelle mentholée et l'alluma à son briquet estampillé chinetoque.

L'Orient est rouge. Ouais, et peut-être que c'était le dernier pays du monde à l'être encore... Mao n'en serait-il pas fier ?

O es-tu ?

Enfin, si les éventuels agents du MSE qui le filaient avaient encore eu des doutes sur ce qu'il faisait, s'r qu'ils devaient savoir à présent qu'il attendait une bonne femme ; et vu son état de stress, la bonne femme en question devait l'avoir ensorcelé. Et ça, c'était pas censé arriver aux espions.

Bon, qu'est-ce que tu vas t'inquiéter pour ça, connard, juste parce que tu risques de pas tirer ton coup ce soir ?

Vingt-trois minutes de retard. Il écrasa sa clope et en alluma une autre.

Si c'était leur truc pour contrôler les mecs, eh bien, il était efficace.

James Bond n'a jamais eu ces problèmes.

M. Zig-Zig Pan-Pan était toujours maître de ses femmes...

Et s'il y avait une preuve que Bond était un personnage de fiction, merde, c'était bien celle-là !

221

Au bout du compte, Nomuri était à tel point plongé dans ses réflexions qu'il ne vit même pas Ming entrer. Il sentit une petite tape sur son épaule, pivota d'un coup et découvrit...

... qu'elle arborait un sourire radieux, ravie de l'avoir surpris, ses yeux de jais tout plissés par le plaisir de l'instant.

" Je suis désolée de ce retard, s'excusa-t-elle. Fang avait besoin de moi pour retranscrire ses notes, et il m'a retenue tard au bureau.

- Il faudra que j'aille lui parler, à ce vieillard, lança Nomuri, malicieux, en se redressant sur son tabouret.

- Tu l'as dit, c'est un vieillard et il n'écoute pas vraiment. Peut-être que son ouïe s'est altérée avec l',ge. "

Non, c'est sans doute délibéré. Fang était sans doute comme tous les autres petits chefs, il avait largement passé l'âge où l'on tenait compte des idées des autres.

" Alors, qu'est-ce que tu veux manger ? " demanda Nomuri et il obtint la meilleure réponse possible :

" Je n'ai pas faim. " Ses yeux pétillants en disaient long sur ce qu'elle désirait vraiment. Nomuri vida son verre, écrasa son mégot et sortit avec elle.

" Et alors ? demanda Ryan.

- Alors, ce n'est pas une bonne nouvelle, répondit Arnie van Damm.

- Je suppose que ça dépend du point de vue. quand doivent-ils nous entendre ?

- Dans moins de deux mois, et ça aussi, c'est un message, Jack. Ces juges si à cheval sur les principes que tu as cru bon de désigner vont procéder aux auditions et si j'avais un pari à prendre, je te prédis qu'ils n'ont qu'une envie : casser l'arrêt. "

Jack se carra dans son fauteuil et leva un visage souriant vers son secrétaire général. " Et pourquoi est-ce si mauvais, Arnie ?

- Jack, c'est mauvais parce que bon nombre de nos concitoyens aiment avoir le choix entre l'avortement ou non. Voilà pourquoi. La liberté de choix. Et jusqu'ici, c'est la loi

- Peut-être que ça pourra changer ", commenta le président 222

en consultant son agenda. Le ministre de l'Intérieur * devait arriver pour l'entretenir des parcs nationaux.

" Ce n'est pas vraiment une chose à espérer, sacré nom de Dieu ! Et de toute façon, on te le reprochera !

- OK, OK. Si ça se produit, je ferai remarquer que je ne siège pas à la Cour suprême des ...tats-Unis, et que je suis en dehors de tout ça. S'ils décident dans le sens que j'imagine - et toi aussi, je pense -, l'avortement deviendra une affaire législative et le pouvoir législatif de

"plusieurs ...tats", pour reprendre les termes de la Constitution, sera à même de décider de la conduite à tenir en la matière... mais Arnie, j'ai

quatre gosses, souviens-toi. J'ai assisté à leur naissance, alors ne viens pas me raconter que l'avortement est une bonne chose. " Le quatrième petit Ryan, Kyle Daniel, était né durant la présidence et les caméras avaient été

là pour voir son visage à la sortie de la salle de travail, permettant à tout le pays (et même au monde entier) de partager l'expérience. Cela avait fait monter de quinze points la cote de popularité de Ryan, pour la plus grande satisfaction d'Arnie à l'époque.

" Sacré nom d'une pipe, Jack, je n'ai jamais dit ça. Mais il nous arrive, à

toi comme à moi, de prendre des décisions choquantes, non ? Et nous ne dénions pas aux autres le droit de le faire eux aussi. Tiens, fumer, par exemple..., ajouta-t-il, juste pour faire enrager Ryan.

- Arnie, tu sais fort bien manier le verbe, et j'ai apprécié ton numéro. Je t'en donne acte. Mais il y a une différence entre allumer une putain de clope et supprimer une vie humaine.

- Vrai, si un fœtus est une vie humaine, ce qui est du ressort des théologiens, pas des hommes politiques.

- Arnie, c'est comme ça. Les défenseurs de l'avortement disent qu'un fœtus étant à l'intérieur du corps d'une femme, il est sa propriété et que c'est à elle d'en faire ce qu'elle veut.

1. Rappelons ici qu'à la différence de son homologue français, aux ... tats-Unis, le ministre de l'Intérieur ne s'occupe pas du maintien de l'ordre (qui dépend de son collègue... des Finances, le " secrétaire au Trésor "), mais de la mise en valeur des richesses nationales, de la protection et de l'aménagement du territoire (N.d. T.).

223

Parfait. Du temps de la République et de l'Empire romain, une femme et son enfant étaient la propriété du pater familias, le chef de famille, qui avait sur eux le droit de vie ou de mort. Tu ju'on devrait régresser à ce stade ?

croïs

- ...videmment non, puisqu'il donne aux hommes un pouvoir qu'il retire aux femmes, et qu'on a dépassé ça.

- Donc, tu as pris un problème éthique pour le ramener au niveau d'une basse querelle politique. Eh bien, Arnie, je ne mange pas de ce pain-là.

Même le président a le droit d'avoir des principes moraux, ou bien suis-je censé mettre mes idées dans ma poche quand j'entame ma journée de travail ?

- Mais il n'a pas le droit de les imposer aux autres. Les principes moraux, c'est quelque chose qu'on garde pour soi.

- Ce que nous appelons la loi n'est ni plus ni moins que le consensus de l'opinion, l'ensemble de ses convictions sur ce qui est bien ou mal. qu'il s'agisse de meurtre, de rapt d'enfants ou de franchissement d'un feu rouge, la société décide des règles à appliquer. Dans une république démocratique, nous le faisons par le pouvoir législatif en élisant des représentants qui partagent nos opinions. C'est ainsi que naissent les lois. Nous instaurons également une constitution, la loi suprême du pays, que l'on épluche avec soin parce que c'est elle qui définit ce que peuvent ou non décider les autres lois, et qui par conséquent nous protège de nos passions passagères.

La tâche du judiciaire est d'interpréter les lois ou, dans ce cas, les principes constitutionnels qu'elles incarnent, dans leur application. Dans l'affaire "Roe contre Wade", la Cour suprême a outrepassé ses droits. Elle a légiféré. Elle a modifié la loi d'une façon que n'avaient pas prévue ses rédacteurs, et ce fut une erreur. Tout ce que fera cette annulation sera de ramener la question de l'avortement devant le pouvoir législatif, ce qui est le lieu où elle doit être traitée.

- T'as mis combien de temps à concocter ce petit speech ? " demanda Arnie.

Le laïos de Ryan était trop bien léché pour être une improvisation.

" Un certain temps, admit le chef de l'exécutif.

- Eh bien, quand l'arrêt sera publié, prépare-toi à une tempête, l'avertit son secrétaire général. Je te parle de manifestations 224

violentes, de reportages télévisés, et d'éditoriaux assez nombreux pour retapisser entièrement le Pentagone. Sans compter que tes gardes du corps craindront encore plus pour ta vie, celle de ta femme et de tes gamins. Si tu crois que je plaisante, interroge-les.

- «a ne tient pas debout.

- Aucune loi locale, régionale ou fédérale n'oblige le monde à être logique, Jack. Les citoyens comptent sur toi pour que tu leur donnes une météo agréable et ils te reprochent le mauvais temps. C'est comme ça. Faut faire avec. " Sur ces bonnes paroles, c'est un secrétaire général de la Maison-Blanche fort remonté qui sortit rejoindre son bureau d'angle dans l'aile Ouest.

" Conneries ", bougonna Ryan en feuilletant le dossier préparatoire à son entretien avec le ministre de l'Intérieur. Le patron des gardes forestiers.

...galemement gardien des parcs nationaux, que le président n'avait l'occasion de voir que sur Discovery Channel, les rares soirs où il avait encore cinq minutes pour allumer la télé.

Il n'y avait pas grand-chose à dire de la tenue que portaient tous ces gens, se dit encore une fois Nomuri, à un détail près. quand vous défaisiez les boutons pour découvrir des sous-vêtements de chez Victoria's Secret, eh bien, c'était comme de voir un film passer du noir et blanc au Technicolor.

Cette fois, Ming le laissa se débrouiller tout seul, puis elle fit glisser la veste sur ses bras, avant d'ôter son pantalon. Le slip surtout était tentant, comme le reste de sa personne d'ailleurs. Nomuri la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément avant de la déposer sur le lit. Une minute après, il était à côté d'elle.

" Alors, pourquoi étais-tu en retard ? "

Elle fit la grimace. " Toutes les semaines, le ministre Fang rencontre ses collègues et quand il revient, il me demande de retranscrire ses notes pour avoir par la suite un compte rendu écrit de tout ce qui s'est dit pendant ces réunions.

- Oh, et tu te sers de mon nouvel ordinateur ? " Il réprima le frisson qui le parcourut lorsqu'il entendit les paroles de la

225

jeune femme. Cette fille pourrait être une sacrée source! Nomuri inspira un grand coup pour afficher de nouveau un masque impassible de désintéret poli. " Bien s'r.

- Excellent. Et tu te sers du modem intégré ?

- Bien s'r, tous les jours, pour rapatrier les dépêches d'agences

occidentales et les extraits de journaux sur les sites correspondants.

- Ah, c'est très bien. " Il estima qu'il en avait assez fait pour aujourd'hui et, sa tâche accomplie, Nomuri se pencha pour un baiser.

" Avant de venir au restaurant, j'ai mis du rouge à lèvres, expliqua Ming.

Je n'en mets pas au travail.

- Je vois. " Et l'agent de la CIA lui redonna un baiser, plus profond cette fois. Il sentit ses doigts se refermer autour de son cou. La raison de son retard n'avait rien à voir avec un manque d'affection. C'était à présent manifeste, alors que ses mains commençaient à divaguer elles aussi. Le coup du soutif qui s'ouvrait par-devant avait été un plan d'enfer. Un geste du pouce et de l'index et il s'ouvrait, dévoilant ses mignons petits seins et offrant à sa main deux nouveaux sites d'exploration. La peau à cet endroit était particulièrement soyeuse., et, jugea-t-il quelques secondes plus tard, également savoureuse.

Tout cela suscita un gémissement bien agréable et un tortillement de plaisir de son... quoi ? Son amie ? Oui, d'accord, mais pas que ça. Agent ?

Non, pas encore. Amante, maîtresse, ça suffirait bien, ils n'abordaient jamais ce genre de questions à la Ferme, sinon pour vous mettre en garde contre une intimité excessive qui risquait de nuire à votre objectivité.

Mais si vous ne vous rapprochiez pas un peu, vous ne recrutiez jamais l'agent. Bien sûr, Chester savait qu'en ce moment il faisait bien plus que se rapprocher un peu.

Son style était ringard, elle avait par contre une peau délicieuse, et le bout des doigts de Chester l'explorait en détail tandis que ses yeux plongeaient dans ceux de la jeune femme, et qu'il lui glissait de temps en temps un baiser. Et son corps n'était pas mal du tout. Une jolie silhouette, avec peut-être la taille un peu forte, mais enfin on n'était pas non plus sur la

plage de Venice et la silhouette en sablier, même si elle rendait bien sur les photos, ce n'était rien d'autre qu'une illusion. Sa taille était plus fine que ses hanches, et ça suffisait amplement. On ne lui demandait pas de faire des défilés de mode à New York, d'ailleurs. Ming n'est pas

et ne sera jamais un top model. Faut que tu t'y fasses, Chef. Puis vint le moment de mettre de côté le métier. Il était un homme juste vêtu d'un caleçon, près d'une femme vêtue juste d'un slip. Un slip assez grand pour faire un mouchoir, même si la couleur rouge orangé et la matière, en soie artificielle, n'étaient pas vraiment idéales, songea-t-il, amusé.

" Pourquoi souris-tu ?

- Parce que tu es jolie ", répondit Nomuri. Et c'était vrai qu'elle l'était maintenant, avec ce sourire si particulier. Non, elle ne serait jamais mannequin, mais en toute femme il y avait de la beauté, même si elle n'en laissait rien paraître. Sa peau était superbe, et surtout ces lèvres avec le rouge qui renforçait leur douceur. Bientôt, leurs deux corps furent quasiment plaqués l'un contre l'autre, sensation chaude et agréable, alors qu'elle se blottissait sous son bras, tandis que sa main gauche continuait de jouer et de se balader. Il la chatouilla, elle rit, il la serra un peu plus fort, puis la relâcha pour poursuivre son exploration. quand sa main dépassa le nombril, elle s'immobilisa, inerte, comme en une sorte d'invite.

Le moment était venu de lui donner un nouveau baiser, tandis que le bout de ses doigts s'aventurait plus loin, et cette fois, c'est de l'humour qu'il lut dans ses yeux. A quel jeu croyait-elle donc jouer ?

Dès que sa main trouva l'élastique du slip, elle décolla les fesses du matelas. Il s'assit à moitié pour ôter sa culotte, elle l'aidera d'un coup de pied qui envoya valser dans les airs le triangle de soie rouge, tel un cerf-volant, révélant...

" Ming ! fit-il d'un ton faussement accusateur.

- J'ai entendu dire que les hommes aimaient ça, dit-elle, l'œil allumé, avec un gloussement.

- Ma foi, j'avoue qu'effectivement, c'est différent, répondit Nomuri tandis que ses doigts couraient sur une peau encore plus douce que celle du reste du corps. T'as fait ça au bureau ? "

227

...clat de rire. " Non, idiot ! Ce matin, chez moi ! Dans ma salle de bains, avec mon rasoir.

- C'était juste pour être sûr... " Puis la main de la jeune femme

descendit pour lui faire pareil...

" Tu es différent de Fang, remarqua-t-elle dans un murmure enjoué.

- Oh, comment ça ?

- Je pense que le pire qu'une femme puisse dire à un homme c'est : "Est-ce que tu y es ?" C'est ce qu'une des secrétaires a dit à Fang, un jour. Il l'a battue. Le lendemain, elle est venue travailler avec deux yeux au beurre noir - il l'avait forcée à venir - et puis le lendemain soir... eh bien, il m'avait dans son lit, admit-elle, avec plus d'embarras que de honte. Pour me montrer qu'il était quand même un homme. Mais j'ai gardé mon opinion pour moi. C'est ce qu'on fait toutes, à présent.

- Et moi, tu vas me dire la même chose ? demanda Nomuri avec un sourire et un autre baiser.

- Oh, non ! Avec toi, c'est une saucisse, pas un haricot à écosser ! " lui dit-elle avec enthousiasme.

Il avait connu compliment plus élégant mais il s'en contenterait volontiers.

" Penses-tu qu'il est temps de ranger la saucisse ?

- Oh oui ! "

Et alors qu'il roulait sur elle, Nomuri vit deux personnes : d'abord une fille, une jeune femme avec ses pulsions qu'il allait t,cher d'assouvir.

L'autre était un informateur potentiel, qui avait accès à des informations politiques dont l'importance aurait fait rêver un espion aguerri. Mais Nomuri n'en était pas vraiment un. Il était encore presque un débutant. Il songea qu'il allait devoir veiller sur elle, parce que si jamais il parvenait à la recruter, elle serait en danger de mort... il s'imagina son visage quand la balle entrerait dans le cerveau... non, c'était trop affreux. Nomuri dut faire un effort pour mettre de côté cette image alors qu'il s'introduisait en elle. S'il comptait la recruter, il devait s'acquitter convenablement de cette fonction. Et s'il y trouvait lui aussi du plaisir, eh bien, ce serait un bonus.

" Je vais y réfléchir ", promet le président en raccompagnant le ministre de l'Intérieur. Désolé, mec, mais on n'a pas l'argent pour faire

tout ça.

Son ministre n'était certainement pas un mauvais bougre, mais il semblait être devenu l'otage des bureaucrates de son service, ce qui était peut-être le pire danger qui vous guettait à Washington. Ryan retourna s'asseoir pour lire les papiers que le ministre lui avait remis. Il n'aurait évidemment pas le temps de tout lire lui-même. Les bons jours, il pouvait parcourir les résumés tandis que le reste serait épluché par un membre de son équipe qui lui pondrait un mémo - en définitive, encore un résumé de résumé, et c'est à partir de ce document, élaboré par un collaborateur d'un peu plus d'une vingtaine d'années, que se déciderait en fait la politique du pays.

Et c'était complètement dingue ! songea Ryan avec colère. C'était lui qui était censé être le chef de l'exécutif. Lui qui était censé décider de la politique à suivre. Mais le temps du président était précieux. Si précieux en fait que d'autres le gardaient pour lui... en vérité, ils se le gardaient pour eux, l'empêchant de l'exploiter, parce que, en définitive, c'étaient eux qui décidaient de ce que Ryan devait voir ou ne pas voir. De sorte que tout en étant le chef de l'exécutif et celui qui choisissait en dernière analyse les orientations politiques, ces orientations étaient souvent basées uniquement sur les informations sélectionnées par d'autres.

Et parfois, ça le préoccupait de se savoir contrôlé par les informations qui parvenaient jusqu'à son bureau, de même que la presse décidait de ce que l'opinion devait voir, faussant ainsi la vision qu'avait l'opinion des événements et des problèmes du jour.

Eh bien, Jack, toi aussi, t'es devenu l'otage des bureaucrates ? Difficile à dire, et difficile de remédier à la situation si tant est qu'un remède existât.

Peut-être est-ce pourquoi Arnie aime tant que je sorte de ces murs pour aller à la rencontre des gens, se dit-il.

Le problème le plus délicat venait de ce que Ryan était un expert en sécurité nationale et en politique étrangère. C'est dans ces domaines qu'il se jugeait le plus compétent. En revanche, face aux affaires intérieures, il se sentait déphasé. Cela tenait en partie à sa fortune personnelle. Il ne s'était jamais soucié du prix

d'une baguette de pain ou d'une bouteille de lait - et moins encore depuis qu'il occupait la Maison-Blanche où l'on ne voyait de toute

façon jamais de lait en bouteille mais uniquement en verre sur plateau d'argent, le tout servi par un sous-officier de marine qui venait vous l'apporter dans votre chauffeuse. Mais il y avait des gens que ce genre de problème préoccupait, ou à tout le moins celui du prix de la scolarité de leur petit dernier, et en tant que président, Ryan devait se pencher sur ces préoccupations. Il devait t,cher de maintenir l'équilibre pour que ces gens puissent gagner décemment leur vie, qu'ils puissent aller à Disney World chaque été, assister aux matches de foot chaque automne, et claquer chaque année leurs économies pour garnir le sapin de Noël.

Et merde, comment était-il censé y arriver ? Ryan se rappela la lamentation attribuée à l'empereur Auguste. Apprenant qu'il avait été divinisé de son vivant, qu'on avait érigé en son honneur des temples o~ le peuple faisait des sacrifices aux statues à son effigie, Auguste avait demandé, avec irritation : " quand quelqu'un prie pour que je le guérisse de sa goutte, qu'est-ce que je suis censé faire ? " La question fondamentale était de savoir dans quelle mesure la politique gouvernementale entretenait un rapport avec la réalité. C'était une question rarement posée à Washington, même par les ultra-conservateurs qui, par idéologie, méprisaient le gouvernement et toutes les décisions qu'il pouvait prendre en matière de politique intérieure... bien qu'ils fussent souvent les premiers à vouloir brandir le drapeau et le sabre ; quant à savoir pourquoi ils y tenaient tant, Ryan n'y avait jamais trop réfléchi. Peut-être juste pour se démarquer des libéraux qui répugnaient aux démonstrations de force et s'en défiaient comme un vampire devant la croix, mais qui, comme les vampires, aimaient étendre le plus possible leur pouvoir sur la vie personnelle des individus pour mieux leur sucer le sang - en réalité, user de l'instrument de l'impôt pour prendre toujours plus afin de payer ce qu'ils réclamaient toujours plus à l'...tat.

Et malgré tout, l'économie semblait continuer à tourner, quoi que puisse faire le gouvernement. Les gens trouvaient du boulot, en général dans le secteur privé qui procurait des biens et des services que les consommateurs payaient volontiers avec ce qui

23q

leur restait après impôts. Et cependant, le terme de " service public "

était une expression utilisée presque exclusivement par ou à propos du personnel politique, élu surtout. Mais est-ce que tout le monde ne servait pas le public, d'une manière ou d'une autre ? Les médecins, les enseignants, les pompiers, les pharmaciens. Pourquoi les médias

réservaient-ils ce terme à Ryan et Robby Jackson, ainsi qu'aux cinq cent trente-trois membres de la Chambre ? Il hocha la tête.

Bigre... OK, je sais comment je suis arrivé ici, mais quelle mouche m'a piqué de me représenter ? Cela avait fait plaisir à Arnie. Cela avait même fait plaisir aux médias. Parce qu'ils aimaient t'avoir pour cible ? Cathy ne lui avait pas m,ché ses mots à ce sujet. Mais bon sang, pourquoi s'était-il laissé piétiner de la sorte ? Fondamentalement, il ne savait pas ce qu'il était censé faire à ce poste. Il n'avait pas réellement de programme ; en gros, il improvisait au jour le jour. Prenant des décisions tactiques (pour lesquelles il était singulièrement peu qualifié) au lieu de faire de grands choix stratégiques. Il n'avait rien envie de changer d'essentiel dans le fonctionnement de son pays. Certes, il y avait bien quelques problèmes à régler. La politique fiscale était à réviser et il laissait George Winston se colleter avec ça. Et la défense devait être renforcée, et cela, Tony Bretano s'en chargeait. Il avait une commission présidentielle pour examiner les problèmes de santé que son épouse supervisait en fait à distance, avec certains de ses collègues d'Hopkins, et tout cela dans la plus grande discrétion. Et il y avait aussi ce projet encore plus secret sur la Sécurité sociale, que traitaient George Winston et Mike Gant.

L'un des piliers de la vie politique du pays. Tu y touches, t'es mort. Mais la Sécurité sociale était une chose à laquelle tenaient réellement les Américains, non pas pour ce qu'elle était mais pour l'image erronée qu'ils s'en faisaient ; en fait, ils étaient conscients que cette image était fausse, à en juger par les sondages. Elle avait beau être aussi mal gérée que n'importe quelle autre institution financière, elle n'en restait pas moins une des promesses électorales faites par les représentants du peuple devant ce peuple. Et quelque part, malgré le cynisme ambiant (qui était considérable), l'Américain moyen comptait sur son

231

gouvernement pour tenir ses promesses. Le problème était que les leaders syndicaux et les industriels qui avaient puisé dans les fonds de pension et s'étaient retrouvés dans une prison fédérale avaient causé bien moins de dég,ts que les Congrès successifs... mais un escroc au Congrès n'était pas un escroc, enfin pas aux yeux de la loi. Après tout, le Congrès édictait les lois. Le Congrès faisait la politique gouvernementale, et ça, ça ne pouvait pas être mal, n'est-ce pas ? Encore une preuve, s'il en fallait une, que les rédacteurs de la Constitution avaient commis une erreur courante mais aux conséquences incalculables. Ils avaient supposé que les individus choisis par le Peuple avec un grand P pour diriger la nation seraient

aussi honnêtes et honorables qu'eux. On entendait presque les "

Oups ! " jaillissant de ces augustes tombes. Les rédacteurs de la Constitution avaient siégé dans une salle dominée par George Washington lui-même, et si jamais certains avaient été dépourvus d'honneur, il avait amplement de quoi leur fournir le complément, rien qu'en étant assis là à

les contempler. Mais le Congrès actuel n'a pas un tel personnage, à la fois mentor et dieu vivant, et c'est bien regrettable. Le seul fait que la Sécurité sociale ait dégagé un profit jusque dans les années soixante en était la démonstration : le Congrès ne pouvait pas laisser se créer un profit. Le profit permettait aux riches de s'enrichir (et les riches devaient être mauvais, parce qu'on ne pouvait pas s'enrichir sans quelque part exploiter quelqu'un, ce qui n'avait toutefois jamais empêché les membres du Congrès d'aller quémander auprès d'eux des fonds pour leur campagne, bien entendu). Donc les profits devaient être dépensés et les taxes de Sécurité sociale (appelées primes, puisque la Sécurité sociale était en fait un système d'assurance vieillesse-reconversion-handicap-maladie) étaient reversées puis intégrées au budget général, pour être dépensées avec tout le reste. L'un des étudiants de Ryan du temps où il enseignait l'histoire à l'Académie navale lui avait envoyé une petite plaque à poser sur son bureau de la Maison-Blanche. Y était inscrit : LA R...

PUBLIQUE

AM...RICAIN DURERA JUSQU'AU JOUR OÙ LE CONGRÈS D...
COUVRIRA QU'IL PEUT

SOUDOYER LE PUBLIC AVEC L'ARGENT PUBLIC - ALEXIS DE

TOCQUEVILLE. Ryan en avait tenu compte. Par moments, l'envie lui prenait de les étrangler tous, et Arnie ne se lassait pas de lui 232

dire à quel point il avait un Congrès docile, surtout la Chambre des représentants, à l'inverse de la situation habituelle.

Le président bougonna et vérifia sur l'agenda quel était son prochain rendez-vous. Comme pour tout le reste, le président des États-Unis suivait un emploi du temps défini par d'autres, ses rendez-vous étaient fixés des semaines à l'avance, ses dossiers de réunions quotidiennes préparés la veille pour qu'il puisse savoir au moins qui devait y participer et ce dont il(s) ou elle(s) voulait(en)t lui parler, accompagnés de sa position raisonnée (définie dans ses grandes lignes par d'autres) sur la question.

La position du président était en général suffisamment conciliante pour que le(s) visiteur(s) puisse(nt) quitter le Bureau Ovalé satisfait(s) de la rencontre, et les règles étaient qu'on ne pouvait pas modifier l'emploi du temps, de crainte d'entendre le secrétaire général de la présidence s'exclamer : " Bon sang, mais qu'est-ce que tu vas encore me demander ! "

Ce qui ne manquerait pas de faire sursauter aussi bien l'invité que les agents de la Sécurité postés juste derrière eux, la main toujours à

proximité du pistolet - plantés là comme des robots, les traits impassibles mais l'œil ouvert, l'oreille aux aguets. Une fois leur service achevé, ils devaient sans doute filer vers leur bar habituel pour rigoler de ce que le président du conseil municipal de Petaouch-nok avait pu sortir ce jour-là

dans le Bureau Ovalé - " Putain, t'as vu les yeux du patron quand l'autre couillon... ?" - parce que, se dit Ryan, c'étaient des types intelligents et pleins de jugeote qui par bien des côtés comprenaient mieux que lui son propre boulot. Et ils pouvaient. Ils avaient le double avantage d'avoir tout vu et de n'être responsables de rien. De sacrés veinards, se dit Jack en se levant pour accueillir son hôte suivant.

Si les cigarettes étaient agréables, c'était bien en ces circonstances, songea Nomuri. Le bras gauche enroulé autour de Ming, son corps niché

contre le sien, il fixait le plafond, dans ces moments délicieux et détendus de redescende, tirant doucement sur sa mentholée pour mieux goûter l'instant ; il percevait la respiration de Ming et se sentait un homme, un vrai. Dehors, le ciel s'était assombri, le soleil s'était couché.

233

Nomuri se leva, fit un tour à la salle de bains, puis se dirigea vers la kitchenette. Il en revint avec deux verres de vin. Ming s'assit dans le Ut et but une gorgée. Nomuri, quant à lui, ne put résister à l'envie de tendre le bras pour la caresser. Sa peau était si douce et appétissante.

" Mon cerveau ne marche toujours pas, annonça-t-elle après la troisième gorgée.

- Chérie, il est des moments où les hommes et les femmes n'ont pas besoin de cerveau.

- Eh bien, s'r que ta saucisse n'en a pas besoin, répondit-elle en se penchant pour caresser l'objet du délit.

- Doucement, mademoiselle! Elle s'est tapée une belle course de fond !
avertit l'agent de la CIA avec un petit sourire.

- Oh, comme c'est chou. " Ming se pencha pour lui donner un petit baiser. "

Et elle a gagné la course.

- Non, mais elle a quand même réussi à rester à ta hauteur. " Nomuri alluma une autre cigarette. Puis il fut surpris de voir Ming fouiller dans son sac à main pour en sortir une des siennes. Elle l'alluma d'un geste gracieux et inspira une longue bouffée, avant de recracher la fumée par le nez.

" C'est une fille ou un dragon ? annonça Nomuri avec un sourire. Tu vas te mettre à cracher des flammes ? Je ne savais pas que tu fumais.

- Au bureau, tout le monde fume.

- Même le ministre ? "

Nouveau rire. " Surtout le ministre.

- quelqu'un devrait lui dire que fumer est dangereux pour la santé, et pas bon du tout pour le yang.

- Une saucisse fumée n'est pas une saucisse ferme, énonça Ming, doctement, avec un sourire. D'o' son problème, peut-être.

- Tu ne l'aimes pas beaucoup ton ministre, hein ?

- C'est un vieux bonhomme qui croit avoir un jeune pénis. Il confond personnel de bureau et bordel personnel. Enfin, ça pourrait être pire, admit Ming. Il y a belle lurette que je ne suis plus sa favorite. Ces derniers temps, il a jeté son dévolu sur Tchai, or elle est fiancée et Fang le sait. Ce n'est pas une attitude civilisée de la part d'un ministre haut placé.

234

- Il est au-dessus des lois ? "

Son reniflement était à la limite du dégoût. " Ils le sont tous, Nomurisan, ce sont des ministres du gouvernement. Ce sont eux qui représentent la loi de ce pays, et peu leur importe l'opinion des autres ou leurs traditions... bien peu s'en aperçoivent, du reste. Ils sont corrompus à une échelle qui ferait rougir l'empereur d'antan, et ils se disent les gardiens du petit peuple, des paysans et des ouvriers qu'ils prétendent aimer comme leurs propres enfants. Enfin, j'imagine que parfois je ne suis jamais qu'une de ces paysannes, hein ?

- Et moi qui croyais que tu aimais ton ministre, l'aiguillonna Nomuri pour l'inciter à poursuivre. Alors, qu'est-ce qu'il te raconte ?

- que veux-tu dire ?

- Ce travail en retard qui t'a retenue loin d'ici, répondit-il en indiquant avec un sourire les draps froissés.

- Oh, des discussions entre ministres. Il tient un journal exhaustif de ses relations politiques... au cas où le président s'aviserait de le renvoyer, c'est son moyen de défense, un élément qu'il pourrait présenter à ses pairs. Fang n'a pas envie de perdre sa résidence officielle et tous les privilèges qui accompagnent la fonction. Alors, il tient des archives de tout ce qu'il fait, et, étant sa secrétaire, je retranscris toutes ses notes. Parfois, ça dure une éternité...

- Et tu fais ça sur ton ordinateur, bien sûr.

- Oui, le nouveau, et avec des idéogrammes parfaits grâce au logiciel que tu nous as donné.

- Tu stockes tout sur ta machine ?

- Oui, crypté sur le disque dur. Une technique apprise des Américains, quand on s'est introduits dans leurs archives militaires. On appelle ça un système de chiffrement robuste, mais ne m'en demande pas plus... Je sélectionne le fichier que je désire ouvrir, je tape la clef de décryptage et le fichier s'ouvre. Tu veux savoir quelle clef j'utilise ? " Elle gloussa. " YELLOW SUBMARINE ! En anglais, à cause du clavier - c'était avant d'avoir ton nouveau logiciel -...à cause de la chanson des Beatles.

"We all live in a yellow submarine", quelque chose comme ça. Je l'avais entendue à la radio quand je débuteais en anglais. J'ai 235

passé une demi-heure à éplucher l'article "sous-marins" dans le dictionnaire puis dans une encyclopédie, à essayer de trouver pourquoi on peignait un bâtiment en jaune. Ah ! " Elle leva les mains au ciel.

La clef! Nomuri avait du mal à dissimuler son excitation. Puis, l'air de rien : " Eh bien, ça doit faire un paquet de dossiers... tu es sa secrétaire depuis un bout de temps.

- Plus de quatre cents documents. Je leur attribue des numéros, plutôt que de devoir inventer un nom à chaque fois. Aujourd'hui d'ailleurs, c'était le 487... "

Sacré nom de Dieu... 487 fichiers informatiques de conversations internes au Politburo. Une mine d'or !

" Et de quoi parlent-ils au juste ? Je n'ai jamais fréquenté de hauts fonctionnaires gouvernementaux, expliqua Nomuri.

- De tout ! répondit-elle en terminant sa cigarette. qui a des idées au sein du Politburo, qui veut être sympa avec les Américains, qui veut les affronter, tout ce que tu peux imaginer. La politique de défense, la politique économique. Le dernier grand débat sur ce thème concernait l'attitude vis-à-vis de Hongkong. La ligne "Un pays, deux systèmes" a suscité des problèmes avec certains industriels de Pékin et de Shanghai.

Ils s'estiment traités avec moins de respect qu'ils ne le mériteraient - s'ils s'installaient à Hongkong, je veux dire - et ça les chagrine. Fang est de ceux qui essaient de trouver un compromis propre à les satisfaire.

Il pourrait y arriver. Il est très adroit.

- Ce doit être fascinant de voir toutes ces informations... d'être réellement en prise avec ce qui se passe dans ton pays, fit mine de s'extasier Nomuri. Au Japon, on ne sait jamais ce que font les zaibatsus ni les fonctionnaires du MITI... les trois quarts du temps, ruiner l'économie, les imbéciles. Mais comme personne ne le sait, on ne prend aucune mesure pour y remédier. Est-ce pareil ici ?

- Bien sûr ! " Elle alluma une autre clope. Elle s'enflammait, remarquant à

peine qu'il ne s'agissait plus de conversation amoureuse. " J'ai étudié

Marx et Mao. J'y ai cru. J'ai même cru que les ministres haut placés étaient des hommes honnêtes et intègres, je croyais à fond tout ce qu'on m'enseignait. Et puis j'ai vu comment l'armée a b,ti son propre empire industriel, un

236

empire gr,ce auquel les généraux sont riches, heureux et gras. Et j'ai vu comment les ministres exploitent les femmes, comment ils meublent leur appartement. Ils sont devenus les nouveaux empereurs. Ils ont trop de pouvoirs. Une femme est peut-être capable d'utiliser un tel pouvoir sans se laisser corrompre, mais pas un homme. "

Les féministes ont frappé, même ici ? se dit Nomuri. Peut-être qu'elle était trop jeune pour se souvenir de Mme Mao, Jiang qing, elle qui aurait pu donner des leçons de corruption à la cour de Byzance.

" Enfin, les gens comme nous, ce n'est pas notre problème. Et toi au moins, gr,ce à ton poste, tu as la possibilité d'être au courant. «a te rend encore plus unique, Ming-chan ", fit Nomuri en lui passant la paume de sa main sur le mamelon gauche. Elle frémit à point nommé.

" Tu crois ?

- Bien s'r. " Un baiser, maintenant, doux et long, tandis qu'il se remettait à la caresser. Il était si près du but. Elle lui avait dit tout ce qu'elle savait... Elle lui avait même donné la putain de clef de cryptage ! Et son ordinateur était connecté par modem. Ce qui voulait dire qu'il pouvait l'appeler, et avec le logiciel adéquat, aller se balader sur son disque dur. Gr,ce à la clef, il pourrait récupérer des données et les balancer directement sur le bureau de Mary Pat. Merde, d'abord je baise une Chinetoque, et juste après, j'ai la possibilité de baiser tout le pays.

Difficile d'espérer mieux, se dit l'agent en contemplant le plafond avec un sourire béat.

13 Agent de pénétration

EH bien, il a laissé de côté l'aspect lubrique, ce coup-ci, constata Mary Pat quand elle eut allumé son ordinateur. L'opération Sorge progressait.

Elle ne savait pas qui était cette jeune Ming, mais elle parlait un peu trop. Bizarre. Le MSE n'avait-il pas briefé toutes les secrétaires de direction ? Sans doute - l'inverse e't trahi une négligence remarquable

-

mais on pouvait également estimer que des quatre bonnes raisons pour se livrer à la trahison ou à l'espionnage (à savoir l'argent, l'idéologie, la conscience et l'ego), c'était l'ego qui était en jeu ici. Le ministre Fang abusait de sa jeune secrétaire, ce qu'elle appréciait modérément, et Mary Pat Foley le comprenait sans peine. Après tout, une femme n'avait guère qu'un seul trésor à offrir, et voir un homme de pouvoir s'en emparer de force n'était pas fait pour la rendre heureuse... même si, cruelle ironie, cet homme de pouvoir s'imaginait sans doute l'honorer de sa sollicitude biologique. Après tout, n'était-il pas un grand homme et elle, une simple paysanne ? L'idée ne valut qu'un reniflement de mépris tandis qu'elle buvait une gorgée de café.

qu'importaient la culture et la race, tous les hommes étaient pareils, en définitive. Ils étaient beaucoup à

penser avec leur queue plutôt qu'avec leur tête. Eh bien, celui-ci, ça risque de lui coûter cher, conclut la directrice adjointe des opérations.

238

Ryan examinait puis écoutait régulièrement son Rapport quotidien d'activité

(RqA). Couvrant les actions de renseignements menées par la CIA, il était préparé tous les jours en fin de soirée, et tiré au petit matin à moins de cent exemplaires, presque tous passés à la déchiqueteuse et brûlés par la suite le jour même. quelques-uns (trois ou quatre peut-être) étaient archivés, en cas de problème avec les fichiers électroniques, mais même le président ignorait où se trouvait le site de stockage de ces archives. Il espérait simplement qu'il était bien gardé, de préférence par des marines.

Le RqA ne contenait pas tout, bien sûr. Certaines opérations étaient si confidentielles que même le président ne pouvait en être tenu informé. Ryan l'acceptait avec une sérénité remarquable. Le nom des sources devait rester secret, y compris pour lui, et les méthodes utilisées étaient souvent si pointues qu'il aurait de toute façon eu du mal à saisir la technologie employée. Mais une partie des " prises ", les informations qu'obtenait la CIA par des sources confidentielles et des méthodes complexes, restait même parfois dissimulée au chef de l'exécutif, parce que certains renseignements devaient absolument provenir d'un nombre limité de sources. Le travail d'espion était de ceux où la plus infime erreur pouvait signifier la mort d'un élément inestimable ; cela se produisait parfois, mais personne n'en était ravi - même si certains hommes politiques le vivaient avec une indifférence exaspérante. Un bon officier de renseignements considérait ses agents sur le terrain comme ses propres enfants qu'il fallait protéger contre tous les risques de l'existence. Ce point de vue était nécessaire.

Si on ne s'en souciait pas plus que ça, des gens mouraient - et les vies perdues étaient des informations perdues, or c'était la raison première de l'espionnage.

" OK, Ben, dit Ryan, en se calant contre le dossier de son fauteuil.

qu'est-ce qu'il y a d'intéressant ? demanda-t-il en feuilletant le résumé.

- Mary Pat a du nouveau en Chine. Même si on ne sait pas encore trop quoi.

Elle surveille l'affaire de près. Le reste, vous pouvez l'avoir sur CNN. "

Un fait déprimant qui n'était pas si rare. D'un autre côté, le monde était relativement calme et les informations pointues

239

n'étaient pas si indispensables... du moins en apparence, rectifia mentalement Ryan. On ne pouvait jamais savoir. Une autre leçon qu'il avait apprise à Langley.

" Peut-être que je lui passerai un coup de fil, dit-il en tournant la page.

Ouah !

- Le gaz et le pétrole russes ?

- Ces chiffres sont exacts ?

- Il semble bien. Ils recourent point par point ceux que Trader nous a transmis gr,ce à ses sources.

- Hmm ", fit Ryan en parcourant les prévisions qui en résultaient pour l'économie russe, avant de plisser le front, un rien déçu. " Les gars de George ont procédé à une meilleure évaluation.

- Vous pensez ? Les économistes de la CIA ont plutôt un beau tableau de chasse.

- George vit là-dedans. C'est mieux que d'être un analyste universitaire, Ben. Les études, c'est parfait, mais le monde réel, c'est ça qui compte, ne l'oubliez pas. "

Goodley acquiesça. " Bien noté, monsieur.

- Tout au long des années quatre-vingt, la CIA a surestimé l'économie soviétique. Et vous savez pourquoi ?

- Non, je ne sais pas. «a a coïncé o' ? "

Jack eut un sourire narquois. " Le problème est moins ce qui a coïncé que ce qui n'a pas coïncé. On avait à l'époque un agent qui nous fournissait les mêmes informations qu'obtenait le Politburo. Il ne nous est jamais venu à l'esprit que le système se berçait de mensonges. Le

Politburo basait ses décisions sur une chimère. Leurs chiffres étaient presque toujours faux parce que les sous-fifres se couvraient. Voilà.

- Et c'est pareil en Chine, vous pensez ? Après tout, c'est le dernier pays authentiquement marxiste.

Bonne question. Vous n'avez qu'à demander à Langley. C'est le même genre de bureaucrate qu'à Pékin qui vous répondra, mais autant que je sache, nous n'avons pas d'agent infiltré dans leur gouvernement qui puisse nous donner les chiffres qu'on a envie d'entendre. " Ryan se tut pour contempler la cheminée en face de son bureau. Il faudrait qu'il demande au service de sécurité de lui faire un vrai feu, un de ces quatre...

240

" Non, je pense que les Chinois ont de meilleurs chiffres. Ils peuvent se le permettre. Leur économie fonctionne, à leur manière. Non, s'ils s'abusent, ce doit être d'une autre façon. Mais ils s'abusent, malgré tout.

C'est un penchant humain universel, et le marxisme n'a guère amélioré les choses. Même chez nous, on a beau avoir une presse libre et d'autres garde-fous, la réalité inflige souvent à nos hommes politiques de sérieux retours de manivelle. Partout, les gens ont des modèles théoriques qui s'appuient sur l'idéologie plutôt que sur les faits, et ces types trouvent en général une place dans l'enseignement ou la politique, parce que dans les professions en prise avec le réel, ce genre de rêveurs se voit ch, tier encore plus vite que les politiciens par les électeurs...

- Salut, Jack ! lança une voix, depuis la porte du couloir.

- Hé, Robby ! " Le président indiqua le plateau avec le café. Le vice-président Jackson s'en servit une tasse mais il négligea les croissants. Il se portait plutôt bien. Cela dit, Jackson n'avait jamais eu une carrure d'athlète. Tous ces pilotes de chasse qui tendaient à l'embonpoint, se dit Ryan. Peut-être que c'était un avantage génétique pour se protéger des forces g...

" J'ai lu le RqA de ce matin. Jack, cette histoire de gisement russe, il est vraiment aussi important ?

- Encore plus, même, d'après George. Il a déjà eu l'occasion de te servir un cours d'économie ?

- Samedi, on doit faire un golf ensemble et d'ici là, je potasse Milton Friedman et deux ou trois autres pour être à niveau. C'est vrai que George connaît sa partie.
- Assez bien pour s'être fait une tonne de fric à Wall Street, confirma Ryan. Je veux dire, si tu convertis sa fortune en billets de cent dollars et que tu les pèses, t'auras effectivement une putain de tonne de fric.
- «a doit être sympa, nota, bluffé, un Jackson qui n'avait jamais gagné plus de cent trente mille dollars par an avant de décrocher son poste actuel.
- C'est pas mal, mais le café d'ici est pas mauvais non plus.
- Il était meilleur sur le Big John, dans le temps.
- O' ça ?

241

- Le John F. Kennedy, quand j'étais officier et que je prenais mon pied...

par exemple à me faire catapulter avec mes Tomcat.

- Robby, ça me gêne de te le faire remarquer, mais tu n'as plus vingt-cinq ans.

- Jack, on peut dire que tu as le chic pour illuminer mes journées. J'ai déjà eu l'occasion de frôler la mort, mais on est plus en sécurité, et on se marre nettement plus avec un chasseur collé au cul.

- Comment s'annonce ta journée ?

- Tu le croiras ou pas, mais il faut que je descende au Congrès passer quelques heures à présider le Sénat, juste histoire de montrer que je suis au courant des obligations que m'impose la Constitution. " Avant d'ajouter, avec un sourire : " Puis un dîner-débat à Baltimore sur le thème : qui fabrique les meilleurs soutiens-gorge ?

- quoi ? " demanda Jack en levant les yeux de son rapport. Le problème avec Robby, c'est qu'on ne savait jamais trop quand il plaisantait.

" Congrès national des industries textiles. Ils font aussi des gilets pare-balles, mais l'essentiel de leurs fibres va aux soutifs, c'est en tout cas la

conclusion de mes experts. Ils essaient de me concocter deux ou trois blagues pour mon discours.

- Un bon conseil : pense à chiader ton laÔus.

- Tu me trouvais pourtant drôle, dans le temps, rappela Jackson à son vieil ami.

- Rob, je me croyais drôle, moi aussi, dans le temps, mais Arme me dit que je manque de finesse.

- Je sais, pas de blagues polonaises¹. L'an dernier, quelques Polaks ont découvert comment allumer leur télé et il y en a six ou sept qui ont même appris à lire. Sans oublier cette jeune Polonaise qui évitait de se servir d'un vibromasseur parce que ça lui écaillait les dents.

- Bon Dieu, Robby ! " Ryan faillit en renverser son café. " On n'a même plus le droit de penser de telles bêtises !

- Jack, je ne suis pas politicien. Je suis pilote de chasse. J'ai 1. Aux ... tats-Unis, le Polonais a (gr,ce à ses blagues et pour son malheur) le même enviable statut que le Belge en France (N.d. T.).

242

la combinaison, le chrono et la bite qui vont avec le titre, tu piges, mec ? lança le vice-président, tout sourire. Et j'ai le droit d'en sortir une bonne de temps en temps.

- Parfait, t,che quand même de te souvenir que t'es plus dans la salle d'alerte du Kennedy. Les médias sont dépourvus du sens de l'humour qu'on apprécie dans l'aéronavale.

- Ouais, sauf quand ils nous prennent sur le fait. Et là, c'est fou ce que ça devient marrant, observa le vice-amiral à la retraite.

- Rob, tu vois que tu commences à piger. J'en suis ravi. " Comme son subordonné s'éclipsait, Ryan eut juste le temps de voir le dos d'un costume bien coupé, accompagné d'un vague juron.

" Alors, Michka, une idée ? " s'enquit Provalov.

Reilly but une gorgée de vodka. Elle était ici d'une douceur écourante.
"

Oleg, t'as qu'à secouer le prunier et voir ce qui en tombe. Ce pourrait

être quasiment n'importe quoi mais quand je dis "j'en sais rien", ça veut dire "j'en sais rien". Et pour le moment, on n'en sait rien. " (Nouvelle gorgée.) " « a t'a pas fait tilt que tes deux ex-Spetsnaz aient pris un sacré calibre pour dégommer un vulgaire souteneur ? "

Le Russe opina. " Oui, bien s'r, j'y ai réfléchi mais c'était un souteneur plutôt prospère, non ? Il avait énormément d'argent et une foule de contacts dans le milieu. C'était lui aussi un calibre. Peut-être qu'il a fait éliminer des gens. On n'a jamais réussi à le faire citer dans une enquête criminelle mais ça ne veut pas dire qu'AvseÔenko n'était pas un type dangereux et donc digne d'un intérêt aussi poussé.

- Rien de nouveau du côté de ce Suvorov ? "

Signe de dénégation. " Non. On a son dossier du KGB et une photo, mais même si elle lui correspond, on ne l'a pas encore retrouvé.

- Ma foi, Oleg Gregorievitch, il semblerait que vous ayez une belle énigme sur les bras. " Ryan leva la main pour demander qu'on leur remette une tournée.

" C'est toi qui es censé être l'expert de la mafia, rappela à son hôte du FBI l'inspecteur russe.

- C'est vrai, Oleg, mais je ne suis pas une cartomancienne et 741

pas non plus l'oracle de Delphes. Vous ne savez pas encore qui était la véritable cible et tant que vous ne l'aurez pas appris, vous n'avez que dalle. Le problème, c'est que pour identifier la véritable cible, vous devez mettre la main sur quelqu'un qui est au courant de l'attentat. Les deux trucs vont de pair, mec. T'en chopes un, t'as les deux. T'en chopes aucun, t'es bredouille. " Leurs vodkas arrivèrent. L'Américain régla et but une nouvelle lampée.

" Mon principal n'est pas ravi. "

L'agent du FBI acquiesça. " Ouais, nos patrons du Bureau sont pareils, mais ton boss est censé être au courant des problèmes qui se posent, pas vrai ?

Si oui, il sait qu'il doit te donner le temps et les moyens d'abattre tes cartes. Combien d'hommes as-tu mis sur le coup ?

- Six ici et trois de plus à Saint-Pétersbourg.

- T'aurais peut-être intérêt à renforcer les effectifs, mec. " Au bureau

new-yorkais du FBI, sur une affaire comme celle-ci, la Brigade criminelle ne mobiliserait pas moins de vingt flics, dont la moitié à plein temps.

Mais la milice moscovite souffrait d'un cruel manque d'effectifs. Malgré le taux de criminalité que connaissait désormais la capitale, les flics devaient encore faire des pieds et des mains pour décrocher un soutien gouvernemental. Enfin, ça aurait pu être pire. Contrairement à une majorité

de Russes, au moins les miliciens touchaient-ils leur paie.

" Tu m'as vidé, protesta Nomuri.

- J'ai toujours le ministre Fang, railla Ming avec un sourire.

- Ah ! ragea Chet. Tu me compares à un vieillard ?

- Eh bien, vous êtes tous les deux des hommes, mais mieux vaut une saucisse qu'un haricot à écosser, répondit-elle en saisissant le premier dans sa douce main gauche.

- Patience, poulette, permets-moi de récupérer de la première course. " Sur ce, il la souleva pour la déposer à côté de lui. Faut-il qu'elle m'aime bien. Trois nuits d'affilée. Je suppose que Fang n'est pas le m,le qu'il s' imagine être. Enfin, on ne peut pas gagner sur tous les tableaux, Charlie.

Plus l'avantage d'avoir quarante ans de moins. «a devait s' remment jouer, se dit l'agent.

" Mais tu cours si vite ! protesta Ming en frottant son corps au sien.

- Il y a une chose que j'aimerais te demander. " Sourire enjôleur. "

qu'est-ce que ça pourrait être ? demanda-t-elle tandis que sa main redevenait baladeuse.

- Pas ça !

- Oh... ? " Sa déception était manifeste.

" Un truc pour le boulot ", expliqua Nomuri. Encore heureux qu'elle ne perçoive pas son tremblement intérieur.

" Pour le travail ? Je ne peux pas te faire venir au boulot pour ça !

s'exclama-t-elle avec un rire, suivi d'un baiser affectueux.

- Non, juste un petit programme à installer sur ton ordinateur. " Nomuri tendit la main pour ouvrir le tiroir de la table de nuit et en sortit un CD-Rom. " Tiens, t'as qu'à l'introduire dans le lecteur, cliquer sur INSTALL et le balancer quand t'auras fini.

- Et qu'est-ce qu'il doit faire ?

- «a t'intéresse ?

- Eh bien... " Une hésitation. Elle ne pigeait pas. " Je dois.

- «a me permettra d'examiner ton ordinateur de temps en temps.

- Mais pour quoi faire ?

-   cause de la Nippon Electric - on fabrique ta machine, je te signale. "

Il se sentait déjà un peu plus détendu. " «a permet à ma société de savoir comment se prennent les décisions économiques en Chine populaire, expliqua Nomuri, débitant un mensonge bien rodé. Cela nous permettra de mieux comprendre le processus, afin d'être plus efficaces commercialement. Et plus je suis efficace, plus je suis payé... et plus je peux offrir des choses à ma Ming chérie.

- Je vois ", dit-elle, à tort.

Il se pencha pour déposer un baiser à un endroit particulièrement charmant.

Il sentit son corps frémir comme il convenait. Bien, elle ne se braquait pas devant cette idée, à tout le moins, cela ne l'empêchait pas de laisser faire Nomuri, ce qui, sous plus d'un aspect, satisfaisait ce dernier.

L'espion se demanda si un jour, sa conscience lui reprocherait d'avoir exploité cette fille de la sorte. Mais, se consola-t-il, les affaires sont les affaires.

" Personne ne saura ?

245

- Non, c'est impossible.

- Et ça ne va pas m'attirer des ennuis ? "

¿ cette question, il roula pour se jucher sur elle. Il lui saisit le visage à deux mains. " Est-ce que je ferais quoi que ce soit pour provoquer des ennuis à ma petite Ming-chan ? Jamais ! " Et d'accompagner sa déclaration d'un baiser br°lant.

Par la suite, on ne parla plus du CD-Rom qu'elle glissa dans son sac avant de partir. Un très joli sac, copie d'un modèle italien quelconque qu'on pouvait acheter à des vendeurs de rue et non pas un des modèles authentiques et " tombés du camion " comme on disait, et pas seulement à

New York.

Chaque nouvelle séparation devenait un peu plus dure. Elle ne voulait jamais partir et c'est vrai que lui non plus ne voulait pas qu'elle s'en aille, mais c'était nécessaire. Partager un appartement attirerait les ragots. Pour Ming, il était bien s°r totalement exclu de dormir dans l'appartement d'un étranger à cause des consignes de sécurité et des leçons qu'elle avait reçues, en même temps que ses collègues, d'un fonctionnaire blasé du MSE. Sans compter qu'elle avait omis de rapporter ce contact à ses supérieurs ou au responsable de la sécurité comme il se devait...

Pourquoi ? D'abord parce qu'elle avait oublié les règles, et aussi parce que, comme tant d'autres, elle tirait un trait entre sa vie privée et sa vie professionnelle. que, dans son cas, il soit interdit de séparer les deux était un élément qu'avait abordé sa séance d'endoctrinement du MSE, mais d'une façon si maladroite que la leçon avait été oubliée aussitôt.

Résultat, elle ne savait plus trop o¿ elle en était. Avec un peu de chance, elle n'aurait jamais à le savoir, songea Nomuri alors qu'il la regardait tourner le coin et disparaître. La chance, ça aiderait. Ce que les enquêteurs du MSE pouvaient faire subir à une jeune femme derrière les murs de l'équivalent pékinois de la Loubianka, mieux valait ne pas trop y songer... et s°rement pas quand on venait de lui faire l'amour à deux reprises au cours des dernières heures.

" Bonne chance, chérie ", murmura Nomuri avant de refermer la porte et de se diriger vers la salle de bains pour prendre une douche.

NOMURI passa une nuit blanche. Est-ce qu'elle allait le faire ? Faire ce qu'on lui avait dit ? Tout raconter à un officier de la sécurité, lui parler de lui ? Risquait-on de l'intercepter en possession du CD-Rom et de l'interroger à ce sujet ? Si oui, une inspection superficielle ne révélerait qu'un CD musical (la BO de Rocky signée Bill Conti), une copie pirate de mauvaise qualité comme on en trouvait tant en Chine populaire.

Mais un examen plus approfondi de la surface métallisée aurait révélé la présence de la mince piste externe signalant à un lecteur de CD-Rom de sauter les pistes musicales pour accéder à celles abritant du code binaire.

Le disque ne contenait pas de virus, les virus circulant plutôt sur les réseaux pour infecter subrepticement un ordinateur comme leur équivalent organique infecte un être vivant. Non, ce programme entrait par la grande porte ; étant gravé sur un CD-Rom, il ne se manifestait que sous la forme d'une invite à l'écran : après un bref coup d'œil autour d'elle, Ming déplaça la souris pour cliquer sur la commande d'installation et aussitôt, tout disparut. Sitôt installé, le programme balaya le contenu du disque dur, recensa chaque document, en établit l'index puis compressa le tout sous la forme d'un petit fichier masqué sous le nom totalement anodin d'une bibliothèque utilisée par un tout autre programme. Seul un examen très attentif et ciblé effectué par un ingénieur-système compétent aurait pu détecter cette présence incongrue. La fonction réelle du programme 247

n'aurait pu être déterminée que par une décompilation et une lecture en langage-machine, tâche pour le moins ardue. Ce serait comme de vouloir trouver une feuille anormale sur la branche d'un arbre dans une forêt où

tous les arbres et toutes les feuilles se ressemblent, à l'exception de celle-ci, plus petite et racornie que les autres. La CIA et la NSA ne pouvaient plus engager les meilleurs programmeurs. Face à la concurrence de l'industrie électronique grand public sur le marché américain de l'emploi, le gouvernement ne faisait tout simplement pas le poids. Mais on pouvait toujours louer leurs services et le résultat était tout aussi bon. Et pourvu qu'on les paie suffisamment (du reste, en travaillant sous contrat avec l'administration, ils touchaient bien plus qu'en étant employés par elle), ils tenaient leur langue. De toute façon, ils ne savaient jamais vraiment de quoi il retournait.

En l'occurrence, il y avait un niveau supplémentaire de complexité qui remontait à plus de soixante ans. quand les nazis avaient envahi les

Pays-Bas en 1940, ils avaient engendré une situation peu commune. Ils y avaient en effet trouvé à la fois la population la plus collaborationniste mais aussi la Résistance la plus farouche. De toutes les nations occupées, c'était en Hollande qu'on trouvait la plus grande proportion d'engagés volontaires dans l'armée allemande - suffisamment pour former une division SS, la dSS Nordland. Dans le même temps, la Résistance néerlandaise devint la plus efficace d'Europe et dans ses rangs, on trouvait un brillant ingénieur mathématicien qui travaillait pour la compagnie nationale de téléphone. Dès les années vingt, l'extension du réseau téléphonique avait rencontré un barrage technologique. quand vous décrochiez votre combiné, vous étiez aussitôt relié à une standardiste qui vous raccordait manuellement à votre destinataire en introduisant une fiche dans la prise adéquate. Ce système était encore applicable avec un nombre réduit d'abonnés mais son exploitation avait rapidement révélé ses limites. La solution au problème, assez remarquablement, était venue d'un croque-mort du sud des ...tats-Unis. Vexé de voir l'opérateur local orienter les familles endeuillées vers une entreprise de pompes funèbres concurrente, il avait inventé l'autocommutateur, qui permettait aux

248

abonnés d'atteindre leur destinataire par simple composition d'un numéro sur un cadran rotatif. Ce système avait rendu d'incalculables services de par le monde mais il avait également exigé le développement de toute une branche nouvelle des mathématiques baptisée " théorie de la complexité ", systématisée par la compagnie américaine AT&T dans les années trente.

Dix ans plus tard, gr,ce au simple ajout de chiffres au numéro composé, l'ingénieur hollandais avait appliqué cette théorie aux actions clandestines de la Résistance en créant des routages théoriques à

l'intérieur des standards téléphoniques, permettant ainsi aux résistants d'appeler les autres membres du réseau sans connaître leur identité ni même le numéro réel qu'ils appelaient.

Ce bidouillage électronique avait été d'abord remarqué par un agent du contre-espionnage britannique qui, l'ayant trouvé fort astucieux, en avait discuté autour d'une bière avec un collègue américain dans un pub de Londres. Cet officier, comme la plupart de ses collègues de l'OSS choisis par Bill Donovan, était avocat dans le civil et, en l'occurrence, un avocat fort consciencieux, qui nota tout

scrupuleusement avant de le transmettre par la voie hiérarchique. Son rapport sur l'ingénieur néerlandais aboutit sur le bureau du colonel William Friedman, alors le plus éminent décrypteur américain. Sans être lui-même expert en matériel, Friedman savait reconnaître un dispositif utile. Il savait aussi qu'il y aurait un après-guerre au cours duquel son agence - rebaptisée par la suite " National Security Agency " - poursuivrait à plein temps sa mission de décryptage des codes des autres pays et de création des siens propres. La capacité à

mettre au point des réseaux de transmissions sécurisés gr,ce un algorithme mathématique relativement simple lui avait paru un véritable don du ciel.

A la fin des années quarante et dans les années cinquante, la NSA avait eu les moyens de s'attacher les services des meilleurs mathématiciens du pays et l'une des t,ches qu'on leur avait assignée avait été de collaborer avec AT&T pour mettre au point un système de commutation téléphonique universel susceptible d'être utilisé clandestinement par des espions américains en mission. ¿ l'époque, AT&T était le seul vrai rival de la NSA dans le recrutement de mathématiciens de haut niveau,

249

et, par ailleurs, l'entreprise avait toujours été le fournisseur quasiment exclusif de tous les services du gouvernement. Dès 1955, le contrat était rempli et, à un tarif étonnamment bon marché, AT&T avait commercialisé un modèle de central téléphonique qui devait être adopté quasiment dans le monde entier - l'entreprise justifiait ce bas prix par son désir de voir s'instaurer un standard de fait facilitant ainsi les communications internationales. Les années soixante-dix avaient vu l'arrivée des téléphones à clavier reliés par fréquence vocale à des standards électroniques encore plus faciles à gérer et bien plus simples d'entretien que les anciens commutateurs électromécaniques qui avaient fait jadis la fortune du croque-mort. Par ailleurs, leur bidouillage pour la NSA était également facilité. Les systèmes d'exploitation de réseaux, initialement distribués aux compagnies téléphoniques par le labo de recherche d'AT&T à

Parsippany, New Jersey, étaient remis à niveau au moins une fois l'an, améliorant encore l'efficacité du réseau international, à tel point que quasiment plus aucune compagnie téléphonique ne s'en passait. Et, planqué

dans ce système d'exploitation, il y avait six lignes de code binaire

dont le concept opérationnel remontait à l'occupation de la Hollande par les nazis.

Ming termina l'installation et éjecta le disque qu'elle jeta dans la corbeille. Le moyen le plus facile de se débarrasser de matériel compromettant est d'en charger votre adversaire, par la grande porte, pas par une porte dérobée.

Rien de bien notable ne se passa durant les premières heures au cours desquelles Ming vaqua à ses t,ches de bureau habituelles tandis que Nomuri rendait visite à trois entreprises commerciales pour y placer ses ordinateurs de bureau haut de gamme. Tout changea à dix-neuf heures quarante-cinq.

À cette heure, Ming était rentrée chez elle. Nomuri comptait prendre sa soirée ; Ming devait passer un peu de temps avec sa colocataire pour éviter de trop éveiller les soupçons : regarder la télé, bavarder, tout en songeant à son amant, même si, sans qu'elle le sache, le léger sourire qui illuminait son visage trahissait ses sentiments intimes. Il ne lui vint même pas à l'idée que sa compagne de chambre avait pu tout deviner et s'abstenait juste d'aborder le sujet par simple discrétion.

250

Au ministère, son ordinateur était depuis longtemps en veille automatique, moniteur éteint, et la diode à l'angle inférieur droit du boîtier était passée à l'ambre au lieu du vert indiquant l'activité. Le logiciel qu'elle avait installé un peu plus tôt dans la journée avait été adapté aux machines NEC qui, comme toutes les grandes marques, utilisait un code-source spécifique. Celui-ci néanmoins était connu de la NSA.

Sitôt installé, le programme Spectre (ainsi l'avait-on baptisé à Fort Meade) s'était intégré dans une niche réservée du système d'exploitation de la machine, qui était la toute dernière version de Windows. La niche avait été créée par un ingénieur de Microsoft dont l'oncle préféré avait trouvé

la mort au-dessus du Nord-Vietnam aux commandes d'un chasseur-bombardier F-105 et qui avait accompli son devoir patriotique entièrement à l'insu de son employeur. L'ajout s'intégrait également à la perfection au code-source de NEC, de sorte qu'il était quasiment indétectable, même avec une inspection ligne à ligne de celui-ci par un programmeur expert.

Le Spectre s'était mis aussitôt à la t,che, créant un répertoire et triant

les documents enregistrés sur le disque dur de Ming, d'abord par date de création et/ou modification, puis par type de fichier. Certains fichiers, comme les fichiers-système, étaient ignorés. De même que le programme NEC

de conversion en idéogrammes des caractères romains (en fait les phonèmes anglais de la transcription écrite du mandarin) ; en revanche, le spectre n'ignora pas les fichiers graphiques créés par ce logiciel. Il les recopia, de même que les répertoires téléphoniques et tous les autres fichiers-texte qu'il trouva sur le disque dur de 5 Go. L'ensemble de la procédure pilotée par le Spectre requit en tout et pour tout 17,4 secondes, au terme desquelles le nouveau répertoire était occupé par un vaste fichier.

La machine ne fit rien pendant une seconde et demie, puis se lança dans une nouvelle activité. Les ordinateurs de bureau NEC sont équipés d'un modem à

haute vitesse. Le Spectre l'activa mais en coupant le haut-parleur de la carte-modem pour ne pas trahir l'établissement de la connexion (le haut-parleur servait de signal sonore d'alerte, le modem étant intégré, il n'y avait en effet pas de diodes clignotantes pour traduire visuelle-251

ment son activité). Le programme demanda au modem de composer un numéro à

douze chiffres au lieu des sept servant habituellement aux communications à

l'intérieur de la zone d'appel de Pékin. Les cinq chiffres supplémentaires envoyèrent la porteuse d'appel fureter à l'intérieur des circuits de l'autocommutateur du central téléphonique pour en ressortir et se diriger vers un site défini quinze jours plus tôt par des ingénieurs de Fort Meade qui, bien entendu, n'avaient aucune idée de la destination de leur bidouille, de l'endroit où elle s'effectuerait ou de ceux qui y participeraient. Le signal arriva sur une prise téléphonique située derrière le bureau de Chester Nomuri et raccordée au modem de son ordinateur portatif- qui n'était pas un NEC parce que, pour ce genre d'application informatique, il valait mieux du matériel américain.

Nomuri regardait lui aussi la télé à ce moment, même si dans son cas, il s'agissait de CNN International, pour s'informer de ce qui se passait au pays. Puis il zappa sur une chaîne satellite japonaise parce que cela

faisait partie de sa couverture. Ce soir, c'était un film de samouraïs comme il les aimait : le thème et la simplicité du traitement rappelaient ces westerns de série B qui avaient pollué la télé américaine dans les années cinquante. Il avait beau être cultivé et expert en renseignement, il aimait comme tout le monde les émissions débiles. Le bip du modem lui fit tourner la tête. Son ordinateur utilisait le même logiciel de communication que celui de la machine de Ming, mais il avait laissé l'option " haut-parleur à la connexion " pour être prévenu de l'arrivée d'un signal. Dans le même temps, un code à trois chiffres s'afficha sur son écran, lui indiquant la nature exacte du signal et sa provenance.

Oui ! exulta l'agent de la CIA en claquant violemment le poing droit dans la paume gauche. Oui, il avait infiltré son putain d'agent et voilà

qu'arrivait la prise de l'opération Sorge. Une barre de progression en haut de l'écran indiquait que les données arrivaient au taux de 57 000 bits par seconde. Plutôt rapide. Ne restait plus qu'à espérer que le réseau téléphonique de ces cocos ne le gratifie pas d'une coupure quelque part entre le bureau de Ming, le central et son appartement. «a ne devrait toutefois pas poser de problème. La ligne au départ du ministère 252

devait être de première qualité, vu qu'elle desservait l'élite du parti. Et quant à la dernière section du trajet, entre le central et son appartement, il avait déjà eu l'occasion de la tester avec succès en recevant quantité

de messages, la majorité envoyés par le siège de la NEC à Tokyo pour le féliciter d'avoir déjà dépassé son quota de ventes.

Ouais, eh bien, Chet, t'es pas si mauvais pour fourguer ta camelote, pas vrai? observa-t-il en se dirigeant vers la cuisine. Il estima que ça méritait bien un petit coup. Au retour, il constata que le téléchargement n'était pas encore achevé

Merde. Elle m'en envoie combien comme ça ? Puis il se rendit compte que les textes qu'il recevait étaient en fait des fichiers graphiques car l'ordinateur de Ming n'enregistrait pas les idéogrammes sous la forme de phonèmes mais directement comme les images qu'ils étaient en réalité. Cela augmentait le poids des fichiers. De combien ? Il s'en rendit compte quarante minutes plus tard, quand le téléchargement eut pris fin.

ç l'autre bout de la connexion électronique, le programme Spectre

donna l'impression de s'interrompre mais en fait il s'était simplement mis en veille, comme un chien de garde s'assoupit, l'oreille toujours aux aguets.

À la fin de la transmission, le programme modifia l'attribut de tous les fichiers qu'il avait envoyés. Dorénavant, il ne transmettrait que les fichiers nouveaux ou modifiés - ce qui réduirait d'autant la taille de la prochaine archive et la durée du transfert. Mais il n'établirait la connexion qu'en soirée, et seulement après quatre-vingt-dix minutes de totale inactivité de la machine, et uniquement lorsqu'il serait passé en mode veille complète. Une précaution indispensable et programmée.

" Putain ", s'exclama doucement Nomuri en voyant la taille de l'archive téléchargée. S'il s'était agi d'images, c'était quasiment l'équivalent de vues pornos de toutes les putes de Hongkong. Mais sa tâche n'était encore accomplie qu'à moitié. Il lança à son tour un programme et en ouvrit le menu " Préférences ". Il avait déjà coché la case autocryptage. quasiment tous les fichiers de son ordinateur étaient déjà cryptés, ce qui s'expliquait aisément par des raisons de confidentialité commerciale (les entreprises japonaises sont réputées pour leur goût du

253

secret) mais certains de ces fichiers étaient surencryptés. Ceux transmis par le Spectre eurent droit au brouillage le plus robuste, dérivé d'un algorithme mathématique utilisant une clef de 512 bits, à laquelle s'ajoutait un élément aléatoire que Nomuri ne pouvait dupliquer. Celui-ci s'ajoutait à son mot de passe numérique (51240), le numéro de la rue où

habitait sa première conquête à Los Angeles Est. Puis vint le moment de transmettre sa prise.

Ce programme était un proche parent de celui qu'il avait donné à Ming. Mais Nomuri composa le numéro d'un fournisseur d'accès Internet à Pékin puis envoya un courrier électronique adressé à pat-a-pain@brownienet.com.

L'adresse " brownienet " était censée héberger un site destiné aux boulangers et pâtisseries, amateurs et professionnels, qui aimaient échanger des recettes après y avoir posté les photos de leurs créations à

l'intention des amateurs, ce qui justifiait la taille parfois conséquente des fichiers transférés.

En fait, Mary Patricia Foley y avait bel et bien posté sa recette personnelle de la tarte aux pommes à la française dont elle était particulièrement fière, accompagnée d'une photo de son fils aîné prise avec son appareil numérique. Il s'agissait moins d'établir une bonne couverture que d'exhiber ses talents personnels de cuisinière, après qu'elle eut passé

une heure un soir à parcourir les recettes déjà postées sur ce forum. Elle en avait essayé une, envoyée par une femme du Michigan quelques semaines plus tôt, et l'avait trouvée correcte mais sans plus. Les prochaines semaines, elle comptait bien essayer quelques recettes de préparation de pain qui paraissaient alléchantes.

C'était le matin quand Nomuri envoya son message électronique à La P,te à

pain, une authentique boulangerie située dans la ville de Madison, à trois rues du parlement du Wisconsin, et propriété d'une ancienne fonctionnaire de la CIA qui travaillait à la direction des sciences et de la technologie, aujourd'hui retraitée et grand-mère mais quand même trop jeune pour le tricot. Elle avait créé ce site Internet, acheté le nom de domaine, puis l'avait quasiment oublié, tout comme elle avait quasiment oublié toute sa carrière à Langley.

" Vous avez un message ", annonça l'ordinateur quand MP

établit sa connexion Internet et ouvrit son client de messagerie, la nouvelle version de Pony Express. Elle cliqua sur le bouton R...CEPTION et vit que le message provenait de cgood@jadecasde.com. Le nom d'utilisateur était Gunsmoke. Le compare du Marshal Dillon était Chester Good.

R...CEPTION EN COURS, annonça la boîte de dialogue à l'écran. Elle indiqua également une durée approximative du temps de téléchargement : 47 MINUTES !

" Putain... ", murmura la directrice adjointe, et elle décrocha son téléphone. Elle pressa une touche, attendit une seconde que la voix qu'elle escomptait réponde et dit : " Ed, tu ferais bien de descendre voir...

- OK, chou, j'arrive dans une minute. "

Le directeur de la CIA entra, sa tasse de café matinal à la main, et découvrit son épouse tranquillement adossée à son fauteuil, à l'écart de son moniteur. Il ne l'avait pas souvent vue à l'écart de quoi que ce

soit.

Ce n'était pas dans sa nature.

" «a vient de notre ami japonais ? s'enquit Ed.

- Apparemment, oui, répondit MP.

- Il y a de la matière ?

- Un sacré paquet, on dirait. Je suppose que Chester est un bon coup au pieu.

- qui l'a formé ?

- Je ne sais pas mais on a intérêt à le transférer vite fait à la Ferme, qu'il transmette ses connaissances. ɿ propos, ajouta-t-elle, changeant de ton et lorgnant de biais son époux, peut-être que tu pourrais prendre des cours de remise à niveau, mon lapin en sucre.

- C'est une plainte ?

- On peut toujours améliorer les choses... et, bon d'accord, j'aurais besoin de perdre six ou sept kilos, moi aussi ", s'empressa-t-elle d'ajouter avant que le directeur du renseignement ne lui réponde dans la même veine. Il détestait quand elle faisait ça. Mais pas maintenant. Et sa main vint tendrement effleurer sa joue alors que la boîte à l'écran indiquait qu'il restait encore trente-quatre minutes de téléchargement.

" qui est le gars de Fort Meade qui a nous concocté les programmes Spectre ?

255

- Ils l'ont sous-traité à une boîte de logiciels de jeux... un de leurs programmeurs, plutôt, rectifia Mme Foley. Ils lui ont refilé quatre cent cinquante mille pour le boulot. " Ce qui était plus que ce que le directeur du renseignement et la directrice adjointe des opérations gagnaient ensemble, avec la grille de salaire de la fonction publique qui empêchait à

un haut fonctionnaire de toucher plus qu'un membre du Congrès, les parlementaires redoutant d'augmenter leur indemnité par crainte d'indisposer les électeurs.

" Appelle-moi dès que t'auras fini de le télécharger.

- quel est notre meilleur spécialiste de la Chine ?

- Joshua Sears, doctorat de Berkley, il dirige le service Chine à la direction du renseignement. Mais on dit que le gars de la NSA le surpasse pour les nuances linguistiques. Il s'appelle Victor Wang.

- On peut lui faire confiance ? " s'enquit MP. La méfiance vis-à-vis des Chinois d'origine au sein de l'appareil du renseignement américain avait atteint un niveau considérable.

" Merde, ce que j'en sais, moi... Tu sais, il faut bien faire confiance à

quelqu'un, et Wang s'y colle deux fois par an depuis huit ans. Le régime de Pékin ne peut pas compromettre tous nos Chinois. Ce Wang est de la troisième génération, c'était un officier dans l'armée de l'air - un gars du renseignement électronique, formé à Wright-Patterson -, il n'a fait qu'acquérir son b,ton de maréchal à la NSA. Tom Porter dit que c'est un tout bon.

- Bon, d'accord, laisse-moi le temps de voir de quoi il retourne, et on demandera à Sears d'y jeter un oil et ensuite, éventuellement, s'il le faut, on causera avec ton Wang. Mais souviens-toi, Eddie, à l'autre bout, il y a un agent du nom de Nomuri et une autochtone qui a deux yeux... "

Son mari l'interrompt d'un geste. " Et deux oreilles. Ouais, chou, je sais. On connaît. On a déjà donné. Et on a tous les deux ramené des T-shirts pour le prouver. " Et il ne risquait pas plus que sa femme de l'oublier. Garder en vie vos agents était aussi important pour un service de contre-espionnage que préserver son capital pour une société

d'investissement.

Mary Pat ignore son ordinateur pendant vingt minutes, pour 256

s'occuper plutôt du trafic de messages de routine transmis à la main depuis Mercury, sous-sol du b,timent de l'ancien qG. Ce n'était pas spécialement facile mais néanmoins indispensable, car le service Clandestins de la CIA dirigeait des agents et des opérations partout dans le monde - du moins, il essayait, se corrigea Mary Pat. Sa t,che était de reb,tir la direction des opérations, de restaurer le renseignement humain, une capacité en grande partie détruite à la fin des années soixante-dix et qui ne se reconstituait que lentement. Ce n'était pas une mince affaire, même pour un expert en mission. Mais Chester Nomuri était un de ses chouchous. Elle l'avait repéré

à la Ferme quelques années plus tôt, et elle avait décelé chez lui le talent, la motivation. Il était entré en espionnage comme on entre dans les ordres. C'était important pour son pays mais c'était aussi amusant, aussi amusant que de réussir un quinze mètres pour Jack Nicklaus sur le green d'Augusta. qu'il y ajoute un peu de cervelle et d'expérience de la rue, avait à l'époque estimé Mary Pat, et elle avait décroché l'oiseau rare. Il était manifeste aujourd'hui que Nomuri répondait à ses attentes. Largement.

Pour la première fois, la CIA avait un agent infiltré au sein même du Polit-buro chinois, et ça, on pouvait difficilement rêver mieux. Peut-être même que les Russes n'en avaient pas, même si on ne pouvait jamais être sûr. Mieux valait ne pas faire de pari sur le contre-espionnage russe.

" Téléchargement terminé ", annonça la voix synthétique de l'ordinateur. La DAO fit pivoter sa chaise. Elle commença par enregistrer le fichier sur un second disque dur, puis sur un disque amovible introduit dans un lecteur externe. Ces sauvegardes effectuées, elle introduisit au clavier son code de décryptage, 51240. Elle ignorait pourquoi Nomuri avait choisi ce chiffre mais peu importait, l'essentiel était que personne d'autre ne le connaisse.

Sitôt qu'elle eut appuyé sur la touche ENTR...E, les icônes des fichiers changèrent. Ces derniers étaient déjà affichés sous forme de liste détaillée et MP cliqua sur le plus ancien. Une page remplie d'idéogrammes chinois apparut. Avec cet élément d'information, elle pressa une touche du téléphone pour avoir sa secrétaire : " Le Dr Joshua Sears, section Chine, direction

257

du renseignement. Demandez-lui de monter me voir tout de suite. "

Cela prit six minutes interminables. Il en fallait pas mal pour faire frissonner Mary Patricia Kaminsky Foley, mais là c'était le cas. Ce qu'elle voyait sur son écran évoquait une feuille de papier maculée par le piétinement d'une compagnie de poulets ivres aux pattes trempées dans l'encre, mais derrière le graphisme, il y avait des mots et des pensées.

Des mots secrets et des pensées cachées. Sur son écran, il y avait la possibilité de déchiffrer les pensées d'adversaires. De quoi remporter le tournoi de poker de Las Vegas, mais ici l'enjeu était autrement plus sérieux : c'était le genre d'avantage qui avait permis de gagner des

guerres, d'infléchir le cours de l'histoire, et c'est en cela que résidait toute la valeur de l'espionnage, l'intérêt d'avoir un réseau de renseignements, parce que c'était en fait là-dessus que reposait le destin des nations...

... Et par conséquent, le destin des nations reposait sur la zigounette de Chet Nomuri et sur son habileté à s'en servir, se dit Mme Foley. Merde, le monde marchait sur la tête. Comment un historien parviendrait-il à faire passer cela ? à faire saisir l'importance de séduire une secrétaire anonyme, une subalterne, l'équivalent contemporain d'une paysanne, qui se contentait de retranscrire les idées des personnages influents mais qui, parce qu'elle s'était laissé convaincre de rendre ces idées accessibles à

des tiers, modifiait le cours de l'histoire aussi sûrement que tourner le gouvernail changeait le cap d'un navire. Pour Mary Pat, directrice adjointe des opérations à la CIA, c'était un instant de plénitude comparable à un accouchement. Toute sa raison d'être reposait soudain sur ces idéogrammes affichés noir sur blanc par son moniteur - et elle n'était pas foutue de les déchiffrer. Elle aurait pu enseigner la littérature russe à

l'université d'...tat de Moscou mais ses connaissances en chinois se cantonnaient au chop suey et au foo yong.

" Mme Foley ? (Une tête apparut à sa porte.) Je suis Josh Sears. " Grand, la cinquantaine, grisonnant avec un début de calvitie. Des yeux noisette.

L'air de faire un peu trop souvent la queue à la cafétéria du sous-sol, estima la directrice.

258

" Je vous en prie, entrez, Dr Sears. J'ai besoin que vous me traduisiez quelque chose.

- Bien sûr. " Il prit une chaise, s'installa. Il regarda la DAO retirer quelques pages du bac de l'imprimante laser et les lui tendre.

" OK. Il est indiqué le 21 mars de cette année, à Pékin... hmph... le b

,timent du Conseil des ministres, eh ? Le ministre Fang s'adresse au ministre Zhang. " Le regard de Sears parcourut la page. " Madame Foley, c'est de la dynamite... Ils évoquaient la possibilité que l'Iran - non, l'ancienne URI - s'empare de tous les gisements de pétrole du golfe

Persique et envisagent les conséquences éventuelles sur la Chine. Zhang semble afficher un optimisme prudent. Fang pour sa part est sceptique... oh, c'est un journal, n'est-ce pas ? Les notes de Fang sur une conversation privée avec Zhang.

- Ces noms vous disent quelque chose ?

- Les deux sont ministres sans portefeuille. L'un et l'autre membres du Politburo sans attribution directe. Cela veut dire qu'ils ont l'oreille du premier secrétaire et Premier ministre, Xu Kun Piao. Ils se connaissent depuis plus de trente ans, ça remonte largement à l'époque de Mao et Chou.

Je ne vous apprends rien, les Chinois cultivent les relations durables. Il s'agit moins d'amitiés au sens où nous l'entendons que d'associations...

Une forme de sécurité. Comme autour d'une table de jeu. On finit par connaître les tics et les aptitudes de l'autre, ce qui permet de jouer plus longtemps et plus détendu. Peut-être qu'on ne gagnera pas grand-chose, mais on n'y perdra pas non plus sa chemise.

- Donc, ils jouent sans prendre de risque ?

- Ce document en est la preuve. Comme on le soupçonnait, la Chine a soutenu les manœuvres de l'ayatollah Daryaei, mais sans jamais révéler publiquement ce soutien. En première lecture, il apparaît que ce Zhang est l'instigateur de ce plan. On a essayé de constituer un dossier sur Zhang - sur Fang, aussi, du reste - sans grand succès. qu'est-ce que j'ai besoin de savoir ?

demanda-t-il en brandissant la page.

- C'est sous mot de code ", répondit MP. Selon la réglementation fédérale,

" top secret " indiquait le niveau de confidentialité-259

lité le plus élevé mais en réalité, il y avait des degrés supérieurs dans le secret, qualifiés de " programmes d'accès réglementé " désignés par leur mot de code. " Celui-ci est baptisé Sorge. " Elle n'eut pas besoin de dire qu'il ne pouvait discuter de cette information avec qui que ce soit, et que même en rêver lui était interdit. Pas plus qu'elle n'eut à lui préciser que Sorge était le moyen pour lui d'obtenir une promotion et de voir grandir son influence au panthéon bureaucratique de la CIA.

" OK. " Il hochait la tête. " qu'est-ce que vous pouvez me dire?

- Ce que nous avons ici est un résumé des conversations de Fang avec Zhang, et sans doute d'autres ministres. Nous avons trouvé un moyen de pirater leurs archives. Nous pensons que ces documents sont authentiques ", conclut MP.

Sears se douterait bien qu'on lui donnait des fausses pistes concernant les sources et les méthodes mais c'était à prévoir. En tant que responsable de haut niveau à la direction du renseignement, sa tâche était d'évaluer l'information obtenue de sources diverses, en l'occurrence de la direction des opérations. Si on lui fournissait de mauvaises informations, son évaluation serait également mauvaise, mais ce que Mme Foley venait de lui dire, c'est qu'on ne lui tiendrait pas rigueur de la qualité des informations initiales. Cela ne l'empêcherait pas de mettre en doute leur authenticité dans une ou deux notes internes, histoire de se couvrir.

" OK, m'dame. Dans ce cas, ce que nous avons là est de la pure nitroglycérine. On le soupçonnait mais en voici la confirmation. Cela veut dire que le président Ryan a fait le bon choix avec la reconnaissance diplomatique de Taiwan. La Chine communiste le sentait venir. Ils ont conspiré pour mener une guerre d'agression et comme nous nous sommes retrouvés impliqués, vous pouvez être sûrs qu'ils ont également conspiré

contre nous. À deux reprises, je parie. On verra si un autre de ces documents fait allusion à l'aventure japonaise. Souvenez-vous que les industriels japonais avaient nommément mis en cause Zhang. Ce n'est pas une certitude à cent pour cent, mais si ces documents le confirment, alors c'est quasiment une preuve

260

testimoniale. Madame Foley, c'est une sacrée source que nous avons là.

- Votre évaluation ?

- «a me paraît convaincant, dit l'analyste en parcourant de nouveau la page. On dirait bien une conversation à bâtons rompus : je veux dire, le ton est détendu, sans langue de bois ni même de jargon ministériel. Bref, cela correspond aux apparences, à savoir les notes d'une discussion politique informelle, en privé, entre deux collègues éminents.

- Un moyen de recouper l'information ? " s'enquit MP.

Signe de dénégation immédiat. " Non. Nous ne savons pas grand-chose sur ces deux bonshommes. Enfin, pour Zhang, on a l'évaluation du ministre Adler -

vous savez, à partir de la navette diplomatique après que l'Airbus eut été

abattu : elle confirme à peu près les révélations de ce fameux Yamata à la police nippone et à nos gars du FBI sur les méthodes employées par les Chinois pour les inciter à entrer en conflit avec nous, ainsi que sur leurs raisons. La Chine lorgne la Sibérie orientale ", crut bon de lui rappeler Sears, révélant sa connaissance de la politique et des objectifs des communistes chinois. " Pour Fang Gan, nous avons des photos de lui lors de réceptions, en veste Mao, sirotant du mao-tai et affichant leur sempiternel sourire bienveillant. On le sait très lié avec Xu, on dit qu'il aime jouer de cette influence - mais il n'est pas le seul - et c'est à peu près tout.

"

Il n'était pas mauvais qu'il lui rappelle que cette pratique du jeu d'influence n'était pas un défaut limité à la Chine.

" Alors, votre opinion sur eux ?

- Fang et Zhang ? Ma foi, les deux sont ministres sans portefeuille. Donc, ils épaulent leur patron, peuvent le conseiller éventuellement. Le président Xu se fie à leur jugement. Ils sont membres à part entière du Politburo. Ils siègent à toutes les réunions, votent sur toutes les questions. Leur influence sur la politique consiste moins à la créer qu'à

la modeler. Tous les ministres les connaissent. Et c'est réciproque. Ce sont deux vieux routiers, sexa- ou septuagénaires, mais ces gens-là ne ramollissent pas en vieillissant, comme ici. Les deux sont idéologiquement sains, ce qui veut dire qu'ils sont sans doute des 261

communistes purs et durs. Cela sous-entend un caractère relativement impitoyable, qui s'ajoute à leur ,ge. ¿ soixante-quinze ans, la mort commence à devenir quelque chose de concret. Vous ne savez pas combien de temps il vous reste à vivre, et ces gars ne croient pas en l'au-delà. Donc, quel que soit leur objectif, ils doivent s'empresse de le réaliser, voyez-vous.

- Le marxisme et l'humanisme ne font pas bon ménage...

- Pas vraiment, admit Sears ; rajoutez-y une culture où la valeur de la vie humaine est bien inférieure à celle qu'on lui attribue dans la nôtre...

- OK. Bon topo. Tenez... " Elle lui tendit les dix pages imprimées. " Je veux une évaluation écrite après midi. quel que soit votre travail actuel, Sorge a la priorité. "

Cela voulait dire une " mission au sixième " pour le Dr Sears. Il allait travailler directement pour les deux patrons. Il avait déjà un bureau privé, un ordinateur isolé de toute connexion extérieure et même du réseau local de la CIA, contrairement à la majorité des machines de l'Agence.

Sears fourra les papiers dans sa poche de pardessus et prit congé, laissant Mary Pat devant les baies vitrées songer à l'étape suivante. En fait, c'était de la responsabilité d'Ed, mais ce genre de décision était pris collégialement, surtout quand le patron était votre mari. Cette fois, c'est elle qui lui rendrait visite.

La pièce où il travaillait était allongée, relativement étroite. Le bureau était installé près de la porte, à bonne distance du coin-salon. Mary Pat s'installa dans la chauffeuse qui lui faisait face.

" Comment ça se présente ? attaqua-t-il d'emblée.

- On a eu le nez creux de l'appeler Sorge. Ce truc est au moins aussi bon.

"

Comme les dépêches envoyées de Tokyo à Moscou par Richard Sorge avaient sans doute sauvé l'URSS en 1941, la remarque lui fit hausser les sourcils.

" qui l'a examiné ?

- Sears. Il m'a l'air doué, au fait. Je n'avais jamais vraiment eu l'occasion de lui parler.

- Harry l'aime bien ", nota Ed. Harry Hall était le directeur adjoint du renseignement ; il séjournait actuellement en Europe. " OK, donc il estime que c'est intéressant.

- Oh, que oui, Eddie.

- On va le montrer à Jack ? " Il était de toute manière hors de question de ne pas le montrer au président. " Demain, peut-être ?

- «a marche pour moi. " N'importe quel haut fonctionnaire peut toujours caser une heure dans son agenda pour filer à la Maison-Blanche. " Eddie, jusqu'où peut-on le divulguer ?

- Bonne question... Jack, sans problème. Peut-être, je dis bien peut-être, le vice-président. Le bonhomme me plaît assez, mais en général ce genre de truc n'entre pas dans ses attributions. Les Affaires étrangères, la Défense. Ben Goodley, aussi éventuellement. Mary, tu connais le problème. "

C'était le plus ancien et le plus fréquent avec tout ce qui touchait aux données confidentielles vraiment pointues. Si on les diffusait trop, on courait le risque de bruler l'information -avec le risque de faire tuer sa source - et donc la poule aux œufs d'or. D'un autre côté, si on ne l'exploitait pas un minimum, on pouvait aussi bien se passer d'œufs.

Définir la limite à ne pas franchir était toujours une opération délicate en la matière. Le mode de diffusion importait également : on pouvait le transmettre crypté mais si un adversaire avait craqué votre code ? La NSA jurait que ses systèmes, en particulier Tapdance, étaient impossibles à

casser mais les Allemands l'avaient cru aussi, avec leur machine Enigma1.

Il était presque aussi risqué de confier l'information, même en main propre, à un haut fonctionnaire du gouvernement. Ces connards bavardaient trop. Ils en vivaient. Ils vivaient des fuites. Pour prouver qu'ils étaient importants, et être important à Washington, c'était savoir ce que les autres ignoraient. L'information était la monnaie d'échange dans cette partie de l'Amérique. L'avantage avec le président Ryan, c'est qu'il connaissait la chanson : il avait été directeur adjoint de la CIA et appréciait donc la valeur de la sécurité. Idem sans doute avec le vice-président Jackson, cet ancien pilote de l'aéronavale. Il avait sans
1. La machine Enigma, utilisée à bord des U-Boote de la Kriegsmarine et la guerre des codes a permis aux Alliés installés à Bletchley Park de déchiffrer les transmissions allemandes (N.d.T.).

doute vu des hommes perdre la vie à cause de renseignements erronés. Scott Adler était diplomate et le savait probablement aussi. Tony Bretano, à la Défense, travaillait en liaison étroite avec la CIA, comme tous ses prédécesseurs à ce poste, et l'on pouvait donc également lui faire confiance. Ben Goodley était le conseiller à la sécurité auprès du président, bref, difficile de l'exclure. En définitive, on arrivait à

combien ? Deux personnes à Pékin. A Langley, les quatre directeurs principaux, renseignement et opérations, plus Sears à la DR. Sept. Puis le président, le vice-président, deux ministres et un conseiller. Douze. Et douze, c'était largement assez, surtout dans une ville où courait l'adage : Si deux personnes sont au courant, ce n'est plus un secret. Mais la raison d'être de la CIA était ce genre d'information. " Choisis un nom pour la source, demanda Foley.

- Songbird¹, ça ira pour l'instant. " C'était devenu un truc sentimental chez MP, cette manie de baptiser les agents de noms d'oiseaux. «a remontait au Cardinal².

" Pas mal. Tu me montres tes traductions, dès que tu les as ?

- S'r, mon lapin en sucre. " Mary Pat se pencha par-dessus le bureau pour donner un baiser à son époux avant de réintégrer son domaine.

En y arrivant, MP rechercha sur son ordinateur le dossier Sorge. Il faudrait qu'elle le change. Même le nom de ce dossier à accès limité allait se retrouver classé au minimum secret-défense. Puis elle demanda une pagination et nota le résultat sur un calepin.

1349 PAGES DE RECETTES BIEN RE«UES, écrivit-elle en réponse à cgood@jadecastle.com. VAIS LES ...PLUCHER MERCI BCP. MARY. Elle cliqua sur la touche ENVOI et la lettre fila à travers le dédale électronique du Net.

Mille trois cent quarante-neuf pages... De quoi occuper les analystes un sacré bout de temps. Derrière les murs de l'ancien qG, ils auraient entre les mains des fragments épars du dossier Sorge masqués sous d'autres noms de code

1. "Oiseau chanteur". Mais c'est aussi le titre d'une célébrissime romance de Fleetwood Mac, écrite et interprétée au piano par Christine McVie (N.d.T.).

2. Le Cardinal du Kremlin, op. cit.

transitoires choisis au hasard par un ordinateur au sous-sol, mais Sears serait le seul à connaître toute l'histoire et, du reste, il ne la connaissait pas vraiment, en fait. Pourtant, le peu qu'il savait suffirait presque à coup s'ŕ à faire tuer cette Chinoise, une fois que le MSE aurait réalisé qui pouvait avoir accès à l'information. Et ils ne pourraient pas faire grand-chose à Washington pour la protéger.

Nomuri se leva de bonne heure et se connecta aussitôt pour récupérer son courrier électronique. Il était bien là, en septième position sur la liste, un message envoyé par pat-a-pain@brow-nienet.com. Il sélectionna le système de décryptage et composa sa clef... donc, toutes les pages avaient bien été

reçues. Parfait. Nomuri envoya le message dans la corbeille, oŕ son logiciel Norton Utilities non seulement l'effaça mais récrivit cinq fois de suite sur les secteurs oŕ il avait brièvement séjourné, pour empêcher toute tentative de récupération ultérieure. Puis il élimina toute trace de l'envoi d'un courrier à brownienet.com sur son journal de sortie.

Désormais, il n'existait plus la moindre trace de cet échange de courrier électronique, sauf si sa ligne de téléphone était sur écoute, ce dont il doutait. Et même alors, les données étaient brouillées, entièrement cryptées et donc irrécupérables. Non, les seuls risques dans cette opération étaient liés à Ming. quant à lui et à son rôle d'organisateur, il était protégé par la méthode qu'employait l'ordinateur de la jeune femme pour le contacter, et désormais, ces messages seraient reroutés automatiquement sur brownienet.com, et effacés de la même manière, en l'affaire de quelques secondes. Non, il faudrait des as du contre-espionnage pour lui faire courir un risque quelconque.

15 Exploitation

que ça veut dire, Ben ? demanda Ryan en notant un changement dans son emploi du temps matinal.

- Ed et Mary Pat veulent vous voir pour discuter. Ils n'ont pas dit de quoi, répondit Goodley. Le vice-président peut assister à la réunion, moi aussi, mais c'est tout, ils l'ont bien spécifié.

- Encore un changement de papier-toilette au Kremlin, je suppose ", nota Ryan. C'était une blague éculée qui remontait aux heures sombres de la guerre froide, quand il était à la CIA. Il touilla son café

et se carra dans son fauteuil. " OK, quoi d'autre sur la planète, Ben ? "

" Alors, c'est cela, du mao-tai ? " demanda le cardinal DiMilo. Il s'abstint d'ajouter qu'il avait cru comprendre que les baptistes s'abstenaient de toute boisson alcoolisée. Bizarre, surtout quand on songeait que le premier miracle accompli par Jésus en public avait été de changer l'eau en vin lors des noces de Cana. Mais le christianisme avait bien des visages. Cela dit, le mao-tai était infect, pire que la plus mauvaise grappa. Avec l'âge, le cardinal préférait les boissons moins fortes. Il les digérait mieux.

" Je ne devrais pas en boire, admit Yu. Mais cela fait partie de mon héritage.

- Je ne connais aucun passage des ...critures qui interdise cette faiblesse humaine ", observa le cardinal. D'ailleurs, le vin 266

faisait partie intégrante de la liturgie catholique. Il vit que son hôte chinois avait tout juste mouillé ses lèvres. «a valait mieux sans doute aussi pour son estomac, se dit l'Italien.

Il faudrait qu'il s'habitue aussi à la nourriture. Gourmet comme tant de ses compatriotes, le cardinal Renato DiMilo trouvait que la cuisine de Pékin ne valait pas celle des nombreux restaurants chinois de Rome. Le problème devait plus venir de la qualité des ingrédients que de leur préparation. En l'occurrence, l'épouse du révérend Yu n'y était pour rien : elle était retournée à Taiwan s'occuper de sa mère souffrante, comme s'en était excusé le pasteur à l'arrivée du cardinal. Monseigneur Schepke s'était chargé du service, tel un jeune aide de camp aux petits soins pour son général, s'était dit Yu en observant, amusé, son manège. Les catholiques avaient sans aucun doute leurs manies bureaucratiques. Mais ce Renato était un homme agréable, visiblement cultivé, et un diplomate aguerri auprès duquel Yu réalisa qu'il pourrait beaucoup apprendre.

" Ainsi donc, vous faites la cuisine ? O'avez-vous appris ?

- Presque tous les Chinois savent cuisiner. Nos parents nous l'enseignent quand nous sommes petits. "

Sourire de DiMilo. " Ce fut mon cas, également, mais je n'ai plus rien préparé depuis des années. J'imagine que plus je vieillis, moins on m'en laisse faire, hein, Franz ?

- J'ai moi aussi mes obligations, éminence ", répondit l'intéressé. Il buvait son mao-tai avec un peu plus d'entrain. Ce devait être agréable

d'avoir un estomac de jeune homme, songèrent les deux vieillards.

" Alors, comment trouvez-vous Pékin ? s'enquit Yu.

- Réellement fascinant. Nous autres Romains sommes convaincus que notre ville est antique et chargée d'histoire mais la culture chinoise était déjà

ancienne quand les Romains n'avaient pas encore mis deux pierres l'une sur l'autre. Et les œuvres d'art que nous avons vues hier...

- La Montagne de Jade, expliqua Schepke. J'ai discuté avec notre guide mais elle en ignorait l'auteur ou le temps qu'il lui a fallu pour la graver.

- Le nom des artisans et le temps nécessaire... tout cela n'avait aucune importance pour les empereurs d'antan. C'était

267

une époque de grande beauté, certes, mais aussi de grande cruauté.

- Et aujourd'hui ? s'enquit Renato.

- Aujourd'hui aussi, comme vous le savez, éminence ", confirma Yu avec un soupir prolongé. Ils dialoguaient en anglais et l'accent d'Oklahoma de leur hôte fascinait ses visiteurs. " Le gouvernement est dénué de respect pour la vie humaine, ce que vous et moi regrettons.

- Changer cet état de fait ne sera pas facile ", ajouta monseigneur Schepke. Le problème n'était pas uniquement lié au régime communiste. La cruauté avait de tout temps fait partie de la culture chinoise, au point que quelqu'un avait dit un jour que la Chine était trop vaste pour être gouvernée avec mansuétude, un aphorisme que tous les gauchistes du monde avaient récupéré un peu vite, ignorant le racisme d'une telle déclaration.

La Chine avait toujours été un pays de foules grouillantes, or qui dit foule dit colère, et qui dit colère dit mépris hautain des autres. En outre, la religion n'avait guère contribué à améliorer les choses.

Confucius, le personnage qui s'approchait le plus d'un grand chef religieux, prêchait le conformisme à tout crin. Alors que la tradition judéo-chrétienne parlait de la transcendance du bien et du mal, et des droits de l'homme qui en dériveraient, la Chine voyait l'autorité dans la Société, pas dans Dieu. Raison pour laquelle, estimait le cardinal

DiMilo, le communisme avait si bien pris racine ici. Les deux modèles de société

étaient similaires par leur absence de critères absolus du bien et du mal.

Et c'était dangereux. Dans le relativisme résidait la chute de l'homme parce qu'au bout du compte, s'il n'existait pas de valeurs intangibles, quelle différence y avait-il entre un homme et un chien ? Et faute d'une telle différence, où reposait la dignité fondamentale de la personne humaine ? Même un penseur athée pouvait admettre le don le plus essentiel que la religion avait fait à la société humaine : la dignité de l'homme, cette valeur qu'on attribuait à la vie d'un seul être humain, cette idée simple que l'homme était plus qu'un animal. C'était le fondement de tout progrès moral parce que, sinon, la vie était condamnée au modèle décrit par Thomas Hobbes : une existence " horrible, brutale et brève ".

268

Le christianisme - mais aussi le judaïsme et l'islam, les trois religions du Livre - exigeait simplement de l'homme qu'il croie en l'évidence : qu'il y a bien un ordre dans l'univers, que cet ordre a une origine et que son origine est en Dieu. Le christianisme n'exigeait même pas qu'on croie en cette idée - plus maintenant, en tout cas -, mais simplement qu'on en accepte l'essence et surtout ses conséquences, à savoir la dignité et le progrès de l'homme. ...tait-ce si difficile ?

Pour certains, oui. En condamnant la religion " opium du peuple ", le marxisme n'avait fait que prescrire une autre drogue, moins efficace : l'"

avenir radieux " des Russes, mais un avenir qu'ils s'étaient montrés incapables de concrétiser. En Chine, les marxistes avaient eu le bon sens d'adopter certains aspects du capitalisme pour sauver l'économie de leur pays, mais pas le principe de la liberté de l'homme qui l'accompagne en général. Cela avait fonctionné jusqu'à présent, songea le cardinal, uniquement parce que la culture chinoise disposait déjà d'un modèle de conformisme et d'acceptation de l'autorité venue d'en haut. Mais combien de temps cela pourrait-il encore durer ? Et combien de temps la Chine pourrait-elle prospérer sans avoir au moins une idée de la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal ? Faute de l'avoir, la Chine et les Chinois étaient voués à la perdition. quelque'un se devait de porter aux Chinois la parole du Christ, parce que, en plus du salut éternel, elle offrait aussi le bonheur temporel. Un

pari intéressant... et dire que certains étaient trop stupides ou trop aveugles pour l'accepter. Mao, par exemple. Il avait rejeté toute forme de religion, même Confucius et Bouddha. Mais lorsqu'il s'était retrouvé dans son lit à l'article de la mort, à quoi avait pu penser le président Mao ? quel avenir radieux avait-il envisagé en cet instant ? que pensait un communiste sur son lit de mort ? Aucun des trois prélats n'avait envie de connaître ou même d'affronter la réponse à cette question.

" J'ai été déçu par le faible nombre de catholiques que l'on voit ici... si l'on exclut les étrangers et les diplomates, bien s'r. Les persécutions sont-elles violentes ? "

Yu haussa les épaules. " Tout dépend de la région, du climat politique et des potentats locaux du parti. Parfois, ils nous laissent-269

sent tranquilles - surtout quand des étrangers sont en visite, avec leurs équipes de télévision. Parfois, ils peuvent se montrer très stricts et même ne pas hésiter à nous harceler directement. J'ai été interrogé bien des fois et soumis à la rééducation politique. " Il leva les yeux, sourit. "

C'est comme quand un chien aboie après vous, éminence. Vous n'avez pas besoin de lui répondre. Bien s'r, tous ces désagréments vous seront épargnés ", souligna le pasteur baptiste, rappelant ainsi le statut de diplomate de DiMilo et l'immunité personnelle qui l'accompagnait.

Le cardinal saisit l'allusion, non sans une certaine gêne. Il n'estimait pas sa vie plus précieuse que celle de son prochain. Pas plus qu'il n'avait envie que sa foi parût moins sincère que celle de ce protestant chinois formé dans une de ces pseudouniversités perdues dans la prairie américaine, quand il tenait, lui, son savoir de l'une des institutions les plus anciennes et les plus réputées de la planète, dont les origines remontaient à l'Empire romain et même au-delà, jusqu'aux assemblées d'Aris-tote. Si le cardinal Renato DiMilo tirait vanité de quelque chose c'était de son éducation. Il avait reçu une éducation superbe et il le savait. Il était capable de discuter de la République de Platon en grec ou des plaidoiries de Cicéron en latin. Il pouvait débattre de la doctrine de Karl Marx avec un militant marxiste, dans la langue même que parlait le philosophe allemand, et en sortir victorieux parce que Marx avait laissé dans sa théorie politique de grands pans inexplorés.

Et sur la nature humaine, le cardinal en avait oublié plus que n'en savaient bien des psychologues. Il était dans la diplomatie vaticane

parce qu'il savait lire dans les pensées - mieux encore, il savait lire dans les pensées de politiciens et de diplomates fort habiles à dissimuler celles-ci. Avec de telles aptitudes, il aurait pu être un joueur talentueux et fortuné, mais il avait préféré les consacrer à la Gloire de Dieu.

Sa seule faiblesse était, comme pour tout homme, qu'il ne pouvait prédire l'avenir, et donc ne pouvait voir la guerre mondiale que cette réunion allait en définitive déclencher.

" Donc, le gouvernement vous harcèle ? " demanda à son hôte le cardinal.

27q

Haussement d'épaules. " De temps en temps. Je me propose de célébrer un office en public pour tester leur volonté de me priver de mes droits. Je suis bien sûr conscient qu'il y a un certain risque... "

Le défi était lancé avec habileté et le vieux cardinal le releva aussitôt :

" Tenez-nous informé, Franz et moi, voulez-vous ? "

" Songbird ? demanda Ryan. qu'est-ce que tu peux me raconter sur lui ?

- Tu tiens vraiment à le savoir, Jack ? crut devoir insister son ami.

- T'es en train de me dire qu'il vaudrait mieux pas ? " rétorqua le président. Puis il se rendit compte que Robby Jackson et Ben Goodley étaient également présents et qu'il pouvait savoir des choses qu'ils devaient ignorer. Même à ce niveau, les règles de confidentialité

s'appliquaient. Le président hocha la tête. " OK. Laissons ça de côté pour l'instant.

- L'ensemble de l'opération est baptisé Sorge. Le nom changera périodiquement ", expliqua Mary Pat à son auditoire. Fait inhabituel, les gardes du corps avaient été priés de se tenir à l'extérieur du Bureau Oval le temps de la réunion - ce qui leur en révélait déjà bien trop au goût de la CIA - et l'on avait en outre enclenché un dispositif de brouillage spécial destiné à neutraliser tout appareil électronique présent dans la pièce. On s'en rendait compte sur la télé posée à gauche du bureau du président et réglée sur CNN : l'écran était désormais plein de neige mais, le son étant coupé, aucune friture désagréable ne perturbait la réunion. La possibilité de la présence de

micros dans ce saint des saints était minime mais Sorge avait une telle importance qu'il fallait mettre tous les atouts de son côté. Les chemises avec le résumé du dossier avaient été déjà

distribuées. Robby leva les yeux de la sienne.

" Des notes du Politburo chinois ? Sapristi..., murmura le vice-président Jackson. OK, motus sur les sources et les méthodes. Pas de problème pour moi, les gars. Bon, mais quelle est leur fiabilité ?

- Pour le moment, elle est estimée B+ , répondit Mary Pat.

271

On pense qu'elle va s'améliorer. Le problème est qu'on ne peut l'évaluer à

A ou plus sans confirmation extérieure, or ces données viennent de trop loin au sein du gouvernement pour qu'une autre source puisse en vérifier la teneur.

- AÔe, observa Jackson. Donc, ce pourrait n'être que du pipeau. Joli, je le reconnais, mais faux.

- Peut-être, mais improbable. Il y a là-dedans des éléments trop sensibles pour avoir été livrés délibérément, même en vue d'une opération d'intox à

grande échelle.

- Je suis en partie d'accord, concéda Ryan. Mais je vous rappelle à tous ce que disait Jim Gréer : rien n'est trop dingue pour être vrai. Notre problème fondamental avec ces gens-là, c'est que leur culture est si différente sous tant d'aspects qu'ils pourraient aussi bien être des Klingons.

- Ma foi, on ne peut pas dire qu'ils nous manifestent une grande tendresse, observa Ben Goodley, en feuilletant rapidement le résumé. Merde, c'est bougrement explosif. On va le montrer à Scott Adler ?

- C'est notre recommandation, admit le patron de la CIA. Adler est fin psychologue et son avis sur certains éléments, je pense en particulier à la page cinq, sera fort intéressant. Idem pour Tony Bretano.

- D'accord donc pour Eagle et Thunder. qui d'autre? demanda Ryan.

- C'est tout pour l'instant", dit Ed Foley. Sa femme approuva d'un signe

de tête. " Monsieur le prés... "

Regard noir de Ryan " Je m'appelle...

Main levée du directeur de la CIA. " D'accord, Jack, gardons provisoirement tout ceci en tout petit comité. On trouvera plus tard un moyen de filtrer l'information pour permettre à d'autres de savoir ce que nous avons appris.

Mais surtout pas de quelle manière. Absolument jamais. Songbird est un élément trop précieux pour qu'on le perde.

- Potentiellement du niveau du Cardinal, n'est-ce pas ?

- Peut-être même meilleur, Jack, intervint Mary Pat. C'est quasiment comme si nous avions installé un micro dans leur salle du conseil et ce coup-ci, nous avons affiné nos méthodes. Nous redoublons de précautions avec cette source.

272

- OK. qu'en disent les analystes ? demanda Ben Goodley. Notre meilleur spécialiste de la Chine populaire est le professeur Weaver, de l'université

Brown. Vous le connaissez, Ed. "

Foley acquiesça. " Ouais, je le connais, mais on se calme pour l'instant.

Nous avons déjà quelqu'un de très bien dans la maison. Laissez-moi le temps de voir ce qu'il peut nous sortir avant qu'on commence à disséminer tout ça. A propos, il s'agit de quelque chose comme quinze cents pages envoyées par la source, sans compter dorénavant l'info quotidienne. "

Ryan leva les yeux à cette dernière remarque. Une info quotidienne. Merde, comment avaient-ils arrangé leur coup ? C'est reparti comme au bon vieux temps... " OK. Primo, je veux une évaluation sur ce Zhang Han San. J'ai déjà vu le nom de ce salopard. Il a déclenché deux guerres o' l'on s'est retrouvés embringués. qu'est-ce qu'il nous mitonne encore ?

- Nous avons un psy de chez nous pour bosser là-dessus ", répondit Mary Pat. Après qu'on aura nettoyé l'information de tout ce qui se rapporte à la source. " Il s'occupe de nos profils.

- Ouais, vu, je me souviens de lui. " D'un signe de tête, Ryan donna son accord. " Autre chose ?

- Comme d'hab, dit Foley en se levant. Vous évitez de laisser traîner ces documents sur vos bureaux, d'accord ? "

Acquiescement général. Tous avaient des coffres personnels à cet effet, et chaque coffre était relié au PC de la sécurité et placé sous vidéosurveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La Maison-Blanche était un excellent endroit pour stocker des documents et, par ailleurs, les secrétaires avaient une habilitation en béton. Mary Pat quitta le bureau d'un pas un peu plus léger. Ryan fit signe à son vice-président de rester tandis que les autres rejoignaient la porte Ouest.

Swordsman se tourna vers Tomcat : " Ton avis ?

- Tout ça m'a l'air bougrement explosif, Jack. Sacré nom de Dieu, comment se sont-ils démerdés pour mettre la main sur un truc pareil ?

- Si jamais ils se décident à me le dire, je ne pourrai même pas te le répéter, Rob, et je ne crois pas que je tienne à le savoir. C'est souvent pas joli-joli. "

L'ex-pilote de chasse acquiesça. "Je te crois volontiers. Pas 273

aussi net que de se faire catapulter d'un pont d'envol et d'aller leur foutre sur la gueule, à ces salauds, pas vrai ?

- Ouais, mais tout aussi important.

- Hé, Jack, je sais bien. Genre bataille de Midway. En 42 déjà, Joe Rochefort et sa bande de joyeux drilles du renseignement ont évité au pays pas mal d'emmerdés avec nos petits copains bridés dans le Pacifique Ouest, en prévenant Nimitz de ce qui se pointait à l'horizon.

- Ouais, Robby... on retrouve comme qui dirait le même genre de copains. Si tu vois là-dedans matière à réagir, je veux que tu me le dises.

- Je peux déjà. Leur armée de terre et ce qui leur tient lieu de marine discutent ouvertement des tactiques pour nous affronter, contrer nos porte-

avions et ainsi de suite. Tout ça relève en grande partie du doux rêve et de l'autosuggestion, mais ma question demeure : qu'est-ce qui leur

prend de déballer tout ça sur la table ? Peut-être pour impressionner les ignares -

les journalistes et autres crétins qui n'y connaissent que dalle en guerre navale - et peut-être aussi pour impressionner leurs concitoyens en leur montrant à quel point ils sont rusés et coriaces. Peut-être aussi pour mettre un peu plus la pression sur le gouvernement de Taiwan, mais s'ils veulent envahir l'île, il leur faudrait déjà se constituer une vraie marine avec de véritables capacités amphibies. Le hic, c'est que ça prendrait bien dix ans, et qu'on remarquerait sans doute tous ces gros canots gris en mer de Chine. Ils ont bien quelques sous-marins et les Russes - tu crois ça ? -

continuent à leur vendre du matériel : ils viennent de leur fourguer un classe Sovremenny, équipé de missiles Sunburn, paraît-il. Ce qu'ils comptent en faire au juste, aucune idée. En tout cas, c'est pas comme ça qu'on construit une marine mais enfin, ils ne m'ont pas demandé mon avis.

Non, ce qui me trouble le cul, c'est de voir les Russes leur vendre l'équipement, et d'autres trucs aussi. C'est dingue, conclut le vice-président.

- Explique.

- Parce qu'au temps jadis, un type du nom de Gengis Khan a traversé tout le continent - toute la Russie, donc - jusqu'à la mer Baltique. Les Russkofs ont un grand sens de l'histoire, Jack.

274

Ils ne l'ont pas oublié. Si je suis russe, de quels ennemis dois-je me méfier ? De l'OTAN ? Des Polonais ? Des Roumains ? Je ne pense pas. Mais tout là-bas, au sud-est, il y a un très grand pays avec une chieée d'habitants, une très belle panoplie d'armes, et une fort longue tradition de massacres de Russes. Mais enfin, je n'étais qu'un petit gars des opérations, et j'ai parfois tendance à faire de la parano sur ce que mes homologues d'en face pourraient imaginer. " Robby n'avait pas besoin d'ajouter que les Russes avaient en leur temps inventé la notion de paranoÔa.

" C'est de la folie ! jura Bondarenko. Il y a quantité de façons de prouver que Lénine avait raison, mais ce n'est sûrement pas celle que je choisirais ! " Vladimir Ilitch Oulianov avait dit un jour que le temps viendrait où les pays capitalistes se battraient pour vendre à l'Union soviétique la corde qui servirait à les pendre. Il n'avait pas prévu la

disparition du pays qu'il avait fondé et certainement pas que celui qui accomplirait sa prédiction puisse être la Russie.

Golovko ne pouvait pas donner tort à son hôte. Il avait émis les mêmes réserves quoique avec quelques décibels en moins, dans le bureau du président Grushavoy. " Notre pays a besoin de devises fortes, Gennady Iosifovitch.

- Certes. Et peut-être un jour aurons-nous également besoin des gisements de pétrole et des mines d'or de Sibérie. qu'est-ce qu'on va faire quand les Chinois vont nous en priver ? insista Bondarenko.

- Le ministre des Affaires étrangères exclut cette possibilité, répondit Serguei Nikolaïevitch.

- Parfait. Et ces pédés du ministère vont-ils prendre les armes s'il s'avère qu'ils ont tort, ou est-ce qu'ils vont se tordre les mains en disant que ce n'est pas de leur faute ? Mes forces sont trop disséminées pour stopper une attaque chinoise, et voilà maintenant qu'on leur vend les plans du char T-99...

- Il leur faudra cinq ans pour lancer la production en série et d'ici là, on fabriquera le T-10 à Tcheliabinsk, pas vrai ? "

On passa sous silence le fait que l'Armée populaire de libération possédait déjà quatre mille exemplaires du T-80/90 de

275

conception russe. Cela s'était produit des années plus tôt. Mais les Chinois n'avaient pas utilisé le canon de 115 russe, lui préférant le canon de 105 que leur avaient vendu les industries de défense israéliennes, un modèle connu des Américains sous la désignation M-68. Ils avaient été

livrés avec trois millions d'obus, fabriqués selon les normes américaines, y compris des obus-flèches à uranium appauvri, sans doute issu des mêmes réacteurs qui produisaient leur plutonium militaire. qu'est-ce que les politiciens avaient donc dans le crâne ? se demanda Bon-darenko. On pouvait leur parler tant et plus, ils n'écoutaient jamais ! «a devait être un phénomène typiquement russe, estima le général, plutôt qu'un problème politique. Staline avait exécuté l'agent de renseignements qui avait prédit (à juste titre, du reste) l'offensive allemande de juin 1941 contre l'Union soviétique. Et celle-ci était parvenue jusqu'aux portes de Moscou.

L'exécuter, pourquoi ? Parce que sa prédiction était moins agréable que celle de Beria, qui avait eu le bon sens de raconter à Staline ce qu'il voulait entendre. Et Beria avait survécu, lui, alors qu'il s'était complètement trompé. Autant pour les lauriers du patriotisme.

" à condition d'avoir l'argent et que Tcheliabinsk n'ait pas été

reconditionné pour fabriquer ces putains de machines à laver ! " La Russie avait cannibalisé son industrie d'armement encore plus vite que l'Amérique.

Et à présent, on parlait de reconverter les usines MiG dans la production automobile. Est-ce que ça s'arrêterait un jour ? se demanda Bondarenko. Il avait une nation potentiellement hostile à leur porte, et il avait devant lui des années d'efforts pour rebâtir l'armée russe qu'il souhaitait. Mais pour cela, il lui fallait demander au président Grushavoy ce qu'il ne pouvait lui offrir. Pour retrouver une armée russe convenable, il devait offrir aux soldats une solde décente, propre à attirer les jeunes patriotes aventureux prêts à endosser l'uniforme de leur pays pendant plusieurs années, et en particulier ceux qui sauraient apprécier suffisamment cette vie en uniforme pour envisager d'y faire carrière et devenir sous-officiers, cette épine dorsale sans laquelle aucune armée ne peut fonctionner. Mais pour ça, il fallait qu'un simple sergent gagne déjà

presque autant qu'un ouvrier qualifié, ce qui n'était que justice
puisque 276

les capacités intellectuelles requises étaient en gros équivalentes. Or les gratifications qu'offrait l'uniforme étaient sans rapport avec celles qu'on pouvait trouver dans une usine d'électroménager. La camaraderie, la joie simple du soldat, tout cela exigeait des hommes à la mentalité bien particulière. Ces hommes, les Américains en avaient, tout comme les Britanniques et les Allemands, mais l'armée russe était privée de ces professionnels inestimables depuis l'époque de Lénine, le premier d'une longue cohorte de leaders à avoir sacrifié l'efficacité militaire à la pureté politique qu'exigeait le régime. Ou quelque chose de cet ordre, estima Bondarenko. Tout cela semblait si loin maintenant, même pour un homme formé comme lui dans ce système pervers.

" Général, n'oubliez pas, je vous prie, que je suis votre allié dans ce gouvernement ", lui rappela Golovko. Encore heureux, du reste. Le ministre de la Défense était... eh bien, il parlait bien, mais il n'était pas vraiment capable de penser de même. Il savait répéter ce qu'on lui

disait mais c'était à peu près tout. En somme, le politicien parfait.

" Merci, Sergueï Nikolaïevitch. " Le général inclina la tête avec respect.

" Cela veut-il dire que je peux compter sur une partie du pactole qui nous est tombé du ciel ?

- Je ferai en temps voulu les recommandations idoines au président. "

quand ce temps viendra, je serai à la retraite, en train d'écrire mes Mémoires ou ce qu'un général russe est censé faire pour s'occuper, se dit Bondarenko. Mais je peux au moins tenter d'esquisser l'amorce des programmes nécessaires à l'intention de mes successeurs, et peut-être donner mon avis sur le choix de celui qui prendra ma place à la direction des opérations.

Il ne comptait guère monter plus haut. Il était chef des opérations (ce qui incluait la formation) et c'était déjà un objectif honorable.

" Merci, camarade ministre. Je sais que votre tâche est également difficile. Bien, avez-vous des informations à me donner sur la Chine ? "

Le ministre Golovko aurait voulu dire à ce général que le SVR ne disposait plus d'informateur fiable en Chine. Leur

277

homme, un vice-ministre adjoint longtemps au service du KGB, avait pris sa retraite pour raisons de santé.

Mais il ne pouvait pas reconnaître que la dernière taupe russe dans la Cité

interdite n'était plus opérationnelle, les privant ainsi de tout indice propre à leur permettre d'évaluer les intentions et les plans à long terme de la Chine communiste. Enfin, il y avait toujours leur ambassadeur en poste à Pékin ; l'homme n'était pas un imbécile, mais en général un diplomate ne voyait que ce que ses hôtes voulaient bien lui montrer. Idem pour les divers attachés militaires, tous agents de renseignements aguerris, mais eux aussi limités à ce que leurs homologues chinois daignaient leur laisser voir, sans compter que Moscou devait leur rendre la politesse, point par point, comme dans un ballet bien réglé. Non, estimait Golovko, rien ne remplaçait un espion bien formé dirigeant un réseau d'agents suffisamment introduits au cour du système pour lui permettre de savoir ce qui se

passait au juste et d'en informer son président. Il était rare qu'il dût admettre ne pas disposer d'éléments suffisants, or c'était ce qui venait de se produire, mais il n'allait pas avouer cette défaillance à ce soldat, gradé ou pas.

" Non, Gennady losifovitch, je n'ai aucun élément indiquant que les Chinois chercheraient à nous menacer.

- Camarade ministre, les découvertes en Sibérie sont trop vastes pour qu'ils n'aient pas envisagé l'intérêt qu'ils auraient à s'en emparer.

¿ leur place, moi, j'élaborerais des plans en ce sens. Ils importent du pétrole et ces nouveaux gisements leur éviteraient cette sujétion, tout en leur permettant d'améliorer leur balance des paiements. quant à l'or, camarade, faut-il en souligner l'intérêt ?

- Peut-être. " Golovko hocha la tête. " Mais leur économie semble en bonne santé pour l'instant, et les pays déjà prospères ne se lancent pas dans un conflit.

- L'Allemagne d'Hitler était prospère en 1941. Cela ne l'a pas empêchée d'amener son armée jusqu'à portée de tir de ce b,timent ", crut bon de lui rappeler le chef des opérations de l'armée russe. " Si votre voisin a un pommier, il vous arrive de cueillir une pomme même si vous êtes rassasié.

Juste par gourmandise ", suggéra Bondarenko.

278

Golovko ne pouvait réfuter la logique de l'argument.

" Gennady losifovitch, vous et moi sommes de la même trempe. Nous guettons l'un et l'autre les dangers, même lorsqu'ils ne sont pas évidents. Vous auriez fait un excellent espion.

- Merci, camarade ministre. " Le général leva vers son hôte son verre de vodka presque vide. " Avant que je ne quitte mon poste, j'ai l'espoir de laisser à mon successeur un plan dont l'accomplissement rendra notre pays invulnérable à toute attaque, d'où qu'elle vienne. Je sais que je ne serai pas en mesure de le concrétiser mais je serai déjà heureux de jeter les bases d'un plan solide, si notre direction politique arrive à discerner le mérite de nos idées. " Et c'était bien là le problème. L'armée russe pouvait éventuellement contrer un ennemi extérieur, c'était l'ennemi intérieur qui posait le problème le plus inextricable. En général, on savait à quoi s'en tenir avec l'ennemi parce qu'on lui faisait

face. Avec ses amis, c'était bien plus difficile, parce qu'on les avait derrière soi.

" Je vais m'arranger pour que vous puissiez exposer l'affaire vous-même devant le cabinet. Mais... (Golovko éleva la main) vous devrez attendre le moment opportun.

- Je comprends ; espérons seulement que les Chinois nous en laisseront le temps. " Golovko vida son verre et se leva. " Merci de m'avoir permis de vous livrer le fond de mes pensées, camarade ministre. "

" Alors, o^ù est-il ? demanda Provalov.

- Je n'en sais rien, répondit Abramov d'une voix lasse. Nous avons identifié un individu qui prétend le connaître, mais notre informateur n'a aucune idée de l'endroit o^ù il vit.

- Très bien. Et vous, qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-il à son collègue de Saint-Pétersbourg.

- Notre informateur dit que Suvorov est un ex-agent du KGB, licencié lors du dégraissage aux alentours de 1996, et qu'il doit résider à Saint-Pétersbourg, mais si c'est le cas, c'est sous un faux nom et avec de faux papiers, à moins que Suvorov ne soit déjà une identité d'emprunt. J'ai un signalement. La cinquantaine, taille et carrure moyennes. Cheveux blonds légè-279

rement dégarnis. Traits réguliers. Yeux bleus. Pas de problème de santé.

Célibataire. Fréquenterait des prostituées. J'ai envoyé plusieurs hommes en interroger. Sans résultat jusqu'ici ", conclut l'enquêteur de Saint-Pétersbourg.

Incroyable, songea l'inspecteur Provalov. Avec tous nos moyens, nous sommes incapables d'obtenir un seul élément d'information fiable. Est-ce qu'ils poursuivaient des fantômes ? Bon, ils en avaient déjà cinq. AvseÔenko, Maria Ivanova Sabline, un chauffeur dont il avait oublié le nom, et deux éventuels tueurs des Spetsnaz, Piotr AlekseÔevitch Amalrik et Pavel Borissovitch Zimianine. Trois pulvérisés de manière spectaculaire un matin à

l'heure de pointe et deux assassinés à Saint-Pétersbourg, leur mission accomplie - mais tués pour avoir réussi ou échoué ?

" Eh bien, prévenez-moi quand vous aurez du nouveau.

- Bien entendu, Oleg Gregorievitch ", promet Abramov.

L'inspecteur de la milice raccrocha son téléphone et fit le ménage sur son bureau, rangeant tous ses dossiers " br^olants " dans le tiroir fermant à

clef, puis il descendit, prit sa voiture de fonction et se rendit à son bar habituel. Reilly était déjà là ; il lui fit signe dès qu'il passa la porte.

Provalov accrocha son pardessus et vint lui serrer la main. Il nota le verre qui l'attendait.

" Tu es un vrai camarade, Michka, dit le Russe en avalant sa première gorgée.

- Hé, je connais le problème, vieux, compatit l'agent du FBI.

- C'est pareil pour toi...

- Merde, j'étais encore un bleu quand j'ai bossé sur l'affaire Gotti. On s'est cassé le cul à coincer ce malfrat. Il a fallu trois jurys pour l'envoyer à Marion. Il est pas près d'en sortir... Marion est une prison particulièrement dure. " Même si cette notion était à tempérer par rapport aux prisons russes. Mais pour l'heure, le régime pénitentiaire local était le cadet de ses soucis. quelle que soit la société, ceux qui enfreignaient la loi devaient être prêts à en assumer les conséquences et ce qui leur arrivait ensuite, c'était leur problème, pas le sien. " Alors, quoi de neuf?

- Ce Suvorov. Impossible de le retrouver, Michka, c'est comme s'il n'existait pas.

- Vraiment ? " Pour Reilly, c'était et ce n'était pas une sur-280

prise. Une surprise parce que la Russie, comme bien des pays d'Europe, fichait les individus d'une manière qui aurait déclenché en Amérique une seconde révolution. Les flics russes étaient censés savoir o^ù habitait chaque citoyen, héritage de ces heures sombres o^ù le tiers de la population servait d'indic au KGB pour surveiller les deux autres tiers. Il était plutôt rare de voir des flics de quartier incapables de retrouver la trace de quelqu'un.

La situation n'était pas si surprenante, en revanche, parce que si ce Suvorov était réellement un ancien agent du KGB, alors il avait été

parfaitement entraîné à disparaître, et ce n'était pas le genre

d'adversaire qui se trahirait en parlant trop, comme tant de truands américains ou russes. Les criminels ordinaires se comportaient... eh bien, en criminels. Ils fanfaronnaient trop, et pas devant les bonnes personnes, en général devant d'autres criminels aussi loyaux que des serpents à

sonnette et tout prêts à balancer leur " ami " à la première occasion. Non, s'il correspondait bien au signalement des indics, ce Suvorov était un vrai pro, et ce genre de type faisait un gibier intéressant pour une chasse passionnante, et une longue chasse, en plus. Mais vous finissiez toujours par l'attraper parce que les flics n'abandonnaient jamais leurs recherches et que, tôt ou tard, le type commettait une erreur, minime peut-être, mais suffisante. Celui-ci ne devait plus fréquenter ses anciens potes du KGB, des gars qui auraient pu l'aider à se planquer, et qui ne parlaient qu'entre eux, et encore pas beaucoup. Non, il frayait désormais dans un autre milieu, pas vraiment amical ou s'r, et c'était pas de veine pour lui.

Reilly avait parfois éprouvé une vague sympathie pour certains criminels, mais jamais pour les tueurs. Il y avait des limites à ne pas franchir.

" Il s'est terré dans un trou et l'a rebouché de l'intérieur, dit le Russe, non sans une once de frustration.

- OK, qu'est-ce qu'on sait de lui ? " Provalov relata ce qu'il venait d'apprendre de ses collègues. " Ils disent qu'ils vont interroger les putes, voir si elles le connaissent.

- Bonne idée, approuva Reilly. Je parie qu'il aime les poules de luxe.

Comme notre Miss Tania, peut-être. Tu sais, Oleg,

281

peut-être qu'il connaissait AvseÔenko. Peut-être qu'il fréquentait une de ses filles.

- C'est possible. Je peux toujours demander à mes hommes de vérifier.

- «a peut pas faire de mal. " L'agent du FBI fit signe au barman de les resservir. " Tu sais, vieux, c'est une vraie enquête que vous avez sur les bras et j'aimerais pouvoir être sur le terrain avec vous pour vous filer un coup de main.

- T'aimes bien ça, hein ?

- Je veux, mon neveu. Plus l'affaire est difficile, plus la traque est passionnante. Et t'es rudement content à la fin quand t'as réussi à coincer ces salauds. Après la condamnation de Gotti, je te raconte pas la fiesta qu'on s'est payée à Manhattan. " Reilly leva son verre et lança : " ¿ la tienne, mon gars, j'espère que tu te plais à Marion.

- Ce Gotti, il avait tué des gens ? demanda Provalov.

- Oh ouais, certains lui-même, d'autres par ses sbires. Son second, Salvatore Gravano, dit Sammy le Taureau, a viré repent et nous a aidés à

éclaircir l'affaire. Alors on lui a accordé le statut de témoin protégé, et ce corniaud n'a rien trouvé de mieux que de se remettre à fourguer de la came en Arizona. Résultat, il se retrouve au trou. Le con.

- C'est jamais que des criminels, comme tu dis, remarqua Provalov.

- Ouais, Oleg, s'r. Ils sont trop cons pour devenir honnêtes. Ils croient toujours pouvoir nous baiser. Et tu sais quoi ? Pendant un temps, ça marche. Mais tôt ou tard... " Reilly but une gorgée de vodka, hocha la tête.

" Même ce Suvorov, tu crois ? "

Sourire de Reilly à son nouvel ami. " Oleg, t'as déjà commis une erreur ?

- Au moins une par jour, bougonna le Russe.

- Alors, pourquoi crois-tu qu'il serait plus malin que toi ? Tout le monde commet des erreurs. qu'on soit éboueur ou président des ... tats-Unis. On fait tous des conneries de temps en temps. «a fait partie de la nature humaine.

Le truc, c'est que si tu le reconnais, tu peux aller loin. Ce gars est peut-être bien entraîné, mais on a tous nos faiblesses, et on n'a pas tous la

282

jugeote pour les admettre, et plus on se croit malin, moins on est enclin à

le faire.

- Tu sais que t'es un vrai philosophe ? " nota Provalov avec un sourire.

Cet Amerloque lui plaisait. Ils étaient pareils, comme deux frères qu'on aurait échangés à la naissance.

" Peut-être, mais tu connais la différence entre un sage et un imbécile ?

- Je suis s'ûr que tu vas me le dire. " Provalov savait reconnaître les discours pontifiants et celui-là, il le voyait arriver gros comme un camion, avec sirène et gyrophare.

" La différence entre un sage et un imbécile tient à la taille de leurs erreurs. Tu ne confies pas à un imbécile des trucs importants. " La vodka me rend lyrique, nota Reilly. " Mais à un sage, si, et donc l'imbécile ne risque guère de faire une grosse boulette, alors qu'un sage, si. Oleg, un troufion ne peut pas perdre une bataille, mais un général, si. Les généraux sont intelligents, d'accord ? Faut être vraiment intelligent pour être chirurgien, mais on voit tous les jours des chirurgiens tuer des gens par accident. C'est dans notre nature de commettre des erreurs, et la cervelle ou l'expérience n'y peuvent foutrement rien. J'en fais. T'en fais. " Reilly leva de nouveau son verre. " Et pareil pour le camarade Suvorov. " «a sera sa bite, songea Reilly. S'il aime bien traîner avec les putes, c'est sa bite qui le perdra. Pas de veine, mec. Mais il ne serait pas le premier à

s'attirer des problèmes par cet appendice, se dit l'Américain. Et sans doute pas le dernier non plus.

" Alors, est-ce que ça a marché ? demanda Ming.

- Hmph ? " fit Nomuri. Bizarre. Elle était censée planer encore sur un petit nuage, blottie dans ses bras, alors qu'ils fumaient la cigarette après l'amour.

" J'ai fait ce que tu voulais que je fasse sur mon ordinateur. «a a marché ?

- Je ne suis pas s'ûr, hasarda Nomuri. J'ai pas vérifié.

- Je ne te crois pas ! rit Ming. J'y ai réfléchi. Tu as fait de moi une espionne ! " Et d'éclater de rire. " J'ai fait quoi ? ? ?

283

- Tu veux que je rende mon ordinateur accessible pour pouvoir y lire toutes mes notes, c'est ça ?

- «a te pose un problème ? " Il lui avait déjà posé la question et il avait obtenu la bonne réponse. En serait-il de même à présent ? Elle avait sans nul doute vu clair dans son jeu, mais c'était prévisible, après tout. Si elle n'avait pas été intelligente, elle n'aurait pas fait un bon agent infiltré. Mais cela posé, quelle était la mesure de son patriotisme?

L'avait-il bien évaluée? Assez remarquablement, il réussit à ne pas se crispier. Il se félicita de ce nouvel exemple de maîtrise dans l'art délicat de la duplicité.

Une seconde de réflexion, puis : " Non. " Nomuri essaya de retenir un soupir de soulagement. N " Eh bien dans ce cas, tu n'as pas de souci à te faire. A partir de maintenant, tu n'as plus à t'occuper de rien.

- Excepté de ceci? s'enquit-elle avec un nouveau gloussement.

- Tant que je continuerai à te plaire, je suppose !

- Maître Saucisse !

- Hein ?

- Ta saucisse me plaît énormément ", expliqua Ming en reposant la tête sur son torse.

Et, estima Chester Nomuri, c'était bien assez pour l'instant.

16 L'extraction de For

PAVEL Petrovitch Gogol arrivait à en croire ses yeux uniquement parce qu'il avait déjà vu évoluer les divisions blindées de l'Armée rouge en Ukraine et en Pologne, quand il était jeune homme. Les véhicules chenilles qu'il contemplait à présent étaient encore plus gros et ils renversaient presque tous les arbres, ceux du moins qui n'étaient pas abattus à l'explosif. La brièveté de la saison ne permettait pas les raffinements de l'abattage et de la construction de routes tels qu'on les pratiquait dans l'Ouest déliquescents. Les géologues avaient localisé le filon aurifère avec une facilité déconcertante et c'était désormais une équipe de militaires du génie et de techniciens du génie civil qui traçaient une piste, ouvrant un passage à travers les arbres de la toundra, vidant des tonnes de gravier sur la plate-forme qui serait peut-être un jour une route convenablement revêtue, même si l'entretien posait toujours un problème dans ces conditions climatiques. C'est par ces routes qu'arriveraient l'équipement lourd de forage et les matériaux de construction pour bâtir les logements des

mineurs qui envahiraient bientôt ce qui était naguère encore " sa "

forêt. Ils lui avaient dit qu'en son honneur, la mine porterait son nom. «a ou rien... Et ils lui avaient piqué presque toutes ses peaux de loup dorées

- après l'avoir certes dédommagé, et sans doute fort généreusement, il devait l'admettre. Non, la seule chose de valeur qu'ils lui avaient donnée c'était un nouveau fusil, un Steyr avec lunette Zeiss, une arme autrichienne de même calibre que sa 338 Winchester Magnum, 285

plus que suffisante pour le gibier local. Le fusil était tout neuf - il n'avait tiré qu'une quinzaine de balles pour vérifier que la lunette était bien réglée. L'acier bleui était immaculé, la crosse en noyer d'un contact quasiment sensuel par la douceur de sa patine. Le nombre de Boches qu'il aurait pu tuer avec ce flingue ! Et le nombre d'ours et de loups qu'il pourrait abattre.

Mais ils voulaient qu'il quitte sa rivière et ses bois. Ils lui promettaient des semaines de séjour sur les plages de la mer Noire, un appartement confortable où il voulait dans le pays. Gogol renifla. Est-ce qu'ils le prenaient pour un citadin pantouflard ? Non, il était un homme, un vrai, un trappeur, un montagnard, redouté des loups et des ours, et même les tigres du Sud avaient dû entendre parler de lui. Cette terre était sa terre. Et pour dire vrai, il ne connaissait pas d'autre façon de vivre, et d'ailleurs il était trop vieux pour en changer. Ce qui pour les autres était du confort, il y voyait un désagrément, et quand viendrait pour lui l'heure de partir, il serait content de le faire dans les bois et d'abandonner sa dépouille aux loups ou aux ours. Ce ne serait que justice.

Il en avait tué et dépouillé suffisamment, après tout, et tout gibier était bon à prendre.

Cela dit, la nourriture qu'ils avaient apportée (par avion, lui avaient-ils dit) était rudement bonne, surtout le bouf, qui était plus moelleux que la viande de renne qui faisait son ordinaire, et puis, il avait du tabac frais pour sa pipe. Les journalistes de la télévision adoraient la pipe et ils l'encourageaient à leur narrer sa vie dans la forêt sibérienne et ses plus beaux récits de chasse. Mais il ne voyait jamais les reportages télévisés qu'on tournait sur lui ; il était trop loin de ce qu'ils appelaient parfois la " civilisation " pour avoir lui-même un récepteur. Malgré tout, il prenait soin de raconter ses histoires d'une voix claire et posée, pour que les enfants et les petits-enfants qu'il n'aurait jamais puissent voir quel grand homme il avait été. Comme tous ses semblables, Gogol

se faisait une haute idée de lui-même, et il estimait qu'il aurait fait un excellent conteur dans les écoles, une idée qui n'était jamais venue à l'esprit de tous ces bureaucrates et fonctionnaires qui étaient venus bouleverser son existence. Au lieu de cela, ils voyaient en lui une vedette de la télé, un exemple

286

de ces farouches individualistes que la Russie avait toujours vénérés d'un côté et brutalement réprimés de l'autre.

Mais le véritable sujet du reportage de quarante-six minutes que s'apprêtait à monter la chaîne nationale russe n'était pas vraiment ici. Il se trouvait dix-sept kilomètres plus loin, là où un géologue s'amusait à

faire sauter dans sa main une pépite d'or grosse comme le poing, telle une vulgaire balle de base-ball, même si elle était bien plus pesante que son équivalent en acier. C'était tout simplement la plus grosse pépite qu'ils avaient trouvée. Ce filon, expliquaient les géologues devant les caméras, était à la hauteur des récits mythologiques, l'équivalent peut-être du jardin de Midas. Sa richesse, ils l'évalueraient avec précision après avoir creusé le sol, mais l'ingénieur en chef était prêt à parier qu'il ruinerait les mines d'Afrique du Sud, ce serait de loin le filon le plus important découvert jusqu'ici. Chaque jour, le contenu des cassettes était transmis à

l'un des satellites de communication russes.

Comme la plus grande partie du pays était située trop au nord pour exploiter les classiques satellites géosynchrones en orbite au-dessus de l'équateur, la Russie était obligée d'utiliser des satellites à défilement qui survolaient régulièrement les régions les plus septentrionales. Ce n'était pas un problème pour la NSA. L'agence américaine avait des stations sur toute la planète et l'une d'elles, installée à Chicksands en Angleterre, intercepta la liaison montante et la bascula aussitôt vers un satellite de communications militaires américain qui transmet le signal à

Fort Meade. Ayant eu le bon goût de ne pas être crypté, il put donc être transmis tel quel au service de traduction et de là, il fila vers les équipes de la CIA et des autres services de renseignements aux fins d'évaluation. Au bout du compte, le président des États-Unis eut l'occasion de voir le reportage une semaine avant le Russe moyen.

" Bigre, c'est qui ce bonhomme, Jim Bridger ? demanda Jack.

1. James Bridger, le Montagnard (1804-1881) : célèbre explorateur, mais aussi chasseur, trappeur et guide américain qui participa avec entre autres Jedediah Smith à l'expédition du général Ashley pour explorer le cours supérieur du Missouri. Célèbre par sa carrure imposante et son art de conteur, on lui doit la découverte de nombreux cols dans les Rocheuses, ainsi que celle du Grand Lac Salé (N.d. T.).

287

- Il s'appelle Pavel Petrovitch Gogol. C'est à lui qu'on attribue la découverte du gisement d'or. Regardez..., indiqua Ben Goodley alors que la caméra cadrerait sur un alignement de fourrures de loup toutes dorées.

- Merde... elles mériteraient d'être exposées au Smithsonian... on dirait une scène d'un film de Lucas, observa Swordsman.

- Ou vous pourriez en offrir une à votre femme ", suggéra Goodley.

Le président secoua la tête. " Du loup ? pas question !... mais peut-être que si c'était de la zibeline... vous croyez que ça passerait auprès de l'électorat ?

- Je pense que M. van Damm est mieux placé que moi pour vous répondre, indiqua le conseiller à la sécurité après quelques instants de réflexion.

- Ouais. «a serait marrant de le voir nous amener une vache au beau milieu du Bureau Oval. Cette cassette n'est pas classifiée?

- Si, mais uniquement "confidentiel".

- OK, je veux la montrer à Cathy, ce soir. " Ce niveau de confidentialité ne ferait peur à personne, pas même à un quotidien local.

"Vous voulez une version sous-titrée ou commentée hors-champ ?

- On déteste tous les deux les sous-titres, l'informa Jack avec un regard entendu.

- Je vais demander à Langley de vous préparer ça, promit Goodley.

- Elle va devenir folle en découvrant cette fourrure. " Gr,ce aux revenus de son portefeuille en Bourse, Ryan était devenu connaisseur en fourrure et en joaillerie fine. Pour cette dernière, il avait un accord

particulier avec Blickman's, un bijoutier du Rockefeller Center. quinze jours avant Noël, un de leurs vendeurs était descendu en train à Washington, accompagné

de deux vigiles armés qui n'avaient pas eu le droit d'entrer dans la Maison-Blanche (les gars de la sécurité avaient frisé l'apoplexie en apprenant que des types en armes se baladaient sur la pelouse mais Andréa Price-O'Day avait arrondi les angles), pour présenter au président quelque chose comme cinq millions de dollars

288

de bijoux, dont leurs dernières créations sorties de l'atelier situé en face de leurs bureaux, et Ryan en avait acheté plusieurs. Sa récompense avait été de voir Cathy arrondir les yeux devant le sapin, avant de se lamenter de ne lui avoir pour sa part offert qu'un jeu de clubs de golf de chez Taylor. Mais Swordsman était ravi. Voir son épouse sourire le matin de Noël était pour lui un cadeau inestimable. En outre, ça prouvait qu'il avait su choisir les bijoux (cela vous valorisait toujours un homme), en tout cas aux yeux de sa femme. Mais bon sang... s'il avait pu lui avoir une de ces peaux de loup... L'idée l'effleura de tenter d'arranger le coup avec Sergueï Golovko. Mais en quelle occasion pourrait-elle se mettre sur le dos un truc pareil ? Il fallait qu'il garde l'esprit pratique.

" Ouais, ça ferait chouette dans la penderie ", reconnut Goodley, en notant le regard lointain de son patron.

La couleur irait si bien avec ses cheveux blonds, rêva Ryan quelques secondes encore avant de secouer la tête pour revenir sur terre.

" quoi d'autre, aujourd'hui ?

- Du nouveau du côté de Sorge. «a nous arrive par courrier, au sens propre.

- Important ?

- Mme Foley ne pense pas, mais vous savez ce que c'est.

- Oh ouais, même les pièces les plus infimes, une fois rassemblées, peuvent constituer un très joli puzzle. " Le contenu du téléchargement initial était à l'abri dans son coffre personnel. La triste vérité était que s'il avait eu matériellement le temps de le parcourir, cela lui en aurait laissé

d'autant moins à consacrer à sa famille, et ça, il aurait fallu que ce soit bougrement important pour qu'il le concède.

" Alors, que vont faire les Américains ? demanda Fang.

- Sur la question des échanges ? Ils finiront par se résoudre à

l'inéluctable et nous faire bénéficier de la clause de la nation la plus favorisée, et surtout, retirer toutes leurs objections à notre entrée de plein droit dans l'Organisation mondiale du commerce, répondit le ministre Zhang.

289

- Pas trop tôt, observa Fang Gan.

- C'est vrai ", admit Zhang Han San. La Chine avait jusqu'ici habilement dissimulé sa situation financière, ce qui était un avantage insigne du régime communiste, auraient admis les deux ministres s'ils avaient eu l'idée de le comparer à une autre forme de gouvernement. La dure vérité

était en fait que la Chine était quasiment à court de devises, après les avoir dépensées pour l'essentiel à se procurer des armes et des technologies militaires sur tous les marchés étrangers. Seuls quelques articles mineurs provenaient d'Amérique - en gros, des puces électroniques qui pouvaient être utilisées dans quasiment tous les appareils. Le matériel strictement militaire était acheté aux Européens et parfois aux Israéliens.

Les armes que l'Amérique acceptait de vendre dans cette région du monde allaient aux renégats de Taiwan, qui les payaient comptant, bien entendu.

Pour Pékin, c'était comme une piqûre de moustique : rien de grave, rien de menaçant, mais une irritation continuelle qu'ils grattaient sans cesse, ce qui ne faisait qu'aggraver les choses au lieu de les améliorer. Il y avait plus d'un milliard d'habitants en Chine continentale, alors qu'ils étaient moins de trente millions dans l'île de l'autre côté du détroit. La soi-disant République de Chine savait rentabiliser sa population, qui réalisait plus du quart des biens et des services que Pékin arrivait à produire chaque année avec quarante fois plus d'ouvriers et de paysans. Toutefois, si le continent convoitait ces biens, ces services et ces richesses, il ne leur envoyait pas le système politico-économique à l'origine de ce résultat.

Leur propre système était bien entendu de loin supérieur, puisque fondé sur une meilleure idéologie. C'est Mao lui-même qui l'avait dit.

Ni ces deux membres du Politburo, ni leurs collègues ne s'attardaient vraiment sur la réalité objective. Ils étaient aussi ancrés dans leur foi que l'était un prêtre occidental. Ils en venaient même à ignorer l'évidence que l'actuelle prospérité de la Chine populaire provenait des entreprises capitalistes autorisées par les dirigeants précédents, souvent malgré les cris et les protestations des autres dignitaires du régime. Ces derniers se vengeaient en déniaient toute influence politique à ceux qui enrichissaient leur pays, persuadés que ce statu quo se poursuivrait 290

éternellement, et que ces hommes d'affaires et ces industriels se contenteraient de leur fortune et de leur vie de luxe relatif tandis qu'eux, les théoriciens politiques, continueraient à gérer les affaires de la nation. Après tout, c'étaient toujours eux qui avaient en main les armes et les soldats. Et le pouvoir restait encore au bout du fusil.

" Tu en es certain ? demanda Fang Gan.

- Oui, camarade, tout à fait certain. Nous avons été bien bons avec les Yankees, ne trouves-tu pas ? Cela fait beau temps que nous n'avons plus brandi notre sabre sous le nez de ces bandits de Taiwan.

- Et les plaintes des Américains sur les échanges ?

- qu'est-ce qu'ils comprennent aux affaires ? demanda Zhang, hautain. Nous leur vendons des articles gr,ce à leur qualité et à leur prix. Nous commerçons comme eux. J'admets volontiers que leurs usines Boeing fabriquent de bons avions, mais Airbus aussi et les Européens se sont montrés politiquement plus... accommodants. L'Amérique tempête parce que nous ne lui ouvrons pas notre marché, pourtant nous le faisons...

lentement, bien s'r. Nous devons garder les excédents qu'ils nous laissent si aimablement et les consacrer à des biens essentiels à notre industrie.

La prochaine étape sera de développer notre production automobile et de pénétrer leur marché, comme les Japonais l'ont fait naguère. Dans cinq ans, Fang, nous leur extorquerons encore dix milliards de dollars chaque année et cela, mon ami, n'est qu'une estimation basse.

- Tu crois vraiment ? "

Hochement de tête vigoureux. " Mais oui ! Nous ne commettrons pas l'erreur qu'ont faite les Japonais de leur vendre des petites berlines toutes moches. Nous avons déjà des contacts avec des stylistes américains qui nous aideront à dessiner des modèles conformes aux canons esthétiques de ces diables blancs.

- Si tu le dis.

- quand nous aurons l'argent indispensable pour développer notre arsenal militaire, nous deviendrons la puissance dominante de la planète dans tous les domaines. Notre industrie sera la première. Et militairement, nous serons au centre du monde.

- Je crains que ces plans ne soient trop ambitieux, nota Fang, prudent. Pour aboutir, ils prendront déjà plus d'années qu'il ne nous en reste à vivre, mais quel héritage laisserons-nous à notre patrie si jamais nous l'orientons sur une voie erronée ?

- quelle erreur vois-tu là-dedans, Fang ? Douterais-tu de nos idées ? "

Toujours cette question, songea Fang en retenant un soupir.

" Je me souviens de la phrase de Deng : "Peu importe vque le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris." ¿ quoi Mao avait répondu avec hargne : "quel empereur a bien pu raconter ça ?"

- Mais ça importe, mon vieil ami, et tu le sais fort bien.

- C'est vrai ", admit Fang, avec un hochement de tête résigné, préférant éviter une confrontation à cette heure tardive, alors qu'il avait déjà la migraine. Chez Zhang, l'ge accroissait encore la pureté idéologique qu'il avait déjà dans sa jeunesse et cela n'avait en rien tempéré son ambition impériale. Fang soupira derechef. Il n'était pas d'humeur à poursuivre le débat. Cela n'en valait pas la peine.

" Et s'ils refusent ? demanda-t-il quand même.

- quoi ?

- S'ils refusent d'accepter. Si les Américains s'entêtent sur la question des échanges ?

- Ils n'en feront rien, assura Zhang à son vieil ami.

- Mais si le cas se présente malgré tout, camarade, que ferons-nous ?

- Oh, je suppose que nous pourrions les ch,tier d'une main et les encourager de l'autre, annuler certains contrats commerciaux avec eux, puis envisager d'en conclure de nouveaux. Cela a déjà marché bien des fois. "

Zhang était confiant. " Ce président Ryan est prévisible. Nous n'avons qu'à

contrôler la presse. Ne rien lui laisser qu'il puisse exploiter contre nous. "

Fang et Zhang poursuivirent leur discussion sur d'autres sujets, jusqu'au moment où ce dernier regagna son bureau et, une fois encore, dicta ses notes à Ming qui les entra sur son ordinateur. Le ministère caressa l'idée de l'inviter chez lui mais il se ravisa. Même si pour une raison quelconque, elle était devenue plus séduisante depuis une semaine, attirant ses regards par la douceur de ses sourires, il se sentait trop fatigué pour la

292

bagatelle, bien que ce soit toujours un plaisir avec elle. Le ministre Fang ne se doutait pas que le compte rendu de sa discussion serait dans moins de trois heures sur un bureau à Washington.

" qu'est-ce que vous en dites, George ?

- Jack, commença Trader, qu'est-ce que ce bon Dieu de truc et comment diable a-t-on mis la main dessus ?

- George, c'est un mémorandum interne, enfin, plus ou moins, en provenance du gouvernement de Chine communiste. Mais comment nous l'avons obtenu, ça, vous n'avez pas, je répète, vous n'avez absolument pas besoin de le savoir.

"

Le document avait été nettoyé - blanchi, récuré - encore mieux que les revenus de la mafia. Tous les noms propres avaient été modifiés, de même que la syntaxe et les adjectifs, pour masquer les tics de langage. On estimait (" espérait " aurait été un terme plus approprié) que même les auteurs de ces phrases n'auraient pas reconnu leurs propres paroles. Mais le contenu en avait été préservé, et même amélioré, en fait, car les moindres nuances du mandarin avaient été traduites dans leur équivalent anglo-américain. C'est ce qui avait été le plus difficile. Les langues ne se traduisent pas si facilement. Ce que les mots

dénotent est une chose. Ce qu'ils connotent en est une autre, et les connotations ne sont jamais identiques entre deux langues. Les linguistes employés par les services secrets étaient parmi les meilleurs du pays, des gens qui lisaient régulièrement de la poésie, qui parfois même publiaient des articles savants, sous leur propre nom, afin de faire partager leur science, et même leur amour de leur langue de prédilection.

Le résultat, ce sont d'excellentes traductions, estima Ryan, même s'il les lisait toujours avec un brin de circonspection.

" Ces enculés ! Encore en train de discuter du meilleur moyen de nous baiser. " Malgré sa fortune, George Winston avait gardé son langage des faubourgs.

" George, c'est une question commerciale, pas une affaire personnelle ", hasarda le président, cherchant à détendre l'atmosphère.

Le secrétaire au Trésor quitta des yeux le compte rendu : 293

" Jack, quand j'étais à la tête du groupe Columbus, je devais considérer tous mes actionnaires comme des membres de ma famille, d'accord ? Leur argent était aussi important à mes yeux que le mien. C'était mon obligation professionnelle de conseiller en investissement. "

Jack acquiesça " OK, George. C'est pour ça que je vous ai demandé d'entrer dans mon cabinet. Vous êtes honnête.

- Bien, mais maintenant, je suis secrétaire au Trésor, OK ? «a veut dire que tous mes concitoyens font partie de ma famille, et ces salopards de Chinetoques s'apprêtent à les enculer tous-tous ces gens... (d'un geste, il indiqua les vitres épaisses du Bureau Ovalé) qui nous ont fait confiance pour rétablir l'économie. Alors comme ça, ils veulent décrocher le statut de nation la plus privilégiée c'est ça ? Ils veulent entrer à l'OMC, c'est ça ? Eh bien, qu'ils aillent se faire foutre, merde ! "

Le président Ryan se permit un grand éclat de rire matinal, en se demandant si les gardes du corps avaient entendu la saillie de son ministre, et s'ils n'étaient pas en ce moment même en train de lorgner par les mouchards à la porte pour voir d'où venait tout ce bruit. " Allez, café et croissants, George. Et la gelée de raisin vient même de chez Smuckers. "

Trader se leva pour faire le tour du canapé en branlant du chef comme un étalon qui tourne autour d'une jument en chaleur. " OK, Jack, je me

calme, mais vous êtes habitué à ce merdier, et pas moi. " Il marqua un temps, se rassit. " Bon, d'accord, là-haut, à Wall Street, on échange des vanes et des ragots, on complote même un peu, mais baiser délibérément les gens, ça non ! J'ai jamais, jamais fait une chose pareille. Et vous savez le pire ?

- quoi donc, George ?

- Ils sont cons, Jack. Ils croient qu'ils peuvent régler le marché au gré de leurs petites théories politiques de merde, et qu'il va marcher au pas cadencé comme une bande de petits soldats à l'exercice. Ces connards seraient pas foutus de gérer une supérette et de faire des bénéfices, mais ça les gêne pas d'aller chambouler l'économie de tout un pays, et ils veulent chambouler la nôtre, en plus... «a vous énerve à ce point ?

- Vous trouvez ça drôle ? dit Winston avec humeur.

294

- George, je ne vous ai jamais vu remonté comme ça. Cette passion me surprend.

- Vous me prenez pour qui, Jay Gould ?

- Non, non. Je pensais plutôt à J. P. Morgan. " La remarque eut l'effet désiré. Le ministre rigola.

" OK, là, vous m'avez eu. Morgan a été en fait le premier président de la Réserve fédérale, c'était un simple citoyen et il s'est plutôt bien débrouillé, mais c'est probablement une fonction honorifique, parce qu'il n'en reste plus des masses, des comme lui. OK, monsieur le président, je suis calmé. Et oui, d'accord, c'est une question commerciale, pas une affaire personnelle. Alors notre réponse à cette misérable attitude commerciale sera commerciale également. La Chine communiste ne décrochera pas le statut de NPF. Elle n'entrera pas à l'OMC... soit dit en passant, ils ne peuvent même pas y prétendre, vu la taille de leur économie. Et, je pense que dans la foulée, on peut leur agiter sous le nez la loi de réforme du commerce extérieur. Oh, et il y a encore un truc, et je suis surpris qu'il ne soit pas évoqué là-dedans, nota Winston en indiquant du doigt le compte rendu.

- Lequel ?

- On peut leur serrer le kiki vite fait, il me semble. La CIA n'est pas

d'accord, mais Mark Gant estime que leur balance du commerce extérieur est limite-limite.

- Oh ? " fit le président en touillant son café.

Winston acquiesça énergiquement. " Mark est mon as de l'informatique, n'oubliez pas. C'est un as de la modélisation. Je lui ai monté son propre service pour qu'il garde l'oil sur un certain nombre de critères. J'ai récupéré le titulaire de la chaire d'économie à l'université de Boston pour bosser avec lui, Morton Silber. Un autre habitué des microprocesseurs.

Bref, Mark a examiné les fondamentaux économiques de la Chine communiste et il estime qu'ils sont au bord du gouffre parce qu'ils sont en train de claquer tout leur fric, pour l'essentiel à acheter du matériel militaire et des machines-outils, comme s'ils avaient l'intention de fabriquer des chars et des équipements similaires. Toujours la vieille rengaine communiste, cette fixation sur l'industrie lourde. Ils ont vraiment raté le train de l'électronique. Ils ont bien des petites boîtes qui fabriquent des consoles de jeux et

295

des babioles du même genre, mais ils n'ont aucune industrie électronique domestique digne de ce nom, mis à part cette usine qu'ils ont montée en piratant outrageusement Dell.

- Donc, vous pensez qu'on pourrait leur envoyer ça dans les gencives lors des négociations commerciales ?

- En fait, je compte bien le recommander à Scott Adler tout à l'heure, lors du déjeuner, dit le secrétaire au Trésor. Ils ont été prévenus, mais ce coup-ci, on va leur mettre la pression.

- Revenons-en à leur balance extérieure. Gros, le déséquilibre ?

- Selon Mark, ils sont largement déficitaires.

- Ils sont dans le rouge ? De combien ? insista le président.

- Au moins quinze milliards, selon lui. Couverts en grande partie par des garanties sur des banques allemandes, mais l'Allemagne préfère ne pas l'ébruiter - du reste, on ne sait pas trop pourquoi. Ce pourrait être une transaction normale, mais soit les Allemands, soit les Chinois veulent garder ça sous le manteau.

- Pas les Allemands, quand même ?
- Sans doute pas. «a améliorerait plutôt l'image de leurs banques. «a nous laisse donc les Chinois.
- Un moyen quelconque de le confirmer ?
- J'ai des amis en Allemagne. Je peux les sonder ou demander à quelqu'un de le faire à ma place. Mieux vaut procéder ainsi, d'ailleurs. Tout le monde sait maintenant que je suis salarié de l'...tat, et ça me rend sinistre, observa Winston, un sourire en coin. Cela dit, je déjeune avec Scott.

qu'est-ce que je lui raconte sur les négociations commerciales ? "

Ryan réfléchit quelques secondes. C'était un de ces moments, les plus terribles, tout bien pesé, où ses paroles allaient modeler la politique de son pays et, sans doute, d'autres aussi. Il était si facile de céder à la colère ou la désinvolture, de dire la première chose qui lui passait par la tête... Mais non, c'était trop grave, les conséquences potentielles étaient trop vastes, il ne pouvait se permettre de gouverner sur des coups de tête.

Il devait réfléchir à la question en profondeur. Vite, peut-être, mais en profondeur.

" Nous devons faire comprendre aux Chinois que nous exigeons d'avoir un accès à leur marché intérieur identique à celui que nous leur avons accordé

pour le nôtre, et que nous ne tolé-

296

rons pas qu'ils s'emparent des produits des firmes américaines sans une juste rétribution. George, je veux des conditions de jeu équitables pour tout le monde. S'ils refusent, ils vont souffrir.

- Bien dit, monsieur le président. Je vais passer le message au Département d'...tat. Vous voulez également que j'évoque ce point ? demanda Winston en brandissant le dossier Sorge.

- Non, Scott a déjà eu sa version. Et George, au fait, je vous demande de redoubler de prudence... ¿ la moindre fuite, quelqu'un mourra ", dit Swordsman, masquant délibérément le sexe de la source, quitte à

induire en erreur son ministre. Mais là non plus, il n'y avait rien de personnel.

" «a va filer directement dans mes dossiers confidentiels ", promet Trader.

Ce qui était un endroit parfaitement s' r, l'un et l'autre le savaient. "

Sympa, de pouvoir lire le courrier des autres, pas vrai ?

- La meilleure source d'information, sans conteste, admit Ryan.

- C'est les gars de Fort Meade, hein ? Ils ont intercepté un portable via sa liaison satellite ?

- Les sources et les méthodes, George.. Autant que vous restiez dans l'ignorance. Il y a toujours le risque de l,cher l'info par erreur et de se retrouver ensuite avec la mort de quelqu'un sur la conscience. Mieux vaut l'éviter, croyez-moi.

- Bien compris, Jack. Eh bien, faut que j'y aille. Et merci pour le café-croissants, patron.

- De rien, George. A plus tard. " Ryan examina son agenda tandis que le ministre regagnait la porte du couloir pour redescendre, sortir (l'aile Ouest ne jouxtait pas le b,timent central de la Maison-Blanche), rentrer dans l'autre b,timent et emprunter Je tunnel qui desservait celui du Trésor.

¿ l'extérieur du bureau de Ryan, ses gardes du corps consultèrent également l'agenda de la journée, mais leur exemplaire incluait une liste émise par l'ordinateur central des informations criminelles, pour s'assurer qu'aucun ancien condamné n'était admis au saint des saints des ...tats-Unis d'Amérique.

17 La frappe de l'or

SCOTT Adler était considéré comme trop jeune et trop inexpérimenté pour le poste, mais ce jugement venait de prétendus serveurs de l...tat qui avaient laborieusement manigancé leur ascension presque jusqu'au sommet, quand Adler avait fait toute sa carrière comme fonctionnaire au Département d'...tat depuis sa sortie de l'université Tufts, vingt-six ans plus tôt, son diplôme de droit et de sciences politiques en poche. Ceux qui l'avaient vu à la t,che pouvaient témoigner qu'il avait de l'astuce. Ceux qui jouaient aux cartes avec lui (Adler adorait faire un poker avant une rencontre ou une négociation

importante) trouvaient qu'il avait une veine de cocu.

Son bureau au sixième étage du Département d'...tat était vaste et confortable. Derrière lui, il y avait une crédence garnie des photos encadrées traditionnelles : épouse, enfants, parents. Il tombait la veste pour travailler, sinon il se sentait engoncé. Ce qui avait le don d'irriter certains bureaucrates coincés du ministère qui jugeaient cela des plus déplacé. Il la remettait bien entendu pour recevoir des dignitaires étrangers mais il estimait que les réunions de service ne méritaient pas un tel inconfort.

Ce n'était pas un problème pour George Winston qui jeta son pardessus sur une chaise en entrant. Comme lui, Scott Adler était un bosseur, et c'étaient les gens avec qui Winston se sentait le plus à l'aise. C'était peut-être un connard de fonctionnaire, mais ce fils de pute avait le sens du travail, et on ne pouvait pas en dire autant de pas mal de ses collègues. Il faisait de son mieux

298

pour nettoyer le service de ses parasites mais ce n'était pas une t,che facile, et les règles de la fonction publique transformaient en course d'obstacles le licenciement des éléments non productifs.

" T'as lu le document sur la Chine ? demanda Adler, dès que le plateau du déjeuner fut sur la table.

- Ouais, vieux. Merde, c'est un sacré truc, reconnu Trader.

- Bienvenue au club. Les infos que nous récupère le renseignement peuvent être bougrement intéressantes. " Le Département d'...tat avait son propre service d'espionnage, baptisé Intelligence and Research, I&R, qui, sans faire double emploi avec la CIA et les autres services, arrivait parfois à

extraire lui aussi de petits diamants bruts du borbier de la diplomatie. "

Alors, qu'est-ce que tu penses de nos petits frères jaunes ? "

Winston réussit à ne pas grogner. " Mec, je crois bien que j'arriverai plus à digérer leur putain de bouffe.

- En comparaison, nos pires requins de l'industrie ressemblent à mère Teresa. Ce sont des connards dépourvus de tout sens moral, George, point final. " Winston sentit aussitôt grandir son affection pour Adler.

Un type tenant ce discours avait de réelles possibilités. C'était désormais son tour, en contrepartie, de se montrer froidement professionnel.

" Alors, ils sont poussés par l'idéologie ?

- Totalement - enfin, avec peut-être une touche de corruption, mais n'oublie pas, ils se figurent que leur roublardise politique leur donne le droit de mener grand train, et donc pour eux, il n'y a pas de corruption.

Ils se contentent simplement de collecter le tribut des paysans et, là-bas,

"paysan" reste un mot toujours fort usité.

- En d'autres termes, nous avons en face de nous des nobles féodaux ?
"

Le secrétaire d'...tat opina. " Fondamentalement, oui. Ils ont un sens aigu de leur droit. Ils ne sont pas accoutumés à s'entendre dire non : résultat, ils ne savent pas toujours quoi faire face à des gens comme moi. C'est pour cela que nous sommes souvent désavantagés lors des négociations, tout du moins quand on veut durcir le jeu. Ce n'est pas souvent le cas mais l'an dernier, après l'attentat contre l'Airbus, c'est ce que j'ai fait, et l'on a

299

enchaîné sur la reconnaissance officielle de la République de Chine. Cela a eu pour effet de les faire sortir de leurs gonds, même si le gouvernement de Taipei n'a pas officiellement déclaré l'indépendance du pays.

- quoi ? " quelque part, ce " détail " avait échappé à son collègue.

" Ouais, les TaÔwanais savent la jouer fine. Ils ont toujours pris garde à

ne pas braquer le continent. Même s'ils ont ouvert des ambassades partout dans le monde, ils n'ont jamais réellement proclamé leur indépendance : les Chinois de Pékin deviendraient fous. Peut-être que les gars de Taipei jugent que ce serait un manque de courtoisie, je ne sais pas. Dans le même temps, nous avons avec eux un accord que Pékin n'ignore pas. Si quelqu'un cherche des noises à Taiwan, la 7e

Flotte viendra voir ce qui se passe et nous interdirons toujours toute menace militaire directe contre le gouvernement de la République de Chine. La Chine communiste n'a pas une marine capable de les inquiéter tant que ça, de sorte que jusqu'ici, les échanges se sont limités à des noms d'oiseaux...

- Ouais, eh bien, j'ai pris le petit déjeuner avec Jack ce matin, et on a discuté des pourparlers commerciaux.

- Et Jack a envie de durcir le jeu ? " demanda le secrétaire d'...tat. Ce n'était pas vraiment une surprise. Ryan avait toujours préféré jouer franc-jeu mais c'était un luxe qu'on pouvait rarement se permettre dans les relations internationales.

" T'as tout compris ", confirma Winston tout en mastiquant son sandwich. Un avantage des gars d'origine modeste comme Adler, c'est qu'ils savent ce qu'est un vrai repas. Il en avait pardessus la tête des chichis de la gastronomie à la française. Pour lui, le déjeuner, c'était un bon bout de barbaque avec du pain autour. La cuisine française c'était parfait, mais pour le dîner, pas pour midi.

" Durcir, jusqu'à quel point ?

- Jusqu'à ce qu'on ait ce qu'on veut. Il faut qu'on les habitue à l'idée qu'ils ont besoin de nous bien plus que nous d'eux.

- Vaste projet, George. Et s'ils ne veulent pas écouter ?

- On le leur fera entrer dans la tête de force. Scott, t'as lu le même document que moi ?

300

- Ouais, confirma son ami et collègue.

- Les gars qu'ils privent de leur boulot sont nos concitoyens.

- Je sais. Mais tu dois te souvenir aussi qu'on ne peut pas imposer sa conduite à un ...tat souverain. Ce n'est pas ainsi que marche le monde.

- OK, pas de problème, mais on peut quand même leur dire qu'ils n'ont pas non plus à nous imposer leurs pratiques commerciales.

- George, l'Amérique n'a pas toujours eu une attitude aussi stricte.

- Peut-être, mais depuis, on a voté la LRCE...

- Ouais, je n'ai pas oublié. Et aussi que ça nous a conduits à une guerre ouverte¹.

- qu'on a gagnée, n'oublie pas. Peut-être que d'autres n'auront pas oublié

la leçon non plus. Scott, nous avons un énorme déficit commercial avec la Chine. Le président dit qu'il faut que ça cesse. Il se trouve que je suis d'accord. Si nous pouvons leur acheter des biens, alors ils ont intérêt à

venir acheter chez nous, sinon on ira chercher ailleurs nos baguettes et nos ours en peluche.

- Il y a des emplois en jeu, avertit Adler. Ils savent jouer cette carte.

qu'ils annulent des contrats et décident de ne plus nous acheter certains produits, et chez nous aussi, des gens perdront leur emploi.

- Idem, si on réussit à leur vendre plus d'articles, nos usines devront embaucher pour les fabriquer. Il faut savoir jouer gagnant, Scott, conseilla Winston.

- Certes, mais ce n'est pas un match de base-bail avec des règles et des garde-fous. Ce serait plutôt comme une régate dans le brouillard. On ne voit pas toujours l'adversaire et on ne repère presque jamais la ligne d'arrivée.

- Dans ce cas, je peux toujours t'acheter un radar. qu'est-ce que tu dirais que je te refille un de mes gars pour y voir plus clair?

- qui ça ?

1. Loi de réforme du commerce extérieur. Cf. Dette d'honneur, op. cit 301

- Mark Gant. C'est mon as de l'informatique. Il touche vraiment sa bille pour aborder les questions d'un point de vue technique, monétaire. "

Adler réfléchit à la proposition. Le Département d'...tat avait toujours été

défaillant de ce côté-là. Le monde des affaires, ce n'était pas vraiment dans la culture maison et l'apprendre dans les livres, ce n'était pas la même chose que de s'y frotter dans le monde réel, un fait que trop de "

professionnels " de la diplomatie ne savaient pas toujours apprécier à sa juste mesure.

" OK, envoie-le-nous. Bien, jusqu'où est-on censé durcir le jeu?

- Ma foi, j'imagine qu'il faudra que t'en discutes avec Jack, mais d'après ce qu'il m'a dit ce matin, on veut tout remettre à plat. "

Plus facile à dire qu'à faire. Adler avait de l'affection et de l'admiration pour le président Ryan, mais il ne se cachait pas que Swordsman n'était pas un modèle de patience ; or, dans la diplomatie, la patience était fondamentale. C'était même l'essentiel. " OK, dit-il après un instant de réflexion. Je lui en parlerai avant de lancer des directives à mes collaborateurs. «a pourrait devenir méchant. Les Chinois sont pas des rigolos.

- La vie n'est pas un cadeau, Scott ", nota Winston. Sourire d'Adler.

" ¿ qui le dis-tu... Bon, on va voir ce qu'en pense Jack. ¿ part ça, comment se portent les marchés ?

- Ils se tiennent toujours bien. Le ratio prix/revenus est encore un peu excessif mais l'ensemble des profits est en hausse, l'inflation est maîtrisée et les investisseurs restent confiants. Le président de la Réserve fédérale tient bien la politique monétaire. On va obtenir les modifications qu'on voulait sur le code des impôts. Bref, ça n'annonce plutôt pas mal. Il est toujours plus facile de gouverner le navire quand la mer est calme, vois-tu... "

Adler grimaça. " Ouais, faudra que j'essaie, un de ces quatre. " Mais il avait reçu l'ordre de déclencher un typhon. «a risquait de s'annoncer intéressant.

3q2

" Alors, quel est le niveau de préparation ? demanda le général Diggs à l'ensemble de ses officiers.

- «a pourrait être mieux, admit le colonel qui commandait la 1re brigade motorisée. Ces derniers temps, on manque de crédits pour l'entraînement des troupes. On a le matériel, on a les hommes, et on passe beaucoup de temps sur simulateurs, mais ce n'est pas la même chose que d'aller froter nos chenilles sur le terrain. " Le général ne put que hocher la tête en signe d'assentiment.

" C'est le même problème pour moi, mon général ", dit le lieutenant-colonel Angelo Giusti qui commandait le 1er escadron du 4e régiment de cavalerie motorisée. Surnommé le " quartier de Cheval " à cause de sa désignation 1er/4e, c'était une unité de reconnaissance dont le chef rendait compte directement au général de la 1re DB sans passer par le colonel commandant le régiment. " Je ne peux pas sortir mes hommes et il n'est pas évident de s'entraîner à la reconnaissance entre les quatre murs d'une Kaserne. Les paysans du coin se mettent à r,ler dès qu'on piétine leurs champs ; résultat, on doit faire semblant de pratiquer des reconnaissances en se cantonnant aux routes goudronnées. Eh bien, mon général, ça le fait pas, et ça me tracasse. "

Il était indéniable que traverser un champ de maÔs avec des blindés n'était pas idéal pour le maÔs, et même si chaque convoi de l'armée américaine était suivi d'un Hummer dont les passagers avaient sur eux un gros chéquier pour payer les dég,ts, les Allemands étaient gens ordonnés, et les dollars yankees ne compensaient pas toujours ce désordre soudain dans les cultures.

La t,che était autrement plus facile quand l'Armée rouge campait juste de l'autre côté de la clôture, prête à semer la mort et la destruction en Allemagne de l'Ouest. Mais l'Allemagne était désormais un pays souverain et réunifié, et les Russes se retrouvaient confinés de l'autre côté de la frontière polonaise et bien moins menaçants que jadis. Il y avait bien quelques camps o' de grandes formations pouvaient manœuvrer mais leur liste d'attente était aussi remplie qu'un carnet de bal, de sorte que le quartier de Cheval devait passer lui aussi l'essentiel de son temps en simulation.

303

" OK, fit Diggs. La bonne nouvelle, c'est qu'on va enfin bénéficier du nouveau budget fédéral. Les fonds alloués à l'entraînement augmentent, et on va pouvoir commencer à les utiliser dans douze jours. Colonel Masterman, avez-vous une idée pour les employer ? "

- Eh bien, mon général, je pense pouvoir concocter quelque chose. Est-ce qu'on peut faire comme si on était toujours en 1983 ? " Au plus fort de la guerre froide, la 7e armée était préparée comme aucune autre formation dans l'Histoire, ce dont elle devait finalement apporter la preuve en Irak plutôt qu'en Allemagne, mais avec des résultats spectaculaires. 1983 avait été l'année o' l'accroissement du budget avait eu son premier effet sur le terrain, ce que n'avaient pas manqué de relever les espions du KGB et du GRU qui avaient toujours cru jusque-là que l'Armée rouge avait une chance de vaincre l'OTAN. Dès

1984, même les plus optimistes des stratèges russes renoncèrent à tout jamais à cette illusion. Si les Américains parvenaient à

rétablir ce rythme d'entraînement, tous les officiers réunis savaient qu'il y aurait des heureux dans les rangs, parce que même si l'entraînement était dur, c'était pour ça que les hommes s'étaient engagés. Un soldat sur le terrain est en général un soldat heureux.

" Colonel Masterman, la réponse est oui. Mais revenons-en à la question initiale. quel est le niveau de préparation ?

- Aux alentours de quatre-vingt-cinq pour cent, estima le commandant de la 2e brigade. Sans doute quatre-vingt-dix et quelques pour l'artillerie...

- Merci, colonel, et je partage votre estimation, intervint le colonel qui commandait l'artillerie de la division.

- Mais nous savons tous ici que les canonniers ont la vie facile, ajouta le chef de la 2e brigade, en guise de pique.

- L'aviation ? s'enquit Diggs.

- Mon général, d'ici trois semaines, mes hommes seront totalement opérationnels. On a la chance de ne piétiner le maÔs de personne quand on s'entraîne. Ma seule objection est qu'il leur est un peu trop facile de localiser des chars au sol quand ils doivent rester collés à l'asphalte, et que des conditions d'exercice un peu plus réalistes ne leur feraient pas de mal. Mais, mon général, mes aviateurs sont prêts à affronter n'importe qui ;

3q4

surtout mes pilotes d'Apache. " Les pilotes des " serpents " avaient la réputation de se nourrir de viande crue et de bébés vivants. Les problèmes qu'ils avaient connus en Yougoslavie quelques années plus tôt avaient inquiété pas mal de monde et, depuis, l'aviation s'était empressée de procéder à un grand nettoyage.

" OK, donc, vous êtes plutôt tous en bonne forme et vous ne verrez pas d'inconvénient à être un peu plus aff'tés, hmm ? " lança Diggs, et il obtint le concert d'assentiment qu'il escomptait. Dans l'avion qui traversait la mare aux canards, il avait eu le temps d'éplucher la bio de tous ses officiers supérieurs. Dans le lot, il n'y avait quasiment rien à jeter. L'armée de terre avait moins de problèmes que les autres armes

pour conserver ses bons éléments. Les compagnies aériennes ne cherchaient pas à

débaucher les chefs de tanks de la 1re DB, alors qu'elles continuaient à

vouloir piquer des pilotes de chasse à l'Air Force, et si la police lorgnait sur les fantassins expérimentés, sa division n'en avait qu'environ quinze cents, ce qui était du reste une des faiblesses structurelles des divisions blindées : pas assez d'hommes armés de fusils et de baïonnettes.

Une division de chars américaine était parfaitement organisée pour s'emparer du terrain (et immoler tous ceux susceptibles de se trouver sur la parcelle convoitée), mais elle n'était pas aussi bien équipée pour le tenir. L'armée américaine n'avait jamais été une armée de conquête. Son truc avait toujours été la libération, avec pour corollaire l'espoir que les autochtones lui donneraient un coup de main ou à tout le moins lui témoigneraient de la gratitude plutôt que de l'hostilité. L'idée imprégnait tellement l'histoire militaire américaine que ses officiers n'envisageaient quasiment jamais d'autres hypothèses. Le Vietnam était désormais trop loin.

Diggs était trop jeune pour avoir connu ce conflit, et même si on lui avait fait sentir combien il pouvait s'en estimer heureux, il n'y pensait presque jamais. Le Vietnam n'avait pas été sa guerre, et il ne s'intéressait pas franchement aux tribulations que pouvait connaître l'infanterie légère en pleine jungle. Son truc à lui, c'était la cavalerie, et son idée du combat, c'étaient des chars et des obusiers évoluant en terrain découvert.

" OK, messieurs. Je veux vous voir chacun en tête à tête au 305

cours des prochains jours. Ensuite, je veux passer en revue vos équipements. Vous aurez l'occasion de constater que je ne suis pas un mauvais bougre (ce qui voulait dire qu'il n'avait pas une grande gueule contrairement à pas mal de généraux ; il exigeait l'excellence, comme les autres, mais il ne pensait pas que démolir un soldat en public était le meilleur moyen d'y parvenir) et je sais que vous êtes tous des gars bien.

D'ici six mois, voire moins, je veux que cette division soit prête à traiter tout ce qui pourrait se présenter. Absolument tout, j'insiste. "

quoi donc, par exemple ? s'interrogea Masterman. Les Allemands ? «a risquait de ne pas être évident de motiver les troupes, vu l'absence

totale de menace crédible, mais le plaisir sans mélange du métier des armes n'était pas si différent de celui qu'on éprouvait sur un terrain de foot.

Le mec normal avait tendance à s'éclater dans la boue en manipulant ses gros jouets, et au bout d'un moment, il finissait par se demander à quoi ça pouvait ressembler pour de vrai. Il y avait un pourcentage des troupes des 10e et 11e régiments de cavalerie qui avait combattu l'année précédente en Arabie Saoudite, et comme tous les soldats, ils racontaient leurs histoires. qui pour la plupart n'avaient rien de sinistre. C'était le plus souvent l'occasion de disserter sur l'incroyable similitude avec les exercices et de qualifier les ennemis d'alors de " pauvres bougres en haillons " qui n'avaient en définitive pas mérité un adversaire de leur carrure. Mais cela ne faisait que les pousser à fanfaronner un peu plus.

Une guerre victorieuse ne laisse en général que de bons souvenirs, surtout si l'engagement a été bref. On trinquait, on évoquait avec tristesse et respect le nom des camarades disparus, mais globalement, l'expérience n'avait pas été si mauvaise pour les soldats qui y avaient participé.

Ce n'était pas qu'ils avaient envie de se battre mais plutôt qu'ils se sentaient souvent comme des joueurs qui s'entraînent dur mais n'ont jamais l'occasion d'être sélectionnés. Intellectuellement, ils savaient que le combat était un jeu avec la mort, pas un match de foot, mais pour la plupart, cela restait une notion théorique. Les chefs de char tiraient leurs obus d'exercice et si la cible était en acier, ils avaient la satisfaction de voir des étincelles jaillir sous l'impact, mais ce n'était pas la même chose que

306

de voir une tourelle jaillir au-dessus d'une colonne de flammes et de fumée... et de savoir que les vies de trois ou quatre types venaient d'être soufflées aussi facilement que bougies sur un g,teau d'anniversaire. Les anciens de la seconde guerre du Golfe évoquaient parfois la drôle d'impression que ça faisait de constater les dég,ts, en général par des expressions du genre : " Putain, c'était vraiment pas beau à voir, mec ", mais ça n'allait pas plus loin. Pour des soldats, tuer n'était pas vraiment du meurtre, une fois qu'on avait repris ses distances : ils avaient été

l'ennemi, les deux camps s'étaient livrés au jeu avec la mort sur le même terrain, l'un avait gagné et l'autre perdu, et si l'on ne voulait pas

courir ce risque, on n'avait qu'à pas endosser l'uniforme, point. Ou : "

Entraîne-toi mieux, connard, parce que là-bas, ça rigole pas. " Et c'était l'autre raison pour laquelle les soldats aimaient l'exercice. Pas seulement parce que c'était un rude boulot aussi intéressant que distrayant. Mais parce que c'était leur assurance-vie si jamais la partie commençait pour de bon : comme les joueurs, les soldats aimaient avoir tous les atouts dans leur main.

Diggs leva la séance mais fit signe au colonel Masterman de rester. " Eh bien, Duke ?

- J'ai fait ma petite enquête. Ce que j'ai vu est de bon augure, mon général. Giusti en particulier est un tout bon, et il est toujours pressé d'aller s'entraîner. J'aime ça.

- Moi aussi, s'empessa de confirmer Diggs. quoi d'autre ?

- Comme il a été dit, l'artillerie est en excellente condition, et vos brigades de manœuvre se débrouillent plutôt bien, vu leur manque d'exercice sur le terrain. Ils ne devraient pas recourir autant à la sim, mais ils l'exploitent bien. Ils sont dans les vingt pour cent sous notre niveau opérationnel avec le 10e de cavalerie quand on jouait dans le Neguev avec les Israéliens, ce qui n'est pas mal du tout. Mon général, vous me donnez trois ou quatre mois d'entraînement sur le terrain et je vous promets qu'ils seront prêts à conquérir le monde.

- Ma foi, Duke, je vous signe le chèque la semaine prochaine. Vos plans sont prêts ?

- Après-demain. Je tais quelques virées en hélico pour repé-

rer le terrain qu'on peut ou non utiliser. Paraît qu'il y a une brigade allemande qui a hâte de jouer les agresseurs contre nous.

- Ils sont bons ?

- C'est ce qu'ils prétendent. Faudra voir, j'imagine. Je recommande de leur envoyer d'abord notre 2e brigade. Elle est un peu plus affûtée que les deux autres. Le colonel Lisle est un gars comme on les aime.

- Son bagage a l'air effectivement excellent. Il doit décrocher son étoile à la prochaine promotion.

- Ce n'est que justice ", reconnut Masterman Et la mienne, alors ? Mais il ne pouvait pas le demander tout de go. Il s'estimait bien placé, lui aussi, mais on ne pouvait jamais dire. Enfin, il était au moins sous les ordres d'un autre officier de cavalerie.

" OK, vous me montrerez vos plans pour le prochain épisode des aventures de la 2e brigade aux champs... demain ?

- Affirmatif, mon général ! " Et Masterman redressa la tête, salua et sortit d'un pas décidé.

" Dur jusqu'à quel point ? demanda Cliff Rutledge.

- Eh bien, répondit Adler, je viens d'avoir le président au téléphone et il dit qu'il veut ce qu'il veut et que notre boulot est de l'obtenir.

- C'est une erreur, Scott, avertit son chef de cabinet.

- Erreur ou pas, on bosse pour le président.

- J'entends bien, mais Pékin a réussi à ne pas nous voler dans les plumes après cette histoire avec Taiwan. Le moment est peut-être mal choisi pour leur mettre la pression.

- ¿ l'instant même où nous discutons, des emplois disparaissent en Amérique à cause de leur politique commerciale, fit remarquer Adler. quand est-ce qu'on estimera que trop c'est trop ?

- J'imagine que c'est à Ryan d'en décider, non ?

- C'est ce que dit la Constitution.

- Et vous voulez que je les rencontre, c'est ça ? " Le ministre acquiesça.

" Correct. Dans quatre jours. Mettez noir sur blanc votre position et passez-la-moi avant qu'on la leur expose, mais je veux qu'ils sachent qu'on ne plaisante pas.

Le déficit commercial doit diminuer, et vite. Ils ne peuvent pas continuer à nous tondre et aller ensuite claquer le fric ailleurs.

- Mais ils ne peuvent pas nous acheter de matériel militaire, observa Rutledge.

- Et d'abord, qu'est-ce qu'ils peuvent bien vouloir en faire ? demanda Scott Adler, pour la forme. quels ennemis ont-ils ?

- Ils vont nous dire que leur sécurité extérieure est leur affaire.

- Et nous leur répondrons que notre sécurité économique est notre affaire et qu'ils ne nous aident pas vraiment. "

En bref, il allait s'agir de faire observer aux Chinois qu'ils donnaient l'impression de fourbir leurs armes en vue d'une guerre - mais contre qui, et est-ce que cela pourrait servir les intérêts de la planète ? leur demanderait Rutledge avec un sang-froid étudié.

Rutledge se leva. " OK. J'ai de quoi défendre notre position. Je ne peux pas dire que ça m'enthousiasme, mais enfin je suppose que ce n'est pas ce qu'on me demande, hein ?

- Egalement correct. " Adler ne portait pas vraiment Rutledge dans son cour. Son itinéraire et son passé relevaient plus de la politique politicienne que du mérite. Il avait été un peu trop proche de l'ancien vice-président Kealty, par exemple, mais une fois l'incident aplani, il avait su retourner sa veste avec une promptitude admirable. Il n'aurait sans doute pas de nouvelle promotion. Il était allé aussi loin qu'on pouvait sans avoir de réels liens politiques - prof à l'...cole Kennedy de Harvard o ́ l'on vous enseignait à devenir commentateur aux infos du soir sur PBS! en attendant d'être remarqué par un jeune politicien ambitieux.

Mais c'était un pur coup de veine. Rutledge était allé plus loin que pouvait le justifier son seul mérite, mais cela s'accompagnait d'un salaire confortable et d'un grand prestige dans les soirées à Washington o ́ il était sur la plupart des listes d'invités de marque. Cela signifiait que lorsqu'il quitterait la fonction publique, il pourrait multiplier par dix ses revenus en se faisant embaucher par un cabinet de consultants. Adler savait qu'il pourrait l'imiter mais il n'en ferait probablement rien. Il 1. PublicBroadcast Service : chaîne de télévision publique (N.d.T.).

prendrait sans doute la direction de l'...cole Fletcher à Tufts pour essayer de transmettre son expérience aux jeunes générations de futurs diplomates.

Il était encore trop jeune pour envisager la retraite, même s'il n'y avait guère d'avenir pour un exsecrétaire d'...tat, et l'université, ce n'était pas si mal. Et puis, il pourrait toujours faire du conseil de temps en temps, publier des chroniques dans les journaux, o' il jouerait le rôle du vieil homme d'...tat plein de sagesse.

" Bon, eh bien, je vais m'y remettre. " Et Rutledge ressortit et tourna à gauche pour rejoindre son bureau du sixième.

Et voilà, comme sur des roulettes..., se dit le chef de cabinet, même si ça ne roulait pas dans la bonne direction. Ce Ryan ne correspondait pas à

l'idée qu'il se faisait d'un président. Ryan pensait que les relations internationales se ramenaient à braquer un flingue sur la tempe des gens et à leur lancer des ultimatums au lieu d'essayer de les raisonner. La méthode de Rutledge prenait plus de temps mais elle était bien plus s're. Il fallait pratiquer le donnant-donnant. Bon, d'accord, il ne restait plus grand-chose à donner aux communistes chinois, sinon peut-être renoncer à la reconnaissance diplomatique de Taiwan. Il n'était pas difficile d'en comprendre la raison mais cela restait malgré tout une erreur. Cela avait mécontenté la Chine et on ne pouvait pas se permettre de laisser des "

principes " imbéciles intervenir dans les réalités internationales. La diplomatie (comme du reste la politique, autre domaine o' Ryan avait des carences flagrantes) était une question de réalisme. Il y avait un milliard de Chinois en République populaire, et il fallait respecter cette donnée.

Certes, Taiwan avait un gouvernement démocratiquement élu et tout le bataclan, mais elle restait malgré tout une province dissidente de la Chine, ce qui en faisait une affaire intérieure. Leur guerre civile était une histoire de plus de cinquante ans, mais l'Asie était un continent o'

l'on envisageait les choses sur le long terme.

Hmm, se dit-il en s'asseyant à son bureau. On veut ce qu'on veut et on va obtenir ce qu'on veut... Rutledge prit un bloc et se carra dans son siège pour prendre quelques notes. C'était peut-être la mauvaise politique.

C'était peut-être une politique idiote. C'était peut-être une politique qu'il désapprouvait. Mais

31q

c'était la politique et s'il voulait en monter les échelons - à vrai dire, glisser vers un autre bureau situé au même étage - il devait la présenter comme son credo personnel. Il se retrouvait un peu dans la situation d'un avocat. Eux aussi doivent défendre des causes perdues, non ? «a n'en fait pas pour autant des mercenaires. «a en fait des professionnels, or il était un professionnel.

Et de toute façon, on ne le prendrait jamais. On pouvait dire ce qu'on voulait d'Ed Kealty, jamais il n'irait raconter comment Rutledge avait tout fait pour l'aider à briguer la magistrature suprême. Il s'était peut-être montré fourbe vis-à-vis du président en titre, mais il était resté loyal envers son propre clan, comme devait l'être un homme politique. Et ce Ryan avait beau être futé, il ne s'était jamais douté de rien.

Et voilà, monsieur le président. Vous vous croyez peut-être malin, mais vous avez quand même besoin de moi pour formuler votre politique à votre place. Et toc.

" C'est un changement agréable, camarade ministre ", observa Bondarenko en entrant. Golovko l'invita à s'asseoir et lui servit un petit verre de vodka, le carburant des réunions d'affaires ici. Le général de corps d'armée but la gorgée de rigueur et remercia son hôte. Il passait en général après le travail, mais cette fois, la convocation avait été

officielle, et juste après le déjeuner. Cela aurait pu l'inquiéter -

naguère, ce genre d'invitation au siège du KGB aurait entraîné un rapide passage par les toilettes - mais c'était compter sans ses relations cordiales avec le chef de l'espionnage russe.

" Eh bien, Gennady losifovitch, j'ai parlé de vous et de vos idées avec le président Grushavoy. Cela fait longtemps que vous arborez vos trois étoiles. Nous avons estimé d'un commun accord qu'il était temps de vous en attribuer une quatrième, avec une nouvelle affectation.

- Vraiment ? " Sans être surpris, Bondarenko devint aussitôt méfiant. Il n'était pas toujours agréable de savoir sa carrière aux mains des autres, même si on les aimait bien.

" Oui. ¿ partir de lundi prochain, vous serez le général d'ar-311

mée Bondarenko, avant d'aller prendre le commandement en chef du district militaire d'Extrême-Orient. "

La nouvelle entraîna un brusque haussement de sourcils. C'était la récompense d'un rêve qu'il nourrissait depuis un certain temps. " Oh ! Et puis-je demander pourquoi là-bas ?

- Il se trouve que je partage vos inquiétudes concernant nos amis jaunes.

J'ai reçu des rapports du GRU me signalant une multiplication des manœuvres de l'armée chinoise et, pour ne rien vous cacher, les informations émanant de Pékin ne sont pas celles que nous aimerions entendre. En conséquence, Eduard Petrovitch et moi estimons que nos défenses orientales exigent d'être renforcées. Telle sera votre t,che, Gennady. Acquittez-vous-en bien et vous aurez peut-être droit à d'autres bonnes surprises. "

Et cela ne pouvait dire qu'une seule chose, songea le général, tout en conservant un masque de flegme admirable. Au-delà des quatre étoiles de général d'armée, il ne restait que la grande étoile unique de maréchal, le point culminant de la carrière d'un soldat russe. Après cela, il n'y avait que commandant en chef de l'armée, ministre de la Défense, ou la retraite pour écrire ses Mémoires.

" Il y a certains éléments que j'aimerais emmener avec moi, des colonels de mon état-major, nota le général, songeur.

- C'est bien s'r votre prérogative. Dites-moi, qu'envisagez-vous de faire, là-bas ?

- Vous tenez absolument à le savoir ? " Large sourire de Golovko. "Je vois, Gennady, vous voulez reconstituer l'armée russe à votre image.

- Pas à mon image, camarade ministre. Une image victorieuse, celle que nous avons en 1945. Il en est qu'on aimerait maculer, d'autres auxquelles on n'ose pas toucher. Laquelle selon vous a ma préférence ?

- Combien cela co°tera ?

- SergueÔ NikolaÔevitch, je ne suis ni économiste ni comptable, mais je peux vous dire que le prix à payer pour le faire sera sans commune mesure avec celui à payer si l'on s'en abstient. " Et dorénavant, songea Bondarenko, il allait avoir un plus large accès aux informations

aurait mieux valu que la Russie consacre les mêmes ressources que l'URSS de naguère à ce que les Américains baptisaient pudiquement les " moyens techniques nationaux ", à savoir les satellites de reconnaissance militaire. Mais il ferait avec ce qui existait, et peut-être qu'il pourrait toujours convaincre l'armée de l'air de procéder à quelques vols spéciaux...

" J'en parlerai au président Grushavoy. " Bien qu'il n'y eût pas grand-chose à espérer : les caisses restaient désespérément vides, même si la situation pouvait changer d'ici quelques années.

" Ces nouvelles découvertes minières en Sibérie vont-elles nous permettre de dépenser un peu plus ?

- Oui, mais pas avant plusieurs années, indiqua Golovko. Patience, Gennady.

"

Le général termina sa vodka. " Je peux être patient, mais les Chinois... ?

"

Golovko dut admettre que l'inquiétude de son visiteur était fondée. "

Certes, ils ont multiplié récemment les manœuvres militaires. " Ce qui naguère encore était une source de préoccupation était devenu à force une sorte de routine qui, pour Golovko et bien d'autres, avait tendance à se noyer dans le bruit de fond quotidien. " Mais il n'y a aucune raison diplomatique de s'inquiéter. Les relations entre nos deux pays restent cordiales.

- Camarade ministre, je ne suis pas un diplomate, je ne suis pas non plus un espion, mais en revanche, j'ai étudié l'histoire. Je crois me souvenir que les relations entre l'Union soviétique et l'Allemagne nazie étaient cordiales jusqu'au 23 juin 1941. Les dirigeants allemands laissaient passer les trains soviétiques en direction de l'ouest, avec leur chargement de pétrole et de blé pour les fascistes. J'en conclus que ce discours diplomatique n'est pas toujours un indicateur fiable des intentions réelles d'une nation.

- C'est exact et c'est pourquoi nous avons un service de renseignements.

- Et je vous rappellerai de surcroît que la Chine populaire a déjà par le passé lorgné avec convoitise nos richesses minières de Sibérie. Une convoitise qui n'a pu que croître après nos

313

récentes découvertes. Nous ne les avons pas annoncées publiquement mais nous pouvons supposer que les Chinois ont des informateurs ici même à

Moscou, non ?

- C'est une éventualité qu'on ne peut écarter ", admit Golovko. Il se garda d'ajouter que ces informateurs étaient presque à coup s'r de fervents communistes nostalgiques, qui regrettaient la chute du système soviétique et voyaient peut-être dans la Chine un moyen de restaurer la vraie foi du marxisme-léninisme, même si c'était avec une touche de maoïsme. Les deux hommes avaient été en leur temps membres du parti communiste : Bondarenko parce que la promotion dans l'armée soviétique l'exigeait, Golovko parce qu'il n'aurait sinon jamais pu se voir confier un poste au KGB.

Tous deux avaient énoncé les paroles voulues, réussi à garder les yeux à

peu près ouverts durant les réunions du parti, l'un comme l'autre en reluquant les femmes dans l'assistance ou en rêvassant à des problèmes d'un intérêt plus immédiat. Mais il y en avait d'autres qui avaient écouté et réfléchi, qui avaient cru dur comme fer à ces balivernes politiques. Tant Golovko que Bondarenko étaient des pragmatiques, préoccupés surtout par une réalité qu'ils pouvaient toucher et sentir plutôt que par un modèle théorique appelé peut-être à disparaître un jour. Par chance pour eux, ils avaient trouvé leur voie dans des métiers plus soucieux de la réalité que de la théorie, où l'on tolérait plus facilement les hypothèses intellectuelles parce qu'on avait toujours besoin de visionnaires, même dans un pays qui se targuait de contrôler les visions de ses concitoyens. "

Mais vous disposerez de tous les moyens nécessaires pour agir au mieux de vos intérêts. "

Pas vraiment, songea le général. Il allait avoir... quoi ? six divisions motorisées, une division de blindés et un régiment d'artillerie, des

formations de l'armée régulière qui toutes étaient à soixante-dix pour cent de leur potentiel et sans grand entraînement. Sa première tâche, et pas la moindre, serait de transformer ces gamins en uniforme en vrais soldats de l'Armée rouge comme ceux qui avaient écrasé les Allemands à Koursk avant de fondre sur Berlin. Une prouesse, mais qui était mieux placé que lui pour l'accomplir ? Bondarenko avait en vue plusieurs

314

jeunes généraux prometteurs et peut-être arriverait-il à en débaucher un ; en revanche, dans sa tranche d'âge, le général Gennady Iosifovitch Bondarenko s'estimait le meilleur cerveau des forces armées de la nation.

Il allait en tout cas hériter d'un commandement pour le prouver sur le terrain. Il y avait toujours un risque d'échec mais il était de ceux qui voient une chance là où d'autres ne pressentent que le danger.

" Je présume que j'aurai les mains libres ? demanda-t-il après une ultime réflexion.

- Dans les limites du raisonnable, acquiesça Golovko. On préférerait que vous n'alliez pas nous déclencher une guerre.

- Je n'ai aucune envie d'aller jusqu'à Pékin. Je n'ai jamais apprécié leur cuisine ", répondit Bondarenko sur un ton léger. Et il faudrait qu'il ait de meilleurs soldats. Les capacités au combat du militaire russe n'avaient jamais fait de doute. Il lui fallait juste un bon entraînement, un bon équipement et de vrais chefs. Bondarenko s'estimait en mesure de répondre à

deux de ces exigences et il faudrait faire avec. Son esprit était déjà en Extrême-Orient pour y organiser son état-major : les gradés à conserver, ceux à remplacer, où les recruter. Il y aurait du rebut, des officiers de carrière qui se contentaient de remplir de la paperasse en attendant la retraite, comme si c'était la mission d'un officier d'activité. Ces hommes allaient voir leur carrière s'interrompre - enfin, il leur laisserait trente jours pour se ressaisir et comme il se connaissait, il ne doutait pas d'en amener certains à redécouvrir leur vocation. Ses plus grands espoirs reposaient sur les simples soldats, ces garçons qui faisaient honte à l'uniforme de leur pays parce qu'on ne leur avait pas vraiment expliqué

ce qu'il symbolisait et l'importance qu'il revêtait. Mais il comptait bien y remédier. C'étaient des soldats, les gardiens de la mère patrie, et ils

méritaient d'être fiers de leur t,che. Avec un entraînement convenable, d'ici neuf mois, ils porteraient déjà mieux cet uniforme, ils se tiendraient un peu plus droits, fanfaronneraient un peu plus en permission, comme tout soldat qui se respecte. Il leur montrerait l'exemple, il deviendrait leur père de substitution, alternant menaces et cajoleries pour amener cette nouvelle portée à l',ge adulte. Un objectif propre à combler n'importe quel homme, et dans ses fonctions de

315

commandant en chef des forces d'Extrême-Orient, qui sait s'il n'arriverait pas à devenir un nouveau modèle pour les forces armées de son pays ?

" Eh bien, Gennady losifovitch, que dois-je dire à Eduard Petrovitch ? "

demanda Golovko en se penchant pour resservir à son invité cette excellente Starka.

Bondarenko leva son verre vers son hôte. " Camarade ministre, veuillez, je vous prie, dire à notre président qu'il a un nouveau commandant en chef des forces d'Extrême-Orient. "

18 ...volutions

LA partie intéressante de la nouvelle affectation de Mancuso, c'est qu'il commandait désormais non seulement des forces aériennes, ce qui était somme toute logique, mais aussi des troupes au sol, ce qu'il avait plus de mal à

comprendre. Ce dernier contingent comprenait la 3e division d'infanterie de marine basée à Okinawa et la 25e division d'infanterie légère de l'armée de terre, postée dans la caserne de Schofield sur l'île d'Oahu. Mancuso n'avait jamais eu directement sous ses ordres plus de cent cinquante hommes, tous embarqués à bord de ce qui restait à ses yeux son premier et dernier authentique commandement, l'USS Dallas. Cent cinquante, c'était un bon chiffre : assez grand pour dépasser la plus vaste des familles, mais assez réduit pour qu'on puisse encore connaître chaque nom, chaque visage.

Rien de cela avec le commandement du Pacifique. Même élevé au carré, le chiffre de l'équipage du Dallas était encore bien inférieur aux effectifs qu'il pouvait désormais diriger depuis ce bureau.

Il avait suivi la formation Capstone. C'était un programme visant à

familiariser les nouveaux officiers d'état-major aux autres armes. Il avait fait des marches dans les bois avec des soldats de l'armée, rampé dans la boue avec des Marsouins et même assisté à un ravitaillement en vol assis sur le strapontin d'un cargo C-5B (un spectacle des plus insolites que cet accouplement dans les airs de deux baleines volantes filant à trois cents nouds), et joué avec la cavalerie à Fort Irwin, o' il s'était 317

essayé à la conduite et au tir avec des chars et des blindés. Mais voir tout ça, s'amuser avec les p'tits gars et maculer de boue son uniforme n'était pas vraiment la même chose que le combat réel. Il avait quelque vague idée des impressions visuelles, auditives ou olfactives que ça donnait. Il avait lu la confiance dans le regard de ceux qui portaient des uniformes d'une autre couleur et qui lui avaient répété peut-être cent fois que c'était du pareil au même. Le sergent qui commandait un char Abrams différait peu en esprit du torpilleur à bord d'une vedette d'attaque rapide et, par son assurance, un Béret vert n'était guère différent d'un pilote de chasse. Mais pour pouvoir commander tous ces hommes de manière efficace, il devait en savoir plus. Il aurait d'° avoir une " formation interarmes " un peu plus soutenue. Il se dit qu'il pourrait toujours prendre les meilleurs pilotes de chasse de l'armée de l'air et de l'aéronavale et que, malgré

tout, il leur faudrait des mois pour comprendre ce qu'il avait fait sur le Dallas. Merde, rien que leur enseigner l'importance de la sécurité d'un réacteur prendrait un an - à peu près ce qu'il lui avait fallu lui-même en son temps, et Mancuso n'avait pas à l'origine une formation sur " nue ", les b,timents nucléaires. Il avait appris sur le tas. Toutes les armes étaient différentes dans leur approche de la mission, et c'était parce que les missions étaient toutes aussi différentes par nature qu'un berger allemand l'est d'un pitbull.

Il devait pourtant les commander tous, et les commander efficacement, s'il ne voulait pas qu'un jour une Mme Smith reçoive chez elle un télégramme lui annonçant la disparition prématurée de son fils ou de son époux, par la faute d'un gradé. Enfin, songea l'amiral Bart Mancuso, c'était pour cela qu'il avait une aussi large panoplie d'officiers d'état-major, jusques et y compris un marin de surface pour lui décrire le rôle de chaque b,timent (pour Mancuso, tout b,timent de surface était une cible potentielle), un gars de l'aéronavale pour lui expliquer le rôle d'un porte-avions, un marine et des fantassins pour lui expliquer la vie dans la boue, et quelques laveurs de carreaux de l'armée de l'air pour lui décrire ce dont leurs zincs étaient capables. Tous lui proposaient leur avis qui, sitôt qu'il s'en était emparé, devenait son idée personnelle parce qu'il était au commandement et

que commander voulait dire être responsable de tout ce qui se passait dans le Pacifique ou aux alentours, y compris quand un premier maître faisait un commentaire égrillard sur les nichons que se trouvait posséder un autre premier maître - une innovation récente dans la marine, que Mancuso aurait pour sa part volontiers reportée d'une dizaine d'années encore... Dire qu'ils laissaient même les gonzzesses monter à bord des submersibles ; l'amiral ne regrettait nullement de n'avoir pas connu ce progrès. qu'est-ce que Mush Morton et sa meute de sous-marins de la Seconde Guerre mondiale en auraient pensé ?

Il s'estimait capable d'organiser des manœuvres navales, un de ces vastes exercices où la moitié de la 7e flotte était censée attaquer et détruire l'autre moitié d'icelle, avant de procéder à la simulation du débarquement d'un bataillon de marines. Les chasseurs de l'aéronavale devaient se coller avec ceux de l'armée de l'air et quand tout serait fini, les enregistrements informatiques désigneraient le vainqueur et le vaincu, on réglerait les paris dans les bars et certains l'auraient mauvaise parce que les rapports d'aptitude (et avec eux les carrières) pouvaient dépendre du résultat des simulations.

De tous les services, Mancuso estimait que les forces sous-marines étaient les mieux préparées et c'était bien naturel, puisque son affectation précédente avait été celle de COMSUBPAC, commandant de la flotte sous-marine du Pacifique, qu'il avait toujours impitoyablement cherché à

maintenir à niveau. En outre, le bref engagement auquel ils avaient participé deux ans plus tôt avait contribué à imprégner tous les équipages du sens de leur mission, au point que ceux des sous-marins lanceurs d'engin qui avaient réussi une traque d'anthologie contre un sub ennemi s'en vantaient encore lorsqu'ils étaient à terre. Ces bâtiments restaient en service comme auxiliaires de la force d'intervention rapide parce que Mancuso avait défendu son cas devant le patron de la marine, Dave Seaton, qui était son ami, et que Dave Seaton avait défendu son cas devant le Congrès pour obtenir une rallonge budgétaire, et que le Congrès s'était montré tout à fait docile. Surtout après que les deux derniers conflits eurent montré que les types en uniforme ne servaient pas qu'à ouvrir et fermer les portes aux élus. Par ailleurs, les

319

sous-marins de la classe Ohio étaient bien trop coûteux pour être désarmés et ils servaient essentiellement à remplir de précieuses missions océanographiques dans le Pacifique Nord, pour le plus grand

plaisir de ces amoureux des arbres (ou plutôt, en l'espèce, des baleines et des dauphins) qui avaient un peu trop d'influence politique aux yeux de ce guerrier en uniforme blanc.

Chaque jour commençait par un briefing matinal avec son état-major, réunion le plus souvent dirigée par le général de brigade Mike Lahr, son officier de renseignements. C'était une excellente disposition. Au matin du 7

décembre 1941, les ...tats-Unis avaient appris l'intérêt qu'il y avait à fournir à l'état-major les informations indispensables, si bien que ce CINCPAC, contrairement à son infortuné prédécesseur, l'amiral Husband E.

Kim-mel, avait amplement de quoi satisfaire sa curiosité.

" Salut, Mike, dit Mancuso tandis qu'un maître d'intendance lui servait son café matinal.

- Bonjour, amiral.

- Alors, quelles sont les nouvelles dans le Pacifique ?

- Eh bien, en gros titre, les Russes ont nommé un nouveau responsable à la tête de leur district militaire d'Extrême-Orient. Gennady Bondarenko. Sa dernière affectation était "responsable des opérations pour l'armée russe".

Son itinéraire est loin d'être inintéressant. Il a débuté dans les transmissions, pas dans les forces combattantes, mais il s'est malgré tout distingué en Afghanistan vers la fin du conflit. Il s'est vu décorer de l'ordre du Drapeau rouge et il est Héros de l'Union soviétique, les deux obtenus avec le grade de colonel. De là, son ascension a été rapide. De solides relations politiques. A collaboré étroitement avec un certain Golovko, ancien agent du KGB qui travaille toujours dans l'espionnage et connaissance personnelle du président, je veux dire du nôtre. Golovko est en fait l'éminence grise du président russe Grushavoy, une sorte de Premier ministre sans titre. Grushavoy prend son avis sur quantité de problèmes et il fait la liaison avec la Maison-Blanche sur toutes les affaires dites d'intérêt mutuel.

- Parfait. Donc les Russes ont l'oreille de Jack Ryan gr,ce à ce type.

C'est quel genre de bonhomme ?

- Très intelligent, très capable, d'après nos amis de Langley.

320

Mais revenons-en à Bondarenko. Son dossier souligne également qu'il est très intelligent et très capable, un candidat idéal pour une nouvelle promotion. De ce côté, la cervelle et le courage personnel sont de précieux atouts, chez eux comme chez nous.

- quel est l'état de préparation des forces qu'il commande ?

- Fort médiocre, amiral. Nous avons huit formations de la taille d'une division, six motorisées, une de blindés, une d'artillerie. Toutes semblent en première analyse fortement sous-équippées et elles ne passent guère de temps sur le terrain. Bondarenko va changer tout cela, s'il est fidèle à

lui-même.

- Vous pensez ?

- À son poste précédent, il a remué ciel et terre pour rendre plus stricts les critères d'entraînement - et quelque part, c'est aussi un intellectuel.

Il a publié l'an dernier un copieux essai sur les légions romaines, intitulé Les Soldats des Césars. On y retrouve entre autres cette fameuse citation de Flavius Josèphe : "Leurs exercices sont des batailles sans effusion de sang et leurs batailles des exercices sanglants." Toujours est-il qu'il s'agit d'un ouvrage historique nourri de références classiques, mais aux sous-entendus limpides : un plaidoyer pour une amélioration de l'entraînement de l'armée russe, et pour le recrutement de sous-officiers de carrière. Il s'est longuement consacré au commentaire de Vegetius sur la façon de former des centurions. L'armée soviétique n'avait pas vraiment de sergents au sens où nous l'entendons et Bondarenko fait partie de cette nouvelle génération d'officiers supérieurs qui disent que la nouvelle armée russe devrait réintroduire cette institution. Ce qui est de simple bon sens, estima Lahr.

- Donc, vous pensez qu'il va secouer ses hommes pour les remettre en condition. Et la marine ?

- Eh bien, ce n'est pas de son ressort. Il n'a la responsabilité que de l'aviation tactique et d'appui-sol, et des troupes terrestres, point final.

- Bon, faut dire que leur marine est tellement loin dans le trou des

chiottes qu'ils ne voient même plus le rouleau de Pq, observa l'amiral.

quoi d'autre ?

- Tout un tas de trucs politiques que vous pourrez potasser 321

tranquillement. Les Chinois restent toujours actifs sur le terrain. Ils procèdent en ce moment au sud du fleuve Amour à des manœuvres impliquant quatre divisions.

- Tant que ça ?

- Amiral, cela fait bientôt trois ans qu'ils appliquent ce régime intensif.

Rien de bien inquiétant mais ils ont consacré un gros budget à moderniser l'APL... Ces unités sont puissamment équipées en chars et canons motorisés.

Ils effectuent quantité d'exercices d'artillerie à tir réel. La zone est idéale pour ça : pas des masses de civils, un peu comme le Nevada, mais en moins plat. Au début, on les surveillait de près mais c'est devenu désormais une activité de routine.

- Ah ouais ? Et qu'en disent les Russes ? "

Lahr se tortilla sur sa chaise. "Amiral, c'est sans doute la raison qui a motivé la promotion de Bondarenko. Cela remonte à l'époque où les Russes s'entraînaient au combat. Les Chinois ont une large supériorité numérique sur le terrain mais personne n'envisage d'hostilités. La situation politique est plutôt calme en ce moment.

- Hon-hon, grogna le CINCPAC derrière son bureau. Et Taiwan ?

- Un regain d'activité près du détroit, mais il ne s'agit que de formations d'infanterie, pas la moindre trace d'exercice amphibie. Nous examinons tout ça de près, de concert avec nos amis de la République de Chine. "

Mancuso hocha la tête. Il avait un plein classeur de plans à envoyer à la 7e flotte ouest, et il y avait presque toujours un de ses navires de surface en " visite de courtoisie " sur l'île. Pour ses marins, la République de Chine était une escale idéale pour faire relâche, avec quantité de femmes dont les services donnaient lieu à d'importantes négociations commerciales. Et avoir quasiment en permanence au mouillage un bâtiment américain peint en gris était une excellente garantie contre les tirs de missile. Venir simplement érafler la coque

d'un b,timent de guerre américain était considéré comme un casus belli. Et personne n'imaginait les communistes chinois prêts à se lancer dans une telle aventure. Pour maintenir ce statu quo, Mancuso obligeait ses porte-avions à des exercices permanents, entraînant ses intercep-322

teurs et ses chasseurs comme au plus fort de la guerre froide. Il maintenait en outre toujours un sous-marin d'attaque rapide ou un sous-marin lanceur d'engin dans le détroit de Formose, un fait qui n'était ébruité que par des fuites épisodiques savamment orchestrées dans les médias. Ce n'était que très rarement qu'un sous-mersible faisait rel,che dans les ports de la région. Ils étaient plus efficaces quand on ne les voyait pas. Mais dans un autre classeur, il avait quantité de photos de b,timents chinois vus au périscope et un certain nombre de leurs coques prises directement d'en dessous, un exercice excellent pour éprouver les nerfs des pilotes de sous-marins.

Il leur demandait également à l'occasion de traquer les sous-marins chinois, comme il le faisait jadis avec le Dallas contre l'ancienne marine soviétique. Mais la t,che était bien plus aisée. Les générateurs nucléaires chinois étaient si bruyants que même les poissons les évitaient pour ne pas se bousiller les tympans, blaguaient les opérateurs sonar. La Chine populaire pouvait multiplier les gesticulations belliqueuses contre Taiwan, une confrontation réelle avec la 7e flotte aurait vite fait de tourner au carnage, et il espérait que Pékin le savait. Sinon, la découverte risquait d'être cuisante. Cependant les communistes avaient toujours des capacités amphibies des plus limitées et ne semblaient pas vouloir améliorer la situation.

" Bref, une journée de routine sur le théâtre des opérations ? demanda Mancuso comme la réunion touchait à sa fin.

- En gros, oui, confirma le général Lahr.

- quels éléments avons-nous assignés pour garder à l'œil nos amis chinois ?

- Pour l'essentiel, de la surveillance aérienne et satellitaire. Nous n'avons jamais eu beaucoup d'agents opérant en Chine populaire. Du moins pas à ma connaissance.

- Pourquoi donc ?

- Ma foi, pour faire vite, il ne serait pas évident, pour vous comme pour moi, de nous fondre dans leur société, et la dernière fois que j'ai vérifié, j'ai constaté que la majorité de nos citoyens d'origine asiatique

travaillaient pour des entreprises d'informatique.

323

- Bref, ils ne sont pas si nombreux dans la marine. Et dans l'armée de terre ?

- Même tableau, amiral. Ils sont nettement sous-représentés.

- Je me demande pourquoi.

- Amiral, je suis officier de renseignements, pas démographe, remarqua le général.

- Et j'imagine que c'est déjà bien assez difficile, Mike. OK, si vous avez quelque chose d'intéressant, faites-moi signe.

- Comptez sur moi, amiral. " Lahr se dirigea vers la porte, remplacé

aussitôt par son chef des opérations qui lui donnerait l'état détaillé de ses forces en place sur le théâtre des opérations en ce beau jour, ainsi que la liste des bâtiments et des avions qui étaient hors service et nécessitaient des réparations.

Elle n'était pas moins séduisante, même si l'amener ici s'était révélé

difficile. Tania Bogdanova ne s'était pas vraiment planquée, mais elle était restée inaccessible pendant plusieurs jours.

" Vous étiez occupée ? s'enquit Provalov.

- Da, un client spécial, dit-elle avec un hochement de tête. On a passé

quelque temps ensemble à Saint-Petersbourg. Je n'avais pas pris mon bip. Il déteste être dérangé ", expliqua-t-elle, sans trop manifester de remords.

Provalov aurait pu lui demander le coût de cette prestation de plusieurs jours, et elle lui aurait sans doute répondu, mais il décida qu'il n'avait pas vraiment besoin de le savoir. Elle demeurerait une vision, il ne lui manquait que les ailes pour devenir un ange. La condition bien sûr d'oublier les yeux et le cœur. Les premiers : froids, le second : inexistant.

" J'ai une question, dit l'inspecteur de police.

- Oui?

- Un nom. Est-ce que vous le connaissez ? Klementi Ivano-vitch Suvorov. "

Ses yeux révélèrent une trace d'amusement. " Oh oui. Je le connais bien. "

Elle n'avait pas besoin d'expliquer ce que sous-entendait ce " bien ".

" que pouvez-vous m'en dire ?

- que voulez-vous savoir ?

324

- Son adresse, déjà.

- Il vit dans la banlieue de Moscou.

- Sous quel nom ?

- Il ignore que je le sais, mais j'ai vu ses papiers, un jour. Ivan lourevitch Koniev.

- Comment avez-vous fait ? s'enquit l'inspecteur.

- Il dormait, bien s'r, et j'ai fouillé ses vêtements ", répondit-elle d'un ton aussi dégagé que si elle lui avait indiqué sa boulangerie habituelle.

Bref, il t'a baisée et toi, en échange, tu l'as baisé aussi.

" Vous vous rappelez son adresse ? "

Elle hocha la tête. " Non, mais c'est dans une des nouvelles cités au-delà

du périphérique extérieur.

- quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

- Une semaine avant la mort de Gregory Filipovitch ", répondit-elle d'emblée.

C'est à cet instant que Provalov eut un éclair : " Tania, la nuit précédant la mort de Gregory, qui avez-vous eu comme client ?

- C'était un ancien soldat, je crois... attendez que je réfléchisse...

Piotr Alekseïevitch... machinchose...

- Amalrik ? lança Provalov, manquant tomber de sa chaise.

- Oui, ça doit être ça. Il portait un tatouage au bras, le tatouage des Spetsnaz que beaucoup se sont fait faire en Afghanistan. Il était très imbu de sa personne mais ce n'était pas un très bon amant ", ajouta la jeune femme, avec dédain.

Et il ne risque plus de l'être, aurait pu lui dire Provalov, mais il s'en abstint. " qui avait organisé ce... rendez-vous ?

- Oh, c'était Klementi Ivanovitch. Il avait un accord avec Gregory. Ils se connaissaient depuis longtemps, c'était manifeste. Gregory se chargeait souvent d'organiser des rendez-vous particuliers pour les amis de Klementi.

"

Suvorov aurait envoyé un ou deux de ses tueurs sauter les filles du souteneur qu'ils s'apprêtaient à dézinguer le lendemain... ?

qui que soit ce Suvorov, il avait un sens de l'humour développé... ou alors, la véritable cible était bel et bien Sergueï Niko-laïevitch.

Provalov venait de déterrer un élément d'information 325

essentiel, mais il ne semblait pas vraiment éclairer son affaire. Encore un indice qui lui compliquait la tâche au lieu de la lui faciliter. Il en était revenu aux deux mêmes hypothèses : ce Suvorov avait payé deux ex-

Spetsnaz pour tuer Raspoutine, puis il les avait fait liquider pour se prémunir contre d'éventuelles répercussions. Ou bien il les avait payés pour éliminer Golovko, puis tués parce qu'ils avaient commis une sérieuse boulette. Laquelle était la bonne ? Il faudrait qu'il retrouve ce Suvorov pour le savoir. Mais à présent, il avait un nom et une localisation probable. C'était déjà un point de départ.

19 Chasse à l'homme

LES choses s'étaient tassées au qG de Rainbow à Hereford, en Angleterre, au point que John Clark et Ding Chavez commençaient à manifester des signes d'impatience. Le programme d'entraînement était toujours aussi exigeant mais personne ne s'était encore noyé dans sa sueur, et les cibles, qu'elles soient en carton ou bien électroniques, n'étaient... eh bien, sinon pas aussi satisfaisantes qu'un véritable

méchant en chair et en os, en tout cas pas aussi excitantes. Les membres de la cellule Rainbow s'abstenaient toutefois d'en parler, même entre eux, par peur de faire figure de vils amateurs assoiffés de sang. Mais mentalement c'était du pareil au même.

L'exercice était une bataille sans effusion de sang et la bataille un exercice sanglant. Et c'était sans aucun doute parce qu'ils prenaient leur entraînement avec un tel sérieux qu'ils restaient toujours aussi parfaitement affrétés. De vrais rasoirs.

Le groupe n'avait jamais eu d'existence officielle, du moins en tant que tel. Mais on s'était passé le mot. Pas à Washington, pas même à Londres, mais quelque part sur le continent, le bruit avait couru que l'OTAN

disposait désormais d'une cellule antiterroriste d'une redoutable efficacité qui s'était illustrée lors de plusieurs missions extrêmement délicates et n'avait connu qu'un seul revers sérieux, face à des terroristes irlandais qui avaient toutefois très cher payé leur erreur de jugement. La

1. Cf. Rainbow Six, Albin Michel, 1999.

327

presse européenne les avait surnommés les " Hommes en noir " à cause de leur tenue d'assaut et, par suite de leur relative ignorance, les journaux européens avaient fini par attribuer au groupe Rainbow une réputation de férocité que ne justifiait pas vraiment la réalité des faits. Au point que lorsque le commando s'était déployé aux Pays-Bas pour une mission sept mois auparavant, quelques semaines après qu'eut paru dans la presse le premier reportage et que les preneurs d'otages dans l'école eurent appris la présence de ces nouveaux intervenants, ils s'étaient bien vite lancés dans une séance de négociation avec le Dr Paul Bel-low, le psychologue du groupe, qui avait débouché sur un accord évitant d'en venir aux hostilités, solution éminemment satisfaisante pour tout le monde. La perspective d'une fusillade dans une école bourrée de mômes n'avait pas franchement réjoui les Hommes en noir.

Ces derniers mois, plusieurs membres avaient été blessés ou reversés dans leur service d'origine et remplacés par de nouveaux éléments. L'un d'eux était Ettore Falcone, un ancien carabinier envoyé à Hereford, autant pour assurer sa propre protection que pour assister l'unité de l'OTAN. Par une belle soirée de printemps, Falcone

parcourait les rues de Palerme avec sa femme et son bébé quand une fusillade s'était déclenchée juste sous ses yeux. Trois criminels étaient en train de canarder à la mitraillette un piéton, son épouse et leur garde du corps de la police ; en une fraction de seconde, Falcone avait dégainé son Beretta et descendu les trois agresseurs d'une balle dans la tête à dix mètres de distance. Son action était intervenue trop tard pour sauver les victimes, mais assez tôt pour lui attirer l'ire d'un capo mafioso, dont deux des fils avaient été impliqués dans la fusillade. Falcone avait publiquement craché sur leurs menaces mais l'opinion de têtes plus froides avait prévalu à Rome - le gouvernement italien ne tenait pas à voir renaître une querelle sanglante entre la mafia et ses forces de police : Falcone avait donc été rapidement transféré à

Hereford pour y devenir le premier membre italien de Rainbow. Il s'y était rapidement montré la plus fine gchette qu'on ait jamais vue.

" Nom de Dieu ", souffla John Clark après avoir terminé sa cinquième série de cinq coups. Ce gars l'avait encore battu ! Ils

328

l'appelaient l'Àchassier. Ettore faisait un mètre quatre-vingt-sept et il était mince comme un basketteur, pas vraiment la taille et la carrure pour entrer dans une unité antiterroriste, mais bon sang ce mec savait tirer !

" Grazie, mon général ", dit l'Italien, en empochant le billet de cinq livres qui avait accompagné cette dernière joute.

Et John ne pouvait même pas arguer que lui il avait déjà tiré pour de bon alors que l'...chassier n'aurait pratiqué que sur des cibles en carton. Ce bouffeur de spaghettis avait descendu trois mecs armés de SMG, et tout ça, avec sa femme et son même à côté de lui. Ce type n'était pas seulement un tireur doué mais il en avait deux en bronze entre les jambes. qui plus est, sa femme Anna Maria avait une réputation de cuisinière hors pair. quoi qu'il en soit, Falcone l'avait surpassé d'un point dans leur concours sur cinquante balles. Et dire que John s'était entraîné toute la semaine en vue de la confrontation...

" Ettore, o' diable avez-vous appris à tirer ? demanda Rainbow Six.

- ¿ l'école de police, général Clark. Je n'avais jamais touché à une arme avant, mais j'avais un bon instructeur et j'ai bien appris la leçon ", expliqua le sergent avec un sourire amical. Il ne manifestait pas la moindre arrogance, et quelque part, cela rendait son talent encore plus insupportable.

" Ouais, je suppose..." Clark remit son pistolet dans son étui de transport et s'éloigna du stand.

" Vous aussi, mon général ? s'enquit Dave Woods, l'instructeur de tir, comme Clark se dirigeait vers la porte.

- Parce que je ne suis pas le seul ? " demanda Rainbow Six.

Woods leva les yeux de son sandwich. " Putain de merde, à cause de ça, ce mec a fait grimper ma putain d'ardoise au Dragon Vert ! " Et pourtant, le sergent-major aurait pu donner des leçons de tir à Wyatt Earp en personne.

Et au pub attiré du SAS et de Rainbow, il avait sans doute appris à ce bleu à descendre la brune britannique. Battre Falcone ne serait pas t,che facile. On n'avait pas vraiment de marge face à un gars qui presque chaque fois réalisait un score parfait.

" Eh bien, sergent-major, j'imagine que je dois être en bonne compagnie. "

Clark lui flanqua une tape sur l'épaule avant de

3.29

sortir en hochant la tête. Derrière lui, Falcone se faisait une nouvelle série. Il aimait de toute évidence être le numéro un et s'entraînait dur pour le rester. Il y avait un bail que Clark ne s'était plus fait battre au stand et il l'avait mauvaise. Mais il fallait être beau joueur et Falcone l'avait battu à la régulière.

...tait-ce un signe de plus qu'il commençait à décliner ? Il ne courait plus aussi vite que les jeunots du groupe, bien s'r, et ça aussi, ça le travaillait. John Clark n'était pas encore prêt à être vieux. Il n'était pas prêt non plus à être grand-père, mais là, il n'avait guère eu le choix.

Sa fille et Ding lui avaient offert un petit-fils et il ne pouvait pas vraiment leur demander de le lui reprendre. Il t,chait de garder la ligne, même si cela exigeait souvent (comme aujourd'hui), qu'il saute le déjeuner pour aller perdre cinq livres sterling au stand de tir.

"Alors, comment ça s'est passé, John? demanda Alistair Stanley lorsque Clark pénétra dans les bureaux.

- Ce gamin est vraiment bon, Al, répondit John en rangeant son pistolet dans le tiroir du bureau.

- S'rement. Il m'a piqué cinq livres la semaine dernière. " Grognement de Clark. " J'imagine que ça fait l'unanimité. " John se laissa tomber dans son fauteuil pivotant, comme le " costard-cravate " qu'il était devenu. "

OK. Du nouveau pendant que j'étais sorti claquer mon blé ?

- Juste ce message de Moscou. Il aurait pas d' arriver ici, du reste ", nota Stanley en tendant le fax à son patron.

" qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Ed Foley dans son bureau du sixième.

- Ils veulent qu'on les aide à former certains de leurs gars ", répéta Mary Pat. Le message original était tellement dingue qu'il valait bien d'être répété.

" Bon Dieu, on va verser jusqu'o dans l'ocuménisme ? s'étonna son mari.

- SergueÛ NikolaÛevitch estime qu'on lui doit bien ça. Et tu sais... "

Il ne put qu'acquiescer. " Ouais, bon, effectivement, peut-être. Mais faut malgré tout en aviser qui de droit.

330

- «a devrait bien faire marrer Jack", nota la directrice adjointe des opérations.

" Putain de merde ", s'exclama Ryan dans le Bureau Ovale quand Ellen Sumter lui eut tendu le fax émanant de Langley. Puis il leva les yeux. " Oh, pardon, Ellen. "

Elle sourit comme une mère à un fils précoce. " Oui, monsieur le président.

- Vous auriez pas... ? "

Mme Sumter avait fini par porter des robes dotées de grandes poches fendues. De la gauche, elle sortit un paquet rigide de Virginia Slims qu'elle offrit à son président qui en prit une et l'alluma avec le briquet à gaz également glissé dans le paquet.

" Ben ça alors, j'en reviens pas...

- Vous connaissez cet homme, n'est-ce pas ? demanda Mme Sumter.

- Golovko ? Ouais. " Ryan eut un sourire torve, au souvenir du pistolet braqué sous son nez alors que le VC-137 fonçait sur la piste de l'aéroport de Moscou, bien des années auparavant. Il pouvait sourire aujourd'hui. Mais à l'époque, ça ne lui avait pas paru si drôle. " Oh que oui... Sergueï et moi sommes de vieilles connaissances. "

...tant la secrétaire du président, Ellen Sumter était habilitée à savoir à

peu près tout, y compris le fait que le président Ryan s'offrait parfois une clope, mais il y avait des choses qu'elle ignorait et qu'elle ne saurait jamais. Elle était assez maligne pour être curieuse, mais aussi pour ne pas poser de questions.

" Si vous le dites, monsieur le président.

- Merci, Ellen. " Ryan se rassit et tira une longue bouffée de la mince cigarette. Pourquoi au moindre stress céda-t-il de nouveau à ces saloperies qui le faisaient tousser ? Le seul avantage était qu'elles lui donnaient un léger vertige. «a prouve que je ne suis pas un vrai fumeur, se consola-t-il. Il relut les deux pages du fax. La première était la copie de l'original adressé par Sergueï à Langley - ce n'était pas une surprise, il connaissait le numéro de ligne directe de Mary Pat et tenait à le faire savoir - et la

331

seconde était une recommandation émise par Edward Foley, son directeur de la CIA.

Malgré l'emballage officiel, l'affaire était assez claire. Golovko n'avait même pas besoin d'expliquer pourquoi l'Amérique devait accéder à sa requête. Le couple Foley et Jack Ryan devaient savoir que le KGB avait assisté la CIA et le gouvernement américain dans le cadre de deux missions délicates et confidentielles, et le fait que l'une et l'autre eussent également servi les intérêts russes n'intervenait pas. Bref, Ryan n'avait pas le choix. Il décrocha le téléphone et composa un numéro en mémoire.

" Foley, répondit une voix masculine.

- Ryan. " Il entendit aussitôt son correspondant se redresser sur son siège. " J'ai reçu le fax.

- Et?

- Et qu'est-ce qu'on est censés faire encore, merde ?

- Pour moi, je suis d'accord. " Foley aurait pu ajouter qu'il aimait bien Sergueï Golovko. Ryan aussi, comme il le savait. Mais l'affection n'entrait pas en ligne de compte. Ils étaient en train de décider de la politique du pays et cela transcendait les facteurs personnels. La Russie avait aidé les

... tats-Unis ; aujourd'hui, elle leur demandait de lui rendre la pareille.

Dans le cadre des relations normales entre nations, ce genre de requête, si elle avait un précédent, devait être accordé. Le principe était le même que celui qui vous amenait à refiler une échelle à votre voisin après qu'il vous avait prêté un tuyau d'arrosage la veille, sauf qu'à ce niveau, des gens se faisaient parfois tuer à la suite de telles faveurs. " Tu t'en occupes ou c'est moi ?

- La requête a été adressée à Langley, observa le président. Tu réponds. T

,che de trouver quels sont les paramètres. On ne veut pas compromettre Rainbow, n'est-ce pas ?

- Non, Jack, mais il n'y a guère de risque. L'Europe a retrouvé son calme.

Les gars de Rainbow se contentent de s'entraîner et de faire des cocottes en papier. Ces fuites... ma foi, on pourrait en remercier le connard qui a liché le morceau. " Le directeur de la CIA était rarement tendre avec la presse. En l'occurrence, il s'agissait d'un vague fonctionnaire gouvernemental qui s'était montré un peu trop bavard mais en définitive, 332

l'histoire avait eu l'effet escompté, même si l'article était truffé

d'erreurs, ce qui n'était guère surprenant. Certaines avaient en effet auréolé Rainbow de qualités quasiment surhumaines, ce qui satisfaisait l'ego de ses membres et amenait leurs ennemis potentiels à réfléchir.

Résultat, le terrorisme en Europe avait connu une sévère décrue après un regain d'activité aussi bref qu'artificiel (comme ils le savaient maintenant). Les Hommes en noir étaient tout simplement trop effrayants pour qu'on ose s'y frotter. Les malfrats préféraient toujours s'en prendre aux petites vieilles qui venaient de toucher leur retraite,

plutôt qu'au flic du coin de la rue. En cela, les criminels faisaient simplement preuve de logique. Une petite vieille ne peut guère offrir de résistance à un agresseur alors qu'un flic est armé.

" J'imagine que nos amis russes préfèrent rester discrets.

- Je pense qu'on peut compter sur eux pour ça, Jack.

- Une raison de ne pas accéder à leur requête ? " Ryan entendit le Directeur central du renseignement (DCR) se tortiller sur son siège. " Je n'ai jamais été très enclin à balancer nos "méthodes" mais il ne s'agit pas en soi d'une opération de renseignements et, du reste, ils pourraient piocher la plupart des éléments dans les bouquins. Donc, j'imagine qu'on peut se le permettre.

- Approuvé ", confirma le président.

Ryan crut deviner le hochement de tête à l'autre bout du fil.

" OK, la réponse partira aujourd'hui. "

Avec copie à Hereford, bien entendu. Celle-ci arriva sur le bureau de John avant la fermeture des bureaux. Il appela aussitôt Al Stanley et la lui tendit.

" Je suppose qu'on devient célèbres, John.

- «a te plaît bien, pas vrai ? " observa Clark avec dégoût. L'un et l'autre étaient d'anciens agents clandestins et s'il y avait eu un moyen de dissimuler à leurs supérieurs leur nom et leur activité, ils l'auraient trouvé depuis belle lurette.

" Je présume que tu as décidé d'y aller. qui est-ce que t'emmènes avec toi à Moscou ?

- Ding et le groupe Deux. Ding et moi, on est déjà allés là-333

bas. On a rencontré tous les deux Sergueï Nikolaïevitch. «a nous évitera toujours de lui révéler de nouvelles têtes.

- Ouais, et si je me souviens bien, vous maniez le russe à la perfection.

- L'école de langues de Monterey est réputée, admit John avec un hochement de tête.

- Vous comptez être absents combien de temps ? "

Clark reporta son attention sur le fax et réfléchit quelques secondes. "

Oh, pas plus de... trois semaines ? Leurs Spetsnaz sont loin d'être mauvais. On va leur monter un groupe d'entraînement et au bout d'un moment, on pourra sans doute les inviter ici, j'imagine... "

Stanley n'eut pas besoin de signaler que le SAS en particulier et le ministre de la Défense britannique en général en feraient une attaque mais qu'au bout du compte, ils devraient bien s'y plier. «a s'appelait la diplomatie et ses principes dictaient la politique de la majorité des gouvernements de la planète, que ça leur plaise ou non.

" Je suppose qu'on n'aura pas le choix, John ", admit Stanley qui entendait déjà les cris, les plaintes et les gémissements dans le reste du camp et surtout à Whitehall.

Clark décrocha son téléphone et pressa la touche du poste de sa secrétaire, Helen Montgomery. " Helen, voulez-vous m'appeler Ding et lui demander de venir ? Merci.

- Si ma mémoire est bonne, il se débrouille bien en russe, lui aussi.

- On a eu de bons profs. Mais il a une pointe d'accent méridional.

- Et le vôtre ?

- Plutôt de Leningrad - enfin, de Saint-Pétersbourg. Putain, tous ces changements, j'ai encore du mal à m'y faire. "

Stanley s'assit. " Moi aussi, et pourtant, ça fait déjà dix ans qu'ils ont amené le drapeau rouge au-dessus de la porte Spasky. "

Clark acquiesça. " Je me souviens quand je l'ai vu à la télé. J'étais sur le cul.

- Hé, John ! coupa une voix familière à la porte. Salut, Al !

- Entre et prends un siège, mon garçon. "

334

Chavez, officiellement commandant dans les SAS, tiqua à ce " mon garçon ".

Chaque fois que John lui parlait de la sorte, il y avait anguille sous roche. Mais ça aurait pu être pire. " Gamin " annonçait en général un

danger et maintenant qu'il était époux et père, Domingo ne cherchait plus trop à se mettre dans le pétrin. Il s'approcha du bureau de Clark et prit les feuilles qu'il lui tendait.

" Moscou ?

- On dirait que notre commandant en chef a donné son feu vert.

- Super, observa Chavez. Enfin, ça fait un bail qu'on n'a pas revu M.

Golovko. J'imagine que la vodka est toujours aussi bonne.

- C'est un des rares trucs qu'ils réussissent, approuva John.

- Et ils veulent qu'on leur en enseigne d'autres ?

- On dirait.

- On emmène nos épouses ?

- Négatif. Ce coup-ci, c'est cent pour cent boulot.

- Pour quand ?

- Va falloir que je décide. D'ici une semaine sans doute.

- «a colle.

- Comment va notre petit bonhomme ? "

Sourire. " Toujours à quatre pattes. Hier soir, il a essayé de se relever.

Plus ou moins. J'imagine qu'il va se mettre à marcher d'ici quelques jours.

- Domingo, tu passes la première année à leur apprendre à marcher et parler. Les vingt suivantes, tu les passes à leur apprendre à s'asseoir et fermer leur gueule, avertit Clark.

- Hé, papy, le petit bonhomme fait toutes ses nuits et il se réveille avec un grand sourire. Merde, je peux pas en dire autant... " Ce qui était loin d'être faux. quand Domingo se levait, tout ce qu'il avait comme perspective, c'étaient les exercices habituels et sept kilomètres de course à pied. Les deux étaient crevants et, à la longue, un tantinet chiants.

Clark hocha la tête. C'était un des grands mystères de l'existence, cette

aptitude des bébés à se réveiller de bonne humeur. Il se demanda à quel moment on finissait par perdre cette habitude.

335

" Toute l'équipe ? demanda Chavez.

- Ouais, sans doute. Y compris V...chassier, ajouta Rainbow Six.

- Il t'a encore mis la p,tée ?

- La prochaine fois que je prends ce fils de pute, ce sera juste après le cross matinal, avant qu'il ait récupéré ", nota Clark avec humeur. Il n'était jamais bon perdant, et certainement pas avec cette seconde nature que représentait pour lui le tir.

" Le Signer Ettore n'est tout simplement pas humain. Avec le PM, il est bon, sans plus, mais avec le Beretta, on dirait Tiger Woods maniant le cocheur d'allée. Personne ne peut faire le poids.

- J'y croyais pas jusqu'à aujourd'hui. J'aurais sans doute mieux fait d'aller déjeuner au Dragon Vert.

- Bien d'accord, John, approuva Chavez, préférant éviter tout commentaire sur le tour de taille de son beau-père. Hé, je te ferai remarquer que je ne suis pas non plus manchot avec un pistolet... Et le père Ettore m'a quand même foutu trois points dans les gencives.

- Ce con m'en a mis un dans la vue, avoua John au commandant de son groupe Deux. Le premier duel que je perds depuis le 3e SOG. " Et le groupe d'intervention spéciale, ça remontait quand même à trente ans.   l'époque, c'était contre son major, pour une bière, il avait perdu de deux points, mais avait pris sa revanche en le battant de trois juste après, se souvint-il non sans fierté.

" C'est lui ? demanda Provalov.

- On n'a pas de cliché, lui rappela son sergent. Mais il répond en gros au signallement. " Et la voiture vers laquelle il se dirigeait aussi. Plusieurs appareils s'apprêtaient à le prendre en photo.

Ils étaient tous les deux planqués dans une camionnette garée à un p,té de maisons de l'immeuble qu'ils surveillaient. Ils avaient tous les deux des jumelles, vertes, gainées de caoutchouc, de type militaire.

Le type correspondait à peu près. Il venait de sortir de l'ascen-336

seur qui était descendu du bon étage. On avait vérifié un peu plus tôt dans la soirée qu'un certain Ivan lourevitch Koniev logeait au septième de cet immeuble bourgeois. On n'avait pas eu le temps d'interroger les voisins, et il faudrait de toute manière procéder avec discrétion. Il était loin d'être exclu que ceux-ci soient, comme lui, des anciens du KGB : en les interrogeant, on courait le risque de lui mettre la puce à l'oreille. Ce n'était pas un suspect ordinaire, ne cessait de se répéter Provalov.

La berline dans laquelle il monta était un modèle de location. On avait trouvé une voiture au nom de Koniev, Ivan lourevitch, demeurant à cette adresse. Une Mercedes Classe C, et qui pouvait dire les autres véhicules qu'il pouvait posséder sous une autre identité ? Provalov était sûr qu'il devait avoir plusieurs jeux de papiers, tous réalisés avec soin. En tout cas, ceux de ce Koniev l'étaient sans aucun doute. Le KGB savait former ses hommes.

Le sergent au volant démarra et lança un message à la radio. Deux autres voitures de police étaient dans les parages, chacune avec deux inspecteurs expérimentés.

" Notre ami s'en va. La voiture de location bleue ", annonça Provalov dans le micro. Les deux autres véhicules accusèrent réception.

La voiture était une Fiat - une vraie fabriquée à Turin, pas une Lada, la copie russe sortie des usines Togliatti, un des rares projets industriels soviétiques qui avaient à peu près réussi. L'avait-il choisie pour sa maniabilité ou juste parce que le tarif de location était intéressant ?

Impossible à savoir. Koniev/Suvo-rov quitta le trottoir et la première voiture le prit en filature, à une rue d'écart, tandis que l'autre le précédait de la même distance, parce que même un ex-agent du KGB ne pensait pas toujours à vérifier devant lui si on le filait...

S'ils avaient eu le temps, ils auraient placé une balise émet-trice sur la Fiat, mais ils ne l'avaient pas eu, et n'avaient pas bénéficié non plus de l'obscurité propice. S'il regagnait son appartement, c'est ce qu'ils feraient la nuit prochaine, sur le coup de quatre heures du matin. Un émetteur radio muni d'un aimant pour le plaquer à l'intérieur du pare-chocs arrière ; l'an-337

tenne pendait au-dessous comme une queue de souris, virtuellement invisible. Une partie des technologies utilisées par Provalov étaient directement héritées de celles employées à l'origine pour surveiller les

espions étrangers aux alentours de Moscou, ce qui voulait dire qu'elles étaient fiables - du moins selon les critères russes.

La filature s'avéra plus aisée que prévu. Avoir trois véhicules pour y procéder facilitait la tâche. Repérer une voiture unique collée à vos basques n'avait rien de bien sorcier. Deux, on pouvait encore les identifier, puisque c'étaient toujours les deux mêmes qui devaient se relayer à intervalles réguliers. Mais trois rompaient à point nommé ce bel ordonnancement et, ex-KGB ou pas, Koniev/Suvorov n'était pas un surhomme.

Sa vraie défense reposait sur le secret de son identité, et s'ils l'avaient démasquée, c'était par leur enquête et par un coup de chance -mais la chance était une vieille amie des flics. Pas du KGB. Avec leur manie de l'organisation, ils avaient négligé ce paramètre dans leur programme d'entraînement, peut-être parce que compter sur la chance était une faiblesse qui pouvait mener au désastre lors d'une mission. Un détail qui révélait à Provalov que Koniev/Suvorov avait passé pas mal de temps en mission sur le terrain. quand on se frottait au monde réel, on avait tôt fait d'apprendre ce genre de leçon.

La filature était menée à distance maximale, plus d'un p,té de maisons, et dans ce quartier de Moscou, ils étaient vastes. La fourgonnette avait été

spécialement aménagée dans ce but. Les supports de plaque minéralogique étaient de section triangulaire et d'une simple pression sur un bouton au tableau de bord, on pouvait choisir entre trois immatriculations différentes. De même, l'avant du véhicule était doté de plusieurs jeux de phares et de feux, ce qui permettait d'en changer la configuration, or c'était le genre de détail qu'un adversaire qualifié ne manquerait pas de guetter de nuit. Vous passiez une ou deux fois de l'un à l'autre aux moments où il ne risquait pas de vous apercevoir dans son rétro, et il aurait fallu qu'il soit un génie pour vous repérer. La tâche la plus difficile était celle du véhicule qui se remplaçait en tête car il était difficile de prévoir les réactions du sujet : si jamais il prenait un virage imprévu, la première voiture

devait se dépêcher de reprendre la piste, guidée par les deux autres, afin de pouvoir à nouveau ouvrir la marche. Tous les miliciens du détachement, toutefois, étaient des enquêteurs expérimentés de la Brigade criminelle qui avaient appris sur le terrain à traquer le gibier

le plus dangereux qui soit : les hommes qui n'avaient pas hésité à supprimer un de leurs congénères. Même les meurtriers les plus stupides pouvaient être rusés comme des animaux et ils apprenaient un tas d'astuces en regardant les séries policières à la télé. Cela avait rendu pas mal d'enquêtes de Provalov plus difficiles que prévu, mais dans un cas comme celui-ci, le surcroît de difficultés lui servait à entraîner ses hommes bien mieux que n'importe quel cours théorique à l'école de police.

" Il tourne à droite, annonça le chauffeur au micro. On prend le relais. "

La voiture de tête allait continuer jusqu'au prochain carrefour, prendre à

droite et foncer pour ouvrir la marche. Celle de queue viendrait alors prendre la place du fourgon, se laissant distancer pendant quelques minutes avant de reprendre sa position. Il s'agissait d'une Lada, la marque de voitures de tourisme de loin le plus répandue en Russie, et donc parfaitement anonyme, surtout avec sa carrosserie crasseuse couleur blanc cassé.

" S'il n'a trouvé que ça pour nous semer, c'est qu'il a sacrement confiance en lui.

- Vrai, admit Provalov. Voyons ce qu'il nous invente encore. "

Ce fut tout vu quatre minutes plus tard. La Fiat prit encore une fois à

droite, pour emprunter un passage sous une barre d'immeubles. Par chance, la voiture de tête se trouvait déjà de l'autre côté, cherchant à rattraper la Fiat, et elle eut la bonne fortune de voir Koniev/Suvorov déboucher trente mètres devant son capot.

" On l'a, crépita le haut-parleur. On lui laisse un peu de marge.

- Fonce ! " dit Provalov à son chauffeur qui accéléra jusqu'au prochain carrefour. Dans le même temps, il pressa le bouton pour échanger les plaques et commuter les feux, modifiant ainsi l'aspect de leur fourgon.

339

" Il est confiant ", observa Provalov cinq minutes plus tard. Ils étaient repassés en tête de filature, la voiture de tête s'était laissé glisser derrière eux, l'autre véhicule de surveillance fermant la marche. O' qu'il puisse aller, ils le talonnaient. Il avait effectué sa manœuvre

d'évasion, habile, certes, mais unique. Peut-être jugeait-il que c'était suffisant, qu'il n'était filé que par un seul véhicule : il avait donc emprunté ce passage souterrain, les yeux dans le rétro, et n'avait rien repéré.

Parfait, se dit l'inspecteur de la milice. Dommage vraiment qu'il n'ait pas son pote américain à côté de lui. Le FBI aurait difficilement pu mieux faire, malgré l'abondance de ses moyens. C'était bien pratique que ses hommes connaissent les rues de Moscou et de sa banlieue aussi bien qu'un chauffeur de taxi.

" Il va dîner ou boire un coup quelque part dans le coin, observa le chauffeur de Provalov. Je parie qu'il s'arrête d'ici un kilomètre.

- On verra", répondit l'inspecteur, qui était enclin à lui donner raison.

Il y avait dans le quartier dix ou onze restaurants chics. Lequel allait choisir leur gibier ?

Il s'avéra que c'était le " Prince Michel de Kiev ", un établissement ukrainien spécialisé dans la volaille et le poisson, également réputé pour son bar. Koniev/Suvorov arrêta sa voiture et la confia au chasseur pour qu'il aille la garer, tandis qu'il entrait dans le restaurant.

" qui est le plus présentable parmi nous ? demanda au micro Provalov.

- Vous, camarade inspecteur. " Les hommes de ses deux autres équipes étaient habillés en prolos, et ça risquait de faire tache. La moitié de la clientèle du Prince Michel de Kiev était composée d'étrangers et une tenue correcte était exigée - la direction y veillait. Provalov descendit un peu avant et se dirigea d'un bon pas vers l'entrée. Le portier l'accepta après l'avoir détaillé - dans la nouvelle Russie, l'habit faisait le moine encore plus qu'ailleurs en Europe. Il aurait certes pu lui mettre sous le nez sa carte professionnelle mais cela n'aurait peut-être pas été très malin.

Koniev/Suvorov aurait pu être averti par un complice dans le personnel.

C'est alors qu'il lui vint brusque-

340

ment une idée : il se précipita dans les toilettes pour hommes et sortit son téléphone mobile.

" Allô ? dit une voix familière au bout du fil.

- Michka ?

- Oleg ? fit Reilly. que puis-je pour toi ?

- Est-ce que tu connais ce restaurant, le Prince Michel de Kiev?

- Ouais, bien s^or. Pourquoi ?

- J'aurais besoin de ton aide. Tu peux y être dans combien de temps ? "

Provalov savait que Reilly habitait à moins de deux kilomètres.

" Dix minutes, un quart d'heure.

- Fais vite, alors. Je t'attendrai au bar. Mets une tenue présentable, ajouta le milicien.

- D'accord ", répondit l'Américain en se demandant quelle explication il donnerait à sa femme si elle se demandait pourquoi il interrompait de la sorte leur tranquille soirée télé.

Provalov retourna au bar, commanda une vodka au poivre, alluma une cigarette. Son client était installé sept tabourets plus loin, en train de siroter un verre en solitaire. Peut-être attendait-il que sa table se libère. La salle était comble. Tout au fond, un quatuor à cordes jouait du Rimsky-Korsakov. Le restaurant était largement au-dessus des moyens de Provalov. Donc, ce Koniev/ Suvorov était friqué. Pas vraiment surprenant.

Un tas d'ex-agents du KGB menaient la belle vie dans le système économique de la Russie nouvelle. Ils avaient des moyens et une expérience avec lesquels peu de leurs concitoyens pouvaient rivaliser. Dans une société

tristement réputée pour sa corruption galopante, ils s'étaient fait une niche dans le marché, ils avaient un réseau de compagnons de route pour les épauler et avec qui ils pouvaient, pour des raisons diverses, partager leurs gains plus ou moins licites.

Provalov avait fini son premier verre et faisait signe au barman de lui remettre ça quand Reilly apparut.

" Oleg Gregorievitch ! " lança l'Américain. Il n'était pas idiot, se rendit compte l'inspecteur de la milice. La vok tonitruante et l'accent par trop yankee étaient le meilleur moyen de ne pas

se faire remarquer dans un tel environnement. Il s'était aussi habillé avec chic, pour mieux souligner son origine étrangère.

" Michka ! s'écria Provalov en lui serrant chaleureusement la main avant de faire signe au barman.

- OK, on cherche qui ? demanda l'agent du FBI, d'une voix plus basse.

- Le complet gris, sept tabourets plus à gauche.

- Vu. qui est-ce ?

- Pour le moment, il se fait appeler Ivan lourevitch Koniev. En fait, on pense qu'il s'agit de Klementi Ivanovitch Suvorov.

- Ah-ah, observa Reilly. quoi d'autre ?

- On l'a filé jusqu'ici. Il a tenté de nous semer mais on avait mis trois voitures à ses trousses et on a pu le récupérer.

- Bien joué. Oleg. " Mal entraîné, mal équipé ou pas, Provalov était un vrai flic. Au Bureau, il aurait au moins été commissaire divisionnaire.

Oleg avait l'instinct d'un vrai limier. Filer un gars du KGB dans les faubourgs de Moscou n'avait rien d'une sinécure. Reilly but une gorgée de sa vodka au poivre et se tourna légèrement sur son siège. De l'autre côté

du sujet, il avisa une beauté brune en robe noire moulante. Encore une de ces poules de luxe, guettant apparemment le client. Ses yeux noirs parcouraient la salle avec la même attention que lui. La différence était que Reilly était un mec et que regarder - ou faire mine de regarder - une jolie fille n'avait rien d'incongru. En fait, il avait les yeux rivés sur le type. La cinquantaine, bien sapé, insignifiant, comme il était de rigueur pour un espion, l'air d'attendre sa table, le nez dans son verre et l'oil braqué sur la glace derrière le comptoir, un bon moyen de voir si on l'observait. Il avait bien entendu écarté d'emblée l'Américain et son copain russe. En quoi pourrait-il intéresser un homme d'affaires yankee, d'abord ? D'ailleurs l'Amerloque lorgnait la pute assise à sa gauche.

Raison pour laquelle le regard du sujet ne s'attarda pas sur les deux types à sa droite. Oleg était sacrement futé, estima Reilly, de s'être

servi de lui comme camouflage pour sa surveillance discrète.

" Du nouveau, récemment ? " demanda l'agent du FBI. Provalov lui narra ce qu'il avait appris de la prostituée, et ce qui s'était passé la nuit précédant les meurtres. " Bigre, c'est quand

342

même gonflé, commenta Reilly. Mais tu sais toujours pas qui était réellement la cible de l'attentat, hein ?

- Non ", admit Provalov en attaquant son deuxième verre. Il devait y aller mollo sur l'alcool, il le savait, de peur de faire une connerie. Son gibier était trop fuyant et trop dangereux pour qu'il prenne le moindre risque. Il pouvait toujours l'interpeller pour l'interroger mais il savait que ce serait peine perdue. Les criminels de sa trempe, on devait les manier avec la même douceur qu'un ministre. Provalov laissa son regard couler vers la glace, ce qui lui permit de détailler à loisir le profil d'un assassin qui avait sans doute pas mal de meurtres à son actif. Pourquoi ce genre de type ne se baladait-il pas avec une auréole noire ? Pourquoi avait-il l'air si normal ?

" T'as autre chose à me raconter sur ce branque ? " Le Russe secoua la tête. " Non, Michka. On n'a pas encore pu vérifier auprès du SVR.

- Vous craignez qu'il ait un informateur dans la maison ? " L'autre acquiesça.

" C'est un risque à envisager. " Et un risque manifeste. Les anciens du KGB

devaient certainement se serrer les coudes. Il était fort possible qu'un complice travaillant à l'ancien qG, mettons un employé des archives, donne l'alarme dès que la police montrait de l'intérêt pour un dossier particulier.

" Merde... ", fit l'Américain en songeant : le fils de pute... venir baiser une des nanas du mec avant de le dégommer. Il y avait dans ce cynisme quelque chose de désagréablement glacial, ambiance mafia de cinéma. Mais dans le monde réel, les vrais membres de Cosa Nostra n'étaient pas assez gonflés. Malgré leurs grands airs, les tueurs de la mafia n'avaient pas l'étoffe d'espions professionnels, ce n'étaient que de vulgaires chats tigrés face aux panthères qui hantaient cette jungle bien particulière.

Il poursuivit son examen du sujet. La fille derrière était une

distraction, mais pas tant que ça.

" Oleg ?

- Oui, MikhaÛl ?

- Il regarde quelqu'un, du côté des musiciens. Ses yeux n'arrêtent pas de revenir toujours au même endroit. Il a cessé de

343

balayer la salle comme au début. " Certes, le sujet continuait de scruter chaque nouveau client à son entrée, mais ses yeux revenaient sans cesse vers le même angle du miroir ; sans doute avait-il décidé que personne alentour ne présentait de danger pour lui. Oups. Enfin, songea Reilly, même le meilleur entraînement montre ses limites et, tôt ou tard, votre propre savoir-faire finit par se retourner contre vous. Vous tombez dans des habitudes, vous faites des hypothèses qui peuvent se révéler risquées. En l'occurrence, celle qu'aucun Américain ne pouvait l'observer. Après tout, il ne s'en était jamais pris à un seul Américain à Moscou, ni peut-être non plus durant toute sa carrière ; il se trouvait en terrain amical, pas à

l'étranger, et comme chaque fois, il avait pris soin de brouiller les pistes en vérifiant qu'une voiture ne le filait pas. Eh bien, même les plus rusés avaient leurs limites. Comment disait-on, déjà ? La différence entre le génie et l'imbécile, c'est que le génie connaît ses limites. Ce Suvorov se prenait pour un génie... Mais qui cherchait-il ici ? Reilly pivota un peu plus sur son tabouret et scruta le fond de la salle.

" qu'est-ce que tu vois, Michka ?

- Des tas de gens, Oleg Gregorievitch, surtout des Russes, quelques étrangers, tous bien sapés. Deux Chinois, genre diplomates, attablés avec deux Russes - l'air de hauts fonctionnaires. Le climat semble cordial. "

Reilly réfléchit. Il était venu dîner ici trois ou quatre fois avec sa femme. La cuisine était excellente, le poisson surtout. Et ils avaient un excellent fournisseur de caviar, un des meilleurs qu'on puisse trouver à

Moscou. Son épouse en raffolait et elle allait devoir apprendre qu'il était infiniment plus coˆteux de l'autre côté de l'Atlantique... Reilly avait pratiqué la surveillance discrète depuis tant d'années qu'il savait se rendre invisible. Il pouvait se couler quasiment n'importe oˆ, sauf à

Harlem...

Pas de doute, ce Suvorov regardait toujours au même endroit. L'air détaché

peut-être, et par le truchement de la glace du bar. Il avait même pris soin de se jucher sur son tabouret de telle façon que son regard semblait tomber tout naturellement. Mais les individus comme lui ne faisaient jamais rien au hasard ou par accident. Ils étaient entraînés à tout penser jusqu'au moins-344

dre détail, même pour aller pisser un coup. Il était donc d'autant plus remarquable qu'il se soit fait avoir aussi bêtement. Par une pute qui avait fouillé ses affaires pendant qu'il roupillait après un orgasme. Enfin, si malins soient-ils, certains mecs réfléchissaient avec leur queue...

Reilly se retourna de nouveau... un des Chinois à la table du fond s'excusa, se leva et se dirigea vers les toilettes. Reilly envisagea aussitôt de l'imiter mais... non. Si c'était un coup arrangé d'avance, il risquait de se démasquer... Patience, Michka, se dit-il en reportant son attention sur leur sujet principal. Koniev/Su-vorov reposa son verre et se leva.

" Oleg. Je veux que tu me montres où sont les toilettes, dit l'agent du FBI. Dans quinze secondes. "

Provalov compta mentalement, puis il tendit la main vers l'entrée des lavabos. Reilly lui donna une tape sur l'épaule et suivit la direction indiquée.

Le Prince Michel de Kiev était un restaurant huppé mais il n'avait pas de dame-pipi, contrairement à la plupart des établissements similaires en Europe, peut-être parce que les Américains étaient déroutés par cette coutume, ou peut-être simplement parce que la direction avait jugé la dépense inutile. A peine entré, Reilly avisa trois urinoirs, dont deux déjà

occupés. Il alla pisser puis se dirigea vers les lavabos pour se laver les mains. Alors qu'il baissait la tête, il surprit du coin de l'œil les deux autres qui échangeaient un regard en biais. Le Russe était plus grand. N'y tenant plus, Reilly s'essuya rapidement à la serviette en rouleau, un modèle quasiment disparu en Amérique. Regagnant la porte, il glissa la main dans sa poche et en sortit à moitié ses clefs. Puis, alors qu'il tirait la poignée, il les fit tomber en grommelant un " zut " avant de se pencher pour les récupérer, invisible derrière la partition en

acier. Reilly les ramassa sur le carrelage et se redressa.

C'est alors qu'il vit la manip. C'était bien joué. Ils auraient pu patienter un peu mais ils avaient sans doute négligé la présence de l'Américain et puis ils étaient tous les deux des professionnels entraînés.

Ils se frôlèrent à peine et, de toute façon, ça se passait sous le niveau de la ceinture, à l'insu d'un observateur superficiel. Mais Reilly était tout sauf un observateur superficiel,

345

et pour un initié le manège était évident. Une technique de transmission par frôlement si bien exécutée que même Reilly, malgré son expérience, n'aurait pas su dire dans quel sens l'échange s'était effectué. Et ce qui s'était transmis. L'agent du FBI quitta les lavabos, mine de rien, regagna son tabouret au bar, où il fit signe au barman de lui resservir un verre qu'il estimait bien mérité. " Alors ?

- T'auras intérêt à identifier ce Chinetoque. Lui et notre ami ont échangé

un truc dans les chiottes. Discret, vite fait bien fait ", dit Reilly avec un sourire et un petit geste à la brune au bout du comptoir. Assez bien fait du reste pour que si Reilly avait dû témoigner et décrire ce qu'il avait vu devant un jury, n'importe quel étudiant en droit n'aurait eu aucun mal à lui faire admettre qu'il n'avait rien vu du tout. Mais cela déjà

était révélateur : une telle maîtrise était soit le résultat d'une rencontre absolument fortuite entre deux individus parfaitement innocents -

la plus pure des coïncidences -, soit l'œuvre de deux agents parfaitement entraînés effectuant à la perfection un manège minuté à la seconde près, à

l'endroit idéal. Provalov était idéalement orienté pour voir les deux individus quitter les toilettes. Chacun faisait comme s'il ne remarquait pas l'autre, l'ignorant aussi royalement qu'on ignore un chien errant dans la rue - exactement l'attitude de deux inconnus s'étant côtoyés par hasard dans n'importe quelles toilettes pour hommes. Mais cette fois quand Koniev/

Suvorov eut repris sa place au tabouret du bar, il s'occupa de son verre et cessa d'interroger régulièrement le miroir. En fait, il se tourna même pour saluer la fille sur sa gauche, puis fit signe au barman de la

resservir, ce qu'elle accepta avec un sourire aussi commercial que chaleureux. Son visage proclamait qu'elle avait trouvé le micheton pour la nuit. Elle aurait pu faire du cinéma, se dit Reilly.

" Eh bien, notre copain semble avoir trouvé chaussure à son pied, lança-t-il à son collègue russe.

- Elle est mignonne, nota Provalov. Vingt-cinq ans, par là ?

- Pas loin, peut-être moins même. Jolis pare-chocs.

- Pare-chocs ?

- Les nibards, Oleg, les nibards ", expliqua l'agent du FBI.

346

Puis : " Ce Chinetoque est un espion. T'as vu quelqu'un dans le coin pour le filer ?

- Personne à ma connaissance, répondit l'inspecteur. Peut-être qu'il n'est pas identifié comme tel.

- Ouais, ben voyons, tous les gars de votre contre-espionnage sont partis prendre leur retraite sur la mer Noire, c'est ça ? Merde, je les ai eus assez souvent aux basques.

- Ce qui veut dire que je suis un de tes agents, alors ? " demanda Provalov.

Rire de l'Américain. " Préviens-moi quand tu veux passer à l'Ouest, Oleg Gregorievitch.

- Le Chinois en costume bleu ciel ?

- C'est lui. Petit, cinq pieds quatre pouces, cent cinquante-cinq livres, bedonnant, cheveux courts, la quarantaine bien entamée. "

Provalov convertit mentalement - un mètre soixante, soixante-cinq, soixante-dix kilos - tout en se tournant pour dévisager le type, à une quinzaine de mètres de là. Il avait l'air parfaitement ordinaire, comme la majorité des espions. Cela fait, Provalov retourna aux toilettes téléphoner à ses agents restés dehors.

Et ce fut à peu près tout pour la soirée : Koniev/Suvorov quitta le restaurant une vingtaine de minutes plus tard, la fille à son bras, pour rejoindre directement son appartement. L'un des hommes restés

derrière suivit le Chinois à sa voiture qui était munie de plaques diplomatiques. On rédigea des rapports, puis tous les flics rentrèrent chez eux après une trop longue journée de travail, en se demandant ce qu'ils avaient déterré

et si cela pouvait se révéler important.

20 Diplomatie

H bien ? demanda Rutledge en récupérant ses notes. - «a m'a l'air OK, Cliff, à condition que vous vous sentiez capable de transmettre convenablement le message, commenta le secrétaire d'...tat en regardant son subordonné.

- Je pense avoir saisi la méthode. " Puis, après un temps d'arrêt : " Le président tient à ce qu'il soit délivré en des termes non équivoques, n'est-ce pas ? "

Adler acquiesça. " Ouaiip.

- Vous savez, Scott, je n'en ai encore jamais collé une de ce calibre.

- Jamais eu envie ?

- Aux Israéliens, quelquefois. Aux Sud-Africains..., ajouta-t-il, pensif.

- Mais jamais aux Chinois ou aux Japonais ?

- Scott, je n'ai jamais été négociateur commercial, n'oubliez pas... " Mais cette fois, oui, parce que cette mission à Pékin était censée être largement couverte et requérait donc un diplomate de haut niveau et non un simple attaché d'ambassade. Les Chinois étaient déjà prévenus. De leur côté, les négociations seraient menées publiquement par leur ministre des Affaires étrangères, même si elles allaient être dirigées en sous-main par un diplomate de rang inférieur, mais spécialiste du commerce international et déjà rompu aux tractations commerciales avec l'Amérique. Le secrétaire d'...tat Adler, avec le feu vert du président Ryan, avait commencé à laisser entendre à la presse que

les temps et les règles pouvaient avoir légèrement changé. Il n'était pas convaincu que Cliff Rutledge soit le candidat idéal pour faire passer le message mais c'était à lui de jouer. " Comment ça se passe avec ce Gant, du Trésor ?

- S'il était diplomate, nous serions déjà en guerre avec les trois quarts de la planète, mais j'imagine qu'il doit s'y connaître en maths et en informatique, enfin sans doute ", concéda Rutledge, sans chercher à

dissimuler son mépris pour ce juif de Chicago aux mœurs de nouveau riche.

qu'il eût été lui-même d'origines modestes, Rutledge semblait depuis longtemps l'avoir effacé de sa mémoire. Des études à Harvard et un passeport diplomatique contribuaient à vous faire oublier des souvenirs aussi dégradants qu'une jeunesse passée en HLM à se nourrir de restes.

" Souvenez-vous que Winston l'aime bien, et que Ryan aime bien Winston, vu ? " l'avertit Adler, d'une voix douce. Il décida de ne pas relever l'antisémitisme de protestant bon teint affiché par son subordonné. La vie était trop courte pour perdre son temps en futilités et Rutledge savait que sa carrière reposait entre les mains de Scott Adler. Il gagnerait bien mieux sa vie comme consultant une fois qu'il aurait quitté le Département d'Etat, mais s'en faire virer risquait de nuire gravement à sa valeur sur le marché.

" OK, Scott, et... ouais, j'ai effectivement besoin de renforts sur les aspects monétaires de ces tractations commerciales. " Le signe de tête accompagnant cette déclaration aurait presque été respectueux. Bien. Le gars savait quand il convenait de ramper. Adler n'envisagea pas un instant de lui parler de l'origine des documents qu'il avait dans la poche grise au président. Il y avait quelque chose dans l'attitude de ce diplomate de carrière qui ne lui inspirait pas confiance.

" Et pour les communications ?

- Notre ambassade à Pékin est équipée Tapdance, / compris le nouveau système adapté au téléphone, le même qu'à bord des avions. " Mais il y avait encore des problèmes, récemment cernés par Fort Meade. Les appareils avaient du mal à se connecter et l'utilisation d'un relais satellite bricolé ne contribuait pas à améliorer les choses. Comme la plupart des diplomates, Rut-349

ledge ne se souciait guère de ces détails techniques. Il s'attendait à voir les informations confidentielles apparaître comme par magie sans trop se demander de quelle manière elles avaient été obtenues. En revanche, il mettait systématiquement en doute les motivations de la source, quelle que soit celle-ci. Tout bien considéré, Clifford Rutledge était le parfait diplomate. Il ne croyait pas à grand-chose au-delà de sa

petite carrière personnelle, de ses vagues notions de concorde internationale et de sa capacité à y aboutir en évitant une guerre par la seule force de son génie.

Mais du côté positif, devait admettre Adler, Rutledge était un technicien compétent en matière de diplomatie, qui savait comment se pratiquait le troc et comment présenter une position dans les termes les plus aimables tout en demeurant ferme. Les Affaires étrangères n'en avaient jamais trop de ce calibre. On pouvait lui appliquer ce qu'on disait jadis de Théodore Roosevelt : " le plus charmant gentleman qui vous ait tranché la gorge ".

Mais Cliff ne ferait jamais une chose pareille, même pour faire progresser sa carrière. Il devait utiliser un rasoir électrique, moins par crainte de se couper que par peur du sang.

" quand décolle votre avion ? " demanda Eagle à son subordonné.

Le sac de Barry Wise était déjà prêt. Il était expert en la matière, il avait d'ailleurs intérêt, car il voyageait presque autant qu'un pilote de ligne. 35 cinquante-quatre ans, cet ancien marine à la peau noire travaillait pour CNN depuis le début de la chaîne, plus de vingt ans auparavant, et il avait tout vu : il avait couvert les Contras au Nicaragua comme les premières missions de bombardement sur Bagdad. Il était là quand on avait exhumé les charniers en Yougoslavie, et commenté en direct les routes du génocide rwandais, regrettant (même s'il en remerciait le ciel) de ne pas pouvoir diffuser l'odeur épouvantable qui hantait encore ses rêves. Professionnel de l'information. Wise considérait ainsi sa mission : faire passer la vérité des faits de l'endroit où ils se produisaient aux endroits où les gens s'y intéressaient - et contribuer à susciter cet intérêt si ce n'était pas le cas. Il

350

n'avait pas vraiment d'idéologie personnelle même s'il croyait en la justice et l'un des moyens d'y parvenir était de fournir l'information correcte au jury - en l'occurrence le public des téléspectateurs. Lui et ses collègues avaient transformé l'Afrique du Sud d'...tat raciste en véritable démocratie, et ils avaient également joué un rôle dans la chute du communisme. La vérité, selon lui, était quasiment l'arme la plus puissante du monde, si l'on avait le moyen de toucher le citoyen lambda.

Contrairement à la majorité de ses collègues, Wise respectait le

citoyen lambda, du moins ceux qui étaient assez intelligents pour le regarder. Ils voulaient la vérité et son boulot était de la leur fournir au mieux de ses capacités, capacités dont il doutait parfois, car il s'interrogeait sans cesse sur la qualité de son travail. Il embrassa sa femme en sortant, promit de ramener des choses pour les gosses, comme il le faisait toujours, et chargea son sac de voyage dans sa petite folie personnelle, un cabriolet Mercedes rouge. Il descendit vers le périphérique de Washington, puis poursuivit sa route, toujours vers le sud, pour rejoindre la base aérienne d'Andrews. Il devait y être tôt parce que l'armée de l'air redoublait de mesures de sécurité. Peut-être à cause de ce film crétin où des terroristes maîtrisaient tous les gardes armés (bien qu'appartenant à l'Air Force, pas aux marines, ils avaient des fusils et donnaient à tout le moins l'apparence d'être compétents) à bord d'un des appareils de la 89e escadre de transport, ce qui, estima Wise, était à peu près aussi probable que de voir un pickpocket s'introduire au Bureau Oval et délester le président de son portefeuille. Mais les militaires suivaient le règlement, si absurde qu'il puisse paraître - un souvenir qu'il gardait de son service chez les marines. Et donc il franchit la multitude de points de contrôle dont les gardes le connaissaient mieux que leur propre commandant, pour attendre dans le luxueux salon des personnalités à l'extrémité de la piste 0-1

gauche l'arrivée de la délégation officielle. Ils embarqueraient alors dans le vénérable VC-137 pour l'interminable trajet jusqu'à Pékin. Les fauteuils étaient aussi confortables qu'on pouvait l'espérer sur un avion et le service valait celui de n'importe quelle première classe, mais les vols de cette longueur restaient toujours pénibles.

351

" Première fois que j'y vais, dit Mark Gant en réponse à la question de George Winston. Bien... qu'est-ce que vous pensez de ce Rutledge ? "

Le secrétaire au Trésor haussa les épaules. " Un petit con de diplomate de carrière, mais qui a fort bien réussi à grimper les échelons. Avec d'excellentes relations... naguère très proche d'Ed Kealty. "

L'ancien trader leva les yeux : " Oh ? Pourquoi Ryan ne l'a-t-il pas viré ?

- Jack ne se livre pas à ce genre de jeu, rétorqua Winston, en se demandant si, dans ce cas précis, les principes n'allaient pas à l'encontre du bon sens.

- George, il est toujours un peu naïf, non ?

- Peut-être bien, mais c'est un type carré, et ça me convient parfaitement.

Il nous a quand même soutenus à fond sur la nouvelle loi fiscale et le nouveau train de mesures sera bientôt voté par le Congrès. "

«a, Gant y croirait quand il le verrait. " A condition que tous les groupes de pression de la capitale ne viennent pas se coucher devant ce train... "

Grognelement amusé de son interlocuteur. " Bof, ça glissera peut-être mieux... Vous savez, Gant, ce serait chouette de pouvoir boucler toute cette bande... "

George, si vous croyez ça, c'est que le président commence à déteindre un peu trop sur vous. Mais il ne pouvait pas le dire à son secrétaire d'...tat et, après tout, l'idéalisme n'était pas une si mauvaise chose.

" Je vais déjà me contenter de bloquer ces salauds de Chinois sur cette question de balance des paiements. Ryan compte nous soutenir ?

-   fond, m'a-t-il dit. Et je le crois volontiers, Mark.

- J'imagine qu'on le saura bien assez tôt. J'espère en tout cas que ce Rutledge sait lire les chiffres.

- Il sort de Harvard, observa le ministre.

- Je sais ", soupira Gant. Il avait lui aussi ses propres préjugés d'intellectuel, lui qui était issu de l'université de Chicago, vingt ans plus tôt. Après tout, Harvard n'était jamais qu'un nom sur une peau d',ne.

Rire de Winston. " Ce ne sont pas tous des abrutis.

- Je suppose qu'on verra bien, patron. Enfin... " Il déploya les roulettes de sa valise et prit en bandoulière la sacoche de son portable. " Ma voiture est en bas.

- Bon voyage, Mark. "

Elle s'appelait Yang Lien-Hua. Trente-quatre ans, enceinte de neuf mois, et complètement terrorisée. C'était sa deuxième grossesse. Son premier enfant avait été un fils qu'elle avait baptisé Ju-Long, un

prénom de bon augure, qu'on pouvait traduire par " Grand Dragon " Mais l'enfant était mort à

quatre ans, projeté sous les roues d'un autobus par un vélo roulant sur le trottoir. Sa disparition avait anéanti ses parents et ému jusqu'aux représentants locaux du parti communiste. Ils avaient diligente une enquête qui avait disculpé le conducteur de bus mais n'avait jamais permis de retrouver le cycliste. La perte avait été si cruelle pour Mme Yang qu'elle était allée chercher le réconfort d'une manière que le gouvernement de son pays n'encourageait pas vraiment : à travers le christianisme, cette religion venue de l'étranger et méprisée dans les faits sinon dans les textes. En une autre époque, elle aurait pu trouver ce réconfort dans les enseignements de Bouddha ou de Confucius mais ceux-ci avaient également été

en grande partie effacés de la conscience collective par le pouvoir marxiste qui persistait à voir dans la religion l'opium du peuple. Une collègue lui avait alors discrètement suggéré de faire la connaissance d'un sien " ami ", un certain Yu Fa An. Mme Yang était allée le voir et c'est ainsi qu'elle devait faire ses premiers pas dans la trahison.

Le révérend Yu, découvrit-elle, était un homme fort cultivé qui avait beaucoup voyagé, ce qui renforçait encore sa stature à ses yeux. C'était également un auditeur attentif qui écouta chacune de ses paroles, tout en lui servant gentiment du thé et en lui tapotant doucement la main quand les larmes ruisselaient sur son visage. Ce ne fut que lorsqu'elle eut achevé le récit de ses malheurs qu'il entama son enseignement.

Ju-Long, lui dit-il, était auprès de Dieu parce que Dieu veillait tout particulièrement sur les enfants innocents. Même si elle 353

ne pouvait le voir en ce moment, son fils, lui, pouvait la voir du haut du ciel, et même si son chagrin était parfaitement compréhensible, elle devait comprendre que le Dieu des hommes était un Dieu de miséricorde et d'amour qui avait envoyé sur terre son Fils unique, afin de montrer aux hommes la Vraie Voie et de lui offrir Sa propre vie en rémission de leurs péchés. Il lui tendit alors une Bible imprimée en gouyu qu'on appelait aussi le mandarin et l'aida à y retrouver les passages concernés. Cela n'avait pas été facile pour Mme Yang mais si profond était son chagrin qu'elle ne cessait de revenir puiser des conseils auprès du prêtre et qu'elle amena finalement avec elle quon, son époux. M. Yang devait se révéler un redoutable prédicateur, quel que soit le terrain. Lorsqu'il avait servi dans l'Armée populaire de libération, quon avait reçu un endoctrinement politique si efficace et il avait si bien réussi les tests qu'on l'avait envoyé à l'école des sous-

officiers où l'intégrisme politique était de mise. Mais qu'on avait été un bon père pour son Grand Dragon et, pour lui aussi, le vide dans son système de croyance avait été trop vaste à combler.

Ce fut le révérend Yu qui le combla et bientôt, les deux époux Yang étaient devenus des participants assidus à ses cérémonies religieuses discrètes ; peu à peu, ils avaient fini par accepter leur deuil en se persuadant que Ju-Long vivait toujours, et qu'ils seraient un jour à nouveau réunis avec lui en présence de ce Dieu Tout-Puissant dont l'existence leur devenait de plus en plus manifeste.

Jusque-là, la vie s'était poursuivie. Ils continuaient d'aller travailler tous les deux dans la même usine, logeaient toujours dans le même appartement ouvrier du quartier pékinois de Di'An-men, près du parc Jingshan - le parc du Terril. Après leur journée à l'atelier, ils regardaient le soir les programmes de la télévision d'...tat et, à la longue, Lien-Hua retomba enceinte...

... Et s'attira des ennuis de la part d'un gouvernement dont la politique démographique était plus que draconienne. On avait depuis longtemps décrété

que chaque couple marié ne pouvait avoir qu'un enfant. Une seconde grossesse requérait une autorisation officielle. Même si en général on ne la refusait pas aux familles dont le premier enfant était mort, il fallait remplir une demande, et dans le cas de parents jugés politiquement douteux, 35.4

celle-ci était le plus souvent indéfiniment retardée, ce qui était un autre moyen de contrôler la population. Ce qui dans les faits voulait dire que la grossesse non autorisée devait être interrompue. L'intervention était pratiquée en toute sécurité dans un hôpital public et aux frais de l'...tat, mais c'était malgré tout une interruption de grossesse.

Le christianisme était considéré comme suspect par le gouvernement communiste et, comme il fallait s'y attendre, le ministère de la Sécurité

d'...tat avait infiltré des agents parmi les ouailles du révérend Yu. Ils étaient trois (de peur que l'un ou l'autre ne se laisse corrompre par la religion et devienne à son tour un élément à risque) et avaient inscrit le nom des Yang en tête de liste des éléments politiquement non fiables. De sorte que lorsque Mme Yang Lien-Hua avait dûment déclaré sa grossesse, un courrier officiel était arrivé dans sa boîte, lui

ordonnant de se rendre à

l'hôpital Longfu, rue Meishuguan, pour y subir un avortement thérapeutique.

Ce dont Lien-Hua ne voulait en aucun cas. Même si son prénom voulait dire "

Fleur de lotus ", elle n'avait rien d'une fleur fragile. Une semaine plus tard, elle adressa une lettre aux services concernés, pour leur déclarer qu'elle avait fait une fausse couche. Compte tenu de la nature de ces bureaucraties, personne ne prit la peine de vérifier.

Ce mensonge ne lui avait offert que six mois de sursis dans un stress grandissant. Elle ne consulta pas de médecin, pas même ces " toubibs aux pieds nus " que le régime communiste avait inventés une génération plus tôt, pour la plus grande admiration des gauchistes de tout poil. Lien-Hua était saine et vigoureuse et la nature avait conçu le corps humain pour engendrer des rejetons en bonne santé bien avant l'avènement des obstétriciens. La jeune femme avait à peu près réussi à dissimuler son ventre distendu sous ses vêtements mal taillés. Ce qu'elle ne pouvait cacher en revanche, et se cacher, surtout, c'était sa peur. Elle portait en elle un nouveau bébé. Un enfant désiré. Elle voulait avoir une autre chance d'être mère. Elle voulait sentir un bébé téter son sein. Elle voulait pouvoir l'aimer et le dorloter, le regarder apprendre à ramper, se redresser, puis marcher, et

355

parler, le voir grandir au-delà de quatre ans, entrer à l'école et devenir un adulte dont elle pourrait être fier.

Le problème, c'était la politique de contrôle des naissances. L'...tat l'appliquait de manière impitoyable. Elle savait ce qui pouvait arriver, la seringue emplies de formaldéhyde plantée dans la tête du nouveau-né à

l'instant même de la naissance. Pour les Yang, c'était un crime prémédité, un meurtre de sang-froid, et ils étaient bien décidés à ne pas perdre ce second enfant qui, leur avait dit le révérend Yu, était un don de Dieu.

Et il existait un moyen. En accouchant à domicile sans assistance médicale, et si le bébé poussait son premier cri, alors l'...tat ne le tuerait pas. Il y avait des choses auxquelles même le gouvernement de Chine populaire répugnait, et parmi celles-ci, le meurtre d'un jeune

enfant vivant. Mais tant qu'il n'avait pas poussé ce premier cri, il ne représentait guère plus qu'un morceau de viande à l'étal du marché. La rumeur courait même que le gouvernement chinois vendait à l'étranger des organes extraits de nouveau-nés avortés en vue de greffes ou de recherches médicales, et les Yang étaient tout prêts à y croire.

Donc, leur plan était que Lien-Hua accouche à domicile, après quoi ils pourraient mettre l'...tat devant le fait accompli et, par la suite, faire baptiser l'enfant par le révérend Yu. Raison pour laquelle Mme Yang avait entretenu sa condition physique, se contraignant à marcher deux kilomètres par jour, à se nourrir de manière raisonnable, bref, à se conformer à tous les conseils prodigués aux futures mères dans les manuels publiés par le gouvernement. Et si jamais les choses devaient tourner mal, ils iraient demander conseil au révérend Yu. Ce plan permettait à Lien-Hua de supporter le stress - à vrai dire, la terreur noire - engendré par sa situation illégale.

" Alors ? demanda Ryan.

- Rutledge a toutes les aptitudes requises et nous lui avons fourni les directives nécessaires. Il devrait les exécuter sans problème. Seule question : les Chinois seront-ils prêts à jouer le jeu?

- S'ils refusent, ils vont le regretter ", nota le président. Sans 356

être froide, la voix affichait une certaine détermination. " S'ils croient pouvoir nous intimider, Scott, il est temps pour eux de découvrir qui est-ce qui commande.

- Ils se rebifferont. Ils ont pris des options sur quatorze Boeing 777 -

pas plus tard qu'il y a quatre jours. C'est le premier truc qu'ils feront sauter si on leur déplaît. Or ça représente une masse d'argent et d'emplois pour Boeing à Seattle, avertit Adler.

- Je n'ai jamais apprécié le chantage, Scott. Par ailleurs, c'est un exemple classique de fausses économies. Si on cède à cause de ça, alors on perdra dix fois plus d'argent et d'emplois ailleurs - d'accord, ils ne seront pas tous au même endroit, ce qui empêchera les journalistes de la télé de braquer dessus leurs caméras, et donc d'embrasser le problème dans son ensemble, pour ne couvrir que ce qui tient sur une cassette Betacam.

Mais je ne suis pas là pour faire plaisir aux médias. Je suis là pour servir au mieux mes concitoyens, Scott. Et bon Dieu, c'est ce que je

vais m'employer à faire, promit le chef de l'...tat.

- Je n'en doute pas un instant, Jack, répondit Adler. T,che juste de ne pas oublier que la partie ne se déroulera peut-être pas tout à fait comme tu veux.

- C'est toujours le cas, mais s'ils durcissent le ton, ça va leur coïter soixante-dix milliards par an. On peut fort bien se passer de leurs produits. Eux peuvent-ils se passer des nôtres ? " demanda Ryan.

La question eut le don de mettre légèrement mal à l'aise le secrétaire d'...

tat. " J'imagine qu'il faudra attendre pour voir. "

21 Frémissements

" A LORS, quels sont les résultats d'hier ? " s'enquit Reilly. Il 2\.

serait en retard à l'ambassade, mais son petit doigt lui disait que la situation était en train de se débloquer du côté de l'affaire RPG - comme il l'appelait. Or le directeur Murray y portait un intérêt personnel car le président s'y intéressait également : résultat, elle passait illico avant tous les dossiers qui encombraient son bureau.

" Notre ami chinois - je parle de celui des toilettes - est le troisième secrétaire de leur mission diplomatique. Nos copains du SVR le soupçonnent d'appartenir à leur ministère de la Sécurité d'...tat. 2 notre ministère des Affaires étrangères, on ne le considère pas comme un diplomate particulièrement brillant.

- C'est comme ça qu'on planque le mieux un espion, reconnut Reilly. Sous les apparences d'un sous-fifre anonyme. OK, donc, il est dans le coup.

- Je suis d'accord avec toi, Michka. A présent, ce serait sympa de savoir qui a transmis quoi à qui.

- Oleg Gregorievitch, si j'étais resté debout à les regarder, je n'aurais rien remarqué du tout. " C'était le problème avec les vrais pros. Ils avaient le tour de main d'un croupier de Las Vegas. Il fallait un bon objectif et une caméra de prise de vues au ralenti pour être certain, et c'était un tantinet encombrant en mission sur le terrain. Mais ils venaient de prouver (pour leur satisfaction personnelle au moins) que les deux hommes

effectuaient une mission d'espionnage, et quoi qu'on puisse en penser, c'était déjà une avancée notable. " T'as pu identifier la fille ?

- Yelena Ivanova Dimitrova. " Provalov lui tendit son dossier. " Juste une pute, mais une pute de luxe, bien entendu. "

Reilly l'ouvrit, parcourut les notes. Une prostituée fichée, spécialisée dans les étrangers. La photo était exceptionnellement flatteuse.

" T'as d° arriver tôt, ce matin, non ? " Sans doute, vu le boulot déjà abattu.

" Avant six heures ", confirma Oleg. Pour lui aussi, l'affaire commençait à

devenir palpitante. " quoi qu'il en soit, Klementi Ivanovitch l'a gardée toute la nuit. Elle a quitté son appartement puis est rentrée chez elle en taxi à sept heures quarante ce matin. Elle avait l'air heureuse et satisfaite, au dire de mes hommes. "

Marrant. Elle ne quittait son client qu'après l'arrivée d'Oleg au bureau ?

quelque part, ça avait d° le travailler, songea l'Américain avec ironie.

S°r que ça l'aurait travaillé, à sa place. " Eh bien, tant mieux pour notre sujet. J'espère qu'il ne va pas s'en lasser trop vite, nota tout haut l'agent du FBI, en espérant remonter le moral de son collègue.

- On peut toujours espérer, acquiesça Provalov, flegmatique. J'ai quatre hommes en planque pour surveiller son appartement. S'il s'avise de s'absenter pour un petit bout de temps, on essaiera d'envoyer une équipe y installer des micros.

- Ils savent être discrets ? " Si ce Suvorov était aussi bien entraîné qu'ils l'imaginaient, il laisserait des mouchards pour lui signaler toute effraction, rendant l'entreprise pour le moins risquée.

" Eux aussi ont été formés au KGB. L'un d'eux a participé à la capture d'un agent français, dans le temps... ¿ présent, j'ai une question à te poser, enchaîna le flic russe.

- Vas-y.

- T'as entendu parler d'une cellule antiterroriste spéciale basée en Angleterre ?

- Tu veux parler des "Hommes en noir" ?

- Oui. Tu sais quelque chose sur eux ? "

Reilly savait qu'il devait faire gaffe à ce qu'il disait, même s'il 359

n'avait pas grand-chose à révéler. " À vrai dire, je n'en sais guère plus que ce que j'ai lu dans les journaux. C'est une sorte de groupe multinational de l'OTAN, formé pour partie de militaires, pour partie de policiers. Ils ont réussi pas mal de coups l'an dernier. Pourquoi cette question ?

- Une requête venue d'en haut, parce que je te connais. On m'a dit qu'ils venaient à Moscou pour participer à la formation de nos hommes - des groupes de Spetsnaz aux attributions similaires, expliqua Oleg.

- Vraiment ? Ma foi, je n'ai jamais été dans la section intervention du service, j'ai juste fait un bref passage dans une brigade locale du SWAT.

Mais Gus Werner doit en savoir plus. Gus est le responsable de la division antiterroriste au siège. Avant, il dirigeait le HRT, le service de récupération d'otages, et il avait rang de commissaire divisionnaire. Je l'ai rencontré une seule fois, juste bonjour-bonsoir, mais Gus a une excellente réputation. Il est très estimé de ses subordonnés. Mais comme je t'ai dit, c'est la section intervention. Moi, j'ai toujours été plutôt avec les joueurs d'échecs.

- Le bureau d'enquêtes, tu veux dire ?

- Ouais, c'est ça. «a devait être l'attribution initiale du FBI, mais le service a pas mal évolué au cours des années. " L'Américain marqua un temps avant de demander, histoire de recentrer la discussion : " Alors comme ça, vous surveillez de près ce Suvo-rov/Koniev ?

- Mes hommes ont reçu l'ordre d'être discrets mais oui, on va le serrer de près.

- Tu sais, s'il bosse vraiment avec ces espions chinois... tu crois qu'ils voulaient éliminer Golovko ?

- J'en sais rien mais on ne doit pas écarter l'éventualité. " Reilly opina,

estimant que ça ferait un rapport intéressant à

balancer à Washington, voire à discuter avec le chef de poste de laCIA.

" Je veux les dossiers de tous ceux qui ont pu travailler avec lui, ordonna Sergueï Nikolaïevitch. Et vous, je veux que vous m'apportiez son dossier personnel.

- Oui, camarade directeur ", répondit le commandant Chelepine avec un signe de tête.

La réunion matinale, dirigée par un colonel de la milice, n'avait ravi ni le directeur du SVR ni le chef de ses gardes du corps. Dans ce cas précis (et pour changer) la lenteur proverbiale de la bureaucratie russe avait été

contournée et l'information transmise en exprès à toutes les personnes concernées. Y compris l'homme qui avait peut-être échappé par accident à un attentat dirigé contre lui.

" Et nous allons monter un groupe spécial d'intervention pour épauler ce jeune Provalov.

- Bien entendu, camarade directeur. "

...trange, se dit Sergueï Nikolaïevitch, comme le monde peut changer vite. Il se rappelait du matin de l'attentat comme si c'était la veille - ce n'était pas le genre de choses qu'on pouvait oublier. Mais après le choc et la peur des premiers jours, il avait fini par se relaxer, par se convaincre que cet Avseïenko était la vraie cible de cette tentative de liquidation par la pègre - il affectionnait ce terme vieillot - et qu'en fait jamais sa vie n'avait été directement menacée. Une fois cette idée ancrée dans la tête, tout l'épisode était devenu pour lui comme un banal accident de la circulation dont il aurait été le témoin. Même si un malheureux automobiliste avait été tué au bord de la route, ce n'était qu'un incident incongru à écarter d'emblée car impensable avec sa luxueuse limousine officielle, surtout avec Anatoly au volant. Mais voilà qu'il en était venu à se demander si l'accident ne lui avait pas en fait épargné la vie. Ce genre de choses n'était pas censé arriver... il n'avait absolument pas besoin de ça.v

À présent, il se sentait encore plus terrifié qu'en cette matinée radieuse, alors qu'il contemplait l'épave fumante sur la place. Car cela pouvait vouloir dire qu'il était toujours en danger, une perspective qu'il redoutait tout autant que le premier venu.

Pis encore, son chasseur pouvait fort bien être un des siens, un ancien agent du KGB avec des relations aux Spetsnaz, et si jamais l'homme était également en contact avec les Chinois...

Mais pourquoi les Chinois voudraient-ils attenter à sa vie ? Et à vrai dire, pourquoi les Chinois voudraient-ils perpétrer une 361

telle action criminelle hors de leurs frontières ? C'e't été d'une imprudence qui dépassait l'entendement.

Non, rien de tout cela ne tenait debout, mais en bon espion de carrière, Golovko avait depuis longtemps perdu l'illusion que le monde tenait debout.

Ce qu'il savait en revanche, c'est qu'il avait besoin d'informations supplémentaires et qu'au moins, il était un des mieux placés pour ça. Il n'avait peut-être plus autant de pouvoir que naguère, mais ce qu'il lui en restait suffisait à ses ambitions.

Enfin, il l'espérait.

Il évitait de venir trop souvent au ministère. Simple mesure de sécurité

routinière, mais logique. Une fois que vous aviez recruté un agent, vous n'aviez pas besoin de traîner aux alentours, sous peine de le ou la compromettre. C'était une des premières choses qu'on vous enseignait à la Ferme. Si vous compromettiez l'un des vôtres, vous risquiez d'avoir du mal à trouver le sommeil par la suite, parce que la CIA était en général active dans les pays où l'on avait tendance à tirer ou faire le coup de poing sans sommation - au gré des préférences de la police d'...tat, et cela, leur avaient expliqué les instructeurs, pouvait s'avérer des plus désagréables.

Surtout dans un cas comme celui-ci où il avait entamé une liaison avec son agent ; avec le risque qu'en cas de rupture, elle décide de cesser une coopération qui, au dire de Langley, se révélait bougrement fructueuse, au point qu'ils en redemandaient. Effacer le programme qu'il lui avait fait installer sur sa machine serait difficile pour un génie de CalTech, mais on pouvait arriver au même résultat en lui plantant son disque dur et en réinstallant tout, parce que ce petit logiciel espion était planqué dans les fichiers-système et qu'une réinstallation le détruirait à coup sûr.

Bref, il n'avait pas franchement envie de zoner dans le coin, mais il

était un homme d'affaires, en sus d'être un espion, et le client venait de l'appeler. La fille installée à deux postes de distance de Ming avait un problème d'ordinateur, or il était le technicien de chez NEC chargé de la maintenance du ministère.

Le problème s'avéra mineur - il valait mieux éviter que certai-362

nés femmes touchent à ces machines délicates. C'était comme de l,cher un gamin de quatre ans dans une armurerie... mais on ne pouvait pas crier ça tout haut en ces temps libérés, même ici. Par chance, Ming était invisible lorsqu'il était entré dans le bureau. Il s'était dirigé vers le poste concerné et avait réparé l'incident en trois minutes, expliquant à la secrétaire son erreur de manipulation en termes simples, faciles à

comprendre et propres à la bombarder désormais expert informatique du service pour ce genre de pépins fréquents. Sur un sourire et une courbette polie à la japonaise, il s'apprêtait à prendre congé quand la porte du bureau intérieur s'ouvrit, livrant passage à Ming, suivie du ministre Fang, le nez plongé dans des dossiers.

" Oh, bonjour, Nomuri-san ! " s'écria Ming, surprise, alors que Fang lançait " Tchai ! " à tue-tête tout en faisant signe à une des autres filles de le suivre. Si le ministre avait aperçu Nomuri, il n'en laissa rien paraître, s'éclipsant aussitôt de nouveau dans son bureau privé.

" Bonjour, camarade Ming ", dit Nomuri en anglais, avant d'ajouter, pour la forme : " Votre ordinateur fonctionne comme il faut ?

- Oui, tout à fait, merci.

- Bien. Enfin, si jamais vous rencontrez un problème, vous avez ma carte...

- Oh, oui. Vous êtes bien installé à Pékin, maintenant ? s'en-quit-elle avec politesse.

- Oui, merci beaucoup.

- Vous devriez essayer la cuisine chinoise au lieu d'en rester à celle de votre pays même si, je dois l'admettre, j'ai pris go't ces derniers temps à

la saucisse japonaise ", observa-t-elle, autant pour lui que pour le reste de l'assistance, assortissant sa remarque d'une mimique éloquente.

Pour sa part, Chester Nomuri crut que son cour s'était arrêté de battre dix bonnes secondes. " Ah, oui ", parvint-il à articuler, dès qu'il put retrouver son souffle. " Effectivement, elles peuvent être délicieuses. "

Ming se contenta de hocher la tête, puis elle regagna son bureau et se remit au travail. Nomuri salua et fit une petite courbette à tout le monde avant de prendre congé à son tour.

363

Sitôt dans le couloir, il fonça vers les toilettes, pris d'une envie pressante. Doux Jésus. Mais c'était un des problèmes avec les agents. Il leur arrivait parfois de prendre leur pied en mission, un peu comme un camé

décolle sitôt que la dope agit sur son organisme... Ils se mettaient à

titiller le dragon avec cet enthousiasme tout neuf, pour le seul plaisir d'y goûter encore, oubliant que la queue du monstre était bien plus proche de sa gueule qu'il n'y paraissait. Prendre plaisir au danger était stupide.

Remontant sa braguette, Nomuri se dit qu'il avait su négocier le coup, qu'il n'avait pas bafouillé pour répondre à ce trait d'ironie. Mais il devait la mettre en garde. quand on s'amuse à danser dans un champ de mines, on ne savait jamais vraiment o' on mettait le pied, et découvrir son erreur était généralement douloureux.

C'est à cet instant qu'il réalisa pourquoi c'était arrivé, et l'idée le figea soudain. Ming était amoureuse. Elle était gaie parce que... voyons, pourquoi sinon aurait-elle dit une chose pareille ? Par jeu ? Considérerait-elle tout cela comme un jeu ? Non, elle n'avait rien d'une allumeuse. Entre eux, question sexe, ça marchait bien, peut-être trop bien même, si tant est qu'une telle chose f't possible, songea Nomuri en retournant vers l'ascenseur. Après lui avoir sorti ça, elle allait s'rement débarquer ce soir. Sur le chemin du retour, il faudrait qu'il s'arrête chez le marchand de spiritueux refaire le plein de cet inf,me whisky japonais à trente dollars le litre. Dans ce pays, un travailleur n'avait pas les moyens de se saouler à moins de se rabattre sur la gnôle locale, et ça, il n'osait même pas l'envisager.

Mais Ming venait de consacrer leur relation en risquant sa vie devant son ministre et ses collègues : pour Nomuri, c'était bien plus terrifiant que ses remarques déplacées sur sa queue et son penchant pour celle-ci. Bon Dieu, ça commence à devenir trop sérieux. Mais que pouvait-il y faire ? Il l'avait séduite, avait fait d'elle une espionne et elle avait

craqué pour lui, simplement sans doute parce qu'il était plus jeune que le vieux con pour qui elle bossait, et qu'il était bien plus gentil avec elle. Bien, donc il était un bon coup au pieu, et c'était excellent pour son ego de m

,le, et puis il était perdu en terre étrangère et devait bien s'éclater lui aussi, sans compter que faire ça avec elle était

364

sans doute moins risqué pour sa couverture que d'aller lever une pute dans un bar. Et il n'avait même pas envie d'envisager la perspective de nouer une relation durable avec une vraie fille dans la vraie vie...

... Mais là, en quoi est-ce si différent ? se demanda-t-il. En dehors du fait que pendant qu'elle l'aimait, son ordinateur expédiait à travers les airs la copie de ses notes dactylographiées...

C'était ce qu'il faisait de nouveau, juste après la fermeture des bureaux, et le décalage de onze heures permettait que le message arrive sur le bureau des fonctionnaires du gouvernement après leur petit déjeuner. Dans le cas de Mary Patricia Foley, les matinées étaient devenues bien moins frénétiques. La cadette n'était pas encore à la fac mais elle préférait se préparer toute seule ses flocons d'avoine avant de prendre sa voiture pour se rendre au lycée, ce qui laissait à sa mère vingt-cinq minutes de plus pour traîner au lit. Vingt ans à jouer les espionnes, il y avait de quoi vous conduire à l'asile mais en fait, c'était une vie qu'elle avait appréciée, surtout ses années à Moscou, quand elle travaillait dans le ventre de la bête, en y gagnant un bel ulcère au passage, se remémora-t-elle avec un sourire.

Son mari pouvait en dire autant. Devenu le premier couple d'agents à monter si haut à Langley, ils arrivaient ensemble au boulot tous les matins - dans leur véhicule personnel plutôt que dans la voiture de fonction à laquelle ils auraient eu droit, mais encadrés néanmoins par deux voitures de patrouille bourrées d'agents armés parce que n'importe quel terroriste doté

d'une once de jugeote pourrait voir en eux des cibles plus précieuses que des bijoux. «a leur permettait de discuter en route - l'habitacle était inspecté toutes les semaines pour y traquer d'éventuels micros.

Ils se garèrent à leur emplacement habituel (et surdimensionné) au sous-sol de l'ancien qG, puis empruntèrent l'ascenseur de direction qui, allez savoir pourquoi, les attendait toujours pour gagner leurs bureaux du sixième.

Le bureau de Mme Foley était déjà rangé. Tous ses dossiers importants l'étaient aussi. Mais aujourd'hui, comme depuis une 365

semaine, au lieu de parcourir les chemises aux bordures rayées garnies de documents classés ULTRA-CONFIDENTIEL / CODE CONFIDENTIEL, elle se précipita pour réveiller son ordinateur et récupérer son courrier électronique spécial. Ce matin encore, bonne pêche. Elle recopia provisoirement le message sur son disque dur, en fit une sortie papier et, dès que l'imprimante eut craché le texte, elle effaça l'original. Puis elle lut la copie et décrocha le téléphone pour appeler son époux.

" Ouais, chérie ?

- Y a du potage aux nids d'hirondelles ", annonça-t-elle au directeur de la CIA. C'était un plat chinois qu'il trouvait particulièrement dégueulasse et elle adorait le titiller.

" OK, chou, arrive. " Le patron savait qu'il devait être succulent pour qu'elle essaie de lui retourner l'estomac si tôt le matin.

" Du nouveau de Sorge ? demanda le président, soixante-quinze minutes plus tard.

- Oui, monsieur ", confirma Ben Goodley en lui tendant la feuille. Sans être long, le message était intéressant. Ryan le parcourut. " Analyse ?

- Mme Foley veut l'examiner avec vous cet après-midi. Vous avez un créneau à quatorze heures quinze.

- OK. qui d'autre ?

- Le vice-président, puisqu'il est dans le coin. " Goodley savait que Ryan aimait avoir Robby Jackson pour toutes les infos d'intérêt stratégique. "

Il est relativement libre cet après-midi, lui aussi.

- Bien. Arrangez-nous ça. "

Six p,tés de maisons plus loin, Dan Murray venait d'arriver dans son vaste bureau (à vrai dire, bien plus vaste que le bureau présidentiel) avec son détachement de gardes du corps, parce que, en tant que principal responsable du contre-espionnage et de l'antiterrorisme dans le pays, il avait accès à quantité d'informations convoitées par beaucoup. Ce matin n'avait fait qu'en ajouter.

" Bonjour, monsieur le directeur ", dit une des femmes de son équipe. En plus de simple secrétaire, c'était un agent assermenté et portant une arme.

" Hé, Toni ! " lança Murray. Elle était plutôt bien roulée mais le directeur du FBI se rendit compte soudain qu'il venait à l'instant de se prouver que son épouse Liz avait raison : il tournait au vieux saligaud.

Les piles de documents sur le bureau avaient été réparties par la permanence de nuit selon un ordre précis : tout à droite, le matériel lié

au renseignement, tout à gauche, au contre-espionnage, et la grosse pile du milieu, les enquêtes criminelles en cours exigeant son attention ou un avis personnel. La tradition remontait au premier patron, " M. Hoover ", comme on l'appelait toujours au FBI, qui semblait s'intéresser à toutes les affaires dépassant le simple vol de vieilles voitures de service sur les parkings du gouvernement.

Mais Murray avait longtemps travaillé dans la section dite noire du Bureau, de sorte qu'il s'attaqua d'emblée à la pile de droite. Pas grand-chose. Le FBI lançait désormais ses opérations de renseignements de son côté, au grand dam de la CIA ; mais les deux services ne s'étaient jamais vraiment entendus, même si Murray aimait bien les Foley. Et puis merde, se dit-il, un peu de rivalité n'a jamais fait de mal à personne, tant que la CIA ne venait pas fourrer le nez dans une enquête criminelle, ce qui serait une tout autre affaire. Le rapport posé sur le haut de la pile émanait de Mike Reilly...

" Bigre... ", souffla Dan Murray. Suivit un sourire intérieur. Murray avait sélectionné lui-même Reilly pour le poste à Moscou, malgré les objections de certains pontes du service qui voulaient tous sortir Paul Landau de la section renseignements. Mais non, avait décidé Murray, Moscou avait besoin d'un coup de main pour le travail de flic, pas pour la traque aux espions, et pour ça, ils avaient une longue expérience. Donc, il avait envoyé Mike, le digne fils de son père, Pat Reilly, flic lui aussi, qui avait flanqué à

la mafia new-yorkaise une sérieuse indigestion. Landau se trouvait en ce moment à Berlin, où il collaborait avec le BKA, le Bundeskriminalamt, la Brigade criminelle allemande, pour assurer la liaison normale sur les affaires en cours,

élément prometteur. Son père avait pris sa retraite avec le poste de commissaire divisionnaire. Mike devait pouvoir faire mieux. Et sa façon de se lier avec cet inspecteur russe, Provalov, ne devrait pas non plus nuire à sa carrière. Bien. Donc, ils auraient découvert un lien entre un ex-agent du KGB et le MSE chinois... ? Et tout ça dans le cadre de l'enquête sur le gros boum-ba-da-boum dans la capitale russe ? Merde, se pouvait-il que les Chinois soient dans le coup ? Si oui, qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Et là, effectivement, le truc devrait intéresser les Foley. Le directeur Murray décrocha son téléphone. Dix minutes plus tard, le document de Moscou partait à Langley en fax crypté - et pour se garantir que la CIA n'allait pas s'attribuer les résultats du FBI, il en envoya par porteur une copie papier à la Maison-Blanche, où elle fut remise en main propre au Dr Benjamin Goodley qui ne manquerait pas de la montrer au président avant midi.

Il en était au point où il parvenait à reconnaître sa façon de toquer à la porte. Nomuri posa son verre et se leva d'un bond pour répondre, ouvrant le battant moins de cinq secondes après son premier toc-toc-toc si excitant.

" Ming !

- Nomuri-san ! "

Il l'attira à l'intérieur, ferma la porte, la verrouilla. Puis il la souleva du sol dans une étreinte dont la passion était feinte à moins de trois pour cent.

" Alors comme ça, tu as un faible pour la saucisse japonaise, hmm ? fit-il entre un sourire et un baiser.

- Tu n'as même pas souri quand j'ai dit ça. Ce n'était pas drôle ?

s'inquiéta-t-elle alors qu'il commençait à lui déboutonner son corsage.

" Ming... " Puis il hésita et se lança - il venait d'apprendre le mot un peu plus tôt dans la journée : " Bau-bei. " Cela voulait dire " Ma bien-aimée ".

Elle sourit et répondit à son tour : " Shing-gan ", ce qui, traduit littéralement, donnait " cour et foie " mais qui, dans le contexte, voulait dire " corps et ,me ".

" Mon amour..., reprit Nomuri après un nouveau baiser, as-tu parlé de notre relation à ton bureau ?

- Non, le ministre Fang pourrait voir cela d'un mauvais oeil ; ça ne poserait sans doute pas de problème avec les autres filles si elles le découvraient, expliqua-t-elle, le sourire aguichant, mais on ne sait jamais...

- Alors, pourquoi courir ce risque en faisant une telle plaisanterie, à moins que tu n'aies voulu que ce soit moi qui te trahisse ?

- Tu n'as aucun sens de l'humour ", observa Ming, mais elle s'empressa de glisser les mains sous sa chemise pour lui caresser le torse. " Enfin, ce n'est pas grave. Tu as d'autres qualités qui me conviennent... "

Ensuite, il fut temps de parler boulot.

" Bau-bei ?

- Oui?

- Ton ordinateur marche toujours sans problème ?

- Oh, oui ", lui assura-t-elle d'une voix assoupie.

De la main gauche, il la caressait doucement. " Est-ce que d'autres filles dans le service se servent de leur ordinateur pour surfer sur le Net ?

- Seulement Tchai. Fang se sert d'elle comme il se sert de moi. ¿ vrai dire, il la préfère. Il trouve qu'elle a une bouche plus agile.

- Oh ? fit Nomuri, atténuant l'exclamation avec un sourire.

- Je te l'ai dit, le ministre Fang est un vieillard. Parfois, il a besoin de... certains encouragements, et Tchai, ça ne la dérange pas outre mesure.

Elle dit que ça lui rappelle son grand-père. "

L'observation suscita tout au plus dans l'esprit de l'Américain une vague réaction de dégoût. " Alors comme ça, les filles du service échangent leurs impressions sur ton ministre ? "

Rire de Ming. C'était plutôt marrant. " Bien sûr. On le fait toutes. "

Bigre, songea Nomuri. Il avait toujours cru que les femmes étaient plus...

discrètes, que seuls les hommes s'échangeaient ce genre de vantardises de vestiaire.

369

" La première fois qu'il m'a demandé ça, poursuivit-elle, je n'ai trop su que faire, alors j'en ai parlé à Tchai pour lui demander son avis. C'était elle la plus ancienne dans le service, tu comprends. Elle m'a dit de ne pas me poser de questions, d'en profiter et d'essayer de le rendre heureux, et que j'aurais peut-être la chance d'y gagner un chouette siège de bureau, comme le sien. Tchai doit s'avoir s'y prendre. Elle a eu une bicyclette neuve, en novembre dernier. Moi, eh bien... je crois qu'il m'aime bien uniquement parce que je suis un peu différente. Tchai a de plus gros seins que moi, et je crois que je suis plus jolie qu'elle, mais elle a bon caractère, et elle éprouve de la tendresse pour ce vieux bonhomme. Plus que moi, en tout cas. " Elle marqua un temps. " Et pas au point de vouloir un vélo neuf. "

" qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Robby Jackson.

- Ma foi, je ne sais pas trop, admit le patron de la CIA. Ce Fang a eu un long entretien avec notre vieil ami Zhang Han San. Au sujet des négociations avec notre délégation commerciale qui doivent débiter demain.

Merde... (Foley regarda sa montre)... c'est dans moins de quatorze heures.

Et il semblerait qu'ils veuillent nous demander des concessions au lieu de nous en proposer. Notre reconnaissance de Taiwan les a irrités plus que prévu.

- Tant pis pour eux, observa Ryan.

- Jack, je partage ton sentiment, mais essayons de ne pas trop prendre leur opinion à la légère, veux-tu ? suggéra Ed.

- Tu commences à parler comme Scott, nota le président.

- Et alors ? Si tu veux un béni-oui-oui à la tête de Langley, t'as fait une erreur de casting, répliqua le DCR.

- T'as raison, Ed, concéda Jack. Continue.

- Jack, il faut qu'on prévienne Rutledge que les Chinois ne vont pas apprécier ce qu'il a à leur dire. Ils pourraient ne pas être d'humeur à

faire beaucoup de concessions.

- Eh bien, les ...tats-Unis non plus, indiqua le président à son directeur de la CIA.

370

- quelles chances y a-t-il qu'il s'agisse d'un coup monté... je parle de cette information ? s'enquit le vice-président Jackson.

- Vous voulez dire qu'ils se serviraient de cette source pour nous intoxiquer ? intervint Mary Patricia Foley. J'évalue le risque pratiquement à zéro. Aussi proche de zéro qu'on puisse l'envisager en situation réelle.

- MP, comment pouvez-vous être à ce point confiante ? s'étonna le président Ryan.

- Je ne peux pas vous le dire ici, Jack, mais en effet, je suis tout à fait confiante ", insista Mary Pat, et Ryan nota le léger embarras de son mari.

Ed avait toujours été le plus prudent des deux, et Mary Pat la va-t-en-guerre. Elle considérait ses agents comme une mère ses gosses et Ryan l'admirait pour ça, même s'il ne devait pas oublier non plus que cette attitude n'était pas toujours réaliste.

Il se tourna vers son mari, pour voir : " Ed ?

- Je l'appuie sur ce coup-ci. La source m'a l'air en béton. En béton armé.

- Donc, ce document représente le point de vue de leur gouvernement ? "

demanda Tomcat.

Foley surprit le vice-président en hochant la tête : " Non, le seul point de vue de ce Zhang Han San. C'est un ministre influent et puissant, mais il n'est pas leur porte-parole officiel. Notez que ce texte ne mentionne nulle part leur position officielle. Zhang représente sans aucun doute une tendance, une tendance forte, au sein du Politburo. Mais il y a aussi des modérés dont ce document ne reflète pas la position.

- OK, super, dit Robby en se dandinant sur son siège, alors qu'est-ce

que tu viens nous faire perdre notre temps avec ce truc?

- Ce Zhang est très lié à leur ministre de la Défense... en fait, il pèse de tout son poids sur l'ensemble du domaine de la sécurité nationale. S'il étend son influence à la politique commerciale, nous avons un problème, et il faut en avertir sans tarder notre délégation ", leur annonça le DCR.

371

" Alors ? " demanda Ming d'une voix lasse. Elle détestait se rhabiller pour partir, c'était synonyme d'une nuit de sommeil écourtée.

" Alors, tu devrais aller au bureau un peu plus tôt et installer ce programme sur l'ordinateur de Tchai. C'est juste une nouvelle version du gestionnaire de fichiers, la dernière, la 6.8.1, comme celle que je t'ai installée. " En réalité, la toute dernière commercialisée n'était que la 6.3.2, de sorte qu'il s'écoulerait au moins un an avant qu'une mise à jour ne soit en fait nécessaire.

" Pourquoi tu me demandes de faire ça ?

- Est-ce que c'est vraiment important de savoir, Bau-bei ? " Elle hésita, réfléchit un bref instant, et cette seconde d'incertitude glaça l'espion américain. Et enfin : " Non, je suppose que non.

- Il faut que je t'offre encore quelque chose, murmura Nomuri en la prenant dans ses bras.

- quoi donc ? " Tous les cadeaux précédents avaient eu leur petit effet.

" Ce sera une surprise... et une bonne ", promit-il.

Il vit ses yeux étinceler à l'avance. Nomuri l'aida à enfiler son affreux blouson. La rhabiller n'était pas (et de loin) aussi agréable que la déshabiller, mais c'était prévisible. quelques instants plus tard, ils se quittaient sur un dernier baiser à la porte. Il la regarda s'éloigner puis retourna à son ordinateur pour avertir pat-a-pain@brownienet.com qu'il avait concocté une nouvelle recette dont, espérait-il, elle lui dirait des nouvelles.

22 La Table et la Recette

" * I VOUT le plaisir est pour moi, monsieur le ministre ", dit J. Cliff Rutledge sur son ton le plus diplomatique, avec une poignée de main. Rutledge n'était pas mécontent que les Chinois aient adopté la

coutume occidentale : il n'avait jamais réussi à bien assimiler le protocole de la courbette.

Cari Hitch, l'ambassadeur des ...tats-Unis en Chine populaire, était là pour la cérémonie d'ouverture. C'était un diplomate de carrière qui avait toujours préféré travailler sur le terrain que de rester enfermé au ministère. Gérer au jour le jour les relations diplomatiques n'avait rien de très affriolant, mais à un poste comme celui-ci, il fallait avoir la main ferme. Hitch l'avait et il était apparemment apprécié du reste du corps diplomatique, ce qui ne faisait jamais de mal.

En revanche, tout était nouveau pour Mark Gant. La salle était impressionnante, vaste comme la salle du conseil d'une multinationale, conçue pour satisfaire des administrateurs se prenant pour des seigneurs de l'Italie médiévale. Le plafond était haut, les murs tendus de tissu - en l'occurrence, de la soie de Chine, rouge, bien entendu, de sorte qu'on avait un peu l'impression de s'aventurer dans le ventre d'une baleine - et la pièce décorée de lustres de cristal et de moulures en bronze. Tout le monde se vit offrir un minuscule verre de mao-tai qui, l'avait-on mis en garde, ressemblait à de l'essence à briquet.

" C'est votre premier séjour à Pékin ? " s'enquit un vague sous-fifre.

373

Gant se retourna pour toiser le petit bonhomme. " Oui, effectivement.

- Trop tôt pour une première impression, donc ?

- En effet, néanmoins cette salle est tout à fait imposante-mais la soie est pour votre peuple une longue et fructueuse tradition, poursuivit-il en se demandant si son discours avait l'air diplomatique ou simplement maladroit.

- En effet, oui ", convint le fonctionnaire avec un hochement de tête accompagné d'un sourire tout en dents. Ni l'un ni l'autre ne révélèrent grand-chose au visiteur américain, sinon que son hôte ne se ruinait pas en dentifrice.

" J'ai beaucoup entendu parler de la collection d'art impérial.

- Vous la verrez, promet le fonctionnaire. Elle est incluse au programme officiel.

- Excellent. En complément de ma mission, j'aimerais pouvoir jouer les

touristes.

- J'espère que vous nous jugerez des hôtes acceptables ", dit le petit homme. Pour sa part, Gant se demandait si ce nain souriant et obséquieux allait s'agenouiller et lui proposer une pipe mais la diplomatie était pour lui un domaine inconnu. Ces types n'étaient pas des banquiers d'affaires qui se montraient des requins plutôt courtois, qui savaient vous régaler de mets fins avant de vous convier à vous asseoir pour vous trancher la queue.

Mais sans jamais cacher le fait qu'ils étaient des requins. Ceux-là, en revanche... il n'était pas trop s'r. Ce degré de politesse et de sollicitude était une expérience inédite, mais au vu de son dossier d'information, il en venait à se demander si cette hospitalité ne présageait pas un climat d'une hostilité peu commune dès qu'on passerait aux choses sérieuses. Si les deux attitudes devaient s'équilibrer, alors l'autre plateau de la balance risquait d'être sacrement lesté, pas de doute.

" Donc, vous ne dépendez pas des Affaires étrangères ? s'en-quit le Chinois.

- Non. Je suis au Trésor. Je travaille directement pour le ministre Winston.

- Ah, alors vous êtes dans les affaires commerciales ? " Donc, ce petit salopard s'est fait briefer... Mais c'était prévisible. ¿ ce niveau du gouvernement, on ne prenait pas d'initiative.

374

Tout le monde avait d° recevoir des instructions détaillées. Tout le monde avait d° lire le manuel sur les Américains. Les membres de la délégation américaine issus du Département d'...tat avaient fait de même. Pas Gant, en revanche, car il n'était pas un négociateur attitré et on ne lui avait dit que ce qu'il avait besoin de savoir. Cela lui donnait un avantage sur le Chinois désigné pour être son chaperon. Il n'était pas aux Affaires étrangères, donc on ne devait pas le juger important - mais il était en même temps le représentant personnel d'un très haut fonctionnaire américain, connu pour faire partie du cercle de ses intimes et cela renforçait son importance. Peut-être ses interlocuteurs le prenaient-ils pour le conseiller principal de Rutledge - et dans un contexte chinois, cela pouvait signifier que ce pourrait bien être lui le véritable maître des négociations et non le diplomate qui présidait officiellement la délégation, car les Chinois procédaient souvent de la sorte. Gant en vint à

se dire qu'il pourrait peut-être leur embrouiller quelque peu les neurones... mais comment procéder ?

" Oh, oui, toute ma vie j'ai été un capitaliste ", confirma Gant, décidant de la jouer relax et de s'adresser à ce type comme si c'était un être humain et non un enculé de diplomate communiste. " Comme d'ailleurs le ministre Winston et le président Ryan, vous savez.

- Mais ce dernier était surtout un agent secret, ou c'est du moins ce que je me suis laissé dire. "

Temps de planter la première banderille : " Je suppose que c'est en partie vrai mais son cour penche toujours vers le milieu des affaires, je crois.

Dès qu'ils quitteront la fonction publique, tant George que lui vont y retourner et là, ils deviendront les maîtres du monde. " Ce qui était presque vrai, s'avisa Gant qui se rappelait que souvent les meilleurs mensonges étaient des vérités.

" Et vous avez travaillé plusieurs années avec le ministre Winston ? " Un constat plus qu'une question, nota Gant. Comment y répondre ? que savaient-ils réellement sur lui ? Ou bien était-il un mystère complet pour les communistes ? Si oui, pourrait-il l'exploiter à son avantage ?

Un sourire aimable, entendu. " Ma foi, c'est vrai, George et 375

moi, on a fait pas mal d'argent tous les deux. quand Jack l'a fait entrer dans son cabinet, George a décidé qu'il voulait m'avoir auprès de lui pour lui donner un coup de main sur certains dossiers politiques. En particulier celui de la fiscalité. C'est un vrai bordel et George m'a confié le truc.

Et vous savez quoi ? On pourrait bien arriver à changer tout ça. Il semble que le Congrès s'apprête à voter ce qu'on leur propose et c'est quasiment un exploit d'amener ces idiots à faire ce qu'on veut ", observa Gant, en contemplant sciemment le bibelot en ivoire sculpté qui trônait sur une étagère. Un artisan muni d'un couteau aiguisé avait dû passer pas mal de temps pour aboutir à ce résultat... Eh bien, monsieur le Chinetoque, est-ce que je vous parais important, à présent ? On pouvait penser ce qu'on voulait de ce type, il aurait fait un excellent joueur de poker. Son regard demeurait parfaitement indéchiffrable. Gant reporta son attention sur lui.

" Excusez-moi... je parle trop. "

Le fonctionnaire sourit. " C'est fréquent en de telles circonstances.

Pourquoi selon vous tout le monde ici a de quoi boire ? " D'une voix amusée, pour lui faire, qui sait, entrevoir qui était le vrai maître du jeu ?

" Je suppose... ", observa Gant, d'un ton mal assuré, avant de s'éloigner, le sous-fifre (l'était-il tant que ça ?) sur ses talons.

De son côté, Rutledge essayait de deviner si la partie adverse savait quelles étaient ses instructions. Il y avait eu quelques fuites savamment orchestrées dans les médias mais Adler avait agi avec adresse, pour que même un observateur attentif - et l'ambassadeur de Chine à Washington en était un - ait du mal à en discerner l'origine, la teneur, et surtout la raison. Le gouvernement Ryan avait sans doute utilisé la presse avec une certaine habileté, estima Rutledge, parce que les fonctionnaires du cabinet suivaient pour l'essentiel les directives du secrétaire général de la présidence, Arnie van Damm, lui-même politicien retors. On ne trouvait pas dans le nouveau cabinet l'habituelle collection de vieux chevaux de retour qui avaient besoin de caresser la presse dans le sens du poil pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Ryan avait pour l'essentiel choisi des collaborateurs qui n'avaient aucune visée personnelle, ce qui n'était pas un mince exploit - surtout quand la majorité donnaient

Fimpres-376

sion d'être des techniciens compétents qui, à l'instar de Ryan, semblaient vouloir repartir de Washington leur vertu intacte, et reprendre leur existence normale sitôt achevée cette courte parenthèse dans la fonction publique. Le diplomate de carrière n'aurait pas cru possible que le gouvernement de son pays pût être transformé à ce point. Il en attribuait le crédit à ce pilote japonais déséquilibré qui avait entièrement décimé la tête de l'Etat par son geste insensé¹.

C'est à cet instant que Xu Kun Piao fit son entrée dans le grand salon de réception, accompagné de sa suite officielle. Xu était secrétaire général du parti communiste de la République populaire de Chine et président du Politburo, l'équivalent d'un Premier ministre, d'où, dans les médias américains, ce qualificatif de " Premier chinois " qui était pour le moins inapproprié mais avait fini par être adopté même par le monde diplomatique.

À soixante et onze ans, il appartenait à la deuxième génération des dirigeants chinois. Les ultimes survivants de la Longue Marche avaient

tous disparu depuis belle lurette - il restait bien quelques vieux dignitaires chenus qui prétendaient y avoir participé, mais un simple calcul permettait de vérifier qu'à l'époque ils tetaient le sein de leur mère et personne ne les prenait au sérieux. Non, la génération actuelle de leaders politiques était formée pour l'essentiel des fils ou des neveux de la vieille garde ; élevés dans un milieu privilégié et un relatif confort, ils n'en restaient pas moins conscients du fait que leur position demeurait précaire. D'un autre côté, il y avait les autres descendants politiques qui brôlaient d'aller plus loin que leurs parents et qui, pour y parvenir, n'auraient pas hésité à se montrer encore plus royalistes que le potentat communiste local. C'étaient les mêmes qui, devenus adultes, brandissaient bien haut leur Petit Livre rouge durant la Révolution culturelle après être restés bouche cousue mais les oreilles grandes ouvertes durant la brève mais ravageuse campagne des " Cent Fleurs " à la fin des années cinquante, qui avait piégé quantité d'intellectuels persuadés d'avoir réussi à se tenir à

l'écart lors des dix premières années du pouvoir maoÛste. Ils avaient été

amenés à se démasquer par

1. Cf. Dette d'honneur, op. cit. (N.d.T.).

377

les appels de Mao à exprimer leurs idées : ils y avaient répondu naïvement, ne faisant ainsi que poser leur tête sur le billot dans l'attente de la hache qui devait s'abattre quelques années plus tard, lors de la brutale Révolution culturelle.

Deux éléments avaient permis aux membres du Politburo actuel de survivre : d'abord, ils avaient été protégés par leurs pères et le rang qui s'attachait à une si noble lignée. Ensuite, on les avait bien mis en garde sur ce qu'il convenait de dire et ne pas dire, précepte qu'ils avaient pris soin d'observer scrupuleusement, proclamant toujours avec force que les idées du président Mao étaient celles dont la Chine avait réellement besoin et que les autres, bien qu'intéressantes dans une étroite acception intellectuelle, étaient dangereuses en ce qu'elles distraient les ouvriers et les paysans de la Vraie Voie du Grand Timonier. De sorte que lorsque le couperet s'était abattu, porté en germe par le Petit Livre rouge, ils avaient été parmi les premiers à s'empressement de le montrer aux autres, échappant ainsi dans leur grande majorité à l'élimination -

quelques-uns avaient certes été sacrifiés, mais aucun des éléments vraiment doués qui désormais siégeaient au Politburo. C'avait été une sélection darwinienne impitoyable à laquelle ils avaient tous survécu en se montrant un peu plus malins que tous les autres ; aujourd'hui, parvenus au faîte du pouvoir, ils estimaient l'heure venue pour eux de profiter de ce qu'ils avaient acquis à force d'intelligence et de précaution.

La nouvelle génération de leaders acceptait le communisme avec la même sincérité que d'autres croyaient en Dieu, parce qu'ils n'avaient jamais rien appris d'autre et n'avaient pas exercé leur agilité intellectuelle à

étudier un autre credo, ou simplement chercher les réponses aux questions que le marxisme était incapable de résoudre. Leur foi était plus de résignation que d'enthousiasme. ...levés dans le confinement d'un système intellectuel étroitement balisé, ils ne s'étaient jamais risqués à

l'extérieur car ils redoutaient trop ce qu'ils pourraient y trouver.

Ces vingt dernières années, ils avaient bien été forcés de laisser le capitalisme s'épanouir à l'intérieur des frontières de leur pays, parce que celui-ci avait besoin d'argent pour ne pas connaître le même échec économique que la République démo-378

cratique de Corée. La Chine avait connu elle aussi sa famine meurtrière dans les années soixante et elle en avait progressivement tiré la leçon ; les Chinois en avaient même profité pour lancer la Révolution culturelle, réussissant ainsi à exploiter sur le plan politique une catastrophe qu'ils s'étaient eux-mêmes infligée.

Ils voulaient que leur pays soit un grand pays. ； la vérité, ils le jugeaient déjà comme tel, mais reconnaissaient que les autres nations portaient un jugement différent, aussi devaient-ils trouver le moyen de rectifier cette opinion absurde professée par le reste de la planète. Et pour cela, il fallait de l'argent, et pour avoir de l'argent, il fallait une industrie, or l'industrie exigeait des capitalistes. Une déduction à

laquelle ils étaient parvenus bien avant ces imbéciles de Soviétiques. Et donc l'URSS s'était écroulée, tandis que la République populaire de Chine tenait bon.

Du moins, c'est ce qu'ils imaginaient. Ils examinaient (quand ils en prenaient la peine...) un monde qu'ils prétendaient comprendre et auquel ils se sentaient supérieurs par la seule vertu de leur couleur de

peau et de leur langue - l'idéologie venait en second dans cette estime de soi : l'amour-propre avait des racines plus profondes. Ils s'attendaient à voir les autres s'incliner devant eux, et leurs premières années de relations diplomatiques avec le monde environnant n'avaient pas vraiment modifié ce point de vue.

Mais en cela, ils étaient victimes de leurs propres illusions. Henry Kissinger s'était rendu en Chine en 1971 à la requête du président Richard Nixon, moins dans le but d'instaurer des relations diplomatiques normales avec la nation la plus peuplée de la planète que pour utiliser la Chine comme levier destiné à peser sur l'Union soviétique et l'amener à céder. En fait, Nixon avait entamé un processus si long qu'on jugeait que ses perspectives dépassaient les capacités de l'Occident - il relevait plutôt d'une attitude que les Occidentaux attribuaient en fait aux Chinois. De telles idées ne faisaient que trahir des préjugés ethniques plus ou moins sous-jacents. Le dirigeant d'un pays totalitaire est en général bien trop imbu de sa personne pour voir plus loin que sa propre existence, et tous les dirigeants de

379

par le monde vivent en gros le même nombre d'années. Pour cette simple raison, ils pensent tous en termes de programmes réalisables sur une vie, rarement au-delà, parce que ce sont des hommes qui ont tous déboulonné la statue de leur prédécesseur et qu'ils n'entretiennent donc guère d'illusions quant au sort qui sera réservé à leurs propres monuments. Ce n'est que confrontés à la mort qu'ils considèrent l'œuvre accomplie et, du reste, Mao avait alors concédé, lugubre, à Henry Kissinger que tout ce qu'il avait réussi, c'était à modifier l'existence des paysans dans un rayon de quelques kilomètres autour de Pékin.

Mais les hommes dans cette salle d'apparat étaient encore trop loin du terme de leur existence pour penser ainsi.

Ils exerçaient leur magistère sur le pays. ...dictaient les règles que les autres suivaient. Leur parole avait force de loi. On s'empressait d'accéder à leurs caprices. Les gens les considéraient comme ils avaient considéré

jadis les empereurs et les princes. Tout ce qu'un homme pouvait désirer posséder, ils l'avaient. Plus que tout, ils détenaient le pouvoir. C'était leur volonté qui dirigeait cet antique et vaste empire. L'idéologie communiste n'était jamais que la magie servant à

matérialiser leurs souhaits, la règle du jeu qu'ils étaient convenus de jouer cinquante ans plus tôt. Le pouvoir, tout était là. Ils pouvaient accorder ou ôter la vie d'un trait de plume - ou plus exactement, d'une parole, dictée à un secrétaire personnel qui la consignait en vue de la transmettre aux sous-fifres qui pressaient la détente.

Xu était un homme moyen en tout - taille, poids, yeux, visage... et intellect, ajoutaient certains. Rutledge avait lu tout ceci dans son dossier d'information. Le véritable pouvoir était ailleurs. Xu était une sorte de potiche, choisi sur sa bonne mine, en partie ; sur sa capacité à

faire des discours, sans aucun doute ; et sur son aptitude à présenter l'idée de tel ou tel autre membre du Politburo en simulant la conviction.

Comme un acteur hollywoodien, on lui demandait moins d'être intelligent que de jouer à l'être.

" Camarade Premier, dit Rutledge pour le saluer, avant de lui tendre la main que l'autre accepta.

- Monsieur Rudedge ", répondit Xu dans un anglais passa-380

blé. Un interprète était également là, pour les pensées plus complexes.
"

Bienvenue à Pékin.

- C'est un plaisir, et un honneur pour moi de pouvoir à nouveau visiter votre ancien et beau pays, dit le diplomate américain, manifestant ainsi un respect et une servilité de bon aloi, jugea le leader chinois.

- C'est toujours un plaisir de recevoir un ami ", poursuivit Xu, répétant sa leçon. Rutledge s'était déjà rendu en Chine dans le cadre de ses attributions, mais jamais à la tête d'une délégation. Il était connu du ministre chinois des Affaires étrangères pour être un diplomate qui avait gravi peu à peu les échelons de la hiérarchie, un peu comme chez eux - un simple technocrate, mais de haut rang. Le chef du Politburo leva son verre : " Je bois à la réussite et au climat de cordialité de nos négociations. "

Rutledge sourit et leva son verre à son tour : " Moi de même, monsieur. "

Appareils photos et caméras saisirent l'instant. La presse circulait entre les invités. Les opérateurs se contentaient pour l'instant de prendre des "

plans d'ambiance ", comme l'aurait fait n'importe quel amateur avec son Caméscope. Ils embrassaient la salle en plan artificiellement large, pour que les téléspectateurs puissent mieux apprécier les couleurs, avec quelques plans rapprochés de sièges sur lesquels personne n'était censé

s'asseoir et des vues en gros plan des principaux invités en train de boire et de se faire des politesses - on appelait ça la " prise B ", dont le but était de montrer aux téléspectateurs à quoi pouvait ressembler une grande réception officielle au climat qualifié de " cordial ". La véritable couverture de l'événement serait assurée par les types comme Barry Wise et les autres commentateurs politiques, qui se chargeraient de raconter ce que les images étaient incapables de révéler.

Puis l'émission repasserait aux studios de CNN à Washington, installés au pied de la colline du Capitule, d'où d'autres commentateurs discuteraient de ce qu'on avait bien voulu laisser filtrer, avant de gloser sur ce que, dans leur infinie sagesse, ils estimaient être la politique à suivre par les ...tats-Unis. Le président Ryan regarderait tout ceci à l'heure du petit déjeuner, en

lisant les journaux et les résumés concoctés par son service de presse. Il ne manquerait pas dans l'intervalle d'émettre quelques commentaires laconiques à l'attention de sa femme, commentaires dont elle pourrait éventuellement discuter au déjeuner avec ses collègues de l'hôpital Johns Hopkins, dont ils discuteraient à leur tour avec leurs épouses, mais cela n'allait jamais plus loin. En ce sens, les opinions personnelles du président demeuraient le plus souvent un mystère.

La soirée s'acheva à l'heure prévue et les Américains regagnèrent l'ambassade dans leurs voitures officielles.

"Alors, qu'est-ce que vous pouvez nous raconter, hors micro ? demanda Barry à Rutledge, dans le sanctuaire de la banquette arrière de la Lincoln rallongée.

- Pas grand-chose, à vrai dire, répondit le sous-secrétaire d'Etat. Nous avons écouté tout ce qu'ils avaient à nous dire, et réciproquement, et on partira là-dessus.

- Ils veulent obtenir l'application de la clause de la nation la plus favorisée. L'auront-ils ?

- Ce n'est pas à moi d'en décider, Barry, et vous le savez. " Rutledge était trop fatigué par sa journée et le décalage horaire pour pouvoir tenir en ce moment une discussion argumentée. Il ne se fiait pas à ce qu'il pourrait lire en de telles circonstances et s'imaginait que Wise le savait fort bien. Raison pour laquelle il faisait pression sur lui.

" Alors, de quoi allez-vous parler ?

- Il est évident que nous aimerions voir les Chinois nous ouvrir un peu plus leurs marchés et tenir un peu mieux compte de nos objections, en particulier celles concernant les violations des brevets et de la propriété

intellectuelle dont ont pu se plaindre récemment les entreprises américaines.

- L'affaire Dell ? "

Rutledge acquiesça. " Oui, précisément. " Puis il bégaya. " Excusez-moi...

Le vol interminable... vous savez ce que c'est.

- J'étais dans le même avion, remarqua Barry Wise.

- Eh bien, peut-être que vous tenez mieux le coup que moi, hasarda Rutledge. Pouvons-nous remettre cette discussion à demain ou après-demain ?

- Comme vous voudrez ", concéda le reporter de CNN. Il 382

n'aimait pas trop ce connard prétentieux, mais c'était une source d'information. De toute manière, le trajet n'avait pas été long. La délégation officielle descendit à l'ambassade et les limousines reconduisirent les journalistes jusqu'à leurs hôtels.

L'ambassade pouvait héberger l'ensemble de la délégation officielle, surtout pour éviter que ce qui pourrait se dire soit enregistré par les micros du MSE qui truffaient toutes les chambres d'hôtel de la capitale.

Même s'ils n'étaient pas logés comme des princes, Rutledge avait néanmoins une chambre confortable. Ici, le protocole avait oublié Mark Gant qui ne bénéficiait que d'une petite chambre (mais avec toutefois un lit confortable), et d'une salle de bains avec douche dans le couloir. Il choisit de prendre un bain chaud suivi d'une de ces gélules de somnifère distribuées par le médecin qui accompagnait la délégation. Elle était censée lui garantir huit bonnes heures de sommeil, ce qui devrait suffire à

le recaler avec l'heure locale d'ici le matin. La journée devait commencer par un solide petit déjeuner de travail, un peu comme pour les astronautes avant le départ d'une navette, une tradition américaine presque aussi bien ancrée que la bannière étoilée au-dessus du Fort McHenry.

Nomuri vit l'arrivée de la délégation commerciale à la télévision chinoise, qu'il regardait surtout pour affiner ses compétences linguistiques. Il y avait du progrès, même si la nature tonale du mandarin le rendait légèrement cinglé. Il avait cru jadis que le japonais était difficile mais, comparé au guoyu, c'était de la petite bière. Il détailla les visages, en essayant de les identifier. Le commentateur chinois lui fournit des indices, même s'il trébucha lourdement sur " Rutledge ". Enfin, les Américains massacraient bien les noms chinois, eux aussi, à l'exception des plus simples, comme Ming et Wang ; du reste, chaque fois que Ming écoutait un homme d'affaires américain tenter de se faire comprendre des autochtones, elle manquait s'étrangler. Le speaker poursuivait son commentaire en évoquant la position chinoise sur les négociations commerciales et toutes les concessions que l'Amérique devrait faire à la Chine - après

tout, ne se montrait-elle pas généreuse en permettant aux Américains de dépen-383

ser leurs dollars sans valeur en échange des précieux produits fabriqués par la Chine populaire ? En cela, la Chine ressemblait fort au Japon quelques années plus tôt, mais le nouveau gouvernement japonais avait ouvert ses marchés. Même si la balance des échanges était encore à

l'avantage du Japon, la compétition équitable avait fait taire les critiques américaines bien que les voitures japonaises fussent toujours moins bien accueillies en Amérique qu'elles avaient pu l'être naguère. Mais ça passerait, Nomuri en était s'ûr. Si l'Amérique avait une faiblesse, c'était de pardonner et d'oublier trop vite. De son côté, il avait toujours admiré les juifs. Ils n'avaient toujours pas oublié l'Allemagne et Hitler.

C'était bien la moindre des choses. Sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil fut pour se demander comment le nouveau logiciel tournait sur l'ordinateur de Tchai... si Ming l'avait bien installé. Il décida de s'en assurer sur-le-champ.

Il se releva, alluma son portable et... oui ! le système de Tchai était dépourvu du logiciel de transcodage mais il transmettait bel et bien le contenu du disque. OK, impec, ils avaient des linguistes à Langley pour se faire les dents dessus. Il n'avait pas envie de s'y frotter et se contenta donc de rapatrier les fichiers avant de retourner au lit.

" Merde ! " observa Mary Pat. Presque tous les fichiers étaient indéchiffrables mais ils émanaient d'une deuxième source Sørge. C'était évident en remontant l'itinéraire qu'ils avaient emprunté sur le Net. Elle se demanda si Nomuri faisait son cinéma ou s'il avait réussi à tomber une deuxième secrétaire travaillant dans les hautes sphères du gouvernement chinois. Ce ne serait pas vraiment la première fois qu'un agent en mission manifestait une telle vigueur sexuelle, mais ce n'était pas non plus la norme. Elle imprima le document, le sauvegarda sur disque, demanda à un linguiste de monter le lui traduire. Puis elle récupéra la dernière prise de Songbird. «a devenait presque aussi régulier que l'édito du Washington Post et autrement plus passionnant. Elle se cala dans son fauteuil et entreprit de lire la traduction des dernières notes du ministre Fang Gan consignées par Ming.

Il allait sans doute évoquer les négociations commerciales, espérait-elle, et pour y participer, nul doute qu'il... bref, ce ne pouvait qu'être un truc important, estima la DAO. Elle devait bientôt découvrir avec surprise l'étendue de son erreur d'appréciation.

23 Retour aux choses sérieuses

DES oufs au bacon, du pain grillé et des pommes de terre sautées, plus du café de Colombie. Gant était juif mais pas respectueux du rite et il se régala du bacon. Tout le monde était debout et lui parut en forme. Les "

gélules noires " distribuées par le gouvernement (tous les appelaient comme ça, sans doute une tradition quelconque qu'il ignorait) avaient été

manifestement efficaces, et même les sous-fifres avaient l'œil vif et la queue frétilante. Il nota que la plupart des discussions tournaient autour du championnat de la NBA. Les Lakers semblaient de nouveau imbattables.

Gant vit que Rutledge était au bout de la table et devisait aimablement avec l'ambassadeur Hitch, un type à l'air flegmatique. Puis un employé

d'ambassade nettement plus speedé se pointa avec une chemise en kraft aux marges bordées d'un liséré rayé rouge et blanc. Il la tendit à

l'ambassadeur Hitch qui l'ouvrit aussitôt.

Gant se rendit compte immédiatement qu'il s'agissait de documents confidentiels. On n'en voyait pas fréquemment au Trésor, mais parfois quand même, et il avait reçu l'habilitation ULTRA-CONFIDENTIEL/ACC»S R...SERV... dans le cadre de ses fonctions au sein du cabinet personnel du ministre. Donc, il s'agissait de renseignements envoyés par Washington pour les négociations. quelle en était la teneur au juste, il ne pouvait le voir, et ne savait pas s'il le verrait jamais. Il se demanda s'il pourrait essayer de faire jouer ses influences mais en dernier ressort, c'était à Rutledge d'en décider, et il ne tenait pas à offrir à ce petit con 386

du Département d'...tat une occasion de montrer qui était le m,le dominant du troupeau. La patience était une vertu qu'il cultivait depuis toujours et ce n'était qu'une occasion de plus de la mettre en pratique. Il retourna à son petit déjeuner, puis décida de se lever pour refaire le plein au buffet. Le déjeuner à Pékin risquait de n'être guère

appétissant, même s'il se tenait dans les locaux de leur ministère des Affaires étrangères, où ils se sentiraient obligés d'exhiber leurs spécialités nationales les plus exotiques... et il ne courait pas vraiment après les pénis de panda frits aux pousses de bambou confites. Au moins, le thé qu'ils servaient était-il acceptable, mais même le meilleur des thés n'était pas du café.

" Mark ? " Rutledge leva les yeux et lui fit signe de venir. Gant s'approcha avec son assiette regarnie d'oufs au bacon.

" Ouais, Cliff ? "

L'ambassadeur Hitch lui fit de la place pour s'asseoir et un maître d'hôtel arriva avec un couvert propre. Le gouvernement savait vous mettre à l'aise, quand il voulait. Il demanda un supplément de pommes de terres sautées avec du pain grillé. Un nouveau pot de café arriva, comme par enchantement.

" Mark, ça vient de tomber de Washington. Ce sont des informations classées ultra-confidentiel...

- Ouais, je sais. Je n'ai même pas le droit de les voir et encore moins de m'en souvenir. Alors, est-ce que je peux les voir, maintenant ? "

Rutledge acquiesça et lui glissa les papiers. " qu'est-ce que vous dites de ces chiffres du commerce extérieur ? "

Gant prit une bouchée de bacon et s'arrêta de mastiquer presque aussitôt. "

Merde, ils sont si bas ? Où sont-ils donc allés claquer tout ce fric ?

- qu'est-ce que ça signifie ?

- Cliff, dans le temps, le Dr Samuel Johnson l'a exprimé ainsi : "quoi que vous puissiez avoir, dépensez moins." Eh bien, les Chinois n'ont pas écouté

ce conseil. " Gant feuilleta les pages. " Il n'est indiqué nulle part à quoi ils l'ont consacré.

- Essentiellement à des dépenses militaires, me suis-je laissé dire, intervint l'ambassadeur Hitch. Ou à tout ce qui peut avoir des applications dans ce domaine, surtout l'électronique. Aussi

bien les produits finis que les machines permettant de les fabriquer.

J'imagine que c'est un type d'investissement co'teux.

- «a peut l'être, en effet », confirma Gant. Il décida de reprendre le dossier au début. Il vit qu'il avait été transmis avec le système de cryptage Tapdance. «a en faisait un vrai br°lot. Tapdance n'était utilisé

que pour les matériels les plus sensibles à cause de ses inconvénients techniques... donc, c'était du renseignement de première bourre, estima Télescope. Puis il vit pourquoi... quelqu'un devait avoir placé des micros dans les bureaux de très hauts responsables chinois pour récupérer ce genre d'information... " Bon Dieu...

- qu'est-ce que ça veut dire, Mark ?

- «a veut dire qu'ils dépensent leur argent plus vite qu'il n'entre et qu'ils l'investissent en majeure partie dans des secteurs non commerciaux.

Merde, ça veut dire qu'ils se comportent comme certains des imbéciles qu'on a au gouvernement. Ils pensent que l'argent est un truc qui apparaît quand on claque des doigts, qu'on peut le dépenser aussi vite, et qu'il suffit de claquer à nouveau des doigts pour en avoir encore... Ces gens-là vivent en dehors de la réalité, Cliff. Ils n'ont aucune idée des règles de la circulation monétaire. " Il marqua un temps d'arrêt. Il était allé trop loin. Un habitué de Wall Street comprendrait son laÔus mais sans doute pas ce Rutledge. " Je vais dire ça autrement. Ils savent que cet argent provient du déséquilibre de leur balance commerciale avec les ...tats-Unis et ils semblent manifestement croire que ce déséquilibre est un phénomène naturel, qu'ils peuvent imposer simplement parce qu'ils sont ce qu'ils sont. Ils estiment que le reste du monde leur en est redevable. En d'autres termes, si c'est ce qu'ils croient, les négociations s'annoncent difficiles.

- Pourquoi ? " insista Rutledge. L'ambassadeur Hitch, nota-t-il en revanche, hochait déjà la tête. Il devait avoir mieux compris ces barbares chinois.

" Les gens qui tiennent ce genre de raisonnement ne comprennent pas que les négociations sont basées sur des concessions réciproques. Mais ici, celui qui parle a l'air convaincu qu'il obtiendra tout ce qu'il veut parce qu'on le lui doit, point final. C'est en gros ce qu'a d° se dire Hider à

Munich. Je veux, vous me donnez, je suis content. On ne va quand même pas se coucher devant ces salauds ?

- Ce ne sont pas mes instructions, confirma Rutledge.

- Eh bien, devinez quoi... Ce sont celles qu'a reçues votre homologue chinois. qui plus est, leur situation économique est de toute évidence bien plus précaire qu'on ne l'avait de prime abord envisagé. Vous devriez dire à

la CIA d'améliorer le recrutement dans leur service de renseignements financiers ", observa Gant. Il vit alors le regard de l'ambassadeur glisser vers un type à l'autre bout de la table, sans doute le responsable du bureau local de la CIA.

" Mesurent-ils la gravité de leur situation ? demanda Rutledge.

- Oui et non. Oui, car ils savent qu'ils ont besoin de devises fortes pour réaliser leurs plans d'investissement. Non, car ils pensent pouvoir continuer indéfiniment, qu'un déséquilibre est naturel dans leur cas parce que... parce que quoi ? Parce qu'ils se prennent pour la race supérieure ?

" lança Gant.

Encore une fois, ce fut l'ambassadeur Hitch qui opina. " On a baptisé cela le complexe de l'Empire du Milieu. Oui, monsieur Gant, ils se voient réellement ainsi : dans leur esprit, c'est aux autres peuples de venir à

eux pour leur donner, et pas à eux d'aller mendier auprès des autres. Un jour, cela signera leur perte. Il y a là une arrogance institutionnelle...

pour ne pas dire raciale, qu'il est difficile de décrire et plus encore de quantifier. " Puis Hitch se pencha vers Rutledge. " Cliff, nous allons avoir une journée intéressante. "

Gant réalisa aussitôt que ce n'était pas vraiment une bénédiction pour le sous-secrétaire d'...tat.

" Ils devraient être en train de prendre le petit déjeuner, à l'heure qu'il est ", nota le secrétaire d'...tat Adler en sirotant son cognac dans le

La réception s'était fort bien déroulée - en fait Jack et Cathy Ryan trouvaient ces obligations aussi ennuyeuses que la rediffusion d'une série télévisée des années cinquante, mais elles faisaient autant partie de la fonction présidentielle que le discours

389

annuel sur l'état de l'Union. Au moins le dîner était-il réussi -si l'on pouvait compter sur quelque chose à la Maison-Blanche, c'était sur la qualité de la cuisine - mais les convives étaient des gens de Washington.

Pourtant, même si Ryan ne l'appréciait pas à sa juste mesure, il y avait eu là aussi un progrès manifeste par rapport aux années antérieures. Naguère le Congrès était peuplé en majorité de politiciens dont l'ambition dans la vie était le " service public ", noble expression qui avait été usurpée par des individus qui considéraient un salaire annuel de cent trente mille dollars comme un revenu princier - c'était bien moins que ce que pouvait gagner n'importe quel cancre écrivant des logiciels pour une boîte de jeux informatiques, et bougrement moins que ce qu'on pouvait se faire en travaillant à Wall Street. Bon nombre d'entre eux aujourd'hui, surtout à la suite des discours prononcés par le président dans tout le pays, avaient réellement servi le public en accomplissant un travail utile jusqu'à ce que, écourés par les machinations politiciennes, ils décident de se prendre quelques années sabbatiques pour réparer l'épave qu'était devenue Washington, avant de retrouver le monde réel du travail productif. La Première Dame avait passé une bonne partie de la soirée à discuter avec le nouveau sénateur de l'Indiana, dans la vie chirurgien pédiatrique de bonne réputation, qui consacrait tous ses efforts actuels à remettre sur pied les programmes de soins médicaux publics avant que ses collègues ne tuent un trop grand nombre des citoyens auxquels ils étaient censés porter assistance. Sa plus grande tâche était de convaincre les médias qu'un médecin pouvait en savoir autant que les lobbyistes de Washington sur la meilleure façon de soigner les malades, une litanie dont il avait rebattu les oreilles de Surgeon une bonne partie de la soirée.

" Ces trucs que nous a passés Mary Pat devraient pouvoir aider Rutledge.

- Je suis content que ce gars soit là pour les lui traduire. Cliff risque d'avoir une journée agitée pendant qu'on digère la bouffe et la gnôle,

Jack.

- Est-ce qu'il est à la hauteur de la t,che ? Je sais qu'il était proche d'Ed Kealty. On ne peut pas dire que ça plaide en sa faveur.

- Cliff est un bon technicien, observa Adler après une autre gorgée de cognac. Et il a reçu des instructions claires, plus d'excellentes données pour l'aider tout du long. Des informations de la même qualité que celles fournies par Jonathan Yardley à nos gars lors des négociations sur le traité naval de Washington. Sans avoir vraiment leurs cartes sous les yeux, nous voyons comment ils pensent, et c'est quasiment aussi bien. Alors, oui, je pense qu'il a l'étoffe suffisante pour ce boulot, sinon je ne l'aurais pas envoyé là-bas.

- que vaut notre ambassadeur sur place ? demanda Ryan.

- Cari Hitch ? Un type super. Diplomate de carrière, un vrai pro. Pas loin de la retraite mais ce type est comme un bon ébéniste : il ne saura peut-

être pas dessiner les plans de toute la maison, mais il te réalisera une cuisine parfaite - et tu sais, je m'en contente volontiers pour un diplomate. Du reste, dessiner la maison, c'est votre boulot, monsieur le président !

- Ouais ", observa Ryan. Il fit signe à un huissier qui leur apporta un pichet d'eau glacée. Il avait assez picolé pour ce soir et Cathy recommençait à le taquiner avec ça. Ce que c'est que d'avoir épousé une toubib... " Ouais, Scott, mais à qui je dois m'adresser quand je ne sais plus quoi faire, merde ?

- Ben ça, j'en sais rien ", admit Eagle. Un trait d'humour, peut-être ? "

Essaie de faire tourner les tables et de convoquer Thomas Jefferson et George Washington. " Il se tourna en rigolant et finit son cognac. " Jack, essaie juste de faire ton putain de boulot sans chercher à te mettre la pression. Tu te débrouilles très bien. Fais-moi confiance.

- Je déteste ce boulot, confia Swordsman en adressant un sourire amical à

son secrétaire d'...tat.

- Je sais. C'est sans doute pour ça que tu l'accomplis aussi bien. Le ciel nous protège d'un type qui cherche à briguer la plus haute fonction publique. Merde, regarde-moi... Tu crois vraiment que j'ai voulu être

secrétaire d'...tat ? C'était bien plus marrant de bouffer à la cafétéria avec mes potes et de r,ler contre le pauvre connard qui occupait le poste.

Mais à présent... merde, c'est moi, le connard... C'est pas juste, Jack. Je suis un mec qui bosse.

- ¿ qui le dis-tu !

391

- Eh bien, regarde les choses comme ça : quand tu rédigeras tes Mémoires, tu toucheras une grosse avance de ton éditeur. Président par accident... ce sera ça, le titre ? hasarda Adler.

- Scott, tu sais que t'es drôle quand t'as bu. Au moins, je pourrai me mettre à peaufiner mon jeu au golf.

- qui a prononcé la formule magique ? intervint le vice-président Jackson en se joignant à la conversation.

- Ce type n'arrête pas de m'étriller, r,la Ryan. Il me donnerait des envies de meurtre. C'est quoi, ton handicap, maintenant ?

- Je joue pas tant que ça, Jack... il est descendu à six-sept.

- Ce mec va finir par devenir pro... pour le Tournoi des retraités, dit Jack.

- En tout cas, Jack, je te présente mon père. Son avion était en retard et il a raté la présentation officielle des invités, expliqua Robby.

- Révérend Jackson, on a enfin réussi à se rencontrer. " Jack prit la main du pasteur noir. Pour la cérémonie d'investiture, il était à l'hôpital avec une crise de coliques néphrétiques, ce qui avait sans doute été encore moins drôle que la prestation de serment.

" Robby m'a dit le plus grand bien de vous.

- Votre fils est pilote de chasse, monsieur, et ces gars ont tendance à l'exagération. "

Le pasteur ne put qu'en rire. " Oh, ça je sais, monsieur le président, je sais.

- Comment avez-vous trouvé le dîner ? " s'enquit Ryan. Hosiah Jackson

avait largement dépassé les soixante-dix ans, trapu comme son fils, avec une tendance à l'embonpoint, mais il émanait de lui cette immense dignité qui semble accompagner tous les prêtres noirs.

" Bien trop riche pour un vieillard, monsieur le président, mais je me suis régala quand même.

- T'en fais pas, Jack ! P'pa ne boit pas ", intervint Tomcat. Au revers de sa veste de smoking, il avait fixé un petit insigne : ses Ailes d'Or de l'aéronavale. Robby ne cesserait jamais d'être pilote de chasse.

" Et tu devrais faire comme lui, fils ! La marine t'a donné de bien mauvaises habitudes, la vantardise, par exemple. "

392

Jack dut voler au secours de son ami. " Monsieur, un pilote de chasse qui ne se vante pas est interdit de vol. Et du reste, comme l'a dit Dizzy Dean : si on peut y arriver, ce n'est pas de la vantardise. Robby peut y arriver... enfin c'est ce qu'il dit.

- Ils ont entamé les négociations à Pékin ? demanda Robby avec un coup d'oeil à sa montre.

- D'ici une petite demi-heure, répondit Adler. «a risque d'être intéressant, ajouta-t-il en songeant aux documents Sorge.

- Je veux bien le croire, approuva le vice-président Jackson, en saisissant le message. Vous savez, c'est pas facile d'aimer ces gens.

- Robby, tu n'as pas le droit de dire une chose pareille, rétorqua son père. J'ai un ami à Pékin.

- Oh ? " Son fils n'était pas au courant. La réponse était tombée comme une bulle papale.

" Oui. Le révérend Yu Fa An, un excellent pasteur baptiste, formé à Oral Roberts. Mon ami Gerry Patterson a fait ses études avec lui.

- Pas un poste facile pour un prêtre... ou un pasteur, j'imagine ", observa Ryan.

Le pasteur se sentit atteint dans sa dignité. " Monsieur le président, je l'envie. Prêcher la Parole du Seigneur, où que ce soit, est déjà un privilège, mais le faire en terre païenne est une bénédiction rare.

- Du café ? " s'enquit un huissier. Hosiah en prit une tasse, y ajouta de

la crème et du sucre. " Excellent, observa-t-il aussitôt.

- C'est un de nos petits avantages, p'pa, indiqua Jackson fils avec affection. Il est encore même meilleur que celui de la Navy... enfin, nos serveurs sont recrutés dans la marine. C'est du Blue Mountain de la Jamaïque, précisa-t-il. Pas loin de quarante billets la livre.

- Seigneur, Robby, va pas le crier sur les toits. Celui-là, les médias ne s'en sont pas encore aperçus ! avertit le président. D'ailleurs, je me suis renseigné. On l'achète en gros, il revient à trente-deux la livre si on le prend en caisses.

- Ouah, la super-affaire ! " railla le vice-président.

393

Une fois achevée la cérémonie d'accueil, la session plénière débuta sans tambour ni trompette. Rutledge s'assit, salua de la tête les diplomates chinois de l'autre côté de la table, et commença son allocution. Elle débutait par les amabilités d'usage, aussi prévisibles que le générique au début d'un film.

" Les ...tats-Unis, poursuivit-il, entrant dans le vif du sujet, sont préoccupés par certains points gênants de nos relations commerciales mutuelles. Le premier semble être l'incapacité de la Chine populaire à

respecter son engagement antérieur à reconnaître les conventions et traités internationaux sur le dépôt des marques, la propriété intellectuelle et les brevets. Tous ces points ont été déjà discutés et négociés en détail lors de réunions précédentes, et nous avons pensé que ces divergences avaient été aplanies avec succès. Hélas, ce ne semble pas être le cas. " Il poursuivit en citant plusieurs exemples précis, qui, expliqua-t-il, illustraient bien le problème mais ne constituaient en rien une liste complète de ses " préoccupations ".

" De la même manière, poursuivit Rutledge, les engagements à ouvrir le marché chinois aux produits américains n'ont pas été respectés. Ce qui a entraîné un déséquilibre de la balance commerciale qui dessert nos relations mutuelles. Le déficit actuel approche les soixante-dix milliards de dollars, et c'est une situation que les ...tats-Unis d'Amérique ne sont pas prêts à accepter.

" En résumé, l'engagement de la Chine populaire à honorer les obligations des traités internationaux et des accords bilatéraux avec les ...tats-Unis n'a pas été suivi d'effets. La législation américaine reconnaît que notre pays est en droit d'adopter légalement les

pratiques commerciales des autres nations. C'est la désormais célèbre loi de réforme du commerce extérieur, promulguée par le gouvernement américain depuis plusieurs années déjà. Je suis par conséquent au regret d'informer le gouvernement de la Chine populaire que les ...tats-Unis comptent désormais appliquer cette loi aux échanges commerciaux avec la République populaire de Chine, à moins que les accords déjà conclus auparavant ne soient appliqués immédiatement", conclut Rutledge. Immédiatement était un terme qu'on n'utili-394

sait pas souvent dans le discours diplomatique. " J'en ai fini avec ma déclaration liminaire. "

Dans son coin, Mark Gant faillit se demander si les autres n'allaient pas bondir au-dessus de la table en chêne verni en brandissant sabres et coutelas, sitôt finie l'intro de Rutledge. Il avait jeté le gant en termes vigoureux qui n'étaient pas destinés à ravir ses interlocuteurs. Mais le diplomate menant les négociations pour le camp adverse (c'était Shen Tang, leur ministre des Affaires étrangères) n'avait pas plus réagi que s'il venait de découvrir une erreur de cinq dollars à son désavantage sur une note de restaurant. Pas même un regard. Non, il continua de consulter ses propres notes, avant enfin de lever la tête lorsqu'il sentit venir la conclusion du laÔus introductif. Ses yeux étaient aussi dépourvus de sentiment ou d'émotion que ceux du visiteur d'une galerie d'art examinant le tableau que son épouse voulait lui faire acheter pour masquer une fissure au mur du salon.

" Monsieur Rutledge, merci pour votre déclaration, commença-t-il à son tour.

" La Chine populaire veut tout d'abord souligner le plaisir qu'elle a à vous recevoir, et tient à ce qu'on lui rende acte de son désir d'entretenir des relations amicales avec l'Amérique et le peuple américain :

" Nous ne pouvons, toutefois, concilier ce désir sincère d'entretenir des relations amicales avec son initiative de reconnaître en la province renégate de l'île de Taiwan la nation indépendante qu'elle n'est pas. Une telle initiative vise à exacerber nos divergences, attisant les flammes au lieu de contribuer à les éteindre. Notre peuple n'acceptera jamais cette ingérence manifeste dans les affaires intérieures de la Chine et... "

Rutledge leva la main pour l'interrompre. Cette infraction au protocole

scandalisa à tel point le diplomate qu'il se tut.

" Monsieur le ministre, intervint Rutledge, le but de cette réunion est de discuter de commerce. La question de la reconnaissance diplomatique de la République de Chine sera bien mieux traitée en d'autres circonstances. La délégation américaine ne souhaite pas se laisser entraîner sur ce terrain aujourd'hui. " Façon diplomatique de dire : " Vous pouvez le prendre et vous le carrer o' je pense. "

395

" Monsieur Rutledge, vous ne pouvez pas dicter à la République populaire ce que doivent être ses problèmes et ses préoccupations ", observa le ministre Chen, sur un ton aussi égal que s'il discutait du prix de la laitue au marché. Les règles d'une telle réunion étaient simples : le premier qui perd contenance a perdu.

" Eh bien, poursuivez donc, si vous n'avez pas le choix ", répondit Rutledge, d'une voix lasse. Tu me fais perdre mon temps, mais de toute façon, on me paie, que je bosse ou pas, proclamait son attitude.

Gant comprit la dynamique de l'ouverture : les deux pays avaient un ordre du jour et chacun essayait d'ignorer celui de l'autre pour mieux prendre le contrôle de la séance. On était aussi loin que possible d'une réunion d'affaires et plus proche d'une joute verbale - et pour faire le parallèle avec une autre joute, amoureuse, celle-ci, c'était comme si deux amants se retrouvaient au lit et ne trouvaient rien de mieux, en guise de préliminaires, que de se battre autour de la télécommande. Gant avait déjà

vu toutes sortes de négociations, du moins l'avait-il cru jusqu'ici, mais là, c'était un truc entièrement inédit et pour lui, carrément bizarre.

" Les bandits renégats de Taiwan font, de par leur histoire et leur héritage, partie intégrante de la Chine, et la République populaire ne peut ignorer cet affront délibéré à notre statut national perpétré par le régime de Ryan.

- Monsieur Shen, le gouvernement des ...tats-Unis a de tout temps soutenu les gouvernements démocratiquement élus. Cela fait partie de notre éthique nationale depuis au moins deux siècles. Je rappellerai à la République populaire que nous vivons sous le même régime parlementaire depuis largement aussi longtemps. Cela peut paraître bref au regard de l'histoire chinoise, mais je vous rappellerai en outre que lorsque l'Amérique élisait son premier président et son premier

Congrès, la Chine était gouvernée par un monarque héréditaire. Le régime en vigueur dans votre pays a changé bien des fois depuis cette époque mais pas celui des ...tats-Unis. De sorte que nous sommes fondés, en notre qualité de nation indépendante au regard du droit international, mais aussi au titre du droit moral que nous 396

accorde le fait d'être une forme de gouvernement durable et par conséquent légitime, aussi bien à agir comme nous l'entendons qu'à soutenir les gouvernements similaires au nôtre. Le gouvernement de la République de Chine est démocratiquement élu, et par conséquent il mérite le respect des pouvoirs choisis eux aussi par le peuple, comme l'est le nôtre. quoi qu'il en soit, monsieur le ministre, le but de cette réunion est de discuter de commerce. Allons-nous le faire, ou bien continuer à perdre notre temps à

palabrer de questions hors de propos ?

- Rien ne pourrait être plus à propos que le manque fondamental de respect manifesté par votre gouvernement - dois-je dire par le régime Ryan ? -

envers le gouvernement de notre pays. La question de Taiwan est d'une importance capitale pour... " Et de continuer à ronronner ainsi durant quatre minutes d'horloge.

"Monsieur Shen, les ...tats-Unis n'ont rien d'un "régime", quel qu'il soit.

Nous sommes une nation indépendante au gouvernement librement élu par ses citoyens. Cette forme de gouvernement que nous avons décidé d'adopter quand votre pays était encore dirigé par la dynastie mandchoue mériterait que vous envisagiez de la copier à l'avenir, pour le plus grand bien de votre peuple. Et maintenant, allons-nous revenir à l'ordre du jour ou bien désirez-vous continuer à perdre votre temps et le mien à discuter d'un sujet pour lequel je n'ai reçu aucune instruction et qui par ailleurs m'intéresse fort médiocrement ?

- Nous ne nous laisserons pas rabrouer d'une façon aussi cavalière ", rétorqua Shen, ce qui lui attira aussitôt le respect de Rutledge pour cette maîtrise inattendue de sa langue natale.

Le diplomate américain se carra contre le dossier de sa chaise, considéra poliment son interlocuteur et se mit à songer aux projets de son épouse pour la redécoration de la cuisine, dans leur maison de Georgetown. C'était bien un camaÛeu de vert et de bleu qu'elle avait choisi ? Pour sa part, il préférait les tons ocre, mais il avait bien plus de chances d'avoir le dernier mot à Pékin qu'à Georgetown. Malgré

une vie entière passée dans la diplomatie, il n'était pas en mesure d'avoir le dernier mot face à Mme Rutledge pour des questions comme la décoration intérieure...

397

La discussion se poursuivit de la sorte durant une heure et demie, au terme de laquelle vint la première suspension de séance. On servit du thé et un en-cas, tandis que les participants sortaient par les grandes portes-fenêtres pour gagner le jardin. C'était la première aventure de Gant dans l'univers diplomatique et il était sur le point d'apprendre comment les choses se déroulaient vraiment. Les délégués se réunirent par paire, un Américain, un Chinois. On pouvait les distinguer de loin sans peine : tous les Chinois sans exception fumaient, un vice partagé seulement par deux membres de la délégation américaine, qui semblaient apprécier de pouvoir s'y livrer dans ce pays. Ils étaient peut-être des terroristes en matière commerciale, nota le fonctionnaire des finances, mais ils ne l'étaient pas en matière de santé.

" qu'en pensez-vous ? " demanda une voix. Gant se retourna et retrouva le même petit homme qui l'avait tanné la veille durant la réception. Il s'appelait Xue Ma, se souvint Gant. ½ peine plus d'un mètre cinquante, des yeux de joueur de poker, des talents de comédien. Plus intelligent qu'il n'en donnait l'impression, surtout. Bon, comment était-il censé réagir ?

Dans le doute, décida Gant, autant se rabattre sur la vérité.

" C'est la première fois que je participe à des négociations diplomatiques.

C'est d'un ennui profond, répondit Gant en buvant une gorgée de son (infect) café.

- Eh bien, c'est normal, nota Xue.

- Vraiment ? «a ne se passe pas ainsi dans les affaires. Comment arrivez-vous à des résultats ?

- Toute entreprise a ses méthodes, observa le Chinois.

- Je suppose. Pouvez-vous m'en dire plus ? demanda Télescope.

- Je peux essayer.

- Pourquoi cette fixation sur Taiwan ?

- Pourquoi cette fixation des Nordistes contre les Sudistes, lors de votre guerre de Sécession ? rétorqua Xue, tout aussi habile.

- Bon, d'accord, mais au bout de cinquante ans, pourquoi ne pas tirer un trait et repartir à zéro ?

398

- Nous ne pensons pas en de tels termes, lança Xue avec un sourire supérieur.

- OK, mais en Amérique, on appelle ça se complaire dans le passé. " Et prends ça dans les dents, sale Chinetoque ! " Ce sont nos compatriotes.

- Mais ils ont choisi de ne pas l'être. Si vous voulez les récupérer, alors faites que ce soit avantageux pour eux. Par exemple, en parvenant ici à la même prospérité que celle qu'ils ont réussi à obtenir là-bas. " Arriéré de communiste.

" Si l'un de vos enfants faisait une fugue, ne chercheriez-vous pas à le faire revenir ?

- Sans doute, mais j'essaierais de l'attirer, pas de le menacer, surtout si je n'ai pas les moyens d'exercer une menace efficace. " Et votre armée est aussi merdique que vous.

C'est en tout cas ce que lui avaient indiqué les réunions préparatoires avant qu'ils ne prennent l'avion.

" Mais si d'autres encourageaient votre enfant à s'enfuir et à défier son père, est-ce que vous n'émettriez pas d'objection ?

- ...coutez, mon vieux..., commença Gant, en essayant de masquer la colère qui bouillait en lui (enfin, il espérait). Si vous voulez faire des affaires, faites-les. Si vous voulez bavarder, on peut aussi. Mais mon temps est précieux, comme celui de notre pays, et on peut garder le bavardage pour un autre jour. " Et c'est à cet instant que Gant réalisa que, non, décidément, il n'était pas un diplomate. " Comme vous le voyez, je ne suis pas doué pour ce genre d'échanges. Nous avons des gens qui le sont, mais je n'en fais pas partie. Je suis de ces Américains qui bossent sur du concret et gagnent de l'argent concret. Si ça vous amuse, libre à

vous, mais ce n'est pas mon cas. La patience est une excellente vertu, je suppose, mais pas quand elle entrave la réalisation de l'objectif, et je pense qu'il y a un petit détail qui échappe à votre ministre.

- Lequel, monsieur Gant ?

- C'est nous qui aurons ce que nous sommes venus chercher à l'issue de ces négociations ", dit Gant au petit Chinois, avant de se rendre compte aussitôt qu'il venait de commettre une bourde monumentale. Il finit son café, bredouilla une excuse, prétextant d'avoir à se rendre aux toilettes.

Il en profita toutefois

399

pour se laver les mains avant de ressortir. Il retrouva Rutledge, tout seul, en train d'admirer les plantes du jardin. " Cliff, je crois que j'ai gaffé, confessa Gant.

- Comment cela ? demanda le sous-secrétaire d'...tat, avant d'écouter son collègue. N'en faites pas une montagne. Vous ne lui avez rien dit de plus que je ne leur ai déjà dit. C'est juste que les finesses du langage diplomatique vous échappent encore.

- Mais ils vont croire qu'on est impatients, ce qui nous rend vulnérables, non ?

- Pas si c'est moi qui me charge de parler en séance, répondit Rutledge avec un doux sourire. Ici, je suis Jimmy Connors à TUS Open, Mark. C'est moi qui ai le service.

- Les autres pensent pareil.

- Certes, mais nous avons l'avantage : ils ont plus besoin de nous que nous d'eux.

- Je croyais que vous n'aimiez pas adopter ce genre d'attitude avec vos interlocuteurs, observa Gant, intrigué.

- On ne m'a pas demandé d'aimer, juste de faire ce qu'on m'a dit, et gagner, c'est toujours un plaisir. " Il s'abstint d'ajouter qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer le ministre Shen, et n'avait par conséquent aucun " bagage personnel " pour l'entraver, comme c'était trop souvent le cas de certains diplomates connus pour placer les relations d'amitié au-dessus de l'intérêt de leur pays. Ils se justifiaient

en général en se disant que l'autre salaud leur revaudrait ça la fois suivante, ce qui servirait en définitive les intérêts du pays. La diplomatie avait toujours été une affaire personnelle, un détail souvent négligé par les observateurs qui prenaient ces techniciens verbeux pour des robots.

Les cendriers avaient été vidés et les bouteilles d'eau renouvelées par les domestiques qui étaient sans aucun doute des employés politiquement fiables ou plus probablement des espions professionnels, dont la présence s'expliquait par le fait que leur gouvernement ne prenait jamais le moindre risque... ou en tout cas s'y efforçait. C'était en réalité un g, chis de personnel qualifié, mais savoir utiliser la main-d'œuvre à bon escient n'avait jamais été la préoccupation essentielle des communistes.

Le ministre Shen alluma une cigarette et fit signe à Rutledge 400

de commencer. Il revint à l'Américain que Bismarck conseillait jadis le cigare lors des négociations, parce que certains trouvaient son épaisse fumée irritante, ce qui procurait un avantage psychologique au fumeur.

" Monsieur le ministre, les mesures commerciales de la République populaire sont décidées par un nombre réduit de personnes et ces mesures sont motivées par des raisons politiques. Nous autres Américains pouvons le comprendre. Ce que vous, en revanche, n'arrivez pas à saisir, c'est que notre gouvernement est réellement issu du suffrage populaire, et que notre peuple exige de nous voir redresser notre balance commerciale. L'incapacité

de la République populaire à ouvrir son marché aux produits américains nous coûte de nombreux emplois. Or, dans notre pays, la mission du gouvernement est de servir le peuple, pas de le diriger, raison pour laquelle nous devons traiter ce déficit des échanges de manière efficace.

- Je partage entièrement cette idée qu'un gouvernement doit servir les intérêts du peuple et c'est pour cette raison que nous devons également considérer les souffrances que la question de Taiwan impose aux citoyens de mon pays. Ceux qui devraient être nos concitoyens ont été séparés de nous, et les ... tats-Unis ont contribué à cette séparation d'avec nos parents... "

Le plus remarquable, songea Rutledge, c'était que ce vieux con radoteur n'ait pas encore crevé à force de fumer ces horreurs. Par leur

aspect et leur odeur, elles ressemblaient aux Lucky Strike qui avaient emporté son grand-père à l'âge de quatre-vingts ans. Même si cela n'avait pas été un décès propre à conforter les thèses d'un médecin : papy Owens conduisait son arrière-petit-fils à la gare de Boston quand, au moment d'en allumer une, elle lui avait échappé pour tomber sur ses genoux et c'est en voulant la récupérer qu'il avait fait un écart du mauvais côté de la route. Et comme grand-père n'avait pas cru non plus à l'efficacité des ceintures...

Le vieux bougre fumait comme un pompier, allumant chaque clope au mégot de la précédente, tel Bogart dans un film des années quarante. Enfin, peut-

être était-ce la manière des Chinois d'appliquer leur politique de contrôle démographique... une manière pour le moins sordide.

" Monsieur le ministre des Affaires étrangères, commença 401

Rutledge dès que fut venu son tour, le gouvernement de la République de Chine est issu d'élections libres et équitables. Aux yeux de l'Amérique, cela suffit à le rendre légitime. " Il se garda d'ajouter que le gouvernement de Chine populaire était par conséquent illégitime, mais l'idée planait sur la salle comme un nuage noir. "Et cela rend le gouvernement en question digne de mériter la reconnaissance des nations, comme vous n'aurez pas pu manquer de le remarquer au cours de l'année écoulée.

" La politique de notre pays est de reconnaître de tels gouvernements. Et nous ne changerons pas une politique fondée sur de fermes principes pour répondre aux vœux de pays tiers qui ne les partagent pas. Nous pourrions discuter jusqu'à ce que vous soyez à court de cigarettes, mais la position de mon gouvernement sur ce point restera inébranlable. Aussi, pouvez-vous admettre le fait et permettre à cette réunion de passer à un ordre du jour plus productif ou bien voulez-vous continuer à ressasser cette vieille scie jusqu'à ce que tout le monde s'endorme ? Vous avez le choix, bien entendu, mais ne vaut-il pas mieux travailler de manière fructueuse ?

- Il est hors de question que l'Amérique dicte à la République populaire ce qui ne regarde qu'elle. Vous prétendez avoir des principes et nous avons les nôtres, nous aussi : l'importance que nous attachons à notre intégrité

territoriale en fait partie. " Pour Mark Gant, le plus dur était de garder un masque impassible. Il devait faire comme si tout cela était à la fois

logique et primordial, quand il aurait préféré de loin pianoter sur son ordinateur pour examiner les cours de la Bourse, voire, à tout prendre, bouquiner en douce sous le rebord de la table. Mais il ne pouvait quand même pas faire ça. Il devait faire semblant de trouver ce cirque passionnant, ce qui, en cas de succès, pourrait lui valoir une nomination aux prochains Oscars dans la catégorie du meilleur second rôle : " Pour avoir réussi à rester éveillé lors du concours le plus ennuyeux depuis les championnats d'Iowa de pousse de gazon, le gagnant est... " Il s'efforça de ne pas se dandiner sur sa chaise, mais ça ne fit que lui donner des fourmis dans le fessier, et ces sièges n'avaient pas été dessinés pour convenir au sien. Peut-être à ceux de ces Chi-402

nois maigrichons, mais sûrement pas à celui d'un pro élevé à Chicago, qui aimait se régaler au déjeuner d'un sandwich au corned-beef arrosé d'une bière et qui ne faisait pas assez d'exercice. Le confort de son postérieur réclamait un siège plus large et plus mou, mais il n'en avait pas. Il essaya de trouver un sujet pour l'intéresser. Il décida que le ministre des Affaires étrangères avait une peau affreuse, comme si son visage avait pris feu et qu'un ami avait essayé d'éteindre les flammes avec un pic à glace.

Gant essaya de s'imaginer cet événement fictif sans sourire. Puis il s'avisa que Shen fumait bien trop, allumant ses clopes en utilisant de vulgaires pochettes d'allumettes au lieu d'un briquet. Peut-être faisait-il partie de ces gens qui oublient partout leurs affaires, ce qui expliquerait aussi pourquoi il utilisait des stylos jetables bon marché plutôt qu'un accessoire plus en rapport avec son rang et son statut. Donc, cet important fils de pute avait souffert d'acné juvénile galopante et c'était une tête de linotte... ? Voilà qui méritait bien un sourire ironique, tandis que le ministre continuait de ronronner dans un anglais passable. Ce qui suscita une nouvelle réflexion. Il disposait d'un récepteur HF avec écouteur pour la traduction simultanée. Est-ce qu'il pourrait le régler pour capter plutôt une radio locale ? Ils devaient bien avoir une station musicale quelconque à Pékin... quand vint le tour de Rutledge, ce fut presque aussi pénible. L'exposé de la position officielle des ...tats-Unis était aussi répétitif que celui des Chinois, plus raisonnable peut-être, mais pas moins chiant. Gant se dit que deux avocats discutant d'une affaire de divorce devaient débiter le même genre de conneries. Comme les diplomates, ils étaient payés à l'heure, pas au résultat. Les diplomates et les avocats...

les deux faisaient la paire, songea Gant. Il ne pouvait même pas regarder sa montre. La délégation américaine devait présenter un front parfaitement lisse et uni, pour montrer à ces barbares chinois que les Forces de la Vérité et de la Beauté étaient d'une résolution

inébranlable. Ou quelque chose de cet acabit. Il se demanda s'il aurait une impression différente lors d'une discussion avec des Anglais, par exemple, quand les interlocuteurs s'exprimaient en gros dans la même langue, mais ce genre de négociation devait s'effectuer

403

par téléphone ou par courrier électronique et non avec tout ce cirque officiel...

Le déjeuner arriva presque à l'heure prévue, avec tout au plus dix minutes de retard parce que Shen déborda de son temps de parole, ce qui était à

prévoir. La délégation américaine fila comme un seul homme vers les toilettes, où personne ne dit mot par peur des micros cachés. Puis tous ressortirent dans le jardin et Gant s'approcha de Rutledge.

" Alors c'est comme ça que vous gagnez votre vie ? demanda le trader, non sans une bonne dose d'incrédulité.

- J'essaie. Ces discussions se déroulent plutôt bien, observa le sous-secrétaire d'...tat.

- quoi ? s'écria Gant, interloqué.

- Ouais, enfin, leur ministre des Affaires étrangères mène les négociations, c'est-à-dire que nous jouons avec leur équipe première, expliqua Rutledge. Cela signifie que nous serons en mesure de déboucher sur un véritable accord au lieu de nous taper une succession d'allers et retours entre les sous-fifres et le Politburo - ces intermédiaires peuvent vraiment foutre la merde. Il reste toujours un risque, bien sûr. Shen devra défendre ses positions tous les soirs avec eux, et peut-être même déjà à

l'instant où nous parlons : il est invisible. Je me demande du reste à qui il rend compte au juste. Nous ne pensons pas qu'il a de réels pouvoirs plénipotentiaires, mais plutôt que le reste de ses collègues anticipe toutes ses réactions. Comme les Russes dans le temps. C'est le problème avec leur système : personne ne fait vraiment confiance à personne.

- Vous êtes sérieux ? demanda Télescope.

- Absolument. C'est ainsi qu'ils fonctionnent.

- Mais c'est ahurissant ! observa Gant.

- Pourquoi selon vous l'Union soviétique s'est-elle cassé la gueule ? nota Rutledge, amusé. Ils n'ont jamais pu agir efficacement à quelque niveau que ce soit parce qu'ils n'étaient pas foutus d'exercer convenablement le pouvoir dont ils étaient investis. C'était assez triste, en fait. Enfin, ils se débrouillent nettement mieux aujourd'hui.

- Alors, comment se déroulent les pourparlers ? Enfin, selon vous ?

404

- Si la seule chose qu'ils trouvent à nous reprocher est Taiwan, leur contre-argumentation sur le commerce risque d'être faiblarde. Taiwan est une affaire réglée, et ils le savent. Il se peut qu'on conclue avec eux un traité de défense mutuelle d'ici moins d'un an, et ils le savent aussi sans doute. Ils ont d'excellents informateurs sur place.

- Comment en êtes-vous si sûr ?

- Parce que nos amis de Taipei ont tout fait pour. On a toujours intérêt à

ce que l'adversaire en sache un maximum. Cela facilite la compréhension mutuelle, évite les malentendus et quantité d'erreurs d'interprétation... "

Rutledge marqua un temps. " Je me demande ce qu'ils ont prévu pour le déjeuner. "

Bon Dieu, se dit Gant. Puis il remercia le ciel de n'avoir pour mission ici que de donner des conseils économiques à ce diplomate. Ils se livraient entre eux à un jeu si différent de tout ce qu'il avait pu connaître jusqu'ici qu'il se faisait l'effet d'un chauffeur routier arrêté à une cabine téléphonique pour passer des ordres en Bourse avec son ordinateur portable-Les journalistes des infos se pointèrent au déjeuner pour compléter leurs plans d'ambiance, à coup d'images de diplomates devisant aimablement sur des sujets comme la météo et la cuisine - les téléspectateurs s'imagineraient bien sûr qu'ils traitaient d'affaires d'...tat, quand en fait la moitié des conversations lors de telles rencontres tournaient autour de l'éducation des enfants ou de l'éradication du chiendent sur la pelouse.

Tout cela n'était en réalité qu'une forme de statagème qui n'était pas sans rappeler d'autres pratiques, comme Gant commençait seulement à

l'entrevoir.

Il vit Barry Wise s'approcher de Rutledge, sans micro ni caméra à proximité.

" Alors, comment ça se passe, monsieur le ministre ? demanda le reporter.

- Très bien. En fait, nous avons eu une excellente séance d'ouverture ", l'entendit répondre Gant. quel dommage, songea Télescope, que le public ne puisse pas voir ce qui se passait vraiment. Ce serait un succès d'audimat.

Côté délire, n'importe quelle émission comique paraîtrait aussi drôle que Le Roi Lear

405

et, côté animation, le championnat du monde d'échecs aurait des airs de championnat du monde de boxe poids lourds. Mais toutes les activités humaines avaient leurs règles et celles-ci étaient simplement différentes.

"Voici notre copain", observa le flic quand la voiture démarra. C'était Suvorov/Koniev avec sa Mercedes classe C. La plaque minéralogique correspondait, tout comme le visage aperçu aux jumelles.

Provalov avait réussi à mettre sur le coup la fine fleur de la police locale, avec même un renfort du Service fédéral de la sécurité, ex-Deuxième Direction principale de l'ex-KGB, les tra-queurs d'espions professionnels qui avaient mené la vie dure aux agents étrangers en mission à Moscou. Ils étaient toujours aussi bien équipés, et même s'ils ne bénéficiaient plus du budget d'an-tan, il n'y avait rien à redire à leur formation.

Le problème, bien s'r, était qu'ils en étaient parfaitement conscients et qu'ils en concevaient une certaine arrogance corporatiste qui ne manquait pas d'irriter gravement ses collègues de la Brigade criminelle. Malgré

tout, ils restaient des alliés bien utiles. C'était un total de sept véhicules qui assurait la surveillance. En Amérique, le FBI aurait mobilisé

en plus un hélicoptère mais Michael Reilly n'était pas là pour faire ce

genre d'observation condescendante, au plus grand soulagement de Provalov.

L'Américain était devenu un ami, un mentor doué en matière d'enquête criminelle, mais il ne fallait pas pousser le bouchon trop loin. Des camions équipés de caméras vidéo étaient là pour enregistrer l'opération et toutes les voitures avaient deux agents pour que la conduite n'interfère pas avec la surveillance. Ils suivirent Suvorov/Koniev jusqu'au centre de Moscou.

Derrière, dans son appartement, une autre équipe avait déjà forcé la serrure et investi les lieux. Ce qui s'y déroula était aussi bien réglé

qu'un ballet du BolchoÛ. Une fois dans la place, les inspecteurs s'immobilisèrent, scrutant l'appartement en quête

406

de mouchards éventuels, des trucs aussi innocents qu'un cheveu coincé dans une porte de placard pour révéler que quelqu'un l'avait ouverte. Provalov avait enfin récupéré le dossier de Suvo-rov au KGB et il avait la liste de tous les trucs qu'on lui avait enseignés - il s'avéra que sa formation avait été complète et que l'intéressé avait obtenu des notes, disons, passables la plupart du temps : pas assez remarquables pour lui valoir une chance d'aller opérer comme agent " secret " chez l' " Ennemi principal " , à

savoir les ... tats-Unis, mais assez bonnes toutefois pour qu'il devienne spécialiste de l'espionnage diplomatique ; il avait passé l'essentiel de son temps à éplucher les informations recueillies par d'autres, mais il allait parfois se mouiller sur le terrain pour recruter et " mettre en place " des agents. ¿ cette occasion, il avait noué des contacts avec toutes sortes de diplomates étrangers, y compris trois Chinois qui lui avaient servi à recueillir des informations diplomatiques mineures : en gros, des bruits de couloir, mais qu'on considérait malgré tout comme utiles. Sa dernière mission à l'extérieur s'était déroulée de 1989 à 1991, à l'ambassade d'Union soviétique à Pékin, o il avait une fois encore tenté

de recueillir des informations diplomatiques, visiblement avec un certain succès cette fois-ci. Personne à l'époque n'avait mis en doute cette prouesse, nota Provalov, peut-être parce qu'il avait déjà remporté quelques victoires mineures contre le corps diplomatique de ce même pays alors qu'il était en poste à Moscou. Son dossier indiquait qu'il savait écrire et parler le chinois, des compétences acquises à l'école du

KGB qui avait fait de lui un sinologue.

Une des difficultés des missions d'espionnage était que ce qui paraissait suspect était souvent innocent, et que ce qui paraissait innocent pouvait bien être suspect. Un espion était censé établir le contact avec des ressortissants ou d'autres espions étrangers, et celui-ci pouvait alors exécuter une manoeuvre qu'on qualifiait de " retournement ", consistant à

transformer un adversaire en informateur. Le KGB avait procédé ainsi bien souvent, et une partie du prix à payer était que vos propres agents pouvaient en être victimes, moins encore quand vous aviez le dos tourné que quand vous les surveilliez. La période 1989-1991 avait été celle de la glasnost, l'ouverture qui avait détruit l'Union soviétique

407

aussi s'rement que la petite vérole avait anéanti les tribus primitives. En ce temps-là, le KGB avait lui aussi ses problèmes, se rappela Provalov, alors imaginons que les Chinois aient recruté Suvorov ? L'économie chinoise venait tout juste de redémarrer à l'époque, ils avaient des fonds à

distribuer, peut-être pas autant qu'avaient toujours semblé en avoir les Américains, mais assez cependant pour app,ter un fonctionnaire soviétique menacé par la perspective de perdre bientôt son emploi.

Mais qu'avait fait Suvorov, depuis ? Il conduisait désormais une Mercedes, et ce n'était pas le genre de cadeau qu'on trouvait dans une pochette-surprise. La vérité était qu'ils n'en savaient rien, et que le découvrir n'allait pas être évident. Klementi Iva-novitch Suvorov, alias Ivan lourevitch Koniev, ne payait pas d'impôts sur le revenu, mais cela ne le mettait qu'à égalité avec la majorité des citoyens russes qui ne voulaient pas se laisser emmerder par de telles futilités. Et là non plus, ils n'avaient pas voulu interroger ses voisins. On était en ce moment même en train de vérifier leur identité pour voir si l'un d'eux n'aurait pas été un ancien du KGB et donc, peut-être, un allié du suspect. Non, il n'était surtout pas question de lui mettre la puce à l'oreille.

L'appartement semblait " propre " au sens policier du terme. Dès lors, ils entamèrent la fouille. Le lit était en désordre. Suvo-rov/Koniev était un homme et donc pas franchement soigneux. Le mobilier et les objets étaient toutefois de qualité, pour l'essentiel de fabrication étrangère. Beaucoup d'appareils électroménagers allemands - une mode répandue chez les Russes aisés. Les enquêteurs qui portaient des gants de chirurgien ouvrirent le frigo pour procéder à un examen

visuel (réfrigérateurs et congélateurs étaient des cachettes réputées). Rien de spécial. Puis les tiroirs de la commode. Le problème était qu'ils avaient un temps limité et que dans n'importe quel logement il y avait trop d'endroits pour planquer des trucs

- qu'ils soient roulés dans une paire de chaussettes ou glissés à

l'intérieur d'un rouleau de papier hygiénique. Ils ne s'attendaient pas à

trouver grand-chose mais ils devaient au moins faire cet effort - il était plus compliqué d'avoir à expliquer à ses supérieurs pourquoi on ne l'avait pas fait que de justifier l'intérêt d'envoyer une équipe d'enquêteurs g,cher leur temps précieux de professionnels qualifiés.

Ailleurs, on mettait le téléphone sur écoute. Ils avaient bien songé à

placer des caméras ultra-miniaturisées. Elles étaient si faciles à

dissimuler que seul un génie paranoïaque serait susceptible de les trouver, mais leur installation prenait du temps (le plus dur était de faire courir les c,bles jusqu'au poste de surveillance), or du temps, ils n'en avaient pas. Résultat, le chef de groupe avait un portable dans sa poche de chemise, et la vibration de la sonnerie l'avertirait du retour de leur gibier, auquel cas ils remballeraient et fileraient en vitesse.

Il était à douze kilomètres de là. Derrière lui, les voitures de filature se relayaient, échangeant leur place avec l'habileté des avants de l'équipe nationale de foot enfonçant la défense adverse. Dans le véhicule de commandement. Provalov observait tout en écoutant le chef de la section du KGB/SVR, le Service fédéral de sécurité, guider ses hommes par radio à

l'aide d'une carte. Toutes les voitures étaient sales et c'étaient des modèles anonymes, relativement anciens, qui auraient pu appartenir à des fonctionnaires municipaux ou des chauffeurs de taxis clandestins, prompts à

foncer et manœuvrer pour se planquer au milieu de leurs semblables. En général, le second occupant était installé sur la banquette arrière, pour simuler le client d'un taxi, tandis que les chauffeurs avec leur portable pouvaient communiquer avec leur base sans éveiller les soupçons. «a, nota le chef du SFS à l'intention du flic, c'était un des avantages des nouvelles technologies.

Puis leur vint le signal annonçant que le sujet venait de s'arrêter et de garer sa voiture. Les deux véhicules de surveillance en contact visuel

poursuivirent leur route, laissant de nouveaux collègues s'approcher et s'immobiliser.

" Il descend, annonça un commandant du Service fédéral de sécurité. Je le suis à pied. " Le commandant était jeune pour son grade, preuve qu'il était précoce et prometteur. L'homme était en outre séduisant, vingt-huit ans, tenue chic et coquette, comme cette nouvelle génération d'hommes d'affaires moscovites. Il avançait en parlant au téléphone avec animation, tout le 408

409

contraire d'un flic effectuant une filature discrète. Cela lui permit de se rapprocher à moins de vingt mètres du sujet pour épier le moindre de ses gestes. Et il fallait bien son regard d'aigle pour saisir une manœuvre des plus élégantes. Suvorov/Koniev s'assit sur un banc, la main droite déjà

glissée dans sa poche de pardessus, tandis que de la gauche, il déployait le quotidien du matin qu'il avait pris en sortant de la voiture - et c'est ce qui mit aussitôt la puce à l'oreille du commandant. Le journal était l'accessoire favori de l'espion, il permettait de cacher sa main pendant qu'elle opérait, à l'instar du prestidigitateur qui agit ostensiblement une main tandis que l'autre réalise en fait le tour. Et c'était si bien fait qu'un homme non averti n'aurait jamais pu saisir le geste. Le commandant alla s'installer sur un banc voisin, composa un autre numéro bidon sur son portable et feignit de parler à un associé, puis il vit le sujet de sa surveillance se lever et regagner avec une désinvolture étudiée la Mercedes garée au bord du trottoir.

Le commandant Efremov appela un vrai numéro sitôt que le sujet fut éloigné

de cinquante mètres. " Ici Pavel Gregorievitch, je reste pour voir ce qu'il a laissé ", annonça-t-il à la base. Il croisa les jambes, alluma une cigarette, attendant que le sujet soit remonté en voiture puis ait redémarré. Dès que la voiture fut hors de vue, Efremov se dirigea vers l'autre banc et t,tonna en dessous. Oui ! Un plot magnétique. Suvorov y recourait depuis un certain temps. Il avait collé un disque métallique sous les lattes en bois peint en vert, ce qui lui permettait d'y fixer une boîte aux lettres : un réceptacle magnétique d'environ un centimètre d'épaisseur, lui révéla sa main t,tonnante. Leur sujet était bel et bien " actif". Il venait d'exécuter un dépôt.

ç cette nouvelle, Provalov éprouva le même frisson que lorsqu'on est

le témoin oculaire d'un crime. Là, il s'agissait d'un crime contre la s^oreté

de l'...tat. Ils le tenaient. Désormais, ils pouvaient à tout moment l'arrêter. Mais ils n'en feraient rien, bien s^r. Le chef des opérations assis à côté de lui ordonna à Efremov de récupérer la " boîte aux lettres "

pour examen. Ils devraient faire vite, parce qu'il fallait la remettre en place. Ils ne tenaient que l'un des deux membres du duo d'espions. L'autre allait venir effectuer la récupération.

410

C'était l'ordinateur. Obligé. Ils l'allumèrent. En parcourant le disque, ils y trouvèrent quantité de dossiers mais l'un d'eux, notèrent-ils presque aussitôt, contenait un fichier crypté. Le programme de chiffrement était inédit pour eux. Il était américain, et ils en relevèrent le nom. Ils ne pouvaient guère faire mieux pour l'instant... Ils n'avaient pas sous la main de disquette pour recopier le fichier crypté. Cela, ils pourraient toujours y remédier et ils en profiteraient alors pour recopier aussi le programme de chiffrement. Ensuite, il faudrait qu'ils placent un mouchard dans le clavier. Cela leur permettrait de récupérer le mot de passe de Suvorov pour décrypter le fichier. Cette décision prise, l'équipe de fouille quitta l'appartement.

La phase suivante était quasiment réglée comme du papier à musique. Ils reprirent la filature de la Mercedes avec toujours le même ballet de véhicules mais le changement intervint quand un camion-benne (toujours la forme de vie dominante dans les rues de Moscou) s'approcha. Le sujet gara aussitôt la berline allemande et sortit d'un bond, juste le temps de fixer un bout de papier adhésif à un réverbère avant de remonter en voiture. Il ne s'attarda même pas à scruter les alentours, comme s'il avait effectué

une opération de routine.

Mais ce n'était pas le cas. Il venait de poser un fanion, un signal destiné

à prévenir un correspondant inconnu que la boîte aux lettres contenait quelque chose. Passant à pied ou en voiture, ledit inconnu aviserait le ruban et saurait alors o^ù aller. Donc, il leur fallait examiner immédiatement le réceptacle et le remettre en place au plus vite pour ne pas avertir l'espion ennemi que sa petite manœuvre avait été déjouée. Cela, il ne le fallait le faire qu'en toute dernière extrémité,

parce que ce genre d'opération était comme de détricoter le chandail sur la peau d'une jolie femme. On ne s'arrêtait de tirer le fil que lorsque les nibards étaient dévoilés, confia le commandant du SFS à Provalov.

24 Infanticide

quoi, ça ? demanda le président lors de la réunion matinale.

- Une nouvelle source Sorge, baptisée Fauvette. J'ai peur qu'elle ne soit pas aussi bonne du point de vue renseignement, même si elle nous révèle malgré tout certains... détails sur leurs ministres ", ajouta le Dr Goodley, avec une délicatesse feinte.

qui que soit cette Fauvette, vit Ryan, elle - pas de doute, en effet, c'était une femme - tenait un journal très intime. Elle aussi travaillait avec le ministre Fang Gan ; celui-ci semblait manifestement entichée d'elle, et même si ce sentiment n'était pas exactement réciproque, la femme ne manquait pas de consigner en détail ses activités. Toutes ses activités, nota Ryan dont les yeux s'arrondirent.

" Dites à Mary Pat qu'elle pourra toujours fourguer ça à Hus-tler, si elle veut, mais franchement, merde, j'ai pas besoin de ça à huit heures du matin.

- Elle a cru bon de le joindre pour vous situer le genre de la source, expliqua Ben. Le matériel n'est pas aussi étroitement ciblé que celui que nous fournit Songbird, mais MP pense que c'est très révélateur sur le caractère du bonhomme, ce qui est toujours utile, sans compter qu'il y a malgré tout un certain contenu politique lié aux détails concernant la vie sexuelle de Fang. Il apparaît que c'est un homme de... ma foi, d'une vigueur fort estimable, j'imagine, même si la jeune femme en question 412

préférerait de toute évidence un amant plus jeune. Or, il se trouve qu'elle en avait un mais ce Fang lui a flanqué la trouille.

- Possessif, le vieux salopard, nota Ryan en parcourant le passage. Enfin, j'imagine qu'à cet âge, on se raccroche à ce qu'on peut. Est-ce que ça nous révèle quelque chose ?

- Monsieur, cela nous révèle quelque chose sur le type d'individus qui prennent les décisions là-bas. Ici, on les qualifierait de prédateurs sexuels.

- Dont nous avons quelques spécimens dans la fonction publique, nous

aussi

", observa Ryan. La presse venait de sortir un scandale analogue impliquant un sénateur.

" Enfin, pas dans ce bureau, fit remarquer Goodley à son président.

- C'est que votre président est marié à une chirurgienne. qui sait manier les instruments tranchants, observa Ryan avec un sourire ironique. Donc, l'histoire de Taiwan, hier, n'était qu'une ruse parce qu'ils n'ont pas encore trouvé comment régler leurs problèmes de balance commerciale ?

- Apparemment, et en effet, cela semble un peu bizarre, MP pense par ailleurs qu'ils pourraient avoir une source ici, à un échelon mineur. Selon elle, ils en savent un petit peu plus qu'ils ne pourraient en avoir appris par la seule lecture de la presse.

- Oh, parfait, r,la Jack. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Les entreprises japonaises ont fourgué aux Chinois leurs anciens informateurs ?

"

Goodley haussa les épaules. " On ne peut pas encore dire.

- Demandez à Mary Pat d'en toucher un mot à Dan Mur-ray. Le contre-espionnage est l'affaire du FBI. Est-ce qu'il faut réagir tout de suite ou est-ce que cela risque de compromettre Songbird ?

- Ce n'est pas à nous d'en juger, monsieur, rappelant au chef de l'...tat qu'il était certes compétent, mais pas à ce point en la matière.

- Ouais, à un autre que moi. quoi d'autre ?

- La commission sénatoriale sur le renseignement aimerait vouloir mettre son nez dans la situation russe.

- Charmant. O est le problème ?

- Ils semblent nourrir des doutes sur la fiabilité de nos amis 413

moscovites. Ils redoutent qu'ils n'exploitent les revenus de l'or et du pétrole pour reconstituer l'URSS et peut-être menacer l'OTAN.

- L'OTAN s'était étendue de quelques centaines de kilomètres vers l'est, la dernière fois que j'ai regardé. La zone tampon ne risque plus d'atteindre nos intérêts.

- Au détail près que nous sommes désormais tenus de défendre la Pologne, crut bon de rappeler Goodley à son patron.
- Je n'ai pas oublié. Eh bien, dites au Sénat de débloquent les fonds pour acheminer une brigade motorisée à l'est de Varsovie. On pourrait s'installer dans une des anciennes bases soviétiques, non ?
- Si les Polonais nous y autorisent. Ils ne semblent pas s'inquiéter outre mesure, monsieur.
- Sont sans doute plus préoccupés par les Allemands, hein ?
- Correct, et ils ont un précédent historique.
- quand les Européens remarqueront-ils que la paix a fini par se faire une bonne fois pour toutes ? demanda Ryan, les yeux au ciel.
- Leur mémoire est chargée de pas mal de souvenirs historiques, certains fort récents, monsieur le président.
- J'ai bien un voyage prévu en Pologne, n'est-ce pas ?
- Oui, dans pas longtemps. Ils sont en train d'établir votre itinéraire.
- OK. Je dirai de vive voix au président polonais qu'il peut compter sur nous pour surveiller les Allemands. S'ils s'avisent de faire un écart... eh bien, on leur reprendra Chrysler. " Jack but une gorgée de café, regarda sa montre. " Autre chose ?
- «a devrait être tout pour aujourd'hui. "

Le président lui adressa un regard malicieux. " Et dites à Mary Pat que si jamais elle me transmet d'autres billets de la Fauvette, je veux qu'elle y joigne les photos.

- Ce sera dit, monsieur ", se marra Goodley.

Ryan reprit le rapport et le relut, plus lentement cette fois, entre deux gorgées de café et deux ricanements mais quelques grognements aussi. La vie était autrement plus facile quand il était le gars qui préparait ces rapports au lieu d'être celui qui devait se les carrer. Pourquoi ?

N'aurait-ce pas d' être l'inverse ?

Avant, c'était lui qui devait trouver les réponses et anticiper les

questions, mais à présent que d'autres s'en chargeaient pour lui... sa t

,che s'avérait paradoxalement plus difficile. Merde, ça ne tenait pas debout. Peut-être, conclut-il, parce que, après lui, l'information ne remontait pas plus haut. C'était à lui de prendre les décisions et donc, quelles que soient les options et les analyses émanant des échelons inférieurs, elles débouchaient en fin de compte sur lui. C'était analogue à

la conduite d'une voiture : son voisin pouvait lui dire de tourner à droite à la première rue, mais c'était lui qui était au volant et qui devait effectuer le virage, et si jamais quelqu'un lui rentrait dedans, c'est sur lui que ça retomberait. Durant quelques instants, Jack se demanda s'il ne serait pas plus compétent, un ou deux échelons plus bas dans le processus de décision, se livrant au travail d'analyse, dictant avec confiance ses recommandations... mais gardant toujours présent à l'esprit qu'un autre recevrait les louanges en cas de réussite et les reproches en cas d'échec.

C'est dans cette déconnexion des conséquences que résidaient la tranquillité et la sécurité. Mais c'était là un discours de pleutre, se dit Ryan. S'il y avait à Washington quelqu'un de plus apte que lui à prendre les décisions, il ne l'avait pas encore rencontré, et même si c'était là

faire preuve d'arrogance, il l'assumait.

Mais il aurait quand même dû y avoir quelqu'un de plus apte, se redit Jack, alors qu'approchait l'heure de son premier rendez-vous de la journée, et ce n'était pas sa faute s'il n'y en avait pas. Il consulta son agenda. Toute la journée était consacrée à des conneries politiques... excepté que c'était tout sauf des conneries. Toutes les décisions qu'il prenait dans ces murs affectaient d'une manière ou de l'autre la vie de ses concitoyens et cela suffisait à les rendre importantes, pour eux comme pour lui. Mais qui avait décidé de faire de lui le papa de la nation ? qu'est-ce qui le rendait si malin ? Les gens derrière son dos, ceux qui se trouvaient de l'autre côté des épaisses fenêtres du Bureau Oval, tous attendaient de lui qu'il prît les bonnes décisions, et que ce soit en famille au dîner ou entre amis lors d'une partie de cartes, ils ne manqueraient pas de r,ler et de se plaindre de celles qui leur déplairaient, comme s'ils savaient mieux que lui... ce qui était toujours facile à dire, de loin. Ici, c'était 415

une autre chanson. Et voilà pourquoi Ryan devait s'appliquer aux moindres détails, jusqu'aux menus des cantines - et ça, c'était pas de la

tarte. Si vous aviez le malheur de donner aux gamins ce qu'ils aimaient, les nutritionnistes r,laient en réclamant qu'on leur serve des baies et des racines saines et biologiques, quand la majorité des parents auraient sans doute choisi des hamburgers et des frites parce que c'était ce que les gamins mangeraient de toute façon alors que la nourriture, même saine, ne leur serait pas d'une grande utilité s'ils n'y touchaient pas. Il avait déjà eu l'occasion d'aborder le sujet une ou deux fois avec Cathy, et ils étaient sur la même longueur d'onde : elle laissait leurs propres gosses se gaver de pizzas tant qu'ils voulaient, prétendant que c'était riche en protéines et que d'ailleurs les enfants avaient un métabolisme qui leur permettait d'absorber à peu près n'importe quoi sans effet nuisible, mais elle reconnaissait volontiers que cette opinion la mettait en porte à faux avec ses collègues de Johns Hopkins. Alors, qu'était censé penser Jack Ryan, président des ...tats-Unis et bardé de diplômes - docteur en philosophie de l'histoire, licencié en économie mais aussi expert-comptable agréé (celui-là, il n'arrivait même plus à se rappeler pourquoi il avait pris la peine de le passer) -, quand les experts (y compris celle qui était son épouse) étaient en désaccord ? Cette réflexion suscita un autre grognement. C'est alors que l'interphone bourdonna et que Mme Sumter lui annonça l'arrivée de son premier rendez-vous de la journée. Jack avait déjà

envie de lui taper une cigarette mais il ne pouvait pas faire ça avant d'avoir un trou dans son emploi du temps, parce que seuls Mme Sumter et quelques-uns de ses gardes du corps avaient le droit de savoir que le président des Etats-Unis souffrait, par intermittence, de ce genre de vice.

Bon Dieu, se répéta-t-il, comme si souvent à l'orée de sa journée de travail, qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ? Puis il se leva, fit face à la porte, grand sourire accueillant estampillé

présidentiel, cherchant à se rappeler qui diable venait en premier pour discuter des subventions agricoles aux fermiers du Dakota du Sud.

416

L'avion, comme d'habitude, décollait d'Heathrow. Cette fois, c'était un Boeing 737, le vol jusqu'à Moscou étant relativement court. Les hommes de Rainbow occupaient toute la première classe, ce qui devrait ravir le personnel de cabine (même s'ils ne s'en doutaient pas encore) car ces passagers se montreraient d'une simplicité et d'une courtoisie exceptionnelles. Assis à côté de son beau-père, Chavez regardait docilement la vidéo donnant les consignes de sécurité, même

si les deux hommes étaient conscients que si leur appareil devait s'aplatir à huit cents à l'heure, il ne leur serait guère utile de savoir où se trouvait l'issue de secours la plus proche. Mais ce type d'événement était assez rare pour qu'on puisse l'ignorer. Ding sortit le magazine du filet devant lui et le feuilleta dans l'espoir d'y trouver un article intéressant. Il avait déjà acheté tous les produits disponibles au catalogue de la " boutique volante ", non sans provoquer parfois l'amusement apitoyé de son épouse.

" Alors, le petit bonhomme fait des progrès pour marcher ? s'enquit Clark.

- Ma foi, l'enthousiasme qu'il manifeste pour ce genre d'exercice fait plaisir à voir, ce grand sourire chaque fois qu'il arrive à rallier la table basse depuis la télé, comme s'il venait de remporter le marathon, de décrocher la médaille d'or, un baiser de Miss Amérique et son billet pour Disneyland.

- Les plus grandes choses sont faites d'une accumulation de petites, Domingo, observa Clark, alors que leur appareil entamait son roulage. Et l'horizon est plus proche quand on est aussi petit.

- Je suppose, monsieur C. Mais c'est quand même marrant... et assez mignon, concéda-t-il.

- Alors, c'est pas si pénible d'être le père d'un petit bonhomme, pas vrai ?

- J'ai pas à me plaindre, reconnut Chavez en abaissant son dossier maintenant que le zinc avait décollé.

- Comment se débrouille l'ami Ettore ? " Retour au boulot, décida Clark.

Ces histoires de grand-père, c'était bon un temps.

" Sa condition s'améliore. Il lui fallait un petit mois pour prendre le rythme. Il s'est fait un peu chahuter, mais dans l'en-417

semble, il l'a bien pris. Tu sais, il est malin. Un bon instinct tactique, surtout pour un flic, même pas un soldat.

- tre flic en Sicile, c'est pas vraiment la même chose que se taper des rondes sur Oxford Street, sais-tu ?

- Ouais, je suppose... mais en simulateur, il n'a pas encore fait une

erreur de décision de tir, et ça c'est pas mal du tout. Le seul à avoir fait aussi bien jusqu'ici, c'est Eddie Priée. " Le simulateur d'entraînement d'Hereford ne faisait pas de cadeau dans sa présentation des scénarios tactiques possibles, au point qu'il n'hésitait pas à présenter un gamin de douze ans qui ramassait un AK-47 pour vous sulfater si vous ne faisiez pas gaffe. L'autre plan diabolique était une femme portant un bébé

qui se trouvait récupérer le pistolet d'un terroriste abattu avant de se tourner innocemment pour affronter les Hommes en noir. Ding avait déjà

réussi à l'abattre une fois, pour retrouver le lendemain matin sur son bureau une poupée de son, la figure tartinée de ketchup. Chez les membres de Rainbow, le sens de l'humour était une tradition très développée, quoique un brin perverse.

" Bon, alors qu'est-ce qu'on est censés faire, au juste ?

- L'ancienne Huitième Direction du KGB, leur service de protection rapprochée des personnalités, expliqua John. Ils redoutent une recrudescence du terrorisme intérieur... les Tchétchènes, je suppose, mais aussi des éléments d'autres nationalités désireuses de sortir du giron de la Russie. Alors, ils veulent qu'on les aide à former leurs gars à traiter la menace.

- quel est leur niveau ? " demanda Chavez.

Rainbow Six haussa les épaules. " Bonne question. Le personnel est composé

d'anciens membres du KGB, mais avec une formation de Spetsnaz, sans doute des militaires de carrière, pas les appelés qui font leur service de deux ans dans l'Armée rouge. Tous ont le grade d'officier mais avec une affectation de sergent. J'imagine qu'ils sont intelligents, convenablement motivés, sans doute en assez bonne condition physique, et qu'ils comprendront la mission. Cela dit, seront-ils à la hauteur de la tâche ?

Sans doute pas, estima John. Mais d'ici quelques semaines, on devrait déjà

les avoir mis sur la bonne voie.

- Bref, on va jouer les instructeurs ? "

Clark acquiesça. " C'est ce que j'ai cru comprendre, ouais.

- Pas mal ", commenta Chavez, alors qu'apparaissait le menu du déjeuner.

Pourquoi les repas servis dans les avions ne correspondaient-ils jamais à

vos attentes ? C'était un dîner, pas un déjeuner. qu'est-ce qu'ils avaient contre les hamburgers et les frites ? Oh, enfin, ils pourraient toujours se boire une bonne bière. Un truc qu'il avait fini par apprécier chez les Anglais, c'était leur bière. De ce côté, il doutait d'avoir la même chance avec les Russes.

L'aube sur Pékin était aussi sinistre que le promettait la pollution de l'air, estima Gant. Pour une raison inexplicable, son horloge biologique s'était redécalée, malgré les gélules noires et le sommeil à heures fixes.

Il s'était retrouvé éveillé aux premières lueurs de l'aube qui luttait pour traverser une brume aussi épaisse qu'à Los Angeles les plus mauvais jours. Il n'y avait certainement pas d'Agence de protection de l'environnement dans ce pays ; pourtant ils n'avaient pas encore beaucoup de voitures... Le jour où ça arriverait, la Chine pourrait résoudre son problème de surpopulation en la gérant à grande échelle. Il n'avait pas suffisamment voyagé pour savoir si c'était un problème spécifique aux pays marxistes - cela dit, il n'en restait plus des masses pour trouver des contre-exemples... Gant n'avait jamais fumé - c'était un vice qui avait quasiment disparu du milieu des traders, où le stress des journées de travail habituelles suffisait amplement pour vous tuer sans apport extérieur - et ce niveau de pollution le faisait pleurer.

Comme il n'avait rien à faire et des masses de temps pour ça - une fois réveillé, il n'avait jamais pu se rendormir -, il décida d'allumer sa lampe de chevet et de parcourir certains des documents, dont la plupart lui avaient été donnés sans qu'on espère vraiment qu'il les lise. Le but de la diplomatie, avait un jour expliqué M. Spock dans Star Trek, était de prolonger une crise. Et il ne faisait pas de doute qu'en la matière, le discours sinuait assez pour qu'en comparaison le Mississippi paraisse aussi droit qu'un faisceau laser, mais comme un fleuve, il fallait bien au bout du compte qu'il débouche quelque part.

Ce matin, toutefois... qu'est-ce qui l'avait réveillé ? Gant regarda par la fenêtre, avisa la tache rosé orangé qui se formait à l'horizon, derrière les immeubles à contre-jour. Il les trouvait moches mais il savait que c'était juste parce qu'il n'y était pas habitué. Les vieilles b,tisses de Chicago n'étaient pas franchement le Taj Mahal, et les baraques à charpente en bois de sa jeunesse n'étaient pas non plus le palais de Buckingham.

Malgré tout, le sentiment d'exotisme restait dominant. O' que porte son regard, tout lui paraissait étranger et il n'avait pas encore l'esprit assez cosmopolite pour surmonter cette impression première. Elle avait quelque chose d'une musique de fond dans un centre commercial : pas tout à

fait là, mais jamais vraiment absente. Il y décelait presque un pressentiment, mais il écarta cette idée. Rien ne motivait une appréhension quelconque. Il ignorait encore que les événements ne tarderaient pas à le démentir.

ç son hôtel, Barry Wise était déjà levé, attendant qu'on lui monte son petit déjeuner - l'établissement appartenait à une chaîne américaine et le menu était une assez bonne approximation de son équivalent américain. Le bacon local serait sans doute différent mais même les poules chinoises pondaient des œufs, sans aucun doute. Son expérience de la veille avec les petits pains n'avait guère été concluante et Wise était de ceux qui ont besoin d'un solide breakfast pour attaquer la journée du Jbon pied.

ç la différence de la plupart des correspondants et journalistes des chaînes américaines, Wise cherchait le sujet original. Son producteur était un partenaire, pas un donneur d'ordres. Il y voyait l'origine de ses nombreuses récompenses, même si sa femme bougonnait chaque fois qu'elle devait dépoussiérer tous ces foutus trophées exposés derrière le bar du sous-sol.

Il avait besoin d'un sujet inédit pour aujourd'hui. Son public américain risquait de se lasser s'il leur ressortait images d'archives et plans d'ambiance pour illustrer des commentaires sur les négociations commerciales. Il avait besoin de couleur locale, un truc susceptible d'aider les Américains à entrer en résonance

avec les autochtones. Pas évident, d'autant qu'ils avaient eu leur dose d'histoires de restaurants chinois qui étaient à peu près le seul truc du

pays avec lequel la majorité des Américains étaient familiarisés. quoi, alors ? que pouvaient avoir en commun l'Américain moyen et le citoyen de la République populaire de Chine ? Pas grand-chose, estima Wise, mais il devait bien y avoir quelque chose d'exploitable. Il était debout quand le petit déjeuner arriva, contemplant le paysage par la baie vitrée tandis que le serveur rapprochait du lit la desserte à roulettes. Il se trouva qu'ils s'étaient emmêlés avec sa commande, du jambon à la place du bacon, mais le jambon avait l'air correct et il laissa passer, donnant même un pourboire au garçon avant de retourner s'asseoir.

quelque chose, se répéta-t-il en se servant du café, mais quoi ? Ce ne serait pas la première fois qu'il serait confronté à ce problème. Les écrivains reprochaient souvent aux journalistes leur tendance à la "

créativité ", mais le processus était bien réel. Trouver des sujets intéressants était doublement plus dur pour les journalistes parce qu'au contraire des romanciers, ils ne pouvaient pas inventer. Ils devaient utiliser le réel, et le réel se montrait parfois pénible. Barry Wise t

,tonna dans le tiroir de la table de nuit pour en sortir ses lunettes... et là, surprise !

Enfin, pas tant que ça. C'était une tradition bien ancrée dans n'importe quel hôtel américain : la Bible Gideon. Si elle était là, c'était sans doute uniquement parce que les propriétaires et les gérants étaient américains et qu'ils avaient dû passer un accord avec cette organisation chrétienne... mais quel drôle d'endroit pour trouver une Bible. La Chine populaire n'était pas précisément couverte d'églises. Y avait-il tant de chrétiens que ça ? Humph. «a valait le coup d'enquêter. Il y avait peut-

être là matière à un sujet... En tout cas, c'était toujours mieux que rien.

Cette décision vaguement prise, il attaqua son petit déj. ǃ l'heure qu'il était, son équipe devait être en train de se réveiller. Il demanderait à

son producteur de lui trouver un pasteur quelconque, voire un prêtre catholique. Un rabbin, ce serait peut-être trop espérer. Cela voudrait dire aller chercher du côté de l'ambassade d'Israël, et là, c'était de la triche, pas vrai ?

" Comment s'est passée ta journée, Jack ? " demanda Cathy. La soirée était imprévue. Ils n'avaient rien à faire, pas de dîner politique, pas de discours, pas de réception, pas de pièce ou de concert au Kennedy Center, pas même une réception intime de vingt ou trente personnes dans la partie résidentielle de la Maison-Blanche, réceptions que Jack détestait et Cathy adorait, parce qu'ils pouvaient y inviter les gens qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient bien, ou en tout cas ceux qu'ils avaient envie de rencontrer. Jack n'avait rien contre les soirées proprement dites, mais il estimait que l'étage des chambres de la Maison (comme l'appelaient ses gardes du corps) était le seul espace privé qui lui restait - même leur résidence de Peregrine Cliff au bord de la baie de Chesapeake avait été

rééquipée par la Sécurité. Désormais, elle était dotée de diffuseurs anti-incendie, d'au moins soixante-dix lignes téléphoniques, d'un système d'alarme digne d'un site d'entreposage d'armes nucléaires, et d'une annexe pour loger le détachement de gardes du corps qui s'y déployait les week-ends, lorsque les Ryan décidaient de voir s'ils avaient toujours une maison où se retirer quand ils en avaient par-dessus la tête de croupir dans ce musée officiel.

Mais ce soir, rien de tout cela. Ce soir, ils étaient presque redevenus des gens comme tout le monde. La différence était que si Jack voulait une bière ou un verre, il ne pouvait pas aller se servir à la cuisine. Pas question.

Interdit. Il devait le demander à l'un des huissiers de la Maison-Blanche, qui prendrait l'ascenseur pour aller le chercher soit aux cuisines du sous-sol, soit au bar de l'étage supérieur. Il aurait pu bien s'insister pour se préparer lui-même sa boisson, mais cela eût été insultant pour les huissiers, et même si ces hommes, en majorité noirs (d'aucuns disaient qu'ils descendaient en droite ligne des esclaves personnels d'Andrew Jackson), ne s'en formaliseraient pas, il semblait bien inutile de les vexer. De toute façon, Ryan n'avait jamais été du genre à faire faire son boulot par les autres. Oh, bien sûr, c'était sympa d'avoir ses chaussures cirées tous les soirs par un gars qui n'avait rien d'autre à branler et qui en retirait un confortable salaire aux frais du contribuable, mais ça lui semblait tout simplement déplacé de se faire servir ainsi, comme une tête couronnée, quand son père avait été simple inspecteur à la Brigade criminelle de Baltimore et qu'il lui avait fallu une bourse pour intégrer l'université de Boston. ...tait-ce à cause de ses origines ouvrières et de son éducation ? Sans doute des deux, estima Ryan. Ces racines expliquaient aussi son comportement actuel, assis dans un fauteuil, un verre à la main, devant la télé, comme s'il était un individu normal -

pour changer.

L'existence de Cathy était en définitive celle qui avait le moins changé dans la famille, hormis qu'elle se rendait désormais au travail en hélico, un VH-60 Blackhawk des marines, luxe auquel ni la presse ni les contribuables ne voyaient d'objection - surtout pas depuis que Sandbox ("

Bac à sable ", son pseudo pour la Sécurité), alias Katie Ryan, avait été victime d'une attaque terroriste contre sa crèche. Les grands étaient partis regarder la télévision de leur côté et Kyle Daniel (Sprite, " Lutin ") était endormi dans son berceau. Et c'est pour cela que le Dr Ryan (nom de code Surgeon, " Chirurgien ") était elle aussi installée dans son fauteuil devant la télé, pour réviser ses bulletins de santé quotidiens tout en consultant une revue médicale car pour elle la formation permanente n'était pas un vain mot.

" Comment ça se passe à l'hôpital, chérie ?

- Plutôt pas mal, Jack. Bernie Katz a eu une autre petite-fille. Il n'arrête pas d'en parler.

- Duquel de ses gosses ?

- Mark. Il s'est marié il y a deux ans. On est allés à la cérémonie, rappelle-toi.

- Ah, l'avocat ? " Jack s'en souvenait vaguement, ça datait du bon vieux temps, avant cette maudite présidence.

" Ouais. Son autre fils, David, est toubib - il est à Yale, il termine son internat de chirurgien thoracique.

- Je le connais, celui-ci ? " Il était incapable de se souvenir.

" Non. Il a fait ses études en Californie.   l'UCLA. " Elle tourna la page de la dernière livraison du New England Journal of Médi ne, puis décida de la corner. Elle avait trouvé un article intéressant sur une nouvelle découverte en matière d'anesthésie. Il faudrait qu'elle en discute à midi avec un des professeurs. Elle avait l'habitude de déjeuner avec ses collègues des différents services pour se tenir au fait de l'actualité

médicale. La pro-

chaîne grande avancée, selon elle, serait en neurologie. Un de ses collègues de Hopkins avait découvert un médicament qui semblait provoquer la régénération des cellules nerveuses endommagées. Si cela débouchait, c'était le Nobel à tous coups. Ce ne serait jamais que le neuvième décroché

par la faculté de médecine de l'université Johns Hopkins. Pour sa part, ses travaux sur les lasers chirurgicaux lui avaient déjà valu un prix Lasker -

la plus haute distinction médicale en Amérique - mais ils n'avaient pas été

assez fondamentaux pour qu'elle ait droit au voyage de Stockholm. Elle ne s'en formalisait pas. L'ophtalmologie n'était pas une discipline pour la recherche théorique mais rendre la vue aux gens était bougrement gratifiant. Peut-être que le seul avantage de l'accession de Jack à la fonction présidentielle et de son statut de Première Dame était qu'elle avait désormais une bonne chance d'obtenir la direction de l'Institut Wilmer quand Bernie Katz déciderait de raccrocher (et s'il l'envisageait).

Elle pourrait toujours pratiquer - il était exclu qu'elle y renonce -, mais elle aurait en même temps la possibilité de superviser la recherche dans son domaine, de décider de l'attribution des subventions de recherche, des grandes orientations à prendre, et elle était convaincue d'y faire du bon travail. Alors, peut-être qu'après tout cette histoire de présidence n'était pas un g, chis total.

Son seul vrai problème était que les gens s'attendaient à la voir se fringuer comme un top model, et si elle avait toujours aimé s'habiller, se transformer en mannequin de défilé ne l'avait jamais attirée. Elle estimait bien suffisant de pouvoir porter de belles robes du soir lors de ces fichues réceptions officielles auxquelles elle était tenue d'assister (et sans avoir à sortir un sou de sa poche, puisque toutes les robes étaient offertes par leurs créateurs). Du reste, la presse féminine n'appréciait pas trop ses choix vestimentaires habituels, comme si le port de la blouse blanche de laboratoire était une lubie personnelle - non, c'était son uniforme, au même titre que celui des marines en faction aux portes de la Maison-Blanche, et elle le portait avec la même fierté qu'eux. Peu de femmes (ou d'hommes, d'ailleurs) pouvaient se targuer d'être parvenus au faîte de leur profession. Elle, si.

En définitive, la soirée s'était avérée tout à fait agréable. Elle n'avait rien contre la passion de son époux pour la chaîne Histoire, même quand il se mettait à Jbougonner devant telle ou telle erreur dans un documentaire.

¿ supposer d'ailleurs que ce soit lui qui ait raison et le réalisateur qui ait tort... Son verre de vin était vide et comme elle n'avait rien de prévu pour le lendemain, elle fit signe à l'huissier de la resservir. La vie aurait pu être plus désagréable. Et puis, ils avaient eu cette terrible alerte avec ces salopards de terroristes mais gr,ce à la chance et surtout à ce fantastique agent du FBI qu'Andréa Priée avait épousé, ils avaient survécu et elle doutait que pareil incident puisse se reproduire. Son détachement personnel de gardes du corps était là pour y veiller. Et son chef, l'inspecteur principal Roy Altman, inspirait autant de confiance dans sa t,che qu'elle estimait en inspirer dans la sienne.

" Et voilà, Dr Ryan, dit le chambellan en lui présentant le verre rempli.

- Merci, George. Comment vont les enfants ?

- L'aînée vient d'être acceptée à Notre-Dame, répondit-il avec fierté.

- C'est magnifique. Elle a choisi quoi, comme discipline principale ?

- Médecine.

- Excellent. Si jamais je peux t'aider en quoi que ce soit, faites-le-moi savoir, d'accord ?

- Oui, m'dame, volontiers. " George savait qu'elle ne blaguait pas. Les Ryan étaient très aimés du personnel, malgré leur gaucherie vis-à-vis de tout le tralala. Il y avait une autre famille dont s'occupaient les Ryan, la veuve et les enfants d'un sergent de l'armée de l'air dont personne ne semblait bien saisir le rapport avec eux. Et Cathy s'était chargée personnellement de deux enfants de membres du secrétariat qui souffraient de problèmes oculaires.

" qu'est-ce que tu as de prévu pour demain, Jack ?

- Une allocution au Congrès des VFW, les anciens combat-1. Vétérans of Foreign Wars : association américaine des anciens combattants d'outre-mer. Créée en 1901 et possédant des délégations dans tous les ...

tats, elle a son siège à Kansas City, Missouri (N. d. T.).

tants d'outre-mer, à Atlantic City. J'y fais un saut en hélico après déjeuner. Pas mal, le discours que m'a pondu Callie.

- Je la trouve un peu bizarre.

- Elle est différente, admit le président, mais elle fait du bon boulot. "

Encore heureux, s'abstint de remarquer Cathy, que je n'ai pas à m'en taper trop de mon côté... Pour elle, un discours ça se limitait à expliquer à son patient comment elle allait lui réparer les yeux.

" Un nouveau nonce apostolique a été nommé à Pékin, indiqua le producteur.

Un Italien, le cardinal Renato DiMilo. Un vieux bonhomme, je ne sais rien de lui.

- Eh bien, peut-être qu'on peut aller faire un tour à la nonciature et le rencontrer, réfléchit tout haut Barry pendant qu'il nouait sa cravate. T'as l'adresse et le numéro de téléphone ?

- Non, mais notre contact à l'ambassade peut nous retrouver ça vite fait.

- File-lui un coup de bigo ", ordonna Wise d'une voix douce. Les deux hommes bossaient ensemble depuis onze ans, et c'est ensemble qu'ils avaient esquivé les balles et gagné ces trophées, ce qui n'était pas si mal pour deux anciens sergents des marines.

" D'ac. "

Wise jeta un coup d'œil à sa montre. Le timing était parfait, il pourrait préparer tranquillement son sujet, le balancer sur le satellite et Atlanta le monterait et le diffuserait à l'heure du petit déjeuner en Amérique. «a devrait largement occuper sa journée dans ce pays de sauvages. Merde, pourquoi ne pouvaient-ils pas organiser leurs négociations sur le commerce en Italie ? Il gardait un souvenir ému de la cuisine italienne, du temps o~

il servait avec la flotte de Méditerranée. Et des Italiennes. Elles avaient un faible pour l'uniforme des marines. Enfin, elles n'étaient pas les seules.

Une chose que ni le cardinal DiMilo ni monseigneur Schepke n'avaient réussi à apprécier, c'étaient les petits déjeuners à la chinoise, qui étaient totalement étrangers à ce que les Européens pouvaient servir pour commencer la journée. C'est pourquoi tous les matins, Schepke préparait le petit déjeuner avant l'arrivée du personnel chinois, leur laissant juste la vaisselle, ce qui était bien suffisant pour les deux prélats. L'un et l'autre avaient déjà dit leur première messe qui les obligeait à se lever dès six heures du matin, un peu comme des soldats, s'était souvent dit le vieil Italien.

Le quotidien matinal était VInternational Herald Tribune, un peu trop américano-centriste à son goût mais enfin, le monde était imparfait. Au moins le journal donnait-il les résultats de foot, et les deux hommes s'y intéressaient de près - c'était un sport que Schepke pouvait en outre encore pratiquer quand l'occasion se présentait. DiMilo, qui avait été lui-même un assez bon centre dans le temps, se contentait désormais de regarder et commenter les matches.

L'équipe de CNN avait son camion de reportage, un fourgon américain importé

en Chine depuis une éternité. Il était équipé d'une mini-parabole d'émission, un petit miracle technologique qui leur permettait d'être en contact instantané avec tous les points du globe par le truchement des satellites de communication. Sa seule limite était qu'elle ne pouvait fonctionner quand le véhicule était en mouvement, mais un technicien s'occupait déjà de résoudre ce problème, ce qui constituerait un avantage indéniable, parce qu'une équipe mobile risquait moins les interférences d'éventuels brouillages, quel que soit le pays où elle devait opérer.

Ils disposaient également d'un GPS, qui leur permettait de se localiser partout, et de s'orienter dans toutes les villes dont ils avaient le plan sur CD-Rom. Avec ça, ils pouvaient se rendre à n'importe quelle adresse plus vite même qu'un chauffeur de taxi. Et grâce à leur téléphone mobile, ils pouvaient obtenir ladite adresse, en l'occurrence auprès de l'ambassade américaine, qui avait celle de toutes les légations étrangères, parmi lesquelles

la nonciature où logeait le représentant du pape. Le téléphone leur permit également d'avertir de leur arrivée. Ce fut une voix chinoise

qui répondit, suivie d'une autre à l'accent allemand, ce qui les surprit, mais toujours est-il que l'homme leur annonça qu'ils étaient les bienvenus.

Barry Wise avait son costume-cravate habituel et c'est donc un homme à

l'aspect soigné (encore un souvenir des marines) qui frappa à la porte.

Comme de juste, ce fut un autochtone (il avait failli dire indigène, mais c'était un rien raciste) qui l'accueillit et l'invita à entrer. Le premier Occidental qu'ils rencontrèrent n'avait pas l'air d'un cardinal : trop jeune, trop grand, et par trop germanique.

" Enchanté, je suis monseigneur Schepke.

- Bonjour, je suis Barry Wise, de CNN.

- Oui, fit Schepke avec un sourire. Je vous ai souvent vu à la télévision.

qu'est-ce qui vous amène ici ?

- Nous sommes venus couvrir les négociations commerciales sino-américaines mais nous avons décidé de chercher d'autres sujets d'intérêt. Nous avons découvert avec surprise que le Vatican avait une mission diplomatique en Chine. "

Schepke invita Wise dans son bureau et lui indiqua un fauteuil confortable.

" Je suis ici depuis plusieurs mois mais le cardinal n'est arrivé que récemment.

- Pourrai-je le rencontrer ?

- Certainement, mais son éminence est en ce moment en communication téléphonique avec Rome. Pouvez-vous patienter quelques minutes ?

- Bien entendu ", lui assura Wise. Il considéra l'évêque. L'homme était de carrure athlétique, imposant, très allemand. Wise s'était rendu à de nombreuses reprises dans ce pays, et il s'y était toujours senti un peu mal à l'aise, comme si le racisme qui avait engendré l'Holocauste était toujours latent, tapi et prêt à rejaillir. Dans une tenue différente, il aurait pu prendre Schepke pour un soldat, pourquoi pas un marine.

L'homme semblait en bonne condition physique, plein d'intelligence, fin observateur, incontestablement.

" ¿ quel ordre appartenez-vous, si ce n'est pas indiscret ?

- La Société de Jésus ", répondit le prélat.

428

Un jésuite. «a expliquait tout. " En Allemagne ?

- Correct, mais je suis désormais installé à Rome, à l'université Robert Bellarmine, et l'on m'a demandé d'accompagner ici son éminence, pour mes compétences linguistiques. " Son anglais était légèrement américanisé mais sans une once de canadianisme, grammaticalement parfait et d'une prononciation remarquablement précise.

Et pour ton intelligence, ajouta Wise, in petto. Il savait que le Vatican disposait d'un service de renseignements respecté, sans doute le plus ancien du monde. Donc, cet évêque était à la fois espion et diplomate, décida Wise.

" Je ne vous demanderai pas combien de langues vous parlez. Je suis sûr que vous me battez à plates coutures ", observa le reporter. Il n'avait jamais vu ou entendu parler d'un jésuite idiot.

Sourire aimable de l'évêque. " C'est ma fonction. " Puis il avisa le standard téléphonique. Le témoin venait de s'éteindre. Schepke s'excusa pour entrer dans le bureau, puis il ressortit : " Son éminence va vous recevoir. "

Wise se leva et suivit le prêtre allemand. L'homme qu'il découvrit était corpulent et furieusement italien. Il n'était pas en soutane mais portait une veste et un pantalon, une chemise (ou était-ce un gilet ?) rouge sous le col clérical. Le correspondant de CNN ne se souvenait plus si le protocole exigeait qu'il baise l'anneau du prélat mais le baisemain n'était pas son truc, de toute façon, aussi opta-t-il pour la franche poignée de main, à l'américaine.

" Bienvenue à la nonciature, dit le cardinal DiMilo. Vous êtes notre premier journaliste américain. Je vous en prie... " Il le convia à s'asseoir.

" Merci, éminence. " Wise se souvenait au moins du terme à employer.

" Comment pouvons-nous vous venir en aide ?

- Ma foi, nous sommes dans la capitale pour couvrir les négociations commerciales... et nous cherchions un sujet de reportage sur la vie à

Pékin. Nous venons d'apprendre que le Vatican avait une ambassade et nous avons aussitôt pensé que nous pourrions avoir un entretien avec vous, éminence.

429

- Magnifique, observa DiMilo avec un gracieux sourire sacerdotal. On trouve certes un petit nombre de chrétiens occidentaux à Pékin, mais ce n'est quand même pas Rome. "

Wise sentit une petite lumière s'éteindre. " Et des chrétiens chinois ?

- Nous n'en avons jusqu'ici rencontré que quelques-uns. Nous devons justement en voir un cet après-midi, du reste, un pasteur baptiste du nom de Yu.

- Vraiment ? " C'était une surprise. " Un baptiste autochtone ?

- Tout à fait, confirma Schepke. Un brave type, il a même fait ses études en Amérique, à l'université Oral Roberts.

- Un Chinois sorti d'Oral Roberts ? " s'étonna Wise avec une certaine incrédulité, tandis qu'un voyant EXCLUSIF ! se mettait aussitôt à clignoter dans sa tête.

" Oui, c'est assez peu commun, n'est-ce pas ? " observa DiMilo.

Il était déjà peu commun qu'un pasteur baptiste et un cardinal de l'... glise catholique s'adressent la parole, songea Wise, mais que cela se produise en ce lieu était aussi incongru que de voir un dinosaure arpenter les pelouses de Washington. S'r qu'Atlanta allait apprécier.

" Pouvons-nous vous accompagner ? " demanda le correspondant de CNN.

La terreur la prit peu après son arrivée au travail. Elle s'y attendait, mais ce fut malgré tout une surprise, et f,cheuse. Ce premier élanement dans le bas-ventre. La dernière fois, près de six ans plus tôt, la douleur avait annoncé la naissance de Ju-Long ; là aussi, cela l'avait surprise, mais cette grossesse-là était autorisée, et pas celle-ci. Elle avait espéré

que les contractions commenceraient le matin, mais un dimanche, chez elle, quand ils pourraient se débrouiller, elle et son mari, sans complications supplémentaires; seulement les bébés arrivaient quand ils l'avaient décidé, en Chine comme ailleurs, et celui-ci ne ferait pas exception à la règle. La question était de savoir si l'...tat lui laisserait le temps de pousser son premier cri, si bien que le

430

premier élanement, le premier signe de contraction déclencha en elle un sentiment de terreur à la perspective de ce meurtre toujours possible.

C'était la culmination de ces semaines d'insomnies et de cauchemars qui la trouvaient au matin trempée de sueur. Ses collègues avaient vu son visage et s'interrogeaient. quelques filles de l'atelier avaient deviné son secret, même si elle n'en avait jamais discuté avec elles. Le miracle était que personne ne l'ait dénoncée - ce qui avait été sa plus grande frayeur -

mais ce n'était pas le genre de choses qu'on pouvait s'infliger entre femmes. Certaines avaient également donné naissance à des filles qui étaient mortes " accidentellement " un ou deux ans après, pour satisfaire le désir de leur mari d'avoir un héritier m,le. C'était un autre aspect de la vie en Chine populaire qu'on abordait rarement dans les conversations, même entre femmes.

Et tandis que Yang Lien-Hua parcourait du regard l'atelier, elle sentait ses muscles annoncer que le travail était imminent, et tout ce qu'elle pouvait espérer, c'était que ça cesse, qu'elle ait un répit. Juste cinq heures, le temps de pouvoir rentrer chez elle accoucher ; ce ne serait peut-être pas aussi pratique qu'un week-end, mais ce serait toujours mieux qu'ici. " Fleur de lotus " se dit qu'elle devait se montrer forte et résolue. Elle ferma, les yeux, se mordit la lèvre, essaya de se concentrer sur sa t,che, mais les élanements se transformèrent bientôt en sensation de gêne. Puis viendrait la douleur sourde, suivie par les vraies contractions qui l'empêcheraient de rester debout et à ce moment... quoi donc ? C'était son incapacité à prévoir les prochaines heures qui déformait ses traits plus encore que ne pourrait le faire la douleur. Elle redoutait la mort, et même si cette peur est commune à tous les êtres humains, la sienne concernait une vie qui était une part d'elle-même, sans être vraiment la sienne. Elle redoutait de la voir mourir, de la sentir mourir, de sentir disparaître une ,me pas encore née, et même si elle était appelée à rejoindre Dieu, ce n'était certainement pas Son intention. Elle avait besoin de son conseiller

spirituel. Elle avait besoin de son mari, qu'on.

Mais plus encore du révérend Yu. Comment pouvait-elle faire ?

431

L'installation de la caméra fut rapide. Les deux hommes d'...glise observèrent les préparatifs avec intérêt, car c'était pour eux un spectacle inédit. Dix minutes plus tard, l'un comme l'autre furent déçus par les questions. Ils avaient déjà pu voir Wise sur le petit écran et s'attendaient à mieux de sa part. Ils ne se doutaient pas que le sujet qui l'intéressait se trouvait à quelques kilomètres et une petite heure de là.

" Bien, dit Wise une fois terminée l'interview prétexte. Pouvons-nous vous accompagner chez votre ami ?

- Mais certainement ", répondit son éminence en se levant. Il s'excusa parce que même les cardinaux devaient parfois se rendre aux toilettes avant de monter en voiture, en tout cas ceux qui avaient son ,ge. Mais le prélat réapparut bientôt et rejoignit Franz. Ce dernier allait encore une fois prendre le volant, au grand désappointement de leur chauffeur et domestique qu'ils soupçonnaient d'être un indic du ministère de la Sécurité. La camionnette de CNN les suivit alors qu'ils sinuaient dans les rues avant de s'arrêter devant la modeste demeure du révérend Yu Fan An. Ils n'eurent aucun mal à se garer. Les deux prêtres catholiques descendirent et sonnèrent à la porte du pasteur. Yu nota qu'ils portaient un gros paquet.

" Ah ! s'exclama Yu avec un sourire étonné quand il leur ouvrit. qu'est-ce qui vous amène ici ?

- Mon ami, nous avons un cadeau pour vous ", répondit son éminence en lui tendant le paquet. C'était de toute évidence une grosse Bible, mais sans être original, le cadeau était néanmoins agréable. Yu les invita à entrer, puis il avisa les Américains.

" Ces reporters nous ont demandé s'ils pouvaient se joindre à nous, expliqua monseigneur Schepke.

- Mais bien s'r ", dit aussitôt Yu, en se demandant si Gerry Patterson aurait l'occasion de voir le reportage, et qui sait même, son lointain ami Hosiah Jackson. Mais ils attendirent pour installer leurs caméras qu'il ait d'abord ouvert son cadeau.

Ce que fit Yu après s'être assis à son bureau ; découvrant l'objet, il leva

les yeux, affichant une surprise considérable. Il s'était certes attendu à une Bible, mais celle-ci avait d° co°ter plusieurs centaines de dollars.

C'était une édition de la Bible anglaise de 1611, traduite en mandarin...

et magnifiquement

432

illustrée. Yu se releva et contourna le bureau pour étreindre son collègue italien.

" que le Seigneur vous bénisse pour ce présent, Renato, dit-il avec une émotion profonde.

- Nous Le servons l'un et l'autre de notre mieux. J'y ai pensé et il m'a semblé que c'était un objet que vous aimeriez avoir ", répondit DiMilo comme il l'aurait fait remarquer à un brave curé de paroisse à Rome, parce que, en fin de compte, c'était bien ce qu'était Yu... Pas loin, en tout cas.

Dans son coin, Barry Wise se maudit de n'avoir pas filmé la scène. " On ne voit pas souvent une telle amitié entre catholiques et baptistes ", observa le journaliste.

Yu se chargea de répondre et cette fois, la caméra tournait : " Nous avons le droit d'être amis. Après tout, on bosse pour le même patron, comme vous diriez en Amérique. " Il reprit la main de DiMilo et la serra chaleureusement. Il était rare qu'on lui fasse un cadeau venant du cour, et c'était si étrange de le recevoir ici, à Pékin, des mains d'un homme que certains de ses collègues américains traiteraient de papiste, et qui plus est, de papiste italien. La vie avait donc bien un but. La foi du révérend Yu était assez ancrée pour qu'il ait eu rarement des doutes à ce sujet, mais se le voir confirmer de temps en temps était une bénédiction.

Les contractions étaient trop rapides, et trop fortes. Lien-Hua les endura le plus longtemps possible, mais au bout d'une heure, elle eut l'impression d'avoir le ventre criblé de balles. Ses genoux se dérobaient. Elle fit de son mieux pour se maîtriser, rester debout, mais c'était trop. Son teint devint cireux, et elle s'effondra sur le sol en béton. Une collègue arriva aussitôt. Mère également, elle saisit d'emblée.

" Tu es à terme ?

- Oui. " Un " oui " émis dans un sanglot douloureux.

" Je file prévenir qu'on. " Et elle fonça aussitôt. C'est à cet instant précis que les choses se gâtèrent pour Fleur de lotus.

Le contremaître remarqua une ouvrière qui courait, et il tourna aussitôt la tête pour en découvrir une autre, prostrée au

433

sol. Il s'approcha, tel un badaud après un accident de la circulation, moins par désir de porter secours que par curiosité. Il avait rarement prêté attention à Yang Lien-Hua. Elle s'acquittait convenablement de sa t

che, sans trop s'attirer de cris ou de reproches, et elle était appréciée de ses collègues ; c'était à peu près tout ce qu'il savait d'elle, et il estimait n'avoir pas besoin d'en savoir plus. Pas de sang. Il ne s'agissait donc pas d'un accident ou des suites d'une défaillance mécanique. Bizarre.

Il la toisa quelques secondes, nota son inconfort et se demanda ce dont elle pouvait souffrir, mais il n'était ni médecin ni infirmier et ne désirait pas se mêler de ça. Bien sûr, si elle avait saigné, il aurait essayé de lui mettre un pansement, de lui poser un garrot, mais ce n'était pas le cas, aussi resta-t-il planté là sans rien faire, en bon responsable, faisant sentir sa présence, mais sans aggraver la situation. Il y avait une aide-soignante à l'infirmerie, à deux cents mètres de là. L'autre fille avait sans doute couru la chercher.

Le visage de Lien-Hua se crispa après quelques minutes relativement paisibles, alors que survenait une autre contraction. Il vit ses paupières se serrer, ses traits pâlir, sa respiration se transformer en halètement.

Oh, comprit-il soudain, c'est donc ça. Comme c'était bizarre. Il était censé être au fait de ces questions, afin d'être en mesure de prévoir les remplacements de poste. Puis il s'aperçut d'autre chose. Ce n'était pas une grossesse autorisée. Lien-Hua avait enfreint la loi et ce n'était pas censé

se produire, et cela pouvait avoir des retombées préjudiciables sur son atelier et sur lui, en tant que contremaître... lui qui voulait pouvoir se

payer une voiture un jour...

" qu'est-ce qui se passe ? " lui demanda-t-il. Mais Yang Lien-Hua n'était pas en état de lui répondre. Les contractions se rapprochaient bien plus vite que pour la naissance de Ju-Long. Pourquoi ça n'a pas pu attendre samedi ? Pourquoi le Seigneur veut-il que mon enfant soit mort-né ? Elle faisait de son mieux pour prier entre deux douleurs, faisait tout son possible pour se concentrer, pour implorer la miséricorde de Dieu et son aide en ces instants de douleur, de terreur et d'épreuve, mais tout ce qu'elle voyait autour d'elle ne faisait que renforcer ses craintes. Elle ne lisait nul secours dans les yeux de

434

son contremaître. Puis elle entendit à nouveau une cavalcade et, en relevant la tête, vit qu'on approcher, mais avant qu'il n'arrive à sa hauteur, le contremaître l'avait intercepté.

" que se passe-t-il ici ? lança l'homme, avec toute la rudesse du petit chef. Ta femme fait un bébé dans mon atelier ? Et un bébé non autorisé ? "

C'était à la fois une question et une accusation. "Ju hai!" - " Salope ! "

quon, quant à lui, voulait ce bébé autant que sa femme. Il ne lui avait pas avoué les terreurs qu'il partageait avec elle, parce qu'il avait trouvé

cela indigne d'un homme, mais cette dernière remarque du contremaître fut la goutte qui fit déborder le vase. Retrouvant ses réflexes de militaire, quon lui expédia un coup de poing, accompagné d'une imprécation de son cru : " Pok gai ! " Littéralement, " Tombe dans la rue " mais en l'occurrence, c'était plutôt : " Dégage, connard ! " Le contremaître s'entailla le crâne en tombant, petit plaisir pour quon qui se vengeait ainsi de l'insulte faite à sa femme. Mais il avait d'autres soucis dans l'immédiat.

Il releva son épouse et la soutint de son mieux pour l'aider à rejoindre l'endroit où étaient garés leurs vélos. Mais à présent, que faire ? Comme elle, quon aurait préféré que ça se passe sous leur toit où, dans le pire des cas, elle pourrait se faire porter malade. Mais là, il ne pouvait pas plus arrêter le processus qu'empêcher la terre de tourner. Il n'avait même pas le temps ou l'énergie de maudire le ciel. Il devait affronter la réalité comme elle se présentait, cahin-caha, à chaque seconde, et aider de son mieux sa femme bien-aimée.

" Oui, confirma Yu en dégustant son thé. ȳ l'université Oral Roberts dans l'Oklahoma. J'ai d'abord passé un diplôme d'ingénieur-électricien, puis j'ai fait un doctorat de théologie avant d'être ordonné prêtre.

- Je vois que vous êtes marié, nota le reporter en indiquant une photo au mur.

- Ma femme est repartie à Taiwan, s'occuper de sa mère qui est souffrante.

435

- Alors, comment avez-vous fait connaissance ? demanda Wise, évoquant l'amitié entre Wu et le cardinal.

- C'est à l'initiative de Fan An, expliqua ce dernier. C'est lui qui est venu accueillir un nouveau venu dans... eh bien, on pourrait dire dans sa branche. " DiMilo faillit ajouter qu'ils aimaient bien boire ensemble mais il se retint, de peur de nuire à la réputation du pasteur devant ses paroissiens ; beaucoup de baptistes en effet refusaient d'absorber toute forme d'alcool. " Comme vous pouvez l'imaginer, les chrétiens ne sont pas si nombreux dans cette ville et ils doivent se serrer les coudes.

- Ne trouvez-vous pas étrange qu'un catholique et un bap-tiste se témoignent une telle amitié ?

- Pas du tout, répondit aussitôt Yu. qu'y aurait-il d'étrange ? Ne sommes-nous pas unis dans la même croyance ? " DiMilo acquiesça vigoureusement à

l'énoncé de cet article de foi aussi sincère qu'imprévu.

" Et qu'en pensent vos fidèles ? " s'empressa de demander alors le journaliste américain.

Le garage à bicyclettes devant l'atelier était fort encombré car bien rares étaient les ouvriers chinois à posséder une voiture, mais alors que quon aidait Lien-Hua à en gagner l'extrémité, ils furent repérés par un des vigiles de l'usine. Celui-ci faisait sa ronde, très imbu de sa personne, au guidon de son triporteur motorisé, un engin encore plus indispensable à son statut social que son uniforme et son insigne. Ancien sergent, comme quon, dans l'Armée populaire de libération, il n'avait jamais perdu son sens de l'autorité et cela se sentait dans sa façon de s'adresser aux autres.

" Stop ! lança-t-il depuis son scooter. que se passe-t-il ? " quon se

retourna. Lien-Hua, qui venait d'avoir une nouvelle contraction, avait les genoux fléchis, le souffle court, et il devait presque la traîner jusqu'à

leurs vélos. Soudain, il comprit que ça ne marcherait pas. Il était tout simplement impossible qu'elle arrive à pédaler. Ils étaient à onze rues de leur immeuble. Il pourrait sans doute l'aider à monter jusqu'à leur appartement, mais comment l'amènerait-il jusque-là ?

436

" Ma femme... elle est malade ", dit quon, peu désireux (et redoutant) d'exposer la réalité du problème. Il connaissait ce vigile, son nom était Zhou Jinglin, et le type lui paraissait plutôt bon bougre : " J'essaie de la raccompagner à la maison.

- O' habites-tu, camarade ?

- Cité de la Longue Marche, au 72. Tu peux nous aider ? " Zhou les examina.

La femme paraissait mal en point. Même si son pays ne valorisait pas l'initiative personnelle, c'était une camarade en difficulté, et l'on était censé manifester sa solidarité, et par ailleurs leur appartement n'était qu'à une douzaine de rues, même pas un quart d'heure de trajet avec son engin lent et pétaradant. Il prit sa décision, fondée sur la solidarité ouvrière.

" Charge-la à l'arrière, camarade !

- Merci, camarade ! " Et quon fit passer sa femme vers l'arrière du triporteur, la prit sous les fesses pour la hisser et la déposer dans le plateau en acier rouillé, derrière la cabine. Il monta à ses côtés, puis, d'un geste de la main, fit signe à Zhou de redémarrer vers l'ouest. Cette dernière série de contractions se révélait violente. Lien-Hua haletait, puis elle laissa échapper un cri, au grand désarroi de son mari, mais hélas, surtout, du conducteur qui, se retournant, découvrit une femme se tenant le ventre, en proie aux plus vives douleurs. Ce n'était certainement pas beau à voir et Zhou, s'étant déjà résolu à prendre une initiative, décida qu'il était peut-être temps d'en prendre une seconde. Leur itinéraire empruntait la rue Meishuguan et passait donc juste devant l'hôpital de Longfu qui, comme la plupart des CHU de Pékin, avait un service des urgences. Cette femme allait très mal, c'était une camarade, un membre de la classe ouvrière qui méritait son aide. Il se retourna. Comme tout bon mari, quon s'efforçait de

réconforter son épouse, mais il ne pouvait pas faire grand-chose tandis que le triporteur cahotait sur la chaussée inégale à vingt kilomètres-heure.

Oui, décida Zhou, il devait le faire. Il tourna doucement le guidon pour virer, emprunta la rampe plus adaptée à des camions de livraison qu'à des ambulances et s'arrêta.

Il fallut plusieurs secondes à quon pour se rendre compte qu'ils avaient stoppé. Il regarda autour de lui, prêt à aider sa

437

femme à descendre, quand il vit qu'ils n'étaient pas devant son immeuble.

Désorienté par les trente minutes qu'il venait de vivre dans l'affolement, il ne comprit pas où ils se trouvaient, jusqu'au moment où il vit une femme en uniforme émerger de la porte. Elle portait une espèce de bandeau autour de la tête -une infirmière ? ...taient-ils à l'hôpital ? Non, il ne pouvait pas laisser faire ça.

Yang quon descendit, rejoignit Zhou. Il allait lui faire remarquer qu'il s'était trompé, qu'ils n'avaient rien à faire ici, mais les aides-soignants témoignaient d'une célérité peu coutumière

- comme par un fait exprès, c'était le calme plat aux urgences

- et une civière arriva aussitôt, poussée par deux hommes. Yang quon essaya de protester mais il fut refoulé sans ménagement par les deux robustes brancardiers, tandis que Lian-Hua était déposée sur la civière et conduite à l'intérieur avant qu'il ait eu le temps de dire ouf. Il inspira un bon coup, leur emboîta le pas et fut aussitôt intercepté par deux employés qui lui demandèrent les renseignements indispensables pour remplir le formulaire d'admission, le figeant aussi s'rement (mais bien plus ignominieusement) qu'un homme armé d'un fusil.

En salle d'urgence, une femme médecin et une infirmière regardèrent les brancardiers transférer la jeune femme sur une table d'examen. Il ne leur fallut que quelques secondes pour saisir la situation. Elles échangèrent un regard. quelques secondes encore et elle était débarrassée de son bleu de travail, exposant son ventre distendu, aussi manifeste que le soleil levant. Il était tout aussi manifeste qu'elle était en plein travail et qu'il n'y avait pas réellement urgence. On pouvait la conduire à

l'ascenseur et la faire monter à l'étage, où se trouvait le service d'obstétrique. La toubib rappela les brancardiers et leur dit de transférer la patiente. Puis elle se rendit au téléphone pour prévenir ses collègues de la maternité. Sa " mission " accomplie, elle retourna en salle de garde feuilleter un magazine en fumant une cigarette.

" Camarade Yang ? demanda un autre fonctionnaire, plus haut placé.

- Oui ? répondit le mari inquiet, encore bloqué dans la salle d'attente par les deux employés de l'accueil.

- On conduit votre femme à l'étage, dans le service d'obstétrique. Mais..., ajouta l'employé, il y a un problème.

- Lequel ? demanda quon, devinant la réponse, mais espérant malgré tout un miracle.

- Nous n'avons aucune trace dans nos dossiers de la grossesse de votre épouse. Vous dépendez pourtant de notre district sanitaire... vous habitez bien au 72, cité de la Longue Marche ?

- Oui, c'est là que nous habitons ", balbutia quong, cherchant désespérément un moyen de se sortir de ce piège. Il n'en voyait nulle part.

" Ah. " Le fonctionnaire hocha la tête. " Je vois. Merci. ¿ présent je dois passer un coup de fil. "

C'était le ton sur lequel il venait de prononcer cette dernière phrase qui terrifia quon : Ah oui, je dois vérifier qu'on a bien sorti la poubelle. Ah oui, le carreau est cassé, je vais essayer de trouver un vitrier. Ah oui, une grossesse non autorisée, je vais appeler là-haut les prévenir de tuer le bébé dès son apparition.

¿ l'étage, Lien Hua pouvait lire la différence dans leurs regards. Au moment de l'accouchement de Ju-Long, il y avait de la joie, de l'impatience dans le regard des infirmières qui l'assistaient. On devinait les sourires qui plissaient les yeux au coin des masques chirurgicaux... mais pas cette fois-ci. quelqu'un était entré alors qu'elle était dans la salle de travail numéro 3, avait glissé un mot à l'infirmière ; celle-ci avait rapidement tourné la tête vers la table où était installée Lien-Hua et, dans ses yeux, la compassion avait soudain laissé place à... autre chose. Lien-Hua n'aurait su dire quoi exactement mais elle en comprit le sens. Même si elle y répugnait, l'infirmière était prête à aider celui qui se chargerait de la t,che, parce qu'elle le devait. La Chine était un pays où les gens faisaient ce qu'on leur

ordonnait de faire, quel que soit leur avis ou leur sentiment. Lien-Hua sentit venir une autre contraction. Le bébé voulait 439

naître, sans savoir qu'il était voué à la destruction au nom de l'...tat.

Mais le personnel hospitalier le savait. Avec Ju-Long, ils s'étaient tenus tout près d'elle, veillant à ce que tout se passe bien. Pas cette fois.

Cette fois, ils se tenaient à l'écart, préférant ne pas entendre les cris d'une mère qui se battait pour faire venir... la mort.

Au rez-de-chaussée, quon avait compris, lui aussi. Il lui revenait à

présent le souvenir de son premier-né, Ju-Long, le contact de son petit corps entre ses bras, ses gazouillis, son premier sourire... ses premiers efforts pour s'asseoir, ramper, se redresser, ses premiers pas dans leur petit appartement, ses premiers mots... mais leur petit Grand Dragon était mort, broyé sous les roues d'un autobus. Un destin funeste l'avait arraché

à ses bras et jeté sur la chaussée comme une épave, un détritrus... et voilà

que l'...tat s'apprêtait à assassiner son deuxième enfant. Et tout cela allait se produire juste au-dessus de lui, à quelques mètres à peine, sans qu'il y puisse rien... Ce sentiment d'impuissance n'était pas inconnu des citoyens de Chine populaire o' la loi d'en haut était la loi, même quand elle s'opposait aux plus profondes aspirations humaines. Les deux forces luttait dans l'esprit de l'ouvrier Yang quon. Ses mains tremblaient alors qu'il se débattait avec ce dilemme. Il plissait les yeux, fixant sans le voir le mur de la salle, mais le fixant quand même... une solution, il devait bien y avoir une solution...

Voilà : il y avait un taxiphone. Et il avait des pièces. Et il se rappelait le bon numéro. Alors Yang quon décrocha le combiné et composa le numéro, incapable de trouver en lui les ressources pour modifier lui-même le destin, mais espérant les trouver chez un autre...

" Je vais répondre, dit en anglais le révérend Yu, qui se leva et sortit décrocher le téléphone.

- C'est quelqu'un, hein ? remarqua Wise en s'adressant aux deux prêtres catholiques.

- Un homme remarquable, convint le cardinal DiMilo. Un 440

bon pasteur pour ses ouailles, et l'on ne peut guère espérer mieux. "

Monseigneur Schepke tourna la tête en remarquant le ton de Yu au téléphone.

Il y avait un problème, et à l'entendre, un problème sérieux. quand le pasteur réintégra le salon, son visage était éloquent.

" qu'est-ce qui se passe ? " s'enquit Schepke dans son mandarin sans faille. Peut-être valait-il mieux tenir les journalistes américains en dehors de tout cela.

" Une des paroissiennes, expliqua Yu en récupérant son veston. Elle est enceinte, elle est même en train d'accoucher... mais sa grossesse n'était pas autorisée et son mari redoute qu'à l'hôpital ils ne tentent de tuer le nouveau-né. Je dois y aller.

- Franz, was giebt's hier ? " demanda DiMilo en allemand. Le jésuite répondit en grec ancien pour être vraiment sûr que les Américains ne pigent pas.

" Nous vous en avons déjà parlé, éminence, expliqua monseigneur Schepke dans la langue d'Aristote. Il s'agit proprement d'un meurtre et cette décision n'a que des prétextes idéologiques et politiques. Yu veut aller aider les parents à empêcher cette abomination. "

DiMilo réagit en moins d'une seconde. Il se leva, tourna la tête. " Fa An ?

- Oui, Renato ?

- Puis-je venir vous épauler ? Peut-être que notre statut de diplomates présentera enfin un intérêt pratique ", déclara son éminence dans un mandarin compréhensible bien que mal accentué.

La réaction du pasteur fut tout aussi rapide : " Oui. Excellente idée !

Renato, on ne peut pas laisser mourir cet enfant ! "

Si le désir de procréer est le plus fondamental chez l'homme, alors il n'y a guère de motivation plus grande pour un adulte que de se porter au secours d'un enfant en danger. Pour cela, des hommes n'hésitent pas à se précipiter dans un immeuble en flammes ou à se jeter à l'eau. Dans le cas présent, trois hommes d'...glise allaient se rendre dans un hôpital public pour défier le pouvoir de la nation la plus peuplée de la terre.

" que se passe-t-il ? demanda Wise, surpris par ces brusques changements de langue et la soudaine agitation des trois prélats.

- Une urgence pastorale. Une des paroissiennes de Yu est à l'hôpital. Elle a besoin de sa présence auprès d'elle et nous allons avec lui pour l'aider dans ses devoirs pastoraux ", expliqua le cardinal. Les caméras tournaient toujours mais c'était le genre de séquence qui sautait au montage. Oh, et puis tant pis, se dit Wise.

" C'est loin d'ici ? On peut vous aider ? Vous voulez qu'on vous conduise ?

"

Yu réfléchit et décida qu'il ne pourrait pas faire avancer son vélo aussi vite que la camionnette des Américains. " C'est très aimable à vous.

Volontiers.

- Eh bien dans ce cas, allons-y. " Wise se leva et se dirigea vers la porte. Son équipe remballa le matériel en quelques secondes et lui emboîta le pas.

L'hôpital Longfu s'avéra être situé à moins de trois kilomètres, le long d'une artère nord-sud. Le bâtiment, estima Wise, avait dû être dessiné par un architecte aveugle, tant sa laideur le désignait sans conteste comme un édifice public, même dans ce pays. Les communistes avaient dû liquider dans les années cinquante tous les individus dotés d'un sens esthétique, et depuis, plus personne n'avait osé occuper la place vacante. Comme la plupart de leurs confrères, les journalistes de CNN déboulèrent à la porte de l'hôpital avec la détermination d'une unité de l'antigang. Le cadreur avait la caméra à l'épaule, le preneur de son était à côté de lui, Barry Wise et le producteur fermaient la marche, l'œil aux aguets, cherchant le bon angle de prise de vues. qualifier le hall de sinistre était une litote.

Une prison d'...tat au Mississippi avait une atmosphère plus riante, sans parler de l'odeur de désinfectant, celle qui fait se recroqueviller les chiens dans la salle d'attente du vétérinaire et pousse les enfants à

s'accrocher désespérément à votre cou en redoutant l'imminence de la piqûre.

Pour sa part, Barry Wise redoubla de vigilance. Cette vigilance, il la

devait à son entraînement de marine, même s'il n'avait jamais participé à

des opérations de combat. Une nuit de janvier à Bagdad, il s'était mis à

regarder par la fenêtre quarante

442

minutes avant que les premières bombes ne soient larguées par les avions furtifs, et il avait continué d'observer jusqu'à ce que le b,timent que les stratèges de l'Air Force avaient baptisé la tour AT&T soit touché de plein fouet.

Wise saisit le bras du producteur et lui dit de garder l'oil ouvert.

L'autre ex-marine acquiesça. Il avait été frappé par la résolution soudaine qui se lisait sur le visage des trois hommes d'...glise, eux qui avaient été

si cordiaux jusqu'à ce que retentisse le téléphone. Pour que le vieux cardinal italien fasse une tête pareille, il devait se passer quelque chose de sérieux, estimèrent les deux journalistes, et ça, ça faisait toujours un bon sujet, alors qu'ils n'étaient qu'à quelques secondes de leur faisceau satellite avec Atlanta. Tels des chasseurs à l'aff^{ct} du moindre froissement de branchages dans la forêt, les quatre journalistes de CNN guettaient l'apparition du gibier, prêts à mitrailler.

" Révérend Yu ! " s'écria Yang quon, en se précipitant vers eux - il courait presque.

" ...minence, voici mon paroissien, M. Yang.

- Buon giorno ", dit aimablement DiMilo. Du coin de l'oil, il vit les journalistes filmer, mais en prenant soin de se tenir à l'écart, témoignant d'une discrétion à laquelle il ne s'attendait guère. Pendant que Yu discutait avec Yang, il rejoignit Barry Wise pour lui exposer la situation.

" Vous avez raison de dire que les relations entre catholiques et baptistes ne sont pas toujours aussi amicales qu'il le faudrait, mais sur cette question, nous faisons corps. ¿ l'étage, des fonctionnaires de ce gouvernement s'apprêtent à mettre à mort un bébé. Nous voulons lui

sauver la vie. Franz et moi allons tout faire pour.

- Cela pourrait avoir des conséquences, avertit Wise. On ne rigole pas avec le personnel de sécurité de ce pays, j'ai déjà eu l'occasion de le constater. "

DiMilo était tout sauf impressionnant. Il était petit, ,gé, avec une bonne quinzaine de kilos en trop. Il avait le cr,ne dégarni, la peau flasque. Il devait être essoufflé après avoir monté ces deux volées de marches. Et pourtant, le cardinal mobilisa tout ce qu'il avait de force virile pour se métamorphoser sous les yeux mêmes de l'Américain. Le sourire cordial et les manières

443

douces se dissipèrent comme de la vapeur dans l'air froid. ¿ présent, on aurait dit plutôt un général sur le champ de bataille.

" La vie d'un enfant innocent est en jeu, signor Wise. " Il n'eut pas besoin d'en aire plus. Sur quoi, il rejoignit son collègue chinois.

" Tu l'as eu ? demanda Wise en se tournant vers son cadreur, Pète Nichols.

- Je veux, mon neveu ! " lança l'intéressé, l'oïl collé à son viseur.

Yang pointa le doigt. Yu se précipita. DiMilo et Schepke lui emboîtèrent le pas. ¿ l'accueil, le responsable décrocha un téléphone et appela quelqu'un.

L'équipe de CNN suivit les autres dans l'escalier pour gagner l'étage.

Contre toute attente, le service d'obstétrique était encore plus sinistre que le rez-de-chaussée. Ils entendirent les cris, les pleurs et les gémissements des femmes en train d'accoucher parce qu'en Chine, le système de santé publique ne g,chait pas ses médicaments pour des femmes en couches. Wise avisa le père du bébé qui s'était immobilisé dans le couloir, cherchant à distinguer dans cette cacophonie les cris de sa femme.

Apparemment sans succès, car il st. dirigea vers le bureau de la surveillante.

Wise n'avait pas besoin de comprendre le chinois pour saisir la teneur de leur discussion. Le père, Yang, avec le soutien du révérend Yu, exigeait de savoir o' se trouvait son épouse. La surveillante leur

demandait ce qu'ils venaient fiche ici et leur intimait l'ordre de déguerpir immédiatement.

Yang, le dos raidi, tant par la dignité que par la terreur, refusa de bouger et réitéra sa question. Une fois encore, l'infirmière lui enjoignit de décamper. À ce moment, Yang enfrenait pour de bon le règlement en se penchant au-dessus du u > mptoir pour empoigner la surveillante par le col.

Visiblement, elle était scandalisée jusqu'au tréfonds de son être qu'on puisse avec une telle outrecuidance défier l'autorité de l'...tat. Elle es,aya de reculer mais il la tenait ferme et, pour la première fois, elle vit que la peur avait disparu de ses yeux, remplacée par une rage meurtrière, parce que, pour Yang, l'instinct de survie venait de jeter bas tout le conditionnement social inculqué depuis trente-six ans. Sa femme et son

444

enfant étaient en danger et pour eux, ici et maintenant, il serait prêt à

affronter à mains nues un dragon cracheur de feu, et tant pis pour les conséquences ! L'infirmière prit la tangente en lui indiquant un endroit sur sa gauche. Yang s'y dirigea, les ecclésiastiques sur ses talons, l'équipe de CNN à leur suite. De son côté, l'infirmière se t,ta le cou en toussant pour retrouver sa respiration, encore trop surprise pour avoir peur, cherchant encore à comprendre comment et pourquoi on avait osé

enfrenindre ses ordres.

Yang retrouva Lien-Hua dans la salle de travail numéro 3. Les murs étaient de briques vernissées jaunes ; le carrelage était de même couleur, mais, avec l'usure des ans, il avait viré au gris-brun.

Pour Fleur de lotus, le cauchemar avait été interminable. Seule, toute seule dans cet antre de la vie et de la mort, elle avait senti les contractions fusionner en une violente crampe de tous les muscles abdominaux, qui poussait l'enfant par le col de l'utérus vers un monde qui ne voulait pas de lui. Elle l'avait lu sur le visage des infirmières, ce chagrin, cette résignation qu'elles devaient arborer dans les autres services de l'hôpital quand la mort venait leur prendre un patient. Toutes avaient appris à accepter l'inéluctable et elles essayaient de s'en abstraire, parce que ce qu'on réclamait d'elles répugnait tant à leur instinct que le seul moyen de le supporter était... d'être ailleurs. Mais ce pauvre stratagème ne marchait pas, et même si elles ne se

l'avouaient entre elles que du bout des lèvres, quand elles rentraient chez elles après une journée de travail, elles se jetaient sur leur lit pour pleurer des larmes amères à l'idée de ce qu'en tant que femmes, elles avaient dû faire subir à des nouveau-nés. Certaines étreignaient ces petits cadavres d'enfants qui n'auraient jamais la chance de pousser leur premier cri, cherchant par ce geste dérisoire à témoigner une tendresse féminine à un être qui ne saurait jamais ce que c'est, sinon par le contact avec les esprits des autres bébés assassinés qui devaient errer en ces lieux.

D'autres versaient dans l'excès contraire, jetant les bébés à la poubelle, comme ces rebuts qu'ils étaient aux yeux de l'...tat.

445

Mais même pour ces infirmières, ce n'était jamais l'objet de plaisanteries

- à vrai dire, elles n'en parlaient jamais, sinon peut-être pour indiquer que leur t,che était remplie ou préciser à la rigueur : " Il y a une femme au 4 qui a besoin de 1!'injection. " Lien-Hua ressentit les sensations mais, pis, elle devina les pensées et son ,me implora la miséricorde divine. ...tait-ce si mal d'être mère, même si elle avait le tort de fréquenter l'église ? ...tait-ce si mal d'avoir un deuxième enfant pour remplacer celui que le sort lui avait arraché ? Pourquoi l'Etat lui refusait-il la joie d'être mère ? N'y avait-il aucune issue ? Elle n'avait pas tué son premier enfant, comme on le faisait dans tant d'autres familles chinoises. Elle n'avait pas assassiné son petit Grand Dragon, avec ses yeux noirs et brillants, son rire comique et ses petites mains tendues. Une autre force l'avait arraché à son étreinte, et elle désirait en avoir un autre, elle en avait besoin, de tout son être. Rien qu'un. Elle ne demandait pas grand-chose. Elle ne tenait pas à élever deux enfants de plus. Non, rien qu'un seul. Un seul qui puisse la téter et lui sourire le matin. Elle en avait besoin. Elle travaillait dur pour l'...tat, ne réclamait pas grand-chose en échange, mais ça, elle le réclamait. C'était son droit absolu d'être humain.

Mais à présent, seul le désespoir l'habitait. Elle essaya de retenir les contractions, d'empêcher l'accouchement de se produire, mais elle aurait aussi bien pu tenter d'arrêter la marée avec une pelle. Son petit venait au monde. Elle le sentait. Elle le lisait sur les traits de la sage-femme.

Celle-ci regarda sa montre et se pencha vers la porte de la salle de travail, agitant le bras à l'instant précis o Lien-Hua luttait contre le

réflexe qui la poussait à terminer la mise au monde, et ainsi livrer son enfant à la Faucheuse. Elle luttait, contrôlait sa respiration, essayait de maîtriser ses muscles, haletant au lieu de respirer profondément, luttant encore et toujours, mais c'était un combat perdu d'avance. Elle le savait bien, à présent. Son mari restait invisible, au lieu d'être là pour la protéger. Il avait été assez fort pour l'amener ici, mais pas assez pour les protéger de leur sort, elle et son enfant. Avec le désespoir vint la relaxation. Le moment était venu. Elle reconnut la sensation pour l'avoir vécue auparavant. Inutile de lutter désormais. Il était temps de se rendre.

Le médecin-accoucheur vit la sage-femme agiter le bras. C'était toujours plus facile pour un homme, aussi était-ce le plus souvent à eux que revenait de donner l'"injection". Il prit dans la réserve la seringue de 50 ce puis se rendit à l'armoire à pharmacie, la déverrouilla et en sortit la grande bouteille de formaldéhyde. Il emplit la seringue, ne prit même pas la peine d'évacuer les bulles - l'injection étant destinée à tuer, une telle précaution était superflue. Il retourna dans le couloir et se rendit à la salle de travail numéro 3. Il avait pratiqué et réussi une césarienne délicate quelques heures auparavant et s'apprêtait à terminer sa journée de travail par cette intervention. «a ne lui plaisait pas. Il le faisait parce que c'était son boulot, que c'était la politique de l'...tat. quelle idiote, faire un bébé sans autorisation. C'était entièrement sa faute à elle, non ?

Elle connaissait la loi. Tout le monde la connaissait. Il était impossible de l'ignorer. Mais elle l'avait enfreinte malgré tout. Cependant, on ne la punirait pas. Pas vraiment elle, en tout cas. Elle n'irait pas en prison, elle ne perdrait pas son travail, n'aurait pas à payer d'amende. Elle rentrerait simplement chez elle, l'utérus dans le même état que neuf mois auparavant : vide. Elle serait un peu plus ,gée, un peu plus sage, et saurait que si cela devait se reproduire, ce serait infiniment mieux de subir un avortement au deuxième ou au troisième mois, avant de risquer de s'attacher. Sans aucun doute, c'était bien plus satisfaisant que d'avoir à

subir pour rien l'épreuve de l'accouchement. C'était triste, mais bien des choses dans la vie étaient tristes, et cette épreuve, elles l'avaient toutes choisie. Le médecin avait choisi d'être médecin, et la femme du

3

avait choisi d'être enceinte.

Il entra au 3, le masque sur le visage, parce qu'il ne voulait pas risquer de donner à la femme la moindre infection. C'est pour cela qu'il

utilisait une seringue stérile, au cas où il déraperait et la piquerait par erreur.

Bien.

Il s'installa sur le tabouret qu'utilisent les obstétriciens tant pour les accouchements que pour les avortements tardifs. La procédure utilisée en Amérique était un peu moins désagréable. Perforer la fontanelle, aspirer le cerveau, broyer le crâne, puis

447

extraire le fœtus avec bien moins de difficulté et par suite de conséquences traumatisantes pour la femme.

Bien.

Il l'examina. Le col était parfaitement dilaté et effacé. Oui, effectivement, la tête apparaissait. Petite chose chevelue. Mieux valait patienter encore une minute ou deux pour qu'une fois qu'il aurait accompli sa tâche, elle puisse expulser le fœtus en une seule poussée. Il était un peu trop concentré sur sa tâche pour entendre l'agitation dans le couloir.

Yang ouvrit lui-même la porte. Et il la découvrit là, sur la table gynécologique. C'était la première que voyait Yang quon, et cette façon de relever et d'écartier les jambes des femmes lui évoqua d'emblée une entrave destinée à faciliter les viols. Sa femme avait la tête rejetée en arrière, l'empêchant de voir apparaître le nouveau-né et c'est alors qu'il comprit pourquoi.

Le médecin-accoucheur était là... Et dans sa main, il y avait une grande seringue emplies de...

... Ils arrivaient à temps ! Yang quon bouscula le docteur et le fit choir de son tabouret. Il se précipita vers son épouse.

" Je suis là ! Le révérend Yu est venu avec moi, Lien. " C'était comme une lumière surgissant dans les ténèbres.

" quon ! " s'écria Lien-Hua, sentant l'envie de pousser et finalement désireuse de le faire.

Et puis voilà que la situation se compliqua encore. L'hôpital disposait de son personnel de sécurité mais, alerté par l'employé à l'accueil, l'un des vigiles avait appelé la police qui, elle, était armée. Les deux agents

apparus au bout du corridor furent d'abord désarçonnés par la présence de ces étrangers munis d'un équipement vidéo. Puis ils les ignorèrent pour se ruer dans la salle de travail où ils découvrirent une femme en train d'accoucher, un médecin par terre et quatre hommes, dont deux étaient également des étrangers !

" Bon sang, qu'est-ce qui se passe ici ! beugla le chef, l'intimidation restant l'instrument de contrôle essentiel en Chine populaire.

- Ces individus m'empêchent de travailler ! " répondit le doc-448

teur, criant à son tour. S'ils n'intervenaient pas rapidement, le fichu bébé allait naître et respirer et, dès lors, il ne pourrait plus... "

quoi ? lança le flic.

- La grossesse de cette femme n'était pas autorisée et il est de mon devoir d'éliminer le fœtus. Ces gens m'empêchent d'opérer. Veuillez-les faire sortir. "

Les flics ne se le firent pas dire deux fois. Ils se tournèrent vers les intrus : " Vous allez sortir immédiatement ! ordonna le chef, tandis que son subordonné portait déjà la main à son arme de service.

- Non ! s'écrièrent aussitôt en chœur Yang quon et Yu Fa An.

- Le docteur l'a ordonné, vous devez obéir ", insista le flic. Il n'avait pas l'habitude qu'on résiste à ses ordres. " Vous allez sortir maintenant !

"

Le docteur crut y voir le signal pour achever sa tâche répugnante et ainsi pouvoir rentrer chez lui. Il redressa le tabouret et le remit en position.

" Vous n'allez pas faire ça ! " Cette fois, c'était Yu, avec toute l'autorité morale que pouvaient lui donner son éducation et son statut.

" Allez-vous le faire sortir ? " gronda le toubib.

Debout près de la tête de sa femme, quon était mal placé pour faire quoi que ce soit. Sous ses yeux horrifiés, il vit le docteur saisir la seringue et rajuster ses lunettes. À cet instant précis, sa femme, qui avait paru absente depuis deux minutes, inspira un grand coup et se mit à pousser.

" Ah ", fit le docteur. La tête du bébé était entièrement dégagée et tout ce qu'il avait à faire...

Comme bien des ecclésiastiques, le révérend Yu avait eu l'habitude de côtoyer le mal et il le considérait avec le même flegme que bien des policiers aguerris, mais voir un bébé se faire assassiner sous ses yeux était tout simplement intolérable. Il bouscula l'un des policiers et, saisissant le médecin par la nuque, il le fit basculer sur la droite et se jucha sur lui.

" Tu l'as eu ? demanda Barry Wise dans le corridor.

- Ouaip ! " confirma son cadreur.

Ce qui outrait le jeune flic n'était pas l'agression contre le toubib mais plutôt le fait que ce... ce citoyen ait osé porter la main sur un membre de la police populaire. Scandalisé, il

449

dégaina son pistolet et la situation jusqu'ici confuse devint soudain mortelle.

" Non ! " s'écria le cardinal DiMilo en se précipitant vers le jeune flic.

Ce dernier se tourna vers l'origine du cri et découvrit un gwai - un étranger - ,gé et bizarrement attifé, qui se jetait sur lui avec une expression hostile. Sa réaction immédiate fut de lui assener de sa main libre un gauche en pleine figure.

Le cardinal Renato DiMilo n'avait pas reçu de coup de poing depuis qu'il était écolier et l'atteinte à son statut de religieux et de diplomate n'en fut que plus choquante... surtout venant de ce gamin ! Il recula sous la violence du coup avant de repousser son agresseur, désireux de se porter au secours du pasteur, de l'aider à éloigner du bébé prêt à naître le docteur assassin. Celui-ci, en équilibre sur un pied, brandissait sa seringue à la verticale. Le cardinal s'en empara et l'expédia contre le mur. Elle ne se brisa pas, car son corps était en plastique, mais l'aiguille métallique se plia.

Si les flics avaient mieux saisi ce qui se passait, ou s'ils avaient été

mieux formés, ils en seraient restés là. Mais ce n'était pas le cas et ils insistèrent. Le chef avait dégainé son pistolet type 77. Il s'en servit pour flanquer un coup de crosse sur la nuque de l'Italien mais le coup, mal porté, ne fit que le déséquilibrer et lui entailler le cuir chevelu.

Ce fut au tour de monseigneur Schepke d'intervenir. Son cardinal, l'homme qu'il était de son devoir de servir et protéger, venait d'être agressé. Il était prêtre. Il ne pouvait pas recourir à la force. Il ne pouvait pas attaquer. Mais il pouvait se défendre. Ce qu'il fit, saisissant l'arme du policier pour la redresser et la dévier. Mais à ce moment le coup partit et même si la balle alla s'aplatir contre la dalle en béton du plafond, le bruit dans la salle exigu fut assourdissant.

Le plus jeune des deux flics crut soudain que son collègue était agressé.

Il pivota, tira, mais rata Schepke et atteignit le cardinal DiMilo dans le dos. La balle de calibre 30 le transperça, endommageant la rate. La douleur surprit DiMilo mais ses yeux restaient fixés sur le bébé en train d'apparaître.

Le fracas de la détonation avait fait sursauter Lien-Hua et la poussée qui suivit fut un pur réflexe. Le bébé émergea et serait tombé la tête la première si le révérend Yu n'avait pas tendu les

450

maines pour le recueillir, sauvant sans doute ainsi la vie du nouveau-né. Il se retrouva couché sur le flanc et c'est alors qu'il découvrit que le second coup de feu avait grièvement blessé son ami catholique. Tenant toujours le bébé, il se redressa tant bien que mal et lança au jeune policier un regard vengeur.

" Huai Dan ! " s'écria-t-il. Bandit ! Oubliant le nourrisson dans ses bras, il se jeta sur le jeune policier confus et terrifié.

Aussi machinalement qu'un robot, ce dernier tendit le bras et, froidement, logea une balle dans le front du pasteur baptiste.

Yu pivota et tomba sur la forme tassée du cardinal, atterrissant sur le dos, de sorte que sa poitrine amortit la chute pour le nouveau-né.

" Range ça ! " s'écria l'aîné des flics à son jeune partenaire. Mais le mal était fait. Le révérend Yu était mort, le sang s'écoulait à flots de son occiput en maculant le carrelage sale.

Le docteur fut le premier à réagir intelligemment. Le bébé était né et il ne pouvait plus le tuer. Il le prit entre les bras du cadavre de Yu, et le tint par les pieds, s'apprêtant à lui taper sur le postérieur mais il cria tout seul. Bien, songea le toubib aussi machinalement que le jeune flic avait tiré, cette folie aura eu au moins un résultat positif. qu'il ait été

prêt à tuer moins d'une minute auparavant était un tout autre problème.

À ce moment, ce n'était qu'un tissu non autorisé. À présent, c'était un citoyen à part entière de la République populaire et son devoir de médecin était de le protéger. La contradiction ne le troubla pas outre mesure parce qu'elle était inédite pour lui.

Suivirent plusieurs secondes où chacun essaya de saisir ce qui était arrivé. Monseigneur Schepke vit que Yu était mort. Il ne pouvait avoir survécu à pareille blessure. Il devait reporter toute sa sollicitude sur le cardinal.

" ...minence ", dit-il en s'agenouillant pour lui redresser la tête sur le carrelage ensanglanté.

Le cardinal Renato DiMilo était étonné de souffrir aussi peu car il savait que sa mort était proche. La rate était pulvérisée, l'hémorragie interne était mortelle. Il n'avait plus le temps de se pencher sur son passé ou d'envisager le futur immédiat, mais malgré tout, s'exprima une dernière fois sa mission pastorale : " L'enfant, Franz, l'enfant ? demanda-t-il d'une voix hachée.

411

- Le bébé vit ", répondit au mourant monseigneur Schepke. Sourire apaisé. "

Bene ", souffla Renato avant de fermer les yeux pour la dernière fois.

Le plan final de l'équipe de CNN montrait le bébé posé sur la poitrine de sa mère. Ils ignoraient le nom de cette femme au visage empreint de confusion mais quand elle sentit sa fille, ses traits se métamorphosèrent alors que son instinct maternel reprenait le dessus.

" On a intérêt à se tirer vite fait, Barry, suggéra le cadreur dans un souffle.

- Je crois que t'as raison, Pète. " Wise sortit à reculons et prit à gauche pour regagner l'escalier au bout du couloir. Il tenait désormais un sujet digne de lui rapporter un Emmy. Il avait rarement vu un drame humain d'une telle intensité et il fallait que ce témoignage sorte, et qu'il sorte vite.

Dans la salle de travail, l'aîné des flics hochait la tête, les oreilles

carillonnant encore, cherchant toujours à saisir ce qui avait bien pu arriver, quand il se rendit compte que l'intensité de la lumière avait baissé : la caméra était partie ! Il devait faire quelque chose. Il se redressa, sortit en trombe, regarda sur sa droite et vit le dernier Américain disparaître dans la cage d'escalier. Abandonnant son jeune collègue, il se précipita dans cette direction, s'engagea dans l'escalier et dévala les marches.

Wise traversa le hall, menant son équipe vers l'entrée principale devant laquelle était garé leur fourgon-émetteur. Ils y étaient presque quand un cri les fit se retourner. C'était le flic le plus ,gé, la quarantaine environ. Il avait à nouveau dégainé son pistolet, suscitant la surprise et l'inquiétude parmi les gens dans le hall.

" Continuez ", lança Wise à ses gars. Ils poussèrent les portes et sortirent. Le fourgon les attendait, avec son antenne satellite rabattue sur le toit : la clef de la diffusion de leur reportage.

" Stop ! ordonna le flic, qui apparemment connaissait au moins un mot d'anglais.

- OK, les mecs, on se la joue hyper-relax, lança Wise aux trois autres.

- On maîtrise ", répondit Pète, le cadreur. Il n'avait plus la caméra à

l'épaule et gardait les mains discrètement planquées. Le flic rengaina son arme et s'approcha, la main tendue. Il

452

lança : " Donnez-moi bande ! Donnez-moi bande ! " Son accent était épouvantable.

" Cette bande m'appartient ! protesta Wise. Elle est à moi et à ma société.

"

L'anglais du flic n'était pas bon à ce point. Il se contenta de répéter : "

Donnez-moi bande !

- OK, Barry, dit le cadreur. Je l'ai... "

Il souleva la caméra, pressa la touche EJECT et éjecta la cassette Bêta qu'il tendit à l'agent de police, l'air vaincu et renfrogné. Le flic la prit,

visiblement satisfait, et tourna les talons pour réintégrer l'hôpital.

Il était bien loin de se douter que comme n'importe quel cameraman d'actualité, Pète Nichols était capable d'opérer une substitution avec autant de maestria qu'un joueur de poker à Las Vegas. Il adressa un clin d'œil à Barry Wise et les quatre hommes s'engouffrèrent dans la camionnette.

" On la balance tout de suite ? demanda le producteur.

- T, chons de ne pas trop nous faire remarquer, suggéra Wise. On s'éloigne d'abord un peu. "

Ce qu'ils firent, vers l'ouest en direction de la place Tienan-men, où la présence d'une camionnette de reportage munie d'une parabole émettrice n'avait rien d'incongru. Wise était déjà à son téléphone-satellite pour appeler Atlanta.

" Ici le mobile de Wise, à Pékin, avec un sujet à transmettre, annonça-t-il dès qu'il fut en ligne.

- Hé, Barry, répondit une voix familière. Ici Ben Golden. qu'est-ce que tu nous as trouvé ?

- Un truc br^llant ! indiqua Wise à son chef de régie, à l'autre bout de la planète. Un double meurtre et une naissance... L'un des types qui s'est fait descendre est un cardinal, pas moins que le nonce apostolique à Pékin.

L'autre est un pasteur baptiste chinois ; ils ont été abattus tous les deux devant notre objectif. T'as peut-être intérêt à prévenir le service juridique.

- Putain ! observa Atlanta.

- On se prépare à te balancer le sujet brut, afin que tu le récupères tout de suite. Moi, je bouge pas. On causera ensuite. Mais rapatrie la vidéo d'abord.

- Bien reçu. On reste en attente sur le canal 06.

453

- Zéro Six, Pète " indiqua Wise à son cadreur qui s'occupait également de la liaison montante.

Nichols était accroupi près du panneau de contrôle. " Paré... la cassette

est mise... je cale l'émetteur sur le Six... Je lance la bande... top transmission... top ! " Aussitôt, le signal en bande Ku fila vers le ciel jusqu'au satellite qui orbitait à 35 800 kilomètres à la verticale des îles de l'Amirauté, dans la mer de Bismarck.

CNN ne prend pas la peine de crypter ses signaux vidéo. Cela complique inutilement les liaisons techniques et peu de gens s'amusent à pirater un signal qu'ils peuvent aussi facilement récupérer gratis sur le c,ble ou le satellite quelques minutes après, voire en direct avec juste quatre secondes de décalage.

Mais celui-ci était transmis à une heure inhabituelle, ce qui était du reste aussi bien pour le siège d'Atlanta car cela laisserait aux responsables de la chaîne le temps de le visionner. Une fusillade n'était peut-être pas le reportage idéal à servir à l'Américain moyen pour accompagner ses Rice Crispies.

Il fut également récupéré par les services secrets qui tiennent CNN en très haute estime, et n'ont de toute façon pas coutume de disséminer l'information. Mais celle-ci parvint malgré tout au WHOS, le Service des interceptions de la Maison-Blanche, une structure essentiellement militaire installée au sous-sol de l'aile Ouest. Là, l'officier de permanence était juge de son importance. S'il était classé critique, le président devait en être averti dans le quart d'heure, ce qui impliquait de le réveiller surle-champ, une décision qu'on ne prenait pas à la légère quand il s'agissait du commandant en chef. Un simple classement Flash pouvait attendre un peu plus... disons... (l'officier de permanence regarda la pendule murale)...

ouais, jusqu'au petit déjeuner. Alors, on appela plutôt le conseiller à la sécurité auprès du président, le Dr Benjamin Goodley.   lui de voir s'il devait prévenir son chef. Après tout, il appartenait au Service national du renseignement.

" Ouais ? " rugit Goodley au bout du fil ; il venait de lorgner l'heure sur son radio-réveil.

454

" Dr Goodley, ici les Interceptions. On vient de capter un truc de CNN à

Pékin qui va s'rement intéresser le patron.

- C'est quoi ? " demanda Cardsharp. Puis, à l'écoute de la réponse, il lança : " quel degré de certitude avez-vous ?

- L'Italien pourrait avoir survécu, d'après les images - enfin, à condition d'avoir un bon chirurgien à proximité -, mais le Chinois a la cervelle en bouillie. Hors de question qu'il ait pu en réchapper, monsieur.

- qu'est-ce qui s'est passé ?

- On n'a aucune certitude. Il se peut que la NSA ait intercepté la conversation téléphonique entre ce Wise et Adanta mais on n'a encore rien vu là-dessus.

- OK, redites-moi tout ça lentement, en détail, ordonna Goodley, à présent qu'il était à peu près réveillé.

- Monsieur, nous avons récupéré des images montrant la mort de deux hommes abattus par balle et la naissance d'un bébé à Pékin. La vidéo provient de Barry Wise, l'envoyé spécial de CNN sur place. La séquence présente trois coups de feu. Le premier projectile est allé se loger au plafond de ce qui semble être la salle de travail d'un hôpital. Le deuxième a atteint un type dans le dos. On l'a identifié comme le nonce apostolique en poste à Pékin.

Le troisième a le crâne d'un type identifié comme un pasteur baptiste. Il s'agit d'un citoyen chinois. Dans l'intervalle, on assiste à la naissance d'un bébé. Cela dit, nous... un petit instant, Dr Goodley. OK... je reçois un trafic Flash de Fort Meade. OK, ils l'ont eu eux aussi et ils ont intercepté la transmission radio avec Echelon '. Ils sont en train de l'analyser. OK, d'après ce message, le cardinal est mort, il s'agit du cardinal Renato DiMilo - pour l'orthographe exacte, il faudra peut-être vérifier auprès des Affaires étrangères. quant au pasteur chinois, il s'agirait d'un certain Yu Fa An, même réserve pour l'orthographe. Ils se trouvaient là pour... oh, d'accord, ils étaient là pour 1. Dispositif (contestable et contesté) mis en place par les services de renseignements américains pour intercepter, en les filtrant à partir d'une série de mots clés " sensibles ", toutes les communications internationales transitant par voie hertzienne c,ble et satellite : téléphonie mobile, courrier électronique, fax, radio, messagerie, etc. (N.d.T.).

455

empêcher un avortement à terme, et ils semblent avoir réussi, mais ces deux curetons se sont fait descendre pour le coup. Le troisième est un évêque du nom de Franz Schepke - le nom sonne allemand -, lui semble avoir survécu...

ah, ce doit être le grand qu'on aperçoit sur la cassette. Il faut que vous la visionniez. C'est un sacré boxon, monsieur, et quand ce Yu se pointe, on croirait cette vidéo prise à Saïgon pendant l'offensive du Têt. Vous savez, celle où le colonel de la police sud-vietnamienne abat l'espion du Nord d'une balle de Smith Spécial dans la tête, avec les ruisseaux de sang qui jaillissent de la tempe... Pas vraiment le truc à mater pendant votre petit déj, vous voyez ? " observa l'officier de permanence. L'allusion était sans équivoque. La presse avait longuement épilogué sur l'incident, preuve de la barbarie du gouvernement sud-vietnamien. Elle n'avait pas expliqué

(l'ignorant sans doute) que l'homme abattu était un officier de l'armée nord-vietnamienne capturé en zone de combat alors qu'il portait une tenue civile et que, par conséquent, aux termes de la convention de Genève, il était considéré comme un espion passible d'une exécution sommaire. " OK, quoi d'autre ?

- Est-ce qu'on réveille le patron pour ça ? Je veux dire, il s'agit quand même d'un groupe de diplomates et les implications sont sérieuses. "

Goodley réfléchit quelques secondes. " Non. Je lui ferai un topo à son réveil.

- Monsieur, il est quasiment certain que ça va faire l'ouverture du journal de sept heures sur CNN, avertit l'officier.

- Eh bien, disons que je l'avertirai dès qu'on aura un peu plus que des images. ǀ présent, je pense que je vais t,cher de roupiller encore une heure avant de filer à Langley. " Il reposa le téléphone avant d'entendre la réaction de son correspondant. Son boulot avait sans aucun doute une auréole de prestige, mais il bousculait son sommeil, sa vie sociale et sa vie sexuelle. Dans des moments comme aujourd'hui, il se demandait bien ce qu'il pouvait avoir de si foutrement prestigieux.

25 Bris de clôture

LA vitesse des communications modernes entraîne de bien curieuses déconnexions. En l'occurrence, le gouvernement américain était au courant de ce qui s'était passé à Pékin bien avant celui de la République populaire. Les images diffusées au Service des interceptions de la Maison-Blanche étaient apparues dans le même temps au Centre opérationnel du Département d'...tat et un haut responsable présent avait aussitôt décidé, assez naturellement, de transmettre sans délai l'information à l'ambassade des ...tats-Unis à Pékin.

L'ambassadeur Cari Hitch était à son bureau et prit l'appel sur sa ligne cryptée. Il demanda par deux fois au ministère de lui confirmer la nouvelle avant d'émettre sa première réaction, un sifflement. Ce n'était pas souvent qu'un ambassadeur en poste se faisait tuer dans un pays hôte, et moins encore par des fonctionnaires dudit pays. Bon sang, se dit-il, comment Washington va bien pouvoir réagir ?

" Merde ", souffla-t-il. Il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer le cardinal DiMilo. La réception officielle était prévue dans quinze jours et elle n'aurait plus jamais lieu.

qu'est-ce qu'on voulait qu'il fasse ? D'abord, estima-t-il, envoyer un message de condoléances à la nonciature. Sans doute le ministère préviendrait-il également le Vatican par le truchement de la nonciature de Washington. Peut-être même le ministre Adler s'y rendrait-il en personne pour présenter ses

457

condoléances officielles. Bon sang, le président Ryan était catholique et il était fort possible qu'il s'y rende lui-même...

OK, se dit Hitch, maintenant les choses à faire ici. Il demanda à son secrétariat d'appeler la résidence du nonce mais seul un domestique chinois répondit. Bon. Sans intérêt. De ce côté, on aviserait plus tard... Et l'ambassade d'Italie ? songea-t-il ensuite. Après tout, le nonce était citoyen italien. Ouais, sans doute. Il consulta son agenda et appela l'ambassade sur sa ligne personnelle.

" Paolo ? C'est Cari Hitch... Merci, et vous ? J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer, j'en ai peur. Le nonce apostolique, le cardinal DiMilo, vient de se faire tuer dans un hôpital de Pékin. Abattu par un policier chinois... ça va passer bientôt sur CNN, mais je ne saurais vous dire quand au juste... on est hélas certains de

l'information... je n'ai pas encore tous les détails, mais j'ai cru comprendre que ça c'est produit alors qu'il essayait d'empêcher la mort d'un enfant, ou l'un de ces avortements tardifs qu'on pratique ici... ouais... dites donc, il n'était pas issu d'une grande famille ? " (Hitch saisit un bloc pour noter). "

Vincenzo, vous dites ? Je vois... ministre de la Justice il y a deux ans ?

J'ai essayé d'appeler là-bas, mais je n'ai eu qu'un domestique chinois. Un Allemand ? Schepke ? (Encore des notes.) Je vois. Merci, Paolo. Au fait, si je peux faire quoi que ce soit... Bien s'r, d'accord. Au revoir. " Il raccrocha.

Merde. Bon et maintenant ? se demanda-t-il en fixant son bureau. Il pouvait bien s'r porter la mauvaise nouvelle à l'ambassade d'Allemagne, mais non, qu'un autre s'en charge.

Pour l'heure... un coup d'oil à sa montre. L'aube était encore loin de Washington et les gens là-bas allaient découvrir une tornade à leur réveil.

Il se dit que sa mission était de vérifier ce qui s'était produit pour s'assurer que Washington possédait des données fiables. Comment pouvait-il faire ? Sa meilleure source d'information était monseigneur Schepke mais le seul moyen de le contacter était de faire le guet devant la nonciature et d'attendre son retour. Hmm, les Chinois le retiendraient-ils quelque part ?

Non, sans doute pas. Une fois leur ministère des Affaires étrangères au courant de l'incident, ils se confondraient probablement en excuses. Ils allaient sans aucun doute renforcer

458

les mesures de sécurité autour de la nonciature, ce qui devrait éloigner les journalistes mais ils ne se risqueraient pas à toucher un diplomate accrédité, surtout après en avoir déjà descendu un. C'était vraiment bizarre. Cari Hitch était dans la diplomatie quasiment depuis l'âge de vingt ans. Jamais il n'avait connu d'événement semblable, en tout cas pas depuis l'époque où Spike Dobbs avait été retenu en otage par des guérilleros afghans et qu'il avait perdu la vie lorsque la tentative de sauvetage russe avait foiré. Certains soutenaient que c'avait été délibéré, mais même les Russes n'étaient pas si cons. De même, dans le cas présent, l'acte n'avait pas été délibéré non plus. Les Chinois étaient des communistes et les communistes ne s'amusaient pas à ce petit jeu.

C'était étranger à leur nature ou à leur formation.

Alors, qu'est-ce qui s'était passé au juste ?

Et quand allait-il en parler à Cliff Rutledge ? Et quelles conséquences cela risquait-il d'avoir sur les négociations commerciales ? Cari Hitch se dit qu'il allait avoir une soirée bien remplie.

" La République populaire n'a d'ordres à recevoir de personne, conclut le ministre Shen Tang.

- Monsieur le ministre, répondit Rutledge, les ...tats-Unis n'ont pas l'intention de donner des ordres à qui que ce soit.

" Vous menez la politique nationale qui répond aux besoins de votre pays.

Nous le comprenons et le respectons. Nous exigeons toutefois, en échange, que vous compreniez et respectiez également notre droit à mener nous aussi une politique nationale qui réponde aux besoins de notre pays. Et dans ce cas, cela veut dire faire appel aux dispositions de la loi de réforme du commerce extérieur. "

C'était brandir là une grosse épée de Damoclès et tout le monde dans la salle en était conscient, estima Mark Gant. La LRCE permettait à l'exécutif d'appliquer aux importations d'un pays quelconque les mêmes réglementations que celui-ci appliquait aux importations américaines. C'était en quelque sorte l'adaptation aux échanges internationaux de la loi du talion. Dans ce cas précis, toutes les mesures que prenait la Chine pour

exclure de ses marchés les produits américains seraient appliquées à

l'identique aux importations chinoises, et avec un excédent commercial annuel de soixante milliards de dollars, ils le sentiraient passer. Plus de devises fortes indispensables à leur gouvernement pour s'approvisionner en Amérique ou ailleurs. Le commerce était synonyme d'échanges, mes produits contre tes produits, une belle théorie qui trop souvent ne se concrétisait pas.

" Si l'Amérique met l'embargo sur les importations chinoises, la Chine en fera de même avec les produits américains, rétorqua Shen.

- Ce qui ne sera ni de votre intérêt, ni du nôtre ", fit observer Rutledge.

Et cette menace ne prendra pas. Mais ça, il n'avait pas besoin de le

préciser.

" Et la clause de la nation la plus favorisée ? Et l'entrée à l'OMC ?

protesta le ministre des Affaires étrangères.

- Monsieur le ministre, l'Amérique ne peut envisager favorablement ces deux demandes tant que votre pays espère bénéficier d'une totale liberté

d'exportation tout en fermant son marché intérieur aux produits importés.

Le commerce, monsieur le ministre, est synonyme d'échanges, l'échange équitable de vos biens contre les nôtres ", insista de nouveau Rutledge, pour la douzième fois peut-être depuis le déjeuner. Peut-être que l'autre pigerait, ce coup-ci. Mais c'était injuste. Il avait déjà pigé. Simplement, il refusait de l'admettre. C'était le principe de la politique intérieure chinoise appliqué aux relations internationales.

" Et encore une fois, vous imposez votre volonté à la République populaire ! " contra Shen, avec assez de colère, réelle ou feinte, pour suggérer que Rutledge venait de lui piquer sa place de parking.

" Non, monsieur le ministre, en aucun cas. C'est vous, monsieur, qui essayez d'imposer la vôtre aux ...tats-Unis. Vous dites que nous devons accepter vos conditions commerciales. Et là, monsieur le ministre, vous vous trompez. Nous ne voyons pas plus d'intérêt à acheter vos produits que vous à acheter les nôtres. " Sauf que t'as vachement plus besoin de nos devises que nous de tes os en caoutchouc pour distraire nos clébards !

460

" Nous pouvons très bien acheter nos avions à Airbus plutôt qu'à Boeing. "

«a commençait à devenir lassant. Rutledge avait envie de répliquer : Et sans nos dollars, comment vas-tu les payer, Charlie ? Mais Airbus proposait d'excellentes formules de crédit, autre façon pour une entreprise européenne subventionnée de jouer " équitablement " avec une entreprise privée américaine. Aussi préféra-t-il répondre : " Oui, monsieur le ministre, vous pouvez le faire et nous pouvons commercer avec Taiwan, la Corée, la Thaïlande ou Singapour, aussi facilement qu'avec vous. " Et eux, ils seront ravis d'acheter leurs avions chez

Boeing !

" Mais cela ne sert pas plus vos concitoyens que les nôtres, conclut-il, raisonnable.

- Nous sommes un ...tat et un peuple souverains ", s'entêta Shen. Rutledge en conclut que son interlocuteur cherchait à garder la maîtrise de la conversation. C'était une stratégie qui avait déjà réussi bien des fois, mais il avait reçu l'ordre de négliger toutes les simagrées diplomatiques, or les Chinois n'avaient toujours pas saisi. Peut-être d'ici quelques jours..., estima-t-il.

" Tout comme nous, monsieur le ministre ", dit Rutledge.

Puis il consulta ostensiblement sa montre, et son vis-à-vis saisit le message.

" Je suggère d'ajourner la réunion jusqu'à demain, conclut le ministre chinois des Affaires étrangères.

- Bien. J'ai h,te de vous revoir demain matin, monsieur le ministre ", répondit l'Américain qui se leva et se pencha pardessus la table pour serrer la main de ses interlocuteurs. Le reste de la délégation l'imita, même si Mark Gant n'avait pas de vis-à-vis en ce moment. Les Américains quittèrent la salle et descendirent rejoindre leurs limousines qui attendaient.

" Ma foi, c'était animé ", observa Gant sitôt qu'ils furent dehors.

Rutledge arborait même un sourire. " Ouais, c'était même assez distrayant, non ? (Une pause.) Je crois qu'ils essaient de mettre notre patience à rude épreuve. En fait, Shen est un type plutôt flegmatique. La plupart du temps, il aime se la jouer peinarde.

- Donc, il a des ordres, lui aussi ? hasarda Gant.

461

- Bien s'r, mais il rend compte à un comité, leur Politburo, quand nous, nous rendons compte à Scott Adler qui rend compte à son tour au président Ryan. Vous savez, au début, j'étais irrité par les instructions que j'avais reçues en arrivant ici, mais en fin de compte, je trouve ça plutôt marrant.

On n'a pas souvent l'occasion de montrer les crocs. Nous sommes les

...tats-Unis d'Amérique et nous sommes censés être doux, calmes et accommodants.

C'est ce que j'avais l'habitude de faire. Mais là... ça fait du bien. " Ce n'est pas pour autant qu'il approuvait le président Ryan, bien s'êr, mais passer de la canasta au poker apportait un changement bienvenu. Il est vrai que Scott Adler aimait jouer au poker. «a expliquait peut-être pourquoi il s'entendait aussi bien avec cet abruti à la Maison-Blanche.

Le trajet jusqu'à l'ambassade était bref. Les Américains de la délégation l'effectuèrent en silence, ravis de ces quelques minutes de répit. Ces heures de négociations exigeaient la même attention scrupuleuse que la lecture d'un contrat pour un conseiller juridique, traquant sous chaque mot les sous-entendus et les nuances, comme on chercherait un diamant perdu dans un cloaque. Alors ils récupéraient, enfoncés dans leurs sièges, les yeux fermés ou contemplant, sans mot dire, le paysage sinistre du dehors, sans chercher à réprimer un b,illement, jusqu'à l'arrivée devant la grille de l'ambassade.

Le seul problème, ici comme ailleurs, c'était qu'il était toujours aussi difficile de s'extraire des limousines quand on avait dépassé l',ge de six ans. Mais dès qu'ils eurent réussi à descendre des véhicules officiels, ils constatèrent qu'il se passait quelque chose d'anormal. L'ambassadeur Hitch les attendait en personne, ce dont il n'avait jamais pris la peine jusqu'ici. De par leur rang et leur fonction, les ambassadeurs n'ont guère l'habitude de jouer les portiers.

" que se passe-t-il, Cari ? demanda Rutledge.

- Un gros pépin, répondit Hitch.

- quelqu'un est mort ? lança le sous-secrétaire d'...tat, désinvolte.

- Ouais ", fut la réponse inattendue. Sur quoi l'ambassadeur les invita à entrer. " Venez. "

Les principaux responsables de la délégation suivirent Pam-bassadeur dans la salle de conférences. Ils constatèrent que le chef de mission était déjà là - le second de l'ambassadeur qui dans bien des cas est le vrai patron - et le reste des diplomates de haut rang, y compris le type que Gant pensait être le chef de poste de la CIA. Bon Dieu, que se passe-t-il ? se demanda Télescope. Tous s'installèrent autour de la table et Hitch leur balança la nouvelle.

" Oh, merde, fit Rutledge. Comment ça s'est passé ?

- On ne sait pas trop encore. On a mis notre attaché de presse à la recherche de ce Wise, mais jusqu'à plus ample informé, personne ne connaît la cause de l'incident. " Hitch haussa les épaules.

" La Chine est au courant ? s'enquit Rutledge.

- Ils doivent l'apprendre à l'heure qu'il est, opina le possible agent de la CIA. On doit supposer que la nouvelle a mis du temps à filtrer à travers leur bureaucratie.

- Comment croyez-vous qu'ils vont réagir ? " demanda un des sous-fifres de Rutledge, épargnant à son supérieur la peine de poser cette question évidente et pour le moins stupide.

La réponse de Hitch le fut tout autant. " Là-dessus, vous avez autant d'idées que moi.

- Bref, aussi bien une gêne mineure qu'une sérieuse galère, observa Rutledge.

- Je pencherais plutôt pour la galère ", convint Hitch. Il n'aurait su l'expliquer rationnellement mais son intuition le lui disait et Cari Hitch était un homme qui se fiait à son intuition.

" L'avis de Washington ? s'enquit Cliff.

- Ils ne sont pas encore levés, je vous signale. " Comme un seul homme, tous les membres de la délégation regardèrent leur montre. Le personnel de l'ambassade l'avait déjà fait bien s'r. Le soleil ne s'était pas encore levé sur la capitale fédérale. S'il devait y avoir des décisions de prises, elles ne le seraient que dans les prochaines heures. Personne n'allait beaucoup dormir avant longtemps, parce qu'une fois les décisions prises, c'est à eux que reviendrait la responsabilité de les mettre en oeuvre, de présenter à la Chine populaire la position officielle de leur pays.

" Des idées ? lança Rutledge.

- Le président ne va pas trop apprécier, observa Gant esti-463

mant que pour une fois, il en savait autant que les autres. Sa première réaction va être le dégoût. La question est : cela va-t-il déteindre sur ce pour quoi nous sommes ici ? Je pense que oui, mais ce sera fonction de l'attitude de nos amis chinois.

- quelle sera leur réaction ? (Rutledge s'était tourné vers Hitch.)

- Je ne sais pas trop, Cliff, mais je doute qu'on l'apprécie. Ils vont considérer l'incident comme une intrusion - une ingérence dans leurs affaires intérieures - et leur réaction sera assez brutale, j'imagine. En gros, ils vont nous dire : "C'est vraiment pas de veine." Si c'est le cas, il y aura une réaction viscérale en Amérique et à Washington. Ils ne nous comprennent pas aussi bien qu'ils se l'imaginent. Chaque fois, ils se sont systématiquement plantés et ils ne m'ont jamais donné l'impression d'avoir fait des progrès de ce côté-là. Non, je suis inquiet, conclut Hitch.

- Eh bien, c'est notre boulot de les remettre sur la bonne voie. Vous savez, réfléchit tout haut Rutledge, en définitive, cela pourrait travailler en notre faveur. "

Hitch se hérissa : " Cliff, ce serait une grave erreur de vouloir jouer cette carte. Mieux vaut les laisser tirer eux-mêmes leurs conclusions. La mort d'un ambassadeur est une affaire grave, insista Hitch, au cas o

certain en auraient encore douté. D'autant plus quand il se fait tuer par un fonctionnaire de leur gouvernement. Mais Cliff, si vous cherchez à leur faire ravalier ça, ils vont s'étrangler, et je ne crois pas non plus que ce soit ce que nous voulons. Non, je pense que le mieux est de demander une suspension des négociations pendant un jour ou deux, pour leur laisser le temps de se retourner.

- Ce serait un signe de faiblesse de notre part, Cari, observa Rutledge avec un hochement de tête. Je pense que vous avez tort. Je trouve qu'on ferait mieux de leur mettre la pression et de leur faire comprendre que le monde civilisé a des lois et qu'on attend d'eux qu'ils s'y plient. "

" C'est quoi, cette folie ? demanda Fang Gan, les yeux levés au ciel.

464

- Nous ne sommes pas trop s'rs, avoua Zhang Han San. Un homme d'... glise aurait fait du scandale, apparemment.

- Ainsi qu'un policier avec plus de plomb que de cervelle. Il sera ch,tié, bien s'r, suggéra Fang.

- Ch,tié ? Pourquoi ? Pour avoir fait appliquer nos lois sur le contrôle des naissances ? Pour avoir protégé un médecin de l'agression d'un étranger ? (Zhang hocha la tête.) Non, Fang, on ne peut pas. Je me

refuse à

nous voir perdre ainsi la face.

- Zhang, que représente la vie d'un policier anonyme en comparaison de la place de notre pays dans le monde ? insista Fang. L'homme qu'il a abattu était un ambassadeur, un ambassadeur ! Un étranger accrédité dans notre ...

tat par un autre..

- ...tat ? cracha Zhang. Une ville, tout au plus, mon ami, et même pas... un quartier de Rome, encore plus petit que qiong Dao ! " qiong Dao, l'île de jade, o' se trouvait un des nombreux temples b'tis par les empereurs, et qui n'était guère plus grande que ce monument. Puis il lui revint ce que disait Staline : " Et combien de divisions a ce pape, d'abord ? Bah !

acheva-t-il avec un geste de déclin.

- Il a bel et un bien un ...tat, dont nous avons accrédité l'ambassadeur dans l'espoir d'améliorer notre position sur la scène internationale, rappela Fang à son ami. Sa mort sera vivement regrettée, pour ne pas dire plus.

Peut-être n'était-il qu'un de ces diables étrangers qui font du scandale, Zhang, mais pour le bien de la diplomatie, nous devons faire mine de regretter sa disparition. Et si cela exige la disparition d'un policier anonyme tant pis " - les policiers, ce n'est pas ce qui manque, s'abstint d'ajouter Fang.

" Pour quelle raison ? Pour s'être opposé à nos lois ? Même un ambassadeur n'en a pas le droit. C'est une violation des règles diplomatiques. Fang, quelle sollicitude soudaine vis-à-vis des diables étrangers ", conclut Zhang, reprenant l'expression qui de tout temps avait servi à qualifier les peuples inférieurs venus de ces contrées tout aussi inférieures.

" Si nous voulons commercer avec eux, et que nous voulons les voir acheter nos produits pour pouvoir récupérer leurs devises, alors nous devons les traiter comme des hôtes.

- Un hôte s'abstient de cracher par terre, Fang.

- Et si les Américains réagissent à cet incident ?

- Alors nous leur dirons de s'occuper de leurs affaires, répondit Zhang, sur le ton sans réplique de celui qui a depuis longtemps pris sa décision.

- quand le Politburo doit-il se réunir ?

- Pour en discuter ? s'étonna Zhang. Pourquoi ? La mort d'un fauteur de troubles étranger et d'un... homme d'...glise chinois ? Fang, que de précautions ! J'ai déjà discuté de l'incident avec Shen. Il n'y aura pas de réunion plénière du Politburo pour une telle futilité. Nous nous retrouverons après-demain, comme prévu.

- Comme tu voudras ", répondit Fang avec un hochement de tête soumis. Zhang avait le pas sur lui au sein du Politburo. Il avait une grande influence sur les ministres de la Défense et des Affaires étrangères et surtout, il avait l'oreille de Xu Kun Piao. De son côté, Fang avait son propre capital politique surtout pour les affaires intérieures, mais pas autant que Zhang, de sorte qu'il l'employait avec plus de parcimonie, quand il pouvait y trouver un avantage. Ce qui n'était pas le cas présentement. Sur quoi, il regagna son bureau où il convoqua Ming pour retranscrire ses notes. Puis, un peu plus tard, il ferait venir Tchai. Elle savait si bien le soulager des tensions de la journée.

Ce matin, au réveil, il se sentit en meilleure forme que d'habitude. Sans doute parce qu'il avait pu s'endormir à une heure décente, estima Jack en pénétrant dans la salle de bains.

Ici, on n'avait jamais un seul jour de répit, du moins pas au sens où on l'entendait habituellement. Pas question de faire la grasse matinée : huit heures vingt-cinq restait jusqu'ici son record, s'il remontait jusqu'au terrible jour d'hiver où toute cette histoire avait commencé - et chaque journée se déroulait selon la même routine, y compris le toujours redouté

briefing sur la sécurité nationale, où vous découvriez que certains étaient vraiment convaincus que sans vous le monde cesserait de tourner.

Un coup d'œil dans la glace. Il aurait besoin d'une coupe, mais pour ça, le coiffeur se déplaçait, ce qui n'était pas si tragi-466

que, sauf qu'on y perdait le plaisir de se retrouver avec les autres clients pour discuter d'histoires de mecs. Et l'homme le plus puissant

du monde vous isolait de tant de ces petits détails si importants. La cuisine était bonne, les boissons sans reproche, et si vous n'aimiez pas les draps, on vous les changeait plus vite que la lumière, et tout le monde sursautait au son de votre voix. Henry VIII n'avait pas été mieux traité... mais Jack Ryan ne s'était jamais imaginé dans le rôle d'un monarque. Cette notion de royauté de droit divin était quasiment perdue, sinon dans quelques contrées éloignées où de toute façon il ne vivait pas. Mais tout le protocole de la Maison-Blanche semblait pourtant conçu pour lui donner l'impression d'être un roi, et l'impression était déroutante, insaisissable, à l'instar d'un nuage de fumée de cigarette : elle était là, mais chaque fois qu'on voulait la cerner, elle se dissipait. Le personnel se montrait toujours si désireux de servir, aimable mais collant, bien résolu à leur faciliter la vie, coûte que coûte. Le vrai problème était l'effet que cela risquait d'avoir sur les gosses. S'ils se mettaient en tête qu'ils étaient des princes et des princesses, tôt ou tard, ils risquaient d'avoir à déchanter très vite. Mais ça, c'était son problème, estima Jack en se rasant. Son problème et celui de Cathy. Personne d'autre ne pouvait élever leurs enfants. C'était leur boulot. Le seul problème était que toutes ces conneries de la Maison-Blanche leur bouffaient quasiment tout leur temps.

Le pire, toutefois, c'était qu'il était en permanence obligé de se déguiser en pingouin. Hormis au lit et dans la salle de bains, le président devait toujours être bien habillé - sinon que dirait son entourage ? Et donc Ryan ne pouvait sortir dans le couloir sans au minimum un pantalon et au moins une vague chemise. Chez lui, un individu normal se baladait pieds nus et en slip, mais si un chauffeur routier pouvait avoir cette liberté dans son logis, le président des ... tats-Unis ne l'avait pas dans le sien.

Puis il ne put s'empêcher de s'adresser un sourire narquois dans la glace.

Il ressassait toujours les mêmes choses tous les matins, et s'il voulait réellement qu'elles changent, il pouvait toujours. Mais il redoutait de sauter le pas, il redoutait de prendre des décisions qui entraîneraient des licenciements. En dehors du fait que ça la ficherait mal dans les journaux

- et

quasiment toutes ses décisions étaient commentées dans la presse -, il

aurait du mal ensuite à se regarder dans la glace le matin en se rasant. Et puis franchement, il n'avait pas non plus besoin de descendre lui-même acheter son journal.

Du reste, si l'on mettait de côté le protocole vestimentaire, ce n'était pas si désagréable. Le petit déjeuner-buffet était sympa, malgré le g, chis de nourriture. Ryan se régala d'oufs jusqu'à trois fois par semaine, même si madame faisait la moue. Les enfants optaient en général pour des céréales ou des brioches, cuites toutes chaudes dans les cuisines du sous-sol et servies sous différentes formes

Early Bird était le service gouvernemental de presse fourni à tous les hauts fonctionnaires mais, au petit déjeuner, Swords-man préférait les vrais journaux sur papier, avec la page de bandes dessinées et la rubrique sportive sur lesquelles Early Bird faisait bien s'r complètement l'impasse.

Et il y avait CNN, qui démarrait à sept heures pile dans la salle à manger de la Maison-Blanche.

Ryan leva les yeux quand il entendit le message invitant les parents à ne pas laisser leurs enfants regarder la séquence qui allait suivre. Ses gosses, comme de juste, s'arrêtèrent aussitôt pour regarder.

" Berk, c'est dégueulasse ! observa Sally Ryan quand un Chinois reçut une balle en plein front.

- C'est en général ce qui se produit lors d'une blessure à la tête ", lui dit sa mère, même si elle grimaça elle aussi. Cathy charcutait les gens, mais pas comme ça. " Jack, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Tu en sais autant que moi, chérie ", observa le président.

Puis l'écran laissa place à des images d'archives montrant un cardinal.

Jack saisit la mention " nonce apostolique " et se pencha pour monter le volume avec la télécommande.

" Chuck ? dit-il alors au garde du corps le plus proche. Appelez-moi Ben Goodley au téléphone, si vous pouvez.

- Tout de suite, monsieur le président. " Il fallut une trentaine de secondes, puis on lui passa le sans-fil. " Ben, qu'est-ce qui se passe à

Pékin, nom de Dieu ? "

à Jackson, Mississippi, le révérend Gerry Patterson avait coutume de se lever tôt pour se livrer à son jogging matinal et il alluma la télé de la chambre pendant que sa femme était à la cuisine en train de lui préparer son chocolat chaud (il désapprouvait la consommation de café tout autant que celle d'alcool). Sa tête pivota quand il entendit le nom du révérend Yu et son sang se glaça aux mots " pasteur baptiste ici même à Pékin... " Il revint dans la chambre juste à temps pour voir un Chinois s'effondrer et un flot de sang jaillir de sa tête. L'image ne lui permit pas de reconnaître ses traits.

" Mon dieu... Skip... Seigneur, non... ", souffla l'ecclésiastique, bouleversé. Les prêtres affrontent quotidiennement la mort, inhumant les paroissiens, consolant les fidèles endeuillés, priant Dieu de veiller sur chacun. Mais cela ne la rendait pas plus facile à supporter pour Gerry Patterson, d'autant qu'elle venait de frapper sans avertir, sans une "

longue et cruelle maladie " pour s'y préparer, sans même l'ge pour atténuer l'effet de surprise.

Skip avait... combien ? quarante-cinq ans, guère plus. Un homme encore jeune, songea Patterson, assez jeune et vigoureux pour évangéliser ses ouailles. Mort ? Tué ? Assassiné ? Mais par qui ? Assassiné par ce pouvoir communiste ? Un serviteur de Dieu assassiné par ces barbares infidèles ?

" Et merde, dit le président en négligeant ses oufs. qu'est-ce que vous savez d'autre, Ben ? Pas de tuyaux de Sorge ? "

Puis Ryan regarda autour de lui, conscient d'avoir prononcé un mot qui était lui-même classé secret. Les gamins ne le regardaient pas mais Cathy si. " D'accord, on en discutera quand vous serez là. " Jack coupa la communication et reposa l'appareil.

" qu'est-ce qui se passe ?

- Un beau merdier, chérie ", confia-t-il à Surgeon. En une minute, il lui expliqua le peu qu'il savait. " L'ambassadeur ne nous a rien dit de plus que ce qu'a déjà diffusé CNN.

- Tu veux dire qu'avec tout ce fric qu'on dépense avec la 469

CIA et tout le bastringue, CNN reste encore notre meilleure source d'information ? s'étonna Cathy, un rien incrédule.

- T'as tout compris, chérie, admit son mari.

- Mais enfin, ça ne tient pas debout ! "

Jack essaya d'expliquer : " La CIA ne peut pas être partout, et ça ferait un peu drôle si tous nos espions se baladaient avec un Caméscope où qu'ils aillent, tu ne crois pas ? "

Moue de Cathy. " Mais...

- Ce n'est pas si facile, Cathy, et les journalistes font le même métier : recueillir de l'information, alors il leur arrive d'être les premiers.

- Vous avez quand même d'autres moyens de découvrir les choses, non ?

- Cathy, tu n'as pas besoin d'en savoir plus. "

C'était une rengaine qu'elle avait déjà entendue souvent, mais sans jamais réussir à s'y faire. Elle revint à son journal pendant que son mari se rabattait sur ses communiqués. Il nota que l'incident de Pékin s'était produit trop tard pour l'édition matinale, encore un truc propre à faire bicher les journalistes de télé et r,ler leurs confrères de la presse écrite.

quelque part, le débat sur le budget fédéral de l'éducation ne semblait plus aussi important ce matin, mais Ryan avait appris à parcourir les éditoriaux parce qu'on pouvait deviner les questions que les journalistes allaient poser lors des conférences de presse, et c'était un moyen pour lui de s'y préparer.

à sept heures quarante-cinq, les enfants étaient prêts à se faire conduire en voiture à l'école, et Cathy en hélico à Johns Hop-kins. Kyle Daniel l'accompagnait, avec son détachement personnel de gardes du corps, composé

exclusivement de femmes qui veilleraient sur elle au dispensaire de l'hôpital comme une véritable meute de louves. Katie retournerait à sa crèche, reconstruite au nord d'Annapolis. Il y avait moins d'enfants désormais, mais les effectifs de surveillance avaient été renforcés. Les grands allaient au collège Saint Mary. à l'heure prévue, le VH-60 de l'infanterie de marine se posa sur l'aire aménagée de la pelouse Sud. La journée commençait pour de bon. Toute la famille Ryan descendit en ascenseur. Papa et Maman accompagnèrent les trois plus grands à l'entrée Ouest où, après la séance de

baisers, ils montèrent dans la voiture qui démarra. Puis Jack suivit Cathy jusqu'à son hélicoptère, l'embrassa, et le gros Sikor-sky décolla, piloté

par le colonel Dan Malloy, pour son saut de puce jusqu'à Baltimore. Sur quoi, Ryan regagna l'aile Ouest et se rendit au Bureau Oval.

Ben Goodley l'y attendait.

" C'est grave ? demanda-t-il dès son entrée.

- Oui, confirma aussitôt le conseiller à la sécurité nationale.

- qu'est-ce qui s'est passé ?

- Ils ont tenté d'empêcher un avortement. " Ben Goodley lui expliqua rapidement les pratiques locales. " De toute évidence, la femme sur la bande avait un bébé non autorisé et son pasteur était venu lui porter assistance - il s'agit du Chinois qui s'est pris un pruneau en pleine tête.

Un pasteur baptiste formé à Oral Roberts, l'université de l'Oklahoma, incroyable, non ? Toujours est-il qu'il s'est rendu à l'hôpital accompagné

du nonce apostolique qui devait manifestement bien le connaître. Difficile de savoir l'enchaînement des événements, en tout cas, ça s'est très mal terminé, comme le montre la cassette.

- Pas de déclarations ?

- Le Vatican déplore l'incident et a exigé des explications. Mais ça empire. Le nonce, le cardinal DiMilo, était issu d'une grande famille. Son frère Vincenzo est un parlementaire - il a déjà occupé des fonctions ministérielles -, si bien que le gouvernement italien s'est joint aux protestations. Idem pour les Allemands, parce que le collaborateur du cardinal est un évêque allemand, monseigneur Schepke, un jésuite qui s'est fait quelque peu rudoyer durant l'incident, ce qui fait que l'Allemagne n'est pas ravie non plus. Ce monseigneur Schepke a été brièvement retenu au poste, mais a été libéré au bout de quelques heures quand les Chinois se sont avisés de son immunité diplomatique. On estime au Département d'Etat que le gouvernement chinois pourrait le déclarer persona non grata et l'expulser en espérant ainsi tirer un trait sur cette histoire.

- quelle heure est-il à Pékin ?

- La nôtre moins onze, donc vingt et une heures, là-bas.

- Notre délégation commerciale va avoir besoin d'instruc-

tions sur la marche à suivre. Il faut que j'en discute avec Scott Adler dès qu'il arrivera ici.

- Et pas seulement ça, Jack. " C'était la voix d'Arnold van Damm, à la porte du bureau. " quoi d'autre ?

- Le pasteur baptiste qui s'est fait tuer, je viens d'apprendre qu'il avait des amis chez nous.

- L'université Oral Roberts, dit Ryan, Ben m'a dit.

- Les fidèles ne vont pas apprécier, Jack, prévint Arnie.

- Hé vieux, moi non plus, je te signale, fit remarquer le président. Tu connais déjà mon opinion sur l'avortement ?

- Je la connais, admit van Damm, se remémorant les problèmes qu'avait eus Ryan lorsqu'il avait donné pour la première fois sa position de président sur la question.

- Et leur méthode est pour le moins barbare... Or voilà deux gars qui se pointent dans ce foutu hôpital pour tenter de sauver la vie d'un bébé, et ils se font tuer pour leur peine ! Bon Dieu-dire qu'il faut qu'on traite avec ces types-là ! "

Un autre visage apparut à la porte : " Ah, je vois que t'es au courant, observa Robby Jackson.

- Oh que oui. Un putain de spectacle pour accompagner le petit déj.

- Mon vieux connaissait le type.

- quoi ? fit Ryan.

- Tu te souviens, la réception, la semaine dernière ? Il t'en a parlé. P'pa et Gerry Patterson financent tous les deux sa paroisse dans le Mississippi... et d'autres aussi, d'ailleurs.

" C'est une tradition chez les baptistes. Les paroisses riches viennent en aide à celles qui connaissent des difficultés et il semble bien que ce devait être le cas avec ce Yu. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'avoir mon père au téléphone, mais c'est s'ôr qu'il va pousser une gueulante,

tu peux le parier.

- qui est Patterson ? intervint van Damm.

- Un prédicateur blanc, il a une vaste église climatisée dans la banlieue de Jackson. Un type très bien, du reste. P'pa et lui se connaissent depuis toujours. Patterson a fait ses études de théologie avec ce Chinois, je crois.

472

- «a risque de faire du vilain, observa le secrétaire de la présidence.

- Arnie, mon petit, ça fait déjà du vilain ", rectifia Jackson.

Le cadreur de CNN était un peu trop bon ou il se trouvait au bon endroit, car il avait saisi les deux coups de pistolet dans toute leur majesté.

" qu'est-ce que va dire ton vieux ? " demanda Ryan.

Tomcat les laissa mariner avant de lancer : " Il va appeler sur ces sales enculés l'ire du Tout-Puissant. Il va qualifier le révérend Yu de martyr de la foi du Christ, digne des Maccabées de l'Ancien Testament et de tous ces pauvres bougres que les Romains jetaient aux lions. Arnie, est-ce que t'as déjà eu l'occasion de voir un pasteur baptiste en appeler à la Vengeance du Seigneur ? «a vaut toutes les finales du Super Bowl, mec ! promet Robby. Le révérend Yu est en ce moment même fièrement dressé devant le Seigneur Jésus, et ceux qui l'ont tué ont déjà leur chambre réservée dans les feux éternels de l'enfer. Attendez de l'avoir entendu une fois... c'est impressionnant, les mecs. Je l'ai déjà vu faire. Et Gerry Patterson ne sera pas loin.

- Et le pire, c'est que je ne peux pas lui donner tort. Nom de Dieu, souffla Ryan. Ces deux hommes sont morts pour sauver la vie d'un bébé. S'il faut périr pour quelque chose, il y a de plus mauvaises causes. "

" Ils sont morts tous les deux en hommes, monsieur C. ", commenta Chavez.

Ils se trouvaient à Moscou. " J'aurais voulu être là-bas avec un flingue. "

La nouvelle avait particulièrement affecté Ding. La paternité avait changé

son point de vue sur quantité de sujets, entre autres sur celui-ci. La vie d'un enfant était sacro-sainte, et dans son univers éthique, toute menace contre un enfant était synonyme de mort immédiate. Et dans le monde réel, il était connu pour porter souvent une arme, et savoir s'en servir avec efficacité.

" Chacun voit midi à sa porte ", fit observer Clark à son subordonné. Mais s'il avait été là-bas, lui aussi, il aurait désarmé ces deux flics chinois.

Sur la cassette vidéo, ils n'avaient pas l'air si menaçants. Et on ne tuait pas les gens comme on lançait une

473

mode. Domingo avait toujours son tempérament latin, se dit John. Enfin, ce n'était pas vraiment un défaut...

" qu'est-ce que t'as dit, John ? demanda Ding, surpris.

- Je dis que deux types bien sont morts hier et j'imagine que Dieu saura les accueillir auprès de Lui.

- T'es déjà allé enpiine ? "

Il hocha la tête. " ¿ Taiwan, une fois. En perm. Il y a bien longtempsl.

C'était pas mal, mais en dehors de ça, pas plus près que le Nord-Vietnam.

Je ne parle pas la langue et j'ai d° mal à me dissimuler dans la foule. "

Deux facteurs qui l'effrayaient un peu. La capacité à se fondre dans l'environnement était une condition sine qua non pour un agent secret.

Ils étaient au bar d'un hôtel de Moscou à l'issue de leur première journée de cours à leurs étudiants russes. La bière pression était buvable. Aucun des deux hommes n'était d'humeur à boire de la vodka. La vie en Angleterre les avait trop g,tés. Ce bar qui accueillait surtout des Américains diffusait CNN sur un grand téléviseur près du comptoir, et cette histoire faisait la une de la chaîne sur toute la planète. Le gouvernement américain, concluait le reporter, n'avait pas encore réagi à l'incident. "

Ben alors, qu'est-ce que fait Jack ? s'étonna Chavez.

- J'en sais rien. On a en ce moment même une délégation qui est à Pékin pour négocier un traité commercial, lui rappela

Clark.

- Les discussions diplomatiques risquent d'être animées ", observa Domingo.

" Scott, on ne peut pas laisser passer ça ", dit Jack. Un coup de fil de la Maison-Blanche avait conduit la voiture officielle d'Adler à venir directement au lieu de se rendre à son ministère.

" Ce n'est pas à strictement parler en rapport avec les négociations commerciales, observa le secrétaire d'...tat.

- Peut-être que vous avez envie de discuter avec des gens comme ça, coupa le vice-président Jackson, mais nos conci-1. Cf. Sans aucun remords, op. cit.

474

toyens au-delà du périphérique de Washington sont peut-être moins convaincus.

- On doit tenir compte de l'opinion publique dans cette affaire, Scott, renchérit Ryan. Et vous le savez, vous avez tout intérêt à tenir compte également de mon opinion. L'assassinat d'un diplomate n'est pas un détail qu'on peut ignorer. L'Italie est membre de l'OTAN. L'Allemagne aussi. Et nous avons des relations diplomatiques avec le Vatican, sans compter qu'il y a quelque soixante-dix millions de catholiques dans ce pays, plus quelques millions de baptistes.

- OK, Jack, dit Eagle levant les mains en signe de protestation. Je ne cherche pas à les défendre, d'accord ? Ce dont je parle, c'est de la politique étrangère des ...tats-Unis, et pour la faire, nous ne sommes pas censés nous laisser guider par nos émotions. Les gens dehors nous paient pour qu'on fasse travailler nos méninges, pas nos glandes. "

Ryan poussa un long soupir. " OK. Peut-être que je le sentais venir.

Poursuivez.

- Nous publions une déclaration déplorant ce regrettable incident en termes vigoureux. Nous demandons à l'ambassadeur Hitch d'appeler leur ministre des Affaires étrangères pour lui dire la même chose, en des termes peut-être encore plus nets, quoique moins diplomatiques.

Nous leur laissons une chance de se retourner avant qu'ils ne deviennent des parias sur la scène internationale, peut-être de passer un savon à ces flics un peu trop nerveux... qui sait, merde, de les fusiller, vu le genre de lois en vigueur là-bas. Bref, on laisse le temps au bon sens de reprendre ses droits, d'accord ?

- Et je raconte quoi, moi ? "

Adler y réfléchit quelques secondes. " Racontez ce que vous voulez. On peut toujours leur expliquer que nous avons encore ici de nombreux pratiquants et que vous devez ménager leur sensibilité, qu'ils ont exacerbé l'opinion publique américaine, et que dans ce pays, l'opinion publique, ça compte.

Ils le savent d'un point de vue intellectuel mais, instinctivement, ils n'ont pas encore pigé. C'est pas un problème, poursuivit le secrétaire d'...

tat, aussi longtemps que ça leur est rentré dans la cervelle, parce qu'il arrive parfois que le cerveau commande l'instinct. Ils 475

doivent comprendre que le reste du monde n'apprécie pas ce genre d'attitude.

- Et s'ils n'y arrivent pas ? intervint le vice-président.

- Ma foi, on a une délégation commerciale pour leur montrer les conséquences de ce comportement barbare. " Adler regarda les trois autres.

" On est bien tous d'accord là-dessus ? "

Ryan baissa les yeux vers la table basse. Il y avait des moments où il avait envie d'être chauffeur routier, de pouvoir pousser une bonne gueulante, mais c'était encore une liberté refusée au président des ... tats-Unis. OK, Jack, faut que tu te montres raisonnable et sensé. Il releva la tête. " Oui, Scott, on est tous d'accord là-dessus.

- Du nouveau sur la question du côté de nôtre... euh, nouvelle source ?
"

Ryan secoua la tête. " Négatif. MP n'a encore rien envoyé.

- Si jamais elle...

- Vous en aurez un double aussitôt, promit le chef de l'exécutif. Filez-

moi quelques éléments. Je vais devoir faire une déclaration... au fait, quand, Arnie ?

- Vers onze heures, ça devrait être pas mal, décida van Damm. Je vais en parler à quelques journalistes.

- OK, si jamais l'un de vous a de nouvelles idées dans la journée, je veux les entendre. " Sur ces mots, Ryan quitta son fauteuil et leva la séance.

26 Serres et rocailles

F ANC Gan avait travaillé tardivement ce jour-là, suite à l'incident qui avait entraîné à Washington un lever matinal. Résultat, Ming n'avait pas pu retranscrire tout de suite les notes de ses discussions, et son ordinateur ne les avait donc pas envoyées sur le Net aussi tôt que d'habitude ; toutefois Mary Pat avait reçu son mail aux alentours de neuf heures quarante-cinq. Elle le parcourut, en fit une copie pour son mari puis le transmit par fax crypté à la Maison-Blanche où Ben Goodley le porta au Bureau Oval. La page de garde ne comprenait pas le commentaire initial de Mary Pat consécutif à la première lecture de la transmission. " Oh, merde...

- Ces enculés ! gronda Ryan, à la surprise d'Andréa Price, qui se trouvait être à la porte à cet instant.

- Vous avez à m'informer de quelque chose, monsieur ? demanda-t-elle, tant il avait paru furieux.

- Non, Andréa, juste cette histoire sur CNN ce matin. " Ryan marqua une pause, gêné de s'être ainsi laissé aller de la sorte en sa présence. " Au fait, comment va votre mari ?

- Ma foi, il a capturé ces trois braqueurs de banque à Philadelphie et tout cela sans un coup de feu. Mais je ne vous dis pas mon inquiétude.

"

Ryan s'autorisa un sourire. " C'est un gars en face de qui je n'aimerais pas me trouver lors d'une fusillade. Dites-moi, vous avez vu CNN, ce matin, n'est-ce pas ?

- Oui, monsieur le président, et nous avons repassé l'enregistrement au PC.

- Votre opinion ?

- Si j'avais été là, j'aurais dégainé. C'était un meurtre de sang-froid. «a la fout mal à la télé, quand on voit des bavures pareilles, monsieur.

- «a, vous l'avez dit », approuva le président. Il faillit lui demander son opinion sur ce qu'il convenait de faire. Ryan respectait le jugement de Mme

“Day (mais au bureau, c'était toujours Mme Priée), mais il aurait été injuste de lui demander de se pencher sur les affaires internationales et du reste, il avait déjà quasiment pris sa décision. D'ailleurs, il décrocha son téléphone et appela Adler sur sa ligne directe.

" Oui, Jack ? " Une seule personne avait accès à cette ligne directe-là.

" quoi de neuf, côté Sorge ?

- Rien de bien surprenant, hélas. On pouvait prévoir qu'ils se prépareraient à soutenir un siège...

- Comment réagit-on ? demanda Swordsman.

- On dit ce qu'on pense, mais surtout, on t,che de ne pas envenimer les choses, répondit le secrétaire d'...tat, toujours aussi prudent.

- Bien ", grogna Ryan, même si c'était précisément le bon conseil qu'il avait attendu de son ministre. Puis il raccrocha. Il lui revint qu'Arnie lui avait dit un jour qu'un président n'avait pas le droit de se mettre en colère, mais c'était exiger beaucoup. N'avait-il donc pas le droit de réagir comme on était en droit de l'attendre d'un homme, un vrai ? quand était-il censé arrêter de se comporter comme un putain de robot ? Il l'appela.

" Tu veux que Callie te prépare quelque chose en vitesse ? demanda Arnie, au téléphone.

- Non, répondit Ryan en hochant la tête. J'improviserai.

- C'est une erreur, avertit le secrétaire général.

- Arnie, laisse-moi être moi-même une fois temps en temps, OK?

- OK, Jack ", répondit van Damm et c'était une chance que le président ne voie pas son expression.

Ne va pas encore aggraver la situation, se dit Ryan derrière son bureau.

Ouais, s'r, comme si c'était possible...

" Salut p'pa ", dit Robby Jackson. Il était installé dans son bureau à l'angle nord-ouest de l'aile Ouest. " Robert, est-ce que tu as vu...

- Oui, nous l'avons tous vu, assura le vice-président.

- Et qu'est-ce que vous envisagez de faire ?

- P'pa, on n'a pas encore décidé. N'oublie pas que nous devons négocier avec ces gens. Les emplois d'un grand nombre d'Américains dépendent de notre commerce avec la Chine et...

- Robert", l'interrompit son père. En général, le révérend Hosiah Jackson utilisait le vrai prénom de Robby quand il était en rogne. " Ces gens, comme tu dis, ont assassiné, assassiné un homme de Dieu - non, excuse-moi, deux hommes de Dieu, dans l'exercice de leur sacerdoce, alors qu'ils essayaient de sauver la vie d'un enfant innocent, et on ne négocie pas avec des assassins.

- Je le sais, ça ne m'enchante pas plus que toi et, tu peux me faire confiance, Jack Ryan non plus. Mais quand on décide de la politique étrangère de son pays, on doit envisager toutes les hypothèses, parce que si jamais on se trompe, des gens peuvent y perdre la vie.

- Il y a déjà eu des vies perdues, Robert, fit observer le révérend Jackson.

- Je le sais. ...coute, P'pa, j'en sais plus que toi là-dessus, d'accord ? Je veux dire, nous avons des sources d'information qui n'ont pas la primeur de CNN ", dit à son père le vice-président qui avait dans la main le tout dernier rapport Sorge. Il aurait bien voulu pouvoir le montrer à son père parce qu'il savait qu'il était assez intelligent pour saisir l'importance des secrets que Ryan et lui partageaient. Mais il était totalement exclu qu'il puisse ne f't-ce qu'évoquer un tel sujet avec qui que ce soit, sans que son interlocuteur ait l'habilitation maximale, et cela incluait son épouse, tout comme Cathy Ryan. Hmm, se dit Jackson, peut-être que c'était un problème qu'il devrait aborder avec Jack. Vous deviez pouvoir être en mesure de discuter de ces questions avec une personne de confiance, ne serait-ce

que pour tester ce qui était bien ou mal. Leurs épouses n'étaient pas des risques pour la sécurité, quand même ?

" quoi par exemple ? s'enquit son père, n'attendant pas vraiment une réponse.

- Comme le fait que je ne peux pas discuter de certaines choses avec toi, P'pa, et tu le sais très bien. Je suis désolé. Les règles s'appliquent à moi comme à tous les autres.

- Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

- Nous allons dire aux Chinois que nous sommes furieux et que nous espérons bien qu'ils vont rectifier le tir, présenter leurs excuses et...

- Présenter leurs excuses ! rétorqua le révérend Jackson Robert, ils ont assassiné deux personnes !

- Je le sais, p'pa, mais on ne peut pas envoyer là-bas le FBI arrêter tout leur gouvernement, non ? Nous sommes peut-être puissants mais nous ne sommes pas Dieu, et j'ai beau avoir la même envie que toi de leur balancer la foudre sur la tronche, je ne peux pas.

- Alors, qu'est-ce qu'on va faire, bon sang ?

- Je t'ai dit qu'on n'a pas encore décidé. Je te ferai signe le moment venu, promet Tomcat.

- J'y compte bien. " Hosiah raccrocha, avec une violence inhabituelle.

" Bon sang p'pa... ", souffla Robby, dans le vide. Puis il se rendit compte à quel point son père était représentatif de la communauté religieuse. Le plus dur à imaginer, c'était la réaction de l'opinion. Les gens réagissaient à un niveau instinctif aux images qu'ils voyaient à la télé.

Si vous montriez un chef d'...tat balançant un chiot par la fenêtre de sa voiture, la SPA pourrait exiger une rupture des relations diplomatiques et serait bien capable de mobiliser assez de gens pour bombarder la Maison-Blanche d'un million de mails ou de télégrammes. Jackson avait le souvenir d'un procès en Californie où le meurtre d'un chien avait plus ébranlé

l'opinion que le rapt et l'assassinat d'une petite fille. Mais au moins le

salopard qui avait tué la petite avait-il été capturé, jugé et condamné à mort, alors que le connard qui avait jeté la pauvre bête sur une autoroute n'avait jamais pu être identifié, malgré la récompense promise pour son 480

arrestation. Enfin, tout ça s'était produit dans la région de San Francisco. Peut-être que ceci expliquait cela. L'Amérique n'était pas censée baser sa politique sur les émotions mais c'était une démocratie, par conséquent ses élus devaient prêter attention aux sentiments du peuple...

et il n'était pas facile, surtout pour les individus rationnels, de prédire les émotions de l'opinion. Les images qu'ils venaient de voir à la télévision pouvaient-elles bouleverser les bases du commerce international ? Sans aucun doute, et ça c'était un enjeu immense.

Jackson se leva pour se diriger vers le bureau d'Arnie. " J'ai une question à te poser, lança-t-il d'emblée en entrant.

- Vas-y.

- Comment, selon toi, l'opinion va-t-elle réagir ?

- Je n'en sais trop rien, répondit le secrétaire général de la présidence.

- Comment pourrait-on être fixés ?

- En général, on attend de voir. Je ne suis pas très porté sur les extrapolations et les sondages. Je préfère jauger l'opinion par les moyens habituels : les éditoriaux de la presse, le courrier des lecteurs, les messages qu'on reçoit. Pourquoi, ça te tracasse ?

- Ouai, reconnut Robby.

- Mouais. Moi aussi. Les partisans du "Droit à la vie" vont sauter là-dessus comme un lion sur une gazelle estropiée, tout comme ceux qui n'aiment pas le gouvernement chinois. Et il y en a un paquet au Congrès. Si les Chinois pensent obtenir cette année la clause de la nation la plus favorisée, ils se plantent complètement. Pour eux, c'est une vraie catastrophe, question relations publiques, mais je ne pense pas qu'ils soient en mesure de comprendre ce qu'ils ont déclenché. Et je les vois mal s'excuser devant quiconque.

- Ouais, eh bien mon père vient tout juste de me sonner les cloches à

cause de ça, avoua le vice-président Jackson. Si le reste du clergé lui emboîte le pas, ça va être une véritable tempête. Les Chinois devront s'excuser haut et fort s'ils veulent limiter les dégâts. "

Van Damm acquiesça. " Ouais. Mais ils n'en feront rien. Ils ont bien trop d'orgueil, ces cons.

- L'orgueil prélude à la chute, observa Tomcat.

481

- Oui, mais ce n'est qu'après qu'on sent sa douleur, amiral ", rectifia van Damm.

Ryan entra, tendu, dans la salle de presse de la Maison-Blanche. Les caméras habituelles étaient là. CNN et Fox allaient sans doute retransmettre en direct, C-SPAN aussi, probablement. Les autres chaînes allaient probablement se contenter d'enregistrer la conférence puis en monter des extraits destinés aux bulletins repris par les stations locales ainsi qu'à leur grand journal national en début de soirée. Il s'approcha du pupitre et but une gorgée d'eau avant de fixer le visage de la petite trentaine de reporters assis devant lui.

" Bonjour, mesdames et messieurs ", commença-t-il en agrippant légèrement les bords du pupitre, comme il avait tendance à le faire quand il était en colère. Il ignorait que les journalistes connaissent ce tic et pouvaient le remarquer sans peine.

" Nous avons tous vu ces images épouvantables à la télévision ce matin, la mort du cardinal Renato DiMilo, le nonce apostolique en République populaire de Chine, et du révérend Yu Fa An, qui était citoyen chinois mais avait fait ses études à l'université Oral Roberts en Oklahoma. Avant tout chose, les ...tats-Unis d'Amérique tiennent à exprimer leurs condoléances aux familles des deux hommes. En second lieu, nous enjoignons la République populaire de diligenter sans délai une enquête approfondie sur cette horrible tragédie, afin de déterminer le ou les responsables éventuels, et s'il y en a, de le ou les poursuivre avec la plus grande fermeté.

" La mort d'un diplomate, abattu par un fonctionnaire officiel, est une violation flagrante des conventions et traités internationaux. C'est un acte profondément barbare qui doit être puni avec la dernière rigueur. Les relations pacifiques entre ...tats ne peuvent exister sans diplomatie et la diplomatie ne peut s'exercer que par le truchement d'hommes et de femmes dont la sécurité personnelle est sacrée. C'est ce qu'on a connu pendant des milliers d'années.

" Même en temps de guerre, la vie des diplomates a toujours été protégée dans chaque camp, précisément pour cette raison.

482

Nous exigeons du gouvernement de la République populaire de Chine qu'il s'explique sur ce tragique événement et prenne les mesures nécessaires pour qu'une telle tragédie ne puisse se reproduire à l'avenir. Ceci conclut ma déclaration. Des questions ? " Ryan leva les yeux, essayant de dissimuler son appréhension face à la tempête imminente.

" Monsieur le président, dit l'Associated Press, les deux ecclésiastiques qui ont péri étaient là pour empêcher un avortement. Cela affecte-t-il votre réaction à cet incident ? "

Ryan se permit de manifester sa surprise devant la stupidité de la question. " Mon opinion sur l'avortement est connue de tous mais je pense que tout le monde, même les partisans du libre choix, ne peut que s'élever contre ce qui vient de se passer. La femme en question n'avait pas choisi d'avoir un avortement mais le gouvernement chinois a tenté de lui imposer sa volonté en tuant un fœtus arrivé à terme, au moment de la naissance.

quiconque se livrerait à une telle pratique aux ...tats-Unis se verrait inculper de meurtre, et pourtant telle est la politique de la République populaire. Comme vous le savez, je suis personnellement opposé à

l'avortement pour des raisons morales mais ce que j'ai vu à la télévision ce matin est encore pire. C'est un acte d'une barbarie incompréhensible.

Ces deux hommes courageux ont tenté de l'empêcher et leurs efforts leur ont coûté la vie, mais Dieu merci, le bébé semble avoir survécu. Une autre question ? "

Et Ryan de désigner une emmerdeuse patentée.

" Monsieur le président, dit le Boston Globe, la réaction de notre gouvernement se base sur la politique de contrôle des naissances en République populaire de Chine. Est-ce notre rôle de critiquer la politique intérieure d'un ...tat souverain ? "

Bon Dieu, songea Ryan, ils remettent ça ?

" Voyez-vous, il était une fois un certain Adolf Hitler : il a tenté de

contrôler la population de son pays - en fait d'une bonne partie de l'Europe - en éliminant les handicapés mentaux, les individus jugés socialement indésirables ou ceux dont il n'aimait pas les convictions religieuses. Or, l'Allemagne était un ...tat souverain avec lequel nous avons même conservé des relations diplomatiques jusqu'en décembre 1941. Mais êtes-vous en train de dire que l'Amérique n'a pas le droit de s'opposer à

une doctrine que nous

483

jugeons barbare, au seul prétexte que c'est la politique officielle d'un ...

tat souverain ? C'est la thèse que Hermann Goering a tenté de défendre au procès de Nuremberg. Voulez-vous que les ...tats-Unis d'Amérique y adhèrent ?

"

La journaliste était plus accoutumée à poser des questions qu'à y répondre.

Puis elle vit les caméras tournées vers elle et comprit que ce n'était pas son jour. Sa réponse aurait donc pu être moins bancale : " Monsieur le président, est-il possible que votre opinion sur l'avortement ait affecté votre réaction à cet événement ?

- Non, madame. J'étais contre le meurtre déjà bien avant d'être opposé à

l'avortement, rétorqua Ryan, glacial.

- Mais vous venez de comparer la République populaire de Chine à

l'Allemagne hitlérienne, fit remarquer la journaliste du Globe. Vous ne pouvez quand même pas dire une telle chose.

- Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une méthode de contrôle démographique qui va à l'encontre des traditions de l'Amérique. Ou dois-je comprendre que vous approuvez la pratique de l'avortement tardif sur des femmes qui ont choisi de ne pas en subir ?

- Monsieur, je ne suis pas le président, répondit la journaliste du Globe qui se rassit, esquivant la question mais pas le rougissement

embarrassé.

- Monsieur le président, commença le San Francisco Examiner, que cela nous plaise ou non, la Chine s'est choisie les lois qui lui conviennent, et les deux hommes qui ont péri ce matin enfreignaient lesdites lois, n'est-ce pas ?

- Le pasteur Martin Luther King enfreignait les lois de l'Alabama et du Mississippi à l'époque où j'étais lycéen. L'Examiner serait-il opposé à son combat de l'époque ?

- Eh bien non, bien sûr, mais...

- Mais nous considérons la conscience humaine comme une force souveraine, n'est-ce pas ? répliqua Jack Ryan. Ce principe remonte à saint Augustin, qui a dit qu'une loi injuste n'était pas une loi. N'est-ce pas un principe que vous approuvez, vous autres des médias ? Ou alors uniquement lorsque vous êtes d'accord avec la personne qui s'y conforme ? Auquel cas ce serait de la malhonnêteté intellectuelle. Je suis personnellement opposé à

l'avortement. Vous le savez tous. Cette position m'a valu de sévères critiques, dont bon nombre émises par vous, bonnes 484

gens. Très bien. La Constitution nous donne le droit à tous d'avoir nos opinions. Mais elle ne m'autorise nullement à ne pas appliquer la loi contre ceux qui commettent des attentats contre les cliniques pratiquant l'IVG. Je peux partager leur point de vue mais je ne peux tolérer le recours à la violence pour faire valoir des opinions politiques. On appelle cela du terrorisme et c'est interdit par la loi, or j'ai prêté le serment de faire appliquer équitablement la loi en toutes circonstances, quelles que puissent être mes sentiments sur tel ou tel sujet.

" En conséquence, si vous, vous ne l'appliquez pas avec équité, mesdames et messieurs, ce n'est plus un principe mais de l'idéologie, et ce n'est pas le meilleur moyen de gouverner nos existences et notre pays.

" Ici présent, pour en revenir à la question plus générale, vous dites que la Chine a choisi ses lois. Est-ce vraiment le cas ? La République populaire n'est pas, hélas, un pays démocratique. C'est un endroit où les lois sont imposées par une élite restreinte. Deux hommes courageux ont péri hier en s'opposant à ces lois, et en tentant - avec succès - de sauver la vie d'un enfant à naître. Tout au long de l'histoire, des hommes ont donné leur vie pour des causes moins

nobles. Ces hommes sont par définition des héros, mais je ne pense pas que quiconque dans cette salle, ni d'ailleurs dans tout autre pays, pense qu'ils méritaient de mourir, héroïquement ou pas. La résistance passive n'est pas censée être punie de mort.

" Même au plus sombre des années soixante, quand les Noirs américains se battaient pour faire reconnaître leurs droits, la police des ...tats du Sud n'a jamais perpétré de massacre. Et les flics locaux ou les membres du Ku Klux Klan qui ont franchi cette ligne jaune ont été arrêtés par le FBI et condamnés par la justice.

" En bref, il existe une différence fondamentale entre la République populaire de Chine et l'Amérique et, des deux systèmes, je préfère nettement le nôtre. "

Ryan s'échappa de la salle de presse dix minutes plus tard, pour découvrir Amie accoudé en haut de la rampe.

" Parfait, Jack.

- Oh ? " Le président avait appris à redouter ce ton de voix.

485

" Ouais, tu viens de comparer la République populaire de Chine à l'Allemagne nazie et au Ku Klux Klan.

- Arnie, comment se fait-il que les médias témoignent une telle sollicitude à l'égard des pays communistes ?

- Pas du tout, et du reste...

- Mon cul, oui ! J'ai juste osé comparer la Chine à l'Allemagne nazie et ils ont bien failli en chier dans leur froc. Eh bien, tu sais quoi ? Mao a tué plus de gens que Hitler. C'est de notoriété publique - je me souviens encore du moment où la CIA a divulgué le rapport qui l'attestait - mais ils l'ignorent. Est-ce qu'un citoyen chinois tué par Mao est moins mort qu'un pauvre bougre de Polonais tué par Hitler ?

- Jack, ils ont leur sensibilité, objecta van Damm.

- Ah ouais ? Eh bien, juste pour une fois, j'aimerais qu'ils manifestent ne serait-ce que l'ombre d'un principe. " Et sur ces mots, Ryan tourna les talons pour regagner son bureau d'un pas décidé, visiblement en pétard.

" Du calme, Jack, du calme... ", lança Arnie, dans le vide. Le président avait encore à apprendre le premier principe de la vie politique : être capable de traiter un fils de pute comme son meilleur ami parce que le sort de la nation l'exige. Le monde serait plus facile à vivre s'il était aussi simple que Ryan le désirait, se dit le secrétaire de la présidence. Mais il ne l'était pas, et ne semblait pas en prendre le chemin.

quelques rues plus loin, au Département d'...tat, Scott Adler, après avoir accusé le coup, était en train de prendre des notes pour t,cher de réparer les dég,ts que son président venait de provoquer. Il allait falloir qu'il discute avec lui à tête reposée d'un certain nombre de choses, entre autres de ces fameux principes auxquels il tenait tant.

" Alors, qu'est-ce que vous en avez pensé, Gerry ?

- Hosiah, je pense que nous tenons là un vrai président.

- quelle est l'opinion de votre fils ?

- Gerry, leur amitié date de vingt ans, du temps o' ils étaient étudiants à l'Académie navale. J'ai rencontré Ryan. C'est un catholique, mais je pense qu'on peut passer outre.

- Absolument. " Patterson faillit en rire. " Après tout, une des victimes d'hier l'était aussi, auriez-vous oublié ?

- Et un Italien, qui plus est. Il devait boire pas mal de vin.

- Ma foi, Skip était connu pour boire un verre de temps en temps, confia Patterson à son collègue.

- Je l'ignorais, répondit le révérend Jackson, décontenancé.

- Hosiah, nous vivons dans un monde imparfait.

- Encore heureux qu'il n'ait pas été danseur. " C'était presque une blague, mais pas tout à fait.

Le révérend Patterson crut bon de rassurer son ami sur ce point : " Skip ?

Non, à ma connaissance, je ne l'ai jamais vu danser... ç propos, j'ai une idée.

- Laquelle, Gerry ?

- Si, dimanche qui vient, vous prêchiez dans mon église, et moi dans la

vôtre ? Je suis sûr que nous évoquerons tous les deux la vie et le martyre d'un Chinois.

- Et sur quel passage des ...critures comptez-vous fonder votre sermon ?

- Les Actes des Apôtres ", répondit aussitôt Patterson.

Le révérend Jackson réfléchit. Il n'était guère difficile de deviner le passage exact. Gerry était féru d'exégèse biblique. " J'admire votre choix, mon ami.

- Merci, pasteur Jackson. que pensez-vous de mon autre suggestion ? "

Le révérend Jackson n'hésita qu'un instant. " Révérend Patterson, je serais honoré de venir prêcher dans votre église et c'est avec plaisir que je vous convie à venir faire de même dans la mienne. "

quarante ans plus tôt, quand Gerry Patterson jouait au base-ball dans le club de seconde division patronné par l'...glise, Hosiah Jackson était un jeune prêtre noir baptiste et la simple idée de prêcher dans l'église de Patterson aurait provoqué un lynchage. Mais Dieu merci, ils étaient l'un comme l'autre des hommes de Dieu, et ils pleuraient la mort - le martyre même - d'un autre homme de Dieu, d'une autre couleur encore. Tous les hommes étaient égaux devant le Créateur et cela seul importait pour la foi qu'ils partageaient. Les deux hommes envisagèrent-487

rent rapidement les changements que chacun devrait apporter à son style, car même si tous deux étaient baptistes et prêchaient le même ...vangile à

leurs fidèles, leurs paroisses n'étaient pas exactement les mêmes et nécessitaient donc une adaptation. Mais celle-ci serait aisée.

" Merci, Hosiah. Vous savez, parfois, nous devons bien admettre que notre foi nous transcende. "

Pour sa part, le révérend Jackson s'avouait impressionné. Il n'avait jamais douté de la sincérité de son collègue blanc, ils avaient déjà, du reste, eu l'occasion de discuter de problèmes de liturgie et de théologie. Hosiah était même prêt à admettre, en privé, que Patterson avait des connaissances supérieures en ce dernier domaine, dues sans doute à des études plus longues, mais des deux, Hosiah Johnson était peut-être légèrement meilleur orateur, de sorte que leurs talents mutuels se complétaient.

" que diriez-vous de déjeuner ensemble pour peaufiner les détails ? proposa Jackson.

- Aujourd'hui ? Je suis libre.

- Parfait. O' ?

- Le country club ? Vous ne jouez pas au golf, si ? " s'enquit Patterson.

Avec un peu de chance, ils pourraient se faire un parcours, pour une fois qu'il avait son après-midi devant lui.

" Je n'ai jamais touché à un club de golf de ma vie, Gerry. "

Hosiah ne put s'empêcher de rire. " Robert, si. Il s'y est mis durant ses études à Annapolis et n'a pas arrêté depuis. Il dit qu'il met la branlée au président chaque fois qu'ils se rencontrent. " Il n'était jamais allé non plus au Willow Glen Country Club et se demanda s'il comptait des Noirs parmi ses membres. S'rement pas. Le Mississippi n'avait pas autant changé

que ça, même si Tiger Woods avait eu l'occasion d'y jouer un tournoi du circuit professionnel, ce qui était déjà une brèche dans les barrières raciales.

" Ma foi, il me battrait aussi, sans doute. La prochaine fois qu'il descend, peut-être qu'on aura l'occasion de jouer ensemble. " L'adhésion de Patterson lui avait été offerte par le club, encore un avantage d'être pasteur d'une paroisse aisée.

Et pour être franc, blanc ou pas, Gerry Patterson n'en manifestait pas moins une foi ardente, le révérend Jackson le savait. Il prêchait l'...

vangile avec tout son cour. Hosiah était assez vieux pour 488

se rappeler qu'il n'en avait pas toujours été ainsi mais, ça aussi, ça avait changé, une bonne fois pour toutes, Dieu soit loué...

Pour l'amiral Mancuso, les problèmes étaient à la fois similaires et un peu différents. Lève-tôt, il avait regardé CNN comme tout le monde. De même que le général de brigade Mike Lahr.

" Ok, Mike, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le CINCPAC

quand son responsable du renseignement arriva pour son briefing

matinal.

- Amiral, ça m'a l'air d'un monumental sac de nouds. Ces curetons sont allés fourrer leur nez où il fallait pas, résultat des courses, ils en ont payé le prix. Plus sérieusement, le NCA est sérieusement en rogne. " NCA était l'acronyme de National Command Authority, l'autorité nationale de commandement, à savoir le président Jack Ryan.

" qu'est-ce que vous pouvez me dire ?

- Eh bien, on peut déjà envisager que ça va chauffer entre l'Amérique et la Chine. La délégation commerciale que nous avons à Pékin va sans doute se prendre quelques retombées.

- S'ils s'en prennent un peu trop, ma foi... " Il n'acheva pas sa phrase.

" Donnez-moi le scénario-catastrophe, ordonna le CINCPAC.

- Dans la pire hypothèse, toute la Chine fait bloc, nous rappelons notre délégation mais aussi notre ambassadeur et le climat entre les deux pays connaît un net refroidissement.

- Et ensuite ?

- Ensuite... la question est plutôt d'ordre politique mais il ne serait pas inutile pour nous de l'envisager sérieusement, amiral ", conseilla Lahr à

son chef, qui de toute façon prenait quasiment tout au sérieux.

Mancuso considéra sa carte murale du Pacifique.

L'Entreprise avait repris la mer pour effectuer des manœuvres entre l'île Marcus et les Mariannes. Le John Stennis mouillait à Pearl Harbor. Le Harry Truman se dirigeait vers Pearl après avoir fait le détour par le cap Horn -

le gabarit des porte-avions modernes leur interdisait le passage par le canal de Panama. Le Lincoln terminait son réarmement à San Diego et s'apprêtait à reprendre

489

la mer. quant au Kitty Hawk et à V Independence, ses deux vieux bâtiments à

moteurs diesel, ils se trouvaient encore dans l'océan Indien. Et encore,

il pouvait s'estimer heureux. Les 1re et 7e flottes se retrouvaient avec six porte-avions opérationnels pour la première fois depuis des années. Donc, s'il avait besoin de projeter ses forces, il avait les moyens de donner à

réfléchir à la menace adverse. Il avait également à sa disposition de nombreux effectifs aériens. La 3e division d'infanterie de marine et la 25e division légère de l'armée de terre, basées ici même à Hawaï, ne devraient pas intervenir dans ce scénario. La marine et l'aviation pouvaient affronter les communistes chinois mais il ne disposait pas des moyens amphibies pour envahir la Chine et, d'ailleurs, il n'était pas assez fou pour s'imaginer qu'une telle décision soit recommandée, quelles que soient les circonstances.

" qu'avons-nous à Taiwan, en ce moment ? - Le Mobile Bay, le Milius, le Chandler et le Fletcher sont en représentation. Les frégates Curus et Reid participent à des manœuvres avec la marine chinoise. Les sous-marins La Jolla, Helena et Tennessee patrouillent dans le détroit de Formose ou le long des côtes chinoises pour couvrir les unités de leur flotte. "

Mancuso acquiesça. Il gardait en général plusieurs bâtiments lance-missiles à proximité de Taiwan. Le Milius était un destroyer de classe Birke et le Mobile Bay un croiseur, tous deux équipés du système Aegis pour rassurer les nationalistes chinois face à la menace éventuelle de tirs de missiles contre leur île. Mancuso ne pensait pas que les communistes commettraient la folie de lancer une attaque contre une ville où mouillaient plusieurs b

timents de la marine américaine, d'autant que les navires équipés Aegis avaient de bonnes chances d'intercepter tout ce qui volait dans leur direction. Mais on ne pouvait jamais dire et cet incident en Chine continuait à prendre de l'ampleur... Il décrocha le téléphone pour avoir le SURFPAC, l'officier responsable de la flotte des bâtiments de surface du Pacifique. " Ouais, répondit le vice-amiral Ed Goldsmith.

- Ed ? Bart. Dans quel état sont les bâtiments que nous avons actuellement dans le port de Taipei ?

- Vous appelez à cause de cette histoire sur CNN, c'est ça ?

- Affirmatif, confirma le CINCPAC.

490

- Tout à fait correct. Aucune défaillance matérielle à ma connaissance.

Pour l'instant, ils terminent leur tournée d'exhibition, visite des civils au port et tout le bastringue. Les hommes passent une bonne partie de leur temps sur la plage. "

Inutile de demander ce qu'ils y faisaient. Il avait été jeune marin, lui aussi, même si c'était ailleurs qu'à Taiwan.

" «a ne leur ferait peut-être pas de mal de les placer en pré-alerte.

- Noté ", admit le SURFPAC. Mancuso n'avait pas besoin d'en dire plus. Les b,timents allaient désormais afficher l'état d'alerte trois sur leurs systèmes de combat. Les radars SPY1 seraient mis en veille permanente sur un des navires Aegis. Un des avantages de ce système était que les b

,timents ainsi équipés pouvaient passer en soixante secondes de l'état de semi-veille à l'état pleinement opérationnel : il suffisait de tourner quelques clefs. Ils devraient juste faire preuve d'un minimum de prudence.

Le faisceau du radar SPY était assez puissant pour cramer tous les composants électroniques à plusieurs milles nautiques à la ronde, mais il suffisait de régler convenablement leur focalisation, une opération du reste informatisée. " OK, amiral, je transmets le message.

- Merci, Ed. Je vous donne un topo complet un peu plus tard dans la journée.

- ¿ vos ordres ", répondit le SURFPAC. Il allait aussitôt répercuter cet ordre à ses chefs d'escadre. " quoi d'autre ? demanda Mancuso.

- Toujours pas d'information directe en provenance de Washington, amiral, précisa le général Lahr.

- C'est un des avantages d'être commandant en chef, Mike, on vous laisse le droit de réfléchir par vous-même un minimum. "

" quel putain de g,chis ", observa le général d'armée Bonda-renko en contemplant son verre. Il ne parlait pas des nouvelles du jour mais de son commandement, même si le mess des officiers de Tchabarsovil était confortable. Les officiers généraux russes ont toujours aimé avoir leurs aises et le b,timent datait

1. SPY-ID : radar à réseau de phase pour la détection aérienne travaillant en bande E/F, fabriqué par Lookheed Martin/RCA (N.d.T.).

de l'époque des tsars. Il avait été édifié durant la guerre russo-japonaise, au début du XXe siècle, et agrandi à plusieurs reprises. On distinguait la transition entre les parties pré- et post-révolutionnaires du bâtiment. À l'évidence, les prisonniers de guerre allemands n'étaient pas venus aussi loin vers l'est - c'est eux qui avaient édifié la plupart des datchas de l'ancienne élite du parti. Mais la vodka était bonne et la compagnie pas si désagréable.

" «a pourrait aller mieux, camarade général, reconnu l'aide de camp de Bondarenko. Mais on peut déjà améliorer pas mal de détails et il y a très peu de choses à supprimer. "

C'était une façon aimable de dire que le district militaire d'Extrême-Orient s'avérait moins un commandement militaire qu'un exercice sur le papier. Des cinq divisions motorisées placées théoriquement sous ses ordres, une seule, la 265e, était à quatre-vingts pour cent de sa capacité.

Le reste se réduisait au mieux à quelques régiments, voire au seul encadrement. Il avait également le commandement théorique d'une division blindée - l'équivalent d'un régiment et demi -, plus treize divisions de réserve qui existaient encore moins sur le papier que dans les rêves de quelque chef d'état-major. La seule chose dont il disposait en abondance, c'était de vastes stocks d'équipement mais une bonne partie remontait aux années soixante, voire avant. Les meilleures troupes dans sa zone géographique de commandement n'étaient en fait pas placées sous sa tutelle.

Il s'agissait des gardes-frontière, des formations divisées en bataillons qui avaient appartenu au KGB et qui constituaient désormais quasiment une arme à part entière sous le commandement direct du président russe.

Il y avait aussi une vague ligne de défense qui datait des années trente et qui le montrait bien. Pour cette ligne, de nombreux chars (dont certains étaient même d'origine allemande) étaient enfouis dans des casemates. En fait, le dispositif évoquait surtout la ligne Maginot des Français, autre ouvrage de défense remontant à la même époque. On l'avait édifiée pour protéger l'Union soviétique d'une attaque japonaise, puis améliorée sans conviction au cours des ans pour la protéger de la République populaire de Chine - un ouvrage jamais oublié mais jamais vraiment remis en service non plus. Bondarenko l'avait inspecté en partie la veille. Depuis l'époque des tsars, les

génie de l'armée russe avaient toujours fait preuve de talent. La disposition de certains blockhaus tirait parti d'une manière astucieuse et même brillante de la topographie, mais leur problème essentiel était résumé

par cet aphorisme des Américains : Si on peut le voir, on peut le toucher, et si on peut le toucher, on peut le détruire. L'ouvrage de défense avait été conçu et construit à une époque où les tirs d'artillerie s'effectuaient au jugé et où les aviateurs s'estimaient heureux quand ils larguaient leur bombe sur le bon patelin. Aujourd'hui, on pouvait se servir d'un canon de 150 avec la précision d'un fusil à longue portée et on pouvait choisir par quel carreau d'une fenêtre expédier sa bombe dans un bâtiment précis.

" Andreï Petrovitch, votre optimisme me réchauffe le cœur. quelle est votre première recommandation ?

- Il ne sera pas difficile d'améliorer le camouflage des blockhaus qui longent la frontière. Ils ont été cruellement négligés depuis des années, dit à son chef le colonel Aliev. Cela réduira considérablement leur vulnérabilité.

- Suffisamment pour qu'ils résistent à une attaque sérieuse pendant...

soixante minutes, Andruchka ?

- Peut-être même quatre-vingt-dix, camarade général. C'est toujours mieux que cinq, non ? " Il s'interrompt pour boire une gorgée de vodka. Les deux hommes buvaient depuis une demi-heure. " Pour la 265e, nous devons commencer sans tarder un programme d'entraînement sérieux. Pour être franc, le chef de régiment divisionnaire ne m'a pas vraiment impressionné, mais je suppose qu'on doit lui laisser une chance.

- «a fait si longtemps qu'il est en poste ici, peut-être qu'il aime la cuisine chinoise.

- Général, je suis en poste ici depuis que je suis lieutenant, objecta Aliev. J'ai encore souvenir des commissaires politiques qui nous racontaient que les Chinois avaient rallongé la baïonnette de leurs AK-47

afin de traverser la couche de graisse supplémentaire qu'on s'était prise depuis qu'on avait renoncé au marxisme-léninisme authentique pour nous empiffrer.

- C'est vrai ?

- Tout à fait, Gennady Iosifovitch.

- Bien, alors que sait-on de l'Armée populaire de libération ?

493

- Ils sont nombreux, et ils s'entraînent dur depuis quatre ans environ, beaucoup plus que nous.

- Ils peuvent se le permettre ", observa Bondarenko avec aigreur. L'autre constatation qu'il avait faite depuis son arrivée était la maigreur du budget dévolu au matériel d'entraînement. Mais la situation n'était pas non plus désespérée. Il avait des munitions en quantité industrielle, stockées et empilées depuis trois générations. Ainsi avait-il pléthore d'obus pour les canons de 100 mm de ses chars T-54/55, aussi nombreux que dépassés depuis longtemps, sans oublier un océan de gazole planqué dans d'innombrables cuves souterraines. Le seul et unique élément dont il disposait en abondance au district militaire d'Extrême-Orient, c'était les infrastructures, édifiées par l'Union soviétique pendant des générations de paranoïa institutionnelle. Mais ce n'était pas la même chose qu'avoir une armée à commander.

" Et l'aviation ?

- Presque entièrement clouée au sol, répondit Aliev, d'un air morose. Faute de pièces détachées. On en a fait une telle consommation en Tchétchénie qu'il n'en reste plus assez pour assurer la maintenance, et le district militaire de Moscou conserve la priorité.

- Oh ? Nos dirigeants s'attendent à voir la Pologne nous envahir ?

- L'Allemagne se trouve également de ce côté, observa l'officier.

- «a fait trois ans que je me bats contre cette idée avec le haut commandement, grommela Bondarenko, en se remémorant son passage au poste de chef des opérations pour toute l'armée soviétique. Mais les gens préfèrent s'écouter eux-mêmes qu'écouter la voix de la raison chez les autres ". Il leva les yeux vers Aliev. " Et si les Chinois arrivent ? "

L'aide de camp haussa les épaules.

" Alors là, on a un problème. "

Bondarenko se rappela les cartes. On n'était pas si loin du nouveau filon aurifère... et les gars du génie, jamais flemmards, qui étaient en train de construire une foutue route pour y accéder...

" Demain, AndreÛ Petrovitch. Demain, nous entamons un régime d'entraînement pour l'ensemble du commandement ", annonça le commandant en chef des forces d'Extrême-Orient.

27 Transport

DIGGS était loin d'être ravi par ce qu'il contemplait, mais ce n'était pas franchement inattendu. Un bataillon de la 2e brigade du colonel Lisle était de sortie, pour manœuvrer sur la zone d'exercice - avec une grande maladresse, estima Diggs. Cela dit, il devrait réviser son jugement. On n'était pas en Californie, au Centre national d'entraînement de Fort Irwin, et la 2e brigade d'Irwin n'était pas le 11e régiment de cavalerie blindée dont les hommes s'entraînaient quasiment tous les jours et, de ce fait, connaissaient le métier des armes aussi bien qu'un chirurgien le maniement du bistouri. Non, la 1re division blindée était devenue une force de garnison depuis la disparition de l'Union soviétique, et tout ce temps perdu dans ce qui restait de la Yougoslavie, à vouloir jouer au " maintien de la paix ", n'avait pas franchement aiguisé ses talents guerriers.

C'était un terme que Diggs détestait. qu'ils aillent au diable, avec leurs forces de maintien de la paix, songea le général, ces hommes étaient supposés être des soldats, pas des flics en treillis.

La force adverse pour cet exercice était une brigade allemande et, à

première vue, une bonne unité, équipée de chars Léopard II. Enfin, les Allemands avaient peut-être la fibre militaire inscrite dans leurs gènes, mais ils n'étaient pas mieux entraînés que les Américains, or c'était l'entraînement qui faisait la différence entre un foutu blaireau de civil et un vrai soldat. L'entraînement, ça voulait dire qu'on savait o' regarder et quoi faire quand on voyait un truc apparaître. L'entraînement, ça voulait

dire savoir ce qu'allait faire le char à votre gauche sans avoir besoin de regarder. L'entraînement, ça voulait dire savoir réparer son blindé

ou son obusier quand un truc tombait en panne. L'entraînement, en définitive, ça voulait dire la fierté, parce que avec l'entraînement venait la confiance, la certitude d'être le plus sale fils de pute dans la Vallée de la Mort, et la conviction qu'on n'avait rien à redouter.

Le colonel Boyle pilotait l'UH-60 A dans lequel était monté Diggs. Ce dernier était installé sur le strapontin situé en retrait, juste entre les deux sièges des pilotes. Ils croisaient à cinq cents pieds - quinze cents mètres - au-dessus du sol.

" Oups... le peloton juste en dessous vient de tomber sur un os ", annonça Boyle en pointant le doigt. De fait, le clignotant jaune sur la tourelle du char de tête se mit à envoyer son signal :

Je suis mort.

" Voyons voir si le sergent du peloton réussit à s'en sortir ", dit le général Diggs.

Ils observèrent et, en effet, le sergent fit reculer les trois chars subsistants pendant que l'équipage du M1A2 évacuait le cercueil. En pratique, l'un comme l'autre auraient sans doute survécu à n'importe quel "

impact " administratif infligé par les Allemands. Personne encore n'avait réussi à fabriquer un projectile capable de transpercer le blindage Chobham, mais ça pourrait arriver un jour, raison pour laquelle on ne faisait rien pour encourager les équipages à se croire immortels à bord d'un tank

invulnérable.

" OK, le sergent connaît son boulot ", observa Diggs, tandis que l'hélico filait vers un autre site. Le général vit le colonel Masterman noircir les pages de son calepin. " qu'est-ce que vous en pensez, Duke ?

- Je pense qu'ils ont une efficacité d'environ soixante-quinze pour cent, mon général. Peut-être un peu plus. Il faudra les mettre sur le SIMNET pour les secouer un peu. " Le SIMNET - Simulator Network - était un des meilleurs investissements de l'armée de terre. C'était une simulation en réseau constituée par un hangar entier de simulateurs de M1 et de Bradley connectés sur un superordinateur et reliés par satellite à deux autres hangars analogues, ce qui permettait de livrer des batailles extrêmement complexes et réalistes par des moyens électroniques. L'ensemble avait coûté fort cher et même s'il ne pouvait reproduire la véritable expérience du terrain, c'était néanmoins un

complément sans égal.

" Mon général, le temps qu'ils ont perdu en Yougoslavie n'a pas vraiment aidé les petits gars de Lisle, observa Boyle.

- Je sais bien, reconnut Diggs. Je ne vais briser la carrière de personne, pour l'instant ", promit-il.

Boyle se retourna sur son siège de pilote pour sourire : " Bien, mon général. Ce sera répété.

- qu'est-ce que vous pensez des Allemands ?

- Je connais leur patron, le général d'armée Siegfried Model. Très fort. Et un client sérieux autour d'une table de poker. Vous êtes prévenu, mon général.

- C'est vrai, ça ? " Jusqu'à tout récemment, Diggs était encore à la tête du Centre national d'entraînement, et il avait eu l'occasion à plusieurs reprises d'aller tenter sa chance à Las Vegas, à guère plus de deux heures de son poste, en remontant 11-15.

"Je sais ce que vous pensez, mon général. Réfléchissez-y à deux fois ", avertit le colonel.

Le général préféra esquiver : " Vos hélicos m'ont l'air de faire du bon boulot.

- Affirmatif. La Yougoslavie nous a permis de nous entretenir correctement, et tant que j'ai du coco, je peux entraîner mes gars.

- Et le tir à balles réelles ? s'enquit le général commandant la Ire DB.

- «a, on n'y a plus eu droit depuis un bail, mon général, mais encore une fois, les simulateurs sont presque aussi bons, répondit Boyle dans l'interphone. Mais je parie que vous avez envie que vos crapauds à

chenilles y go^otent un peu. " Et là, Boyle avait tout bon. Rien ne remplaçait un exercice à tir réel dans un Abrams ou un Bradley.

La planque autour du banc du parc s'avéra interminable et ennuyeuse. Pour commencer, bien s^r, ils avaient récupéré le

réceptacle et l'avaient ouvert pour y découvrir deux feuilles de papier, imprimées en caractères cyrilliques parfaitement lisibles mais codés. Il

avait donc fallu les photographier pour les envoyer au service du chiffre.

Cela n'avait pas été évident. En fait, la tâche s'était révélée impossible, et les agents du Service fédéral de sécurité avaient été amenés à conclure que le Chinois (si c'était bien lui) avait recours à l'ancienne pratique du KGB d'utiliser des blocs jetables à usage unique. Cette méthode de cryptographie était indéchiffrable en théorie parce qu'il n'y avait aucun motif, aucune formule, aucun algorithme à casser¹.

Le reste du temps fut consacré à attendre de voir qui viendrait récupérer le message.

Cela prit en définitive plusieurs jours. Le SFS mit trois véhicules sur le coup. Deux étaient des fourgons abritant des appareils à téléobjectif braqués sur la cible. Dans l'intervalle, l'appartement de Suvorov/Koniev était surveillé avec la même attention que le défilant des cours à la Bourse de Moscou. Le sujet lui-même était soumis à une filature constante par des agents expérimentés (jusqu'à dix), en majorité des agents du contre-espionnage formés au KGB, de préférence aux hommes de la Brigade criminelle de Provalov, mais avec une dose homéopathique de ces derniers puisque (en théorie) ils avaient toujours la responsabilité de l'enquête.

Ce devait rester une banale affaire criminelle jusqu'à ce qu'un ressortissant étranger (leur secret espoir) ait récupéré le colis sous le blanc.

Comme c'était un banc dans un parc, des promeneurs s'y asseyaient régulièrement. Des adultes avec leur journal, des enfants avec leur bande dessinée, des ados la main dans la main, de paisibles commères et même deux vieux qui se retrouvaient tous les après-midi pour jouer aux échecs sur un petit échiquier magnétique. Après chacune de ces visites, on vérifiait la cachette pour s'assurer qu'elle n'avait pas été déplacée ou dérangée, toujours en vain. Le quatrième jour, on en vint à imaginer tout haut l'hypothèse d'un coup monté. Ce serait la méthode adoptée par Suvorov/

Koniev pour vérifier s'il était ou non filé. Si

1. Sur ces techniques, cf. Neal Stephenson, *Cryptonomicon*, I, II et III, Payot/Rivages, 2000-2001 (N.d.T.).

les agents en surveillance. Mais ça, ils le savaient déjà.

L'ouverture survint en toute fin d'après-midi du cinquième jour, et c'était bien l'homme qu'ils espéraient. Son nom était Kong Deshi : un petit fonctionnaire inscrit sur la liste officielle des diplomates accrédités, quarante-six ans, taille moyenne, et s'il fallait en croire la fiche d'information du ministère des Affaires étrangères, capacités intellectuelles tout aussi moyennes -une façon polie de dire qu'on le prenait pour un parfait abruti. Mais d'autres l'avaient déjà noté, c'était la couverture idéale pour un espion, de celles qui faisaient perdre un temps considérable aux services de contre-espionnage qui s'échinaient à

traquer sur toute la planète des diplomates idiots qui s'avéraient n'être rien de plus que des diplomates idiots car l'espèce était florissante. Le sujet marchait tranquillement en compagnie d'un autre ressortissant chinois aux allures d'homme d'affaires. Ils s'assirent et continuèrent à deviser en faisant de grands gestes jusqu'au moment où le second se retourna pour regarder quelque chose que Kong lui indiquait. Alors, la main droite de Kong glissa furtivement, presque invisible, sous le banc pour récupérer le réceptacle et sans doute le remplacer par un autre avant de reposer la main sur ses genoux. Cinq minutes plus tard, après une cigarette, les deux hommes étaient repartis pour regagner la bouche de métro la plus proche.

" Patience ", avait dit par radio le chef des agents du SFS, ils avaient donc attendu plus d'une heure, jusqu'à ce qu'ils soient certains qu'il n'y avait pas de voiture garée dans les parages pour surveiller la boîte aux lettres. Ce n'est qu'alors qu'un agent du SFS alla s'asseoir sur le banc avec son journal du soir, et discrètement récupéra le colis. Sa façon de jeter son mégot indiqua au reste de l'équipe qu'une substitution avait eu lieu.

Au labo, on découvrit immédiatement que le colis avait un cadenas, ce qui éveilla aussitôt l'attention. On le passa aux rayons X et l'image révéla qu'il contenait une pile, quelques fils et un rectangle semi-opaque, l'ensemble représentant un dispositif pyrotechnique. Quel qu'il soit, le contenu était par conséquent précieux. Un serrurier habile mit vingt minutes à forcer

le cadenas et le réceptacle fut ouvert, révélant plusieurs feuilles de papier couvertes de caractères cyrilliques qui furent aussitôt extraites et photographiées. Les lettres formaient une suite parfaitement

aléatoire : la séquence d'une clef à usage unique. Ils n'auraient pu espérer trouver mieux. Les feuillets furent soigneusement repliés et remis à l'identique dans le réceptacle puis le mince boîtier métallique qui ressemblait à un étui à cigarettes bon marché fut remplacé sous le banc.

" Et maintenant ? demanda Provalov à l'agent du Service fédéral de sécurité

chargé de l'affaire.

- Maintenant, la prochaine fois que notre sujet envoie un message, nous serons en mesure de le lire.

- Et alors, nous saurons, enchaîna Provalov.

- Peut-être. En tout cas, nous en saurons un peu plus que maintenant. Nous aurons la preuve que ce Suvorov est un espion. Cela, je peux déjà vous le garantir ", décréta l'agent du contre-espionnage, Provalov dut admettre en revanche que pour élucider son affaire de meurtre, ils n'étaient guère plus avancés que quinze jours auparavant, mais au moins les choses bougeaient-elles, même si la piste les enfonçait toujours plus dans le brouillard.

" Alors, Mike ? demanda Dan Murray, à huit fuseaux horaires de distance.

- Rien encore à nous mettre sous la dent, monsieur le directeur, mais il semblerait que nous ayons traqué un espion. Le nom du sujet est Klementi Ivanovitch Suvorov, vivant actuellement sous l'identité d'Ivan lourevitch Koniev. " Reilly déchiffra l'adresse. " La piste mène à lui, ou du moins il semble, et nous l'avons repéré alors qu'il établissait un contact probable avec un diplomate chinois.

- Bon Dieu, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? se demanda tout haut le directeur du FBI, à l'autre bout de la ligne cryptée.

- Là, vous me posez une colle, monsieur le directeur, mais il ne fait pas de doute que c'est devenu une affaire intéressante.

- Vous devez être très lié à ce Provalov.

500

- C'est un bon flic, et oui, effectivement, monsieur, nous nous

entendons bien. "

Cliff Rutledge ne pouvait pas en dire autant de ses relations avec Shen Tang.

"Votre couverture médiatique de cet incident était déjà déplorable mais les remarques de votre président sur notre politique intérieure constituent une violation de la souveraineté chinoise ! s'exclama le ministre chinois des Affaires étrangères, criant presque, pour la septième fois au moins depuis le déjeuner.

- Monsieur le ministre, répliqua Rutledge, rien de tout cela ne serait arrivé si votre policier n'avait pas abattu un diplomate accrédité, ce qui, convenons-en, n'est pas un acte des plus civilisés.

- Nos affaires intérieures ne regardent que nous, rétorqua aussitôt Shen.

- Certes, monsieur le ministre, mais l'Amérique a ses propres convictions et si vous nous demandez de respecter les vôtres, alors nous sommes en droit de vous demander de manifester un minimum de respect pour les nôtres.

- Nous commençons à nous lasser des ingérences de l'Amérique dans les affaires intérieures de la Chine. D'abord, vous reconnaissez notre province rebelle de Taiwan. Ensuite, vous encouragez des étrangers à venir se mêler de notre politique intérieure. Puis vous envoyez un espion, sous couvert de foi religieuse, enfreindre nos lois en compagnie d'un diplomate d'un pays tiers, là-dessus vous filmez un policier chinois dans l'exercice de ses fonctions, et pour terminer, c'est votre président qui nous condamne pour vos ingérences dans nos affaires intérieures. La République populaire ne tolérera pas plus longtemps cette conduite inqualifiable ! "

Et maintenant, tu vas nous demander l'application de la clause de la nation la plus favorisée, c'est ça ? songea dans son coin Mark Gant. Bigre, ça valait largement une réunion avec des banquiers d'affaires - les pires requins - à Wall Street.

" Monsieur le ministre, vous jugez notre comportement 501

inqualifiable, répondit Rutledge, mais nous, nous n'avons pas de sang sur les mains. Cela dit, je crois me souvenir que nous sommes tous ici pour discuter de problèmes commerciaux. Pouvons-nous revenir à l'ordre du jour ?

- Monsieur Rutledge, l'Amérique n'a pas le droit, d'un côté, de donner des leçons à la République populaire en matière de politique intérieure, et de l'autre de nous dénier nos droits.

- Monsieur le ministre, l'Amérique ne s'est en aucun cas immiscée dans les affaires intérieures chinoises. Si vous tuez un diplomate, vous devez vous attendre à une réaction. quant à la question de la République de Chine...

- Il n'y a pas de République de Chine ! " Le ministre des Affaires étrangères hurlait presque. " C'est une province renégate, et c'est vous qui avez violé notre souveraineté en reconnaissant leur prétendue indépendance !

- Monsieur le ministre, la République de Chine est une nation indépendante, avec un gouvernement librement élu, et nous ne sommes pas le seul pays à

reconnaître ce fait. C'est la politique des ...tats-Unis d'Amérique d'encourager les peuples à l'autodétermination. Le jour où les citoyens de la République de Chine décideront de retourner dans le giron du continent, ce sera leur choix. Mais puisqu'ils ont choisi librement d'être ce qu'ils sont, l'Amérique choisit de les reconnaître. De même que nous escomptons voir les autres ...tats reconnaître que l'Amérique possède un gouvernement légitime parce qu'il représente la volonté de son peuple, de même est-il du devoir de l'Amérique de reconnaître la volonté des autres. " Rutledge se rassit, manifestement lassé par le cours qu'avaient pris les débats de l'après-midi. Le matin passe encore, il s'y était attendu. Les Chinois devaient bien se défouler un peu, mais là, ça devenait un tantinet pénible.

" Et si une autre de nos provinces fait sécession, allez-vous la reconnaître ?

- Le ministre m'informerait-il d'autres troubles politiques en République populaire ? lança aussitôt Rutledge, un peu trop vite et avec un peu trop de désinvolture, se dit-il presque aussitôt. Toujours est-il que je n'ai pas reçu d'instructions pour cette éventualité. " C'était censé être une réponse (semi-) humoristique à une question idiote, mais le ministre Shen avait manifestement oublié

aujourd'hui son sens de l'humour. Il tendit le doigt et le brandit sous le nez de Rutledge, menaçant, à travers lui, les ...tats-Unis.

" Vous nous trompez. Vous vous ingérez dans nos affaires. Vous nous

insultez. Vous nous reprochez l'inefficacité de notre économie. Vous nous refusez un accès équitable à vos marchés. Et vous êtes là, à pontifier comme des parangons de vertu. Nous ne le tolérerons pas plus longtemps !

- Monsieur le ministre, nous vous avons ouvert toute grande notre porte pour commercer avec notre pays, et la vôtre, vous nous l'avez claquée au nez. C'est à vous de l'ouvrir ou de la fermer, concéda-t-il, mais nous pouvons également fermer la nôtre si vous nous y contraignez. Nous n'avons aucun désir de le faire. Nous désirons établir des relations commerciales équitables et libres entre le grand peuple chinois et le peuple américain, mais les obstacles à ces échanges ne doivent pas être cherchés en Amérique.

- Vous nous insultez et ensuite, vous espérez nous voir vous inviter chez nous ?

- Monsieur le ministre, l'Amérique n'insulte personne. Une tragédie s'est produite hier en République populaire. Vous auriez sans doute préféré

l'éviter mais toujours est-il qu'elle est survenue. Le président des ... tats-Unis vous a demandé d'enquêter sur cet incident. Cela n'a rien d'excessif.

De quoi nous accusez-vous ? Un journaliste a rapporté les faits. La Chine réfuterait-elle les faits diffusés à la télévision ? Prétendriez-vous qu'un média américain a fabriqué l'événement ? Je ne pense pas. Nous dites-vous que ces deux hommes ne sont pas morts ? Hélas, non. Nous dites-vous que votre policier a eu raison de tuer un diplomate accrédité et un pasteur tenant dans ses bras un nouveau-né ? demanda Rutledge, de son ton le plus posé. Monsieur le ministre, tout ce que vous avez répété depuis trois heures est que l'Amérique a eu tort de protester contre ce qui a toutes les apparences d'un meurtre de sang-froid. Or nous nous sommes contentés de réclamer à votre gouvernement d'ouvrir une enquête sur l'incident. Monsieur le ministre, l'Amérique n'a rien dit ou fait d'excessif, et nous sommes las de ces accusa-

rions. Ma délégation et moi sommes venus pour discuter d'échanges commerciaux. Nous aimerions voir la République populaire ouvrir un peu plus ses marchés pour que les échanges commerciaux soient de véritables échanges, pour qu'il y ait une libre circulation des biens par-

dela les frontières internationales. Vous réclamez la clause de la nation la plus favorisée avec les ...tats-Unis. Elle ne s'appliquera que si votre marché est aussi ouvert à l'Amérique que le marché américain l'est aux produits chinois, mais elle s'appliquera dès que vous aurez effectué les changements que nous réclamons.

- La République populaire en a assez d'accéder aux exigences insultantes de l'Amérique. Assez de tolérer vos affronts à notre souveraineté. Assez de vos ingérences dans nos affaires intérieures. Il est temps pour l'Amérique de prendre en compte nos justes requêtes. La Chine désire établir des relations commerciales équitables avec les ...tats-Unis. Nous ne demandons pas plus que ce que vous accordez aux autres : la clause de la nation la plus favorisée.

- Monsieur le ministre, vous ne l'aurez que le jour où vous ouvrirez votre marché à nos biens. Le libre échange n'est possible que s'il est équitable.

Nous protestons en outre contre la violation par la RPC des accords et traités sur le droit des marques et la propriété intellectuelle. Nous protestons contre le pillage des brevets par vos industries étatisées qui n'hésitent pas à fabriquer des produits américains, sans autorisation ni dédommagement d'aucune sorte...

- Alors à présent, vous nous traitez de voleurs ?

- Monsieur le ministre, je vous ferai remarquer que ce n'est pas moi qui ai employé ce terme. Il est toutefois indéniable que des produits sont fabriqués en Chine par des usines appartenant à des entreprises d'...tat, sans qu'elles aient obtenu l'autorisation de fabriquer des copies, alors que ces produits exploitent des inventions américaines dont leurs auteurs n'ont pas été rétribués. Je peux vous fournir de nombreux exemples, si vous le désirez. " La réaction de Shen fut un geste agacé, que Rutledge crut pouvoir traduire par non merci, ou quelque chose comme ça.

" Je ne vois pas l'intérêt de constater les preuves des déforma-5q4 rions et des mensonges montés de toutes pièces par l'Amérique. "

De son côté, Gant, bien calé sur sa chaise, assistait à l'empoignade comme un spectateur de championnat de boxe, en se demandant si l'un des adversaires allait réussir à mettre l'autre KO. Sans doute pas.

Ils étaient trop solides et savaient trop bien esquiver les coups.

S'ensuivaient beaucoup de gesticulations mais sans résultat concret. Bref encore un truc bien ennuyeux, spectaculaire en apparence, mais sans intérêt pratique. Il prit quelques vagues notes, plus pour se souvenir du déroulement de la séance. Cela pourrait toujours faire un chapitre distrayant dans son autobiographie. quel titre lui donner : Le négociant et le diplomate ?

Trois quarts d'heure plus tard, la séance s'acheva sur les poignées de main habituelles, aussi cordiales que la réunion avait été tendue, ce qui ne laissa pas de surprendre Mike Gant.

" Il n'y a rien de personnel là-dedans, expliqua Rutledge. Je suis d'ailleurs surpris qu'ils y attachent une telle importance. Ce n'est pas comme si on les accusait nommément de quoi que ce soit. Merde, même le président s'est contenté de réclamer l'ouverture d'une enquête. Pourquoi sont-ils aussi susceptibles ?

- Peut-être redoutent-ils de ne pas obtenir ce qu'ils veulent des négociations, spécula Gant.

- Certes, mais pourquoi à ce point ? insista Rutledge.

- Peut-être que leur balance du commerce extérieur est encore plus déficitaire que ne le suggère mon modèle informatique, nota Gant avec un haussement d'épaules.

- Mais même si c'est le cas, ils ne s'engagent pas vraiment sur la voie qui permettrait de l'améliorer. " Rutledge claqua le poing contre la paume dans un geste de frustration. " Ils n'ont pas un comportement logique. Bon, d'accord, je veux bien que cette histoire de fusillade les ait mis en rogne, et bon, c'est vrai, peut-être que le président Ryan a poussé le bouchon un peu loin avec certaines de ses remarques... et Dieu sait qu'il peut se montrer rétrograde sur la question de l'avortement. Mais rien de tout cela ne justifie une réaction aussi passionnelle...

- La peur ? se demanda Gant.

- La peur de quoi ?

505

- Si leurs réserves monétaires sont inférieures encore aux estimations, alors ils pourraient se trouver en très mauvaise posture, Cliff. Plus mauvaise que nous ne l'imaginons.

- ¿ supposer que ce soit le cas, Mark... en quoi cela serait-il si grave ?

- Deux raisons, expliqua Gant, en s'avançant un peu sur le siège de la limousine. D'abord, ça veut dire qu'ils n'ont pas les liquidités pour acheter des produits ou pour finir de payer ceux qu'ils se sont déjà

procurés. C'est gênant, et vous l'avez dit vous-même, c'est un peuple orgueilleux. Je ne les vois pas reconnaître leurs torts, ou montrer leur faiblesse.

- C'est indéniable, admit Rutledge.

- L'orgueil peut conduire les peuples à pas mal d'ennuis, Cliff ", poursuivit Gant, réfléchissant tout haut. Il avait le souvenir à Wall Street d'un fonds de pension qui avait perdu cent millions de dollars en une seule séance parce que son directeur général s'entêtait dans une attitude qu'il estimait correcte quelques jours auparavant mais qui s'était révélée manifestement erronée dans l'intervalle. Pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas voulu passer pour une mauviette. Alors, plutôt que de passer pour une mauviette, il avait crié sur les toits que tous les autres étaient des imbéciles. Mais quel était l'équivalent en matière de relations internationales ? Un chef d'...tat faisait quand même preuve d'un peu plus de cervelle, non ?

" «a se passe plutôt mal, mon ami, confia Zhang à Fang.

- C'est la faute de cet imbécile de policier. Oui, il était prévisible que les Américains réagiraient violemment, mais pour commencer, ça n'aurait jamais dû se produire si cet agent de police n'avait pas commis un excès de zèle.

- Le président Ryan... pourquoi nous déteste-t-il à ce point ?

- Zhan, par deux fois, tu as comploté contre les Russes, et par deux fois, tu as ourdi tes petites machinations contre les Américains. Il n'est pas impossible qu'ils soient au courant, qu'ils aient deviné ton manège. L'idée ne t'est pas venue que ce pourrait être la raison de leur reconnaissance du régime de Taiwan ? "

5q6

Zhang Han San hochait la tête. " C'est impossible. Jamais rien n'en a été consigné par écrit. Et de toute façon, notre sécurité est sans faille.

- quand on raconte tout haut des choses à des gens qui ont des oreilles

pour entendre, Zhang, ils ont tendance à d'en souvenir. Il ne reste plus beaucoup de secrets. Nous ne pouvons pas plus dissimuler les affaires d'...

tat que l'on peut dissimuler le lever du soleil ", poursuivit Fang en se promettant de veiller à ce que cette phrase apparaisse dans le compte rendu de l'entretien que lui rédigerait Ming. " Tout finit par se savoir...

- Alors, qu'est-ce que tu nous conseillerais ?

- Les Américains ont réclamé une enquête. Eh bien, on va leur en donner une. Les faits que nous découvrirons seront ceux qui nous arrangent. Si pour cela un policier doit mourir, il y en a bien d'autres pour le remplacer. Nos relations commerciales avec les Américains sont plus importantes que ces futilités, Zhang.

- Nous ne pouvons pas nous permettre de nous abaisser devant ces barbares.

- Dans ce cas précis nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas le faire.

Nous ne pouvons mettre en danger notre pays pour une histoire d'orgueil mal placé. "

Fang soupira. Son ami Zhang avait toujours été un homme orgueilleux.

Capable d'ampleur de vue, certainement, mais trop imbu de sa personne et du poste qu'il convoitait. Pourtant, celui qu'il avait choisi était délicat.

Il n'avait jamais désiré avoir lui-même la première place, mais plutôt être l'éminence grise de l'homme placé au sommet, tels ces eunuques qui avaient influé sur les empereurs durant plus de mille ans. Fang sourit presque, estimant qu'aucun pouvoir, si important f't-il, ne valait de devenir un eunuque, même à la cour royale, et que Zhang ne désirait pas non plus sans doute aller jusqu'à cette extrémité. Mais être l'homme de pouvoir tapi dans l'ombre était sans doute plus difficile pour lui qu'être celui assis sur le trône... et pourtant, se souvint Fang, Zhang avait été l'instigateur principal de l'accession de Xu au poste de secrétaire général. Xu était intellectuellement insignifiant, un homme aimable d'allure 507

princièrre, fort capable de s'exprimer en public, mais sans ampleur de vue.

Et cela expliquait bien des choses. Zhang avait aidé Xu à prendre la tête du Politburo précisément parce que c'était une coquille vide, et que Zhang comptait bien combler ce vide intellectuel avec ses propres idées. ...

videmment. Il aurait dû s'en apercevoir plus tôt. Ailleurs, on croyait que Xu avait été choisi pour ses positions médianes sur tous les sujets - un conciliateur, un homme de consensus, comme on disait à l'étranger. En fait, c'était un homme sans réelles convictions, à même d'adopter celles de n'importe qui à condition que celui-ci (Zhang en l'occurrence) se présente le premier et décide des orientations du Politburo.

Xu n'était pas non plus entièrement un pantin, bien sûr. C'était le problème avec les individus, ils se raccrochaient à l'illusion qu'ils pensaient par eux-mêmes et les plus idiots avaient effectivement des idées, rarement logiques et presque jamais utiles. Xu avait embarrassé Zhang plus d'une fois, et comme il était président du Politburo, Xu avait de fait un vrai pouvoir personnel, même s'il n'avait pas la jugeote pour en faire bon usage. Toutefois, les trois quarts du temps, il se contentait d'être le porte-voix de Zhang. Et ce dernier avait à peu près les mains libres pour exercer sa propre influence et mettre en œuvre ses propres vues en matière de politique nationale. Il le faisait totalement à l'insu du monde extérieur et quasiment à l'insu du Politburo, car presque toutes ses rencontres avec Xu étaient privées et la plupart du temps Zhang ne s'en ouvrait à personne, pas même à Fang.

Ce dernier estimait, et c'était loin d'être la première fois, que son vieil ami était un caméléon. Mais s'il faisait preuve d'humilité en ne briguant pas un poste à la hauteur de son influence, il contrebalançait cette qualité par son orgueil, et pis, il ne semblait pas conscient des faiblesses qu'il révélait. Il croyait, soit que ce n'était pas un défaut, soit qu'il était le seul à le connaître. Tous les hommes avaient leurs faiblesses, et les plus grandes étaient invariablement celles qu'ils ignoraient. Fang regarda sa montre et prit congé. Avec de la chance, il serait chez lui à une heure décente, après avoir retranscrit ses notes avec Ming. Rentrer à l'heure, c'était pour le moins inédit.

28 Vers la confrontation

S fils de putes, observa le vice-président Jackson en touillant son café.

- Bienvenue dans le monde merveilleux de la raison d'...tat, Robby ",
dit à

son ami Ryan. Il était sept heures quarante-cinq au Bureau Oval. Cathy et les enfants étaient partis en avance et la journée avait démarré sur les chapeaux de roue. " On avait bien des soupçons mais voilà la preuve, si tu veux l'appeler ainsi. La guerre avec le Japon et notre petit problème avec l'Iran avaient leur origine à Pékin - enfin, pas exactement, mais ce Zhang, qui aurait agi à la place de Xu, a été leur complice.

- Eh bien, c'est peut-être un sale fils de pute, mais je ne le félicite pas pour sa jugeote ", estima Robby après quelques instants de réflexion. Puis il se ravisa : " Enfin, je suis peut-être injuste. De son point de vue, ces plans étaient fort astucieux -utiliser ainsi des hommes de paille. Il ne risquait rien lui-même, il lui suffisait ensuite d'agir pour tirer profit des risques qu'avaient pris les autres. C'était sans aucun doute efficace en apparence, j'imagine.

- question : quel sera son prochain mouvement ?

- Entre ce qui vient de se produire et les comptes rendus que Rutledge nous envoie de Pékin, je dirais qu'on a intérêt à prendre ces gars un peu plus au sérieux ", observa Robby. Puis il parut reprendre du poil de la bête. "

Jack, il faut qu'on mette plus de gens sur cette affaire.

509

- Mary Pat va se mettre en rogne si jamais on a le malheur de lui suggérer ça..., avertit Ryan.

- Merde, tant pis pour elle. Jack, c'est le sempiternel problème avec la collecte de renseignements. Si tu mets trop de gens sur le coup, tu risques des fuites, étant dès lors toute valeur à tes informations - mais d'un autre côté, si tu ne les exploites pas du tout, tu aurais aussi bien pu t'épargner la peine de les collecter. O traces-tu la frontière ? " C'était une question rhétorique. " Si tu dois pécher par excès de prudence, ce doit être vis-à-vis du pays, pas de la source.

- C'est une vraie personne de chair et de sang qui se trouve à l'origine de ce bout de papier, Rob, souligna Jack.

- J'en suis bien conscient. Mais d'un autre côté, il y a deux cent cinquante millions de personnes à l'extérieur de ce bureau, Jack, et le serment que nous avons prêté l'un et l'autre était pour eux, pas pour quelques salopards au pouvoir à Pékin. Ce que ce nous révèle ce document, c'est que le gars qui fait la politique en Chine est prêt à

déclencher une guerre, et que deux fois déjà, on a dû envoyer nos petits gars se battre dans des ronflits qu'il a contribué à déclencher. Bon Dieu, mec, la guerre est censée être une idée révolue, mais ce Zhang semble ne pas s'en être encore aperçu. qu'est-ce qu'il peut bien encore nous mijoter ?

- C'est pour ça qu'on a monté le réseau Sorge, Rob. L'idée est de le découvrir à temps pour avoir une chance de l'empêcher. "

Jackson acquiesça. " Peut-être. Dans le temps, on a eu une source baptisée Magie qui nous révélait tout sur les intentions ennemies, mais quand cet ennemi a lancé sa première attaque, nous étions assoupis - parce que Magie était si important, qu'on n'en a jamais parlé au CINCPAC, si bien qu'il n'a fait aucun pré-paratif pour éviter Pearl Harbor¹. Le renseignement est fondamental, mais il a toujours ses limites opérationnelles. Tout ce que ce document nous dit en réalité, c'est que nous avons en face de nous un ennemi potentiel à peu près dépourvu d'inhibi-1. Sur ce " paradoxe du renseignement ", cf. Neal Stephenson, *Cryptonomicon*, I, II, III, op. cit. (N.d.T.).

510

tions. Nous connaissons sa tournure d'esprit, mais pas ses intentions ou les actions qu'il a déjà mises en œuvre. qui plus est, Sorge nous fournit des mémoires d'entretiens privés entre un gars qui fait la politique et un autre qui tente d'influer sur celle-ci. quantité d'éléments sont laissés de côté. Tout ça me fait bougrement l'effet d'un journal destiné à se couvrir, tu ne trouves pas ? "

Ryan jugea la critique tout à fait pertinente. Comme les gens de Langley, il s'était peut-être par trop laissé aller à l'euphorie au sujet d'une source qu'ils n'avaient jamais approchée auparavant. Songbird était bonne mais pas sans limitations. Et des limitations importantes.

" Ouais, Rob, t'as sans doute raison. Ce Fang tient probablement un journal pour avoir un truc à sortir du tiroir si jamais un de ses collègues au Politburo cherche à l'enculer.

- Bref, ce qu'on lit là n'est pas parole d'évangile, observa Tomcat.

- Sûrement pas, concéda Ryan. Mais c'est néanmoins une bonne source. Tous ceux qui ont examiné ces documents n'ont aucun doute sur leur authenticité.

- Je ne nie pas leur authenticité, Jack, je dis simplement qu'il n'y a pas que ça, insista le vice-président.

- Message reçu, amiral. " Ryan leva les mains en signe de capitulation.
"

qu'est-ce que tu recommandes ?

- Déjà, prévenir le ministre de la Défense, et les chefs d'état-major, les généraux des services opérationnels et de renseignement et sans doute le CINCPAC, ton copain Bart Mancuso, ajouta Jackson avec un certain dédain.

- qu'est-ce que tu n'aimes pas chez ce gars ? demanda Swordsman.

- C'est une tête de linotte, répondit le pilote de chasse. Les sous-

mariniers ont toujours du mal à se décider... mais je t'accorde qu'il sait manœuvrer. " Et la manœuvre qu'il avait effectuée contre les Japs avec ses vieux sous-marins était plutôt habile, devait bien admettre Jackson.

" Des recommandations spécifiques ?

- Rutledge nous dit que les communistes chinois donnent l'impression d'avoir très mal encaissé l'histoire avec Taiwan. S'ils

en tiraient prétexte pour intervenir ? Par exemple avec une frappe de missiles contre l'île ? Dieu sait qu'ils n'en manquent pas, et nous avons en permanence des b,tements qui mouillent

là-bas.

- Tu crois vraiment qu'ils seraient assez cons pour lancer une attaque contre une ville alors qu'un de nos b,tements est au port ? " demanda Ryan.

Vicieux ou pas, ce Zhang n'allait s'rement pas risquer aussi bêtement une guerre avec l'Amérique.

" Non, mais s'ils ignorent que le bateau est là ? S'ils ont des renseignements erronés ? Jack, les tireurs ne reçoivent pas toujours de bonnes indications des gars de l'arrière. Fais-moi confiance, j'y suis allé, je connais, j'en ai même ramassé des cicatrices, j'te signale.

- Les navires peuvent très bien se défendre, non ?

- Pas s'ils n'ont pas mis en route tous leurs systèmes, et un SAM de la marine peut-il intercepter un missile balistique ? se demanda tout haut

Robby. J'en sais rien. On pourrait demander à Tony Bretano de se pencher sur la question.

- OK, passe-lui un coup de fil. " Ryan marqua un temps. " Robby, j'ai un rendez-vous dans quelques minutes. Il faudra qu'on reparle de tout ça. "

Puis d'ajouter : " Avec Adler et

Bretano.

- Tony touche sa bille question matériel ou gestion, mais il a encore des progrès à faire en géopolitique.

- Eh bien, donne-lui des leçons.

- ¿ vos ordres, mon général ! " Le vice-président se dirigea vers la porte.

Ils remirent en place le réceptacle sur le plot magnétique moins de deux heures après l'en avoir retiré, en remerciant le ciel (les Russes se le permettaient désormais) que le mécanisme de blocage n'ait pas été un de ces nouveaux verrous électriques. Ces derniers pouvaient s'avérer très difficiles à forcer. Mais le problème avec de tels dispositifs de sécurité

était qu'ils avaient un peu trop souvent tendance à déconner et détruire ce qu'ils étaient censés protéger, ce qui ne faisait que compliquer une t,che déjà bien assez complexe. L'univers de l'espionnage était un monde o~

tout ce qui pouvait aller de travers le faisait invariablement, de sorte qu'à la longue, tous les joueurs avaient choisi d'adopter tous les moyens possibles pour simplifier au maximum les opérations. Le résultat était que ce qui marchait pour un type marchait pour les autres, et quand on voyait quelqu'un suivre les mêmes procédures que vos agents et vos espions, vous saviez que vous aviez devant vous un collègue.

C'est pourquoi on avait renouvelé les effectifs de la planque autour du banc - elle n'avait bien s'r jamais été suspendue, au cas o~ Suvorov/ Koniev déciderait de réapparaître à l'improviste pendant que le réceptacle destiné

au transfert était parti au labo. Il y avait donc une rotation

permanente de voitures et de camions, sans compter une surveillance depuis un immeuble à portée visuelle du banc. Le sujet chinois était observé, mais personne ne le vit poser de mouchard pour signaler un dépôt dans la boîte aux lettres.

Mais ce pourrait fort bien être un simple appel sur le bip de Suvorov/

Koniev... quoique non, car ils devaient supposer que toutes les lignes au départ de l'ambassade de Chine étaient sur écoute et que le numéro serait aussitôt intercepté, permettant sans doute de retrouver son propriétaire.

Les espions devaient redoubler de précautions car leurs adversaires étaient à la fois ingénieux et acharnés. Ce qui en faisait les plus prudents des hommes. Mais si difficiles à repérer qu'ils puissent être, une fois qu'ils l'étaient, ils étaient en général perdus. Et tous les agents du SFS

espéraient bien qu'il en irait ainsi avec Suvorov/Koniev.

Dans ce cas précis, il leur fallut attendre la tombée de la nuit. Le sujet quitta son appartement, prit sa voiture et roula quarante minutes, en empruntant le même itinéraire que l'avant-veille - sans doute pour vérifier qu'il n'était pas filé et contrôler d'éventuels mouchards que les agents du SFS n'auraient pas encore réussi à repérer. Mais cette fois, au lieu de rentrer chez lui, il se dirigea vers le parc et gara sa voiture à deux rues du banc, qu'il rejoignit à pied par un chemin détourné, en s'arrêtant à

deux reprises pour allumer une cigarette, ce qui lui donna tout le temps pour se retourner et regarder derrière lui. Tout se déroulait selon les règles. Il ne vit rien, même si trois hommes

513

et une femme le suivaient à pied. La femme poussait un landau, ce qui lui donnait un prétexte pour s'arrêter à intervalles réguliers afin de remettre la couverture du bébé. Les hommes se promenaient tranquillement, sans regarder le sujet ni quoi que ce soit de particulier.

" Là ! " s'écria un des agents du SFS. Cette fois, Suvorov/ Koniev ne s'assit pas sur le banc : il se contenta d'y poser le pied gauche pour relâcher sa chaussure et rajuster son revers de pantalon. La récupération fut réalisée avec une telle habileté que personne ne réussit à la voir mais cela paraissait une coïncidence tirée par les

cheveux qu'il ait précisément choisi ce banc-là pour renouer ses lacets
- du reste, un agent du SFS

pourrait d'ici peu aller vérifier s'il avait ou non procédé à un échange.

Sa récupération effectuée, le sujet regagna sa voiture, par un autre circuit détourné, en allumant encore deux américaines en chemin.

Le plus drôle, nota l'inspecteur Provalov, c'est à quel point le manège devenait évident une fois qu'on savait qui regarder. Ce qui était jusqu'ici perdu dans l'anonymat était désormais aussi clair que le nez au milieu de la figure.

" Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda l'inspecteur de la milice à son homologue du SFS.

- Rien ", répondit l'inspecteur de la Sécurité fédérale. " On attend qu'il ait laissé un autre message sous le banc, ensuite, on le récupère, on le décode, on trouve ce qu'il manigance au juste. Alors seulement, on prendra une décision.

- Et mon enquête criminelle ? insista Provalov.

- Oui, quoi ? C'est devenu une affaire d'espionnage, camarade inspecteur, et elle a la priorité. "

Ce qui était vrai, dut bien admettre Oleg Gregorievitch. L'assassinat d'un maquereau, d'une pute et d'un chauffeur était une broutille comparée à un crime contre la s'ûreté de l'...tat.

Sa carrière dans la marine ne finirait sans doute jamais, se dit l'amiral Joshua Painter. Et ce n'était pas si mal, après tout. Fils de paysans du Vermont, il était sorti de l'Académie navale près de quarante ans plus tôt, il était passé par Pensacola, puis avait enfin réalisé le rêve de sa vie : pilote de chasse dans l'aéronavale.

514

II l'avait été pendant vingt ans, plus une parenthèse de pilote d'essai, avant de commander une escadre aérienne, puis un porte-avions, puis un groupe, et enfin d'acquérir son b,ton de maréchal aux postes de SACLANT/

CINCLANT/CINCLANTFLT J, trois lourdes casquettes qu'il avait portées sans trop d'inconfort durant un peu plus de trois ans avant de

raccrocher pour de bon l'uniforme. La retraite s'était traduite par un boulot à peu près quatre fois mieux payé que dans l'armée, qui consistait en gros à servir de consultant aux amiraux qu'il avait eu l'occasion de repérer avant qu'ils ne montent en grade pour leur dire ce qu'il aurait fait à leur place. En fait, ces conseils, il les aurait donnés gratis à n'importe quel mess d'officiers de n'importe quelle base de la marine américaine, à la rigueur contre un dîner, quelques bières et une occasion de respirer l'air du large.

Mais à présent, il était au Pentagone, de nouveau payé par le gouvernement, cette fois comme conseiller civil et collaborateur spécial du ministre de la Défense. Tony Bretano, estimait Josh Painter, n'était pas un imbécile, c'était même un très brillant ingénieur et un excellent patron de bureau d'études. Il était enclin à chercher les solutions mathématiques aux problèmes de préférence aux solutions humaines, et il tendait à mener les gens à la baguette. L'un dans l'autre, ce Bretano aurait sans doute fait un officier de marine fort correct, en particulier à bord d'un sous-marin nucléaire.

Son bureau du Pentagone était plus petit que celui qu'il avait occupé au titre d'OP-5 - chef adjoint des opérations aéronavales - dix ans plus tôt, un poste aujourd'hui supprimé.

Il avait sa secrétaire attitrée ainsi qu'un jeune et brillant commandant pour l'assister. Il était pour beaucoup de personnes la voie d'accès au ministre de la Défense, au nombre desquelles, assez bizarrement, on comptait le vice-président.

" Je vous passe le vice-président, ne quittez pas, lui annonça sur sa ligne privée une standardiste de la Maison-Blanche.

1. Suprême Allied Commander Atlantic : commandant en chef des forces alliées dans l'Atlantique (OTAN)/ Commander-in-Chief Atlantic Command : commandant en chef des forces de l'Atlantique/
Commander-in-Chief Atlantic Fleet : commandant et chef de la flotte de l'Atlantique 515

- Aucun risque, répondit Painter.

- Josh ? Robby.

- Bonjour, monsieur ", répondit Painter, «a gênait toujours Jackson qui avait naguère servi plus d'une fois sous les ordres de l'amiral, mais Josh Painter se sentait incapable d'appeler par son prénom un élu du peuple. "

que puis-je pour vous ?

- J'ai une question. Le président et moi envisagions un truc ce matin, et je n'ai pas su lui répondre. Est-ce qu'un Aegis peut intercepter et neutraliser un missile balistique ?

- Je ne sais pas mais j'en doute. On a examiné le problème durant la guerre du Golfe et... oh, OK, ça y est, ça me revient. On a jugé qu'ils pourraient sans doute arrêter un Scud parce que c'est un missile relativement lent mais c'est à peu près le maximum de leurs capacités. C'est une question de logiciel, celui embarqué à bord du missile surface-air. " Le même problème qui s'était posé avec les Patriot, cela leur revint à tous les deux. "

Comment la question est-elle venue sur la table ?

- Le président s'inquiète de voir les Chinois en balancer un sur Taiwan alors que nous avons un navire à quai dans les parages... Alors il aimerait mieux que ce b,timent soit en mesure de se protéger, vous voyez ?

- Je peux y jeter un oeil, promet Painter. Vous voulez que j'étudie ça avec Tony dans la journée ?

- Affirmatif, confirma Tomcat.

- Bien compris, monsieur. Je vous rappelle dans l'après-midi.

- Merci, Josh. " Et Jackson raccrocha.

Painter regarda sa montre. De toute façon, c'était à peu près l'heure pour lui d'y aller. Il prit à droite le couloir de l'anneau E, toujours chargé, puis de nouveau à droite, pour gagner les services du ministre de la Défense, en passant d'abord devant le poste des gardes, puis ceux des secrétaires et des collaborateurs. Il était pile à l'heure et la porte du bureau privé était ouverte.

" Salut, Josh, dit Bretano.

- Bonjour, monsieur le ministre.

- OK, quoi de nouveau et d'intéressant dans le monde aujourd'hui ?

- Ma foi, monsieur, nous avons une requête qui vient d'arriver de la Maison-Blanche.

- Et de quoi s'agit-il ? " demanda Thunder. Painter expliqua. " Bonne question. Pourquoi la réponse est-elle si difficile à trouver ?

- C'est un problème qu'on examine périodiquement, mais en fait, le système Aegis a été conçu à l'origine pour traiter la menace des missiles de croisière, or ceux-ci ont une vitesse maximale de Mach 3, environ.

- Mais le radar Aegis est pratiquement idéal pour ce type de menace, c'est ça ?" Le ministre de la Défense était parfaitement au courant du fonctionnement des systèmes radar informatisés.

" C'est un sacré bon système, effectivement, monsieur, confirma Painter.

- Et lui donner les capacités pour cette mission n'est qu'un problème de logiciel ?

- En gros, oui. En tout cas, il faut certainement modifier le logiciel embarqué dans les têtes chercheuses, peut être également les radars SPY et SPG1. Ce n'est pas franchement mon domaine, monsieur.

- ...crire un logiciel, ce n'est pas la mer à boire, et ça ne coûte pas non plus les yeux de la tête. Merde, chez TRW, j'avais un spécialiste d'envergure mondiale qui était un expert en la matière... ˆ une époque, il a travaillé au service chargé du projet de l'IDS. Alan Gregory... retraité

de l'armée avec le grade de colonel de réserve, et je crois bien licencié de Stony Brook. Et si je lui demandais de venir étudier ça avec nous ?

Painter fut surpris de constater que Bretano, qui avait dirigé une grande entreprise et avait failli être récupéré par des chasseurs de têtes pour prendre la direction de Lockheed-Martin, avant de se faire intercepter par le président Ryan, avait aussi peu d'égards pour la procédure.

" Monsieur le ministre, avant de faire une telle chose, nous devons...

1. Lockheed Martin/RCA SPY-1D : radar à réseau de phase pour la détection aérienne, travaillant en bande E/F. Raytheon/RCA SPG-62 : radar de contrôle de tir en bande II] (N.d.T.).

- Mon cul, oui, l'interrompt Thunder. Je peux gérer à ma guise les sommes jusqu'à un certain plafond, non ?

- Oui, monsieur le ministre, confirma Painter.

- Et j'ai vendu toutes mes actions de TRW, vous vous souvenez ?

- Oui, monsieur.

- Donc, je ne viole aucune de ces putains de lois éthiques, n'est-ce pas ?

- Non, monsieur, dut bien admettre Painter.

-   la bonne heure. Alors, appelez-moi TRW,   Sunnyvale, et demandez Alan Gregory. Je crois qu'il est vice-président adjoint, maintenant. Dites-lui qu'il saute illico dans un avion, qu'on a besoin de lui ici pour examiner ce problème. Voir quelles difficultés éventuelles il y aurait à mettre à

niveau Aegis pour lui procurer une capacité limitée de défense antimissiles.

- Monsieur, cela risque de ne pas faire plaisir à certains de nos autres sous-traitants. " Y compris, du reste, TRW...

" Je ne suis pas là pour leur faire plaisir, amiral. Je me suis laissé dire que j'étais là pour défendre efficacement le pays.

- Oui, monsieur. " Difficile de ne pas aimer le bonhomme, même s'il avait le tact bureaucratique d'un rhinocéros.

" Eh bien, tâchons de voir si Aegis a la capacité technique de remplir cette mission particulière.

-   vos ordres, monsieur.

- Combien de temps ai-je pour filer en voiture jusqu'au Capitole ? demanda ensuite le ministre.

- Une trentaine de minutes, monsieur. "

Bretano ronchonna. La moitié de son temps de travail se passait à expliquer des choses au Congrès, parler à des agents qui avaient déjà fait leur religion et ne posaient des questions que pour faire bien sur la

chaîne parlementaire C-SPAN. Pour Tony Bretano, l'archétype de l'ingénieur, tout cela semblait une façon bougrement improductive d'employer son temps. Mais on appelait ça la fonction publique... Dans un contexte un rien différent, on parlait d'esclavage, mais Ryan était encore plus piégé que lui, ce qui ne lui laissait pas vraiment le droit de se plaindre. Et puis, il s'était porté volontaire, après tout.

518

Ils étaient plutôt enthousiastes, tous ces officiers subalternes des Spetsnaz, et Clark se souvint qu'il suffit souvent de convaincre les troupes d'élite qu'elles sont effectivement une élite, puis attendre qu'elles se montrent à la hauteur de cette nouvelle image. Il n'y a pas que ça, bien sûr. Les Spetsnaz étaient des agents spéciaux par leurs attributions. Ils étaient en gros la copie des SAS britanniques. Comme souvent pour les questions militaires, ce qu'un pays inventait, les autres tendaient à le copier, et c'est ainsi que l'armée soviétique avait sélectionné des hommes d'une condition physique exceptionnelle et d'une fiabilité politique sans faille - Clark n'avait jamais su au juste comment on testait cette dernière -, avant de leur assigner un nouvel entraînement pour les transformer en commandos d'élite. Le concept initial avait échoué

pour une raison évidente sauf pour les dirigeants de l'URSS : la grande majorité des soldats soviétiques étaient des appelés qui servaient deux ans et s'en retournaient chez eux. Alors que le membre du SAS britannique n'était considéré comme intégré au service qu'au bout de quatre ans avec ses galons de caporal, pour la simple et bonne raison qu'il faut déjà plus de deux ans pour apprendre à être un soldat apte aux missions ordinaires, déjà bien moins que ce qu'il faut pour apprendre à réfléchir sous le feu -

encore un problème du reste pour les Soviétiques qui n'encourageaient par vraiment la réflexion personnelle chez tous ceux qui portaient l'uniforme, surtout l'appelé de base. Pour compenser, ils avaient concocté une série d'armes astucieuses. Le couteau à lame éjectable, par exemple. Chavez avait eu l'occasion de le tester un peu plus tôt dans la journée : une simple pression sur un bouton intégré au manche d'un couteau de combat propulsait sa lame de bonne taille à cinq ou six mètres avec une précision correcte.

Mais l'ingénieur soviétique qui l'avait conçu devait regarder un peu trop de films parce qu'il n'y avait qu'au cinéma que les hommes tombaient d'un seul coup, en silence, un couteau fiché dans la poitrine. La majorité des victimes trouvaient l'expérience

passablement douloureuse et beuglaient comme des veaux. Lorsqu'il était instructeur à la Ferme, Clark avait toujours mis en garde les recrues : " ...vitez d'égorger les gens. Ils se débattent dans tous les sens en faisant du bruit. "

519

¿ l'inverse, à côté de la conception et de la réalisation originales du couteau à lame éjectable, leurs silencieux de pistolets étaient de la merde, de vulgaires boîtes de conserve bourrées de laine d'acier qui s'autodétruisaient après moins de dix coups, alors que fabriquer un silencieux convenable requérait environ un quart d'heure de travail pour n'importe quel tourneur de métier. John soupira. Il n'arriverait jamais à

comprendre ces gens.

Mais les hommes, pris individuellement, étaient parfaits. Il les avait regardés courir avec le groupe 2 de Ding et pas un de ces Russes ne s'était fait l,cher. C'était en partie une question d'orgueil, bien s'ôr, mais surtout d'aptitude. Le passage au stand de tir avait été moins convaincant.

Ils n'étaient pas aussi bien entraînés que les gars de Hereford et loin d'être aussi bien équipés. Leurs armes prétendument silencieuses étaient assez bruyantes pour faire sursauter en chour John et Ding... Malgré tout, l'enthousiasme de ces petits gars était impressionnant. Tous ces Russes avaient le grade de lieutenant et tous avaient la qualification de saut en parachute.

Tous se débrouillaient pas mal du tout à l'arme légère, et leurs tireurs d'élite étaient de fait aussi bons que Homer Johns-ton et Dicter Weber - à

l'extrême surprise de ce dernier. Les fusils de précision utilisés par les Russes faisaient un rien pacotille, mais ils tiraient plutôt bien - du moins jusqu'à huit cents mètres.

" Monsieur C, ils ont encore du chemin à faire, mais ils ont l'état d'esprit. Deux semaines, et ils seront sur la bonne voie ", déclara Chavez en lorgnant sa vodka d'un oil sceptique. Ils étaient au mess des officiers russes et il y avait de l'alcool en abondance.

" Rien que deux ?

- En deux semaines, ils auront tous affiné leurs compétences et ils

maîtriseront les nouveaux armements. " Rainbow était en train d'acheminer cinq panoplies complètes d'armes pour le groupe de Spetsnaz : dix mitraillettes MP-10, des pistolets Beretta calibre 45 et, surtout, l'équipement radio qui permettait au groupe de communiquer même sous le feu. De leur côté, les Russes conservaient leurs fusils Dragunov, en partie par fierté,

520

mais enfin ils fonctionnaient, et ils suffiraient bien pour la mission. "

Le reste, ça s'acquiert avec l'expérience, John, et ça, on ne peut pas le leur donner. Tout ce qu'on peut faire, c'est leur établir un bon planning d'entraînement, pour le reste, ils se débrouilleront.

- Ma foi, personne n'a jamais dit que les Russkofs ne savaient pas se battre. " Clark éclusa son verre. La journée de travail était finie et tout le monde faisait pareil.

" Pas de veine que leur pays soit un tel bordel, observa Chavez.

- C'est à eux de faire leur ménage, Domingo. Et ils le feront si on reste pas dans leurs pattes. " Enfin, sans doute. Le plus dur, pour John, c'était de les envisager autrement que comme des ennemis. Il était déjà venu plusieurs fois brièvement à Moscou, aux mauvais jours, dans le cadre de missions secrètes " illégales " qui, après coup, lui semblaient aussi aventureuses que s'il s'était baladé à poil dans la Cinquième Avenue avec un écriteau proclamant qu'il haÛssait les juifs, les Noirs et la police new-yorkaise. Mais à l'époque, c'était le boulot, rien de plus. Sauf que depuis, il avait vieilli, il était devenu grand-père et, de toute évidence, il était devenu bien plus trouillard que dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Bon Dieu, les risques qu'il avait pu prendre, à l'époque !

Plus récemment, il avait eu l'occasion de se rendre au qG du KGB (pour lui, ça resterait toujours le KGB), au 2, place Dzerjinski, invité par le directeur. Bien s'r, Arthur, et la fois suivante, il embarquerait dans la soucoupe des extraterrestres qui se posait tous les mois dans sa cour et il accepterait leur invitation à déjeuner sur la planète Mars. Pour lui, c'était à peu près aussi incroyable.

" Ivan SergueÛevitch ! " lança une voix. C'était le général de corps d'armée Youri Kirilline, le nouveau chef des forces spéciales russes, un homme qui redéfinissait sa t,che à mesure qu'il la découvrait, ce qui n'était pas chose courante dans cette partie du monde.

" Youri Andreïevitch ! " répondit Clark. Il l'avait appelé en utilisant sa fausse identité du temps de la CIA par simple convenance, car John en était certain, les Russes savaient tout de lui. Donc, il n'y avait pas de mal à

ça. Il leva la bouteille de vodka.

521

Elle était à la pomme, parfumée par des pelures de fruits macérant au fond, et pas mauvaise du tout. De toute façon, la vodka était le carburant de toutes les réunions d'affaires en Russie, et puis il faut toujours faire comme les gens du pays.

Kirilline descendit son premier verre comme s'il l'avait attendu toute la semaine. Il l'emplit à nouveau puis le leva à la santé du compagnon de John : " Domingo Stepanovitch ! "

Ce qui n'était pas trop mal vu. Chavez lui rendit la pareille.

" Vos hommes sont excellents, camarade. Ils vont beaucoup nous apprendre. "

Camarades ! pensa John. Le con !

" Vos gars sont enthousiastes, Youri, et ils bossent dur.

- Combien de temps ? " coupa Kirilline. Ses yeux ne trahissaient pas le moins du monde l'absorption de vodka.

Peut être qu'il est immunisé, songea Ding. quant à lui, il fallait qu'il fasse gaffe, s'il ne voulait pas que John doive le raccompagner chez lui.

" Deux semaines, répondit Clark. C'est ce que m'a dit Domingo.

- Si vite ? " Kirilline avait l'air agréablement surpris.

" C'est une bonne unité, mon général, reprit Ding. Ils ont les compétences de base. Ils sont dans une condition physique impeccable, et ils sont intelligents. Tout ce qu'il leur faut, c'est se familiariser avec leurs nouvelles armes, et un entraînement un peu plus ciblé qu'on va leur préparer. Après ça, ils seront prêts à former le reste de vos forces, c'est bien cela ?

- Correct, commandant. Nous allons établir dans tout le pays des unités spéciales d'intervention et de contre-terrorisme. Les hommes

que vous entraînez cette semaine en entraîneront d'autres dans quelques mois. Nous avons été pris de court par le problème tchétchène et nous devons désormais envisager avec sérieux la menace terroriste. "

Clark n'enviait pas Kirilline. La Russie était un vaste pays o`

subsistaient bien trop de nationalités héritées de l'ex-Union soviétique, voire de l'empire tsariste, dont une bonne part n'avaient jamais trop apprécié l'idée de devenir russes.

L'Amérique avait jadis connu ce problème mais pas avec cette ampleur et la situation en Russie n'allait pas s'améliorer de sitôt.

522

La prospérité économique était le seul remède - les gens prospères ne se chamaillent pas, c'est trop risqué pour la porcelaine ou l'argenterie - mais la prospérité était encore loin.

" Eh bien, monsieur, poursuivit Chavez, dans un an d'ici, vous aurez une force solide et crédible, à condition que vous obteniez le financement nécessaire à sa mise en place. > >

Kirilline bougonna. " C'est bien la question, et sans doute aussi dans votre pays, n'est-ce pas ? - Ouais. " Clark ne put retenir un rire. " «a aide bien si le Congrès vous aime.

- Vous avez toute une pléiade de nationalités dans votre unité, observa le général russe.

- Ouais, enfin, on est essentiellement une unité de l'OTAN, mais on a l'habitude de travailler ensemble. Notre meilleur tireur est un Italien.

- Vraiment ? Je l'ai vu mais... "

Chavez le coupa. " Mon général, Ettore est la réincarnation de James Butler Hickock... " Devant la perplexité du général, il précisa : "Alias Wild Bill Hickock. Ce gars-là serait foutu de signer son nom à coups de pistolet. "

Clark remplit les verres. " Youri, il nous a tous piqué du fric au stand de tir. Même à moi. - Pas possible ? " observa Kirilline, songeur, avec dans le regard la même note d'incrédulité que Clark quelques semaines plus tôt.

John lui tapa sur le bras.

" Je sais ce que vous pensez. Apportez des sous quand vous ferez un match avec lui, camarade général, conseilla John. Vous en aurez besoin pour lui régler ses paris.

- «a, on verra, déclara le Russe.

- Hé, Eddie ! lança Chavez, hélant son second.

- Oui, mon commandant ?

- Dis voir au général ce que tu penses de l'ami Ettore.

- Cet enculé de Rital ! jura l'adjudant Priée. Il a même réussi à piquer vingt livres à Dave Woods.

- Dave est notre instructeur de tir à Hereford, et il n'est pas mauvais, lui non plus, expliqua Ding. Ettore mériterait de participer aux jeux Olympiques... peut être qu'on pourrait l'envoyer à Camp Perry, John ?

- J'y ai pensé, on pourrait envisager de l'inscrire à la Coupe du président l'an prochain... ", fit Clark, songeur. Puis il se 523

retourna vers le général : " Allez-y, Youri, lancez-lui un défi. Peut-être que vous réussirez là où nous avons tous échoué.

- Tous, hein ?

- Merde, tous, sans exception, confirma Eddie Priée. Je me demande même pourquoi le gouvernement italien nous l'a refilé. Si la mafia veut lui faire la peau, je leur souhaite bien du plaisir, à ces salauds.

- Faut que je voie ça ", persista Kirilline, au point que ses visiteurs en vinrent à s'interroger sur ces capacités mentales.

" Eh bien, vous verrez, tovarichtch général ", promit Clark.

Kirilline, qui avait appartenu à l'équipe de tir de l'Armée rouge quand il était lieutenant puis capitaine, ne pouvait concevoir qu'on puisse le battre dans un match au pistolet. Il se disait que ces gars de l'OTAN

devaient se moquer de lui, comme il aurait pu le faire s'il avait été à

leur place. Il fit signe au barman et commanda de la vodka au poivre pour la prochaine tournée, qui était pour lui. Mais l'un dans l'autre, il

aimait bien ces visiteurs de l'OTAN et leur réputation parlait pour eux. Ce commandant Chavez, par exemple (en fait, il était de la CIA, Kirilline le savait, et un bon espion, en plus, d'après sa fiche au SVR), lui faisait l'effet d'un bon soldat, avec une confiance acquise sur le terrain, comme il se doit pour un vrai militaire. Clark, pareil (et là aussi, un type fort capable, d'après son dossier), avec lui aussi une large expérience, tant de soldat que d'espion. En plus, son russe était superbe et très ch,tié : son accent de Saint-Pétersbourg lui aurait permis (lui avait sans doute permis, rectifia Kirilline) de passer pour un autochtone. C'était si étrange que de tels hommes aient pu jadis être ses ennemis jurés. S'ils avaient d° se battre, le combat aurait été sanglant, et son issue navrante. Kirilline avait passé trois ans en Afghanistan et il avait appris de première main jusqu'à quel point la guerre pouvait être horrible. Il avait entendu les récits de son père, général d'infanterie couvert de décorations, parler ce n'était pas la même chose que d'en être témoin, et d'ailleurs, on n'évoquait jamais les scènes les plus épouvantables parce qu'on avait tendance à les effacer de sa mémoire. Après quelques verres au comptoir, on n'évoquait pas le visage d'un pote qui se liquéfiait sous l'impact d'une balle : ce n'était pas vraiment le

524

genre de truc qu'on pouvait décrire à quelqu'un qui ne comprendrait pas, et on n'avait pas besoin de le décrire à ceux qui comprenaient. Alors, on se contentait de lever son verre et de trinquer à la mémoire de Grisha, Mirka ou l'un des autres, et entre frères d'armes, c'était bien suffisant. Ces hommes l'avaient-ils fait ? Sans doute. Ils avaient déjà perdu des camarades, lorsque des terroristes irlandais avaient attaqué leur propre base. Attaque certes suicidaire mais à l'origine de lourdes pertes chez ces hommes pourtant surentraînés¹.

Et c'était tout l'enjeu du métier des armes. On s'entraînait pour faire pencher la balance de son côté, mais on ne pouvait jamais la faire basculer entièrement.

Venue à Taipei s'occuper de sa vieille mère gravement malade, Yu Chun avait passé une journée de cauchemar. Elle avait reçu un coup de fil affolé d'un voisin lui demandant d'allumer tout de suite sa télé, pour voir son mari se faire abattre d'une balle dans la tête devant ses yeux incrédules. Et cela n'avait été que la première de ses épreuves.

La suivante avait été de se rendre à Pékin. Les deux premiers vols pour Hongkong étaient complets, et cela l'avait forcée à poireauter quatorze heures, triste et solitaire, dans l'aérogare, visage anonyme perdu dans

une mer de visages semblables, seule avec son chagrin, jusqu'à ce qu'enfin elle puisse embarquer pour la capitale chinoise. Ce vol n'avait pas été de tout repos et elle était restée blottie dans son fauteuil de la dernière rangée, contre la fenêtre, en espérant que personne ne remarquerait l'angoisse qui se lisait sur ses traits. Enfin, elle avait vu le bout de l'épreuve et avait réussi à descendre de l'avion. Elle avait même passé avec une relative facilité le barrage de la douane et de l'immigration car, faute de bagages, elle ne pouvait guère être soupçonnée de contrebande. Puis tout recommença lorsqu'elle prit le taxi pour rentrer chez elle.

Sa maison était littéralement cachée derrière un mur de policiers. Elle essaya de se glisser au travers comme on se faufile 1. Cf. *Rainbow Six*, op. cit. (N.d.T.).

525

dans la queue au marché mais la police avait reçu l'ordre de ne laisser entrer personne dans l'immeuble, pas même ceux qui y logeaient. Il fallut vingt minutes et trois policiers successifs, de grade croissant, avant de parvenir à une décision. Il s'était maintenant écoulé trente-six heures depuis qu'elle était levée, dont vingt-deux de voyage. Pleurer ne servait pas à grand-chose dans sa situation et c'est la démarche titubante qu'elle se résolut à se rendre chez son voisin, un des paroissiens de son mari qui gérait un petit restaurant dans leur immeuble même. Wen Zhong était un grand bonhomme grassouillet, au caractère enjoué, apprécié de tous. Dès qu'il vit Chun, il l'étreignit et l'invita chez lui, proposant aussitôt une chambre pour dormir et quelques verres pour l'aider à se relaxer. Yu Chun s'endormit en quelques minutes. Sans doute allait-elle dormir quelques heures, estima Wen en se disant qu'il avait des choses à faire de son côté.

La seule chose que la jeune femme avait réussi à lui dire avant de tomber d'épuisement était qu'elle voulait ramener sous leur toit la dépouille de Fa An pour lui offrir une sépulture décente. Cela, Wen ne pouvait le faire seul, mais par téléphone, il avertit d'autres paroissiens du retour de la veuve du pasteur. Il avait cru comprendre que l'inhumation devrait avoir lieu sur l'île de Taiwan, d'où était natif Yu. Mais il était exclu que ses fidèles puissent adresser un dernier adieu à leur chef spirituel bien-aimé

sans organiser eux aussi une cérémonie : il donna donc une nouvelle série de coups de fil pour organiser un service funèbre dans le petit appartement où ils avaient coutume de se réunir pour prier. Il ne

pouvait guère deviner qu'un des paroissiens appelé au téléphone rendait compte directement au ministère de la Sécurité d'...tat.

Barry Wise n'était pas mécontent de lui. Même s'il ne gagnait pas autant que ses collègues des prétendus " grands " réseaux, il estimait qu'il était largement aussi connu que leurs présentateurs vedettes (les Blancs, en tout cas) et qu'il émergeait du lot en étant, lui, un journaliste scrupuleux qui allait en reportage sur le terrain, qui trouvait lui-même ses sujets et qui écrivait ses papiers lui-même. Barry Wise était un journaliste à cent pour cent. Point final. Il avait un laissez-passer pour la salle de presse de la Maison-Blanche et dans presque toutes les capitales, on le considérait non seulement comme un reporter inflexible mais comme un professionnel qui n'affabulait pas. Si bien qu'il était tour à tour respecté et détesté, selon le pouvoir en place ou la culture dominante. Ce pouvoir-ci, estima-t-il, avait peu de raisons de le porter dans son cour. À ses yeux, ce n'étaient que de sales barbares. Les flics de ce pays se croyaient de toute évidence investis d'un pouvoir de droit divin par les pontes du gouvernement qui s'imaginaient avoir une grosse queue, sous prétexte qu'ils pouvaient plier les autres à leurs exigences. Pour Wise, c'était au contraire le signe qu'on en avait une toute petite, mais ce n'était pas le genre de truc qu'on clamait sur les toits, parce que, petite ou pas, ils avaient en revanche des flics avec des pistolets et ces pistolets n'avaient pas une taille ridicule.

Ces types avaient toutefois d'énormes faiblesses, Wise le savait également.

Ils observaient le monde avec un verre déformant et s'imaginaient que c'était la réalité. Ils étaient pareils à des scientifiques incapables de voir plus loin que leur théorie personnelle, qui s'échinent à plier les données expérimentales pour les faire coller à celle-ci, ou qui finissent par ignorer celles que leur théorie ne peut expliquer.

Mais ça allait changer. L'information filtrait. En autorisant la liberté du commerce, le gouvernement chinois avait également autorisé la pose d'une forêt de lignes téléphoniques. Bon nombre étaient reliées à des fax et un nombre encore plus grand à des ordinateurs, de sorte qu'une masse d'informations circulait dorénavant dans tout le pays. Wise se demanda si le pouvoir en avait bien mesuré toutes les conséquences. Sans doute pas. Ni Marx ni Mao n'avaient vraiment compris le pouvoir de l'information, parce que c'était là qu'on trouvait la Vérité pour peu qu'on se donne la peine de creuser les choses, or la Vérité n'était pas la Théorie. La Vérité

décrivait les choses telles qu'elles étaient en réalité, et c'est ce qui la rendait si désagréable. On pouvait la nier, mais uniquement à ses risques et périls parce que, tôt ou tard, elle vous revenait en pleine gueule. La nier ne faisait qu'aggraver l'inévitable parce que plus on tardait à

l'admettre, plus le retour de b,ton était violent. Le monde avait 527

pas mal changé depuis les débuts de CNN. Jusqu'en 1980, un pays pouvait démentir n'importe quoi mais les signaux de la chaîne d'info, le son et surtout les images descendaient directement du ciel. On ne pouvait pas vraiment démentir des images.

Et voilà ce qui faisait de Barry Wise le croupier à la roulette de l'Information et de la Vérité. Il s'acquittait honnêtement de sa t,che, pour survivre au milieu de ses pairs, et parce que les clients l'exigeaient. Sur le libre marché des Idées, la Vérité finissait toujours par rester seule en lice, parce qu'elle n'avait pas besoin d'être soutenue.

La Vérité se tenait toute seule quand, tôt ou tard, le vent faisait dégringoler les mensonges.

C'était un noble métier, estimait Wise. Sa mission était de témoigner pour l'Histoire, et en chemin, il avait l'occasion d'y apporter sa (modeste) contribution, raison supplémentaire pour qu'il soit redouté de ceux qui voulaient faire de l'Histoire leur chasse gardée. Cette idée le fit sourire. Il y avait quelque peu contribué, l'autre jour, en aidant ces deux prêtres. Il ignorait o' cela mènerait. «a, c'était la t,che des autres.

Pour sa part, il avait encore du boulot à faire en Chine.

29 Billy Budd:

ON, quelle catastrophe s'annonce encore là-bas ?

- Les choses devraient se tasser si l'autre camp fait preuve d'un minimum de jugeote, estima Adler avec espoir.

- En ont-ils ? lança Robby Jackson, coupant l'herbe sous le pied d'Arnie van Damm.

- Monsieur, la réponse n'est pas aisée. Sont-ils stupides ? Non, s'rement pas. Mais voient-ils les choses de la même façon que nous ? S'rement pas non plus. C'est le problème de fond avec ces gens-là...

- Ouais, de vrais Klingons, observa Ryan laconique. Des extraterrestres.

Nom de Dieu, Scott, comment prévoir ce qu'ils vont faire ?

- A vrai dire, on ne peut pas, admit le secrétaire d'...tat. Ce ne sont pas les experts de valeur qui nous manquent, mais le problème est qu'ils daignent accorder leurs violons lorsqu'on a une décision importante à

prendre. Et ils n'y arrivent jamais ", conclut Adler. Il fronça les sourcils avant de poursuivre : " Voyez-vous, ces types sont les monarques d'une autre culture. Elle était déjà fort différente de la nôtre bien avant l'introduction du marxisme et les idées de notre vieil ami Karl n'ont fait qu'aggraver les choses. Ce sont des monarques parce qu'ils 1. Billy Budd, le marin : héros du roman éponyme d'Hermann Melville, écrit sans doute de 1885 à 1891 et resté inachevé. On en a retrouvé le manuscrit en 1924, après le décès de l'auteur (N.d.T.).

529

détiennent le pouvoir absolu. Il y a certes des limitations à ce pouvoir, mais nous ne les saisissons pas vraiment, et par conséquent, il nous est difficile d'en tenir compte ou de les exploiter. D'accord, ce sont des Klingons. Donc il nous faut un M. Spock. quelqu'un en a un sous la main ? "

Autour de la table basse, ce fut le concert habituel de reniflements narquois qui accompagnent une observation pas spécialement humoristique ou aisément contournable.

" Pas de nouvelles de Sorge aujourd'hui ? " s'enquit van Damm.

Ryan secoua la tête. " Non. La source ne produit pas tous les jours.

- Dommage, observa Adler. J'ai discuté des données acquises par Sorge avec certains de mes spécialistes du renseignement, toujours dans le cadre de mes réflexions théoriques...

- Et ? fit Jackson.

- Et ils pensent que ce sont des spéculations crédibles mais qu'on ne peut pas non plus les prendre pour argent comptant. "

Là, ce fut la franche hilarité autour de la table.

" C'est toujours le problème avec les informations de valeur. Elles ne

recourent pas toujours les idées en cours chez les experts de votre propre camp... à supposer qu'ils en aient, observa le vice-président.

- Là, t'es injuste, Robby, nota Ryan.

- Je sais, je sais. " Jackson leva les mains en signe de reddition. " C'est juste que j'ai du mal à oublier la maxime favorite des espions : "J'y mettrai la tête à couper." On se sent toujours bien seul, là-haut dans le ciel, avec un chasseur collé à son siège, lorsqu'on risque sa vie sur la base d'un bout de papier avec l'opinion d'un type tapée dessus, quand on ne connaît ni le mec qui l'a pondue ni les données sur lesquelles il l'a fondée. " Il s'interrompit pour touiller son café. "Vous savez, dans la marine, on avait l'habitude de se dire, enfin, plutôt d'espérer, que les décisions prises dans cette pièce où nous parlons étaient assises sur des données solides. C'est un peu décevant de découvrir à quoi ça ressemble en vrai.

- Robby, quand j'étais lycéen, je me souviens de la crise des missiles à Cuba. Je me rappelle m'être demandé si la planète

allait sauter. Mais j'avais malgré tout à traduire une demi-page de cette putain de Guerre des Gaules de César et puis j'ai vu le président à la télé, et ça m'a tout de suite rassuré parce que, merde, c'était le président des ...tats-Unis et qu'il devait s'rement être au courant. Alors, j'ai fait ma version latine et j'ai dormi du sommeil du juste. Le président sait parce qu'il est le président, d'accord ? Et puis, je suis moi-même devenu président, et j'en sais pas un pet de plus que le mois dernier, mais tout le monde (il fit un grand geste du bras) est persuadé que je suis omniscient... merde! Ellen!" lança-t-il assez fort pour être entendu à

travers la porte.

Celle-ci s'ouvrit sept secondes plus tard. " Oui, monsieur le président ?

- Je pense que vous savez, Ellen..., se contenta-t-il de dire.

- Oui, monsieur. " Elle fourra la main dans sa poche et en sortit le paquet rigide de Virginia Slims. Ryan en prit une, avec le briquet jetable glissé

à l'intérieurs. Il alluma la clope, tira une longue bouffée. " Merci, Ellen. "

Son sourire était franchement maternel. "   votre service, monsieur le

président. " Et elle retourna vers le bureau des secrétaires, en refermant derrière elle la porte incurvée.

" Jack ?

- Oui, Rob ? fit Ryan en se retournant.

- C'est honteux.

- D'accord, non seulement je ne suis pas omniscient mais je ne suis pas parfait non plus, ronchonna-t-il après avoir tiré une deuxième bouffée.

Bien. Revenons-en à la Chine.

- Ils peuvent se brosser pour décrocher la clause de la nation la plus favorisée, nota van Damm. Le Congrès te menacerait de destitution si tu t'avisais de la demander, Jack. Et tu peux te douter que le Capitule va proposer à Taiwan tous les systèmes d'armes qu'ils désireront acheter lors du prochain tour de table.

- «a ne me pose pas de problème. Et de toute façon il était hors de question que je les fasse bénéficier de cette clause, sauf s'ils décident de cesser de se comporter en sauvages.

- Et c'est bien là le problème, leur rappela Adler. Ils pensent que les sauvages, c'est nous.

- Je sens venir les ennuis ", conclut Jackson, devançant tous 531

les autres. Ryan estima que c'était son passé de pilote de chasse qui le faisait réagir si vite. " Ils sont totalement déconnectés du reste du monde. La seule façon de les ramener sur terre, c'est de recourir à la manière forte. Pas spécialement contre la population mais à coup s' r contre ceux qui prennent les décisions.

- Or ce sont eux qui contrôlent les armes, nota van Damm.

- Bien compris, Arnie confirma Jackson.

- Bref, comment fait-on pour aplanir les choses ? demanda Ryan, cherchant encore une fois à recentrer le débat.

- On ne cède pas. On leur dit qu'on exige la réciprocité de l'ouverture commerciale, ou ils se retrouveront face à des barrières douanières. On leur dit que cette petite crise avec le nonce interdit toute concession de notre part, et qu'il n'y a pas à discuter. S'ils veulent

commercer avec nous, il faudra qu'ils reculent, martela le secrétaire d'...tat. Ils n'aiment pas qu'on leur dise ce genre de choses, mais c'est la réalité, et ils doivent finir par l'admettre. Ils en sont d'ailleurs bien conscients, pour l'essentiel ", conclut le ministre.

Ryan parcourut du regard la pièce et recueillit un concert d'assentiments.

" Parfait, assurez-vous que Rutledge ait bien capté le message, dit-il à Eagle.

- Oui, monsieur " et le secrétaire d'...tat hocha la tête. Tout le monde se leva pour sortir. Le vice-président se laissa couler en bout de file.

" Hé, Rob..., lança Ryan à son vieux pote.

- Marrant, j'ai regardé la télé, hier soir, pour me changer les idées, et je suis tombé sur un vieux film, que je n'avais plus revu depuis que j'étais tout gosse.

- Lequel?

- Billy Budd, d'après le roman de Melville. L'histoire de ce pauvre vieux marin qui finit par se faire pendre. J'avais oublié le nom de son navire.

- Ouais ? " Ryan aussi.

" C'était Les Droits de l'homme. Un rien grandiloquent, pour un rafiot.

J' imagine que Melville y avait mis un doigt de malice, comme souvent les écrivains, mais au bout du compte, c'est quand même pour ça qu'on se bat, non ? Même la marine britannique ne se battait pas aussi bien que nous à

l'époque. Les

Droits de l'homme^ répéta Jackson. Oui, c'est un noble sentiment.

- quel rapport avec notre problème, Rob ?

- Jack, la première règle de la guerre est la mission : d'abord, qu'est-ce qu'on est allés foutre là-bas, et ensuite, qu'est-ce qu'on compte y faire ?

Les droits de l'homme constituent un assez bon point de départ, tu

trouves pas ? Au fait, CNN va tourner demain à l'église de papa et à celle de Gerry Patterson. Chacun va prendre la chaire de l'autre pour prêcher lors des cérémonies à la mémoire des défunts et CNN a décidé que ça constituait un événement en soi qui méritait bien un direct. Pas mal vu, estima Jackson.

quand j'étais gosse, c'était pas vraiment le climat, dans le Mississippi.

- Tu crois que ça va se passer comme tu dis ?

- Ce n'est qu'une supposition, admit Robby, mais je ne les vois pas rester sur la réserve, l'un comme l'autre. L'occasion est trop belle pour marteler que le Seigneur n'en a rien à cirer de la couleur de la peau, et que tous les hommes de bonne volonté doivent se serrer les coudes. Ils vont sans doute rajouter un couplet sur l'avortement - p'pa n'en est pas un fervent défenseur et Patterson non plus - mais ils vont surtout s'étendre sur la justice, l'égalité, et l'exemple de ces deux saints hommes qui ont rejoint Dieu après avoir accompli leur devoir.

- Ton père s'y entend en matière de sermons, hein ?

- Si on décernait un prix Pulitzer du prêche, il en aurait tout un mur, Jack, et Gerry Patterson n'est pas mauvais non plus -pour un Blanc... "

" Ah ", observa Efremov. Il planquait dans l'immeuble plutôt que dans un des véhicules. C'était plus confortable et il était assez ancien dans le service pour mériter et apprécier d'avoir ses aises. Suvorov/Koniev était bien là, installé sur le banc, un quotidien du soir entre les mains. Ils n'avaient pas besoin de surveiller, mais ils surveillaient malgré tout, par précaution. Bien sûr, il y avait des milliers de bancs dans les squares ou les parcs de Moscou, et la probabilité que leur sujet revienne s'asseoir par hasard toujours sur le même était infime. C'est ce qu'ils pour-533

raient plaider devant les juges le jour du procès... selon ce que le sujet tenait dans la main droite (son dossier du KGB le disait droitier et ce semblait bien être le cas). Il était si adroit qu'on avait du mal à deviner ce qu'il faisait, mais il le fit, et devant témoins. Sa main droite abandonna le journal, se glissa dans son veston et en ressortit un objet métallique. Puis la main marqua un bref temps d'arrêt, le temps de tourner la page (histoire de distraire un éventuel observateur, car l'œil humain était toujours attiré par le mouvement), avant de se faufiler sous le banc pour fixer le boîtier métallique au plot aimanté, puis de revenir saisir le journal, tout cela dans le même geste fluide, accompli si vite que la manipulation était indétectable. Enfin, presque, rectifia

Efremov. Il avait déjà coincé des espions - quatre en tout, ce qui expliquait sa promotion au poste de commissaire - et chaque affaire avait eu son lot d'émotions, parce qu'il s'agissait de chasser et de capturer un gibier particulièrement insaisissable. Et celui-ci, qui avait été formé en Russie, était le plus insaisissable de tous. Ce serait pour Efremov le premier du genre, et il y avait un frisson supplémentaire à capturer non seulement un espion mais un traître... et qui sait, un traître coupable d'assassinat. Là aussi, encore une première. Selon lui, espionner n'impliquait pas de violer la loi. Non, une opération de renseignements consistait à opérer un transfert d'information, ce qui était déjà bien assez risqué. Y rajouter le meurtre était un risque supplémentaire et inutile pour un espion entraîné.

C'était bruyant, or l'espion fuyait le bruit tout autant qu'un monte-en-Fair, et pour les mêmes raisons.

"Appelle Provalov", ordonna Efremov à son subordonné. Deux raisons.

D'abord, il avait une dette vis-à-vis de l'inspecteur de la milice, qui lui avait refilé aussi bien l'affaire que le sujet. Ensuite, le flic pouvait connaître des détails utiles à sa partie de l'enquête. Ils continuèrent d'observer Suvorov/Koniev pendant dix minutes encore. Puis ce dernier se leva et retourna prendre sa voiture pour regagner son appartement, toujours d'ment suivi par les véhicules de filature en rotation permanente. Après les quinze minutes réglementaires, un des hommes d'Efremov traversa la rue et récupéra le réceptacle sous le banc. Il était de nouveau cadencé, indication que le contenu était peut-être

plus important. Il fallait contourner le dispositif anti-effraction pour éviter la destruction de celui-ci, mais le SFS avait du personnel expérimenté et la clef d'ouverture du boîtier avait déjà été trouvée. Ils en eurent la confirmation vingt minutes plus tard, avec l'ouverture de celui-ci et la récupération des documents. Lesquels furent dépliés, photographiés, repliés, réintroduits et finalement reverrouillés dans la boîte qui fut aussitôt rapportée en voiture pour réintégrer son emplacement sous le banc.

Dans l'intervalle, au qG de la Sécurité fédérale, l'équipe de décryptage entra le message dans un ordinateur qui contenait déjà la séquence de code à usage unique. Ensuite, il ne fallut que quelques secondes pour que la machine réalise une fonction assez analogue à la superposition du document avec une grille de lecture. Le texte en clair, bonne surprise, était en russe. Sa teneur en était une autre

" Putain de ta mère ! " s'exclama le technicien. Puis il tendit la page à

l'un de ses supérieurs dont la réaction fut un tantinet différente.

Ensuite, il se rendit au téléphone et composa le numéro d'Efremov.

" Paul Georgevitch, il faut que vous voyiez ça. "

Provalov était là quand le chef du service du chiffre entra.

Le texte décodé était dans une chemise en papier kraft, que le patron du chiffre lui tendit sans un mot.

" Eh bien, Pasha ? demanda l'enquêteur de la Brigade criminelle.

- Eh bien, nous avons déjà la réponse à notre première question. "

Le message disait :

La voiture a été achetée chez le même concessionnaire du centre de Moscou.

Il n'y a rien à redire de ce côté. Les hommes qui ont accompli la mission sont tous les deux morts à Saint-Pétersbourg. Avant que je puisse envisager une nouvelle tentative, j'aurais besoin que vous me précisiez le délai, ainsi que les modalités de paiement à mes commanditaires.

" Donc, Golovko était bien la cible, observa Provalov. Et le patron du renseignement de notre pays doit la vie à un maquereau...

535

- Apparemment, oui, reconnut Efremov. Notez qu'il ne réclame pas lui-même de paiement. J'imagine qu'il a dû être gêné aux entournures d'avoir raté sa cible à la première tentative.

- Donc, il travaille pour les Chinois ?

- C'est bien ce qu'il semble également ", observa le commissaire du SFS, réprimant un frisson intérieur. Pourquoi les Chinois feraient-ils une chose pareille ? N'est-ce pas pour ainsi dire un acte de guerre ? Il se carra dans son siège, alluma une cigarette et regarda son collègue au fond des yeux.

Aucun des deux hommes ne savait quoi dire. D'ici peu, la situation ne serait plus de leur ressort. L'un et l'autre se levèrent pour rentrer dîner.

Le matin était plus éclatant que d'habitude à Pékin. Mme Yu avait réussi à

dormir d'un sommeil réparateur et même si elle se réveilla avec une légère migraine, elle sut gré à Wen de lui offrir un ou deux verres avant de se retirer. Puis elle se rappela soudain la raison de sa présence à Pékin et toute sa bonne humeur disparut. Le petit déjeuner se réduisait à du thé

vert, qu'elle but, le nez dans sa tasse, hantée par le souvenir de la voix de son époux qu'elle n'entendrait plus jamais. Lui qui avait toujours été

enjoué au moment du repas matinal, ne manquant jamais, comme elle à

l'instant, de rendre gr,ce au ciel pour ce repas et de remercier Dieu de lui accorder un autre jour pour Le servir. Tout cela était bien fini. Mais elle aussi avait des devoirs à accomplir.

" que pouvons-nous faire, Zhong ? demanda-t-elle dès l'apparition de son hôte.

- Je vais vous accompagner au poste de police et nous réclamerons la dépouille de Fan An, puis je vous aiderai à rapatrier notre ami vers sa terre natale, et nous organiserons un service religieux à sa mémoire dans...

- Non, vous ne pouvez pas, Zhong. La police interdit tout accès. Même moi, ils ont refusé de me laisser passer, malgré mes

papiers en règle.

- Alors, nous tiendrons la cérémonie dans la rue, et ils nous 536

regarderont prier pour notre ami ", décréta le restaurateur avec une tranquille résolution.

Dix minutes plus tard, elle était prête à partir. Le poste de police n'était qu'à quatre rues, dans un immeuble en tous points banal, à

l'exception de la plaque surmontant la porte.

" Oui ? " fit le planton en notant la présence de visiteurs devant son bureau. Il leva les yeux des formulaires qui mobilisaient son attention depuis plusieurs minutes et découvrit un homme et une femme à peu

près du même ,ge.

" Je suis Yu Chun, annonça Mme Yu, qui remarqua aussitôt un vague intérêt dans les yeux du planton.

- Tu es la femme de Yu Fa An ?

- C'est exact.

- Ton mari était un ennemi du peuple ", répondit alors le flic, s' r au moins de ce fait, mais c'était bien à peu près sa seule certitude dans cette affaire gênante.

"Je ne le crois pas, mais tout ce que je réclame, c'est son corps, afin de pouvoir le rapatrier en avion et l'inhumer auprès des siens.

- J'ignore o' se trouve le corps.

- Il a été abattu par un policier, intervint Wen, son corps est donc entre les mains de la police. Aussi, pourrais-tu avoir l'amabilité, camarade, de téléphoner au service compétent, afin de nous permettre de récupérer la dépouille de notre ami ? " Tout cela sur un ton des plus accommodants.

Mais ce dernier ignorait sincèrement quel numéro appeler, de sorte qu'il prévint un collègue du service administratif. Il répugnait certes à le faire avec ces deux civils plantés devant son bureau, mais il n'avait guère le choix.

" Oui ? répondit une voix, à la troisième sonnerie de l'interphone.

- Ici le sergent Jiang, à l'accueil. J'ai ici une certaine Yu Chun qui vient réclamer le corps de son mari, Yu Fa An. J'ai besoin de savoir o'

l'orienter. "

La réponse prit quelques secondes à l'homme à l'autre bout du fil. Il devait se rappeler... "Ah oui, dis-lui qu'elle peut se rendre sur les rives de la rivière Da Yuhne. Le corps a été incinéré et les cendres balancées dans l'eau hier soir.

- Le corps de Yu Fa An a été incinéré et ses cendres dispersées dans la rivière, camarade.

- Mais c'est cruel ! " s'écria Wen. Sur le coup, Chun était trop abasourdie pour réagir.

"Je ne peux pas vous aider plus, dit Jiang à ses visiteurs avant de retourner à sa paperasse, leur signifiant ainsi la fin de l'entretien.

- O' est mon mari ? réussit à balbutier Yu Chun au bout d'une trentaine de secondes de silence.

- Le corps de ton mari a été incinéré et ses cendres dispersées, répéta Jiang sans lever les yeux, car il ne voulait surtout pas soutenir son regard en de telles circonstances. Je ne peux pas t'aider plus. Vous devez sortir, à présent. "

Mais elle insista : " Je veux mon mari !

- Ton mari est mort et sa dépouille a été incinérée. Allez, déguerpissez, maintenant ! insista le sergent, qui aurait bien voulu qu'elle file pour pouvoir reprendre son boulot.

- Je veux mon mari, répéta-t-elle plus fort, attirant sur elle des regards dans le hall.

- Il est parti, Chun, lui murmura Wen Zhong qui lui prit le bras pour la conduire vers la porte. Venez, nous prions pour

lui dehors.

- Mais pourquoi a-t-il, je veux dire, pourquoi ont-ils... " Elle en avait trop subi en l'espace de vingt-quatre heures. Malgré cette nuit de sommeil, Yu Chun était encore perdue. Son époux depuis plus de vingt ans avait disparu, et voilà qu'elle ne pouvait même pas voir l'urne contenant ses cendres... C'en était trop pour une femme qui n'avait jusqu'ici jamais effleuré un policier dans la rue, jamais commis la moindre infraction -

sinon peut-être d'être chrétienne... mais quel mal y avait-il à cela ? Un de leurs paroissiens s'était-il jamais rendu coupable d'atteinte à la s'reté de l'...tat ? Non. Alors, pourquoi était-ce tombé sur elle ? Elle avait l'impression qu'un camion venait de la renverser en pleine rue et qu'on avait décrété qu'elle était responsable de l'accident.

Elle n'avait aucun choix, aucun recours, légal ou non. Ils ne pouvaient même plus retourner chez elle, cet appartement dont le salon leur avait souvent tenu lieu de chapelle afin d'y prier

pour le salut de l'me de Yu et implorer la miséricorde divine. Faute de mieux, ils iraient prier., o~ ? se demanda-t-elle. Chaque chose en son temps. Elle et Wen ressortirent, fuyant tous ces regards qui avaient convergé sur eux dans le hall comme une volée de balles. Ces regards pesants furent bien vite oubliés mais le soleil à l'extérieur était comme un nouvel intrus dans ce qui aurait d° être un jour de recueillement et de prière solitaire adressée à Dieu dont la pitié n'était pas vraiment manifeste en cet instant. Mais au lieu de cela, l'éclat du soleil lui blessait les yeux, instillant une lumière indésirable dans les ténèbres qui auraient d° lui inspirer, sinon lui accorder, l'apaisement. Elle avait son billet de retour pour Taipei via Hongkong, o~ elle pourrait au moins pleurer auprès de sa mère qui attendait la mort, elle aussi, car elle était de santé précaire et avait dépassé les quatre-vingt-dix ans.

Pour Barry Wise, la journée avait commencé depuis longtemps. Ses collègues d'Atlanta l'avaient porté aux nues à propos de son dernier reportage. Peut-

être un nouvel Emmy en perspective, disaient-ils dans leur mail. Wise appréciait certes les trophées mais ils n'étaient pas la raison de son travail. Non, il le taisait, c'est tout. Il n'aurait même pas pu dire qu'il l'aimait, car les informations qu'il rapportait étaient rarement gaies ou agréables. C'était juste son boulot, celui qu'il avait choisi. S'il y avait un aspect qu'il appréciait, c'était bien la nouveauté. Tout comme les spectateurs se levaient chaque jour en se demandant ce qu'ils allaient voir sur CNN, des résultats de base-bail aux exécutions capitales, il s'éveillait lui aussi chaque jour en se demandant quel sujet il allait traiter. Il avait souvent une idée de l'endroit et du thème approximatif, mais on n'était jamais s'r à cent pour cent, et c'était dans cet aspect inédit que résidait dans ce boulot l'aventure. Il avait appris à se fier à

son instinct, même s'il ne savait pas trop d'o~ il venait ni comment il fonctionnait, mais toujours est-il que son instinct lui soufflait aujourd'hui que l'une des victimes de la fusillade de la veille lui avait dit être marié, et que son épouse se trouvait à Taiwan. Peut-être serait-elle déjà revenue ? Cela valait le coup d'essayer.

539

Il avait essayé de convaincre Atlanta de contacter le Vatican mais de toute façon, ce serait le bureau de Rome qui s'en chargerait. L'avion rapatriant la dépouille du cardinal DiMilo volait déjà vers l'Italie o~ sans nul doute quelqu'un ferait des pieds et des mains pour que CNN couvre l'événement en direct et l'enregistre pour le rediffuser au moins dix fois de suite à

travers

toute la planète.

Il y avait une machine à café dans sa chambre. Il ouvrit le paquet récupéré

au bureau local de la chaîne et s'en prépara. Comme chez bien des gens, le café l'aidait à réfléchir.

OK, donc, pour l'Italien, le cardinal, c'était une affaire : réglée : le corps était parti, le cercueil avait été expédié par un 747 d'Alitalia qui devait à l'heure actuelle survoler l'Afghanistan. Mais l'autre, le Chinois, le pasteur baptiste qui s'était pris une balle dans la tête ? Il avait bien dû laisser un cadavre, lui aussi, et puis il avait des paroissiens... et surtout, il avait dit qu'il était marié. Donc, il devait avoir une veuve quelque part, qui voudrait récupérer la dépouille pour l'inhumer. Alors, il pourrait toujours tenter de l'interviewer... ça ferait un bon enchaînement, qui permettrait à Atlanta de resservir les images du massacre. Il était sûr que le pouvoir de Pékin l'avait inscrit sur leur liste officielle d'emmerdeurs patentés, mais qu'ils aillent se faire foutre, se dit Wise en dégustant son café. C'était plutôt un compliment, non ? Ces mecs étaient racistes comme tout. Jusqu'aux passants qui s'écartaient sur son passage, en voyant sa peau noire. Même à Birmingham au temps de Bull Connor, on ne traitait pas les Noirs américains comme des extraterrestres débarqués d'une autre planète. Ici, tout le monde se ressemblait, tout le monde s'habillait pareil, s'exprimait pareil. Merde, ils auraient bien besoin de quelques Noirs, rien que pour relever un peu la sauce. Plus des Suédois bien blonds sans oublier quelques Italiens pour monter un restaurant correct...

Enfin, sa tâche n'était pas de civiliser le monde, juste de raconter aux gens ce qui s'y passait. Le sujet du jour n'était pas les négociations commerciales. Aujourd'hui, avec son équipe et leur fourgon-satellite, ils allaient retourner chez le révérend Yu Fa An. Une intuition. Sans plus.

Mais ses intuitions l'avaient rarement trompé.

-CE40

Ryan goûtait une deuxième soirée tranquille. Mais c'était la dernière. Il devait se taper une nouvelle allocution de politique étrangère. Pourquoi ne pouvait-il se contenter d'annoncer celle-ci par un communiqué de presse, et basta ? Personne encore n'avait pu le lui expliquer - du reste, il n'avait pas demandé, par peur de passer (une

fois de plus) pour un crétin aux yeux d'Amie. C'était comme ça, point final. Le discours et le sujet n'avaient rien à voir avec l'identité du groupe auquel il s'adressait. Il devait certainement y avoir une façon plus simple d'informer le monde de ses opinions. De ce côté-là aussi, Cathy ne pouvait que partager son point de vue. Elle en était venue à détester ces simagrées encore plus que lui, parce que ça la détournait de son travail et de ses malades. Elle se plaignait souvent que ses obligations d'épouse de président nuisaient à

l'exercice de sa profession de chirurgien. Jack se refusait à y croire. C'était plutôt que, comme toutes les femmes, Cathy avait besoin d'un sujet pour passer ses nerfs, et ce sujet-là était quand même autrement plus sérieux que ses plaintes plus triviales, zomme de ne pas pouvoir faire la cuisine de temps à autre (ce qu'elle regrettait pourtant bien plus que n'auraient pu l'admettre les militantes du MLF). C'est que Cathy avait passé

plus de vingt années à apprendre à être un cordon-bleu, et dès qu'elle en avait le loisir (rarement), elle se glissait dans les vastes cuisines de la Maison-Blanche pour échanger idées et recettes avec le maître-coq. Pour l'heure, toutefois, elle était blottie dans un fauteuil confortable, o

elle annotait les dossiers de ses patients tout en dégustant un verre de vin, tandis que Jack regardait la télé. Et pour une fois, sans avoir sur le dos les gardes du corps et les domestiques.

Mais Jack ne regardait pas vraiment la télé. Ses yeux étaient braqués vers le poste, mais il avait l'esprit ailleurs. C'était un regard qu'elle avait appris à connaître au cours de l'année écoulée, analogue à ce demi-sommeil, les yeux ouverts, lorsque son cerveau triturait un problème. ǀ vrai dire, elle faisait cela, elle aussi : réfléchir à la meilleure façon de traiter le cas d'un patient, alors qu'elle déjeunait à la cafétéria de l'hôpital.

Son cerveau créait une image, comme dans un dessin animé, simulant le problème et cherchant des solutions théoriques. Mais ça ne lui 541

arrivait plus aussi souvent. Les applications du laser qu'elle avait contribué à développer en arriveraient bientôt au point o ̃ un appareillage automatique pourrait réaliser les interventions - ce n'était pas une nouvelle que ses collègues ou elle clamaient sur les toits, évidemment. La médecine devait continuer à s'entourer d'une aura, sinon vous perdiez le pouvoir de dire à vos patients ce qu'il convenait de faire sur un ton qui vous garantissait qu'ils

le feraient.

Pour une raison que Cathy ne s'expliquait pas, cela ne s'appliquait pas à

la fonction présidentielle. Enfin les membres du Congrès le soutenaient la plupart du temps - c'était bien la moindre des choses, du reste, puisque les demandes de Jack étaient en général des plus raisonnables - mais pas toujours, et souvent pour les raisons les plus futiles. " C'est peut-être bien pour le pays, mais ce n'est pas bien pour ma circonscription, aussi...

" Et ils oubliaient illico qu'à leur arrivée à Washington, ils avaient prêté le serment de servir leur pays, et pas leur ridicule petite circonscription. quand elle s'en était ouverte à Arnie, il avait éclaté de rire avant de lui expliquer comment les choses se passaient dans le monde concret - comme si un médecin ne le savait pas ! fulmina-t-elle. Bref, Jack devait faire la part de ce qui était concret et de ce qui ne l'était pas et ne le serait jamais. Les affaires étrangères, par exemple. Il était bien moins difficile pour un homme marié d'avoir une aventure extraconjugale que de vouloir raisonner avec les dirigeants de certains pays. Autant dans le premier cas vous pouviez toujours vous dire que c'était fini au bout de trois ou quatre fois, autant ces fichus chefs d'... tat vous collaient aux basques avec stupidité.

C'est au moins un des avantages de la médecine. Tous les docteurs de la planète traitent en gros les patients de la même manière parce que le corps humain est le même partout et qu'un traitement efficace à Baltimore le sera tout autant à Berlin, Moscou ou Tokyo, même si les patients n'ont pas la même tête et ne parlent pas la même langue... Dans ce cas, pourquoi ne pouvaient-ils pas penser de la même façon ? Ils avaient pourtant la même cervelle. Cette fois, c'était à son tour de bougonner, comme souvent son mari.

" Jack ? " Elle reposa ses notes.

" Ouais, Cathy ?

- ¿ quoi tu penses ? "

En gros que j'aimerais bien qu'Ellen Suinter soit là avec une cigarette.

Mais il ne pouvait lui dire qu'il fumait en cachette dans le Bureau Ovale ; si elle s'en doutait, elle n'en laissait rien paraître, car elle n'était pas du genre à vouloir lui chercher querelle, et de toute manière il ne fumait jamais devant elle ou les gosses. Cathy lui passait

ses faiblesses, pourvu qu'il s'y adonne avec la plus extrême modération. Mais sa question portait sur la cause de ce besoin de nicotine.

"   la Chine, chérie. Ils ont franchement piétiné les plates-bandes, ce coup-ci, mais ils ne semblent pas se rendre compte de l'étendue des dégâts.

- Ils ont quand même tué ces deux personnes...

- Tout le monde n'attache pas le même prix à la vie, Cathy.

- Les toubibs chinois que j'ai pu rencontrer... ma foi, ce sont des médecins, et on discute entre nous comme des médecins.

- Je suppose... " Ryan vit apparaître un écran publicitaire durant l'émission qu'il faisait semblant de regarder et il se leva pour monter à

la cuisine de l'étage se chercher un nouveau bourbon. " Je te ressers, chou ?

- Oui, volontiers. " Avec son sourire sapin-de-Noël.

Jack prit le verre de vin de sa femme. Donc elle n'avait rien de prévu pour le lendemain. Elle avait fini par apprécier le chardonnay-chateau-sainte-michelle qu'ils avaient découvert à Camp David. Pour lui, ce soir, c'était du bourbon Wild Turkey avec des glaçons. Il aimait cette odeur acre du seigle et du maïs, et ce soir il avait renvoyé le personnel pour savourer le luxe de se préparer lui-même son verre...

Il aurait même pu se faire un sandwich au beurre de cacahuètes, s'il avait voulu. Il redescendit avec les deux verres ; en profita pour caresser la nuque de sa femme, déclenchant comme toujours chez elle ce si charmant frisson.

" Alors, qu'est-ce qui va se passer en Chine ?

- On le découvrira de la même façon que tout le monde : en regardant CNN.

Sur certains coups, ils sont bien plus rapides que nos espions. Et nos agents ne savent guère mieux prédire "avenir que les courtiers de Wall Street. " Sinon, il y a beau

temps que t'aurais repéré cet oiseau rare chez Merrill Lynch. A la ribambelle de milliardaires poireautant devant son bureau. " Alors, qu'est-ce que t'en penses, toi ?

- Je suis préoccupé, Cathy, avoua Ryan en se rasseyant.

- Par quoi ?

- Par ce que nous serons amenés à faire s'ils se remettent à déconner. Mais on ne peut pas leur lancer d'avertissement. Cela ne ferait que précipiter la catastrophe, ils seraient foutus de commettre une bêtise rien que pour nous prouver leur force. C'est ainsi avec les ...tats. On ne peut pas les raisonner comme des individus. Les gens qui prennent les décisions là-bas réfléchissent avec...

- Leur queue ? lança Cathy avec un petit rire.

- Ouai. " Jack hocha la tête. " Beaucoup suivent leur queue, o' qu'elle puisse les mener, du reste. Nous connaissons plusieurs dirigeants étrangers dont les manies les feraient éjecter de n'importe quel bordel bien tenu.

Ils adorent montrer à tout le monde comme ils sont durs et virils, et pour ça, ils se comportent comme des bêtes...

- Avec leurs secrétaires ? "

Ryan acquiesça. " Bon Dieu, le président Mao se tapait des jeunes vierges de douze ans comme on change de chemise. J'imagine qu'à son ,ge, c'était tout ce qu'il pouvait faire...

- Il n'y avait pas de Viagra à l'époque, remarqua Cathy.

- Ah bon, t'espères que ce médicament va aider à rendre le monde plus civilisé ? " lança-t-il avec un sourire ironique. «a paraissait improbable.

" Disons que ça contribuera à protéger pas mal de gamines de douze ans. "

Jack regarda sa montre. Encore une demi-heure avant l'extinction des feux.

D'ici là, peut-être qu'il pourrait vraiment regarder la télé pendant un petit moment.

Rutledge venait de se lever. Sous sa porte, on avait glissé une

enveloppe qu'il ramassa et ouvrit. C'était un communiqué officiel du Département d'...

tat, ses instructions pour la journée,

qui n'étaient pas terriblement différentes de celles de la veille. Pas question de faire la moindre concession, ce qui était pourtant le seul lubrifiant des discussions avec les Chinois. Il fallait leur donner quelque chose en échange si l'on voulait obtenir quoi que ce soit mais les Chinois ne semblaient pas se rendre compte qu'un tel principe valait dans les deux sens. Rutledge se dirigea vers la salle de bains en se demandant s'il régnait un climat identique avec les diplomates allemands en mai 1939.

quelqu'un aurait-il pu empêcher la guerre d'éclater ? Sans doute pas.

Certains chefs d'...tat étaient trop stupides pour saisir ce que leur disaient leurs diplomates, ou peut-être que l'idée d'une guerre ne déplaisait pas à tout le monde. Enfin, même la diplomatie avait ses limites.

Le petit déjeuner fut servi une demi-heure plus tard, ce qui laissa à

Rutledge tout le temps voulu pour se doucher et se raser de près. Ses collaborateurs étaient déjà dans la salle de séjour. La plupart lisaient les journaux pour se tenir au courant de ce qui se passait au pays. Ils savaient déjà, ou croyaient savoir, ce qui allait se passer ici. Beaucoup de bruit pour rien. Rutledge partageait cette opinion. Il se trompait, lui aussi.

30 Et les droits de l'homme

" f I rAS l'adresse ? " demanda Wise à son opérateur, qui était J. au volant. C'était lui le chauffeur de l'équipe, à cause de sa main s'ore et de son véritable génie pour flaire les embouteillages.

" Je l'ai, Barry, t'inquiète. " Mieux encore, Pète l'avait rentrée dans leur système de navigation par satellite pour que l'ordinateur leur indique l'itinéraire. Le monde conquis par les ondes, songea Wise, avec un sourire ironique. " «a sent la pluie, observa-t-il.

- Bien possible, convint le producteur.

-   votre avis, qu'est-ce qui est arrivé à la nana qui a eu le bébé ?

demanda le cadreur, à l'avant.

- Elle est sans doute chez elle avec sa gamine, à l'heure qu'il est. J'ai pas l'impression qu'ils les gardent longtemps à l'hosto, dans ce pays, spécule Wise. Le problème, c'est qu'on ignore où elle crèche. Pas moyen de creuser le sujet dans cette direction. " Et c'était vraiment pas de veine, aurait pu ajouter Wise. Ils avaient bien le nom de famille, Yang, sur la cassette originale, mais les prénoms des deux époux étaient inaudibles.

" Ouais, je parie qu'il y a une tripotée de Yang dans l'annuaire.

- C'est probable ", admit Wise. Il n'aurait même pas su dire s'il existait l'équivalent d'un annuaire téléphonique à Pékin, ou si la famille Yang avait le téléphone, et de toute façon, personne

dans son équipe ne savait déchiffrer les idéogrammes chinois. Bref, ils étaient dans une impasse.

" Encore deux rues, annonça le cadreur au volant. Plus qu'à tourner à gauche... là... "

La première chose qu'ils aperçurent, ce fut une masse d'uniformes kaki : la police locale, alignée comme des sentinelles en faction, ce qui était du reste le cas. Ils garèrent la camionnette et descendirent ; aussitôt on les scruta comme s'ils débarquaient d'une soucoupe volante. Pète Nichols avait déjà sa caméra calée sur l'épaule, ce qui ne contribua pas vraiment à ravir les flics : on les avait mis au courant des agissements de l'équipe de CNN

à l'hôpital Longfu, si funestes pour l'image de la Chine populaire. Tant et si bien qu'ils leur jetaient des regards venimeux -qui n'auraient pu mieux convenir aux objectifs de Wise et de son équipe.

Le journaliste s'avança tranquillement vers le plus galonné de la bande.

" Bonjour ", lança-t-il aimablement.

Le brigadier se contenta de hocher la tête. Son visage était parfaitement neutre.

" Pourriez-vous nous rendre service ?

- quel service ? " demanda le flic dans son anglais hésitant, aussitôt furieux d'avoir ainsi admis qu'il connaissait la langue. Il aurait mieux fait de jouer les idiots, se rendit-il compte quelques secondes plus tard.

" Nous cherchons une certaine Mme tfu, la veuve du révérend Yu qui habitait ici.

- Pas ici, répondit le brigadier avec un signe de dénégation. Pas ici.

- Dans ce cas, nous attendrons ", lui annonça Wise.

" Monsieur le ministre ", dit Rutledge en guise de salut.

Shen était en retard, ce qui surprit la délégation américaine. Cela pouvait indiquer qu'il adressait un message à ses hôtes visant à leur signifier leur piètre importance. Il pouvait aussi avoir d° attendre les nouvelles instructions du Politburo ; ou peut-être simplement sa voiture avait-elle refusé de démarrer ce

547

matin. Pour sa part, Rutledge penchait vers l'option numéro deux. Le Politburo voulait être tenu au courant de l'avancée des discussions. Shen Tang avait sans doute une influence modératrice, en expliquant à ses collègues que la position américaine, si injuste f°t-elle, serait difficile à ébranler dans ce round de négociations, et donc que le choix le plus avisé, à long terme, serait d'accepter d'emblée la position adverse, quitte à rattraper les pertes lors du prochain round, dans un an - après tout, avait-il d° leur dire, de tous les facteurs historiques, c'était sans doute le sens du fair-play des Américains qui leur avait co°té le plus de négociations.

C'était en tout cas ce que Rutledge aurait fait à sa place et il savait que Shen n'était pas un imbécile. En fait, c'était un technicien compétent en matière de diplomatie, capable d'évaluer rapidement une situation. Il devait bien se douter - non, rectifia Rutledge, il devait savoir, en tout cas, il aurait d° - que la position américaine était guidée par son opinion publique et que cette opinion publique était hostile à la Chine populaire parce que le gouvernement de ce pays avait commis une énorme gaffe. Alors, s'il avait réussi à faire admettre ses vues au reste du Politburo, il allait ouvrir la séance par une concession symbolique, propre à indiquer l'orientation des débats, ce qui permettrait à Rutledge de lui reprendre quelques points avant la clôture de la séance de l'après-midi. C'est ce que ce dernier espérait parce que ça lui permettrait d'atteindre son objectif sans trop d'histoires, ce qui ne pourrait que le faire bien voir de ses supérieurs. Il prit donc une dernière gorgée de thé et se rencogna dans son siège, attendant que Shen entame les discussions du matin.

" Nous avons du mal à comprendre la position américaine sur cette

affaire comme sur bien d'autres... "

Oh-oh...

"Ça bien des égards, l'Amérique a choisi d'attenter à notre souveraineté.

Tout d'abord, la question de Taiwan... "

Rutledge écouta la traduction simultanée. Donc, Shen n'avait pas réussi à

convaincre le Politburo d'adopter une stratégie raisonnable. Ce qui signifiait encore une journée de discussions infructueuses et peut-être (même si c'était encore peu probable)

548

l'échec complet des négociations. Si l'Amérique était incapable de soutirer des concessions à la Chine et se trouvait par conséquent obligée de recourir à des sanctions, ce serait ruineux pour les deux camps et cela ne risquait pas de favoriser la détente internationale. La tirade de son interlocuteur dura trente-sept minutes, montre en main.

" Monsieur le ministre, commença Rutledge quand fut venu son tour. J'ai moi aussi du mal à comprendre votre intransigeance... " Il poursuivit de même sur sa voie bien balisée, n'introduisant qu'une légère variante lorsqu'il précisa : " Nous tenons à vous avertir qu'à moins que la Chine n'autorise l'ouverture de ses marchés à l'importation de produits américains, mon gouvernement se verra contraint de recourir aux dispositions de la loi de réforme du commerce extérieur... "

Rutledge vit le visage de Shen se colorer légèrement. Pourquoi ? Il devait être au courant de la nouvelle règle du jeu. Rutledge avait dû la lui seriner au moins cinquante fois ces derniers jours. Bon, d'accord, il n'avait jamais " tenu à l'avertir ", ce qui était certes une façon diplomatique de dire : Bon, arrête de faire chier, le Chinetoque, on plaisante plus, merde, mais le sens de ses déclarations antérieures avait été passablement explicite et Shen n'était pas un idiot ou bien, se demanda Cliff Rutledge, s'était-il entièrement mépris sur le sens de ces négociations ?

" Bonjour ", dit une voix féminine.

Wise se retourna brusquement. " Salut. On s'est déjà vus ?

- Vous avez brièvement eu l'occasion de voir mon mari. Je suis Yu Chun ", dit la femme alors que Barry se relevait en hâte. Son anglais était plutôt bon, appris sans doute en regardant la télé qui enseignait la langue (variante américaine, en tout cas) à toute la planète.

" Oh... " Wise cligna plusieurs fois les yeux. " Madame Yu, je vous prie d'accepter mes condoléances pour la disparition de votre mari. C'était un homme d'un grand courage... "

Elle hocha la tête pour ces paroles aimables mais qui réveillaient le douloureux souvenir de l'homme qu'avait été Fan An.

549

" Merci ", parvint-elle à dire d'une voix étranglée, cherchant à contenir comme une digue les émotions qui menaçaient de la submerger.

" Est-ce qu'un service religieux est prévu en souvenir de votre époux ? Si oui, madame, nous voudrions vous demander l'autorisation de l'enregistrer.

" Wise n'avait jamais réussi à se faire à l'école journalistique du " Oh, vous avez perdu un être cher, quel effet ça fait ? " Il avait vu la mort bien plus souvent qu'un marine, et où qu'on se trouve, c'était partout la même chose. La Faucheuse passait, venait vous arracher un être cher, et le vide qu'elle laissait ne pouvait être comblé que par des larmes, un langage universel. Son avantage était que tous les hommes, où qu'ils soient, le comprenaient. Son inconvénient était que pour les amener à l'exprimer, on devait les faire souffrir un peu plus, et Wise avait parfois du mal à se soumettre à cette obligation, nonobstant son intérêt pour l'actualité du jour.

" Je ne sais pas... Nous avons l'habitude de tenir nos cérémonies religieuses là-bas, dans notre appartement, mais la police ne veut pas me laisser entrer.

- Puis-je vous aider ? proposa Wise, sincère. Il arrive que la police écoute des gens comme nous. " Il indiqua le barrage, à une vingtaine de mètres de là. Puis, discrètement, pour Pète Nichols : " En selle... "

Il était difficile pour les Américains d'imaginer ce que pensaient les flics de ce spectacle quand le trio s'ébranla dans leur direction, Yu en tête, suivie de ce grand Noir et du Blanc avec

sa caméra.

Elle se mit à discuter avec le brigadier, le micro de Wise glissé entre eux deux. D'une voix calme et polie, elle demanda la permission de rentrer chez elle.

Le brigadier hochait obstinément la tête, en un geste qui se passait de traduction.

" Attendez une minute, intervint Wise. Madame Yu, pouvez-vous me servir d'interprète, s'il vous plaît ? " Elle acquiesça. " Brigadier, vous savez qui je suis et vous savez ce que je fais, n'est-ce pas ? " La question provoqua un assentiment bref et peu amène. " Pour quelle raison interdit-on à cette dame de retourner chez elle ?

ssn

- J'ai des ordres, traduisit Chun.

- Je vois. tes-vous conscient que cela va donner une image déplorable de votre pays ? Les gens dans le monde entier vont voir ça et trouver cette attitude déplacée. " Yu Chun traduisit scrupuleusement ses propos au brigadier.

" J'ai mes ordres ", répondit-il par son truchement. Il était manifeste qu'ils auraient aussi bien pu s'adresser à une statue.

" Peut-être que si vous appeliez votre supérieur ", suggéra Wise et, à sa surprise, le flic chinois sauta sur l'occasion, décrocha sa radio et appela le poste.

" Mon lieutenant arrive ", traduisit Yu Chun. Le brigadier était manifestement soulagé, à présent qu'il avait pu se décharger du problème sur un officier placé sous les ordres directs du commandant du poste.

" Bien, retournons l'attendre près du camion ", suggéra Wise. Une fois qu'ils furent arrivés, Yu alluma une cigarette chinoise sans filtre et essaya de retrouver son calme. Nichols reposa sa caméra et tout le monde se relaxa durant quelques minutes.

" Vous étiez mariés depuis combien de temps, m'dame ? demanda Wise, hors caméra.

- Vingt-quatre ans.

- Des enfants ?
- Un fils. Il poursuit ses études en Amérique, à l'université d'Oklahoma.

Des études d'ingénieur, indiqua-t-elle à l'équipe de télé.

- Pète, dit tranquillement Wise. Positionne l'antenne et balance le signal.
- D'accord. " La cadreur passa la tête à l'intérieur de la cabine pour établir la connexion montante. Sur le toit, la parabole se mit à pivoter pour s'orienter sur le satellite de communication qu'ils utilisaient d'habitude quand ils travaillaient ici. Dès que son indicateur indiqua l'accrochage du faisceau, il sélectionna de nouveau le canal 6 et s'en servit pour informer Atlanta qu'il allait émettre un signal en direct de Pékin. Aussitôt, un producteur maison se mit à surveiller le signal entrant, et ne vit rien sur son écran. Il aurait pu laisser tomber mais il connaissait trop bien Barry Wise, et celui-ci ne bloquait pas ainsi un faisceau direct s'il n'avait pas une bonne raison. Aussi, il se cala 551

confortablement dans son fauteuil et dégusta son café, puis il signala en régie qu'il y avait un faisceau direct émis de Pékin, sans indication de la nature ou de la portée du sujet traité. Mais le directeur des programmes savait lui aussi que Wise et son équipe avaient déjà envoyé un reportage digne d'un Emmy pas plus tard que l'avant-veille et qu'à sa connaissance, aucun des grands réseaux ne s'intéressait pour l'instant à ce qui se passait à Pékin - CNN surveillait le trafic de tous les satellites de communication avec la même assiduité que la NSA, pour voir ce que faisait la concurrence.

D'autres personnes s'étaient mises à converger vers la maison-chapelle des Wen. Plusieurs fidèles parurent surpris de découvrir la camionnette de CNN, mais quand ils virent que Yu Chen était avec les journalistes, ils se détendirent un peu, comptant sur elle pour leur expliquer ce qui se passait. Arrivant isolés ou par groupes de deux, ils furent bientôt une trentaine, la plupart tenant apparemment une Bible à la main. Wise fit signe à Nichols de se remettre à tourner, mais cette fois-ci en envoyant le signal directement vers Atlanta.

" Ici Barry Wise, qui vous parle en direct de Pékin. Nous sommes devant la maison du révérend Yu Fa An, le pasteur baptiste décédé avant-hier avec le cardinal Renato DiMilo, qui était nonce apostolique - c'est-à-dire ambassadeur du Vatican auprès de la Chine populaire. J'ai ici auprès de moi sa veuve, Yu Chen. Elle et le révérend étaient mariés depuis vingt-quatre ans, et ils ont un fils qui poursuit

actuellement ses études à l'université

d'Oklahoma. Comme vous pouvez l'imaginer, c'est une pénible épreuve pour Mme Yu, d'autant plus pénible que la police locale lui refuse l'accès à son propre domicile. Or celui-ci servait également de chapelle à leur petite assemblée de fidèles, et comme vous pouvez le constater derrière moi, ces derniers se sont réunis afin de prier pour l'âme de leur chef spirituel disparu, le révérend Yu Fa An.

" Mais il semblerait que le pouvoir local n'ait pas l'intention de les laisser procéder à la cérémonie dans leur lieu de culte habituel. J'ai pu m'entretenir personnellement avec le responsable des forces de police sur place. Il a, dit-il, reçu l'ordre de ne

laisser entrer personne et a bien l'intention de le faire respecter. " Wise s'approcha de la veuve.

" Madame Yu, allez-vous rapatrier le corps de votre mari pour l'inhumer à

Taiwan ? " Il était rare que Wise se laisse aller à manifester de l'émotion mais la réponse à sa question le fit fléchir.

" Il n'y aura pas de corps. Mon mari... ils l'ont pris et l'ont incinéré

avant de disperser les cendres dans le fleuve ", déclara Chun au reporter, et soudain son visage se défit et sa voix se brisa.

" quoi ? " balbutia l'Américain. Lui non plus ne s'était pas attendu à une telle nouvelle, c'était visible sur ses traits. " Ils l'ont incinéré sans votre permission ?

- Oui, dit Chun d'une voix étranglée.

- Et ils ne vous ont même pas rendu les cendres pour que vous puissiez les ramener chez vous ?

- Non, ils m'ont dit qu'ils les avaient dispersées dans le fleuve.

- Eh bien... " Ce fut tout ce que réussit à dire Wise. Il aurait eu envie d'émettre une réponse plus percutante mais il était censé garder un minimum d'objectivité, et donc mieux valait qu'il s'abstienne de prononcer le juron qui lui brûlait les lèvres. Bande d'enculés de sauvages. Même les différences de culture n'expliquaient pas tout.

C'est à cet instant que le lieutenant de police arriva en vélo. Il se

rendit aussitôt auprès du brigadier, lui dit quelques mots, puis se dirigea vers l'endroit où se trouvait Yu Chun.

" qu'est-ce qui se passe ici ? " demanda-t-il en mandarin. Il eut un mouvement de recul quand micro et caméra s'invitèrent à la conversation.

qu'est-ce qui se passe ici ? révélait sa mimique éloquente, alors qu'il fixait les Américains.

" Je veux rentrer chez moi mais ils ne veulent pas me laisser passer, expliqua Yu Chun en indiquant le brigadier. Pourquoi ne puis-je pas rentrer chez moi ?

- Excusez-moi, intervint Wise en s'adressant au flic. Je suis Barry Wise.

Je travaille pour CNN. Parlez-vous anglais, monsieur ?

- Oui

553

- Et vous êtes ?

- Je suis le lieutenant Kong.

- Lieutenant Rong, pouvez-vous me donner la raison de vos ordres ?

- Cette maison abrite une activité politique interdite par arrêté municipal.

- Une activité politique ? Mais c'est une résidence privée...

un logement, non ?

- C'est un lieu de rassemblement pour une activité politique, s'entêta Rong. Une activité politique interdite, crut-il bon d'ajouter.

- Je vois. Eh bien, merci, lieutenant. " Wise recula pour s'adresser directement à la caméra, pendant que Mme Yu rejoignait ses coreligionnaires. La caméra la suivit alors qu'elle prenait à part un des paroissiens, un bonhomme à la carrure imposante dont les traits dénotaient une résolution manifeste. L'homme se tourna alors vers les autres et s'adressa à eux d'une voix forte. Aussitôt, tous ouvrirent leur Bible. Le gros type ouvrit la sienne à son tour et se mit à lire un passage, toujours de la même voix de stentor. Les autres, se laissant

guider, plongèrent le nez dans les Saintes ...critures.

Wise compta trente-quatre personnes en tout, à peu près également réparties entre les deux sexes. Tous avaient la tête baissée sur leur Bible ou celle de leur voisin immédiat. C'est à ce moment qu'il se tourna pour observer le visage du lieutenant de police. Celui-ci afficha d'abord de la curiosité, puis il comprit et prit bientôt un air scandalisé. De toute évidence, l'activité " politique " pour laquelle le domicile du couple avait été

déclaré illégal était l'exercice d'une pratique religieuse. Wise se fit la réflexion que les médias avaient eu tendance à oublier un peu trop vite la vraie nature du communisme, mais voilà qu'elle se manifestait de nouveau devant eux. Le visage de l'oppression n'avait jamais été agréable à

contempler. Mais ici, il semblait devenir encore plus moche.

Wen Zhong, le restaurateur, continuait de mener la cérémonie improvisée, récitant la Bible mais en mandarin. Les autres tournaient les pages à

mesure, suivant avec soin les versets, selon la tradition baptiste ; Wise en vint à se demander si ce type

554

corpulent n'allait pas les faire entrer en transe sous ses yeux. Si oui, il avait l'air sincère et c'était la qualité essentielle pour un prédicateur.

Yu Chun se dirigea vers lui et il se pencha pour lui poser le bras sur l'épaule en un geste qui n'avait rien de chinois. C'est à cet instant qu'elle craqua et se mit à pleurer ; il n'y avait aucune honte à ça, elle venait de perdre celui qui était son époux depuis plus de vingt ans dans des circonstances particulièrement douloureuses, avant de se voir insultée par l'acharnement d'un pouvoir qui, non content de le tuer, avait refusé à

sa veuve la possibilité de contempler une dernière fois son visage bien-aimé ou même de lui offrir un coin de terre où pouvoir se recueillir. Ces types sont des barbares, se répéta Wise ; il savait qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il pensait devant les caméras et n'en était que plus furieux : mais sa profession avait des règles qu'il n'avait pas l'intention d'enfreindre. Mais il avait une caméra, et la caméra montrait des choses que ne pouvaient véhiculer de simples paroles.

A l'insu de l'équipe de tournage, Atlanta avait décidé de transmettre leur faisceau en direct avec le commentaire hors champ d'un journaliste en studio parce qu'ils n'avaient pas réussi à attirer l'attention de Bariy Wise sur la voie de retour. Le signal montait jusqu'au satellite de communication, redescendait sur Atlanta puis remontait sur quatre autres satellites de télédiffusion d'où il arrosait toute la planète, dont une ville qui s'appelait Pékin.

Tous les membres du Politburo chinois avaient la télé dans leur bureau, et tous avaient accès à la version américaine de CNN qui était pour eux une précieuse source de renseignements politiques. CNN arrosait également les principaux hôtels de la capitale avec leur foule d'hommes d'affaires et d'autres visiteurs, sans compter les rares Chinois qui y avaient accès, entre autres les hommes d'affaires qui commerçaient avec l'étranger et avaient donc besoin de savoir ce qui se passait hors de leurs frontières.

Dans son bureau, Fang Gan quitta ses dossiers pour regarder la télé qui était toujours allumée en permanence quand il travail-555

lait. Il prit la télécommande pour monter le son et entendit un commentaire en anglais qui couvrait la version originale en chinois. Il avait du mal à

saisir car son anglais n'était pas excellent, aussi convoqua-t-il Ming pour qu'elle lui traduise.

" Camarade ministre, c'est un reportage sur un événement qui se passe ici même à Pékin, lui dit-elle d'emblée.

- «a, je peux le voir, mon petit ! rétorqua-t-il avec humeur. qu'est-ce qu'ils racontent ?

- Ah oui... C'est en rapport avec ce Yu qui a été abattu par la police avant-hier... et aussi sa veuve... il s'agit à l'évidence d'un service funèbre... oh, ils indiquent que le corps de Yu a été incinéré et ses cendres dispersées... d'où la détresse accrue de sa veuve, disent-ils.

- quel est l'abruti qui a pu faire une chose pareille ? " s'interrogea tout haut Fang. Par nature, il n'était pas porté à la compassion mais un homme sage ne pratiquait pas délibérément la cruauté. " Continue, petite !

- Ils sont en train de lire la Bible des chrétiens, je n'arrive pas à distinguer les paroles, elles sont couvertes par le commentateur

anglais., il n'arrête pas de se répéter... il dit... ah oui, il dit qu'ils essaient d'établir la liaison avec le reporter à Pékin, ce Wise, mais ils ont des difficultés techniques... il répète toujours ce qu'il disait au début, c'est une cérémonie funèbre pour le défunt, avec des proches... non des membres de son groupe religieux, plutôt, voilà, c'est à peu près tout, à

vrai dire... Ah, à présent ils rappellent ce qui s'est passé auparavant à

l'hôpital Longfu, ils évoquent également ce religieux italien dont la dépouille arrivera bientôt dans son pays. "

Fang bougonna et décrocha son téléphone pour demander le ministre de l'Intérieur.

" Allume ta télé ! dit-il aussitôt à son collègue du Politburo. Il faut que tu reprennes le contrôle de la situation, mais t,che de le faire intelligemment ! Cela pourrait être catastrophique pour nous, encore plus qu'avec ces imbéciles d'étudiants sur la place Tienanmen. "

Ming vit son chef grimacer avant de raccrocher en grommelant " L'imbécile !

" puis de hocher la tête avec un mélange de colère et de tristesse.

556

" Ce sera tout, Ming ", lui dit-il au bout d'une minute.

Sa secrétaire regagna son bureau et son ordinateur, en s'interrogeant sur ce qu'il allait advenir suite à la disparition de ce Yu. Certes, l'événement avait été tragique, deux morts singulièrement vaines, qui avaient à la fois contrarié et irrité son ministre par leur stupidité. Il s'était même déclaré partisan d'un ch,timent exemplaire pour le policier à

la g,chette trop facile, mais cette suggestion n'avait pas abouti, le pouvoir redoutant de perdre la face. Ming haussa les épaules et reprit ses t,ches quotidiennes.

Les ordres du ministre de l'Intérieur furent rapidement transmis, mais Barry Wise n'en savait rien. Il lui fallut encore une minute pour capter les voix de la régie d'Atlanta dans son oreillette. Aussitôt après, il eut de nouveau le son et reprit son "ommentaire des événements, cette fois-ci en direct pour le public de la chaîne. Il ne cessait de tourner la tête tandis que Pète Nichols continuait de filmer cette cérémonie

religieuse improvisée dans une rue étroite et sale. Wise vit le lieutenant de police parler dans sa radio portative - il crut reconnaître un modèle Motorola, comme ceux des flics américains. L'homme parla, écouta, parla encore, puis reçut une confirmation. Sur quoi, il remit l'appareil dans son étui et se dirigea vers le reporter de CNN. Celui-ci nota sur son visage une résolution qui ne lui disait rien qui vaille, d'autant qu'en chemin, le lieutenant Kong adressa discrètement quelques mots à ses policiers qui pivotèrent aussitôt comme un seul homme, encore immobiles mais l'air toujours aussi déterminé, tout en fléchissant les muscles, prêts à

intervenir.

" Vous devez couper caméra, dit Kong.

- Pardon ?

- La caméra, couper, répéta le lieutenant de police.

- Pourquoi ? demanda Wise, son cerveau fonctionnant aussi tôt à cent à

l'heure.

- Les ordres, répondit l'autre d'un ton sec

- quels ordres ?

- Ordres qG de la police.

557

- Oh, bon, d'accord ", fit Wise. Puis il tendit la main. " Coupez caméra tout de suite ! insista le lieutenant Kong en se demandant ce que signifiait ce geste.

- O~ est cet ordre ?

- quoi ?

- Je ne peux pas couper ma caméra sans un ordre écrit. C'est une règle pour la chaîne qui m'emploie. Avez-vous un ordre

écrit ?

- Non, répondit l'autre, soudain désarçonné.

- Et l'ordre doit être signé d'un capitaine. Un commandant, "e serait mieux, mais il faut au moins un capitaine pour qu'il soit valable, poursuit Wise avec culot. C'est une règle de ma

chaîne.

- Ah ", réussit à dire l'autre. On aurait cru qu'il venait de buter contre un mur invisible. Il secoua la tête, comme s'il voulait s'éclaircir les idées après l'impact, recula de cinq mètres, ressortit sa radio et rendit compte à son mystérieux interlocuteur. L'échange se prolongea près d'une minute, après quoi il revint. " Ordre arrive bientôt, annonça-t-il à

l'Américain.

- Merci ", répondit Wise avec un sourire poli et l'esquisse d'une courbette. Le lieutenant repartit, l'air pour le moins perplexe, jusqu'à ce qu'il ait regroupé ses hommes. Il avait des instructions à transmettre à

présent, des instructions qu'ils comprenaient, eux comme lui, ce qui était toujours un sentiment rassurant pour un citoyen chinois, surtout revêtu d'un uniforme.

" Des problèmes, Barry ", annonça Nichols, laconique, en braquant sa caméra vers la rangée de flics. Il avait entendu la discussion au sujet de l'ordre écrit et n'avait réussi à garder un visage impassible qu'en se pinçant les lèvres. Barry avait le chic pour embobiner les gens en beauté. Il avait même réussi le coup plus d'une fois avec des présidents.

" Je vois. Continue de tourner ", répondit Mike, hors micro. Puis, pour Atlanta : " quelque chose est en train de se passer, et j'avoue être inquiet. La police semble avoir reçu des ordres d'en haut. Vous l'avez entendu comme moi : ils nous ont demandé d'arrêter de filmer et nous avons réussi à obtenir un délai en leur demandant un ordre écrit d'un officier supérieur.

en conformité avec le règlement de la chaîne ", poursuit Wise, sachant que quelqu'un à Pékin devait regarder ces images. Le truc avec les communistes, il le savait, c'est qu'ils étaient des maniaques de l'organisation, et jugeaient donc une demande d'ordre écrit parfaitement raisonnable, si farfelue qu'elle puisse paraître à un étranger. La seule question maintenant, c'était de savoir s'ils n'allaient pas suivre l'ordre transmis oralement par radio sans attendre le papier réclamé par l'équipe de CNN. Lequel des deux avait la priorité ?

La priorité immédiate, bien entendu, était de maintenir l'ordre dans la capitale. Les flics sortirent leur matraque et commencèrent à faire mouvement vers les baptistes.

" Je me mets o , Barry ? demanda Pète Nichols.

- Pas trop près. Veille à bien cadrer tout le champ, ordonna Wise.

- Pigé ", répondit son opérateur.

Ils suivirent le lieutenant Rong alors qu'il se dirigeait vers Wen Zhong, à

qui il adressa de vive voix un ordre qui fut illico rejeté. L'ordre fut répété. Le micro-canon de la caméra saisit tout juste la réponse à la troisième demande.

" Diaro ren, chou ni ma di be ! " lança le Chinois obèse à la figure de l'officier de police. quel qu'ait pu être le sens de l'imprécation, elle amena plusieurs fidèles à écarquiller les yeux. Elle valut surtout à Wen de se faire éclater la pommette d'un coup de matraque. Il tomba à genoux, le visage déjà ruisselant de sang, mais bien vite il se redressa, présenta son dos au flic et tourna une autre page de sa Bible. Nichols changea de position afin de pouvoir zoomer sur le livre et le sang qui gouttait sur les pages.

Se voir ainsi tourner le dos ne fit que décupler la rage du lieutenant Rong. Son deuxième coup de matraque atteignit Wen à l'occiput. Il l'amena à

fléchir les genoux mais, fait incroyable, sans réussir à l'abattre. Alors, de la main gauche, Rong l'empoigna par l'épaule pour le forcer à se retourner et, cette fois, le troisième coup l'atteignit en plein plexus.

C'est le genre d'impact qui terrasse un boxeur professionnel, et de fait, le restaurateur s'effondra. Une fraction de seconde après, il était 559

à genoux, une main agrippant sa Bible, l'autre crispée au-dessus de l'estomac.

Dans l'intervalle, les autres flics avaient convergé vers le petit attroupement, maniant la matraque contre des gens qui restaient tassés sur eux-mêmes mais refusaient de fuir. Yu Chun était du nombre. Pas très grande, même pour une Chinoise, elle prit en plein visage l'impact d'un coup qui lui brisa le nez. Le sang jaillit à flots.

Cela fut bref : il y avait trente-quatre paroissiens et douze flics, et les chrétiens ne manifestaient pas vraiment d'opposition, moins par conviction religieuse que par un conditionnement culturel à ne pas résister aux forces de l'ordre. Et c'est ainsi que tous restèrent sur place, encaissant les coups sans broncher, pour finir à terre, le visage maculé de sang. Les policiers se retirèrent presque aussitôt comme pour mieux dévoiler leur travail à la caméra de CNN qui enregistrerait scrupuleusement les images, lesquelles se retrouvèrent en quelques secondes diffusées à travers la planète entière.

" Vous recevez ça ? demanda Wise à Atlanta.

- «a dégouline sur nos écrans, Barry, confirma le réalisateur, depuis son fauteuil pivotant au siège de la rédaction de CNN. Tu peux dire à Nichols que je lui dois une bière.

- Bien compris. " Puis il reprit son commentaire : " Il semble que la police locale ait reçu l'ordre de disperser ce rassemblement religieux considéré comme politique et propre à menacer le gouvernement. Comme vous pouvez le constater, aucune de ces personnes n'est armée, et aucune n'a opposé la moindre résistance à l'attaque des forces de police. Mais à

présent... " Il s'interrompt en avisant un autre vélo qui remontait la rue à toute vitesse dans leur direction. Un flic en uniforme en descendit et tendit un papier au lieutenant Kong. que le lieutenant porta aussitôt à

Barry Wise.

" Voici ordre. Coupez caméra ! exigea-t-il.

- Je vous en prie, permettez-moi d'y jeter un oeil ", répondit Wise, rendu si furieux par la scène à laquelle il venait d'assister qu'il était prêt à

se laisser fracasser le crâne à son tour, rien que pour permettre à Pète de balancer l'image sur le satellite. Il parcourut la page et rendit la feuille. " Je ne peux pas le déchiffrer. Excusez-moi, poursuivit-il, cherchant délibérément à harceler son interlocuteur en se demandant jusqu'où il allait tenir, mais je ne sais pas lire votre langue. "

On aurait dit que les yeux de Kong allaient lui sortir de la tête. " Il est écrit : coupez caméra !

- Mais je ne peux pas lire, et personne non plus dans ma chaîne ",

rétorqua Wise, en gardant toujours le même ton posé.

Kong vit la caméra et le micro braqués dans sa direction et c'est à cet instant qu'il se rendit compte qu'il s'était fait avoir. Et en beauté. Mais il comprit aussi qu'il devait jouer le jeu.

" Il est écrit ici : vous devez éteindre la caméra maintenant, épela-t-il tandis que son doigt parcourait un à un chaque symbole sur la page.

- D'accord, je suppose que vous me dites la vérité. " Wise se redressa et se tourna face à la caméra. " Eh bien, comme vous venez de le constater, la police locale vient de nous donner l'ordre d'interrompre notre retransmission. Disons pour résumer que la veuve du révérend Yu Fan An et plusieurs de ses paroissiens se sont réunis aujourd'hui pour prier en hommage à leur pasteur défunt. Il s'avère que le corps du révérend Yu a été

incinéré et ses cendres dispersées. Sa veuve, Yu Chun, s'est vu refuser l'accès à son domicile par les forces de police, prétendument pour activités politiques subversives, ce que l'on doit entendre, j'imagine, comme l'exercice d'une pratique religieuse, et comme vous avez pu le constater en direct, la police locale a violemment chargé les membres de cette communauté religieuse. Et c'est à présent notre tour d'être fermement priés de décamper. C'était Barry Wise, en direct de Pékin, à vous les studios. " Cinq secondes plus tard, Nichols ôta la caméra de son épaule et retourna la ranger dans le fourgon. Wise se retourna vers le lieutenant de police et lui adressa un sourire poli, tout en pensant : Tu peux te le fourrer dans le cul bien profond, connard! Mais il avait fait son boulot, réussi à diffuser son sujet. Le reste n'était plus de son ressort.

31

La protection des droits

CNN retransmet ses bulletins d'information vingt-quatre heures sur vingt-quatre vers les récepteurs-satellite de la planète entière. Le reportage tourné dans les rues de Pékin fut donc regardé par les services secrets américains mais aussi par des comptables, des femmes au foyer et des insomniaques. Parmi cette dernière catégorie, un nombre non négligeable avaient accès à un PC et, étant insomniaques, beaucoup eurent l'idée d'adresser aussitôt un mail à la Maison-Blanche. Presque du jour au lendemain depuis un certain temps déjà, le courrier électronique avait remplacé les télégrammes quand on désirait exprimer son opinion au gouvernement et celui-ci semblait

tenir compte de ces messages, ou du moins les lire, les compter et les classer. Cette dernière activité était effectuée au sous-sol de l'ancien bâtiment de l'exécutif, monstruosité

victorienne jouxtant la Maison-Blanche côté ouest. Les responsables de ce service bien particulier rendaient compte directement à Arnold van Damm, car cela fournissait une mesure statistiquement assez précise de l'état de l'opinion, d'autant qu'ils disposaient également d'un accès électronique à

tous les grands instituts de sondage du pays - et du monde entier. Cela dispensait la Maison-Blanche de réaliser ses propres sondages, même si le secrétaire général de la présidence en concevait un certain dépit. Il tenait néanmoins à surveiller de près les opérations, sans dédommagement ou presque pour sa peine. Amie s'en moquait : pour lui, faire de la politique était aussi naturel que de respirer et il avait

depuis longtemps choisi de servir fidèlement le président, surtout quand cela lui permettait de le protéger de lui-même et d* ses fréquentes gaffes politiques.

Il n'y avait toutefois pas besoin d'être grand clerc pour analyser les messages qui se mirent à affluer peu après minuit. Un certain nombre avaient même un fichier joint en commentaire, et beaucoup EXIGEAIENT !!!

(en capitales grasses, signe de colère selon la Netiquette) des actions concrètes. Arnie devait remarquer un peu plus tard ce jour-là qu'il n'aurait pas cru qu'une telle proportion de baptistes s'intéressaient à l'informatique, réflexion qu'il se reprocha aussitôt.

Dans le même bâtiment, le Service des interceptions de la Maison-Blanche enregistra scrupuleusement le reportage de CNN et un coursier apporta aussitôt la cassette au Bureau Oval. Ailleurs sur la planète, le direct de Pékin tomba à l'heure du petit déjeuner, amenant plus d'un téléspectateur à

poser aussitôt sa tasse de café (ou de thé) sur la table avec un grognement de colère. Là aussi, cette diffusion entraîna dans plusieurs ambassades américaines l'envoi de brèves dépêches pour informer le Département d'...tat que certains gouvernements étrangers avaient très mal réagi à la diffusion du reportage de CNN et que plusieurs ambassades de Chine populaire avaient trouvé des manifestants devant leurs grilles, dont certains se montraient pour le moins véhéments. Cette dernière information fut rapidement répercutée au

Service de protection diplomatique, la division des Affaires étrangères chargée d'assurer la sécurité des ambassades et des diplomates étrangers. Laquelle appela aussitôt la police de Washington pour lui demander d'accroître sa présence en uniforme aux abords des diverses missions de Chine populaire en Amérique et d'envisager d'éventuels renforts si jamais des problèmes similaires devaient se produire ici même à

Washington.

Lorsque Ben Goodley se rendit en voiture à Langley pour son briefing matinal, les divers services de renseignements américains avaient assez bien diagnostiqué le problème. Pour reprendre l'expression imagée de Ryan, la Chine populaire avait franchement piétiné les plates-bandes, ce coup-ci, et même eux n'allaient pas tarder à comprendre leur douleur. Ce qui était 563

plus qu'une litote, comme allait le prouver la suite des événements.

L'avantage pour Goodley, si l'on peut dire, c'est que Ryan laissait invariablement sur CNN la télé du salon où il prenait son petit déjeuner, de sorte qu'il était parfaitement au courant de la nouvelle crise avant même d'avoir enfilé sa chemise blanche amidonnée et noué sa cravate rayée.

Même les baisers à sa femme et aux enfants ce matin n'avaient pu apaiser sa colère devant l'incompréhensible stupidité de ces gens à l'autre bout du monde.

" Bordel de merde, Ben ! gronda-t-il dès que Goodley apparut dans le Bureau Oval.

- Hé, patron, j'y suis pour rien, moi ! protesta son conseiller à la sécurité, surpris par une telle véhémence.

- que sait-on au juste ?

- En gros, vous avez vu l'essentiel : la veuve du pauvre bougre qui s'est fait exploser la cervelle l'autre jour est venue à Pékin en espérant pouvoir rapatrier sa dépouille à Taiwan pour l'inhumer. Elle a découvert que le corps avait été incinéré et qu'on avait dispersé les cendres. Les flics ont refusé de la laisser regagner son domicile, et quand des fidèles de la paroisse sont venus participer à un service funèbre, la police a décidé de les disperser. " Il n'eut pas besoin de souligner la précision clinique avec laquelle l'opérateur de CNN avait filmé l'agression contre la veuve.

à tel point, du reste, qu'avant de descendre, Cathy Ryan avait diagnostiqué

au moins une fracture du nez, ajoutant que la malheureuse aurait sans doute besoin d'un bon spécialiste en chirurgie faciale pour retrouver un visage présentable. Puis elle avait demandé à son mari pourquoi les flics pouvaient haïr quelqu'un à ce point.

" Parce qu'elle a la foi, je suppose, avait répondu Ryan.

- Jack, on se croirait revenu au temps de l'Allemagne nazie, avec les images de ces émissions que tu regardes sur la chaîne Histoire. " Et, toubib ou pas, elle avait grimacé en voyant à

564

l'écran les résultats de l'agression des flics chinois sur des compatriotes armés seulement de leurs Bibles.

" Je les ai vues, moi aussi, déclara van Damm en entrant à son tour dans le Bureau Oval, et on a déjà une marée de protestations de l'opinion publique.

- Putains de sauvages, jura Ryan comme Robby Jackson arrivait, complétant les effectifs de la réunion matinale.

- Là, je te reçois cinq sur cinq, Jack. Merde, je sais que p'pa va me tomber dessus, lui aussi, et c'est justement aujourd'hui qu'il a son service commémoratif à l'église de Gerry Patterson. Je sens que ça va être épique, Jack. ...pique, promit le vice-président.

- Et CNN doit y être ?

- S'r et archis'r, Arthur, ô mon gwand seigneur et maître président ", confirma Robby.

Ignorant l'ironie, Ryan se tourna vers le secrétaire de la présidence. "

OK, Arnie, je t'écoute.

- Non, c'est moi qui écoute, Jack, rétorqua van Damm. qu'est-ce que t'en penses ?

- J'en pense que je dois m'adresser à mes concitoyens. Une conférence de presse ? Compte tenu de ce qu'on a pu voir, je commencerai en disant que nous avons là une violation flagrante des droits de l'homme, d'autant plus insupportable qu'elle s'est déroulée sous les

yeux de l'opinion internationale. Je dirai que l'Amérique a du mal à traiter avec des gens qui se comportent de la sorte, que les relations commerciales ne justifient ni n'effacent les violations graves aux principes sur lesquels se fonde notre démocratie et que nous devons par conséquent reconsidérer l'ensemble de nos relations avec la République populaire de Chine.

- Pas mal, observa le secrétaire de la présidence, en lui adressant un sourire d'instituteur à un élève doué. Regarde avec Scott ce que vous pouvez trouver comme autres options.

- Ouais. OK, question plus large : comment va réagir le pays ?

- La réaction initiale sera l'indignation, répondit Arnie. «a donne des images chocs et les gens vont réagir comme ça : avec leurs tripes. Si les Chinois ont assez de bon sens pour présenter

565

des excuses, l'affaire se tassera. Sinon... (Arnie fronça les sourcils, l'air soucieux)... sinon, j'ai le pressentiment que ça va mal se passer.

Les diverses communautés religieuses vont faire un scandale. Les gouvernements italien et allemand s'estiment également outragés, donc nos alliés de l'OTAN vont eux aussi l'avoir mauvaise, quant au traitement qu'ils ont fait subir à cette pauvre femme, il ne va s'rement pas leur attirer des amis chez les féministes. Bref, toute cette affaire est un colossal g, chis pour les Chinois, mais je ne suis pas certain qu'ils appréhendent les conséquences de leurs actions.

- Alors, ils ne vont pas tarder à l'apprendre, par la manière douce ou par la manière forte ", leur suggéra Goodley.

Le Dr Alan Gregory semblait toujours descendre au même hôtel Marriott, donnant sur le Potomac, au droit des pistes d'approche de Reagan National.

Il était encore une fois venu de Los Angeles par le même vol de nuit, qui ne s'était pas franchement amélioré au fil des années. Dès son arrivée, il avait sauté dans un taxi pour passer à l'hôtel prendre une douche et se changer, afin d'avoir l'air et de se sentir à peu près humain pour son rendez-vous de dk heures quinze avec le ministre de la Défense. Pour celui-

ci, au moins, pas besoin de taxi : le Dr Bre-tano lui envoyait une

voiture.

Celle-ci arriva à l'heure dite ; elle était conduite par un sergent de l'armée, et Gregory monta à l'arrière où il découvrit un journal posé sur la banquette. Au bout de dix minutes à peine, ils s'arrêtèrent devant l'entrée côté fleuve, où un commandant de l'armée attendait pour l'accompagner, une fois passé le portique détecteur, vers l'anneau E. "

Vous connaissez le ministre ? s'enquit en chemin l'officier.

- Oh ouais, enfin, depuis peu. "

Il dut patienter une demi-minute dans l'antichambre. Mais pas plus.

" Al, prenez un siège. Du café ?

- Volontiers, merci, Dr Bretano.

- Tony ", rectifia le ministre de la Défense. Il n'était pas très à cheval sur le protocole et il connaissait par ailleurs le genre de travail dont était capable son interlocuteur. Un majordome de

la marine vint leur servir café, croissants et confiture, puis il se retira.
" Comment était le vol ?

- Toujours pareils, les vols de nuit, monsi... Tony. Tant qu'on s'en sort entier, on n'a pas le droit de se plaindre.

- Ouais, enfin, un des avantages du boulot, c'est que j'ai désormais un jet personnel à ma disposition en permanence. Je n'ai pas souvent l'occasion de marcher ou de conduire, et vous avez dû remarquer le détachement de sécurité à l'extérieur.

- Les mecs avec les phalanges qui raclent le sol ? plaisanta Gregory.

- Soyez pas vaches. L'un de ces gorilles est allé à Princeton avant d'entrer dans les commandos. "

«a doit être celui qui lit des illustrés à ses petits camarades. Mais Al garda sa remarque pour lui. " Alors, Tony, pourquoi vouliez-vous me voir ?

- Vous avez déjà travaillé en bas, au SRD, si je me souviens bien?

- Sept ans, confirma Gregory, à bosser sous terre, dans le noir, et ça n'a jamais marché. J'étais sur le projet de laser à électrons libres. «a fonctionnait à peu près, sauf que ces foutus lasers ne sont jamais

parvenus à répondre à nos espoirs, même après qu'on a eu piqué aux Russes leurs travaux. Soit dit en passant, ils avaient le meilleur spécialiste mondial en la matière. Le pauvre bougre s'est tué dans un accident d'alpinisme en 90. Enfin, c'est ce qu'on a dit. Il butait sur le même mur que nos gars. La

"chambre à zigzags" comme on l'appelle, là où on excite les gaz chauds pour en extraire l'énergie nécessaire au faisceau. Impossible d'obtenir un confinement magnétique correct. Ils ont tout essayé. J'ai bossé dix-neuf mois avec eux. Et pourtant, ils ont de sacrés bons chercheurs, mais on a tous calé. Je crois que les gars de Princeton résoudront le problème du confinement avant nous. On a examiné leur procédure, bien sûr, mais eux, ils travaillent sur la fusion et le cadre est trop différent pour qu'on reproduise leurs solutions théoriques. En fait, c'est nous qui leur avons refilé une bonne partie de nos idées, et ils ont su en faire bon usage.

Bref, l'armée m'a bombardé lieutenant-colonel mais trois semaines plus tard, ils me proposaient la retraite anticipée parce qu'ils n'avaient plus besoin de moi. C'est comme

567

ça que j'ai pris le poste que m'offrait le Dr Flynn, chez TRW, et que je travaille pour vous depuis. " Résultat, Gregory touchait quatre-vingts pour cent de sa pension militaire après vingt ans de service, plus un demi-million par an comme chef de division chez TRW, sans compter les stock-options et une putain d'indemnité de départ.

" Ma foi, Gerry Flynn ne tarit pas d'éloges sur vous.

- C'est agréable de travailler pour lui, répondit Gregory avec un hochement de tête souriant.

- Il dit qu'il n'y en a pas deux comme vous à Sunnyvale pour écrire des programmes.

- Pour certains trucs... Ce n'est pas moi qui ai écrit le code de Doom - malheureusement -, mais je suis votre homme, question optique adaptative.

- Et pour les SAM ? "

Gregory hocha la tête. "J'y ai un peu bossé à mon entrée dans l'armée. Puis ensuite ils m'ont demandé de bidouiller leurs Patriot Block-4,

vous savez, pour intercepter les Scud. Je leur ai filé un coup de main avec le logiciel des têtes. " 3 trois jours près, il aurait pu servir lors de la guerre du Golfe, s'abstint-il d'ajouter, mais aujourd'hui encore, son logiciel équipait tous les missiles Patriot en service.

" Excellent. Je veux que vous ne jetiez un oeil sur un truc. Ce sera sous contrat direct de la direction du ministère de la Défense - moi, en l'occurrence - et Gerry Flynn n'y verra aucune objection.

- De quoi s'agit-il, Tony ?

- De me trouver si le système Aegis de la Navy peut intercepter un missile balistique.

- Affirmatif. Il arrêtera un Scud, mais ils plafonnent à Mach 3 environ.

Mais vous parlez d'un vrai missile balistique... "

Le ministre acquiesça. " Ouais, un ICBM. Un missile balistique intercontinental.

- On en discute depuis des années... " Gregory but une gorgée de café. " Le système radar en est capable. Avec à la rigueur une petite remise à niveau, mais rien de bien méchant puisque, de toute façon, vous auriez déjà une alerte radar des postes de veille avancée. Sans compter que le SPY a une portée d'illumina-568

tion de huit cents kilomètres, facile, et qu'on peut toujours le bidouiller, par exemple concentrer le faisceau pour lui faire cracher sept mégawatts dans une enveloppe concentrée sur un demi-degré. De quoi vous frire n'importe quel composant électronique à quelque sept ou huit kilomètres de distance. Bon, cela dit, vous vous retrouverez avec des gosses bicéphales et faudra vous racheter une nouvelle montre...

" Bien, reprit-il, le regard légèrement dans le vague. Tel que le système Aegis est conçu, le radar SPY vous fournit une localisation approximative pour l'interception de la cible, ce qui vous permet de balancer vos SAM

dans la boîte de probabilité. C'est pour cela que les missiles ont une aussi longue portée. La première partie de la trajectoire s'effectue en pilotage automatique : ils ne manœuvrent pour la rectifier que durant les toutes dernières secondes. Pour ça, on a, côté navire, les radars SPG de guidage, et côté missile, sa tête chercheuse thermique pour accrocher la signature radio de la cible. C'est un système redoutable

pour les avions parce que vous ne vous apercevez que vous êtes illuminé que dans les deux dernières secondes, et c'est plutôt coton de repérer en visu le missile pour tenter une manœuvre d'évasion dans un si bref laps de temps.

" Voilà, mais le hic avec un missile intercontinental, c'est que sa vélocité terminale est sans aucune comparaison, quelque chose comme huit kilomètres-seconde... aux alentours de Mach 11. Ce qui veut dire que la fenêtre de ciblage est très étroite... dans les trois dimensions, mais surtout en profondeur. Sans parler qu'il s'agit d'une cible résistante.

L'enveloppe d'un ICBM est solide, ce n'est pas du papier à cigarettes comme avec les propulseurs d'appoint. Il va falloir que je vérifie si une ogive de missile sol-air peut faire mieux que les égratigner... "

Le regard de Gregory redevint limpide quand il se fixa sur Bretano. " OK.

On commence quand ?

- Commandant Matthews, dit Thunder dans son interphone. Le Dr Gregory est prêt à discuter avec les spécialistes d'Aegis. " Puis, se tournant vers son hôte : " Vous me tiendrez au courant, Al.

- Comptez sur moi. "

569

Le révérend Hosiah Jackson enfila sa plus belle soutane de soie noire, un cadeau fait main de ses paroissiennes, les trois bandes sur le bras indiquant son titre de docteur en théologie. Il se trouvait dans le bureau de Gerry Patterson, fort confortable au demeurant. Derrière la porte de bois peint en blanc, ses fidèles attendaient ; c'étaient tous des Blancs bien mis, plutôt prospères, dont certains sans doute allaient tiquer en voyant un pasteur noir s'adresser à eux - Jésus était blanc, après tout (ou juif, ce qui était à peu près la même chose).

Cela dit, les circonstances aujourd'hui étaient un peu différentes puisqu'ils étaient réunis en mémoire d'un homme que Gerry Patterson était le seul à avoir connu, un pasteur chinois nommé Yu Fa An, que leur prêtre appelait familièrement Skip et dont ils avaient soutenu la paroisse avec générosité depuis de longues années. Et c'était donc pour évoquer la vie d'un pasteur jaune qu'ils allaient écouter le sermon d'un Noir, alors que leur propre pasteur officierait devant des paroissiens de couleur. Un beau geste de la part de Gerry, estima Hosiah Jackson,

en espérant malgré tout que cela ne lui attirerait pas d'ennuis. Il doit bien encore en rester quelques-uns, cachant leurs idées doctrinaires derrière le masque de la morale outragée mais (dut bien admettre le révérend Jackson) à cause de cela même, ce sont de pauvres ,mes torturées.

Ces temps étaient révolus mais il en gardait un souvenir plus vivace que tous ces Blancs du Mississippi, parce qu'il avait été parmi ceux qui défilaient dans les rues - il avait été arrêté sept fois quand il travaillait au sein de la Conférence épiscopale du Sud - pour obtenir l'inscription de ses paroissiens sur les listes électorales. C'est que les ultraréactionnaires avaient eu du mal à l'encaisser : avoir le droit d'emprunter les bus, la belle affaire, en revanche, le droit de vote signifiait le pouvoir, un vrai pouvoir citoyen, la capacité d'élire ceux qui feraient les lois appliquées aux Noirs comme aux Blancs et ça, les ultras n'avaient pas aimé du tout. Mais les temps avaient changé et aujourd'hui ils l'acceptaient ; ils avaient même appris à voter républicain plutôt que démocrate, et le plus marrant dans l'histoire, pour Hosiah Jackson, c'était que son propre fils Robert était finalement plus conservateur que ces réactionnaires blancs bien sapés,

570

et que dans le même temps, il avait fait un sacré chemin, pour le fils d'un petit pasteur noir du fin fond du Mississippi...

Mais il était l'heure. Patterson avait lui aussi un grand miroir derrière la porte pour vérifier sa mise avant de paraître devant les fidèles. Oui, il était fin prêt. Dans la glace, il avait un air solennel et autoritaire, comme on pouvait l'attendre de celui qui porte la Parole de Dieu.

Les fidèles chantaient déjà. Ils avaient un bel orgue, un vrai, à tuyaux, pas le machin électronique qu'il avait dans son église, en revanche, question chant... ils n'y pouvaient rien. Ils chantaient blanc, pas à

tortiller. Oh, ils le faisaient certes avec dévotion, mais pas la passion exubérante à laquelle il était habitué... Cela dit, il aurait bien aimé

avoir cet orgue. La chaire était bien équipée, avec une bouteille d'eau glacée, un micro fourni par les techniciens de CNN qui se tenaient discrètement en retrait, dans les angles au fond de l'église ; sans faire de bruit, ce qui était plutôt inhabituel pour des équipes de télé. Sa dernière pensée avant d'entamer son prêche fut que le seul autre Noir avant lui à être monté sur cette chaire devait être celui qui en avait peint les boiseries.

" Mesdames et messieurs, bonjour. Je m'appelle Hosiah Jackson. Vous savez probablement tous où se trouve mon église. Je suis ici à l'invitation de mon ami et collègue, Gerry Patterson, votre pasteur.

" Gerry a l'avantage sur moi, aujourd'hui, parce que, contrairement à moi et, j'imagine, à vous tous, il a bien connu l'homme en mémoire duquel nous sommes rassemblés ici.

" Pour moi, Yu Fa An n'était qu'un correspondant épistolaire. Il y a quelques années, nous avons eu, Gerry et moi, l'occasion d'évoquer notre ministère. Nous nous étions connus à l'aumônerie de l'hôpital de notre quartier. Pour l'un et l'autre, c'avait été une bien mauvaise journée. Nous avions l'un et l'autre perdu des gens bien, à peu près au même moment, des suites de la même maladie, le cancer, et nous avions eu besoin l'un et l'autre de nous ressourcer dans la chapelle de l'hôpital. Je suppose que c'était pour poser à Dieu la même question. La question que nous nous sommes tous posée un jour ou l'autre :

571

pourquoi cette cruauté, pourquoi un Dieu bon et miséricordieux permet-il de telles choses ?

" Eh bien, la réponse à cette question se trouve dans les ...critures, et en bien des endroits. Jésus lui-même se lamentait de la perte des vies innocentes, et l'un de Ses miracles a été de ressusciter Lazare, autant pour lui prouver qu'il était bien le Fils de Dieu, que pour lui prouver Son humanité, lui montrer à quel point Le touchait la perte d'un homme bon.

" Mais Lazare, comme nos deux paroissiens ce jour-là à l'hôpital, était mort des suites d'une maladie, et quand Dieu a créé le monde, Il l'a conçu de telle sorte qu'il y avait, et qu'il y a toujours, des choses à

améliorer. Le Seigneur Dieu nous a dit d'assurer notre domination sur le monde, et c'était en partie parce que Son désir était de nous voir soigner les maladies, réparer tout ce qui ne marchait pas et ainsi de rapprocher le monde de la perfection en même temps que, suivant la Sainte Parole de Dieu, nous pouvions nous élever nous-mêmes vers

Lui.

" Gerry et moi avons eu une longue et fructueuse conversation ce jour-là, et ce fut le début de notre amitié, comme ce devrait l'être entre tous les serviteurs de l'...vangile, parce que nous prêchons tous la même Parole du même Dieu.

" La semaine suivante, nous avons discuté de nouveau, et c'est là que Gerry m'a parlé de son ami Skip. Un homme de l'autre bout du monde, d'un endroit où les traditions religieuses ignorent le nom de Jésus. Eh bien, Skip s'en était imprégné à l'université Oral Roberts dans l'Oklahoma, comme tant d'autres, et ces traditions, il les avait si bien assimilées qu'il réfléchit longtemps, intensément, et décida d'entrer dans les ordres pour prêcher l'...vangile de Jésus-Christ... "

" Skip avait la peau d'une autre couleur que la mienne ", disait au même moment Gerry Patterson, derrière une autre chaire, à moins de trois kilomètres de là. " Mais aux yeux du Seigneur, nous sommes tous pareils, parce que le regard du Seigneur Jésus transperce la peau pour examiner nos cœurs et nos vies, et qu'il sait toujours ce qui s'y trouve. "

572

C'est vrai ! jaillit une voix dans l'assemblée des fidèles. - Et c'est ainsi que Skip devint un serviteur de l'...vangile. Au lieu de retourner dans son pays natal, où la liberté de religion est garantie par le gouvernement, Skip décida de pousser plus loin, vers l'ouest jusqu'en Chine communiste.

Pourquoi là-bas ? Oui, pourquoi ? L'autre Chine ne connaît pas la liberté

de conscience. L'autre Chine refuse d'admettre qu'il puisse exister un Dieu. L'autre Chine est comme ces Philistins de l'Ancien Testament, le peuple qui persécuta les juifs des tribus de Moïse et de Josué, les ennemis de Dieu. Pourquoi Skip a-t-il pris cette décision ? Parce qu'il savait que nulle part ailleurs un peuple n'avait plus grand besoin d'entendre la Parole de Dieu, et que Jésus désire que nous prêchions aux païens, pour apporter Sa Sainte Parole à ceux dont l'âme le réclame, alors c'est ce qu'il a fait. Nul soldat américain débarquant sur les plages d'Iwo Jima n'a montré plus de courage que Skip, entrant en Chine rouge, sa Bible à la main, et commençant à prêcher l'...vangile dans un pays où la religion est un crime. "

" Et nous ne devons pas oublier qu'il y a là-bas un autre homme, un cardinal catholique, un vieillard célibataire issu d'une famille riche et influente, qui avait lui aussi décidé, il y a bien longtemps, de se joindre au clergé de son ...glise, rappela Jackson aux fidèles assis devant lui. Il s'appelait Renato, il vivait aussi loin de nous que Fa An, mais malgré

cela, c'était aussi un homme de Dieu qui apportait lui aussi la Parole

de Jésus en terre paÛenne.

" quand les dirigeants de ce pays ont découvert l'activité du révérend Yu, ils l'ont privé de son travail. Ils espéraient ainsi l'affamer mais ceux qui avaient pris cette décision ne connaissaient pas Skip. Ils ne connaissaient pas Jésus, et ils ne savaient pas non plus ce qu'est la foi des fidèles, n'est-ce pas ?

- Fichtre, non ! monta des bancs une voix blanche masculine et c'est à ce moment que Hosiah sut qu'il les tenait.

- Non, monsieur ! Et c'est à ce moment que votre pasteur Gerry s'en aperçut et que les braves gens que vous êtes avez commencé à envoyer de l'aide pour secourir Skip Yu, pour sou-573

tenir l'homme que son gouvernement impie essayait de détruire, parce qu'il ne savait pas que tous les hommes de foi partagent le même attachement à la justice ! "

Le bras de Patterson jaillit. " Alors Jésus a tendu le doigt et Il a dit :

"Voyez cette femme, elle donne quand elle ne possède rien, pas quand elle possède tout." Il est plus difficile à un pauvre de donner qu'à un riche.

Et c'est à ce moment que vous autres braves gens, avez commencé à aider mes paroissiens à soutenir mon ami Skip. Et Jésus a dit aussi : "Ce que vous faites pour le dernier de Mes frères, vous le faites aussi en mémoire de Moi." Et c'est ainsi que votre ...glise et mon ...glise ont aidé cet homme, ce serviteur de l'...vangile, isolé en terre paÛenne, parmi ce peuple qui nie le Nom et la Parole de Dieu, ce peuple qui vénère la dépouille d'un monstre nommé Mao, qui expose son corps embaumé comme s'il était la relique d'un saint ! Mais il n'était pas saint. Ce n'était pas un homme de Dieu. C'était tout juste un homme. C'était un criminel, l'auteur de meurtres collectifs pires que tous ceux que notre pays a jamais connus. Il était comme cet Hitler que nos pères sont allés combattre et détruire il y a soixante ans.

Mais pour les dirigeants de son pays, ce tueur, ce meurtrier, cet assassin de la vie et de la liberté, est le nouveau dieu. Ce "dieu"-là est faux, martela Patterson, la voix gagnée par la passion. Ce "dieu"-là est la voix de Satan. Par la bouche de ce "dieu" ne s'ouvraient que les portes de l'enfer. Ce "dieu" était l'incarnation du mal et ce "dieu" est mort, ce n'est plus qu'un vulgaire animal empaillé, pareil à ces volatiles qu'on voit parfois au-dessus du comptoir d'un saloon ou au massacre de cerfs que beaucoup parmi vous ont à leur mur - et ces

paÔens continuent de l'adorer.

Ils continuent d'honorer sa parole, et ils continuent de révéler ses idées, les idées qui ont tué des millions de gens pour la seule raison que leur faux dieu ne les aimait pas. " Patterson se redressa et rejeta ses cheveux en arrière.

" Certains disent que le mal que nous voyons dans le monde n'est que l'absence de bien. Mais nous ne sommes pas dupes. Il y a un diable dans la Création, et ce diable a des agents parmi

nous, et certains de ses agents dirigent des pays, déclenchent des guerres, enlèvent des innocents de leur logis et les enferment dans des camps pour les massacrer comme du bétail à l'abattoir. Ce sont les agents de Satan !

Ce sont les adeptes du Prince des Ténèbres. Il en est parmi eux qui prennent la vie des innocents, et même la vie de petits bébés innocents...

"

" Et donc ces trois hommes de Dieu se rendirent à l'hôpital. L'un d'eux, notre ami Skip, y allait pour assister une paroissienne en un temps d'épreuve. Les deux autres, les catholiques, l'avaient accompagné parce qu'ils étaient eux aussi des hommes de Dieu, et qu'eux aussi défendaient les mêmes valeurs que nous parce que la Parole de Jésus EST LA MÊME POUR

NOUS TOUS ! termina Hosiah Johnson d'une voix tonnante.

- Oui, m'sieur ! approuva la même voix qu'auparavant, et il y eut des hochements de tête parmi l'assistance.

- Et donc ces trois hommes de Dieu se rendirent à l'hôpital pour sauver la vie d'un petit bébé, un petit bébé que le gouvernement de cette terre impie voulait tuer - et pourquoi ? Ils voulaient le tuer parce que son père et sa mère croient en Dieu - et oh non, ils ne pouvaient pas laisser ces gens-là

mettre au monde un enfant ! Oh non, ils ne pouvaient pas laisser des gens de foi faire naître un enfant dans leur pays, car c'eût été comme y inviter un espion. C'était un danger pour leur gouvernement impie. Et pourquoi un danger ?

" C'est un danger parce qu'ils savent, oui, ils savent qu'ils sont des

paÔens impies ! C'est un danger parce qu'ils savent, oui, ils savent que la Sainte Parole de Dieu est la force la plus puissante qui soit au monde ! Et leur seule réponse à ce genre de danger est de tuer, d'ôter la vie que Dieu Lui-même donne à chacun de nous, parce que en niant Dieu, ils peuvent ainsi nier la vie, et vous savez, ces paÔens, ces incroyants, ces tueurs aiment à

détenir ce genre de pouvoir. Ils aiment se croire eux-mêmes des dieux. Ils se délectent de leur pouvoir et ils aiment le mettre au service de Satan !

Ils se savent voués à passer l'éternité en enfer, alors ils veulent partager leur enfer avec nous, ici-bas sur terre, et ils veulent nous refuser la seule chose qui puisse nous

575

libérer du destin qu'ils se sont choisi. Et voilà pourquoi ils ont condamné

à mort ce petit bébé innocent.

" Alors, quand ces trois hommes se sont rendus à l'hôpital pour préserver la vie de ce bébé innocent, ils se sont littéralement substitués à Dieu.

Ils ont pris Sa place, mais ils l'ont fait en toute humilité et avec toute la force de leur foi. Ils ont pris la place de Dieu pour accomplir Sa volonté, pas pour s'assurer un pouvoir personnel, pas pour être de faux héros. Ils sont allés là-bas pour servir, comme le Seigneur Jésus Lui-même a servi. Comme ses apôtres ont servi. Ces hommes sont allés là-bas : pour protéger une vie innocente. Ils sont allés là-bas pour accomplir l'œuvre de Dieu ! "

" Vous l'ignorez sans doute, mais juste après mon ordination, j'ai passé

trois ans dans la marine des ...tats-Unis et j'ai servi comme aumônier de l'infanterie de marine. On m'avait affecté à la 2e division au Camp Lejeune, en Caroline du Nord. Durant mon service, j'ai appris à connaître ces gens qu'on appelle des héros, et sans aucun doute, quantité de marines entrent dans cette catégorie. J'ai eu à m'occuper des morts et des mourants après un terrible accident d'hélicoptère et ce fut un des plus grands honneurs de mon existence que de pouvoir assister et reconforter ces jeunes soldats à l'article de la mort parce que je savais, je savais qu'ils allaient bientôt voir Dieu. Je me souviens notamment de l'un d'eux, un sergent, qui venait de se marier le mois

d'avant, et il est mort en disant une prière pour sa femme. C'était un ancien du Vietnam, ce sergent, et il était bardé de décorations. Il était ce qu'on a coutume d'appeler un dur à

cuire, confia Patterson aux paroissiens noirs, mais là où ce marine fit le plus honneur à sa réputation, ce fut, à l'instant du trépas, de prier non pas pour lui, mais pour sa jeune épouse, en demandant à Dieu de la reconforter. Ce soldat est mort en vrai chrétien et il a quitté ce monde pour se présenter fièrement devant son Dieu, en homme qui a toujours su accomplir son

devoir.

" Eh bien, il en est de même pour Skip. Il en est de même pour Renato. Ils ont sacrifié leur vie pour sauver un bébé Dieu

"S76

les a envoyés. Dieu leur a donné ses ordres. Et ils ont entendu les ordres, et ils les ont suivis sans flancher, sans hésiter, sans penser à autre chose qu'à faire ce qu'ils devaient faire.

" Et aujourd'hui, à douze mille kilomètres d'ici, il y a une nouvelle vie, un petit bébé, sans doute endormi à l'heure qu'il est. Et ce bébé ne se souviendra jamais de tout le tohu-bohu qui s'est produit juste avant sa naissance, mais avec des parents tels que les siens, ce bébé apprendra la Parole de Dieu. Et il apprendra tout ce qui s'est passé parce que trois courageux serviteurs de Dieu sont allés à cet hôpital et que deux d'entre eux y ont trouvé la mort pour accomplir l'Ouvre du Seigneur.

" Skip était baptiste. Renato était catholique.

" Skip était jaune. Je suis blanc. Vous êtes noirs.

" Mais Jésus s'en moque bien. Nous avons tous entendu Ses Paroles. Nous L'avons tous accepté comme notre Sauveur. Tout comme Skip. Tout comme Renato. Ces deux hommes courageux ont sacrifié leur vie pour le droit. Les derniers mots du catholique ont été pour demander si le bébé allait bien et quand l'autre catholique, le prêtre allemand, lui a répondu oui, tout ce que Renato a dit, c'est : Bene - C'est de l'italien. «a veut dire "tout va bien". Il est mort en sachant qu'il avait fait ce qu'il fallait. Et cela, c'est loin d'être mal, n'est-ce pas ?

- C'est vrai ! " s'écrièrent trois voix dans l'assistance.

" Il y a tant d'enseignements à tirer de leur exemple ", dit Hosiah Jackson à ses paroissiens d'emprunt.

" Le premier enseignement est d'abord que la Parole de Dieu est la même pour nous tous. Je suis noir. Vous êtes blancs. Skip était chinois. En cela, nous sommes tous différents, mais dans la Sainte Parole de Dieu, nous sommes tous les mêmes. De toutes les choses que nous devons apprendre, de toutes celles que nous devons garder dans notre cour chaque jour de notre vie, c'est la plus importante. Jésus est notre Sauveur à tous, pourvu que nous L'acceptons, pourvu que nous Le portions dans notre cour, pourvu que nous écoutions quand Il nous parle. C'est le premier enseignement que nous devons tirer de la mort de ces trois hommes courageux.

577

" Le deuxième enseignement à tirer est que Satan est toujours vivant là-bas, et que si nous devons écouter la Parole de Dieu, d'autres là-bas préfèrent écouter celle de Lucifer. Nous devons savoir reconnaître ces gens pour ce qu'ils sont.

" Il y a quarante ans, nous avons certains de leurs représentants parmi nous. Je m'en souviens, et vous aussi, sans doute. Nous l'avons surmonté.

La raison en est que nous avons tous entendu la Parole de Dieu. Nous nous sommes rappelé que notre Dieu est un Dieu de miséricorde. Notre Dieu est un Dieu de justice. Si nous nous le rappelons, nous nous rappellerons bien d'autres choses. Dieu ne nous évalue pas à ce contre quoi nous luttons.

Jésus regarde dans nos cours, et nous évalue à ce que nous défendons.

" Mais nous ne pouvons défendre la justice qu'en luttant contre l'injustice. Nous devons nous souvenir de Skip et de Renato. Nous devons nous souvenir de M. et Mme Yang et de tous leurs semblables, tous ces gens en Chine à qui l'on a refusé la chance d'entendre la Parole de Dieu. Les fils de Lucifer ont peur, oui, ils ont peur de la Sainte Parole de Dieu.

Les fils de Lucifer ont peur de nous. Les fils de Satan ont peur de la Volonté de Dieu parce que c'est dans l'Amour de Dieu et dans la Voie du Seigneur que se trouve leur destruction. Ils peuvent bien haÛr Dieu. Ils peuvent bien haÛr la Parole de Dieu - mais ils craignent oui, ils CRAignent

les conséquences de leurs propres actes. Ils craignent la damnation qui les guette. Ils peuvent bien nier Dieu, mais ils connaissent Sa droiture, et ils savent que toutes les ,mes aspirent à connaître le Seigneur !

" Et c'est pourquoi ils craignaient le révérend Yu Fa An. C'est pourquoi ils craignaient le cardinal DiMilo et c'est pourquoi ils nous craignent.

Moi comme vous, braves gens. Ces fils de Satan nous craignent parce qu'ils savent que leurs paroles et leurs fausses croyances ne peuvent pas plus résister à la Parole de Dieu qu'une caravane à la force d'une tornade de printemps ! Et ils savent que tous les hommes possèdent en eux dès leur naissance une parcelle de connaissance de la Parole divine. C'est pourquoi ils nous craignent.

" Eh bien, tant mieux ! s'exclama le révérend Hosiah Jackson. Donnons-leur une autre raison de nous craindre ! que les fidè-S7R

les de Dieu leur montrent leur pouvoir et que nous leur prouvions la conviction de notre foi ! "

" Mais nous pouvons être assurés que Dieu était auprès de Skip et du cardinal DiMilo. Dieu a conduit leur main courageuse et par leur truchement, Dieu a sauvé ce petit enfant innocent, dit Patter-son à ses fidèles noirs. Et Dieu a accueilli en Son sein les deux hommes qu'il avait envoyés accomplir Son Ouvre, et aujourd'hui notre ami Skip et le cardinal DiMilo se tiennent devant le Seigneur, ces bons et fidèles serviteurs de sa Sainte Parole.

" Mes amis, ils ont rempli leur t,che. Ils ont accompli ce jour-là l'ouvre du Seigneur. Ils ont sauvé la vie d'un enfant innocent. Ils ont montré au monde entier ce que pouvait être la force de la foi.

" Mais notre t,che, allons-nous la remplir ? "

" La t,che du fidèle n'est pas d'encourager Satan ", dit Hosiah Jackson aux fidèles assemblés devant lui. Il avait capté leur attention aussi s'rement que lord Lawrence Olivier en ses meilleurs jours - et pourquoi pas ? Ces mots n'étaient pas ceux de Shakespeare. C'étaient ceux d'un des ministres de Dieu. " quand Jésus regardera dans nos cours, est-ce qu'il y verra des hommes qui soutiennent les fils de Lucifer ? Est-ce que Jésus verra des hommes qui donnent leur argent pour soutenir les assassins impies d',mes innocentes ? Est-ce que Jésus verra des hommes qui donnent leur argent au nouvel Hitler ?

- Non ! s'écria en réponse une voix féminine. Non !

- De quel côté sommes-nous, nous, le peuple de Dieu, le peuple de foi... de quel côté quand les fils de Lucifer tuent les fidèles, de quel côté êtes-vous ? Serez-vous du côté de la justice ? Du côté de votre foi ? Du côté

des saints martyrs ? Du côté de Jésus ? " demanda Jackson à son assemblée inédite de fidèles blancs.

Et tous d'une seule voix, répondirent : " Oui ! "

579

" Sacré nom de Dieu ", souffla Ryan. Il s'était rendu dans le bureau du vice-président pour assister à la retransmission télévisée.

" J't'avais dit que mon vieux savait y faire. Putain, j'ai grandi en l'entendant à tous les repas, et ça me résonne encore dans la tête ", dit Robby Jackson en se demandant s'il n'allait pas s'autoriser un petit verre, ce soir. " Patterson doit se débrouiller pas mal non plus. Mon vieux dit que c'est un bon, mais c'est quand même lui le champion.

- Il n'a jamais envisagé d'entrer chez les jésuites ? demanda Jack avec un sourire.

- P'pa est un prédicateur, mais c'est pas vraiment un saint. Le célibat, il aurait comme qui dirait du mal à l'assumer",

avoua Robby.

Puis la scène à l'écran changea soudain pour montrer l'aérodrome international Leonardo da Vinci, près de Rome, où le 747 d'Alitalia venait d'atterrir et s'approchait maintenant de la passerelle de débarquement. Au pied, il y avait un fourgon et près de celui-ci, plusieurs limousines officielles du Saint-Siège. On avait déjà annoncé que le cardinal Renato DiMilo aurait droit à des funérailles nationales en la basilique Saint-Pierre de Rome, et CNN y serait pour retransmettre en intégralité la cérémonie, aux côtés de SkyNews, Fox et tous les grands réseaux. Ils avaient mis du temps à se réveiller, mais ça ne donnait que plus d'ampleur à la couverture de l'événement.

Pendant ce temps, dans le Mississippi, Hosiah Jackson redescendit lentement de la chaire alors que s'éteignaient les accords du dernier cantique. Il gagna d'un pas digne l'entrée du temple pour saluer tous les paroissiens à

leur sortie^

Cela prit bien plus longtemps que prévu. à croire que chacun voulait lui prendre la main et le remercier d'être venu : les témoignages d'hospitalité

dépassaient de loin ses rêves les plus optimistes. Et leur sincérité ne faisait pas de doute. Certains tinrent à s'entretenir avec lui quelques instants, jusqu'à ce que la cohue des fidèles qui sortaient les contraigne à descendre les marches et gagner le parking. Hosiah compta six invitations à

dîner et dix personnes qui l'interrogèrent sur son église et les travaux éventuels dont elle aurait besoin. Finalement, il ne resta plus qu'un homme, un septuagénaire, cheveux gris filasse, nez crochu, qui semblait avoir eu son content de gnôle. L'air d'un type dont la carrière avait culminé au rang de contremaître adjoint à la scierie du coin.

" Bonjour, dit aimablement Jackson.

- Pasteur... ", répondit l'homme, gêné, comme s'il voulait se confier.

Ce regard, Hosiah le connaissait bien. " Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur ?

- Pasteur... il y a des années... " Sa voix s'étrangla de nouveau. Il reprit : " Pasteur, j'ai péché...

- Mon ami, nous péchons tous. Dieu le sait. C'est pourquoi il nous a envoyé

Son Fils pour nous aider à vaincre nos péchés. " Le prêtre saisit l'homme par l'épaule pour le calmer.

"Je faisais partie du Klan, pasteur. J'ai commis... des actes impies...

J'ai... j'ai fait du mal à des nègres pasque j'ies détestais et je...

- quel est votre nom ? demanda doucement Hosiah.

- Charlie Picket ", répondit l'homme. Et soudain Hosiah sut. Il avait une bonne mémoire des noms. Charles Worthing-ton Picket avait été le Grand Kleegle du BGavern local. Il n'avait jamais été condamné pour un délit grave mais son nom était de ceux qui étaient le plus souvent cités.

" Monsieur Picket, toutes ces choses sont arrivées il y a bien longtemps, rappela-t-il à l'homme.

- J'ai jamais... enfin, j'ai jamais tué personne, pasteur. Véri-dique, j'ai jamais fait une chose pareille, insista Picket, un désespoir sincère dans la voix. Mais j'connaissais ceux qui l'ont fait, et j'T'ai jamais dit aux flics. J'ies en ai jamais empêchés... Seigneur, j'savais pas, à l'époque, pasteur, j'étais... j'étais...

- Monsieur Picket, regrettez-vous vos péchés ?

- Oh oui, ô Seigneur, oui, pasteur. J'ai prié pour demander le pardon, mais...

- Il n'y a pas de "mais", monsieur Picket. Dieu vous a pardonné vos péchés, lui souffla Jackson avec une infinie douceur.

- Vous êtes s^or ? "

581

Un hochement de tête souriant. " Oui, j'en suis s^or.

- Pasteur, si vous avez besoin d'un coup de main pour votre église, la toiture, tout ça... vous m'faites signe, d'accord ? C'est aussi la maison de Dieu. P'têt que j'Fai pas toujours compris, mais s^or que j'T'ai compris maint'nant, monsieur. "

Jamais sans doute jusqu'ici n'avait-il donné du " monsieur " à un Noir, sauf le canon sur la tempe. Enfin, se dit le ministre du culte, une personne au moins avait écouté son sermon et en avait tiré quelque chose.

Pas si un mauvais résultat dans une activité comme la sienne.

" Pasteur, faut que j'fasse mes excuses pour toutes les paroles, toutes les sales pensées que j'ai eues. JTavais jamais fait, mais faut que j'ie fasse à présent. " Il étreignit la main d'Hosiah. " Pasteur, j'regrette, autant qu'on peut regretter tout c'que j'ai pu faire à l'époque, et j'implore vot'

pardon...

- Et le Seigneur Jésus a dit "Va et ne pêche plus." Monsieur Picket, voilà

qui résume en une phrase toutes les ...critures. Dieu est venu pour

nous pardonner nos péchés. Dieu vous a déjà

pardonné. "

Finalement leurs regards se croisèrent. " Merci, pasteur. Et Dieu vous bénisse, monsieur.

- Et que le Seigneur vous bénisse également. " Hosiah Jackson regarda l'homme rejoindre son pick-up, en se demandant s'il ne venait pas de sauver une ,me. Si oui, Skip serait sans doute fier de l'ami noir qu'il n'avait jamais rencontré.

32 Coalition/Collision

LA route était longue de l'aéroport au Vatican, mais chaque mètre en fut retransmis par la caravane de motos de reportage, jusqu'au moment où le cortège déboucha sur la place Saint-Pierre, où les attendait un détachement de gardes suisses, revêtus de l'uniforme pourpre et or dessiné par Michel-Ange. Plusieurs s'avancèrent pour sortir du corbillard le cercueil qui contenait un prince de l'...glise martyrisé bien loin d'ici, et franchissant les imposantes portes de bronze, ils allèrent le déposer dans l'immense nef de la basilique où, le lendemain, une messe de requiem serait célébrée par le pape.

Mais pour l'heure, il ne s'agissait pas d'une affaire religieuse, sinon pour le grand public. Pour le président des ...tats-Unis, c'était devenu une affaire d'...tat. Il s'avérait que Thomas Jeffer-son avait eu raison, en fin de compte : le pouvoir du gouvernement dérivait directement de celui du peuple et Ryan devait agir maintenant, d'une façon qu'approuverait le peuple, parce que, en définitive, la nation ne lui appartenait pas. Elle appartenaît au peuple.

Et une chose encore aggravait la situation : Sorge avait balancé un autre rapport ce matin, et si le président l'avait reçu plus tard, c'était parce que Mary Patricia Foley avait tenu par deux fois à s'assurer de l'exactitude de sa traduction.

Ben Goodley, Amie van Damm et le vice-président étaient avec lui. " Alors ?

demanda Ryan.

- Des enculés, répondit d'emblée Robby. Si c'est vraiment 583

comme ça qu'ils pensent, on devrait arrêter de leur raconter nos vanes.

Même à Top Gun au sortir d'une nuit d'exercice, les pilotes de l'aéronavale racontent pas des choses pareilles.

- C'est vraiment inhumain, reconnut Ben Goodley.

- J'imagine que, à la naissance, leurs dirigeants politiques ne sont pas équipés d'une conscience, commenta van Damm, résumant le sentiment unanime.

- Comment ton père réagirait-il à une telle information, Robby ? demanda Ryan.

- Sa réaction immédiate serait analogue à la mienne : atomiser ces salopards. Puis il se rappellerait ce qui se passe lors d'une vraie guerre et il se calmerait un brin. Mais, Jack, il faut qu'on les punisse. "

Ryan acquiesça. " OK. Mais si on interrompt nos relations commerciales avec la Chine, les premiers à trinquer seront les pauvres mecs dans les usines, pas vrai ?

- Bien sûr, Jack, mais qui les tient en otages ? Tu trouveras toujours quelqu'un pour sortir cet argument et si la peur de leur nuire t'empêche d'agir, alors tu peux être certain que leur situation ne s'améliorera jamais. Donc, tu ne peux pas te permettre de te laisser entraver ainsi, conclut Tomcat ou c'est toi qui deviens leur otage. "

Le téléphone sonna à cet instant. Ryan décrocha en bougonnant.

" Le secrétaire Adler, monsieur le président. Il dit que c'est important. "

Jack se pencha par-dessus son bureau et pressa la touche clignotante. "

Ouais, Scott ?

- J'ai récupéré le téléchargement. Ce n'est pas vraiment une surprise, et les gens s'expriment différemment en public et en privé, rappelez-vous.

- «a fait toujours plaisir à entendre, Scott, et si jamais ils parlent d'emmener quelques milliers de juifs en excursion en train à Auschwitz, on doit aussi faire comme si de rien n'était ?

- Jack, je vous rappelle que je suis juif... " Ryan poussa un long soupir et appuya sur une autre touche. " OK, Scott, j'ai mis l'ampli. Allez-y.

- C'est simplement leur façon de s'exprimer. Oui, ils sont arrogants,

mais ça, on le savait déjà, Jack; si d'autres pays savaient comment nous nous exprimons, nous aussi, derrière les murs de la Maison-Blanche, on aurait des tas d'alliés en moins et des tas de guerres en plus.

Parfois, l'espionnage est trop efficace. "

Ryan se dit qu'Adler était vraiment un bon secrétaire d'...tat. Son boulot était de trouver des issues simples et s'ères aux problèmes, et il s'y employait à fond.

" OK. Des suggestions ?

- J'ai demandé à Cari Hitch de leur envoyer une note. Nous exigeons des excuses officielles.

- Et s'ils nous disent d'aller nous faire foutre ?

- Alors, on rappelle Hitch et Rutledge pour "consultation" et on les laisse mariner un petit moment.

- La note, Scott ?

- Oui, monsieur le président.

- Vous me l'écrivez sur de la toile émeri et vous me la signez de votre sang, lui dit Jack, glacial.

- Oui, monsieur. " Et le secrétaire d'...tat raccrocha.

Il était bien plus tard à Moscou quand Pavel Efremov et Oleg Provalov entrèrent dans le bureau de Sergueï Golovko.

"Je suis désolé de ne pas avoir pu vous recevoir plus tôt, s'excusa d'emblée le patron du SVR. Nous avons été débordés... avec les Chinois et cette fusillade à Pékin. " Il suivait l'affaire comme tout le monde sur la planète.

" Alors, vous allez avoir un autre problème avec eux, camarade directeur.

- Oh ?"

Efremov lui tendit le message en clair. Golovko le prit, remerciant l'homme avec sa courtoisie habituelle, puis il se rassit et se mit à le lire. Moins de cinq secondes plus tard, ses yeux s'écarrillèrent. Il murmura : " Ce n'est pas possible.

- Peut-être, mais c'est difficile à expliquer autrement.
- J'étais bien leur cible ?
- Apparemment, oui. (C'était Provalov.)
- Mais enfin, pourquoi ?

585

- «a, on n'en sait rien, fit Efremov, et sans doute personne non plus ici à

Moscou. Si l'ordre a été donné par le truchement d'un espion chinois, alors c'est qu'il émane de Pékin et celui qui l'a transmis en ignore sans doute les raisons. Qui plus est, l'opération a été montée de sorte à être aisément démentie, puisque nous ne pouvons même pas prouver que cet homme est un espion et non pas un simple employé d'ambassade ou, comme disent les Ricains un vulgaire "correspondant". Du reste, l'homme a été identifié pour nous par un Américain ", nota pour conclure l'agent du SFS.

Golovko leva les yeux : " Merde, comment ça ?" Provalov expliqua : " Un agent de renseignements chinois à Moscou a peu de chances de relever la présence d'un ressortissant américain alors que tout citoyen russe est en puissance un agent du contre-espionnage. Michka était là, il s'est proposé

pour nous aider et je l'y ai autorisé. Ce qui m'amène à vous poser une question.

- que devez-vous dire à cet Américain ? " lança pour lui Golovko.

Le lieutenant acquiesça. " Oui, camarade directeur. Il sait pas mal de choses sur l'enquête criminelle parce que je les lui ai confiées et qu'il m'a fait de judicieuses suggestions. C'est un policier doué. Et ce n'est pas un imbécile. quand il va me demander comment progresse l'enquête, je lui raconte quoi ? "

La réponse immédiate de Golovko était aussi prévisible qu'instinctive : Rien du tout. Mais il se contenta. Si Provalov ne disait rien, alors l'Américain aurait été idiot de ne pas se douter du mensonge, or lui-même l'avait dit, c'était tout sauf un imbécile. D'un autre côté, en quoi cela servait-il les intérêts de Golovko (ou de la Russie) que les Américains sachent que sa vie était en danger ? La question était aussi

profonde que troublante. Pendant qu'il y réfléchirait, il décida de convoquer son garde du corps. Il sonna son secrétaire.

" Oui, camarade directeur ? dit le commandant Chelepine en se présentant à

la porte.

- Un nouveau souci pour vous, Anatoly Ivanovitch. " C'était bien plus. Dès la première phrase, Chelepine blêmit.

586

Cela commença en Amérique avec les syndicats. Ces organisations ouvrières qui avaient perdu de l'influence au cours des décennies précédentes étaient à leur manière les structures les plus conservatrices du pays, car cette perte d'influence les avait rendues soucieuses de l'importance du peu qui leur en restait. Et pour s'y raccrocher, elles résistaient à tout changement susceptible de menacer le moindre avantage acquis du plus humble de leurs adhérents.

La Chine avait été de tout temps l'une des bêtes noires¹ du mouvement ouvrier. La raison en était simple : les travailleurs chinois gagnaient moins en une journée qu'un ouvrier syndiqué américain de l'automobile durant sa pause-café matinale. Cela faisait pencher la balance en faveur des Asiatiques et cela, l'AFL-/CIO n'était pas prête à l'accepter.

Et tant mieux si le pouvoir qui gouvernait ces masses d'ouvriers sous-payés piétinait les droits de l'homme : cela ne le rendait que plus facile à

critiquer.

Les syndicats ouvriers américains ont toujours été des modèles d'organisation, si bien que chaque membre du Congrès sans exception reçut des coups de téléphone. La plupart furent pris par des secrétaires mais ceux qui émanaient d'un secrétaire local ou régional de l'...tat ou du district de l'élu en question parvenaient jusqu'à lui, de quelque bord politique qu'il soit. On attirait son attention sur les menées barbares de cet ...tat impie qui, incidemment, traitait ses ouvriers comme des chiens et surtout, piquait le boulot des Américains avec ses pratiques commerciales injustes. Le montant exact du déficit correspondant était toujours rappelé

à la virgule près, ce qui aurait pu mettre la puce à l'oreille des

parlementaires et leur suggérer qu'il s'agissait d'une campagne orchestrée (ce qui était le cas), s'ils avaient pris la peine de comparer mutuellement leurs notes (ce qui ne fut pas le cas).

Plus tard dans la journée, des manifestations furent organisées et même si elles étaient à peu près aussi spontanées que celles tenues en Chine populaire, elles furent couvertes par les médias locaux ou nationaux, parce que ça faisait toujours des image'

1. En français dans le texte (N.d.T.).

587

à filmer et que les journalistes d'information étaient eux aussi syndiqués.

Entre les coups de fil et les retransmissions télévisées, vinrent les lettres et les messages électroniques, qui furent scrupuleusement comptés et recensés aux permanences des parlementaires.

Pour couronner le tout, vinrent les communiqués des diverses communautés religieuses que la Chine avait réussi à offenser quasiment toutes. , Le seul développement inattendu de cette journée, fort habile au demeurant, ne vint ni d'un coup de fil ni d'une lettre à tel ou tel membre du gouvernement. Tous les industriels chinois installés dans l'île de Taiwan avaient des groupes de pression et des services de relations publiques aux

... tats-Unis. L'un d'eux eut une idée qui se répandit comme une traînée de poudre. Dès midi, trois imprimantes crachaient en continu des autocollants portant le drapeau de Taiwan légende : " Nous sommes les bons. " Le lendemain matin, les employés de toutes les boutiques d'Amérique le collaient sur tous les articles fabriqués dans l'île. Informés avant l'heure, les télévisions donnèrent un sérieux coup de main aux industriels taiwanais en informant le public de l'existence de la campagne avant même son lancement

effectif.

Le résultat fut de réhabituer l'opinion américaine à l'idée qu'il y avait bel et bien deux pays appelés Chine et qu'un seul des deux massacrait les membres du clergé puis tabassait les fidèles qui essayaient de dire des prières dans la rue. Alors que l'autre jouait même au base-bail en seconde division.

Ce n'était pas souvent qu'on voyait des dirigeants syndicaux et des

responsables du clergé manifester ensemble avec une telle véhémence, et leur voix fut entendue. Des instituts de sondage se précipitèrent pour prendre le train en marche et préparèrent leurs questionnaires de telle façon que les réponses étaient définies avant même d'être données.

Le brouillon de la note diplomatique parvint à l'ambassade des ...tats-Unis à

Pékin en tout début de matinée. Une foi" décryptée par un agent du chiffre, elle fut présentée au secrétaire

588

d'ambassade qui réussit à ne pas s'étrangler en la lisant et décida de réveiller illico l'ambassadeur Hitch. Une demi-heure plus tard, Hitch était à son bureau, endormi et grincheux d'avoir été tiré du lit deux heures plus tôt que d'habitude. Le libellé de la note n'était pas fait pour égayer sa journée. Il fut bientôt au téléphone avec les Affaires étrangères.

" Oui, c'est bien ce qu'on veut que vous disiez, lui confirma Scott Adler sur la ligne cryptée.

- Ils ne vont pas apprécier.

- «a ne me surprend pas, Cari.

- OK, c'était juste pour vous prévenir.

- Cari, nous en sommes tout à fait conscients, mais le président en a franchement marre de...

- Scott, je vis ici, je vous signale. Je sais très bien ce qui s'est passé.

- que vont-ils faire, selon vous ? demanda Eagle.

- Avant ou après m'avoir décapité ? rétorqua Hitch. Ils me diront o' je peux me coller cette note. En y mettant les formes, bien s'r.

- Eh bien, faites-leur bien comprendre que le peuple américain exige des excuses. Et qu'on ne tue pas impunément des diplomates.

- D'accord, Scott. Je sais comment m'y prendre. Je vous rappelle un peu plus tard.

- Je serai debout, promet Adler, en songeant à la longue journée qui s'annonçait.

- ¿ plus. " Et Hitch raccrocha.

33 Case départ

" \ TOUS n'avez pas le droit de nous parler de la sorte, observa V Shen Tang.

- Monsieur le ministre, mon pays a des principes que nous ne violons pas.

Au nombre desquels se trouvent le respect des droits de l'homme, le droit de réunion, la liberté religieuse, le droit d'expression. Le gouvernement de la République populaire a cru bon de violer ces principes, d'où la réaction américaine. Toutes les autres grandes puissances reconnaissent ces droits. La Chine doit le faire aussi.

- Elle doit ? Vous osez nous dicter nos actes ?

- Monsieur le ministre, si la Chine veut entrer dans le concert des nations, alors, oui.

- L'Amérique n'a pas d'ordres à nous donner. Vous n'êtes pas les dirigeants du monde !

- Nous ne prétendons pas l'être. Mais nous pouvons décider des pays avec qui nous entretenons des relations normales, et nous préférons qu'ils reconnaissent les droits de l'homme comme toutes les autres nations civilisées.

- Et à présent vous dites que nous ne sommes pas civilisés ?

- Je n'ai pas dit cela, monsieur le ministre, reprit-il en regrettant son lapsus.

- L'Amérique n'a pas le droit d'imposer ses vues sur nous ou sur une nation quelconque. Vous venez nous imposer vos clauses commerciales, et maintenant vous nous demandez de conduire nos affaires intérieures à votre convenance.

Il suffit !

Nous ne courberons pas l'échiné devant vous. Nous ne sommes pas vos domestiques. Je rejette cette note. " Shen alla même jusqu'à la repousser vers Hitch pour donner plus de poids à son propos.

" C'est votre réponse, donc ? demanda Hitch.

- C'est la réponse de la République populaire de Chine, confirma Shen, impérieux.

- Fort bien, monsieur le ministre. Merci de m'avoir accordé audience. "

Hitch s'inclina poliment et prit congé. Remarquable, songea-t-il, à quelle vitesse pouvaient se dénouer des relations normales - sinon amicales.

À peine six semaines plus tôt, Shen était venu à l'ambassade pour un dîner de travail cordial, et ils avaient mutuellement porté des toasts à leurs pays sur le ton le plus aimable qui soit. Mais Kissinger l'avait dit : Les pays n'ont pas d'amis, ils ont des intérêts. Or la République populaire venait tout simplement de piétiner certains des principes les plus chers aux Etats-Unis. Point final. Hitch remonta en voiture et regagna l'ambassade.

Cliff Rutledge l'y attendait. Hitch l'invita d'un signe dans son bureau personnel.

" Eh bien ?

- Eh bien, il m'a dit de me le foutre où je pense - en termes choisis. Vous risquez d'avoir une séance animée, tout à l'heure. "

Rutledge avait déjà vu la note, bien sûr. " Je suis surpris que Scott l'ait laissée partir en l'état.

- Je suppose que la situation intérieure s'est un rien tendue. On a tous pu voir CNN et les autres reportages, mais c'est peut-être encore plus sérieux qu'il n'y paraît.

- ...coutez, je ne tolère pas plus que vous les actes des Chinois, mais tout ce ramdam pour deux ecclésiastiques abattus...

- L'un d'eux était diplomate, Cliff, lui rappela Hitch. Si jamais vous vous preniez une balle dans la peau, vous aimeriez autant qu'à Washington ils prennent la chose au sérieux, non ? "

La réprimande fit briller les yeux de Rutledge. " C'est le président Ryan qui nous met dans ce pétrin. Il est tout bonnement incapable de saisir les ressorts de la diplomatie.

- Peut-être, peut-être pas, mais c'est le président, point, et c'est notre

boulot de le représenter, dois-je vous le rappeler ?

591

- Difficile de l'oublier", bougonna Rutledge. Il ne serait jamais sous-secrétaire d'...tat tant que cet abruti resterait à la Maison-Blanche, or ce poste était celui qu'il relaquait depuis quinze ans. Mais jamais il ne le décrocherait s'il laissait ses sentiments personnels, si justifiés fussent-ils, obscurcir son jugement professionnel " Nous allons être rappelés ou expulsés, estima-t-il.

- C'est probable, reconnut Hitch. «a sera sympa de suivre à nouveau le base-bail. Comment se comportent les Sox, cette saison ?

- M'en parlez pas. Encore une année de transition. Une de plus.

- Pas de veine. " Hitch hocha la tête, inspecta son bureau, mais il n'y avait pas de nouvelle dépêche.   présent, il lui fallait informer Washington de la réaction du ministre chinois des Affaires étrangères.

Scott Adler était sans doute assis en ce moment dans son bureau du sixième, à attendre que sonne sa ligne directe cryptée.

" Bonne chance, Cliff.

- J'en aurai besoin ", nota Rutledge en regagnant la porte.

Hitch se demanda s'il devait appeler chez lui pour dire à sa femme de commencer à faire les valises mais non, pas tout de suite. D'abord, appeler Washington.

" Bon, alors, qu'est-ce qui va se passer ? " demanda Ryan, qui était déjà couché. Il avait laissé des instructions pour être prévenu dès qu'ils auraient reçu la note diplomatique. Mais là, en écoutant la réponse d'Adler, il se montra surpris. Il avait estimé la réaction passablement molle dans son libellé, mais à l'évidence, les règles du vocabulaire diplomatique étaient encore plus strictes qu'il ne l'avait imaginé. " OK, et maintenant, Scott ?

- Ma foi, on attend de voir ce qui se passe avec la délégation commerciale, mais je serais d'avis qu'on les rappelle, eux et Cari Hitch, pour consultation.

- Les Chinois ne se rendent-ils pas compte qu'ils pourraient se voir infliger des mesures de rétorsion commerciale ?

- Ils n'y croient pas. Peut-être que si on les prend, ça les fera réfléchir à leurs erreurs de méthode.
- Je ne parierais pas trop là-dessus, Scott.
- Tôt ou tard, le bon sens doit triompher. quand on vous touche au portefeuille, ça a tendance à attirer l'attention, remarqua le secrétaire d'...tat.
- J'y croirai quand je le verrai, répondit le président. Bonne nuit, Scott.
- Bonne nuit, Jack.
- Alors, qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda Cathy Ryan.
- Ils nous ont dit de nous le foutre au cul.

- Vraiment ?

- Vraiment ", répondit Jack en éteignant la lampe de chevet. Les Chinois se croyaient invincibles. «a devait être sympa de croire ça. Sympa, mais risqué.

La 265e division motorisée était composée de trois régiments de conscrits -

des Russes qui n'avaient pas choisi d'éviter le service militaire, ce qui en faisait des patriotes, des idiots, des apathiques ou des types assez las de leur existence pour que la perspective de passer deux ans sous l'uniforme, mal nourris et surtout mal payés, ne leur semble pas un trop grand sacrifice Chaque régiment était composé d'environ quinze cents soldats, soit près de cinq cents de moins que l'effectif réglementaire. Au moins chacun disposait-il d'un bataillon de chars intégrés mais c'était tout ce qu'ils avaient en guise d'équipement mécanisé, et s'il n'était pas neuf, au moins était-il récent et assez bien entretenu. La division toutefois n'avait pas son régiment de chars de bataille intégré, le bras armé qui lui procurait ses capacités offensives. Manquait également à

l'appel le bataillon divisionnaire antichar, avec ses canons Rapier. Bien qu'anachroniques, c'étaient des armes qu'appréciait Bondarenko parce qu'il avait pu s'exercer avec quand il était cadet à l'école des officiers, quarante ans plus tôt. Le nouveau modèle de uansporteur de troupes BMP1

avait été modifié pour être équipé d'un missile

1. Bronevaya Maschina Piekotha

véhicule blindé de combat d'infanterie motorisée (N.d.T.).

593

antichar AT-6, désignation OTAN " Spirale ". En fait, une version russe du Milan de l'OTAN, obtenue gr,ce à un espion anonyme du KGB dans les années quatre-vingt. Les troupes russes le surnommaient le Marteau pour sa facilité d'utilisation, malgré une ogive relativement modeste. Tous les BMP

en emportaient dix, ce qui compensait plus qu'amplement l'absence du bataillon de canons tractés.

Ce qui préoccupait le plus Bondarenko et Aliev était le manque d'artillerie. Ce corps, qui avait toujours été le mieux formé et le mieux entraîné de l'armée russe, n'était qu'à moitié représenté dans les forces de manœuvre d'Extrême-Orient, les bataillons se substituant aux régiments.

La raison en était la ligne de défense fixe sur la frontière chinoise, abondamment pourvue en postes d'artillerie et fortifications, qui, même si elles étaient d'un dessin obsolète, étaient servies par des troupes aguerries et massivement équipées d'obus à tirer sur des positions déterminées à

l'avance.

Le général prit un air renfrogné au fond de sa jeep de patrouille. Voilà ce qu'on lui avait refilé pour montrer ses qualités de stratège énergique. Un district militaire correctement préparé et entraîné n'avait peut-être pas besoin d'un homme comme lui. Non, il fallait qu'il aille chercher ses talents dans un trou merdique comme celui-ci. Une fois, rien qu'une fois, est-ce qu'un officier de valeur se verrait récompenser de ses résultats au lieu de se voir gratifier d'un nouveau " défi ", comme ils disaient ? Il grommela.

Pas de sitôt. Les nuls et les abrutis avaient droit aux régions peinardes, sans la moindre ombre de menace et avec du matériel à foison.

Son deuxième souci était l'aviation. De toutes les armes russes, les forces aériennes avaient été celles qui avaient le plus souffert de la chute de l'Union soviétique. Naguère, l'armée d'Extrême-Orient avait ses propres flottes de chasseurs tactiques, prêtes à traiter la menace des appareils américains basés au Japon ou sur les porte-avions de leur flotte du Pacifique, sans oublier les forces indispensables pour repousser les Chinois. À présent, elle avait tout au plus cinquante appareils opérationnels sur le théâtre et leurs pilotes devaient voler au mieux soixante-dix heures par an, tout juste de quoi s'assurer qu'ils étaient encore capables de réussir un décollage et un atterrissage. Cinquante chasseurs modernes, prévus surtout pour le combat aérien, pas pour l'attaque au sol.

Plusieurs centaines d'autres rouillaient sur leurs bases, garés en général dans des abris étanches pour les préserver de l'humidité, les pneus desséchés, les joints internes fendillés par le vieillissement, à cause de la pénurie de pièces détachées qui clouait au sol presque toute l'aviation militaire russe.

" Vous savez, AndreÛ, je me souviens encore d'un temps où le monde tremblait de peur devant l'armée de notre pays. Aujourd'hui, s'ils sont secoués, c'est de rire, ceux du moins qui remarquent encore notre existence. " Bondarenko but une gorgée de vodka à sa flasque. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus bu d'alcool pendant le service, mais il faisait froid - le chauffage de la voiture était en panne - et il avait besoin de ce réconfort.

" Gennady losifovitch, la situation n'est pas aussi critique qu'il y paraît...

- je suis d'accord ! Elle est bien pire ! gronda le commandant en chef des forces d'Extrême-Orient. Si les Chinetoques poussent au nord, j'apprendrai à manger avec des baguettes. Je me suis toujours demandé comment ils se débrouillent ", ajouta-t-il avec un sourire ironique. Bondarenko était homme à trouver de l'humour dans n'importe quelle situation.

" Mais pour les autres, nous parassons forts. Nous avons des milliers de chars, camarade général. "

Ce qui était vrai. Ils avaient passé la matinée à inspecter les monstrueux hangars contenant, tenez-vous bien, des T-34/85 fabriqués à Tcheliabinsk en... 1946 ! Certains avaient encore des canons neufs, jamais utilisés. Les Allemands avaient trembl dans leurs bottes à l'idée de voir ces tanks débouler à l'horizon, mais ce n'était que ça : des vieux chars de la Seconde Guerre mondiale, plus de neuf cents unités, de quoi équiper trois divisions. Et il y avait même des troupes pour les entretenir ! Les moteurs tournaient toujours rond, bichonns par les petits-fils de ceux qui les avaient utilisés au combat contre les fascistes. Et dans le même hangar, il y avait des obus, certains produits encore en 1986 pour les canons de 85.

Le monde était fou, et

595

l'Union soviétique sans aucun doute aussi, d'abord de conserver de telles antiquités, ensuite de dépenser de l'argent et des efforts à les entretenir. Et même maintenant, plus de dix ans après la disparition de l'empire soviétique, l'inertie bureaucratique était telle qu'on continuait d'envoyer des conscrits assurer l'entretien de cette collection de vieilleries. Pour quoi faire ? Nul ne savait. Il aurait fallu un archiviste pour ressortir les documents et même si cela pouvait intéresser un historien porté sur l'humour absurde, Bondarenko avait

mieux à faire.

" AndreÔ, j'apprécie votre désir de toujours voir le bon côté des choses, mais en l'espèce, nous faisons face à une réalité bien concrète.

- Camarade, il faudra des mois pour obtenir la permission de clore cette procédure.

- C'est sans doute vrai, Andruchka, mais je me souviens d'une anecdote sur Napoléon. Il voulait placer des arbres au bord des routes de France pour abriter du soleil ses troupes de fantassins. Un officier de son état-major lui fit remarquer : Mais, mon général, il faudra vingt ans pour que les arbres aient atteint la bonne taille. Et Napoléon de répondre : Oui, effectivement, raison de plus pour s'y mettre tout de suite ! Et c'est pourquoi, colonel, nous allons nous aussi nous y mettre tout de suite. v

- ¿ vos ordres, camarade général. " Le colonel Aliev savait que l'idée en valait la peine, il se demandait juste s'il aurait le temps de mener à bien toutes les idées qui méritaient d'être entreprises. D'ailleurs, les troupes servant dans les hangars à blindés semblaient plutôt satisfaites de leur sort. Certains même sortaient les chars pour s'amuser un peu avec, se rendre jusqu'au polygone de tir, voire tirer quelques obus à l'occasion. Un jeune sergent lui avait avoué que c'était sympa, parce que ça donnait plus de réalisme aux films de guerre qu'il avait vus étant gosse. Entendre ça de la bouche d'un soldat, songea le colonel... Donner du réalisme aux films.

Merde.

" Pour qui se prend-il, ce connard aux yeux bridés ? demanda Gant, alors qu'ils étaient sortis dans le jardin.

596

- Mark, nous leur avons balancé ce matin une note plutôt gratinée, et ils ne font qu'y réagir.

- Cliff, expliquez-moi, voulez-vous, pourquoi les autres ont le droit de nous parler comme ça, alors que nous, on n'a pas le droit de leur parler de la même manière ?

- «a s'appelle de la diplomatie, expliqua Rutledge.

- Moi j'appelle ça de la couille en barre, oui ! siffla Gant. Là d'o~ je viens, quand un type vous fait chier comme ça, vous lui flanquez votre

poing dans la gueule.

- Mais nous, nous ne faisons pas des choses pareilles.

- Pourquoi donc ?

- Parce que nous sommes au-dessus de ça, Mark, essaya de lui expliquer Rutledge. C'est l'histoire du petit roquet qui vous jappe dessus. Les gros molosses n'ont pas besoin de s'abaisser à ça. Ils savent qu'ils peuvent vous arracher la tête. Et nous savons qu'on peut s'occuper de ces gens s'il faut en arriver là.

- Il faut que quelqu'un aille leur dire, Clifly, observa Gant. Parce que j'ai pas l'impression qu'ils ont encore bien saisi. Ils nous parlent comme si le monde leur appartenait. Ils croient qu'ils peuvent rouler des mécaniques devant nous, Cliff, et jusqu'au moment où ils vont s'apercevoir que ce n'est pas le cas, ils risquent encore de nous faire chier.

- Mark, c'est toujours comme ça que ça se passe. C'est tout. C'est la règle du jeu à ce niveau.

- Ah ouais ? rétorqua Gant. Cliff, pour moi, ce n'est pas un jeu. Je le vois, mais pas vous. Après ce break, on va retourner dans l'arène, et ils vont nous menacer. Et nous, on fait quoi ?

- On laisse courir. Comment peuvent-ils nous menacer ?

- Le contrat Boeing.

- Eh bien, Boeing devra se trouver un autre client pour ses avions, cette année.

- Vraiment ? Et les intérêts de tous ces travailleurs que nous sommes censés représenter ?

- Mark, à ce niveau, on travaille sur le plan d'ensemble, pas sur les détails, d'accord ? " s'énerva Rudedge. C'est que ce trader commençait à

lui échauffer sérieusement les oreilles.

" ClifÔy, le plan d'ensemble est composé de tout un tas de détails. Vous devriez y retourner et leur demander si ça leur

plaît de nous vendre des trucs. Parce que si c'est le cas, il faut qu'ils jouent franc-jeu. Vu qu'ils ont bougrement plus besoin de nous que l'inverse.

- On ne parle pas comme ça à une grande puissance.

- Sommes-nous une grande puissance ?

- La plus grande, confirma Rutledge.

- Alors, comment se fait-il qu'ils nous parlent comme ça ?

- Mark, ça, c'est mon rayon. Vous êtes ici pour me conseiller, mais c'est votre première sortie sur le terrain, OK ? Je sais comment on joue. C'est mon boulot.

- Parfait. " Gant laissa échapper un grand soupir. " Mais quand on suit les règles et pas l'adversaire, la partie devient un tantinet pénible. " Gant s'isola un moment. Le jardin était plutôt sympa. Il n'avait pas encore assez pratiqué ce genre de rencontre pour savoir qu'il y avait presque toujours un jardin pour permettre aux diplomates de se dégourdir les jambes après deux ou trois heures d'empoignade autour de la table des négociations, mais il avait appris en revanche que c'était souvent l'endroit où se faisait une bonne partie du travail concret.

" Monsieur Gant ? " Il se tourna et vit Xue Ma, le diplomate espion avec qui il avait déjà bavardé.

" Monsieur Xue, dit Télescope.

- que pensez-vous du progrès des discussions ? " Mark en était encore à

décrypter les tournures employées par son interlocuteur. " Si vous appelez ça des progrès, j'aime mieux ne pas savoir ce que vous qualifiez de régression. "

Sourire de Xue. " Un échange animé est souvent plus intéressant que de mornes palabres.

- Vraiment ? Tout cela me surprend. J'ai toujours cru que les échanges diplomatiques étaient plus polis.

- Vous les trouvez impolis ? "

Gant se demanda de nouveau si c'était ou non un piège, mais décida de passer outre, tant pis. Il n'avait pas besoin de ce poste gouvernemental, de toute façon. Du reste, l'accepter avait entraîné d'énormes sacrifices personnels. quelque chose comme deux ou trois millions de billets. «a lui donnait peut-être le droit de dire le fond de sa pensée, merde !

" Xue, vous nous accusez d'atteinte à votre souveraineté

nationale parce que nous protestons contre les meurtres que votre gouvernement - ou ses agents, je suppose - ont commis devant les caméras.

Les Américains n'aiment pas les meurtriers.

- Ces individus enfreignaient nos lois, lui rappela Xue.

- Peut-être, concéda Gant. Mais en Amérique, quand des gens enfreignent les lois, on les arrête et on les juge devant une cour et des jurés, avec un avocat de la défense pour garantir que le procès est équitable, et on ne flingue certainement pas les gens d'une balle dans la tête quand ils tiennent dans leurs bras un nouveau-né.

- Ce fut certes malencontreux, admit presque Xue, mais comme je l'ai dit, ces individus enfreignaient bien nos lois.

- Et donc vos flics leur ont joué leur numéro de juges/jurés/bourreaux.

Xue, pour des Américains, c'était un comportement de barbares. "

Cette fois, le mot finit par faire mouche. " L'Amérique ne peut pas parler à la Chine de cette manière, monsieur Gant.

- Ecoutez, monsieur Xue, c'est votre pays, et vous pouvez le diriger comme ça vous chante. On ne va pas vous déclarer la guerre pour ce que vous faites à l'intérieur de vos frontières. Mais aucune loi ne nous oblige non plus à commercer avec vous, de sorte que nous pouvons très bien cesser d'acheter vos biens - et j'ai une nouvelle à vous annoncer : le peuple américain cessera d'acheter vos produits si vous continuez de faire des coups dans ce genre.

- Votre peuple ? Ou votre gouvernement ? demanda Xue avec un sourire entendu.

A

- Etes-vous à ce point stupide, monsieur Xue ? riposta Gant, du tac au tac.

- que voulez-vous dire ? " La dernière insulte avait réussi à fendre la coquille, nota Gant.

" Je veux dire que l'Amérique est une démocratie. Les Américains prennent quantité de décisions de leur propre chef ; parmi celles-ci, il y a la façon de dépenser leur argent, et l'Américain moyen n'achètera pas des trucs fabriqués par de sales barbares. " Gant marqua un temps. " Figurez-vous que je suis juif, d'accord ? Il y a une soixantaine d'années, l'Amérique a fait une connerie. On a vu ce que Hitler et les nazis faisaient en Allema-599

gne, et on n'a pas réagi assez vite pour les en empêcher. On a vraiment raté le coche, et une masse de gens ont été tués pour rien. J'ai vu des reportages là-dessus à la télé depuis que je suis tout môme, et il est hors de question que ça se reproduise jamais tant qu'on sera là ; alors quand des types dans votre genre font des trucs comme ceux auxquels on vient d'assister, ça rallume aussitôt la petite lumière de l'Holocauste dans la tête des Américains. Vous avez pigé, maintenant ?

- Vous ne pouvez pas nous parler de la sorte. " Encore la rengaine ! Les portes s'ouvraient. Il était temps de retourner dans la salle pour la reprise de la confrontation diplomatique.

" Et si vous persistez à vous en prendre à notre souveraineté nationale, nous irons acheter ailleurs, lança Xue, assez satisfait.

- Parfait, nous aussi. Et vous avez besoin de notre argent bien plus que nous de votre pacotille, monsieur Xue. " Il doit bien avoir fini par comprendre, se dit Gant. Son visage trahissait à présent une certaine émotion. Tout comme ses paroles : " Nous ne nous coucherons jamais devant les attaques américaines contre notre pays.

- Nous n'attaquons pas votre pays, Xue.

- Mais vous menacez notre économie, rétorqua Xue, alors qu'ils arrivaient à

la porte.

- Nous ne menaçons rien du tout. Je vous dit que mes concitoyens n'achèteront pas des produits à un pays qui commet des actes de barbarie.

Ce n'est pas une menace. C'est un fait. > . Ce qui était une insulte encore plus grave, même si Gant n'en prit pas toute la mesure.

" Si l'Amérique nous punit, nous punirons l'Amérique. " Trop, c'était trop, merde. Gant entrouvrit la porte et s'arrêta pour se retourner vers le diplomate/espion : " Xue, pour faire un concours de bite avec nous, faudrait peut-être l'avoir un peu plus grosse. " Et sur ces fortes paroles, il pénétra dans la salle. Une demi-heure plus tard, il en ressortait. Les échanges avaient été acerbes, véhéments, et aucun des deux camps n'avait jugé utile de prolonger la séance aujourd'hui - même si Gant doutait fort qu'il y en eût d'autres, une fois que Washington aurait appris la teneur des échanges de la matinée.

6qq

D'ici deux jours, il allait se retrouver, complètement lessivé par le décalage horaire, dans son bureau de la 15e Rue. Il fut surpris de découvrir qu'il avait hâte d'y être.

" Du nouveau du Pacifique Ouest ? demanda Mancuso.

- Ils viennent de mettre à la mer trois sous-marins, un Song et deux des Kilo que les Russes leur ont vendus, répondit le général Lahr. On les a à

l'oil. Le Lajolla et le Helena sont dans les parages. Le Tennessee retourne à Pearl pour le milieu de la journée. " L'ancien sous-marin stratégique était en patrouille depuis cinquante jours et c'était suffisant. " Nos b

,timents de surface sont tous de retour en mer. Aucun n'est prévu pour faire relâche à Taipei d'ici douze jours.

- Donc, les putes de Taipei ont quinze jours de repos ? ironisa le CINCPAC.

- Et les patrons de bar. Si vos marins sont comme mes soldats, ils ont peut-être besoin de se détendre un peu, répondit le général, souriant lui aussi.

- Ah, se retrouver jeune et célibataire, observa Bart. Autre chose dans le secteur ?

- Exercices de routine de leur côté, forces terrestres et aériennes combinées, mais c'est loin au nord près de la frontière russe.

- Leur condition ? "

Lahr haussa les épaules. " Assez bonne pour donner aux Russes matière à

réfléchir. Dans l'ensemble, l'APL est toujours aussi bien entraînée, mais on a noté une recrudescence du travail à ce niveau depuis trois ou quatre ans.

- Les effectifs ? " demanda Bart en se tournant vers sa carte murale qui était bien plus utile à un marin qu'à un fantassin : la Chine n'y était en effet matérialisée que par une tache beige sur le bord gauche.

" «a dépend oǝ. Disons que s'ils s'enfoncent au nord, en Russie, ce sera comme une nuée de cafards dans un taudis new-yorkais. Faudra pas mal de Baygon pour en venir à bout.

- Et vous dites que les Russes sont clairsemés sur leur flanc est ? "

Lahr acquiesça. " Ouai, amiral. Si j'étais ce Bondarenko, je

me ferais pas mal de souci. Certes, tout ça, c'est jamais qu'une menace théorique, mais quand même, c'est le genre de menace qui m'empêcherait de dormir.

- Et qu'en est-il de l'annonce de la découverte d'or et de pétrole en Sibérie orientale ? "

Lahr acquiesça. " «a rend la menace moins théorique. La Chine est importatrice de pétrole et il leur en faut toujours plus pour assurer le développement économique qu'il ont prévu... et pour ce qui est de l'or, eh bien, tout le monde court après depuis trois mille ans déjà. C'est une denrée négociable et fon-gible.

- Fongible ? " C'était un mot nouveau pour Mancuso.

" Eh bien, prenons votre alliance. Elle a très bien pu faire partie autrefois de la double couronne du pharaon Ramsès II, expliqua Lahr. Ou du collier de Caligula. Ou du sceptre de Napoléon. Vous le prenez, vous le martelez, et c'est de nouveau une matière première. Et une matière première précieuse. Si le filon russe est aussi important que le suggèrent nos renseignements, sa production se vendra dans le monde entier. Et l'or, on peut l'utiliser à quantité de choses, de la joaillerie à l'électronique.

- Gros, le filon ? "

Lahr haussa les épaules. "Assez gros pour se racheter une flotte du Pacifique toute neuve, et avec du rabe. " Mancuso siffla. C'était en effet une somme.

Il faisait nuit noire à Washington, et Adler veillait tard encore une fois, à son bureau. Le poste de secrétaire d'...tat était en général chargé, or ces derniers temps, il l'était encore plus que d'habitude, et Scott Adler commençait à s'habituer aux journées de quatorze heures. En attendant des nouvelles de Pékin, il relisait les rapports sur le courrier reçu. Sur son bureau trônait un téléphone crypté STU-6. L'appareil consistait en un dispositif de cryptage complexe greffé sur un téléphone numérique fabriqué

par AT&T. Ce dernier communiquait par liaison satellitaire. Mais même si le signal balancé par les satellites de communication du ministère de la Défense arrosait toute la pla-602

nète, un éventuel auditeur n'aurait capté qu'une succession de bruits parasites évoquant un filet d'eau coulant d'un robinet. Le système de brouillage recourait à un algorithme à clef de 512 bits que les meilleurs ordinateurs de Fort Mead arrivaient à casser à peu près une fois sur trois, et après plusieurs jours d'efforts ininterrompus. C'était à peu près ce qu'on pouvait faire de mieux en matière de sécurité. Les techniciens essayaient d'intégrer le système de cryptage Tapdance aux unités STU pour générer un signal totalement aléatoire et le rendre ainsi parfaitement indéchiffrable, mais cela soulevait des difficultés techniques que personne n'avait jugé bon d'expliquer au secrétaire d'...tat, et c'était du reste aussi bien. Il était diplomate, pas mathématicien. Finalement, le STU émit sa petite sonnerie grêle. Il fallut onze secondes aux deux unités à chaque bout de la liaison pour se synchroniser. " Adler.

- Rutledge à l'appareil, Scott, dit la voix à l'autre bout du monde. «a s'est mal passé, informa-t-il aussitôt son ministre. Et ils annulent leur commande de 777 à Boeing, comme on le redoutait. "

Adler fronça les sourcils. " Super. Pas la moindre concession sur les fusillades ?

- Nada.

- Des raisons quelconques d'être optimiste ?

- Pas une, Scott. Pas la queue d'une. Ils bétonnent comme si on était les Mongols et eux la dynastie qJn. "

Il faudra que quelqu'un leur rappelle que la Grande Muraille s'est enfin de compte révélée un vaste g. chis de briques. " OK. Il faut que j'en discute avec le président, mais vous allez probablement rentrer d'ici peu. Et sans doute Cari Hitch aussi.

- Je vais lui dire. Aucune chance qu'on puisse envisager des concessions quelconques, histoire de ne pas couper les ponts ?

- Cliff, la probabilité que le Congrès passe sur le différend commercial est en gros équivalente à celle de voir Tufts en demi-finale. Plus faible, même. " Après tout, l'université Tufts avait une équipe de basket, on pouvait rêver. " Non, on ne peut rien leur donner qu'ils puissent accepter.

S'il doit y avoir une

603

avancée, c'est à eux ce coup-ci de faire le premier pas. Il y a une chance ?

- Aucune.

- Eh bien, dans ce cas, il faudra le leur faire entrer dans la tête par la force. " Le seul point positif, c'était que ces leçons-là étaient les plus riches d'enseignements. Et qui sait, même pour des Chinois.

" qu'a dit le diao ren capitaliste ? " demanda Zhang. Shen lui répéta ce que lui avait relaté Xue, mot pour mot. " Et quel est son poste ?

- C'est le collaborateur personnel du ministre américain du Trésor. Par conséquent, nous pensons qu'il a l'oreille aussi bien de son ministre de tutelle que du président, expliqua Shen. Il n'a pas pris une part active dans les négociations, mais après chaque séance, il s'entretient en privé

avec le vice-ministre Rut-ledge. quelle est la nature exacte de leurs relations ? Nous ne la connaissons pas avec certitude, et il est évident que ce n'est pas un diplomate expérimenté. Il se comporte comme un capitaliste arrogant pour nous insulter avec une telle grossièreté, mais je crains qu'il ne représente la position américaine avec plus de franchise que son ami Rutledge. Je pense qu'il donne à son supérieur les orientations à suivre. Rutledge est un diplomate aguerri, et les positions qu'il prend ne sont pas les siennes, c'est évident. Lui-même serait prêt à nous accorder des concessions. J'en suis certain, mais

Washington lui dicte sa conduite, et ce Gant est sans doute le porte-parole de Washington.

- Dans ce cas, vous avez eu raison d'ajourner les négociations. Nous allons leur laisser une chance de reconsidérer leur position. S'ils croient pouvoir nous donner des ordres, ils se trompent lourdement. Vous avez annulé la commande

d'avions ?

- Bien sûr, comme nous en étions convenus la semaine dernière.

LW.I.W*

- Alors ça devrait leur donner matière à réfléchir, observa Zhang, d'un ton suffisant.

- S'ils ne quittent pas la table des négociations.

604

- Jamais ils n'oseraient. " Tourner le dos à 'Empire du Milieu ? Absurde.

" Ce Gant a encore ajouté une chose : en bref, qu'on avait besoin d'eux -

enfin, de leur argent - plus qu'ils n'ont besoin de nous. Et il n'a pas complètement tort, non ?

- Nous n'avons pas besoin de leurs dollars au point d'hypothéquer notre souveraineté. Croient-ils vraiment pouvoir nous dicter notre politique intérieure ?

- Oui, Zhang, tout à fait. Ils donnent à cet incident une importance absolument incroyable.

- Ces deux policiers devraient être fusillés pour leur acte, mais nous ne pouvons permettre aux Américains de nous dicter ce genre de conduite. "

L'embarras créé par l'incident était une chose - et embarrasser l'...tat était souvent un crime capital en République populaire - mais la Chine devait prendre cette décision seule, pas sur ordre de l'étranger.

" Ils trouvent cette attitude barbare, ajouta Shen.

- Barbare ? C'est à nous qu'ils disent ça ?

- Vous savez que les Américains ont un penchant pour la sensiblerie. Nous le leur pardonnons souvent. Et leurs dirigeants religieux ont une influence certaine dans leur pays. Notre ambassadeur à Washington nous a déjà c,blé

plusieurs fois des mises en garde à ce sujet. Il vaudrait mieux qu'on prenne un peu de temps pour laisser les choses s'apaiser et franchement, il vaudrait mieux ch,tier ces deux policiers, ne serait-ce que pour calmer l'opinion américaine. Mais je suis d'accord avec vous : on ne peut pas les laisser nous dicter notre politique intérieure.

- Et ce Gant a prétendu que leur ji est plus gros que le nôtre, c'est ça ?

- C'est ce que m'a dit Xue. Notre dossier sur lui indique que c'est un opérateur en Bourse, qu'il a été pendant des années un proche collaborateur de l'actuel ministre Winston. Il est juif, comme beaucoup d'entre eux...

- Leur ministre des Affaires étrangères est également juif, non ?

- Adler ? Oui, confirma Shen après un instant de réflexion.

- Bref, ce Gant nous révèle donc quelle est leur véritable position ?

605

- Probablement ", concéda le ministre Shen.

Zhang s'avança sur son siège. " Alors vous allez leur dire le fond de notre pensée. La prochaine fois que vous voyez ce Gant, dites-lui chou ni ma de bi. " C'était une imprécation pour le moins vigoureuse, qu'il valait mieux dire à un Chinois quand on avait déjà une arme à la main.

" Je comprends ", répondit Shen, sachant qu'il n'avait jamais dit ça à personne, excepté peut-être au dernier de ses garçons de bureau.

Zhang sortit. Il devait discuter de tout ça avec son ami Fang Gan.

34 Touches

DEPUIS une semaine, Ryan s'était attendu à de mauvaises nouvelles au réveil et, par conséquent, sa famille aussi. Il comprit qu'il prenait

l'affaire trop à cour quand ses enfants se mirent à l'interroger au petit déjeuner.

" qu'est-ce qui se passe avec la Chine, Dad ? " demanda Sally, ce qui lui donna une raison supplémentaire de se lamenter. Sally avait cessé de l'appeler " papa ", un titre pour Jack bien plus précieux que " monsieur le président ". On s'attendait à l'entendre dans la bouche de ses fils, mais pas de sa fille. Il avait abordé la question avec Cathy qui lui avait dit de laisser couler.

" On n'en sait rien, Sally.

- Mais tu es supposé tout savoir ! " Et puis d'abord, toutes ses copines de classe lui posaient la question.

" Sally, le président ne sait pas tout. Enfin moi, en tout cas, expliqua-t-il, en quittant des yeux son résumé de presse matinal. Et au cas où vous n'auriez pas encore remarqué, toutes les télé de mon bureau sont réglées sur CNN et les autres chaînes d'in-fos parce qu'elles m'en apprennent souvent plus que la CIA.

- Vraiment ? " s'étonna Sally. Elle regardait trop de films. Pour Hollywood, la CIA était une organisation gouvernementale dangereuse, antidémocratique, fasciste, en marge des lois, bref, parfaitement nuisible, mais qui néanmoins savait tout sur tout le monde, et qui avait réellement tué Kennedy pour parvenir à ses fins (toujours restées obscures, Hollywood n'ayant

jamais réussi à creuser la question). Mais peu importait, puisque le héros (quel qu'il soit) réussissait toujours à contrecarrer les plans diaboliques de l'Agence avant l'apparition du générique de fin ou de l'écran publicitaire (selon le format).

"Vraiment, chérie. La CIA a d'excellents agents, mais en définitive, ce n'est qu'un service gouvernemental comme un autre.

- Et le FBI et le service de sécurité ?

- Ce sont des flics. Les flics, c'est autre chose. Mon vieux était flic, tu te souviens ?

- Oh, ouais. " Sur quoi elle revint à la page " Style " du Washington Post qui publiait à la fois les BD et les articles qui l'intéressaient, en général ceux traitant d'un genre de musique que Ryan ne qualifiait qu'en usant du terme avec moult guillemets.

Puis on frappa doucement à la porte. C'était Andréa. ¿ cette heure de la journée, elle lui tenait aussi lieu de secrétaire particulière, en l'occurrence pour lui porter une dépêche du Département d'...tat. Ryan la prit, la regarda et réussit à ne pas taper du poing sur la table parce que ses enfants étaient là.

" Merci, Andréa.

- De rien, monsieur le président. " Et l'agent secret Price-O'Day s'éclipsa vers le couloir.

Jack vit le coup d'œil de sa femme. Les enfants ne savaient pas déchiffrer toutes ses expressions mais son épouse, si. Pour Cathy, Ryan n'était pas fichu de mentir, raison pour laquelle elle n'avait jamais eu de craintes concernant sa fidélité. Jack avait les capacités de dissimulation d'un gamin de deux ans, malgré toute l'aide et les conseils d'Arnie. Jack vit son regard et hocha la tête. Ouais, c'était encore la Chine. Dix minutes plus tard, le petit déjeuner était expédié, la télé éteinte et la famille Ryan descendait l'escalier pour se rendre au travail, à l'école, ou à la crèche de Johns Hopkins, selon l'âge, chacun avec son contingent de gardes du corps du service de protection. Jack les embrassa tour à tour, sauf le petit Jack (Shortstop pour la Sécurité) - parce que John Patrick Ryan Junior était au-dessus de ces trucs de femmelette.

Finalement, c'est pas mal non plus d'avoir des filles, se dit 8

Ryan, alors qu'il se dirigeait vers le Bureau Oval. Ben Goodley l'y attendait déjà, avec le résumé des dossiers du jour.

"Vous avez eu celui du secrétaire d'...tat? demanda Cardsharp.

- Ouais, Andréa me l'a apporté. " Ryan se laissa choir dans son fauteuil pivotant et décrocha le téléphone.

" Salut, Jack ", répondit aussitôt le secrétaire d'...tat, malgré une nuit écourtée passée sur le canapé-lit de son bureau. Par chance, il disposait d'une douche dans la salle de bains attenante.

" Approuvé. Ramenez-les tous, dit Swordsman.

- qui se charge de l'annonce ?

- Vous. On va essayer de ne pas monter ça en épingle, lança le président, mais sur un ton désabusé.

- Je suis d'accord.
 - Autre chose ?
 - C'est tout pour l'instant.
 - OK. ȳ plus, Scott. " Ryan raccrocha. Il se tourna vers Goodley : " Et du côté de la Chine ? Pas de mouvements inhabituels ?
 - Négatif. L'armée bouge, mais il ne s'agit que d'exercices de routine. Les secteurs les plus actifs se trouvent au nord du pays, dans la direction opposée à Taiwan. ...galement une activité, mais moindre, au sud-ouest, au nord de l'Inde.
 - Avec la veine qu'ont eue les Russes en trouvant l'or et le pétrole, est-ce que les Chinois lorgneraient vers le nord ?
 - L'hypothèse est envisageable mais nous n'avons pas la moindre indication positive d'aucune de nos sources. " Tout le monde enviait ses riches voisins, après tout. C'était ce qui avait encouragé Saddam Hussein à
- envahir le Koweït, malgré ses abondantes réserves de pétrole.
- " Aucune de nos sources ", y compris Sorge, se remémora le président. Il rumina quelques instants. " Dites à Ed que je veux une SNIE sur la Chine et la Russie.
- Rapidement ? " demanda Goodley. Une " évaluation spéciale des services nationaux de renseignements " pouvait demander des mois de préparation.
 - " Trois, quatre semaines. Et je veux du solide.
 - J'en parle au directeur du renseignement, promet Goodley.
 - Autre chose ?
 - C'est tout pour l'instant, monsieur. "

Jack acquiesça, consulta son agenda. Il avait une journée à peu près normale, mais il passerait la prochaine presque entièrement à bord d'Air Force One, pour traverser toute l'Amérique et passer la nuit à... (il tourna la page imprimée) Seattle, avant de se retaper une journée d'avion pour regagner Washington. Il aurait aussi bien fait d'utiliser le VC-25B

pour faire des vols de nuit... oh, et puis il avait un petit déjeuner avec les ...coles chrétiennes suivi d'allocution à Seattle. Il devait parler de la réforme scolaire. «a le fit bougonner. Comme s'il y avait trop de bonnes sours... Bon d'accord, il avait commencé sa scolarité chez les Sours chrétiennes de Notre-Dame au nord-est de Baltimore, quelque chose comme quarante-cinq ans plus tôt... et c'étaient d'excellentes institutrices pour la bonne raison que les ch,timents corporels pour travail insuffisant ou mauvaise conduite étaient de ceux que l'on préférerait éviter quand on a sept ans. Mais le fait est qu'il avait été un bon élève, sage comme une image -

et bien terne, admit-il avec un sourire narquois -, avec de bonnes notes surtout parce qu'il avait de bons parents, ce qui n'était hélas pas le cas de tous les jeunes Américains d'aujourd'hui... et ce problème-là, comment voulait-on qu'il le résolve ? Comment pouvait-il ressusciter l'éthique des parents de sa génération, l'importance de la religion, d'un monde o~ les fiancés se présentaient à l'autel encore vierges ? ; présent, on en était à

savoir si l'on devait dire aux gamins que les relations homosexuelles ne posaient pas de problème. Il se demanda ce qu'en aurait pensé sour Frances Mary. Dommage quelle ne soit plus là pour taper sur les doigts de quelques parlementaires avec sa fêrule. «a n'avait pas trop mal marché avec lui et ses camarades de classe à Saint Matthew...

L'interphone bourdonna. " Le sénateur Smithers vient de se présenter à l'entrée Ouest. " Ryan se leva et se dirigea vers la droite, la porte qui donnait sur le bureau des secrétaires. Pour une raison quelconque, les gens préféraient entrer par là que par le couloir, face au salon Roosevelt.

Peut-être que ça faisait plus ambiance de travail. Mais ça devait être surtout parce qu'ils aimaient bien voir le président debout derrière la porte, la main

10

tendue, le visage souriant, comme s'il était vraiment content de les voir.

Tu parles, Charles.

Mary Smithers, de l'Iowa, mère de famille, trois enfants et sept petits-enfants, encore du bla-bla à propos de la loi sur l'agriculture. Merde, qu'est-ce qu'il était censé connaître à l'agriculture ? Les rares fois o~

il faisait lui-même les courses, il achetait la bouffe au supermarché -

parce que c'était bien de là que tout venait, non ? L'un des trucs indiqués systématiquement sur les dossiers préparatoires à ses apparitions publiques, c'était le prix du lait et du pain dans la région, au cas où un journaliste de la presse locale le soumettrait à l'épreuve. C'est ça, et le chocolat au lait venait des vaches brunes.

" En conséquence, l'ambassadeur Hitch et le sous-secrétaire Rutledge reprendront l'avion de Washington pour consultations, conclut le porte-parole.

- Cela indique-t-il une rupture des relations diplomatiques avec la Chine ?

demanda aussitôt un journaliste.

- Pas du tout. "Consultations" veut dire consultations. Nous allons discuter des récents développements avec nos émissaires pour faire en sorte que nos relations avec la Chine retrouvent au plus vite leur état normal antérieur ", répondit le porte-parole sur un ton égal.

L'ensemble des journalistes ne sut trop quoi en penser, si bien que trois autres questions d'une teneur à peu près identique furent aussitôt posées, pour recevoir à leur tour des réponses en gros équivalentes.

" C'est un bon ", constata Ryan en regardant la télé qui piratait les faisceaux satellite de CNN (et d'autres chaînes d'ailleurs). Assez bizarrement, l'allocution n'était pas retransmise en direct, malgré

l'importance de la nouvelle.

" Pas assez, observa Arnie van Damm. Tu vas y avoir droit, toi aussi.

- Figure-toi que je m'en doutais. quand ?

- La prochaine fois que tu te trouves devant leurs objectifs, Jack. "

Et il avait autant de chances d'éviter les caméras que l'auteur 11

de la première frappe le jour de l'ouverture du championnat au Yankee Stadium. Les caméras à la Maison-Blanche étaient aussi nombreuses que les carabines le jour de l'ouverture de la chasse au canard sauf que là, il n'y avait pas de quota.

" Bon Dieu, Oleg ! " Il en fallait pas mal pour épater Reilly, mais là, on avait dépassé les bornes. " T'es sérieux ?

- Apparemment, Michka, répondit Provalov.

- Et pourquoi me racontes-tu tout ça ? " demanda l'Américain. Une information de cette importance était un secret d'...tat équivalant aux pensées intimes du président Grushavoy.

" «a ne sert à rien de te le cacher. J'imagine que tu racontes à Washington tout ce qu'on fait ensemble, et puis, c'est toi qui as identifié le diplomate chinois, ce pour quoi mon pays comme moi te devons une fière chandelle. "

Le plus amusant était que Reilly avait lancé l'idée de pister Suvorov/

Koniev sans y réfléchir, une simple intuition de flic, histoire d'aider un collègue. Ce n'est qu'après (enfin, une nanoseconde après) qu'il avait songé aux implications politiques. Et s'il était allé jusque-là, ce n'était resté au mieux qu'une spéculation, tant il avait du mal à croire que les choses pourraient mener aussi loin.

" Eh bien oui, je dois tenir le service informé de tout ce que je fais ici, admit l'attaché juridique, ce qui n'était pas vraiment une révélation renversante.

- Je sais, Michka.

- Les Chinois veulent liquider Golovko, murmura Reilly, le nez dans sa vodka. Putain de merde !

- Exactement ce que j'ai dit, confia le Russe à son ami américain. La question est...

- Deux questions, Oleg. Un : pourquoi ? Deux : et maintenant, on fait quoi ?

- Trois : qui est Suvorov, et qu'est-ce qu'il mijote ? " Ce qui coule de source, songea Reilly. Suvorov n'était-il qu'un simple mercenaire d'une puissance étrangère ? Ou bien faisait-il partie de l'aile KGB de la mafia russe engagée par les

12

Chinois pour effectuer une action quelconque - mais laquelle et dans quel but ?

" Tu sais, ça fait un bout de temps que je traque des gars de la Mafia, mais jamais je ne suis tombé sur un truc aussi gros. C'est quasiment du

niveau de toutes ces conneries qu'on raconte sur les "véritables" assassins de Kennedy. "

Provalov leva les yeux. " Tu veux pas dire...

- Non, Oleg. La mafia n'est pas aussi dingue. On s'amuse pas à se faire des ennemis de cette taille. On ne peut pas prédire les conséquences et c'est toujours mauvais pour les affaires. Et la mafia, Oleg, c'est les affaires.

Ils cherchent à se faire de l'argent pour eux. Même leurs protections politiques visent uniquement à ça. Mais elles ont des limites qu'ils connaissent fort bien.

- Donc, si Suvorov appartient à la mafia, alors il cherche à se remplir les poches ?

- Là, c'est différent, expliqua Reilly d'une voix lente, essayant de réfléchir au même rythme qu'il parlait. Ici, vos gars du renseignement pensent plus politiquement que les nôtres. " Et c'était parce que les types du KGB avaient tous baigné dans un environnement politique intense. Ici, le pouvoir du politique était beaucoup plus direct et concret qu'il ne l'avait jamais été en Amérique, où la politique et le commerce avaient toujours été

plus ou moins séparés, la première protégeant le second (contre rétribution) mais étant également contrôlée par celui-ci. Ici, la situation avait toujours été (et demeurait) inverse. Les affaires devaient diriger la politique parce que les affaires étaient la source de la prospérité, qui bénéficiait aux citoyens du pays. Mais la Russie n'avait jamais connu la prospérité parce que, en Russie, on avait toujours mis la charrue avant les bœufs. Le bénéficiaire de la richesse avait toujours cherché à l'engendrer lui-même, et les personnalités politiques n'avaient jamais été douées en ce domaine. Tout ce qu'elles savaient faire, c'était la dilapider. Les hommes politiques vivaient de leurs théories. Les hommes d'affaires vivaient dans le réel et ils devaient exercer leur activité dans un monde défini par la réalité, pas par la théorie. C'est pourquoi même en Amérique, ils avaient du mal à se comprendre mutuellement, et ne se faisaient jamais vraiment confiance.

13

" Cela dit, qu'est-ce qui fait de Golovko une cible ? quel avantage y a-t-il à le tuer ? se demanda Reilly, tout haut.

- Il est le principal conseiller du président Grushavoy. Il n'a jamais voulu être un élu, de sorte qu'il ne peut briguer un poste ministériel mais il a l'oreille du président parce qu'il est à la fois intelligent et honnête - et que c'est un patriote au vrai sens du terme. "

Malgré son passé, s'abstint de remarquer l'Américain. Golovko était issu du KGB, ancien ennemi mortel de l'Occident et adversaire du président Ryan, mais quelque part en cours de route, ils s'étaient rencontrés et en étaient venus à se respecter -et même s'apprécier mutuellement, s'il fallait en croire ce qu'on disait à Washington. Reilly termina sa deuxième vodka et fit signe au garçon. Il était en train de se russifier. Au point qu'il n'était plus capable de mener une conversation intelligente sans un verre ou deux.

" Donc, si on l'atteint, on atteint votre président, et donc tout le pays.

Il n'empêche que ça reste un jeu dangereux, Oleg Grigorievitch.

- Un jeu très dangereux, Michka, souligna Provalov. qui pourrait faire une chose pareille ? "

Reilly laissa échapper un long soupir pensif. " Un fouteur de merde très ambitieux. " Il fallait qu'il retourne à l'ambassade allumer vite fait son STU-4. Pour prévenir le directeur Murray, qui préviendrait illico le président Ryan. Bon, et après ? Après, ce n'était plus vraiment son rayon.

" OK, vous continuez de suivre ce Suvorov.

- Nous plus la Sécurité fédérale, confirma Provalov.

- Ils sont bons ?

- Très bons, admit l'inspecteur de la milice. Suvorov ne pourra plus lcher un pet sans qu'on sache ce qu'il a bouffé à midi.

- Et vous avez infiltré ses communications. " Oleg acquiesça. " ...crites, seulement. Il a un téléphone mobile - plusieurs même, peut-être, et les intercepter n'est pas évident.

- Surtout s'ils ont un système de cryptage. On en trouve maintenant dans le commerce qui posent des problèmes même à nos techniciens.

- Oh ? " Provalov tourna la tête. Il était surpris pour deux raisons : un,

qu'il existe un système de cryptage fiable pour les téléphones cellulaires, et deux, que les Américains aient des problèmes pour le craquer.

Reilly acquiesça. " Par chance, les méchants ne s'en doutent pas encore. "

Contrairement à la croyance populaire, la mafia n'était pas du tout branchée technologie. Chauffer les plats au micro-ondes, c'était à peu près leur limite maximum. Un parrain de la mafia avait cru que son téléphone mobile était s'r gr,ce à sa capacité de sauter en permanence d'une fréquence à l'autre, et puis il avait complètement annulé cet avantage supposé en restant toujours planté immobile durant ses communications. Le parrain pas malin n'avait jamais trouvé le fin mot de l'histoire, même après que l'interception de son dialogue eut été repassée en clair devant la cour fédérale.

" On n'a pas encore relevé ce problème.

- Continuez comme ça, conseilla Reilly. Toujours est-il que vous avez sur les bras une enquête qui relève de la sécurité nationale.

- Cela dit, il y a toujours le meurtre et le complot pour meurtre, objecta Provalov, tenant à signifier que cela restait malgré tout son enquête.

- Je peux faire quelque chose ?

- Réfléchir. Tu as du nez pour les affaires de mafia, et c'est sans doute ce que c'est. "

Reilly vida son dernier verre. " OK. On se revoit demain, même endroit ? "

Oleg acquiesça. " C'est bon. "

L'agent du FBI ressortit et monta dans sa voiture. Dix minutes plus tard, il était devant son bureau. Il sortit du tiroir la clef en plastique et l'introduisit dans le STU, puis il appela Washington.

Toutes sortes de gens équipés d'un STU avaient accès au numéro privé de Murray, aussi quand le standard installé derrière son bureau se mit à

pépier, il se contenta de décrocher sans rien dire et patienta trente

ment des parasites jusqu'à ce que la voix synthétique lui annonce : " Ligne sécurisée. "

" Murray, dit-il aussitôt.

- Reilly, à Moscou. "

Le directeur du FBI regarda la pendulette sur son bureau. «a faisait rudement tard, là-bas. " que se passe-t-il, Mike ? " En trois minutes d'exposé rapide, il tenait sa réponse.

" Ouais, Ellen ? dit Ryan dès que la sonnerie s'interrompt.

- Le ministre de la Justice et le directeur du FBI veulent vous voir, pour une affaire importante, disent-ils. Vous avez un créneau de quarante minutes.

- C'est bon. " Ryan ne chercha pas à savoir de quoi il retournait. Il le saurait bien assez tôt. quand il se rendit compte de ce qu'il venait de penser, il maudit une fois de plus la fonction présidentielle. Voilà qu'il devenait blasé. Avec un boulot pareil ?

" Putain, c'est quoi ce merdier ? observa Ed Foley.

- Et en outre, l'info paraît fiable, fit remarquer Murray au patron de la CIA.

- qu'est-ce que vous avez d'autre ?

- Le fax vient d'arriver, juste deux pages, il n'en révèle guère plus que ce que je viens de te dire, mais je te l'ai fait parvenir malgré tout. J'ai dit à Reilly de leur proposer une coopération totale. Tu as quelque chose à

proposer, de ton côté ?

- De prime abord, non. Sur ce coup-là, on tombe complètement des nues, Dan.

Tu pourras transmettre mes félicitations à ton agent pour avoir réussi à

sortir ça. " Après tout, pour décrocher des tuyaux, Foley était prêt à bouffer à tous les r,teliers.

" Un gars bien. Son père était un bon élément, lui aussi. " Murray se garda de se rengorger ; du reste, Foley ne méritait pas ses piques. Après tout, ce genre d'affaires n'était pas du ressort de la CIA, de sorte qu'il y avait peu de chances qu'un de ses agents tombe dessus.

De son côté, Foley se demanda s'il devait parler à Murray de Sorge. Si cette histoire était vraie, elle devait être connue aux 16

plus hauts échelons du gouvernement chinois. Il ne s'agissait certainement pas d'une opération lancée en solo par leur bureau de Moscou. A ce niveau, des gens se font fusiller pour moins que ça. D'ailleurs, une action de cette envergure n'est même pas envisageable dans une bureaucratie communiste qui n'est pas franchement un vivier d'initiatives personnelles.

" quoi qu'il en soit, je prends avec moi Pat Martin. Il connaît les affaires d'espionnage du point de vue défensif, et j'imagine que j'aurai besoin d'être épaulé.

- OK, merci. Tu me laisses parcourir le fax et je te rappelle un peu plus tard. v

- Parfait, Ed. ¿ plus. "

Sa secrétaire arriva trente secondes plus tard avec les télécopies glissées dans une chemise. Foley consulta la page de garde et demanda aussitôt à sa femme de le rejoindre à son bureau.

35 Dernières nouvelles

" "\ ATERDE, observa tranquillement Ryan quand Murray lui J.VJ. tendit le fax de Moscou. Merde ! ajouta-t-il après un instant de réflexion. C'est du sérieux ?

- On le pense, Jack, confirma le directeur du FBI. Notre gars, Reilly, est un expert en renseignement, c'est pourquoi on l'a envoyé là-bas, mais il a une certaine expérience de la police criminelle à la Brigade de New York.

C'est un bon, Jack, assura Murray. Il sait se débrouiller. Il a su établir de bonnes relations de travail avec les flics locaux... il les a même aidés sur certaines enquêtes, en leur filant un coup de main... comme on le fait ici, avec des collègues, tu vois ? " expliqua au président le patron du FBI. L'amitié des deux hommes remontait à plus de dix ans et ils se tutoyaient.

"Et?

- Et tout ça m'a l'air solide comme le bronze, Jack. quelqu'un a voulu éliminer Sergueï Nikolaïevitch et ça a bien l'air d'être venu d'un service du gouvernement chinois.

- Bon Dieu. Une initiative isolée ?

- Si oui, on ne devrait pas tarder à apprendre qu'un quelconque ministre chinois vient de disparaître terrassé par une hémorragie cérébrale -

provoquée par une balle dans la nuque.

- Ed Foley a déjà vu ça ?

- Je l'ai fait venir, et je lui ai transmis le fax. Ouais, il l'a vu.

- Pat ? " Ryan se tourna vers son ministre de la Justice, qui était le plus intelligent des avocats qu'il ait eu l'occasion de 18

rencontrer, même en comptant tous les candidats qu'il avait retenus pour la Cour suprême.

" Monsieur le président, c'est une révélation stupéfiante, encore une fois, à supposer qu'elle soit vraie et qu'il ne s'agisse pas d'une provocation visant à nous distraire, ou d'un numéro des Russes pour provoquer quelque chose... Le problème, c'est que je n'y vois aucune raison logique. Nous nous trouvons confrontés à un événement trop dingue pour être vrai, et trop dingue aussi pour être faux. J'ai une longue expérience des opérations de contre-espionnage à l'étranger. Je n'ai jamais rien rencontré de comparable. Nous avons toujours eu un accord tacite avec les Russes : pas question qu'ils touchent qui que ce soit à Washington, idem pour nous à

Moscou, et autant que je sache, cet accord n'a jamais été violé par aucun des deux camps. Mais cette histoire... Si c'est vrai, cela équivaut à un acte de guerre. «a ne m'a pas l'air d'une initiative très prudente de la part des Chinois. "

Le président leva les yeux de la télécopie. " Je lis là que votre gars, Reilly, a découvert le lien avec les Chinois... ?

- Continue, lui conseilla Murray. Il était là durant une opération de surveillance, il leur a plus ou moins proposé ses services et... bingo !

- Mais les Chinois peuvent-ils être à ce point cinglés... ? Ce ne serait pas plutôt les Russes qui nous monteraient un coup ?

- Mais où serait la logique d'un tel acte ? demanda Martin. S'il y en a une, je ne la vois pas.

- Arrêtez, les gars, personne n'est fou à ce point ! " insista Ryan, explosant presque. L'incongruité de la situation lui paraissait désormais manifeste. Le monde était encore loin d'être devenu logique.

" Encore une fois, monsieur, c'est un point que vous êtes mieux placé que nous pour évaluer ", observa Martin. Cela eut l'effet de calmer quelque peu Jack Ryan.

" Pendant que j'étais à Langley, j'ai eu tout le temps de constater pas mal de trucs bizarres, mais celui-là décroche vraiment le pompon.

- que savons-nous des Chinois ? " demanda Murray, s'attendant à entendre une réponse du style : " foutre rien ", parce 19

que les efforts du FBI pour infiltrer les opérations d'espionnage chinois en Amérique n'avaient pas connu un succès renversant et parce qu'il soupçonnait la CIA d'avoir le même problème pour en gros la même raison : il n'y avait pas foule d'Américains d'origine chinoise dans les rangs de la fonction publique. Mais au lieu de cela, il vit que le président Ryan avait pris aussitôt un air circonspect en se gardant de dire mot. Murray avait interrogé des milliers de personnes dans toute sa carrière et en cours de route, il avait acquis un semblant de don de télépathie. Il était en ce moment même en train de lire dans les pensées de Ryan et s'interrogea sur ce qu'il y découvrait.

" Pas assez, Dan. Pas assez ", répondit Ryan, avec un temps de délai. Son esprit en était encore à ruminer sur ce rapport. Pat Martin l'avait fort bien résumé : trop dingue pour être vrai, et trop dingue pour être faux. Il avait besoin des Foley pour lui examiner ça de plus près, et il était sans doute temps de faire descendre le professeur Weaver de l'université Brown, à condition que le couple Foley ne fasse pas une crise d'apoplexie en le voyant mettre le nez à la fois dans Sorge et dans cette véritable bombe du FBI. Swordsman n'avait pas des masses de certitudes, mais s'il en avait une, c'était qu'il devait résoudre cette affaire, et vite. Les relations de l'Amérique avec la Chine étaient parties à vau-l'eau et voilà qu'il avait une information suggérant qu'ils s'apprêtaient à lancer une attaque directe contre le gouvernement russe. Ryan leva les yeux vers les autres : " Merci pour tout, les gars. Si

vous avez autre chose à me dire, vous le faites dans les plus brefs délais. D'ici là, il faut que je réfléchisse.

- Ouais, je veux bien le croire, Jack. J'ai dit à Reilly de leur proposer toute l'assistance qu'il peut et de nous rendre compte. Ils le savent, bien s'r. C'est donc que ton copain Golovko veut que tu sois au courant. Comment gérer ça, j'imagine que c'est à toi de décider.

- Ouais, je vois, je m'occupe de toutes les t,ches simples. " Jack réussit à sourire. Le pire était cette incapacité à discuter des problèmes dans un délai raisonnable. Les histoires comme celles-ci ne se réglaient pas au téléphone. Il espérait que George Weaver était aussi bon que tout le monde le disait. Car c'est d'un sorcier dont il avait dorénavant besoin.

20

Le nouveau laissez-passer de sécurité était entièrement différent de son ancien du SDI, le renseignement de la Défense ; du reste, il se dirigeait vers un autre bureau du Pentagone : la section de la marine. «a se voyait à

la quantité de tenues bleues et au sérieux des regards. Chaque arme avait son esprit de corps spécifique. Dans l'armée de terre, tout le monde venait de Géorgie. Dans l'aviation, c'était la Californie du Sud. Dans la marine, tous avaient l'air de sortir des bayous, et il en allait de même au bureau chargé du programme Aegis.

Gregory avait passé une bonne partie de la matinée avec deux officiers austères, de grade équivalent à celui de commandant. Deux éléments apparemment doués, mais qui n'avaient qu'une h,te : repartir en mer, tout comme les officiers de l'armée voulaient toujours retourner sur le terrain dans la gadoue pour se croter les bottes, là o' il fallait se creuser un trou pour pisser, mais c'était là que devaient se trouver les soldats, et tout officier méritant sa solde voulait rester aux côtés de ses hommes.

Pour les marins, s'imagina Gregory, c'était retrouver l'eau de mer et les poissons, et sans doute un mess qui servait une bouffe un peu plus correcte.

Mais d'après ses conversations avec eux, il n'en avait guère appris qu'il ne s't déjà. Le système de radar et missiles Aegis avait été mis au point pour traiter la menace aérienne russe - avions et missiles de croisière -

contre les porte-avions de la marine américaine. Il comprenait un

superbe radar à rideau de phase baptisé SPY et un assez bon missile surface-air, initialement baptisé SM - " missile Standard " - parce que, imagine Gregory, ce devait être le seul dont disposait alors la marine. Le Standard avait évolué du SM-1 au SM-2 - SM2-MR dans sa dénomination complète, pour préciser qu'il s'agissait d'un missile à moyenne portée, par opposition au type ER, à portée étendue, doté d'un étage propulseur d'appoint pour quitter plus vite ses rampes de lancement et parcourir une plus grande distance. Environ deux cents exemplaires de la variante ER attendaient dans les hangars d'approvisionnement des flottes de l'Atlantique et du Pacifique tant que leur production en série n'avait pas encore été approuvée, sous prétexte, avait déclaré quelqu'un, que le SM2-ER était susceptible de violer le traité

21

de 1972 sur les missiles anti-missiles, même si l'un des pays signataires s'appelait l'URSS et que ledit pays n'existait plus. Mais après la guerre du Golfe en 1991, la marine avait envisagé de recourir au missile Standard couplé au système Aegis qui avait réussi à traiter les missiles tactiques comme les Scud irakiens. Lors du conflit, des bâtiments Aegis avaient été

en fait déployés dans les ports d'Arabie Saoudite et d'autres Etats du Golfe pour les protéger contre des attaques de missiles, mais aucun n'avait été tiré sur eux, de sorte que le système n'avait jamais été testé en conditions de combat. À la place, les bâtiments Aegis gagnaient périodiquement l'atoll de Kwajalein où leurs capacités à traiter les missiles de théâtre étaient testées contre des drones de cibles balistiques, le plus souvent avec succès. Mais ce n'était pas tout à fait la même chose, Gregory le voyait bien. Une ogive balistique stratégique avait une vitesse maximale de rentrée proche de 27 000 kilomètres-heure soit 7 500 mètres-seconde, à peu près dix fois la vitesse d'une balle de fusil.

Le problème était, assez curieusement, autant matériel que logiciel. Le missile SM-2-ER Block-IV avait certes été conçu dans l'idée d'atteindre une cible balistique - pour preuve, son guidage final par infrarouge. On pouvait en théorie dissimuler un véhicule de rentrée aux radars, mais tout objet qui plongeait dans l'atmosphère à plus de Mach 15 atteignait la température de l'acier en fusion. Il avait vu des ogives Minuteman tirées de la base de Vandenberg en Californie descendre sur Kwajalein : ils déboulaient comme des météores, repérables même en plein jour, plongeant selon un angle de trente degrés et ralentis (même si ce n'était pas visible) au contact des couches denses de

l'atmosphère. Le problème, c'était de les toucher, ou plutôt de les toucher avec assez de force pour les détruire. De ce côté, les derniers modèles étaient à vrai dire plus faciles à neutraliser que les premiers. L'ogive initiale était en acier, certaines même en cuivre au béryllium, qui était relativement solide. Les dernières étaient plus légères (accroissant d'autant leur capacité d'emport et donc leur puissance nucléaire) et construites dans un matériau similaire à celui des tuiles de revêtement thermique de la navette spatiale. Au contact, il évoquait le polystyrène expansé

22

et n'était guère plus résistant, car il n'était destiné qu'à isoler de la chaleur, et encore, quelques secondes tout au plus. Les navettes spatiales avaient subi des dégâts quand leur 747 porteur avait traversé des orages violents, et certains ingénieurs de l'aérospatiale militaire n'hésitaient pas à baptiser " hydrométéores " les grosses gouttes de pluie à cause des dégâts qu'elles pouvaient occasionner à un véhicule de rentrée. Les rares fois où une ogive avait traversé une zone orageuse, des grêlons relativement petits l'avaient endommagée au point que sa tête nucléaire n'aurait pu se déclencher normalement.

Une telle cible n'était guère plus difficile qu'un avion - abattre un avion est aisé si on l'atteint, un peu comme un pigeon à la carabine. Le seul problème était de l'atteindre.

Même se rapprocher avec un intercepteur n'avancait guère. L'ogive d'un SAM

n'est pas tout à fait comparable à un projectile de fusil. La charge explosive détruit l'enveloppe métallique dont les fragments déchiquetés ont une vitesse initiale de 4 500 mètres-seconde. C'est en général amplement suffisant pour transpercer les minces feuilles d'aluminium qui constituent les surfaces portantes et les volets de guidage d'un appareil aérien, transformant un avion en objet balistique guère plus apte à voler qu'un oiseau sans ailes.

Mais cela exige de faire exploser l'ogive assez loin de la cible pour que le cône de débris croise l'espace occupé par celle-ci. Pour un avion, ce n'est pas compliqué, mais ça l'est pour une tête balistique qui va plus vite que les fragments propulsés par l'explosion, ce qui expliquait la controverse au sujet des missiles Patriot et des Scud pendant la guerre du Golfe.

Le gadget qui indiquait à l'ogive du SAM où et quand exploser était

baptisé

une " amorce ". Sur la plupart des missiles modernes, le système d'amorçage est un petit laser à basse puissance affecté d'un mouvement de nutation (il oscille le long d'une trajectoire circulaire) qui fait décrire à son faisceau un cône à l'avant de la trajectoire, jusqu'à ce qu'il intercepte la cible et se reflète dessus. Le faisceau réfléchi est alors reçu par un récepteur intégré au laser et c'est ce dernier qui génère le signal d'explosion de la charge. Mais si rapide que soit le dispositif, il a un certain temps de réaction et, dans l'intervalle, l'ogive de rentrée continue de foncer à toute vitesse. Une vitesse telle, en fait, que si le manque de puissance réduit la portée du faisceau, mettons à cent mètres, celui-ci n'aura pas le temps matériel de se réfléchir sur la cible et de donner l'ordre à la charge d'exploser assez tôt pour former le cône destructif englobant celle-ci. Même la cible est à proximité immédiate de l'ogive du SAM quand sa charge explose, le missile file plus vite que les fragments, inoffensifs pour lui puisqu'ils ne peuvent pas le rattraper. Et c'est bien là tout le problème, vit aussitôt Gregory. La puce du laser montée dans le nez du missile Standard n'était guère puissante et sa vitesse de nutation relativement faible : les deux combinés permettaient à un missile balistique de filer juste sous le nez du SAM à peu près une fois sur deux et même si le SAM parvenait à moins de trois mètres de sa cible, ça ne servait à rien. En fin de compte, ils auraient peut-être été mieux pourvus avec les antiques amorces de proximité utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale, qui étaient dotées d'un émetteur à radio-fréquence omnidirectionnel au lieu de cette puce laser à l'arséniure de gallium dernier cri. Cependant, il avait une certaine marge de manœuvre. La nutation du faisceau pouvait être contrôlée par logiciel, comme le signal de l'amorce. Il y avait peut-être quelque chose à faire de ce côté. Il devait en discuter avec les gars qui fabriquaient le truc. En l'occurrence, le missile d'essai mis en production limitée, fruit de la collaboration de Raytheon et de Hughes, tout près de là, à McLean en Virginie. Il fallait qu'il demande à Tony Bretano de les prévenir. Après tout, pourquoi ne pas leur laisser entendre que leur visiteur était protégé par Dieu ?

" Mon Dieu, Jack ", dit Mary Pat. Le soleil était déjà passé sous la vergue. Cathy était sur le chemin du retour de l'hôpital, Jack avait quitté

le Bureau Ovalé pour rejoindre son bureau privé où il dégustait un verre de whisky en compagnie du patron de la CIA et de son épouse, la directrice des opérations. " quand j'ai vu ça, j'ai dû filer aux toilettes.

- Je vous comprends, MP. " Jack lui tendit un verre de 24

sherry. Fidèle à ses origines ouvrières, Ed Foley choisit une bière Samuel Adams. " Ed ?

- Bordel de merde, Jack, ça tient pas debout, ces putains de conneries ", laissa échapper le directeur de la CIA. Ce n'était pas franchement le vocabulaire qu'on était censé employer en présence d'un président, même celui-ci. " Enfin, je veux dire, bien s'r, ça vient d'une source fiable et tout ça, mais bon Dieu, on ne s'amuse pas à faire une connerie de cette envergure.

- Pat Martin était ici, d'accord ? " demanda Pat. Ryan acquiesça. " Eh bien, il a d° vous dire que c'était quasiment un acte de guerre.

- quasiment, oui ", admit Ryan, en buvant une gorgée de son whiskey irlandais. Puis il sortit sa dernière cigarette de la journée, piquée à Mme Sumter, et l'alluma. " Mais c'est difficile de le nier, et il va bien falloir d'une manière ou d'une autre l'intégrer à la politique gouvernementale.

- Il faut qu'on fasse venir George, dit aussitôt Ed Foley.

- Et lui montrer également Sorge ? " demanda Ryan. Grimace immédiate de Pat. "Je sais qu'on doit garder le secret dessus, MP, mais bon sang, si on ne peut pas s'en servir pour démasquer ces types, on n'est guère mieux lotis qu'avant lorsqu'on n'avait pas la source. "

Elle poussa un long soupir, hocha la tête, sachant que Ryan avait raison mais elle n'en était pas satisfaite pour autant. " Et notre psy interne ?

remarqua-t-elle. Il faut qu'on montre ça à un toubib. Ce truc est assez déjanté pour mériter une expertise médicale.

- D'accord, mais ensuite, qu'est-ce qu'on raconte à SergueÛ ? insista Jack.

Il sait qu'on sait.

- Eh bien, commençons déjà par faire comme si de rien n'était, j'imagine, proposa Ed Foley. Euh, Jack ?

- Ouais ?

- Tu comptes en parler à tes agents du service de sécurité ?

- Non... enfin, si.

- S'ils sont prêts à commettre un acte de guerre, pourquoi pas un second ?

observa le directeur de la CIA. Et ils n'ont pas franchement de raison de te porter dans leur cour en ce moment.

25

- Mais pourquoi Golovko ? demanda MP, à personne en particulier. Ce n'est pas un ennemi de la Chine. C'est un pro, un espion de haut vol. Il n'a pas, que je sache, de visées politiciennes. Sergueï est un type honnête. " Elle but une autre gorgée de sherry.

" Certes, aucune ambition politique à ma connaissance. Mais il est le plus proche conseiller de Grushavoy sur quantité de domaines -la politique étrangère, les affaires intérieures, la défense... Grushavoy l'appécie pour son intelligence et son honnêteté...

- Ouais, des qualités plutôt rares, même ici ", admit Jack. Il était injuste. Il avait bien choisi son entourage, qui était presque exclusivement composé d'individus dénués de toute ambition politique, ce qui en faisait une espèce en danger dans la faune de Washington. Il en allait de même pour Golovko, un homme qui préférerait servir que commander, en quoi il était fort proche du président américain. " Revenons à nos moutons. Les Chinois sont-ils en train de préparer un coup, et si oui, lequel ?

- Franchement, je ne vois pas quoi, Jack, avoua Foley, parlant désormais pour son service à titre officiel. Mais n'oublie pas que même avec Sorge, on ne sait pas grand-chose de leurs véritables pensées. Ils sont si différents de nous qu'essayer de les déchiffrer n'est pas une mince affaire, sans compter qu'ils viennent de s'en prendre un vieux coup dans les dents, même si je doute qu'ils s'en soient déjà rendu compte.

- Ils vont le découvrir d'ici une semaine.

- Oh ? Comment ça ? demanda le patron de la CIA.

- George Winston m'a dit qu'une bonne partie de leurs contrats arrivent à

échéance dans moins de dix jours. On verra alors quel effet ça risque d'avoir sur leur balance commerciale... et eux aussi. "

A Pékin, la journée débuta plus tôt que d'habitude. Fang Gan descendit de sa voiture officielle et gravit rapidement le perron pour entrer dans les bureaux du ministère, passant devant le planton qui lui tenait toujours la porte et qui, cette fois, n'eut même pas droit à un signe de tête de remerciement

26

du grand serviteur du peuple. Fang gagna l'ascenseur, entra dans la cabine, descendit à son étage. La porte de son bureau était à quelques pas. Fang était un homme robuste et vigoureux pour son âge. Son personnel se leva d'un bond à son entrée (avec une heure d'avance, notèrent-ils tous). "

Ming ! s'écria-t-il en chemin.

- Oui, camarade ministre, dit-elle en s'engouffrant par la porte encore entrouverte.

- quels articles m'as-tu sélectionnés dans la presse étrangère ?

- Un instant... " Elle disparut, pour revenir aussitôt avec une liasse de papiers. " Les voici : London Times, London Daily Telegraph, Observer, New York Times, Washington Post, Miami Herald, Boston Globe. La presse américaine de la côte Ouest n'est pas encore disponible. " Elle n'avait pas inclus de journaux italiens ou des autres pays d'Europe continentale parce qu'elle ne maîtrisait pas assez bien ces langues et que, pour une raison qui lui était propre, Fang ne semblait s'intéresser qu'à l'opinion des diables étrangers d'expression anglaise. Elle lui passa les traductions.

Une fois encore, il s'abstint de la remercier, même sèchement, ce qui était inhabituel chez lui. quelque chose le tracassait.

" quelle heure est-il à Washington ?

- Vingt et une heures, camarade ministre.

- Donc, ils sont en train de regarder la télévision avant d'aller se coucher ?

- Oui, camarade ministre.

- Mais les articles et les éditoriaux de leur presse écrite sont déjà

rédigés ?

- C'est leur emploi du temps habituel, oui, pour les jours ouvrables. Du moins, les articles de fond - en dehors des événements inhabituels ou inattendus - sont-ils entièrement bouclés par les rédacteurs avant l'heure du dîner. "

Fang examina les analyses. Ming était une fille intelligente et elle venait de lui donner une information sur un point auquel il n'avait jamais songé à

se pencher jusqu'ici. Décidé à y réfléchir, il lui fit signe de retourner à son poste.

27

De leur côté, les Américains de la délégation commerciale étaient en train d'embarquer. Ils furent raccompagnés par un vague employé consulaire qui leur débita des paroles en toc débitées sur un ton de la même farine, que les Américains écoutèrent d'une oreille distraite. Puis ils montèrent à

bord de leur avion militaire qui s'ébranla aussitôt pour gagner la piste d'envol.

"Eh bien, comment évaluez-vous cette aventure, Cliff? demanda Mark Gant.

- Vous savez épeler le mot désastre ? répliqua Rutledge.

- ¿ ce point ? "

Le sous-secrétaire d'...tat aux Affaires étrangères hocha sobrement la tête.

Enfin, ce n'était pas sa faute, après tout. Cet idiot de prélat italien va se flanquer sur la trajectoire d'une balle, et là-dessus, la veuve de cet autre ministre du culte ne trouve rien de mieux que de prier pour lui en public, alors qu'elle sait pertinemment que le pouvoir local ne va pas apprécier. Et bien entendu, il fallait que CNN soit là les deux fois pour faire encore monter la sauce... Comment voulait-on qu'un diplomate aboutisse à la paix si les gens s'ingéniaient à aggraver la situation au lieu de l'apaiser ?

" C'est moche, Mark. La Chine risque bien de ne jamais obtenir

d'accord commercial viable si ces conneries se poursuivent.

- Tout ce qu'ils ont à faire, c'est infléchir un brin leur politique.

- Je croirais entendre notre président.

- ClifÔy, quand vous voulez entrer dans un club, vous devez vous plier à

ses règles. Est-ce tellement sorcier à comprendre ?

- On ne traite pas les grandes puissances comme le dentiste dont personne ne veut comme adhérent au country club.

- Je ne vois pas où est la différence de principe.

- Croyez-vous vraiment que les ...tats-Unis puissent mener leur politique étrangère selon des principes ? " s'emporta Rutledge. Au point que ses paroles avaient dépassé ses pensées.

" Le président, oui, Cliff, tout comme votre ministre de tutelle, fit remarquer Gant.

- Eh bien, si nous voulons déboucher sur un accord 28

commercial avec la Chine, il faudra bien tenir compte de leur point de vue.

- Vous savez, Cliff, si vous aviez été au Département d'...tat en 1938, peut-

être que Hitler aurait pu liquider tous les juifs sans tout ce tintouin ", observa Gant, d'un ton faussement

La remarque eut l'effet escompté. Rutledge se tourna vers lui et voulut soulever une objection : " Attendez une minute...

- Après tout, ce n'était qu'une affaire de politique intérieure, non ? Et après... ils fréquentent un autre lieu de culte... qu'on les gaze ! quelle importance ?

- Bon, écoutez, Mark...

- Non, vous écoutez, Cliff! Un pays doit défendre certaines valeurs, parce que autrement, lui-même, vous-même ne valez pas grand-chose, d'accord ?

Nous sommes dans le club... merde, on peut même dire qu'on le dirige.

Pourquoi, Cliff ? Parce que les gens savent ce qu'on défend. On n'est pas parfaits. Vous le savez. Je le sais. Ils le savent. Mais ils savent aussi ce qu'on accepte et ce qu'on n'accepte pas. Résultat, nos amis peuvent nous faire confiance, tout comme nos ennemis, et ainsi le monde est un peu plus cohérent, tout du moins de ce côté-ci de la planète. Et c'est pour cette raison qu'on nous respecte, Cliff.

- Et les armes n'ont aucun rôle dans tout ça ? Et notre puissance commerciale, qu'en faites-vous ? fit le diplomate.

- Comment l'a-t-on obtenue, selon vous, Cliffy? riposta Gant du tac au tac, en recourant à nouveau au diminutif, rien que pour faire bisquer son interlocuteur. Nous sommes ce que nous sommes parce que des gens sont venus de toute la planète s'installer en Amérique pour y travailler et concrétiser leurs rêves. Ils ont bossé dur. Mon grand-père est venu de Russie parce qu'il en avait marre de se faire niquer par le tsar, et il a bossé, il a donné une éducation à ses mômes, et ceux-ci à leur tour ont donné une éducation aux leurs, gr,ce à quoi aujourd'hui je suis devenu riche, mais je n'ai pas pour autant oublié ce que me disait mon grand-père quand j'étais petit. Il me disait que ce pays était le meilleur qui soit quand on était juif. Et pourquoi, Cliff ? Parce que ces Blancs venus autrefois d'Europe,

29

ceux qui nous ont débarrassés des Anglais et qui ont rédigé la Constitution, avaient un certain nombre de bonnes idées et qu'ils se sont battus pour elles. Voilà qui nous sommes, Cliff. Et cela veut dire que nous sommes tenus de le rester, et donc que nous devons défendre certaines valeurs, et que là-dessus, le reste du monde nous guette au tournant.

- Mais nous avons tant de faiblesses, protesta Rutledge.

- Bien s'r qu'on en a ! Cliff, nous n'avons pas besoin d'être parfaits pour être les meilleurs, et on n'arrête pas de s'y efforcer. quand j'étais à

l'université, mon père a participé aux marches dans le Mississippi, et il s'est fait tabasser une ou deux fois, mais vous voyez, ça a porté ses fruits, et aujourd'hui, on a un Noir à la vice-présidence. D'après ce que j'ai entendu dire, il pourrait bien un jour gravir la dernière marche. Bon Dieu, Cliff, comment pouvez-vous représenter l'Amérique auprès des autres nations si vous n'avez pas pigé ça ?"

La diplomatie, c'est les affaires, avait envie de répondre Rutledge. Et moi, je sais me débrouiller en affaires, pourquoi se fatiguer à vouloir l'expliquer à ce petit juif de Chicago ? Alors, il inclina plutôt le dossier de son fauteuil et prit un air somnolent. Gant saisit le signal et se leva pour aller marcher dans la coursière. Les femmes sergents de l'armée de l'air qui faisaient mine d'être des hôtesse servaient le petit déjeuner, et le café était tout à fait correct. Débouchant à l'arrière de la cabine et contemplant la meute de journalistes, il se sentit un peu comme en territoire ennemi, mais à la réflexion, pas autant que lorsqu'il était assis à côté de ce connard de diplomate.

Le soleil matinal qui illuminait Pékin venait de faire la même chose un peu plus tôt en Sibérie.

" Je constate que nos ingénieurs sont toujours aussi bons ", observa Bondarenko. Sous ses yeux, des engins de terrassement dégageaient une piste de cent mètres de large dans la forêt primitive de pins et d'épicéas. Cette route devait desservir à la fois la mine d'or et le gisement de pétrole. Et ce n'était pas la seule. Deux autres étaient en chantier avec douze équipes au total. Plus d'un tiers des ingénieurs du génie dont disposait l'armée 30

russe participaient aux projets - un vaste effectif- et l'on y avait mobilisé plus de la moitié du matériel lourd peint de cette couleur vert olive que l'armée russe affectionnait depuis soixante-dix ans.

" C'est un "Projet Héros" ", nota le colonel Aliev. Et il avait raison. Les

" Projet Héros " avaient été créés par l'Union soviétique pour caractériser toute grande entreprise d'importance nationale susceptible de mobiliser la jeunesse dans un grand élan de zèle patriotique - sans compter que c'était un bon moyen de rencontrer des filles et de voir du pays. Ce projet-ci allait encore plus vite que d'habitude parce que Moscou y avait mis les militaires, et que les militaires n'avaient plus à se soucier d'être envahis par (ou d'envahir) l'OTAN. Malgré toutes ses faiblesses, l'armée russe disposait encore de vastes ressources en hommes et en matériel. Sans compter que le projet brassait des sommes importantes. Les salaires étaient fort élevés pour des civils. Moscou voulait exploiter ces deux zones de ressources au plus vite. De sorte que les ingénieurs des mines avaient été

transportés par hélicoptère avec un équipement léger, gr,ce auquel ils avaient dégagé une zone d'atterrissage plus vaste pour permettre les largages de matériel lourd, avec lequel ils avaient construit une courte piste sommaire. Cela avait permis aux cargos de l'armée de l'air russe

de débarquer du véritable matériel lourd qui permettait désormais de construire une piste d'aviation en dur destinée à l'approvisionnement des équipes chargées de prolonger l'embranchement ferroviaire qui permettrait au final de livrer le ciment et les fers à béton destinés à la construction d'un véritable aéroport de qualité commerciale. Des b,tements sortaient déjà de terre. Parmi les équipements livrés en premier, on comptait les éléments d'une scierie, et s'il y avait bien une matière première inutile à

importer dans cette région, c'était le bois. On commença par dégager de vastes zones de terrain, et les arbres abattus lurent presque aussitôt transformés en bois d'œuvre. Au début, les ouvriers de la scierie édifièrent eux-mêmes leurs cabanes de fortune. Désormais, des b,tements administratifs étaient déjà en construction, et d'ici quatre mois, on comptait avoir installé des dortoirs en vue d'accueillir les mille et quelques mineurs qui faisaient déjà la queue pour tou-31

cher les hauts salaires promis à ceux qui viendraient extraire du sol le métal jaune. Le gouvernement avait décidé que les ouvriers auraient le choix d'être payés en pièces d'or au cours mondial et peu de citoyens russes auraient craché dessus. C'est pourquoi quantité de mineurs expérimentés remplissaient les formulaires de candidature avec l'espoir de prendre l'avion pour le nouvel eldorado. Bondarenko leur souhaitait bien du plaisir. Il y avait suffisamment de moustiques pour emporter un enfant en bas ,ge et le vider de son sang comme autant de mini-vampires. Même contre des pièces d'or, ce n'était pas l'endroit o' il aurait voulu travailler.

Du reste, le général savait que le gisement de pétrole était en définitive plus important pour son pays. Déjà, des bateaux se frayaient un passage dans la banquise en cours de déb,cle prin-tanière, guidés par les brise-glace de la marine comme le Yamal et le Rossiya, avec leur cargaison de matériel de forage indispensable à l'exploration du champ pétrolifère. Mais Bondarenko avait déjà été mis dans le secret : ce gisement n'avait rien d'une chimère. C'était le salut économique du pays, le moyen d'y injecter des masses énormes de devises, de l'argent pour acheter les biens indispensables à le faire entrer de plain-pied dans le xxie siècle, pour payer ceux qui avaient travaillé si dur et si longtemps à la prospérité

qu'ils méritaient, eux et leur patrie.

Et c'était la t,che de Bondarenko de garder ce trésor. Dans l'intervalle, les hommes du génie se h,taient de construire des installations portuaires qui permettraient aux cargos déjà en route de débarquer

leur cargaison. Le recours à des navires amphibies, gr,ce auxquels la marine russe aurait pu débarquer ces équipements sur les plages comme s'il s'agissait de matériel de guerre, avait été examiné puis écarté. Dans bien des cas, les éléments de cargaison étaient d'un volume bien supérieur aux plus gros chars de l'armée russe, ce qui n'avait pas manqué de surprendre et d'impressionner le général commandant le district militaire d'Extrême-Orient.

Une des conséquences de tout ceci était que Bondarenko s'était vu dépouiller de l'essentiel de ses ingénieurs, reversés à un projet ou à un autre, ne lui laissant que quelques maigres bataillons indispensables aux formations de combat. Et ce

32

n'était pourtant pas faute de boulot à leur donner, grommela le général. Il y avait plusieurs endroits le long de la frontière chinoise où deux régiments pourraient installer quelques obstacles bien utiles pour contrer une invasion de troupes mécanisées. Mais ceux-ci seraient visibles et trop manifestement destinés à contrer des forces chinoises, lui avait dit Moscou sans se soucier, à l'évidence, que le seul cas où elles pourraient servir contre l'Armée populaire de libération serait si celle-ci décidait de monter vers le nord pour libérer la Russie !

Mais où les hommes politiques avaient-ils la tête ? s'étonna Bondarenko. Et les officiers américains qu'il avait rencontrés lui avaient avoué que les leurs étaient pareils. Les politiciens s'intéressaient peu aux résultats d'une initiative quelconque et beaucoup plus aux apparences de résultats qu'elle donnait. De ce côté-là, tous les hommes politiques, quel que soit leur bord, étaient des communistes, songea Bondarenko avec ironie, plus intéressés par le spectacle que par la réalité.

" quand comptent-ils avoir fini ? demanda le général.

- Ils progressent de manière incroyable, répondit le colonel Aliev. Toutes les pistes seront carrossables d'ici quatre à six semaines, selon la météo.

Les travaux de finition prendront beaucoup plus longtemps.

- Vous savez ce qui me tracasse ?

- quoi donc, camarade général ?

- Nous avons construit une route d'invasion. Pour la première fois, les

Chinois pourraient franchir la frontière et filer droit vers les côtes nord de la Sibérie. " Avant, les obstacles naturels (pour l'essentiel, la nature boisée du terrain) auraient rendu la tâche pour ainsi dire impossible. Mais à présent, ils avaient le moyen de traverser la région, et une bonne raison de le faire, en plus. La Sibérie était devenue désormais ce qu'on avait souvent cru qu'elle était : une chambre aux trésors de proportions cosmiques. Une chambre aux trésors, songea Bondarenko. Et j'en suis le gardien.

Il regagna son hélicoptère pour terminer son inspection des pistes tracées par les ingénieurs du génie.

36 Sorge rend compte

LE président Ryan se réveilla juste avant six heures du matin. Le service de protection préférait laisser les volets fermés, ce qui bloquait les fenêtres, mais Ryan n'avait jamais voulu dormir dans un cercueil, si vaste soit-il, car lorsqu'il s'éveillait, même brièvement, sur le coup de trois ou quatre heures du matin, il aimait bien entrevoir des lumières derrière la vitre, même si ce n'était que les feux arrière d'une voiture de patrouille ou d'un taxi en maraude. Avec les années, il avait pris l'habitude de se lever aux aurores. Cela le surprenait. quand il était jeune, il avait toujours aimé faire la grasse matinée, surtout le dimanche.

Mais Cathy était de la tendance inverse, comme beaucoup de toubibs, surtout les chirurgiens : se lever tôt pour filer à l'hôpital, ce qui laissait toute la journée pour surveiller un patient après une intervention.

Alors, son habitude avait peut-être déteint sur lui, et par une espèce de goût pervers de la surenchère, il avait fini par ouvrir l'oeil encore plus tôt. ½ moins qu'elle lui soit venue plus récemment, avec ce foutu poste, songea Ryan en se coulant hors du lit avant de gagner à pas feutrés la salle de bains pour entamer une nouvelle journée, pareille à tant d'autres : bougrement trop tôt. qu'est-ce qui se passait, merde ? Pourquoi n'avait-il plus autant besoin de sommeil ? quand c'était un des rares purs plaisirs donnés à l'homme dans cette vallée de larmes, et que tout ce qu'il demandait, c'était d'en avoir juste un petit peu plus...

Mais non. Pas possible. Il n'était même pas six heures du matin, se dit-il en regardant par la fenêtre. Les laitiers étaient debout, comme les livreurs de journaux. Les postiers étaient au centre de tri, et; ailleurs, ceux qui avaient bossé toute la nuit terminaient leur journée de travail.

Parmi eux, pas mal de gens ici même à la Maison-Blanche : les gorilles du service de protection, les domestiques, certaines personnes que Ryan connaissait de vue mais pas de nom, à sa grande honte. Ils étaient son personnel, après tout, et il était censé savoir d'où ils venaient, connaître au moins leur nom pour pouvoir s'adresser à eux en connaissance de cause, mais ils étaient simplement trop nombreux. Et puis, il y avait aussi le personnel en uniforme du Bureau militaire de la Maison-Blanche, le White House Military Office, que les initiés appelaient Wham-o, et qui épaulait le Service des interceptions. C'était en fait une véritable petite armée d'hommes et de femmes dont le seul rôle était de servir John Patrick Ryan - et à travers lui, le pays dans son ensemble, enfin, ça, c'était la théorie. Oh, et puis tant pis, se dit-il, résigné. Il faisait déjà assez clair pour y voir. Dehors, les réverbères s'éteignaient dès que leurs cellules photoélectriques détectaient l'arrivée du soleil. Jack passa son vieux peignoir de l'Académie navale, enfila ses pantoufles (une acquisition récente : chez lui, il marchait toujours pieds nus - mais un président ne pouvait quand même pas se balader nu-pieds devant ses troupes) et il sortit à pas feutrés dans le couloir.

Il devait y avoir un micro ou un capteur quelconque installé près de la porte : il n'avait jamais réussi à surprendre qui que ce soit lorsqu'il sortait à l'improviste dans le corridor de l'étage. Toutes les têtes semblaient déjà braquées dans sa direction et c'était aussitôt la ruée matinale à qui lui souhaiterait le bonjour le premier.

Le gagnant ce coup-ci fut un des officiers de son contingent de gardes du corps, le chef de l'équipe de nuit. Andréa Price-O'Day était encore chez elle dans le Maryland, sans doute déjà habillée et prête à sortir - les horaires que se tapaient tous ces gens, par sa faute, songea Ryan - et faire son heure de trajet en voiture pour gagner Washington. Avec de la chance, elle rentrerait chez elle... quand ? Ce soir ? «a dépendrait de son emploi

35

du temps de la journée, or il n'était pas fichu de se rappeler à l'improviste en quoi il consistait.

" Café, chef ? demanda un des jeunes agents.

- «a me paraît un bon plan, Charlie. " Ryan le suivit en b,illant. Il se retrouva dans le poste de garde de l'étage, un placard à balai, en fait, avec une télé, une cafetière (fournie sans doute par le personnel de

cuisine) et quelques amuse-gueule pour aider les hommes à passer la nuit.

" quand prenez-vous votre poste ? demanda le président.

- Onze heures, monsieur, répondit Charlie Malone.

- Pas trop chiant, comme boulot ?

- «a pourrait être pire. Au moins, ça m'évite de courir après les tireurs de chèques sans provision à Omaha...

- Ah, ça ouais ", approuva Joe Hilton, un de ses jeunes collègues qui se tapait la garde de nuit.

" Vous, je parie que vous jouez au football ", observa Jack.

Hilton acquiesça. " Secondeur extérieur, monsieur. ...quipe universitaire de Floride. Pas la carrure pour passer pro. "

Juste cent dix kilos, et pas une once de graisse, songea Jack. Le jeune agent secret Hilton avait tout l'air d'une force de la nature.

" Vous feriez mieux de vous orienter vers le base-bail. On y gagne bien sa vie, on a quinze années de carrière devant soi, peut-être un peu plus, et à

la sortie, on est en bonne santé.

- Ma foi, peut-être que j'entraînerai mon gamin à être voltigeur, admit Hilton.

- «a lui fait quel ,ge ? " demanda Ryan, qui avait le vague souvenir que Hilton était un jeune papa. Sa femme devait être avocate au ministère de la Justice.

" Trois mois. Il fait toutes ses nuits, maintenant, monsieur le président.

C'est sympa de demander. "

J'aimerais qu'ils m'appellent simplement Jack. Je ne suis pas le bon Dieu, non ? Mais c'était à peu près aussi probable que, pour lui, d'avoir donné

du Bobby-Ray au général qui le commandait quand il était le sous-lieutenant John P. Ryan, USMC.

" quelque chose d'intéressant, cette nuit ?

- Monsieur, CNN a retransmis le départ de nos diplomates de Pékin, mais on a juste vu l'avion décoller.

36

- Je pense qu'ils ont envoyé les caméras avec le secret espoir que le zinc allait exploser et leur donner des images intéressantes

- vous savez, c'est comme quand l'hélico vient me prendre sur la pelouse. "

Ryan dégusta son café. Ces jeunes gars du service de protection devaient se sentir un peu empruntés de voir le Patron, comme ils l'appelaient, discuter avec eux comme s'ils étaient des gens normaux. Et après ? La belle affaire.

Il n'allait pas se transformer en Louis XIV rien que pour leur faire plaisir. Du reste, il n'était pas aussi beau que Leonardo DiCaprio, en tout cas s'il fallait en croire Sally, qui fondait littéralement devant le jeune premier.

Sur ces entrefaites, un messenger arriva avec les exemplaires du jour de VEarly Bird. Jack en prit un et repartit avec sa tasse de café pour l'examiner à tête reposée. quelques éditorialistes regrettaient le rappel de la délégation commerciale - peut-être de vagues relents d'esprit socialisant dans les médias, raison pour laquelle ils n'avaient jamais vraiment réussi (et ne réussiraient sans doute jamais) à se faire à la présence d'un politicien amateur à la Maison-Blanche. En privé, Ryan le savait, ils le traitaient de noms d'oiseaux, en revanche l'Américain moyen l'aimait toujours bien, comme continuait de lui seriner Arnie van Damm presque chaque semaine. Sa cote dans les sondages restait au plus haut et la raison, apparemment, était que Jack y était perçu comme un type normal qui avait eu de la veine

- si on pouvait appeler ça de la veine, songea le président en ronchonnant dans sa barbe.

Il se remit à la lecture du résumé des articles tout en regagnant le salon du petit déjeuner, oï, remarqua-t-il, le personnel se hâtait de mettre la table, sans aucun doute prévenu par les agents de la sécurité que Swordsman était levé et devait être nourri. Encore le syndrome de Sa Majesté, bougonna Ryan. Cela dit, il avait faim, et il fallait bien s'alimenter. Il s'approcha donc du buffet pour faire son choix, puis il mit la télé pour voir ce qui se passait dans le monde tandis qu'il

attaquait ses oufs brouillés. Il avait intérêt à les dévorer en vitesse avant que Cathy n'arrive pour le tancer sur son taux de cholestérol. Alentour, sur un rayon d'une cinquantaine de kilomètres, le gouvernement était en train de reprendre conscience (ou ce qui en tenait lieu) :

37

chacun s'habillait, montait en voiture et filait au boulot, tout comme lui, mais pas dans les mêmes conditions de confort.

" Salut, Dad ! " dit Sally en entrant, avant de filer vers la télé et de la régler sur MTV sans rien lui demander. Il était bien loin, cet après-midi à

Londres, quand il s'était fait tirer dessus¹, songea John. Il était encore " papa ", à l'époque.

À Pékin, l'ordinateur sur le bureau de Ming était resté en veille automatique juste le nombre de minutes programmé. Le disque dur redémarra et la machine entama sa routine quotidienne. Sans rallumer le moniteur, le logiciel pirate lista les derniers fichiers enregistrés, les compressa puis activa le modem interne pour les expédier sur le Net. L'ensemble du processus prit dix-sept secondes, puis l'ordinateur se remit en veille. Les données filèrent sur le réseau téléphonique de la ville de Pékin, gagnèrent le serveur d'accès au réseau et parcoururent la Toile pour atteindre le serveur de destination qui se trouvait en fait dans le Wisconsin. Là, il attendit la connexion qui le rapatrierait, après quoi il serait effacé du disque de stockage et même du journal d'accès du serveur, éliminant ainsi toute trace matérielle de son passage.

Toujours est-il qu'alors que Washington se levait, Pékin s'apprêtait à se coucher, et Moscou allait suivre dans quelques heures. La terre continuait de tourner, imperturbable, ignorant ce qui se tramait à sa surface au long du cycle sans fin des jours et des nuits.

" Eh bien ? (Le général Diggs lorgna son subordonné.) - Eh bien, mon général, dit le colonel Giusti, je pense que les escadrons de cavalerie sont en assez bonne condition. " Comme Diggs, Angelo Giusti était un militaire de carrière. Sa tâche de commandant du 1er escadron de cavalerie armée (en fait, un bataillon, mais la cavalerie avait ses propres usages) était d'ouvrir la voie à la division proprement dite, de localiser l'ennemi et

1. Cf. Jeux de guerre, de Michel, 1988 (N.C.L.T.).

reconnaître le terrain, bref, d'être ses yeux tout en gardant sa propre puissance de feu pour se débrouiller seule. Ancien de la guerre du Golfe, Giusti avait connu l'épreuve du feu. Il connaissait son boulot, et il estimait que ses hommes étaient à peu près aussi bien formés que le permettaient les circonstances.   vrai dire, il préférait les exercices en simulateur à ceux sur le terrain du champ de manœuvres avec ses malheureux soixante-quinze kilomètres carrés. Ce n'était certes pas la même chose que d'être dans la campagne avec ses véhicules, mais au moins le simulateur n'apportait aucune restriction de temps ou de distance, et gr,ce au réseau mondial SimNet, on pouvait jouer contre un bataillon, voire une brigade ennemie au complet, si on voulait donner un peu de piment à l'exercice. Si l'on oubliait la sensation de flottement qu'on avait dans la cellule d'un Abrams (certains tankistes s'y chopaient même le mal des transports), la complexité des scénarios surpassait tout ce qu'on pouvait vivre en conditions réelles, à l'exception peut-être du CNE de Fort Irwin, en Californie ou de son équivalent installé par l'armée avec les Israéliens dans le désert du Neguev.

Diggs ne pouvait pas lire les pensées du jeune colonel mais il avait vu l'escadron déployer un talent certain. Ils avaient évolué contre les Allemands et ces derniers s'étaient montrés comme toujours plutôt doués -

mais moins aujourd'hui que les hommes du 1er de cavalerie blindée : après avoir dominé leurs hôtes européens en vitesse de manœuvre, ils leur avaient (au grand désarroi du général de brigade qui supervisait l'exercice) tendu une embuscade qui leur avait coûté la moitié de leurs chars Léopard IL

Diggs devrait inviter à dîner ce soir son homologue allemand. Même eux ne connaissaient pas aussi bien le combat de nuit que les Américains... ce qui était curieux parce que leur équipement était en gros équivalent, et leurs soldats plutôt bien entraînés. Mais l'armée allemande était encore pour l'essentiel une armée de conscription et leurs soldats ne bénéficiaient pas de l'ancienneté et de l'expérience de leurs collègues américains.

Pour l'ensemble de ces manœuvres, (la cavalerie n'y jouant que le rôle de segment " réel " dans le cadre plus vaste d'un exercice de poste de commandement), la 2e brigade du colonel Don Lisle réussissait fort bien à

contenir l'attaque générale

(quoique théorique) des Allemands. Dans l'ensemble, ce n'était pas une bonne journée pour la Bundeswehr. Enfin, elle n'avait plus la mission de protéger son pays d'une invasion soviétique, de sorte qu'elle avait perdu le soutien acharné que la population de RFA avait de tout temps apporté à

ses forces armées. Aujourd'hui, la Bundeswehr n'était plus qu'un anachronisme sans utilité manifeste ; tout au plus l'encombrant propriétaire de terrains précieux pour lesquels les Allemands envisageaient quantité de reconversions bien plus intéressantes. Le résultat était que l'armée de l'ex-RFA s'était vu réduite et en gros entraînée à effectuer de simples missions de maintien de la paix, ce qui l'assimilait en définitive à une force de police puissamment équipée. Le nouvel ordre mondial était paisible, du moins en ce qui concernait les Européens. Les opérations de combat dans lesquelles s'étaient engagés les Américains n'avaient soulevé

que l'intérêt distrait des Allemands qui, s'ils restaient toujours curieux des choses de la guerre, n'étaient somme toute pas mécontents que cette curiosité ne soit plus que théorique, ces combats revêtant tout au plus l'allure d'une sorte de production hollywoodienne à grand spectacle. Cela dit, ils les forçaient malgré tout à respecter l'Amérique un peu plus qu'ils ne l'auraient voulu. Mais certaines choses restent inévitables.

" Eh bien, Angelo, je pense que nos hommes auront bien mérité une ou deux bières dans les brasseries locales. Cette manœuvre d'enveloppement que vous avez réussie à deux heures vingt était des plus adroites. "

Sourire de Giusti, ravi du compliment. " Merci, mon général. Je transmettrai vos commentaires à mon second. L'idée vient de lui.

- ¿ plus tard, Angelo.

- Affirmatif, mon général. " Le lieutenant-colonel Giusti salua son chef et prit congé.

" Alors, Duke ? "

Le colonel Masterman sortit un cigare de son blouson et l'alluma. Un truc sympa dans ce pays, c'est qu'on pouvait toujours s'y procurer d'excellents cigares cubains. "Je connais Angelo depuis Fort Knox. Il

connaît son affaire et il a des officiers

40

particulièrement bien entraînés. Il a même publié son propre manuel de tactique et d'entraînement au combat.

- Oh ? (Diggs se retourna.) Et il est bon ?

- Pas mal du tout, répondit le colonel. Je ne suis pas tout le temps d'accord avec ses options mais ça ne fait jamais de mal d'entendre un autre son de cloche. Ses officiers sont en gros du même avis. Bref, Angelo est un excellent entraîneur. Et pas à dire, il a su botter le cul aux Chleuhs hier soir. (Masterman ferma les yeux, se massa le visage.) Ces exercices de nuit, c'est crevant.

- Comment se débrouille Lisle ?

- Mon général, la dernière fois que j'ai regardé, il avait parfaitement réussi à contenir les Allemands. Nos amis ne semblaient pas se douter qu'il les avait encerclés. Ils en étaient encore à tenter de collecter des informations. Pour faire court, Giusti a remporté la bataille de la reconnaissance et une fois encore, c'est ce qui a décidé de l'issue du combat.

- Une fois encore ", approuva Diggs. S'il y avait une leçon à tirer du Centre national d'entraînement, c'était bien celle-ci. Reconnaissance et contre-reconnaissance. Repérer l'ennemi. Sans le laisser vous repérer. Si oui, vous ne risquiez guère de perdre. Sinon, vous ne risquiez guère de gagner.

" qu'est-ce que vous diriez d'aller faire un somme, Duke ?

- «a fait plaisir d'avoir un chef qui veille sur le bien-être de ses hommes, mon général ", ironisa-t-il, terminant en français. Il était tellement crevé qu'il n'aurait même pas pu boire une bière.

Sur cette bonne résolution, les deux hommes se dirigèrent vers le Blackhawk de commandement du général, pour rallier leurs quartiers. Diggs appréciait tout particulièrement le harnais quatre points : idéal pour roupiller assis.

Un des trucs que je dois décider aujourd'hui, se dit Ryan, c'est de la conduite à tenir vis-à-vis de l'attentat chinois contre SergueÛ. Il examina son programme de la journée. Robby était encore une fois dans l'Ouest. Pas de veine. Robby était aussi bon pour tester vos idées

que pour vous en fournir. Donc, il allait falloir qu'il en discute avec Scott Adler, s'ils réussissaient

41

l'un et l'autre à trouver un trou dans leur emploi du temps, ainsi qu'avec les Foley. qui d'autre encore ? Bigre, à qui pouvait-il se fier en l'occurrence ? Si jamais il y avait une fuite dans la presse, cela risquait de coûter cher. 'K, Adler, donc. Il avait déjà rencontré ce Zhang et si un dignitaire du gouvernement chinois devait être responsable, ce ne pouvait être que lui.

Probable. Mais pas certain. Ryan avait trop longtemps travaillé dans l'espionnage pour commettre une telle erreur. quand on tenait pour certain ce dont on n'était pas vraiment sûr, on allait souvent droit dans le mur, ce qui risquait de faire mal. Ryan pressa le bouton de l'interphone. "

Ellen ?

- Oui, monsieur le président ?

- Un peu plus tard dans la journée, j'aurai besoin d'avoir ici Scott Adler et les Foley. Comptez environ une heure. Trouvez-moi un trou dans l'emploi du temps, voulez-vous ?

- Aux environs de quatorze heures trente, mais ça vous oblige à reporter le rendez-vous avec le ministre des Transports sur la question des aiguilleurs du ciel.

- Faites au mieux, Ellen. Celui-ci est plus important.

- Bien, monsieur le président. "

C'était loin d'être parfait. Ryan préférait travailler au gré de ses idées, mais quand on était président, on avait vite fait d'apprendre qu'on devait se conformer à un emploi du temps, pas l'inverse. Jack grimaça. Autant pour l'illusion du pouvoir.

Comme presque tous les matins, Mary Pat Foley entra d'un pas vif dans son bureau, et comme tous les matins, elle alluma son ordinateur. Si elle avait appris de Sorge une leçon, c'était bien d'éteindre complètement sa machine en partant. Il y avait en plus un interrupteur sur la liaison du modem pour bloquer manuellement celle-ci, un peu comme si elle avait débranché la prise de courant. Elle le bascula donc. Rien de nouveau sous le soleil des espions. Elle était

parano, mais l'était-elle assez ?

Comme de juste, il y avait un nouveau mail de cgood@jade-castle.com. Chet Nomuri était encore sur la brèche et le téléchargement du fichier joint ne prit cette fois que vingt-trois petites secondes. Dès qu'il fut achevé et recopié, elle l'effaça de

42

la boîte de réception. Puis elle décompressa le document, en fit une copie-papier et appela Joshua Sears pour avoir une traduction et une première analyse. Sorge était devenu une activité de routine, par son traitement, sinon par son importance, et à neuf heures moins le quart, elle avait en mains le décryptage.

" Oh, nom de Dieu... Je sens que Jack va adorer ", observa la DAO. Puis elle se rendit avec le document dans le bureau de son mari, de l'autre côté

du couloir, face aux bois. C'est là qu'elle apprit leur rendez-vous de l'après-midi dans le bureau du président.

Mary Abbot était la maquilleuse officielle de la Maison-Blanche. Sa t,che était de veiller à mettre en valeur le président lorsqu'il passait à la télé, à savoir lui donner en gros l'air d'une vieille pute, mais ça, on n'y pouvait rien. Ryan avait appris à ne pas trop gigoter, ce qui lui facilitait la t,che mais elle savait qu'il avait du mal à se contenir, ce qui l'amusait et l'inquiétait à la fois.

" «a va, les études du fiston ? s'enquit Ryan.

- Très bien, merci, sans compter qu'il a des visées sur une charmante jeune fille. "

Ryan s'abstint de tout commentaire. Il savait qu'il devait y avoir un certain nombre de garçons à Saint Mary qui manifestaient pour Sally un très vif intérêt (et c'est vrai qu'elle était jolie, même pour un oeil désintéressé), mais il préférait ne pas y songer. Il en éprouva néanmoins de la gratitude pour le service de sécurité. Chaque fois que Sally allait à

un rendez-vous, il y avait au moins un véhicule de filature bourré d'agents en armes, et ça, c'était propre à refroidir les ardeurs du plus entreprenant des ados. Enfin, le Service de protection de la présidence avait son utilité, en fin de compte. Ah, les filles... le ch,timent divin pour tous les pères

Ses yeux parcoururent le topo qu'on lui avait préparé pour la mini-conférence de presse. Avec les questions probables et les meilleures réponses à y apporter. «a pouvait paraître malhonnête de procéder ainsi, mais certains chefs de gouvernement étrangers n'hésitaient pas à faire distribuer les questions à

43

l'avance pour être s'rs de pouvoir exposer leurs vues. Pas bête dans l'abstrait, réfléchit Jack, mais on pouvait toujours se broser pour que les médias américains adoptent une telle méthode.

" Là... " dit Mme Abbot, avec une dernière retouche à son brushing. Ryan se leva, s'examina dans la glace, grimaça comme d'habitude.

" Merci, Mary, parvint-il à l,cher.

- De rien ", monsieur le président.

Et il sortit, traversa le hall entre le salon Roosevelt et le Bureau Ovalé, o' les caméras de télévision étaient déjà installées. Les journalistes se levèrent à son entrée, comme les gamins de son internat quand le prêtre entra dans la classe. Mais en CM1, les questions qu'ils posaient étaient plus simples. Jack s'installa dans un fauteuil à bascule. Une idée de Kennedy qu'Arnie avait jugée bonne à reprendre. Le doux balancement qu'on y imprimait machinalement renforçait votre image d'homme doux et simple, estimaient tous les pys -Jack l'ignorait : s'il l'avait su, il aurait aussitôt balancé le fauteuil par la fenêtre, mais Arnie s'était bien gardé

de lui expliquer ; il s'était contenté de l'habituer à cette idée en lui disant que ça le mettait en valeur, tout en amenant Cathy à partager son avis. Toujours est-il que Swordsman s'y installa et se détendit (autre raison qui avait motivé le choix d'Arnie et surtout l'acceptation de l'intéressé : le siège était confortable).

" Tout le monde est prêt ? " demanda Ryan. quand le président posait la question, cela voulait dire en général : Allons-y avec ce foutu cirque et qu'on en finisse! Mais Jack n'y voyait naÔvement qu'une simple interrogation.

Krystin Matthews était là pour représenter NBC. Il y avait également des journalistes d'ABC et de Fox, plus un rédacteur du Chicago Tribune. Ryan en était venu à préférer ces entretiens plus intimes, et les médias avaient suivi parce que les invités étaient désignés par roulement, ce qui était plus équitable et qu'ainsi tout le monde avait la

possibilité d'avoir accès au jeu des questions-réponses. L'autre avantage, du point de vue de Ryan, était qu'un journaliste était moins susceptible de se montrer agressif dans le Bureau Oval que dans l'ambiance bruyante

44

et confinée de la salle de presse, où ils avaient tendance à s'entasser comme une foule et se comporter en conséquence.

" Monsieur le président, commença Krystin Matthews. Vous avez rappelé à la fois notre délégation commerciale et notre ambassadeur en Chine. Pourquoi était-ce nécessaire ? "

Ryan se balançait légèrement. " Krystin, nous avons tous vu les événements de Pékin qui ont saisi la conscience du monde, le meurtre d'un cardinal et d'un prêtre, suivi par le rudolement - pour utiliser un terme charitable -

de la veuve de ce dernier et d'un certain nombre de ses paroissiens. "

Il poursuivit en exposant les arguments déjà soulignés lors de la dernière conférence de presse, revenant en particulier sur l'indifférence manifestée par le gouvernement chinois.

" On ne peut qu'en conclure que les autorités chinoises s'en moquent. Eh bien, pas nous. Pas le peuple américain. Pas non plus cette administration.

On ne peut pas supprimer un être humain comme on écrase un vulgaire insecte. La réponse que nous avons reçue ne nous a pas satisfaits et c'est pourquoi j'ai rappelé notre ambassadeur pour consultation.

- Mais les pourparlers commerciaux, monsieur le président, intervint le journaliste du Chicago Tribune,

- Il est difficile pour un pays comme les ...tats-Unis de commercer avec une nation qui ne respecte pas les droits de l'homme. Vous avez pu constater par vous-mêmes ce qu'en pensent nos concitoyens. Je crois que vous pourrez vérifier qu'ils éprouvent, devant ces meurtres, la même répugnance que moi et, j'imagine, que vous.

- Donc, vous ne recommanderez pas au Congrès de voter la normalisation de nos relations commerciales avec la Chine ? "

Ryan hochâ la tête. " Non, effectivement, du reste, même si je le faisais, le Congrès refuserait d'emblée une telle recommandation.

- quand pensez-vous pouvoir réviser votre position ?

- Dès que la Chine aura jugé bon d'entrer dans le concert des nations civilisées en reconnaissant les droits de ses citoyens, comme tous les autres grands pays.

- Donc, vous êtes en train de dire que la Chine n'est pas un pays civilisé ? "

45

Ryan eut l'impression d'avoir reçu une gifle, mais il sourit néanmoins et poursuivit : " Tuer des diplomates n'est pas ce qu'on peut appeler un acte civilisé, n'est-ce pas ?

- que vont en penser les Chinois ? insista la Fox.

- Je ne suis pas télépathe. Je les conjure instamment de faire des excuses ou à tout le moins de prendre en compte les sentiments et les convictions du reste du monde, afin de reconsidérer à cette lumière leurs actes malencontreux.

- Et la question du commerce ? (Cette fois, c'était ABC.)

- Si la Chine veut normaliser ses relations commerciales avec les ... tats-Unis, alors elle devra nous ouvrir ses marchés. Comme vous le savez, nous avons un texte appelé loi de réforme du commerce extérieur. Cette loi nous permet de calquer les règlements et les pratiques commerciales des autres pays, de manière à ce que, quelles que soient les tactiques employées contre nous, nous puissions les renvoyer à leur instigateur dans le cadre de nos échanges commerciaux. Demain, je demanderai au Département d'Etat et au ministère du Commerce de constituer un groupe de travail afin d'appliquer la LRCE à la Chine populaire ", annonça le président Ryan, lançant la bombe du jour.

" Bon Dieu, Jack... ", s'exclama le secrétaire au Trésor, qui était dans son bureau de l'autre côté de la rue. Il recevait les images en direct depuis le Bureau Oval. Il décrocha son téléphone, pressa une touche. " Je veux un état global des liquidités de la Chine populaire ", demanda-t-il à

l'un de ses subordonnés à New York. Puis son autre ligne sonna.

" Le secrétaire d'...tat, sur la trois ", lui annonça sa secrétaire Il grommela et décrocha l'autre poste.

" Ouais, Scott, j'ai vu, moi aussi. "

" Alors, Youri Andreïevitch, comment ça s'est passé ? " demanda Clark. Il avait fallu un peu plus d'une semaine pour organiser la rencontre, surtout parce que le général Kirilline avait tenu à consacrer quelques heures à

travailler sa technique

46

au stand de tir. Il venait de débouler au mess des officiers, l'air d'avoir pris une balle dans le bide.

" C'est un tueur de la mafia ? "

Chavez éclata de rire. " Mon général, on l'a récupéré justement parce que la police italienne voulait l'éloigner des pattes de cette organisation. Il était intervenu dans un règlement de comptes et le ponte local avait promis de s'en prendre à lui et à sa famille. Il vous a piqué combien ?

- Cinquante euros, cracha presque Kirilline.

- Vous étiez pourtant confiant en y allant, hein ? nota Clark. Moi aussi, pareil.

- Plus la chemise ", termina Ding en se marrant. Et cinquante euros, ça faisait un trou, même dans la solde d'un général de corps d'armée russe.

" Trois points, sur un match en 500. Et j'avais réussi 493 !

- quoi ? Ettore n'a fait que 496 ? s'étonna Clark. Bon Dieu, ce garçon faiblit ". Il fit glisser un verre devant le général russe. " Il boit plus depuis qu'il est ici, observa Chavez.

- «a doit être ça. " Clark hocha la tête. Le général russe n'avait cependant pas du tout l'air amusé.

" Falcone n'est pas humain, conclut-il en éclusant sa première lampée de vodka.

- C'est vrai qu'il flanquerait la trouille à Billy thé Kid. Et vous savez le

pire ?

- quoi donc, Ivan Sergueïevitch ?

- Il joue les modestes, comme si c'était normal de tirer comme ça. Bon Dieu, même Sam Snead n'est pas aussi bon avec un fer cinq.

- Santé, mon général ! " lança Domingo après sa deuxième vodka de la soirée. Le problème quand on était en Russie, c'est qu'on avait tendance à

adopter les coutumes locales, entre autres, celle de se pinter. " Tout le monde dans mon unité est un tireur expert, et quand je dis expert, je parle d'un gars proche du niveau olympique, d'accord ? h bien, il nous a tous battus à plates coutures, et on n'a pas plus que vous l'habitude de perdre.

Mais je vais vous avouer une chose, je suis foutrement ravi de le compter dans nos rangs. "   cet instant précis, Falcone entra dans le mess. " Hé, Ettore, radine-toi ! "

47

Il n'avait pas rétréci. L'Italien dominait de toute sa taille ce gringalet de Chavez et il avait pourtant l'air de sortir d'un tableau du Greco. " Mon général, dit-il en saluant Kirilline. Vous êtes un excellent tireur.

- Pas aussi bon que vous, Falcone ", admit le Russe. Le flic italien haussa les épaules. " Mon jour de chance...

- C'est ça, mec, réagit Chavez en lui tendant un verre.

- Je me suis mis à apprécier cette vodka, avoua Falcone en le descendant cul sec. Mais ça affecte un peu ma précision.

- Ben voyons, Ettore, gloussa Chavez. Le général nous a appris que t'as raté quatre coups pendant votre match !

- Vous voulez dire que vous avez déjà fait mieux ?

- Absolument, confirma Clark. Je l'ai vu faire il y a trois semaines. Cinq cents, tout rond.

- C'était un bon jour, admit Falcone. J'avais bien dormi la veille et pas la gueule de bois. "

Clark dut rire à son tour. Il se tourna pour embrasser du regard la salle.

Juste à cet instant, un autre uniforme apparut et fit de même. L'homme avisa le général et se dirigea aussitôt vers lui.

" Bigre, d'où sort ce type ? D'une affiche de recrutement ? lança tout haut Ding Chavez comme l'autre approchait.

- Tovarichtch général, salua l'homme.

- Anatoly Ivanovitch, répondit Kirilline. Comment ça se passe au centre ? "

Puis l'homme se retourna : " Vous êtes John Clark ?

- C'est moi, oui, confirma l'Américain. qui êtes-vous ?

- C'est le commandant Anatoly Chelepine, répondit le général Kirilline. Le chef de la sécurité personnelle de Sergueï Golovko.

- Nous connaissons votre patron. " C'était Ding qui lui tendit la main. "

Comment va ? Moi, c'est Domingo Chavez. "

On échangea des poignées de main.

" Pouvons-nous parler dans un endroit plus calme ? " demanda Chelepine. Les quatre hommes se retirèrent dans une stalle d'angle. Falcone était resté au bar.

" C'est Sergueï Nikolaïevitch qui vous a envoyé ? demanda le général russe.

48

- Vous n'êtes pas au courant ? " répondit le commandant Chelepine. Cela eut le don d'attirer l'attention générale. Il s'exprimait en russe, que Clark et Chavez comprenaient assez bien. " Je veux que mes hommes s'entraînent avec vous.

- Au courant de quoi ? demanda Kirilline.

- Nous avons découvert qui a essayé de tuer le directeur, annonça Chelepine.

- Oh, alors c'était bien lui la cible ? J'avais cru qu'ils visaient le proxénète, objecta le général.

- «a ne vous dérangerait pas de nous expliquer de quoi vous parlez ?

intervint Clark.

- Il y a quelques semaines, il y a eu une tentative d'assassinat, place Dzerjinski. " Et Chelepine d'expliquer les hypothèses échafaudées alors. "

Mais il apparaîtrait désormais que les terroristes se sont trompés de cible.

- quelqu'un a essayé d'éliminer Golovko ? " C'était Domingo. " Fichtre.

- qui ça ?

- L'homme qui a monté le coup était un ex-agent du KGB du nom de Suvorov -

enfin, c'est ce que nous croyons. Il s'est servi de deux anciens soldats des Spetsnaz. Tous deux ont été éliminés par la suite, sans doute pour masquer leur participation, ou en tout cas pour les empêcher d'en parler.

(Chelepine n'en dit pas plus.) Toujours est-il qu'on a entendu dire le plus grand bien de votre groupe Rainbow et que nous voulons que vous nous aidiez à entraîner mon détachement de gardes du corps.

- Je n'y vois pas d'objection, si Washington n'en voit pas non plus. "

Clark regarda dans les yeux le chef des gorilles russes. Il avait l'air tout ce qu'il y a de sérieux, mais pas vraiment ravi-ravi.

" Nous ferons la demande officielle dès demain.

- Ces hommes sont excellents, lui assura Kirilline. On s'entend très bien avec eux. Anatoly travaillait pour moi, au temps où j'étais colonel. " Le ton de sa voix révélait ce qu'il pensait de son cadet.

Il y avait autre chose là-dessous, songea Clark. Un haut responsable russe ne demandait pas tout de go à un ancien agent

personnelle. Il intercepta le regard de Ding et vit que celui-ci pensait la même chose. Soudain, les deux hommes étaient redevenus des espions.

" OK, dit John. J'appelle chez nous ce soir, si vous voulez. " Il le ferait de l'ambassade des ...tats-Unis, sans doute avec le STU-6 installé dans le bureau du chef de poste de la CIA.

37

Retombées

LE VC-137 se posa sans fanfare sur la BA d'Andrews. La base étant dépourvue d'une aérogare avec ses passerelles télescopiques, les passagers durent se contenter d'un escalier automateur. Des voitures les attendaient au pied pour les conduire à Washington. Mark Gant fut accueilli par deux agents du service de sécurité qui le conduisirent aussitôt au bâtiment du Trésor, en face de la Maison-Blanche. Il avait à peine eu le temps de se réhabituer au plancher des vaches qu'il se retrouva dans le bureau du ministre.

" Comment ça s'est passé ? demanda George Winston.

- Intéressant, c'est le moins qu'on puisse dire, avoua Gant, en essayant de s'accoutumer au fait que son corps n'avait pas encore réussi à faire le point. Moi qui croyais pouvoir rentrer chez moi roupiller un bon coup.

- Ryan a décidé de recourir à la LRCE contre les Chinois.

- Oh ? Enfin, ce n'est pas vraiment une surprise.

- Tiens, regardez plutôt ça ", ordonna le secrétaire au Trésor en lui tendant un document tout juste imprimé. " «a ", c'était un rapport sur l'état actuel de la trésorerie de la République populaire de Chine.

" Degré de fiabilité de cette information ? " demanda Télescope à Trader.

question confidentialité, le contenu du rapport était en fait un secret de polichinelle. Les employés du Trésor suivaient régulièrement le marché

monétaire international pour évaluer

chaque jour la fermeté du dollar par rapport aux autres devises. Au nombre desquelles il y avait le yuan chinois, quelque peu bousculé ces derniers temps.

" Si bas ? s'étonna Gant. Je pensais qu'ils manquaient de liquidités mais je n'imaginai pas que leur situation était aussi catastrophique.

- «a m'a surpris, moi aussi, admit le ministre. Il semblerait qu'ils aient acheté récemment quantité de produits sur le marché international, en particulier des avions à réaction à la France. Et comme ils s'étaient fait tirer l'oreille pour régler le contrat précédent, les constructeurs français ont décidé de hausser le ton. Il faut dire qu'ils sont les seuls sur le marché. Nous avons interdit à GE et Pratt & Whitney de répondre à

l'appel d'offre et les Britanniques ont agi de même avec Rolls-Royce. Cela fait des Français leur seul fournisseur, ce qui n'est pas mal pour eux...

Ils ont pu monter leurs prix de quinze pour cent et à présent, ils exigent un règlement d'avance en liquide.

- Le yuan va le sentir passer, prédit Gant. Ils ont essayé de masquer ça, hein ?

- Ouais, et avec un certain succès.

- «a explique pourquoi ils étaient aussi inflexibles avec nous sur les accords commerciaux. Ils le sentaient venir et cherchaient à obtenir une décision favorable pour se tirer d'affaire. Mais il faut dire qu'ils n'ont pas joué très fin sur ce coup-là. Merde, quand on a ce genre de problème, on apprend à modérer ses ambitions.

- C'est ce que je croyais, moi aussi. Pourquoi ont-ils agi de la sorte, à votre avis ?

- Ils sont fiers, George. Très fiers. Comme une famille riche qui a perdu sa fortune mais pas son statut social et qui essaie de compenser l'un avec l'autre. Mais ça ne marche pas. Tôt ou tard, les gens découvrent que vous ne réglez pas vos factures et bientôt, le monde entier vous tombe dessus.

Vous pouvez retarder l'échéance durant un temps, ce qui se justifie encore quand on espère une rentrée, mais si elle n'arrive pas, vous sombrez corps et biens. " Gant feuilleta le rapport tout en songeant :

l'autre problème, c'est que les pays sont dirigés par des politiciens, des gens qui n'ont aucune véritable compréhension des

52

mécanismes monétaires, qui croient qu'ils pourront toujours trouver un moyen de s'en tirer, quoi qu'il advienne. Ils ont tellement l'habitude de tout décider qu'ils n'arrivent pas à se faire à l'idée que ça ne peut pas toujours se passer ainsi. L'une des leçons que Gant avait apprises en travaillant dans la capitale fédérale, c'était que la politique était un univers d'illusion au même titre que l'industrie du cinéma, ce qui expliquait peut-être l'affinité entre ces deux milieux. Mais même à

Hollywood, il fallait régler les factures et dégager des bénéfices. Les hommes politiques avaient toujours eu l'option de recourir à l'emprunt pour financer leur budget, sans oublier la planche à billets. Personne n'attendait d'un gouvernement qu'il fasse des bénéfices et son conseil d'administration était formé des électeurs, ceux-là même que les politiciens roulaient avec assiduité. C'était parfaitement absurde, mais c'était le jeu politique.

Et c'est sans doute ce qu'ont dû penser les dirigeants communistes, conjectura Gant. Mais tôt ou tard, la réalité relevait son groin hideux et ce jour-là, tout le temps perdu à tenter de l'éviter vous revenait pour de bon sur la gueule. Et là, vous vous retrouviez piégé pour de bon.

Dans ce cas précis, la punition risquait d'être l'effondrement de l'économie chinoise, et celui-ci allait se produire pour ainsi dire du jour au lendemain.

" George, je pense que le Département d'...tat et la CIA devraient voir ça, le président aussi. "

" Seigneur... "

Installé dans le Bureau Oval, le président fumait une des cigarettes d'Ellen Sumter tout en regardant la télé. Cette fois, c'était C-SPAN, la chaîne parlementaire. Des membres de la Chambre des représentants parlaient de la Chine. La teneur des allocutions n'avait rien de flatteur, et le ton était manifestement enflammé. Tous se montraient favorables au vote d'une résolution condamnant la République populaire de Chine. C-SPAN 2 diffusait le même genre de verbiage dans l'enceinte du Sénat. Même si la formulation était un rien plus modérée, le sens ne l'était pas. Les syndicats faisaient front commun avec les

communautés religieuses, la gauche avec les conservateurs, et même les partisans du libre-échange avec les protectionnistes.

Plus important, CNN et les autres réseaux montraient des manifestations de rue et il semblait que la campagne de Taiwan sur le thème " C'est nous les bons " avait touché son public. quelqu'un (personne ne savait trop qui) avait même fait imprimer des autocollants du drapeau de la Chine communiste légende : " Nous tuons des bébés et des prêtres. " Ils étaient collés à

tous les articles importés de ce pays, et les protestataires faisaient également de leur mieux pour identifier les entreprises américaines qui commerçaient avec la Chine populaire, dans l'intention d'organiser leur boycott.

Ryan tourna la tête. " Ton avis, Arnie ?

- «a m'a l'air sérieux, Jack, répondit van Damm.

- Bon sang, ça, je peux le voir tout seul. Sérieux comment ?

- Assez pour me décider à fourguer mes titres de ces boîtes. Elles vont déguster. Et ce n'est pas un feu de paille.

- Comment ça ?

- Je veux dire que le mouvement n'est pas près de s'éteindre. Tu ne vas pas tarder à voir fleurir des affiches reprenant des photos tirées du reportage télévisé sur l'assassinat de ces deux prêtres. C'est le genre d'image qui marque. S'il y a un produit vendu ici par les Chinois qu'on peut se procurer ailleurs, une majorité d'Américains va se reporter dessus. "

Sur l'écran, CNN venait de passer à la retransmission en direct d'une manifestation devant l'ambassade de Chine à Washington. On pouvait lire sur les pancartes des mots comme : TUEURS ! ASSASSINS ! BARBARES !

"Je me demande si Taiwan ne contribue pas à orchestrer tout ça...

- Sans doute pas. Enfin, pas encore, rectifia van Damm. Si j'étais eux, sans pour autant négliger ce mouvement d'opinion, je n'aurais pas besoin non plus de m'y impliquer. Ils vont sans doute accentuer leurs efforts pour se démarquer de la Chine continentale - et en définitive,

ça revient au même. Attends-toi à voir les chaînes nationales sortir des reportages sur Taiwan et leur inquiétude devant l'attitude de Pékin, leur désir de ne pas être mis dans le même panier, de ne pas essuyer les retombées 54

de ces conneries, et ainsi de suite..., expliqua le secrétaire général de la présidence. Genre : "Oui, nous sommes des Chinois, mais nous, nous croyons aux droits de l'homme et à la liberté de culte." Et ainsi de suite.

C'est ce qu'ils ont de plus malin à faire. Ils ont d'excellents conseillers en relations publiques, ici même à Washington. Merde, je dois sans doute en connaître quelques-uns, et si j'étais à leur place, c'est ce que je leur suggérerais. "

À cet instant précis, le téléphone sonna. C'était la ligne privée de Ryan, celle qui évitait le secrétariat. Jack décrocha le combiné. " Ouais ?

- Jack, c'est George. En face. Vous avez une minute ? Je veux vous montrer un truc, vieux.

- Bien s'r. Venez. " Jack raccrocha, se tourna vers Arnie. " Le secrétaire au Trésor. Il dit que c'est important. " Une pause. " Arnie ?

- Ouais ?

- quelle est ma marge de manœuvre ?

- Avec les Chinois ? " demanda Arnie. Le président acquiesça. " Faible, Jack. quelquefois, c'est la rue qui décide de notre politique. Et la rue va décider désormais en votant avec son portefeuille. La prochaine étape va être l'annonce par plusieurs grandes entreprises qu'elles suspendent leurs contrats commerciaux avec Pékin. Les Chinois ont déjà envoyé se faire voir les gars de Boeing, et ouvertement en plus, ce qui n'était pas très malin.

Maintenant, nos compatriotes vont leur rendre la monnaie de leur pièce. Tu sais, il y a des moments où l'Américain de base se dresse sur ses ergots et fait un bras d'honneur à toute la planète. quand ça arrive, notre t,che consiste en gros à suivre le mouvement, pas à le mener ", conclut le secrétaire de la présidence. Son code pour la sécurité était Carpenter, "

Charpentier ", et il venait de construire une boîte dans laquelle son président n'avait plus qu'à venir se loger.

Jack acquiesça, écrasa sa clope. Il était peut-être l'homme le plus puissant du monde, mais son pouvoir lui venait du peuple, et de même que les citoyens le concédaient, ils avaient parfois aussi le droit de l'exercer.

Peu de gens pouvaient se permettre d'entrer sans frapper dans le Bureau Oval mais George Winston était du nombre - essen-55

tiellement parce qu'il était le patron du service de sécurité. Mark Gant l'accompagnait. On aurait dit qu'il venait de courir un marathon, poursuivi par une douzaine de marines armés et furieux à bord d'une jeep. " Hé, Jack !

- George... Mark, vous avez une mine de déterré, observa Ryan. Oh, vous descendez juste de l'avion ?

- Dites... on est à Washington ou à Shanghai ? lança Gant, s'essayant à l'humour.

- On est passés par le tunnel, précisa le ministre. Bon Dieu, vous avez vu les manifestants, dehors ? Je crois qu'ils vous réclament d'expédier une bombe H sur Pékin. " En guise de réponse, le président se contenta d'indiquer la rangée de téléviseurs derrière lui.

" Putain, mais pourquoi viennent-ils manifester ici ? Je suis de leur côté, merde ! Enfin, il me semble. Bon, alors, qu'est-ce qui vous amène ?

- Jetez plutôt un oeil là-dessus. " Winston adressa un signe de tête à son jeune collègue.

" Monsieur le président, ce sont les comptes monétaires de la Chine populaire. Nous suivons régulièrement le marché financier international pour évaluer la fermeté du dollar, ce qui nous procure une assez bonne évaluation de la santé des autres devises.

- OK, OK. " Ryan était au courant, plus ou moins. Il ne s'en préoccupait pas trop puisque la santé du dollar était plutôt bonne et qu'après tout, il est inutile de graisser les rouages qui ne grincent pas. " Et alors ?

- Alors, le niveau des liquidités de la Chine est au fond du gouffre, rapporta Gant. C'est peut-être ce qui explique leur hargne lors des négociations commerciales. Si oui, ils n'ont pas choisi la bonne méthode avec nous... en exigeant au lieu de demander. "

Ryan parcourut les colonnes de chiffres. " Merde, mais où ont-ils pu claquer tout ce fric ?

- En achat de matériel militaire. Aux Français et aux Russes, surtout. Sans oublier Israël. " On ne savait pas toujours que la Chine avait donné

beaucoup d'argent à l'...tat hébreu, surtout

56

aux IDI - les industries de défense israéliennes - pour s'y procurer de l'équipement fabriqué sous licence américaine. Du matériel que les Chinois ne pouvaient pas acheter directement aux ...tats-Unis : canons pour leurs chars, missiles air-air pour leurs avions de chasse. Pendant des années, l'Amérique avait fermé les yeux sur ces transactions. En se livrant à ce commerce, Israël s'était mis à dos Taiwan, bien que les deux pays eussent collaboré pour mettre au point leurs armements nucléaires, du temps où ils se retrouvaient (avec l'Afrique du Sud) mis au ban des nations dans ce domaine particulier. En bonne compagnie, on appelait cela de la Realpolitik. Dans d'autres branches d'activité, on appelait ça entuber ses potes. " Et ? demanda Ryan.

- Et c'est comme ça qu'ils ont dilapidé tout leur excédent monétaire, expliqua Gant. Pour l'essentiel à des achats à court terme, mais avec quelques contrats à long terme, pour lesquels ils ont dû malgré tout payer d'avance à cause de la nature même des transactions. Les industriels ont besoin d'argent pour faire tourner leurs chaînes, et ils n'ont pas envie de se faire planter. Il n'y a pas tant de clients qui ont besoin de cinq mille canons pour équiper leurs chars, expliqua Gant. Le marché est, dirons-nous, fermé.

- Donc?

- Donc, la Chine est quasiment à court de liquidités. Or, ils en ont besoin pour leurs achats à court terme. Le pétrole, par exemple, poursuit Telescope. La Chine est importatrice de pétrole. Leur production intérieure ne suffit pas à leur demande, même si cette dernière est encore modérée.

Les Chinois possesseurs d'une voiture ne sont pas si nombreux. Bref, ils ont juste assez de réserves monétaires pour trois mois avant la pénurie. Or le marché international du pétrole exige des règlements rapides. Ils peuvent tenir sur leur lancée encore un mois, six semaines peut-être, mais au-delà, les tankers changeront de cap en plein océan pour aller livrer ailleurs - c'est tout à fait possible -et la Chine se

retrouvera à sec.

Dans le mur. Paf ! Plus de pétrole et le pays est au point mort, y compris l'armée qui est leur plus gros consommateur. Leur consommation est inhabituellement élevée depuis un certain nombre d'années à cause de la multipli-57

cation de leurs activités : manœuvres, exercices et ainsi de suite. Ils disposent sans doute de réserves stratégiques, mais nous en ignorons le niveau exact. Et elles ne sont pas non plus éternelles. On pense qu'ils risquent de porter une attaque sur les Spratley à cause de leurs champs pétrolifères. Ils lorgnent ces îles à intervalles réguliers depuis une dizaine d'années, mais les Philippines et d'autres dans la région les revendiquent aussi. Et ils s'attendent sans doute à nous voir défendre les Philippines pour des raisons historiques. Sans compter que la 7e flotte reste toujours le principal acteur stratégique dans cette partie du monde.

- Ouais, approuva Ryan. S'il faut en arriver là, les Philippines semblent avoir les revendications les mieux étayées, et on les soutiendrait en effet. On a versé notre sang ensemble par le passé, ça crée des liens.

Poursuivez...

- Donc, nos Chinois manquent de pétrole, et ils n'ont peut-être pas les sous pour en acheter, surtout si on tire un trait sur nos échanges commerciaux. Ils ont besoin de nos dollars. De toute façon, le yuan manque de fermeté. L'essentiel des transactions se fait en dollars et comme je viens de vous le dire, ils ont épuisé presque tout leur stock.

- Ce que vous êtes en train de me dire..

- ... C'est que la Chine est au bord de la faillite, oui monsieur. Dans un mois tout au plus, ils vont s'en apercevoir et ça risque de leur causer un sacré choc.

- quand nous en sommes-nous aperçus ?

- «a, c'est mon domaine, intervint le secrétaire au Trésor. J'ai réclamé ces documents dans la matinée, puis j'ai demandé à Mark de me les examiner.

Même décalqué par le décalage horaire, ça reste notre meilleur spécialiste en modélisation économique...

- Donc, on peut faire pression sur eux de ce côté ?

- C'est une option.

- Et comment ces manifestations interviennent là-dedans ? " Gant et Winston haussèrent les épaules en chour. " C'est là que la psychologie entre dans l'équation, expliqua Winston. On peut dans une certaine mesure évaluer son influence sur Wall Street - c'est comme ça que j'ai réalisé l'essentiel de ma fortune - mais psychanalyser tout un pays, ça dépasse mes capacités.

58

«a, c'est votre boulot, mon vieux. Moi, je m'occupe juste du service comptabilité, en face.

- Il m'en faut un peu plus, George. "

Nouvel haussement d'épaules. " Si le citoyen moyen boycotte les produits chinois et/ou que les entreprises américaines qui commercent là-bas décident de prendre leurs cliques et leurs claques...

- C'est plus que probable, interrompit Gant. Il doit déjà y avoir pas mal de dirigeants qui chient dans leur froc...

- Bref, si ça se produit, les Chinois vont se prendre le coup de plein fouet, et ça risque de faire très mal ", conclut Trader.

Et comment vont-ils réagir à ça ? se demanda Ryan. Il pressa le bouton de l'interphone. " Ellen, j'ai besoin de vous. " Sa secrétaire apparut en un éclair et lui tendit une cigarette. Ryan l'alluma et la remercia d'un sourire et d'un signe de tête.

" Vous en avez déjà parlé avec le Département d'...tat ? "

Signe de dénégation. " Non, je voulais vous montrer ça d'abord.

- Hmm. Mark, qu'avez-vous pensé des négociations ?

- Ce sont les plus arrogants fils de pute qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je veux dire, j'ai eu l'occasion de croiser pas mal de gros bonnets, de vrais durs, mais même les plus coriaces savent quand ils ont besoin de mon fric pour leurs affaires et dès qu'ils s'en rendent compte, ils deviennent tout de suite plus aimables. quand on manie un flingue, on évite de se tirer dans les couilles. "

Rire de Ryan, grimace d'Arnie. On n'était pas censé s'adresser ainsi au

président des États-Unis, mais certains savaient qu'on pouvait le faire avec John Patrick Ryan.

" Au fait, pour rester sur le même sujet, j'ai bien aimé ce que vous avez balancé au diplomate chinois.

- quoi donc, monsieur ?

- que s'ils veulent faire un concours de bite avec nous, faudrait peut-être l'avoir un peu plus grosse. Joliment tourné, même si les termes ne sont pas vraiment diplomatiques.

- Comment êtes-vous au courant de ça ?" Gant écarquilla les yeux. " Je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à ce connard de Rudedge.

59

- Oh, on a nos méthodes ", répondit Jack, conscient soudain qu'il venait de balancer un indice tout droit sorti du tiroir Sorge. Oups.

" «a fait très vantardise de vestiaire, observa le ministre. ȳ préférer si possible en se tenant à bonne distance de son interlocuteur.

- Mais ça n'a pas l'air d'être faux. En termes monétaires, s'entend. Bref, on a une arme à leur pointer sur la tempe.

- Oui, monsieur, absolument, répondit Gant. Il leur faudra peut-être un mois pour s'en apercevoir, mais ils ne pourront pas y échapper bien longtemps.

- OK. T,chez de voir ça avec le Département d'Etat et la CIA. Et, oh, profitez-en pour leur signaler qu'ils sont censés m'en avertir le premier.

Ce genre de prospective, c'est leur boulot.

- Ils ont bien des économistes, mais ils ne sont pas fameux, remarqua Gant.

Rien d'étonnant. Les bons, ils sont à Wall Street, à la rigueur dans l'enseignement. On gagne mieux sa vie à Harvard que dans la fonction publique.

- Et le talent va o' va l'argent ", approuva Jack. N'importe quel cadre débutant dans un cabinet de taille moyenne gagnait plus que le président, ce qui en disait long sur ceux qui se retrouvaient dans la fonction publique. La choisir était vu comme un sacrifice. «a l'était pour lui -

Ryan avait prouvé sa capacité à gagner de l'argent dans les transactions boursières, mais ce go't du service de l'...tat, il le tenait de son père, et de son passage à quantico, bien avant de s'être laissé séduire par la CIA et, par la suite, coincer au Bureau Oval. Et une fois qu'on y était, plus question de s'en échapper. Du moins, sans perdre la face. C'était toujours le piège. Robert Edward Lee avait qualifié le devoir de mot le plus sublime qui soit. Et il savait de quoi il parlait, se dit Ryan. Lee s'était lui-même retrouvé pris au piège de la défense d'une cause perdue, à cause des devoirs qu'il estimait avoir vis-à-vis de sa terre natale et qui allaient entraîner bien des gens à le maudire pour l'éternité, malgré ses qualités d'homme et de soldat.

Alors, Jack, pour en revenir à toi, o' crois-tu pouvoir situer le 60

talent et le devoir, le bien et le mal, et tout le reste ? Et qu'est-ce que t'es censé décider, à présent ?

Il était censé savoir. Tous ces gens derrière les pelouses aux allures de campus de la Maison-Blanche comptaient sur lui pour leur dire en permanence o' résidait le bon choix pour le pays, le bon choix pour le monde, chaque homme, chaque femme et chaque petit enfant. C'est ça, bien s'r. Tu te retrouves miraculeusement doté de pouvoirs magiques dès que tu entres ici, conseillé par ta muse, à moins que Washington ou Lincoln ne viennent te visiter pendant ton sommeil. Lui qui avait parfois du mal à choisir sa cravate le matin, surtout quand Cathy n'était pas dans les parages pour jouer les conseillers vestimentaires. Mais il était censé savoir quoi décider en matière d'impôts, de défense, de sécurité sociale... pourquoi ?

Parce que c'était son boulot de savoir. Parce qu'il se trouvait loger dans un immeuble de fonction sis au 1600, Pennsylvania Avenue et qu'il avait cette foutue tripotée de gorilles pour veiller sur lui en permanence. En première année à quantico, les officiers chargés de l'instruction des aspirants fraîchement émoulus leur avaient parlé de la solitude du commandement. La différence d'échelle avec celle qu'il connaissait maintenant était du même ordre que celle existant entre un pétard et une bombe atomique. Ce genre de crise avait déjà déclenché des guerres par le passé. Cela ne pouvait plus se produire

aujourd'hui, bien s'r. C'était une pensée réconfortante. Ryan tira une dernière bouffée de sa cinquième clope de la journée et l'écrasa dans le cendrier de verre marron qu'il gardait planqué dans le tiroir de son bureau.

" Merci de m'avoir apporté ça. Parlez-en au Département d'...tat et à la CIA, leur répéta-t-il. Je veux une évaluation au plus vite.

- D'accord. " George Winston se leva pour rejoindre, par le tunnel, ses bureaux de l'autre côté de la rue.

" Monsieur Gant, ajouta Jack. T,chez de dormir un peu. Vous avez une mine de déterré.

- J'ai le droit de dormir dans ce boulot ?

- Bien s'r, tout comme moi ", observa le président avec un sourire mi-figue, mi-raisin. quand ils furent partis, il se tourna vers le secrétaire de la présidence : " Ton avis ?

61

- Parles-en à Adler et demande-lui d'en discuter avec Hitch et Rutledge, ce que tu devrais faire aussi, par parenthèse ", conseilla Arnie.

Ryan opina. " OK. Dis à Scott ce dont j'ai besoin et ajoute que ça presse. "

" Bonne nouvelle ", lui annonça d'emblée le professeur North quand elle retourna dans le cabinet.

Andréa Price-O'Day était à Baltimore, à l'hôpital Johns Hop-kins, en visite chez le Dr Madge North, professeur de gynécologie et d'obstétrique.

" Vraiment ?

- Vraiment, lui assura le Dr North avec un sourire. Vous êtes enceinte.
"

Aussitôt, l'inspecteur Patrick O'Day se leva d'un bond pour prendre sa femme dans ses bras et l'embrasser avec fougue.

" Oh, fit Andréa, presque sur le ton de la confidence, je croyais que j'étais trop vieille.

- Le record est largement dans la cinquantaine et vous êtes loin du compte

", sourit le Dr North. C'était la première fois dans sa carrière qu'elle annonçait la nouvelle à deux individus armés.

" Des problèmes ? demanda Pat.

- Eh bien, Andréa, vous êtes primipare. Vous avez plus de quarante ans et c'est votre première grossesse, n'est-ce pas ?

- Oui. " Elle savait ce qui allait venir mais préférait ne pas prononcer le mot.

" Cela veut dire qu'il y a un risque accru de syndrome de Downs. Nous pouvons l'établir avec une amniocentèse. C'est ce que je recommanderais qu'on fasse sans traîner.

- C'est-à-dire ?

- Je peux le faire aujourd'hui, si vous voulez.

- Et si l'examen est... ?

- Positif ? Eh bien, ce sera à vous deux de décider si vous voulez mettre au monde un enfant avec ce syndrome. Certains parents l'acceptent, d'autres pas. C'est à vous de choisir, pas à

62

moi. " Madge North avait déjà pratiqué des IVG, mais comme la plupart des obstétriciens, elle préférait les accouchements.

" Le syndrome... comment est-ce que... enfin, je veux dire... bredouilla Andréa en se tordant les mains.

- Bon, écoutez, les statistiques penchent en votre faveur, il y a moins d'un risque sur cent, et en comptant large. Mais avant de vous inquiéter, le mieux est encore de savoir s'il y a lieu de le faire, d'accord ?

- Tout de suite ? " demanda Pat, pour sa femme. Le Dr North se leva. " Oui, j'ai le temps, là.

- Si tu allais faire un petit tour, Pat ? " suggéra à son époux l'agent Price-O'Day. Elle réussit à garder un air digne, ce qui ne le surprit pas.

" D'accord, chérie. " Un baiser, puis il la vit s'éloigner. «a aurait pu mieux aller pour l'agent du FBI. Sa femme était enceinte mais voilà qu'il devait se demander si c'était ou non une bonne chose. Sinon, quoi ?

D'origine irlandaise, il était fervent catholique et l'Eglise interdisait l'avortement, considéré comme un meurtre, or il enquêtait sur des meurtres

- il en avait même été un jour le témoin. Dix minutes plus tard, il avait abattu les deux terroristes responsables. Ce jour-là lui revenait encore dans ses cauchemars, malgré l'héroïsme dont il avait témoigné en la circonstance et le prestige qu'il en avait retiré.

Mais à présent, il avait peur. Andréa avait été une belle-mère parfaite pour sa petite Megan et tous deux n'avaient rien désiré de plus au monde que cette annonce - c'était effectivement une bonne nouvelle. Enfin, l'examen allait sans doute prendre une heure et il savait qu'il pouvait toujours l'occuper à lire dans la salle d'attente, parmi les femmes enceintes feuilletant de vieux exemplaires de magazines défraîchis. Mais o~

aller, sinon ? qui voir?

OK. Il se leva, sortit et décida de se diriger vers le pavillon Maumenee.

Il ne devait pas être bien sorcier à trouver. Effectivement.

Roy Altman lui fournit la réponse. L'imposant ex-para qui dirigeait le détachement Surgeon ne restait jamais en place comme une plante en pot. Il préférait circuler, un peu comme un lion en cage, inspectant tout, guettant de son oeil exercé le

63

détail anormal. Il avisa O'Day dans le hall des ascenseurs et lui fit signe.

" Hé, Pat ! qu'est-ce qui se passe ? " Toute rivalité entre le FBI et le service de sécurité était oubliée à ce moment. O'Day avait sauvé la vie de Sandbox et vengé la mort de trois collègues d'Altman, dont le vieil ami de Ryan, Don Russell, qui était mort en homme, l'arme à la main, entraînant avec lui trois assassins. O'Day avait achevé son boulot.

" Ma femme est allée passer un examen, répondit l'agent du FBI.

- Rien de grave ? s'enquit Altman.
- La routine, répondit Pat et Altman crut déceler un mensonge, mais pas bien gros.
- Au fait, ta patronne est dans le coin ? Tant que je suis ici, je pourrai passer lui dire un petit bonjour.
-   son bureau. (Altman tendit le bras.) Tout droit, deuxième porte à droite.
- Merci.
- Un gars du Bureau passe voir Surgeon, annonça-t-il dans son micro-lavallière.
- Compris ", répondit un autre agent. O'Day s'arrêta devant la porte, frappa. " Entrez ", répondit la voix féminine à l'intérieur. Puis elle leva les yeux : " Oh, Pat, comment allez-vous ?
- Pas à me plaindre... il se trouve que j'étais dans le coin et...
- Andréa a-t-elle vu Madge ? " l'interrompit Cathy Ryan. C'est gr,ce à elle qu'ils avaient obtenu le rendez-vous, bien sûr.

" Ouais, et le petit machin dans la boîte avait un signe plus, annonça Pat.

- Super ! (Puis le professeur Ryan marqua une pause.) Oh, vous, il y a quelque chose qui vous tracasse. " En plus d'être ophtalmo, Cathy avait l'oil du psychologue.

" Le Dr North est en train de lui faire une amniocentèse. Vous savez combien de temps ça peut prendre ?

- Elle a commencé quand ?

-   peu près maintenant, j'imagine. "

Cathy connaissait le problème. " Comptez une heure. Madge 64

est une excellente praticienne, très prudente. La procédure consiste à introduire une canule dans l'utérus pour y prélever un petite quantité de liquide amniotique. Cela lui procurera un échantillon de tissu de l'embryon, ce qui permettra d'examiner les chromosomes. Elle a déjà

d°

prévenir le labo. Madge est chef du service, et quand elle parle, on l'écoute.

- Elle m'a paru très compétente.

- C'est une toubib extra. C'est ma gynécologue personnelle. Vous redoutez le syndrome de Downs, c'est ça ?

- Ouaiip.

- Vous n'avez pas d'autre choix que d'attendre.

- Dr Ryan, je...

- Appelez-moi Cathy, Pat. Nous sommes amis, vous l'avez oublié ? " Rien de tel que de sauver la vie d'un enfant pour avoir l'éternelle reconnaissance de sa mère.

" OK, Cathy. Ouais, c'est vrai, je suis mort de trouille. Ce n'est pas...

je veux dire, Andréa est flic, elle aussi, mais...

- Mais savoir manier un pistolet ou être coriace n'aide pas beaucoup en ces circonstances, c'est ça ?

- Tout juste ", confirma l'inspecteur O'Day. Il avait à peu près autant l'habitude de la trouille que du pilotage d'une navette spatiale, mais il était totalement impuissant face à ce danger potentiel pour sa femme et leur enfant. Le genre de bouton qu'un Destin capricieux pouvait s'amuser à

presser.

" Elle a de très bonnes chances, lui dit Cathy.

- Ouais, c'est ce qu'a dit le Dr North... mais...

- Bien s'r. Et Andréa est plus jeune que moi. " O'Day baissa les yeux, il se faisait l'effet d'une vraie mauviette. 3 plusieurs reprises, il avait affronté des hommes armés, des criminels au passé chargé, et obtenu leur reddition. Une seule fois, il avait utilisé son Smith & Wesson 1076

automatique par colère, et coup sur coup, il avait logé deux balles dans la tête des deux terroristes pour les renvoyer devant Allah - à ce qu'ils croyaient - répondre du meurtre d'une femme innocente. Ce

n'avait pas été

précisément facile, mais s'rement pas aussi dur que ce qu'il vivait en ce moment. Les heures innombrables d'entraînement l'avaient habitué à agir presque machinalement. Mais le problème, ce n'était pas le danger pour lui.

«a, il pou-

65

vait gérer. Le danger le pire, il était en train de l'apprendre, c'était celui qui touchait ceux qui vous sont chers.

" Pat, c'est normal d'avoir peur. John Wayne n'était qu'un acteur, n'oubliez pas. "

Mais il n'y pouvait rien. Le code machiste auquel souscrivaient la majorité

des Américains était celui des héros de western, et ce code interdisait d'avoir peur. En fait, c'était à peu près aussi réaliste que l'histoire de qui a peur de Roger Rabbit, mais idiot ou pas, c'était comme ça.

" J'ai pas l'habitude. "

Cathy Ryan comprenait. Comme la majorité des médecins. quand elle pratiquait la chirurgie ophtalmologiste traditionnelle, avant de se spécialiser dans le laser, elle avait vu les patients et leurs proches, les premiers qui souffraient mais s'efforçaient d'être courageux, les derniers simplement effrayés. Vous faisiez de votre mieux pour résoudre les problèmes des uns et apaiser les craintes des autres. Aucune des deux t

,ches notait facile. L'une ne demandait que des aptitudes et de la conscience professionnelle ; l'autre exigeait de montrer (même s'il s'agissait d'une épouvantable urgence sur un cas jamais encore répertorié) que pour Cathy Ryan, docteur en chirurgie, spécialiste en ophtalmo, ce n'était qu'une journée de boulot comme une autre. qu'elle était la vraie pro. qu'elle pouvait maîtriser. Surgeon avait la chance d'avoir le maintien qui inspirait confiance à tous ses interlocuteurs.

Mais cela ne s'appliquait pas ici. Madge North avait beau être douée, ce qu'elle cherchait dans le cas présent, c'était à diagnostiquer un état prédéfini. Un jour peut-être on pourrait y remédier ; l'espoir résidait

dans la thérapie génique, d'ici une dizaine d'années, mais ce n'était pas pour aujourd'hui. Madge ne pouvait que déterminer ce qui existait déjà.

Elle avait les doigts habiles, un oeil exercé, mais le reste était entre les mains de Dieu, et Dieu avait déjà pris sa décision. Il s'agissait juste de savoir laquelle.

" C'est le genre de moment où on aimerait bien une clope ", observa l'inspecteur, avec un petit sourire grimaçant. " Vous fumez? " Il fit non de la tête. " J'ai arrêté il y a longtemps.

- Vous devriez en parler à Jack. "

L'agent du FBI leva les yeux. " Je savais pas qu'il fumait.

- Il en tape à sa secrétaire de temps en temps, le fourbe, avoua Cathy, riant presque. Je ne suis pas censée le savoir.

- Vous êtes rudement tolérante, pour une toubib.

- La vie est déjà bien assez dure, et puis ce n'est que deux ou trois par jour, et jamais près des enfants... sinon Andréa devrait m'abattre pour agression caractérisée.

- Vous savez ", dit O'Day, baissant de nouveau les yeux pour parler aux bottes de cow-boy qu'il aimait bien porter sous son pantalon bleu d'agent du FBI, " si jamais notre bébé a le syndrome de Downs, qu'est-ce qu'on va faire ?

- J'avoue que ce n'est pas un choix facile.

- Merde, d'après la loi, je ne l'ai même pas. Je n'ai pas mon mot à dire, n'est-ce pas ?

- Non, effectivement. " Cathy ne se hasarda pas à dire que c'était inique.

La loi était inflexible. La femme - dans ce cas, son épouse - pouvait seule choisir de poursuivre ou d'interrompre la grossesse. Cathy n'avait pas les mêmes opinions mais elle n'en admettait pas moins que le choix était déplaisant. " Pat, pourquoi vous mettre martel en tête ?

- J'y peux rien. "

Comme beaucoup d'hommes, Pat O'Day était un maniaque du contrôle. Elle pouvait le comprendre : elle aussi. Cela venait de

l'habitude d'utiliser des instruments permettant de changer le monde à sa guise. Mais là c'était un cas extrême. Ce dur à cuire était mort de trouille. Il n'aurait pas d°, mais c'était un problème qui lui échappait. Elle connaissait les probabilités du pronostic, qui étaient plutôt bonnes, mais il n'était pas médecin, et tous les hommes, même les plus durs apparemment, redoutaient l'inconnu. Enfin, ce ne serait pas la première fois qu'elle devait mater un adulte qui avait besoin qu'on lui tienne la main - et celui-ci avait sauvé la vie de Katie.

" Vous voulez m'accompagner à la crèche ?

- Volontiers. " Il se leva.

Ce n'était pas bien loin et son intention était de lui remettre en tête de quoi il s'agissait en somme : de mettre au monde une nouvelle vie.

67

" Surgeon se dirige vers la salle de jeux ", annonça Roy Alt-man à son détachement. Kyle Daniel Ryan - Sprite - finissait de se réveiller de sa sieste et s'était mis à jouer gentiment sous l'œil vigilant des lionnes, comme les appelait Altman, les jeunes agents de la sécurité chargées de le surveiller comme de grandes sœurs. Mais ces sœurs-là étaient armées et aucune n'avait oublié ce qui avait failli arriver à Sandbox. Un site de stockage d'armes nucléaires n'aurait pas été mieux gardé que cette crèche.

Trenton " Chip " Kelley était en faction à l'extérieur de la salle de jeux.

Seul homme du détachement, c'était un ancien capitaine de marines qui terrifiait le troufion de base par la seule intensité de son regard.

" Hé, Chip !

- Salut, Roy, qu'est-ce qui se passe ?

- Je passais juste voir le petit bonhomme.

- C'est qui, le gorille ? " Kelley nota que O'Day était armé mais il avait la dégainée d'un flic. Il n'en garda pas moins le pouce gauche collé au bouton de son bip d'urgence, tandis que sa main droite restait à trois dixièmes de seconde de la crosse de son pistolet de service.

" Un gars du Bureau. Il est réglo, assura Altman.

- D'ac. (Kelley ouvrit la porte.)

- Il a joué dans quelle équipe ? demanda Altman, quand ils furent à l'intérieur.

- Les Bears l'ont engagé, mais il foutait la trouille à leur capitaine, rigola Altman. Un ex-marine...

- Je veux bien le croire. " Puis O'Day rejoignit le Dr Ryan. Elle avait déjà soulevé Kyle qui la tenait à présent par le cou. Le petit garçon babillait, il en avait encore pour des mois avant de parler, mais il savait très bien sourire quand il voyait sa maman.

" Vous voulez le prendre ? " demanda Cathy.

O'Day le prit dans ses bras, plus ou moins comme un ballon. Ryan Junior examina son visage, dubitatif, surtout la moustache à la Zapata, mais maman n'était pas loin, alors il ne pleura pas.

" Hé, bout d'chou ", dit doucement O'Day. Certains réflexes viennent tout seul. quand on tient un bébé dans ses bras, on

68

ne reste pas planté immobile : on se balance un peu, en mesure, ce que les tout-petits semblent apprécier.

" «a va ruiner la carrière d'Andréa, observa Cathy.

- «a lui permettra d'avoir des horaires aménagés, et puis ça sera sympa de pouvoir la retrouver tous les soirs, mais c'est vrai que ça risque de faire drôle de la voir courir à côté d'une limousine avec son gros ventre en avant. (L'image suffit à les faire rire.) Je suppose qu'ils vont réduire ses missions.

- Sans doute. En tout cas, ça fait un super déguisement, vous ne trouvez pas ? "

O'Day acquiesça. C'est vrai que c'était chouette de tenir un bébé dans ses bras. Il lui revint la vieille maxime irlandaise : La force réside dans la douceur. Mais enfin bon, s'occuper des mioches, c'était aussi une tâche de mec. tre un mec, ça ne se réduisait pas à avoir une queue.

En contemplant le tableau, Cathy ne put s'empêcher de sourire. Pat O'Day avait sauvé la vie de Katie et il l'avait fait comme dans un film de John Woo, sauf que Pat était un vrai dur, pas un dur de cinéma. Ses scènes n'étaient pas écrites à l'avance ; il avait dû agir pour de vrai,

improviser à mesure. Il ressemblait beaucoup à son mari : un serviteur de la loi, un homme qui s'était juré de toujours faire ce qui était juste, et comme son mari, de toute évidence, un homme fidèle à ses serments. Entre autres celui qu'il avait fait à Andréa : préserver, protéger, défendre. Et voilà que ce tigre en laisse tenait un bébé dans ses bras, lui souriait et le berçait, parce que c'était ce qu'on faisait dans ces moments-là.

" Comment va votre fille ? demanda Cathy.

- Elle et votre Katie s'entendent bien. Et elle fréquente un des garçons de son école.

- Oh?

- Jason Hunt. Je crois que c'est du sérieux : il lui a donné une de ses Matchbox. " O'Day éclata de rire. C'est à cet instant que son téléphone mobile se manifesta. " La poche droite du pardessus ", dit-il à la Première Dame.

Cathy glissa la main dans la poche et sortit le portable. Elle l'ouvrit. "

Allô ?

- qui est à l'appareil ? demanda une voix familière.

69

- Andréa ? C'est Cathy. Pat est juste à côté de moi. " Cathy reprit son fils et tendit l'appareil à l'agent du FBI.

" Ouais, chérie ? " Puis il écouta, et ses yeux se fermèrent deux ou trois secondes, plus éloquents que toutes les paroles. Son visage crispé se détendit. Il poussa un long soupir, ses épaules se redressèrent, comme s'il avait cessé de redouter un mauvais coup. " Ouais, bébé, je suis passé voir le Dr Ryan et on est à la nurserie. Oh... OK ! " Pat se retourna, tendit le téléphone. Cathy le coinça entre l'épaule et l'oreille.

" Alors, qu'a dit Madge ? demanda-t-elle même si elle avait déjà deviné l'essentiel.

- Tout est normal... et ce sera un garçon.

- Donc, Madge avait raison de vous dire de ne pas vous inquiéter. " Et il pouvait garder confiance. Andréa était en bonne condition physique. Elle n'aurait aucun problème. Cathy en était sûre.

" C'est pour dans sept mois, mardi prochain, annonça Andréa, déjà toute guillerette.

- Eh bien, suivez tous les conseils de Madge. C'est ce que je fais ", lui assura Cathy. Elle connaissait le credo du Dr North. Ne fumez pas. Ne buvez pas. Faites vos exercices. Suivez les cours de préparation à l'accouchement avec votre mari. Revenez me voir dans cinq semaines pour la prochaine visite. Lisez J'attends un enfant. Cathy allait rendre le téléphone à

l'inspecteur mais il s'était écarté de quelques pas et lui tournait le dos.

quand il se retourna pour récupérer l'appareil, ses yeux étaient brillants de larmes.

" Ouais, chérie, d'accord. J'arrive tout de suite. " Il coupa, fourra le téléphone dans sa poche.

" On se sent mieux ? " demanda Cathy avec un sourire. L'une des lionnes vint reprendre Kyle. Le petit bonhomme était ravi et il sourit à la femme.

" Oui, m'dame. Désolé de vous avoir dérangé. Je me fais l'effet d'un gland.

- Oh, conneries... Je vous l'ai dit, la vie, c'est pas du cinéma, et on n'est pas à Fort Alamo. Je sais que vous êtes un dur, Pat, Jack aussi. Et vous, Roy, votre avis ?

70

- Pat peut travailler avec moi quand il veut. Félicitations, vieux, ajouta Altman, en se retournant.

- Merci, vieux, répondit O'Day.

- Puis-je le dire à Jack, ou Andréa préfère-t-elle lui annoncer ? demanda Surgeon.

- «a, j'imagine qu'il faudra que je lui demande, m'dame. " Pat O'Day était métamorphosé, il avançait d'un pas si léger qu'il aurait pu se cogner au plafond. Il fut surpris de voir Cathy obliquer elle aussi vers le pavillon de gynécologie-obstétrique mais cinq minutes plus tard, il comprit pourquoi. C'était l'heure des retrouvailles entre nanas. Avant même qu'il ait eu le temps de rejoindre sa femme, Cathy l'avait précédé.

" quelle bonne nouvelle, je suis tellement contente pour vous !

- Ouais, eh bien, j'imagine que le Bureau sert à quelque chose, en fin de compte ", plaisanta Andréa.

Puis l'ours à la moustache de Zapata la souleva du sol et l'embrassa avec fougue. " Faut fêter ça ! observa l'inspecteur.

- Vous venez dîner ce soir avec nous à la Maison ? proposa Surgeon.

- On ne peut pas, répondit Andréa.

- qui commande ? " demanda Cathy. Et Andréa ne put que céder.

" Enfin, peut-être, si le président n'y voit pas d'objection.

- Moi, je n'y vois pas d'objection, fillette, et il y a des moments où Jack n'a pas son mot à dire, décréta le Dr Ryan.

- Bon, ben alors, d'accord, je suppose.

- Dix-neuf heures trente. Tenue décontractée ", précisa Surgeon. C'était si pénible de ne plus pouvoir être des gens normaux. Cela aurait été une bonne occasion pour Jack de leur faire ses steaks au gril (il n'avait pas perdu la main), tandis qu'elle n'avait plus fait depuis des mois sa salade d'épinards. Au diable la présidence ! " Et Andréa, je vous autorise deux verres ce soir pour fêter l'événement. Après, pas plus d'un ou deux par semaine. "

Mme O'Day acquiesça. " Le Dr North m'a déjà prévenue.

- Madge est très à cheval sur la question de l'alcool. " Cathy 7!

n'était pas trop s're des données médicales mais enfin, elle n'était pas gynéco, et elle avait suivi les indications du Dr North quand elle attendait Kyle et Katie. On ne faisait pas de bêtises quand on était enceinte. La vie était un bien trop précieux.

38 Développements

TOUT se fait par l'électronique. Jadis, le trésor d'un pays consistait en sa pile de lingots d'or conservés dans un endroit sûr et bien gardé, ou emportés dans une caisse qui accompagnait le chef de l'...tat dans tous ses déplacements. Au XIXe siècle, le papier-monnaie était accepté à peu près partout. Au début, il était convertible en or ou en argent - des métaux dont le poids indiquait la valeur - mais peu à peu, là aussi, on y renonça car les métaux précieux étaient bien trop lourds à trimbalier.

Et bientôt, le papier-monnaie devint trop encombrant à son tour. Pour les citoyens ordinaires, l'étape suivante fut une carte en plastique dotée au dos de pistes magnétiques, puis d'une puce électronique, qui permettait de virer votre monnaie virtuelle d'un compte à celui d'un autre lorsque vous faisiez un achat. Pour les grosses entreprises et les ...tats, la procédure était encore plus virtuelle : elle se réduisait à une simple expression électronique. Un ...tat déterminait la valeur de sa monnaie en estimant la quantité de biens et de services que ses citoyens produisaient gr,ce à leur labeur quotidien et cela devenait le volume de sa richesse monétaire, sur lequel s'accordaient en général les autres nations et citoyens du globe.

Cela permettait d'effectuer les transferts par-delà les frontières nationales avec des c,bles de cuivre ou de fibre optique, ou même des faisceaux satellite, si bien que des milliards de dollars, de livres, de yens ou d'euros circulaient ainsi de place en place par de simples pianotages sur un clavier. C'était considérablement plus simple 73

et rapide que de transporter des lingots d'or mais, malgré sa commodité, le système qui définissait la richesse d'un individu ou d'un pays n'en était pas moins rigide et, dans certaines banques centrales, le total net de ces unités monétaires pour un pays était calculé jusqu'à une fraction de pourcentage. Il existait une marge de manœuvre, pour tenir compte par exemple des échanges en cours, mais cette marge était elle aussi calculée au plus près de manière électronique. Somme toute, le résultat n'était guère différent du décompte des barres d'or du roi Crésus de Lydie. En fait, le nouveau système qui dépendait du mouvement d'électrons ou de photons entre deux ordinateurs était même plus exact et moins indulgent.

Dans le temps, on pouvait peindre en jaune des lingots de plomb et tromper un inspecteur négligent, mais mentir à un système comptable informatique requérait bien plus d'astuce.

En Chine, l'organisation du mensonge dépendait du ministère des Finances, orphelin b,tard dans un pays marxiste peuplé de bureaucrates qui se battaient chaque jour pour accomplir toutes sortes d'exploits impossibles.

Le premier et le plus simple (puisque déjà réalisé) était pour ses dirigeants de jeter aux orties tout ce qu'on avait pu leur enseigner dans leurs universités et leurs réunions du parti. Pour intervenir sur le système financier international et s'y intégrer, ils devaient comprendre et suivre les règles monétaires internationales, et non plus la vulgate de Karl Marx.

Le ministère des Finances était par conséquent placé dans la position peu enviable de devoir expliquer au clergé communiste que leur dieu était une idole, que leur modèle théorique parfait ne fonctionnait pas dans le monde réel, et qu'ils devaient donc le plier à une réalité qu'ils avaient d'abord rejetée. Les bureaucrates du ministère étaient en majorité des observateurs, un peu comme des enfants qui jouent à un jeu vidéo auquel ils ne croient pas mais qu'ils apprécient néanmoins. Certains de ces bureaucrates étaient même tout à fait adroits et jouaient très bien, réussissant parfois à retirer des profits sur leurs ventes et leurs transactions. Ceux-là avaient droit à des promotions et un poste envié au ministère. Certains avaient leur voiture particulière pour se rendre au travail et se voyaient cajolés par la nou-74

velle classe d'industriels locaux qui avaient jeté aux moulins leur camisole idéologique pour endosser le costume de capitalistes dans une société communiste. Cela avait apporté la richesse à la nation et pour eux, une gratitude tiède, sinon le respect, de leurs maîtres politiques, comme on flatte un bon chien de berger. Cette nouvelle génération d'industriels collaborait étroite-ment avec le ministère des Finances et par là même influait sur la bureaucratie chargée de gérer les revenus qu'ils faisaient entrer dans le pays.

Un premier résultat de cette activité était que le ministère des Finances s'écartait lentement mais s'rement de la Vraie Foi marxiste pour entrer dans le monde intermédiaire et brumeux du capitalisme socialiste - un monde sans vrai nom ni identité. En fait, chaque ministre des Finances s'était plus ou moins éloigné du marxisme, quelle qu'ait pu être sa ferveur religieuse initiale, parce que l'un après l'autre, tous avaient compris que leur pays devait jouer sur ce terrain de jeu international si spécifique, et que pour ce faire, il devait en suivre les règles et que, ah oui, au fait, ce jeu apportait la prospérité à la République populaire quand cinquante ans de marxisme et de maoïsme avaient, de ce côté-là, essuyé un échec singulier.

Conséquence de ce processus inexorable, le ministre des Finances n'était pas membre de plein droit du Politburo : candidat mais sans droit de vote.

En quelque sorte, il avait son mot à dire mais sans pouvoir exprimer sa voix, et ses mots étaient jugés par ceux-là mêmes qui n'avaient jamais pris la peine de les comprendre ou de comprendre le monde dans lequel il agissait.

Ce ministre s'appelait qian, ce qui, fort à propos, voulait dire pièces ou monnaie, et il avait cette fonction depuis bientôt six ans. Il avait une

formation d'ingénieur et avait passé vingt ans à construire des voies ferrées au nord-est du pays ; la qualité de son travail lui avait valu une promotion. Il s'était plutôt bien acquitté de sa fonction de ministre, estimait la communauté internationale, mais qu'en avait-il souvent fait ?

,ce difficile d'expliquer au Politburo que celui-ci ne pouvait pas faire tout ce qu'il avait envie de faire, il y était donc souvent aussi bien accueilli qu'un chien dans un jeu de quilles. C'était sans doute ce qui l'attendait encore aujourd'hui, il le redoutait, alors qu'en 1975

sis à l'arrière de sa limousine ministérielle, il se rendait à la réunion matinale.

à onze heures de là, à New York, sur Park Avenue, une autre réunion était en cours. Butterfly - " Papillon " - était le nom d'une nouvelle chaîne de vêtements pour femmes qui visait le marché prospère des ménagères américaines. Elle avait réussi à combiner les nouveaux textiles à

microfibres au travail d'un brillant jeune créateur florentin pour gagner six pour cent de parts de marché, ce qui en Amérique représentait une jolie somme.

à un détail près. Ses textiles étaient fabriqués en Chine populaire, dans une usine de la banlieue de Shanghai, puis ensuite taillés et cousus dans un autre atelier installé dans la ville voisine de Yancheng.

Le patron de Butterfly n'avait que trente-deux ans, et après avoir trimé

dix ans, il s'estimait sur le point de toucher les dividendes d'un rêve qui remontait aux bancs du lycée Heras-mus Hall à Brooklyn. Depuis qu'il était sorti diplômé du Pratt Institute, il avait consacré presque chaque jour à

concevoir et monter son entreprise et désormais, le grand moment était enfin venu. Celui de s'acheter ce biréacteur d'affaires qui lui permettrait de filer à Paris sur un coup de tête, d'acheter cette maison dans les collines de Toscane, et une autre à Aspen, bref, de mener vraiment une existence en harmonie avec ses revenus.

à ce tout petit détail près. Sa boutique vedette, à l'angle de Park Avenue et de la 50e Rue, avait connu aujourd'hui un événement aussi impensable que le débarquement des martiens : des gens avaient manifesté devant sa devanture. Des gens vêtus de costumes Versace avaient débarqué avec des pancartes clouées sur des bouts de bois qui

proclamaient leur opposition à

tout commerce avec des BARBARES ! et reprochaient à Butterfly de se livrer à de telles pratiques avec un tel pays. quelqu'un avait même brandi un drapeau chinois affublé d'une croix gammée, et s'il y avait à New York une chose qu'on évitait de voir associer à son entreprise, c'était bien l'odieux symbole hitlérien.

" Il faut qu'on réagisse au plus vite ", avait décrété leur conseiller en communication. Il était juif et intelligent, et il 76

avait déjà plus d'une fois réussi à leur faire traverser des champs de mines et à les remettre sur le cap du succès. " «a pourrait nous couler. "

Il ne plaisantait pas et le reste du conseil le savait. quatre clientes en tout et pour tout avaient franchi le barrage de manifestants pour entrer dans la boutique aujourd'hui, dont une pour leur rendre un article que, disait-elle, elle refusait de garder plus longtemps dans sa penderie.

" qu'est-ce qu'on risque ? demanda le fondateur et PDG de la boîte.

- En termes réels ? demanda le chef-comptable. Oh, potentiellement, quatre cents. " Par quoi il entendait quatre cents millions de dollars. " On pourrait se retrouver à sec en, disons, douze semaines. "

Ça sec n'était pas une expression que le PDG désirait entendre. Porter jusqu'à ce point une ligne de vêtements était à peu près aussi facile que traverser l'Atlantique à la nage pendant le congrès annuel des requins. Son heure de gloire arrivait, et voilà qu'il se retrouvait au milieu d'un nouveau champ de mines, et cette fois, sans avoir reçu le moindre avertissement.

" OK, répondit-il aussi calmement que le permettaient ses aigreurs d'estomac. qu'est-ce qu'on peut faire ?

- On peut dénoncer nos contrats, suggéra l'avocat.

- Est-ce légal ?

- Bien assez. " Laissant entendre par là que le dédit à régler pour laisser tomber les fabricants chinois serait moins onéreux que se retrouver avec des boutiques remplies d'articles que personne ne voudrait acheter.

" Autres options ?

- Les ThaÛs, répondit le chef de produit. Je connais une boîte dans les faubourgs de Bangkok qui serait ravie de sauter sur l'occasion. Du reste, Us nous ont appelés aujourd'hui.

- Prix de revient ?

- Moins de quatre pour cent d'écart. Trois virgule six, pour être exact, et ça ne devrait nous décaler sur notre programme que de... disons, quatre semaines, maxi. Il nous reste juste assez de stocks pour rester ouverts en attendant la jonction, sans pro-77

blême, annonça la production au reste du conseil, d'une voix pleine de confiance.

- quelle proportion de ce stock est d'origine chinoise ?

- Une bonne partie vient de Taiwan, vous vous rappelez ? On peut déjà

demander à nos employés d'y coller les étiquettes "On est les bons" et là

aussi, on peut truquer. " Les consommateurs capables de situer deux villes chinoises n'étaient pas si nombreux, alors qu'un drapeau était bien plus facile à identifier.

" En outre, enchaîna le marketing, on peut démarrer dès demain une campagne de pub en jouant sur notre image... sur le thème "Les papillons ne fréquentent pas les dragons." " Il brandit aussitôt une illustration montrant le logo de Butterfly s'échappant de la gueule ardente d'un dragon.

que l'ensemble soit d'un mauvais go^t avéré n'entraînait pas en ligne de compte. Ils devaient réagir, et vite.

" Oh, j'ai reçu il y a une heure un coup de fil de Frank Meng de chez Meng, Harrington et Cicero, annonça la production. Il dit qu'il peut nous avoir plusieurs boîtes textiles de Taiwan en l'espace de quelques jours, et il nous garantit qu'elles ont la flexibilité suffisante pour changer leur outillage en moins d'un mois... et que si on leur donne le feu vert, leur ambassadeur nous mettra aussitôt sur leur liste des "gentils". En échange, on doit juste leur garantir du travail pour cinq ans, avec les clauses de désistement habituel.

- «a me plaît bien », commenta le juridique. L'ambassadeur de la République de Chine devrait jouer franc-jeu, tout comme son pays. Ils savaient quand ils tenaient le tigre par les couilles.

" Nous avons une motion à voter, annonça le PDG qui présidait la séance.

Tout le monde est pour ? "

Avec ce vote, Butterfly devenait la première entreprise américaine à dénoncer un contrat avec la Chine populaire. Comme la première oie cendrée qui quitte le Nord canadien aux premiers frimas, c'était l'annonce de l'arrivée d'un brusque coup de froid. Le seul problème potentiel était l'éventualité d'une action en justice des entreprises chinoises, mais un juge fédéral pourrait sans doute estimer qu'un contrat n'avait pas à vous lier pieds et poings, voire considérer en la circonstance l'intérêt supérieur de la nation. Après tout, plaideraient les avocats 78

devant les tribunaux (voire la cour fédérale de New York, s'il fallait en arriver là), quand on découvrait qu'on était en affaires avec Adolf Hitler, on devait reculer. L'avocat de la partie adverse contesterait bien s'r l'argument, mais sachant le combat perdu d'avance, il ne manquerait pas d'en informer ses clients.

" Je vais prévenir nos banquiers dès demain. Ils ne doivent pas débloquer les fonds avant trente-six heures. " Ce qui voulait dire que cent quarante millions de dollars ne seraient pas transférés à Pékin comme prévu.

Désormais, le PDG pouvait envisager d'un oil plus serein sa commande d'un avion d'affaires. Le logo de Butterfly représentant un grand monarque s'envolant de sa chrysalide aurait une sacrée gueule, peint sur la dérive arrière...

" On n'est pas encore cent pour cent certains, annonça qian à ses collègues, mais j'avoue être préoccupé.

- quel est encore le problème aujourd'hui ? s'enquit Xu Kun Piao.

- Nous avons un certain nombre d'accords et de contrats commerciaux qui arrivent à échéance dans les trois prochaines semaines. En temps normal, je ne me serais pas inquiété, mais nos représentants en Amérique ont averti mes services qu'il pourrait y avoir un problème.

- Et qui sont ces représentants ? s'enquit Shen Tang.

- Pour l'essentiel, des avocats que nous employons pour gérer nos relations d'affaires. Presque tous sont citoyens américains. Ce ne sont pas des imbéciles et leur avis est observé avec attention par tout homme sage, conclut avec sobriété le ministre.

- Les avocats sont la plaie de l'Amérique, crut bon d'observer Zhang Han.

Et de toutes les nations civilisées. " Ici, au moins, c'est nous qui décidons.

" Peut-être, Zhang, mais si vous faites des affaires avec les Américains, vous avez besoin de connaître ces gens, et ils sont bien utiles pour expliquer les conditions sur place. Abattre le messager vous évitera sans doute de recevoir des nouvelles désa-

gréables mais cela n'est pas ainsi que vous aurez nécessairement une image précise. "

Fang acquiesça et sourit. Il aimait bien qian. L'homme exprimait la vérité

avec plus de sincérité que ceux qui étaient censés y prêter l'oreille. Mais Fang ne se démontait pas. Lui aussi s'inquiétait des conséquences politiques de l'excès de zèle des deux policiers, mais désormais il était trop tard pour les ch, tier. Même si Xu le suggérait, Zhang et les autres l'en dissuaderaient.

Le secrétaire Winston était chez lui à regarder un film sur DVD. C'était plus facile que d'aller au cinéma accompagné de quatre gorilles. Sa femme était en train de tricoter un chandail ; elle aimait bien fabriquer ellemême ses cadeaux de Noël et en plus elle pouvait le faire tout en en regardant la télé ou en bavardant, ça lui procurait le même genre de relaxation que la navigation de plaisance pour son mari.

Winston avait fait installer un standard téléphonique dans le séjour (et du reste dans toutes les autres chambres de sa maison de Chevy Chase) : sa ligne privée avait une sonnerie différente, ce qui lui permettait de savoir quand il devait répondre lui-même.

" Ouais ?

- George, c'est Mark.

- Vous faites des heures sup ?

- Non, je suis chez moi. Je viens de recevoir un coup de fil de New York.

Il se pourrait bien que ça ait déjà commencé.

- quoi donc ?

- Butterfly... vous savez, la chaîne de boutiques de mode ?

- Ah ouais, je connais de nom ", dit Winston à son collaborateur. Il avait intérêt : sa femme et sa fille étaient clientes.

" Ils vont rompre leurs contrats avec tous leurs fournisseurs en Chine.

- Gros, les contrats ?

- Aux alentours de cent quarante. " Winston siffla. " Tant que ça ?

- Tant que ça, confirma Gant. Et c'est une boîte en vue.

80

quand la nouvelle deviendra publique demain, ça va en faire réfléchir pas mal. Oh, encore une chose...

- Ouais.

- La Chine vient d'annuler ses options avec Caterpillar - l'équipement destiné à l'achèvement du projet hydroélectrique des Trois Gorges. Cela fait quelque chose comme trois cent dix millions qui vont tomber dans l'escarcelle de Kawasaki... Ce sera dès demain dans le Wall Street Journal.

- C'est vraiment malin ! bougonna Winston.

- Ils essaient de nous montrer qui tient la badine, George.

- Eh bien, j'espère qu'ils apprécieront quand on va la leur enfoncer dans le cul ", rétorqua le secrétaire au Trésor, ce qui fit hausser les sourcils de sa femme. " OK. quand l'histoire de Butterfly doit-elle éclater ?

- C'est trop tard pour le journal de demain, mais ça va être à coup s'annoncé par CNN et CNBC.

- Et si d'autres boîtes de mode font pareil ?

- «a représentera plus d'un milliard, d'emblée, et vous savez ce qu'on dit, George, un milliard par-ci, un milliard par-là, on a vite fait d'avoir une grosse somme.

- Il en faut combien pour que leur balance des comptes passe dans le rouge ?

- Vingt, et ils commencent à le sentir. quarante, et ils sont dans la merde. Soixante, et c'est la faillite. Vous savez, j'ai encore jamais vu un pays roupiller sur une bombe à retardement. George, ils importent aussi des denrées alimentaires, du blé, surtout, du Canada et d'Australie. «a pourrait réellement faire mal.

- Noté. ȳ demain.

- D'accord. " Ils raccrochèrent.

Winston reprit la télécommande pour suspendre la pause, puis il se ravisa.

Il saisit le dictaphone qu'il utilisait pour prendre des notes et dit :

"Voir quel pourcentage des achats d'armes chinoises a été déjà

intégralement réglé - en particulier auprès d'Israël. " Il pressa la touche STOP, reposa l'appareil, récupéra la télécommande du DVD, se remit à

regarder le film mais s'aperçut bientôt qu'il n'arrivait pas à se concentrer. Un truc énorme était en train de se produire. Malgré son expérience du monde

81

des affaires et, désormais du commerce international, il se rendit compte que ce truc lui échappait. «a n'arrivait pas très souvent à George Winston, et cela suffit à l'empêcher de rire en regardant Men in Black.

Son ministre n'avait pas vraiment l'air ravi, constata Ming. Son expression lui donna à croire qu'il venait de perdre un proche des suites d'un cancer.

Elle en sut plus quand il la convoqua pour lui dicter ses notes. Cette fois, cela prit une bonne heure et demie suivie de deux pleines heures

pour entrer le tout sur son ordinateur. Elle n'avait pas vraiment oublié ce que sa machine devait faire tous les soirs, mais elle n'y avait plus repensé

depuis des semaines. Elle aurait bien aimé pouvoir discuter du contenu des notes avec le ministre Fang. Au bout de plusieurs années de collaboration avec lui, elle était en mesure d'apprécier assez finement la politique de son pays, au point qu'elle pouvait anticiper non seulement les pensées de son ministre mais aussi de plusieurs de ses collègues. Elle était devenue de fait, sinon de droit, la confidente de son supérieur ; même si elle ne pouvait pas le conseiller, s'il avait eu un minimum de présence d'esprit, il aurait pu lui offrir un rôle plus en rapport avec sa formation et le temps qu'elle lui consacrait, et en tout cas plus efficace que celui de simple secrétaire. Mais elle était une femme dans un pays dirigé par les hommes, et par conséquent n'avait pas son mot à dire. Orwell avait eu raison. Elle avait lu La Ferme des animaux. Tous étaient égaux, mais certains l'étaient plus que d'autres. Si Fang avait été malin, il l'aurait utilisée plus intelligemment, mais il ne l'était pas et n'en faisait rien.

Elle s'en ouvrirait ce soir à Nomuri-san.

De son côté, Chester mettait la dernière main à une commande de 1661 gros PC de bureau NEC pour la société chinoise d'import/export de machines de précision qui, entre autres activités, fabriquait des missiles guidés pour l'Armée populaire de libération. Cela devrait satisfaire la Nippon Electric Il regrettait juste de ne pas pouvoir les bidouiller pour les rendre aussi loquaces que les deux placés au Conseil des ministres mais cela aurait été trop dangereux, même si c'était une idée séduisante à

caresser entre une bière et une clope. Chester Nomuri, le cyber-espion.

Puis son messenger personnel se mit à vibrer. Il le saisit, regarda l'écran.

Le numéro affiché était le 745-4426. Appliqué aux touches d'un téléphone, et à condition de choisir les bonnes lettres, il se traduisait dans leur code personnel par shin gan. " Cour et ,me ", les mots doux de Ming pour son amant. C'était le signe qu'elle voulait venir chez lui ce soir. Cela lui convenait à merveille. Donc, il s'était mué en James Bond, après tout, songea-t-il avec un sourire intérieur en gagnant sa voiture. Il déplia son portable, composa un mail chiffré et l'envoya sur le Net : 226-234. Bao-bei : " bien-aimée ". Elle aimait bien entendre ces mots dans sa bouche, et il ne voyait pas d'inconvénient à les

énoncer. Bref, changement de programme : pas de télé ce soir. Parfait. Il espérait qu'il lui restait assez de whisky japonais pour la suite.

Vous saviez que vous aviez un boulot chiant quand vous étiez ravi de filer chez le dentiste. Jack avait le même depuis dix-neuf ans, sauf que cette fois, pour s'y rendre, il devait emprunter un hélicoptère pour rejoindre la caserne de la police d'Etat du Maryland qui était dotée d'une plate-forme d'atterrissage, puis une voiture pour gagner le cabinet, à cinq minutes de là. Il était en train de penser à la Chine mais la chef de ses gardes du corps se méprit sur son expression.

" Relax, patron, dit Andréa. S'il vous fait crier, je le descends.

- Vous ne devriez pas vous lever si tôt, répondit Ryan, avec humeur.

- Le Dr North a dit que je pouvais suivre mon emploi du temps normal jusqu'à nouvel ordre, et j'ai commencé à prendre les vitamines qu'elle aime tant.

- Ma foi, Pat avait l'air assez content de lui. " Ils avaient passé une soirée sympathique, la veille, à la Maison-Blanche. Il était toujours agréable de recevoir des invités qui n'avaient pas de programme politique.

" qu'est-ce que vous avez tous, les mecs ? Vous vous pavanez 83

comme des coqs, mais c'est quand même nous qui nous tapons tout le boulot !

- Andréa, j'échangerais volontiers ma place avec vous ! " plaisanta Ryan.

Il avait déjà eu cette discussion avec Cathy, lorsqu'il prétendait qu'avoir un bébé ne pouvait pas être aussi dur... les hommes devaient déjà se taper presque tout le boulot dans la vie. Mais il ne pouvait pas blaguer de la sorte avec la femme d'un autre.

Nomuri entendit les bips discrets de son ordinateur, signe qu'il avait reçu le fichier et maintenant procédait automatiquement à son cryptage avant de rémettre les données transmises par la machine de Ming. Une amusante distraction dans le cours présent de ses activités. Cinq jours déjà depuis leur dernier rendez-vous galant, c'était bien assez long pour lui... et pour elle aussi, de toute évidence, à en juger par ses baisers fougueux.

quand ce fut terminé, ils roulèrent tous les deux sur le dos pour fumer

une cigarette.

" Comment ça se passe au boulot ? demanda Nomuri, conscient que la réponse à sa question se trouvait déjà sur le disque d'un serveur dans le Wisconsin.

- Le Politburo est en train de débattre de haute finance. qian, le ministre responsable, tente de les persuader de changer de méthode, mais ils ne l'écoutent pas autant que le voudrait le ministre Fang.

- Oh?

- Il est plutôt furieux contre ses vieux camarades et leur manque de souplesse. " Puis Ming se mit à glousser. " Tchai a dit justement que notre ministre était très souple avec elle, il y a deux nuits.

- Pas très charitable de dire ça d'un homme, Ming, gronda Nomuri.

- Je ne dirais jamais ça de toi et de ta saucisse de jade, shin gan, avoua-t-elle en se tournant pour lui donner un baiser.

- Ils discutent souvent, là-bas ? Enfin, au Politburo ?

- Il y a de fréquents désaccords, mais c'est la première fois depuis des mois qu'il n'a pas été résolu dans le sens désiré par 84

Fang. D'habitude, les décisions sont collégiales mais là, il s'agit d'une querelle idéologique. Celles-ci peuvent être violentes... du moins au niveau verbal. " Les membres du Politburo étaient de toute évidence trop vieux pour faire plus que ch,tier un adversaire à coups de canne sur la tête. " Et celui-ci ?

- Le ministre qian dit que le pays sera bientôt ruiné. Les autres ministres répondent que c'est absurde. qian dit que nous devons satisfaire les pays occidentaux. Zhang et son clan disent qu'on ne peut pas montrer de faiblesse après ce que les autres surtout les Américains, nous ont fait subir dernièrement

- Ils ne voient donc pas que le meurtre du prêtre italien ne les a pas servis ?

- Ils le considèrent comme un accident malencontreux, et du reste, cet homme enfrenait nos lois. "

Bon Dieu, ils se prennent vraiment pour des monarques de droit divin.
"

Bao-bei, c'est une erreur de leur part.

- C'est ce que tu penses ?

- Je suis allé en Amérique, n'oublie pas ! J'y ai même vécu un certain temps. Les Américains sont pleins de sollicitude pour leur clergé, et ils tiennent la religion en haute estime. Cracher dessus les irrite au plus haut point.

- Alors, tu penses que qian a raison ? Tu crois que l'Amérique va nous refuser de l'argent à cause de cet acte inconsidéré ?

- Je crois que c'est possible, oui. Fort possible, Ming.

- Le ministre Fang pense que nous devrions adopter une politique plus modérée et nous montrer plus conciliants vis-à-vis des Américains mais il n'en a rien dit lors de la réunion.

- Oh ? Pourquoi ?

- Il ne veut pas trop s'éloigner de la ligne des autres ministres. Tu dis qu'au Japon les gens redoutent de ne pas être élus. Eh bien, ici, le Politburo élit ses propres membres et peut exclure ceux qui n'entrent pas dans le moule. Fang ne veut pas perdre sa position, c'est évident, et pour s'assurer que ça ne se produira pas, il adopte une attitude prudente.

- J'ai du mal à comprendre, Ming. Comment désignent-ils leurs membres ?

Comment les princes choisissent-ils leurs homologues ?

85

- Oh, il y a des membres du parti qui se sont distingués du point de vue idéologique ou éventuellement par leur travail sur le terrain. Le ministre qian, par exemple, était responsable de la construction ferroviaire et il a été promu pour cette raison, mais le plus souvent, on les choisit pour des raisons politiques.

- Et Fang ?

- Mon ministre est un vieux camarade. Son père était un des fidèles lieutenants de Mao, et Fang a toujours été politiquement fiable mais ces dernières années, il s'est intéressé aux industries nouvelles et a veillé à

leur bon fonctionnement ; du reste, il admire certains de leurs dirigeants.

Il en invite même quelques-uns à prendre le thé dans son bureau pour discuter avec eux. "

Donc, le vieux pervers serait un progressiste, ici ?

Enfin, nota Nomuri, il fallait bien admettre qu'en Chine la barre était placée assez bas. Il n'y avait pas besoin de sauter bien haut mais cela le plaçait néanmoins loin devant ceux qui lui coupaient l'herbe sous le pied.

" Ah... donc le peuple n'a absolument pas voix au chapitre ? "

La naïveté de la remarque fit rire la jeune femme.

" Seulement lors des réunions du parti, et là, on préfère se méfier.

- Tu as ta carte ?

- Oh, bien sûr. J'assiste aux réunions mensuelles. Je reste assise au fond.

Je hoche la tête avec les autres, j'applaudis quand ils applaudissent et je fais semblant d'écouter. D'autres sans doute sont plus attentifs. Ce n'est pas rien d'être membre du parti, mais si j'y adhère, c'est à cause de mon boulot au ministère. J'y suis entrée parce qu'ils avaient besoin de mes compétences en langues et en informatique -sans compter que les ministres aiment bien avoir des jeunes femmes en dessous d'eux, ajouta-t-elle.

- Vous n'êtes jamais au-dessus ?

- Ils préfèrent la position classique, mais ça leur fatigue les bras ", gloussa Ming.

86

La visite chez le dentiste ne révéla rien de particulier (sinon qu'il devrait utiliser du fil dentaire, c'était l'obsession habituelle de son praticien). Bref, Ryan eut surtout l'impression d'avoir perdu une heure et demie. De retour au Bureau Oval, il trouva le dernier message de Sorge, qui l'amena à murmurer " Merde ", avant de décrocher aussitôt le téléphone pour avoir Mary Pat à Langley.

" Ils sont lourds..., observa Ryan.

- Ma foi, c'est s'r qu'ils n'y connaissent rien en finance internationale.

Même moi, j'en sais plus qu'eux...

- Il faut montrer ça à Trader. Ajoutez-le sur la liste Sorge, ordonna le président.

- Uniquement avec votre aval quotidien, se couvrit la DAO. Peut-être qu'on peut l'informer des aspects économiques mais rien de plus, d'accord ?

- D'accord, d'accord. Pour l'instant ", accepta Jack. Mais George n'était pas ignare en matière de stratégie et il pourrait s'avérer un bon conseiller politique. Il évaluait mieux que la plupart de ses collègues la psychologie des individus en situation de stress, or c'était ce qui comptait. Jack coupa la communication et demanda à Ellen Sumter de lui appeler le secrétaire au Trésor.

" Bien, et qu'est-ce qui les tracasse, à part ça ? demanda Chester,

- Ils redoutent le mécontentement d'une partie des ouvriers et des paysans.

T'es au courant des émeutes qu'ils ont affrontées dans les régions minières.

- Oh ? fit mine de s'étonner l'agent américain.

- Oui, les mineurs se sont révoltés l'an dernier. Ils ont d° envoyer l'armée pour la réprimer. Il y a eu plusieurs centaines de morts et trois mille arrestations. " Elle haussa les épaules alors qu'elle remettait son soutien-gorge. " Il y a un malaise dans le pays mais ce n'est pas vraiment nouveau. L'armée contrôle la situation dans les régions frontalières. C'est pourquoi ils dépensent tout cet argent, pour se garder la confiance des militaires. Les généraux dirigent le cartel économique de l'Armée populaire 87

- les usines d'armement, tout ça - et ils s'y entendent pour mettre le couvercle sur leurs petites affaires. Le soldat de base n'est qu'un ouvrier ou un paysan, mais tous les officiers sont membres du parti et ils sont fiables - enfin, c'est l'opinion du Polit-buro. Ils ont sans doute raison

", conclut Ming. En tout cas, elle n'avait pas noté d'inquiétude particulière de son ministre à ce sujet. Décidément, le pouvoir en Chine communiste était au bout du fusil, et le Politburo détenait

toutes les armes. «a simplifiait bougrement la situation, non ?

Nomuri avait h,te de transmettre tous ces éléments. Ming devait sans doute savoir quantité de choses qui n'étaient pas incluses dans les messages Songbird et il aurait bien tort de ne pas les transmettre également à

Langley.

" C'est comme un gamin de cinq ans dans une armurerie, observa Winston. Ces types n'ont pas la capacité à prendre les décisions économiques dans un conseil municipal et encore moins à la tête d'un pays. Enfin, merde, si stupides qu'aient pu être les Japonais il y a quelques années, au moins ils écoutaient leurs conseillers.

- Et?

- Et quand ils vont rentrer dans le mur, ils auront encore les yeux fermés.

«a risque d'en étonner plus d'un, Jack. Ils vont se faire bouffer le cul, et ils ne le sentent même pas venir. " Ryan constata que Winston était capable de mélanger allègrement les métaphores.

" quand ? demanda Swordsman.

- Tout dépendra du nombre d'entreprises qui vont imiter Butterfly. On en saura plus d'ici quelques jours. Si incroyable que ça puisse paraître, l'industrie de la mode sera l'indicateur.

- Vraiment ?

- «a m'a surpris, moi aussi, mais c'est à peu près l'époque o' ils lancent la prochaine saison et il y a une tonne d'argent en jeu. Ajoutez-y tous les jeux de Noël prochain. «a représente au moins dix-sept milliards, me dit Mark Gant.

- Bigre.

88

- Ouais. Je ne savais pas non plus que les rennes du Père Noël avaient les yeux bridés. Enfin, pas à ce point.

- Et Taiwan, dans tout ça ?

- Vous ne croyez pas si bien dire : ils ont bondi sur l'occasion à pieds

joint. Ils s'imaginent récupérer le quart, voire le tiers, de ce que la Chine s'apprête à perdre. Singapour va être le deuxième gagnant. Et la Thaïlande. Ce petit coup de pouce va en partie réparer les dégâts qu'ils ont subis lors de la crise économique de la fin des années quatre-vingt-dix. En fait, les problèmes de la Chine communiste pourraient bien contribuer à rebâtir l'économie de tout le Sud-Est asiatique. Ce sont cinquante milliards de dollars qui pourraient quitter la Chine et il faudra bien qu'ils aillent quelque part, or je parie que tous ces pays sauront tirer la leçon de l'exemple de Pékin en entrouvrant un peu leurs portes.

Résultat, nos travailleurs en profiteront eux aussi - dans une certaine mesure, en tout cas.

- Le côté négatif ?

- Boeing va sans doute râler. Ils voulaient une commande de 777 mais ils vont devoir prendre leur mal en patience. Cela dit, quelqu'un va devoir récupérer la mise. Ah, encore un truc.

- Ouais ?

- Il n'y a pas que les entreprises américaines qui reprennent leur liberté.

Deux grosses boîtes italiennes et les Allemands de Siemens viennent d'annoncer la résiliation de plusieurs contrats avec leurs partenaires chinois, indiqua Trader.

- Est-ce que ça pourrait faire boule de neige ?

- Trop tôt pour le dire, mais si j'étais à leur place... (Winston agita le fax de la CIA), je commencerais à envisager de réparer les dégâts vite fait.

- Ils ne le feront jamais, George.

- Alors, ils risquent d'apprendre une rude leçon. "

39 L'autre question

" "q IEN de neuf du côté de notre ami ? demanda Reilly.

Xv - Eh bien, il poursuit ses aventures sexuelles, répondit Provalov.

- T'as déjà pu interroger ses filles ?

- Ce matin, oui. Deux. Il les paie bien, en euros ou en dollars, et il n'exige pas d'elles de services, disons, exotiques...

- «a fait toujours plaisir de savoir qu'il a des goûts normaux, bougonna l'agent du FBI.

- On dispose maintenant d'un paquet de photos de lui. On a posé une balise émettrice sur une de ses voitures et aussi un mouchard sur le clavier de son ordinateur. Cela nous permettra de déterminer son mot de passe de cryptage, à la prochaine utilisation.

- Mais il n'a encore rien commis de délictueux ", observa Reilly. Ce n'était même pas une question. " Pas sous nos yeux, non, confirma Oleg.

- Merde, alors il essayait vraiment de zigouiller Golovko... Dur à croire, quand même.

- Je suis bien d'accord, mais on ne peut pas nier le fait. Et sur ordre des Chinois.

- C'est comme un acte de guerre, mec. C'est un truc énorme. " Reilly but une lampée de vodka.

" Ouais, mais c'est le cas, Michka. Autrement plus complexe que les affaires que j'ai eu à traiter cette année. " Et songea Provalov, c'était plus qu'une litote. Il aurait volontiers repris la 9q

routine normale de la brigade criminelle, le mari qui tue sa femme parce qu'elle le trompe avec son voisin. Ou l'inverse. Ces histoires avaient beau être déplaisantes, elles l'étaient quand même moins que celle-ci.

" Comment choisit-il ses filles, Oleg ? demanda Reilly.

- Il ne les appelle pas au téléphone. Apparemment, il se rend dans un grand restaurant, il s'installe au bar et attend que la bonne occasion vienne s'installer à côté de lui.

- Hmm. Vous avez pensé à approcher une fille, pour la convaincre de lui tirer les vers du nez...

- T'as déjà fait ça ?

- C'est de cette façon qu'on a coincé un petit malin à Jersey City, il y a trois ans. Monsieur aimait bien se vanter devant les gonzesses, des

types qu'il avait descendus, tout ça. ¿ l'heure qu'il est, il croupit derrière les barreaux pour meurtre. Oleg, il y a bien plus de gens en taule à cause de leur langue que gr,ce à la police. Crois-moi. En tout cas, c'est ce qui se passe chez nous.

- Je me demande si l'...cole des Moineaux a encore des élèves en activité...

", se demanda Provalov, songeur.

Ce n'était pas réglo de faire ça la nuit, mais personne n'avait dit que la guerre était ce qu'il y avait de plus réglo. Le colonel Boyle était dans son PC pour surveiller les opérations de la 1re brigade de cavalerie aérienne. L'unité était en majeure partie composée d'Apache mais il avait également aligné quelques Kiowa Warrior. L'objectif était constitué d'un bataillon lourd allemand, qui simulait une nuit de repos arrosée de bière après une rude journée d'offensive. En fait, ils faisaient semblant d'être des Russes - c'était un scénario de l'OTAN qui datait de trente ans, lors de l'introduction des premiers Huey Cobra, dans les années soixante-dix, quand la guerre du Vietnam avait permis de reconnaître la valeur tactique d'un hélicoptère de combat. Une révélation à l'époque. Armés pour la première fois de missiles TOW1, ils avaient prouvé aux chars nord-vietna-1. Tube Launched Optically-Tracked, Wire Guided : missile lancé d'un tube, suivi optiquement, filoguidé ; modèle de base de l'arme antichar téléguidée (N. d.T.).

91

miens à quel point un hélico doté de missiles pouvait être un adversaire redoutable, et encore, c'était avant que les systèmes de visée nocturne ne soient devenus totalement opérationnels. Aujourd'hui, les Apache transformaient les opérations de combat en tir au gros gibier, et les Allemands en étaient encore à chercher la parade. Même leur équipement de vision nocturne ne compensait pas l'immense avantage des chasseurs aériens.

Une idée qui avait failli marcher était de poser sur les chars des couvertures isolantes destinées à empêcher les hélicos de détecter la signature thermique qui leur permettait de fondre sur leurs proies immobiles ; mais le problème était le tube du canon de la tourelle qu'il n'était pas évident de dissimuler et de toute façon, les couvertures n'avaient jamais été vraiment efficaces, pas plus qu'un plaid tendu sur un lit trop grand. Sans compter qu'à présent, les systèmes d'illumination par laser des Apache " peignaient " littéralement les Léopard pendant un nombre de secondes suffisant pour garantir un

coup au but des missiles Hellfire.

Même quand les chars allemands essayaient de riposter, ça ne semblait pas marcher. Résultat, une constellation de loupiotes jaunes " J'suis mort "

clignotaient dans tous les coins, et un autre bataillon de chars venait de tomber, victime d'une autre frappe administrative.

" Ils auraient dû essayer de placer des unités de missiles antichars en bordure de leur périmètre ", observa le colonel Boyle en détaillant l'écran. Mais au lieu de ça, son homologue allemand avait tenté de lancer des leurres infrarouges, que les mitrailleurs des Apache avaient appris à

distinguer d'une vraie cible. Au termes des règles du scénario, les véritables leurres de char de bataille étaient interdits. Ceux-ci étaient en effet un peu plus délicats à discriminer - les leurres américains imitaient presque à la perfection la signature visuelle d'un M1 Abrams, et ils étaient dotés en plus d'une source de chaleur interne pour abuser les détecteurs infrarouges utilisés de nuit, sans compter qu'ils tiraient en plus une charge pyrotechnique Hoffman pour simuler une riposte lorsqu'ils étaient touchés ! Mais ils étaient tellement bien conçus pour leur mission qu'on ne pouvait les confondre avec un autre engin, à savoir un Abrams, réel ou simulé, en tout cas, amical, de sorte qu'ils n'étaient pas vraiment 92

utiles dans le cadre d'un exercice. Bref, la technologie de combat pouvait parfois s'avérer trop perfectionnée pour servir à l'entraînement.

" De Pégase Leader à Archange, à vous ", lança la radio numérique. Avec ces nouveaux modèles, finis les parasites. '

"

" Pégase pour Archange, répondit Boyle.

- Mon colonel, nous sommes Winchester et pratiquement à court de munitions.

Zéro perte de notre côté. Pégase en RAB, à vous.

- Bien compris, Pégase. «a m'a l'air tout bon, vu d'ici. Terminé. "

Et sur cet échange, le bataillon d'hélicos d'attaque Apache épaulés par leurs Kiowa de protection décrivit un 180 pour le RAB - le " retour à la base " -, suivi du compte rendu de mission et de quelques bières bien méritées.

Boyle se tourna vers le général Diggs. " Mon général, je ne vois pas comment on pourrait faire mieux.

- Nos hôtes vont l'avoir mauvaise.

- La Bundeswehr n'est plus ce qu'elle était. Leurs dirigeants politiques sont convaincus que la paix est là pour de bon, et leurs soldats le savent.

Ils auraient pu faire intervenir une partie de leurs hélicos pour jouer les trouble-fête, mais mes gars se débrouillent pas mal aussi en situation air-air, on les entraîne pour ça, et j'ai des pilotes qui se voient bien en as du combat aérien - alors qu'en face ils n'ont pas tant que ça de kérosène pour permettre à leurs pilotes d'accumuler les heures de vol. Leurs meilleurs éléments sont au fin fond des Balkans, occupés à surveiller la circulation. "

Diggs hocha la tête, pensif. Les problèmes de la Bundeswehr n'étaient pas vraiment les siens. " Colonel, c'était fort bien joué. Je vous prierai de transmettre mes félicitations à vos hommes. La suite de votre programme ?

- Mon général, demain nous avons rel,che pour opérations de maintenance et deux jours plus tard, nous devons lancer un vaste exercice de recherécupération avec mes Blackhawk. Je vous invite volontiers à m'accompagner pour l'observer.

- Ouais, ça se pourrait, colonel Boyle. Encore une fois, bon boulot. ¿ plus tard.

93

- Merci, mon général. " Le colonel salua et le général Diggs sortit pour monter dans son HMMWV, le Hummer de commandement près duquel se tenait le colonel Masterman.

" Eh bien, Duke ?

- Je vous l'avais dit, mon général, Boyle soumet ses troupes à un régime régulier de verre pilé et de bébés mangés tout crus.

- Ma foi, s'il continue dans cette voie, il va se décrocher une étoile.

- Le commandant de ses Apache n'est pas mauvais non plus.

- C'est vrai ", admit le général. L'homme avait pour code d'appel " Pégase

" et il avait en effet balancé quelques belles ruades, ce soir.

" La suite du programme ?

- Mon général, dans trois jours nous avons un grand exercice en SimNet contre les Japs, à Fort Riley. Nos gars sont déjà rudement excités.

- Niveau de préparation de la division ? s'enquit Diggs.

- On frise les quatre-vingt-quinze pour cent, mon général. On n'a plus beaucoup de marge de progression. Je veux dire que pour aller plus loin, il faudrait emmener les troupes à Fort Irwin, voire dans le périmètre d'entraînement du Neguev. Est-ce qu'on arrive au niveau des 10e ou 11e de cavalerie ? Non, on n'a pas leur expérience du terrain. " Et il n'eut pas besoin d'ajouter qu'aucune division d'aucune armée du monde n'obtenait les fonds pour s'entraîner aussi dur. " Mais compte tenu des restrictions auxquelles nous sommes soumis, on ne peut guère espérer mieux. J'imagine qu'on peut pousser à fond côté SimNet pour maintenir l'intérêt des petits gars, mais c'est bien le maximum qu'on puisse faire.

- Je crois que vous avez raison, Duke. Vous savez, il y a des moments où je regretterais presque la guerre froide... pour le bien de l'entraînement, en tout cas. Avec les Allemands, pas question de retrouver les conditions de jeu de l'époque, or c'est ce qu'il nous faudrait pour gagner encore un cran.

- Sauf si quelqu'un s'offre pour payer le voyage d'une brigade en Californie, acquiesça Masterman.

- Faut pas rêver, Duke ", confia Diggs à son responsable des opérations. Et c'était bien dommage. La 1re DB était presque à

niveau pour donner du fil à retordre à ses " Cavaliers noirs ". Assez en tout cas, pour l'amener à ouvrir l'oil.

" Une bière, ça vous dit, colonel ?

- Si c'est le général qui offre, je l'aiderai volontiers à dépenser son argent ", eut la bonté de répondre Masterman, alors que le sergent qui leur servait de chauffeur s'arrêtait devant le O-Club de la Kazerne,

" Bonjour, camarade général ", dit Gogol en se mettant au garde-à-vous.

Bondarenko culpabilisait d'être venu voir ce vieux soldat si tôt le matin, mais il avait appris la veille que cet ancien combattant n'était pas du genre à flemmarder au lit. Et de fait, c'était le cas, constata le général.

" Vous tuez des loups ", observa Gennady losifovitch, en avisant les peaux étincelantes accrochées aux murs de cette cabane sommaire.

" Et des ours, mais quand on dore les fourrures, elles deviennent trop lourdes, approuva le vieux, en sortant du thé pour ses hôtes.

- Elles sont incroyables ", observa le colonel Aliev, en caressant une des dernières peaux de loup. Presque toutes avaient déjà été emportées.

" C'est une distraction pour un vieux chasseur ", concéda Gogol en allumant une cigarette.

Le général Bondarenko contempla les fusils, aussi bien le modèle autrichien flambant neuf que l'antique Mosin-Nagant russe modèle 1891.

" Combien avec celui-ci ? s'enquit-il.

- D'ours ? De loups ?

- D'Allemands, précisa le général, de la froideur dans la voix.

- J'ai arrêté de compter à trente, camarade général. C'était avant Kiev. Il y en a eu bien plus par la suite. Je vois qu'on partage une décoration ", observa-t-il en indiquant l'étoile de Héros de l'Union soviétique que son visiteur avait obtenue en Afghanistan. Gogol en avait deux, une remportée en Ukraine la seconde en Allemagne.

"Vous avez l'allure d'un soldat, Pavel Petrovitch, et d'un bon. " Le général but une gorgée de son thé, servi dans les formes, dans un petit

verre enserré dans un porte-verre métallique... en argent ?

" J'ai fait mon temps de service. D'abord à Stalingrad, puis avec la longue marche jusqu'à Berlin. "

Je veux bien croire que t'as fait tout le chemin à pied, songea le général.

Il avait croisé pas mal d'anciens combattants de la Grande Guerre patriotique, aujourd'hui presque tous disparus. Ce vieux tout ratatiné

avait vu la mort en face et lui avait craché dessus ; sans doute sa vie dans les bois l'y avait-il entraîné. Il avait grandi avec les ours et les loups comme ennemis - aussi vicieux que les fascistes allemands mais au moins, ces derniers ne vous bouffaient pas -, ce qui l'avait habitué à

confier sa vie à son oil et ses nerfs. Il n'y avait pas vraiment d'alternative, même si on ne pouvait guère instaurer ce genre d'entraînement pour une armée. Les plus doués, et ils étaient rares, l'apprenaient à leurs dépens, et dans le nombre, seuls les plus chanceux survivaient aux combats. Pavel Petrovitch n'avait pas été à la fête. Les soldats pouvaient admirer leurs francs-tireurs, ils pouvaient estimer leur adresse, mais on ne pouvait jamais donner du " camarade " à un homme qui traquait ses semblables comme s'ils étaient des bêtes sauvages - parce que de l'autre côté des lignes, un autre homme pouvait bien en vouloir lui aussi à votre peau. Et de tous les ennemis, c'était celui qu'on méprisait et qu'on redoutait le plus, parce qu'il semblait y avoir quelque chose de personnel à encadrer un autre type dans sa lunette de visée, à distinguer ses traits, puis lui ôter délibérément la vie, jusqu'à prendre un malin plaisir à le dévisager à l'instant précis où la balle frappait. Gogol avait été un de ces chasseurs, songea Gen-nady, un traqueur d'hommes. Et ça n'avait sans doute jamais dû lui ôter le sommeil. Certains étaient nés comme ça et c'était le cas de Pavel Petrovitch Gogol. Avec quelques milliers de types comme lui, un général pourrait conquérir le monde entier, mais ils étaient trop rares...

... et peut-être que c'était aussi bien, se dit Bondarenko. " Pouvez-vous vous rendre à mon qG, un de ces soirs ? J'aimerais vous inviter à dîner pour écouter vos histoires.

- Je vous ferai chercher avec mon hélicoptère personnel, sergent Gogol.

- Et moi, je vous apporterai une peau de loup dorée, promit le chasseur à

son hôte.

- Nous lui trouverons une place de choix dans mes quartiers, promit en retour Bondarenko. Merci pour votre thé. Je dois repartir, mais je tiens à

vous avoir au quartier général à dîner, sergent Gogol. " On échangea des poignées de main et le général prit congé.

"Je n'aimerais pas l'avoir en face de moi sur un champ de bataille, observa le colonel Aliev comme ils remontaient dans l'hélicoptère.

- Avons-nous une école de tireurs d'élite sous notre commandement ?

- Affirmatif, mon général, mais elle ne sert quasiment pas. " Le général se tourna. " Remettez-la en service, Andrushka ! Nous allons demander à Gogol de venir enseigner à nos petits gars. C'est un élément inestimable. Les hommes de sa trempe sont l'âme d'une armée combattante. Notre tâche est de commander nos soldats, de leur dire où aller et quoi faire, mais ce sont eux qui se battent et qui tuent, et notre mission à nous est de nous assurer qu'ils sont convenablement entraînés et approvisionnés. Puis lorsqu'ils sont devenus trop vieux, on les emploie à former les nouvelles recrues, qu'elles aient des héros à toucher et à qui parler. Bordel, comment a-t-on pu oublier une telle évidence, n'est-ce pas ? " s'étonna le général avec un hochement de tête alors que leur appareil redécollait.

Gregory était de retour dans sa chambre d'hôtel, avec trois cents pages de documentation technique à digérer tout en buvant un Coca light et en grignotant ses frites. Il y avait un truc qui coïncidait dans cette histoire, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. La marine avait testé ses missiles Standard 2-ER contre toutes sortes de menaces, surtout en simulation mais aussi contre des cibles réelles, sur l'atoll de Kwajalein.

Ils s'étaient fort bien comportés, mais il n'y avait jamais eu d'essai 97

en vraie grandeur contre un véritable véhicule de rentrée balistique intercontinental. Il n'y avait pas assez de missiles disponibles. La plupart du temps, ils utilisaient de vieux Minuteman-II depuis

longtemps retirés du service et tirés de silos d'essai installés à la BA de Vandenberg, mais leur stock était quasiment épuisé. La Russie et l'Amérique avaient supprimé toutes leurs armes balistiques, principalement en réaction à l'attentat nucléaire terroriste survenu à Denver¹ et aux conséquences encore plus épouvantables qu'on avait évitées de justesse. Les négociations pour réduire le nombre des ogives à zéro - les dernières avaient été éliminées en public juste avant que le Japon ne lance son attaque surprise contre la flotte du Pacifique Est - s'étaient déroulées si vite qu'on avait négligé un bon nombre de points de détail, ce n'est que par la suite qu'on avait décidé de récupérer les lanceurs " de rechange "

dont le démantèlement avait été plus ou moins oublié afin de les remployer pour les tests de missiles anti-missiles. Chaque mois, un officier russe venait les inspecter à Vandenberg, tandis qu'un Américain comptait les engins russes du côté de Plesetsk. Les essais étaient également surveillés mais tout ce déploiement d'efforts était surtout théorique. Tant l'Amérique que la Russie conservaient un nombre confortable de têtes nucléaires et celles-ci pouvaient être aisément fixées sur des missiles de croisière dont, là aussi, chaque camp disposait en abondance et qu'aucun pays ne pouvait intercepter. Ils pouvaient bien mettre cinq heures au lieu de trente-quatre minutes pour atteindre leurs cibles, celles-ci seraient tout aussi condamnées.

Les missions anti-missiles se trouvaient donc confinées aux armes de thé

,tre, tels que ces Scud omniprésents que les Russes regrettaient sans aucun doute d'avoir mis en fabrication, et surtout fourgués à des pays paumés qui n'étaient même pas foutus de monter une division mécanisée correcte mais qui adoraient exhiber dans leurs défilés ces tuyaux de poêle niveau V-2

amélioré parce qu'ils impressionnaient le badaud. Mais les toutes dernières versions du Patriot et de son équivalent russe annulaient largement cette menace et le système Aegis de l'US Navy

1. Cf. La Somme de toutes les peurs, Albin Michel, 1991 (N.d.T.).

ne

avait déjà été essayé contre eux avec un assez bon succès. Cependant, comme le Patriot, le Standard restait surtout une arme de défense ponctuelle de portée bougrement limitée lorsqu'il s'agissait de protéger un territoire et pas simplement quelques kilomètres carrés de domaine

maritime.

Tout bien considéré, on pouvait regretter que les techniciens n'aient pas réussi à résoudre le problème de puissance d'émission des lasers à électrons libres. Avec eux, on aurait pu défendre efficacement les côtes, si seulement... Mais si ma tante en avait, songea Gregory, on l'appellerait mon oncle. On parlait d'installer un laser chimique à bord d'un 747 modifié

qui pourrait sans aucun doute neutraliser un lanceur balistique durant sa phase ascensionnelle, mais pour ce faire, il aurait fallu que l'avion soit tout près du point de tir, bref une arme de plus pour l'arsenal de défense de théâtre, mais sans grand intérêt stratégique.

Le système Aegis avait en revanche de réelles possibilités. Le système radar SPY était de premier ordre et même si l'ordinateur qui traitait l'information ressortissait à la fine fleur de la technologie de 1975 -

n'importe quel Mac ou PC le battait de trois ordres de grandeur dans toutes les catégories de tests -intercepter une ogive balistique était moins une question de vitesse de traitement que d'énergie cinétique : livrer l'engin tueur au bon endroit et au bon moment. Ce n'était pas une bien grande prouesse technique. Le vrai boulot avait déjà été fait dès 1959, avec le Nike Zeus, devenu le Spartan, qui s'était montré prometteur avant d'être balancé aux ordures par le traité de 1972 avec l'Union soviétique qui devait se révéler, tardivement, aussi obsolète que le système Safeguard, lui-même abandonné à mi-déploiement.

Mais le nœud du problème était que la technologie des ogives à charges multiples avait entièrement anéanti le concept de défense. Désormais, il fallait tuer un ICBM en phase propulsive pour neutraliser d'un coup toutes ses têtes, ce qui obligeait à opérer au-dessus du territoire ennemi pour que, si jamais il n'avait qu'un système d'armement primitif, l'engin ne grille que sa propre pelouse. La méthode était celle des Brilliant Pebbles, les " Cailloux brillants ", mise au point au laboratoire national Lawrence Livermore. Même si on ne l'avait jamais testée en

99

vraie grandeur, la technologie était relativement simple. Se cho-per une allumette lancée à 20 000 kilomètres-heure vous gâchait la journée. Mais ça n'arriverait jamais. La motivation pour financer et déployer un tel système avait disparu en même temps que tous les lanceurs balistiques. Dans un sens, c'était dommage, estimait Gregory.

Un tel système aurait été une sacrée prouesse technologique, mais il n'avait plus guère d'utilité

pratique aujourd'hui. La RPC gardait encore ses missiles intercontinentaux installés à terre, mais il n'y en avait qu'une dizaine, bien loin des quinze cents que les Soviétiques avaient naguère pointés sur l'Amérique.

Les Chinois disposaient également d'un sous-marin lanceur d'engins, mais Gregory estimait que le CINCPAC pourrait s'en débarrasser s'il le fallait.

Même s'il n'était pas au mouillage le long d'un quai, une seule bombe intelligente de mille kilos suffirait à le mettre hors jeu, et la marine en avait un paquet.

Donc, imaginons que Pékin se foute vraiment en rogne contre Taiwan et imaginons que la Navy ait un croiseur Aegis qui fasse relâche là-bas, pour permettre à l'équipage de se saouler et de tirer son coup en ville, et que les gars de Pékin choisissent justement ce moment pour presser le bouton d'un de leurs ICBM... comment la Navy peut-elle éviter que son croiseur ne soit qu'un petit tas de scories et (détail en passant) que la ville de Taipei se retrouve rayée de la carte ?

Le SM-2-ER avait presque tous les ingrédients pour traiter une telle menace. Si le missile était lancé droit sur le croiseur, la portée d'interception n'était pas un problème. Il suffisait de le positionner sur la même ligne d'azimut, puisqu'en position relative, l'engin agresseur ne se déplaçait pas : on n'avait qu'à placer le SAM à l'endroit précis X où se trouverait l'ogive à l'instant Y. L'ordinateur Aegis pouvait calculer ces deux paramètres et il ne s'agissait pas de faire se rencontrer deux balles de fusil : le missile balistique devait faire quelque chose comme un mètre de diamètre, et l'enveloppe de destruction de l'ogive d'un SAM devait tourner autour des trois à cinq mètres. Sinon huit ou dix.

Mettons huit, décida Al Gregory. Le SM-2 avait-il une telle précision ? En termes absolus, sans doute que oui. Il avait des

inn

surfaces de contrôle largement dimensionnées, et se positionner en trajectoire d'interception d'un appareil à réaction (la cible pour laquelle il avait été conçu) exigeait de prendre en compte la manœuvrabilité de celui-ci (les pilotes étaient capables de se surpasser pour éviter ce genre de menace), donc la sphère de destruction de huit mètres devait sans doute pouvoir réussir à intercepter le missile

balistique en termes de géométrie pure.

Non, le problème était la vitesse. Gregory alla chercher au minibar une autre cannette de Coca, l'ouvrit, se rassit sur le lit pour envisager l'étendue de cet épineux problème. Le missile entrant, à cent mille pieds d'altitude, devait foncer à près de 26 000 kilomètres-heures, huit fois la vitesse d'une balle de fusil, 7200 mètres par seconde... Bougrement rapide.

L'ordre de grandeur de la détonation d'une charge à fragmentation. Vous pouviez bien faire sauter une tonne de TNT à l'endroit même où se trouvait l'ogive, l'explosion ne la rattraperait pas. C'était dire sa vitesse.

Donc la tête du missile anti-missile doit exploser bien avant que le SAM

ait rejoint l'ogive balistique. Calculer à quelle distance se réduisait à un banal exercice mathématique. Donc, en déduisit Gregory, le détonateur de proximité du SM-2 devait être la variable importante de l'équation. Il ignorait qu'il se trompait et, ne voyant pas le paramètre qui lui échappait, il poursuivit ses calculs. L'écriture de la rustine pour corriger le logiciel du détonateur de proximité semblait moins difficile que prévu. C'était déjà une bonne nouvelle.

Encore une journée commencée aux aurores pour le ministre Fang Gan. Il avait reçu un coup de fil chez lui la veille au soir, et décidé qu'il devait se présenter en avance au rendez-vous convenu. Il surprit ses subalternes qui s'installaient tout juste pour entamer leur journée, quand il arriva en coup de vent, sans trop manifester sa mauvaise humeur d'avoir été ainsi perturbé dans sa routine impeccable. Ce n'était pas leur faute, après tout, et ils eurent le bon sens de ne pas le déranger au risque de déclencher sa colère.

Ming était en train d'imprimer les documents qu'elle venait 101

de récupérer sur Internet. Elle avait trouvé des articles qu'elle jugeait intéressants, en particulier un du Wall Street Journal et un autre du Financial Times. Les deux commentaient ce qu'elle pensait devoir justifier cette arrivée d'aussi bonne heure du ministre. Son rendez-vous de neuf heures trente était avec Ren He-Ping, un industriel de ses amis. Ren arriva en avance. Le vieil homme mince paraissait mécontent - non, rectifia-t-elle

- plutôt préoccupé. Après avoir averti par interphone de son arrivée, elle se leva et le conduisit dans le bureau intérieur avant de retourner en vitesse chercher le thé matinal qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de servir à son supérieur.

Ming était de retour en moins de cinq minutes, avec les tasses de porcelaine fine posées sur un plateau décoré. Elle offrit aux deux hommes les boissons matinales avec une élégance qui lui valut les remerciements de son chef, puis elle ressortit, non sans avoir eu le temps de constater que Ren n'était plus aussi heureux de se retrouver avec le ministre.

" quel est le problème, Ren ? demanda ce dernier.

- Dans deux semaines, j'aurai mille ouvriers qui vont se croiser les bras, Fang.

- Oh, et pour quelle raison, mon ami ?

- Je fais beaucoup d'affaires avec une entreprise américaine, Butterfly.

Ils vendent des vêtements aux femmes américaines aisées. Mon usine dans la banlieue de Shanghai fabrique le tissu et mes ateliers de Yancheng montent les vêtements, que nous expédions en Amérique et en Europe. Cela fait trois ans que nous collaborons avec Butterfly, pour la plus grande satisfaction des deux parties.

- Oui ? Eh bien, o' est la difficulté ?

- Fang, Butterfly vient d'annuler une commande de cent quarante millions de dollars. Sans le moindre avertissement. La semaine dernière encore, ils nous témoignaient leur satisfaction pour nos produits. Nous avons investi une fortune en contrôles de qualité pour nous assurer de ne pas les perdre... mais ils nous ont laissé tomber comme une vieille chaussette.

- Pourquoi cela, Ren ? demanda Fang, redoutant de connaître la réponse.

- Notre représentant à New York nous dit que c'est à cause 102

de la mort des deux prêtres. que Butterfly n'avait pas le choix, que des gens manifestaient devant leur principale boutique à New York et empêchaient les clients d'entrer. Il ajoute que les dirigeants de Butterfly ne peuvent plus continuer à travailler avec moi par peur de voir leur entreprise couler.

- N'avez-vous pas signé un contrat avec eux ? Ne sont-ils pas dans l'obligation de l'honorer ? "

Ren acquiesça. " Techniquement, oui, mais les affaires sont quelque chose de concret, camarade ministre. S'ils ne peuvent pas vendre nos articles, alors ils cesseront de nous en acheter. Ils ne peuvent pas obtenir le financement de leurs banquiers - les banquiers prêtent de l'argent avec l'espoir d'être remboursés, voyez-vous... Il existe une clause de dédit au contrat. Nous pourrions la contester au tribunal, mais cela prendrait des années, et nous n'aurions sans doute pas gain de cause, sans compter que cela pourrait braquer d'autres industriels, nous empêchant définitivement d'accéder au marché new-yorkais. Bref, d'un point de vue pratique, c'est l'impasse.

- Est-ce temporaire ? Ces difficultés sont certainement passagères, n'est-ce pas ?

- Fang, nous faisons également affaires avec l'Italie, la maison D'Alberto, un grand nom du prêt-à-porter en Europe. Or, ils ont également annulé leur contrat avec nous. Il semble que l'Italien que notre policier a tué était issu d'une famille fort influente. Notre représentant en Italie dit qu'aucune firme chinoise ne pourra accéder à leur marché avant longtemps.

En d'autres termes, camarade ministre, ce "malencontreux incident" avec des hommes d'...glise risque d'avoir de graves conséquences.

- Mais ces entreprises doivent bien acheter leurs vêtements quelque part, objecta Fang.

- Absolument. Et ils vont s'adresser à la Thaïlande, à Singapour et à Taiwan.

- Ce n'est pas possible ! "

Ren hocha tristement la tête. " Et si, c'est tout à fait possible. Je tiens de bonne source qu'ils contactent activement nos anciens partenaires commerciaux pour "prendre le relais", comme ils disent. Voyez-vous, le pouvoir de Taiwan a lancé

une campagne agressive pour se distinguer de nous et il semblerait que cette campagne rencontre, pour l'instant du moins, un excellent écho.

- Ma foi, Ren, vous pouvez certainement trouver d'autres débouchés

pour vos articles ", suggéra Fang, plein de confiance.

Mais l'industriel hocha la tête. Il n'avait pas touché à son thé et ses yeux ressemblaient à deux fentes dans un masque de pierre. "

Camarade ministre, l'Amérique est le principal marché mondial pour ce genre d'article, et il semble qu'il doive bientôt nous être fermé. Vient ensuite l'Italie, et l'on vient également de nous claquer cette porte au nez.

Paris, Londres, jusqu'aux créateurs d'avant-garde à Copenhague ou à Vienne qui ne répondent même plus à nos coups de fil. J'ai demandé à mes représentants de contacter tous les marchés potentiels et tous me disent la même chose : plus personne ne veut commercer avec la Chine. Seule l'Amérique pourrait nous sauver mais l'Amérique n'en fera rien.

- qu'est-ce que cela va nous coûter ?

- Je vous l'ai dit, cent quarante millions de dollars, rien que pour le contrat Butterfly, et un montant identique pour nos contrats avec d'autres entreprises en Amérique et en Europe. "

Fang n'eut pas à réfléchir longtemps pour calculer le pourcentage qu'en retirait le gouvernement chinois.

" Et vos collègues ?

- J'ai discuté avec plusieurs. Ils sont dans la même situation. «a n'aurait pas pu plus mal tomber. Tous nos contrats sans exception arrivent à

échéance au même moment. Il s'agit là de milliards de dollars, camarade ministre, de milliards. "

Fang alluma une cigarette. " Je vois. que faudrait-il pour y remédier ?

- Une initiative propre à satisfaire l'Amérique, et pas seulement son gouvernement mais sa population.

- Est-ce si important ? " demanda Fang avec une certaine lassitude. Il n'avait que trop entendu toutes ces balivernes.

" Fang, en Amérique, les gens peuvent acheter leurs habits auprès du fabricant et dans la boutique de leur choix. Ce sont les consommateurs qui par leur choix font le succès ou l'échec d'un article. L'industrie du vêtement pour dames en particulier

est un marché encore plus instable qu'un explosif. Il suffit d'un rien pour qu'une de ces entreprises s'effondre. En conséquence, elles ne vont pas assumer des risques supplémentaires inutiles. Or aujourd'hui, commercer avec la République populaire est devenu à leurs yeux un risque inutile. "

Fang tira sur sa cigarette et réfléchit à cette observation. Certes, il l'avait toujours su, intellectuellement, mais sans jamais en prendre vraiment la mesure. L'Amérique était bel et bien un pays différent, avec des règles complètement différentes. Et puisque la Chine voulait l'argent des Américains, la Chine devait se plier à ces règles. Ce n'était pas de la politique. C'était du sens pratique.

" Bref, vous me demandez quoi au juste ?

- Je vous en conjure, dites à vos collègues ministres que tout ceci pourrait signifier notre ruine financière à tous. En tout cas pour mon industrie, or nous sommes un atout précieux pour notre pays. Nous faisons entrer des richesses en Chine. Si vous voulez disposer de ces richesses pour acheter d'autres biens, alors vous devez prêter attention à nos besoins pour continuer d'en bénéficier. " Ce que Ren ne pouvait pas dire, c'est que c'étaient lui et les autres industriels qui rendaient possible le programme économique du Politburo (et par conséquent son programme politique) et que donc le Politburo aurait intérêt à les écouter de temps en temps. Mais Fang savait ce que lui répondraient ses collègues. Un cheval peut bien tirer une charrette, ce n'est pas pour autant qu'on lui demande o^ù il veut aller.

Telle était la réalité politique en République populaire de Chine. Fang savait que Ren avait parcouru le monde, qu'il avait accumulé une fortune personnelle notable sur laquelle la Chine lui avait fait la gr^{âce}, ce de fermer les yeux et que sans doute, plus important, il avait l'intelligence et la capacité personnelles de réussir o^ù qu'il décide de s'installer. Fang savait aussi que Ren pouvait filer en avion à Taiwan et y trouver le financement pour y construire une nouvelle usine, o^ù il pourrait employer des ouvriers parlant chinois, que dans l'opération il gagnerait de l'argent et acquerrait une certaine influence politique. Mais surtout, il savait que Ren le savait. Agirait-il en conséquence ? Sans doute pas. C'était un Chinois, un citoyen de Chine continen-105

taie. Ce pays était son pays, et il n'avait aucun désir de le quitter ; sinon, il ne serait pas ici pour plaider sa cause devant le seul ministre -

quoique peut-être qian Kun l'écouterait aussi -susceptible de prêter une oreille attentive à ses doléances. Ren était patriote mais pas communiste.

...trange dualité...

Fang se leva. L'entretien avait assez duré. " Je vais suivre vos suggestions, mon ami, dit-il à son visiteur. Et je vous tiendrai au courant.

- Merci, camarade ministre. " Ren s'inclina et prit congé, guère plus souriant, mais toutefois satisfait que quelqu'un au moins l'eût écouté.

L'écoute n'était pas la qualité première des membres du Politburo, Après son départ, Fang se rassit et ralluma une cigarette, puis il tendit la main vers sa tasse de thé. Il réfléchit une minute environ. " Ming ! "

lança-t-il d'une voix forte. Il lui fallut sept secondes, montre en main,

" Oui, camarade ministre ?

- quels articles de presse as-tu pour moi ? " demanda-t-il. Sa secrétaire s'éclipsa quelques secondes encore puis réapparut, une liasse à la main.

" Tenez, camarade ministre, je viens de les imprimer. Celui-ci me semble particulièrement intéressant. "

L'article en question était l'éditorial du Wall Street Journal. "

Bouleversement majeur dans le commerce avec la Chine ? " proclamait le titre. Le point d'interrogation n'était là que pour la forme, constata-t-il à la lecture du premier paragraphe. Ren avait raison. Il devait en discuter avec le reste du Politburo.

Le deuxième point essentiel dans l'emploi du temps matinal de Bondarenko était d'examiner l'artillerie des chars. Ses hommes disposaient de la plus récente variante du T-80 UM. Ce n'était pas tout à fait l'équivalent du tout nouveau T-99 qui venait juste d'entrer en production. L'UM était toutefois équipé lui aussi d'un système de contrôle de tir fort correct, ce qui marquait déjà un progrès. Le champ de tir était on ne peut plus simple : de larges panneaux de carton blanc sur lesquels on avait peint en noir la silhouette de tanks, disposés à des distances bien définies. Une bonne partie des artilleurs n'avaient jamais tiré un seul obus réel depuis leur sortie de l'école d'artillerie - tel était l'état actuel de l'entraînement militaire en Russie,

fulminait le général.

Puis il fulmina de plus belle. Il s'intéressait à l'un des chars qui tirait sur une cible placée à mille mètres pile. ¿ cette distance, l'exercice aurait d° être une simple formalité mais alors qu'il regardait, le premier obus traçant, puis les deux suivants, manquèrent leur cible, tirés trop court, et ce n'est que le quatrième qui atteignit le haut de la tourelle peinte en noir. Cet exploit accompli, le char pivota pour viser une seconde cible placée, celle-ci, à douze cents mètres, la ratant à deux reprises avant, la troisième fois, de réussir un coup dans le mille.

" Rien de bien méchant, commenta Aliev, à côté de lui.

- Non, à part que l'engin et son équipage sont tous morts il y a quatre-vingt-dix secondes ! observa Bondarenko avant de l,cher un juron particulièrement bien senti. Déjà vu ce qui se produit quand un char explose ? Il ne reste rien de son équipage que de la chair à saucisse ! De la très co°teuse chair à saucisse !

- C'est leur premier exercice à charges réelles, nota le colonel, en espérant apaiser quelque peu son supérieur. Nous avons un stock limité de munitions d'exercice et elles ne sont pas aussi précises que les charges de combat.

- De combien d'obus réels disposons-nous ? "

Sourire d'Aliev. " De millions. " De fait, ils en avaient de pleins hangars, des munitions dont la fabrication remontait aux années soixante-dix.

" Eh bien, fournissez-leur-en, ordonna le général.

- Moscou ne va pas apprécier ", avertit le colonel. Les munitions de combat étaient bien entendu beaucoup plus chères.

" Je ne suis pas ici pour leur faire plaisir, AndreÔ Petrovitch. Je suis ici pour les défendre. " Et un de ces jours, il comptait bien rencontrer l'imbécile qui avait décidé de remplacer par une machine le servant chargé

d'approvisionner le canon. L'appareil était plus lent qu'un soldat et privait l'équipage d'un homme susceptible d'assurer les réparations. Les ingénieurs auraient-ils oublié que les chars étaient censés être engagés au combat ? Non, ce char avait été dessiné par un comité, comme toutes les 107

armes de l'armée soviétique, ce qui expliquait peut-être pourquoi il y en avait un tel nombre qui ne fonctionnaient pas ou, tout aussi gênant, qui ne protégeaient pas leurs utilisateurs. Comme avec le transporteur de troupes blindés BTR dont le réservoir était placé à l'intérieur de l'habitacle. qui avait envisagé qu'un soldat pourrait avoir envie de s'échapper d'un véhicule endommagé et peut-être même de survivre pour continuer le combat à

pied ? La vulnérabilité des chars avait été la première leçon qu'avaient apprise les Afghans concernant le matériel motorisé soviétique... Combien de jeunes soldats russes étaient morts carbonisés à cause de cette erreur ?

Enfin, songea Bondarenko, j'ai désormais une nouvelle patrie et la Russie, elle, possède des ingénieurs de talent, alors, peut-être que d'ici quelques années nous pourrions nous mettre à fabriquer des armes dignes des soldats qui les portent.

" Andriô, dites-moi : y a-t-il quelque chose ici qui fonctionne vraiment ?

- C'est bien pour ça que nous nous entraînons, camarade général. "

Bondarenko avait la réputation d'un officier optimiste qui cherchait les solutions de préférence aux problèmes. Son officier d'opérations devait s'imaginer que Gennady losifovitch était accablé par l'ampleur des difficultés, sans se rendre compte lui-même que, quelle que puisse être l'immensité d'un problème, on pouvait toujours le décomposer en une succession de problèmes plus petits susceptibles d'être réglés l'un après l'autre. L'artillerie, par exemple. Aujourd'hui, le résultat était déplorable. Mais d'ici une semaine, il s'améliorerait nettement, surtout s'ils fournissaient aux troupes des charges opérationnelles au lieu de ces obus d'exercice. Le tir " à balles réelles ", comme s'obstinaient à

l'appeler les soldats, vous aidait à vous sentir un homme au lieu d'un élève appliqué à faire ses devoirs. C'était une idée qui se défendait, et que le colonel jugeait du reste de bon sens. Dans une quinzaine de jours, ils assisteraient à un nouvel exercice de tir, et cette fois, verraient plus de coups au but que de coups manqués.

40 Tendances de la mode

< A LORS, George ? demanda Ryan.

- Alors, c'est parti. Il s'avère qu'une flopée de contrats similaires doivent être renouvelés en vue de la prochaine saison, sans compter

ceux pour les jouets de Noël, annonça le secrétaire au Trésor. Et ça ne concerne pas que nous. L'Italie, la France, l'Angleterre, absolument tout le monde les aime. Les Chinois se sont taillé d'énormes parts de marché dans cette industrie et, dans la foulée, ils ont braqué pas mal de gens. Enfin, qui sème le vent récolte la tempête, et de ce côté-là nos amis de Pékin vont la sentir passer. C'est un sacré grain qui leur arrive dessus, Jack. Une affaire qui se chiffre en milliards.

- Dans quelle mesure cela va-t-il les affecter ? demanda le secrétaire d'Etat.

- Scott, je vous accorde que ça peut paraître un rien bizarre que le sort d'une nation puisse dépendre des soutiens-gorge de chez Victoria's Secret, mais l'argent est toujours l'argent. Ils en ont besoin, or tout d'un coup, ils se trouvent avec un trou énorme dans leur balance des paiements. De combien, le trou ? De plusieurs milliards. «a risque de leur flanquer une sacrée migraine.

- Des dégâts concrets ? demanda Ryan.

- Pas mon domaine, Jack, répondit Winston. Faut voir avec Scott.

- OK. " Ryan se tourna vers son autre ministre.

" Avant d'être en mesure d'y répondre, j'ai d'abord besoin de 109

savoir les effets que cela peut entraîner sur l'économie chinoise. "

Winston haussa les épaules. " En théorie, ils pourraient s'en tirer avec des difficultés minimales, mais tout dépendra de leur façon de gérer le déficit. Leur base industrielle est un incroyable salmigondis de cartels d'...tat et d'entreprises privées. Ces dernières sont rentables, bien entendu, et les plus calamiteuses des entreprises étatisées appartiennent à

leur armée. J'ai vu des analyses d'exploitation organisées par l'APL qui semblent tout droit sorties de MAD Magazine, des montages qui ne tiennent pas debout. Les militaires ne savent pas vraiment fabriquer des trucs -

leur spécialité, ce serait plutôt de les démolir - et rajouter une dose de marxisme dans la mixture n'a pas franchement contribué à améliorer la situation. Bref, ces "entreprises" dilapident des monceaux d'argent. S'ils décidaient de les fermer, ou simplement de moins les subventionner, ils pourraient combler ce petit déficit et reprendre le dessus. Mais ils n'en feront rien.

- C'est exact, renchérit Adler. L'Armée populaire de libération a une énorme influence politique. Le parti la contrôle mais l'inverse est aussi vrai dans une certaine mesure. Il règne un malaise politique et économique certain. Ils ont besoin de l'armée pour maîtriser la situation et à cause de cela, l'APL ponctionne énormément le budget de l'...tat.

- Les Soviétiques n'étaient pas comme ça, objecta le président.

- Autre pays, autres mœurs. Ne l'oubliez pas.

- Des Klingons..., grommela Ryan. D'accord, poursuivez. " Winston prit le relais. " Nous ne pouvons pas prédire l'impact que cette crise aura sur leur société sans savoir comment ils vont réagir au déficit de leur balance des paiements.

- S'ils se mettent à chouiner quand ça va commencer à faire mal, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ryan.

- Il faudra déjà qu'ils montrent patte de velours, par exemple en rétablissant les commandes avec Boeing et Caterpillar, et en l'annonçant publiquement.

- Ils le feront jamais, ils ne peuvent pas, objecta Adler. Ce serait par trop perdre la face. La mentalité asiatique. Impossible.

11q

A la rigueur, ils nous proposeront des concessions, mais il faudra qu'elles restent cachées.

- Ce qui pour nous est politiquement inacceptable. Si j'essaie de faire passer cette idée au Congrès, d'abord ils vont se foutre de moi, ensuite, ils vont me crucifier. " Ryan but une gorgée.

" Et eux, ils ne comprendront pas pourquoi vous ne pouvez pas dicter au Congrès ce qu'il doit faire. Ils vous considèrent comme un leader fort et, par conséquent, vous êtes censé prendre des décisions tout seul, fit remarquer Eagle.

- Ils ne connaissent donc rien au fonctionnement de notre gouvernement ?

s'étonna Ryan.

- Jack, je suis sûr qu'ils ont tout un tas d'experts qui en savent plus que

moi sur le fonctionnement de nos institutions, mais les membres du Politburo ne sont pas tenus de les écouter. Ils viennent d'un milieu politique fort différent, et il n'y a que celui-là qu'ils comprennent. Pour nous, "le peuple" signifie l'opinion, les sondages, et en définitive les élections. Pour eux, cela représente les paysans et les ouvriers qui sont censés faire ce qu'on leur dit.

- Et on commerce avec ces gens-là ? fit mine de s'étonner Winston, les yeux levés au ciel.

- «a s'appelle de la Realpolitik, George, expliqua Ryan.

- Mais on ne peut pas faire comme s'ils n'existaient pas. Ils sont plus d'un milliard et, au cas o' vous l'auriez oublié, ils ont des armes nucléaires, placées sur des missiles balistiques. " Ce qui ajoutait un paramètre assurément désagréable à l'équation générale.

" Douze en tout, d'après la CIA, et nous pouvons quant à nous transformer leur pays en parking vitrifié s'il fallait en arriver là... ça nous prendra juste vingt-quatre heures au lieu de quarante minutes ", annonça Ryan à ses hôtes, en réussissant à ne pas frissonner à ces mots. L'éventualité était trop improbable pour le rendre nerveux. " Et ils le savent, or qui voudrait régner sur un parking ? Ils ont bien ce minimum de jugeote, Scott, non?

- Je pense, oui. Ils ont brandi leur sabre à Taiwan, mais ils se seraient plutôt calmés ces derniers temps, surtout depuis qu'on a 111

la 7e flotte stationnée là-bas en permanence. " Ce qui, par parenthèse, co'tait des quantités de mazout à la marine.

" quoi qu'il en soit, ce problème monétaire ne va quand même pas bloquer leur économie ? demanda Jack.

- Je ne pense pas, à moins qu'ils soient foncièrement idiots.

- Scott, sont-ils idiots ?

- Pas à ce point... enfin, je ne crois pas, confia le secrétaire d'...tat.

-   la bonne heure, eh bien dans ce cas, je vais remonter me prendre un verre. " Ryan se leva et ses invités l'imitèrent.

" C'est de la folie furieuse ! " gronda qian Kun à l'adresse de Fang.

  l'autre bout de la planète, les deux hommes discutaient de ce qui

s'avérait être des problèmes liés.

" Je n'en disconviens pas, qian, mais nous devons défendre notre cause devant le reste de nos collègues.

- Fang, cela pourrait signifier notre ruine. Avec quoi allons-nous acheter notre blé et notre pétrole ?

- quelles sont nos réserves ? "

Le ministre des Finances dut se caler contre son dossier pour réfléchir à

la question. Il ferma les yeux, essaya de se remémorer les chiffres qu'on lui fournissait tous les premiers lundis du mois. Ses yeux se rouvrirent. "

La récolte de l'an passé a été supérieure à la moyenne. Nous avons des réserves pour environ un an - en tablant sur une récolte moyenne, voire un peu faible, cette année. Le problème immédiat est le pétrole. Nous en avons consommé une grande quantité ces dernières années, avec la multiplication des exercices de l'APL dans le nord du pays et sur les côtes. Côté pétrole, nous avons peut-être quatre mois de stocks, et financièrement, de quoi en acheter pour encore deux mois. Après, il faudra réduire notre consommation.

Cela dit, nous sommes autosuffisants en charbon, ce qui nous permettra d'avoir l'électricité nécessaire. Nous aurons de l'éclairage, les trains rouleront, mais l'armée sera immobilisée. " Ce qui n'était finalement pas un bien grand mal, se garda-t-il d'ajouter. Les deux hommes reconnaissaient la valeur de l'Armée populaire de libération mais il s'agissait plus aujourd'hui d'une force de sécu-112

rite intérieure, une sorte de vaste milice puissamment armée, que d'un véritable garant de l'intégrité territoriale, d'autant qu'ils n'avaient pas vraiment de menace extérieure à affronter. " Les militaires ne vont pas apprécier, avertit Fang.

- Leur opinion n'est pas franchement mon souci immédiat, Fang, objecta le ministre des Finances. Nous avons un pays à faire sortir du xixe siècle.

Des industries à développer, des gens à nourrir et à employer. Et en la matière, l'idéologie de notre jeunesse n'a pas aussi bien réussi qu'on nous avait enseigné à l'escompter.

- Es-tu en train de dire que... ? "

qian se trémoussa dans son fauteuil. " Vous vous rappelez les paroles de Deng ? Peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris. Et Mao l'a exilé peu après. Résultat, on se retrouve aujourd'hui avec deux cents millions de bouches supplémentaires à nourrir, mais le supplément budgétaire avec lequel nous parvenons à le faire nous est venu du chat noir, pas du blanc. Nous vivons dans un monde concret, Fang. Moi aussi, j'ai mon exemplaire du Petit Livre rouge, mais je n'ai jamais essayé

de le manger. "

Cet ancien ingénieur des chemins de fer était devenu prisonnier de sa bureaucratie et de son travail, tout comme son prédécesseur - mort à l'âge relativement précoce de soixante-huit ans avant d'avoir pu être chassé de son siège au Politburo. qian, un jeunot de soixante-six ans, devrait apprendre à surveiller un peu mieux ses paroles (et ses pensées). Fang allait l'en avertir quand son interlocuteur reprit :

" Fang, les gens comme vous et moi devrions être capables de nous parler librement. Nous ne sommes plus des étudiants pleins de zèle révolutionnaire. Nous sommes des hommes d'âge et d'expérience et nous devrions absolument discuter avec franchise des problèmes. Nous perdons trop de temps dans nos réunions à nous prosterner devant le cadavre de Mao.

Cet homme est mort, Fang. Oui, c'était un grand homme, oui c'était un grand leader pour notre peuple, mais non, non, ce n'était pas le seigneur Bouddha ou Jésus ou je ne sais trop quoi. Ce n'était qu'un homme avec ses idées ; la plupart étaient bonnes mais certaines étaient erronées, certaines ne marchent pas.

113

Le Grand Bond en avant n'a débouché sur rien ; quant à la Révolution culturelle, en plus d'éliminer les intellectuels et les fauteurs de troubles indésirables, elle a aussi fait mourir de faim plusieurs millions de nos compatriotes et cela, ça n'avait rien d'enviable, n'est-ce pas ?

- C'est exact, mon jeune ami, mais l'important est de savoir comment tu présentes tes idées ", avertit Fang, conseillant son jeune collègue au Politburo. Une maladresse de ce côté et Von se retrouve à compter les sacs de riz dans une ferme collective. Il était un peu trop vieux pour patauger pieds nus dans les rizières, même s'il avait commis une apostasie idéologique.

" Allez-vous me soutenir ? demanda qian.

- J'essaierai ", répondit l'autre, sans conviction. Il devait déjà plaider le cas de Ren He-Ping, qui n'allait pas s'avérer facile.

Au ministère de qian, ils avaient compté sur les transferts de fonds. Ils avaient des contrats à honorer. Le super-pétrolier avait été programmé

depuis longtemps, car on réservait ces transports avec une large avance, or ce tanker venait tout juste d'aborder le quai de chargement au large des côtes d'Iran. Il allait embarquer quatre cent cinquante-six mille tonnes de brut en un peu moins de vingt-quatre heures avant de ressortir du golfe Persique, d'obliquer au sud-est pour contourner l'Inde, puis de franchir le détroit de Malacca en longeant Singapour avant de mettre le cap au nord vers l'immense terminal pétrolier tout neuf de Shanghai, où il ferait escale une quarantaine d'heures pour décharger sa cargaison avant de repartir vers le Golfe pour une nouvelle étape de son interminable rotation.

Sauf que la rotation n'était pas si interminable que ça. Elle prendrait fin avec la cessation des paiements parce que les marins devaient être payés, les créances sur le navire honorées et surtout, la cargaison de pétrole vendue. Et il ne s'agissait pas que d'un seul pétrolier. Il y en avait toute une kyrielle sur la route de Chine. Un satellite braqué sur cette partie du monde aurait pu les repérer de loin, à la queue leu leu comme des voitures sur une autoroute, dans une navette incessante entre leurs deux destinations. Et comme des voitures, ils n'y étaient pas confinés. Il y avait d'autres ports où charger, d'autres où livrer, et pour leur équipage, peu importait, vu qu'ils passaient l'essentiel de leur temps en mer et que la mer était partout la même. Cela ne changeait pas grand-chose non plus pour les armateurs, ou les affréteurs. L'essentiel pour eux était d'être payés du temps occupé.

Pour cette cargaison, l'argent avait été transféré électronique-ment de compte à compte, et donc l'équipage, à son poste, observait le processus de chargement - surveillé pour l'essentiel grâce à une batterie de cadrans et de jauges ; après tout, on ne pouvait pas voir le pétrole circuler dans les tuyaux. D'autres matelots étaient à terre pour surveiller l'approvisionnement du navire, visiter les shipchandlers, faire le stock de livres et de magazines, de cassettes vidéo et de bouteilles pour arroser les repas, plus tous les consommables indispensables au voyage de retour.

quelques matelots étaient partis en quête de femmes dont ils pourraient louer les charmes, mais c'était une entreprise incertaine

dans un pays comme l'Iran. Aucun marin ne savait ou ne se préoccupait trop de qui payait leurs services. Leur tâche, c'était de manœuvrer leur bâtiment de manière efficace et sûre. Presque tous les officiers de bord étaient accompagnés de leurs épouses pour qui le voyage était une croisière prolongée quoiqu'un rien ennuyeuse. Tous les pétroliers modernes étaient dotés d'une piscine et d'un solarium, plus d'une installation de télé par satellite pour s'informer et se distraire. Aucune femme à bord ne se préoccupait trop de leur destination : chaque port avait son charme.

Ce pétrolier-ci, le World Progress, était affrété par Londres et avait encore cinq livraisons à faire à Shanghai pour livrer son chargement. La cargaison était toutefois réglée traversée par traversée et le montant correspondant à celle-ci n'avait été viré qu'une semaine auparavant. Ce n'était guère un problème pour les armateurs ou l'affrètement. Après tout, leur client était un ...tat qui jouissait plutôt d'un bon crédit.

Les cuves furent bientôt pleines. Les capteurs électroniques indiquèrent au second que l'assiette du navire était correcte, et ce dernier en informa aussitôt le capitaine qui à son tour ordonna au chef-mécanicien de lancer les turbines à gaz. Ce

115

genre de propulsion facilitait la tâche : en moins de cinq minutes, les machines étaient prêtes et le bâtiment paré à lever l'ancre. Vingt minutes plus tard, de puissants remorqueurs l'éloignaient du terminal. Pour l'équipage d'un pétrolier, cette manœuvre est la plus astreignante de toutes, car il n'y a que dans ces eaux confinées que le risque de collision et de dégâts sérieux est notable. Mais en l'espace de deux heures, le navire était livré à lui-même et mettait le cap sur le détroit de Bandar Abbas et, au-delà, sur la haute mer.

" Oui, qian, dit le Premier ministre Xu, d'une voix lasse, allez-y.

- Camarades, lors de notre dernière réunion, je vous avais mis en garde contre un problème potentiel d'une ampleur non négligeable. Ce problème vient d'apparaître, et il s'aggrave.

- Sommes-nous à court d'argent, qian ? " demanda Zhang Han San, avec une ironie mal dissimulée. La réponse l'amusa encore plus.

" Oui, Zhang, en effet.

- Comment un pays peut-il se trouver à court d'argent? demanda le

plus ancien membre du Politburo.

- De la même façon qu'un ouvrier d'usine : en dépensant plus qu'il ne possède. Une autre façon est de déplaire à son chef et de perdre son travail. Nous avons fait les deux, répondit qian sans se démonter.

- Et quel "chef avons-nous ? s'enquit Zhang avec une douceur aussi désarmante que menaçante.

- Camarades, c'est ce qu'on appelle les échanges. Nous vendons à d'autres nos produits en échange d'argent et nous utilisons cet argent pour leur acheter d'autres produits. Comme nous ne sommes plus des paysans d'autrefois qui troquent un cochon contre une brebis, nous utilisons comme tout le monde de l'argent. Nos échanges avec l'Amérique génèrent un surplus annuel de l'ordre de soixante-dix milliards de dollars.

- Généreux de la part des diables étrangers, observa Xu, sotto voce, à l'adresse de Zhang.

- Presque entièrement consacré à l'achat de divers produits, pour l'essentiel destinés ces derniers temps à nos collègues de l'Armée populaire de libération. La plupart de ces biens sont des investissements à

long terme pour lesquels un règlement d'avance est exigé, comme il est d'usage dans le commerce international des armes. Sommes auxquelles nous devons ajouter le paiement des céréales et du pétrole. Il y a d'autres matières qui sont importantes pour notre économie mais nous nous limiterons à celles-ci pour l'instant. " qian balaya du regard l'assemblée, quêtant une approbation. Il l'obtint, même si le maréchal Luo Cong, ministre de la Défense, commandant en chef de l'Armée populaire de libération et surtout seigneur de son empire industriel de taille non négligeable, le lorgnait à

présent d'un oeil perçant. Les dépenses de son empire personnel venaient de se voir nommément désignées et ce n'était pas fait pour lui plaire.

" Camarades, poursuivit qian, nous faisons désormais face à la perte d'une grande partie, si ce n'est de la totalité, de notre excédent commercial avec l'Amérique mais aussi d'autres puissances étrangères. Vous voyez tout ceci ? " Il brandit une poignée de télex, de fax et de copies de messages électroniques. " Ce sont des annulations des contrats commerciaux et de transferts de fonds. Je vais être plus

concret : ce que vous voyez là, ce sont plusieurs milliards de dollars perdus, de l'argent que dans certains cas nous avons déjà dépensé, mais que nous ne reverrons jamais parce que nous avons froissé ceux avec qui nous commerçons.

- Es-tu en train de nous dire qu'ils ont ce pouvoir sur nous ? Balivernes !

lança un autre membre.

- Camarade, ils ont celui d'acheter nos productions contre de l'argent ou de ne pas les acheter. Si c'est ce qu'ils choisissent, nous n'aurons pas l'argent indispensable pour offrir au maréchal Luo ses jouets coûteux. " Il avait employé le terme à dessein. Il était temps d'expliquer à ces gens les réalités de la vie et une bonne gifle aurait la vertu d'attirer leur attention.

" Considérons à présent le problème du blé. Nous en avons besoin pour fabriquer du pain et des nouilles. Sans blé, pas de nouilles. Notre pays n'a pas une production céréalière suffisante pour nourrir notre population.

Nous le savons. Nous avons trop

117

de bouches à nourrir. Dans quelques mois, les grands pays producteurs, les Etats-Unis, le Canada, la France, l'Australie, auront les surplus de leurs campagnes à écouler... mais avec quel argent les achèterons-nous ?

" Maréchal Luo, votre armée a besoin de pétrole pour raffiner votre gazole et votre kérosène, n'est-ce pas ? Nous en avons besoin nous aussi pour nos locomotives et nos avions de ligne. Mais notre production intérieure ne suffit pas à couvrir nos besoins domestiques, ce qui nous oblige à nous approvisionner en pétrole dans le golfe Persique et ailleurs... encore une fois, avec quel argent allons-nous le payer ?

- Dans ce cas, si nous vendions nos productions à quelqu'un d'autre ?
lança un membre, avec une candeur assez surprenante,

estima qian.

- Et à qui, camarade ? Il n'y a qu'une seule Amérique. Nous avons également braqué toute l'Europe. qu'est-ce qu'il nous reste ? L'Australie

? Ce sont des alliés de l'Amérique et des Européens. Le Japon ? Ils vendent aussi aux Américains et ils vont s'empresse de prendre notre place sur les marchés que nous avons perdus, s'ement pas nous acheter nos produits. L'Amérique du Sud, peut-être ? Tous ces pays sont catholiques et nous venons de tuer un des plus hauts dignitaires de leur ...glise, si je ne me trompe... qui plus est, à leurs yeux, il est mort en héros. Nous n'avons pas fait que le tuer. Nous avons créé un martyr

de leur foi !

" Camarades, nous avons délibérément réorganisé notre base industrielle pour commercer avec les Américains. Pour vendre ailleurs, nous devrions d'abord décider à quel besoin précis nous pouvons répondre et nous introduire sur ces marchés de niche. Il ne suffit pas de se pointer avec une cargaison d'articles qu'on échange comme ça contre des billets sur un quai ! Il faut du temps et de la patience pour devenir une force sur ces marchés-là. Camarades, nous venons de dilapider le travail de plusieurs décennies. L'argent que nous avons perdu, nous ne le reverrons pas avant des années et d'ici là, nous allons devoir apprendre à réorganiser notre vie quotidienne.

- que nous chantes-tu là ? rétorqua Zhang.

- Je dis que la République populaire se trouve confrontée à

118

la faillite économique parce que deux de nos policiers ont tué ces deux hommes d'...glise indiscrets.

- C'est impensable !

- C'est impensable, camarade Zhang ? quand vous offensez celui qui vous donne de l'argent, il ne vous en donne plus. Ce n'est pourtant pas sorcier à comprendre. Nous avons réussi l'exploit d'offenser les Américains, et toute l'Europe pour faire bonne mesure. Nous nous sommes exclus nous-mêmes

- c'est nous qu'ils traitent de barbares à cause de ce malheureux incident à l'hôpital. Je ne les défends pas mais je dois vous prévenir de ce qu'ils disent et de ce qu'ils pensent. Et tant qu'ils continueront à le dire et le penser, ce sera nous qui devons payer le prix de cette erreur.

- Je refuse de le croire ! insista Zhang.

- Fort bien. Je vous invite à mon ministère refaire vous-même les calculs.

" qian se sentait très s' de lui, Fang le voyait bien. Il avait enfin réussi à les faire réfléchir avec ses réflexions et son expertise. "

Pensez-vous vraiment que j'aie inventé toute cette histoire pour aller la raconter dans une auberge autour d'un verre d'alcool de riz ? "

Ce fut au premier secrétaire Xu de se pencher et réfléchir tout haut. " Tu as retenu notre attention, qian. que pouvons-nous faire pour éviter cette difficulté ? "

Après avoir ainsi réussi à livrer rapidement son premier message, qian ne savait désormais plus quoi dire. Il n'y avait tout simplement pas de solution acceptable par ces hommes. Mais à présent qu'il leur avait donné

cet avant-goût de la dure vérité, il ne pouvait qu'enfoncer le clou :

" Nous devons changer la perception qu'ont de nous les Américains. Leur montrer que nous ne sommes pas les barbares qu'ils imaginent. Nous devons transformer notre image à leurs yeux. Pour commencer, nous devons nous faire pardonner la mort de ces deux prêtres.

- Nous abaisser devant ces démons étrangers ! Jamais ! aboya Zhang.

- Camarade Zhang, dit Fang, en se portant avec précaution à la rescousse de qian. Oui, nous sommes l'Empire du Milieu et non, nous ne sommes pas des barbares. Les barbares, ce sont

119

eux. Mais parfois, on est bien obligé de commercer avec des barbares et cela veut dire savoir comprendre leur point de vue et s'y adapter d'une manière ou d'une l'autre.

- Nous humilier devant eux ?

- Oui, Zhang. Nous avons besoin de ce qu'ils ont et pour l'avoir, nous devons nous rendre acceptables à leurs yeux.

- Et quand ils nous redemanderont de procéder à des changements politiques, qu'est-ce qu'on fera ? " C'était le Premier ministre, Xu,

trahissant une certaine agitation, inaccoutumée chez lui.

" Nous ferons face à ces pressions quand elles se présenteront, si elles doivent se présenter, répondit qian, à la satisfaction de Fang qui n'aurait pas voulu le dire à sa place.

- Nous ne pouvons pas courir ce risque ", rétorqua Tong Jie, le ministre de l'Intérieur. C'était la première fois qu'il s'exprimait. Chef des forces de police, il était responsable du maintien de l'ordre public - ce n'est qu'en cas d'échec qu'il ferait appel au maréchal Luo, avec pour contrepartie de perdre la face et son influence autour de cette table. Il avait, au sens propre, les cadavres des deux prêtres sur le dos car c'était lui qui avait émis l'ordre officiel d'interdiction de toute activité religieuse en République populaire, accroissant la dureté de la répression policière pour renforcer l'influence de son propre ministère. " Si les étrangers tiennent à nous imposer des changements de politique intérieure, cela pourrait causer notre perte à tous. "

Et c'était bien là le nœud du problème, vit aussitôt Fang. La République populaire était entièrement fondée sur le pouvoir du parti et de ses chefs, tous ces hommes qu'il avait devant lui. Pareils aux seigneurs d'antan, ils avaient chacun un fidèle domestique, assis en retrait contre le mur, derrière la table, attendant leurs ordres pour aller chercher de l'eau ou du thé. Chacun avait de bonnes raisons de justifier son pouvoir, qu'il s'agisse de la défense, de l'ordre public ou de l'industrie lourde et, dans son cas précis, de l'amitié ou de l'expérience. Chacun avait travaillé dur, longtemps, pour parvenir à ce poste, et aucun n'envisageait de gaieté de cœur de devoir renoncer à ses privilèges, pas plus qu'un gouverneur de province sous la dynastie qing n'aurait accepté de plein gré de régresser au statut de

mandarin, parce que c'e't été au bas mot synonyme d'ignominie, et tout aussi certainement, de mort. Ces hommes savaient que si un pays étranger exigeait et obtenait d'eux des concessions en politique intérieure, ils perdraient alors leur emprise sur le pouvoir et c'était le seul privilège qu'ils n'osaient pas risquer. Ils régnaient sur les ouvriers et les paysans et à cause de cela même, ils les redoutaient. Les nobles d'antan pouvaient toujours se rabattre sur la doctrine de Confucius ou de Bouddha ; sur une fondation spirituelle à leur pouvoir temporel. Mais Marx et Mao avaient balayé tout cela, ne leur laissant pour seule défense que la force. Alors s'ils devaient la réduire pour maintenir la prospérité de leur pays, qu'advviendrait-il ? Ils l'ignoraient et ces hommes redoutaient l'inconnu comme un enfant redoute les monstres maléfiques tapis la nuit sous son lit, mais avec plus de raisons. «a s'était déjà produit, ici même à Pékin, et pas si loin dans le passé.

Aucun de ces hommes ne l'avait oublié. En public, ils avaient toujours montré une détermination inflexible. Mais chacun d'eux, seul dans le huis-clos de sa salle de bains, ou la nuit dans son lit avant de s'endormir, sentait la crainte le gagner. Parce que même s'ils se délectaient de la dévotion des ouvriers et des paysans, ils devinaient dans leur for intérieur que ces ouvriers et ces paysans avaient beau les redouter, ils les haïssaient aussi. Ils les haïssaient pour leur arrogance, leur corruption, leurs privilèges, leur nourriture meilleure, leurs logements luxueux, leurs domestiques personnels. Domestiques qui, ils le savaient tous, les méprisaient aussi derrière le masque des sourires et des courbettes serviles, qui pouvaient fort bien dissimuler une dague, parce que tels étaient les sentiments qu'éprouvaient jadis à l'égard des nobles les paysans comme les ouvriers. Les révolutionnaires avaient exploité cette haine contre leurs ennemis de classe de l'époque, et les nouveaux, ils le savaient tous, pouvaient fort bien retourner contre eux cette même rage muette. Alors ils se raccrochaient au pouvoir aussi désespérément que les nobles d'antan, mais en se montrant peut-être plus impitoyables encore parce que, contrairement à ceux-ci, ils n'avaient nulle part où fuir. Leur idéologie les avait pris au piège dans leur cage dorée, plus sûrement que n'importe quelle croyance religieuse.

121

Fang n'avait jamais jusqu'ici embrassé toutes ces idées dans leur ensemble.

Comme les autres, il s'était certes fort inquiété quand les étudiants avaient manifesté et fabriqué leur " déesse de la liberté " en plâtre ou en carton-pâte - Fang ne savait plus trop, mais ce dont il se souvenait, c'était de son soupir de soulagement quand l'Armée populaire l'avait détruite. C'était pour lui une surprise de se retrouver piégé ici comme dans une nasse. Le pouvoir qu'ils exerçaient, ses collègues et lui, pouvait à tout moment se retourner contre eux. Ils avaient certes un immense pouvoir sur chaque citoyen de ce pays, mais ce pouvoir n'était qu'une illusion...

... et non, il n'était pas question qu'ils laissent un autre pays leur dicter ses méthodes politiques parce que leur existence même reposait justement sur cette illusion. C'était comme une colonne de fumée par un jour sans vent, qui ressemble à un solide pilier soutenant les cieux mais que la moindre brise peut dissiper, entraînant la chute du ciel. Sur leur tête à tous.

Mais Fang voyait aussi qu'il n'y avait pas d'issue. S'ils ne changeaient

pas pour satisfaire enfin l'Amérique, alors leur pays se retrouverait à

court de blé et de pétrole, et sans doute aussi d'autres matières premières, et ils risqueraient des bouleversements sociaux venus de la base. Mais si pour l'éviter, ils laissaient s'opérer quelques changements intérieurs, ils ne feraient qu'encourager le mouvement.

Lequel avait le plus de chance de les anéantir ? quelle importance, du reste ? se demanda Fang. D'un côté comme de l'autre, ils étaient à peu près fichus. Il se demanda vaguement d'où viendrait la mort : des poings de la populace, de la balle d'un peloton d'exécution, d'une corde ? Non, ce seraient les balles. C'était ainsi qu'on exécutait dans son pays. Toujours mieux sans doute que la décollation au sabre du temps jadis. Et quand le bourreau ratait son coup ? Ce devait être un gâchis effroyable. Il n'eut qu'à regarder ses homologues pour constater que tous devaient ruminer des idées similaires, enfin, ceux du moins qui avaient un minimum de jugeote.

Tous les hommes redoutaient l'inconnu mais ils devaient à présent choisir quel inconnu craindre le plus et ce choc rajoutait encore à leurs craintes.

122

" Donc, qian, tu affirmes que nous risquons la pénurie de matières premières parce que nous ne pouvons plus toucher l'argent nécessaire à les acheter ? demanda le Premier ministre.

- C'est exact, confirma le ministre des Finances.

- Par quels autres moyens pourrions-nous nous procurer de l'argent et du blé ? enchaîna Xu.

- Cela dépasse mes capacités, camarade président, répondit qian.

- Le pétrole est sa propre devise, observa Zhang. Et il existe de larges réserves d'or dans le nord du continent. Il y a également des mines d'or et bien d'autres matières premières indispensables. Du bois en vastes quantités. Et surtout, ce dont nous manquons par-dessus tout : de l'espace, de l'espace vital pour notre peuple. "

Le maréchal Luo acquiesça. " Nous en avons déjà discuté.

- que voulez-vous dire ? intervint Fang.

- La Zone de ressources septentrionales, pour reprendre le terme

employé

jadis par nos amis nippons, rappela Zhang à l'assistance.

- Cette aventure s'est achevée en désastre, observa aussitôt Fang. Nous avons eu la chance de ne pas nous-mêmes y laisser des plumes.

- Mais nous n'en avons laissé aucune, répondit Zhang, d'un ton léger. Nous n'étions même pas partie prenante. Cela, on peut au moins en être s'rs, n'est-ce pas, camarade maréchal ?

- Absolument. Du reste, les Russes n'ont jamais songé à renforcer leurs défenses vers le sud. Ils ignorent même nos manœuvres qui ont permis d'amener nos troupes à un degré de préparation élevé.

- En avons-nous la certitude ?

- Oh oui ! " leur confirma le ministre de la Défense. Avant de lancer : "

Tan ? "

L'intéressé était le chef du ministère de la Sécurité d'...tat et, à ce titre, responsable des services de renseignements et de contre-espionnage.

¿ soixante-dix ans, il faisait partie des jeunots de l'assemblée, et c'était sans doute celui qui était en meilleure forme physique, ne fumait pas et buvait très modérément. " quand nous avons entamé notre programme d'exercices

123

intensifs, ils l'ont observé avec inquiétude, mais au bout de deux ans, leur intérêt s'est émoussé. Nous avons désormais plus d'un million de nos compatriotes installés en Sibérie orientale - c'est illégal mais les Russes n'en font pas d'histoire. Bon nombre de ces colons me rendent compte. Nous avons une bonne connaissance du dispositif de défense russe.

- Et quel est leur niveau de préparation ? demanda Tong Jie.

- De manière générale, très faible. Ils ont une division complète, une aux deux tiers, et le reste se réduit à peu près au personnel d'encadrement.

Leur nouveau commandant pour le district d'Extrême-Orient, un général de corps d'armée du nom de Bondarenko, désespère d'améliorer la situation, nous indiquent nos sources.

- Attends voir, camarade, objecta Fang. Sommes-nous là en train de discuter de l'éventualité d'une guerre avec la Russie ?

- Oui, répondit sans hésiter Zhang Han San. Ce ne sera pas la première.

- C'est exact, mais la première fois, nous avions comme allié le Japon, et l'Amérique était neutre. La seconde, nous avions tablé sur l'éclatement de la Russie à la suite de clivages religieux. qui sont nos alliés dans le cas présent ? En quoi la Russie a-t-elle été affaiblie ?

- Nous avons quelque peu joué de malchance, avoua Tan. Leur ministre principal... plus exactement, le principal conseiller du président Grushavoy est toujours en vie.

- que veux-tu dire ? demanda Fang.

- Je veux dire que notre tentative pour le tuer n'a pas abouti. " En deux minutes, Tan leur résuma les faits. Une légère surprise se manifesta autour de la table.

" Tan avait mon aval ", leur dit calmement Xu.

Fang lorgna Zhang Han San. C'est de lui qu'avait d° venir l'idée. Son vieil ami pouvait bien détester les capitalistes, ça ne l'empêchait pas d'agir comme le dernier des pirates si cela pouvait lui permettre d'arriver à ses fins. Et il avait l'oreille de Xu, alors que Tan était son bras armé. Fang avait cru tout savoir de ces hommes mais il se rendait compte à présent de son erreur. Chacun d'eux avait quelque chose à cacher, quelque chose de sinistre. Ils étaient bien plus impitoyables que lui.

124

" C'est un acte de guerre, crut-il bon d'objecter.

- Notre sécurité opérationnelle est excellente. Notre agent en Russie, un certain Klementi Suvorov, est un ancien agent du KGB recruté par nous il y a des années, quand il était en poste ici, à Pékin. Il a accompli diverses missions pour nous depuis et il entretient d'excellents contacts, tant dans le milieu du renseignement que dans l'armée - du moins, ses factions qui se trouvent désormais rejetées dans la nouvelle pègre. En fait, c'est un banal criminel de droit commun, comme du reste bon nombre d'ex-agents du KGB, mais c'est excellent pour nous. Il aime l'argent et pour en avoir, il ferait n'importe quoi. Dans ce cas précis, hélas, un hasard malencontreux a

empêché l'élimination de ce fameux Golovko, conclut Tan.

- Et maintenant ? " demanda Fang. Puis il se morigéna. Il posait trop de questions, se mettait un peu trop en avant. Même dans cette pièce, au milieu de tous ces vieux camarades, ça ne payait pas de trop se démarquer.

" Et maintenant, c'est au Politburo d'en décider ", répondit Tan, d'un ton neutre, forcé sans doute, mais en tout cas bien joué.

Fang acquiesça, se carra dans son siège et décida de voir venir.

" Luo ? demanda Xu. Est-ce faisable ? "

Le maréchal devait lui aussi mesurer ses paroles, ne pas pécher par excès de confiance. On risquait des ennuis à cette table lorsqu'on promettait plus qu'on ne pouvait tenir, même si Luo jouissait de la position unique -

partagée dans une certaine mesure par le ministre de l'Intérieur - d'avoir des fusils derrière lui pour le soutenir.

" Camarades, nous avons longuement examiné les enjeux stratégiques. quand la Russie était encore l'Union soviétique, cette opération n'aurait pas été

possible. Leur armée était bien plus vaste et mieux entretenue, ils disposaient de nombreux missiles stratégiques et tactiques équipés de têtes nucléaires. Aujourd'hui, ils n'en ont plus, conséquence de leurs accords bilatéraux avec les Américains. Aujourd'hui, l'armée russe n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était il y a dix ou douze ans à peine. Une bonne moitié de leurs appelés ne se présentent même pas le jour de leur incorporation. Si une telle chose se produisait ici, nous

125

savons tous quel sort attendrait ces renégats. Ils ont gaspillé ce qui leur restait de forces à combattre contre la minorité religieuse tchéchène, si bien qu'on peut déjà dire que la Russie commence à se diviser selon des clivages religieux. En termes pratiques, la tâche est simple, même si elle n'est pas entièrement facile. La vraie difficulté tient plus aux distances et aux espaces à couvrir qu'à une opposition militaire à proprement parler.

Il y a de nombreux kilomètres de notre frontière aux nouveaux gisements pétroliers sur l'océan Arctique - un peu moins pour les

nouveaux terrains aurifères. La bonne nouvelle est que l'armée russe nous ouvre un boulevard en construisant elle-même des routes. Cela réduira des deux tiers nos problèmes de logistique. Leur aviation est ridicule. Elle ne devrait pas nous poser de problèmes - après tout, ils nous ont vendu leurs meilleurs appareils en les refusant à leurs propres pilotes. Pour nous faciliter encore la tâche, nous ferions bien de perturber leur système de commandement et de contrôle, d'ébranler leur stabilité politique et ainsi de suite. Tan, est-ce que c'est dans tes possibilités ?

- Tout dépendra des missions envisagées, répondit Tan Deshi.

- ...liminer Grushavoy, peut-être, hasarda Zhang. C'est pour l'instant le seul homme fort du pays. Supprimez-le et le pays s'effondre politiquement.

- Camarades, crut devoir rappeler Fang, prenant un risque, le plan dont nous discutons ici est audacieux et même osé, mais il est également lourd de dangers. Avez-vous songé à l'échec ?

- Dans ce cas, mon ami, nous ne serons guère plus mal lotis que nous semblons l'être déjà, rétorqua Zhang. Mais en cas de succès, qui paraît probable, nous parviendrons à la position pour laquelle nous avons lutté

depuis notre jeunesse : la République populaire deviendra la première puissance de la planète. " Comme cela nous revient de droit, n'eut-il pas besoin d'ajouter. " Le président Mao n'avait jamais envisagé l'échec face à

Tchang, n'est-ce pas ? "

L'argument était irréfutable et Fang se garda bien de le discuter. Le basculement de la crainte à la hardiesse avait été si brutal que celle-ci en était devenue contagieuse. Où était donc passée la prudence que ces hommes manifestaient si souvent ? Ils se

126

trouvaient à bord d'un navire en perdition et découvraient soudain une planche de salut. Ayant accepté la proposition initiale, ils se trouvaient catapultés vers la seconde. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était voir évoluer les événements et attendre - espérer -que la raison finisse par l'emporter. Mais de qui viendrait l'initiative ?

41 Complots d'Etat

i, camarade ministre ? " dit Ming en levant les yeux de ses notes presque achevées. " Tu y fais bien attention, n'est-ce pas ?

- Oui, camarade ministre, répondit-elle aussitôt. Je prends bien soin de ne jamais les imprimer, selon vos instructions. Y a-t-il un problème ? "

Fang haussa les épaules. Les tensions de la réunion du jour commençaient à

se dissiper. Il était un homme à l'esprit pratique, et il était aussi un homme ,gé. S'il y avait un moyen de régler le problème actuel, il le trouverait. Sinon, il s'en accommoderait. Comme il l'avait toujours fait.

Ce n'était pas lui qui avait pris l'initiative en la matière, ses notes étaient là pour témoigner qu'il avait été l'un des rares à manifester un scepticisme prudent. L'un des autres était bien s'r qian Kun qui était sorti de la réunion en hochant la tête tout en s'entretenant à voix basse avec son principal collaborateur. Fang se demanda soudain si son jeune ami prenait lui aussi des notes. Ce serait une excellente initiative : si la situation devait mal tourner, elles pourraient bien constituer sa seule défense. Et à leur niveau de responsabilité, le risque était moins de se voir relégué à une t,che subalterne que de voir ses cendres dispersées dans le fleuve.

" Ming ?

- Oui, camarade ministre ?

128

- qu'as-tu pensé à l'époque de ces étudiants sur la place, il y a toutes ces années ?

- Je n'étais moi-même encore qu'une écolière, camarade ministre, comme vous le savez.

- Oui, mais qu'en as-tu pensé ?

- Je me suis dit qu'ils étaient bien intrépides. L'arbre le plus haut est toujours le premier à se faire abattre. " C'était un vieux proverbe chinois, et par conséquent une réponse prudente. Leur culture décourageait ce genre d'initiative, mais, par un effet pervers, elle adulait également ceux qui avaient le courage de la prendre. Comme dans tout groupe humain, le critère était simple : en cas de succès, vous deveniez un héros, digne d'être adulé et commémoré. En cas

d'échec, plus personne ne se souvenait de vous, sinon peut-être comme exemple à ne pas suivre. De sorte que la sécurité résidait dans la voie médiane et la sécurité signifiait la survie.

Les étudiants d'alors avaient été trop jeunes pour savoir tout cela. Trop jeunes pour accepter l'idée de la mort. Les soldats les plus braves étaient toujours les plus jeunes, les esprits débordant de passion et d'enthousiasme, ceux qui n'avaient pas vécu assez longtemps pour s'appesantir sur la forme que prenait le monde quand il se retournait contre vous, ceux qui étaient trop écorchés pour connaître la peur. Pour des enfants, l'inconnu était ce lieu que l'on passait le plus clair de son temps à explorer et découvrir. quelque part en chemin, on finissait par s'apercevoir qu'on avait appris tout ce qu'il y avait à apprendre sans risque et c'est là que la plupart des individus s'arrêtaient ; mais les très rares sur qui reposait le progrès, les plus intrépides et courageux, ceux-là se lançaient les yeux grands ouverts dans l'inconnu, et l'humanité

se souvenait à jamais de ceux qui en étaient revenus vivants...

... en s'empressant d'oublier les autres.

Mais le rôle de l'histoire était d'entretenir la mémoire des premiers et le rôle de la société de Fang de leur rappeler les seconds. Une bien étrange dichotomie. quelles sociétés encouragent les hommes à s'aventurer dans l'inconnu ? Comment font-ils ? Y ont-ils rencontré le succès ou bien ont-ils t,tonné dans le noir, jusqu'à s'étioler à force d'errements sans but?

En Chine, tout le

129

monde suivait les paroles et les pensées de Marx, telles que modifiées par Mao, parce qu'il s'était hardiment aventuré dans les ténèbres pour en revenir porteur de la révolution et changer le destin de sa nation. Et puis, tout s'était immobilisé, parce que personne n'avait envie d'aller au-

delà des régions que Mao avait explorées et illuminées, en proclamant qu'elles constituaient tout ce que la Chine et le reste du monde avaient besoin de connaître.

Mao était comme une sorte de prophète messianique..., songea Fang.

... Et la Chine ne venait-elle pas d'en assassiner deux ?

" Merci, Ming. " Abîmé dans ses réflexions, il ne la vit même pas

ressortir et fermer la porte pour rejoindre son poste afin d'y retranscrire ses notes sur la réunion du Politburo.

" Dieu du ciel ", murmura le Dr Sears derrière son bureau. Comme d'habitude, le document Sorge avait été tiré sur l'imprimante laser de la DAO pour lui être transmis, et il avait regagné son bureau pour en assurer la traduction. Parfois les textes étaient assez brefs pour qu'il l'effectue sur place, dans le bureau de la directrice adjointe, mais celui-ci était plutôt long : sans doute pas loin de huit pages en interligne d'un et demi sur sa propre imprimante. Il prit son temps à cause du contenu du document.

Il revérifia sa traduction. Il avait soudain des doutes sur sa maîtrise du chinois. Il ne pouvait se permettre le moindre contresens, tant ce document était un véritable br^olot. En définitive, la traduction lui prit deux heures et demie, plus du double de ce que Mme Foley escomptait sans doute, avant qu'il ne revienne la voir.

" Pourquoi tout ce temps ? s'enquit MP à son retour.

- Madame Foley, ce document est une bombe.

- Une bombe ? quelle puissance ?

- Une bombe H, répondit Sears en lui tendant la chemise.

- Oh ? " Elle la prit et se mit à feuilleter la traduction, confortablement calée dans son fauteuil. Sorge, source Song-bird. Ses yeux parcoururent l'en-tête, " Réunion d'hier du Politburo chinois ". Puis Sears vit ses yeux s'étrécir tandis que sa

main allait pêcher à t,tons un caramel dur. Elle releva vers lui son regard. " Vous ne plaisantiez pas. ...valuation ?

- Madame, je ne peux pas évaluer la fiabilité de la source mais si ce que raconte ce document est vrai, alors nous sommes en train de voir se dérouler un processus que je n'avais vu jusqu'ici que dans les livres d'histoire, d'entendre des paroles que personne dans ces murs n'a jamais entendu prononcer... à ma connaissance en tout cas. Je veux dire, tous les ministres de leur gouvernement y sont cités nommément, et presque tous s'expriment d'une même voix...

- Et ce n'est pas ce que nous aimerions les entendre dire, conclut pour lui Mary Patricia Foley. ¿ supposer que ces propos soient exactement rapportés, vous paraissent-ils crédibles ? "

Sears acquiesça. " Oui, madame. J'ai tout à fait l'impression d'entendre une vraie conversation entre des individus bien réels, et sa teneur correspond à ce que je sais de leurs personnalités. Pourrait-il s'agir d'un faux ? C'est toujours possible. Si oui, alors la source est d'une manière ou d'une autre compromise. Toutefois, je vois mal la raison d'une telle manipulation sauf à vouloir produire un effet spécifique, et cet effet ne serait pas propre à les mettre en valeur.

- Des suggestions ?

- Il serait peut-être judicieux de demander à George Weaver de descendre de Providence, répondit Sears. C'est un psychologue. Il a en a rencontré

beaucoup en tête à tête et pourra compléter mon évaluation.

- qui est ? demanda Mary Pat, sans aller à la dernière page où elle devait être imprimée noir sur blanc.

- qu'ils envisagent la guerre. "

La directrice adjointe des opérations de la CIA se leva, gagna la porte, le Dr Joshua Sears sur les talons. Elle parcourut les quelques pas jusqu'au bureau de son mari et entra sans même un regard pour sa secrétaire particulière.

Ed Foley était en réunion avec le directeur adjoint chargé de la science et de la technologie et deux de ses principaux collaborateurs. Il leva les yeux, surpris, en voyant entrer MP, puis avisa la chemise bleue dans sa main. " Oui, chérie ?

131

- Excuse-moi, mais ça ne peut pas attendre, même une minute. (Son ton était aussi éloquent que ses paroles.)

- Frank, on peut revoir ça après déjeuner ?

- Sans problème, Ed. " Le DAS&T récupéra ses documents et s'éclipsa avec ses collaborateurs.

Dès qu'ils furent sortis en fermant la porte derrière eux, le DCR lança :
"

Sorge ? "

Mary Pat se contenta de hocher la tête en lui tendant la chemise avant d'aller s'asseoir sur le canapé. Sears resta debout. Ce n'est qu'à cet instant qu'il se rendit compte qu'il avait les mains moites. «a ne lui était encore jamais arrivé. En ses fonctions de chef du service d'analyse des renseignements sur la Chine, Sears se consacrait surtout à des évaluations politiques : qui était qui dans la hiérarchie du pouvoir en Chine, quelles étaient les orientations politiques... la " page société "

de la Chine populaire, pour reprendre le terme ironique qu'ils employaient, lui et ses collaborateurs. Il n'avait jamais rien vu de comparable : jusqu'ici les crises les plus graves étaient des dissensions internes et même si les méthodes employées pour les régler tendaient à être quelque peu expéditives (en général, des exécutions sommaires, ce qui était un peu plus que " quelque peu " pour les personnes concernées), l'éloignement l'aidait à remettre les choses en perspective. Mais pas dans le cas présent.

" C'est pas du bidon ? demanda le directeur.

- Le Dr Sears estime que non. Il estime également que nous devrions faire venir Weaver de l'université Brown. "

Coup d'oil d'Ed Foley vers Sears. " Appelez-le. Tout de suite.

- Bien, monsieur. " Sears sortit passer le coup de fil. " Jack doit voir ça. que fait-il en ce moment ?

- Il s'envole pour Varsovie dans huit heures, rappelle-toi. La réunion de l'OTAN, la visite à Auschwitz, l'étape à Londres au retour pour un dîner protocolaire à Buckingham... Plus les boutiques de Bond Street ", ajouta Ed. Il y avait déjà sur place une douzaine d'agents de la sécurité qui travaillaient en étroite collaboration avec la police de Londres et le MI-5. Vingt autres étaient à Varsovie o les questions de sécurité

n'étaient pas vraiment un souci. Les Polonais n'avaient aucun grief contre les

132

Américains et les services de police hérités de la période communiste avaient toujours des dossiers sur tous les individus susceptibles de poser un problème. Chacun aurait droit à son chaperon pendant toute la durée du séjour de Ryan dans le pays. La réunion de l'OTAN était surtout symbolique, une manifestation d'entente cordiale destinée à conforter l'image des dirigeants européens vis-à-vis de leurs électeurs.

" Bon Dieu, ils envisagent de s'en prendre à Grushavoy ! s'exclama Ed Foley en arrivant à la page trois. Putain, ils ont complètement pété les plombs ou quoi ?

- Ils réagissent comme s'ils s'étaient sentis acculés à l'impro-viste, observa sa femme. Il se pourrait qu'on ait surestimé leur stabilité politique. "

Foley hocha la tête puis leva les yeux vers son épouse.

" Maintenant ?

- Maintenant. "

Il décrocha le téléphone, pressa la touche M...MOIRE 1.

" Ouais, Ed, qu'y a-t-il ? demanda Jack Ryan.

- Mary et moi, on arrive.

- quand?

- Tout de suite.

- C'est si important ? demanda le président.

- C'est du niveau "critique", Jack. T'as intérêt à faire venir Scott, Ben et Arnie... Peut-être aussi George Winston. Le fond du problème est dans ses cordes.

- La Chine ?

- Ouaip.

- OK, venez. "

Ryan changea de ligne. " Ellen, vous me convoquez dans mon bureau le secrétaire d'...tat, le secrétaire au Trésor, Ben et Arnie. Dans trente minutes pétantes.

- Oui, monsieur le président. " «a semblait sérieux mais Robby Jackson était reparti en vadrouille prononcer un discours à Seattle, à l'usine Boeing - comme par hasard - õ les ouvriers et la direction s'inquiétaient du sort de la commande de 777 par la Chine. Robby n'avait pas grand-chose à

leur dire à ce sujet, aussi comptait-il leur parler de l'importance des droits de l'homme, des principes fondamentaux de l'Amérique, bref, agi-133

ter le drapeau et faire appel à leur patriotisme. Les employés de Boeing écouterait poliment, parce qu'il était toujours difficile d'être impoli vis-à-vis d'un Noir, surtout quand il arborait à son revers les Ailes d'Or de l'aéronavale. Par ailleurs, apprendre à se dépatouiller avec ce genre de conneries était la tâche principale de Robby. De surcroît, cela ôtait un poids des épaules de Ryan, et ça, c'était la mission essentielle de Jackson, et assez curieusement, il l'avait acceptée avec une relative sérénité. Donc, son VC-20B devait à l'heure qu'il était survoler l'Ohio, estima Jack. Peut-être l'Indiana. C'est à cet instant qu'Andréa fit son apparition.

" De la visite ? " s'enquit l'agent Price-O'Day. Jack la trouva un peu p,le.

" Les suspects habituels. Vous vous sentez bien ?

- Un rien barbouillée. Trop de café au petit déjeuner. "

Déjà des nausées matinales ? Si c'était le cas, pas de veine. Andréa faisait de son mieux pour jouer les mecs. Admettre cette faiblesse féminine bousillerait le moral. Ce n'était surtout pas à lui de lui en parler.

Cathy, peut-être. C'étaient des histoires de nanas.

" Eh bien, le directeur du renseignement arrive avec un truc qu'il estime important. Peut-être qu'ils ont changé la marque du Pq au Kremlin, comme on disait à Langley du temps où j'y bossais.

- Oui, monsieur. " Elle sourit. Comme la plupart de ses collègues du service de protection, elle avait vu circuler les individus et les secrets, et si elle devait apprendre des choses importantes, elle le saurait bien assez tôt.

Le général de corps d'armée Kirilline aimait boire tout autant que ses compatriotes, ce qui représentait une sérieuse quantité selon les critères américains. La différence entre les Russes et les Rosbifs, avait découvert Chavez, c'est que ces derniers buvaient la même quantité,

mais eux c'était de la bière, alors que les Russes se pintaient à la vodka. Ding n'était ni un mormon ni un baptiste, mais là, ça dépassait ses capacités. Après deux soirées à tenter de suivre le rythme des autochtones, il avait failli tomber

134

raide lors du jogging matinal avec ses hommes, et il ne s'était retenu que par peur de perdre la face devant les Spetsnaz russes qu'ils étaient censés former pour les amener au niveau de Rain-bow. Sans trop savoir comment, il avait réussi à ne pas dégueuler, même s'il avait malgré tout laissé à Eddie Priée la responsabilité des deux premiers cours de la journée, le temps de s'éclipser descendre cinq litres de flotte pour faire passer ses trois aspirines. Ce soir, avait-il décidé, il arrêterait les frais à deux vodkas... mettons trois.

" Comment se comportent nos gars ? demanda le général.

- Très bien, mon général, répondit Chavez. Ils apprécient leurs nouvelles armes et la doctrine commence à rentrer. Ils sont intelligents. Ils savent réfléchir avant d'agir.

- Cela vous surprend-il ?

- Oui, mon général, tout à fait. C'était pareil pour moi, à une époque, du temps où j'étais sergent d'un peloton de Ninjas. Les jeunes soldats ont tendance à penser avec leur queue plutôt que leur cervelle. Depuis, j'ai retenu la leçon, mais à mes dépens, sur le terrain. Il est souvent bien plus facile de se mettre dans le pétrin que de réfléchir aux moyens d'en sortir. Vos petits gars des Spetsnaz étaient comme ça au début, mais si vous leur montrez la bonne méthode, ils vous écoutent. Tenez : l'exercice d'aujourd'hui. On y avait introduit un piège mais votre capitaine a su éviter de foncer dedans la tête la première et il a réussi à trouver la solution et remporté l'épreuve. C'est un bon meneur d'hommes, au fait. Si j'étais vous, je le bombarderais commandant. " Chavez espérait ne pas avoir au contraire nui à la carrière du gamin, conscient soudain que les louanges d'un espion de la CIA n'étaient pas faites pour favoriser l'avancement d'un officier de l'armée russe.

" C'est mon neveu. Son père a épousé ma sœur. C'est un universitaire...

professeur à l'université d'...tat de Moscou.

- Son anglais est superbe. Je l'ai même pris pour un natif de Chicago. "

Et le capitaine Lesko avait sans doute été recruté par les chasseurs de têtes du KGB ou de l'agence qui lui avait succédé. Ce genre de don pour les langues, ça ne tombait pas du ciel.

135

" Il était para avant qu'on le verse aux Spetsnaz, poursuivit Kirilline, un bon fantassin.

- C'est ce qu'était Ding, dans le temps, intervint Clark.

- 7e d'infanterie légère. Ils ont démantelé la division après mon départ.

«a paraît loin, tout ça.

- Comment êtes-vous passé de l'armée à la CIA ?

- C'est à cause de lui, répondit Chavez. John m'a repéré et a cru bêtement que j'avais du potentiel.

- On a dû le dégrader et l'expédier à l'école, mais il s'en est plutôt bien tiré... Il a même épousé ma fille.

- Il faut encore qu'il finisse de s'habituer à avoir un Latino dans la famille, mais j'en ai déjà fait un grand-père. Nos épouses sont restées au pays de Galles.

- Et alors, comment Rainbow a-t-il émergé de la CIA ?

- Là aussi, je plaide coupable, admit Clark. J'ai fait un rapport qui a filtré jusqu'au sommet, il a plu au président, et comme il me connaît, lorsqu'il s'est agi de monter l'équipe, on m'a chargé de la tâche. Je tenais à ce que Domingo soit dans le coup, lui aussi. Il a des jambes de jeunot, et il tire impec.

- Vos interventions en Europe ont été impressionnantes. Surtout celle au parc de loisirs en Espagne.

- Pas notre préférée. On y a déploré la mort d'une gamine.

- Ouais, confirma Ding en goûtant avec précaution sa vodka. J'étais à cinquante mètres quand ce salopard a tué Anna. Homer l'a eu un peu plus tard. Joli carton.

- Je l'ai vu tirer il y a deux jours. Il est impressionnant.

- Homer est un tout bon. L'automne dernier, il s'est fait un mouflon à plus de mille huit cents mètres, là-haut dans l'Idaho. Un sacré trophée. Il a fait son entrée dans le livre des records Boone & Crockett.

- Il devrait aller chasser le tigre en Sibérie. Je pourrais lui arranger ça, proposa Kirilline.

- Allez pas le clamer sur les toits, rigola Chavez. Homer serait foutu de vous prendre au mot.

- Il faudrait qu'il rencontre Pavel Petrovitch Gogol, poursuivit Kirilline.

1. Cf. Rainbow Six, Albin Michel, 1999 (N.d.T.).

136

- «a me dit quelque chose, ce nom, se demanda Clark, aussitôt.

- La mine d'or, lui souffla Chavez.

- Il était franc-tireur durant la Grande Guerre patriotique. Il a obtenu deux ...toiles d'Or pour tous les Allemands qu'il a tués et il a tué des centaines de loups. Il n'en reste plus des masses.

- Franc-tireur sur un champ de bataille. Ce genre de traque doit vraiment être excitant.

- Oh, ça l'est, Domingo, ça l'est. On avait un gars au 3e SOG qui savait s'y prendre mais il a bien failli se faire trouer la peau une bonne douzaine de fois. Vous savez... " John Clark avait un signal d'appel satellite accroché à la ceinture et celui-ci se mit à vibrer. Il le prit, regarda le numéro affiché.

" Excusez-moi ", fit-il et il s'éloigna pour trouver un emplacement propice. Il y avait une cour devant le mess des officiers moscovites et Clark s'y rendit.

" qu'est-ce que ça veut dire ? " demanda Arnie van Damm. La réunion de crise s'était ouverte par la distribution de copies du dernier rapport Sorge/Songbird. Arnie était le lecteur le plus rapide mais peut-être pas le meilleur analyste stratégique.

" Tout ça n'annonce rien de bon, les enfants, observa Ryan en arrivant à la page trois.

- Ed..., demanda Winston, qui pour sa part en était encore à la deux.

qu'est-ce que tu peux nous dire de la source ? On croirait lire les confessions d'un émissaire de l'enfer.

- Un ministre du Politburo chinois consigne tous ses entretiens avec ses collègues. Nous avons accès à ces notes, peu importe comment.

- Bref, le document et la source sont authentiques ?

- On le pense, oui.

- Degré de fiabilité ? " s'entêta Trader.

Le directeur central du renseignement dut se lancer sur la corde raide...

"Ça peu près équivalent à celui de tes bons du Trésor.

137

- OK, Ed, si tu le dis. " Et Winston de poursuivre sa lecture. Au bout de dix secondes, on l'entendit grommeler. " Me-eerde...

- Eh ouais, George, renchérit le président. «a résume assez bien le topo.

- Cent pour cent d'accord, Jack", approuva le secrétaire d'...tat.

De tous les présents, seul Ben Goodley réussit à aller jusqu'au bout sans le moindre commentaire. Il faut dire que, nonobstant son poste et son rôle pivot de conseiller à la sécurité auprès du président, Goodley se sentait passablement novice et désarmé. Il était surtout conscient d'en savoir beaucoup moins que son patron en matière de sécurité nationale, et que sa fonction était plutôt celle d'un secrétaire de haut niveau. Il avait certes une carte d'agent du renseignement national, ce qui l'habilitait à

accompagner le président en toutes circonstances. Mais son boulot était surtout de l'informer. Ses prédécesseurs au bureau d'angle de l'aile Ouest avaient souvent dicté à leur patron quoi penser et quoi faire. Pour sa part, il se contentait de relayer l'information et en la circonstance, il se sentait limite, même dans cette modeste attribution.

Enfin, Jack Ryan releva la tête, l'œil terne, le visage livide.

" OK, Ed, Mary Pat, votre opinion ?

- On dirait que les prédictions de Winston sur les conséquences

financières de l'incident de Pékin pourraient se réaliser.

- Ils parlent là-dedans de conséquences immédiates, observa Scott Adler, flegmatique. Où est Tony ?

- Bretano est descendu dans le Texas, à Fort Hood, pour passer en revue les blindés du 3e corps. Il rentre tard dans la soirée. Si on le renvoie aussitôt, ça va se remarquer, nota van Damm.

- Ed, tu vois une objection à ce qu'on lui transmette ceci, en crypté ?

- Aucune.

- Parfait. " Ryan acquiesça, se pencha pour décrocher le téléphone. "

Envoyez-moi Andréa, je vous prie. " Il fallut moins de cinq secondes.

" Oui, monsieur le président ?

- Pourriez-vous porter ceci aux Transmissions, et leur 138

demander de l'envoyer par Tapdance à Thunder ? " Il lui tendit le document.

" Puis voulez-vous me le rapporter ici ?

- Bien, monsieur.

- Merci, Andréa ", mais déjà elle disparaissait. Il but ensuite une gorgée d'eau avant de se retourner vers ses invités. " OK, la situation m'a l'air plutôt sérieuse. Jusqu'à quel point ?

- Nous faisons descendre de Brown le Pr Weaver pour nous aider à l'évaluer.

C'est sans doute le meilleur psychologue du pays.

- Dans ce cas, pourquoi ne bosse-t-il pas pour moi ? protesta Jack.

- Il se plaît bien à son université. Il est du Rhode Island. On a dû lui proposer une demi-douzaine de fois de traverser le fleuve pour venir bosser chez nous, confia à Ryan Ed Foley, mais il a toujours refusé.

- Idem avec nous au Département d'...tat, Jack. Je connais George depuis plus de quinze ans. Il ne veut pas travailler pour le gouvernement.

- Bref, un homme dans ton genre, Jack, ajouta Arnie avec un rien de désinvolture.

- Par ailleurs, il peut toujours gagner plus comme consultant extérieur, pas vrai ? Hé, quand il passe, pense à me l'envoyer.

- quand ça ? Tu prends l'avion dans quelques heures, fit remarquer le patron de la CIA.

- Merde... " Ryan avait oublié. Callie Weston mettait la main à sa dernière allocution officielle, dans son bureau de l'autre côté de l'avenue. Elle faisait même partie de la délégation à bord d'Air Force One. Pourquoi ne pouvait-on pas régler les problèmes un par un ? Eh bien, parce qu'à ce niveau, ce n'était pas comme ça qu'ils se présentaient.

" Très bien, dit enfin Jack. Il faut qu'on évalue la gravité de la situation, avant de trouver le moyen de la désamorcer. Ce qui veut dire...

quoi au juste ?

- On a plusieurs options. On peut les approcher discrètement, suggéra le secrétaire d'Etat. Vous voyez... le genre : leur dire que c'est allé trop loin, et qu'on veut travailler avec eux en sous-main pour améliorer la situation.

- Sauf que l'ambassadeur Hitch est déjà revenu pour consul-139

tarions, je vous signale... Il les fait oû, du reste, aujourd'hui ? Au Congrès ou sur le green ? " demanda le président. Hitch était amateur de golf, un passe-temps auquel il ne pouvait guère se livrer à Pékin. Ryan pouvait compatir. Lui avait la chance de pouvoir faire un parcours par semaine et malgré cela, le peu d'entraînement qu'il avait était parti aux quatre vents...

" Notre sous-chef de mission à Pékin n'est pas assez aguerri pour une mission de ce genre. Peu importe ce qu'on pourra dire par son truchement, ils risquent de ne pas le prendre au sérieux.

- Et qu'est-ce qu'on pourrait leur offrir, d'abord ? demanda Winston. On n'a rien d'assez conséquent pour les faire tenir tranquilles. Du reste, il faudrait aussi qu'ils nous refilent quelque chose pour justifier nos concessions en échange, et d'après ce que je constate ici, je ne vois pas ce qu'ils peuvent nous donner, à part une bonne migraine. Bref, nous sommes limités dans nos actions par ce que le pays sera prêt à

tolérer.

- Parce que tu penses, toi, qu'ils seraient prêts à tolérer une guerre ouverte ? demanda Adler.

- Du calme, Scott, du calme ! Ce sont des considérations pratiques. Tout ce qui sera assez juteux pour satisfaire ces salopards de Chinetoques doit recevoir l'aval du Congrès, d'accord ? Et obtenir de telles concessions de nos parlementaires voudrait dire qu'on leur fournit une justification étayée. " Winston agita le document confidentiel qu'il avait dans la main.

" Mais on ne peut pas, sinon Ed va nous faire une crise d'apoplexie, et même si on pouvait, il y aura toujours quelqu'un au Congrès qui ne pourra pas s'empêcher de refiler le tuyau à la presse, et aussitôt la moitié vont gueuler que c'est de l'argent dilapidé en pure perte, qu'on n'a qu'à dire merde aux Chinetoques et qu'on investisse des millions pour la défense mais pas un sou pour leur cirer les pompes, pas vrai ?

- Oui, reconnut Arnie. Et l'autre moitié considérera que c'est une attitude politique responsable, mais le citoyen moyen risque de ne pas apprécier. Le citoyen moyen compte plutôt te voir appeler le premier secrétaire Xu au téléphone et lui dire : "T'as pas intérêt à faire ça, mec, et compter t'en sortir."

- Ce qui, incidemment, signerait l'arrêt de mort de Song-140

bird ", crut bon de les avertir Mary Pat, au cas où ils envisageraient sérieusement cette option. " Cela coûterait une vie humaine et nous interdirait toute nouvelle information alors qu'elles risquent d'être indispensables. Et à lire ce rapport, de toute manière, Xu refusera toute ouverture pour s'entêter dans son plan. Ils se sentent vraiment acculés mais ils n'arrivent pas à voir comment s'en sortir habilement.

- Donc le danger... ? commença Trader.

- Un effondrement politique interne, expliqua Ryan. Ils redoutent qu'au moindre accroc à la situation politico-économique intérieure, toute la construction s'effondre comme un château de cartes. Avec de sérieuses conséquences pour la famille royale au pouvoir, ironisa le président.

- C'est qu'ils jouent leur tête..., nota Ben Goodley. Enfin, même si c'est plutôt le peloton d'exécution, de nos jours. " Ce n'était pas plus rassurant.

C'est à cet instant que sonna le STU présidentiel. L'appel venait du ministre de la Défense, Tony Bretano, alias Thunder - " Tonnerre ".

" Ouais ? fit Ryan. Je vous mets sur ampli, Tony. Scott, George, Arnie, Ed, Mary Pat et Ben sont là, et on vient de lire ce que vous avez reçu.

- Je présume que c'est du solide ?

- Solide comme le roc, confirma Ed Foley au tout dernier membre de la chorale.

- C'est préoccupant.

- Là-dessus, tout le monde est d'accord, Tony. Vous êtes oǔ, en ce moment ?

- Sur la plate-forme arrière d'un Bradley, au milieu d'un parking. Jamais vu de ma vie autant de chars et de canons. Sacrée démonstration de force.

- Ouais, enfin, ce que vous venez de lire vous en montre les limites.

- C'est ce que j'ai cru comprendre. Si vous tenez à savoir ce que je pense de tout ça... ma foi, t,chez de bien leur faire comprendre que ce pourrait être une très grosse erreur de leur part.

- Et pour ça, on fait comment, Tony ? intervint Adler.

141

- Il y a des animaux... tiens, le poisson-globe : quand il se sent menacé, il avale trois litres d'eau et se met à gonfler... pour paraître trop gros à avaler.

- L'idée, c'est de leur flanquer la trouille, c'est ça ?

- Disons plutôt de les impressionner.

- Jack, on se rend à Varsovie... on pourrait avertir Grusha-voy... si on l'invitait à intégrer l'OTAN ? Après tout, les Polonais y sont déjà. Cela engagerait toute l'Europe à venir épauler la Russie en cas d'invasion.

Après tout, c'est le but des alliances et des traités de défense mutuelle.

"Si tu t'en prends à moi, Charlie, tu t'en prends aussi à tous mes potes."

«a a fait la preuve de son efficacité. "

Ryan considéra la suggestion, regarda les autres. " Votre avis?

- C'est une idée, fit Winston, songeur.

- Mais les autres membres de l'OTAN ? Est-ce qu'ils vont marcher dans la combine ? objecta Goodley. L'objectif initial de l'organisation était de les protéger des Russes.

- Des Soviétiques, corrigea Adler. Pas la même chose, je vous ferai dire.

- Les mêmes gens, la même langue, mon ami ", persista Goodley. Il avait des idées bien arrêtées sur la question. " Ce que vous proposez est une solution possible, élégante, au problème actuel, mais pour la mettre en oeuvre, il nous faudrait partager Sorge avec d'autres pays. Y sommes-nous prêts ? " La suggestion fit grimacer le couple Foley. Peu d'individus sur cette planète étaient plus bavards qu'un chef d'...tat ou de gouvernement.

" Oh, et puis merde, on observe leurs troupes avec nos satellites depuis suffisamment longtemps. On peut toujours dire qu'on a détecté des mouvements qui nous ont rendus nerveux. Ce sera bien suffisant pour les béotiens, suggéra le DCR.

- Bon, mais ensuite, comment persuade-t-on les Russes ? se demanda tout haut Ryan. Pour Moscou, ce pourrait être vu comme un signe de faiblesse.

- Nous devons leur expliquer le problème. Après tout, c'est leur territoire qui est menacé, décréta Adler.

- Mais ils ne sont pas nés de la dernière pluie. Ils tiendront 142

à savoir le fin mot de l'histoire, et c'est quand même de leur sécurité intérieure qu'il s'agit, ajouta Goodley.

- Tu sais qui est à Moscou, en ce moment ? demanda Foley au président.

- John ?

- Rainbow Six. John et Ding connaissent bien Golovko, et c'est le chouchou de Grushavoy. Ce qui nous fournit une porte de service bien pratique. Note que ça confirme également que la roquette de l'attentat

de Moscou le visait bien. Ce n'est peut-être pas fait pour rassurer Sergueï Nikolaïevitch, mais ça lui évitera au moins de se perdre en conjectures.

- Pourquoi ces connards de Chinois ne peuvent pas dire qu'ils regrettent d'avoir descendu ces deux pauvres gars ? bougonna Ryan.

- à ton avis, pourquoi l'orgueil fait-il partie des Sept Péchés capitaux ?

" lança le directeur du renseignement.

Le téléphone mobile de Clark était un modèle par satellite doté d'un système de cryptage incorporé, le tout dans un simple boîtier de plastique d'un demi-centimètre d'épaisseur. Comme les appareils de ce type, il lui fallait un certain temps pour se synchroniser avec son homologue à l'autre bout de la ligne, délai encore rallongé par le décalage qu'introduisait le relais-satellite.

" Ligne protégée, annonça enfin la voix féminine synthétique.

- qui est à l'appareil ?

- Ed Foley, John. C'est comment, Moscou ?

- Sympa. qu'est-ce qui se passe, Ed ? " demanda John. Le patron n'appelait pas de la capitale sur une ligne satellite cryptée pour échanger des banalités.

" File à l'ambassade. On a un message qu'on voudrait te voir transmettre.

- quel genre ?

- File à l'ambassade. Il t'attend là-bas. OK ?

- Bien compris. Terminé. " John coupa, retourna à l'intérieur du mess.

" quelque chose d'important ? s'enquit Chavez, 143

- Il faut qu'on aille à l'ambassade voir quelqu'un, répondit Clark, feignant la colère de voir ainsi sa soirée gâchée.

- Bon, eh bien on se revoit demain, Ivan et Domingo, les salua Kirilline en levant son verre.

- qu'est-ce qui se passe ? demanda Chavez dès qu'ils se furent un peu

éloignés.

- J'en sais pas trop, mais l'appel venait d'Ed Foley.

- J'imagine qu'on n'a plus qu'à attendre voir.

- qui prend le volant ?

- Moi. " John connaissait bien Moscou, qu'il avait parcouru lors de ses premières missions dans les années soixante-dix - un souvenir qu'il préférerait oublier - à l'époque où ses filles avaient encore l'âge de son petit-fils.

Le trajet prit vingt minutes dont la partie la plus délicate s'avéra de convaincre le marine en faction devant l'ambassade qu'ils avaient le droit d'y pénétrer après les heures normales de bureau. De ce côté, le nom de leur contact - Tom Barlow -, s'avéra leur sésame. Les marines le connaissaient, et lui les connaissait, ce qui réussit à arrondir les angles.

" C'est quoi, ce binz ? demanda John, dès qu'ils furent admis dans le bureau de Barlow.

- Ceci. " L'homme leur tendit le fax. " Un exemplaire chacun. Vous feriez mieux de vous asseoir, les gars.

- Madré de dios, souffla Chavez, trente secondes plus tard.

- Bien d'accord, Domingo ", approuva son chef. Ils finirent de déchiffrer une copie précipitamment " filtrée " de la dernière dépêche Sorge.

" On a une source à Pékin, 'mano.

- Cent pour cent affirmatif, Domingo. Et on est censés partager la prise avec Sergueï Nikolaïevitch. Il doit y avoir quelqu'un chez nous qui se sent vachement ouménique.

- Putain de merde ! " observa Chavez. Puis, poursuivant sa lecture : " Oh, d'accord, vu. «a se tient.

- Barlow, on a un numéro où toucher notre ami ?

- Tenez. " L'agent de la CIA leur tendit un Post-it et indiqua un téléphone. " Il devrait être à sa datcha au fond des bois, dans les collines Lénine. Ils les ont pas encore débaptisées. Depuis 144

qu'il a découvert qu'il était visé, il fait un peu plus gaffe à sa sécurité.

- Ouais, on a rencontré son baby-sitter... Chelepine, confia Chavez à Barlow. M'a l'air d'un type sérieux.

- Il a intérêt. Si j'ai bien lu ce truc, il pourrait se retrouver appelé à reprendre du service, voire entrer dans la garde personnelle de Grushavoy.

- C'est sérieux ? ne put s'empêcher de se demander Chavez. Je veux dire, toute cette histoire de casus belli.

- Eh bien, Ding, tu n'arrêtes pas de dire que les relations internationales, ça consiste pour deux pays à se baiser mutuellement. "

Entre-temps, il composait le numéro de téléphone. " Tovarichtch Golovko, dit-il à la personne qui décrocha, ajoutant en russe : C'est Klerk, Ivan Sergueïevitch. «a devrait attirer son attention, glissa John aux deux autres.

- Salutations, Vanya ! dit en anglais une voix familière. Je ne vais pas vous demander comment vous avez eu ce numéro. que puis-je faire pour vous ?

- Sergueï, il faut qu'on se voie tout de suite pour une affaire de la plus haute importance.

- quelle sorte d'affaire ?

- Je ne suis que le facteur, Sergueï. J'ai un message à vous délivrer. Il mérite votre attention. Est-ce qu'on peut passer vous voir ce soir, Domingo et moi ?

- Vous connaissez le chemin ? "

Clark estima qu'il arriverait bien à se retrouver. " Dites juste aux gardiens à la porte de s'attendre à voir débarquer deux capitalistes amis de la Russie. Disons dans une heure ?

- Je vous attends.

- Merci, Sergueï. " Clark reposa le combiné. " O sont les pissotières, Barlow ?

- Fond du couloir à droite. "

L'agent de la CIA replia le fax et le fourra dans sa poche de pardessus.

Avant une conversation de cet ordre, il avait intérêt à faire un passage aux toilettes.

42 Bouleaux

ILS filaient face au soleil couchant, à l'ouest de la capitale russe. La circulation avait augmenté à Moscou depuis sa dernière véritable mission ici, et on devait souvent utiliser la file de gauche dans les grandes artères. Une carte sur les genoux, Ding se chargeait de la navigation, et bientôt, ils avaient dépassé la dernière couronne de boulevards périphériques pour gagner les collines qui entouraient l'agglomération moscovite. Ils passèrent devant un mémorial qu'ils n'avaient jamais vu, trois énormes... " Merde, c'est quoi ce truc ? demanda Ding.

- C'est la limite maximale de l'avancée allemande en 1941, expliqua John.

L'endroit où ils les ont stoppés.

- Comment t'appelles ces trucs ? " Ces " trucs " étaient d'immenses fers en I, dont trois soudés à angle droit pour ressembler à d'énormes crics.

" Des hérissons... pas facile de passer dessus avec un char d'assaut, expliqua Clark à son jeune partenaire.

- Ils prennent l'histoire sacrement au sérieux, hein ?

- Tu le ferais, à leur place, si t'avais arrêté quelqu'un qui voulait rayer ton pays de la carte, fiston. Les Allemands rigolaient pas, à l'époque.

- J'imagine... C'est la prochaine à droite, monsieur C. "

Dix minutes plus tard, ils étaient dans une forêt de bouleaux, un élément aussi constitutif de la Russie que la vodka et le borch. Bientôt, ils parvinrent à une guérite de garde. Le vigile en uniforme était armé d'une AK-47 et avait un air particulière-146

ment sinistre. On l'aura sans doute informé de la menace contre Golovko et les autres, s'imagina John. Mais il savait également qui il pouvait laisser entrer et ils n'eurent qu'à lui présenter leurs passeports pour qu'il leur ouvre le passage, allant même jusqu'à leur indiquer le chemin par les routes forestières. " Pas mal, les baraques dans le coin,

observa Chavez.

- Construites par des prisonniers de guerre allemands, lui révéla John. Les Russkofs ne portent pas vraiment les Allemands dans leur cour, mais ils savent respecter la qualité de leur travail. Celles-ci ont été édifiées pour les membres du Politburo, la plupart juste après-guerre. Là, c'est celle-ci... "

C'était une maison à colombages, peinte en marron, une sorte de croisement improbable entre un chalet bavarois et une ferme de l'Indiana, estima Clark. Là aussi, il y avait des gardes, qui patrouillaient armés. Ils ont dû être prévenus par le poste à l'entrée, estima John. L'un des hommes leur fit signe. Les deux autres se tenaient en retrait, prêts à couvrir leur collègue au moindre problème.

" Vous êtes Klerk, Ivan Sergueïevitch ?

- Da, répondit John. Et voici Chavez, Domingo Stepano-vitch.

- Passez, on vous attend ", leur annonça le garde.

C'était une soirée agréable. Le soleil était maintenant couché et les étoiles commençaient à apparaître. Il soufflait juste une petite brise d'ouest, mais Clark avait l'impression d'entendre chuintier alentour les spectres de la guerre. Les Panzergrenadier de Hans von Kluge, les hommes en tenue feldgrau de la Wehr-macht. Sur le front de l'Est, la Seconde Guerre mondiale s'était révélée un étrange conflit : le choix n'était plus entre le bien et le mal, mais entre le mal et le pire, et sur ce terrain, la victoire avait été indécise. Mais leur hôte ne devait sans doute pas voir l'histoire de la même façon et du reste, Clark n'avait pas envie d'entamer le débat.

Golovko était là, debout sous l'abri du porche, en tenue décontractée : en chemise, mais sans cravate. Ce n'était pas un homme de grande taille, à peu près à mi-chemin entre Chavez et lui, mais ses yeux trahissaient une vive intelligence, et à pré-147

sent, ils manifestaient de l'intérêt. Il semblait curieux des raisons de cette rencontre, et il n'avait pas tort.

" Ivan Serguïevitch ! " le salua Golovko. On échangea des poignées de main, puis il convia ses hôtes à entrer. Son épouse, qui était médecin, restait invisible. D'emblée, Golovko leur servit de la vodka et les invita à s'asseoir.

" Vous disiez que vous aviez un message pour moi. " John constata que le dialogue allait s'instaurer en anglais.

" Le voici. (Clark lui tendit les pages.)

- Spassiba. " Sergueï Nikolaïevitch se carra dans son siège et entama la lecture.

Il aurait fait un bon joueur de poker, s'avisa John. Son visage ne broncha pas durant toute la lecture des deux premiers feuillets. Puis il leva les yeux.

" qui a décidé que je devais voir ça ?

- Le président, répondit Clark.

- Votre Ryan est un bon camarade, Vanya, et un homme d'honneur. (Golovko marqua un temps.) Je vois que pour la collecte de renseignements, vous avez décidé d'accroître vos moyens en hommes à Langley.

- C'est sans doute une bonne supposition, mais j'ignore tout de la source, directeur Golovko, répondit Clark.

- C'est, comme vous dites, explosif...

- Absolument, reconnut John en le regardant tourner une autre page.

- Putain de merde ! observa Golovko, manifestant enfin une émotion.

- Ouais, c'est à peu près ce que j'ai dit, intervint Chavez.

- Ils sont rudement bien informés. «a ne me surprend pas. Je suis sûr qu'ils ont de sérieux moyens d'espionnage en Russie, observa Golovko, avec une colère rentrée. Mais ça... c'est d'une agression pure et simple qu'ils discutent. "

Clark opina. " Ouais, ça nous en a tout l'air.

- Ces informations sont authentiques ?

- Je vous l'ai dit, je ne suis que le facteur. Je ne peux rien vous garantir.

- Ryan est un trop bon camarade pour jouer les agents provocateurs. C'est de la folie... " Et Golovko était en train d'avouer 148

là à ses hôtes qu'il n'avait pas d'éléments sérieux infiltrés au Politburo chinois, ce qui fut une réelle surprise pour John. Ce n'était pas souvent que la CIA prenait les Russes en défaut. Golovko leva les yeux. " Nous avons eu une source similaire. Mais plus maintenant.

- Je n'ai jamais travaillé dans cette partie du monde, directeur, sinon il y a bien longtemps, quand j'étais dans la marine. " Et sa connaissance de la Chine, s'abstint-il de mentionner, se limitait aux bars et aux bordels de Taïpei.

" Je me suis rendu plusieurs fois à Pékin en mission diplomatique, mais pas récemment. Je ne peux pas dire que j'aie vraiment jamais compris ces gens.

" Golovko acheva sa lecture et reposa le document. " Je peux le garder ?

- Oui, monsieur, dit Clark.

- Pourquoi Ryan nous donne-t-il ceci ?

- Je suis juste le coursier, Sergueï Nikolaïevitch, mais j'incline à penser que la raison est dans le message. L'Amérique ne veut pas voir la Russie touchée.

- Sympa de votre part. quelles concessions demandez-vous en contrepartie ?

- Aucune, à ma connaissance.

- Vous savez, observa Chavez, parfois on cherche juste à rester en termes de bon voisinage.

- ¿ ce niveau de responsabilité ? (Golovko était sceptique.)

- Pourquoi pas ? Cela ne sert pas les intérêts de l'Amérique de voir la Russie paralysée et dévalisée. Du reste, quelle est la taille de ces nouveaux gisements ? s'enquit John.

- Immense, répondit Golovko. Je ne suis pas étonné que vous soyez au courant. Nous n'avons pas fait de gros efforts pour garder le secret. Les champs de pétrole sont du niveau des réserves saoudiennes, et le gisement d'or est d'une grande richesse. Potentiellement, ces découvertes pourraient sauver notre économie, apporter une réelle prospérité à notre pays, en faire un digne partenaire de l'Amérique.

- Alors vous savez pourquoi Jack vous a envoyé ceci. Ce monde sera meilleur pour nos deux pays si la Russie y est prospère.

- Vraiment ? " Golovko était un homme intelligent mais il 149

avait grandi dans un monde où chacun des deux supergrands avait souvent souhaité la mort de l'autre. Ce genre d'idée avait la vie dure, même pour un esprit vif.

" Vraiment, confirma John. La Russie est une grande nation, et vous êtes un grand peuple. Vous êtes déjà nos dignes partenaires. " Il n'ajouta pas qu'incidemment, ça éviterait aux Américains d'avoir à les renflouer. Ils disposeraient désormais des moyens de s'enrichir tout seuls, et l'Amérique n'aurait qu'à leur offrir ses conseils et son expertise sur les meilleures façons d'entrer de plain-pied dans le monde capitaliste - de plain-pied et les yeux ouverts.

" Et dire que ça vient de l'homme qui a organisé le passage à l'ouest du patron du KGB *..., observa Golovko.

- Sergueï, comme on dit chez nous, c'était le boulot. Rien de personnel. Je n'ai pas d'inimitié contre les Russes et vous n'iriez pas tuer un Américain pour le seul plaisir de vous distraire, n'est-ce pas ? "

Réponse indignée : " Bien sûr que non. Ce serait niekulturniy.

- Eh bien, pareil pour nous, directeur.

- Hé, mec, ajouta Chavez. Depuis que je suis ado, j'ai été entraîné à tuer vos compatriotes, ça remonte au temps où on m'a mis un flingue dans les pattes, mais vous savez quoi, on n'est plus ennemis, d'accord ? Et si on n'est plus ennemis, alors on peut être amis. Vous nous avez déjà filé un coup de main contre le Japon et l'Iran, non ?

- Certes, mais nous avons vu que nous étions l'objectif final de chaque conflit et c'était donc dans l'intérêt de notre nation.

- Et peut-être que les Chinois ont décidé que nous étions cette fois pour eux l'objectif final de celui-ci. Ils ne nous aiment sans doute pas plus que vous. "

Golovko hocha la tête. " Oui, si je suis sûr d'une chose à leur sujet, c'est bien de leur sens de la supériorité raciale.

- Une forme de pensée toujours dangereuse. Le racisme vous porte à croire que vos ennemis ne sont que de vulgaires insectes à écraser ",

conclut Chavez, impressionnant Clark par cette analyse énoncée avec l'accent d'un Chicano de la banlieue de Los

1. Cf. Le Cardinal du Kremlin, Albin Michel, 1999 (N.d.T.).

150

Angeles. " Même Karl Marx n'a jamais dit qu'il était supérieur aux autres à

cause de la couleur de sa peau, n'est-ce pas ?

- Mais Mao, si, ajouta Golovko.

- «a ne m'étonne pas, poursuivit Ding. J'ai lu son Petit Livre rouge quand j'étais en troisième cycle. Il ne voulait pas se cantonner au rôle de simple leader politique. Merde, il voulait être Dieu. Et il a laissé son ego lui monter au cerveau... une affection assez répandue chez les dictateurs.

- Lénine n'était pas comme ça, mais Staline, oui, observa Golovko. Ainsi donc, Ivan Emmetovitch est un ami de la Russie. que dois-je faire de cette nouvelle ?

- «a, c'est à vous de voir, mon vieux, lui dit Clark.

- Je dois en parler à mon président. Le vôtre se rend en Pologne demain, n'est-ce pas ?

- Je crois, oui.

- Je dois passer des coups de téléphone. Merci d'être venus, mes amis.

Peut-être qu'une autre fois, j'aurai plus de temps pour vous recevoir correctement.

- Volontiers. " Clark se leva, éclusa son verre. Puis ils repartirent sur une dernière poignée de main.

" Bon Dieu, John, qu'est-ce qui se passe à présent ? demanda Ding alors qu'ils ressortaient en voiture.

- J'imagine que tout le monde va tenter de raisonner les Chinois.

- Et ça va marcher ? "

Haussement d'épaules, sourcils arqués : " On le saura au journal de

onze heures, Domingo. "

Faire ses bagages en vue d'un déplacement n'est jamais facile, même avec du personnel pour s'occuper de tout. C'était particulièrement vrai de Surgeon qui était non seulement préoccupée par ce qu'elle devait elle-même porter en public quand elle était à l'étranger mais qui jouait en outre l'arbitre des élégances pour son époux, un statut que ce dernier tolérait plus qu'il ne l'approuvait réellement. Jack Ryan était encore au Bureau Oval pour régler les affaires qui ne pouvaient attendre - en fait, c'était le cas de presque toutes, mais il y avait au gouvernement un certain nombre de fictions à entretenir - et aussi pour attendre un coup de fil. " Amie ?

- Ouais, Jack ?

- Dis à l'Air Force d'envoyer un autre G à Varsovie, au cas où Scott devrait faire un saut à Moscou en douce.

- Pas une mauvaise idée. Ils iront sans doute le parquer sur une base aérienne quelconque. " Van Damm ressortit donner le coup de téléphone.

" Autre chose, Ellen ? demanda Ryan à sa secrétaire.

- Vous en voulez une ?

- Ouais, avant que Cathy et moi ne nous envolions dans les lueurs du couchant... " En fait, ils partaient vers l'est, mais Mme Sumter avait compris. Elle tendit à Ryan sa dernière cigarette de la journée.

" Meeerde... " Ryan inspira sa première bouffée. Il allait recevoir un coup de fil de Moscou, s'œ comme deux et deux font quatre... Normalement.

Mais tout allait dépendre de la vitesse à laquelle ils digéreraient l'information. Ou peut-être que Sergueï allait attendre le matin pour montrer le document au président Grushavoy. Possible. A Washington, ce genre d'info explosive aurait été classée " critique " et fourrée sous le nez du président dans le quart d'heure, mais autre pays, autres mœurs, et il ignorait celles des Russes en la matière. Enfin, s'œ qu'il allait avoir des nouvelles de l'un d'entre eux avant qu'il ne descende d'avion à

Varsovie. Mais en attendant... Il écrasa la clope, chercha dans son tiroir le vaporisateur pour l'haleine, et s'en tartina la cavité buccale avant de quitter le bureau et sortir. L'aile Ouest et le corps de bâtiment

principal de la Maison-Blanche ne sont pas reliés par un couloir intérieur - suite à

quelque négligence des architectes. Toujours est-il qu'en moins de cinq minutes, il avait gagné l'étage résidentiel et regardait les chasseurs ranger ses sacs. Cathy était là, t,chant de superviser les opérations, sous l'oïl également des agents de la sécurité, qui se comportaient comme s'ils redoutaient l'introduction d'une bombe dans les bagages. Mais la parano était leur métier. Ryan s'approcha de sa femme. " Il faudrait que t'aïlles parler à Andréa.

- Pour quoi ?

- Une histoire d'estomac barbouillé, d'après elle.

- Oh-oh. " Cathy avait souffert de nausées avec Sally, mais cela remontait à une éternité, et elles n'avaient rien eu de sévère. " On ne peut pas y faire grand-chose, tu sais.

- Autant pour les progrès de la médecine, commenta Jack. Elle pourrait quand même avoir besoin d'un petit soutien affectif, entre nanas... "

Cathy sourit. " Oh, bien s'r. La solidarité féminine. Et toi, de ton côté, tu vas te rapprocher de Pat ? "

Jack lui rendit son sourire. " Ouais, peut-être qu'en passant, il pourra m'apprendre à mieux tirer au pistolet.

- Super, observa Surgeon, sèchement.

- quelle robe pour le dîner de gala ?

- La bleu clair.

- Sexy ", commenta Jack en lui effleurant le bras.

Les enfants apparurent sur ces entrefaites, prêts à monter dans leurs chambres sous bonne garde des responsables de leur détachement de sécurité, à l'exception de Kyle, dans les bras d'une de ses lionnes. Laisser les enfants n'était jamais facile, même si chacun avait su plus ou moins s'y accoutumer. Il y eut l'échange habituel de baisers, puis Jack prit sa femme par la main pour la conduire vers l'ascenseur.

La cabine les déposa au rez-de-chaussée, d'o~ ils rejoignirent d'une traite l'aire d'atterrissage de l'hélicoptère. Le VH-3 les y attendait, le

colonel Malloy aux commandes. Les marines saluèrent. Le président et la Première Dame montèrent dans la cabine et se harnachèrent dans les sièges confortables, sous l'œil vigilant d'un sergent de marines qui repassa ensuite à l'avant rendre compte au pilote assis dans le siège de droite.

Cathy appréciait les déplacements en hélicoptère plus que son époux ; il faut dire qu'elle en effectuait deux par jour. Jack pour sa part n'avait plus peur, le souvenir de l'accident s'effaçait, mais il préférait cependant conduire sa voiture - ce qu'on ne l'avait pas laissé faire depuis des mois. Le Sikorsky s'éleva doucement, pivota dans les airs et mit le cap sur Andrews. Le vol prit une dizaine de minutes. L'hélico se posa à côté du VC-25B, la version militaire du Boeing 747 ; la passerelle d'embarquement 153

était à deux pas, avec les équipes de télé habituelles pour immortaliser l'événement.

" Tourne-toi et agite la main, chérie, souffla Jack à sa femme, au sommet des marches. On pourrait bien faire les nouvelles du soir.

- Encore ? " bougonna Cathy. Puis elle agita la main et sourit, pas au public mais aux caméras. Cette t,che remplie, ils s'engouffrèrent dans la carlingue et gagnèrent le compartiment présidentiel, à l'avant. Ils s'assirent, attachèrent leur ceinture sous l'œil vigilant d'un sous-off de l'armée de l'air qui donna aussitôt au pilote le feu vert pour monter les moteurs en régime et rouler jusqu'au bout de la piste 0-1 droite pour décoller. Tout se passa ensuite comme d'habitude, y compris le laÔus du pilote avant la course de décollage du gros Boeing et l'ascension jusqu'au palier à 38 000 pieds. Derrière leur cabine, Ryan était s'r que tout le monde était à l'aise, car à bord de cet appareil, même le plus mauvais siège valait le meilleur fauteuil de première sur n'importe quel avion de ligne. Bref, un sérieux g,chis d'argent du contribuable, mais à sa connaissance, aucun d'eux n'avait particulièrement protesté.

Ce qu'il attendait se produisit au large des côtes du Maine.

" Monsieur le président ? dit une voix féminine.

- Oui, sergent ?

- Un appel pour vous, monsieur, sur le STU. O' voulez-vous le prendre ? "

Ryan se leva. " En haut. "

La femme sergent hochait la tête et l'invita à le suivre. " Par ici, monsieur.

- qui est-ce ?

- Le DCR. "

Logique, estima Ryan, " Prévenez également le secrétaire d'...tat.

- Bien, monsieur le président ", dit-elle alors qu'il s'engageait dans l'escalier en colimaçon.

En haut, Ryan s'installa dans un siège de bureau libéré par le sous-officier qui lui tendait l'appareil. " Ed ?

- Ouais, Jack. Sergueï a appelé.

- Il dit quoi ?

- Il estime que c'est une bonne idée que tu te rendes en Pologne. Il demande une rencontre au sommet, discrète, si possible. "

Adler, qui venait de prendre le siège voisin, entendit le commentaire.

" Scott, un saut à Moscou, ça vous dit ?

- Peut-on le faire discrètement ?

- Sans doute.

- Dans ce cas, d'accord. Ed, l'as-tu mis au fait de la suggestion de l'OTAN ?

- Ce n'est pas de mon ressort, Scott, lui rappela le patron de la CIA.

- Certes. Mais tu penses qu'ils vont sauter sur l'occasion ?

- 3 trois contre un, oui.

- C'est aussi mon avis, renchérit Ryan. «a devrait plaire à Golovko.

- Ouais, s'entend, une fois qu'il aura surmonté le choc, ironisa Adler.

- OK, Ed, dis à Sergueï que nous sommes ouverts à une réunion confidentielle. Le secrétaire d'...tat se rendra à Moscou pour des consultations. Tiens-nous au courant de ce que ça donne.

-Vu.

- OK, terminé. " Ryan reposa le combiné, se tourna vers Adler : " Alors ?

- Alors, s'ils sautent sur l'occasion, la Chine aura de quoi réfléchir ", remarqua Scott avec une vague note d'espoir.

Le problème, songea de nouveau Ryan en se levant, c'est que les Klingons ne pensent pas vraiment comme nous.

Les micros espions suscitèrent pas mal de sourires en coin. Suvorov/Koniev s'était encore une fois levé pour la soirée une pute de luxe dont les talents de comédienne lui avaient permis d'émettre les petits bruits voulus au moment voulu.

" Peut-être qu'en définitive c'est un bon coup au lit ", observa Provalov, mais ses collègues dans la camionnette de surveillance restaient sceptiques. Non, se disaient-ils, cette fille est trop pro 155

pour se laisser aller à ce point. Tous trouvaient ça du reste un peu triste, mignonne comme elle était. Mais ils savaient une chose que leur sujet ignorait. La fille était un app,t, préparée à cette rencontre avec Suvorov/Koniev.

Finalement, le calme revint et ils perçurent le claquement caractéristique d'un Zippo, puis l'habituel silence post-coÛtal d'un homme rassasié et d'une femme (prétendument) satisfaite.

" Alors, t'es dans quoi comme boulot, Vanya ? " demanda la voix féminine, trahissant l'intérêt professionnel qu'on attend d'une prostituée de luxe visant à s'attirer de nouveau les faveurs de son riche client.

" Les affaires.

- quel genre ? " Une fois encore, juste la bonne pointe d'intérêt. Veine pour eux, nota Provalov, elle n'avait pas besoin qu'on lui fasse la leçon.

L'...cole des Moineaux n'avait pas d° être bien dure à diriger, estima-t-il.

Les femmes faisaient ce genre de chose d'instinct.

"Je m'occupe des besoins particuliers d'individus particuliers ",

répondit l'espion ennemi. Révélation qui fut suivie d'un rire féminin.

" Tout comme moi, Vanya.

- Il y a des étrangers qui ont besoin de certains services bien spécifiques auxquels j'ai été formé à répondre, sous l'ancien régime.

- T'étais du KGB ? Vraiment ? " Avec de l'excitation dans la voix. Cette fille était bonne.

" Oui, un parmi tant d'autres. Rien de bien original.

- Pour toi, peut-être, mais pas pour moi. C'est vrai qu'il y avait une école pour les filles comme moi ? que le KGB entraînait des femmes à... à

répondre aux exigences des hommes ? "

Rire masculin, à présent : " Oh oui, ma chère. Il y avait bien une telle école. Tu y aurais excellé, du reste. "

Cette fois, le rire fut aguichant : " Aussi bien que maintenant ?

- Peut-être pas aux mêmes tarifs.

- Mais je le vaudrais, quand même ?

- Sans mal, vint la réponse satisfaite.

156

- Aurais-tu envie de me revoir, Vanya ? " De l'espoir (réel ou magnifiquement simulé) dans la voix. " Da, beaucoup, Maria.

- Alors comme ça, tu t'occupes de gens aux besoins... particuliers. quel genre ? " «a, elle savait faire, tant les hommes adoraient que les femmes les trouvent fascinants. Cela faisait partie des rites de leur culte à cet autel particulier, et tous les hommes adoraient ça.

" Pas si différent de ce pour quoi j'ai été formé, Maria, mais les détails ne te concernent pas. "

Déception : " Les hommes disent toujours ça, bougonna-t-elle. Pourquoi les hommes les plus intéressants doivent-ils toujours être si mystérieux ?

- C'est ce qui nous rend fascinants, femme, expliqua-t-il. T'aurais peut-être préféré que je sois camionneur ?

- Les camionneurs n'ont pas tes... tes capacités viriles ", répondit-elle comme si elle avait appris la différence.

" N'importe quel mec aurait la trique rien qu'en entendant cette salope, observa un des agents du SFS.

- C'est l'idée, renchérit Provalov. ¿ ton avis, pourquoi pratique-t-elle de tels tarifs ?

- Un homme véritable n'a pas besoin de payer pour ça.

- ...tais-je si bon ? demanda Suvorov/Koniev dans leurs casques.

- Mieux, et c'est moi qui aurais dû te payer, Vanya ", répondit-elle, d'une voix remplie de plaisir. Sans doute un baiser accompagna-t-il le compliment.

" Plus de questions, Maria. Laisse tomber pour l'instant ", lança dans le vide Oleg Gregorievitch. Elle avait dû l'entendre.

" Tu sais t'y prendre pour qu'un homme se sente un homme, lui confia l'espion/assassin. O'as-tu appris ça ?

- Chez une femme, ça vient naturellement, roucoula-t-elle.

- Pour certaines, peut-être. " Puis il se tut et dix minutes après, on l'entendit ronfler.

" Eh bien, c'est plus intéressant que nos enquêtes habituelles, observa l'officier pour ses collègues.

- Vous avez toujours des hommes pour inspecter le banc ?

- D'heure en heure. " Il était impossible de savoir combien 157

d'individus déposaient des messages dans la boîte aux lettres, et tous sans doute n'étaient pas des ressortissants chinois. Non, il devait y avoir une solution de continuité dans cette chaîne, pas grande, mais suffisante toutefois pour offrir un minimum d'isolation au messenger de Suvorov.

C'était de bonne guerre et ils devaient s'y attendre. Résultat, le banc comme la boîte étaient inspectés régulièrement et dans le fourgon

affecté à

cette surveillance on trouvait une copie de la clef destinée à ouvrir le cadenas de la boîte et une photocopieuse pour reproduire le message qu'elle contenait. Le SFS avait également mis sous surveillance l'ambassade de Chine. Presque tous les employés qui en sortaient dorénavant étaient pris sous filature. Il avait fallu pour cela réduire d'autres missions de contre-espionnage à Moscou, mais cette affaire avait pris le pas sur tout le reste. Une importance destinée à s'accroître, mais ils l'ignoraient encore.

" De quels effectifs du génie pouvons-nous disposer ? " demanda Bondarenko en s'adressant à son commandant des opérations. L'aube se levait sur la Sibérie orientale.

" Deux régiments non occupés par la construction des routes, répondit Aliev.

- Bien. Faites-les tous descendre ici pour travailler au camouflage de ces blockhaus et en monter de factices sur l'autre versant de ces collines.

Immédiatement, AndreÛ.

-   vos ordres, mon général, je m'en occupe tout de suite.

- Ah, j'adore l'aube, le moment le plus paisible de la journée.

- Sauf quand l'adversaire en profite pour attaquer. " L'aube avait été de tout temps l'instant privilégié pour les offensives d'envergure, parce qu'elle laissait toute la journée pour les développer.

" S'ils doivent venir, ce sera par cette vallée.

- Oui, s'rement.

- Ils tireront sur cette première ligne de défenses - enfin, ce qu'ils croiront en être une ", prédit Bondarenko en pointant le doigt. Cette première ligne était composée de blockhaus apparemment réels, en béton armé, mais tous les canons qui en dépassaient étaient factices. L'ingénieur qui avait élaboré ces for-158

tifications avait un sens inné du terrain digne d'Alexandre de Macédoine.

Ces défenses semblaient parfaitement situées, presque trop bien

d'ailleurs.

Leur disposition était un peu trop prévisible et par ailleurs on pouvait les entrevoir de l'autre côté, or ce qui se laissait entrevoir devenait fatalement la première cible touchée. Ces faux blockhaus avaient même été

garnis de charges pyrotechniques pour exploser après quelques impacts directs, et ainsi renforcer chez l'ennemi la certitude d'avoir fait mouche.

Et ça, c'était une idée de génie.

Mais les vraies défenses au pied des collines étaient de minuscules postes d'observation, reliés par des lignes téléphoniques enfouies aux véritables blockhaus et, derrière, aux positions d'artillerie situées une bonne dizaine de kilomètres en retrait. Certaines étaient anciennes, datant de la Seconde Guerre mondiale, mais les roquettes qu'elles lançaient étaient aussi meurtrières que dans les années quarante, héritières directes de ces Katouchka que les Allemands avaient appris à détester. Puis venaient les armes de tir direct. Le premier rang était composé de tourelles d'anciens chars allemands. Les viseurs comme les munitions étaient toujours opérationnels, et leurs servants savaient s'en servir. Ils disposaient en outre de tunnels de sortie débouchant sur des transports blindés qui leur permettraient sans doute d'échapper indemnes à une attaque d'envergure. Les ingénieurs du génie qui avaient élaboré cette ligne étaient sans doute morts aujourd'hui et le général Bondarenko espérait qu'ils avaient été

inhumés avec les honneurs, comme le méritaient de bons soldats. Cette ligne de défense n'arrêterait pas une attaque déterminée - aucune ligne fixe de défense ne pouvait réussir cet exploit -, elle suffirait toutefois à faire regretter à l'ennemi de s'être trouvé là.

Mais le camouflage exigeait d'être revu et ce travail ne pouvait être effectué que de nuit. Un appareil d'observation à haute altitude survolant la frontière équipé d'une caméra à visée latérale pouvait voir très loin à

l'intérieur des terres et prendre des milliers de jolis clichés exploitables. Les Chinois en avaient sans doute déjà une belle collection, plus tous ceux procurés, soit par leurs propres satellites-espions, soit par les engins commerciaux que n'importe qui pouvait louer désormais.

" AndreÛ, demandez au renseignement si les Chinois ont pu se procurer des clichés satellitaires commerciaux.

- quel intérêt ? N'ont-ils pas déjà leurs propres...

- Nous ne connaissons pas les caractéristiques précises de leurs satellites de reconnaissance mais ce qu'on sait, c'est que les derniers engins civils français sont largement du niveau des modèles américains récents, ce qui suffit amplement dans la majorité des cas.

- Oui, camarade général. " Aliev marqua un temps. " Vous pensez que quelque chose se prépare ? "

Bondarenko ne répondit pas tout de suite, contemplant, le front soucieux, la rive sud du fleuve. De ce point de mire, il apercevait l'intérieur de la Chine. Le terrain ne semblait pas différent mais pour des raisons politiques, c'était une terre étrangère et même si ses habitants n'étaient pas ethniquement différents de leurs voisins nés de ce côté-ci de la frontière, les différences de régime suffisaient à rendre leur apparition inquiétante voire redoutable, même pour lui. Il hocha la tête.

" AndreÛ Petrovitch, vous avez lu les mêmes rapports de renseignements que moi. Ce qui me préoccupe, c'est que leur armée s'est montrée bien plus active que la nôtre. Ils ont la capacité de nous attaquer quand nous n'avons pas celle de les vaincre. Nous n'avons pas trois divisions complètes, et notre niveau d'entraînement n'est pas à la hauteur. Nous avons du boulot devant nous avant que je puisse me sentir à l'aise.

Renforcer cette ligne est la t,che la plus facile, et la partie la plus facile de ce renforcement est de camoufler ces blockhaus. Ensuite, nous allons renvoyer par roulement les hommes au champ de tir pour leur faire travailler leur artillerie. Ce ne sera pas bien difficile pour eux, mais ça été négligé depuis dix mois ! Tant de choses à faire, Andrushka, tant de choses à faire !

- Certes, camarade général, mais nous avons déjà pris un bon départ. "

Bondarenko écarta la réponse d'un geste et bougonna : " Le bon départ, ce sera dans un an d'ici. Nous venons tout juste de pisser au réveil avant ce qui s'annonce une bien longue journée, colonel. Bien, repartons vers l'est examiner le secteur suivant. "

à seize kilomètres de là, à peine, le général Peng Xi-Wang, commandant de la 34e armée de choc Drapeau rouge examinait aux jumelles la frontière russe. La 34e de choc était une armée de type A et comprenait quatre-vingt mille hommes. Il avait sous ses ordres une division blindée, deux mécanisées, une division d'infanterie motorisée et d'autres troupes annexes, dont une brigade d'artillerie autonome placée sous son commandement direct. Agé de cinquante ans et membre du parti depuis l'âge de vingt, Peng était un soldat de métier qui avait apprécié les dix dernières années de sa carrière : depuis qu'avec le grade de colonel, il avait pris le commandement de son régiment de chars et qu'il avait pu entraîner sans discontinuer ses troupes, sur ce qui était devenu sa terre d'adoption.

La région militaire de Shenyang recouvrait l'extrême nord-est de la République populaire. C'était une zone de collines boisées aux étés chauds et aux hivers rigoureux. On voyait déjà quelques glaçons dériver sur l'Amour, en contrebas, mais d'un point de vue militaire, le véritable obstacle demeurait les arbres. Les chars pouvaient abattre des arbres quand ils étaient isolés, pas collés tous les dix mètres. Non, il fallait les contourner, et même s'il y avait de la place, c'était une fatigue pour les tankistes et c'était un moyen de gaspiller le carburant presque aussi efficace que de déboucher les fûts et les renverser. Il y avait bien quelques bordures de routes et de voies ferrées et s'il devait pousser vers le nord, il comptait bien les employer, même si elles étaient propices aux embuscades au cas où les Russes auraient à leur disposition une bonne quantité d'armes antichars. Mais selon la doctrine russe qui remontait à un demi-siècle, la meilleure arme antichar était un char supérieur. Dans sa guerre contre les nazis, l'armée soviétique avait bénéficié d'un modèle superbe avec son T-34. Ils avaient fabriqué des quantités de canons antichars Rapier, et copié scrupuleusement les missiles guidés de l'OTAN, mais ceux-là, on s'en défaisait par un copieux barrage d'artillerie ; Peng avait des monceaux de canons et des montagnes d'obus pour s'occuper des fantassins chargés de servir les missiles. Il aurait bien voulu disposer du système anti-missiles russe Arena, qui avait été conçu pour protéger leurs chars des essaims d'insectes meurtriers de l'OTAN, mais il n'en avait pas 161 et d'ailleurs il avait entendu dire qu'il ne marchait pas si bien que ça.

Les jumelles étaient des copies chinoises d'un modèle Zeiss adopté jadis par l'armée soviétique. Elles étaient dotées d'un zoom de 20 à 50 permettant une vue détaillée de l'autre berge du fleuve. Peng venait ici une fois par mois environ, ce qui lui donnait l'occasion d'inspecter ses propres troupes frontalières qui montaient tout au plus une garde

défensive, et relativement allégée, du reste. Il ne redoutait guère une offensive russe contre son pays. L'Armée populaire de libération professait la même doctrine que toutes les autres forces armées depuis le temps des Assyriens : la meilleure défense, c'est l'attaque. Si une guerre devait débiter ici, mieux valait la commencer soi-même. Et c'est pourquoi Peng avait des placards entiers de plans d'attaque de la Sibérie, préparés par ses stratèges et ses tacticiens, parce que c'était leur mission.

" Leurs défenses semblent mal entretenues, observa Peng.

- C'est vrai, camarade, renchérit le colonel commandant le régiment de gardes-frontière. Nous n'avons noté que peu d'activité régulière de leur côté.

- Ils sont trop occupés à revendre leurs armes à des civils contre de la vodka, observa le commissaire politique. Le moral des troupes est au plus bas, et ils sont loin de s'entraîner autant

que nous.

- Ils ont un nouveau commandant de théâtre, rétorqua le chef du renseignement militaire. Un certain Bondarenko, général de corps d'armée.

Très bien vu à Moscou, où on le considère comme un combattant courageux et doué qui a fait ses preuves en Afghanistan.

- Ce qui veut dire qu'il a déjà survécu une fois au contact, observa le commissaire politique. Sans doute avec une pute de Kaboul.

- Il est toujours dangereux de sous-estimer l'adversaire, avertit son collègue.

- Et stupide de le surestimer. "

Peng se contentait d'observer aux jumelles. Il avait l'habitude des prises de bec de ses deux officiers. L'officier de renseignements avait tendance à

se comporter en vieille femme, mais

beaucoup de ses homologues étaient pareils, tandis que le commissaire politique, comme bon nombre de ses collègues, était assez agressif pour faire passer Gengis Khan pour une femmelette. Comme au

théâtre, les officiers jouaient les rôles qu'on leur assignait. Le sien, bien sûr, était d'être le chef sage et confiant de l'avant-poste armé de son pays, et Peng jouait ce rôle assez bien pour pouvoir briguer une promotion au grade de général d'armée ; s'il jouait ses cartes avec prudence, d'ici sept ou huit ans, il pourrait se retrouver maréchal. Avec ce titre, venait le vrai pouvoir politique assorti d'une fortune considérable, avec des usines entières travaillant à son enrichissement personnel. Certaines de ces usines étaient dirigées par de simples colonels, des hommes d'excellent esprit politique, aptes à cirer les bottes de leurs supérieurs, mais Peng n'avait jamais adopté cette voie. Il appréciait le métier des armes bien plus que de faire de la paperasse ou de crier sur des travailleurs ou des paysans. Lorsqu'il était sous-lieutenant, il avait combattu les Russes, pas très loin de cet endroit. Avec des résultats mitigés. Son régiment avait d'abord connu le succès avant de se faire balayer par un formidable barrage d'artillerie. C'était au temps où l'Armée rouge, la véritable armée soviétique d'antan, pouvait engager des divisions d'artillerie entières dont le feu concentré était capable de faire trembler la terre comme le ciel, et cet incident de frontière avait déclenché l'ire de la nation qui était alors celle du peuple russe. Mais ces temps étaient révolus. Le renseignement lui disait que les troupes russes de l'autre côté de ce fleuve glacial n'étaient même plus l'ombre de ce qu'elles étaient naguère.

quatre divisions, tout au plus, et pas toutes complètes. Donc, ce fameux Bondarenko avait beau être malin, si on devait en venir à l'affrontement, il se retrouverait vite débordé.

Mais ça, c'était une question politique. Bien sûr. Comme toutes les questions importantes.

" Comment se comportent les pontonniers ? s'enquit Peng en contemplant l'obstacle liquide en contrebas.

- Leur dernier exercice s'est très bien déroulé, camarade général ", l'informa le responsable des opérations. Comme toutes les armées du monde, l'APL avait copié ses ponts à ruban sur le PMP, le pont de bateaux conçu par les ingénieurs du

génie soviétique dans les années soixante pour permettre la traversée de tous les cours d'eau d'Allemagne fédérale dans l'hypothèse d'une confrontation OTAN/Pacte de Varsovie, longtemps attendue mais jamais concrétisée. Sauf dans les romans, mais presque tous les romans occidentaux se terminaient par la victoire des forces de

l'OTAN. ...videmment. Les capitalistes iraient-ils dépenser leur argent à des livres qui dépeignaient la fin de leur culture ? Peng ricana. Ces gens se berçaient d'illusions...

... presque autant que les membres du Politburo de son propre pays. C'était un mal répandu partout, estima le général chinois. Tous les dirigeants politiques avaient leur image du monde et ils cherchaient à le modeler à

l'avenant. Certains y parvenaient et c'étaient ceux qui rédigeaient les pages des manuels d'histoire.

" Alors, à quoi devons-nous nous attendre ?

- Des Russes ? demanda l'officier de renseignements. ¿ rien, à ma connaissance. Leur armée s'entraîne un peu plus, mais pas de quoi s'inquiéter. S'ils envisagent de traverser ce fleuve, j'espère qu'ils savent nager dans l'eau froide.

- Les Russes aiment trop leurs aises pour s'y risquer. Ils se sont ramollis avec leur nouveau régime, décréta le commissaire politique.

- Et si nous recevons l'ordre de pousser vers le nord ? demanda Peng.

- Si on leur flanque un bon coup de pied, tout ce bordel pourri s'effondrera d'un coup ", répondit le commissaire politique. Il ignorait qu'il citait presque mot pour mot un autre ennemi des Russes.

43 Décisions

LE colonel aux commandes d'Air Force One réussit son atterrissage encore mieux que d'habitude. Jack et Cathy Ryan étaient déjà levés et douchés, bien réveillés après un petit déjeuner copieusement arrosé de café. Le président regarda par le hublot de gauche et vit les troupes alignées comme à la parade, alors que leur appareil roulait jusqu'à son emplacement de parking.

" Bienvenue en Pologne, chérie. qu'est-ce que t'as prévu ?

- Je compte passer quelques heures au CHU de Varsovie. Le patron de leur service d'ophtalmologie tient à ce que je le voie officier. " C'était toujours le même programme pour la Première Dame, mais elle n'y voyait pas d'inconvénient. C'était la conséquence de son statut de médecin universitaire : elle traitait les patients mais aussi enseignait également à ses jeunes collègues et s'informait des méthodes employées par ses homologues de par le monde. De temps en temps,

on découvrait une procédure inédite toujours intéressante à apprendre, voire copier, parce qu'il y avait des gens intelligents partout, pas seulement à la faculté de médecine de l'hôpital Johns Hopkins. C'était la seule partie de ses attributions qu'elle appréciait, parce qu'elle lui permettait au moins d'apprendre quelque chose, au lieu de se contenter de jouer les potiches livrées à

l'admiration béate de l'opinion internationale. C'est pourquoi elle avait opté pour un discret ensemble beige dont elle ne tarderait pas à troquer la veste contre une blouse blanche de médecin, qui restait sa tenue 165

de prédilection. Jack portait pour sa part son costume présidentiel bleu marine à fines rayures blanches, avec une cravate rayée bordeaux, parce que Cathy aimait bien cette harmonie de couleurs et que c'était elle qui décidait de ce que portait son mari, à l'exception des chemises. Swordsman ne mettait de toute façon que des chemises de coton blanc à col boutonné, et malgré les intrigues de son épouse pour l'amener à changer, sur ce point du moins, il restait ferme sur ses positions. Au point que Cathy avait noté

plus d'une fois qu'il n'aurait pas hésité à en porter avec ses smokings si ce n'avait pas été contraire à l'usage. L'appareil s'immobilisa et le cinéma commença. Le sergent de l'armée de l'air (c'était toujours un sergent) ouvrit la porte du côté gauche de la carlingue pour s'assurer que l'escalier automoteur était déjà en place. Deux autres sous-officiers le dévalèrent pour pouvoir saluer Ryan au bas des marches. Par radio numérique, Andréa Price-O'Day s'adressa au chef du détachement avancé du service de protection pour avoir la confirmation que le président pouvait se présenter sans risque à découvert. Elle avait déjà appris que les Polonais s'étaient montrés aussi coopératifs que n'importe quelle force de police américaine, et qu'ils avaient déployé sur place des effectifs suffisants à les protéger contre une attaque d'envahisseurs de l'espace ou de la Wehr-macht hitlérienne. Elle adressa un signe de tête au couple présidentiel.

" En scène, bébé ! lança Jack avec un sourire sans joie.

- Tu vas br°ler les planches, graine de star ", répondit-elle. C'était une plaisanterie entre eux.

John Patrick Ryan, président des ...tats-Unis d'Amérique, s'immobilisa à la porte de l'avion pour contempler la Pologne, ou du moins ce qu'il pouvait en distinguer d'un tel perchoir. Les premières acclamations

jaillirent alors, car bien qu'il ne fut encore jamais venu dans la région, il était un personnage populaire dans le pays, même s'il en ignorait au juste le motif.

Il descendit avec prudence en se répétant qu'il ne devait pas trébucher et tomber au bas des marches. «a la fichait toujours mal, comme l'avait appris à ses dépens l'un de ses prédécesseurs. Au pied de l'escalier, les deux sergents d'aviation firent leur salut réglementaire, auquel Ryan répondit machinalement, puis il fut

166

salué de nouveau, cette fois par un officier polonais. Jack nota que le geste était différent, l'annulaire et le petit doigt repliés, comme les scouts américains. Il inclina la tête en réponse et sourit, puis il suivit l'officier pour rejoindre le comité d'accueil. Là, l'ambassadeur des ... tats-Unis le présenta à son homologue polonais. Ensemble, ils parcoururent le tapis rouge pour se diriger vers un petit pupitre où le président polonais prononça son discours d'accueil, auquel Ryan répondit en soulignant son plaisir à rendre visite à cet ancien et dorénavant nouvel allié essentiel de l'Amérique. Il lui revenait dans le même temps le souvenir discordant de ces blagues de Polaks qu'on se racontait au lycée mais il réussit à ne pas les associer à la foule assemblée devant lui. Suivit une revue des troupes, trois compagnies de fantassins, tous en tenue d'apparat. Jack passa devant eux, contemplant chaque visage durant une fraction de seconde ; il se figurait qu'ils devaient tous brûler d'envie de réintégrer leur caserne pour enfiler un treillis plus confortable, avant sans doute de se confesser mutuellement que ce Ryan avait plutôt l'air d'un bon bougre pour un connard de chef d'...tat américain, mais qu'ils étaient pas mécontents que cette foutue corvée soit finie. Puis Jack et Cathy (portant le bouquet de fleurs donné par deux charmants bambins de six ans, parce que c'était l'ge idéal pour accueillir une importante personnalité étrangère), montèrent dans la voiture officielle, une limousine américaine de l'ambassade, pour gagner la capitale. Une fois installé dans la voiture, Jack regarda l'ambassadeur.

" Du nouveau du côté de Moscou ? "

Les ambassadeurs avaient été jadis des personnages de marque, ce qui expliquait pourquoi leur nomination devait toujours être ratifiée par un vote du Sénat. quand on avait élaboré la Constitution, les déplacements lointains se faisaient en voilier et un ambassadeur à l'étranger représentait au sens propre les ...tats-Unis et devait par

conséquent être en mesure de parler au nom de son pays sans la tutelle de Washington. Les communications modernes avaient transformé les ambassadeurs en luxueux porteurs de dépêches mais ils devaient encore, à l'occasion, régler des affaires importantes de manière discrète, et c'était le cas aujourd'hui.

167

" Ils veulent que le secrétaire d'...tat vienne les voir au plus vite.

L'avion de remplacement se trouve sur une base aérienne à une trentaine de kilomètres d'ici. On peut y conduire Scott dans l'heure, annonça Stanislas Lewendowski.

- Merci, Stan. Faites.

- Bien, monsieur le président, obtempéra l'ambassadeur, natif de Chicago, avec un bref signe de tête.

- Autre chose ?

- En dehors de ça, non, rien, monsieur, on maîtrise la situation.

- Je déteste quand ils disent ça, observa Cathy d'une voix douce. C'est en général quand je lève les yeux pour voir tomber le pot de fleurs.

- Pas ici, madame, promet Lewendowski. Ici, on maîtrise vraiment la situation. "

«a fait toujours plaisir à entendre, songea le président Ryan, mais qu'en est-il pour le reste de cette putain de planète ?

" Eduard Petrovitch, ce n'est pas une bonne nouvelle, annonça Golovko à son président.

- «a, je le vois bien, approuva Grushavoy, avec humeur. Mais pourquoi faut-il que ce soit les Américains qui nous l'apprennent ?

- Nous avons un excellent informateur à Pékin mais il a pris sa retraite récemment. Il a soixante-neuf ans, sa santé est précaire et il était temps pour lui de quitter son poste au secrétariat du parti. Nous n'avons hélas pas pu lui trouver de remplaçant, admit Golovko. La taupe des Américains semble être un homme de rang similaire. Nous pouvons nous estimer heureux de détenir cette information, quelle qu'en soit la source.

- Mieux vaut l'avoir en effet que l'ignorer, convint Eduard Petrovitch.

Bon. Et maintenant ?

- Le secrétaire d'Etat américain doit nous rejoindre dans trois heures environ, à la demande de son gouvernement. Il souhaite avoir une consultation avec nous pour "une affaire d'intérêt mutuel". Cela signifie que ces événements préoccupent les Américains tout autant que nous.

168

- que vont-ils annoncer ?

- Sans aucun doute qu'ils nous proposent leur assistance. Sous quelle forme, ça je l'ignore.

- Est-ce que vous avez encore quelque chose à m'apprendre au sujet d'Adler et Ryan ?

- J'en doute. Scott Adler est un diplomate de carrière, estimé partout et considéré comme un technicien d'expérience. Ryan et lui sont amis. Leur amitié remonte à l'époque où Ivan Emme-tovitch était directeur-adjoint de la CIA. Les deux hommes s'entendent bien et n'ont pas de divergences politiques connues. Ryan, je le connais depuis plus de dix ans. C'est un homme intelligent, décidé et d'un honneur rare. Un homme de parole. Il était ennemi de l'Union soviétique, un ennemi talentueux, mais depuis notre changement de régime, il est devenu un ami. Il souhaite à l'évidence notre réussite et notre prospérité économiques, même si ses tentatives d'aide en ce sens ont été jusqu'ici pour le moins confuses et désordonnées. Comme vous le savez, nous avons déjà prêté main-forte aux Américains pour deux opérations confidentielles, une contre la Chine et la seconde contre l'Iran. C'est un point important parce que Ryan va tenir à nous rembourser ce qu'il estime être une dette. C'est, comme je l'ai dit, un homme d'honneur et il le fera, pour autant que ça n'entre pas en conflit avec ses propres intérêts de sécurité.

- Une attaque contre la Chine entrerait-elle dans ce cadre ? " demanda le président Grushavoy.

Golovko acquiesça sans hésiter. " Oui, je le crois. Nous savons que Ryan a dit en privé qu'il aime et admire la culture russe et qu'il préférerait voir nos deux pays devenir des partenaires stratégiques. Aussi je pense que le secrétaire Adler va nous proposer une aide substantielle contre la Chine.

- quelle forme prendra-t-elle ?

- Eduard Petrovitch, je suis agent de renseignements, pas devin... "

Golovko marqua un temps. " Nous en saurons plus très bientôt, mais si vous tenez à savoir le fond de ma pensée...

- Dites ", ordonna le président russe. Le directeur du SVR inspira profondément puis énonça sa prédiction : " Il va nous proposer un siège au Pacte atlantique. "

169

...tonnement de Grushavoy. " Entrer à l'OTAN ? demanda-t-il, bouche bée.

- Ce serait la solution la plus élégante au problème. Cela nous allie au reste de l'Europe et cela confronterait la Chine à toute une panoplie d'adversaires si jamais elle nous attaquait.

- Et si c'est effectivement leur proposition... ?

- Vous devrez l'accepter d'emblée, camarade président, répondit le directeur du SVR. Nous serions stupides de ne pas sauter sur l'occasion.

- qu'exigeront-ils en échange ?

- quoi que cela puisse être, ce sera moins co^oteux qu'une guerre contre la Chine. "

Grushavoy hocha la tête, pensif. " Je vais y réfléchir. Est-il vraiment possible que l'Amérique puisse reconnaître en la Russie un allié ?

- Ryan aura envisagé cette hypothèse. Elle correspond bien à sa vision stratégique, et comme je vous l'ai dit, je crois qu'il éprouve une admiration et un respect sincères pour la Russie.

- Après tout ce temps passé à la CIA ?

- Bien s^or. Justement. Il nous connaît. Il ne peut que nous respecter. "

Grushavoy pesa cette dernière réflexion. Comme Golovko, c'était un patriote qui aimait jusqu'à l'odeur de la terre russe, ses forêts de bouleaux, la vodka et le bortsch, la musique et la littérature de son pays. Mais il n'était pas pour autant aveugle aux erreurs et aux infortunes que celui-ci avait connues au cours des siècles. Comme Golovko, Grushavoy avait grandi dans un pays qui s'appelait l'Union des républiques socialistes soviétiques et on lui avait enseigné le credo

marxiste-léniniste, mais il avait peu à

peu découvert que même si la voie du pouvoir politique exigeait de vénérer ce dieu impie, il ne s'agissait que d'une idole. Comme bien d'autres, il avait constaté que le système antérieur ne marchait pas. Mais à leur rencontre, et comme un petit nombre d'individus courageux, il avait parlé

ouvertement de ses échecs. Avocat déjà sous le régime soviétique quand la justice était soumise aux caprices politiques, il avait bataillé pour un système juridique rationnel qui permettrait au peuple d'avoir un minimum de confiance dans la justice de son pays. Il avait

170

été sur la brèche quand l'ancien régime s'était effondré, et il avait adopté le nouveau avec la fougue d'un adolescent pour son premier amour.

À présent, il se débattait pour faire régner l'ordre - l'ordre légal, ce qui était encore plus difficile - dans une nation qui n'avait connu depuis des siècles que la dictature. S'il réussissait, il savait qu'il entrerait au panthéon des géants de l'histoire politique de l'humanité. S'il échouait, on ne garderait de lui que le vague souvenir d'un de ces visionnaires utopistes incapable de concrétiser son rêve. Dans ses moments de réflexion, c'est cette dernière hypothèse qui lui semblait la plus probable.

Malgré tout, il jouait pour gagner. Il avait à présent deux atouts : les découvertes d'or et de pétrole en Sibérie qui lui seraient auparavant parues des dons d'un Ciel miséricordieux que son éducation lui avait enseigné à renier. L'histoire de la Russie prédisait - non, exigeait - que de telles faveurs se voient retirées à sa terre natale, puisque tel avait été de tout temps son funeste destin. Dieu haïssait-il la Russie ?

Quiconque était familier de l'histoire passée de son pays aurait pu le penser. Mais aujourd'hui, l'espoir prenait l'aspect d'un rêve doré et Grushavoy était bien décidé à ne pas le laisser s'évanouir comme tous les autres. La terre de Tolstoï et de Rimski-Korsakov avait donné beaucoup au monde, désormais, elle méritait quelque chose en échange. Peut-être que ce Ryan se montrerait en définitive un ami de la Russie et de son peuple. Son pays avait besoin d'amis. Il avait assez de ressources pour vivre isolé, mais pour les exploiter, il avait besoin d'aide, assez pour permettre à la Russie de se présenter comme une nation autosuffisante, prête à nouer des relations amicales avec tous,

prête à commercer dans la bonne entente et sans arrière-pensées. Les moyens nécessaires étaient à sa portée, sinon déjà dans ses mains. S'en emparer lui assurerait l'immortalité, ferait d'Eduard Petrovitch Grushavoy l'homme qui avait redressé le pays tout entier. Mais pour y parvenir, il aurait besoin d'aide, et même si cela entamait quelque peu son amour-propre, le patriotisme et son devoir envers le pays exigeaient de lui qu'il le mette de côté.

" Nous verrons, Sergueï Nikolaïevitch, nous verrons. "

171

" Le moment est venu, dit Zhang Han San à ses collègues réunis dans la salle de chêne verni. Hommes et munitions sont en place. La récompense est là devant nos yeux. Cette récompense nous offre le salut de notre économie, une sécurité économique comme nous n'en avons pas rêvé depuis des décennies, les moyens de faire de la Chine la première superpuissance mondiale. C'est un héritage à laisser à notre peuple comme aucun autre dirigeant n'en a offert à sa descendance. Nous devons nous en emparer. Nous l'avons quasiment à portée de main, comme une pêche sur un arbre.

- Est-ce faisable ? " s'enquit, prudent, le ministre de l'Intérieur, Tong Jie.

Zhang répercuta la demande vers le ministre de la Défense :

" Maréchal ? "

Luo Cong se pencha vers la table. Zhang et lui avaient passé une bonne partie de la soirée précédente ensemble, penchés sur des cartes, des diagrammes et des rapports du renseignement. " D'un strict point de vue militaire, oui, c'est possible. Nous avons quatre armées de type A dans la région militaire de She-nyang, parfaitement entraînées et prêtes à frapper au nord. Derrière, six armées de type B, avec une infanterie suffisante pour soutenir nos forces mécanisées et enfin quatre armées de type C pour occuper les terres conquises. Les problèmes logistiques se limitent à

acheminer nos forces sur place puis à les approvisionner. C'est pour l'essentiel une question de transport ferroviaire-Ministre qian ? " demanda Luo. Zhang et lui avaient élaboré avec soin leur petit numéro, dans l'espoir de rallier au plus vite un éventuel opposant à leur proposition politique.

L'interpellation surprit le ministre des Finances mais sa fierté d'ancien

ingénieur des chemins de fer et son honnêteté foncière le poussèrent à

répondre avec sincérité : " Nous avons suffisamment de matériel roulant pour répondre à vos besoins, maréchal Luo, répondit-il, laconique. Le problème éventuel sera de réparer les dégâts occasionnés par les bombardements ennemis de nos voies et de nos ouvrages d'art. C'est un point que nos ministres des Chemins de fer examinent depuis des décennies mais sans y apporter de réponse précise parce que nous sommes inca-172

pables d'évaluer les dégâts que les Russes seraient susceptibles de nous infliger.

- à ta place, je ne me ferais pas trop de souci de ce côté, camarade qian, répondit le maréchal Luo. L'aviation russe est dans un état pitoyable suite à ses multiples actions contre les minorités musulmanes. Ils ont gâché une bonne partie de leurs meilleures armes et y ont épuisé l'essentiel de leur stock de munitions et de pièces détachées. Nous estimons que nos groupes de défense aérienne devraient pouvoir protéger nos infrastructures de transport avec des pertes acceptables. Pourrons-nous envoyer des ouvriers construire des voies en Sibérie pour prolonger nos têtes de pont ferroviaires ? "

Une fois encore, qian se sentit piégé. " Les Russes ont étudié de multiples tracés et aménagé ou amélioré quantité de plates-formes ferroviaires au cours des ans, dans la perspective de développer leurs liaisons transsibériennes et de faciliter les implantations dans la région. Ces efforts remontent à la période stalinienne. Pouvons-nous y poser des voies rapidement ? Oui. Assez vite pour répondre à vos besoins ? Sans doute pas, camarade maréchal ", répondit qian, délibérément. S'il ne répondait pas avec honnêteté, sa place à cette table s'évanouirait aussitôt, et il le savait.

" Ce projet ne soulève pas mon enthousiasme, camarades, intervint alors Shen Tang, au nom du ministre des Affaires étrangères.

- Pourquoi cela, Shen ? demanda Zhang.

- que vont faire les autres nations ?" La question était de pure forme. "

Nous n'en savons rien, mais je ne suis guère optimiste, surtout vis-à-vis des Américains. Ils sont de plus en plus proches des Russes, On sait l'amitié du président Ryan et de Golovko, le principal conseiller du président Grushavoy.

- Il est fort regrettable que Golovko soit toujours en vie, mais nous

avons joué de malchance, dut concéder Tan Deshi.

- Compter sur la chance est toujours dangereux à ce niveau, avertit Fang Gan. Le destin n'a jamais été l'allié de l'homme.

- La prochaine fois, peut-être, répondit Tan.

- La prochaine fois, répéta tout haut Zhang, mieux vaudra éliminer Grushavoy et plonger ainsi le pays dans le chaos total.

173

Une nation sans président est comme un serpent sans tête. Ses convulsions sont sans risque pour personne.

- Même une tête tranchée peut encore mordre, observa Fang. Et qui peut dire que le destin nous sourira ?

- Un homme peut attendre que la destinée décide à sa place, mais il peut aussi la saisir à la gorge et la prendre de force, comme nous l'avons tous fait en son temps... ", ajouta Zhang avec un sourire cruel.

Plus facile à faire avec une secrétaire docile qu'avec la destinée, Zhang.

Mais Fang garda pour lui sa réflexion. Il y avait autour de cette table des limites à ne pas dépasser, et il en était conscient. " Camarades, je conseillerais la prudence. Nos chiens de guerre ont les crocs acérés mais un chien peut toujours se retourner contre son maître pour le mordre. Cela, nous l'avons tous vu, n'est-ce pas ? Une fois lancées, il est des initiatives qu'on ne peut guère interrompre. La guerre est du nombre et l'on ne devrait pas l'envisager avec une telle légèreté.

- que voudrais-tu qu'on fasse, Fang ? demanda Zhang. Attendre de ne plus avoir ni blé ni pétrole ? Attendre d'être contraints à faire donner la troupe pour ramener le calme au sein de notre propre population ? Attendre que la destinée choisisse pour nous, ou bien prendre en main notre destin ?

"

La seule réponse venait des racines de la culture chinoise, les convictions partagées par tous les membres du Politburo, presque comme un patrimoine génétique insensible au conditionnement politique : " Camarades, dit le ministre Fang, le destin nous attend tous. C'est lui qui nous choisit, pas l'inverse. Ce que tu nous proposes,

mon vieil ami, ne fera qu'accélérer ce qui nous attend de toute manière, et qui parmi nous peut dire si cela nous plairait ou non ?" Il hocha la tête. " Peut-être que ta proposition se montrera nécessaire, voire bénéfique, concéda-t-il, mais seulement après qu'on aura examiné avec soin toutes les autres possibilités pour mieux les écarter.

- Si nous devons prendre une décision, les informa Luo, alors nous devons la prendre vite. Nous avons devant nous des conditions météo favorables pour lancer une campagne. Mais cela n'aura qu'un temps. Si nous frappons vite - dans les quinze prochains jours -, nous pouvons nous emparer de nos objectifs

174

et ensuite, le temps travaillera pour nous : l'hiver, en s'installant, rendra quasiment impossible toute contre-offensive ennemie, surtout face à

une défense déterminée. Nous pourrions alors nous reposer sur le ministère de Shen pour consolider nos positions et peut-être envisager de partager nos gains avec les Russes... provisoirement ", ajouta-t-il avec cynisme.

Tous savaient que la Chine ne partagerait jamais une telle manne.

Tout au long de cet échange, Xu avait gardé le silence, observant de quel côté penchait la balance avant de se forger une opinion et d'appeler à un vote dont l'issue était connue d'avance. Il ne restait plus qu'une seule question en suspens. Sans grande surprise, ce fut Tan Deshi, le ministre de la Sécurité, qui la posa : " Luo, mon ami, quand doit-on prendre la décision pour nous garantir le succès ? Et comment revenir dessus si les circonstances l'exigent ?

- Dans l'idéal, le feu vert devrait être donné aujourd'hui, pour que nous puissions entamer l'acheminement des troupes vers les positions d'attaque préparées à l'avance. quant à les arrêter... eh bien, on peut certes interrompre l'offensive jusqu'au moment précis où l'artillerie ouvrira le feu. Il est bien plus difficile d'avancer que de rester sur place.

N'importe qui peut se tenir immobile, où qu'il se trouve. " La réponse prévisible à la question prévue était aussi habile que trompeuse. Certes, on pouvait toujours arrêter une armée prête à s'ébranler... à peu près aussi aisément qu'on pouvait arrêter le cours du Yangtsé.

" Je vois, dit Tan. Dans ce cas, je propose que nous votions une

approbation conditionnelle de cet ordre d'attaque, qui pourra être à tout moment revue par un vote majoritaire du Politburo. "

Ce fut au tour de Xu de reprendre les rênes : " Camarades, je vous remercie tous pour vos remarques sur la présente situation. Nous devons désormais décider de la meilleure voie à suivre pour notre pays et notre peuple. Nous allons mettre aux voix la proposition de Tan, l'autorisation sous condition d'une attaque visant à nous emparer des gisements d'or et de pétrole sibériens. "

Comme l'avait redouté Fang, la décision était jouée d'avance et, par solidarité, il vota comme les autres. Seul qian Kun 175

hésita, mais lui aussi, il se rangea à l'avis de la majorité car en Chine populaire, il était dangereux de se singulariser dans un groupe, quel qu'il soit, et surtout celui-ci. Sans compter que qian n'était que membre postulant et n'avait donc pas le droit de prendre part au vote.

qui se révéla unanime.

Long Chuan, tel fut le nom décidé pour l'opération : Dragon de printemps.

Scott Adler connaissait Moscou aussi bien que la plupart des Russes : il s'y était rendu si souvent, y compris lorsqu'il était encore un jeune diplomate débutant, sous la présidence de Carter. L'équipage de l'armée de l'air était ponctuel et il avait l'habitude des missions clandestines vers les endroits les plus incongrus. Celle-ci était moins inhabituelle. Son avion se posa sur la base de chasseurs russes et la voiture officielle s'approcha de l'appareil avant même le déploiement de l'échelle mécanique. Adler sauta dehors, sans aide extérieure. Un fonctionnaire russe lui serra la main avant de l'inviter à monter pour gagner la capitale. Adler était détendu. Il était conscient d'offrir à ses hôtes un cadeau digne du plus beau des sapins de Noël, et il ne les pensait pas assez stupides pour le refuser. Non, les Russes comptaient parmi les plus fins diplomates et les plus talentueux penseurs géopolitiques de la planète, et ce depuis plus de soixante ans. Dès 1978, Adler s'était désolé

que ce peuple habile eût été prisonnier d'un système politique condamné -

dès cette époque, il avait en effet pressenti l'imminence de la chute de l'Union soviétique. La proclamation de Jimmy Carter sur les droits de l'homme avait été à la fois la meilleure initiative de ce président en politique étrangère, et la moins appréciée, car elle avait instillé le

virus du pourrissement dans leur empire politique, entamé le processus qui allait ronger leur pouvoir en Europe de l'Est et surtout conduire leur peuple à se poser des questions. Tendance que Ronald Reagan avait contribué

à renforcer encore, faisant monter les enchères avec son Initiative de défense stratégique qui avait poussé l'économie soviétique jusqu'au point de rupture et permettant à George Bush de sau-176

ter sur l'occasion lorsqu'ils avaient jeté l'éponge et renoncé à un système politique qui remontait à Lénine, le père fondateur, pour ne pas dire le dieu du marxisme-léninisme.

Mais Adler se rendit compte qu'il restait cependant encore une idole plus grande encore à abattre : Mao Zedong qui attendait encore de finir aux poubelles de l'Histoire. quand cela se produirait-il ? Cette mission allait-elle y contribuer ? L'ouverture de Nixon vers la Chine avait joué

dans la destruction de l'Union soviétique un rôle que les historiens n'avaient pas encore évalué à sa juste mesure. Allait-on en trouver les dernières répercussions dans l'effondrement de la Chine populaire ? Cela restait encore à voir.

La voiture pénétra dans le Kremlin et gagna l'ancien bâtiment du Conseil des ministres. Adler descendit et prit l'ascenseur pour gagner la salle de réunion du deuxième étage.

" Monsieur le secrétaire. " C'était Golovko. Adler aurait pu ne voir en lui qu'une éminence grise. Mais Sergueï Nikolaïevitch était un homme intelligent avec l'ouverture d'esprit qu'on pouvait en attendre. Cela dépassait chez lui le simple pragmatisme : ce qu'il désirait avant tout, c'était le bien de son pays, et pour y parvenir, il n'hésitait pas à faire jaillir la vérité, d'où qu'elle vienne.

" Monsieur le directeur. Merci de nous recevoir aussi vite.

- Veuillez me suivre, je vous prie, monsieur Adler. " Golovko le précéda et franchit les deux grandes portes ouvrant sur ce qui ressemblait presque à

une salle du trône. Eagle n'aurait su dire si le bâtiment remontait à

l'époque des tsars. Le président Eduard Petrovitch Grushavoy les y attendait, déjà debout pour les accueillir, le visage sérieux mais amical.

" Monsieur Adler, dit le président russe en lui souriant, la main tendue.

- Monsieur le président, je suis ravi d'être de retour à Moscou.

- Je vous en prie... " Grushavoy leur indiqua des fauteuils confortables autour d'une table basse. Le thé les y attendait déjà et Golovko procéda au service, comme un courtisan d'antan veillant au service de son souverain et des hôtes de celui-ci.

177

" Merci. J'ai toujours apprécié votre façon de servir le thé, remarqua Adler en remuant le sien avant d'en boire une gorgée.

- Bien. qu'avez-vous donc à nous dire ? demanda Grusha-voy dans un anglais fort passable.

- Nous vous avons montré ce qui nous cause désormais une vive inquiétude.

- Les Chinois ", observa le président russe. Chacun ici le savait mais le début de la conversation devait suivre les conventions des entretiens de haut niveau, au même titre que des avocats discutant d'une affaire grave devant un tribunal.

" Oui, les Chinois. Ils semblent envisager une menace contre la paix mondiale. L'Amérique ne peut laisser menacer la paix. Nous avons déployé

d'intenses efforts - votre pays comme le mien - pour mettre un terme aux conflits. Nous sommes reconnaissants de l'aide que nous a portée la Russie lors des plus récents, en agissant comme lorsque nous étions alliés il y a soixante ans. Et l'Amérique est un pays qui n'oublie pas ses amis. "

Golovko poussa un lent soupir. Oui, sa prédiction était en passe de se réaliser. Ivan Emmetovitch était un homme d'honneur et un ami de son pays.

Il se remémorait à présent ces moments où il avait tenu un pistolet plaqué

contre la tempe de Ryan, quand ce dernier avait organisé le passage à l'Ouest du directeur du KGB de l'époque. La rage avait alors envahi

Sergueï Nikolaïevitch, une rage comme il n'en avait pas connue depuis dans un métier pourtant riche en stress, mais il s'était pourtant retenu de tirer parce que c'en était été une folie d'abattre un homme protégé par son immunité

diplomatique. Il bénissait aujourd'hui cette modération car désormais Ivan Emmetovitch offrait à la Russie une Amérique comme elle l'avait toujours désirée : prévisible. L'honneur de Ryan, son sens du fair-play, son honnêteté personnelle - l'aspect sans doute le plus déroutant de son nouveau statut de personnalité politique -, tout cela se combinait pour faire de lui un personnage sur qui la Russie pouvait compter. Dorénavant, Golovko était en mesure de concrétiser ce qu'il avait passé sa vie à tenter de faire : prévoir enfin l'avenir avec quelques minutes d'avance.

" Cette menace chinoise est bien réelle, selon vous ?

176

- Nous le craignons, oui, répondit le secrétaire d'...tat. Et nous espérons l'enrayer.

- Mais comment ? La Chine est au courant de notre faiblesse militaire. Nous avons réduit nos capacités de défense ces derniers temps, en essayant de transférer les investissements vers des secteurs plus rentables pour notre économie. Il semble à présent que nous devions en payer le prix, se lamenta Grushavoy.

- Monsieur le président, nous espérons pouvoir aider la Russie de ce côté.

- De quelle façon ?

- Monsieur le président, au moment même où je vous parle, le président Ryan s'adresse aux chefs d'...tat et de gouvernement des pays de l'OTAN. Il leur propose d'inviter la Russie à signer son adhésion au traité de l'Atlantique Nord. Cela fera de la Fédération de Russie l'alliée de toute l'Europe.

Voilà qui devrait contribuer à faire reculer la Chine en l'amenant à

s'interroger sur le bien-fondé d'un conflit avec votre pays.

- Aaah, souffla Grushavoy. Donc, l'Amérique propose à la Russie une alliance totale entre ...tats ? "

Adler opina. " Oui, monsieur le président. Tout comme nous avons été alliés contre Hitler, nous pouvons à nouveau l'être aujourd'hui contre tous les ennemis potentiels.

- Cela soulève néanmoins bien des complications... les discussions entre vos militaires et les nôtres, par exemple - et même les pourparlers avec le commandement de l'OTAN en Belgique. La coordination entre notre pays et l'organisation risque de prendre des mois...

- Il s'agit de points techniques que devront traiter militaires et diplomates. À notre niveau, toutefois, nous proposons à la Fédération de Russie notre amitié en temps de paix comme en temps de guerre. Nous mettons à votre service la parole et l'honneur de nos pays.

- Et l'Union européenne, dans tout cela ?

- Cela, monsieur, n'est pas de notre ressort, mais nous encouragerons nos amis européens à favoriser votre complète intégration dans leur Union et nous exercerons toute notre influence en ce sens.

179

- que demandez-vous en échange ? " demanda Grushavoy. Golovko s'était abstenu de toute prédiction. Cela pourrait être la réponse à bien des vœux de la Russie mais il imaginait déjà que le pétrole russe allait constituer une aubaine pour l'Europe et donc la source d'un profit mutuel, sinon unilatéral.

" Nous ne réclamons rien de spécial. L'intérêt de l'Amérique est de contribuer à l'instauration de la paix et de la stabilité dans le monde.

Nous y accueillons la Russie à bras ouverts. L'amitié entre nos deux peuples est avantageuse pour tous, ne trouvez-vous pas ?

- Et notre amitié est également profitable à l'Amérique", remarqua Golovko.

Adler se cala contre son dossier avant d'acquiescer en souriant. " Bien entendu. Nos deux pays développeront leurs échanges commerciaux, nous deviendrons voisins dans le village global. Notre seule rivalité sera économique pour notre profit mutuel, comme c'est le cas avec nos autres partenaires.

- L'offre que vous nous faites est-elle aussi simple ? demanda Grushavoy.

- Devrait-elle être plus compliquée ? Je suis diplomate, pas juriste. Je préfère les solutions simples aux solutions complexes. "

Grushavoy considéra tous ces éléments pendant une trentaine de secondes. En temps normal, les négociations diplomatiques s'éternisaient des semaines, voire des mois, même pour les points les plus élémentaires, mais Adler avait raison : la simplicité était préférable à la complexité, et l'enjeu ici était simple, même si ses conséquences à long terme pouvaient se révéler stupéfiantes. L'Amérique offrait le salut à la Russie : plus qu'une banale alliance militaire, l'ouverture de toutes les portes du développement économique. L'Amérique et l'Europe seraient les partenaires de la Fédération, créant une communauté économique intégrée embrassant l'ensemble de l'hémisphère Nord. De quoi faire d'Eduard Petrovitch Grushavoy l'homme qui avait permis à son pays d'entrer de plain-pied dans le nouveau siècle. On avait renversé bien des statues de Lénine et de Staline, mais il était bien possible qu'on en érige quelques-unes à son effigie : voilà une idée qui était propre à séduire un homme 18q politique russe. Bien vite, il tendit la main au-dessus de la table basse.

" La Fédération de Russie accepte volontiers l'offre des ...tats-Unis. Unis, nous avons jadis vaincu la plus grande menace contre la culture humaine.

Peut-être serons-nous en mesure de la faire à nouveau - et mieux encore cette fois-ci : de la prévenir.

- Dans ce cas, monsieur, je m'en vais transmettre aussitôt votre accord à mon président. "

Adler regarda sa montre. Vingt minutes en tout et pour tout. Bigre, on pouvait faire l'Histoire en un rien de temps quand il fallait se serrer les coudes. Il se leva. "Je dois prendre congé pour rendre compte.

- Veuillez adresser mes respects au président Ryan. Nous ferons tout notre possible pour nous montrer les dignes alliés de votre pays.

- Lui et moi n'avons aucun doute à ce sujet, monsieur le président. "

Adler serra également la main de Golovko et ressortit. Trois minutes plus tard, il était remonté en voiture et filait vers l'aéroport. Son avion s'était à

peine mis à rouler qu'il établit la communication téléphonique par

satellite.

" Monsieur le président ? " dit Andréa en se dirigeant vers Ryan juste comme la réunion plénière des dirigeants de l'OTAN allait commencer. Elle lui tendit le téléphone satellite. " C'est le secrétaire d'Etat. "

Ryan prit aussitôt l'appareil. " Scott ? Jack. Alors ?

- Affaire conclue, Jack.

- OK, à présent, faut que je vende l'idée aux autres. Bon boulot, Scott.

Dépêchez-vous de rentrer.

- On s'apprête à décoller, monsieur. " La ligne fut coupée. Ryan repassa le portable à l'agent Price-O'Day. " Les nouvelles sont bonnes ?

- Ouai. " Ryan hocha la tête et retourna dans la salle de conférence.

" Monsieur le président. " Sir Basil Charleston s'approcha. Chef du renseignement britannique, il connaissait Ryan depuis 181

plus longtemps que quiconque dans cette pièce. Un des résultats bizarres de l'itinéraire qui avait conduit Ryan à la présidence était que ceux qui le connaissaient le mieux étaient tous des espions, en majorité des agents de l'OTAN, et que ces derniers se retrouvaient amenés à conseiller leurs chefs de gouvernement sur la meilleure façon de négocier avec l'Amérique. Sir Basil avait servi sous pas moins de cinq Premiers ministres du gouvernement de Sa Majesté, mais son poste actuel était encore plus élevé.

" Basil ! Comment va ?

- Pas trop mal, merci. Entre nous, puis-je vous poser une question ?

- Bien s'r. " Mais je ne suis pas obligé d'y répondre, lui indiqua le sourire de Jack.

"Adler est en ce moment à Moscou. Pouvons-nous savoir pourquoi ?

- Comment réagirait votre Premier ministre si nous invitions la Russie à

entrer dans l'OTAN ? "

Ryan nota que la question avait fait ciller Basil. Ce n'était pas souvent qu'on pouvait prendre le bonhomme au dépourvu. Aussitôt, son esprit

passa en surmultipliée pour analyser cette situation nouvelle. " La Chine ? "

demanda-t-il au bout de cinq secondes.

Jack opina. " Ouais. Il se pourrait qu'elle nous donne du fil à retordre.

- Ils ne veulent quand même pas aller vers le nord, non ?

- Ils y songent.

- Fiabilité de vos informations ?

- Vous êtes au courant du gisement d'or qu'ont découvert les Russes ?

- Oh, bien entendu, monsieur le président. Les Russkofs peuvent se targuer d'avoir eu de la veine sur les deux tableaux.

- Eh bien, le filon qu'on a découvert à Pékin est encore plus précieux.

- Vraiment ? " observa Charleston, laissant entendre que le SIS britannique s'était lui aussi heurté là-bas à un mur, ces derniers temps.

" Affirmatif, Basil. C'est de l'information de première bourre, 182

et les données recueillies sont préoccupantes. On espère leur flanquer la trouille en attirant les Russes dans l'OTAN. Grusha-voy vient de donner son accord de principe. ¿ votre avis, comment vont réagir les autres ?

- Avec prudence, mais de manière favorable, dès qu'ils auront eu l'occasion d'y réfléchir.

- La Grande-Bretagne est-elle prête à nous soutenir ?

- Il faut que j'en parle au Premier ministre. Je vous tiens au courant. "

Sur quoi, Sir Basil se dirigea vers le Premier ministre britannique qui était en train de bavarder avec le ministre allemand des Affaires étrangères. Charleston le prit à part et lui souffla quelques mots à

l'oreille. Instantanément, les yeux de son interlocuteur s'écarquillèrent avant de se braquer vers Ryan. Le ministre britannique se sentait un rien coincé, en partie à cause de l'élément de surprise, mais surtout parce que les deux pays avaient toujours fait cause commune. Leurs " relations privilégiées " étaient en effet au beau fixe, comme aux

meilleurs moments des gouvernements Roosevelt et Churchill. C'était une des constantes de la diplomatie américano-britannique qui faisait mentir le dicton de Kissinger selon lequel il n'y avait pas d'amitié entre les grandes nations mais seulement des intérêts. C'était peut-être l'exception qui confirmait la règle, mais elle était bien là. L'Angleterre et l'Amérique seraient prêtes à se jeter ensemble sous les roues d'un train. Et le fait qu'en Angleterre le président Ryan fût Sir John, chevalier commandeur de l'Ordre royal de Victoria, renforçait encore cette alliance. Pour preuve, le Premier ministre britannique se dirigea aussitôt vers le chef d'...tat américain.

" Jack, vas-tu nous mettre dans la confiance ?

- Autant qu'il me sera possible. Je pourrai encore donner quelques détails à Basil mais, dans l'ensemble, oui, Tony, c'est du sérieux, et ça nous inquiète bougrement.

- C'est l'or et le pétrole, c'est ça ?

- Il semblerait qu'ils se croient acculés du point de vue économique. Ils sont pratiquement à cours de liquidités et ils manquent de pétrole et de blé.

- Tu ne peux pas t'arranger avec eux ?

- Après ce qu'ils ont fait ? Le Congrès me pendrait au premier réverbère.

- Sans doute, oui ", admit le Britannique. La BBC avait réalisé plusieurs séries de documentaires sur les droits de l'homme en Chine communiste et celle-ci n'en était pas sortie à son avantage. Il semblait que taper sur le régime chinois soit devenu le dernier sport à la mode en Europe, ce qui n'avait pas contribué à sauvegarder leurs avoirs en devises. La Chine s'était peut-être enfermée dans un piège mais les nations occidentales avaient bien volontiers contribué à édifier le mur. Les citoyens de ces démocraties n'étaient pas plus prêts à accepter des concessions économiques ou commerciales que le Politburo chinois à envisager des concessions politiques.

" On se croirait presque dans une tragédie grecque, hein, Jack?

- Ouais, Tony, et notre talon d'Achille est notre attachement aux droits de l'homme. Un putain de dilemme, pas vrai ?

- Et tu espères que l'entrée des Russes dans l'OTAN les amènera à

réfléchir ?

- S'il y a une meilleure carte à jouer, je ne l'ai pas vue dans ma main, vieux.

- O' en sont-ils de leurs préparatifs ?

- Aucune idée. Nos renseignements là-dessus sont solides mais nous devons les exploiter avec précaution. Cela pourrait entraîner la mort de certaines personnes et nous couper de nos

sources.

- Comme notre ami Penkovskiy dans les années soixante. " Un bon point pour Basil, il savait former ses supérieurs sur les ressorts du travail d'espion.

Ryan opina puis se lança à son tour dans une petite entreprise d'intox personnelle. C'était de bonne guerre et Basil comprendrait : " Exactement.

Je ne peux pas avoir la mort de cet homme sur la conscience, Tony, et c'est pourquoi je dois redoubler de précaution dans le traitement de cette information.

- Bien entendu, Jack. Je comprends tout à fait.

- Vous allez nous soutenir ? "

Le Premier ministre acquiesça sans hésiter. " Oui, vieille branche, on est bien obligés, pas vrai ?

- Merci, vieux. " Ryan lui donna une tape sur l'épaule.

44

L'esquisse d'un nouvel ordre mondial

CELA prit toute la journée, prolongeant en mini-marathon ce qui n'aurait dû

être qu'une rencontre de pure forme des chefs de l'OTAN. Il fallut toute la force de persuasion de Scott Adler pour arrondir les angles avec les divers ministres des Affaires étrangères, mais avec le renfort des Britanniques dont la diplomatie avait toujours été remarquable, au bout de quatre heures de négociation, on était parvenu à un accord de principe, et les technocrates de la diplomatie s'attelèrent aussitôt à la

rédaction des documents. Tout ceci s'accomplit à huis clos, sans possibilité de fuite pour la presse, de sorte que lorsque les chefs d'...tat et de gouvernement ressortirent de la salle de conférence, l'annonce fit pour les médias l'effet d'une bombe. Ce qu'on s'abstint de leur préciser, ce fut la raison réelle de cette initiative. On se contenta de leur expliquer que c'était une conséquence des nouvelles perspectives économiques de la Fédération de Russie, ce qui somme toute se tenait et qui, en définitive, était à

l'origine de la situation.

En fait, la majorité des alliés de l'OTAN ignoraient eux aussi le fin mot de l'histoire. Les dernières informations du renseignement américain n'étaient partagées qu'avec les Britanniques, même si la France et l'Allemagne avaient eu droit à certaines indications sur les raisons des inquiétudes américaines. Pour le reste, la simple logique de la situation était propre à rendre l'idée séduisante : elle passerait bien dans la presse et, pour la majeure partie de la classe politique internationale, cela seul

185

aurait suffi à son bonheur. Le secrétaire d'...tat Adler mit toutefois en garde son président contre les risques qu'il y avait à amener des nations souveraines à souscrire par traité des obligations sans les informer des raisons sous-jacentes, mais même lui devait bien admettre qu'ils n'avaient guère le choix. Par ailleurs, il existait malgré tout une clause de sauvegarde que les médias ne verraient pas tout de suite, ni non plus la Chine... du moins fallait-il l'espérer.

La presse put diffuser la nouvelle à temps pour le grand journal du soir en Amérique et les journaux de la nuit en Europe, le tout sur des images montrant l'arrivée des personnalités au dîner officiel à Varsovie.

" Je te dois une fière chandelle, Tony ", confia Ryan au Premier ministre britannique en levant son verre. Le vin blanc était français, un vin de Loire, excellent. quant à l'alcool servi en digestif, c'était une vodka polonaise, tout aussi fameuse.

" Eh bien, on peut espérer que cela fera réfléchir nos amis chinois. quand Grushavoy doit-il arriver ?

- Demain après-midi, ce qui donnera matière à de nouvelles beuveries.

Encore de la vodka, je suppose. " Les documents étaient en ce moment

sous presse et seraient reliés de cuir fin, comme il était invariablement d'usage pour des textes de cette importance, après quoi ils finiraient au fin fond d'archives poussiéreuses, sans grand espoir d'être à nouveau jamais consultés.

" Basil m'a dit que vos sources sont d'une qualité inhabituelle et pour le moins inquiétante, observa le Premier ministre en buvant une gorgée de vin à son tour.

- Tout à fait, mon ami. Tu sais, on croyait tous que ces bruits de guerre étaient désormais une chose du passé.

- C'est déjà ce qu'ils se disaient au siècle dernier, Jack. Et ça n'a pas vraiment été le cas, n'est-ce pas ?

- Certes, mais c'était au siècle dernier. Depuis, pas mal d'eau a coulé sous les ponts.

- J'espère que c'est un réconfort pour ce malheureux François-Ferdinand et les dix millions de pauvres bougres indirectement entraînés dans la mort par sa disparition... sans oublier l'acte ceux de la Grande Guerre civile européenne, observa le Premier ministre.

186

- Ouais, après-demain, je dois me rendre à Auschwitz. «a va me faire un drôle d'effet. " Ryan se sentait obligé de s'y rendre, compte tenu des circonstances. Sans oublier que son service de presse jugeait, cyniquement, que ça passerait bien à la télé - ce qui motivait du reste une bonne partie de ses activités.

" Prends garde aux spectres qui hantent les lieux, vieille branche.

- Je te tiendrai au courant ", promet Ryan. Serait-ce comme dans le Conte de Noël de Dickens, les spectres des horreurs passées, accompagnés par ceux des horreurs présentes et finalement ceux des horreurs à venir ? Mais sa t

,che était justement d'empêcher qu'elles se reproduisent. C'était ce qu'attendaient de lui ses concitoyens. Les servir. Un devoir sacré

qu'oubliaient un peu trop vite les dictateurs. Sans doute. Ryan n'avait jamais réussi à comprendre le cheminement de leur pensée. Peut-être Caligula s'imaginait-il vraiment que la vie des citoyens romains était

sa possession et qu'il pouvait en user à sa guise et les jeter comme des coquilles de noix. Peut-être Hitler était-il convaincu que le peuple allemand n'était qu'un outil pour servir son ambition à entrer dans les livres d'histoire... et de ce côté, il avait certes réussi, mais peut-être pas comme il l'imaginait. Jack Ryan savait que lui-même allait se retrouver un jour dans les livres d'histoire, lui aussi, mais il essayait d'éviter de songer à ce que penseraient de lui les générations futures. Survivre à son boulot au jour le jour était déjà bien assez difficile. Le problème avec l'Histoire était qu'on ne pouvait pas se projeter dans l'avenir pour examiner les faits avec détachement et voir ce qu'on était censé faire.

Non, faire l'Histoire était bougrement plus difficile que l'étudier, aussi avait-il décidé une bonne fois pour toutes d'éviter d'y penser. De toute façon, il ne serait plus là pour connaître l'opinion de ses descendants, alors à quoi bon se mettre martel en tête ? Il avait déjà sa propre conscience pour l'empêcher de dormir, ça lui suffisait amplement.

Son regard embrassa le salon où ils étaient réunis et il y vit les chefs de gouvernement de plus de quinze pays, de la minuscule Islande à la Turquie en passant par les Pays-Bas. Il était président des ...tats-Unis d'Amérique, de loin l'...tat le plus vaste

187

et le plus puissant de l'Alliance atlantique - jusqu'au lendemain, en tout cas, rectifia-t-il - et il avait envie de les prendre chacun à part pour leur demander comment diable ils voulaient qu'il réconcilie sa conscience et ses obligations. Comment faire honnêtement son métier de chef d'...tat ?

Comment réussir à satisfaire les besoins de ses concitoyens ? Ryan savait qu'il ne pouvait raisonnablement espérer faire l'unanimité. Arnie le lui avait déjà expliqué - il avait juste besoin d'être apprécié (et non pas aimé) de la moitié des électeurs plus un - mais ce n'était pas suffisant.

Il connaissait de vue et de nom tous ses homologues, on l'avait renseigné

sur la vie privée de chacun. Celui-ci avait une maîtresse de dix-neuf ans à

peine. Celui-là buvait comme un trou. Ce troisième n'était pas bien fixé

sur ses préférences sexuelles. Et ce dernier était un escroc qui s'était copieusement enrichi aux frais du contribuable. Mais tous étaient des alliés de son pays et donc, officiellement ses amis. C'est pourquoi il devait ignorer ce qu'il savait d'eux et les traiter en fonction de l'image qu'ils donnaient et non de leur personnalité réelle ; le plus drôle, c'est que tous se sentaient supérieurs à lui parce qu'ils étaient de meilleurs hommes politiques. Le comble, c'est qu'ils avaient raison : ils étaient effectivement de bien meilleurs politiciens, estima Ryan en dégustant son vin de Loire.

Le Premier ministre britannique s'éloigna pour prendre à part son homologue norvégien, tandis que Cathy Ryan rejoignait son mari.

" Eh bien, chérie, comment ça s'est passé ?

- Comme d'hab. Toujours la politique... " Elle embrassa la salle du regard.

"Aucune de ces bonnes femmes n'a-t-elle un vrai boulot ? demanda-t-elle, à

personne en particulier.

- Certaines, si, nota Jack, se remémorant ses fiches. Certaines ont même des enfants.

- Ou plutôt des petits-enfants... Je n'ai pas encore l'ge pour ça, Dieu merci.

- Désolé, chou. Mais il y a des avantages à être jeune et jolie.

- Et toi, t'es le plus beau mec, ici, répondit Cathy avec un sourire.

- Mais je suis trop crevé. Trop longue, cette journée à la table des négociations.

188

- Pourquoi fais-tu entrer la Russie dans l'OTAN ?

- Pour empêcher une guerre avec la Chine ", répondit avec franchise Jack.

Il était temps qu'elle sache. " quoi ?

- Je te donnerai les détails plus tard, chou, mais en bref, c'est ça.

- Une guerre ?

- Ouais. C'est une longue histoire et j'espère que notre accord d'aujourd'hui va l'empêcher.

- que tu dis, observa Cathy, dubitative.

- T'as rencontré quelqu'un de sympa ?

- Le président français est tout à fait charmant.

- Ah ouais ? Il a pas arrêté de nous faire chier pendant les négociations.

Peut-être qu'il essaie juste d'entrer dans ta culotte ", lança Jack. On l'avait renseigné sur le président français et l'homme avait une réputation de "vigueur Jouable ", pour reprendre l'euphémisme du Département d'...tat.

Enfin, les Français étaient connus pour être de chauds lapins, n'est-ce pas ?

" Mon cour est pris, Sir John, lui rappela-t-elle.

- Comme l'est le mien, gente dame. " Il aurait pu demander à son gorille, Roy Altman, de descendre le Français pour avoir eu des visées sur sa femme, songea-t-il avec amusement, mais ça risquait de provoquer un incident diplomatique et Scott Adler voyait toujours ça d'un mauvais oeil... Jack regarda sa montre. Il était temps de décider d'arrêter les frais. Sous peu, un diplomate quelconque allait faire une annonce discrète qui allait clore la soirée. Jack n'avait pas dansé avec sa femme. La triste vérité était que Jack dansait comme un sabot, ce qui était source de petits différends avec son épouse, et un manquement auquel il était bien résolu à remédier un jour... peut-être.

La soirée s'acheva à l'heure dite. L'ambassade avait des appartements luxueux et Ryan se dirigea bientôt vers le grand lit à deux places qu'on avait installé pour le couple présidentiel.

La résidence officielle de Bondarenko à Tchabarsovil était fort confortable, du niveau approprié pour loger un officier à quatre étoiles avec sa famille. Mais sa femme ne s'y plaisait pas.

connaissait à

Moscou, en outre, une de leurs filles était enceinte de presque neuf mois, aussi son épouse était-elle retournée à Saint-Pétersbourg pour être à ses côtés au moment de la naissance. La façade de la maison dominait un vaste champ de manouvres. L'arrière, où se trouvait sa chambre, donnait sur la forêt de pins qui constituait l'essentiel de cette province. Il avait un vaste personnel domestique pour satisfaire ses besoins. Y compris un cuisinier particulièrement doué et des spécialistes des transmissions.

C'est un de ces derniers qui vint frapper à la porte de sa chambre sur le coup de trois heures du matin. " Oui, qu'y a-t-il ?

- Une communication urgente pour vous, camarade général, répondit la voix.

- Très bien, une minute. " Gennady Iosifovitch se leva et passa une robe de chambre, allumant la lumière avant de se diriger vers la porte. Il bougonna comme tout homme réveillé en sursaut mais les généraux devaient s'y attendre. Il ouvrit en t,chant de n'en rien montrer au sous-
ofÔ qui lui présenta le

télex.

" Urgent, de Moscou, souligna le sergent.

- Da, spassiba ", répondit le général en prenant le message avant de retourner vers son lit. Il alla s'installer dans le fauteuil sur lequel il jetait d'habitude sa tunique et chaussa les lunettes dont il se passait le plus souvent mais qui lui facilitaient la lecture dans la pénombre. C'était un pli urgent... enfin, assez urgent pour le faire réveiller au beau milieu de cette putain de

n...

" Mon Dieu ", souffla le commandant en chef des forces d'Extrême-Orient, parvenu à mi-lecture de la page de garde. Puis il tourna la feuille pour lire le message proprement dit.

Le document était l'équivalent de ce que les Américains appelaient une
"

Evaluation spéciale des services nationaux de renseignements ". Bondarenko en avait déjà vu auparavant, il en avait déjà rédigé certains, mais jamais aucun de semblable à celui-ci.

" On estime qu'il existe un risque imminent de conflit entre la Russie et la République populaire de Chine. L'objectif des Chinois est de lancer une attaque visant à s'emparer des nou-190

veaux gisements de pétrole et d'or découverts en Sibérie orientale, gr,ce à

une offensive rapide de troupes mécanisées depuis le nord de leur frontière, à l'ouest de Khabarovsk. Les éléments de pointe comprendront la 34e armée de choc, une armée de type A...

" Cette évaluation est basée sur des sources d'informations proches des dirigeants politiques de la République populaire de Chine et la qualité des renseignements est classée 1₂ ", poursuivait le rapport, signifiant par là

que le SVR considérait ce texte comme parole d'évangile. Bondarenko n'avait pas vu ça souvent...

" Le commandement d'Extrême-Orient a ordre de procéder à tous les préparatifs propres à affronter et repousser une telle attaque... "

" Et avec quoi ? demanda le général aux papiers dans sa main. Avec quoi, camarades ? " Puis il saisit le téléphone de la table de nuit. " Je veux mon état-major dans quarante minutes ", ordonna-t-il au sergent qui décrocha. Il n'allait pas prendre l'initiative mélodramatique de déclencher tout de suite l'alerte générale. Ce serait pour après la réunion d'état-major. Déjà, il examinait mentalement le problème. C'est ce qu'il continua de faire alors qu'il urinait, puis se rasait, l'esprit décrivant de petits cercles, une habitude à laquelle il ne pouvait rien mais qui ne ralentissait pas le moins du monde le déroulement de ses réflexions. Tandis qu'il taillait ses pattes, il s'avisa que le problème auquel il était confronté n'était pas facile, voire insoluble, mais son rang et ses quatre étoiles en faisaient le sien, et il ne voulait pas qu'à l'avenir les élèves de l'école de guerre russe se souviennent de lui comme du général qui n'avait pas été à la hauteur de la t,che de défendre son pays contre une invasion étrangère. S'il était là, se dit Bondarenko, c'était parce qu'il était le meilleur stratège dont disposait son pays. Il avait déjà affronté

le feu et s'y était comporté assez bien non seulement pour y avoir survécu mais pour y avoir mérité les plus hautes distinctions en récompense de sa bravoure. Il avait consacré sa vie à étudier l'histoire militaire. Il était même allé étudier avec les Américains dans leur laboratoire de combat en Californie, une institution qu'il rêvait depuis

pour préparer ses soldats, mais que son pays était toujours dans l'incapacité totale de financer. Il avait le savoir. Il avait le courage.

Ce qui lui manquait, c'étaient les moyens. Mais l'Histoire n'était pas faite par les soldats qui avaient ce dont ils avaient besoin mais par les autres. quand les soldats étaient satisfaits, les dirigeants politiques entraient dans l'Histoire. Gennady Iosifovitch était un soldat et un soldat russe. Son pays avait toujours été pris par surprise parce que, pour une raison quelconque, ses dirigeants étaient toujours incapables de voir la guerre arriver, et par leur faute, les soldats devaient en payer le prix. Une voix lointaine lui dit qu'au moins, on ne le fusillerait pas pour cet échec. Staline était mort depuis longtemps et avec lui, cette manie de châtier ceux qu'il n'avait su ni avertir ni préparer. Mais Bondarenko n'écoula pas cette voix. L'échec était une hypothèse trop amère pour qu'il ose l'envisager de son vivant.

L' "évaluation spéciale des services nationaux de renseignements " parvint aux forces américaines postées en Europe et dans le Pacifique plus vite encore qu'à Tchabarsovl. Pour l'amiral Bartolomeo Vito Mancuso, elle arriva juste avant son dîner prévu avec le gouverneur de Hawaii. Son officier de relations publiques dut reporter celui-ci de plusieurs heures, le temps que le CINCPAC ait convoqué son état-major.

" Dites-moi tout, Mike, ordonna Mancuso à son second chargé du renseignement, le général de brigade Michael Lahr.

- Eh bien, ce n'était pas totalement imprévu, amiral, avoua le coordinateur des opérations de renseignements sur le terrain. Je ne sais rien de la source de ces informations, mais il semble qu'il s'agisse d'un individu haut placé, sans doute dans la sphère politique. La CIA l'estime hautement fiable, et le directeur Foley n'est pas un amateur. Bref, nous devons prendre tout ceci très au sérieux. " Lahr s'interrompit pour boire une gorgée d'eau.

" OK, ce que nous savons, c'est que la Chine lorgne sur les gisements russes découverts au centre et au nord de la Sibérie orientale. C'est un facteur dans les problèmes économiques auxquels ils sont confrontés depuis que l'incident de Pékin a

entraîné la rupture des relations commerciales, d'autant qu'il semble également que leurs autres partenaires commerciaux aient adopté une attitude identique. Bref, les Chinois se retrouvent acculés du point de vue économique et c'est un casus belli reconnu depuis que l'on rédige des manuels d'histoire.

- que peut-on faire pour les en dissuader ? demanda le général commandant l'infanterie de marine dans le Pacifique.

- Dès demain, nous allons faire entrer dans l'OTAN la Fédération de Russie.

Le président russe doit se rendre à Varsovie dans quelques heures pour y signer le traité de l'Atlantique Nord. Cela fait ipso facto de la Russie l'allié des ...tats-Unis mais aussi de tous les membres de l'OTAN. Bref, l'idée est que si la Chine bouge, ils n'auront en face d'eux pas uniquement la Russie mais tout le reste du Pacte atlantique, et ça, ça devrait leur donner matière à réfléchir.

- Et dans le cas contraire ? " demanda Mancuso. Responsable des opérations, il était payé pour envisager les échecs diplomatiques plutôt que les succès.

"Alors, amiral, si la Chine passe à l'attaque au nord, nous nous retrouvons avec un conflit armé sur le continent asiatique, entre la République populaire de Chine et un allié des ...tats-Unis. Ce qui signifie notre entrée en guerre.

- Avons-nous des instructions quelconques de Washington à ce sujet ?
"

demanda le CINCPAC.

Signe de dénégation du général Lahr. " Pas encore, amiral. La situation évolue un peu trop vite, et notre ministre de tutelle compte sur nous pour lui suggérer des idées. "

Mancuso hocha la tête. " D'accord. que peut-on faire ? quel est l'état de nos forces ? "

L'amiral d'escadre commandant la 7e flotte se pencha en avant : " Assez bonne. Mes porte-avions sont quasiment tous opérationnels mais mes pilotes pourraient avoir un peu plus d'entraînement. Pour les b,timents de surface... Ed ? "

Le vice-amiral Goldsmith se tourna vers son chef : " Nous sommes

bons, Bart. "

Le ComSubPac hocha la tête à son tour. " Il me faudra un peu de temps pour dérouter quelques éléments de plus vers

l'ouest, mais mes gars sont entraînés et on peut causer de sérieux soucis à

leur marine si jamais il faut en arriver là. "

Puis tous les yeux se tournèrent vers le chef des marines.

"J'espère que vous n'allez pas me demander d'envahir la Chine avec une seule division ", observa-t-il. Du reste, la flotte du Pacifique Est n'avait pas assez de navires amphibies pour débarquer plus d'une brigade, tous le savaient. Si valeureux que puissent être les marines, ils ne pouvaient affronter l'ensemble de l'Armée populaire de libération.

" Et côté russe, quelle est la situation ? demanda le général Lahr.

- Pas bonne, mon général. Leur nouveau commandant en Extrême-Orient est un homme estimé, mais il manque cruellement de moyens. L'APL aligne huit fois plus d'hommes que lui, si ce n'est plus. Bref, les Russes n'ont pas grand-chose comme capacité de frappe en profondeur, et pour ce qui est de se défendre contre une attaque aérienne, ils sont limite.

- Le fait est là, renchérit le général commandant les forces aériennes. Les Russkofs ont gaspillé une bonne partie de leurs moyens à combattre les Tchétchènes. La majeure partie de leur aviation est clouée au sol par des problèmes de maintenance. Ce qui veut dire que les pilotes n'ont pas les heures de vol indispensables pour être efficaces. ¿ l'inverse, les Chinois poursuivent depuis plusieurs années un entraînement intensif. J'estime pour ma part que leur composante aérienne est en excellente condition.

- que pouvons-nous acheminer sur le front ouest ?

- ...normément de matériel, répondit le général d'aviation. Mais sera-ce suffisant ? «a dépend de quantité de paramètres. Cela dit, ce serait sympa d'avoir vos porte-avions dans le secteur, pour nous soutenir. " Ce qui était un compliment inhabituel de la part de l'Air Force.

" OK, reprit Mancuso. Je veux avoir plusieurs options. Mike, confirmons nos estimations de renseignements sur les capacités de la

Chine, avant tout, et ensuite sur les projets de leurs dirigeants.

- La NSA est en train de réassigner les tâches de ses satellites. Nous devrions avoir quantité de vues aériennes d'ici peu, sans oublier nos amis de Taiwan qui surveillent également tout ça de près pour nous.

- Sont-ils au courant de l'évaluation ? demanda la 7e flotte.

- Négatif, répondit Lahr. Pas encore. Cette histoire est encore largement tenue confidentielle.

- Vous pourriez peut-être suggérer à Washington qu'ils ont une meilleure appréhension que nous des ressorts de la politique intérieure chinoise, observa le responsable des marines. Après tout, ils parlent la même langue.

Ils ont en gros les mêmes schémas de pensée, et ainsi de suite. Taiwan devrait être un des éléments privilégiés de notre dispositif.

- Peut-être, peut-être pas, rétorqua Lahr. Si une guerre éclate, ils ne vont pas s'y lancer de gaieté de cœur. Certes, ce sont nos amis, mais ils n'ont pas vraiment d'intérêts en jeu dans ce conflit, et leur meilleur atout est encore de jouer la prudence. Ils passeront en état d'alerte maximale, mais ils ne prendront sûrement pas l'initiative d'une attaque.

- Allons-nous réellement soutenir la Russie si l'on en arrive là ? Ou plutôt, est-ce que les Chinois envisagent que c'est une option crédible de notre part ? " demanda le ComAirPac. Il était officiellement " propriétaire

" des forces aéronavales. Sa tâche était de veiller à leur entraînement.

" Deviner leurs pensées, c'est le boulot de la CIA, pas le nôtre, répondit Lahr. Pour autant que je sache, le renseignement militaire ne dispose pas à

Pékin de sources de haute qualité, en dehors des interceptions que nous repasse Fort Meade. Si vous me demandez un avis personnel, ma foi, nous devons garder à l'esprit que leurs décisions politiques sont prises par des maoïstes qui tendent à voir les choses de leur point de vue, plutôt que d'adopter ce que nous qualifierions de vision objective. En bref, je n'en sais rien, et j'ignore si quelqu'un le sait, mais notre source nous confirme qu'ils envisagent sérieusement cette possibilité. Assez sérieusement pour que la Russie se sente amenée à intégrer l'OTAN. On peut estimer que c'est un moyen de dissuasion plutôt désespéré, amiral.

- Donc, nous considérons la guerre comme une éventualité hautement probable ? résuma Mancuso.

- Oui, amiral, convint Lahr.

195

- OK, messieurs. Nous allons donc traiter la menace en conséquence. Je veux des plans et des options pour filer une roustie à nos camarades chinois. Les grandes lignes demain après déjeuner, un cadre définitif dans quarante-huit heures. Des questions ? (Il n'y en avait aucune.) Très bien, au boulot. "

Al Gregory travaillait tard. Expert en logiciels, il était habitué à bosser jusqu'à des heures indues. Pour le moment, il se trouvait à bord de l'USS

Gettysburg, un croiseur Aegis. Le navire était en cale sèche en vue du remplacement de son hélice b, bord endommagée par la rencontre avec une bouée partie à la dérive après avoir rompu sa chaîne d'amarrage. Le chantier prenait son temps parce que de toute manière les machines devaient subir leur révision périodique. C'était tant mieux pour l'équipage. Le chantier naval de Portsmouth, intégré au complexe de la base de Norfolk, n'avait rien d'un parc d'attractions, mais comme c'était ici que vivaient les familles de la plupart des hommes, ils s'en accommodaient volontiers.

George se trouvait au CIC - le Centre d'information de combat -, l'endroit d'où le capitaine commandait les opérations de guerre. Tous les systèmes d'armes étaient contrôlés depuis cet emplacement de vastes dimensions. Les données du radar SPY étaient affichées sur trois écrans bord à bord, chacun de la taille d'un gros téléviseur. Le problème résidait dans les ordinateurs.

"Vous savez, fit remarquer Gregory au maître principal chargé de la maintenance des systèmes, n'importe quel vieil iMac est plus puissant que cette bécane.

- Professeur, ce système est le fleuron de la technologie des années 1975, protesta l'officier marinier. Et c'est quand même pas si dur de suivre des missiles.

- D'abord, Dr Gregory, protesta un autre maître, mon radar reste encore le meilleur putain de système employé dans la marine.

- «a, c'est vrai ", dut reconnaître Gregory. Les composants transistorisés

pouvaient être couplés pour concentrer une puissance émettrice de six mégawatts sur un faisceau d'un degré,

196

largement de quoi altérer le patrimoine génétique d'un pilote d'hélico et accessoirement détecter une ogive balistique en phase de rentrée jusqu'à

plus de quinze cents kilomètres de distance. La seule limitation tenait au logiciel employé, désormais le nouvel étalon de tous les systèmes d'armes de par le monde.

" Donc, quand vous voulez suivre la trajectoire d'une ogive, comment procédez-vous ?

- Comme on dit dans notre jargon, on "monte une puce".

- quoi ? Une bidouille matérielle ? " s'étonna Al. Il avait du mal à le croire. Il ne les voyait pas ouvrir la bécane pour y rajouter une carte.

"Non, non, c'est une procédure logicielle. On charge un autre programme de contrôle.

- Pourquoi avez-vous besoin d'un second programme ? Celui que vous utilisez en temps normal ne peut pas s'en charger ? " demanda le vice-président de TRW.

Un peu étonné de l'ignorance de ce pseudo-spécialiste, mais après tout, ces machines ne venaient pas de sa boîte, l'officier bougonna : " Mon vieux, moi, je me contente de régler et manipuler ce binz. Si vous avez des questions, faut vous adresser à IBM et RCA.

- Merde, observa Gregory.

- Vous pouvez voir avec l'enseigne de vaisseau Oison, suggéra l'autre maître principal. Il sort de Dartmouth. Plutôt calé pour un officier subalterne.

- Ouais, convint le premier. Il écrit des programmes pour se distraire.

- Max la Menace. Même que des fois, il aurait tendance à faire chier le pacha.

- Pourquoi ça ?

- Parce qu'il cause comme vous, répondit le maître principal Leek.

Mais il touche pas autant.

- Cela dit, c'est un brave gars, observa le chef Matson. Il sait s'occuper de ses hommes, et il connaît son affaire, pas vrai, Tim?

- Ouais, George, un brave gars, et il ira loin s'il reste dans la carrière.

- Il y restera pas. Les boîtes d'informatique commencent 197

déjà à lorgner sur lui. Merde, rien que la semaine dernière, Compaq lui a proposé trois cent mille...

- C'est un joli salaire, observa Leek. Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

- Non. Je lui ai dit de pas céder à moins d'un demi-million, rigola Matson en prenant sa tasse de café.

- qu'est-ce que vous en pensez, Dr Gregory ? Vous croyez qu'il peut valoir c'te somme dans l'industrie informatique ?

- S'il s'y entend pour cracher du code ", peut-être, répondit Al, en se promettant d'aller y voir de plus près. TRW restait toujours à l'affût de gens de talent. Et Dartmouth était réputée pour son département d'informatique. Ajoutez-y de l'expérience professionnelle et vous aviez le profil idéal du candidat pour le projet SAM en cours. " OK, si vous "montez la puce", comme vous dites, qu'est-ce qui se passe ?

- Eh bien, vous changez la portée du radar. Vous savez qu'on ne traite que les échos qui reviennent avant un seuil de temps spécifié. Et ça...

(l'officier exhiba une disquette portant une étiquette manuscrite), ça modifie le seuil. Ce logiciel accroît la portée efficace du SPY jusqu'à

quelque chose comme deux mille kilomètres. Bougrement plus loin que la portée de tir des missiles. J'étais sur le Port Royal à Kwajalein, il y a cinq ans, lors d'un test de missile, et on a pu suivre la trajectoire de l'ogive sitôt qu'elle est apparue au ras de l'horizon.

- Et vous l'avez eue ? " demanda Gregory.

Signe de dénégation. " Défaillance des gouvernes de queue... c'était un Block-IV de première génération. On était dans une enveloppe de cinquante mètres, mais c'était un poil de trop à l'extérieur du périmètre de destruction et on n'avait droit qu'à un seul essai, faut pas me demander pourquoi. Le Shiloh a réussi un coup au but l'année suivante. Aplatie, la tête, avec un contact direct. La séquence vidéo est

assez spectaculaire ", assura l'officier.

Gregory le crut volontiers. quand un objet filant ses 28 000 kilomètres-heures était percuté par un truc qui filait en sens inverse à 3 000, le résultat pouvait être assez impressionnant. < Du premier coup ?

198

- Un peu, oui ! Cette saloperie nous arrivait droit dessus, et ce genre de gros bébé rate rarement sa cible.

- On continue de faire du nettoyage avec des Vandal tirés de l'île Wallop, confirma Matson.

- C'est quoi, au juste ?

- Des vieux missiles antimissiles du système Talos, expliqua l'officier. De gros tuyaux de poêle, à pulsoréacteur. quasiment imparables, ceux-là aussi.

C'est d'ailleurs ce qui nous préoccupe. Les Russes ont sorti un missile de croisière qu'on a baptisé Sunburn...

- Le tueur d'Aegis, comme l'appellent certains, ajouta Leek. Ce truc file au ras des vagues...

- Mais on n'en a pas encore raté un seul, annonça Matson. Non, le système Aegis est rudement bon. Alors, Dr Gregory, vous êtes ici pour vérifier quoi, au juste ?

- Je veux voir si votre système peut être utilisé pour intercepter une ogive balistique.

- ¿ quelle vitesse ? demanda Matson.

- Un missile intercontinental en phase de rentrée : au moment où vous le détectez au radar, il doit être aux alentours de 28 000 kilomètres-heure, disons 7 800 mètres-seconde.

- Vachement rapide, sept ou huit fois la vitesse d'une balle de fusil.

- Plus rapide qu'un missile comme le Scud, confirma Mat-son. Je suis pas sûr qu'on arrive à l'intercepter.

- Le système radar pourra le repérer sans problème. Il est d'une classe

équivalente au réseau Cobra Dane installé dans les Aléoutiennes. La question reste vos missiles antimissiles. Est-ce qu'ils peuvent réagir assez vite pour atteindre leur but ?

- Résistante, la cible ?

- Moins qu'un avion. La coiffe de l'ogive est prévue pour résister à la chaleur, pas à un impact. Comme la navette spatiale. quand elle traverse un orage, la grêle bousille les tuiles du revêtement thermique.

- Pas possible ?

- Ouai, confirma Gregory. Comme des gobelets en plastique.

- OK, donc le problème est d'amener le SM2 assez près pour 199

déclencher sa charge quand l'ogive se trouvera à l'intérieur du cône de fragmentation.

- Exact. " Ils avaient beau être de simples officiers mariniers, ils n'en étaient pas idiots pour autant.

" Et la rustine logicielle est dans le système de détection infrarouge, c'est ça ?

- Encore exact. J'ai récrit le code. Rien de bien sorcier, d'ailleurs. J'ai reprogrammé le mode de balayage rotatif du laser. «a devrait fonctionner impec si l'autoguidage infrarouge est à la hauteur des spécifications. En tout cas, il l'était lors des simulations informatiques effectuées à

Washington.

- «a marchait aussi à bord du Shiloh, professeur. On doit avoir quelque part ici la bande vidéo, lui assura Leek. Vous voulez la voir ?

- Un peu, oui ! répondit le Dr Gregory avec enthousiasme.

- OK. " Le maître Leek regarda sa montre. " Je suis libre en ce moment. Le temps de monter à l'arrière me fumer une clope, et on se passera la cassette, fit-il avec un roulement d'yeux digne du loup de Tex Avery.

- Comment ça se fait que vous êtes installés ici, sur le côté ? se plaignit Gregory en se levant pour les suivre. Tous les écrans principaux sont orientés à droite au lieu d'être placés dans l'axe. Vous pouvez m'expliquer ça ?

- Parce que c'est plus facile de dégueuler quand on est dans un chenal, rigola Matson. Je sais pas qui a dessiné ses rafiots, mais il devait pas trop aimer les marins. Enfin, la clim fonctionne. " La température au CIC

dépassait rarement quinze, si bien que la plupart de ceux qui y travaillaient portaient des chandails. Les croiseurs Aegis n'étaient pas réputés pour leur confort.

" C'est sérieux ? " demanda le colonel Aliev. C'était une question idiote et il le savait. Mais il fallait bien qu'il la pose et son commandant le savait.

" Nous avons des ordres pour agir en conséquence, répondit Bondarenko avec humeur. qu'avons-nous pour les arrêter ?

- La 265e division d'infanterie motorisée est en gros à cinquante pour cent de son potentiel de combat, répondit le res-

?.nn

pensable des opérations. Sinon, deux régiments de chars à quarante pour cent. quant à nos formations de réserve, elles sont plus ou moins théoriques, conclut Aliev. Nos moyens aériens... un régiment de chasseurs-intercepteurs opérationnel, trois autres qui n'ont même pas la moitié de leurs appareils en état de vol. "

Bondarenko hocha la tête en entendant ces informations. Elles étaient plutôt meilleures qu'à son arrivée, et il avait tout fait en ce sens, mais cela ne suffirait guère à impressionner les Chinois.

" Opposition ? " s'enquit-il ensuite. L'officier responsable du renseignement en Extrême-Orient était un autre colonel, Vladimir Konstantinovitch Tolkunov.

" La situation militaire de nos voisins chinois est bonne, camarade général. La formation ennemie la plus proche est la 34e armée de choc, une armée de type A commandée par le général Peng Xi-Wang, commença-t-il, étalant sa science. ¿ elle seule, cette formation dispose de plus du triple de nos moyens mécanisés et elle est parfaitement entraînée. quant à

l'aviation chinoise... leur effectif d'appareils tactiques dépasse les deux mille et nous devons supposer qu'ils engageront toutes leurs forces dans la bataille. Camarades, nous n'avons rien d'équivalent à leur opposer pour les arrêter.

- Donc, nous allons tirer parti de nos espaces, proposa le général. De ce côté, on en a à revendre. Nous allons mener une campagne de résistance en attendant l'arrivée de renforts par l'ouest. Je vais discuter avec la Stavka tout à l'heure. ...valuer nos besoins pour arrêter ces barbares.

- Tout ça par une seule et unique ligne de chemin de fer, observa Aliev. Et ces imbéciles du génie qui se sont échinés à percer une voie royale pour permettre aux Chinetoques de s'emparer de nos champs de pétrole. Mon général, d'abord et avant tout, il faut demander au génie de s'occuper plutôt de poser des mines. On en a des millions et l'itinéraire des Chinois est facile à prévoir. "

Le problème principal était que les Chinois profitaient de l'effet de surprise stratégique, sinon tactique. Le premier était un exercice politique et, comme Hitler en 1941, les Chinois en 201

avaient tiré avantage. Au moins Bondarenko aurait-il un préavis tactique, ce qui était toujours mieux que la situation dans laquelle Staline avait laissé son Armée rouge. Il comptait en outre sur la liberté de manœuvre car, à l'inverse du dictateur, le président Grushavoy réfléchissait avec ses neurones plutôt qu'avec ses hormones. Ce qui laisserait à Bondarenko une marge suffisante pour se livrer à une guerre de mouvement, refusant aux Chinois tout engagement décisif, n'autorisant le contact frontal que lorsqu'il le servait. Il serait dès lors en mesure d'attendre l'arrivée des renforts pour avoir une chance de livrer bataille selon ses propres termes, à l'heure et à l'endroit qu'il aurait choisis.

" quel est le vrai niveau de force des Chinois, Pavel ? - La dernière fois que l'Armée populaire de libération s'est engagée dans des opérations à

grande échelle remonte à plus d'un demi-siècle, au moment de la guerre de Corée contre les Américains, sauf à compter les incidents de frontière que nous avons eus avec eux dans les années soixante et au début des années soixante-dix. À ces occasions, l'Armée rouge s'est plutôt bien comportée mais nous avions une puissance de feu massive et les Chinois ne se battaient alors que pour des objectifs limités. Leur formation s'inspire largement de notre modèle ancien. Leurs soldats seront incapables d'initiative. Leur discipline est pire que draconienne. L'infraction la plus bénigne est passible d'une exécution sommaire et cela pousse à

l'obéissance. Au niveau opérationnel, leurs officiers généraux ont une

bonne formation théorique. D'un point de vue qualitatif, leur armement est en gros d'un niveau équivalent au nôtre. Mais, gr,ce à des moyens financiers supérieurs qui ont permis un entraînement intensif, leurs soldats sont parfaitement familiarisés avec le maniement de ces armes et ont acquis des rudiments de tactique, expliqua Jdanov à l'ensemble de l'état-major. Mais ils n'ont sans doute pas notre niveau en ce qui concerne les manœuvres sur le terrain. Hélas, ils ont l'avantage du nombre pour compenser, or la quantité est une qualité en soi, comme disaient naguère les stratèges de l'OTAN en parlant de nous. Par conséquent, mon hypothèse -

et ma crainte, je l'avoue - est qu'ils tentent

2€2

une attaque-éclair, pour nous laminer afin d'atteindre au plus vite leurs objectifs économiques et politiques. "

Bondarenko hocha la tête tout en buvant son thé. C'était insensé, et le plus incroyable dans cette histoire, c'était qu'il se retrouvait à jouer le rôle d'un chef de l'OTAN des années 1975 - peut-être un commandant allemand, ce qui était un comble -confronté à un adversaire supérieur en nombre, avec toutefois l'avantage (contrairement aux Allemands) d'un vaste espace pour manœuvrer, or les Russes avaient toujours su exploiter l'espace à leur avantage. Il se pencha :

" Très bien. Camarades, nous allons leur interdire toute possibilité de livrer un engagement décisif. S'ils traversent la frontière, nous leur ferons une guerre de mouvement. Il s'agira de les harceler. De les frapper et se retirer avant une contre-attaque. Nous leur céderons du terrain, mais nous ne céderons pas une goutte de sang. La vie de chacun de nos soldats nous est trop précieuse. Les Chinois ont un long chemin à parcourir pour atteindre leurs objectifs. Nous les laisserons en accomplir une bonne partie, pendant que nous gagnerons du temps en ménageant nos hommes et notre matériel. Nous leur ferons payer ce qu'ils nous prennent, mais nous ne leur laisserons pas - nous ne devons pas leur laisser - la moindre chance de nous attirer dans une bataille d'envergure. Sommes-nous bien tous d'accord ? Au moindre doute, nous nous défilons pour refuser le combat.

quand nous aurons obtenu les renforts nécessaires pour riposter à l'ennemi, nous lui ferons regretter d'être né mais d'ici là, laissons-le poursuivre ses chimères

- Et les gardes-frontière ? " C'était Aliev.

" Ils accrocheront les Chinois, puis ils se replieront. Camarades, je ne saurais trop insister : la vie de chaque soldat est indispensable. Nos hommes se battront encore plus dur s'ils savent que l'on prend soin d'eux, et plus important, ils méritent nos attentions et notre sollicitude. quand on leur demande de risquer leur vie pour leur patrie, leur patrie a le devoir de se montrer loyale envers eux. Si nous y parvenons, ils se battront comme des tigres. Le soldat russe sait se battre. Nous devons tous nous montrer dignes de lui. Vous êtes des professionnels entraînés. Cette épreuve va être la plus importante de notre vie.

203

Nous devons nous montrer à la hauteur de la tâche. Le pays compte sur nous.

Andreï Petrovitch, préparez-moi quelques plans de défense. Nous avons l'autorisation de rappeler les réservistes. Commençons tout de suite. Nous avons des tonnes et des tonnes de matériel à leur fournir. Ouvrez les grilles des parcs de stockage et commencez à les acheminer. Et espérons que les officiers d'encadrement sauront se montrer dignes de leurs hommes.

Rompez ! "

Bondarenko se leva et sortit, en espérant que sa péroraison avait été à la hauteur de la tâche.

Mais les guerres ne se gagnent pas avec des discours.

45 Le spectre des horreurs passées

LE président Grushavoy débarqua à Varsovie en grande pompe. Un bon comédien, estima Ryan qui regardait la cérémonie à la télévision. À le voir, on n'aurait jamais deviné que son pays était au bord d'un conflit majeur. Grushavoy passa en revue le détachement d'honneur, sans doute composé des mêmes hommes que pour l'arrivée de Ryan, fit une brève allocution en termes fleuris, évoquant la longue amitié réciproque partagée par les deux pays au cours de l'histoire (omettant avec tact les tout aussi longues périodes moins qu'amicales), puis monta dans une limousine pour rallier la capitale, accompagné, nota Ryan avec plaisir, de Sergueï

Nikolaïevitch Golovko.

Dans la main du président, un fax de Washington présentait

brèvement les moyens que les Chinois s'apprêtaient à lcher sur leurs voisins du Nord, en y ajoutant une estimation faite par la DIA sur ce que le renseignement militaire, appelait la " corrélation des forces " - un ternie, si la mémoire de Jack était bonne, emprunté à l'armée soviétique d'antan. Et la situation estimée n'était pas vraiment favorable. qui plus est, l'Amérique n'avait pas grand-chose à offrir pour épauler les Russes. La marine la plus puissante de la planète n'était pas d'un intérêt immédiat pour une guerre terrestre. L'armée des ...tats-Unis disposait d'une division et demie d'infanterie lourde en Europe, mais c'était à des milliers de kilomètres du théâtre prévisible des opérations. L'armée de l'air avait toute la mobilité

nécessaire pour se projeter n'importe o sur le globe, ce qui pouvait consti-205

tuer une sérieuse menace, mais l'aviation ne pouvait à elle seule vaincre une armée. Non, ce serait pour l'essentiel aux Russes de jouer, or l'armée russe, soulignait le fax, était dans un état déplorable. La DIA ne tarissait pas d'éloges sur le général russe commandant la région, mais un petit génie doté d'une carabine restait en état d'infériorité face à un imbécile équipé d'une mitrailleuse. Aussi Ryan espérait-il que la Chine serait dissuadée par l'annonce qu'ils s'apprêtaient à faire, mais d'après la CIA et le Département d'...tat, c'était loin d'être gagné. " Scott ?

interrogea Ryan.

- Franchement, Jack, je n'en sais rien, répondit le secrétaire d'...tat. Cela devrait les décourager mais qui peut dire à quel point ils se sentent acculés ? S'ils s'estiment pris au piège, ils peuvent toujours devenir violents.

- Bon Dieu, Scott, est-ce ainsi que se règlent les relations internationales ? Par les préjugés ? Les craintes ? La bêtise crasse : "

Adler haussa les épaules. " C'est une erreur de croire qu'un chef de gouvernement est plus malin que les autres, Jack. Tous les individus prennent leurs décisions de la même manière, quelle que soit leur importance ou leur intelligence. Cela se ramène toujours à la façon d'envisager la question, de décider comment elle peut servir au mieux vos intérêts, préserver votre bien-être personnel. Souvenez-vous que ces gens-là ne sont pas des saints. On ne peut pas dire que leur conscience les étouffe. Nos notions du bien et du mal n'entrent pas en ligne de compte.

Ils considèrent que ce qui est bon pour eux l'est aussi pour leur pays, à l'instar des souverains médiévaux, sauf que dans leur cas, ils n'ont pas un évêque pour leur rappeler qu'un Dieu est en train de les surveiller, prêt à

leur réclamer des comptes. " Adler n'eut pas besoin d'ajouter qu'ils avaient même été jusqu'à éliminer un cardinal-archevêque pour réussir à se foutre dans ce pétrin.

" Des sociopathes ? " hasarda le président.

Le nouveau, Adler haussa les épaules. "Je ne suis pas psy. Juste diplomate.

quand on négocie avec ce genre d'individus, on leur fait miroiter ce qui pourra être bon pour leur pays - à savoir pour eux - en espérant qu'ils vont sauter dessus. On joue

m

leur jeu sans chercher à les comprendre. Ces types agissent comme ni vous ni moi le ferions. Et ils sont à la tête d'un pays immense, doté de l'arme nucléaire.

- Super... (Ryan se leva, prit son manteau.) Bien, allons assister à la signature du traité avec notre nouvel allié, d'accord ? "

Dix minutes plus tard, ils étaient dans le salon d'honneur du palais Lazienki. Il y eut d'abord la traditionnelle réception intime (à l'écart de la presse) pour laisser aux divers chefs de gouvernement le temps de bavarder autour d'un Perrier citron avant qu'un quelconque chef du protocole n'ouvre les doubles portes pour leur permettre d'accéder à la salle où les attendaient les tables, les chaises, les documents et les caméras de la télévision.

Le discours du président Grushavoy était en tout point prévisible. On avait instauré l'Alliance atlantique pour protéger l'Europe occidentale contre ce qu'avait été jadis son pays, et celui-ci avait instauré la copie conforme de cette organisation avec le pacte de Varsovie, signé ici même. Mais la terre avait tourné, et désormais, la Russie d'aujourd'hui se félicitait de pouvoir rejoindre le reste de l'Europe au sein d'une alliance amicale dont l'unique objectif était la paix et l'amitié entre les peuples. Grushavoy se félicitait, après une si longue absence, de ce retour tant attendu de la Russie dans le giron de l'Europe, et

promettait de se montrer un allié et un partenaire digne de ses nouveaux voisins (les implications militaires du traité ne furent absolument pas évoquées). Tout le monde applaudit. Puis Grushavoy sortit un antique stylo-plume emprunté aux collections de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg pour signer au nom de son pays et ajouter ainsi un membre à l'OTAN. Tout le monde applaudit derechef, tandis que les chefs d'Etat et de gouvernement venaient tour à tour serrer la main de leur nouvel allié. Une fois encore, la face du monde venait de changer.

" Ivan Emmetovitch, dit Golovko en s'approchant du président américain.

- Sergueï Nikolaïevitch...

- Comment va réagir Pékin ? demanda le chef de l'espionnage russe.

- Avec un peu de chance, on le saura d'ici vingt-quatre heures.

res ", répondit Ryan. Il savait que la cérémonie était retransmise en direct sur CNN, et était sûr qu'on était en train de la regarder en Chine.

" J'imagine que ce ne sera pas en termes fleuris.

- Ils ont déjà proféré un certain nombre d'horreurs sur mon compte, lui assura Jack.

- Genre allusion à des relations charnelles avec votre mère, j'imagine.

- Et même pire, confirma le président avec dégoût. Je suppose que tout le monde raconte ce genre de choses en petit comité.

- On évite de le dire de vive voix à l'intéressé.

- Effectivement, c'est pas recommandé, gronda Ryan.

- Vous croyez que ça va marcher ? demanda Golovko.

- J'allais vous poser la question. Vous les connaissez mieux que nous,

- Je me demande... " Le Russe trempa ses lèvres dans son verre de vodka. "

Et si ça ne marche pas...

- Dans ce cas, vous avez quelques nouveaux alliés.

- Et que faites-vous des termes exacts des articles 5 et 6 du traité ?

- Sergueï, vous pouvez dire à votre président que les États-Unis envisageront toute attaque contre n'importe quelle partie du territoire de la Fédération de Russie comme une atteinte au traité de l'Atlantique Nord.

Là-dessus, Sergueï Nikolaïevitch, vous avez la parole des États-Unis d'Amérique.

- Jack, si je peux me permettre, j'ai dit plus d'une fois à mon président que vous étiez un homme d'honneur et un homme de parole. " Son soulagement était manifeste.

" Sergueï, venant de vous, c'est flatteur. Mais en fait, c'est simple : il s'agit de votre terre, et une nation comme la nôtre ne peut pas assister les bras croisés à une opération de banditisme de cette envergure. Cela sape les bases de la paix internationale. Notre tâche est de rebâtir un monde paisible. Nous avons eu assez de guerres.

- Je crains qu'il n'y en ait une autre, avoua Golovko, avec sa franchise coutumière.

2q8

- Alors, ensemble, votre pays et le mien feront en sorte que ce soit la dernière.

- Platon a dit : "Seuls les morts voient la fin de la guerre."

- Eh bien, serions-nous liés par les paroles d'un Grec qui vivait il y a vingt-cinq siècles ? Je préfère celles d'un Juif qui a vécu cinq cents ans après lui. Il est temps, Sergueï. Plus que temps.

- J'espère que vous avez raison. Vous autres Américains, vous êtes toujours d'un optimisme si délirant...

- On a une bonne raison.

- Oh ? Et laquelle ? "

Jack regarda dans les yeux son ex-collègue russe. " Dans mon pays, tout est toujours possible. Ce sera le cas dans le vôtre aussi, si vous le permettez. Faites le choix de la démocratie, Sergueï. Faites le choix de la liberté. Les Américains ne sont pas génétiquement différents du reste du monde : nous sommes des bêtards. Le sang de toutes les

nations de la terre coule dans nos veines. La seule chose qui nous différencie du reste du monde est notre Constitution. Juste un corpus de lois. C'est tout, Sergueï, mais cela nous a bien rendu service. Vous nous étudiez depuis combien de temps ?

- Depuis que je suis entré au KGB... plus de trente-cinq ans.

- Et qu'avez-vous appris de l'Amérique et de son fonctionnement ? demanda Ryan.

- En tout cas, pas assez, manifestement, répondit Golovko avec honnêteté.

Le souffle qui anime votre nation m'a toujours intrigué.

- Parce qu'il est trop simple. Vous cherchez la complexité. Nous laissons les gens poursuivre leurs rêves, et quand ils se concrétisent, nous les récompensons. Les autres, voyant cela, les imitent à leur tour.

- Mais la lutte des classes ?

- quelle lutte des classes ? Sergueï, tout le monde ne va pas à Harvard. Je n'y suis pas allé, rappelez-vous. Mon père était flic. J'ai été le premier de ma famille à terminer des études universitaires. Et regardez ce que je suis devenu. Sergueï, nous n'avons pas de distinctions de classe en Amérique. Vous pouvez être ce que vous choisissez d'être, si vous êtes prêt à faire les

209

efforts en ce sens. Vous pouvez réussir comme vous pouvez échouer. La chance a son rôle à jouer, admit Ryan, mais en définitive, c'est une question d'effort.

- Tous les Américains ont les yeux pleins d'étoiles, remarqua le directeur du SVR, laconique.

- C'est pour mieux embrasser le ciel, répondit Ryan.

- Peut-être... espérons en tout cas qu'il ne nous tombera pas sur la tête.

"

" Alors, qu'est-ce que cela signifie pour nous ? " demanda Xu Kun Piao, d'une voix parfaitement neutre.

Zhang Han San et le Premier ministre-secrétaire avaient regardé la retransmission de CNN dans le bureau privé de ce dernier, en écoutant au casque la traduction simultanée. Le ministre sans portefeuille balaya toute objection d'un geste.

"J'ai lu le traité de l'Atlantique Nord. Il ne s'applique en aucun cas à

nous. Les articles 5 et 6 limitent son application militaire aux événements survenus exclusivement en Europe et en Amérique du Nord - certes, il inclut la Turquie et, dans sa rédaction d'origine, l'Algérie qui était territoire français en 1949. Pour les incidents maritimes, il ne s'applique qu'à la mer Méditerranée et à l'océan Atlantique et encore, seulement au nord du tropique du Cancer. Sinon, les pays de l'OTAN auraient été tenus d'intervenir dans les guerres de Corée et du Vietnam aux côtés des Américains. Ce ne fut pas le cas parce que le pacte était inapplicable hors de son champ d'action. Et c'est pourquoi il ne s'applique pas non plus à

nous. Les accords diplomatiques ont des termes précis et un champ d'application défini, rappela-t-il à son chef. Ils ne sont pas ouverts et librement modifiables.

- Je reste préoccupé malgré tout, confia Xu.

- Les hostilités ne sont pas des activités à prendre à la légère, admit Zhang. Mais le vrai danger pour nous est la faillite économique et le chaos social qui en résulterait. Et cela, en revanche, camarade, pourrait bien mettre à bas toute l'organisation de notre société, or c'est là un risque que nous ne pouvons courir. Mais quand nous aurons réussi à faire main basse sur le pétrole

Tin

et sur l'or, ce ne sera plus un souci pour nous. Ces réserves abondantes élimineront le spectre d'une crise pétrolière et gr,ce au métal précieux, nous pourrons nous acheter tout ce qui nous manque. Mon ami, tu dois comprendre les Occidentaux. Ils vénèrent l'argent, et leur économie est fondée sur le pétrole. Si nous détenons les deux, ils sont obligés de traiter avec nous. Pour quelle raison l'Amérique est-elle intervenue dans l'affaire du Koweït ? Le pétrole. Pour quelle raison l'Angleterre, la France et les autres l'ont-ils rejointe ? Le pétrole. qui a du pétrole est leur ami. Nous aurons du pétrole. Ce n'est pas plus compliqué, conclut Zhang.

- Tu me parais bien confiant. "

Le ministre acquiesça. " Oui, Xu, tout à fait, parce que j'étudie l'Occident depuis des années. Leur mode de pensée est en fait parfaitement prévisible. Il se peut que l'objectif de ce traité soit de nous effrayer, j'imagine, mais ce n'est qu'un tigre de papier. Même s'ils veulent fournir une aide militaire à la Russie, ils n'en ont pas la capacité. Et je doute qu'ils en aient l'intention. Ils ne peuvent pas connaître nos plans parce que sinon, ils auraient poussé leur avantage en matière de réserves monétaires et de négociations commerciales, or ils n'en ont rien fait, n'est-ce pas ? remarqua Zhang.

- Ils n'ont vraiment aucun moyen de savoir ?

- C'est des plus improbables. Le camarade Tan n'a aucun indice d'espionnage sur notre territoire à un niveau de décision important, et ses sources à

Washington ou ailleurs n'ont décelé aucune trace de fuite à ce sujet.

- Dans ce cas, pourquoi viennent-ils d'élargir l'OTAN ? insista Xu.

- N'est-ce pas évident ? Maintenant que la Russie est riche en or comme en pétrole, les ...tats capitalistes sont désireux de partager cette aubaine.

C'est du reste ce qu'ils ont avoué dans la presse. Cela colle parfaitement avec l'éthique capitaliste : l'avidité réciproque. qui sait, peut-être que dans cinq ans, ils nous proposeront d'intégrer l'OTAN pour les mêmes raisons ? observa Zhang avec un rictus ironique.

- Tu es bien certain que nos plans n'ont pas été éventés ?

- Lorsqu'on va passer à un niveau d'alerte plus élevé et enta-211

mer des mouvements de troupes, on peut s'attendre à une réaction des Russes. Mais pour les autres ? Peuh ! Tan et le maréchal Luo ont confiance eux aussi.

- Fort bien ", conclut Xu, pas entièrement convaincu mais d'accord malgré

tout.

C'était le matin à Washington. Le vice-président Jackson se retrouvait de fait patron de la cellule de gestion de crise, fonction assurée jusqu'ici par le directeur des opérations (son ancien poste, du reste, celui de J-3) pour le chef d'état-major interarmes. Un bon point à la

Maison-Blanche, c'était la qualité de ses mesures de sécurité, encore améliorées par le transport des visiteurs en hélicoptère et par le fait que les chefs d'état-major pouvaient dialoguer par téléconférence sans bouger de leur poste de commandement - leur " bocal " - gr,ce à une liaison sécurisée à fibres optiques.

" Eh bien ? demanda Jackson, en contemplant le grand écran de télévision au mur du PC de crise.

- Mancuso a mis ses hommes en état d'alerte à Hawaii. La marine peut donner du fil à retordre aux Chinois, et l'aviation est en mesure d'acheminer de gros moyens en Russie si le besoin s'en fait sentir, indiqua le général Mickey Moore, qui présidait l'état-major interarmes. C'est le volet terrestre de l'équation qui me préoccupe. Nous pourrions en théorie déplacer une division d'infanterie lourde -la 1re DB- depuis l'est de l'Allemagne, avec pas mal de matériel annexe, et sans doute l'OTAN

pourrait-elle y adjoindre quelques éléments, mais l'armée russe est à l'heure actuelle dans un état déplorable, surtout en Extrême-Orient, et il faut y rajouter le fait que la Chine possède douze missiles balistiques intercontinentaux CSS-4. Nous estimons qu'au moins huit sont braqués sur nous.

- Dites-m'en plus, ordonna Tomcat,

- Ce sont des clones de Titan-II. Merde, je viens tout juste de découvrir le fin mot de l'histoire, poursuivit Moore. Ils ont été dessinés par un de nos anciens colonels d'aviation diplômé de CalTech. D'origine chinoise, il est passé chez eux dans les années cinquante. Un abruti quelconque s'était mis en tête de

212

l'inculper pour raisons de sécurité - c'était un coup monté, bien entendu -

et il en a profité pour filer avec plusieurs valises de documents techniques du JPL o ù il travaillait à l'époque. Résultat, les cocos chinois ont fabriqué des copies conformes de ce vieux missile de Martin-Marietta et, comme je vous l'ai dit, on pense que huit au moins sont braqués sur nous.

- Les ogives ?

- Cinq mégatonnes, on suppose. Stratégie anti-cités. Ces vecteurs sont un cauchemar à entretenir, exactement comme les nôtres. On estime qu'ils sont entreposés réservoirs vides et qu'il leur faut entre deux et quatre heures pour les rendre opérationnels. «a, c'est le bon point. Le mauvais, est qu'ils ont durci leurs silos ces dix dernières années, sans doute après notre campagne de bombardements contre l'Irak et nos frappes de B-2 sur le Japon pour y détruire leurs clones de SS-19l. L'estimation courante est que les couvercles sont formés de quatre mètres et demi de béton armé renforcé

par quatre-vingt-dix centimètres de blindage en acier. Aucune de nos bombes classiques ne peut pénétrer ça. "

Jackson fit part de sa surprise : " Pourquoi donc ?

- Parce que la GBU-29 qu'on avait concoctée pour détruire ce bunker enterré

de Bagdad était conçue pour être accrochée à un F-111. Ses dimensions sont trop grandes pour la soute à bombes du B-2 et tous les 111 rouillent désormais au cimetière en Arizona. Bref, on a bien les bombes, mais aucun vecteur pour les délivrer. La meilleure option pour éliminer ces silos serait d'utiliser des missiles de croisière lancés d'avions et équipés de têtes W-80, à condition que le président autorise le recours à l'arme nucléaire.

- quel délai aurons-nous, une fois certains que les Chinois sont prêts à procéder au tir ?

- Pas grand-chose, reconnut Moore. La nouvelle configuration des silos empêche quasiment toute détection préalable. Les tampons de fermeture sont des trucs imposants. On pense qu'ils les feront sauter à l'explosif, comme nous.

1. Cf. Dette d'honneur, Albin Michel, 1995 (N.4.T.).

213

- Est-ce qu'on a des missiles de croisière équipés d'ogives nucléaires ?

- Négatif. Il faut l'accord préalable du président. Les engins et les ogives sont entreposés sur la BA de Whitman, avec les B-2. Il faut compter vingt-quatre heures environ pour l'intégration. C'est pourquoi je recommande que le président donne son accord si la crise chinoise venait à

s'aggraver ", conclut Moore.

Et la meilleure méthode pour livrer des missiles de croisière à tête nucléaire - à savoir leur tir d'un sous-marin ou d'un appareil de l'aéronavale- était inapplicable, la marine américaine ayant été

entièrement dépouillée de tout son arsenal nucléaire ; y remédier serait loin d'être facile, Jackson en était conscient. Les retombées de l'explosion de Denver¹, qui avait conduit le monde au bord d'une conflagration nucléaire totale, avaient décidé la Russie et l'Amérique à

marquer une sérieuse pause, puis bien vite, à éliminer tous leurs missiles balistiques. Les deux camps gardaient bien entendu des armes nucléaires.

Pour l'Amérique, il s'agissait essentiellement de bombes à gravité B-61 et B-63, ainsi que d'ogives thermonucléaires W-80 qui pouvaient être fixées sur des missiles de croisière. Les deux systèmes pouvaient être livrés avec un degré élevé de fiabilité et de précision, et surtout de manière furtive.

Le bombardier B-2A était indétectable au radar, et difficile à détecter visuellement, à moins d'être juste à côté ; quant aux missiles de croisière, ils évoluaient si bas qu'ils se confondaient non seulement avec les échos parasites au sol mais avec le trafic routier. Il leur manquait toutefois la vitesse des engins balistiques. C'était à la fois l'inconvénient de ces armes redoutables, mais aussi leur avantage : vingt-cinq minutes entre l'actionnement de la clef de validation du lancement et l'impact - encore moins pour les modèles tirés en mer qui avaient en général une distance moindre à parcourir. Mais tous ces vecteurs avaient disparu, à l'exception de ceux conservés pour les essais de validation des missiles anti-missiles, et ces derniers avaient été modifiés pour rendre difficile leur rééquipement en têtes nucléaires.

"Eh bien, on fera de notre mieux pour se limiter à un 1. Cf. La Somme de toutes les peurs, op. cit. (Nd.T).

214

échange conventionnel. Combien d'armes nucléaires pourrait-on délivrer s'il fallait en arriver là ?

- En première frappe avec les B-2 ? demanda Moore. Oh, quatre-vingts environ. Si vous en comptez deux par objectif, il y a largement de quoi

transformer en parkings toutes les grandes villes de Chine communiste. Le chiffre des morts pourrait s'élever à cent millions ", ajouta le général.

Inutile de dire que la perspective ne l'enchantait pas particulièrement.

Même les militaires les plus assoiffés de sang répugnaient à l'idée de tels massacres de civils, et ceux qui arrivaient à décrocher quatre étoiles y parvenaient parce qu'ils étaient raisonnables, et non pas psychotiques.

" Eh bien, si on arrive à le leur faire savoir, ils devraient y réfléchir à deux fois avant de venir nous énerver, décida Jackson.

- Ils devraient avoir ce minimum de cervelle, je suppose, convint Moore.

qui voudrait régner sur un parking ? " Mais le gros problème, c'est que les individus qui déclenchaient des guerres d'agression n'avaient en général pas toute leur cervelle.

" Et comment fait-on pour rappeler les réservistes ? " demanda Bondarenko.

En théorie, presque tous les citoyens russes de sexe masculin étaient susceptibles d'être incorporés, parce que la plupart avaient servi dans l'armée à un moment ou à un autre. C'était une tradition qui remontait aux tsars, quand la masse énorme de l'armée russe la faisait comparer à un rouleau compresseur.

Toutefois, le problème pratique désormais était que l'...tat ne savait plus où localiser tous ces hommes. Il exigeait certes que tout citoyen ayant fait son service informe l'armée de ses déménagements, mais comme récemment encore le moindre déplacement requérait une autorisation officielle, chacun en avait déduit que l'...tat savait où il se trouvait et n'avait donc pas jugé bon de l'en informer. Sans compter une vaste et lourde bureaucratie bien trop pachydermique pour assurer le suivi de tous ces dossiers. Tant et si bien que ni la Russie, ni auparavant l'Union soviétique n'avaient trop cherché à vérifier leur capacité à mobiliser des soldats entraînés qui avaient quitté l'uniforme.

Il existait des divisions entières de réservistes dotées d'un équipement ultra-moderne qui n'avait jamais quitté les hangars où on l'entreposait sous la surveillance de cadres d'activé chargés à temps plein de sa

maintenance. Ceux-ci faisaient tourner les moteurs selon un programme prédéfini qu'ils suivaient aussi stupidement que les ordres avaient été

rédigés et imprimés. Le résultat était que le général commandant la région militaire d'Extrême-Orient avait à sa disposition des milliers de chars d'assaut et de fusils pour le maniement desquels il n'avait pas de soldats, sans oublier des montagnes d'obus et de véritables lacs de gazole.

Le mot " camouflage " est d'origine française. Mais il aurait dû venir du russe car ceux-ci étaient les experts mondiaux de cet art militaire. Les sites de stockage des chars qui formaient l'épine dorsale de l'armée virtuelle de Bondarenko étaient si habilement dissimulés que seul son état-major savait où ils se trouvaient. Une bonne proportion avait même réussi à

échapper aux satellites-espions américains qui les traquaient pourtant depuis des lustres. Jusqu'aux routes d'accès qui étaient peintes de couleurs trompeuses ou recouvertes de végétation factice. Encore une leçon de la Seconde Guerre mondiale, quand l'Armée soviétique avait abusé les Allemands tant de fois qu'on en venait à se demander pourquoi la Wehrmacht se fatiguait à employer des espions qui se faisaient avoir si souvent.

" Nous allons lancer les ordres de mobilisation, répondit le colonel Aliev.

Avec un peu de chance, ils devraient toucher la moitié des hommes qui ont porté l'uniforme. On pourrait améliorer le résultat en décrétant publiquement la mobilisation générale.

- Non, répondit Bondarenko. Pas question de les mettre au courant de nos préparatifs. qu'en est-il des officiers ?

- Pour les réservistes ? Eh bien, nous avons pléthore de lieutenants et de capitaines, mais ils n'ont pas de simples soldats ou de sous-officiers à

commander. Je suppose que s'il faut en venir là, on pourra toujours aligner un régiment entier d'officiers subalternes tankistes, observa sèchement Aliev.

- Ma foi, un tel régiment devrait pouvoir faire des étincelles, 216

rétorqua le général, s'essayant à l'humour. Dans quel délai peut-on

avoir rappelé les réservistes ?

- Les lettres sont déjà prêtes et affranchies. Elles devraient toutes avoir été acheminées dans trois jours.

- Postez-les tout de suite. Veillez-y personnellement, Aliev, ordonna Bondarenko.

- ¿ vos ordres, camarade général ! " Puis le colonel observa, après un temps d'arrêt : " qu'est-ce que vous pensez de cette histoire d'OTAN ?

- Si ça peut nous aider, alors je suis pour. J'adorerais pouvoir commander une escadrille de chasse américaine. Je me souviens de ce qu'ils ont réussi en Irak. Il y a pas mal de ponts que j'aimerais voir détruits comme ils l'ont fait.

- Et leurs forces terrestres ?

- Ne les sous-estimez pas. J'ai vu comment ils s'entraînaient. J'ai pu conduire certains de leurs engins. C'est du matériel excellent et leurs hommes savent s'en servir. Une compagnie de chars américains, bien commandés et bien soutenus peut tenir en échec un régiment entier.

Rappelez-vous ce qu'ils ont fait subir à la République islamique unie. Deux régiments d'activé et une brigade de réservistes volontaires ont écrasé

deux corps d'armée d'infanterie lourde comme à la parade. C'est pour cela que je veux améliorer notre entraînement. Nos hommes sont aussi bons que les leurs, AndreÔ Petrovitch, mais leur entraînement est le meilleur que j'ai vu. Ajoutez-y leur matériel et vous avez l'explication de leur supériorité.

- Et le commandement ?

- Bon, mais là encore, pas meilleur que le nôtre. Merde, ils n'arrêtent pas de copier nos doctrines. Je le leur ai fait remarquer de vive voix et ils ont volontiers admis qu'ils admirent notre réflexion opérationnelle. Mais ils exploitent mieux que nous notre propre doctrine... toujours à cause d'un meilleur entraînement.

- Et ils s'entraînent mieux parce qu'ils ont plus d'argent à y consacrer.

- Vous avez tout compris. Ils n'ont pas, eux, de chefs de chars qui occupent leur temps à repeindre les cailloux autour du garage à matériel, comme nous ", nota le général avec aigreur. Il 217

venait tout juste d'y mettre bon ordre, mais " tout juste ", c'était loin d'être synonyme de " mission accomplie ".

" Bon, vous m'expédiez ces ordres d'appel et n'oubliez pas : tout ceci doit rester confidentiel. Allez-y. Moi, je dois parler avec Moscou.

- ı vos ordres, camarade général. " Sur quoi l'officier G-3 prit congé.

" Eh bien, si c'est pas quelque chose ! " commenta le général Briggs après avoir vu la cérémonie à la télé.

" Il y aurait de quoi se demander à quoi sert l'OTAN, renchérit le colonel Masterman.

- Duke, j'ai été formé à voir à tout moment des chars T-72 débouler par la trouée de Fulda comme des cafards dans un appartement du Bronx. Merde, et voilà à présent qu'on est potes ? (Il dut hocher la tête avec incrédulité.) J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer plusieurs de leurs officiers, comme ce Bonda-renko qui commande à présent leur district d'Extrême-Orient. Un type intelligent, très pro. Il est venu me rendre visite à Fort Irwin. Il pigeait très vite, il a bien accroché avec Al Hamm et ses hommes. Un soldat de notre race.

- Ma foi, mon général, j'imagine que c'est ce qu'il est devenu i ?

maintenant, pas vrai i "

C'est à cet instant précis que le téléphone sonna. Diggs décrocha. "

Général Diggs. OK, je le prends... Bonjour, général... très bien, merci et... oui... Comment ça ?... C'est sérieux, j'imagine... Oui, général.

Affirmatif, général, tout ce qu'il y a de plus prêts. Très bien, général, au revoir. " Il raccrocha. " Duke, vous faites bien d'être assis.

- qu'est-ce qui se passe ?

- C'était le SACEUR'. Nous avons ordre d'être prêts à faire mouvement vers l'est.

- Jusqu'où vers l'est ? " demanda le commandant des opéra-1. Suprême Allied Commander in Europe : Commandant en chef des forces alliées en Europe (N.d.T.).

tions divisionnaires, surpris. Des manœuvres imprévues en Allemagne orientale, peut-être ?

" Peut-être jusqu'en Russie, la partie orientale. La Sibérie, qui sait, ajouta Diggs d'une voix où perçait l'incrédulité.

- Merde, qu'est-ce qui se passe ?

- Le haut état-major redoute un clash entre Russes et Chinois. Si ça se produit, il se pourrait que nous devions filer vers l'est soutenir les Russkofs.

- Putain de merde !

- Il nous envoie son J-2 pour nous briefer sur les éléments qu'il a obtenus de Washington. Il devrait être là dans une demi-heure.

- qui d'autre encore ? Est-ce une mission OTAN ?

- Il n'a pas précisé. J'imagine qu'il faudra voir venir. Pour le moment, seuls vous, l'état-major, le commandant de la division blindée et les chefs de brigade sont dans la confidence. "

L'armée de l'air dépêche toujours un certain nombre d'appareils pour accompagner le président dans tous ses déplacements. Dans le lot, il y a des C-5B Galaxy. Affublés dans la marine du sobriquet de " Nuage d'alu ", à

cause de sa masse, le cargo est doté d'une soute caverneuse capable d'accueillir des chars d'assaut. En l'occurrence, c'étaient toutefois des hélicoptères VC-60 qui y avaient pris place. Plus volumineux que des chars, ils étaient cependant bien plus légers.

Le Sikorsky VH-60 est la version du transport de troupes Blackhawk, plus ou moins aménagé pour accueillir des passagers de marque. Celui-ci était piloté par le colonel Dan Malloy, un marine qui avait dépassé les cinq mille heures de vol aux commandes d'une voilure tournante et dont l'indicatif radio était " Ours ". Cathy Ryan le connaissait bien. C'était en général son taxi matinal pour Johns Hopkins, avec un appareil identique.

Le copilote était un lieutenant d'allure incroyablement juvénile. En cabine, un sergent de marine E-6 veillait à ce que tout le monde soit correctement harnaché, ce dont Cathy s'acquitta mieux que Jack qui n'avait pas l'habitude de ce type d'appareil.

Le Blackhawk volait avec une douceur incomparable, à mille lieues de cette impression d'être juché sur un lustre pendant un séisme qu'on associait d'habitude à ce genre d'engin. Le vol prit presque une heure, durant laquelle le président écouta les dialogues dans son casque de protection acoustique. L'ensemble du trafic aérien avait été suspendu, même les vols commerciaux de tous les aéroports civils près desquels ils passaient. Le gouvernement polonais était visiblement soucieux de sa sécurité.

" Le voilà, annonça Malloy dans l'interphone. 7 onze heures. "

L'appareil s'inclina sur la gauche pour permettre à tout le monde d'avoir une bonne vue par les hublots. Ryan se sentit soudain intimidé par la pesanteur de l'atmosphère. On apercevait une gare rudimentaire avec deux voies ferrées, et un autre embranchement qui pénétrait sous l'arche d'un autre bâtiment. Il y avait quelques autres édifices, mais on voyait surtout des dalles de béton marquant l'emplacement des nombreux baraquements que Ryan imaginait sans peine, à partir des films en noir et blanc pris d'avion, sans doute par des appareils russes pendant la guerre. Des baraquements qui évoquaient curieusement des entrepôts. Ce qu'on y entreposait, c'étaient des êtres humains, même si ceux qui avaient édifié

ce camp ne les voyaient pas ainsi : ils les considéraient comme de la vermine, des insectes ou des rats, qu'il convenait d'éliminer froidement avec le maximum d'efficacité.

C'est à ce moment qu'un grand frisson l'envahit. La matinée n'était pas chaude, une douzaine de degrés tout au plus, mais le froid que ressentit Jack n'avait rien à voir avec le climat. L'hélico se posa en douceur, le sergent ouvrit la porte et le président posa le pied sur l'aire qu'on avait récemment aménagée tout exprès. Un fonctionnaire du gouvernement polonais s'approcha et lui serra la main en se présentant, mais Ryan n'entendit rien, il se faisait soudain l'effet d'un visiteur débarqué en enfer.

L'officiel qui devait leur servir de guide les conduisit à une voiture pour le bref trajet jusqu'à l'entrée du camp. Jack s'installa sur la banquette à

côté de sa femme. " Jack..., souffla-t-elle. - Oui, je sais, bébé, je sais.

" Et il ne dit pas un mot de plus,

n'entendit même pas le commentaire bien rodé que lui servit son hôte polonais.

Arbeit macht frei, lisait-on au-dessus du porche en lettres de fer forgé. Le travail rend libre... sans doute la devise la plus délibérément cynique qu'aient pu inventer les esprits tordus d'individus qui osaient se qualifier de civilisés. Finalement, la voiture s'arrêta et ils se retrouvèrent à nouveau dehors, et à nouveau, leur guide les conduisit d'un endroit à un autre, leur expliquant des choses qu'ils n'entendaient pas mais ressentaient plutôt, tant l'atmosphère elle-même semblait imprégnée par le mal. L'herbe était d'un vert superbe, on aurait dit le gazon d'un terrain de golf après une ondée de printemps... Et pourtant, deux millions de personnes avaient trouvé la mort ici. Peut-être trois. Au bout d'un moment, les chiffres ne voulaient plus rien dire, inscrits sur un registre par un comptable qui avait depuis longtemps cessé de penser à ce qu'ils représentaient.

Mais Ryan les voyait en esprit, tous ces morts innombrables. Il s'aperçut soudain qu'il se trouvait dans l'allée baptisée par les gardiens allemands Himmel Strasse, la rue du Paradis. Mais pourquoi lui avoir donné un nom pareil ? ...tait-ce par pur cynisme ou bien croyaient-ils vraiment qu'un Dieu les regardait faire, et si oui, qu'imaginaient-ils qu'il pensait de ce lieu et de leurs activités ? quel genre d'hommes avaient-ils pu être ? Des femmes et des enfants avaient été massacrés sitôt descendus du train parce qu'ils ne pouvaient guère travailler dans les ateliers édifiés par I.G.

Farben, afin d'exploiter jusqu'au dernier souffle les gens envoyés ici à la mort, et de tirer un maigre profit de leurs derniers mois d'existence. Des juifs, bien s'r, mais pas seulement : des Tziganes, des homosexuels, des Témoins de Jéhovah. Et tous ceux que le pouvoir de Hitler jugeait indésirables. Comme des insectes à éliminer au gaz Zyklon-B, un dérivé des recherches sur les pesticides effectuées dans les labos de l'industrie chimique allemande.

Ryan n'avait certainement pas imaginé que ce serait une visite agréable.

Mais il s'était attendu à une leçon d'histoire, comme lorsqu'on se rend sur un champ de bataille.

Ici pourtant, il ne s'agissait en rien d'un champ de bataille. Jack se demanda ce qu'avaient pu ressentir les hommes qui

étaient venus libérer ce camp, en 1944. Même des baroudeurs endurcis, des hommes qui avaient affronté la mort chaque jour depuis des années, avaient dû se sentir abasourdis par ce qu'ils découvraient. Car malgré toutes ses horreurs, le champ de bataille demeurait un champ d'honneur, où les hommes se livraient jusqu'au bout d'eux-mêmes - c'était cruel, impitoyable, bien sûr, mais il y avait cette pureté des combattants qui affrontent d'autres combattants semblables, l'arme à la main... Foutaises que tout cela, songea soudain Jack : il y avait bien peu de noblesse dans la guerre... et bien moins encore en ces lieux. Mais à tout le moins, sur le champ de bataille, quelle que soit la raison et les moyens de celle-ci, les hommes affrontaient d'autres hommes, pas des femmes et des enfants. Il y avait au moins un semblant d'honneur alors qu'ici... Rien que le crime à l'échelle industrielle. Même si la guerre était un fléau, au niveau de l'individu, elle s'interdisait le crime - infliger une souffrance délibérée à des innocents. Comment des hommes pouvaient-ils faire une chose pareille ?

L'Allemagne d'aujourd'hui, comme celle d'hier, était un pays chrétien, le pays qui avait vu naître Luther, Beethoven et Thomas Mann. Fallait-il y voir la seule faute de son chef ? Adolf Hitler, un triste sire, tout juste bon à être un petit fonctionnaire, qui ratait tout ce qu'il entreprenait...

et dont le seul génie avait été d'être démagogue.

... Mais pourquoi Hitler haïssait-il des individus au point de mobiliser toute la puissance industrielle de son pays non pour la conquête, ce qui était déjà bien assez néfaste mais dans le but ignoble de procéder à une extermination de sang-froid ? Cela, Jack le savait, était une des plus troublantes énigmes de l'histoire. D'aucuns avaient avancé que Hitler haïssait les juifs parce qu'il en avait croisé un dans une rue de Vienne et l'avait détesté aussitôt. Un autre expert, juif lui-même, soutenait qu'une prostituée juive avait donné la blennorragie au peintre raté autrichien, mais rien ne permettait de le démontrer. Une autre école de pensée se montrait encore plus cynique, clamant qu'en réalité, Hitler se fichait bien des juifs mais qu'il avait eu besoin d'un ennemi à livrer à la haine du peuple pour prendre le pouvoir en Allemagne, et qu'il n'avait pris ces derniers pour cibles que par pur opportunisme, afin d'avoir un bouc émissaire

contre qui mobiliser la nation. Ryan jugeait cette hypothèse à la fois la plus improbable et la plus choquante.

Toujours est-il que Hitler avait accaparé le pouvoir que lui avait donné

son peuple afin de mieux assouvir ses fantasmes personnels. Et en cela, il s'était rendu maudit à jamais, mais ce n'était pas une consolation pour les malheureux dont les restes fertilisaient désormais l'herbe du camp. Le patron de la femme de Ryan à Johns Hopkins était un toubib juif du nom de Bernie Katz, leur ami depuis de nombreuses années. Combien d'hommes comme lui étaient morts ici ? Combien de Dr Salks potentiels ? Peut-être un ou deux nouveaux Einstein ? Mais aussi des poètes, des acteurs, de simples travailleurs qui auraient élevé des enfants comme les autres...

... Et quand Jack avait prêté serment pour assumer la charge confiée par la Constitution des ...tats-Unis, il avait juré de protéger ses concitoyens d'individus comme celui-ci. En tant qu'homme, Américain et président des ...

tats-Unis, son devoir n'était-il pas d'empêcher que se reproduisent de telles horreurs ? Il restait convaincu que le recours à la force armée ne pouvait se justifier que pour protéger la vie de citoyens américains et des intérêts vitaux du pays. Mais était-ce à cela que se réduisait l'Amérique ?

que faisait-il des principes sur lesquels la nation avait été fondée ?

L'Amérique ne les appliquait-elle qu'à des objectifs limités et des régions prédéfinies ? Et le reste du monde ? Cet endroit n'était-il pas la sépulture d'individus de chair et de sang ?

John Patrick Ryan se redressa pour embrasser du regard ces lieux, le regard vide, aussi vide désormais que son ,me, cherchant à appréhender ce qui s'était déroulé ici, ce qu'il pouvait et devait en apprendre. Chaque jour qu'il passait à la Maison-Blanche, il avait au bout des doigts un pouvoir immense. Comment l'utiliser au mieux ? Contre quoi se battre ? Plus important : pour quoi se battre ?

" Jack, murmura Cathy en lui effleurant la main.

- Ouais, j'en ai assez vu, moi aussi. Filons d'ici. " Il se retourna vers leur guide polonais et le remercia pour les phrases qu'il avait à peine entendues, puis il retourna vers l'endroit où la voiture était garée. Ils passèrent en sens inverse sous l'arche

et sa devise mensongère en fer forgé, accomplissant ce que deux ou trois millions de personnes n'avaient jamais pu réaliser.

Si les spectres existaient, ils lui avaient parlé sans un mot, mais d'une seule vok : plus jamais ça. Et sans un mot, Ryan avait accepté le message.

Aussi longtemps qu'il vivrait. Aussi longtemps que vivrait l'Amérique.

46 Retour au bercail

ILS attendaient Sorge et rarement on avait attendu avec autant d'impatience, même l'arrivée d'un premier nouveau-né. Il y avait aussi une dose de suspense, parce que Sorge n'accouchait pas tous les jours d'un message, et l'on ne discernait toujours pas de régularité dans l'apparition de ceux-ci. Ed et Mary Pat Foley eurent tous les deux un réveil matinal et ils lézardèrent une heure au lit sans rien faire, puis ils décidèrent enfin de se lever, prendre le café et lire les journaux dans la cuisine de leur modeste pavillon de banlieue en Virginie. Les enfants partirent à l'école, puis les parents terminèrent de s'habiller et montèrent dans leur " voiture de fonction " - avec escorte et chauffeur. Le plus étrange était que leur véhicule était surveillé mais pas leur domicile, si bien qu'un terroriste avec deux doigts de jugeote n'aurait qu'à s'attaquer à la maison, ce qui n'était pas bien sorcier. Le condensé imprimé Early Bird les attendait sur la banquette de la voiture, mais il ne contenait rien de bien folichon ce matin. «a ne valait pas les bandes dessinées du Post ou la page des sports.

" qu'est-ce que t'en penses ? " lança Mary Pat. Cela eut le don de l'étonner car sa femme lui demandait rarement son avis sur les modalités d'une opération d'espionnage.

Il haussa les épaules tout en lui repassant le carton de beignets fourrés.

" Une chance sur deux, Mary.

- Sans doute. J'espère juste qu'on aura plus de chance, ce coup-ci.

225

- Jack va sans doute nous appeler... oh, d'ici une heure et demie, j' imagine.

- Dans ces eaux-là, convint la DAO d'une voix sourde.

- L'initiative de l'OTAN devrait marcher, elle devrait les faire réfléchir, songea tout haut le DCR.

- Ne va pas y parier ta chemise, lapin en sucre, avertit Mary Pat.

- Je sais. " Une pause. " quand Jack doit-il reprendre l'avion ? "

Elle regarda sa montre. " Dans deux heures à peu près.

- On devrait être fixés d'ici là.

- Ouais. "

Dix minutes plus tard, informés de l'état du monde par le journal du matin de la radio nationale, ils arrivèrent à Langley, descendirent comme tous les jours se garer au parking souterrain et comme tous les jours, prirent l'ascenseur pour monter au sixième o^o, comme tous les jours, ils se quittèrent pour gagner chacun son bureau. Et là, ce fut au tour d'Ed de surprendre sa femme. Elle s'était attendue à ce qu'il la suive jusqu'à ce qu'elle allume son ordinateur, pour y guetter l'arrivée d'une nouvelle recette de brownie, comme elle disait. Ce qui se produisit à sept heures trente.

" Vous avez un message ", annonça la voix synthétique lorsqu'elle se connecta sur sa boîte aux lettres. Sa main ne tremblait pas lorsqu'elle déplaça la souris pour cliquer sur l'icône adéquate, mais c'était tout juste. Elle rapatria le message, qui passa à la moulinette de la procédure de décryptage pour apparaître en clair - même si pour elle, c'était, au sens propre, du chinois. Comme à son habitude, MP le sauvegarda sur disque dur, imprima une copie papier, puis effaça le message de la boîte d'arrivée du logiciel de messagerie. Elle décrocha ensuite son téléphone pour demander à sa secrétaire d'appeler tout de suite le Dr Sears.

Joshua Sears était arrivé de bon matin lui aussi : il lisait à son bureau la chronique financière du New York Times quand le téléphone sonna. Moins d'une minute après, il était dans l'ascenseur et gagnait bientôt le bureau de la directrice adjointe des opérations.

" Tenez, et Mary Pat lui tendit les six pages d'idéogrammes. Prenez un siège. "

Ce qu'il fit, avant de s'atteler aussitôt à la traduction. Il nota que la DAO semblait préoccupée et lui livra un premier diagnostic dès avant d'avoir attaqué le deuxième feuillet.

" Mauvaises nouvelles, annonça-t-il sans lever les yeux. On dirait bien que Zhang pousse le Premier ministre Xu dans la direction qui l'arrange. Fang est mal à l'aise mais il suivra le mouvement. Le maréchal Luo marche à fond dans la combine. J'imagine que c'était prévisible. Luo a toujours été un va-t-en-guerre, commenta Sears. Ils discutent là de sécurité

opérationnelle, des risques éventuels qu'on puisse être au courant... mais ils pensent être tranquilles de ce côté-là ", assura Sears.

Elle avait beau être habituée à ce genre de discours, cela lui flanquait immanquablement la chair de poule d'entendre l'ennemi (pour Mary Pat, quasiment tout le monde était un ennemi) discuter de l'existence possible de ce qu'elle avait consacré sa vie professionnelle à réaliser. Et presque toujours, on entendait ensuite les mêmes voix dire que non, une telle éventualité était impensable. Elle n'avait jamais vraiment quitté son poste à Moscou, quand elle chapeautait l'agent Cardinal. ¿ l'époque, il était assez ,gé pour être son grand-père mais elle le considérait comme son nouveau-né, lui donnant ses missions, récupérant ses prises, les répercutant sur Langley, et toujours inquiète pour sa sécurité. Elle avait quitté la partie sur le terrain, mais cela revenait au même. quelque part, il y avait une autochtone qui transmettait à l'Amérique des renseignements d'intérêt vital. Elle connaissait son nom, mais pas son visage, ni ses motivations, juste qu'elle aimait bien coucher avec un de ses agents, qu'elle tenait le journal de ce ministre Fang, et que son ordinateur en expédiait le contenu sur le Net, selon un itinéraire tortueux qui aboutissait à son bureau du sixième étage.

Elle se tourna vers Sears : " Résumé ?

- Ils sont toujours sur le sentier de la guerre, répondit l'analyste. Peut-être qu'ils vont s'en détourner ultérieurement, mais à première vue, ça n'en prend pas le chemin.

- Si on leur lance une mise en garde... ? "

Sears haussa les épaules. " Difficile de dire. Leur véritable 227

préoccupation, ce sont les risques de dissensions politiques internes et d'un éventuel effondrement du régime. Cette crise économique leur fait redouter des répercussions politiques qui pourraient mettre fin à leur carrière, et c'est tout ce qui les inquiète.

- C'est la peur qui pousse les individus à déclencher les guerres,

observa la DAO.

- C'est ce que nous enseigne l'histoire, convint Sears. Et c'est ce qui est en train de se reproduire sous nos yeux.

- Merde, observa Mme Foley. OK, vous m'imprimez cette traduction et vous me la ramenez au plus vite.

- Oui, m'dame. Dans une demi-heure. Vous voulez que je la montre à George Weaver, n'est-ce pas ?

- Ouais. " Elle acquiesça. Le chercheur analysait depuis déjà plusieurs jours les documents Sorge, prenant comme à son habitude tout son temps pour formuler avec prudence l'évaluation qu'on lui avait réclamée. " «a ne vous dérange pas de travailler avec lui ?

- Pas vraiment. Il connaît bien leurs dirigeants, peut-être même un peu mieux que moi - il est titulaire d'une maîtrise de psychologie de Yale.

C'est juste qu'il est un peu lent à formuler ses conclusions.

- Dites-lui que je veux un truc exploitable avant ce soir.

- Entendu ", promit Sears en se levant pour gagner la porte. Mary Pat sortit derrière lui mais prit la direction opposée. " Ouais ? dit Ed Foley quand elle entra dans son bureau.

- Tu auras la traduction écrite dans une petite demi-heure. Je te la fais courte : le petit numéro de l'OTAN ne les a pas impressionnés.

- Et merde, observa aussitôt le DCR.

- Ouais, renchérit sa femme. On a intérêt à voir comment faire parvenir au plus vite l'information à Jack.

- OK. " Le directeur en chef du renseignement décrocha son téléphone crypté

et pressa la touche d'appel de la Maison-Blanche.

Il y avait encore une réunion semi-protocolaire à l'ambassade américaine avant son départ et encore une fois, ce fut Golovko qui se fit le porte-

parole de son président qui était toujours en train de bavarder avec le Premier ministre britannique.

" qu'est-ce que vous avez pensé d'Auschwitz ? demanda le Russe.

- C'est pas Disney World, répondit Jack en buvant une gorgée de café. Vous y êtes déjà allé ?

- Mon oncle Sacha faisait partie des troupes qui ont libéré le camp, répondit Sergueï. Il était commandant de tank - colonel - pendant la Grande Guerre patriotique.

- Vous en avez parlé avec lui ?

- quand j'étais petit. Sacha - c'était le frère de ma mère -était un vrai soldat, un homme rude aux convictions bien arrêtées, et un communiste convaincu. Mais ça a dû l'ébranler, poursuivit Golovko. Il n'a jamais vraiment parlé de l'effet que ça avait eu sur lui. Sinon que c'était effroyable et que ça confortait la justesse de sa cause. Il ajoutait qu'il avait particulièrement bien combattu par la suite... qu'il avait tué bien plus d'Allemands.

- Et quelle était son opinion sur ce que...

- Sur ce qu'avait fait Staline ? On n'a jamais abordé la question dans ma famille. Mon père appartenait au NKVD, comme vous le savez. Il pensait que tout ce que pouvait faire l'...tat était juste. Pas très différent de ce que pensaient lesfascisti d'Auschwitz, je l'admets, mais il ne voyait pas les choses ainsi. C'était une autre époque, Ivan Emmetovitch. Des temps plus durs. Votre père aussi a fait la guerre, si je me souviens bien.

- Para, au 101e. Il n'en a jamais beaucoup parlé, lui non plus, sinon pour évoquer les trucs marrants. Il avouait que sauter de nuit au-dessus de la Normandie, c'était assez effrayant, mais c'est tout. Il n'a jamais raconté

quel effet ça faisait de courir dans le noir avec des types qui vous canardent.

- «a ne doit pas être marrant de se retrouver sur le champ de bataille.

- J'imagine que non. Envoyer des bonshommes au casse-pipe non plus. Bon Dieu de merde, Sergueï ! Je suis censé protéger les gens, pas risquer leur vie.

- Donc, déjà, vous n'êtes pas comme Hitler. Ou comme Staline, ajouta

volontiers le Russe. Et Eduard Petrovitch non plus. Nous vivons dans un monde moins cruel que celui qu'ont connu nos pères et nos oncles. Mais il est encore loin d'être parfait. quand saurez-vous comment nos amis chinois ont réagi aux décisions d'hier ?

- Très bientôt, j'espère, mais jamais rien n'est garanti. Vous savez ce que c'est.

- Da. " On se fondait sur les rapports de ses espions, mais on ne savait jamais avec certitude quand ils arriveraient, et de cette attente naissait la frustration. Parfois, on aurait eu envie de leur tordre le cou, mais c'e't été à la fois stupide et immoral, comme ils le savaient l'un et l'autre.

" Des réactions dans l'opinion ? " demanda Ryan. Les Russes avaient d° voir le reportage avant ses concitoyens.

" Pas la moindre, monsieur le président. Pas le moindre commentaire. Ce n'est pas une surprise, mais c'est malgré tout décevant.

- Si les Chinois bougent, pouvez-vous les arrêter ?

- C'est exactement la question que le président Grushavoy a posée à la Stavka, son état-major militaire, mais Us n'ont pas encore fourni de réponse concrète. La sécurité opérationnelle nous préoccupe. Nous ne voudrions pas que la RPC se doute que nous sommes au courant.

- Cela pourrait en effet jouer contre vous, prévint Ryan.

- C'est bien ce que je leur ai dit ce matin, mais les militaires ont leurs petites manies, n'est-ce pas ? Nous sommes en train de rappeler une partie des réservistes et les ordres d'appel ont été envoyés à certaines troupes mécanisées. Mais cela dit, les caisses sont plutôt vides.

- qu'avez-vous fait au sujet des terroristes qui ont essayé de vous tuer ?

demaanda Ryan, changeant de sujet.

- Le principal suspect est pour l'instant placé sous surveillance constante. S'il tente quoi que ce soit, on ira lui causer, promet Golovko.

Là encore, les Chinois sont dans le coup, comme vous le savez.

- J'ai appris, oui.

- Votre agent du FBI à Moscou, ce Reilly... il est très doué. On aurait pu l'engager à la Deuxième Direction.
- Ouais, Dan Murray en pense le plus grand bien.
- Si cette crise avec la Chine devait s'aggraver, nous devons établir un groupe de liaison entre vos militaires et les nôtres.
- Passez par le SACEUR, le commandant allié en Europe ", suggéra Ryan. Il avait déjà envisagé la question. " Il a reçu ordre de collaborer avec vos officiers.
- Merci, monsieur le président. Je vais leur transmettre. ¿ part ça, toute la famille va bien ? " Impossible de se tirer d'une telle réunion sans ce genre de bavardage futile.
- " Mon aînée, Sally, fréquente un jeune homme. C'est toujours dur pour les pères, admit Ryan.
- Oui, convint Golovko avec un demi-sourire. Vous vivez dans la crainte qu'elle ramène à la maison un gars comme vous, pas vrai ?
- Enfin, le service de protection présidentielle contribue à maîtriser tous ces gredins.
- On ne dira jamais assez l'intérêt que peuvent avoir des hommes armés, convint le Russe avec un certain amusement, histoire d'alléger l'atmosphère.
- Ouais, mais je persiste à croire que les filles sont le ch,timent qu'a trouvé Dieu pour nous punir d'être des hommes. " Cette observation lui valut le rire de son interlocuteur.
- " Tout à fait, Ivan Emmetovitch, tout à fait. " Et SergueÔ marqua un nouveau temps d'arrêt. Puis, retour aux choses sérieuses : " C'est une période difficile pour l'un et l'autre, n'est-ce pas ?
- Ouais, vous l'avez dit.
- Peut-être que les Chinois nous verront nous serrer les coudes et réduiront leurs ambitions. Ensemble, la génération de nos pères a réussi à éliminer Hitler, après tout. qui pourrait nous résister, si nous sommes réunis ?

- Sergueï, les guerres ne sont pas des actes raisonnés. Elles ne sont jamais déclenchées par des hommes raisonnables. Elles sont déclenchées par des individus qui se contrefoutent des peuples qu'ils gouvernent et qui sont prêts à envoyer à la mort leurs compatriotes pour assouvir leurs ambitions mesquines. Ce

matin j'ai vu ce que ça a donné. quelque chose comme le parc de loisirs de Satan, j'imagine, en tout cas sûrement pas un endroit pour un homme comme moi. J'en suis reparti furieux. Te ne verrais pas d'inconvénient à croiser Hitler, pourvu que j'aie un flingue à la main. " C'était idiot, mais Golovko comprit. "Avec un peu de chance, ensemble, nous éviterons cette aventure chinoise.

- Et sinon ?

- Eh bien, ensemble, nous les vaincrons, mon ami. Et peut-être que ce sera la dernière de toutes les guerres.

- Je ne parierais pas là-dessus, avoua le président. J'y ai déjà songé, moi aussi, mais enfin je suppose que c'est un objectif digne d'être poursuivi.

- Dès que vous saurez ce que disent les Chinois...

- On vous avertit aussitôt. "

Golovko se leva. "Merci. Je vais en informer mon président. "

Ryan raccompagna le Russe à la porte, puis il se dirigea vers le bureau de l'ambassadeur.

" «a vient tout juste d'arriver. (Lewendowski lui tendit le fax.) Est-ce aussi grave que ça en a l'air ? " La télécopie portait le tampon CONFIDENTIEL/PR...SIDENT mais c'est à son ambassade que le fax avait été

adressé.

Ryan le prit, en entama la lecture. " Sans doute. Si les Russes ont besoin d'un coup de main via l'OTAN, les Polonais seront-ils impliqués ?

- Je n'en sais rien. Je peux toujours demander. " Signe de tête du président. " Trop tôt encore.

- Avons-nous attiré les Russes dans l'OTAN en sachant pertinemment

ceci ? "

La question trahissait une inquiétude qui masquait mal l'indignation devant cette violation des usages diplomatiques.

Ryan leva les yeux. "   votre avis. " Puis : " J'aurai besoin de votre téléphone crypté. "

quarante minutes plus tard, Jack et Cathy Ryan gravissaient la passerelle d'accès à leur avion pour le voyage du retour. Surgeon ne s'étonna pas de voir son époux disparaître illico dans la salle des transmissions du pont supérieur, accompagné du

232

secrétaire d'...tat. Elle le soupçonna d'en profiter pour aller se taper une ou deux clopes, mais elle était endormie avant qu'il ne redescende.

Pour sa part, Ryan aurait bien voulu mais il n'arriva pas à trouver un seul fumeur. Les deux seuls à céder à ce vice avaient laissé leur paquet dans leurs bagages pour éviter la tentation d'enfreindre les règlements de l'armée de l'air. Le président s'autorisa un unique verre, puis il inclina le dossier de son siège pour faire un somme, durant lequel il rêva d'Auschwitz, un rêve où se mêlaient des images de La Liste de Schindler. Il s'éveilla au-dessus de l'Islande, trempé de sueur, pour découvrir à côté de lui le visage angélique de son épouse assoupie qui lui rappela que, si moche que soit le monde, il l'était tout de même un peu moins qu'auparavant. Et que sa tâche était de veiller à ce qu'il continue d'en être ainsi.

" Bien, qu'est-ce qu'on pourrait faire pour les amener à céder ? " demanda Robby Jackson aux collaborateurs assemblés au PC de crise de la Maison-Blanche.

Le professeur Weaver lui faisait l'effet d'un de ces universitaires comme tant d'autres, beau parleur mais rien de concret. Jackson l'écouta malgré

tout. Ce type était censé savoir comment pensaient les Chinois. Il devait.

Son explication était à peu près aussi incompréhensible que les processus de pensée qu'il essayait d'explicité.

" Professeur, le coupa finalement Jackson, tout cela est bel et bon,

mais bon sang, en quoi ce qui s'est passé il y a neuf siècles peut-il nous éclairer sur les événements d'aujourd'hui ? Après tout, ce sont des maoïstes, pas des royalistes.

- L'idéologie est en général un prétexte au comportement, monsieur le vice-président. Leurs motivations sont les mêmes aujourd'hui que celles qu'ils auraient pu avoir sous la dynastie Ming et ils redoutent exactement la même chose : la révolte de leur paysannerie si jamais l'économie part à vau-l'eau ", expliqua Weaver à ce pilote de chasse ; un technicien, estima-t-il, et certainement pas un intellectuel. Au moins, le président avait-il quelques références d'historien, même si elles n'impression-

naient guère ce titulaire d'un poste de chef de département dans une des plus grandes universités de la côte Est.

" Revenons-en à la question initiale : quelle solution pour les amener à céder, à part leur faire la guerre ?

- Leur faire entendre que nous sommes au courant de leurs plans pourrait les faire hésiter, mais ils vont prendre leur décision en fonction de l'équilibre général des forces, qu'ils estiment de toute évidence pencher en leur faveur, à en juger par les informations de ce Serge.

- Donc, ils ne vont pas céder ? demanda le vice-président.

- Je ne peux pas le garantir, répondit Weaver.

- Et dévoiler notre source pourrait causer la mort de quelqu'un, rappela à

l'assemblée Mary Pat Foley.

- Ce qui n'est jamais qu'une vie contre des centaines de milliers ", remarqua Weaver.

Fait notable, la directrice adjointe des opérations ne sauta pas d'un bond par-dessus la table pour lui arracher ses yeux d'universitaire. Elle respectait chez Weaver le consultant et le spécialiste dans son domaine.

Mais dans le fond, ce n'était rien de plus qu'un de ces théoriciens enfermés dans leur tour d'ivoire, sans considération pour les vies humaines que mettaient en jeu des décisions telles que celle-ci. Des

gens bien concrets allaient perdre la vie, et c'était quelque chose d'essentiel pour eux, même si ça ne l'était pas pour ce professeur douillettement installé

dans sa chaire confortable à Providence, Rhode Island.

" Cela peut aussi nous supprimer une source d'information vitale dans l'hypothèse où ils s'entêteraient dans leurs plans, ce qui pourrait nuire à

notre capacité concrète à régler la menace militaire.

- C'est une considération à envisager, je suppose, concéda Weaver, d'un ton mal assuré.

- Les Russes peuvent-ils les arrêter ? " reprit Jackson.

Le général Moore se chargea de répondre. " «a se discute, admit le chef de l'état-major interarmes. Les Chinois ont une force de combat importante.

Les Russes ont largement la profondeur pour l'absorber mais pas les moyens en hommes et en matériel pour la repousser. Si je devais parier, ce serait sur la

214

Chine - sauf intervention de notre part. Nos forces aériennes pourraient quelque peu modifier l'équation et si l'OTAN intervient avec ses forces terrestres, les probabilités basculent. Tout dépendra des renforts que les Russes et nous pourrions amener sur le terrain.

- La logistique ?

- C'est le vrai problème, concéda Moore. Tous les moyens sont acheminés par une seule ligne ferroviaire. Elle est certes à double voie et électrifiée, mais c'est à peu près le seul point favorable.

- quelqu'un sait-il comment organiser une telle opération par transport ferroviaire ? Merde, on n'a plus fait ça depuis la guerre de Sécession, observa Jackson.

- Il faudra voir, si jamais on doit en arriver là. Les Russes ont sans aucun doute sérieusement étudié la question. Les Européens ont en revanche une certaine expérience de ce mode opératoire. Nous devons leur faire confiance.

- Super ", bougonna le vice-président. Marin dans l'me, il n'aimait pas devoir compter sur qui ne parlait pas américain et ne portait pas un uniforme bleu marine.

" Si toutes les variables étaient en notre faveur, les Chinois n'envisageraient pas de se lancer dans cette aventure avec l'assurance qu'ils semblent à l'évidence manifester. " Ce qui n'était pas loin d'une vérité de La Palice.

" Le problème, leur signala George Winston, c'est que l'enjeu est bougrement tentant. Comme si on laissait ouvertes les portes d'une banque pendant le pont de l'Ascension alors que les flics sont en grève.

- Jack ne cesse de répéter qu'une guerre d'agression n'est jamais que du vol à main armée commis à grande échelle, observa Jackson.

- Il n'a pas entièrement tort ", convint le secrétaire au Trésor. Le professeur Weaver trouvait quant à lui la comparaison par trop simpliste mais il ne fallait pas trop en demander à des individus pareils.

" On peut leur lancer une mise en garde dès qu'on aura détecté des préparatifs sur les images satellite, proposa Ed Foley. Mickey, quand cela sera-t-il possible ?

235

- En théorie, dans deux jours. Disons une semaine pour qu'ils soient pleinement opérationnels. Leurs forces sont déjà presque toutes sur zone, et il s'agit surtout pour eux de les mettre en position - les placer près de leur zone d'intervention. Ils pourront alors entamer la marche d'approche finale... oh, disons trente-six heures avant de commencer les premiers barrages d'artillerie.

- Et les Russkofs ne peuvent pas les arrêter ?

- ¿ la frontière ? Aucune chance. " Le général assortit sa réponse d'un vigoureux signe de dénégation. " Ils vont devoir jouer la montre, gagner du temps contre du terrain. Les Chinois ont un sacré bout de chemin à couvrir pour avoir le pétrole. C'est leur faiblesse : un flanc terriblement étiré à

protéger et un train logistique bougrement vulnérable. Je serais les Russes, je m'attendrais à un assaut aéroporté sur les gisements d'or ou de pétrole. Même s'ils ne brillent pas par leur capacité de transport aérien ou leurs effectifs de paras, on peut imaginer qu'ils tenteront le

coup.

Après tout, ce sont deux cibles faciles.

- que peut-on leur envoyer ?

- D'abord et avant tout, des moyens aériens : des chasseurs, des chasseurs-bombardiers et tout ce qu'on pourra récupérer comme ravitailleurs en vol.

On ne pourra peut-être pas assurer la supériorité aérienne, mais on peut rapidement interdire le ciel aux Chinois, ce qui rééquilibrerait d'un coup la situation, avant de commencer à repousser leur aviation. Là encore, c'est une question d'effectifs, Robby, et une question d'entraînement. Sans doute sont-ils mieux que les Russes, uniquement parce qu'ils ont plus d'heures de vol, mais d'un strict point de vue technique, les appareils russes sont supérieurs, et sans doute ont-ils une meilleure doctrine - sauf qu'ils n'ont guère eu de chances de s'y exercer. "

Robby Jackson avait envie de bougonner que décidément la situation avait trop d'inconnues, mais si ça n'avait pas été le cas, comme Mickey Moore venait de l'expliquer, les Chinois ne feraient pas pression contre leur frontière nord. Les détrousseurs s'en prenaient aux petites vieilles qui venaient de toucher l'argent de leurs allocations, pas aux flics qui venaient de ramasser leur chèque mensuel et s'en retournaient chez eux. On pouvait

236

dire ce qu'on voulait, ça aidait de se balader dans la rue avec un flingue, et si irrationnels que puissent être les petits délinquants ou les fauteurs de guerre, ils avaient un minimum de logique dans leurs choix.

Scott Adler n'avait pas dormi durant tout le vol, tараудé par cette question : comment empêcher la guerre d'éclater ? N'était-ce pas la mission première d'un diplomate ? Il pensait à ses faiblesses. En tant que principal responsable des affaires étrangères de son pays, il était censé

savoir - on le payait pour ça - quoi dire à ses interlocuteurs pour les dissuader d'agir de manière irrationnelle. En gros : " Faites ça, et toute la puissance et la colère de l'Amérique vont vous débouler dessus et vous ruiner grave. " Mieux valait les convaincre de se montrer raisonnables parce que la raison était leur meilleure planche de salut

dans le village planétaire. Mais le problème était que les Chinois avaient un mode de pensée qu'il était incapable de reproduire avec ses propres processus mentaux, tant et si bien qu'il ne savait pas trop quelle formule serait le déclic qui leur ferait entrevoir la lumière. Le comble était qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer ce fameux Zhang, en plus du ministre des Affaires étrangères Shen, et que la seule certitude qu'il en avait retirée était qu'ils n'analysaient décidément pas la réalité de la même façon que lui. Ils voyaient du bleu là où lui voyait du rouge, et il aurait été bien en peine d'imaginer quelle bizarre notion des couleurs leur faisait prendre du rouge pour du bleu. Une petite voix le tançait pour ces relents de racisme mais la situation avait trop dérapé pour qu'il se soucie encore d'être politiquement correct. Il y avait un risque de guerre, et il ne savait pas comment l'arrêter. Il finit par se retrouver à fixer la cloison devant son confortable fauteuil en cuir retourné, en regrettant que ce ne soit pas un écran de cinéma. Il se sentait des envies de voir un film, n'importe quoi pour empêcher son esprit de tourner en rond comme un hamster dans sa roue. Puis il sentit une tape sur son épaule et, quand il se retourna, il découvrit le président qui, d'un signe, lui indiquait l'escalier en colimaçon

237

montant au pont supérieur. Une fois encore, ils vidèrent de leurs sièges deux opérateurs des transmissions. " Vous songiez au dernier message Sorge ?

- Ouai, acquiesça Eagle.

_ Des idées?"

Cette fois, la tête bougea dans l'autre sens. " Négatif. Désolé, Jack, mais c'est k trou noir. Peut-être qu'il vous faudrait un autre secrétaire d'...

tat. "

Ryan bougonna. " Non, juste d'autres ennemis. Le seul truc que je vois est de leur dire qu'on est au courant de ce qu'ils mijotent, et qu'ils feraient mieux d'arrêter.

- Et quand ils nous répondront que nos menaces, on peut tous se les foutre au cul, on fera quoi ?

- Vous savez ce qu'il nous faudrait, maintenant ? demanda Swordsman.

- «a, oui : deux petites centaines de Trident ou de Minute-man seraient parfaites pour leur procurer l'illumination. Malheureusement...
- Malheureusement, on s'en est débarrassés pour rendre le monde plus sûr.
- Enfin, il nous reste toujours les bombes avec les avions pour les larguer et...
- Non ! siffla Ryan. Non, bordel de Dieu, je ne vais pas déclencher une guerre nucléaire pour empêcher une guerre conventionnelle.
- Du calme, Jack. Mon boulot, c'est de faire des propositions, vous vous rappelez ? Pas de les défendre - pas celle-ci, en tout cas. " Il marqua un temps. Puis : " qu'est-ce que vous avez pensé d'Auschwitz ?
- De quoi vous flanquer des cauchemars... attendez une minute... vos parents, c'est ça ?
- Mon père - Belzec, dans son cas. Et il a eu la chance d'en revenir.
- Est-ce qu'il en parle ?
- Jamais. Pas un mot. Même à son rabbin. Peut-être à un psy. Il est allé en consulter un, il y a quelques années, mais je n'ai jamais su pourquoi.

238

- Je ne peux pas laisser se reproduire une chose pareille. Pour l'arrêter... Ouais, pour l'arrêter, je pourrais larguer une B-83.
 - Vous connaissez le jargon ?
 - Un peu. Dans les grandes lignes, il y a pas mal de temps, et les noms des matériels me sont restés. Marrant, ça, en revanche, ça ne m'a jamais donné
- de cauchemars. Enfin, je ne me suis jamais vraiment plongé dans le SIOP -
- le plan opérationnel intégré unique, le livre de recettes pour la fin du monde. Je crois que j'aimerais mieux me flinguer avant.
- Des tas de présidents ont dû étudier à fond la question, observa Adler.
 - C'était dans le temps, Scott, et d'abord, ils n'ont jamais vraiment cru

que ça pouvait arriver. Ils se croyaient tous assez malins pour s'en dépatouiller. Jusqu'au jour où Bob Flower a bien failli lancer les codes.

Sombre dimanche, se remémora Ryan.

- Ouais, je connais l'histoire. Vous avez su garder la tête sur les épaules. Il n'y en a pas eu tant que ça.

- Ouais. Et regardez où ça m'a mené ", observa le président des ...tats-Unis, avec un sourire sans joie. Il regarda par le hublot. Ils étaient à présent au-dessus des terres, sans doute le Labrador : des lacs et des forêts à

perte de vue, avec juste quelques lignes droites pour trahir la main de l'homme.

" qu'est-ce qu'on fait, Scott ?

- On essaie de les dissuader. Ils vont bien se livrer à des préparatifs détectables par satellite et là, on pourra le leur signaler. Notre dernière carte sera de les prévenir que la Russie est désormais une alliée de l'Amérique et que s'en prendre au père Ivan, c'est s'en prendre à l'oncle Sam. Si ça ne suffit pas à les arrêter, rien d'autre ne pourra.

- On leur propose une concession pour pouvoir emporter le morceau ? se demanda le président.

- Perte de temps. Je ne pense pas que ça marcherait, en revanche, je suis bougrement sûr qu'ils y verraient un signe de faiblesse qui ne pourrait que les encourager. Non, ce qu'ils respectent, c'est la force, et c'est ce qu'il faut leur montrer. Ensuite, ils réagiront comme ils voudront.

- Ils vont y aller, estima Jack.

239

- Une chance sur deux. Faut espérer qu'elle nous sourie.

- Ouais. " Ryan regarda sa montre. " Le jour se lève à Pékin.

- Ils ne vont plus tarder à se manifester..., convint Adler. Au fait, qu'est-ce que vous pouvez me dire sur cette source Sorge ?

- Mary Pat ne m'a pas révélé grand-chose, et c'est sans doute mieux ainsi.

Une des leçons que j'ai apprises à Langley. On en sait parfois trop. Mieux vaut ne pas connaître leur visage, et surtout pas leur nom.

- En cas de pépin ?

- quand ça se produit, c'est plutôt moche. Je préfère ne pas penser à ce que pourraient faire ces types. Sur leur version de la carte Miranda1, ils ont mis : "Vous pouvez gueuler tant que vous voulez, on s'en fout."

- Très drôle.

- ç vrai dire, comme technique d'interrogatoire, on a connu plus efficace.

Les gars finissent par vous raconter exactement ce que vous avez envie d'entendre et vous par leur dicter des aveux au lieu de leur soutirer des révélations.

- Et les procédures d'appel ? " s'enquit Scott en b,illant. ç la longue, le sommeil avait fini par le gagner.

" En Chine ? En gros, c'est quand le bourreau vous demande si vous préférez une balle dans l'oreille gauche ou dans la droite. " Ryan se tut. Pourquoi se sentait-il obligé de faire des blagues douteuses sur un sujet pareil ?

S'il régnait une grande animation à cet instant dans la région de Washington, c'était bien dans les bureaux du NRO, le Service national de reconnaissance. Cogéré par la CIA et le Pentagone, le NRO était responsable des satellites d'observation qui décrivaient leur orbite à faible ou moyenne altitude, balayant la Terre avec leurs énormes et coˆteuses caméras numériques qui rivalisaient en coˆt et en précision avec le télescope spatial Hub-1. Carte sur laquelle sont rédigés les droits de l'inculpé au moment de l'interpellation (" Vous avez le droit de garder le silence... Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous, etc. ") et que les policiers américains sont tenus (censément) de lui présenter et lui réciter (N.d.

T.).

240

blé. Il y en avait trois actuellement en service, qui faisaient le tour de la Terre en un peu plus de deux heures, et que leur orbite à défilement amenait à survoler le même endroit deux fois par jour. Il y avait également un satellite de reconnaissance radar, d'une résolution bien

moindre que les KH-11 fabriqués par Lockheed et TRW, mais qui, lui, pouvait voir à travers les nuages. Avantage crucial en ce moment car un front froid courait le long de la frontière sino-sibérienne, et les formations nuageuses à l'avant de celui-ci bloquaient toute visibilité dans le domaine optique, au grand dépit des techniciens et des chercheurs du NRO dont les joujoux à plusieurs milliards de dollars n'étaient pour l'instant plus bons qu'à la prévision météo. Nuageux avec averses éparses, température en baisse, aux alentours de cinq, avec forts risques de gelées nocturnes.

Les analystes du renseignement devaient par conséquent se rabattre sur les acquisitions du radar Lacrosse équipant le satellite-espion, parce que c'était pour l'heure tout ce qu'ils avaient à se mettre sous la dent.

" Le plafond nuageux descend jusqu'aux alentours de six mille pieds... dix-huit cents mètres seulement. Même un Black-bird ne nous servirait pas à

grand-chose, constata un des photoanalystes. Bon. qu'est-ce qu'on a là... ?

On dirait qu'il y a pas mal de trafic ferroviaire... surtout des wagons plats ou surbaissés. J'ai du mal à distinguer leur chargement, c'est trop flou...

- Vous ne pouvez pas être plus précis ? s'irrita un officier de marine.

- Il doit s'agir d'engins chenilles, suggéra un commandant de l'armée de terre. D'obusiers et de canons à longue portée autotractés.

- Pouvons-nous confirmer ces suppositions à partir de vos données ? insista le marin.

- Négatif, répondit le civil. Mais... là, regardez : un faisceau de voies.

On distingue six convois garés. Bon, voyons où est la... " Il pianota sur son clavier pour retraiter une section de l'image. " Tenez. Vous voyez ces rampes en bout de voies ? Elles servent à décharger le matériel roulant de wagons... " Il revint à la vue générale. " Ouais, on dirait bien des chars qui descendent des rampes pour aller se garer, là, sur le parking. Et ça m'a tout

compta les colonnes d'engins impeccablement rangées... " Voyons, ça nous fait trois cent vingt-deux chars, plus une tripotée d'APCl et donc...

ouais, à première vue, c'est bien une division blindée complète qui débarque du train. Là, c'est le parc aux camions... et ce groupe, là, je ne suis pas trop s'r. «a m'a l'air massif... des formes carrées ou rectangulaires. Hmm... ", conclut l'analyste. Il se retourna vers son clavier pour afficher sur un autre écran une série d'images d'archives. "

Vous savez à quoi ça ressemble ?

- Non, mais vous allez certainement nous le dire...

- «a ressemble à un camion porteur équipé d'une section de pont flottant articulé. Les Chinois ont copié le PMP russe... merde, tout le monde a fait comme eux. Pas à dire, c'est un chouette petit système que nous ont concocté les Popov. Toujours est-il que vu au radar, ça donne à peu près ça et... ", il se retourna vers la dernière vue satellitaire : " Et ça y ressemble vachement, vous ne trouvez pas ? Je dirais quatre-vingts pour cent de probabilité. Donc, ce groupe correspondrait à deux régiments du génie accompagnant cette division blindée.

- «a fait pas un peu beaucoup pour une seule division ? observa l'officier de marine.

- S'r que oui, confirma le commandant de l'armée.

- J'aurais tendance à partager votre avis, convint le photoanalyste. Le ratio normal est d'un bataillon par division. Donc, il s'agit là d'un corps ou de l'avant-garde d'une armée en formation, et j'ajouterai qu'ils envisagent de traverser un certain nombre de cours d'eau.

- Continuez, intervint le fonctionnaire civil.

- Ils sont orientés pour mettre le cap au nord.

- OK, dit l'officier de l'armée de terre. Avez-vous déjà vu ce genre de dispositif ?

- Il y a deux ans, à l'occasion d'un exercice, mais ils n'avaient mis en ouvre qu'un seul régiment du génie, et ils avaient pris la direction du sud-est en quittant cette gare. Il s'agissait de manœuvres importantes. On a pu recueillir une masse de pho-1. Armored Personnel Carrier : véhicule transporteur de troupes (N. d. T.).

tos. Ils simulaient une invasion ou au moins une attaque d'envergure. Ils avaient mobilisé une armée entière de type A, avec une division blindée et deux divisions mécanisées pour jouer les agresseurs et une troisième division mécanisée qui simulait des forces de défense dispersées. Cette fois-là, c'étaient les agresseurs qui avaient gagné.

- quelle différence avec le mode de déploiement des Russes sur leur frontière ? " C'était l'officier de renseignements de la marine.

" Il est plus dense... Pour leur exercice, les défenseurs chinois s'étaient disposés sur le terrain de manière plus compacte que les Russes ne le sont aujourd'hui.

- Et les attaquants ont vaincu ?

- Effectivement.

- Degré de réalisme de l'exercice ? demanda le commandant.

- Ce n'était pas Fort Irwin, mais il était organisé dans des conditions aussi réalistes que possible et sans doute exactes. Les attaquants avaient comme de juste l'avantage du nombre et de l'initiative. Ils ont traversé la défense et fait mouvement vers les régiments du train adverse. Ils s'en sont donné à cour joie. "

L'officier de marine lorgna son collègue en vert. " Sans doute ce qu'ils penseraient s'ils avaient dans l'idée de filer vers le nord.

- Entièrement d'accord.

- On ferait mieux de prévenir, Norm.

- Ouais. " Et les deux officiers de filer vers les téléphones.

" quand la météo prévoit-elle une éclaircie ? " s'enquit le civil, resté auprès du technicien.

" Disons trente-six heures. «a va commencer à se dégager demain soir, et nous avons du reste déjà programmé les missions. " Il n'eut pas besoin d'ajouter que les capacités de vision nocturne des KH-11 n'étaient guère moindres que de jour - hormis la déperdition au niveau des couleurs.

47 Visions et nuits blanches

LES effets du décalage horaire - le choc du voyage, comme disait Ryan

-
sont toujours moindres lors de déplacements vers l'ouest que dans le sens inverse, et il avait réussi à dormir un peu dans l'avion. Jack et Cathy descendirent d'Air Force One pour gagner l'hélicoptère qui les déposa sur l'aire d'atterrissage de la pelouse Sud en dix minutes, comme d'habitude.

Cette fois, la Première Dame regagna directement la Maison-Blanche tandis que le président prenait à gauche, vers l'aile Ouest, où il se rendit au PC

de crise, plutôt qu'au Bureau Oval. Le vice-président Jackson l'y attendait, accompagné des suspects habituels.

" Hé ! Robby...

- Comment s'est passé le vol, Jack ?

- Long. " Ryan s'étira pour faire jouer ses muscles engourdis. " Bien.

qu'est-ce qui se passe ?

- Rien de bon, vieux. On a des troupes mécanisées chinoises qui font route vers la frontière russe. Voilà ce que nous a refilé le NRO. " Jackson étala lui-même les clichés de reconnaissance photographique. " On a des unités mécanisées ici, là et là... et là, ce sont des engins du génie avec des ponts mobiles.

- Combien de temps avant qu'ils soient prêts ?

- Potentiellement, ça peut se réduire à trois jours, répondit Mickey Moore.

Disons plutôt de cinq à sept.

- qu'est-ce qu'on fait?

244

- Nous avons émis un certain nombre d'ordres de mise en alerte mais pour l'instant, personne ne bouge.

- Est-ce qu'ils savent qu'on est sur le coup ? demanda ensuite le président.

- Sans doute pas, mais ils doivent se douter qu'on les surveille et ils

doivent être au courant de nos capacités de reconnaissance. Après tout, cela fait une vingtaine d'années qu'elles sont décrites dans la presse, répondit Moore.

- Rien venant d'eux du côté des canaux diplomatiques ?
- Peau de balle, répondit Ed Foley.
- Ne me dites pas qu'ils s'en foutent. «a doit bien les inquiéter. Obligé.
- Peut-être, Jack, répondit le directeur du renseignement. Mais ça leur ôte moins le sommeil que leurs problèmes de politique intérieure.
- Du nouveau de Sorge ? "

Foley hocha la tête. " Rien d'autre depuis ce matin.

- Bon. qui est le chef de notre diplomatie à Pékin, en ce moment ?
- Le sous-chef de mission est à l'ambassade, mais c'est encore un bleu, il vient de prendre le poste.
- OK. Eh bien, la note qu'on va leur expédier va secouer un peu tout ça, répondit Ryan. quelle heure est-il, là-bas ?
- Huit heures douze, répondit Jackson en indiquant l'horloge murale réglée sur l'heure de Pékin.
- Donc, Sorge n'a rien transmis concernant leur journée d'hier?
- Non. Les messages n'arrivent que deux ou trois jours par semaine. Ce n'est pas inhabituel, remarqua Mary Pat. Parfois, c'est le signe d'un document suivant particulièrement touffu. "

Tout le monde leva la tête à l'entrée du secrétaire d'...tat ; il était venu d'Andrews en voiture au lieu de prendre l'hélicoptère. Il se mit rapidement au courant.

" C'est si grave ?

- «a m'a l'air sérieux, en effet, lui confia Jackson.
 - M'est avis qu'il va falloir qu'on leur envoie cette note.
 - Ils sont trop engagés maintenant pour reculer, remarqua 245
- un autre personnage. Il est peu probable qu'une note diplomatique ait

un effet quelconque.

- qui êtes-vous ? s'enquit Ryan.

- George Weaver, monsieur, de l'université Brown. Je suis consultant de l'Agence pour la Chine.

- Oh, vu. J'ai déjà lu certains de vos papiers. Bon boulot, Dr Weaver.

Donc, d'après vous, ils ne vont pas faire marche arrière ? Dites-nous pourquoi, ordonna le président.

- Ce n'est pas parce qu'ils redoutent qu'on dévoile leurs préparatifs.

Leurs concitoyens n'en savent rien et ils ne le découvriront qu'après que Pékin aura jugé bon de leur dire. Le problème, comme vous savez, est qu'ils craignent la perspective d'une déb,cle économique. Si leur économie part à

vau-l'eau, monsieur, on va assister à une révolte des masses et c'est bien l'unique truc qu'ils redoutent vraiment. Ils ne voient pas d'autre moyen de s'en sortir que de se refaire une santé. Et pour ça, ils doivent s'emparer des nouvelles ressources découvertes en Russie.

- Bref, l'histoire du KoweÔt en plus grand ?

- En plus grand et en plus complexe, mais, effectivement, oui, monsieur le président, la situation est fondamentalement similaire. Ils considèrent le pétrole à la fois comme une ressource et comme leur billet d'accès à la légitimité internationale. Ils s'imaginent qu'une fois qu'ils détiendront ce pétrole, le reste du monde sera forcé de commercer avec eux. Pour l'or, c'est encore plus manifeste. C'est l'archétype de la valeur d'échange. Si vous en avez, vous pouvez vous procurer à peu près n'importe quoi. Avec ces ressources et les liquidités qu'ils pourront en tirer, ils pensent avoir les moyens de faire effectuer à leur économie un saut qualitatif, et ils restent convaincus que le reste du monde entrera dans leur jeu parce qu'ils vont désormais être riches et que les capitalistes ne sont attirés que par l'argent.

- Ils sont réellement cyniques et superficiels à ce point ? " s'étonna Adler, presque scandalisé par cette révélation, malgré tout ce qu'il avait pourtant déjà entendu.

" Leur lecture de l'histoire justifie cette perspective, monsieur le secrétaire d'...tat. Leur analyse de nos actions passées comme de celles

des autres pays les amène à cette conclusion. Je vous

246

accorde bien volontiers qu'ils sont incapables de mesurer les raisons réelles de nos actes, mais pour s'en tenir strictement aux faits, c'est ainsi qu'ils voient le monde.

- Seulement s'ils sont idiots, observa Ryan, d'une voix lasse. On a affaire à des idiots.

- Monsieur le président, vous avez affaire à de redoutables animaux politiques. Leur vision du monde est différente de la nôtre et, c'est un fait, ils ne nous comprennent pas parfaitement, mais cela n'en fait pas des idiots pour autant. "

Parfait, alors dans ce cas, on a affaire à des Klingons, se répéta Ryan, pour la centième fois peut-être. Mais inutile de sortir ça à Weaver. Cela ne ferait que le lancer dans une réfutation longue et sinueuse qui ne les mènerait nulle part. Et l'universitaire pouvait bien avoir raison. Idiots ou génies, l'essentiel était de comprendre leurs actes, pas leurs motivations. Ces actes pouvaient être illogiques, mais si on les connaissait, on connaissait également ce qu'on devait empêcher.

" Eh bien, voyons voir s'ils peuvent comprendre ça, conclut Ryan. Scott, dites à Pékin que s'ils attaquent la Russie, l'Amérique se portera à son aide, comme il est stipulé dans le traité de l'Atlantique Nord et que...

- Le traité de l'OTAN ne dit pas réellement cela, le mit en garde son secrétaire d'...tat.

- Et moi je le dis, Scott, et surtout, j'ai affirmé aux Russes qu'il le disait. Si les Chinois se rendent compte qu'on ne plaisante pas, est-ce que ça fera une différence ?

- Cela ouvre la boîte de Pandore, Jack, avertit Adler. Nous avons des milliers d'Américains en Chine, des milliers. Des hommes d'affaires, des chefs d'entreprise, des touristes...

- Dr Weaver, comment les Chinois traitent-ils les ressortissants étrangers en temps de guerre ?

- J'aimerais mieux ne pas être sur place pour le savoir. Les Chinois peuvent se montrer des hôtes raffinés mais en temps de guerre, si

d'aventure ils pensent que vous êtes par exemple un espion, les choses pourraient sérieusement se compliquer. Au vu de leur façon de traiter leurs concitoyens... ma foi, nous avons tous pu le constater à la télé, n'est-ce pas ?

- Scott, nous allons également leur dire que nous tiendrons 247

leurs dirigeants comme personnellement responsables de la sécurité des citoyens américains résidant dans leur pays. Je ne plaisante pas, Scott.

S'il le faut, je signerai moi-même l'ordre de les faire poursuivre et les descendre. Rappelez-leur l'épisode de Téhéran et le sort de notre vieil ami Daryaei¹. Ce Zhang l'a rencontré une fois, d'après l'ancien Premier ministre indien, il le connaissait. Je l'ai fait éliminer définitivement, annonça Ryan d'une voix glaciale. Zhang ferait bien de méditer la leçon.

- Ils ne vont pas vraiment apprécier ce genre de menace, avertit Weaver. Il vaudrait mieux leur dire que nous avons sur notre sol un grand nombre de leurs concitoyens et que...

- On ne peut pas faire ça, coupa Ryan, et ils le savent.

- Monsieur le président, je viens de vous le dire, notre conception de la légalité leur est totalement étrangère. Or ce genre de menace est de celles qu'ils peuvent comprendre, et ils ne manqueront pas de la prendre au sérieux. La question dès lors est de savoir à quelle aune ils mesurent la vie de leurs concitoyens.

- Et qui est ?

- Inférieure à la nôtre ", répondit Weaver.

Ryan pesa cette réponse. " Scott, assurez-vous qu'ils aient bien saisi ce que veut dire la doctrine de Ryan. Si nécessaire, je leur expédierai moi-même une bombe intelligente par la fenêtre de leur chambre, même s'il nous faut dix ans pour les retrouver.

- Notre SCM le leur fera bien comprendre. Nous pouvons dans le même temps inciter fermement nos concitoyens à rentrer par le premier avion.

- Ouais, j'aimerais mieux qu'ils filent en vitesse avant qu'il y ait du grabuge, observa Robby Jackson. Et vous pouvez faire diffuser cet

avertissement par CNN.

- Tout dépendra de leur réaction à notre note. Il est huit heures du matin là-bas. Scott, je veux qu'ils l'aient entre les mains avant l'heure du déjeuner. "

Le secrétaire d'Etat acquiesça. " D'accord.

- Général Moore, les ordres de mise en alerte des forces que nous pouvons déployer sont-ils prêts à partir ?

1. Cf. Sur ordre, Albin Michel, 1997 (N.d.T.).

248

- Affirmatif, monsieur. Nous pouvons avoir des unités sur zone en Sibérie en moins de vingt-quatre heures. Douze heures après, elles seront opérationnelles.

- Et pour les bases, Mickey ? demanda Jackson.

- Ce n'est pas ce qui manque... du temps où ils redoutaient les bombardements de B-52. Toute leur côte nord est couverte de pistes. En ce moment même, notre attaché militaire à Moscou est en pleine discussion avec leurs spécialistes ", annonça le général Moore. Le colonel en question se préparait une longue nuit blanche. " D'après lui, les Russes sont très coopératifs.

- Et quel est le niveau de protection de ces bases ? s'enquit ensuite le vice-président.

- Le premier est l'éloignement. Les Chinois auront à couvrir près de quinze cents kilomètres pour aller les frapper. Nous avons assigné dix E-3B AWACS

de la BA de Tinker pour aller établir là-bas une couverture radar continue, plus une bonne quantité de chasseurs pour assurer des patrouilles d'interdiction. Une fois que ce sera fait, nous pourrons envisager quel genre de missions nous voulons effectuer. En majorité défensives au début, jusqu'à ce que nous soyons plus sérieusement implantés. "

Moore n'avait pas besoin d'expliquer à Jackson que déplacer une force aérienne ne se réduisait pas à acheminer les avions. Chaque escadrille de chasse était accompagnée de mécaniciens, de personnels d'intendance, et même de contrôleurs aériens. Un chasseur pouvait

n'avoir qu'un seul pilote, il lui fallait aussi entre vingt et vingt-cinq personnes de plus pour en faire une arme opérationnelle. Pour des appareils plus complexes, le chiffre s'accroissait encore.

" qu'en pense le CINCPAC ? demanda ensuite Jackson.

- On a de quoi flanquer à leur marine une sérieuse migraine. Mancuso est en train de faire mouvement avec ses sous-marins et d'autres b,tements.

- Dites donc, ces images ne sont pas formidables, observa Ryan en examinant les clichés radar du satellite.

- On aura des vues en optique demain dans la soirée, lui indiqua Ed Foley.

249

- OK, dès qu'on les aura, il faudra les montrer à l'OTAN, qu'ils décident comment ils pourront nous aider.

- La Pe DB a reçu l'ordre de se tenir prête à un transfert par voie ferrée.

Les chemins de fer allemands sont en meilleur état qu'en 1990 pour Bouclier du désert, les informa le chef d'état-major interarmes. On aura un transbordement à la frontière russo-polonaise, les chemins de fer russes sont à écartement large - à vrai dire, ça nous facilite les choses : le gabarit plus généreux facilite le transport. On pense pouvoir amener la Ire DB à l'est de l'Oural en sept jours environ.

- qui d'autre ? demanda Ryan.

- Aucune certitude, répondit Moore.

- Les Anglais vont nous suivre. On peut compter sur eux, leur annonça Adler. Et Grushavoy a parlé à leur Premier ministre. Il faut qu'on contacte Downing Street pour voir ce qu'il en est sorti.

- OK, Scott, vous vous en chargez, s'il vous plaît. Mais d'abord, occupez-vous de rédiger cette note à Pékin.

- D'accord ", dit le secrétaire d'...tat qui se dirigea aussitôt vers la porte.

" Bon Dieu, j'espère qu'on parviendra à les ramener à la raison, dit

Ryan en s'adressant aux cartes et aux clichés étalés sous ses yeux.

- Moi aussi, Jack, convint le vice-président. Mais ne compte pas trop là-dessus. "

Les paroles d'Adler pendant le vol du retour de Varsovie lui revinrent en mémoire. Si seulement l'Amérique avait encore des missiles intercontinentaux, la dissuasion aurait été bien plus facile. Mais Ryan avait lui-même contribué à l'élimination de ces saloperies et ça lui faisait drôle d'avoir à le regretter maintenant.

En moins de deux heures, la note était rédigée et transmise à l'ambassade américaine à Pékin. Le sous-chef de mission à l'ambassade était un diplomate de carrière du nom de William Kilmer. La note était arrivée par courrier électronique et il la fit mettre en page par une secrétaire puis imprimer au propre sur

25q

du papier luxueux avant de la glisser dans une enveloppe d'aspect vélin et la faire remettre en main propre. Dans le même temps, il appela le ministère chinois des Affaires étrangères pour demander une audience urgente auprès du ministre Shen Tang. Audience qui lui fut accordée avec une alacrité surprenante. Kilmer monta aussitôt dans sa voiture personnelle, une Lincoln Town Car et se mit au volant pour se rendre au ministère.

Kilmer avait trente-cinq ans. Diplômé de Georgetown et de William and Mary en Virginie. Sa carrière était sur la pente ascendante : son poste actuel était relativement rare à son âge, et s'il l'avait décroché, c'était uniquement parce que l'on estimait que l'ambassadeur Carl Hitch serait un bon mentor pour l'aider à passer de la catégorie des amateurs prometteurs à

celle des vrais pros. Cette mission, la délivrance de cette note diplomatique bien particulière, lui faisait sentir à quel point il était encore un bleu. Mais il ne pouvait pas non plus fuir ses responsabilités et du point de vue de la carrière, c'était un pas de géant. La condition bien sûr qu'il ne se fasse pas descendre. C'était improbable, quoique...

Le couloir vide menant au bureau de Shen lui parut s'étirer à l'infini, alors qu'il le parcourait, seul, dans son plus beau costume et ses souliers vernis. Le bâtiment et ces rendez-vous au ministère étaient censés en imposer aux diplomates étrangers. En l'occurrence, l'architecte avait bien mérité ses honoraires, estima Kilmer. Enfin -

mais somme toute plus vite qu'il ne l'avait cru au début - il trouva la porte et tourna ensuite à

droite vers l'antichambre du secrétariat. Le collaborateur de Shen le conduisit dans une salle d'attente plus confortable et alla lui chercher de l'eau. Kilmer patienta les cinq minutes réglementaires, parce qu'on ne dérangeait pas comme ça un ministre important d'une grande puissance, mais enfin les grandes portes (toujours à deux battants à cet échelon diplomatique) s'ouvrirent et il fut admis.

Shen portait aujourd'hui une veste Mao au lieu de son habituel complet bleu marine à l'occidentale. Il s'approcha de son invité et lui tendit la main.

" Monsieur Kilmer, c'est un plaisir de vous revoir.

251

- Merci d'avoir accepté cet entretien à l'improviste, monsieur le ministre.

- Asseyez-vous, je vous en prie. " Shen lui indiqua les fauteuils disposés autour de la traditionnelle table basse. quand tous deux furent installés, Shen demanda : " que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

- Monsieur le ministre, j'ai une note de mon gouvernement à vous remettre en main propre. " Et Kilmer d'extraire de sa poche l'enveloppe qu'il lui tendit.

Elle n'était pas cachetée. Shen en sortit les deux feuillets du message diplomatique et se carra contre le dossier pour le lire à son aise. Ses traits restèrent impassibles jusqu'à ce qu'il relève les yeux.

"Voici une communication pour le moins inhabituelle, M. Kilmer.

- Monsieur le ministre, mon gouvernement s'avoue très préoccupé par les déploiements de votre armée.

- La dernière note transmise par votre ambassade était déjà une ingérence insultante dans nos affaires intérieures. Et à présent, vous faites planer sur nous la menace de la guerre ?

- Monsieur, l'Amérique n'adresse aucune menace. Nous vous rappelons que puisque la Fédération de Russie est désormais signataire du traité de l'Atlantique Nord, toute agression dirigée contre la Russie obligera

l'Amérique à honorer ses engagements.

- Et vous menacez les dirigeants de notre gouvernement si jamais il devait arriver quelque chose de fâcheux aux Américains qui se trouvent dans notre pays ? Vous nous prenez pour qui, monsieur Kilmer ? demanda Shen sur un ton égal, détaché.

- Monsieur le ministre, nous nous contentons de souligner que, au même titre que l'Amérique fait bénéficier à tous ses visiteurs de la protection de ses lois, nous espérons que la République populaire fera de même.

- Pourquoi devrions-nous soumettre les citoyens américains à un traitement différent de celui auquel vous soumettez les nôtres ?

- Monsieur le ministre, nous voulons simplement avoir l'assurance que ce sera bien le cas.

252

- Et pourquoi n'en irait-il pas ainsi ? Nous accusez-vous de comploter une guerre d'agression contre notre voisin ?

- Nous avons relevé récemment des mouvements de troupes en République populaire qui exigent des éclaircissements.

- Je vois. " Shen replia la missive et la déposa sur la table. " quand exigez-vous une réponse ?

- Le plus tôt qu'il vous sera possible, monsieur le ministre, répondit Kilmer.

- Fort bien. Je discuterai de cette affaire avec mes collègues du Politburo et je vous répondrai dans les plus brefs délais.

- Je m'en vais transmettre cette bonne nouvelle à Washington, monsieur le ministre. Je ne vais pas plus longtemps vous accaparer. Merci encore de m'avoir consacré votre temps. " Kilmer retraversa l'antichambre, sans un regard à gauche ou à droite, regagna le corridor et se dirigea vers les ascenseurs. Le couloir lui parut aussi long qu'à l'aller et le cliquetis de ses talons sur le sol dallé lui parut étrangement sonore. Kilmer était depuis assez longtemps dans la carrière diplomatique pour savoir que Shen aurait dû réagir avec plus de colère. Au lieu de cela, il avait reçu la missive comme une invitation à un dîner sans formalité à l'ambassade. Cela devait vouloir

dire quelque chose, mais Kilmer n'était pas trop s'°r. Une fois installé dans sa voiture, il entreprit aussitôt de rédiger sa dépêche au Département d'...tat, puis estima bien vite qu'il vaudrait mieux rendre compte de l'entretien de vive vok par STU.

" Comment le jugez-vous, Cari ? s'enquit Adler auprès de l'ambassadeur

- C'est un petit gars très bien, Scott. Une mémoire quasi photographique, un don que je lui envie. Il a peut-être eu une promotion un peu rapide, mais il a l'intelligence nécessaire à la t,che, il lui manque juste un peu d'expérience de terrain. J'imagine que d'ici deux ou trois ans, il sera prêt à prendre son ambassade et entamer une brillante carrière. "

C'est ça, dans un coin perdu comme le Lesotho, songea le secrétaire d'Etat.

Enfin, il fallait bien commencer quelque part. " Comment va réagir Shen ?

253

- «a dépend. S'il s'agit de simples manœuvres militaires de routine, ils pourront manifester une certaine irritation. Si ce n'est pas un exercice et qu'on les a pris la main dans le sac, ils joueront la surprise et feront mine d'être blessés. " Hitch s'interrompt pour b,iller. " Excusez-moi. La vraie question est de savoir si ça va les forcer à réfléchir.

- ¿ votre avis ? Vous en connaissez la plupart.

- Je n'en sais rien, admit Hitch, mal à l'aise. Scott, j'ai séjourné là-bas un bon moment, certes, mais je ne peux pas dire que je les comprenne vraiment. Ils prennent des décisions selon des critères politiques que nous autres Américains avons bien du mal à saisir.

- Le président les traite de Klingons ", confia le secrétaire d'...tat à l'ambassadeur.

Sourire de Hitch. " Je n'irais pas aussi loin mais il y a une certaine logique. " Puis l'interphone d'Adler se manifesta.

" Un appel de William Kilmer à Pékin, sur le STU, monsieur le ministre, annonça la secrétaire.

- Scott Adler à l'appareil, dit le secrétaire d'...tat en prenant l'appel.

L'ambassadeur Hitch est à mes côtés, je vous passe sur l'ampli.

- Monsieur, j'ai transmis le message. C'est tout juste si le ministre Shen a cillé. Il a dit qu'il nous recontacterait au plus vite, mais sans préciser quand, après qu'il en aura débattu avec ses collègues du Politburo. En dehors de ça, presque aucune réaction. Je peux vous faxer la

retranscription de l'entretien d'ici une demi-heure. La rencontre n'a pas duré dix minutes. "

Adler jeta un oeil sur Hitch qui hochait la tête, l'air pas franchement ravi.

" Bill, comment avez-vous analysé son langage corporel ? demanda Hitch.

- On l'aurait dit sous Prozac, Cari. Pas la moindre réaction physique.

- Shen a tendance à être un rien hyperactif, expliqua Hitch. Parfois, il a du mal à rester en place. Vos conclusions, Bill ?

-Je suis inquiet, répondit aussitôt Kilmer. Je pense que nous avons un problème ici.

- Merci, monsieur Kilmer. Envoyez le fax au plus vite. "

254

Adler pressa la touche pour couper la communication. " Et merde.

- Ouais. quand sera-t-on fixé sur leur réaction ?

- Demain matin, j'espère, nous aurons...

- Nous avons une taupe au sein de leur gouvernement ? " demanda Hitch. Le regard faussement ébahi qu'il reçut en guise de réponse était parfaitement éloquent.

" Merci, Scott ", dit Ryan, en raccrochant. Il avait réintégré le Bureau Oval. Il s'était installé dans le fauteuil ergonomique moulé exprès pour soulager son dos. Piètre consolation, mais enfin, c'était déjà un souci de moins.

" Alors ?

- Alors, on attend voir si Sorge nous dit quelque chose.

- Sorge ? " demanda le professeur Weaver.

Ed Foley se tourna vers l'universitaire : " Dr Weaver, nous avons un informateur bien placé qui parfois nous renseigne utilement sur les opinions de leur Politburo. Et ces renseignements ne sortent pas de cette pièce.

- Compris. " Universitaire ou pas, Weaver jouait le jeu. " C'est le nom des informations confidentielles que vous m'avez montrées ?

- Correct.

- qui que soit cet informateur, il est précieux. On croirait lire la retranscription d'un enregistrement de leurs réunions. Les personnalités sont rendues à la perfection, surtout celle de Zhang. C'est le véritable méchant de la pièce, celui-ci. Il a joliment réussi à embobiner le Premier chinois.

- Adler l'a rencontré, durant les navettes diplomatiques après l'attentat contre l'Airbus au-dessus de Taipei, expliqua Ryan.

- Et ?" Weaver connaissait le nom, les paroles, mais pas l'homme.

" C'est un personnage puissant et pas franchement sympathique. Il a joué un rôle dans notre conflit avec le Japon ainsi que dans le clash avec la RIU, l'an dernier.

- Un nouveau Machiavel ?

- Dans un sens, plus enclin à théoriser qu'à jouer sur le 255

devant de la scène. Une sorte d'éminence grise derrière le trône. Pas un idéologue au sens propre du terme, plutôt un homme attaché aux réalités concrètes... un patriote. (Ryan se tourna vers son patron du renseignement.) Ed ?

- Nous avons demandé à nos psys d'établir son profil. " Foley haussa les épaules. " Mi-sociopathe, mi-manipulateur. Un type qui adore le pouvoir.

Pas de faiblesses personnelles reconnues. Une sexualité toujours active, mais c'est le cas de la majeure partie de ses collègues du Politburo.

J'imagine que c'est un trait culturel, qu'en dites-vous, Weaver ?

- Mao en était l'exemple, comme nous le savons. Et les empereurs ont toujours eu quantité de concubines.

- C'était sans doute la distraction favorite des gens avant l'avènement de la télé, je suppose, observa Arnie van Damm.

- En fait, ce n'est pas si loin de la vérité, admit Weaver. Les dirigeants actuels perpétuent cette tradition, et c'est une forme essentielle de

pouvoir personnel que certains se plaisent à exercer. Le MLF n'a pas encore réussi à percer en Chine communiste.

- Je dois être trop catho, admit le président. L'idée de Mao sautant des petites filles me révolte.

- Cela ne leur faisait ni chaud ni froid, monsieur le président, l'informa Weaver. Certaines amenaient même leurs petites sœurs après avoir couché

avec le Grand Timonier. C'est une autre culture, avec des règles différentes de la nôtre.

- Ouais, juste un poil différentes ", observa ce père de deux filles, dont l'une commençait à peine à fréquenter les garçons. qu'avaient pu penser les pères de ces gamines à peine nubiles ? Se sentaient-ils flattés de voir leur progéniture déflorée par le grand Mao Zedong ? Ryan eut un léger frisson à cette pensée qu'il écarta aussitôt. " Attachent-ils au moins un prix à la vie humaine ? Celle de leurs soldats, par exemple ?

- Monsieur le président, la Bible judéo-chrétienne n'a pas été écrite en Chine et les efforts des missionnaires pour y implanter le christianisme n'ont pas rencontré un franc succès... et quand Mao est arrivé, il a veillé

avec une redoutable efficacité à leur disparition, comme nous avons encore pu le constater récemment. Leur vision de la place de l'homme dans la nature

256

diffère de la nôtre et non, ils n'attachent pas la même valeur que nous à

la vie de l'individu. Nous parlons là des communistes qui voient tout par le prisme déformant de l'idéologie et ce schéma vient se plaquer sur une culture pour qui, dès l'origine, la vie humaine importe peu. On peut donc estimer que, de notre point de vue, il s'agit là d'une convergence fort malencontreuse entre deux systèmes de pensée. "

Malencontreuse, songea Ryan, qu'en termes galants ces choses-là sont dites.

On est en train de parler d'un pouvoir qui, dans sa quête de la perfection politique, a liquidé un peu plus de vingt millions de ses

concitoyens en l'espace de quelques mois.

" Dr Weaver, à votre avis : que va dire le Politburo ?

- Ils vont continuer sur la voie qu'ils se sont tracée ", répondit sans hésiter l'universitaire. Il fut surpris de la réaction.

" Bordel de merde ! gronda Ryan. Personne ici n'envisage que le bon sens arrive à triompher ? " Il embrassa du regard l'assistance pour découvrir que tous manifestaient un intérêt soudain pour la moquette bleu roi.

" Monsieur le président, ils redoutent bien moins la guerre que les autres options qui s'offrent à eux ", répondit Weaver, avec un certain courage, estima Arnie van Damm. " Au risque de me répéter, s'ils n'enrichissent pas leur pays en lui apportant du pétrole et de l'or, ils craignent une faillite économique qui entraînera l'effondrement de tout leur système politique et pour eux, c'est une perspective bien plus terrifiante que celle de perdre quelques centaines de milliers de soldats dans une guerre de conquête.

- Et je ne peux les arrêter qu'en lançant une bombe H sur leur capitale...

qui, soit dit en passant, tuera quelque deux millions de braves gens.
Sacré

nom de Dieu ! jura de nouveau Ryan.

- Plus près de cinq, voire jusqu'à dix ", rectifia le général Moore, ce qui lui valut un regard cinglant de son commandant en chef. " Oui, monsieur, ça marcherait, mais j'admets avec vous que c'est peut-être un peu cher payer.

- Robby ? " Jack espérait entendre quelque parole de réconfort de la part de son vice-président.

" que veux-tu que je te dise, Jack ? On peut espérer qu'ils se 257

rendront compte que ça risque de leur coûter bien plus cher qu'ils ne l'imaginent, mais ça paraît bien improbable.

- Encore une chose : il va falloir y préparer nos concitoyens, nota Arnie.

Dès demain, nous devrions alerter la presse, il faudra ensuite que tu

passes à la télé pour leur expliquer le pourquoi du comment de la situation.

- Tu sais, je n'aime pas trop ce boulot... excuse-moi, je sais que c'est un peu puéril à dire, n'est-ce pas ?

- Ce n'est pas censé être une sinécure, Jack, observa van Damm. Tu t'es parfaitement débrouillé jusqu'ici, mais on ne peut pas toujours contrôler les joueurs adverses. "

Le téléphone du président se mit à sonner. Jack décrocha.

" Oui ? OK. " Il leva les yeux. " Ed, c'est pour toi. "

Foley se leva, prit le combiné. " Foley... OK, bien, merci. (Il raccrocha.) Le temps s'éclaircit au-dessus du nord-est de la Chine. Nous aurons des images en visuel d'ici une demi-heure.

- Mickey, dans combien de temps pouvons-nous mettre en place des moyens de reconnaissance aérienne ? demanda Jackson.

- Il va falloir expédier les avions. Nous pouvons déployer des missions depuis la Californie mais ce sera bien plus efficace de les transporter à bord d'un C-17 et de les faire décoller depuis un aéroport en Sibérie. On peut faire ça en, mettons, trente-six heures après que vous aurez donné

l'ordre.

- Considérez l'ordre comme donné, répondit Ryan. De quel genre d'appareil disposez-vous ?

- Ce sont des ASP. Des avions sans pilote. Des drones. Ils sont furtifs et peuvent rester longtemps en vol. Grâce à eux, on peut acquérir de la vidéo en temps réel. De vraies petites merveilles pour la reconnaissance sur zone, ce que l'armée de l'air a financé de mieux comme jouets récemment, du moins du point de vue de l'infanterie. Je peux les faire mettre en œuvre illico.

- Faites, ordonna Ryan.

- Je suppose toutefois qu'on ait un endroit où les faire atterrir. Sinon, on peut toujours les faire décoller d'Elmendorf, en Alaska. " Moore décrocha le téléphone pour appeler le NMCC, le commandement militaire national, au Pentagone.

Pour le général Peng, les choses s'accéléraient. L'ordre de route était surmonté des idéogrammes Long Chun, Dragon de printemps. Ce " dragon " lui semblait de bon augure, car depuis des millénaires, il était à la fois symbole du pouvoir impérial et signe de chance. Et puis, il faisait encore plein jour. Cela lui convenait et il espérait que cela conviendrait à ses soldats aussi. Le jour était synonyme de chasse fructueuse, il compliquait pour le gibier qu'était l'homme la tâche de se dissimuler ou de se déplacer sans être vu, ce qui était parfait pour leur mission.

Il n'en nourrissait pas moins des appréhensions. Il était officier général et venait de recevoir l'ordre de partir en guerre : rien ne peut rendre un homme de son rang plus songeur que l'ordre d'accomplir ce qu'il a toujours prétendu être en mesure de faire. Il aurait préféré avoir un meilleur soutien de l'artillerie et de l'aviation, mais il n'était pas non plus entièrement dépourvu. Pour l'heure, il était en train de parcourir les rapports et les cartes des services secrets. Cela faisait des années qu'il étudiait le dispositif de défense russe de l'autre côté de la frontière. Il avait même été jusqu'à envoyer des spécialistes de la reconnaissance de l'autre côté du fleuve pour examiner de plus près les bunkers installés face au sud depuis un demi-siècle. Le génie avait toujours été une spécialité russe et ces défenses fixes allaient leur donner du fil à

retordre.

Mais son plan d'attaque était simple. Après une intense préparation d'artillerie, il ferait traverser l'Amour par l'infanterie à l'aide de barges et d'engins amphibies pour traiter les fortifications russes, tandis que les soldats du génie déploieraient les ponts flottants articulés pour permettre la traversée des troupes mécanisées. Celles-ci escaladeraient les collines de la rive opposée et s'enfonceraient vers le nord.

Il avait des hélicoptères, mais pas assez d'engins d'attaque à son gré. Il s'en était plaint mais il était logé à la même enseigne que tous ses collègues officiers. Le seul point qui le préoccupait chez l'adversaire était en effet ses hélicoptères d'attaque Mi-24. Bien que peu maniables, ils pouvaient s'avérer redoutables par leurs capacités, si on les employait à bon escient.

Ses meilleures informations provenaient de ressources humaines : des immigrés clandestins chinois qui vivaient confortable-259

ment en Russie - commerçants, ouvriers, dont un bon nombre étaient des f agents ou des correspondants du ministère de la Sécurité d'...tat.

Il aurait préféré disposer de plus de photos de reconnaissance mais son pays n'avait qu'un seul satellite de ce type en orbite, et il devait bien admettre que les photos achetées aux Français de SPOT-Image étaient bien meilleures, avec leur résolution du mètre. Il était en outre plus aisé de se les procurer par Internet et pour ce faire, son coordinateur du renseignement avait carte blanche.

Les clichés révélaient que les unités mécanisées russes étaient encore à plus de cent kilomètres de la frontière. Cela confirmait les affirmations des agents selon lesquelles les seules troupes à portée d'artillerie étaient les garnisons chargées de défendre la frontière. Il était intéressant de noter que le haut commandement russe n'avait pas jugé bon d'amener des renforts mais il faut dire que leur marge de manœuvre était réduite et que la défense d'une frontière de ce type, avec ses multiples méandres et doigts de gant, absorbait les effectifs comme une éponge l'eau

- or ils n'en avaient pas tant que ça. Peng avait également des informations indiquant que ce général de corps d'armée Bonda-renko soumettait ses troupes à un entraînement plus intensif que son prédécesseur, mais il n'y avait pas là matière à s'inquiéter. Les Chinois le faisaient, eux, depuis des années, et il faudrait du temps aux Russes pour rattraper leur retard.

Non, son seul souci était la distance. Son armée et celle de ses homologues allaient avoir un long chemin à parcourir. Les approvisionner allait être un problème, parce que de même que Napoléon avait dit qu'une armée marchait avec son estomac, de même les chars et les engins chenilles flottaient sur une mer de gazole. Ses espions lui avaient indiqué l'emplacement de plusieurs grands entrepôts russes, mais, malgré son désir, il ne fallait pas compter les récupérer intacts, même si pour tous ceux qu'il avait sélectionnés, il avait établi des plans d'attaque avec ses hélicoptères d'assaut.

Peng éteignit sa sixième cigarette de la journée et leva les yeux vers son commandant des opérations. " Oui ?

- L'ordre définitif vient de tomber. Parachutage à trois heures trente dans trois jours.

26q

- Auras-tu d'ici là tout mis en place ? demanda Peng.

- Oui, camarade général, avec vingt-quatre heures d'avance.

- Bien. Assure-toi que tous nos hommes soient bien nourris. Ils pourraient avoir à se mettre au régime au cours des prochaines semaines.

- L'ordre a déjà été donné, camarade général, lui annonça le colonel.

- Et silence radio total.

- Bien entendu, camarade général. "

" Pas un murmure, observa le sergent. Pas même une porteuse. "

Le RC-135 River Joint était le premier zinc d'écoute radio de l'armée de l'air à avoir été déployé. Il avait décollé de la BA d'Anderson dans l'île de Guam. Il avait ravitaillé en vol au-dessus de la mer d'Okhotsk, avant de pénétrer dans l'espace aérien russe au-dessus du port d'Ayan, et maintenant, deux heures plus tard, il se trouvait juste à l'est de Skovorodino, du côté russe de la frontière. Le River Joint était une version modifiée en profondeur du vieux Boeing 707, avec sa carlingue dépourvue de hublots, bourrée d'équipements de réception radio et doté d'un équipage de spécialistes aguerris de l'écoute, l'un des deux seuls de l'armée de l'air à être composé de soldats maîtrisant relativement bien le chinois.

" Sergent, qu'est-ce que cela veut dire lorsque vous avez une tripotée d'hommes sur zone et pas un seul signal radio ? " demanda le colonel qui commandait la mission. La question était bien s'r de pure forme.

" La même chose que lorsque votre bambin de deux ans ne fait pas un bruit, mon colonel. Il est en train de crayonner sur les murs ou de faire une autre bêtise qui mérite une fessée. " Le sergent s'appuya au dossier de son siège et balaya du regard les diverses courbes de détection relevées sur les fréquences connues de l'Armée populaire de libération. Toutes les courbes étaient plates, avec juste quelques discrètes oscillations dues au bruit de fond. Peut-être y avait-il eu un minimum de trafic au moment o

l'APL avait mis ses unités en position, mais à présent, plus 261

rien, en dehors du son de quelques stations de radio en modulation de fréquence, diffusant une musique qui paraissait aussi étrangère aux oreilles de l'équipage américain que celle d'un chanteur de country dans les rues de Pékin. Deux simples soldats à l'écoute des fréquences civiles notèrent toutefois que les paroles des balades chinoises étaient aussi idiotes que celles de leurs homologues de Nashville, même si la programmation avait désormais une nette tendance à privilégier les

chants patriotiques.

On nota la même chose à Fort Meade, Maryland. La NSA avait un grand nombre de satellites-espions en orbite, dont deux énormes Rhyolite en orbite géostationnaire, et tous étaient en ce moment réglés sur les fréquences civiles et militaires chinoises. Le trafic FM associé aux mouvements de l'armée avait tendu vers zéro au cours des douze dernières heures et pour les analystes en civil comme pour ceux en uniforme, il n'y avait qu'une explication : une armée silencieuse est une armée qui prépare quelque chose.

Les agents du NRO avaient la responsabilité de parachever l'"évaluation spéciale des services nationaux de renseignements", parce que les gens avaient tendance à plus se fier aux photos qu'aux simples paroles. Les clichés visuels avait été corrigés par ordinateur aux données recueillies par les satellites d'imagerie radar mais - et ce ne fut pas vraiment une surprise - les parcs à matériel étaient désormais presque entièrement vides. Les chars et les autres engins chenilles n'y étaient restés que le temps de se reformer après leur transport en train, puis les colonnes avaient fait route vers le nord, à en juger par les ornières visibles laissées sur les routes, presque toutes des pistes en terre dans cette région. Ils avaient certes pris le temps de poser les filets de camouflage sur les engins mais c'était une précaution bien futile car il était aussi vain de vouloir cacher les traces de chenilles de plusieurs centaines de véhicules de ce type que de vouloir dissimuler une chaîne de montagnes. Et par ailleurs, on

262

n'avait pas déployé autant d'efforts pour les centaines de camions d'approvisionnement qui, purent-ils constater, continuaient de progresser par petits convois compacts, à une vitesse approximative de 30 km/h, convergeant vers les zones de regroupement situées quelques kilomètres à

peine au sud des positions d'artillerie. Les clichés furent imprimés sur six des grosses imprimantes-laser haute définition fabriquées spécialement pour le NRO, puis aussitôt expédiés par voiture à la Maison-Blanche, où la plupart des responsables étaient réunis dans le Bureau Ovalé avec le président. La nuit blanche qu'ils passaient était plutôt différente de celles auxquelles était habitué le courrier, en l'occurrence un simple sergent E-5 de l'armée de terre. L'analyste civil qui l'avait accompagné

resta tandis que le sous-officier regagna la berline Ford, délesté d'une de ses New-port 100 mm par le président.

"Jack, t'es vraiment incorrigible, observa Jackson. Taper d'une clope ce pauvre garçon.

- Fais pas chier, Robby ", répondit le président avec un sourire. La cigarette le faisait tousser mais elle l'aidait à se tenir éveillé presque autant que l'excellent café. " Tu gères le stress à ta façon, moi à la mienne. Bon, qu'est-ce que vous nous avez amené ? demanda le président à

son chef-analyste.

- Monsieur, je n'ai encore jamais vu en Chine une telle concentration de blindés avec tout leur équipement. Ils s'apprêtent à foncer vers le nord, et très bientôt. Je dirais dans moins de trois jours.

- Et l'aviation ? s'enquit Jackson.

- Ici même, monsieur. (Le doigt de l'analyste pointa l'une des photos.) Cette base de chasseurs à Jinxi est un bon exemple. Voici une escadrille de Su-27 de fabrication soviétique plus tout un régiment de J-7. Le Sukhoi est un excellent chasseur, similaire en missions et en capacités à un F-15 de première génération. Le J-7 est un chasseur de jour dérivé du MiG-21, modifié pour l'attaque au sol. On peut en compter soixante-huit au sol.

Sans doute quatre autres au moins étaient dans les airs au moment du passage du satellite. Notez les camions-citernes à proximité de la piste, et cet autre appareil avec des mécanos qui

s'affairent autour. Nous estimons que cette base est en état d'alerte depuis cinq jours...

- ... et peaufine ses préparatifs ? termina Jackson.

- Affirmatif, monsieur. On peut également remarquer les nez de missiles qui pointent sous les ailes de tous les zincs. Ils sont apparemment armés pour le combat.

- Ils nous mijotent visiblement quelque chose, observa Robby.

- Sauf si notre note arrive à les calmer ", remarqua Ryan avec un soupçon d'espoir dans la voix. Un infime soupçon, estimèrent les autres personnes présentes dans la pièce. Le président tira une ultime

bouffée de sa cigarette avant de l'écraser. " Est-ce que ça pourrait aider si je m'entretenais personnellement avec Xu ?

- Vous voulez une réponse franche ? " C'était le professeur Weaver, plutôt pas très frais à quatre heures du matin.

" Les autres ne me sont plus d'une grande utilité en ce moment, nota Ryan, mais sans aigreur.

- «a pourra faire bien dans les journaux et les livres d'histoire mais il est peu probable que cela affecte leur processus de décision.

- «a vaut quand même le coup d'essayer, protesta Ed Foley. qu'est-ce qu'on a à y perdre ?

- Attends jusqu'à huit heures, Jack, réfléchit van Damm. Inutile de lui révéler qu'on a passé une nuit blanche. Cela gonflerait encore son ego.
"

Ryan se tourna pour regarder vers les fenêtres percées dans le mur sud. Les tentures n'avaient pas été tirées et n'importe quel passant noctambule aurait pu remarquer que les lumières étaient restées allumées toute la nuit. Mais, curieusement, il ne savait pas si le service de sécurité les éteignait de toute façon.

" quand commence-t-on nos mouvements de troupes ? demanda Jack.

- Notre attaché de l'air appellera de Moscou dès qu'il aura terminé ses discussions. Ce qui devrait intervenir d'un moment à l'autre. "

Le président bougonna. " Sa nuit a dû être encore plus longue.

264

- Il est plus jeune que nous, observa Mickey Moore. Ce n'est encore qu'un colonel.

- S'il faut y aller, quels sont nos plans? demanda van Damm.

- La guerre à outrance, répondit Moore. Le monde ne connaît pas encore les nouvelles armes que nous avons mises au point. En comparaison, Tempête du désert ressemblera à un exercice filmé au ralenti. "

48 Déclenchement des hostilités

PENDANT que d'autres passaient une nuit blanche, Gennady losifovitch Bondarenko était en train d'oublier à quoi pouvait ressembler le sommeil.

Son téléscripateur chauffait à blanc, crachant sans discontinuer des dépêches de Moscou et leur lecture mobilisait une bonne partie de son temps, pas toujours à son profit. La Russie devait encore apprendre à

laisser les gens tranquilles quand ils faisaient leur boulot, bref, son responsable des transmissions se mit à grimacer quand arriva encore un nouveau message barré de l'en-tête " FLASH ".

" ...coutez, dit à l'officier le général, ce dont j'ai besoin, c'est des informations sur la nature de leur équipement, sa répartition et sa disposition. Leur politique et leurs objectifs, pour l'instant, je m'en tape !

- J'escompte recevoir de Moscou des informations concrètes d'un instant à

l'autre. Elles viendront de la couverture satellite américaine et...

- Putain de merde ! Je me souviens encore du temps où nous avions nos propres satellites. Et la reconnaissance aérienne ?

- Les appareils spécialisés font route en ce moment vers nous. Ils seront en mesure de survoler la zone dès demain midi, mais osera-t-on les envoyer au-dessus du territoire chinois ? demanda le colonel Tolkunov.

- Et pourquoi pas ? rétorqua le commandant du district d'Extrême-Orient.

- Mon général, le problème est que cela fournirait aux Chinois un prétexte politique pour nous attaquer.

- qui a dit ça ?

- La Stavka. "

Bondarenko baissa la tête au-dessus de la table à cartes. Il prit une lente inspiration, ferma les yeux pendant trois secondes, mais ce répit bienvenu ne réussit qu'à lui donner envie d'une heure (non, rien que trente minutes) de sommeil. Trente minutes seulement, il n'avait pas besoin de plus.

" Une excuse politique, observa le général. Vous savez, Vladimir Konstantinovitch, il fut un temps où les Allemands envoyaient des avions de reconnaissance à haute altitude loin à l'intérieur de la Russie de l'ouest, pour nous observer avant de lancer leur invasion. Nous avions une escadrille spéciale de chasseurs capables de monter aussi haut et son chef demanda l'autorisation de procéder à leur interception. On le releva de son commandement sur-le-champ. Je suppose qu'il dut s'estimer heureux de ne pas être fusillé. Il a fini sa vie de la chasse et Héros de l'Union soviétique avant d'être abattu par un chasseur allemand. Vous voyez, Staline aussi craignait de provoquer Hitler !

- Camarade colonel ? " Des têtes se tournèrent. C'était un jeune sergent chargé d'une brassée de clichés grand format.

" Par ici, vite ! "

Le sergent les déposa sur la table, masquant les cartes d'état-major qui les avaient occupés depuis quatre heures. La qualité des photos n'était pas excellente. La transmission par fax l'avait dégradée mais elle suffisait à

leur propos. Il y avait même des inserts sous forme de petites vignettes portant des légendes imprimées en anglais pour expliquer au bétien ce qu'il y avait sur tous ces jolis clichés. L'officier de renseignement fut le premier à saisir.

" Ils arrivent ", dit-il dans un souffle. Il vérifia l'heure et les coordonnées indiquées à l'angle inférieur droit du premier cliché de la rangée du haut. " Toute une division de chars, et elle se trouve... (il se retourna vers la carte d'état-major) pile ici, comme on le prévoyait. Leur point de ralliement est Harbin. Normal. Toutes leurs lignes ferroviaires y convergent. Leur premier objectif sera Belogorsk.

267

- Et de là, ils vont remonter la vallée, renchérit Bondarenko. Franchir ce col et filer vers le nord-est. " Pas besoin d'être prix Nobel pour deviner leur itinéraire. Le terrain était la première condition objective à

laquelle devaient se plier toutes les ambitions comme les plans stratégiques. Bondarenko n'avait pas de mal à lire les pensées du commandant ennemi parce que n'importe quel soldat un tantinet exercé

saurait déchiffrer les lignes de niveau et en tirer des conclusions identiques. Le terrain plat était préférable au terrain escarpé. Les clairières aux forêts. Le sol sec au sol humide. Le relief était escarpé

sur la frontière, mais les pentes s'adoucissaient ensuite et il y avait surtout bien trop de vallées propices à une avance rapide. S'il avait eu suffisamment de troupes, il aurait pu transformer chacun de ces accidents de terrain en piège mortel, mais s'il avait eu suffisamment de troupes, les Chinois ne se seraient pas massés à sa frontière. Ils seraient restés bien planqués derrière leur rideau de défense, redoutant son attaque. Mais ce n'était pas ainsi que se passaient les choses pour le commandant en chef de la région d'Extrême-Orient.

Le 265e d'artillerie blindée était à cent kilomètres de la frontière. Les troupes se livraient en ce moment même à des exercices d'artillerie intensifs car c'était ce qui déboucherait le plus vite sur des résultats concrets. Pour leur part, les chefs de bataillon et les colonels commandant les régiments étaient dans leurs PC pour se livrer à des simulations sur la table à carte, parce que Bondarenko préférait les voir réfléchir au lieu de tirer. Pour ça, il avait des sergents. Une consolation dans son malheur était que ses soldats adoraient tirer à balles réelles, et qu'ils y faisaient des progrès rapides. L'ennui, était que pour chaque équipage de char bien entraîné qu'il pouvait aligner, les Chinois en avaient plus de vingt.

" Les embuscades qu'on pourrait leur tendre, si seulement on avait les effectifs, murmura Tolkunov.

- quand j'étais en Amérique pour assister à leurs entraînements, j'en ai entendu une pas mal, dans le genre "si seulement". Si seulement votre tante en avait, Vladimir Konstantinovitch, on l'appellerait votre oncle.

268

- Affirmatif, mon général. " Ils revinrent à leur examen des cartes et des photos.

" Donc, ils savent ce que nous préparons, observa qian Kun. Ce n'est pas une bonne nouvelle.

- Tu peux savoir ce que prépare un bandit, mais s'il a un pistolet et pas toi, tu n'es guère plus avancé, remarqua Zhang Han San en réponse. Camarade maréchal ?

- Il est matériellement impossible de dissimuler un tel déploiement de

troupes, l'cha le maréchal Luo, sans broncher. La surprise tactique est toujours difficile à réaliser. Mais nous avons en revanche pour nous la surprise stratégique.

- C'est vrai, expliqua Tan Deshi au Politburo. Les Russes ont placé en état d'alerte plusieurs de leurs divisions, mais elles sont toutes positionnées dans l'ouest du pays, à plusieurs jours de la zone, et toutes devront emprunter cette ligne de chemin de fer que notre aviation peut couper, n'est-pas, Luo ?

- Sans problème, convint le ministre de la Défense.

- Et les Américains ? demanda Fang Gan. Dans la note diplomatique qu'ils viennent de nous adresser, ils nous informent qu'ils considèrent les Russes comme leurs alliés. Combien de fois avons-nous sous-estimé les Américains, Zhang ? Toi compris, ajouta-t-il.

- Malgré toute leur magie, il y a des conditions objectives qui s'appliquent même aux Américains, assura Luo à ses collègues.

- Et dans trois ans d'ici, nous leur vendrons de l'or et du pétrole, renchérit Zhang. Les Américains n'ont aucune mémoire politique. Ils s'adaptent toujours aux changements du monde. En 1949, ils ont rédigé le Pacte atlantique, qui incorporait leurs plus farouches ennemis de naguère, les Allemands. Et regardez ce qu'ils ont fait avec le Japon, après leur avoir l'ché sur la tête deux bombes atomiques. Non, il n'y a qu'un seul élément que nous devrions prendre en considération : même si le nombre de soldats qu'ils déploient est limité et qu'ils devront en assumer les conséquences comme les autres, nous devrions éviter de leur infliger de trop lourdes pertes. Nous aurions également tout

269

intérêt à traiter avec égards les prisonniers et les civils capturés - les autres ...tats ont en effet des susceptibilités que nous devons quelque part prendre en compte, j'imagine.

- Camarades", intervint alors Fang, mobilisant tout son courage pour une ultime manifestation de ses sentiments intimes : " Il nous reste encore une chance d'empêcher l'irréparable, comme le maréchal Luo nous l'a expliqué il y a quelques jours. Nous ne sommes pas entièrement engagés tant que le premier coup de feu n'a pas été tiré. Jusqu'à cet instant, je peux encore soutenir que nous procédions à des manœuvres défensives, et le monde acceptera volontiers cette explication, pour les raisons mêmes que vient de nous exposer mon

ami Zhang. Mais une fois déclenchées les hostilités, le tigre sera lâché. Les hommes défendent leurs biens avec ténacité. Rappelez-vous comment Hitler avait sous-estimé les Russes, finalement à ses dépens.

De même, les Iraniens ont sous-estimé les Américains pas plus tard que l'an dernier, ce qui a mené leur pays au désastre et causé la mort de leur dirigeant. Est-ce que nous sommes certains d'avoir le dessus dans cette aventure ? Sûrs et certains ? Nous jouons là l'existence de notre pays.

Nous aurions tort de l'oublier.

- Fang, mon vieux camarade, tu es toujours aussi sage et réfléchi, répondit Zhang avec courtoisie. Et je sais que tu ne vises que le bien de la nation et de notre peuple, mais de même que nous ne devons pas sous-estimer nos ennemis, nous ne devons pas non plus nous sous-estimer nous-mêmes. Nous avons déjà combattu une fois les Américains et nous leur avons infligé la pire défaite militaire de leur histoire, n'est-ce pas ?

- Certes, mais nous avons profité de l'effet de surprise, et au bout du compte, nous avons de notre côté perdu un million d'hommes, dont le propre fils de Mao. Et pourquoi ? Parce que nous avions au contraire surestimé

notre potentiel.

- Pas cette fois-ci, Fang, leur assura Luo. Pas cette fois-ci. Nous allons faire subir aux Russes la même chose que nous avons fait subir aux Américains sur les rives du fleuve Yalou¹.

1. Fleuve qui marque la frontière entre la Corée du Nord et la Chine, où

les troupes chinoises ont arrêté la contre-offensive des forces de l'ONU

et des États-Unis à la fin octobre 1950, avant de s'engager à leur tour dans le conflit (N.d.T.).

27q

Nous frapperons en force et par surprise. Là où ils seront faibles, nous nous engouffrerons. Là où ils sont forts, nous opérerons un mouvement tournant et les encerclerons. En 1950, nous n'étions qu'une armée de paysans tout juste dotée d'armes légères. Aujourd'hui, poursuit Luo,

nous sommes une armée moderne et parfaitement équipée. Nous avons désormais les moyens de faire des choses dont même les Américains n'auraient pu rêver à

l'époque. Nous aurons le dessus, j'en ai la ferme conviction, conclut le ministre de la Défense.

- Camarades, est-ce que nous souhaitons les arrêter tout de suite ? demanda Zhang pour recentrer le débat. Ou bien préférons-nous condamner l'avenir économique et politique de notre pays ? Car tel est bien l'enjeu. Si nous ne bougeons pas, nous courons à notre perte. Alors, qui parmi nous désire que nous ne bougions pas ? "

...videmment personne, pas même qian, qui s'empressa de relever le gant. Le vote ne fut que de pure forme et bien s'r unanime. Comme toujours, les décisions collégiales du Polit-buro ne visaient que son seul intérêt. Les ministres retournèrent dans leurs ministères. Zhang coinça Tan Deshi durant quelques minutes encore avant de regagner lui aussi son bureau. Une heure plus tard, il alla rendre une visite impromptue à son ami Fang Gan.

" Tu ne m'en veux pas ? demanda ce dernier.

- La voix de la prudence n'est pas de celles qui m'offensent, mon vieil ami

", lui assura Zhang, s'installant avec le sourire dans le fauteuil devant le bureau de son collègue. Il pouvait se permettre d'être souriant. Il avait gagné.

" J'ai peur de cette initiative, Zhang. Nous avions bel et bien sous-estimé les Américains en 1950, et cela nous a co'té bien des hommes.

- Les hommes, nous en avons à revendre, remarqua le ministre d'Etat sans portefeuille. Et cela donnera à Luo l'impression qu'il est important.

- Comme s'il en avait besoin. " D'un geste éloquent, Fang manifesta son dédain vis-à-vis de ce paon orgueilleux. " Même un chien peut être utile, observa son visiteur.

271

- Zhang, et si les Russes sont plus formidables que tu ne le penses ?

- J'en ai tenu compte. Nous allons déclencher l'instabilité politique

après-demain dans leur pays, le jour même du déclenchement de notre offensive.

- Et comment ?

- Tu te souviens de cet attentat raté contre le principal conseiller de Grushavoy, Golovko ?

- Oui, bien sûr, j'y avais même été opposé en son temps, lui rappela Fang.

- Et là, il se trouve peut-être que tu avais raison, admit Zhang, pour caresser son hôte dans le sens du poil. Mais Tan a désormais les moyens de ses objectifs et quoi de mieux pour déstabiliser la Russie que d'éliminer leur président ? «a, nous pouvons le faire, et Tan a ses ordres.

- Assassiner un chef de gouvernement étranger ? demanda Fang, surpris d'une telle audace. Et en cas d'échec ?

- De toute façon, nous commettons un acte de guerre contre la Russie.

Alors, qu'avons-nous à y perdre ? Rien... et beaucoup à y gagner.

- Mais les implications politiques..., protesta Fang.

- Oui, et alors ?

- S'ils décidaient de nous renvoyer la politesse ?

- Tu veux dire s'en prendre à Xu, personnellement ? " Sa mimique était éloquent. La Chine ne se porterait que mieux sans ce personnage insignifiant. Mais même Zhang ne pouvait exprimer tout haut une telle opinion, même dans l'intimité de ce bureau. " Tan me garantit que notre sécurité matérielle est parfaite. Parfaite, Fang. Il n'y a dans le pays aucun réseau d'espionnage digne de ce nom.

- Je suppose que tous les pays disent ça... juste avant que le plafond ne leur tombe sur la tête. Nous avons fait un excellent travail d'espionnage en Amérique, par exemple - et notre bon camarade Tan ne mérite à ce sujet que des éloges - mais l'arrogance cède devant les coups, et ces coups sont toujours imprévisibles. Nous ferions bien de ne pas l'oublier. "

Zhang écarta l'objection : " On ne peut pas avoir peur de tout.

- Certes, mais n'avoir peur de rien est bien imprudent. " Puis Fang décida d'amender son propos : " Zhang, tu dois me prendre pour une vieille femme.

"

La remarque fit sourire son collègue. " Une vieille femme ? Non pas, Fang, tu es un camarade de longue date, et l'un de nos meilleurs penseurs.

Pourquoi sinon t'aurais-je fait entrer au Politburo ? "

Pour avoir ma voix, bien s'r, songea Fang. Il avait le plus grand respect pour son aîné et son supérieur, mais il était conscient de ses défauts. "

Et je t'en suis reconnaissant.

- C'est surtout le peuple qui devrait l'être, tant tu t'inquiètes de leurs besoins.

- Eh bien, on doit toujours se souvenir des paysans et des ouvriers. Nous sommes à leur service, après tout. " Côté jargon idéologique, c'était jusqu'ici un sans-faute. " Nous n'avons pas une t,che facile.

- Tu devrais te détendre un peu. Sors donc un peu cette fille, Ming, et mets-la dans ton lit. Tu l'as déjà fait. " C'était une faiblesse que les deux hommes avaient en commun. La tension du moment se rel,cha et Zhang n'en fut pas mécontent.

" Tchai suce mieux, observa Fang, avec un regard sournois.

- Alors, emmène-la chez toi. Achète-lui des petites culottes de soie.

Sao°le-la. Elles adorent toutes ça.

- Pas une mauvaise idée, admit Fang. En tout cas, ça m'aidera à dormir.

- Alors, fais-le, n'hésite pas ! On a tous bien besoin de sommeil. Les prochaines semaines vont être épuisantes... mais pas autant que pour nos adversaires.

- Encore une chose, Zhang. Comme tu l'as dit, nous devons bien traiter nos prisonniers. S'il est une chose que les Américains mettent du temps à

oublier, c'est la cruauté gratuite, on a encore pu le constater ici même à

Pékin.

- Là, pour le coup, ce sont eux, les vieilles femmes. Ils ne comprennent rien au bon usage de la violence.

- Peut-être, mais si nous voulons avoir des relations commerciales avec eux, tu l'as dit toi-même, pourquoi les braquer inutilement ? "

Zhang soupira mais concéda le point, car il savait être beau 273

oueur. " Très bien, f en parlerai à Luo. (Il regarda sa montre.) Bon, je dois y aller. Je dîne avec Xu, ce soir.

- Fais-lui mes amitiés.

- Je n'y manquerai pas. " Zhang se leva, s'inclina, partit. Fang attendit une bonne minute avant de quitter sa place et se rendre à la porte de son bureau. Puis, l'ouvrant, il appela: " Ming, viens par ici. " Il resta sur le pas de la porte et tandis que la jeune femme arrivait, son regard s'attarda sur Tchai. Leurs yeux se croisèrent et elle lui adressa un clin d'œil accompagné d'un petit sourire mutin. Oui, il avait besoin de se détendre ce soir, et elle pourrait l'y aider.

" La réunion du Politburo s'est prolongée tard ce soir ", expliqua Fang en regagnant son siège pour entamer sa dictée. Cela prit vingt-cinq minutes au bout desquelles il congédia Ming pour lui laisser retranscrire ses notes.

Puis il demanda à Tchai de venir, lui donna un ordre, la renvoya. Une heure plus tard, la journée de travail se terminait. Fang descendit récupérer sa voiture de fonction, Tchai sur les talons. Ensemble, ils gagnèrent son appartement confortable et, une fois arrivés, passèrent aux choses sérieuses.

Ming retrouva sa maîtresse dans un nouveau restaurant baptisé le Cheval de Jade, où la cuisine était supérieure à la moyenne.

" Tu as l'air troublée, observa Nomuri.

- Le boulot au ministère, expliqua-t-elle. Il y a de grosses difficultés en perspective.

- Oh ? quel genre de difficultés ?

- Je ne peux pas en parler, fit-elle avec réticence. Mais ça ne devrait sans doute pas affecter ton employeur. "

Et Nomuri sut alors qu'il avait réussi à lui faire franchir l'étape suivante - l'ultime étape, en fait. Elle ne pensait plus au logiciel implanté sur son ordinateur de bureau. Il n'avait du reste jamais évoqué le sujet. Mieux valait qu'il reste en arrière-plan. Ce qu'on a oublié ne risque plus de donner mauvaise conscience. Après le dîner, ils regagnèrent l'appartement de Nomuri et l'agent de la CIA fit de son mieux pour la distraire.

Il n'y réussit qu'à moitié mais elle sut se montrer reconnaissante et à onze heures et quart, elle repartit. Nomuri se prit un dernier verre (un double) et s'assura que son ordinateur avait bien relayé le rapport presque quotidien de Ming. La semaine suivante, il espérait récupérer et lui télécharger un logiciel qui permettrait à la jeune femme d'envoyer directement ses courriers au site de recettes culinaires. Si jamais les choses tournaient mal à Pékin, il se pouvait que NEC le rappelle au Japon et il ne voulait pas que les rapports de Songbird cessent d'être transmis à

Langley.

De fait, le dernier venait d'arriver et il n'avait pas manqué de soulever pas mal de remous.

Au point qu'Ed Foley regretta de ne pas avoir confié un STU à Sergueï Golovko, mais l'Amérique ne cédait pas volontiers les secrets de ses communications, de sorte qu'il fallut auparavant récrire le rapport et le faxer à l'ambassade américaine à Moscou, d'où un agent consulaire (sans accointances avec la CIA) se chargea de le remettre au qG du SVR. Bien évidemment, ces derniers allaient désormais supposer qu'il était un espion, ce qui conduirait les Russes à le faire filer en permanence, en utilisant pour ce faire des spécialistes du SFS. On ne perdait pas ses bonnes habitudes, même dans ce nouvel ordre mondial.

Comme de juste, Golovko sauta au plafond en découvrant le rapport.

John Clark apprit la nouvelle via son propre téléphone-satellite crypté.

" C'est quoi ce bordel ? " s'exclama Rainbow Six. Il était assis dans sa voiture personnelle, pas très loin de la place Rouge.

" Vous m'avez parfaitement compris, dit Ed.

- D'accord. Et maintenant ?

- Vous êtes en étroite relation avec leurs services spéciaux, n'est-ce pas ?

- Plus ou moins, admit Clark. On les forme.

- Eh bien, il se pourrait qu'ils viennent vous demander conseil. Alors, vous devez savoir ce qui se passe.

275

- Je peux en parler à Ding ?

- Affirmatif, répondit le DCR.

- Bien. Vous savez, cela démontre le théorème de Chavez.

- quoi ? demanda Foley.

- Il aime à dire que les relations internationales consistent pour l'essentiel à se .baiser mutuellement. "

Clark entendit le rire de son interlocuteur, à huit mille kilomètres et huit fuseaux horaires de là. " Ma foi, c'est vrai que nos amis chinois n'y vont pas de main morte.

- quelle est la qualité de cette information ?

- John, c'est du solide. Parole d'évangile ", assura Ed à son agent.

Donc, nous avons une sacrée source à Pékin, songea Clark. Il reprit : " OK, Ed. S'ils me contactent, je vous préviens. On coopère, je présume ?

- Entièrement, renchérit le DCR. Nous sommes alliés, désormais. Vous avez pas regardé CNN ?

- J'ai cru que c'était Sci-Fi Channel.

- Z'êtes pas le seul. Allez, bonne bourre, John.

- Vous aussi, Ed. Salut. " Clark pressa du pouce la touche FIN et remarqua, pour lui seul : " Sacré nom de Dieu. " Puis il redémarrà pour se rendre à

son rendez-vous avec Domingo Chavez.

Ding était au bar qui était devenu le point de chute de Rain-bow pendant son séjour à Moscou. Les gars se retrouvaient dans une des vastes stalles d'angle, où ils ne cessaient de r,ler contre la bière locale mais n'avaient aucune critique à émettre contre l'alcool blanc apprécié des autochtones...

" Eh, monsieur C. ! lança Chavez à son arrivée.

- Je viens d'avoir un appel d'Ed sur mon portable.

- Et?

- Et Joe le Chinetoque s'apprête à déclencher une petite guerre avec nos hôtes, et ça, c'est la bonne nouvelle, ajouta Clark.

- Merde, et la mauvaise, c'est quoi ? s'étonna Chavez, avec une bonne dose d'incrédulité.

- Leur ministre de la Sécurité d'...tat vient d'engager un tueur pour descendre Eduard Petrovitch.

- Putain, ils ont complètement pété les plombs ?

- Ma foi, aller déclencher une guerre en Sibérie, ce n'est déjà pas ce qu'il y a de plus rationnel comme idée, observa Clark. Ed nous a mis dans la confiance parce qu'il pense que les gars d'ici pourraient bientôt avoir besoin d'un coup de main. Il semblerait qu'ils connaissent le contact local des communistes chinois. On peut imaginer qu'ils vont organiser une vaste opération pour leur tomber dessus. Comme on entraîne leurs gars, j'imagine qu'ils pourraient nous convier à y assister mais sans doute pas à leur filer un coup de main.

- Entièrement d'accord. "

Sur ces entrefaites, le général Kirilline apparut, flanqué d'un sergent. Le sous-officier resta posté à la porte, le pardessus déboutonné, la main droite près de l'ouverture. Le général avisa Clark et se dirigea aussitôt vers lui.

"Je n'ai pas votre numéro de portable...

- En quoi pouvons-nous vous aider, général ? demanda Clark.

~ J'aurais besoin que vous m'accompagniez. Nous allons voir le directeur Golovko.

- «a ne vous dérange pas que Domingo nous accompagne ?

- Au contraire, répondit Kirilline.

- J'ai parlé dernièrement avec Washington. que savez-vous au juste ?

demanda Clark à son ami russe.

- Pas mal de choses, mais pas tout. C'est pour ça qu'on doit aller voir Golovko. " Kirilline leur indiqua la porte du bar, près de laquelle son sergent jouait les dobermans à la perfection.

" Un problème ? " s'enquit Eddie Priée. Personne n'avait cherché à dissimuler son inquiétude et Priée n'était pas né de la dernière pluie.

" On te racontera à notre retour ", lui promit Chavez. La limousine de fonction qui attendait dehors était suivie d'une voiture d'escorte avec quatre agents à l'intérieur et le garde du corps qui accompagnait le général était un des rares conscrits à avoir été admis à participer aux entraînements conjoints organisés par Rainbow. Les Américains avaient pu constater que les Russes s'en sortaient pas mal du tout. On ne pouvait qu'avoir

277

de bons résultats avec des éléments choisis avec soin dans un groupe qui formait déjà une unité d'élite.

Les véhicules s'insinuèrent dans la circulation moscovite sans trop d'égards pour la prudence et le code de la route, puis elles s'arrêtèrent bientôt devant l'entrée principale du 2, place Dzer-jinski. La cabine d'ascenseur les attendait au rez-de-chaussée et ils gagnèrent sans délai le dernier étage de l'immeuble.

" Merci d'être venus si vite, observa Golovko. Je suppose que vous avez déjà pu parler avec Langley. "

En guise de réponse, Clark exhiba son mobile.

" Le module de cryptage est si petit ?

- Le progrès, directeur, observa Clark. J'ai cru comprendre que ces renseignements confidentiels étaient à prendre au sérieux.

- Marya Foleyeva a manifestement un excellent informateur à Pékin. J'ai pu voir certaines des acquisitions effectuées par cette source. Il semblerait, d'abord, qu'ils aient délibérément organisé un attentat pour m'éliminer, et qu'à présent ils en prépareraient un autre contre le président Grushavoy.

Je l'ai déjà prévenu. Ses gardes du corps sont en alerte maximale. Le chef du réseau chinois à Moscou a été identifié et placé sous surveillance. Dès qu'il recevra ses ordres, nous l'arrêterons. Mais nous ignorons qui sont ses contacts. On suppose qu'il doit s'agir d'anciens Spetsnaz qui lui sont restés fidèles, des criminels, bien sûr, qui se chargent de basses besognes pour le milieu que nous avons désormais ici...

- «a se tient, convint John. Certains seraient prêts à faire n'importe quoi pour de l'argent, Sergueï Nikolaïevitch. En quoi peut-on vous aider ?

- Foley vous a demandé de nous donner un coup de main ? Bonne idée de sa part. Vu l'origine de nos informations, c'est bien le moins qu'on ait un observateur américain. Pour la descente, on va recourir à la police, encadrée par des hommes du général Kirilline. En tant que commandant de Rainbow, ce sera votre mission. "

Clark acquiesça. Ce n'était pas bien foulant. "Aucun problème.

- On assurera votre protection, lui garantit le général.

278

- Et vous vous attendez à voir les Chinois déclencher une guerre contre la Russie ?

- Avant une semaine, confirma Golovko.

- à cause de l'or et du pétrole ? demanda Chavez.

- C'est ce qu'il semblerait.

- Eh bien, ça se passe comme ça chez les gros bras, observa Chavez.

- Nous leur ferons regretter cet acte barbare ", promit Kirilline à tous ses interlocuteurs.

Golovko restait prudent : " Cela reste à voir. " Il connaissait l'opinion de Bondarenko sur la Stavka.

" Et maintenant que vous avez intégré l'OTAN on va venir vous filer un coup de main ? demanda Clark.

- Votre président Ryan est un vrai camarade, confirma le Russe.

- Donc, ça veut dire que Rainbow est obligatoirement dans le coup, réfléchit John. Nous sommes tous des soldats de l'OTAN.

- On n'a encore jamais eu l'occasion d'intervenir dans un conflit réel ", observa Chavez. Mais il était désormais commandant - du moins en titre -, de sorte qu'il venait sans doute de recevoir lui aussi son ordre de mobilisation. Il se dit qu'il avait eu le nez creux de finir de payer son assurance-vie.

" C'est pas vraiment de la rigolade, Domingo ", lui assura Clark. Et moi, je commence à me faire vieux pour ce genre de connerie.

L'ambassade de Chine était sous la surveillance experte et continue d'un important contingent d'agents du Service fédéral de sécurité russe. Presque tous étaient issus de la Deuxième Direction de l'ex-KGB. Reformés sous l'égide de ce nouveau service, ils accomplissaient des missions analogues à

celles de la division renseignements du FBI, et ils n'avaient pas grand-chose à céder à leurs homologues d'outre-Atlantique. Ils n'étaient pas moins d'une vingtaine sur cette mission. On y trouvait des hommes et des femmes, aux allures de bourgeois prospères ou d'ouvriers miteux, des individus dans la force de l'âge et des

17q

personnes âgées ; en revanche, il n'y avait pas de jeunes car l'affaire était trop complexe pour des agents non aguerris. Les véhicules utilisés allaient de la moto à la benne à ordures, et toutes les unités mobiles disposaient au moins d'un émetteur radio, d'un modèle si perfectionné que l'armée russe n'en avait pas encore.

Kong Deshi émergea de l'ambassade de Chine communiste à sept heures quarante. Il se dirigea vers la bouche de métro la plus proche et descendit par l'escalier mécanique. Jusqu'ici, rien que de très habituel. Au même moment, un autre petit employé consulaire sortit et prit une autre direction, mais les agents du SFS n'avaient pas reçu l'ordre de l'observer.

L'homme longea trois pâtés de maisons, s'arrêta au deuxième réverbère

dans une rue commerçante et, au passage, sortit de sa poche un bout de ruban adhésif qu'il colla verticalement sur le f^t métallique. Puis il entra dans un restaurant o^ù il dîna seul, ayant rempli une mission dont il ignorait tout. Il servait de signaleur du ministère de la Sécurité à cette ambassade, mais n'avait pas reçu de formation d'espion.

Le troisième secrétaire Kong monta dans la rame et descendit à la station convenue, quatre agents du SFS sur les talons, plus un cinquième qui l'attendait sur le quai et deux autres postés au sommet du long escalator qui regagnait la surface. Une fois dehors, il s'arrêta à un kiosque pour acheter un journal. Il s'arrêta à deux reprises, la première pour allumer une cigarette, la seconde pour regarder autour de lui, comme s'il s'était perdu et cherchait à se repérer. Les deux fois, bien s^ûr, c'était pour vérifier s'il était suivi mais les agents du SFS étaient trop nombreux et certains étaient trop près, veillant délibérément (mais pas trop) à

détourner le regard.   vrai dire, comme le savaient les services anglais ou américains, une fois le contact identifié, il se retrouvait aussi démuni et impuissant qu'un nouveau-né abandonné dans la jungle, tant que ceux qui le filaient ne commettaient pas d'idioties. Or ces agents formés par le KGB

étaient tout sauf des idiots. Le seul point qu'ils ignoraient encore, c'était l'identité du signaleur mais comme souvent, c'était une information qu'on pouvait fort bien ne jamais obtenir. Le problème essentiel était qu'on ne pouvait jamais savoir dans quel délai le dépôt dans la boîte allait s'effectuer.

L'autre problème pour l'espion chinois était qu'une fois la boîte localisée, elle devenait aussi facile à surveiller qu'un nuage isolé dans le ciel. Si les effectifs affectés à la t,che étaient si nombreux, c'était pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autre cache. Et il n'y en avait pas.

Kong alla s'asseoir sur le banc habituel. Là, il commit une erreur en faisant mine de lire son journal dans la pénombre, mais comme il y avait un réverbère à proximité, cela ne risquait guère d'attirer l'attention d'un passant.

" Là ", observa un des agents du SFS. La main droite de Kong avait glissé

vers la planque. Trois minutes plus tard, il repliait son journal et s'éloignait d'un pas tranquille par o^ù il était venu. Le détachement du SFS

attendit qu'il se fût éloigné pour intervenir.

Encore une fois, on procéda à l'ouverture dans une camionnette et une fois encore, le serrurier attendait à l'intérieur, muni de son passe. On trouvait également dans le véhicule un ordinateur portable américain chargé

avec le bloc jetable à usage unique, copie conforme du logiciel de cryptage installé sur la machine de bureau installée dans le luxueux appartement de Suvorov/Koniev au bord du périphérique. De sorte, estima le responsable du SFS chargé de l'affaire, que leur cible se retrouvait dans la situation d'un tigre arpentant la jungle avec dix fusils braqués sur lui à son insu : un fauve redoutable et dangereux, peut-être, mais condamné sans appel.

La boîte arriva. Le serrurier l'ouvrit. Son contenu fut déplié et photocopié, puis remis à l'intérieur, le boîtier refermé et replacé contre la plaque métallique, sous le banc. Mais déjà un agent entraînait au clavier la séquence aléatoire de caractères de la clef et, moins de quatre minutes plus tard, le texte en clair du message apparut à l'écran.

Le chef du détachement poussa un juron : " La putain de ta mère ! Ils veulent tuer le président Grushavoy !

- Comment ça ? " demanda un de ses subordonnés. L'officier se contenta de tourner vers lui le portable pour l'inviter à lire l'écran.

281

" C'est un acte de guerre ", souffla le commandant du SFS. Le colonel acquiesça.

" Affirmatif, Gregory. " Et le fourgon s'ébranla. Le colonel devait en rendre compte au plus vite.

L'inspecteur Provalov était chez lui quand le téléphone sonna. Il bougonna comme de juste en se rhabillant pour gagner le siège du SFS. Il n'avait jamais trop porté dans son cœur le Service fédéral de sécurité, mais il avait fini par le respecter. Avec les moyens dont il disposait, estimait l'inspecteur de la milice, il devrait être en mesure d'éradiquer entièrement la criminalité à Moscou, mais les deux services ne mettaient pas en commun leurs ressources, et le SFS avait hérité son arrogance de l'ancien service qui s'était toujours cru au-dessus des lois. Peut-être était-ce nécessaire. Les affaires sur lesquelles ils enquêtaient n'étaient pas moins graves que les affaires de meurtre,

sinon par leur échelle. Les traîtres tuaient non pas des individus mais des régions entières. La trahison était un crime redouté depuis des siècles dans son pays et que le pouvoir, avec sa parano érigée en système, avait toujours à la fois redouté

et détesté.

Provalov nota dès son arrivée qu'il régnait une activité encore plus frénétique que d'habitude. Debout dans son bureau, Efre-mov était en train de lire une feuille de papier avec ce regard incrédule qui dénote souvent la découverte de quelque fait monstrueux.

" Bonsoir, Pavel Georgievitch.

- Inspecteur Provalov... Tenez. (Le commandant lui tendit le papier.) Notre sujet se montre ambitieux. Ou à tout le moins ses commanditaires. "

L'inspecteur de la milice prit le document et le parcourut du regard, puis il le reprit au début pour le digérer un peu plus calmement.

" quand cela s'est-il produit ?

- Il n'y a pas une heure. quelles observations faites-vous ?

- Nous devrions l'arrêter immédiatement ! lança comme de juste le flic.

- Je me doutais bien que vous diriez ça. Mais non, nous allons plutôt attendre pour voir qui il contacte. Ensuite seulement, nous l'interpellerons. Mais d'abord, je veux voir les individus qu'il prévient.

- Et s'il le fait depuis un téléphone mobile ou une cabine ?

- Alors, nous demanderons à la compagnie ou l'opérateur de l'identifier pour nous. Mais je veux vérifier s'il a un contact au plus haut niveau du gouvernement. Suvorov avait beaucoup de collègues à son échelon au KGB. Je veux savoir lesquels ont viré mercenaires, pour qu'on puisse ainsi les neutraliser tous. L'attentat contre Sergueï Nikolaïevitch a révélé une capacité terrifiante. Je veux y mettre fin, ratisser toute cette racaille et les expédier dans un camp de travail sous régime strict. " Le système pénal russe définissait trois échelons pour ses camps : ceux de régime "

souple " étaient désagréables. Les " moyens " étaient des endroits à

éviter. Mais ceux qualifiés de régime " strict " étaient l'enfer sur terre.

Ils étaient fort utiles pour convaincre les récalcitrants de révéler ce qu'ils avaient tendance à taire dans des circonstances normales. Efremov avait la capacité d'estimer la gravité de la peine infligée à un individu.

Suvorov méritait déjà le peloton d'exécution, mais il y avait des châtiments pires que la mort.

" Les gardes du corps du président ont-ils été avertis ? " L'agent du SFS

acquiesça. " Oui, même si c'est un risque à courir. Dans quelle mesure pouvons-nous avoir la certitude que l'un d'eux n'est pas compromis ? C'est ce qui a failli arriver au président américain l'an dernier, vous le savez sans doute, et c'est une éventualité qu'on ne peut évacuer. Ils sont tous sous surveillance. Suvorov avait toutefois peu de contacts avec la huitième Direction quand il était au KGB, et aucun de ses anciens membres n'a été

muté à la sécurité.

- Vous en êtes sûr ?

- Nous avons terminé les vérifications il y a trois jours. On a soigneusement épluché les archives. Nous avons même la liste des personnes que Suvorov pourrait appeler. Seize en tout, en fait. Tous ont leur ligne téléphonique sur écoute, et tous sont surveillés. " Mais même le SFS

n'avait pas les effectifs pour affecter un détachement complet d'agents à

chacun de ses suspects potentiels. Cette affaire était devenue la plus grosse de la

283

brève histoire du service et, dans le passé, peu d'enquêtes du KGB avaient requis de tels moyens en hommes, même en remontant à Oleg Penkovskiy.

" qu'en est-il d'Amalrik et de Zimianine ?

- Zimianine est apparu lors de notre vérification mais pas son collègue.

Suvorov ne le connaissait pas mais Zimianine, si - ils étaient camarades en Afghanistan - et c'est sans doute Zimianine qui s'est chargé de le recruter. Sur les quinze autres, sept sont de sérieux suspects : tous anciens Spetsnaz - trois officiers et quatre sous-officiers - et tous ont décidé de mettre leurs talents sur le marché. Deux se trouvent à Saint-Pétersbourg et pourraient avoir trempé dans l'élimination d'Amalrik et Zimianine. Il semblerait que leur camaraderie ait des limites, observa sèchement Efremov. Eh bien, Provalov, vous avez autre chose à

ajouter ?

- Non, il semble que vous ayez envisagé toutes les hypothèses.

- Merci. Puisqu'il s'agit néanmoins toujours d'une affaire criminelle, nous vous accompagnerons lorsque vous procéderez à l'arrestation.

- Et l'Américain qui nous a aidés... ?

- Il peut venir, concéda Efremov, bon prince. On lui montrera comment ça se passe en Russie. "

Reilly était de retour à l'ambassade et s'entretenait au STU avec Washington.

" Bordel de merde, s'exclama l'agent.

- «a résume en gros la situation, convînt le directeur Mur-ray. quel est le niveau de son escouade de gardes du corps ?

- Loin d'être mauvais. Aussi bon que les nôtres ? Je ne sais pas ce que vaut leur section d'enquête, mais du point de vue opérationnel, je dirais qu'ils sont OK.

- Eh bien, ils ont certainement déjà dû être avertis à l'heure qu'il est.

quel que soit leur niveau d'alerte, il a dû monter d'un cran ou deux. quand doivent-ils procéder à leur intervention

contre ce Suvorov ?

- Le mieux pour eux est d'attendre qu'il agisse. J'imagine 284

que les Chinois ne devraient pas tarder à lui donner le signal, tout de suite même, je suppose, et dès lors il va passer un certain nombre de coups de fil. C'est à ce moment qu'à leur place je lui mettrais la main au collet, pas avant.

- Entièrement d'accord, observa Murray. Nous voulons que vous nous teniez informés. Alors, continuez de vous entendre avec votre pote le flic, d'accord ?

- Affirmatif, monsieur. (Reilly marqua un temps.) Monsieur, cette menace de guerre est-elle sérieuse ?

- «a en a tout l'air, confirma Murray. Nous faisons des pieds et des mains pour les en dissuader, mais je ne suis pas certain que ça donne des résultats. Le président espère que le coup avec l'OTAN va leur flanquer la trouille, mais là non plus, personne n'est s'r. L'Agence tourne en rond à

essayer de deviner les intentions de la Chine. En dehors de ça, je ne sais pas grand-chose. "

Reilly en fut surpris. Il avait cru Murray proche du président, et il en venait maintenant à croire que cette information était bien trop compartimentée.

" Je la prends, dit le colonel Aliev à l'officier des communications.

- C'est à l'attention du...

- Il a besoin de sommeil. Pour l'avoir, il faut passer par moi, dit le colonel en parcourant les dépêches. Celle-ci peut attendre... celle-là, je peux m'en occuper. quoi d'autre ?

- Celle-ci vient du président !

- Le président Grushavoy a besoin d'un général lucide avant d'avoir besoin d'une réponse à cette question, Pasha. " Aliev aurait bien eu besoin de sommeil, lui aussi, mais il y avait un canapé dans la pièce, et ses coussins étaient bien tentants.

" qu'est-ce que Tolkunov fabrique ?

- Il met à jour ses estimations. "

question de l'officier chargé des communications : " Est-ce qu'on peut espérer un mieux ? Réponse d'Aliev : " Selon toi ?

- C'est la merde.

- «a décrit à peu près la situation, camarade. Tu sais où on peut trouver des baguettes pour la bouffe ?

- Pas tant qu'on me laissera mon arme de service ", répondit l'officier chargé des communications. Avec ses presque deux mètres de haut, il était bien trop grand pour être tankiste ou fantassin. " Veille à ce qu'il ait ces messages sous les yeux à son réveil. Moi, je vais régler  a avec la Stavka.

- Bien. Je vais me prendre quelques heures de repos, mais c'est moi que tu réveillés, pas lui, indiqua Aliev à son compagnon d'armes.

- Da. "

Ils étaient pour la plupart de petite taille. Ils commencèrent à arriver à

Never, une petite gare juste à l'est de Skovorodino, par des voitures  vcouloir central rajoutées à la rame régulière du Transsibérien.   leur descente, ils trouvaient des officiers en uniforme qui les dirigeaient vers des autocars. Ceux-ci empruntaient une route parallèle à la voie ferrée en direction du sud-est, jusqu'au tunnel percé des dizaines d'années plus tôt dans les collines surmontant la vallée de l'Ourkan.   côté du tunnel se trouvait une ouverture qu'un observateur distrait aurait pu prendre pour l'amorce d'une galerie prolongeant une voie de débord destinée à garer les wagons des équipes d'entretien de la ligne. C'était bien le cas, mais ce tunnel de service se prolongeait en fait au cour de la montagne, où il se divisait en quantité d'autres embranchements, tous creusés dans les années trente par des prisonniers politiques, travailleurs forcés du goulag stalinien. Dans ces cavernes creusées de main d'homme se trouvaient trois cents chars T-55, construits aux environs de 1965 et jamais mis en service ; on les avait entreposés là dans l'éventualité d'une invasion chinoise, en même temps que deux cents blindés transporteurs de troupes BTR-60, et d'autres véhicules pour compléter le matériel d'une division de chars soviétique traditionnelle. Le poste était entretenu par une garnison de quatre cents conscrits qui, comme des générations d'autres soldats avant eux, effectuaient leur service à assurer l'entretien des chars et des transporteurs : en gros, ils passaient de l'un à l'autre pour 286

faire tourner les moteurs diesel et nettoyer les tôles, ce qui était indispensable à cause des infiltrations d'eau par les voûtes. Le " dépôt de Never " - ainsi était-il baptisé sur les cartes confidentielles - faisait partie d'une série de caches identiques aménagées   proximité de la ligne ferroviaire qui reliait Moscou   Vladivostok. Habilement

dissimulé (parce qu'en partie à découvert), c'était l'un des atouts que le général Bondarenko avait gardés dans sa manche.

Les chars mais aussi les hommes : la plupart avaient la trentaine et ils semblaient troublés mais surtout pas mécontents d'avoir été ainsi enlevés à

leurs foyers. Néanmoins, comme tous bons Russes ou à vrai dire tous bons citoyens de n'importe quel pays, ils avaient reçu leur ordre de rappel, estimé que leur patrie avait besoin d'eux et comme c'était leur patrie, près des trois quarts avaient répondu à l'appel. Certains retrouvèrent des visages connus du temps de leur service militaire sous le drapeau de l'Union soviétique- la plupart de ces hommes étaient de cette classe- et ils les saluèrent, ou bien les ignorèrent, s'ils n'avaient pas eu d'atomes crochus. Chacun reçut une carte préimprimée lui indiquant où se rendre, de sorte que bien vite, les équipages de char et les escouades d'infanterie se formèrent, les fantassins trouvant leurs uniformes et des armes légères avec des munitions qui les attendaient à l'intérieur des transporteurs de troupes auxquels ils avaient été assignés. Tous les tankistes étaient de petite taille - un mètre soixante-sept en moyenne -parce que l'habitacle des anciens modèles de chars russes ne permettait pas de loger de grands gabarits.

Les tankistes qui retrouvaient la monture de leur jeunesse connaissaient les qualités et les défauts du T-55. Les moteurs étaient usinés avec des tolérances si larges qu'on retrouvait facilement quelques kilos de copeaux de métal dans les carters d'huile après les premières heures de fonctionnement, un problème sans doute réglé à force de les avoir fait tourner régulièrement au dépôt. De fait, les chars étaient dans un état étonnamment bon, plutôt meilleur que celui de ceux qu'ils avaient utilisés pendant leur service. C'était à la fois étrange mais pas vraiment surprenant pour ces hommes, parce que l'Armée rouge n'avait jamais fait preuve d'une grande logique

?87

quand ils en portaient l'uniforme, mais cela, pour un citoyen soviétique des années soixante-dix ou quatre-vingt n'était pas non plus une surprise.

La plupart se souvenaient malgré tout avec une certaine tendresse de ces années de service et pour les raisons habituelles : la chance de voyager et l'occasion de découvrir des choses et des paysages nouveaux, la camaraderie avec des gars de leur ,ge... une période où

les jeunes gens sont avides d'expériences et de nouveautés. La bouffe médiocre, la solde misérable et les corvées épuisantes étaient largement oubliées, même si la vision de ce matériel ravivait certains de ces souvenirs, comme le font les odeurs et les sensations du passé. Tous les engins étaient dotés de réservoirs intérieurs complétés de bidons externes fixés à l'arrière - une disposition qui avait toujours fait grimacer ces hommes quand ils songeaient aux conditions de combat : un seul projectile bien placé pouvait transformer un char en colonne de flammes ; raison pour laquelle c'était les réservoirs extérieurs qu'on utilisait en premier, afin de pouvoir tirer la poignée de largage et se débarrasser de ces saloperies sitôt que les balles commençaient à voler.

Le plus rassurant était que ceux qui appuyèrent sur le bouton du démarreur sentirent et entendirent aussitôt le vrombissement familier, après seulement quelques secondes de rotation. Les conditions propices régnant dans la caverne avaient été bénéfiques à ces engins anciens mais pratiquement inutilisés. Ils étaient en réalité comme flambant neufs, tout juste sortis des chaînes d'assemblage des énormes ateliers de Nijny Tagil, qui des décennies durant avait été la manufacture d'armes lourdes de l'Armée rouge. Le seul changement, notèrent-ils tous, était que l'étoile rouge avait disparu de la plaque de blindage avant, remplacée par les trois couleurs du drapeau national, motif par trop visible qui faisait de ces engins une cible bien facile. Enfin, les jeunes officiers de réserve leur demandèrent de les rejoindre, et ils notèrent à cette occasion leur air préoccupé. quand ils commencèrent leur discours, les réservistes comprirent pourquoi.

" Putain, elle est canon ", commenta l'agent du SFS en remontant en voiture. Ils avaient suivi leur sujet dans un autre 288

restaurant luxueux où il avait dîné seul, avant de se rendre au bar où, moins de cinq minutes plus tard, il était rejoint par une femme également venue seule, charmante dans sa robe noire rayée de rouge qui semblait être la copie d'un modèle de créateur italien. Suvorov/Koniev regagnait son appartement, filé en tout et pour tout par six véhicules, dont trois équipés du dispositif de changement d'éclairage depuis le tableau de bord pour modifier leur aspect de nuit. Le flic au volant de la voiture numéro deux jugeait ce dispositif particulièrement astucieux.

Le sujet prenait son temps, cherchant moins à épater la fille par sa maestria au volant que par son attitude d'homme du monde, estimèrent les enquêteurs. La voiture ralentit à l'approche de l'intersection avec une rue bordée de vieux réverbères en fer forgé,

puis elle vira soudain, à

l'improviste.

" Merde, il file vers le parc ", s'exclama le responsable de la filature qui saisit aussitôt le micro pour lancer un appel radio : " Il aura d°

repérer quelque part un signal. "

C'était le cas, mais auparavant, il fit descendre une passagère apparemment fort dépitée, tenant dans sa main quelques billets à titre de consolation.

Une des voitures du SFS s'arrêta pour la récupérer afin de l'interroger, tandis que les autres poursuivaient leur filature à bonne distance, et cinq minutes plus tard, ce qu'ils devinaient se concrétisa : Suvorov/ Koniev gara la voiture d'un côté du parc qu'il traversa à pied dans l'obscurité, regardant alentour sans remarquer les cinq voitures qui tournaient.

" «a y est. Il a récupéré le colis. " Il l'avait fait avec habileté mais peu importait quand on savait quoi chercher. Puis il retraversa la pelouse pour rejoindre son véhicule. Deux des voitures filèrent directement vers son appartement, tandis que les trois autres poursuivaient normalement leur filature quand il redémarra.

" Il m'a dit qu'il se sentait pas bien, tout d'un coup. Je lui ai donné ma carte, dit-elle aux policiers. Il m'a refilé cinquante euros pour ma peine.

" Ce qui était plutôt bien payé, estima-t-elle, pour une demi-heure perdue.

" Autre chose ? Est-ce qu'il avait l'air souffrant ?

289

- Il a dit que le dîner était mal passé. Je me suis demandé s'il ne se dégonflait pas soudain, comme certains michetons, mais c'était pas le genre du mec. C'est un homme plutôt raffiné. «a se voit tout de suite.

- Très bien. Merci, Elena. Si jamais il vous appelle, prévenez-nous, je vous prie.

- Mais bien s°r. " L'interrogatoire s'était déroulé sans anicroche, ce qui ne manqua pas de la surprendre, et c'est pour cela d'ailleurs qu'elle

avait coopéré pleinement, tout en se demandant dans quoi elle était allée se fourrer. Ce type était un criminel ? Un trafiquant de drogue ? S'il l'appelait, elle préviendrait ces flics et tant pis pour lui, merde. La vie de fille de joie était déjà bien assez compliquée.

" Il est devant son ordinateur ", annonça un spécialiste en électronique au qG du SFS. Il déchiffrait le pianotage au clavier gr,ce au mouchard qu'ils y avaient placé et non seulement les caractères s'affichaient à l'écran mais ils envoyaient leurs instructions sur une copie conforme de la machine du sujet. " Là, voilà le texte en clair. Il a bien reçu le message. "

Il y eut une minute de pause réflexive, puis l'homme se remit à pianoter.

Il ouvrit son client de courrier électronique et se mit à taper un message, dont il adressa en tout quatre copies. Le libellé était " contactez-moi au plus vite ", assorti de l'instruction de faire suivre à d'autres correspondants. Puis il se connecta à son serveur de courrier, l'envoya, se déconnecta et éteignit l'ordinateur.

" Bien, voyons voir si on peut identifier ses correspondants, d'accord ?
"

lança à ses collaborateurs le responsable de l'enquête. Cela prit en tout vingt minutes. Ce qui était jusqu'ici une corvée de routine devenait aussi passionnant que la finale de la Coupe du monde de football...

Le Myasîschtyev M-55 " Mystic-B " de reconnaissance décolla de Taza juste avant l'aube. Avec la silhouette étrange que lui conférait son empennage bipoutre, ce successeur du Minn

17 était la version russe (avec quarante ans de retard) du vénérable Lockheed U-2, capable de croiser à 70 000 pieds d'altitude -21 000 mètres-au train sénatorial de 750 kilomètres-heure pour prendre des masses de clichés photographiques en haute résolution. Le pilote était un commandant aguerri qui avait reçu instruction de ne pas s'approcher à moins de dix kilomètres de la frontière chinoise. C'était afin d'éviter de provoquer leurs ennemis potentiels mais l'ordre était plus facile à rédiger à Moscou qu'à respecter dans les airs parce que les frontières nationales sont rarement rectilignes. Le commandant programma donc avec soin son pilotage automatique puis il se cala dans son siège pour se consacrer à ses instruments de mesure pendant que les systèmes photographiques faisaient tout le travail. Le principal instrument qu'il surveillait était le détecteur de menaces : en gros, un

scanner radio programmé pour relever les salves d'énergie des faisceaux radars actifs. Il y avait un grand nombre de stations radar le long de la frontière ; la plupart travaillaient dans les gammes de fréquences basses à moyennes, mais soudain un autre signal apparut. Celui-ci était dans la bande X, et il venait du sud : cela voulait dire qu'une batterie de missiles sol-air chinois était en train de l'illuminer avec un radar de tir. Là, son attention fut éveillée parce que si l'altitude de 70 000 pieds était supérieure à celle de tous les appareils commerciaux, supérieure même à celle que pouvaient atteindre la majorité des chasseurs, elle était tout à fait accessible à un SAM, comme un pilote américain du nom de Gary Powers l'avait jadis appris à ses dépens au-dessus de la Russie centrale. Un chasseur pouvait semer la plupart des missiles mais le M-55 n'était pas un chasseur et il avait déjà du mal à

éviter les nuages par un jour sans vent. Aussi le pilote ne quitta-t-il plus des yeux les cadrans de ses détecteurs de menace tandis que ses écouteurs lui serinaient le bip-bip perçant de l'alerte acoustique.

L'afficheur révélait que le taux de répétition des salves était en mode recherche et pas encore en mode verrouillage. Donc, le missile n'avait sans doute pas encore été tiré; du reste le ciel relativement limpide lui aurait permis d'apercevoir la trainée de fumée que ces engins laissaient toujours et aujourd'hui... non, aucune fumée ne montait du sol. Pour se défendre, il n'avait qu'un lanceur de paillet-291

tes assez primitif et la prière. Pas même un brouilleur à bruit blanc, bougonna l'officier. Mais à quoi bon s'inquiéter ? Après tout, il se trouvait dix kilomètres à l'intérieur de son espace aérien, et les SAM

chinois étaient sans doute installés largement en retrait de leur frontière. Il devait donc se trouver en limite de portée et de toute façon, il pouvait toujours virer au nord et filer après avoir largué quelques kilos de paillettes d'aluminium pour donner un objectif au missile traqueur.

Au bout du compte, sa mission inclut encore quatre survols complets de la région frontalière, soit encore quatre-vingt dix minutes d'un vol par ailleurs sans histoires avant qu'il puisse enfin reprogrammer le pilote automatique pour ramener le M-55 sur l'ancienne base de chasseurs non loin de Taza.

Les équipes de mécanos et de techniciens au sol liés à la mission avaient également été déployés depuis Moscou. Dès que l'appareil se fut immobilisé

sur la piste, les cassettes de film furent aussitôt extraites et amenées au laboratoire mobile où les clichés furent développés puis transmis, encore humides, aux photo-analystes. Ils y virent quelques tanks mais surtout quantité de traces au sol, et cela seul leur suffit.

49 De quoi désarmer

" TE sais, Oleg. J'ai cru comprendre que nous avions analysé

I les renseignements à Washington et que nous les avons aussitôt fait suivre à tes compatriotes, expliqua Reilly à son ami.

- Tu dois en être fier, observa Provalov.

- Ce n'est pas l'ouvre du Bureau ", nota Reilly. Les Russes risquaient de tiquer en voyant les Américains leur fournir ainsi ces informations confidentielles. Sans doute ces derniers auraient-ils réagi de la même façon. " quoi qu'il en soit, qu'est-ce que vous comptez en faire ?

- Nous essayons de localiser ses correspondants par mail. Nous avons leur adresse électronique et toutes sont chez un fournisseur d'accès russe. Le SFS les aura sans doute identifiés à l'heure qu'il est.

- Vous les arrêtez quand ?

- Dès qu'ils retrouvent Suvorov. Nous avons assez de preuves pour procéder à leur interpellation. "

Reilly n'en était pas si sûr. Les individus que Suvorov avait l'intention de rencontrer pourraient toujours arguer qu'ils s'étaient rendus à son invitation sans connaître le moins du monde les raisons de cette entrevue, et n'importe quel avocat débutant pourrait exciper de l'argument du " doute raisonnable " devant un jury. Mieux valait attendre d'avoir quelque chose de concret et les coincer alors pour de bon. Mais les règles de droit et de jurisprudence étaient sans doute différentes ici.

293

" Anatoly, à quoi penses-tu ? demanda Golovko.

- Camarade directeur, je pense que Moscou est devenue soudain bien dangereuse, répondit le commandant Chelepine. L'idée que d'anciens membres des Spetsnaz puissent fomenter une trahison de cette échelle me rend malade. Pas seulement à cause de la menace mais de l'infamie

d'un tel acte.

Ces hommes étaient mes camarades dans l'armée, formés comme moi à être les gardiens de l'...tat. " Le jeune officier hocha la tête.

" Eh bien, quand cet organisme s'appelait encore le KGB, cela nous est arrivé plus d'une fois. C'est déplaisant, certes, mais c'est la réalité.

Les hommes sont corruptibles. C'est dans la nature humaine. " Golovko se voulait apaisant. Du reste, la menace ne me vise plus directement. Pensée indigne, peut-être, mais cela aussi, c'était dans la nature humaine. " que font les gardes du corps du président Grushavoy, en ce moment ?

- Ils transpirent, j'imagine. qui peut dire que c'est la seule menace ? Et si ce salopard de Kong avait plus d'un agent à Moscou ? On devrait l'arrêter, lui aussi.

- C'est ce que nous ferons, en son temps. On a noté qu'il ne faisait qu'un dépôt dans la cache, la semaine passée et nous le contrôlons parfaitement -

oui, oui, je sais, ajouta Sergueï qui voyait poindre les objections de son interlocuteur. Ce n'est pas le seul agent du MS... présent à Moscou mais il est sans doute le seul sur ce coup. Les considérations de sécurité sont les mêmes partout. Ils doivent craindre qu'on ait retourné un de leurs agents, après tout. Une telle opération exige quantité de rouages qui ne tournent pas dans le même sens, mon jeune ami. Tu sais ce que je regrette ?

- J'imagine que c'est de n'avoir pas regroupé la Deuxième Direction principale sous le même toit. Cela nous aurait permis d'agir de concert. "

Golovko sourit. " Correct, Anatoly Ivanovitch. En l'état, nous ne pouvons que faire notre travail et attendre que les autres aient fait le leur. Et oui, attendre n'a jamais été la façon la plus agréable de passer le temps.

" Sur quoi, les deux hommes se remirent à fixer les téléphones posés sur leur bureau, guettant leur sonnerie.

La seule raison pour laquelle la surveillance n'avait pas été renforcée était qu'il n'y avait pas la place pour héberger des effectifs

supplémentaires et que Suvorov risquait de finir par repérer les trente personnes qui le suivaient partout.

Ce jour-là, il se réveilla à l'heure habituelle, se lava, prit son café

avec du kasha¹ pour le petit déjeuner, quitta son immeuble à neuf heures quinze et prit sa voiture pour aller en ville, suivi de sa discrète filature. Il se gara à deux rues du parc Gorky et termina le chemin à pied.

De même que quatre autres individus, eux aussi sous surveillance. Ils se retrouvèrent devant un kiosque à journaux, à 9 h 45 précises, et ensemble, gagnèrent un café désagréablement bondé, empêchant les agents du SFS

d'écouter mais pas d'observer les visages. Suvorov/Koniev faisait les frais de la conversation, tandis que les quatre autres écoutaient avec attention, avant de hocher la tête avec vigueur.

Efremov gardait ses distances. Il était trop ancien au Service fédéral de sécurité pour être encore sûr que son visage restait inconnu, aussi avait-il délégué à des agents plus jeunes la tâche de s'approcher, débarrassés de leur oreillette et de leur micro, en regrettant qu'ils ne sachent pas lire sur les lèvres comme les acteurs des films d'espionnage.

Pour Pavel Gregorievitch Efremov, la question était : que faire maintenant ? Les arrêter tous au risque de gâcher l'enquête - ou se contenter de continuer à les observer, au risque de les voir poursuivre...

et peut-être accomplir leur forfait ?

La réponse allait être apportée par l'un des quatre contacts. C'était le plus âgé, la quarantaine environ, un ancien des Spetsnaz en Afghanistan, décoré de l'ordre du Drapeau rouge.

Il s'appelait Igor Maximov. Il leva la main, frottant le gras du pouce contre l'index et, ayant obtenu la réponse à sa question, il hocha la tête puis, sur un salut courtois, prit congé. Les deux hommes affectés à sa filature le suivirent jusqu'à la bouche de métro la plus proche tandis que les autres poursuivaient leur entretien.

Apprenant cela, Efremov ordonna son arrestation. Ce qui fut fait.
Graines de sarrasin cuites (N.d.T.).

fait au moment où il descendait du métro, à cinq kilomètres de là, à la station située à proximité de l'appartement où il vivait avec son épouse et son fils. L'homme n'offrit aucune résistance et il n'était pas armé. Docile comme un agneau, il accompagna les deux agents du SFS jusqu'à leur siège.

" Ton nom est Maximov, Igor Illitch, lui dit Efremov. Tu as rencontré ton ami Suvorov, Klementi Ivanovitch, pour discuter de votre participation à

une entreprise criminelle. Nous voulons entendre ta version des faits.

- Camarade Efremov, j'ai rencontré ce matin quelques vieux amis pour boire un café, et puis je suis rentré. Notre discussion n'a porté sur rien de précis. J'ignore de quoi vous voulez parler.

- Mais oui, bien sûr. Dis-moi, connais-tu deux anciens hommes des Spetsnaz, comme vous, Amalrik et Zimianine ?

- Les noms me disent quelque chose, mais je ne remets pas leurs visages.

- Tiens, les voilà, leurs visages. (Et Efremov de lui tendre les clichés pris par la milice de Saint-Petersbourg.) Ils ne sont pas beaux à voir. "

Maximov ne blêmit pas, mais son regard ne s'attarda pas non plus sur les photos. " qu'est-ce qui leur est arrivé ?

- Ils ont fait un boulot pour ton pote Suvorov mais il a manifestement été

mécontent de leur travail, résultat, ils ont fini par un bain dans la Neva.

Maximov, nous savons que tu es un Spetsnaz. Nous savons que tu gagnes à

présent ta vie en faisant des petits boulots illégaux, mais ce n'est pas ce qui nous préoccupe pour l'instant. Nous voulons savoir précisément ce qui s'est dit dans ce café. Tu vas nous le dire, de ton plein gré, ou pas.

« toi de choisir. " quand il le voulait, Efremov pouvait se montrer sans ménagements pour ses hôtes officiels. En l'occurrence, ça n'avait rien

de bien difficile. Les méthodes violentes, Maximov connaissait, du moins du bon côté du b,ton. L'autre, il préférait ne pas trop connaître.

" qu'est-ce que vous m'offrez ?

- Je t'offre la liberté en échange de ta coopération. Tu as quitté la réunion avant qu'elle ne débouche sur une conclusion. C'est pour ça que tu te retrouves ici. Donc, est-ce que tu veux

296

nous causer tout de suite ou est-ce qu'on attend quelques heures, que tu aies changé d'avis ? "

Maximov n'était pas un l,che - on n'en trouvait guère dans les Spetsnaz-mais c'était un réaliste et le réalisme lui dictait qu'il n'avait rien à

gagner en refusant de coopérer.

" Il nous a demandé, à moi et aux autres, de participer à un meurtre. Je présume qu'il s'agit d'une opération difficile, sinon pourquoi avoir besoin de tant d'hommes ? Pour celle-ci, il offre à chacun vingt mille euros. J'ai décidé que mon temps valait plus que ça.

- Connais-tu le nom de la cible ? "

Maximov hocha la tête. " Non. Il n'a pas dit. Et je n'ai pas demandé.

- C'est bien. Vois-tu, la cible est le président Grushavoy. " Réaction immédiate car le regard de Maximov flamboya.

" C'est un crime contre la s'reté de l'...tat ", murmura l'ex-sergent des Spetsnaz, espérant faire sentir que jamais il ne ferait une chose pareille.

Il apprenait vite.

" Oui. Dis-moi, est-ce que vingt mille euros, c'est un bon prix pour un meurtre ?

- Je crois vous avoir déjà répondu. En tout cas, si vous voulez me faire dire que j'ai déjà tué pour de l'argent, la réponse est non, camarade Efremov. "

Mais tu as tué quand même, et tu aurais sans doute participé à cette entreprise si le prix était monté assez haut. En Russie, vingt mille

euros représentaient déjà une somme considérable. Mais Efremov avait d'autres chats à fouetter. Il reprit : " Les autres, à cette réunion, que sais-tu d'eux ?

- Tous sont d'anciens Spetsnaz. Ilya Suslov et moi avons servi ensemble à

l'est de qandahar. C'est un tireur d'élite, un excellent. Les deux autres, je les connais comme ça, mais je n'ai jamais servi dans leur unité. "

Un tireur d'élite. Toujours utile, et le président Grushavoy faisait de nombreuses apparitions publiques. D'ailleurs, il devait assister à un meeting encore aujourd'hui. Il était temps de régler cette affaire, et au plus vite.

" Bref, Suvorov a parlé de tueurs à gages ?

- Oui, tout à fait.

297

- Bien. Nous allons prendre ta déposition. Tu as bien fait de coopérer, Igor Illitch. " Efremov le fit raccompagner par un de ses collaborateurs.

Puis il décrocha le téléphone. "Arrêtez-moi tout ce beau monde ", dit-il au commandant sur le terrain.

" La réunion vient de se terminer. Nous les avons tous sous surveillance.

Suvorov est en route vers son appartement, accompagné d'un des trois.

- Eh bien, prenez une équipe et arrêtez-les tous les deux. "

" On se sent mieux ? demanda le colonel Aliev.

- quelle heure est-il ?

- quinze heures quarante, camarade général. Vous avez dormi treize heures.

Voici plusieurs dépêches de Moscou.

- Tu m'as laissé dormir tout ce temps ? grogna le général, pris d'une brusque colère.

- La guerre n'a pas encore commencé. Nos préparatifs, en l'état, progressent normalement, et je ne voyais pas l'intérêt de vous réveiller.

Oh, nous avons reçu nos premières photos de reconnaissance aérienne. Guère meilleures que celles que nous ont faxées les Américains. Le renseignement confirme ses estimations. La situation ne s'améliore pas. Nous avons désormais le renfort d'un appareil américain de surveillance électronique, mais tout ce qu'il nous apprend, c'est que les Chinois n'utilisent pas leurs radios, ce qui n'est pas vraiment une surprise.

- Bordel de merde, Andreï ! s'exclama le général en se massant le visage des deux mains.

- Eh bien, vous pouvez me passer en cour martiale après votre café. J'ai dormi un peu, moi aussi. Vous avez un état-major. J'en ai un aussi et j'ai décidé de les laisser faire leur boulot pendant qu'on roupillait, répondit le chef des opérations sur un ton de défi.

- quoi de neuf du côté du dépôt de Never ?

- Nous avons au total cent quatre-vingts chars de bataille avec leurs équipages complets. Nous sommes un peu plus limite, côté infanterie et artillerie, mais les réservistes semblent témoigner d'un certain enthousiasme, et la 265e motorisée commence pour la première fois à réagir comme une vraie divi-

?q8

sion. " Aliev alla chercher une grande tasse de café au lait sucré, comme l'aimait Bondarenko. " Buvez, Gennady Iosifovitch. " Puis il indiqua une table où s'entassaient des tartines de pain beurré avec du jambon.

" Si nous survivons, je veillerai à ce que vous ayez une promotion, colonel.

- J'ai toujours rêvé d'être général. Mais je veux voir aussi mes enfants entrer à l'université. Alors, tâchons d'abord de rester en vie.

- qu'en est-il des gardes-frontière ?

- J'ai fait assigner à chaque poste des engins de transport. Deux, chaque fois que c'était possible. J'ai envoyé une partie des réservistes avec des transporteurs blindés BTR pour leur assurer un minimum de

protection contre les tirs d'artillerie pendant leur repli. Nous avons noté une grande quantité de canons sur les clichés pris par le M-55, camarade général. Et de véritables montagnes d'obus. Mais les gardes-frontière sont bien protégés et j'ai fait envoyer l'ordre qu'ils pouvaient quitter leur poste sans autorisation si la position devenait intenable. Au niveau hiérarchique de la compagnie, en tout cas ", ajouta Aliev. Les officiers subalternes étaient moins susceptibles de paniquer que les simples soldats.

" Pas d'indication sur le moment de l'offensive ? " L'officier G-3 hocha la tête. " Rien de concret. Les Chinois continuent de déplacer des camions et du matériel, d'après nos observations. Je dirais encore une journée, voire même jusqu'à trois. "

" Alors ? demanda Ryan.

- Alors, les clichés satellitaires montrent qu'ils continuent de déplacer les pièces sur l'échiquier, répondit Foley. Mais la plupart sont déjà en place.

- Et du côté de Moscou ?

- Ils doivent arrêter leurs suspects d'un instant à l'autre. Et sans doute par la même occasion interpellier l'agent qui contrôlait l'opération à

Moscou. Ils vont le cuisiner un peu, mais il jouit de l'immunité

diplomatique, alors on ne peut pas trop le

299

brusquer. " Ed Foley se rappelait du temps où le KGB avait arrêté sa femme à Moscou. Cela n'avait rien eu de plaisant pour elle - et encore moins pour lui - mais ils ne l'avaient pas non plus brutalisée. S'en prendre aux gens qui voyageaient avec un passeport diplomatique n'était pas si fréquent, malgré ce qu'ils avaient vu à la télé quelques semaines plus tôt. Et les Chinois devaient déjà sans doute s'en mordre les doigts, nonobstant les dénégations relevées sur les interceptions de Sorge. " Rien d'encourageant du côté de notre taupe ?

- Nada, confirma le DCR.

- Nous devrions commencer à mettre en branle l'aviation, pressa le vice-président Jackson.

- Mais cela risquerait d'être vu comme une provocation, avertit le

secrétaire Adler. Nous ne pouvons pas leur laisser le moindre prétexte.

- On peut faire entrer la Ire DB en Russie, dire qu'il s'agit de manœuvres communes avec nos nouveaux alliés de l'OTAN, proposa Tomcat. Cela pourrait déjà nous faire gagner quelques jours. "

Ryan soupesa la suggestion puis se tourna vers le chef d'état-major interarmes. " Votre avis, général ?

- «a ne peut pas faire grand mal. Ils travaillent déjà avec la Deutsche Bahn pour organiser le transport.

- Dans ce cas, faites, ordonna le président.

-   vos ordres, monsieur. " Le général sortit passer l'appel. Ryan regarda sa montre. " J'ai un entretien avec un journaliste.

- Amuse-toi bien ", lui lança son ami Robby.

Jigansk, sur la rive ouest de la Lena, était jadis un important centre régional de défense aérienne pour l'ancien PVO Strany, le commandement de la défense aérienne soviétique. Il était doté d'un terrain d'aviation plus grand que la moyenne, avec casernes et hangars, mais il avait été presque entièrement délaissé par la nouvelle armée russe : seule demeurait une unité d'entretien chargée de veiller sur les installations au cas où l'on en aurait à nouveau besoin un jour. Ce qui s'avéra une chance car 3qO

l'armée de l'air américaine venait d'entamer son pont aérien, avec pour l'essentiel une flotte de cargos militaires partis du centre des Etats-Unis, qui avaient survolé l'Alaska et le pôle Nord pour arriver ici. Le premier des trente C-5B Galaxy se posa à dix heures du matin, heure locale, puis roula jusqu'au tarmac pour débarquer sa cargaison, sous les ordres des agents au sol qui avaient voyagé dans la " salle " réservée aux passagers, perchée à l'arrière de l'emplanture des ailes des cargos géants. Les premiers engins à être débarqués étaient les ASP1 Dark Star. On aurait dit deux longues baguettes de pain en train de copuler allongées en travers de deux ailes minces : ces avions furtifs sans pilote étaient des drones de reconnaissance de longue durée, qu'on pouvait assembler en six heures. Les équipes de montage se mirent aussitôt au travail, en utilisant l'équipement mobile apporté par le même appareil.

Les chasseurs et les avions d'attaque atterrirent à Suntar, bien plus près de la frontière chinoise, avec les ravitailleurs en vol et le reste des appareils d'appui tactique, y compris les AWACS E-3 Sentry, qui eux,

se posèrent un peu plus à l'ouest, à Mirniy. Sur ces deux bases aériennes, les Américains retrouvèrent leurs homologues russes et aussitôt les divers états-majors entamèrent leur collaboration. Les tankers ne pouvaient pas ravitailler les avions russes mais (au soulagement général), les buses de remplissage au sol étaient identiques, de sorte que les appareils américains pouvaient se réapprovisionner aux cuves de stockage du service de propulsion russe, qui, découvrirent-ils, étaient énormes et presque toutes souterraines pour résister aux frappes nucléaires. L'élément le plus important dans cette coopération était l'affectation de contrôleurs russes à bord des AWACS, ce qui permettait de guider les chasseurs russes depuis les avions-radars américains. Presque aussitôt, plusieurs E-3 décollèrent pour tester leur potentiel, en utilisant des chasseurs américains comme cibles d'exercice d'interception. Ils découvrirent immédiatement que les pilotes de chasse russes réagissaient aux ordres avec promptitude, ce qui surprit et ravit les contrôleurs américains.

1. Avion sans pilote ou UAV = LinmannedAir Vehicle (N.d.T.).

301

Ils découvrirent également presque tout de suite que les appareils d'attaque et d'appui tactique américains ne pouvaient pas utiliser les bombes russes et les autres munitions. Même si les points d'emport sur les nacelles avaient été les mêmes (ce qui n'était pas le cas), l'aérodynamique des bombes russes était différente de celle des modèles américains, si bien que les logiciels embarqués sur les appareils ne pouvaient pas calculer la bonne trajectoire : c'e't été comme de vouloir introduire de force dans un canon de fusil une cartouche du mauvais calibre : même si on pouvait tirer, le viseur ne l'enverrait pas sur le bon point d'impact. Donc, les Américains allaient devoir faire venir les bombes à larguer ; or transporter des bombes par la voie des airs est à peu près aussi efficace que de projeter en l'air du gravier pour construire une route. En général, les munitions étaient livrées aux bases de chasseurs par bateau, par train, par camion et chariot à fourche, pas par avion. Raison pour laquelle les Bl et autres bombardiers lourds furent déroutés vers la BA d'Andersen, sur l'île de Guam, o' existaient de vastes stocks de bombes utilisables, même s'ils se retrouvaient bien loin de leurs cibles potentielles.

Il s'était instauré d'emblée un rapport de franche camaraderie entre les deux forces aériennes, et en l'affaire de quelques heures - dès que les pilotes américains eurent profité d'un bref repos obligatoire- ils organisaient puis effectuaient des missions ensemble sans gros problème.

Le " quartier de Cheval " partit le premier. Sous l'œil vigilant du colonel Angelo Giusti, les chars de bataille M1A2 et les véhicules de reconnaissance Bradley M3 montèrent sur les wagons plats de la Deutsche Bahn, suivis des camions-citernes et des autres engins de soutien logistique. Les hommes montèrent dans des voitures de voyageurs placées en tête des convois et bientôt, les rames démarrèrent en direction de la frontière russo-polonaise où s'effectuerait le transfert sur une rame à

l'écartement large des chemins de fer russes. Assez étrangement, il n'y avait pas une seule équipe de télé pour immortaliser ce moment, nota Giusti. Cela n'allait pas durer, mais c'était déjà une distraction 302

de moins pour l'unité qui allait servir d'éclaireur à la 1re DB. La brigade d'hélicoptères de la division était postée sur sa base où elle attendait que les cargos de l'armée de l'air soient disponibles pour son transfert vers l'est. Un génie quelconque avait décidé que les appareils volants ne devaient pas se déplacer par leurs propres moyens, ce dont (estimait Giusti) ils étaient parfaitement capables, mais le général Diggs lui avait dit de ne pas se tracasser pour ça. Giusti se tracassait mais sans l'exprimer à voix haute. Il monta dans la première voiture et s'installa dans un fauteuil confortable, en compagnie de son état-major, puis il examina les cartes que venait d'imprimer la section cartographique de la division. Elles montraient le terrain qu'ils allaient peut-être avoir à

défendre. En gros, elles indiquaient par où étaient censés passer les Chinois, ce qui n'était guère sorcier.

" Alors, qu'allons-nous faire ? demanda Bob Holzman.

- Nous allons commencer par déployer des forces pour soutenir nos alliés, répondit Ryan. Nous espérons que la RPC le verra et reconsidérera les activités qu'elle semble être en train de déployer.

- Avons-nous été en contact avec Pékin ?

- Oui, dit Ryan sans hésiter. William Kilmer, le sous-chef de mission diplomatique à notre ambassade, a transmis la note que nous avons adressée aux autorités de Pékin et nous attendons à présent leur réaction officielle.

- Etes-vous en train de nous dire que vous envisagez la possibilité d'un conflit armé entre la Russie et la Chine ?

- Bob, notre gouvernement déploie un maximum d'efforts pour écarter

cette éventualité et nous en appelons aux dirigeants chinois pour qu'ils révisent leur position et leurs actions. La guerre a cessé d'être une option politique dans le monde d'aujourd'hui. Je suppose que c'était le cas jadis mais ça ne l'est plus maintenant. Le monde a tourné la page. La vie des gens -y compris la vie de nos soldats - est trop précieuse pour qu'on la g

,che ainsi. Bob, si nous avons des gouvernements, c'est pour servir les besoins et les intérêts du peuple, pas les ambitions des dirigeants.

J'espère que le pouvoir chinois le verra. (Ryan mar-303

qua une pause.) Il y a deux jours, j'étais à Auschwitz, Bob. C'est le genre d'expérience qui vous amène à réfléchir. L'horreur y est palpable. On peut entendre les cris, sentir l'odeur de la mort, voir les files de malheureux conduits vers les chambres à gaz sous la menace des fusils. Bob, tout d'un coup, ce n'étaient plus des images en noir et blanc sur un écran de télé. "

Ryan s'interrompt pour boire une gorgée d'eau.

" J'ai alors compris que je ne pouvais pas laisser se reproduire ce genre de crime en restant sans rien faire les bras croisés. Rien ne justifie le massacre des populations et surtout pas qu'on veuille s'approprier leurs territoires ou les richesses de leur pays. Un des enseignements que la vie vous apporte, c'est qu'il n'y a qu'une chose qui mérite d'être possédée : c'est l'amour. Eh bien, de la même façon, il n'y a qu'une seule chose qui vaille qu'on se batte pour la défendre, c'est la justice. Bob, c'est pour cela que se bat l'Amérique, et si la Chine se lance dans une guerre d'agression, l'Amérique sera aux côtés de son allié pour l'empêcher.

- Beaucoup d'observateurs estiment que votre politique à l'égard de la Chine a contribué à déboucher sur cette situation, que votre reconnaissance officielle de Taiwan... "

Ryan le coupa sèchement : " Bob, je ne peux tolérer cela ! Le gouvernement de la République de Chine a été démocratiquement élu. L'Amérique soutient les démocraties. Pourquoi ? Parce que nous défendons la liberté et l'autodétermination. Ni moi ni mon pays n'avons rien à voir avec les meurtres de sang-froid que nous avons vu perpétrer à la télévision, la mort du nonce apostolique et de ce prêtre chinois. Nous n'en sommes aucunement responsables. Le dégoût de toutes les nations civilisées a été suscité par les actes de la Chine populaire. Même à ce moment, la Chine aurait pu rectifier le tir en

diligentant une enquête et en ch,tiant les assassins, mais ils ont choisi de s'abstenir et le monde a alors réagi... à ce qu'ils avaient fait tout seuls.

- Mais pourquoi ce déploiement de forces ? Pourquoi masser toutes ces troupes à la frontière russe ?

- Il semble que les Chinois convoitent ce que possèdent les Russes, leurs nouveaux gisements d'or et de pétrole. Tout comme l'Irak, lorsqu'il a décidé d'envahir le Koweït. Là aussi,

304

c'était pour le pétrole, l'argent. C'était du vol à main armée, et pour une raison que je ne m'explique pas, alors qu'on le condamne au niveau individuel, on le glorifie lorsqu'il se déroule à l'échelle des Etats. Eh bien, plus maintenant, Bob. Le monde ne tolérera plus ce genre de forfait.

Et l'Amérique ne restera pas les bras ballants à regarder notre allié se faire piller. Cicéron a dit un jour que Rome tirait sa grandeur non pas de ses guerres de conquête mais de la défense de ses alliés. Une nation gagne le respect en défendant des idéaux, pas en les combattant. On juge les gens non à ce contre quoi ils se battent, mais à ce pour quoi ils se battent.

L'Amérique se bat pour la démocratie, pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Nous nous battons pour la liberté. La justice. Nous avons dit à la République populaire de Chine que si elle se lançait dans une guerre d'agression, l'Amérique se porterait alors aux côtés de la Russie pour la défendre contre l'agresseur. Nous croyons à un ordre international paisible dans lequel les nations ne luttent que sur le terrain de la compétition économique, et pas avec des chars et des canons. Il y a eu bien assez de morts. Il est temps que cela cesse, et l'Amérique sera là pour y veiller.

- Le gendarme du monde ? " lança Holtzman. Aussitôt, le président hochait la tête.

" Non seulement cela, mais nous défendrons nos alliés, or la Fédération de Russie est un allié. Nous étions aux côtés du peuple russe pour arrêter Hitler. Nous serons de nouveau auprès d'eux.

- Et encore une fois, en envoyant nos jeunes gens se faire tuer à la guerre ?

- Il n'y a pas besoin de guerre, Bob. Il n'y a pas de guerre aujourd'hui.

Ni l'Amérique, ni la Russie n'ont l'intention d'en déclencher une. Cette responsabilité est entre les mains d'autres que nous. Il n'est pas difficile pour un pays de rappeler ses troupes. Rares sont les soldats qui aiment se battre. Et certainement aucun homme qui a connu le combat ne se précipitera de bonne gr,ce pour recommencer. Mais je vais vous confier ceci : si la Chine populaire se lance dans une guerre d'agression, alors ceux qui prennent la décision de l,cher les chiens le font à leurs risques et périls.

305

- La doctrine de Ryan ? demanda Holzman.

- Baptisez ça comme vous voulez. Si l'on peut accepter de tuer un fantassin parce qu'il fait ce que son gouvernement lui demande, alors il est également acceptable de tuer ceux qui disent au gouvernement ce qu'il doit faire, ceux qui envoient ce pauvre fantassin se faire massacrer. "

Et merde, se dit Arnie van Damm qui était resté posté au seuil du Bureau Oval. Jack, est-ce que tu avais vraiment besoin de dire ça ?

" Merci encore de m'avoir consacré un peu de votre temps, monsieur le président, conclut Holtzman. quand vous adresserez-vous à la nation ?

- Demain. Si Dieu le veut, ce sera pour annoncer que la Chine populaire a reculé. Je vais appeler Xu pour tenter de le fléchir.

- Mes vœux de réussite vous accompagnent. "

" Nous sommes prêts, annonça aux autres le maréchal Luo. L'opération commence demain matin.

- Comment ont réagi les Américains ?

- Ils ont envoyé un certain nombre d'avions, mais les avions ne m'inquiètent pas, répondit le ministre de la Défense. Ils peuvent piquer, comme des moustiques, mais sans faire grand mal. Nous avancerons de vingt kilomètres le premier jour, puis de cinquante par jour ensuite - plus peut-

être, selon la manière dont se défendront les Russes. L'aviation russe n'est même pas un tigre de papier. Nous pouvons la détruire, ou à tout le moins la repousser. Les Russes commencent à déplacer des troupes

mécanisées vers l'est par voie ferrée, mais nous allons bombarder leurs installations ferroviaires de Tchita avec nos moyens aériens. Nous pouvons les bloquer et ainsi protéger notre flanc gauche jusqu'à ce que nous ayons amené des troupes pour condamner entièrement la zone,

- Vous êtes confiant, camarade maréchal ? " demanda Zhang. La question était de pure forme.

" Nous détiendrons leurs nouvelles mines d'or d'ici huit jours, et dix jours plus tard, ce sera le tour du pétrole ", prédit le maréchal, comme s'il décrivait les étapes d'un chantier de construction.

" Donc, vous êtes prêt ?

- Entièrement.

- Attendez-vous à recevoir un appel du président Ryan, dans la journée, annonça au Premier secrétaire le ministre des Affaires étrangères.

- que va-t-il dire ? demanda Xu.

- Il vous exhortera à tout faire pour empêcher la guerre.

- Et dans ce cas, que dois-je lui répondre ?

- Faites dire à votre secrétaire que vous êtes en déplacement pour aller à

la rencontre du peuple, conseilla Zhang. Ne perdez pas votre temps à parler à cet imbécile. "

Le ministre Shen n'approuvait pas complètement la politique de son pays mais il acquiesça malgré tout. Cela semblait en effet le meilleur moyen d'éviter une confrontation personnelle, que Xu aurait bien du mal à gérer.

Son ministre en était encore à essayer de voir comment on pourrait manipuler le président américain. Il était si différent des autres chefs d'...tat ou de gouvernement qu'ils avaient toujours du mal à saisir comment s'adresser à lui.

" Et qu'en est-il de la réponse à leur note diplomatique ? demanda Fang.

- Nous ne leur avons pas encore donné de réponse officielle, lui dit

Shen.

- J'aurais préféré qu'on ne leur laisse pas le prétexte de nous traiter de menteurs, observa Fang. Ce serait bien malencontreux.

- Tu te fais trop de soucis, Fang, commenta Zhang, avec un sourire cruel.

- Non, sur ce point, il a raison, intervint Shen en se portant à la rescousse de son collègue. Les nations devraient pouvoir se fier à la parole des autres, sinon aucune relation réciproque n'est plus possible.

Camarades, nous ne devons pas oublier qu'il y aura un "après-guerre", au cours duquel nous devons être à même de rétablir des relations normales avec les autres nations du monde. Si elles nous considèrent comme des hors-la-loi, la tâche s'avérera difficile.

307

- L'argument se tient, observa Xu, exprimant pour une fois son opinion personnelle. Non, je ne prendrai pas cet appel de Washington et non, Fang, je ne laisserai pas l'Amérique nous traiter de menteurs.

- Un autre développement, intervint alors Luo. Les Russes ont entamé des missions de reconnaissance à haute altitude depuis leur côté de la frontière. Je propose qu'on abatte leur appareil lors de la prochaine en disant qu'il a violé notre espace aérien. En même temps que les autres plans, nous l'exploiterons comme une provocation de leur part.

- Excellent ", observa Zhang.

" Alors ? demanda John.

- Alors, il est dans cet immeuble, expliqua le général Kiriline. L'équipe d'intervention est prête à monter et procéder à l'interpellation. «a vous dit d'y assister ?

- Volontiers ", acquiesça Clark. Chavez et lui avaient revêtu leurs tenues de Ninjas de Rainbow, intégralement noires, plus le gilet pare-balles, ce qu'ils trouvaient l'un et l'autre un rien théâtral, mais les Russes redoublaient de sollicitude pour leurs hôtes, et cela incluait leur sécurité. " quel est le dispositif?

- Nous avons posté quatre hommes dans l'appartement d'en face. Nous n'envisageons pas de difficulté, les informa Kiriline. Donc, si vous voulez bien me suivre...

- Une perte de temps, John, observa Chavez, en espagnol.

- Ouais, mais ils veulent faire leur numéro. " Les deux hommes suivirent Kirilline et un de ses subalternes dans l'ascenseur. Une fois arrivés à

l'étage, un coup d'œil furtif leur confirma que le couloir était vide et ils s'approchèrent à pas de loup de l'appartement occupé.

" Nous sommes prêts, camarade général ", indiqua le responsable du commando des Spetsnaz, un commandant.

" Notre ami est dans la cuisine avec son invité. Ils sont en train de discuter des moyens de tuer le président Grushavoy demain, quand il se rendra à la Douma. Avec un tireur embusqué, situé à huit cents mètres.

- Pour ça, vous avez su former des spécialistes", observa 3qB

Clark. Huit cents mètres, ce n'était pas si loin pour un bon fusil, surtout avec une cible en progression lente comme un homme à pied.

" Allez-y, commandant ", ordonna Kirilline.

Aussitôt, le commando de quatre hommes réintégra le corridor. Ils avaient leurs propres tenues Rainbow, en Nomex noir, et ils étaient dotés de l'équipement apporté par Clark et son équipe: mitraillettesMP-10 de fabrication allemande et pistolets Beretta calibre 45, plus les émetteurs portatifs de chez E-Systems. Clark et Chavez portaient une tenue similaire, mais sans armes. John estima que le motif réel de l'invitation de Kirilline était de leur montrer que ses hommes avaient bien appris la leçon, et ce n'était que justice. Les soldats russes paraissaient fin prêts. Vigilants, gonflés à bloc, mais pas nerveux : juste le degré de tension adéquat.

Le commandant s'approcha de la porte. Son artificier plaqua un mince ruban de cordon explosif le long du chambranle, puis il s'écarta, guettant le signal de son chef.

" Allez-y ! " lança le commandant.

Et avant que le cerveau de Clark ait eu le temps de noter l'ordre, le couloir fut parcouru par l'onde de choc de l'explosion qui projeta dans l'appartement le battant de la porte à la vitesse approximative de cent mètres par seconde. Puis le commandant russe et le lieutenant

balancèrent deux grenades assourdissantes pour désorienter un éventuel agresseur armé.

C'était déjà pénible pour Clark et Chavez alors qu'ils étaient prévenus et s'étaient plaqués les mains contre les oreilles. Les Russes s'engouffrèrent par groupes de deux, comme ils avaient été formés à le faire ; il n'y eut pas d'autre bruit, excepté au bout du couloir, le hurlement d'un autre locataire qui n'avait pas été averti des festivités prévues pour la journée. John et Clark restèrent plantés là sans rien faire, jusqu'à ce qu'un bras apparaisse à la porte et leur fasse signe d'entrer.

Les dégâts à l'intérieur étaient prévisibles. La porte d'entrée était désormais réduite en bois d'allumettes, les sous-verre accrochés aux murs avaient été pulvérisés, le canapé bleu était marqué d'une large brûlure du côté droit et la moquette avait été cratérisée par l'autre grenade.

3q9

Suvorov et Suslov se trouvaient à la cuisine, le cœur de tout foyer russe.

Cela les avait placés assez loin de l'explosion pour ne pas être blessés même si les deux hommes avaient, comme de juste, été pas mal secoués.

Aucune arme n'était visible, ce qui surprit les Russes mais pas Clark, et les deux suspects étaient à présent allongés à plat ventre sur le carrelage, les mains menottées dans le dos, le canon d'un pistolet près de la tête.

" Bonjour, Klementi Ivanovitch, dit le général Kirilline, on a à se parler.

"

L'aîné des deux hommes n'eut guère de réaction. D'abord, il n'était pas vraiment en état, ensuite il savait que parler n'améliorerait pas sa situation. Parmi tous les témoins, c'était Clark qui éprouvait le plus de sympathie pour lui. Diriger une opération clandestine était déjà dur. Mais se faire pincer - ça ne lui était personnellement jamais arrivé, même s'il y avait pensé bien assez souvent - n'avait rien d'une perspective agréable.

Surtout dans ce pays, même si avec la disparition de l'Union

soviétique, Suvorov pouvait se consoler en se disant que ça aurait pu être pire. Mais sûrement pas tant que ça.

John estima le moment venu de s'exprimer : " Bien joué, commandant. La main un peu lourde côté explosifs, mais on fait tous ça. Je le dis chaque fois à

mes gars.

- Merci, général Clark. " Le chef du commando était radieux, mais pas trop, histoire d'avoir l'air blasé devant ses subordonnés. Ils venaient d'accomplir leur première mission en vraie grandeur et, malgré leur satisfaction évidente de l'avoir réussie, l'attitude à prendre était de montrer que c'était la moindre des choses. Simple question d'orgueil professionnel.

" Alors, Youri Andreïevitch, quelle est la suite du programme ? demanda John.

- On va les interroger pour meurtre, complot visant à commettre un meurtre, et atteinte à la sûreté de l'État. On a interpellé Kong il y a une demi-heure et il a déjà commencé à parler ", ajouta Kirilline, en mentant.

Suvorov n'était pas forcé d'y croire mais ça le déstabiliserait. " Emmenez-les ! " ordonna le général. À peine étaient-ils partis qu'un agent du SFS

entra pour allumer l'ordinateur et se livrer à un examen détaillé de son contenu. Le programme de protection de Suvorov fut aisément

contourné car ils connaissaient le mot de passe grâce au mouchard installé

sous le clavier.

" qui êtes-vous ? intervint un inconnu, vêtu d'une tenue civile.

- John Clark, répondit l'intéressé, dans un russe parfait qui surprit son interlocuteur. Et vous ?

- Provalov. Je suis inspecteur dans la milice.

- Oh, l'affaire du lance-missiles ?

- Exact.

- Je suppose que c'est votre homme.
- Oui, un assassin.
- Pire, intervint Chavez.
- Il n'y a rien de pire qu'un assassinat ", répondit Provalov, flic jusqu'au bout des ongles.

Chavez avait un point de vue plus concret. " Peut-être, ça dépend si on a besoin d'un comptable pour tenir le recensement des cadavres.

- Alors, Clark, votre avis sur l'opération ? demanda Kirilline, avide d'entendre à son tour les félicitations de l'Américain.
- C'était parfait. Une intervention simple, qui s'est déroulée sans anicroches. Ce sont de bons éléments, Youri. Ils apprennent vite et bossent dur. Ils sont prêts à devenir les instructeurs de vos commandos.
- Ouais, je serais prêt à prendre n'importe lequel avec moi ", renchérit Ding. Kirilline était radieux d'entendre cette nouvelle, même si elle n'avait rien de surprenant.

50 Tonnerre et éclairs

" TLS l'ont eu, annonça Murray au bout du fil. Notre ami Clark

- L était sur place. Bougrement sympa de la part des Russkofs.
- J'imagine qu'ils veulent nous rendre la politesse, nota Ryan, et puis Rainbow est une force de l'OTAN. Vous pensez qu'il va se mettre à table ?
- Avec appétit, sans aucun doute, prédit le directeur du FBI. Nos règles de garantie des droits des prévenus n'ont pas encore fait école en Russie, Jack, et leurs techniques d'interrogatoire sont un peu plus... musclées que les nôtres. quoi qu'il en soit, c'est le genre de truc à faire les gros titres à la télé et à mettre en rogne leur opinion publique. Alors, à votre avis, patron, cette guerre va s'arrêter ou finalement éclater ?
- On fait tout pour l'arrêter, Dan, mais...
- Ouais, je comprends. Parfois, les grands dirigeants se comportent comme de petits malfrats. Juste la taille du flingue qui change. "

Et cette bande-là a des bombes H... Mais ce n'était pas le genre de sujet qu'on avait envie d'évoquer juste après le petit déjeuner. Murray raccrocha et Ryan regarda sa montre. C'était l'heure. Il pressa la touche de l'interphone.

" Ellen, pourriez-vous venir, je vous prie ? "

Cela lui prit cinq secondes, comme d'habitude : " Oui, monsieur le président ?

- Passez-m'en une, et il est l'heure d'appeler Pékin.

312

une cigarette et

- Oui, monsieur. " Elle tendit à Ryan retourna dans l'antichambre.

Ryan vit sur son poste un des voyants s'illuminer et il attendit en allumant sa cigarette. Il avait bien répété son petit speech au premier secrétaire Xu, sachant que le dirigeant chinois aurait un bon interprète à

proximité. Il savait en outre que Xu serait encore à son bureau. Il avait travaillé tard ces derniers jours - il n'était pas sorcier de deviner pourquoi. Déclencher une éventuelle guerre mondiale devait vous bouffer votre temps. Bref, compter moins de trente secondes pour que son téléphone sonne, puis Ellen Sumter tomberait sur la standardiste à l'autre bout du fil (les Chinois avaient des standardistes à plein temps au lieu de secrétaires-réceptionnistes comme à la Maison-Blanche), et la liaison serait établie avec son correspondant. Encore une trentaine de secondes et Jack devrait plaider sa cause devant Xu : T,che d'y réfléchir à deux fois, mec, ou il risque d'arriver des bricoles. Des bricoles pour ton pays. Des bricoles pour toi aussi. Surtout pour toi, d'ailleurs. Mickey Moore avait promis de mener ce qu'il appelait une guerre à outrance, et ce n'était s'rement pas une bonne nouvelle pour qui n'y était pas préparé. Le témoin du téléphone restait allumé mais Ellen ne l'avait toujours pas sonné pour lui passer la ligne... pourquoi ? Xu était encore à son bureau. L'ambassade à Pékin était censée surveiller ses faits et gestes. Ryan ne savait trop comment - sans doute un de leurs gars dans la rue avec un portable qui surveillait une fenêtre éclairée et rendait compte à l'ambassade qui devait aussitôt répercuter les infos au Département d'...tat, lequel restait toujours en relation directe avec la Maison-Blanche. Et puis, le témoin s'éteignit et l'interphone se manifesta : " Monsieur le président, ils disent qu'il n'est pas à son bureau, annonça Mme Sumter.

- Oh ? " Ryan tira une longue bouffée. " Demandez au Département d'...tat de me confirmer sa position.

- Oui, monsieur le président. " Suivirent quarante secondes de silence. "

Monsieur le président, l'ambassade dit que d'après eux, il se trouverait toujours à son bureau.

- Et son secrétariat dit que...

- qu'il est sorti, oui, monsieur.

313

- quand doit-il rentrer ?

- J'ai demandé. Ils ont répondu qu'ils n'en savaient rien.

- Merde, murmura Ryan. Passez-moi le secrétaire d'...tat.

- Tout de suite.

- Ouais, Jack ? dit Adler quelques secondes plus tard.

- Il joue les abonnés absents, Scott.

-Xu?

- Affirmer.

- Pas étonnant. Ils - je parle du Politburo - ne lui font pas confiance pour arriver à parler tout seul sans son texte. "

Comme Arnie avec moi, songea Ryan avec un mélange de colère et d'humour. "

D'accord. qu'est-ce qu'on doit en déduire, Scott ?

- Rien de bon, répondit Adler. Rien de bon.

- Bien, alors qu'est-ce qu'on décide ?

- Du point de vue diplomatique, ils n'y a pas grand-chose à faire. On leur a déjà envoyé une note ferme, et ils n'y ont pas répondu. Notre position vis-à-vis d'eux et de la situation en Russie ne peut guère être plus explicite. Ils savent ce qu'on pense. S'ils ne veulent pas nous

parler, ça veut dire qu'ils s'en foutent.

- Merde.

- Tout juste, convint le secrétaire d'...tat.

- Vous êtes en train de me dire qu'on ne peut rien y faire ?

- Correct. " Le ton d'Adler était détaché. " OK, quoi d'autre ?

- On dit à nos ressortissants de quitter la Chine en vitesse. On est prêts à le faire.

- D'accord, allez-y, ordonna Ryan, l'estomac soudain retourné.

- Bien.

- Je vous rappelle. " Ryan changea de ligne, pressa la touche du ministère de la Défense.

" Ouais, répondit Tony Bretano.

- Il semble bien que ce soit parti.

- OK, j'alerte les commandants en chef. " En quelques minutes, des messages Flash étaient envoyés aux divers commandants. Il y en avait un grand nombre mais le

314

plus important pour l'heure était celui de la zone pacifique, l'amiral Bart Mancuso à Pearl Harbor. Il était à peine plus de trois heures du matin quand le STU placé à son chevet se mit à pépier.

" Amiral Mancuso, dit-il d'une voix un rien ensommeillée.

- Amiral, c'est l'officier de quart. Nous avons reçu de Washington un message d'alerte à la guerre. La Chine. "Attendez-vous à un déclenchement des hostilités entre la République populaire de Chine et la Fédération de Russie dans un délai de vingt-quatre heures. Vous avez ordre de prendre toutes les mesures propres à assurer la sécurité de votre commandement."

Signé Bretano, ministre de la Défense, monsieur ", lui dit le capitaine de corvette.

Mancuso était déjà assis au bord du lit. " OK, réunissez mon état-major. Je serai là dans dix minutes.

- ¿ vos ordres, amiral. "

Le maître principal de première classe qui lui servait de chauffeur était déjà à sa porte et Mancuso nota la présence de quatre marines armés. Le chef de l'escouade le salua pendant que les autres guettaient avec attention une menace sans doute inexistante. quelques minutes plus tard, il entra à son qG perché sur la colline qui dominait la base navale. Le général de brigade Lahr l'y attendait déjà.

" Comment avez-vous fait pour arriver si vite ? lui demanda le CINCPAC.

- Il se trouvait que j'étais dans les parages, amiral ", lui dit le J-2. Il suivit Mancuso dans son bureau. " que se passe-t-il ?

- Le président a essayé de téléphoner à Xu mais le premier secrétaire n'a pas daigné prendre la communication. Pas très bon signe de la part de nos copains chinois ", observa le chef du renseignement.

" OK, que fait notre Chinois de base ? demanda Mancuso tandis qu'un officier marinier leur apportait le café.

- Pas grand-chose dans notre zone d'intérêt direct, mais ils ont déployé de vastes effectifs dans la région militaire de Shenyang, en majorité le long de l'Amour. " Lahr disposa une carte sur un chevalet et se mit à balayer de la main le revêtement

315

d'acétate déjà recouvert de quantités de marques au feutre rouge. Pour la première fois à sa souvenance, Mancuso voyait des unités russes dessinées en bleu, la couleur des forces " amies ". C'était trop surprenant pour qu'il ose une remarque. " qu'est-ce qu'on fait ?

- On transfère une grande quantité de moyens aériens en Sibérie. Les chasseurs sont ici, à Suntar. Les moyens de reconnaissance, plus en retrait, à Jigansk. Les drones Dark Star devraient être montés et opérationnels d'ici peu. Ce sera la première fois que nous les déployons lors d'un conflit armé, et l'armée de l'air fonde de gros espoirs sur ces machines. Nous avons plusieurs vues satellitaires qui nous indiquent où se trouvent les Chinois. Ils ont camouflé leur matériel lourd mais les images des Lacrosse traversent les filets de camouflage.

- Et ?

- Et cela représente en tout plus d'un demi-million d'hommes, cinq armées mécanisées de type A. Soit, pour chacune, une division blindée, deux d'infanterie mécanisée et une d'infanterie motorisée, plus l'intendance et le train placés sous les ordres directs du commandant de l'armée. Les forces déployées comprennent une grande proportion de chars et de blindés de transport, une proportion normale de moyens d'artillerie mais faible en hélicoptères d'assaut. Les forces aériennes dépendent d'un autre commandement. La structure de coordination entre moyens en l'air et au sol n'est pas aussi rodée qu'il faudrait, et leur aviation n'est pas si fameuse selon nos critères, mais en nombre, ils sont supérieurs aux Russes. Du point de vue des effectifs terrestres, les Chinois ont un énorme avantage.

Les Russes ont tout l'espace voulu pour manœuvrer, mais si le conflit s'enlise, vous pouvez parier sans problème sur l'APL.

- Et en mer ?

- Leur marine n'a pas encore déployé beaucoup de moyens pour l'instant, mais les vues satellitaires révèlent bon nombre de bâtiments prêts à

appareiller. Je ne m'attends pas à ce qu'ils s'éloignent : ils devraient rester près des côtes, en position défensive. "

Mancuso n'avait pas besoin de demander un état des lieux de son côté : presque toute la 7e flotte était en mer après les

316

alertes avancées des semaines précédentes. Ses porte-avions faisaient route vers l'ouest. Il avait un total de six sous-marins aux abords des côtes chinoises, et ses forces de surface étaient déployées. Si la marine de l'Armée populaire de libération voulait jouer au plus fin avec lui, elle allait le regretter. " Les ordres ?

- Jusqu'ici, on se cantonne à l'autodéfense, répondit Lahr.

- OK, on va se rapprocher jusqu'à deux cent cinquante nautiques de leurs côtes, distance minimale, pour les bâtiments de surface. Cent de plus en retrait pour les porte-avions. Les sous-marins peuvent se rapprocher et suivre à leur initiative les bâtiments de la MAPL, mais défense de tirer sauf attaque, et pas question de se laisser repérer. Les

Chinois ont un seul satellite de reconnaissance en orbite% Je ne veux pas qu'il détecte le moindre truc peint en gris. " ...viter un unique satellite de reconnaissance n'était pas bien sorcier, puisque sa trajectoire et sa vitesse étaient parfaitement prévisibles. On pouvait même en esquiver deux. quand le nombre passait à trois, ça devenait déjà plus coton.

Dans la marine, le jour ne commence jamais parce qu'il ne se termine jamais, mais ce n'est pas le cas pour un navire en cale sèche. La situation change alors, on troque les trois-huit pour des horaires de travail presque semi-civil, o' la majorité de l'équipage loge à terre et se rend en voiture au boulot tous les matins. Boulot qui consistait pour l'essentiel à des t

,ches d'entretien préventif, ce qui fait partie du credo de la marine américaine.

Il en allait de même pour Al Gregory ; dans son cas, il quitta son motel de Norfolk au volant de sa voiture de location et, arrivé sur la base, adressa un baiser au vigile de la société de surveillance installé dans la guérite à l'entrée (vigile qui laissait passer tout le monde). Naguère encore, c'étaient des marines qui occupaient ce poste, mais ils avaient disparu lorsque la Navy s'était vu dépouiller de ses armes nucléaires tactiques. Il restait encore quelques bombes atomiques au dépôt de matériel de guerre de Yorktown, parce que toutes les ogives de Trident

317

n'avaient pas encore été envoyées à l'usine Pantex en vue de leur démantèlement : certaines occupaient encore les bunkers désormais presque vides sur les rives de l'York, en attendant leur expédition au Texas. Mais ce n'était plus le cas à Norfolk et pour les quelques b,timents qui entretenaient une garde, celle-ci était assurée par des marins armés de pistolets Beretta M9 et rien ne garantissait qu'ils savaient convenablement s'en servir. C'était le cas à bord de l'USS Gettysburg dont les matelots reconnurent de vue Gregory et l'accueillirent à bord avec des signes de main et des sourires.

" Hé, professeur ! " lança le maître principal Leek, quand le civil entra au CIC. Il lui indiqua le pot de café. Le véritable combustible de la marine était le cahoua, pas le fuel lourd, du moins pour ce qui concernait les officiers marinières.

" Alors, les nouvelles sont bonnes ?

- Eh bien, ils s'apprêtent à nous installer une nouvelle mou-linette

aujourd'hui.

- Moulinette ?

- Une hélice, expliqua Leek. Pas variable, réversible, en bronze ou manganèse. Elles sont coulées à Philadelphie, je crois bien. C'est intéressant de les voir faire, tant qu'ils la font pas tomber...

- Et du côté de votre magasin de jouets ?

- Tout baigne, professeur. La dernière carte a été installée il y a tout juste vingt minutes, pas vrai, m'sieur Oison ? " Le chef s'adressa à son homologue qui apparut, sortant des ténèbres.

" Monsieur Oison, je vous présente le Dr Gregory, de TRW.

- Bonjour ", dit le jeune officier en tendant la main. Gregory la serra.

" Dartmouth, hein ?

- Ouais. Physique et mathématiques. Et vous ?

- West Point et Stony Brook. Maths, répondit Gregory.

- Hudson High ? s'étonna le chef Leek. Vous ne m'aviez jamais dit.

- Merde, j'ai même fait l'école des rangers pendant mes deux premières années de fac ", indiqua-t-il aux marins surpris. Les gens qui le regardaient avaient souvent tendance à penser " mauviette ". Il aimait bien les surprendre. " Et la préparation para-318

chutiste, aussi. J'ai fait dk-neuf sauts, c'était au temps o' j'étais jeune et inconscient.

- Et ensuite, vous êtes entré au renseignement militaire, j'ai cru comprendre... ", observa Oison en allant se servir du café. Le noir bien serré que préparaient les mécanos était traditionnellement le meilleur à

bord mais celui-ci n'était pas si mauvais.

" Ouais, j'y ai passé pas mal d'années, mais ça s'est terminé plus ou moins en eau de boudin et j'ai finalement été récupéré par TRW. quand vous étiez à Dartmouth, c'était Bob Jastrow qui dirigeait le département ?

- Ouais. Il avait bossé pour le renseignement militaire, lui aussi, non ?
"

Gregory acquiesça. " Ouais. Bob est plutôt doué. " Plutôt doué, dans son jargon, ça voulait dire qu'on était bon en calcul mental.

" Et vous faites quoi, au juste, chez TRW ?

- En ce moment, je dirige le projet SAM, rapport avec mon boulot au renseignement militaire, mais ils m'ont confié pas mal d'autres trucs.

Je m'occupe surtout de logiciels et d'optimisation technique.

- Et à présent, vous venez bidouiller nos SM-2 ?

- Ouais, j'ai une rustine logicielle pour un de vos problèmes. «a marche sur ordinateur, en tout cas, et le prochain boulot est de reprogrammer les têtes thermiques des Block-IV.

- Et comment vous allez faire ?

- Venez voir, je vais vous montrer. " Oison et lui s'approchèrent d'une console, le maître principal sur les talons. " Le truc est de régler la nutation du laser. Voilà comment fonctionne le programme... " Et les voilà

partis pour une heure de discussion, ce qui permit au chef Leek de voir un vrai pro de la conception logicielle expliquer ses trucs à un amateur doué.

L'étape suivante était de vendre leur camelote à l'officier des systèmes de combat, avant de pouvoir lancer la première simulation sur ordinateur, mais Leek avait l'impression que l'affaire était déjà quasiment dans le sac.

Ensuite, il faudrait remettre à l'eau le navire pour voir comment se comportait tout ce fourbi en situation réelle.

3.19

Le repos m'aura fait du bien, se dit Bondarenko. Treize heures de sommeil sans même se relever pour soulager sa vessie... c'est vraiment qu'il devait en avoir besoin. D'emblée, il décida que le colonel Aliev venait là de décrocher ses étoiles de général.

Il se rendit à sa réunion d'état-major de la soirée plutôt de bonne humeur, jusqu'à ce qu'il découvre les visages qui l'attendaient.

" Alors ? demanda-t-il en s'asseyant.

- Rien de nouveau, rapporta le colonel Tolkunov pour le renseignement. Nos photos aériennes ne montrent pas grand-chose, mais nous savons qu'ils sont là et ils prolongent le silence radio. Sans doute ont-ils installé tout un réseau de lignes téléphoniques. Plusieurs rapports signalent des vigies munies de jumelles en haut des collines au sud. C'est tout. Mais ils sont fin prêts, et cela pourrait démarrer à tout moment - oh, ah oui, on a également reçu ça de Moscou... Le SFS

a arrêté un certain K.I. Suvorov, soupçonné de comploter l'assassinat du président Grushavoy.

- quoi ? fit Aliev.

- Juste une dépêche d'une ligne, sans autre détail. Cela pourrait signifier pas mal de choses, dont aucune très rassurante, leur annonça l'officier de renseignements. Mais là non plus, rien de définitif.

- Une tentative de déstabilisation du pouvoir politique? C'est un acte de guerre ", observa Bondarenko. Il décida qu'il devait en discuter avec Sergueï Golovko en personne.

" Les opérations ? demanda-t-il ensuite.

- La 265e d'infanterie motorisée est sur le pied de guerre. Tous nos radars de défense aérienne sont opérationnels. Nous avons des escadrilles d'intercepteurs qui patrouillent dans une bande de vingt kilomètres à

l'intérieur de la frontière. Les défenses frontalières sont en alerte maximale et la formation de réserve...

- Vous l'avez déjà baptisée ? demanda le général commandant le théâtre.

- Boyard, répondit le colonel. Nous avons déployé trois compagnies d'infanterie motorisée pour assurer l'évacuation des troupes frontalières si nécessaire, les autres ont quitté le dépôt

320

de Never et font route vers le nord. Ils ont passé la journée à s'entraîner avec l'artillerie.

- Et?

- Et pour des réservistes, ils se débrouillent plutôt pas mal. " Bondarenko se garda de demander ce que cela voulait dire, car il redoutait la réponse.

" Autre chose ? Je veux des idées, camarades. " Mais il ne vit que des hochements de tête. " Très bien. Je vais aller manger un morceau. S'il se produit quoi que ce soit, je veux être tenu au courant. quoi que ce soit, camarades. " Les autres acquiescèrent, et il regagna ses quartiers. Là, il décrocha le téléphone.

" Mes salutations, général ", dit Golovko. C'était encore l'après-midi à

Moscou. " Comment ça se passe, chez vous ?

- Situation tendue, camarade directeur. que pouvez-vous me dire sur cet attentat avorté contre le président ?

- Nous venons d'arrêter un certain Suvorov un peu plus tôt dans la journée.

Nous sommes en train de l'interroger, ainsi qu'un de ses complices. Nous pensons que c'est un agent du ministère chinois de la Sécurité d'...tat, et qu'avec son groupe, ils s'apprêtaient à tuer Eduard Petrovitch.

- Donc, non contents de préparer une invasion, ils veulent également s'en prendre à notre direction politique ?

- C'est ce qu'il semblerait, confirma Golovko, d'un ton grave.

- Pourquoi ne nous a-t-on pas donné plus d'informations ? demanda le commandant d'Extrême-Orient.

- Vous n'en avez pas eu ? (Le directeur semblait surpris.)

- Non ! cria presque Bondarenko.

- Alors, c'était une erreur. Je suis désolé, Gennady losifo-vitch.

¿ présent, dites-moi : êtes-vous prêts ?

- Toutes nos forces sont en alerte maximale, mais l'équilibre des forces est nettement en notre défaveur.

- Pouvez-vous les arrêter ?

- Si vous me donnez plus de moyens, sans doute oui. Sinon, sans doute pas.

quelle aide puis-je escompter ?

- Nous avons trois divisions d'infanterie motorisée qui sont en ce moment même en train de traverser l'Oural en convoi ferroviaire. Nous avons des forces aériennes supplémentaires qui

se dirigent vers vous et les Américains commencent à arriver. quel est votre plan ?

- Je ne vais pas chercher à les bloquer à la frontière. Cela me coûterait tous mes hommes sans gain notable. Je vais laisser les Chinois entrer et progresser vers le nord. Je les harcèlerai le plus possible et ensuite, quand ils seront largement à l'intérieur de notre territoire, j'attaquerai le corps du serpent et regarderai la tête mourir. Enfin, si vous me procurez les renforts dont j'ai besoin.

- On s'y emploie. Les Américains sont très utiles. Une de leurs divisions blindées arrive en train par la Pologne. On vous les expédie directement.

- quelles unités ?

- Leur Ire division blindée, commandée par un Noir du nom de Diggs.

- Marion Diggs ? Je le connais.

- Oh?

- Oui, il commandait leur Centre national d'entraînement mais aussi la force qu'ils ont déployée en Arabie Saoudite, l'an dernier. Un excellent officier. quand doit-il arriver ?

- Dans cinq jours, j'imagine. Vous aurez reçu trois divisions russes bien avant. Est-ce que cela suffira, Gennady ?

- Je n'en sais rien, répondit Bondarenko. Nous n'avons pas encore pris la mesure des Chinois. Ce sont leurs forces aériennes qui me préoccupent le plus. S'ils attaquent notre terminal ferroviaire de Tchita, on risque d'avoir de grosses difficultés à déployer nos renforts. " Bondarenko marqua une pause. " Nous sommes tous prêts à faire un mouvement latéral, d'ouest en est, mais pour les stopper, il faut qu'on les chasse vers le nord-est, loin de leurs bases de ravitaillement. Cela va se résumer en gros à une course à qui saura le plus vite gagner le Nord. Les Chinois vont en outre utiliser leur infanterie pour protéger leur avance sur le flanc ouest. J'ai sérieusement entraîné mes hommes. Ils s'améliorent mais il me faut plus de temps et plus d'effectifs. Est-ce qu'il y a un moyen politique quelconque de les ralentir ?

- Toutes les solutions politiques ont été ignorées. Ils prétendent qu'il ne se passe rien d'anormal. Les Américains les ont

approchés de leur côté, dans l'espoir de les décourager, mais sans

résultats.

- Donc, ce sont les armes qui vont parler ?

- Sans doute, admit Golovko. Vous êtes notre meilleur officier, Gennady Iosifovitch. Nous vous faisons confiance et vous aurez tout le soutien que nous pourrions vous offrir.

- Très bien, répondit le général en se demandant si ce serait suffisant. Je vous tiendrai au courant de l'évolution de la situation. "

Le général Bondarenko savait qu'un général digne de ce nom (à savoir, ceux qu'on voyait au cinéma) allait à présent se taper les mêmes rations que ses hommes, mais non, il comptait se régaler des meilleurs plats disponibles parce qu'il avait besoin de toutes ses forces et que la fausse modestie n'impressionnerait aucunement ses subordonnés. Il s'abstint toutefois d'alcool, ce qui était sans doute loin d'être le cas de ses sous-officiers et de ses hommes de troupe. Le soldat russe aimait sa vodka et les réservistes avaient sans aucun doute apporté leurs bouteilles pour supporter la fraîcheur nocturne -c'était le prétexte. Il aurait certes pu édicter une consigne pour l'interdire mais il était un peu vain d'émettre des consignes que les hommes ignoreraient. Cela minait la discipline et la discipline était indispensable. Il fallait que ça vienne d'eux-mêmes. Et ça, ça restait la grande inconnue. Bondarenko se souvenait que, lorsque Hitler avait attaqué la Russie en 1941, cela faisait partie de la mythologie russe, le soulèvement de l'homme de la terre empli d'une farouche détermination. Dès le premier jour du conflit, le courage du soldat russe avait donné aux Allemands du fil à retordre. Ils manquaient peut-être d'expérience tactique, mais s'rement pas de bravoure. Pour Bondarenko, les deux étaient indispensables ; un homme d'expérience n'avait pas besoin d'être aussi courageux, parce que l'expérience saurait vaincre ce que le courage ne permettait que de défier. L'entraînement. Tout se ramenait toujours à une question d'entraînement. Il avait h,te de pouvoir former les soldats russes comme les Américains formaient les leurs. Avant tout, les entraîner à penser, les encourager à le faire. Un militaire allemand qui réfléchissait avait failli détruire l'Union soviétique - à

trois reprises, il s'en était fallu

323

d'un cheveu, un fait que ni le cinéma ni la propagande n'avaient jamais voulu admettre, et ce n'était déjà pas évident de l'apprendre dans les écoles d'officiers des académies militaires -mais pour une

raison quelconque, les dieux de la guerre avaient à chaque fois pris le parti de la patrie russe.

qu'allaient faire ces dieux, à présent ? Là était la question. Ses hommes se montreraient-ils à la hauteur de la tâche ? Et lui ? C'est son nom qui resterait dans les mémoires, pour le meilleur ou pour le pire, pas celui des soldats armés de leur AK-47 ou conduisant les chars ou leurs transporteurs de troupes. Gennady Iosifovitch Bondarenko, général d'armée de l'armée russe, commandant en chef du district d'Extrême-Orient... héros ou idiot ? Les militaires à venir étudieraient-ils ses actions avec un rictus de mépris ou bien un hochement de tête admiratif devant ses manœuvres brillantes ?

Il aurait préféré se retrouver colonel, plus près des hommes de son régiment, voire porter à nouveau le fusil, comme il l'avait fait à

Douchanbé, bien des années plus tôt, pour prendre part aux combats, et canarder des ennemis qu'il pourrait voir de ses propres yeux. C'était ce qui lui revenait en cet instant, la bataille contre les Afghans, pour défendre ce p'té de maisons mal situé, dans la neige et la nuit. C'est ce jour-là qu'il avait gagné ses médailles, mais les médailles n'étaient jamais qu'un témoin du passé. À cause d'elles, les gens le respectaient, même ses compagnons d'armes, à cause de ces jolis rubans avec leurs belles étoiles et leurs beaux médaillons, mais que signifiaient-ils au juste ?

Trouverait-il pour autant le courage dont il avait besoin pour commander ?

Il était sûr, désormais, que ce type de courage était plus dur à mobiliser que celui que vous inspirait le simple instinct de survie, celui qu'engendrait la confrontation avec des hommes armés désireux de vous faire mourir.

Il était si facile d'envisager l'avenir lointain avec confiance, de savoir ce qu'il convenait de faire, de suggérer, insister, dans l'atmosphère paisible d'une salle de conférence. Mais aujourd'hui, il se retrouvait dans ses quartiers, à la tête d'une armée en grande partie théorique soudain confrontée à une armée bien concrète formée d'hommes et d'acier, et s'il échouait dans cette mission, son nom serait maudit à jamais. Les historiens exami-324

neraient sa personnalité, ses états de service et concluraient, eh bien oui, c'était un colonel courageux, et même un bon théoricien, mais à

l'épreuve du combat, il ne s'était pas montré à la hauteur de la tâche.

Et s'il échouait, des hommes mourraient, et la nation qu'il avait juré de défendre trente ans plus tôt souffrirait - même indirectement - par sa faute.

Et voilà pourquoi le général Bondarenko contempla son assiette et ne mangea rien, se contentant de repousser la nourriture avec sa fourchette, tout en regrettant le gobelet de vodka que son rôle lui interdisait.

Le général Peng Xi-Wang terminait ce qui était sans doute son dernier repas convenable avant plusieurs semaines. Il regretterait le riz à grains longs qui ne faisait pas partie des rations de combat. Il ignorait pourquoi, du reste : le général qui dirigeait l'empire industriel chargé de l'intendance pour les troupes de première ligne ne le lui avait jamais expliqué, même si Peng était bien certain qu'il n'avait jamais goûté lui-même à ces horribles rations en sachets. Après tout, il avait une équipe de goûteurs pour ça.

Peng alluma une cigarette et s'autorisa un petit verre d'alcool de riz. Là

aussi, le dernier avant un bout de temps. Ayant achevé son ultime repas avant le combat, il se leva et vêtit sa tunique. Les épaulettes dorées exhibaient son rang avec trois étoiles et une palme.

À l'extérieur de sa caravane de commandement, ses subordonnés attendaient.

quand il sortit, ils se mirent au garde-à-vous, le saluèrent comme un seul homme et Peng leur rendit leur salut. Le premier de la file était le colonel Wa Cheng-Gong, son chef des opérations. Wa avait un nom prédestiné

puisque Cheng-Gong voulait dire " succès ".

" Alors, sommes-nous prêts ?

- Entirement, camarade général.

- Alors, allons voir ça. " Peng les conduisit à son PC mobile personnel, un blindé léger Type 90. Déjà exigu, même pour des occupants de petite taille, l'habitacle était encore encombré par des racks de radios FM reliées aux antennes de dix mètres fixées aux quatre angles du véhicule. Il y avait tout juste la place pour

la table à cartes pliante, mais les six membres de son état-major de combat pouvaient y travailler, même en déplacement. Le chauffeur et le mitrailleur étaient deux officiers subalternes.

Le diesel turbocompressé démarra du premier coup et le véhicule s'ébranla avec une secousse. ȳ l'intérieur, la table à cartes était abaissée et le chef des opérations indiqua leur position et leur itinéraire aux hommes qui les connaissaient déjà. La large écoutille de toiture était ouverte pour évacuer la fumée. Tous les officiers à bord fumaient à présent une cigarette.

" T'as entendu ? " Le premier lieutenant Valéry MikhaÔlo-vitch Komanov avait passé la tête à l'extérieur de la tourelle de char qui composait la partie active de son blockhaus. C'était une tourelle récupérée sur un vieux (et même antique) char JS-3. Jadis la partie la plus redoutable du plus lourd des chars d'assaut jamais construits, cette tourelle n'était jamais allée nulle part, se contentant de tourner en rond. Son blindage, déjà

passablement épais, avait été encore renforcé par une couche de vingt centimètres d'acier. Maintenant qu'elle était juchée sur un blockhaus, elle était à peine plus lente que sur le char d'origine qui était pour le moins sous-motorisé, mais le monstrueux canon de 122 mm fonctionnait toujours à

la perfection et du reste encore mieux à cet emplacement, car en dessous, ce n'était pas l'habitable confiné d'un char de bataille mais une structure de béton plutôt spacieuse qui laissait de la place aux servants pour bouger et se retourner. Cette disposition réduisait de plus de moitié la vitesse de rechargement du canon sans nuire à sa précision puisque cette tourelle était dotée en plus d'une optique de meilleure qualité. Le lieutenant Komanov était, théoriquement, un tankiste et le peloton qu'il commandait ici était composé de douze chars au lieu des trois habituels car ses engins étaient immobiles. En temps normal, ce n'était pas une charge bien exigeante de commander ces douze équipages de six hommes, qui n'allaient jamais nulle part sinon aux gogues ; ils avaient même la chance de pouvoir s'entraîner au tir sur un site identique, un champ de manœuvre installé à

vingt kilomètres de là. C'est du reste ce qu'ils avaient fait récemment, sous les

ordres de leur nouveau général, et ni Komanov, ni ses hommes n'y

avaient vu d'inconvénient, parce que comme tous les soldats du monde, ils aimaient bien tirer, et plus le canon est gros, plus c'est chouette. Leurs 122 mm avaient une vélocité médiocre mais le calibre compensait largement. Ces derniers temps, ils avaient eu l'occasion de tirer sur de vieux T-55

désarmés et réussi à faire sauter leur tourelle du premier coup, même si pour y parvenir il leur avait quand même fallu en moyenne 2,7 essais.

Ils se retrouvaient désormais en état d'alerte, une disposition que leur jeune et fringant lieutenant prenait tout à fait au sérieux. Il avait même poussé ses hommes à s'entraîner à courir tous les matins depuis quinze jours, ce qui était loin d'être évident pour des soldats habitués à stagner dans leur casemate en béton pendant leurs deux années de service. Il n'était pas facile de les maintenir affûtés. On avait naturellement tendance à se sentir à l'abri dans des structures souterraines en béton surmontées d'une épaisse couche d'acier et entourées de buissons qui rendaient le blockhaus invisible à cinquante mètres de distance. Le leur était le plus en retrait du peloton, installé sur la pente sud de la cote 432 (correspondant à son altitude en mètres), face au flanc nord de la première rangée de collines surmontant la vallée de l'Amour. Ces collines étaient bien plus basses que celles sur laquelle ils se trouvaient, et si elles étaient également dotées de blockhaus, ces derniers étaient faux -

même s'il fallait y pénétrer pour s'en rendre compte, car elles étaient elles aussi surmontées de tourelles de char, en l'occurrence d'antiques KV-2 qui avaient combattu les Allemands avant de prendre leur retraite en rouillant, encastrées dans ces boîtes en béton. La position dominante de leur colline signifiait qu'ils pouvaient voir jusqu'en Chine, dont le territoire commençait à moins de quatre kilomètres de là. Et c'était assez près pour entendre des bruits par une nuit calme.

Surtout quand ces bruits étaient ceux de plusieurs centaines de moteurs diesel mis en route simultanément.

" Des moteurs, approuva le sergent de Komanov. Et même un sacré paquet. "

D'un bond, le lieutenant dégringola de son perchoir dans la tourelle et en trois pas rejoignit le standard téléphonique. Il

décrocha le combiné et pressa sur la touche du PC du régiment, situé dix kilomètres plus au nord.

" Ici le poste 5/6 Alpha. Nous entendons des bruits de moteurs au sud. On dirait des moteurs de chars, en très grand nombre.

- Pouvez-vous voir quelque chose ? demanda le commandant du régiment.

- Négatif, camarade colonel. Mais le son est caractéristique.

- Très bien. Tenez-moi informé.

- ¿ vos ordres, camarade. Terminé. " Komanov remit le combiné dans son logement. Son blockhaus le plus en pointe était le poste 5/9, sur le versant sud de la première rangée de collines. Il pressa la touche correspondante.

" Ici le lieutenant Komanov. Pouvez-vous voir ou entendre quelque chose ?

- Négatif, on ne voit rien, répondit le caporal en poste là-bas. Mais on entend des moteurs de chars.

- Et vous ne voyez vraiment rien ?

- Rien, camarade lieutenant, confirma le caporal Vladi-mirov.

A

- Etes-vous prêts ?

- Parfaitement prêts, assura Vladimirov. Nous observons le sud.

- Tenez-moi informé ", ordonna Komanov, inutilement. Ses hommes étaient vigilants et en alerte. Il regarda autour de lui. Il avait au total deux cents obus pour son canon, tous disposés sur des râteliers pour être aisément accessibles de la tourelle. Son servent et son mitrailleur étaient à leurs postes, le premier observait le terrain avec son viseur optique, plus puissant que ses jumelles d'officier. Ses réservistes étaient simplement assis sur leurs chaises, attendant un mort à remplacer. L'entrée du tunnel d'évacuation était ouverte. Cent mètres plus loin, un transporteur blindé à quatre essieux monté sur pneus BTR-60 était prêt à

les évacuer à toute vitesse, même si ses hommes ne comptaient pas devoir s'en servir. Leur position était inexpugnable, non ? Ils avaient près d'un mètre d'acier sur la tourelle du canon, et pour leur blockhaus, trois mètres de béton renforcé noyé sous un mètre de terre

étaient planqués dans un fourré. On ne pouvait pas atteindre ce qu'on ne pouvait pas voir... Et les Chinetoques, c'était bien connu, avaient de petits yeux bridés qui ne voyaient pas grand-chose. Comme tous ses équipiers, Komanov était un Russe d'Europe, même s'il avait des Asiatiques sous ses ordres. Cette partie du pays était un méli-mélo de nationalités et de langues, même si tous avaient appris le russe sinon chez eux, du moins à

l'école.

" Mouvement, annonça le mitrailleur. Mouvement sur la Côte de Riz. "

C'était ainsi qu'ils appelaient la première crête en territoire chinois. "

Des fantassins.

- Tu es sûr qu'il s'agit de soldats ? demanda Komanov.

- Je suppose que ce pourrait être des bergers, mais je ne vois aucun mouton, camarade lieutenant. " Le mitrailleur était un pince-sans-rire.

" Vas-y ! " lança le lieutenant à l'équipier qui avait pris sa place devant le panneau de commande. Il prit le siège du chef de char. " Passe-moi ce casque ", ordonna-t-il. Désormais, il pouvait se relier au réseau téléphonique sur la simple pression d'un bouton à son micro. Cela lui permettait de communiquer avec ses onze autres hommes ou le reste du régiment. Mais Komanov ne coiffa pas tout de suite les écouteurs. Il voulait avoir les oreilles dégagées. La nuit était paisible, le vent tombé, juste une faible brise. Ils se trouvaient loin de toute habitation et de toute route fréquentée. Puis il leva ses jumelles pour examiner la crête opposée. Oui, on devinait l'esquisse de mouvements, un peu comme le souffle du vent dans une chevelure. Mais ce n'étaient pas des chevaux. Il ne pouvait s'agir que d'hommes. Et comme l'avait fait observer son mitrailleur, sûrement pas des bergers.

Depuis dix ans, les officiers postés dans les casemates de la frontière avaient réclamé des lunettes amplificatrices comme celles distribuées aux Spetsnatz et autres formations d'élite mais non, elles étaient trop chères pour des postes non prioritaires, de sorte que ces équipements n'étaient visibles ici que lors de la visite de forces d'inspection, juste le temps de faire baver d'envie les troupes régulières. Non, ils étaient censés voir dans le noir... comme des chats ! Enfin, tous les afficheurs

l'intérieur du blockhaus étaient rouges, ce qui aidait. Il avait interdit depuis une semaine l'emploi de toute lampe blanche à l'intérieur du poste.

Les sours de cette tourelle de char avaient été produites à la fin 1944 -

le JS-3 était resté en production de longues années, comme si personne n'avait eu le courage de cesser de fabriquer un engin portant le nom de Joseph Staline...

Certains étaient entrés en Allemagne, invulnérables à toutes les défenses que les Frisés avaient pu déployer. Et ces mêmes chars avaient flanqué de sérieuses migraines aux Israéliens, malgré leurs engins de fabrication anglaise et américaine.

" Ici le poste 50. Nous avons beaucoup de mouvement, ça ressemble à de l'infanterie, sur la pente nord de la Côte de Riz. La taille estimée est celle d'un régiment, crépita une vok dans ses écouteurs.

- Combien d'obus explosifs avons-nous? demanda Komanov.

- Trente-cinq. "

Pas mal. Et il y avait quinze canons lourds à portée de tir, de bons vieux obusiers de 152 mm type ML-20, installés sur des dalles de béton tout à

côté d'énormes casemates à munitions. Komanov regarda sa montre. Bientôt trois heures trente quatre-vingt-dix minutes encore avant les premières lueurs du jour. Le ciel était sans nuages. En levant les yeux, il pouvait voir des étoiles comme jamais à Moscou, à cause de la pollution atmosphérique. Non, le ciel de Sibérie était parfaitement limpide, et au-dessus de sa tête se déployait un océan de points lumineux, malgré la pleine lune encore haute dans le ciel occidental. Il reprit son observation aux jumelles. Oui, il y avait bien du mouvement sur la crête.

" Alors ? demanda Peng. - ¿ vos ordres ", répondit Wa.

Peng et son état-major étaient disposés en avant des canons, pour mieux constater les effets de leur tir.

Mais vingt kilomètres au-dessus de la tête du général Peng évoluait Marilyn Monroe. Chaque drone Dark Star avait un surnom ; vu leur dénomination officielle, les servants avaient choisi de les baptiser du nom de stars du cinéma, et bien entendu, des stars féminines. Celle-ci arborait même, peinte avec art sur le nez, la reproduction de la célèbre photo du premier numéro de Playboy, en novembre 1953, mais les yeux que braquait vers le sol l'ASP furtif étaient électroniques et multis-pectraux et non pas bleu porcelaine. Logée sous le nez en fibre de verre, une antenne directionnelle transmettait les vues à un satellite qui les redistribuait sur de nombreuses stations. La plus proche était située à Jigansk. La plus lointaine était à Fort Belvoir, en Virginie, à un jet de pierre de la capitale fédérale d'où les informations étaient transmises par fibres optiques vers toute une série de sites confidentiels. ȧ l'encontre de la majorité des systèmes espions, celui-ci présentait des images animées en temps réel.

" On dirait qu'ils se préparent, mon capitaine ", indiqua le sergent de quart. Et sans aucun doute, on pouvait distinguer des artilleurs occupés à

charger des obus dans la culasse de leurs canons de campagne, suivis des sacs, plus petits, contenant la poudre propulsive. Puis ils introduisirent les charges d'amorce dans le manchon de culasse. Désormais, l'obusier était prêt : Il ne restait plus au tireur qu'à " tirer le cordon ", c'est-à-dire exercer une traction sur le cordon tire-feu pour déclencher l'amorce qui allumerait les sacs de poudre propulsive et expédierait les obus à haute vitesse.

" Combien de pièces au total, sergent ? demanda le capitaine.

- Une mégachiée, mon capitaine.

- «a, je le vois bien. Et si vous me donniez un chiffre ? insista l'officier.

- Au-delà de six cents, et rien que pour ce secteur, mon capitaine. Pour quatre cents lance-roquettes mobiles.

- On a déjà repéré des moyens aériens ?

- Négatif, mon capitaine. Les Chinois ne sont pas encore portés sur le vol de nuit, pour bombarder du moins. "

" Zébra d'Aigle Sept, à vous, transmet à Jigansk le contrôleur radio de l'AWACS.

- Sept de Zébra, je vous copie cinq sur cinq, répondit le commandant responsable de la base.

- On a des croquemitaines, trente-deux unités environ, repérés en formation serrée au nord de Siping, identification estimée : Sierra Uniform Deux-Sept.

- «a se tient, commenta l'officier en s'adressant à son lieutenant-colonel d'aviation. Siping est la base de leur 667e régiment Le Su-27 est ce qu'ils ont de mieux comme avion, et pile à l'heure. C'est leur équipe première, colonel.

- qui a-t-on pour les intercepter ?

- Nos amis russes de la BA de Nelkan. Les zincs américains les plus proches sont bien plus au nord et...

- ... et on n'a pas encore reçu l'ordre d'engager qui que ce soit, coupa le colonel. OK, alertons les Russes.

- Faucon Noir Dix pour Aigle Sept, nous avons des chasseurs chinois à trois cents kilomètres, relèvement 196° par rapport à votre position, palier 30, vitesse 500 nouds. Ils sont encore au-dessus du territoire chinois, mais plus pour très longtemps.

- Bien compris, répondit le capitaine russe. Donnez-moi un vecteur.

- Recommande interception vecteur deux-zéro-zéro ", dit le contrôleur américain. Son russe était fort correct. " Maintenez vitesse et altitude.

- Roger. "

Sur les écrans radar du E-3B, les Su-27 russes virèrent pour se diriger vers les Su-27 chinois. Les Russes auraient le contact radar dans neuf minutes environ.

" Mon général, ça s'annonce plutôt mal, indiqua à Jigansk un autre commandant en s'adressant à son général.

- Alors, il est temps de déclencher l'alerte ", convint le général de division aérienne américain. Il décrocha un téléphone relié au PC régional russe. Ils n'avaient pas encore eu le temps de leur installer un poste de réception satellite.

" Mon général, un appel de la mission technique américaine à Jigansk, annonça Tolkunov.

- Ici le général Bondarenko.

- Salut ! Ici, le général de division Gus Wallace. Je viens de reprendre la boutique de votre PC reconnaissance. Nous venons de survoler avec un drone furtif la frontière sino-russe à... " Il lut les coordonnées. " Les images montrent des éléments qui s'apprêtent à vous servir un barrage d'artillerie, général.

- Combien ? demanda Bondarenko.

- Jamais vu autant, pas loin de mille canons au total. J'espère que vos gars sont bien planqués, vieux. Le ciel va leur dégringoler sur la tête.

- qu'est-ce que vous pouvez faire pour nous aider ?

- J'ai ordre de ne pas intervenir avant qu'ils se soient mis à tirer, répondit l'Américain. Dès que ça se produit, je peux commencer à faire décoller la chasse, mais pas grand-chose côté bombardiers. On n'a quasiment rien à larguer, expliqua Wallace. J'ai un AWACS en l'air en ce moment, pour soutenir vos chasseurs dans la zone de Chulman, mais c'est tout pour l'instant. On a un C-130 qui doit vous apporter demain une station de réception satellite pour vous permettre de recueillir les données directement. quoi qu'il en soit, faites gaffe, général, il semblerait que les Chinois s'apprêtent à passer à l'attaque d'un moment à l'autre.

- Merci, général Wallace. " Bondarenko raccrocha, regarda son état-major :

" Il dit que ça va partir à tout moment. "

Et ce fut le cas. Le lieutenant Komanov fut le premier à le voir. La crête des collines que ses hommes avaient surnommée la Côte de Riz fut soudain éclairée à contre-jour par un rideau de flammes jaunes qui ne pouvaient être émises que par les canons d'un grand nombre d'obusiers de campagne.

Suivirent aussitôt après les traces météoriques d'obus d'artillerie volant vers le ciel.

" C'est parti ", dit-il à ses hommes. ...tonnamment, il garda la tête levée pour contempler le spectacle. Sa tête, après tout, était une bien petite cible. Avant que les obus n'atterrissent, il

333

sentit l'impact du tir : le grondement se transmet par le sol comme un séisme lointain qui amena l'un de ses servants à marmonner " Oh merde ", observation sans doute commune à tous les hommes dans leur situation.

" Contacte le régiment, ordonna Komanov.

- ȳ vos ordres, mon lieutenant.

- Nous sommes attaqués, camarade colonel, un barrage d'artillerie massif venant du sud. Des obus et des roquettes nous arrivent dess... "

Puis vinrent les premiers impacts, en majorité près du fleuve, nettement plus au sud. Pas d'explosions éblouissantes : juste un crépitement d'étincelles lumineuses qui faisaient jaillir des fontaines de terre, suivies par la détonation. Mais là, c'était un bruit de tremblement de terre. Komanov avait déjà entendu des tirs d'artillerie et constaté les effets des obus à leur arrivée, mais ces explosions étaient aussi différentes que celle d'une cuve de pétrole l'est de celle d'un briquet.

" Camarade colonel, notre pays est en guerre, annonça au commandement le poste 5/6 Alpha. Je ne vois pas encore de mouvements de troupes mais ils arrivent.

- Avez-vous des cibles ?

- Négatif, pas pour le moment. " Il regarda vers l'intérieur du blockhaus.

Ses diverses positions pouvaient lui fournir tout au plus une direction et dès qu'une seconde la confirmerait en signalant son propre vecteur, ils auraient une cible définie pour leurs batteries de l'arrière...

... mais celles-ci étaient déjà touchées. Les roquettes chinoises passaient en effet largement au-dessus de leurs avant-postes et c'était manifestement leurs objectifs. Komanov tourna la tête et aperçut les éclairs avant d'entendre les détonations, dix kilomètres en retrait. Un instant après, une fontaine de feu s'éleva vers le ciel. Une des

premières volées de roquettes chinoises avait fait mouche et touché une des positions d'artillerie de l'arrière. Pas de pot pour les servants. Les premières victimes de la guerre. Il y en aurait bien d'autres... lui compris, peut-

être. Curieusement, cette idée demeurait lointaine. quelqu'un attaquait son propre pays. Ce n'était plus une supposition ou une hypothèse. Il pouvait le voir, le sentir. C'était bel et bien son pays qu'on attaquait.

334

Il avait grandi sur cette terre. Ses parents y vivaient. Son grand-père l'avait défendue contre les Allemands. Et les deux frères de son grand-père aussi, qui étaient morts pour leur patrie, le premier à l'ouest de Kiev et le second à Stalingrad. Et maintenant, ces salopards de Chinetoques attaquaient son pays à leur tour ? Plus que ça, ils l'attaquaient, lui, le 1er lieutenant Valéry Mikhai-lovitch Komanov. Ces étrangers essayaient de le tuer, de tuer ses hommes et de s'emparer de ce coin de sa terre.

Eh bien merde, il ferait beau voir !

" Chargez obus explosif!

- Chargé ! " annonça le soldat. Ils entendirent tous le claquement de la culasse.

" Pas de cible, camarade lieutenant, observa le mitrailleur.

- On en aura, dans pas longtemps.

- Poste 5/9 de 5/6 Alpha. qu'est-ce que vous voyez ?

- On vient juste de repérer un bateau, un Zodiac, qui débouche sous le couvert des arbres de la rive sud... un autre... un autre encore... tout un tas... une centaine, peut-être plus...

- Régiment, ici 5/6 Alpha, mission de tir ! " annonça Komanov au téléphone.

Les artilleurs à dix kilomètres en arrière étaient toujours à leurs pièces malgré la grêle de roquettes et d'obus chinois qui avaient déjà détruit trois des quinze postes. La mission de tir déclenchée, les servants se mirent à entrer les portées caculées à partir de livrets de distance de tir si vieux qu'ils auraient aussi bien pu être gravés dans le marbre. Dans chaque cas, le projectile bourré d'explosif à forte puissance était

introduit dans la culasse, suivi par la charge propulsive, et le canon réglé à la manivelle en hausse et en azimuth, puis le cordon tiré, déclenchant les premières ripostes russes de la guerre.

À leur insu, à quinze kilomètres de là, un radar de contrôle de tir était calé sur leurs positions. Le signal en onde millimétrique repéra les obus en vol et un ordinateur calcula aussitôt leur point de lancement. Les Chinois savaient que les Russes avaient des canons braqués sur leur frontière et ils connaissaient déjà leur position approximative - leur portée était révélatrice - mais

335

sans autre précision, à cause des prodiges russes en matière de camouflage.

En l'occurrence, ces efforts étaient sans grande importance. La position calculée des six obusiers russes fut aussitôt transmise aux lance-roquettes dédiés aux tirs de riposte contre l'artillerie. Chaque cible se voyait assigner un lanceur Type 83 équipé de quatre monstrueuses roquettes de 273

mm, chacune dotée d'une charge utile de 150 kilos consistant en l'occurrence en quatre-vingts mini-bombes de la taille d'une grenade à

main. La première roquette partit trois minutes après la première riposte de l'artillerie russe et il lui fallut moins de deux minutes de vol depuis son point de lancement, dix kilomètres à l'intérieur du territoire chinois.

Des six engins tirés, cinq détruisirent leur cible, puis une deuxième salve suivit et le barrage russe s'éteignit en moins de cinq minutes.

" Pourquoi ont-ils arrêté ? " demanda Komanov. Il avait vu quelques projectiles toucher les fantassins chinois au moment où ils accostaient sur la rive russe. Mais le sifflement des obus filant vers le sud s'était interrompu après quelques minutes seulement. " Régiment, ici le 5/6 Alpha, pourquoi notre feu a-t-il cessé ?

- Nos canons ont subi la riposte de l'artillerie chinoise. Ils essaient en ce moment de se replier, fut la réponse encourageante. quelle est votre situation ?

- La position 5/0 a subi quelques tirs mais pas grand-chose. Pour l'essentiel, ils frappent la pente face à la rive sud. " C'était là que se

trouvaient les blockhaus factices, et les leurres de béton remplissaient leur mission passive. Cette ligne de défense avait été installée en contradiction avec la doctrine de défense russe, car ses auteurs savaient fort bien que toutes sortes de gens savaient lire les manuels. La position de Komanov couvrait un col entre deux collines, passage idéal pour un convoi de blindés. Si les Chinois entraient en force et s'il ne s'agissait pas d'un simple coup de sonde visant à étendre leur frontière (comme à la fin des années soixante), c'était là un itinéraire d'invasion privilégié.

Les cartes et le terrain en décidaient.

" C'est bien, lieutenant. ¿ présent, écoutez : ne vous exposez 336

pas inutilement. Laissez-les s'approcher avant d'ouvrir le feu. Approcher le plus possible. " Une centaine de mètres, donc, Komanov le savait. Il avait deux mitrailleuses en batterie pour cette éventualité. Mais il voulait neutraliser des chars. C'était le rôle prévu pour ses obusiers.

" Pouvons-nous espérer de nouveaux renforts d'artillerie ?

- Je vous le ferai savoir. Continuez de nous fournir des informations sur les cibles.

- ¿ vos ordres, camarade colonel. "

Pour la chasse, la guerre commença quand le premier appareil de l'armée de l'air chinoise traversa l'Amour. quatre chasseurs-intercepteurs russes étaient dans les airs, et comme les envahisseurs, il s'agissait de Sukhoi-27. Les appareils des deux camps étaient sortis des mêmes usines mais les pilotes chinois avaient eu récemment trois fois plus d'heures de vol que les défenseurs russes, qui par ailleurs étaient huit fois moins nombreux.

En revanche, les avions russes bénéficiaient du soutien des AWACS E-3B

Sentry de l'armée de l'air américaine qui les guidaient pour leur interception. Les deux groupes de chasse volaient avec leur radar d'acquisition en mode veille. Les Chinois ignoraient leur présence.

Contrairement aux Russes. C'était la différence.

" Faucon Noir Dix pour Aigle Sept. Recommande virer à droite sur nouveau cap deux-sept-zéro. Je vais essayer de vous amener sur les

Chinois par sept heures. " Ce qui les maintiendrait en outre hors de la couverture radar de l'adversaire.

" Bien compris, Aigle. Virage à droite au deux-sept-zéro. " Le leader russe déploya sa formation et descendit le plus possible, le regard glissant sur sa gauche.

" OK, Faucon Noir Dix, très bien. Vous avez maintenant vos objectifs à neuf heures, distance trente kilomètres. Virez maintenant à gauche au un-huit-zéro.

- Virage à gauche, répéta le commandant russe. Nous allons tenter d'attaquer Fox-Deux. " Il connaissait la terminologie américaine : c'était le signal de tir de deux missiles à guidage infrarouge, ce qui évitait d'allumer le radar et permettait d'atta-337

quer sans se faire repérer. Le marquis de queensberry1 n'avait jamais été

pilote de chasse.

" Bien compris, Faucon. Pas con, le mec, nota le contrôleur à l'adresse de son superviseur.

- C'est comme ça qu'on survit dans le métier, répondit le lieutenant-colonel au lieutenant installé devant la console Nintendo.

" OK, Faucon Dix, recommande à nouveau virage à gauche. Vos cibles sont maintenant à quinze kilomètres... disons dix-sept à votre nord. Vous devriez avoir un bip d'ici peu.

- Da, j'ai un bip, annonça le pilote russe, lorsqu'il entendit le gazouillis dans son casque. Ailiers, parés à tirer... Fox-Deux ! " Trois des quatre chasseurs lancèrent chacun un missile. Le quatrième pilote avait des problèmes avec son scanner infrarouge. En tout cas, les tuyères flamboyantes des missiles saturèrent leurs écrans de vision nocturne mais aucun des pilotes ne détourna les yeux, comme on leur avait appris à le faire, et ils regardèrent plutôt les engins filer en direction de leurs collègues aviateurs qui ne se doutaient pas encore qu'ils étaient attaqués.

Cela ne prit en tout que vingt secondes et il se révéla que deux des missiles avaient ciblé le même appareil. Ce dernier fut touché par les deux et explosa. Le deuxième fut descendu au premier impact, et c'est là que la situation devint vraiment confuse. Les chasseurs chinois rompirent la formation sur l'ordre de leur leader, effectuant pour cela

une manœuvre m^orement répétée, se séparant d'abord en deux groupes, puis en quatre, dont chacun avait une partie du ciel à défendre. Tous les radars s'allumèrent aussitôt et, à peine vingt secondes plus tard, c'était un total de quarante missiles qui s'envolaient, initiant une terrible partie de bluff mortel : le missile à guidage radar avait besoin d'un signal pour le guider, ce qui voulait dire que le chasseur qui venait de le tirer ne pouvait pas couper celui-ci ou prendre la tangente ; il n'avait plus qu'à espérer que son engin toucherait

1. qui, outre sa querelle avec Oscar Wilde, s'illustra en 1865 en édictant les règles du " fair-play " de ce qui allait devenir le noble art, à savoir la boxe anglaise (N.d. T.).

338

sa cible assez vite pour qu'il puisse couper son propre radar avant d'être accroché par le radar adverse.

" Merde... ", observa le lieutenant, confortablement installé dans son siège de contrôleur à bord du E-3B. Sur son écran, deux autres chasseurs chinois clignotèrent, formant une tache agrandie avant de s'éteindre, un autre encore, et puis il y eut tout simplement trop de missiles air-air alors que tous les radars d'illumination chinois n'avaient pas été

neutralisés. Un des chasseurs russes reçut trois impacts et se désintégra.

Un autre rompit le combat, sérieusement touché, puis presque aussi vite qu'il avait commencé, le combat aérien cessa. Statistiquement, il était à

l'avantage des Russes, quatre victoires pour une perte, mais les Chinois prétendraient en avoir plus.

" Des parachutes ? " demanda par radio le chef contrôleur. Les radars du E-3 pouvaient également les détecter.

" Trois, peut-être quatre éjections. Mais identification incertaine, tant qu'on n'aura pas repassé la bande. Merde, c'était rapide. "

Les Russes n'avaient pas assez de zincs pour livrer bataille convenablement. La prochaine fois, peut-être..., songea le colonel. Le plein potentiel du couple escadrille de chasse/AWACS n'avait jamais eu pleinement l'occasion de s'exprimer au combat, mais cette guerre

promettait d'y remédier, et ce jour-là, il y aurait de nombreux regards attentifs.

51 Repli

LE premier lieutenant Valéry Mikhaïlovitch Komanov découvrit une chose qu'il n'aurait jamais soupçonnée : le pire dans une bataille, du moins pour un homme situé à poste fixe, était de savoir que l'ennemi était là sans avoir la possibilité de le canarder. La pente opposée de la première ligne de collines devant sa position, côté sud, devait grouiller en ce moment de fantassins chinois, mais son artillerie d'appui avait été neutralisée dès les premières minutes de combat. Celui qui avait décidé des positions d'artillerie avait commis l'erreur de supposer que les canons étaient trop en retrait et trop bien abrités par le relief du terrain pour que l'ennemi puisse les atteindre. Les systèmes informatisés de détection de tir par radar avaient changé la donne et l'absence de couverture aérienne avait condamné les artilleurs à une mort aussi rapide qu'inéluctable - à moins que quelques-uns aient réussi à se réfugier dans les tranchées bétonnées édifiées sur leurs positions. Komanov avait un canon puissant au bout des doigts, mais sa trajectoire tendue lui interdisait de tirer par-dessus la crête. Dans le plan initial, cette ligne de défense aurait dû inclure des fantassins protégés par les points d'appui de l'artillerie mais assurant en même temps leur défense, et surtout armés de mortiers pouvant tirer pardessus la crête des collines avoisinantes et ainsi atteindre un ennemi dissimulé derrière ces replis de terrain. Komanov ne pouvait quant à lui que tirer sur des adversaires visibles et ils...

" Là, camarade lieutenant ! s'écria le canonnier. Un peu à

droite de douze heures, des fantassins viennent de franchir la crête.

Distance quinze cents mètres.

- Je les vois. " Il y avait à présent juste un rai de lumière à l'horizon est. Bientôt, il ferait assez jour pour y voir clair. Cela faciliterait le tir - pour les deux camps. D'ici une heure, son blokhaus serait la cible de l'ennemi et ils sauraient alors vraiment si leur blindage était assez épais.

" 5/6 Alpha de 5/0, crépita une voix dans ses écouteurs. Nous avons de l'infanterie à onze cents mètres au sud. L'équivalent d'une compagnie qui se dirige droit sur nous.

- Très bien. Pas d'engagement tant qu'ils ne sont pas à moins de deux cents mètres ", ordonna Komanov, doublant machinalement la

distance de tir à

laquelle on lui avait appris à ouvrir le feu. Et puis merde, après tout, ses recrues n'auraient qu'à faire comme bon leur semblait. Un homme pense autrement quand il affronte des balles réelles.

Comme pour lui donner raison, des projectiles se mirent à pleuvoir sur la crête immédiatement derrière sa position, assez près pour lui faire baisser la tête.

" Ben alors, ils nous voient ? s'étonna son servent.

- Non, c'est juste un barrage d'artillerie pour protéger leurs fantassins.

- Attention, là, ils sont au sommet du faux blockhaus 1/6 ", annonça le canonier. Komanov fit pivoter ses jumelles...

Oui, ils étaient bien là, en train d'examiner la vieille tourelle de char KV-2, avec ses flancs verticaux et son antique canon de 155. Alors qu'il regardait, un soldat balança une charge explosive sur le côté et s'éloigna.

La charge explosa, détruisant une arme qui n'avait de toute façon jamais servi. Voilà de quoi faire plaisir à un lieutenant chinois, songea Komanov.

Eh bien, le poste 5/6 Alpha allait quelque peu modifier son point de vue, d'ici une petite trentaine de minutes.

L'inconvénient, c'était qu'ils faisaient désormais des cibles parfaites pour l'artillerie d'appui, et ces vieux canons de 150 auraient pu les faucher comme les blés. Sauf que les Chinois continuaient à pilonner ces positions, quand bien même le feu russe avait cessé. Il appela de nouveau le régiment pour transmettre l'information.

241

" Lieutenant, répondit son colonel, les batteries d'appui ont été sérieusement touchées. Vous êtes désormais livré à vous-même. Tenez-moi au courant.

- Affirmatif, camarade colonel. Terminé. " Il considéra ses hommes : " Faut plus compter sur un soutien de l'artillerie. " Les armes de la Troisième Guerre mondiale venaient de détruire celles de la Première.

" Merde, observa le servent.

- On va pas tarder à être en pleine guerre, fiston. Détends-toi. L'ennemi se rapproche...

- Cinq cents mètres ", confirma le canonnier.

" Eh bien ? demanda le général Peng, depuis sa position au sommet de la crête, sur la rive sud.

" Nous avons trouvé plusieurs blockhaus, mais ils étaient tous inoccupés, rapporta le colonel Wa. Jusqu'ici, les seuls tirs que nous avons essayés l'ont été indirectement, et nous les avons contrés à mort. L'attaque se déroule entièrement selon le plan, camarade général. " Ils pouvaient le constater sans peine. Les pontonniers s'apprêtaient à s'immobiliser au bord de la rive sud de l'Amour, avec leurs camions chargés de sections de pont articulé. Plus d'une centaine de chars d'assaut Type 90 étaient déjà postés près du fleuve. Leurs tourelles cherchaient en vain des cibles pour appuyer l'offensive des fantassins, mais ils n'avaient plus rien sur quoi tirer, si bien que comme les généraux, les tankistes en étaient réduits à regarder travailler les soldats du génie. La première section de pont entra dans l'eau, se déployant pour former les huit premiers mètres de route sur les eaux du fleuve. Peng regarda sa montre. Ils avaient effectivement cinq minutes d'avance sur le programme, ce qui était excellent.

Le poste 5/0 ouvrit le feu le premier avec sa mitrailleuse de 12,7 mm. Le crépitemment ébranla le flanc de la colline. Située trois mille cinq cents mètres plus à l'est, la batterie 5/0 était commandée par un brillant et jeune sergent du nom d'Ivanov.

342

Il a ouvert le feu trop tôt, songea Komanov t les cibles étaient encore à quatre cents bons mètres, mais il n'y avait pas de quoi se plaindre, et la mitrailleuse lourde pouvait sans peine atteindre cette distance... du reste, oui, il voyait d'ici des silhouettes s'affaler comme de pesantes limaces...

... puis une détonation assourdissante retentit lorsque le canon principal tira un seul obus qui atteignit la passe qu'ils défendaient, explosant au milieu d'une ou deux escouades ennemies.

" Camarade lieutenant, est-ce qu'on peut... ?

- Non, pas encore. Patience, sergent ", répondit Komanov, guettant vers l'est la réaction des Chinois. Oui, leur tactique était prévisible

mais logique. Le lieutenant à leur tête les fit aussitôt s'allonger. Puis ils établirent un appui feu pour fixer la position russe, avant d'entamer un mouvement d'encerclement latéral. Ah... une section était en train de monter quelque chose... sans doute un trépied. Un canon antichar sans recul, probablement. Komanov aurait pu orienter son obusier pour l'éliminer, mais il ne voulait pas encore dévoiler sa position.

" 5/0 de 5/6 Alpha, vous avez un sans-recul chinois en train de s'installer à deux heures, distance huit cents, avertit-il.

- Oui, je le vois ! " répondit le sergent. Et il eut la présence d'esprit de l'attaquer à la mitrailleuse. En deux secondes, les balles traçantes vertes jaillirent et se mirent à balayer la section d'artillerie, une, deux, trois fois pour faire bonne mesure. Aux jumelles, Komanov en vit quelques-uns gigoter encore, mais c'est tout.

" Bien joué, sergent Ivanov ! Faites gaffe, ils se rapprochent sur votre gauche en profitant du couvert. "

Mais il n'en restait plus beaucoup. Les secteurs de tir des blockhaus avaient été rasés au bulldozer, quasiment jusqu'à la roche, dans un rayon de huit cents mètres autour de chaque position.

" On va s'en occuper, camarade lieutenant. " Et la mitrailleuse se remit à

parler. La riposte arrivait à présent. Komanov voyait les balles traçantes ricocher sur l'épais blindage de la tourelle et vers le ciel.

" Régiment, ici 5/6 Alpha. Le poste 5/0 est sous une attaque directe de l'infanterie et... "

Et puis d'autres obus se mirent à tomber, droit sur le 5/0. Il espérait que le sergent s'était planqué sous Pécoutille. La tourelle était équipée d'une mitrailleuse coaxiale, une vieille mais puissante PK calibre 7,62 mm.

Komanov laissa son canonnier s'occuper de la menace contre leur position tandis qu'il observait de quelle manière les Chinois attaquaient celle du sergent Iva-nov. Leur infanterie évoluait avec une certaine adresse, exploitant au mieux le terrain, maintenant sous un feu nourri la tourelle de canon - frappée désormais par assez de mitraille pour être débarrassée des branchages qui l'avaient jusqu'ici dissimulée. Même si les balles ricochaient sur l'objectif, elles restaient une distraction pour ses occupants. Mais c'étaient les obus de gros calibre qui préoccupaient le lieutenant. Un coup au but risquait de

pénétrer la partie supérieure, plus mince, du blindage. Une heure auparavant, il aurait sans doute répondu par la négative, mais il avait pu constater, depuis, les cratères qu'ils creusaient dans le sol et sa confiance s'était bien vite émoussée.

" Camarade lieutenant, dit le canonnier, les hommes qui se dirigeaient vers nous sont en train de dévier pour aller attaquer Ivanov. Regardez... "

Komanov se retourna pour voir. Pas besoin de jumelles. Le ciel éclairait désormais la scène et lui permettait de distinguer autre chose que des ombres. Il y avait des silhouettes et elles étaient armées. Une section se précipitait sur sa gauche, trois hommes tirant quelque chose de lourd.

Parvenus à une ligne de crête intermédiaire, ils s'arrêtèrent et entreprirent d'assembler un objet... une sorte de tube.

C'était un lance-missiles antichar HJ-8, lui dit sa mémoire, puisant dans plusieurs mois d'infos des services de renseignements. Ils se trouvaient environ mille mètres à l'avant gauche, à portée de tir d'Ivanov...

... mais aussi et surtout de sa propre mitrailleuse DshKM. Komanov se redressa sur la plate-forme de tir, ramena violemment la poignée de chargement, redressa le canon et visa avec soin. Son gros obusier pouvait faire le travail à sa place mais lui aussi...

344

Alors comme ça, vous voulez tuer le sergent Ivanov ?

Et il pressa la détente, l'arme lourde tressauta entre ses mains. Sa première salve était trop courte d'une trentaine de mètres mais la seconde était bonne et trois hommes s'effondrèrent. Il continua de tirer pour être sûr d'avoir détruit leur lance-roquettes. Il se rendit compte un instant plus tard que le sillage vert de ses balles traçantes venait d'indiquer à

tout le monde sa position... les balles traçantes pouvaient servir dans les deux sens. Cela devint manifeste au bout de deux minutes, quand les premiers obus d'artillerie se mirent à tomber autour de la position

5/6

Alpha. Il attendit encore une explosion, plus proche que les autres, pour rabattre et verrouiller l'écouille de tourelle. C'était la partie la

plus faible de son dispositif de protection, avec son blindage cinq fois moins épais -sinon, bien s'ôr, il n'aurait pas eu la force de la soulever- et si jamais un obus tombait pile dessus, ils étaient tous morts. L'ennemi connaissait à présent leur position et il ne servait plus à rien de se cacher.

" Sergent ! Feu à volonté !

- ȳ vos ordres, camarade lieutenant ! " Et sur ces mots, le sergent tira son premier obus explosif vers les servants d'une mitrailleuse à huit cents mètres de là. Le coup atteignit l'arme et vaporisa les fantassins qui la servaient. Il exulta : " «a nous fait trois bons Chinetoques ! Chargez-m'en un autre ! " lança-t-il. La tourelle se mit à pivoter et le canonnier à

chasser.

" Ah, on dirait qu'on a de la résistance, nota Wa. Ce som des positions russes au flanc sud de la deuxième crête. Nous sommes en train de les pilonner.

- Des pertes ? demanda Peng.

- Légères, indiqua le chef des opérations tout en écoutant sa radio tactique.

- Bien ", dit le général Peng. Son attention était presque entièrement rivée sur le fleuve. Environ le tiers du premier pont était déjà déployé.

345

" Ces pontonniers du génie sont plutôt bons, nota le général Wallace en observant les vues acquises par Marilyn Monroe.

- Affirmatif, mon général, mais on pourrait aussi bien se croire lors d'un exercice en temps de paix. Ils n'essuient pas le moindre tir", observa son subordonné alors qu'une nouvelle section était en train d'être arrimée. "

Très efficace, comme conception.

- Russe ? "

Le commandant acquiesça. " Affirmatif, mon général. On l'a copiée nous aussi.

- Combien de temps ?

- Au rythme où ils vont ? Environ une heure, une heure dix.

- Revenons à l'échange d'artillerie, ordonna Wallace.

- Sergent, ramenez-nous vers la crête ", transmet l'officier au sous-off qui pilotait le drone. Trente secondes plus tard, l'écran montrait ce qui ressemblait à un char enfoui dans la vase et encerclé par un groupe de fantassins.

" Bon Dieu, ça n'a pas l'air de rigoler ", observa le général Wallace.

Pilote de chasse de formation, l'idée d'avoir à se battre dans la boue l'attirait autant que celle de se faire sodomiser.

" Et ce train-là, ils vont pas tenir longtemps, nota le commandant. Tenez, regardez, les Chinetoques sont déjà passés derrière une partie des blockhaus.

- Et regardez-moi tout ce déploiement d'artillerie. "

C'est un total de cent canons de campagne qui étaient désormais en train de pilonner le peloton de Komanov. Cela correspondait à une batterie entière fixée sur chacun d'eux et son blockhaus enterré avait beau être solide, il vibrait maintenant, l'air à l'intérieur était saturé de poussière de ciment, tandis que Komanov et ses hommes faisaient de leur mieux pour affronter toutes les cibles.

" «a commence à devenir excitant, camarade lieutenant ", observa le canonnier en lançant son quinzième obus.

Juché dans sa coupole de commandement, Komanov était en train de découvrir avec une certaine incrédulité que son blockhaus, comme tous les autres sous ses ordres, était incapables de

traiter les agresseurs. C'était l'exemple d'une réalité intellectuelle qui rattrapait enfin ce que son cerveau lui avait toujours seriné comme une évidence : sa position n'était certainement pas inexpugnable. Malgré son gros canon de char d'assaut et ses deux mitrailleuses, il était incapable de se débarrasser de ces nuées d'insectes bourdonnant autour de lui.

C'était comme de vouloir chasser des mouches avec un pic à glace. Il compta que ses hommes et lui avaient bien dû tuer ou blesser au bas mot une centaine d'attaquants... mais pas détruire un seul blindé. Où étaient les chars qu'il brûlait de détruire ? Il ne pouvait pas accomplir convenablement son boulot. Mais pour traiter l'infanterie, il lui aurait

fallu un appui d'artillerie, plus ses propres fantassins. Sans eux, il était pareil à un récif sur une côte : indestructible, mais que les vagues pouvaient toujours contourner. C'étaient ce qu'elles faisaient en ce moment, et Komanov se souvint alors que tous les récifs au bord de la mer finissaient par être érodés par les vagues et par s'effondrer. Sa guerre avait duré trois heures, guère plus, et il était déjà complètement encerclé, et s'il voulait survivre, il était temps de se replier.

L'idée le mit en rage. Abandonner son poste ? S'enfuir ? Et puis il se souvint qu'il avait des ordres l'autorisant à le faire, si, et sitôt que sa position devenait intenable. Il avait accueilli ces ordres avec un rire confiant. Déserter cette mini-forteresse imprenable ? quelle absurdité.

Mais à présent, il se retrouvait isolé. Tous ses postes l'étaient aussi.

Et...

... Et la tourelle résonna comme une cloche cassée sous l'impact direct d'un obus de gros calibre et puis...

" Merde ! hurla le canonnier. Merde de merde ! Mon canon est bousillé ! "

Komanov regarda par un des sabords latéraux et oui, il le voyait à présent.

Le tube du canon était noirci et... et même tordu. Comment était-ce possible ? Un tube de canon était ce qu'on pouvait fabriquer de plus robuste... et pourtant il était légèrement tordu. Résultat, ce n'était plus du tout un tube de canon, tout juste une grosse matraque en acier mal foutue. Il avait tiré en tout et pour tout trente-quatre obus mais il n'en tirerait pas un de plus. Et sans canon, plus question de détruire 347

des chars chinois. Komanov inspira un grand coup pour se reprendre, rassembler ses esprits. Oui, c'était le moment. " Préparez le poste pour sa destruction ! ordonna-t-il.

- Maintenant ? demanda le canonnier, incrédule.

- Maintenant ! Allez-y ! "

Il y avait une procédure à suivre et ils s'y étaient entraînés. Le servent alla chercher une charge explosive qu'il plaça au milieu du r,telier d'obus. Puis il déroula la bobine du c,ble du détonateur. Le pointeur l'ignora, occupé qu'il était à faire pivoter la tourelle pour arroser à la

mitrailleuse des soldats qui approchaient, avant de la tourner rapidement dans la direction opposée pour tirer sur ceux qui avaient profité de sa réaction au mouvement des autres pour se rapprocher un peu plus à leur tour. Komanov descendit de son perchoir sous la coupole et regarda l'intérieur du blockhaus : il y avait là son lit, la table autour de laquelle ils s'étaient réunis pour manger, les toilettes, la douche. Cette casemate était devenue leur foyer, un endroit à la fois studieux et confortable mais qu'ils devaient maintenant céder aux Chinois. C'était presque inconcevable mais indéniable. Au cinéma, ils le défendraient en luttant jusqu'à la mort, mais lutter jusqu'à la mort était bien plus confortable pour des comédiens qui pouvaient recommencer un autre tournage la semaine d'après.

" Venez, sergent ", ordonna-t-il à son pointeur, qui lâcha une dernière salve avant de descendre pour se diriger lui aussi vers le tunnel d'évacuation.

Komanov compta ses hommes au passage, puis il leur emboîta le pas. Il se rendit compte alors qu'il avait omis de téléphoner ses intentions au régiment. Il hésita mais non, il était trop tard. Il avait déjà prévenu par radio le blindé transporteur de troupes.

Le tunnel bas les obligeait à courir vôtés mais il était néanmoins éclairé, et bien vite ils eurent gagné la porte extérieure. quand l'artilleur de réserve l'ouvrit, le vacarme des obus était encore plus assourdissant que dans leur blockhaus.

" Putain, vous en avez mis un temps, leur gueula dessus un sergent d'une trentaine d'années. Venez! leur intima-t-il en indiquant son BTR-60.

348

- Attends ! " lança Komanov. Il saisit le détonateur rotatif, raccorda les fils aux deux cosses. Il se planqua derrière le contrefort en béton qui abritait la porte d'acier et tourna la poignée.

Les dix kilos de TNT de la charge, combinés au stock d'obus restants, provoquèrent une explosion qui se propagea dans le tunnel de sortie avec un bruit de fin du monde, tandis que sur l'autre flanc de la colline, la lourde tourelle du très hypothétique char JS-3 jaillissait vers le ciel, au grand plaisir surpris des fantassins chinois, signant en même temps la fin de la mission de Komanov. Il se tourna et embarqua derrière ses hommes dans le transporteur de troupes blindé. L'engin à huit roues était resté planqué

dans un logement bétonné et couvert d'herbe qui l'avait jusqu'ici dissimulé

aux regards. Il démarra aussitôt pour dévaler la pente, vers le nord et la sécurité.

"Ils détalent, nota le sergent en indiquant sur l'écran du moniteur les images de Marilyn Monroe. Ces gars-là viennent de faire sauter leur tourelle. Ce sont les troisièmes à mettre les pouces.

- Je suis surpris qu'ils aient tenu si longtemps ", commenta le général Wallace. Essuyer les coups sans bouger en pleine zone de combat était totalement étranger à son expérience. Il ne s'était jamais battu à moins de quatre cents nouds, et déjà, à cette vitesse, il avait l'impression d'être immobile.

"Je parie que les Russes vont être déçus, observa le commandant.

- quand aura-t-on la liaison satellite avec Tchabarsovil ?

- Avant le déjeuner, mon général. On leur a déjà envoyé des hommes pour leur montrer comment s'en servir. "

Le BTR était par bien des côtés ce qui se faisait mieux en matière d'engin blindé transporteur de troupes, avec ses huit roues montées sur pneus, dont les quatre avant directrices. Le réserviste aux commandes était chauffeur routier dans le civil, et il ne savait apparemment conduire que pied au plancher. Komanov et ses hommes étaient secoués comme des glaçons 349

dans un verre, et seul leur casque leur évitait de se fendre le crâne. Mais personne ne se plaignait. En regardant par les sabords latéraux, ils pouvaient constater les impacts du barrage d'artillerie chinois, et plus vite ils seraient sortis de cet enfer, mieux ils se porteraient.

" C'était comment pour vous ? demanda le lieutenant à leur pilote.

- On avait hâte de vous voir vous dégonfler, avoua le sergent. Avec tous ces obus qui pleuvaient autour de nous... Y en a au moins un qui nous est tombé pile dessus. J'en ai presque chié dans mon froc", rapporta sans honte le réserviste. Ils étaient obligés de gueuler pour s'entendre.

" Le PC du régiment est encore loin ?

- Une dizaine de minutes. Vous en avez eu beaucoup ?

- Dans les deux cents, estima Komanov, un rien généreux. Mais pas vu un seul tank.

- Ils sont sans doute encore en train de construire leurs ponts articulés.

«a prend du temps. J'en ai vu pas mal quand je faisais mon service en RDA.

¿ l'époque, quasiment tous nos exercices se réduisaient à du franchissement. ¿ part ça, ils vous ont fait quel effet ?

- Ils n'ont pas froid aux yeux. Ils continuent d'avancer sous la mitraille même quand on descend leurs copains. qu'est-ce qui est arrivé à notre artillerie ?

- Nettoyée, avec des missiles, ils leur sont tombés dessus comme une averse de grêle, camarade lieutenant, schlak ! " Et de souligner son propos en écrasant ses deux mains l'une contre l'autre.

" Oˆ sont nos renforts ?

- Merde, vous nous prenez pour qui ? " demanda le sergent en guise de réponse. Puis, tous furent surpris quand leur EBT s'immobilisa dans un dérapage spectaculaire. " Putain, qu'est-ce qui se passe encore ? cria-t-il au chauffeur.

- Regardez ! " répondit ce dernier, le doigt tendu.

Puis l'écoutille arrière s'ouvrit d'un coup et dix hommes se ruèrent dans l'habitacle, transformant l'EBT en boîte de sardines.

" Camarade lieutenant ! (C'était Ivanov du 5/0.) 350

- qu'est-ce qui s'est passé ?

- On s'est pris un obus sur l'écoutille ", répondit-il, et les pansements sur son visage en étaient la preuve. Il souffrait, mais il n'était pas mécontent de pouvoir bouger à nouveau. " Et notre EBT en a reçu un sur le capot, qui l'a bousillé et a tué notre chauffeur.

- Jamais vu un tel pilonnage, pas même lors des manœuvres en Allemagne ou en Ukraine, observa le sergent. C'est comme les films de guerre, sauf que ça fait pas pareil de se retrouver vraiment dedans...

- Da ", acquiesça Komanov. Ce n'était pas drôle du tout, en effet, même dans son blockhaus, mais encore moins ici, en rase campagne. Le sergent alluma une clope, une japonaise, puis se raccrocha à la

poignée au-dessus de lui pour éviter de valdinguer dans tous les sens. Une veine, leur chauffeur connaissait la route et le pilonnage chinois diminua un peu.

Visiblement, ils tiraient à présent au jugé, hors de visibilité des pointeurs.

" «a a commencé, Jack, annonça le ministre de la Défense. Je veux donner à

nos gars l'ordre d'y aller.

- qui d'abord, au juste ?

- L'aviation, les chasseurs qu'on a sur zone, pour commencer. On a un AWACS

en vol qui collabore déjà avec les Russes. Il y a déjà eu une confrontation aérienne, de faible envergure. Et on reçoit des informations de nos moyens de reconnaissance. Je peux vous les basculer, si vous voulez.

- D'accord, faites-le, dit Ryan au téléphone. Et pour l'autre question, d'accord, vous pouvez les l,cher. (Il leva les yeux vers Robby.)

- Jack, c'est leur boulot, et crois-moi, ça ne les dérange pas. Les pilotes de chasse n'attendent que ça... tant qu'ils n'ont pas eu l'occasion de constater les dég,ts, même si ça ne leur arrive quasiment jamais. Ils voient juste le zinc qui dégringole, pas le pauvre bougre mitraillé en train de saigner à l'intérieur, cherchant désespérément à s'éjecter tant qu'il est encore conscient, expliqua le vice-président Jackson. Plus tard, on y repense, des fois. Moi, ça m'est arrivé. Mais c'est pas le cas en général : on

311

se contente de rajouter une marque de victoire au flanc du cockpit, et ça, on a tous envie de le faire. "

" OK, les gars, ce coup-ci, on y est pour de bon ", dit à ses pilotes le colonel Bronco Winters. Il avait eu quatre victoires au-dessus de l'Arabie Saoudite l'année précédente, abattant ces pauvres bougres qui volaient pour le pays qui avait déclenché la guerre biologique contre l'Amérique. Un de plus, et il serait rentré parmi les as, un rêve qu'il caressait depuis qu'il était lycéen, à Colorado Springs. Il avait passé toute sa carrière à

piloter un F-15 Eagle, même s'il espérait d'ici deux ou trois ans être promu sur le nouveau F-22A Raptor. Il avait 4 231 heures de vol sur l'Eagle, il le connaissait à fond, et il avait du mal à imaginer un meilleur zinc. Et donc maintenant, il allait descendre du Chinois. Il ne pigeait rien à leurs histoires politiques, du reste, c'était pas vraiment son problème. Il se retrouvait sur une base aérienne russe, le genre d'endroit qu'il ne pensait découvrir que derrière un viseur, mais là non plus, pas de lézard. Il se dit qu'au bout du compte, il aimait bien la cuisine chinoise, surtout les légumes cuits au wok, mais ça, c'était du chinois à l'américaine, pas la version des cocos, enfin bon. Il y avait à peine plus de vingt-quatre heures qu'il était en Russie, et il avait déjà

d° décliner vingt occasions de descendre une vodka. Leurs pilotes avaient l'air plutôt bons, peut-être un poil trop pressés d'en découdre pour leur propre bien. Cela dit, ils s'étaient montrés amicaux et respectueux lorsqu'ils avaient vu les quatre marques de victoire peintes au flanc de son F-15 Charlie, son zinc de leader de la 390e escadrille de chasse. Il sauta d'un bond de la jeep russe (ils l'appelaient autrement ici mais il n'avait pas saisi le mot) en arrivant au pied de son chasseur. Son chef mécano était déjà là.

" Tu me l'as bien préparé, chef ? demanda Winters en posant le pied sur la première marche de l'échelle.

- Je veux, mon neveu, répondit le sergent-chef Neil Nolan. Tout est pile-poil. Il peut pas être mieux préparé. T,che de nous en descendre quelques-uns, Bronco. " C'était la règle : dès

35,2

qu'un pilote avait posé la main sur la carlingue de son zinc, on ne l'appelait plus que par son indicatif.

" Je te rapporterai les scalps, Nolan. " Le colonel Winters continua d'escalader l'échelle, en tapotant au passage le panneau décoré de ses trophées de chasse. Le sergent-chef Nolan se h,ta derrière lui pour l'aider à se harnacher, puis il sauta à terre, décrocha l'échelle et s'écarta.

Winters entama la procédure de démarrage, entrant d'abord ses coordonnées au sol : ils le faisaient toujours sur l'Eagle, malgré la nouvelle balise GPS, parce que le F-15C était doté d'un système de navigation à inertie, pour le relayer en cas de panne (ça n'arrivait jamais mais c'était le règlement). Les instruments s'allumèrent, indiquant à Winters que le plein des réservoirs intérieurs était fait, et

qu'il avait un armement complet de quatre AIM-120 AMRAAM1 (des missiles à guidage radar) plus quatre AIM-9X

Sidewinder (la toute dernière version d'un missile dont la conception remontait avant l'époque où ses vieux s'étaient mariés à l'église de Lenox Avenue sur Harlem).

" Tour, ici Bronco avec trois ailiers, prêt au roulage, à vous.

- Bronco, de tour, vous êtes clair pour rouler. Le vent est au trois-zéro-cinq à dix. Bonne chance, colonel.

- Merci. Sangliers de Leader, on y va. " Sur ces mots, il libéra les freins et le chasseur se mit à rouler, propulsé par ses puissants turboréacteurs Pratt & Whitney. Un tas de Russes, surtout des rampants à en juger par leur tenue, mais quelques pilotes aussi, étaient sur le tarmac pour le regarder décoller avec son escadrille. OK, on va leur montrer comment on fait ça chez nous. Les quatre zincs se présentèrent deux par deux en bout de piste, et le premier couple avala les dalles de béton avant de filer vers le ciel, les deux ailiers bord à bord.

quelques secondes plus tard, les deux autres décollaient à leur tour et l'escadrille mit aussitôt cap au sud, déjà prise en charge par l'AWACS le plus proche.

" Aigle Deux de Leader Sanglier, en vol avec trois ailiers.

- Leader Sanglier d'Aigle Deux. Nous vous avons. Prenez au 1. AMRAAM : Advanced Médium-Rangé Air-to-Air Missile, missile air-air à moyenne portée (N.d.T.).

353

sud, vecteur un-sept-zéro, montez et gagnez le palier trois-trois.

Semblerait que vous ayez du pain sur la planche, à vous.

- «a me botte, terminé. " Le colonel Winters (il venait d'avoir ses galons avec son affectation) se tortilla un peu dans son siège pour se caler à

l'aise, et termina son ascension jusqu'au palier de 33 000 pieds - 10 000

mètres. Son système radar était coupé et il s'abstiendrait de tout

dialogue inutile parce qu'il pouvait toujours y avoir des oreilles indiscrètes, alors pourquoi g,cher la surprise ? D'ici quelques minutes, il entrerait dans la couverture radar des stations frontalières chinoises. Il allait falloir régler ça. Il espérait qu'un peu plus tard dans la journée, un F-16

Little Weasel irait s'en occuper. Mais son boulot à lui était l'interception des chasseurs chinois et éventuellement des bombardiers qui pourraient se pointer. Ses ordres étaient de rester dans l'espace aérien russe pendant toute la durée de la mission, bref, si Joe le Chinetoque n'avait pas envie de mettre le nez dehors, la sortie risquait d'être morne.

Mais Joe avait des Su-27 et il estimait que c'était des supermachines. Et Joe le Chinetoque pilote de chasse estimait sans doute qu'il était un superpilote, lui aussi.

Bon, eh bien il faudrait voir.

Ça part ça, c'était plutôt une chouette journée pour voler, vingt pour cent de couverture nuageuse et une atmosphère parfaitement limpide. L'air de la campagne. Ses yeux d'aigle lui permettaient de voir à plus de cent cinquante kilomètres et il avait en plus l'Aigle Deux pour lui indiquer où

se trouvait l'adversaire. Derrière lui, deux autres formations de quatre chasseurs étaient en train de décoller. Aujourd'hui, les Sangliers sauvages se faisaient la totale.

Le voyage en train était un rien saccadé. Le lieutenant-colonel Giusti se tortilla dans son fauteuil trop droit, cherchant à s'installer plus à

l'aise, mais la voiture russe qu'ils occupaient, lui et son état-major, n'avait visiblement pas été conçue dans l'idée de faire voyager confortablement ses occupants, et il ne servait à rien de râler. Dehors, il faisait nuit, en ces petites heures où les enfants sages dorment encore (et avec raison), et il n'y avait pas

35/1

des masses de lumières dans le coin. Ils étaient en Pologne orientale, un plat pays de champs à perte de vue qui lui rappelait les plaines de l'Iowa, avec des tas d'élevages porcins pour fabriquer le jambon qui faisait justement la réputation de cette région. La vodka aussi, sans doute, et le colonel Giusti n'aurait pas craché sur un petit verre en ce moment. Il se leva et gagna l'extrémité de la voiture. Presque tout le

monde roupillait (ou essayait). Deux sous-offs, pas cons, s'étaient étendus par terre au lieu de rester blottis sur leur siège. Le plancher crasseux n'allait pas améliorer l'état de leur uniforme, mais ils allaient se livrer à des opérations de combat, o' la propreté n'était pas le souci principal. Les armes personnelles étaient, comme de juste, rangées dans les filets supérieurs, à portée de main, parce qu'ils étaient tous des soldats et qu'ils préféraient toujours garder leur arme à proximité. Il continua vers l'arrière. Dans la voiture suivante, il y avait d'autres soldats du qG. Le sergent-major de son escadron était assis au fond et lisait un journal.

" Dites donc, mon colonel, lança le sous-off. «a nous fait une sacrée trotte, pas vrai ?

- Au moins trois jours encore, peut-être quatre.

- Super ! C'est pire que le cargo.

- Ouais, enfin, au moins, on a nos cercueils avec nous.

- Affirmatif, mon colonel !

- Comment ça se passe, côté ravitaillement ?

- Ma foi, on a tous nos rations de survie, et de mon côté, je me suis planqué une grosse boîte de Snickers... Z'avez des nouvelles de ce qui se passe dans le monde ?

- «a vient juste de commencer en Sibérie. Les Chinois ont passé la frontière et les Russkofs essaient de les arrêter. Pas de détails. On devrait en savoir plus en arrivant à Moscou, après déjeuner, j'imagine.

- «a s'pourrait.

- Comment les hommes prennent-ils la chose ?

- Pas de problème, ils se font chier en train, ils ont h,te de retrouver leurs cercueils. Comme d'hab.

- Leur état d'esprit ?

- Fin prêts, mon colonel, lui assura le sergent-major.

- Bien. " Sur quoi, Giusti fit demi-tour pour rejoindre sa place, en espérant pouvoir roupiller quelques heures ; de toute façon, il n'y avait pas grand-chose à voir en Pologne. Le plus chiant, c'était de se retrouver ainsi coupé du monde. Il y avait des radios-satellite dans

leurs engins, quelque part derrière sur les wagons plats, mais ils étaient inaccessibles, résultat, il ne savait pas ce qui se passait loin là-bas devant eux... Une guerre se déroulait. «a, il le savait. Mais ce n'était pas la même chose que de connaître les détails, de savoir o` ce train allait s'arrêter, o` et quand il pourrait débarquer son matériel, organiser son régiment et reprendre la route, là o` était leur place.

La partie ferroviaire du trajet se déroulait plutôt bien. Les Polonais et les Russes avaient manifestement prévu une large quantité de wagons pour transporter les engins chenilles, sans aucun doute pour acheminer leurs blindés vers l'ouest et l'Allemagne, en cas de conflit avec l'OTAN. Ils n'avaient s`rement pas imaginé à l'époque qu'un jour ils serviraient à

transporter vers l'est des chars américains pour aider la Russie à se défendre contre un envahisseur. Enfin, plus personne désormais ne pouvait prédire l'avenir à plus de trois semaines de distance. Et pour l'heure, c'était plus près de trois jours.

Le reste de la Ire DB s'étirait derrière eux sur plusieurs centaines de kilomètres de voies ferrées est-ouest. La 2e Brigade du colonel Don Lisle venait de finir d'embarquer. C'est elle qui fermerait la marche de la division. Ils traverseraient la Pologne en plein jour. Pour ce que ça changeait.

Le quartier de Cheval roulait en tête : à la place qui était la sienne. O` qu'on doive les débarquer, ils se chargeraient d'établir un périmètre de sécurité puis ouvriraient la marche vers l'est, effectuant une manœuvre baptisée " avance au contact ", pour se diriger vers l'endroit o` les choses " amusantes " allaient commencer. Et pour ça, le colonel Giusti se redit qu'il avait besoin d'être frais et dispos. Alors, il se rencogna tant bien que mal dans son siège et ferma les yeux, s'abandonnant aux secousses et aux oscillations de la voiture.

La patrouille à l'aube était le rêve de tous les pilotes de chasse. Le nom de la mission remontait aux années trente et au film éponyme avec Errol Flynn ; le terme venait sans doute d'une mission réelle, parce que c'était la toute première de la journée, celle o` l'on voyait se lever le soleil, et o` l'on allait cueillir l'ennemi juste après le petit déjeuner.

Bronco Winters ne ressemblait pas vraiment à Errol Flynn, mais c'était très bien comme ça. On ne reconnaissait pas un guerrier à son visage, même si on pouvait le lire sur ses traits. Il était pilote de chasse. quand il était même à New York, il se rendait en métro à l'aéroport La

Guardia, juste pour mater le ballet des avions derrière la clôture de la piste, déjà certain de son désir de voler quand il serait grand. Il avait su aussi que les chasseurs, c'était plus amusant que les avions de ligne, et que pour piloter ces appareils, il devait entrer dans une école militaire, mais pour ça, il devrait travailler. Alors il avait bossé dur, surtout en maths et en sciences, parce que les avions, c'était de la mécanique et que la science en expliquait le fonctionnement. Et donc, il était devenu une sorte de prodige en mathématiques - c'avait été sa dominante à Colorado Springs -

mais son intérêt avait pris fin le jour où il était entré dans la base aérienne de Columbus, dans le Mississippi, parce qu'une fois les mains posées sur les commandes d'un zinc, la partie " études " de la mission avait pris fin, cédant la place au véritable " apprentissage ". Il avait été le premier de sa classe à Columbus, maîtrisant bien vite avec aisance le petit Cessna d'entraînement, pour passer aux chasseurs, et gr,ce à sa place de premier, il avait eu le choix : comme de juste, il avait choisi le F-15 Eagle, le bel et vigoureux descendant du F-4 Phantom. Un zinc facile à

piloter mais pas aussi évident au combat, car les divers systèmes d'armes étaient commandés par une série de boutons sur le manche et les manettes de gaz, avec des formes différentes pour être reconnus au toucher, évitant ainsi au pilote la distraction d'avoir à baisser les yeux vers les instruments. C'était un peu comme de jouer de deux pianos à la fois et Winters avait, à son grand dam, d° mettre six mois pour maîtriser la technique. Mais désormais leur manipulation lui était aussi naturelle que de lisser les bouts de ses moustaches cirées à la Bismarck, son unique originalité inspirée de Robin Olds, une légende dans le petit monde des pilotes de chasse américains, pilote d'instinct mais tacticien 357

réfléchi, une redoutable combinaison : As de la Seconde Guerre mondiale puis de la guerre de Corée, et pour finir, au-dessus du Nord-Vietnam, Olds avait été l'un des plus grands virtuoses du manche, un virtuose dont la moustache aurait fait p,lir Bismarck en personne.

Le colonel Winters n'y pensait pas en ce moment. C'était devenu partie intégrante de son personnage, au même titre que sa conscience de la situation, cette partie du cerveau qui suivait en permanence la réalité 3-D

autour de lui. Voler lui était devenu aussi naturel que pour le gerfaut qui était la mascotte de l'...cole de l'air. Chasser, aussi. Et à présent, il était en chasse. Son appareil était équipé pour télécharger les données

acquises par l'AWACS, trois cents kilomètres derrière lui, et il répartissait à parts égales son temps de veille entre le ciel autour de lui et les écrans situés à quatre-vingts centimètres de ses yeux bruns à l'acuité parfaite...

Là... à trois cents kilomètres, gisement un-sept-deux, quatre bandits filant vers le nord. Puis quatre autres, et encore un groupe de quatre. Joe le Chinetoque venait bien jouer, et les sangliers avaient faim...

" Sanglier Leader pour Aigle Deux. " Leurs communications radio s'effectuaient par salves cryptées, très délicates à détecter et impossibles à déchiffrer. Cela ne l'empêchait pas de limiter celles-ci au maximum. ¿ quoi bon g,cher la surprise ? " Leader, j'écoute.

- Sanglier Leader, nous avons seize bandits, un-sept-zéro de votre position, palier trente, filant plein nord à cinq cents nouds.

- Je les ai.

- Ils sont encore au sud de la frontière mais plus pour longtemps, indiqua le jeune contrôleur de l'E-3B. Sanglier, vous avez le feu vert pour tirer.

- Bien copié : feu vert pour tirer ", répéta le colonel Winters et sa main gauche bascula l'interrupteur qui activait ses systèmes d'armes. Un bref coup d'œil sur l'affichage de leur état lui indiqua qu'il était prêt à

faire feu. Il n'avait pas encore enclenché son radar de localisation/

ciblage, même s'il restait en mode veille. Le F-15 avait été en gros conçu comme une simple exten-358

sion de son monstrueux radar de nez - une considération qui avait quasiment dicté la conception de l'appareil dès le premier schéma sur le papier -

mais avec les années, les pilotes avaient peu à peu cessé de l'utiliser, parce qu'il pouvait avertir un ennemi doté du détecteur de menace adéquat et lui révéler qu'un Eagle était dans les parages, l'œil ouvert et les griffes acérées. ¿ la place, il pouvait désormais récupérer les données radar acquises par les AWACS : leurs signaux étaient certes importuns mais l'ennemi n'y pouvait pas grand-chose et du reste ils ne représentaient pas une menace directe. Les Chinois devaient être contrôlés et guidés par des radars au sol et les Sangliers étaient à l'extrême limite de détection, peut-être repérés, peut-être pas. quelque

Rivet Joint suivait le trafic radar et radio des contrôleurs au sol chinois et transmettrait une éventuelle alerte aux AWACS. Mais jusqu'ici, calme plat. Donc, Joe le Chinetoque avait mis le cap au nord.

" Aigle pour Sanglier, précisez type bandit, à vous.

- Sanglier, aucune certitude, mais sans doute Sierra-Uniform Deux-Sept d'après le point d'origine et le profil de vol, à vous.

- Roger. " OK, bien, se dit Winters. Ils pensaient que le Su-27 était un zinc de pointe et c'est vrai que pour une machine de conception russe, elle était respectable. Ils mettaient leurs meilleurs pilotes sur le Flanker, et ce devait être les plus orgueilleux, ceux qui se jugeaient aussi bons que lui.

OK, Joe, c'est ce qu'on va voir. " Sangliers pour Leader, à gauche au un-trois-cinq. "

" Deux ", " Trois ", " quatre ", répondirent les ailiers, et tous amorcèrent leur virage. Winters jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'il ne laissait pas de sillage susceptible de trahir sa position. Puis il vérifia son détecteur de menaces. Il récupérait quelques vagues bips d'un radar de recherche chinois mais encore sous le seuil théorique de détection. «a devrait changer d'ici une trentaine de kilomètres. Mais cela dit, ils ne seraient que des spots non identifiés sur les écrans chinois. Et flous en plus. Peut-être les contrôleurs au sol enverraient-ils un avertissement par radio mais peut-être aussi qu'il se contenteraient de lorgner leur écran en essayant de décider s'il s'agissait ou non

de vrais contacts. Le bleu tourterelle de l'Eagle n'était pas si facile à

détecter visuellement, surtout quand on se présentait à contre-jour, ce qui était le plus vieux truc de la bible des pilotes de chasse, un truc auquel on n'avait toujours pas trouvé de parade...

Les Chinois passèrent sur sa droite, à cinquante kilomètres, cap au nord, cherchant le contact avec des chasseurs russes parce qu'ils voudraient s'rement avoir la maîtrise du ciel au-dessus du front qu'ils venaient d'ouvrir. «a voulait dire qu'ils allumeraient leurs radars de recherche et que, dès lors, ils passeraient le plus clair de leur temps à mater leur écran plutôt qu'à surveiller le ciel, ce qui était toujours dangereux. Dès qu'il se retrouva au sud de leur position, Winters vira à droite, plein ouest, et descendit à vingt mille pieds, bien en dessous de

leur altitude de croisière, parce qu'un pilote de chasse a tendance à regarder derrière et au-dessus de lui, plutôt qu'en dessous, vu qu'on lui a toujours seriné

que la vitesse et l'altitude sont synonymes de survie. Vrai... la plupart du temps. Trois minutes encore et ils étaient plein sud de l'ennemi.

Winters poussa les moteurs à fond sans mettre la réchauffe, pour les rattraper. À son ordre, la formation se sépara en deux groupes de deux. Il prit à gauche et c'est à ce moment qu'il les repéra en visuel, taches noires sur le ciel bleu de plus en plus clair. Ils étaient peints du même gris clair que les Russes - et ça risquait d'être un vrai problème si les Flanker russes entraient dans la danse, parce qu'il était rare qu'on approche assez près pour distinguer les cocardes.

L'alerte sonore retentit peu après. Ses Sidewinder avaient détecté le panache thermique émis par les deux réacteurs Lyoulka NPO-Saturn, ce qui signifiait qu'il était quasiment à portée de tir. Son ailier, un jeune lieutenant doué se trouvait près de cinq cents mètres sur sa droite, s'acquittant de sa mission qui était de protéger son leader. OK, se dit Winters. Ils filaient à présent cent nœuds plus vite qu'eux, facile.

" Sanglier d'Aigle, signalons que ces gars foncent à présent droit sur nous.

- Plus pour longtemps, Aigle ", répondit le colonel Winters. Ils n'étaient plus des points dans le ciel : c'était à présent des chasseurs à double dérive. Croisant vers le nord, bien peinarads.

360

Son index gauche sélectionna le lancement d'un Sidewinder et le bip dans son casque était haut et clair. Il avait initié deux tirs, l'un sur le Flanker le plus à gauche, l'autre sur celui tout à droite... c'était à peu près bon...

" Fox-Deux, Fox-Deux, avec deux engins partis ", signala Bronco. Les traînées divergèrent comme prévu, filant vers leurs cibles. Sa caméra de visée tournait, l'image était enregistrée sur cassette, comme l'année d'avant au-dessus de l'Arabie Saoudite. Il lui fallait encore une victoire pour décrocher le titre d'as...

... Il le décrocha six secondes plus tard, et remit le couvert une demi-seconde plus tard. Les deux Flanker basculèrent en tournoyant sur la droite. Le plus à gauche faillit percuter son ailier, de justesse, et se mit à virevolter de plus belle quand des éléments commencèrent à se

détacher de la cellule. L'autre roula avant d'exploser dans un joli panache blanc. Le premier pilote s'éjecta sans problème mais pas l'autre.

Pas de pot, mec, songea Winters. Les deux chasseurs rescapés hésitèrent mais tous deux éclatèrent dans des directions divergentes. Winters alluma son radar et suivit celui de gauche. Il l'avait verrouillé et il se trouvait largement dans l'enveloppe de tir de son AMRAAM. Son index droit pressa le bouton.

" Fox-Un, Fox-Un, Un Slammer sur le gars ouest. " Il regarda le Slammer filer. D'un point de vue technique, c'était une arme du type " tire et oublie ", comme le Sidewinder. Elle accéléra presque instantanément jusqu'à

Mach deux, dévorant en un rien de temps les cinq kilomètres qui les séparaient. Il ne lui fallut qu'une dizaine de secondes pour fondre sur la cible et exploser à quelques dizaines de centimètres de son fuselage. Le Flanker se désintégra, cette fois sans qu'aucun parachute ne s'en échappe.

OK, et de trois. La matinée prenait décidément bonne tournure, mais à présent la situation était revenue à l'ambiance Grande Guerre : Il devait repérer les cibles en visuel et repérer des chasseurs à réaction dans un ciel limpide n'était pas...

... là !

" T'es avec moi, Skippy ? demanda-t-il par radio.

- Je te couvre, Bronco, répondit son ailier. Bandit à une heure de toi, filant de gauche à droite.

361

- Je le prends ", répondit Winters en alignant son nez sur le point lointain dans le ciel. Son radar le détecta, se verrouilla dessus, et la balise IFF d'identification ami/ennemi confirma qu'il n'était pas amical.

Il tira son deuxième Slammer : " Fox-Un sur le gars sud ! Aigle de Sanglier Leader, qu'est-ce qu'on donne ?

- Relevons cinq coups au but jusqu'à présent. Les bandits filent vers l'est en piqué. Razorback arrive par votre ouest avec quatre appareils,

niveau trois-cinq à six cents nouds, maintenant à dix heures de vous. Allumez votre IFF, Sanglier Leader, conseilla le contrôleur, mais il avait raison.

Sangliers pour Leader, vérifiez vos IFF ! "

" Deux ", " Trois ", " quatre ", annoncèrent-ils en réponse. Avant que le dernier ait confirmé que sa balise IFF était bien en mode émission, son deuxième Slammer avait trouvé sa cible et filait pour lui décrocher son quatrième coup au but de la matinée. Putain de merde... ça s'annonce mieux que bien.

" Bronco, Skippy prend le lead ! " annonça l'aillier, et Winters prit position derrière lui, en contrebas à gauche. Skippy était le premier lieutenant Mario Acosta, un jeune rouquin de Wichita qui se débrouillait plutôt pas mal pour un gamin avec à peine deux cents heures au compteur. "

Fox-Deux avec un ", annonça Skippy. Sa cible avait viré au sud et fonçait quasiment droit vers son missile. Winters vit le Sidewinder s'engouffrer dans l'entrée d'air droite, et l'explosion qui en résulta fut pour le moins impressionnante.

" Aigle de Sanglier Leader, donnez-moi un vecteur, à vous.

- Sanglier Leader, prenez le zéro-neuf-zéro. J'ai un bandit à dix nautiques, en dessous, niveau dix, direction sud, au-dessus de six cents nouds. "

Winters exécuta son virage et mata l'écran radar. " Je l'ai ! " Et celui-ci aussi était largement dans l'enveloppe de tir du Slammer. " Fox-Un avec Slammer. " Son cinquième missile de la journée glissa du pylône et plongea vers l'est et encore une fois Winters garda le nez de son zinc calé sur la cible, pour être sûr que la caméra l'avait bien mis en boîte... oui !

" Dans le mille. Bronco a mis dans le mille. Si je compte bien, ça doit faire cinq.

- Confirmons cinq coups au but pour Bronco, annonça Eagle Deux. Bien joué, mec.

- qu'est-ce qui nous reste dans le coin ?

- Sanglier Leader, les bandits filent plein sud avec la réchauffe, ils viennent de passer Mach 1. Nous avons un total de neuf zincs abattus

plus un endommagé avec six bandits qui filent regagner l'écurie, à vous.

- Roger, bien copié, Aigle. Autre chose en ce moment ?

- Ah, de ce côté, c'est négatif, Sanglier Leader.

- O³ est la pompe la plus proche ?

- Vous pouvez ravitailler à Oliver-Six, vecteur zéro-zéro-cinq, distance deux cents, à vous.

- Bien compris. Escadrille, ici Bronco. Rassemblement pour filer à la pompe. En formation derrière moi. " " Deux. " " Trois. " " quatre. " " quel est le bilan ?

- Un pour Skippy, rapporta l'ailier.

- Deux pour Ducky, répondit le deuxième élément.

- Deux plus un éraflé pour le Fantôme. "

Le compte n'y était pas, nota Winters. Enfin, peut-être que le gars de l'AWACS s'était emmêlé les pinceaux. D'o³ l'intérêt de la bande vidéo. Dans l'ensemble, pas une mauvaise matinée. Mieux encore, ils avaient sérieusement entamé l'inventaire des Flanker chinois, et sans doute dégonflé un rien leur confiance envers leurs pilotes de Su-27. Or, ébranler la confiance d'un pilote de chasse, c'était presque aussi bien que le descendre, surtout s'ils avaient eu le chef d'escadrille. «a allait foutre en rogne les survivants, mais aussi les amener à s'interroger, mettre en doute leur doctrine et leur zinc. Et ça, c'était tout bon.

" Alors ?

- Les défenses frontalières ont fait à peu près aussi bien qu'on pouvait l'espérer, répondit le colonel Aliev. Le bon point, c'est que la majorité

de nos hommes s'en sont tirés. Le total des pertes est inférieur à vingt, plus quinze blessés.

- qu'est-ce qu'ils ont déjà fait passer comme forces sur notre rive ?

363

- D'après la meilleure estimation, les éléments de trois divisions mécanisées. Les Américains disent qu'ils ont désormais déployé

entièrement six ponts. Bref, on peut s'attendre à voir ce nombre grossir rapidement.

Des éléments de reconnaissance ennemis se sont portés en éclaireurs. On en a déjà pris plusieurs en embuscade, mais sans faire encore de prisonniers.

Leur progression se fait exactement dans la direction prévue, et jusqu'ici, à la vitesse envisagée.

- Est-ce qu'il y a au moins une bonne nouvelle ?

- Affirmatif, mon général. Notre aviation et nos alliés américains leur ont flanqué un sérieux coup sur le nez. Nous avons abattu plus d'une trentaine de leurs appareils avec jusqu'ici seulement quatre pertes de notre côté, et deux de nos pilotes ont été récupérés. Nous avons par ailleurs capturé six pilotes chinois. Ils sont conduits vers l'ouest pour interrogatoire. Il est douteux qu'ils nous fournissent des renseignements vraiment utiles, même si je suis bien certain que l'armée de l'air va vouloir les cuisiner pour avoir des tuyaux techniques. Leurs plans comme leurs objectifs sont parfaitement évidents et ils sont sans doute dans les temps, voire avec un poil d'avance. "

Bref, rien de franchement inédit pour le général Bondarenko, mais ça n'en était pas moins déplaisant. Son service de renseignements faisait un bon boulot d'information et de prévision, mais c'était un peu comme la météo en hiver : oui, il faisait froid et oui, il neigeait, et non, le froid et la neige n'allaient sans doute pas cesser, et c'était vraiment dommage de ne pas avoir un manteau bien chaud, pas vrai ? Il disposait d'informations quasiment parfaites mais n'avait aucune capacité à y changer quoi que ce soit. Ses aviateurs descendaient leurs homologues chinois, parfait, mais c'étaient les chars d'assaut et les transporteurs de troupes chinois qu'il devait arrêter.

" quand aurons-nous les moyens d'avoir un appui-sol aérien pour attaquer leur fer de lance ?

- Nous entamerons les opérations air-sol cet après-midi avec des Su-31

d'attaque au sol, répondit Aliev. Mais...

- Mais quoi ?

- Mais est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux les laisser encore progresser

quelques jours avec un minimum d'ingérence ? "

364

Suggestion courageuse de la part de son chef des opérations. C'était aussi la plus sage, à la réflexion, se rendit compte Gen-nady losifovitch. Si sa seule option stratégique était de déployer un piège en profondeur, alors pourquoi dilapider ses forces avant que le piège soit complètement posé ?

On n'était pas sur le front de l'ouest en juin 1941, et il n'avait pas un Staline à Moscou quasiment en train de lui pointer un pistolet sur la tempe.

Non, en ce moment même, à Moscou, le gouvernement devait remuer le ban et l'arrière-ban des moyens politiques, réclamant sans doute une réunion d'urgence du Conseil de sécurité des Nations unies, mais ce n'était que pour la galerie. C'était son boulot de vaincre ces barbares jaunes, et pour y arriver, il s'agissait d'utiliser au mieux les forces mises à sa disposition, et ça voulait dire user l'ennemi jusqu'à la corde. «a voulait dire rendre leur chef aussi confiant que le caôd de la classe quand il lorgne un gamin de cinq ans son cadet. Cela voulait dire leur inoculer ce que les Japonais avaient jadis appelé le virus de la victoire. Leur donner l'impression qu'ils étaient invincibles, et alors, alors seulement leur sauter dessus comme un tigre bondissant d'un arbre.

" AndreÔ, juste quelques appareils, et dites-leur de ne pas risquer leur vie avec des attaques trop intensives. On peut faire souffrir leur aviation mais pour ce qui est de leurs forces au sol... laissons-les provisoirement tirer parti de leur avantage. Laissons-les pour un temps se régaler des plats succulents qu'on met à leur disposition...

- Je suis d'accord, camarade général. La pilule est dure à avaler mais au bout du compte, elle sera pour eux... à condition que nos dirigeants politiques nous laissent agir à notre guise.

- Eh oui, c'est bien là le vrai problème, non ? "

52 Grande bataille

LE général Peng s'apprêtait à pénétrer sur le sol russe à bord de son command-car, loin derrière le premier régiment de chars lourds. Il avait pensé utiliser un hélicoptère, mais son état-major l'avait mis en garde : la bataille aérienne ne se déroulait pas aussi bien que le lui avaient promis ces têtes de linotte de l'Armée de l'air populaire. Il se

sentait inquiet alors que le half-track franchissait le fleuve sur le pont flottant

- pareil à une brique attachée à un ballon - mais il s'était décidé malgré

tout, et il écoutait à présent son chef des opérations le mettre au courant du déroulement de l'offensive jusqu'ici.

" Les Américains ont aligné un grand nombre de chasseurs, en même temps que leur appareil d'alerte radar avancée E-3. Ce sont des adversaires formidables et difficiles à contrer, même si nos collègues de l'aviation affirment avoir une tactique pour le faire. Je le croirai quand je le verrai, observa le colonel Wa. Mais c'est la seule mauvaise nouvelle jusqu'ici. Nous avons plusieurs heures d'avance sur le plan. La résistance russe est plus faible que je ne l'escomptais. Les prisonniers que nous avons faits sont très démoralisés de constater cette absence de soutien.

- Est-ce bien s'r ? " demanda Peng alors qu'ils quittaient le pont flottant articulé et accostaient avec une secousse sur la terre russe.

" Oui, nous avons capturé dk hommes sur leurs positions défensives... nous les verrons dans quelques minutes. Ils avaient creusé des tunnels de sortie et garé des transporteurs de troupes

366

prêts à évacuer les servants. Ils n'escomptaient pas tenir bien longtemps, poursuivit le colonel Wa. En fait, ils avaient prévu de fuir au lieu de se défendre jusqu'au dernier, comme on l'avait prévu. Je crois qu'ils n'ont pas le cour à se battre, camarade général. "

Cette remarque éveilla l'attention de Peng. Il était toujours important de connaître le moral de son ennemi : " Y en a-t-il qui ont résisté pour se battre jusqu'au bout ?

- Seulement une de leurs positions fortifiées. Cela nous a co'té trente hommes, mais on a fini par la prendre. Il est possible que leur engin d'évacuation ait été détruit, et ils n'avaient pas le choix, spécula le colonel.

- Je veux inspecter sans tarder une de ces positions, ordonna Peng.

- Bien entendu, camarade général. " Wa plongea dans l'habitacle et

cria un ordre au chauffeur du command-car. Le blindé léger T-90 fit une embardée sur la droite, surprenant le policier militaire qui réglait la circulation du convoi, mais ce dernier ne souleva aucune objection : les quatre fouets imposants des antennes radio lui révélaient de quel genre de véhicule il s'agissait. Le command-car quitta la piste défoncée pour filer droit vers un blockhaus russe intact.

Le général Peng descendit en baissant la tête et se dirigea vers la tourelle de char restée en bon état. La forme en poêle à frire inversée était typique d'un vieux char Staline-3 - engin redoutable à une certaine époque mais désormais manifestement une relique. Une équipe de spécialistes du renseignement était déjà sur place. Ils se mirent au garde-à-vous en voyant approcher le général.

" Avec quoi l'a-t-on neutralisé ? demanda Peng.

- On ne l'a pas, camarade général. Ils l'ont abandonné après avoir tiré quinze obus et environ trois cents balles de mitrailleuse. Ils ne l'ont même pas détruit avant qu'on ne le capture, rapporta le capitaine, en indiquant au général l'écoutille d'accès de la tourelle. Aucun risque. On a vérifié que l'intérieur n'était pas piégé. "

Peng descendit dans le blockhaus. Il découvrit ce qui ressemblait à un casernement petit mais assez bien conçu, avec des

367

r, teliers pour les obus du canon de gros calibre, et un large stock de munitions pour les deux mitrailleuses. Le sol était jonché de douilles des deux types, mêlées à des emballages de rations de campagne. La position semblait plutôt confortable, avec des couchettes, une douche, des toilettes, et des vivres en abondance. Le genre de poste qui méritait d'être défendu, estima le général. " Comment sont-ils partis ?

- Par là, indiqua le capitaine en le guidant vers le tunnel d'évacuation.

Vous voyez, les Russes avaient tout prévu. " Le tunnel passait sous la crête de la colline et débouchait sur une aire de stationnement couverte...

sans doute prévue pour un transport de troupes BTR, hypothèse confirmée par les traces de roues sur le sol, juste au débouché de la dalle en béton.

" Combien de temps ont-ils tenu ?

- Nous nous sommes emparés de la position un peu moins de trois heures après le début de notre pilonnage. Nous avons des fantassins qui sont venus encercler le site et peu après, ils ont détalé, expliqua le capitaine au chef de son armée.

- Je vois. Bon travail de nos troupes d'assaut. " Puis Peng vit que le colonel Wa avait amené son command-car de l'autre côté de la crête jusqu'au débouché du tunnel, ce qui lui permit de remonter directement à bord.

" Et maintenant ? demanda Wa.

- Je veux constater les dégâts que nous avons occasionnés aux positions d'appui de leur artillerie. "

Wa opina et répercuta l'ordre sur leur chauffeur. Cela leur prit quinze minutes de cahots et d'embardées. Les quinze obusiers lourds étaient toujours là, même si les deux que dépassa Peng avaient été renversés et détruits par la riposte des batteries adverses. La position qu'ils visitèrent était quasiment intacte bien qu'un grand nombre de roquettes fussent tombées à proximité, preuve en était les trois corps qui gisaient encore, abandonnés, près de leur canon, les cadavres nageant dans une mare gluante de sang presque desséché. D'autres avaient dû survivre. Près de chaque obusier se trouvait une saignée profonde de deux mètres aux parois de béton que le pilonnage avait tout au plus écornée. Non loin, un vaste blockhaus de stockage des muni-368

tions, avec une voie Decauville pour transporter les obus et les charges propulsives. La porte était ouverte. " Combien d'obus ont-ils tirés ?

- Pas plus de dix, répondit un autre officier du renseignement, un commandant celui-ci. Notre riposte a fait merveille. La batterie russe comprenait quinze pièces au total. L'une d'elles a tiré vingt coups, mais ça n'est pas allé plus loin. Nous les avons toutes neutralisées en moins de dix minutes. Les radars de suivi d'artillerie ont fonctionné à merveille, camarade général. "

Peng acquiesça. " C'est ce qu'il semble. Cet emplacement aurait été parfait il y a vingt ou trente ans... une bonne protection pour les artilleurs et d'amples réserves de munitions mais ils n'avaient pas prévu un ennemi capable de repérer aussi vite leurs canons. Ce qui ne bouge pas, Wa, on peut le tuer. (Peng regarda alentour.) Cela dit, les soldats du génie qui ont choisi et préparé cette position comme la

précédente, étaient de bons tacticiens. Le seul problème est qu'elle est un rien démodée. quel est le bilan de nos pertes ?

- Tués, trois cent cinquante, environ. Blessés, six cent vingt, répondit le chef des opérations. C'est loin d'être négligeable mais moins que prévu. Si les Russes avaient résisté, ça aurait pu être bien pire.

- Pourquoi ont-ils détalé si vite ? Est-ce qu'on le sait ?

- Nous avons retrouvé dans l'un des bunkers un ordre écrit les autorisant à

décrocher dès qu'ils estimaient la situation intenable. Cela m'a surpris, observa le colonel Wa. L'histoire nous enseigne que les Russes se sont toujours défendus avec hargne, comme ont pu le constater les Allemands.

Mais c'était du temps de Staline. A l'époque, les Russes étaient disciplinés. Et courageux. Plus aujourd'hui, semble-t-il.

- Leur évacuation s'est déroulée avec une certaine maîtrise, fit remarquer Peng. Nous aurions dû faire plus de prisonniers.

- Ils ont filé trop vite, camarade général.

- Celui qui se bat et s'enfuit, cita le général, survit pour se battre un autre jour. Gardez cela à l'esprit, colonel.

- Oui, camarade général, mais celui qui s'enfuit n'est pas une menace immédiate.

369

- Allons-y ", conclut le général en regagnant son command-car. Il voulait constater de visu l'état du front.

" Alors ? " demanda Bondarenko au lieutenant. Le jeunot avait connu une sale journée et se voir contraint de rester pour faire un rapport au commandant des opérations n'améliorait pas les choses. " Repos, mon garçon.

Vous êtes en vie. «a aurait pu être pire.

- Mon général, nous aurions pu tenir si nous avions eu un minimum d'appui

", l'cha Komanov, laissant transparaître sa frustration.

" On n'en avait pas sous la main. Poursuivez. " Le général lui indiqua la carte murale.

" Ils ont traversé ici, puis ont franchi ce col et passé la crête pour nous attaquer. Avec des fantassins, on n'a pas vu un seul blindé. Ils étaient équipés d'un canon antichar portable, rien de spécial ou d'imprévu, mais ils bénéficiaient d'un intense soutien d'artillerie. Ils devaient avoir une batterie entière concentrée sur ma seule position. Des canons lourds, cent cinquante ou plus. Et des roquettes qui ont anéanti presque immédiatement notre propre soutien d'artillerie.

- C'est la première surprise qu'ils nous ont servie, confirma Aliev. Ils doivent avoir ces systèmes de repérage des batteries en bien plus grande quantité que prévu et ils s'en servent pour guider leurs missiles Type 83, comme l'ont fait les Américains en Arabie Saoudite. C'est une tactique efficace. Il faudra en tout premier lieu qu'on s'en prenne à leurs systèmes anti-artillerie, ou recourir à des bazookas pour tirer et décrocher après deux ou trois coups. À ma connaissance, il n'existe aucun moyen de les abuser et brouiller des radars de ce type s'avère extrêmement difficile.

- Donc, il faut qu'on trouve une solution pour les neutraliser dès le début, admit Bondarenko. Nous avons des unités de renseignement électronique. Demandons-leur de repérer ces radars chinetoques puis de les éliminer avec nos roquettes. (Il se retourna :) Continuez, lieutenant.

Parlez-moi de l'infanterie chinoise.

- Ils n'ont pas froid aux yeux, camarade général. Ils sont capables d'encaisser le feu et d'agir malgré tout. Ils sont bien entraînés.

Ma position et le poste voisin en ont abattu au moins deux cents, et ils continuaient d'arriver. Leur tactique sur le terrain est impressionnante, ils réagissent comme une équipe de foot. Si vous faites ceci, ils répondent comme cela, presque du tac-au-tac. En tout cas, ils savent faire une préparation d'artillerie.

- Leurs batteries étaient déjà mises en position, lieutenant. Mises en position et prêtes à tirer, crut bon d'intervenir Aliev. «a aide, quand on suit un scénario écrit à l'avance. Autre chose ?

- On n'a jamais vu un seul tank. Ils nous avaient neutralisés avant même d'avoir achevé de poser leurs ponts. Leur infanterie semble bien préparée, bien entraînée, on la dirait même pressée d'aller de l'avant. Je n'ai pas vu le moindre indice de facultés d'adaptation, mais je n'ai

guère eu le temps de voir grand-chose et comme vous dites, cette partie de l'opération avait été préparée à l'avance et m^orement répétée.

- C'est typique : les Chinois ont l'habitude d'expliquer en détail à leurs hommes le déroulement de leurs opérations. Ils n'ont pas comme nous cette culture du secret, expliqua Aliev. Peut-être que cela renforce la camaraderie et la solidarité sur le champ de bataille.

- Mais jusqu'ici, la situation penche en leur faveur, Andreï. Or on mesure la force d'une armée à sa façon de réagir quand les choses tournent mal.

Nous n'avons pas encore pu le constater, toutefois. " Et l'occasion se présenterait-elle ? se demanda Bondarenko. Il secoua la tête. Il devait évacuer ce genre de réflexion. S'il perdait confiance, comment l'exiger de ses hommes ? " Comment se sont comportées vos troupes, Valéry Mikhaïlovitch ? Comment se sont-elles battues ?

- Nous nous sommes battus, camarade général, lui assura Komanov. On en a tué deux cents, et on en aurait tué bien plus si on avait eu un minimum de soutien de l'artillerie.

- Vos hommes sont-ils prêts à se battre encore ? intervint Aliev.

- Putain, un peu, oui ! gronda Komanov. Ces petits salo-371

pards sont en train d'envahir notre pays, merde. Donnez-nous les armes qu'il faut et on vous les liquide tous, ces enculés !

- Avez-vous fait l'école de cavalerie ? " Komanov releva la tête comme un cadet. " Affirmatif, camarade général. Sorti huitième de ma classe.

- Donnez-lui une compagnie avec Boyard, ordonna le général à son chef des opérations. Ils manquent d'officiers. "

Après la traversée de la Pologne et le transbordement sur des wagons à

l'écartement large, ils venaient d'entrer en Russie.

Le général Marion Diggs voyageait à bord du troisième convoi au départ de Berlin ; pas par choix, ça se trouvait ainsi. Son train était parti une demi-heure derrière celui de l'escadron de cavalerie d'Angelo Giusti. Les Russes faisaient rouler leurs trains avec l'écart le plus réduit qu'autorisaient les normes de sécurité, et sans doute en mordant un peu dessus. L'avantage du réseau russe était qu'il était presque

entièrement électrifié : les motrices permettaient aux rames d'avoir des accélérations franches au sortir des gares ou des zones de ralentissement pour travaux qui restaient fréquentes, à cause du mauvais état des voies.

Diggs avait grandi à Chicago. Son père était conducteur de voiture Pullman à la compagnie Atcheson, Topeka & Santa Fe. Il avait travaillé à bord du Super Chief entre Chicago et Los Angeles jusqu'à la suppression du service voyageurs au début des années 1970. Par la suite, assez remarquablement, il s'était reconverti pour devenir mécanicien. Marion se souvenait de l'avoir accompagné en cabine quand il était même, et d'avoir adoré l'impression de puissance qu'on devait avoir au manipulateur de cette machine impressionnante. Aussi quand il avait intégré West Point avait-il tout naturellement choisi d'entrer dans l'infanterie motorisée et même mieux, la cavalerie pour manier des chars et des blindés. ǀ présent, il avait toute une cavalerie d'engins lourds sous ses ordres.

C'était la première fois qu'il venait en Russie, un endroit qu'il n'avait certainement jamais envisagé de visiter durant la première moitié de sa carrière sous l'uniforme, quand les Russes

qu'il craignait de voir appartenaient surtout aux régiments de blindés et aux troupes d'assaut des GSFG et NGG, les Groupes de forces soviétiques postés en Allemagne et en Pologne, prêts à se taper une petite virée à

Paris. En tout cas, c'est ce que l'OTAN avait redouté.

Mais c'était du passé, maintenant que la Russie faisait partie de l'organisation, une idée qui semblait quelque part issue d'un mauvais film de science-fiction. C'était pourtant la réalité. En regardant par la fenêtre de la voiture, il apercevait les bulbes des clochers d'églises orthodoxes - apparemment celles que Staline avait oublié d'abattre ou qu'on avait reconstruites depuis. Les abords des gares en revanche étaient curieusement familiers et lui évoquaient les sinistres alentours des gares de Chicago ou d'autres grandes cités américaines. Le convoi s'immobilisa, attendant sans doute un feu vert...

... Mais non, ils semblaient être parvenus à une sorte de quai d'embranchement militaire. Des chars russes étaient visibles au loin sur la droite, ainsi qu'un grand nombre de plans inclinés en béton en bout du faisceau de voies. Les Russes avaient manifestement construit ces installations dans le but de mettre en ouvre leurs propres convois militaires vers l'ouest...

" Mon général ? lança une voix.

- Ouais !

- quelqu'un désire vous voir, mon général. " Diggs se leva et se retourna.

La voix était celle d'un des jeunes officiers de son état-major, un petit nouveau, frais émoulu de Leavenworth ; derrière lui se trouvait un général russe.

" Vous êtes Diggs ? s'enquit le Russe dans un anglais fort correct.

- C'est exact.

- Suivez-moi, je vous prie. " Le Russe descendit sur le quai. L'air était frais mais ce matin le ciel était gris et bas.

" Vous allez me dire comment ça se passe sur le front de l'est ? demanda Diggs.

- Nous voulons vous transférer par avion à Tchabarsovil, vous et une partie de votre état-major, pour que vous puissiez en juger par vous-mêmes. "

Logique, se dit Diggs. " Combien d'hommes ?

373

- Six, plus vous.

- D'accord. " Le général acquiesça et fit signe au capitaine qui était venu le chercher. "Je veux les colonels Masterman, Douglas, Welch, Turner, le commandant Hurst et le lieutenant-colonel Garvey.

- ¿ vos ordres, mon général. " Le garçon disparut. " quand ?

- L'avion vous attend. "

Un de leurs zincs. Il n'avait encore jamais volé à bord d'un appareil russe. ...tait-il solide ? Et était-il s'r de voler dans une zone de combats ? Enfin, l'armée ne le payait pas à rester dans des coins s'rs.

" ¿ qui ai-je l'honneur ?

- Nosenko, Valentin Nosenko, général de division, Stavka.

- La situation est vraiment grave ?

- Elle n'est pas bonne, général Diggs. Notre principal problème va être d'amener des renforts sur le théâtre des opérations. Mais en face, ils ont des cours d'eau à traverser. Alors, les difficultés devraient se contrebalancer. "

De son côté, le souci principal était l'approvisionnement. Ses chars et ses transporteurs de troupes embarquaient tous un stock minimum de munitions, et l'équivalent de deux fois et demi ce stock était chargé sur les camions d'approvisionnement posés sur les wagons d'autres convois comme celui-ci.

Ensuite, ça se compliquait un peu, surtout pour l'artillerie. Mais le plus gros souci restait le carburant. Il avait assez de diesel pour donner à sa division une autonomie de cinq ou six cents kilomètres. «a faisait déjà pas mal en ligne droite, mais les guerres ne permettaient jamais aux troupes d'évoluer en ligne droite. Au final, cela donnait quelque chose comme trois cents bornes sur le terrain, au mieux, un chiffre loin d'être impressionnant. S'ajoutait la question du kérosène pour ses appareils d'appui aérien. De sorte que le premier type dont il avait besoin après Masterman, c'était son chef de la logistique, le colonel Ted Douglas.

Bientôt, les officiers se présentèrent.

" qu'est-ce qui se passe, mon général ? demanda Masterman.

- Nous prenons l'avion pour l'est, afin d'évaluer la situation.

- OK, laissez-moi le temps de m'assurer qu'on dispose de 374

moyens de communications. " Masterman s'éclipsa de nouveau. Il revint peu après, descendant d'un autre wagon avec deux conscrits lestés de matériel radio par satellite.

" Bon plan, Duke ", observa le lieutenant-colonel Garvey. Il était en charge des transmissions et du renseignement électronique de la Ire DB.

" Messieurs, je vous présente le général Nosenko de la Stavka. C'est lui qui nous accompagne sur le front de l'est, j'imagine ?

- Correct, je suis officier de renseignements pour la Stavka. Par ici, je vous prie. " Il les guida vers quatre voitures qui attendaient. Le trajet jusqu'à un aérodrome militaire prit vingt minutes.

" Comment vos compatriotes prennent-ils ça ? demanda Diggs.

- Vous parlez des civils ? Trop tôt pour dire. Pas mal d'incrédulité, mais pas mal de colère aussi. La colère est bonne, observa Nosenko. La colère donne du courage et de la détermination. "

Si les Russes en étaient à évoquer le courage et la détermination, c'est que la situation était plutôt grave, estima Diggs en contemplant les rues de la banlieue de Moscou.

" qu'avez-vous déjà transféré comme moyens, avant nous ?

- Jusqu'ici, quatre divisions d'infanterie mécanisée. Ce sont nos unités les mieux préparées. Nous sommes en train d'assembler d'autres forces.

- Avec ce convoi, je suis resté un peu en dehors du coup. qu'est-ce que l'OTAN vous envoie, jusqu'ici ? demanda ensuite Diggs.

- Une brigade britannique est en cours de formation, les hommes sont basés à Hohne. Nous espérons les avoir d'ici deux jours.

- Pas question pour nous de passer à l'action sans au moins les Rosbifs pour nous épauler, nota Diggs. Bien, ils sont équipés à peu près comme nous. " Et, mieux encore, ils s'entraînaient selon la même doctrine.

Hohne... leur 22e brigade, sous les ordres du général Sam Turner. Un gars qui vous descendait le whisky comme de la Perrier, mais un homme réfléchi et un tacticien d'envergure. Et sa brigade avait eu le temps de s'entraîner sérieux du côté de Grafenwöhr. " Et les Allemands ?

- C'est une question politique, admit Nosenko.

- Dites à vos politiciens que Hitler est mort, Valentin. Les Allemands sont un atout dans votre camp. Faites-moi confiance, mon vieux. On joue avec eux tout le temps. Ils sont encore un rien à la bourre à cause de la réunification, mais le troupier allemand est loin d'être un imbécile, pareil pour ses officiers. Leurs unités de reconnaissance en particulier sont excellentes.

- Certes, mais ça reste une question politique ", répéta Nosenko. Et, comprit Diggs, il n'en démordrait pas, du moins pour l'instant.

Le zinc qui les attendait était un Ilyouchine 86, dénomination OTAN Camber, de toute évidence la copie russe d'un Lockheed C-141 Starlifter. Celui-ci arborait la décoration civile de l'Aeroflot, mais il avait gardé le poste de tir en queue dont les Russes aimaient doter tous leurs appareils tactiques. Diggs n'y voyait pas d'inconvénient. Ils eurent tout juste le temps de s'asseoir et d'attacher leur ceinture que l'avion s'était déjà mis à rouler.

" On est pressé, Valentin ?

- Pourquoi attendre, général Diggs ? Il y a une guerre en ce moment, rappela-t-il à son hôte.

- OK, qu'est-ce qu'on fait, à présent ? "

Nosenko ouvrit le porte-cartes qu'il avait emmené et déplia une large feuille à même le plancher de l'avion au moment où celui-ci décollait.

C'était une carte de la région frontalière sino-russe sur le fleuve Amour.

Elle était déjà couverte de marques au crayon. Tous les officiers américains se penchèrent pour l'examiner.

" Ils sont arrivés par là, et ils ont franchi le fleuve... "

" ¿ quelle vitesse progressent-ils ? demanda Bondarenko.

- J'ai placé une compagnie de reconnaissance devant eux. Ils me font un rapport tous les quarts d'heure, répondit le colonel Tolkunov. Ils progressent de manière mesurée. Leur volet de reconnaissance est formé

d'engins chenilles WZ-501, avec un gros équipement radio, mais peu armés.

Dans l'ensemble, ils se montrent toutefois relativement peu entreprenants.

Comme j'ai

376

dit : une progression mesurée. Par bonds successifs d'un demi-kilomètre à

peu près, selon la configuration du terrain. Nous écoutons leurs

transmissions. Elles ne sont pas cryptées, même si leur terminologie est trompeuse. On travaille dessus.

- Vitesse de progression ? insista Bondarenko.

- Cinq kilomètres dans l'heure, c'est le plus rapide qu'on ait constaté ; en général, plutôt moins. Leur corps principal est encore en cours d'organisation, et ils n'ont pas encore mis en œuvre de train logistique.

D'après ce que j'ai pu voir jusqu'ici, je ne pense pas qu'ils tentent de franchir plus de trente kilomètres par jour en terrain plat et dégagé.

- Intéressant. " Bondarenko reporta son attention sur les cartes. Ils s'étaient mis à obliquer vers le nord-nord-ouest parce que c'était la direction que privilégiait le relief. ¿ ce train-là, ils seraient au gisement d'or dans six ou sept jours.

En théorie, il pouvait déplacer la 265e division motorisée pour l'amener dans une position de blocage... ici... en deux jours... et faire front.

Sauf qu'entre-temps, ils risquaient d'avoir entre trois et huit divisions mécanisées en face d'eux pour attaquer sa seule unité et il ne pouvait pas tenter un tel pari aussi tôt. La bonne nouvelle était que les Chinois évitaient royalement son PC -avec mépris? Ou juste parce qu'ils n'y ont vu aucune menace et donc aucune raison d'aller gaspiller des forces ? Non, ils fonçaient aussi vite qu'ils pouvaient, en continuant d'amener l'infanterie derrière pour renforcer leur ligne de progression. La tactique était classique et pour une bonne raison : c'est qu'elle marchait. Tout le monde avait fait de même, d'Hannibal à Hitler.

Donc, leur avant-garde avançait de manière réfléchie, et ils continuaient de former le gros de leur armée du côté de leur tête de pont sur l'Amour.

" quelles unités avons-nous identifiées ?

- Leur formation de pointe est leur 34e armée d'assaut Drapeau rouge, sous le commandement du général Peng Xi-Wang. C'est un élément politiquement s'ûr, bien vu à Pékin, un soldat d'expérience. On peut s'attendre à le voir commander le groupe opérationnel. Le plus gros de la 34e armée a déjà

traversé le fleuve. Trois autres armées mécanisées du groupe A s'approprient 377

à le faire : la 31e, la 29e et la 43e. Soit au total seize divisions mécanisées, plus quantité d'autres unités annexes. Nous pensons que ce sera ensuite au tour de la 65e armée du groupe B. quatre divisions d'infanterie et une brigade de chars. J'imagine que leur tâche sera de tenir le flanc ouest. " C'était logique. Il n'y avait pas de force russe digne de ce nom à

l'est de la percée chinoise. Une opération classique comporterait en outre une avancée vers l'est sur Vladivostok et la côte pacifique, mais dans ce cas, cela ne ferait que distraire des forces de l'objectif principal. Donc, cette phase de l'offensive devrait attendre au moins une semaine, et plus probablement deux ou trois, avec juste une projection de forces réduites d'ici là.

" Comment ça se passe du côté des civils ? demanda Bondarenko.

- Ils évacuent comme ils peuvent les villes situées sur le trajet des Chinois, en général avec des voitures particulières et des autocars. Nous avons des unités de la police militaire qui essaient de maintenir un semblant d'organisation. Jusqu'ici, il n'y a pas eu de problème, indiqua Tolkunov. Voyez-vous, il semblerait d'après nos relevés qu'ils vont en fait éviter Belo-gorsk, en passant juste à l'est avec leurs éléments de reconnaissance.

- C'est ce qu'ils ont de mieux à faire, non ? observa Bondarenko. Leur véritable objectif est bien plus au nord. Pourquoi ralentir ? Ils ne veulent pas du territoire. Ils ne veulent pas de prisonniers. Ils veulent du pétrole et de l'or. Capturer des civils ne leur rendra pas ces objectifs plus accessibles. Bien au contraire. Si j'étais ce Peng, je m'inquiéteraï plutôt du risque d'étaler mes forces sur cette distance. Même sans opposition, les obstacles naturels sont formidables et défendre ses lignes sur un tel front va lui poser un sacré problème. " Gennady marqua un temps d'arrêt. Pourquoi s'apitoyer sur le sort de ce barbare ? Après tout, sa mission était de les tuer, lui et ses hommes. Oui mais comment ? Si se contenter de marcher vers le nord posait déjà un problème - et c'était le cas - alors il n'osait envisager les difficultés de foncer pour le contrer sur ce même terrain, avec des troupes moins bien préparées. Les problèmes tactiques

dans chaque camp étaient de ceux que redoutaient tous les officiers de son rang.

" Général Bondarenko ? lança une voix étrangère.

- Oui ?" Il se retourna et découvrit un homme en combinaison

d'aviateur américain.

" Mon général, je suis le commandant Dan Tucker. Je viens juste d'atterrir.

On m'a chargé de vous apporter un équipement de liaison avec nos ASP Dark Star. O' voulez-vous que je l'installe ?

- Colonel Tolkunov ? Commandant, je vous présente mon chef du renseignement. "

L'Américain salua mollement, comme tendent à le faire tous les aviateurs. "

Salut, colonel !

- Combien de temps pour monter votre fourbi ? " L'Américain parut ravi de constater que l'anglais de Tolkunov était meilleur que son russe. " Moins d'une heure, colonel.

- Par ici. " L'officier le reconduisit dehors. " Elles sont bonnes, vos caméras ?

- Colonel, quand un gars sort pisser, vous pouvez voir la taille de sa bite. "

Tolkunov crut y voir une fanfaronnade typiquement amerlo-que, mais ça donnait malgré tout à réfléchir.

Le capitaine Feodor Illitch Aleksandrov commandait l'escadron de reconnaissance de la 265e division d'infanterie motorisée - l'unité était censée avoir un bataillon entier dévolu à cette t,che, mais il n'avait pas pu avoir plus, et pour la mission, on lui avait confié huit des nouveaux EBR1 chenilles de type BRM. Ces engins étaient une évolution du BMP, le véhicule de combat d'infanterie classique, doté d'une motorisation supérieure -un moteur et une transmission plus fiables - plus le meilleur équipement radio que fabriquait son pays. Il rendait compte directement à

son chef de division, et donc, semblait-il, au coordinateur du renseignement sur le thé,tre, un colonel du nom de Tolkunov. Il avait pu constater que le bonhomme

1. Engin blindé de reconnaissance (N.d.T.),

semblait très préoccupé par sa sécurité personnelle, l'enjoignant en permanence de rester au plus près mais pas trop quand même, pour ne pas se faire repérer et surtout éviter à tout prix l'engagement. Sa mission, lui avait seriné Tolkunov au moins une fois toutes les deux heures depuis maintenant un jour et demi, était de rester en vie et de surveiller la progression des troupes chinoises. Il n'était pas censé toucher à un seul cheveu de leurs jolies petites têtes de Chinetoques, juste se maintenir assez près pour pouvoir, si jamais ils parlaient en dormant, noter le nom des nanas qu'ils sautaient dans leurs rêves.

Aleksandrov était un jeune capitaine, vingt-huit ans seulement, d'une élégance désinvolte, un athlète qui courait pour le plaisir - et courir, expliquait-il à ses hommes, était le meilleur exercice pour un soldat, surtout un spécialiste de la reconnaissance. Il avait un chauffeur, un mitrailleur et un opérateur radio pour chacun de ses engins chenilles, plus trois fantassins qu'il avait personnellement entraînés à être invisibles.

L'ordinaire de leur mission consistait à passer la moitié de leur temps hors de leur véhicule, en général un bon kilomètre en avant de leurs équivalents chinois, planqués derrière des arbres ou à plat ventre, ne se signalant que par des monosyllabes transmis par leurs radios portatives de fabrication japonaise. Les hommes évoluaient avec un équipement léger : juste leur fusil avec deux chargeurs de rechange, parce qu'ils n'étaient pas censés être vus ou entendus. Du reste, Aleksandrov aurait préféré les envoyer sans armes, de peur qu'ils ne soient tentés de tirer sur un adversaire par colère patriotique. Pourtant, aucun soldat ne pouvait supporter d'être envoyé au combat désarmé, aussi avait-il dû se résoudre à

leur laisser leur fusil, mais en leur imposant que ce soit avec la culasse fermée et vide. Le capitaine les accompagnait en général, laissant leurs transporteurs BRM trois cents mètres en retrait, au milieu des arbres.

Au cours des dernières vingt-quatre heures, ils avaient fini par connaître intimement leurs adversaires chinois. C'étaient eux aussi des spécialistes en reconnaissance experts et zélés, et ils savaient y faire, en apparence du moins. Ils se déplaçaient eux aussi en engins chenilles et passaient une bonne partie de leur temps à pied, en avant de leurs engins, cachés derrière des

arbres à regarder vers le nord, cherchant les forces ennemies. Les Russes avaient fini par leur attribuer des surnoms.

" C'est le jardinier ", nota le sergent Buikov. Celui-là aimait bien toucher les arbres et les buissons, à croire qu'il les étudiait en vue d'une recherche universitaire quelconque. Le jardinier était petit, maigre, et donnait aux Russes l'impression d'un gamin de douze ans. L'air compétent, le fusil en bandoulière, utilisant fréquemment ses jumelles.

Lieutenant, à en juger à ses épaulettes, sans doute le chef de ce peloton.

Il donnait souvent des ordres mais ne rechignait pas à prendre la tête de ses hommes. Donc, sans doute consciencieux. Bref, celui qu'on devrait tuer le premier, se dit Aleksandrov. Leur EBR était équipé d'un chouette canon de 30 mm capable de transformer vite fait le jardinier en fertilisant à

mille mètres de distance, mais le capitaine Aleksandrov le leur avait interdit. Pas de veine, estima Buikov. Lui-même était de la région. Il était un peu trappeur et avait chassé dans ces forêts bien des fois avec son père b°cheron. " On devrait vraiment le dézinguer.

- Boris Evguenievitch, tiens-tu vraiment à signaler notre présence à l'ennemi ? demanda Aleksandrov à son sergent.

- Je suppose que non, mon capitaine, mais la saison de la chasse est...

- ... fermée, sergent. La saison est fermée et non, ce n'est pas un loup que tu peux tirer pour ton plaisir et... à terre ! " ordonna le capitaine.

Le jardinier regardait aux jumelles dans leur direction. Ils avaient maquillé leur visage et glissé des branchages dans leur treillis pour rendre leur silhouette méconnaissable, mais Aleksandrov ne voulait pas prendre de risques. " Ils vont pas tarder à repartir. On retourne aux engins. "

La partie la plus dure de la manœuvre était d'éviter de laisser des traces visibles par les Chinois. Aleksandrov en avait " discuté " avec ses chauffeurs, menaçant de descendre quiconque laisserait une trace. (Il savait qu'il ne pourrait pas faire une chose pareille, évidemment, mais ses hommes n'en étaient pas aussi s°rs.) Leurs véhicules étaient même dotés de silencieux améliorés pour réduire encore leur signature acoustique.

¿ intervalles réguliers, les ingénieurs chargés de concevoir et fabriquer les matériels militaires russes rectifiaient le tir et c'était le cas ici.

Du reste, les éclaireurs russes ne remettaient en route leur moteur qu'après avoir constaté que les Chinois faisaient de même. Aleksandrov leva les yeux. OK, le jardinier faisait signe aux autres pour leur indiquer de redémarrer. Ils allaient faire un nouveau saut de puce, avec une section qui se portait en avant pour assurer la couverture avant la progression suivante par mesure de sécurité. Il n'avait pas l'intention d'intervenir mais bien s'r, ils ne pouvaient pas le savoir. Aleksandrov n'était pas surpris de les voir conserver avec prudence cette procédure le deuxième jour. Pas trace encore de laxisme. Il s'y était certes attendu mais il semblait que les Chinois fussent mieux entraînés qu'il ne l'avait escompté, et qu'ils suivaient scrupuleusement le manuel. Eh bien, lui aussi.

" On y va maintenant, mon capitaine ? demanda Buikov.

- Non. On bouge pas et on observe. Ils devraient s'arrêter à cette petite crête, près de la route forestière. Je veux voir jusqu'à quel point ils sont prévisibles, Boris Evguenievitch. (Mais il alluma néanmoins sa radio portative.) Attention, ils s'apprêtent à progresser de nouveau. "

 la réception, on se contenta d'allumer et d'éteindre aussitôt l'émetteur, envoyant un chuintement de parasites, plutôt qu'une réponse articulée.

Bien. Ses hommes se conformaient à la discipline radio. Le second échelon d'engins chinois reprit sa progression précautionneuse, à dix kilomètres-heure environ, en suivant cette percée dans la forêt. Intéressant, songea-t-il, qu'ils ne cherchent pas à s'aventurer trop loin sous le couvert. Pas plus de trois cents mètres. Puis il grimaça en entendant un claquement de pales. C'était une Gazelle, la copie chinoise de l'hélicoptère militaire français. Mais leurs engins étaient planqués en retrait dans les bois et à

chaque arrêt, les hommes descendaient pour déployer autour le filet de camouflage. Eux aussi étaient bien entraînés. Et, leur expliquait-il, c'était justement pour ça qu'il n'était pas question de laisser la moindre trace visible s'ils désiraient survivre. Ce n'était pas un hélicoptère bien imposant, mais il était armé de roquettes, alors que leur BRM était un blindé de reconnaissance, mais pas si blindé que ça... " qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Buikov.

- S'il observe, il manque de prudence. "

Les Chinois remontaient une piste tracée depuis des années en vue de la construction (jamais réalisée) d'un embranchement de la ligne du Transsibérien. Elle était très large - jusqu'à plusieurs centaines de mètres, par endroits - et relativement bien entretenue. quelqu'un avait songé un jour à construire cet embranchement pour exploiter les richesses probables de la Sibérie, abattant quantité d'arbres qui n'avaient guère eu l'occasion de repousser avec ces hivers rigoureux. Il n'y avait que quelques pousses pour encombrer la plate-forme, transformées sans peine en petit bois par les engins chenilles. Plus au nord, des sapeurs du génie poursuivaient la tâche, traçant une route vers le nouveau gisement d'or et au-delà vers les nappes pétrolières sur la côte arctique. quand ils y parviendraient, les Chinois retrouveraient une route fort praticable, toute prête à accueillir des forces mécanisées. Mais la percée restait étroite et les Chinois devraient apprendre à protéger leurs flancs s'ils voulaient la garder ouverte.

Aleksandrov se remémora une mésaventure des légionnaires romains en Germanie. Un certain quintilius Varus, à la tête de trois légions, avait ignoré ses flancs et perdu ainsi son armée alors qu'il faisait mouvement vers un chef germain du nom d'Armenius. Les Chinois pouvaient-ils commettre une erreur similaire ? Non, tout le monde connaissait le désastre de la forêt de Teutonenberg. C'était devenu un cas d'école dans toutes les académies militaires du monde connu. quintilius Varus avait été un chef politique, à qui l'on avait confié ce commandement militaire parce qu'il était le petit chéri de son empereur, César Auguste, et s'ement pas pour ses aptitudes militaires. C'était une leçon sans doute mieux retenue par les soldats que par les politiciens. Et l'armée chinoise était commandée par des soldats, non ?

" Voilà le renard ", dit Buikov. C'était l'autre officier de l'unité

chinoise, sans doute le subordonné du jardinier. De taille identique, mais moins intéressé par la contemplation des plantes, il avait plus tendance à

fureter. Alors qu'ils l'observaient, ils le virent disparaître derrière le rideau d'arbres à l'est, et s'il suivait son habitude, il allait rester invisible pendant cinq à huit minutes.

383

" Je m'en grillerais bien une, observa le sergent Buikov.

- Il faudra que ça attende, sergent.

- Oui, camarade capitaine. Est-ce que je peux boire une gorgée d'eau, alors ? " demanda-t-il avec aigreur. Ce n'était pas vraiment d'eau qu'il avait envie, bien s'°r.

" Oui, moi aussi, j'aimerais bien un petit verre de vodka, mais j'ai oublié

d'en prendre sur moi, comme je suppose toi aussi.

- Hélas oui, camarade capitaine. Un bon petit gorgeon de vodka, ça aide à

chasser le froid dans ces bois humides.

- Et ça engourdit également les sens, or on en a besoin, Boris Evguenievitch, à moins que tu aimes bouffer du riz. ¿ supposer que les Chinetoques fassent des prisonniers, ce dont je doute. Ils ne nous aiment pas, sergent, et ce n'est pas un peuple civilisé. Mets-toi bien ça dans la tête. "

Bref, ils ne vont pas au bal. Eh bien, moi non plus, s'abstint de relever le sergent. Son capitaine était moscovite, et il avait souvent la culture à

la bouche. Mais comme lui, Buikov n'avait aucune tendresse pour les Chinois, et encore moins maintenant qu'il en observait en train de fouler le sol de sa patrie. S'il avait un regret, c'était de ne pas pouvoir en descendre quelques-uns, mais sa mission n'était pas de tuer. Sa mission était de les regarder pisser sur sa terre, ce qui, quelque part, décuplait sa hargne.

" Mon capitaine, est-ce qu'on va se décider à leur tirer dessus ? demanda le sergent.

- En temps opportun, oui, ce sera notre boulot d'éliminer leurs éléments de reconnaissance et oui, Boris, je l'attends avec autant d'impatience que toi. " Et oui, je m'en grillerais volontiers une, moi aussi. Et j'aimerais bien un petit verre de vodka. Mais il avait opté pour du pain noir et du beurre, qu'il avait dans son engin, trois cents mètres plus au nord.

Six minutes et demie, cette fois. Au moins le renard en avait-il profité

pour jeter un coup d'œil dans les bois à l'est, et prêté l'oreille pour guetter un bruit de moteurs diesel, mais il n'avait entendu que des

pépiements d'oiseaux. Malgré tout, de l'avis de Buikov, ce lieutenant chinetoque était le plus consciencieux des deux. C'était lui qu'ils devraient tuer en premier, le moment venu, estima le sergent. Aleksandrov lui tapa sur l'épaule. " ¿ notre tour de faire un saut de puce, Boris Evguenievitch.

- ¿ vos ordres, camarade capitaine. " Et les deux hommes se retirèrent, avançant accroupis sur la première centaine de mètres, et prenant garde à

ne pas faire trop de bruit, jusqu'à ce qu'ils entendent les engins chinois redémarrer. Cinq minutes plus tard, ils étaient eux-mêmes de retour dans leur BRM et repartaient vers le nord, progressant avec lenteur entre les arbres. Aleksandrov se beurra une tartine qu'il fit passer avec une gorgée d'eau. quand ils eurent parcouru mille mètres, ils arrêterent leur véhicule et le capitaine se dirigea vers son gros émetteur radio.

" qui est Ingrid ? demanda Tolkunov.

- Ingrid Bergman, expliqua le commandant Tucker. Une actrice, vachement belle, à l'époque. Tous les Dark Star sont baptisés du nom de stars de cinéma, colonel. C'est venu des troupes. " Une étiquette en plastique fixée au sommet du moniteur indiquait que le Dark Star était en vol et qu'il transmettait. Marilyn Monroe était retournée à Jigansk pour entretien, et Gr,ce Kelly était la prochaine sur la liste, elle devait décoller dans quinze heures. " Toujours est-il que voilà les éléments de l'avant-garde chinoise, indiqua-t-il en jouant avec sa souris.

- Putain de merde ", observa Tolkunov.

Sourire de Tucker. " Pas mal, hein ? Une fois, je l'ai envoyé survoler un camp de nudistes en Californie... On pouvait repérer sans peine les filles aux jolis seins. Et les vraies blondes des décolorées. Mais bon, on se sert de cette souris pour piloter la caméra... enfin, pour l'instant, c'est un autre qui le fait à Jigansk. Vous avez un site particulier qui vous intéresse ?

- Les ponts sur l'Amour ", dit aussitôt Tolkunov.

Tucker saisit un micro.

" Commandant Tucker en fréquence. Nous avons une demande de t,che. Glissez la caméra trois sur le point de franchissement principal.

- Compris ", entendit-on dans le haut-parleur près du moniteur.

L'image changea aussitôt, défilant à toute vitesse sur l'écran pour se stabiliser à nouveau. Le champ visuel devait être d'environ quatre kilomètres de côté. Il montrait au total huit ponts déployés sur le fleuve, et de chacun s'approchait ce qui ressemblait à une colonne de fourmis.

" Donnez-moi le contrôle de la Caméra trois, ordonna Tucker.

- Vous Favez, mon commandant, répondit le haut-parleur.

- OK. " Tucker jouait plus avec la souris qu'avec le clavier et l'image s'agrandit, isolant le troisième pont en partant de l'ouest. Il y avait trois chars en même temps dessus, avançant à environ dix kilomètres-heure.

L'écran affichait à l'angle une rose des vents, pour aider à s'orienter, et l'image transmise était même en couleurs. Tolkunov demanda pourquoi.

" Les capteurs ne sont désormais pas plus chers que ceux en noir et blanc, et surtout, on en équipe nos systèmes parce qu'ils permettent de faire ressortir des détails qui seraient noyés dans le gris. " Puis Tucker fronça les sourcils : " Zut, l'angle est pas bon. J'arrive pas à distinguer les marquages sur le char. Attendez... " Il reprit le micro. " Sergent, quelles unités franchissent les ponts, en ce moment ?

- Il semblerait que ce soit leur 302e division blindée, mon commandant, une partie de la 29e armée du groupe A. La 34e est déjà passée entièrement de l'autre côté. Nous estimons qu'un régiment entier de la 302e a déjà

effectué le franchissement et progresse vers le nord à l'heure qu'il est ", rapporta l'opérateur du renseignement, du ton d'un speaker de la radio donnant les résultats sportifs de la veille.

" Merci, sergent.

- Bien compris, mon commandant.

- Et ils ne peuvent pas voir ce drone ? demanda Tolkunov.

- Eh bien, au radar, il est à peu près furtif et puis on l'a doté d'une autre petite astuce. L'idée remonte à la Seconde Guerre mondiale, à

l'époque, on avait appelé ça le projet Yehudi. «a consiste à le doter de

projecteurs.

- quoi ?

- Ouais, on repère les appareils volants parce qu'ils se détachent sur le fond du ciel. Mais si on les équipe d'ampoules, ils deviennent invisibles.

Alors, toute la cellule est recouverte de lampes dont l'intensité est dosée par un capteur photoélectrique

qui mesure en permanence le niveau de luminosité ambiante. Même en sachant où regarder, ils sont quasiment impossibles à repérer - ils croisent à

soixante mille pieds, bien au-dessus du niveau où se forment les traînées de condensation et ils sont pratiquement dépourvus de signature infrarouge

- et on m'a assuré qu'on ne peut même pas amener un missile air-air à se verrouiller dessus. Pas mal, comme joujou, hein ?

- Et vous en avez depuis combien de temps ?

- Oh, je bosse avec depuis quatre ans, à peu près.

- J'en avais déjà entendu parler mais ses capacités sont étonnantes. "

Tucker acquiesça. " Ouais, plutôt bien conçu. C'est toujours sympa de savoir ce que fait le gars d'en face. La première fois qu'on les a déployés, c'est au-dessus de la Yougoslavie et une fois qu'on a appris à

s'en servir et à coordonner ses résultats avec ses tireurs, eh bien, on mène la vie dure à l'adversaire. Pas de pot pour Joe.

-Joe?

- Joe le Chinetoque. " Tucker indiqua l'écran. " On les appelle souvent comme ça. " Le surnom des Coréens dans le temps avait été Luke le Gook.

Le Visqueux.

" Bon, Ingrid en est pas encore équipée mais Gr,ce Kelly l'a déjà : un illuminateur laser, ce qui permet de les utiliser également pour désigner les cibles. Le chasseur n'a plus qu'à larguer sa bombe à, disons, trente kilomètres de distance, et nous, on se charge de la guider droit sur la cible. Je l'ai déjà fait à Red Flag, et on ne peut pas le faire d'ici, depuis ce terminal, mais eux, ils peuvent aussi, là-haut à Jigansk.

- Guider des bombes à six cents kilomètres de distance ?
- Ouais. Merde, vous pourriez aussi bien le faire depuis Washington, si ça vous chante. Tout passe par satellite, de toute façon.
- Putain de ta mère ! s'exclama Tolkunov, en russe.
- D'ici peu, on aura rendu démodé le métier de pilote de chasse, colonel.

Encore un an et on fera du guidage en phase terminale de missiles tirés à

trois cents kilomètres de là. On n'aura plus besoin de pilotes. J'imagine qu'il faudra que je

387

m'achète un foulard, pour avoir le look. Bon, alors colonel, qu'est-ce que vous aimeriez voir d'autre ? "

L'Il-86 se posa sur une base de chasse sommairement aménagée, avec juste quelques hélicos en station, nota le colonel Mitch Turner. En tant qu'officier de renseignements de la division, il observait avec attention tout ce qu'il voyait en Russie et jusqu'ici, ce n'était guère encourageant.

Comme le général Diggs, il était entré dans l'armée au temps où l'URSS était l'ennemi principal et la préoccupation essentielle de l'armée des ...

tats-Unis, et à présent il se demandait quelle proportion des rapports qu'il avait remis quand il était espion débutant étaient de la pure fantaisie. C'était ça ou le croquemitaine de naguère était tombé plus bas et plus vite que n'importe quelle autre nation dans l'histoire. L'armée russe n'était même plus l'ombre de l'Armée rouge. Les bruits de bottes rouges tant redoutés par l'OTAN n'étaient plus qu'un écho lointain, souvenir d'un monstre aussi disparu que les stégosaures avec lesquels son fils aimait tant jouer, et pour l'heure, ce n'était pas une si bonne nouvelle. La Fédération de Russie ressemblait à ces vieilles familles d'antan sans héritiers mâles pour les défendre et dont les filles se font violer. Non, pas bon du tout. Les Russes, comme les Américains, avaient toujours des armes nucléaires - des bombes, délivrables par bombardiers stratégiques ou chasseurs tactiques. Mais en face, les Chinois disposaient de missiles balistiques braqués sur les

agglomérations et la grande question était de savoir si les Russes auraient le culot d'échanger quelques cités et peut-être quarante millions de personnes contre une mine d'or et quelques champs de pétrole. Sans doute pas, estima Turner. Pas le genre de chose que risquerait un type un peu malin. De la même façon, ils ne pouvaient pas se permettre de livrer une guerre d'usure contre un pays dont la population était neuf fois supérieure à la leur et dont l'économie, qui plus est, était plus florissante, même sur ce terrain. Non, s'ils devaient vaincre les Chinois, ce devait être par l'agilité et la maniabilité, mais leur armée était au niveau zéro et ni formée ni équipée pour mener une guerre de mouvement.

388

Enfin, songea Turner, à la réflexion, ça devrait nous donner un conflit intéressant. Mais ce n'était pas le genre de ceux qu'il avait envie de livrer. Mieux valait assommer un petit adversaire idiot qu'aller se frotter à un gros ennemi malin et puissant. Ce n'était peut-être pas glorieux, mais c'était bougrement plus s'r.

" Mitch, dit le général Diggs alors qu'ils se levaient pour débarquer de l'avion. Vous réfléchissez à quoi ?

- Eh bien ma foi, qu'on aurait pu choisir une meilleure destination de vol.

Vu comment les choses sont en train de tourner, il risque d'y avoir de l'animation.

- Continuez, ordonna le général.

- Le camp adverse a de meilleures cartes. Des troupes plus nombreuses, mieux entraînées, plus de matériel. Leur t,che, franchir une grande quantité de terrain hostile, n'est certes pas facile, mais celle des Russes, pour le défendre, ne l'est guère plus. Pour s'assurer la victoire, ils doivent livrer une guerre de mouvement. Or je ne sache pas qu'ils aient les moyens d'une telle ambition.

- Votre boss, là-bas, ce Bondarenko, c'est un élément de valeur.

- Erwin Rommel aussi, mon général. «a n'a pas empêché Montgomery de lui tanner le cul. "

Un cortège de voitures d'état-major était aligné pour les conduire au poste de commandement russe. Le temps était clair, ici, mais ils étaient suffisamment proches de la frontière chinoise pour que ce ne

soit plus un signe encourageant.

53 Gros soucis

" "D IEN, quelle est la situation là-bas ? demanda Ryan.

J3 - Les Chinois ont pénétré de cent dix kilomètres à l'intérieur du territoire russe. Ils ont un total de huit divisions de l'autre côté du fleuve, et ils poursuivent leur avancée vers le nord ", répondit le général Moore, en déplaçant un crayon sur la carte étalée sur la table de conférence. " Ils ont enfoncé les défenses frontalières russes relativement vite... en gros, c'était l'équivalent de la ligne Maginot de 1940. En toute hypothèse, je ne m'attendais pas à ce qu'elle résiste bien longtemps, mais nos vues-satellite ont révélé qu'ils effectuaient une percée très professionnelle, avec leurs formations d'infanterie en pointe, soutenues par une intense préparation d'artillerie. ǀ présent, ils ont également fait passer des chars de l'autre côté - autour de huit cents jusqu'ici, avec encore mille qui attendent. " Ryan siffla. " Tant que ça ?

- quand vous envahissez un grand pays, monsieur le président, il ne faut pas lésiner. La seule bonne nouvelle est que nous avons porté un sérieux coup à leur aviation.

- Avec les AWACS et les F-15 ? " C'était Jackson.

" Exact, acquiesça le chef d'état-major interarmes. Un de nos gars en a descendu cinq lors d'un seul engagement. Un certain colonel Winters.

- Bronco Winters, dit Jackson. J'en ai entendu parler. Pilote de chasse.

OK, quoi d'autre ? - - Notre plus gros problème côté aviation, va être d'approvi-390

sionner en bombes nos aviateurs. Les transporter par air n'est pas la solution la plus efficace. Je veux dire, on arrive à mobiliser un C-5

entier avec seulement la moitié des bombes nécessaires à un seul escadron de F-15, et on a un tas d'autres t,ches à assigner aux C-5. On est en train d'envisager la possibilité de les transporter par train en Russie mettons jusqu'à Tchita, puis de terminer par avion jusqu'à Suntar, mais les chemins de fer russes sont pour l'instant mobilisés pour le transport des chars et des véhicules, et ça n'est pas près de s'arrêter. Nous sommes en train de mener une guerre tout au bout d'une ligne de chemin de fer. D'accord, elle est à double voie, mais ça ne fait toujours qu'une seule ligne. Je vous raconte pas les quantités de

Maalox que descendent nos gars de la logistique...

- Et du côté des capacités de transport de l'aviation russe ? demanda Ryan.

- FedEx est mieux pourvue, répondit le général Moore. En fait FedEx possède bien plus de moyens. Nous allons devoir vous demander d'autoriser la réquisition de la flotte aérienne civile de réserve, monsieur le président.

- Accordée, répondit aussitôt Ryan.

- Ah, quelques petits détails encore ", ajouta Moore. Il ferma les yeux. Il était minuit passé et personne n'avait beaucoup dormi ces derniers temps. "

VMH-1 a été mis en alerte¹. Nous sommes en guerre ouverte avec un pays qui est doté d'armes nucléaires sur des lanceurs balistiques. Alors nous devons étudier la possibilité, distante certes, mais envisageable malgré tout, qu'ils décident de nous les lancer. Donc, VMH-1 et la 1re héli d'Andrews sont en alerte. Nous pouvons vous évacuer, vous et votre famille en sept minutes. Cela vous concerne, madame O'Day ", ajouta le général à

l'intention d'Andréa.

La responsable de la sécurité du président acquiesça. " On a été prévenus.

Tout est consigné dans le Livre. " Le fait que personne n'ait rouvert ce fameux livre depuis 1962 et la crise des missiles n'entrait pas en ligne de compte. C'était écrit. Mme Price-O'Day semblait un rien p,lotte.

1. L'hélicoptère de la marine chargé de transporter (ou d'évacuer) le président depuis la Maison-Blanche (N.d. T.).

391

" «a va ? s'inquiéta Ryan.

- Les nausées, expliqua-t-elle.

- Vous n'avez pas essayé le gingembre ? poursuivit-il.

- Il n'y a pas grand-chose à y faire, m'a dit le Dr North. Je vous prie de m'excuser, monsieur le président. " Elle était gênée qu'il ait remarqué son léger malaise. Elle avait toujours voulu faire partie des mecs. Mais

les mecs ne tombaient jamais enceintes...

" Et si vous rentriez chez vous ?

- Monsieur, je...

- Filez ! dit Ryan. C'est un ordre. Vous êtes une femme, et vous êtes enceinte. Vous ne pouvez pas être flic tout le temps, d'accord ? Faites-vous relever par quelqu'un et rentrez. Tout de suite. "

L'agent secret Price-O'Day hésita, mais elle avait reçu un ordre, alors elle gagna la porte. Un autre agent la remplaça aussitôt.

" Une nana machiste... Mais dans quel putain de monde vivons-nous ? demanda Ryan.

- T'es pas vraiment libéré, mec, nota Jackson avec un sourire.

- Moi, j'appelle ça des circonstances objectives. Elle reste une fille, même si elle porte un flingue. D'après Cathy, sa grossesse se passe plutôt bien. Ce genre de nausée ne dure pas éternellement. Même s'il y a sans doute une prédisposition. Bien, à part ça, général, quoi d'autre ?

- Kneecap et Air Force One sont également placés en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur la piste d'Andrews. Donc, si nous avons un signal de lancement, en cinq minutes ou moins, le vice-président et vous êtes dans les hélicos et cinq minutes après, vous êtes à Andrews, trois de plus, les avions décollent. La procédure est que votre famille prenne Air Force One et vous Kneecap ", conclut-il. Kneecap - " Brise-rotules " -était en fait l'acronyme phonétique de NEACP, un sigle imprononçable qui signifiait National Emergency Airborne Command Post et désignait le PC

national aérien d'urgence. Comme le VC-25B qui servait aux déplacements officiels sous le nom d'Air Force One, Kneecap était un 747 modifié. En fait, une sorte de

392

gros emballage contenant tout un paquet d'équipements radio volant en formation serrée.

" Sacrebleu, ça fait toujours plaisir à savoir. Et ma famille, alors ?

lança le président.

- Dans ce genre de circonstances, on tient toujours un hélicoptère en

permanence à proximité de l'endroit où se trouvent votre épouse et vos enfants, et ils ont ordre ensuite de rallier la direction qui leur semblera la plus sûre. Si ce n'est pas Andrews, ils sont récupérés un peu plus tard par un appareil à voilure fixe et transportés à l'endroit qui semblera le plus adapté. Tout cela reste théorique, expliqua Moore, mais autant que vous soyez au courant. "

Ryan préféra couper court et revenir à la carte : " Est-ce que les Russes peuvent arrêter les Chinois ?

- Monsieur, ça reste à voir. Ils ont certes l'option nucléaire mais je ne les vois pas jouer une telle carte. De leur côté, les Chinois ont douze ICBM CSS-4. Ces missiles sont en gros la copie de nos vieux Titan-II à

propergol liquide, dotés d'une ogive d'une puissance estimée entre trois et cinq mégatonnes.

- Des destructeurs de cités ?

- Correct. Aucune capacité de riposte, et de toute façon, nous n'avons rien gardé de notre côté pour tenir ce rôle. L'ECP de l'ogive¹ est estimée à

plus ou moins mille mètres environ. Donc, pour détruire une ville, c'est convenable, mais c'est à peu près tout.

- Une idée des cibles visées ? " demanda Jackson. Moore opina aussitôt.

" Affirmatif. Le missile est passablement primitif et les silos doivent être orientés vers leurs cibles parce que l'engin n'a pas une maniabilité

terrible. Deux sont braqués sur Washington. Les autres sur Los Angeles, San Francisco et Chicago. Plus Moscou, Kiev, Saint-Petersbourg. Ce sont tous des reliquats des années sombres, et ils n'ont pas été le moins du monde modifiés.

- Un moyen de les éliminer ? s'enquit Jackson.

1. " Erreur circulaire probable " : mesure de la précision d'un missile ou d'un autre projectile balistique (N.d. T.).

- Je suppose qu'on pourrait lancer une mission avec des chasseurs ou des bombardiers pour traiter les silos avec des PGM, des projectiles

guidés de précision, admit Moore. Mais il faudrait d'abord acheminer par air les bombes jusqu'à Santar, et même en partant de là, ce serait une mission un peu longue pour des F-117.

- Et les B-2 basés à Guam ? suggéra le vice-président.

- Je ne suis pas sûr qu'ils puissent emporter les bonnes armes. Il faudra que je m'en assure.

- Jack, c'est une question qu'on doit envisager, d'accord ?

- Tout à fait, Robby. General, demandez à quelqu'un d'examiner cette question, OK ?

- A vos ordres, monsieur. "

" Gennady Iosifovitch ! lança le général Diggs en pénétrant dans la salle des cartes.

- Marion Ivanovitch ! " Le Russe s'approcha pour lui prendre la main, avant de l'étreindre avec force. Il embrassa même son ami, à la russe, ce qui fit tiquer Diggs, comme tout bon Américain. "In!"

Diggs attendit dix secondes : " Ont ! " Les deux hommes rirent de bon cœur de cette blague entre eux.

" Le bordel à tortues est toujours là ?

- Il l'était la dernière fois que j'ai regardé, Gennady. " Puis Diggs dut se tourner vers les autres pour expliquer : " ǀ l'extérieur de Fort Irwin.

On s'amusait à recueillir toutes les tortues du désert pour les mettre dans un endroit sûr où les tanks ne risquaient pas de les écrabouiller au risque de foutre en rogne les Verts. Je suppose qu'elles y sont toujours à faire des petites tortues, mais ces bestioles baisent si lentement qu'elles doivent finir par s'endormir.

- Celle-là, j'ai dû te la raconter cent fois, Marion... " Puis le Russe redevint sérieux. " Je suis content de te voir. Mais je le serai encore plus quand je verrai ta division.

- Dis-moi, c'est grave ?

- En tout cas, c'est pas bon. Viens voir. " Ils s'approchèrent 3.94

de la grande carte murale. " Voilà leurs positions telles qu'elles étaient

il y a une demi-heure.

- Comment faites-vous pour les suivre ?

- On dispose maintenant de vos drones furtifs Dark Star et j'ai de mon côté

un jeune et brillant capitaine qui se charge de les surveiller au sol.

- Merde, si loin... " nota Diggs. Le colonel Masterman venait d'arriver derrière lui. " Duke ? " Puis il se tourna vers son hôte russe. " Je te présente le colonel Masterman, mon G-3. Son dernier poste était celui de chef d'escadron au 10e de cavalerie.

- Buffalo Soldier, c'est ça ?

- Affirmatif, mon général ", confirma Masterman d'un signe de tête mais sans que ses yeux ne quittent la carte. " Ambitieux, ces salauds, hein ?

- Leur premier objectif se trouvera ici ", indiqua le colonel Aliev, en utilisant une baguette. " C'est le filon d'or de Gogol.

- Ma foi, quand on veut piquer un truc, autant que ce soit une mine d'or, pas vrai ? remarqua Duke. qu'est-ce que vous avez pour les arrêter ?

- La 265e d'infanterie motorisée est ici. " Aliev pointa un endroit sur la carte. " Au complet ?

- Pas tout à fait, mais on s'est occupés de les entraîner. Nous avons encore en route quatre divisions d'infanterie motorisées. La première doit arriver à Tchita demain midi. " La voix d'Aliev était un peu trop optimiste pour la situation. Pas question de faire montre de faiblesse devant les Américains.

" «a fait encore une sacrée trotte ", observa Masterman. Il jeta un oeil vers son chef.

" qu'est-ce que tu prévois, Gennady ? demanda ce dernier.

- Je veux amener mes quatre divisions vers le nord, expliqua le général russe, pour qu'elles établissent la jonction avec la 265e avant de fixer les Chinois à peu près à cet endroit. Ensuite, peut-être, on pourra utiliser vos forces pour poursuivre vers l'est par ici et les couper de leurs arrières. "

¿ présent, ce ne sont plus les Chinois qui sont ambitieux, pensèrent aussi bien Diggs que Masterman. En distance, c'était en gros comme d'acheminer la Ire Division d'infanterie mécani-395

sée de Fort Riley (Kansas) à Fort Carson (Colorado), sauf que dans ce cas, c'était en terrain plat et sans opposition. Ici, la t,che incluait pas mal de relief et une sérieuse résistance. Et c'étaient ces facteurs qui faisaient toute la différence.

" Pas encore de contact sérieux ? "

Bondarenko eut un signe de dénégation. " Non. Je maintiens pour l'instant mes forces mécanisées à bonne distance. Les Chinois avancent sans rencontrer d'opposition.

- Vous voulez endormir leur méfiance, qu'ils deviennent négligents, c'est cela ? demanda Masterman.

- Da, mieux vaut qu'il pèchent par excès de confiance. " Le colonel américain hocha la tête. «a se tenait, et comme

toujours, l'engagement était autant psychologique que physique.

" Si on débarque des trains à Tchita, ça laisse encore une longue marche d'approche pour rejoindre l'endroit o' vous voulez nous avoir, général.

- Et l'approvisionnement en combustible ? s'inquiéta le colonel Douglas.

- «a au moins, ce n'est pas un problème, répondit le colonel Aliev. Les points bleus sur la carte, ce sont les dépôts de carburant. L'équivalent de votre gazole numéro deux.

- quelle quantité ? insista Douglas.

- ¿ chaque dépôt, douze millions cinq cent mille hectolitres...

- Merde ! s'exclama Douglas. Tant que ça ? " Aliev expliqua : " Les dépôts de carburant ont été installés pour approvisionner une force mobile de grande envergure lors d'un conflit frontalier. Ils datent de l'époque de Nikita SergueÛe-vitch Krouchtchev. D'énormes cuves en béton et acier, entièrement enterrées, bien cachées.

- Z'ont intérêt, observa Mitch Turner. On ne m'en a jamais parlé.

- Donc, on a même échappé à vos reconnaissances satellite ? " Cela

parut plaire au Russe. " Chaque dépôt est tenu par une force de vingt ingénieurs et possède un grand nombre de pompes électriques.

- Ils sont bien situés, en tout cas, nota Masterman. quelle est cette unité, là ?

396

- C'est la Boyard, une force mécanisée de réserve. Les hommes viennent d'être rappelés. Leurs armes viennent d'un entrepôt souterrain secret.

C'est une petite division, avec du matériel ancien - des T-55 et ainsi de suite - mais encore utilisable. On garde toujours cette force bien cachée

", ajouta Aliev.

L'officier de renseignements militaire américain arqua les sourcils. Peut-

être en infériorité numérique mais s'ement pas des imbéciles. Cette force Boyard était positionnée à un endroit particulièrement intéressant...

encore fallait-il que les Russkofs aient les moyens de l'employer. Cela dit, le concept opérationnel semblait valable dans ses grandes lignes.

Enfin, en théorie. Des tas de soldats pouvaient avoir de bonnes idées. Le problème était de les mettre à exécution. Les Russes avaient-ils la capacité de le faire ? Les stratèges russes étaient parmi les meilleurs du monde -assez bons en tout cas pour que l'armée américaine leur pique régulièrement des idées. Le problème était que l'armée américaine avait les moyens de les appliquer en vraie grandeur sur le champ de bataille, et pas les Russes.

" Comment se comportent vos hommes ? demanda Masterman.

- Vous parlez de nos soldats ? demanda Aliev. Le soldat russe sait se battre, assura-t-il à son homologue américain.

- Hé, colonel, je ne mets pas en doute leur courage, s'empressa de le rassurer Duke. Mais comment est leur moral ? "

Ce fut Bondarenko qui saisit la balle au bond : " Hier, j'ai eu l'occasion de rencontrer en tête à tête un de mes jeunes officiers, le lieutenant

Komanov, des gardes-frontière. Il était furieux qu'on n'ait pas été

capables de leur fournir l'appui nécessaire pour vaincre les Chinois. Et j'ai eu honte, avoua le général. Mes hommes ont la foi. Leur entraînement a encore des lacunes -je ne suis ici que depuis quelques mois, et les changements que j'ai apportés commencent tout juste à porter leurs fruits.

Mais vous verrez, le soldat russe a toujours, toujours su se dévoiler dans l'adversité, et il le fera encore aujourd'hui... si nous sommes dignes de lui. "

Masterman évita de regarder son chef. Diggs avait parlé de manière élogieuse de ce général russe et Diggs était aussi bon tacticien sur le terrain qu'il était bon juge des hommes. Mais le

397

Russe venait d'admettre que ses soldats pourraient être mieux entraînés.

Enfin, le point positif, c'est que lorsqu'ils se retrouvaient sur le champ de bataille, le métier des armes entraînait plus vite. Le point négatif, c'est que le champ de bataille était le milieu où la sélection naturelle s'effectuait avec le plus de brutalité. Certains allaient retenir la leçon, mais d'autres allaient y trouver la mort, et les Russes n'avaient pas tant d'hommes à perdre. On n'était plus en 1941, et cette fois-ci, ils ne se battaient plus avec la moitié de leur population.

" Vous voulez qu'on avance le plus vite possible, une fois que les trains nous auront déposés à Tchita ? demanda Tony Welsh qui était le chef d'état-major de la division.

- Oui, confirma Aliev.

- OK, eh bien, il va falloir que je descende là-bas examiner les installations. Et question kérosène pour les hélicos ?

- Nos bases aériennes ont des dépôts identiques à ceux destinés au stockage du gazole. Côté infrastructure, on ne peut pas nous prendre en défaut, remarqua Aliev. quand doivent-ils arriver ?

- L'armée de l'air est encore en train d'étudier la question. Ils vont nous amener par cargo notre brigade aéroportée. D'abord les Apache. Dick Boyle est en train de ronger son frein.

- Nous serons tout à fait ravis de voir vos hélicoptères d'attaque. Nous en avons bien trop peu de notre côté, et par ailleurs, notre aviation est trop lente à les mettre en œuvre.

- Duke, intervint Diggs, passez un coup de bigo à l'Air Force. On a besoin de leurs putains d'hélicos, fissa, qu'on puisse au moins faire un tour dans les airs voir ce qu'on a besoin de voir.

- Compris, répondit Masterman.

- De mon côté, je nous établis une liaison radio-satellite ", déclara le lieutenant-colonel Garvey en se dirigeant aussitôt vers la porte.

Ingrid Bergman avait remis à présent le cap au sud. Le général Wallace avait voulu avoir une meilleure idée du train logistique des Chinois et maintenant, il l'avait. La République

398

populaire de Chine était par bien des côtés similaire à ce qu'avait été

l'Amérique au début du siècle précédent. L'essentiel du transport se faisait par rail. Il n'y avait pas de grandes routes au sens où les Américains l'entendaient, mais nombre de voies ferrées. Celles-ci étaient efficaces pour transporter des produits en grande quantité sur des distances moyennes ou longues, mais elles manquaient également de souplesse et leur entretien était difficile -surtout pour les ouvrages d'art, par ailleurs longs à réparer - de sorte que c'était vers ceux-ci que ses tacticiens lorgnaient. Le problème était qu'ils avaient trop peu de bombes à larguer. Aucun de ses moyens d'attaque (des F-15E pour l'instant) n'avait encore volé avec des bombes sous les ailes et il avait à peine assez de munitions air-sol pour effectuer une mission d'attaque avec une escadrille de huit appareils. C'était comme d'aller au bal sans trouver une seule fille. La musique était sympa, la sangria aussi, mais ça manquait un brin d'animation. Evidemment, ses équipages de F-15 semblaient y prendre un malin plaisir. Ils en étaient réduits à jouer les chasseurs, et ces pilotes préférèrent toujours descendre d'autres zincs que de larguer des bombes sur de malheureux fantassins. C'était une question de prérogative territoriale.

Son seul élément opérationnel positif, jusqu'ici, c'était que ses As de la chasse menaient la vie dure à l'aviation chinoise, avec plus de soixante-dix victoires confirmées contre pas une seule perte en duel aérien de leur côté. L'avantage d'avoir des E-3B AWACS était si décisif que l'ennemi aurait aussi bien pu piloter des Fokker de la Première Guerre mondiale. En outre, les pilotes russes apprenaient rapidement à

exploiter l'appui des AWACS. Leurs chasseurs étaient de bonnes plates-formes aéro-dynamiques, ils étaient juste un peu courts question souffle. Les Russes n'avaient jamais construit de chasseurs ayant une autonomie leur permettant plus d'une heure de vol. Et ils n'avaient pas non plus appris, comme les Américains, les techniques du ravitaillement en vol. Résultat, leurs chasseurs MiG ou Sukhoi pouvaient décoller, recevoir les instructions de vol des AWACS et participer à un engagement, mais ensuite, ils étaient obligés de retourner à leur base ravitailler. La moitié des coups au but de ses pilotes de F-15

étaient intervenus au moment o

399

les chasseurs chinois rompaient l'engagement pour retourner eux aussi à la base faire le plein. Ce n'était pas très loyal, mais Wallace, en bon pilote de chasse, se contrefichait de la loyauté en situation de combat.

Néanmoins, jusqu'ici, il en était réduit à mener une guerre défensive. Il défendait avec succès l'espace aérien russe. Il ne détruisait pas de cibles en Chine, n'attaquait même pas les troupes chinoises sur le sol sibérien.

Bref, ses pilotes de chasse avaient beau faire une guerre exemplaire et couronnée de succès, leurs résultats n'avaient rien de significatif. Il décida de s'en ouvrir à son chef d'état-major et pour ce faire, décrocha son téléphone satellite.

" On n'a toujours pas de bombes, général, dit-il à Mickey Moore.

- Eh bien, vos potes du train sont complètement bookés, et Mary Diggs gueule en réclamant sur tous les tons des bennes à ordures pour lui amener sa brigade d'hélicos.

- Général, c'est pas compliqué : si on veut neutraliser des cibles chinoises, on a besoin d'avoir des bombes. J'espère que je ne vais pas trop vite, là..., crut bon d'ajouter Wallace.

- On se calme, Gus, avertit Moore.

- Eh bien, général, peut-être que ça paraît un peu différent, vu de Washington, mais là o je suis en ce moment, j'ai des missions à organiser et pas les outils pour les mener à bien. Alors, soit vos gars de Washington se décident à m'expédier les outils, soit je reporte les missions. A vous de choisir, général.

- On y travaille ", lui assura le chef d'état-major interarmes.

" Est-ce que j'ai des ordres ? demanda Mancuso au ministre de la Défense.

- Pas pour l'instant, amiral, répondit Bretano au CINCPAC.

- Monsieur, puis-je vous demander pourquoi ? Ils disent à la télé qu'on est en guerre avec la Chine. Est-ce que je suis censé intervenir, oui ou non ?

1. Avions cargos lourds dans le jargon de l'armée de l'air américaine
400

- Nous sommes en train d'examiner les ramifications politiques, expliqua Thunder.

- Pardon, monsieur ?

- Vous m'avez parfaitement entendu.

- Monsieur le ministre, pour moi, la politique, ça se réduit à aller voter tous les deux ans, mais j'ai un tas de bateaux peints en gris sous mes ordres, et ils sont techniquement qualifiés de bâtiments de guerre, or mon pays est en guerre. " La frustration qu'éprouvait Mancuso était audible.

" Amiral, quand le président décidera de la conduite à tenir, on vous en tiendra informé. D'ici là, tenez-vous prêt à l'action. C'est imminent. Je ne peux simplement pas vous dire quand.

- A vos ordres, monsieur. " Mancuso raccrocha et considéra ses subordonnés.

" Des ramifications politiques, l,cha-t-il avec dédain. Je ne pensais pas que Ryan était comme ça.

- Amiral, intervint Mike Lahr sur un ton apaisant. Oubliez le mot

"politique" et mettez "psychologique" à la place. OK ? Peut-être que la langue de Bretano a fourché. Peut-être que l'idée est de les frapper au moment où ce sera le plus efficace... parce que c'est avec leurs dirigeants qu'on est en train de jouer, monsieur, n'oubliez pas...

- Vous croyez ?

- Je vous signale quand même que le vice-président est l'un des nôtres,

amiral... quant au président Ryan, ce n'est pas non plus une femmelette...

- Ma foi, non... pas à ma souvenance ", admit le CINCPAC, en se rappelant sa première rencontre avec le bonhomme, et leur prise de bec à bord \$

Octobre rouge. Non, Jack Ryan n'avait rien d'une femmelette. " Alors, qu'est-ce qu'il a en tête, selon vous ?

- Les Chinois ont entrepris une guerre terrestre - terrestre et aérienne, en tout cas. Rien ne se passe côté mer. Il est possible qu'ils s'attendent à ce que ça se poursuive ainsi. Mais ils ont toutefois envoyé en mer quelques b,timents, juste pour établir une ligne de défense de leurs côtes.

Si nous avons ordre de frapper ces navires, ce sera pour créer un impact psychologique. Donc, préparons nos plans en ce sens, d'accord ? Dans l'intervalle, on continue d'amener des moyens sur zone.

401

- D'accord. " Mancuso acquiesça avant de se tourner vers le mur. Presque toute la flotte du Pacifique se trouvait désormais à l'ouest de la ligne de changement de date et les Chinois n'avaient sans doute aucune idée de la position de ses navires. Lui en revanche, pouvait localiser les leurs.

L'USS Tucson était dans le sillage du 406, leur unique sous-marin lanceur d'engins.   l'ouest, les missiles balistiques étaient dénommés " Xia ", et ses agents de renseignements divergeaient sur le nom réel du sub, mais "

406 " était le nom peint sur sa dérive. Le premier ordre de tir qu'il avait prévu d'émettre irait au Tucson - pour envoyer par le fond ce SNLE. Il se remémora que la Chine avait des missiles dotés d'ogives nucléaires mais que celles situées dans sa zone de responsabilité allaient disparaître sitôt qu'il aurait reçu l'ordre de les traiter. L'USS Tucson était armé d'ADCAP

Mark 48. Et ces torpilles à capacités améliorées feraient leur boulot sur cette cible-là, s'il avait eu raison et si le président Ryan n'était pas une femmelette.

" Alors, maréchal Luo ? demanda Zhan San.

- Tout se passe bien, répondit-il aussitôt. Nous avons franchi l'Amour avec des pertes négligeables, nous nous sommes emparés des positions russes en quelques heures, et nous poursuivons notre percée vers le nord.
- L'opposition ennemie ?
- Légère. Très légère, en fait. Nous en venons à nous demander si les Russes ont déployé des forces dans le secteur. Notre renseignement suggère la présence de deux divisions mécanisées mais si elles sont là, elles n'ont pas encore fait mouvement pour venir au contact. Nos forces avancent rapidement, progressant de plus de trente kilomètres par jour. Je m'attends à voir la mine d'or dans une semaine.
- Aucun problème ? intervint qian.
- Sauf dans les airs. Les Américains ont déployé des chasseurs en Sibérie et, comme nous le savons tous, les Américains savent se servir de leurs engins, surtout les engins volants. Bref, ils ont infligé un certain nombre de pertes à notre aviation de chasse, admit le ministre de la Défense.
- Lourdes, les pertes ?
- Plus de cent appareils au total. En contrepartie, nous avons descendu environ trente-cinq des leurs, mais les Américains restent des maîtres du combat aérien. Par chance, leurs avions ne peuvent pas faire grand-chose pour entraver l'avance de nos blindés, et comme vous l'aurez tous noté sans aucun doute, ils se sont jusqu'ici bien gardés d'attaquer notre territoire.
- Pour quelle raison, maréchal ? demanda Fang.
- Nous ne sommes pas certains, répondit Luo, en se tournant vers le chef de la Sécurité d'...tat. Tan ?
- Nos sources hésitent également. L'explication la plus probable est qu'il s'agit d'une décision politique. Les Américains ne veulent pas s'en prendre à nous directement et ils préfèrent se contenter de fournir une aide symbolique à leur "allié" russe. J'imagine qu'entre également en considération le fait qu'ils veulent éviter de se voir infliger des pertes par notre défense aérienne, mais la raison essentielle de cette retenue est sans aucun doute politique. "

Il y eut des signes d'assentiment autour de la table. C'était

indubitablement l'explication la plus probable à l'inertie américaine et tous ces hommes étaient sensibles aux considérations politiques.

" Cela veut-il dire qu'ils auraient envisagé une action graduée contre nous afin de nous infliger le minimum de pertes ? " demanda Tong Jie. C'était d'autant mieux pour lui, évidemment : ministre de l'Intérieur, il avait la responsabilité de gérer les désorganisations qu'étaient susceptibles d'engendrer des attaques systématiques.

" Rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit, fit remarquer Zhang. Ils ne vont pas manquer de renouer des échanges commerciaux, sitôt que nous nous serons emparés des nouveaux territoires. Ils préparent donc le terrain. Il semble évident qu'ils vont soutenir leurs amis russes, mais seulement jusqu'à un certain point. Du reste, les Américains sont-ils autre chose que des mercenaires ? Ce président Ryan, qu'était-il en fait ?

- Un espion de la CIA, et de l'avis général, un espion efficace ", répondit Tan Deshi.

Mais Zhang marqua son désaccord: "Non. C'était avant 403

tout un négociant en Bourse avant son entrée à la CIA, et il l'est redevenu après son départ de l'Agence... et qui a-t-il fait entrer dans son cabinet ? Winston, autre richissime capitaliste, négociant en actions et en obligations, l'archétype de l'Américain fortuné. Non, je vous le dis, l'argent est la clef pour comprendre ces individus. Ils font des affaires.

Ils n'ont aucune idéologie politique, sinon d'arrondir leur bourse. Et pour cela, il faut éviter de s'en faire des ennemis mortels. Résultat, maintenant, avec nous, ils s'efforcent de ne pas trop nous irriter. Je vous le répète, je sais les comprendre.

- Peut-être, nota qian. Mais s'il y a des circonstances objectives qui empêcheraient une action plus agressive ?

- Dans ce cas, pourquoi leur marine n'intervient-elle pas ? Sa puissance est formidable, or elle ne bouge pas, correct, Luo ?

- Pas pour l'instant, mais nous restons sur nos gardes ", prévint le maréchal. C'était un soldat, pas un marin, même si les forces navales étaient sous son commandement. " Nous avons des patrouilles aériennes pour guetter leur arrivée mais jusqu'ici, nous n'avons rien repéré. Nous savons qu'ils ont appareillé, mais c'est tout.

- Pas d'intervention de leur marine. Pas d'intervention de leurs forces terrestres. Ils nous harcèlent avec leur aviation mais ce n'est tout au plus que piqûres d'insectes. (Zhang eut un geste dédaigneux.)

- Combien ont déjà sous-estimé l'Amérique et ce Ryan, et s'en sont par la suite mordu les doigts ? avertit Qian. Camarades, je vous le dis, nous nous trouvons dans une situation dangereuse. Peut-être allons-nous rencontrer le succès, auquel cas tout sera pour le mieux, mais l'excès de confiance peut causer notre perte.

- Et surestimer l'ennemi garantit de ne jamais entreprendre quoi que ce soit, rétorqua Zhang Han San. Sommes-nous parvenus là où nous en sommes, notre pays en est-il arrivé là, grâce à notre timidité ? La Longue Marche n'a pas été entreprise par des lâches. " Son regard parcourut l'assistance comme pour y chercher celui qui oserait le défier.

" Donc, tout se passe bien en Russie ? demanda Xu au ministre de la Défense.

404

- Mieux encore que prévu, leur assura Luo.

- Dans ce cas, nous continuons ", décida le Premier Ministre-secrétaire au nom de tous, maintenant que d'autres avaient pris les vraies décisions. La séance fut bientôt levée et chaque ministre regagna ses bureaux.

" Fang ? "

Le ministre sans portefeuille se retourna et vit Qian Kun qui se hâtait de le rattraper dans le couloir. " Oui, mon ami ?

- Si les Américains n'ont pas agi avec plus de fermeté, c'est que le théâtre des opérations se trouve tout au bout d'une ligne ferroviaire.

Acheminer leurs forces et leur approvisionnement par cette ligne unique, cela prend du temps. Et s'ils ne nous ont pas encore largué de bombes, c'est sans doute qu'ils n'en ont pas. Et d'abord, où Zhang est-il allé

pêcher ces conneries sur l'idéologie américaine ?

- Il s'y entend en matière d'affaires internationales, observa Fang.

- Crois-tu ? Vraiment ? N'est-ce pas lui qui a poussé les Japonais à se lancer dans une guerre contre les Américains ? Et à quelle fin ? Afin de nous permettre ensuite de nous emparer avec eux de la Sibérie. Et ensuite, n'a-t-il pas sans ciller soutenu l'Iran dans sa tentative pour s'emparer du royaume saoudien ? Et là encore, à quelle fin ? Afin de nous permettre ensuite d'utiliser les musulmans comme instrument pour soumettre les Russes... et nous permettre de nous emparer de la Sibérie. Fang, il n'a qu'une idée en tête : la Sibérie. Il souhaite y voir flotter nos couleurs avant de mourir. Peut-être qu'il veut aussi voir ses cendres inhumées dans une urne d'or, comme les empereurs, siffla qian. C'est un aventurier et les hommes comme lui finissent mal.

- Excepté ceux qui réussissent, suggéra Fang.

- Combien y sont parvenus ? Et combien en revanche sont morts fusillés ?

rétorqua qian. Moi je dis que les Américains vont frapper, et frapper fort, sitôt qu'ils auront mobilisé leurs forces. Zhang suit ses visées politiques personnelles, pas les faits, pas la réalité. Il risque de conduire notre pays à sa perte.

- Les Américains sont-ils si formidables que ça ?

- S'ils ne l'étaient pas, Fang, pourquoi Tan passe-t-il tout ce 405

temps à essayer de piquer leurs inventions ? Aurais-tu oublié ce que l'Amérique a fait subir au Japon et à l'Iran ? Ils sont comme les magiciens des légendes. Luo nous laisse entendre qu'ils ont fait des ravages parmi notre aviation. Et combien de fois nous a-t-il seriné que nos chasseurs étaient formidables ! Tout cet argent que nous avons investi dans ces merveilleux appareils et voilà qu'à la première occasion, les Américains les massacrent comme des porcs engraisés pour le marché ! Luo prétend que nous avons abattu trente-cinq de leurs appareils. qu'il dit. C'est sans doute plus vraisemblablement un ou deux ! Contre plus de cent perdus de notre côté... mais Zhang persiste à nous dire que les Américains ne veulent pas nous défier. Oh, vraiment? qu'est-ce qui les a retenus d'écraser l'armée japonaise, puis ensuite d'anéantir celle de l'Iran ? " qian marqua un temps pour reprendre son souffle. " Non, j'ai les plus grandes craintes, Fang. Je crains ce dans quoi Zhang et Luo nous ont embarqués.

- Même si tu as raison, que pouvons-nous faire pour les arrêter ? demanda le ministre.

- Rien, admit qian. Mais quelqu'un doit parler vrai. quelqu'un doit

avertir du danger qui nous guette, si nous voulons avoir encore un pays à l'issue de cette aventure si mal engagée.

- Peut-être... qian, tu es comme toujours la voix de la raison et de la prudence. Nous en reparlerons ", promit Fang, tout en se demandant quelle proportion du discours de son interlocuteur tenait de l'alarmisme et quelle proportion du bon sens. Il avait été un brillant administrateur des chemins de fer d'...tat, et par conséquent, un homme aux prises avec la réalité.

Fang connaissait Zhang quasiment depuis le début de sa vie d'adulte.

C'était un joueur fort habile sur la scène politique, et un démagogue fort doué. Mais qian s'était demandé si ces talents se traduisaient par une perception correcte de la réalité, et si l'homme comprenait si bien que ça l'Amérique et les Américains... et surtout, surtout, ce fameux Ryan. Ou se contentait-il de suivre de force la voie qu'il s'était lui-même gravée dans l'esprit ? Fang devait bien admettre qu'il l'ignorait, et surtout, qu'il ignorait les réponses à ces questions implicites. Il ne savait pas lui-même si Zhang avait tort ou raison. Alors qu'il aurait dû. Mais qui pouvait y répondre ? Tan, au ministère de la Sécurité

interne ? Shen, aux Affaires étrangères ? qui d'autre ? Sûrement pas Xu. Tout ce que faisait le premier secrétaire, c'était entériner le consensus obtenu par les autres, répéter les mots que Zhang lui soufflait à

l'oreille.

Fang regagna son bureau en songeant à toutes ces questions, et en attendant de faire le tri dans ses pensées. Par chance, il avait un système pour y parvenir.

Cela partit de Memphis, au siège de Fédéral Express. Les fax et les télex arrivèrent simultanément, pour annoncer à l'entreprise que ses avions-cargos géants étaient réquisitionnés selon les termes d'un rappel de phase I de la flotte aérienne civile de réserve. Cela signifiait que tous les appareils de transport de fret que le gouvernement fédéral avait contribué

à financer (soit quasiment la totalité puisque aucune banque commerciale ne pouvait rivaliser avec Washington quand il s'agissait de financement) étaient désormais placés, avec leurs équipages, sous le contrôle du commandement du transport aérien. La nouvelle n'était pas bienvenue mais ce n'était pas une surprise non plus. Dix minutes plus tard, d'autres messages arrivèrent pour indiquer les diverses

destinations des appareils, et peu après ceux-ci commençaient à s'ébranler. Les équipages (dont la majorité

avaient reçu une formation militaire) se demandaient quelles seraient leurs destinations finales, convaincus qu'elles auraient de quoi les surprendre.

De ce côté, ils n'allaient pas être déçus.

FedEx en attendant devrait se débrouiller avec sa flotte plus ancienne d'appareils de plus petit gabarit, comme les vénérables Boeing 727 que la société avait mis en service plus de vingt ans auparavant. Cela, les commissionnaires le savaient, allait leur créer des contraintes, mais avec les compagnies aériennes ils avaient passé des accords d'assistance qu'ils allaient désormais mettre en œuvre pour maintenir leurs expéditions de documents exprès et de langoustes vivantes dans toute l'Amérique.

" Inefficace, jusqu'à quel point ? interrogea Ryan.

- Ma foi, nous pouvons livrer l'équivalent d'une journée de 407

bombes en trois jours de transport... peut-être deux en forçant un peu, mais c'est à peu près le mieux qu'on puisse faire, lui annonça Moore. Les bombes, c'est lourd et leur transport requiert des masses de kérosène. Le général Wallace a une liste de cibles à traiter longue comme le bras, mais pour ça, il lui faut des bombes.

- D'où sont-elles censées venir ?

- La BA d'Andersen sur l'île de Guam en a un joli stock. Idem pour Elmendorf en Alaska et Mountain Home dans l'Idaho. D'autres sites également.

C'est moins une question de distance et de temps de vol que de charge utile. Merde, même la base russe de Suntar où il s'est établi a largement la capacité d'accueil voulue. Non, le seul problème est de lui acheminer les bombes, alors que nous venons de distraire une bonne partie de nos cargos vers l'Allemagne pour commencer l'embarquement des forces de la 1re DB destinées à Diggs. Cela va mobiliser quatre jours de pont aérien ininterrompu.

- Et le repos des équipages ? intervint Jackson.

- quoi ? " Ryan leva les yeux.

" C'est un truc de l'aéronavale, Jack. Tu ne savais pas que l'armée de l'air avait des règlements syndicaux sur le temps de vol de ses aviateurs ?

Nous à bord des porte-avions, on n'a jamais connu ça, expliqua Robby. Le C-5 est équipé d'une zone couchettes pour permettre à l'équipage de récupérer... Non, j'essayais juste de faire de l'humour. " Mais il ne s'excusa pas pour cette mauvaise blague. Il était tard (en fait tôt était le terme exact) et personne à la Maison-Blanche n'avait son compte d'heures de sommeil.

Pour sa part, Ryan aurait bien voulu une cigarette pour l'aider à évacuer le stress, mais Ellen Sumter était rentrée se coucher et pour autant qu'il sache, personne ne fumait dans l'équipe de nuit. Mais c'était son côté

mauviette qui s'exprimait là, il en était conscient. Le président se massa le visage à deux mains et regarda la pendule. Il faudrait qu'il dorme un peu.

" Il est tard, lapin en sucre, dit Mary Pat. - J'aurais jamais deviné.

Serait-ce pour ça que j'ai les paupières si lourdes ? "

408

Ils n'avaient, à vrai dire, aucune raison d'être ici. La CIA n'avait que peu d'éléments en Chine. Sorge était le seul de valeur. Les autres services d'espionnage, la DIA et la NSA, l'une et l'autre supérieures en effectifs à

la CIA, n'avaient pas non plus de ressources humaines directement exploitables, même si la NSA faisait le maximum pour intercepter les communications chinoises. Elle espionnait même les conversations des téléphones mobiles gr,ce à sa constellation de satellites espions qui basculaient les interceptions au système Echelon, lequel transmettait ensuite les éléments sélectionnés aux linguistes chargés de les traduire et de les évaluer. Ils obtenaient bien quelques éléments, mais pas grand-chose. Sorge restait le joyau de leur collection et Edward comme Mary Patricia Foley veillaient tard pour guetter les toutes dernières entrées dans le journal intime du ministre Fang. Le Politburo chinois se réunissait chaque jour à présent, et Fang était un diariste consciencieux, en dehors de son attirance marquée pour le personnel féminin de son service. Ils recueillaient même certains éléments significatifs dans les courriers plus épisodiques de Fauvette, qui pour

sa part confiait plutôt ses prouesses sexuelles à son ordinateur, au point à l'occasion de faire rougir Mary Pat.

Le métier d'espion différait parfois bien peu d'une activité de voyeur rémunéré, et le psy du service se chargeait de traduire tous ces détails lubriques en ce qui était sans nul doute un profil de personnalité fort précis, mais pour eux, cela voulait juste dire que Fang était un vieux cochon qui se trouvait exercer un pouvoir politique.

" On n'aura sans doute pas le prochain avant trois heures, au mieux, observa le DCR.

- Ouais..., admit sa femme.

- Tu sais quoi... " Ed Foley se leva du canapé, repoussa les coussins, se pencha pour tirer le lit dépliant. Il était juste assez large pour deux.

" quand le personnel va voir ça, il va se demander si on a baisé ce soir...

- Chéri, j'ai la migraine ", indiqua le directeur central du renseignement.

54

Coups de sonde et coups de boutoir

L'ESSENTIEL du temps passé dans l'armée n'est que la confirmation de la loi de Parkinson selon laquelle le travail se dilate invariablement pour finir par envahir tout le temps qu'on lui avait alloué. En l'occurrence, le colonel Dick Boyle était arrivé à bord du tout premier C-5B Galaxy qui, à

peine immobilisé, leva la " visière " de sa porte de nez pour dégorger le premier des trois hélicoptères UH-60A Blackhawk que son équipage, presque aussitôt, fit rouler jusqu'à un coin de tarmac dégagé pour déployer les pales de rotor, s'assurer de leur arrimage et préparer leur appareil au décollage une fois achevés les contrôles de sécurité réglementaires. Dans l'intervalle, le C-5B avait ravitaillé et redécollé pour laisser place au cargo suivant, celui-ci chargé de livrer des hélicoptères d'attaque AH-64

Apa-che - ceux-là entièrement équipés de leurs armes et autres équipements pour une mission opérationnelle contre un ennemi armé.

Le colonel Boyle s'affairait à tout surveiller, même s'il savait que ses

troupes faisaient leur boulot du mieux possible et qu'elles le feraient, avec ou sans sa surveillance et ses observations. Comme de bien entendu, ce qu'aurait vraiment voulu Boyle, c'était pouvoir rejoindre le site où

étaient installés Diggs et son état-major, mais il résista à la tentation car il se sentait dans l'obligation perverse de rester à surveiller des hommes qu'il avait pourtant formés à se débrouiller sans lui. Cela prit trois heures, jusqu'à ce qu'enfin il appréhende la logique de la situa-

41 n

tion et décide d'être un commandant plutôt qu'un vulgaire contremaître, et décolle enfin pour Tchabarsovil. Le vol se déroula sans encombre ; il n'était pas mécontent du ciel en partie couvert car il devait y avoir des chasseurs en patrouille, et tous n'étaient pas amicaux. Le GPS le guida jusqu'à sa destination qui s'avéra être une aire d'atterrissage en béton gardée par des soldats. Ils ne portaient pas le " bon " uniforme, une tournure d'esprit dont Boyle savait qu'il allait devoir apprendre à se défaire. L'un des hommes l'escorta jusqu'à un bâtiment qui ressemblait à la version russe d'un q-G, ce qu'il était, du reste.

" Dick, par ici ! " lança le général Diggs. Le commandant d'hélicoptère salua en approchant.

" Bienvenue en Sibérie, Dick, lui dit Marion Diggs en guise de bienvenue.

- Merci, mon général. quelle est la situation dans les airs ?

- On peut la qualifier d'intéressante... Je vous présente le général Bondarenko. C'est le commandant sur le théâtre des opérations. " Boyle salua de nouveau. " Gennady, voici le colonel Boyle qui commande ma brigade aérienne. Un excellent élément... " Puis il se retourna vers le colonel. "

Mais pour répondre à votre question, Boyle, l'armée de l'air a fait du bon boulot jusqu'ici avec ses chasseurs.

- Et les hélicos chinois ?

- Ils n'en ont pas tant que ça, intervint un autre officier russe qui se présenta : Je suis le colonel Andreï Petrovitch Aliev, chef des opérations de théâtre. Jusqu'ici nous n'avons vu que quelques hélicos.

Surtout des appareils de reconnaissance.

- Pas de transports de troupes ? De transport d'état-major ?

- Négatif, répondit Aliev. Leurs généraux préfèrent se déplacer à bord de command-cars chenilles. Ils ne sont pas mariés avec les hélicos comme vous autres Américains.

- que voulez-vous que je fasse, mon général ? demanda Boyle.

- Emmenez Tony Turner à Tchita. C'est le terminal ferroviaire que nous allons utiliser. Il faut qu'on s'installe là-bas.

- On fera venir de là-bas les engins chenilles par la route, c'est ça ? "

Boyle leva les yeux vers la carte.

" C'est le plan, oui. Il y a des points plus proches, mais c'est 411

Tchita qui a les meilleures installations pour décharger nos véhicules, s'il faut en croire nos amis.

- Et le ravitaillement en diesel ?

- L'endroit où vous avez atterri est censé disposer de réservoirs souterrains de grande capacité.

- Plus qu'il ne vous en faut ", confirma Aliev. Boyle estima que ce n'était pas une promesse en l'air.

" Et les munitions ? demanda Boyle. Nous avons en gros deux jours d'avance à bord des C-5. Six chargements complets pour mes Apache, en tablant sur trois missions quotidiennes.

- quelle version des Apache ? s'enquit Aliev.

- Les Delta, colonel. Avec le radar Longbow.

- Tout fonctionne ? insista le Russe.

- Colonel, il n'est pas très utile de les amener si ce n'est pas le cas ", répondit Boyle en arquant le sourcil. Puis : " O' peuvent loger à l'abri mes hommes ?

-   la base où vous avez atterri, des quartiers s'rs ont été préparés pour accueillir vos aviateurs. Dans des abris antiaériens. Votre personnel d'entretien sera logé dans des casernements. "

Boyle acquiesça. C'était partout pareil. Les abrutis qui construisaient les bases se comportaient comme si les pilotes avaient plus de valeur que ceux qui entretenaient leurs zincs. Et c'était bien le cas, jusqu'au moment où

ces derniers avaient besoin d'être réparés et où dès lors le pilote se retrouvait aussi utile qu'un cavalier sans sa monture.

" OK, mon général. Je vais conduire Tony à Tchita puis je reviendrai m'occuper de mes hommes. J'aurai peut-être besoin d'une des radios de Chuck Garvey.

- Il est dehors. Interceptez-le au passage.

- ¿ vos ordres, mon général. Tony, on y va, lança-t-il au chef d'état-major.

- Mon général, dès que nous aurons les premiers éléments d'infanterie, je veux qu'on place des patrouilles de sécurité autour de ces points de ravitaillement, dit Masterman. Ils ont besoin d'une protection.

- Je peux vous procurer les effectifs, proposa Aliev.

412

- Dans ce cas, pas d'objection, répondit Masterman. Combien de ces radios cryptées nous avait apportées Garvey ?

- Huit, je crois. Deux sont déjà parties, avertit le général Diggs. Enfin, il y en aura d'autres dans le train. Allez dire à Boyle de nous renvoyer ici deux hélicos pour nous.

- ¿ vos ordres. " Masterman se précipita vers la porte.

Tous les ministres avaient des bureaux et, comme dans tous les bureaux sur la planète, les équipes de nettoyage arrivèrent, en l'occurrence aux alentours de vingt-deux heures. Elles ramassèrent toutes sortes de détritrus, qui allaient des papiers de bonbons aux paquets de cigarettes vides en passant par les brouillons, ces derniers allant dans des sacs spéciaux destinés à l'incinération. Le personnel d'entretien n'était pas particulièrement doué mais il était soumis à une enquête de moralité et devait par ailleurs subir une formation à la sécurité qui insistait beaucoup sur l'intimidation. Il leur était strictement interdit de discuter de leur travail avec qui que ce soit, pas même leur conjoint, et surtout de jamais révéler en aucune circonstance ce qu'ils découvraient dans les corbeilles. ¿ vrai dire, ils

n'y pensaient guère - ils étaient moins intéressés par les idées ou les réflexions des membres du Politburo que par les prévisions de la météo. Ils avaient même rarement eu l'occasion de voir les ministres dont ils nettoyaient les bureaux et pas un seul ne leur avait adressé la parole ; ils tâchaient juste de se rendre invisibles les rares fois où ils apercevaient ces demi-dieux qui gouvernaient leur nation. À la rigueur une courbette servile, à laquelle on ne daignait même pas accorder un regard, parce qu'ils n'étaient que du mobilier, des subalternes qui se livraient à des tâches de paysans puisque, comme des paysans, c'était la seule chose dont ils étaient capables. Ces paysans-ci savaient toutefois ce qu'étaient les ordinateurs mais ces machines n'étaient pas faites pour des individus comme eux, et le personnel d'entretien en était conscient.

413

De sorte que lorsqu'une de ces machines émit un bruit alors qu'un des agents de nettoyage se trouvait dans le bureau, il n'y prit pas garde. Cela dit, ça lui parut quand même curieux qu'une machine se mette à ronronner alors que son écran était éteint, mais pour quelle raison, c'était pour lui un mystère et il n'avait jamais eu l'audace de frotter ce que d'effleurer un tel engin. Il n'époussetait même pas le clavier lorsqu'il nettoyait le bureau - non, il évitait toujours les touches.

Et voilà pourquoi il entendit le ronronnement commencer, se poursuivre quelques secondes puis s'arrêter, sans y prêter plus attention.

Mary Pat Foley ouvrit les yeux quand le soleil se mit à jeter des ombres au mur du bureau de son époux, et elle se frotta les paupières avec réticence.

Un coup d'œil à sa montre : sept heures vingt. En temps normal, elle était debout bien plus tôt, mais en temps normal, elle ne se couchait pas non plus à quatre heures. Apparemment, il faudrait qu'elle se satisfasse de trois heures de sommeil. Elle se leva, se dirigea vers la salle de bains privée d'Ed. Comme la sienne, elle était équipée d'une douche. Elle n'allait pas tarder à l'utiliser mais en attendant, elle se contenta de s'asperger d'eau le visage et d'un bref examen dans la glace qui la fit grimacer au spectacle qu'elle révélait.

La directrice adjointe des opérations de la CIA hocha la tête, puis la machine se remit en marche et elle enfila son corsage. Finalement elle retourna s'asseoir au bord du canapé et secoua son mari par l'épaule.

" Allez, on sort de son terrier, lapin en sucre, ou le renard va t'attraper.

- Ongnétojours en guerre ? marmonna le patron du service, les yeux fermés.

- Sans doute. J'ai pas encore vérifié. " Elle s'interrompt pour s'étirer puis glisser les pieds dans ses chaussures. " Je vais vérifier mon mail.

- D'accord, j'appelle en bas qu'ils nous montent le petit déjeuner.

414

- Flocons d'avoine. Pas d'oufs. Tas trop de cholestérol, observa Mary Pat.

- Voui, bébé, bougonna-t-il, soumis.

- Ouh, ça c'est un gentil petit lapin en sucre. " Elle l'embrassa et il sortit.

Ed Foley fit lui aussi un passage à la salle de bains puis il s'installa à son bureau et décrocha le téléphone pour appeler les cuisines. " Café, pain grillé, omelette avec trois oufs, jambon et pommes de terre sautées. "

Cholestérol ou pas, il fallait qu'il approvisionne la chaudière.

" Vous avez un message ", nonna la voix mécanique.

" Super ", murmura la DAO. Elle le rapatria, effectua la procédure habituelle de sauvegarde, impression, effacement, mais plus lentement ce matin parce qu'elle était un peu décalquée et donc encline à commettre des erreurs. Dans ces moments-là, elle avait tendance à ralentir le rythme et redoubler de précautions, une attitude prudente apprise lorsqu'elle était jeune mère. Aussi est-ce en quatre minutes au lieu de deux qu'elle sortit une copie papier du tout dernier rapport Sorge de l'agent Songbird. Six pages d'idéogrammes relativement petits. Elle décrocha alors son téléphone et pressa la touche mémoire du Dr Sears.

"Oui?

- Madame Foley. On en a reçu un.

- J'arrive, madame le directeur. " Elle but un peu de café avant qu'il

n'arrive et l'arôme du breuvage, sinon l'effet de sa caféine, l'aida à affronter la journée qui s'annonçait.

" Vous êtes arrivé tôt ? s'enquit-elle.

- ¿ vrai dire, j'ai dormi ici cette nuit. Il faudra qu'on améliore la sélection du bouquet des chaînes sur le c,ble ", observa-t-il, espérant ainsi alléger l'atmosphère. Le regard de son interlocutrice lui permit de voir que c'était mal barré.

Elle lui tendit les feuilles : " Tenez. Café ?

- Volontiers, merci. " Ses yeux ne quittèrent pas la page tandis que sa main t,onnait pour saisir le gobelet de plastique. " Bonne pioche, aujourd'hui.

- Oh?

415

- Ouais, c'est le compte rendu par Fang d'une discussion au Politburo sur le déroulement de la guerre... ils essaient d'analyser nos actions...

ouais, c'est à peu près ce que j'attendais...

- Dites-moi, Dr Sears, ordonna Mary Pat.

- Vous auriez intérêt à demander également l'avis de George Weaver, mais ce qu'il va sans doute dire, c'est qu'ils projettent leurs propre vision politique sur nous en général et sur le président Ryan en particulier...

ouais, ils disent que si nous nous abstenons de les frapper fort, c'est pour des raisons politiques, d'après eux, nous ne voudrions pas trop les braquer... " Sears but une grande gorgée de café. " Ce sont là de sacrées informations. On a là quasiment ce que pensent leurs dirigeants politiques, or ce qu'ils pensent est passablement inexact. " Sears leva les yeux. " Le malentendu est plus grand de leur côté que du nôtre, même à ce niveau. Ils croient le président Ryan m° exclusivement par des considérations politiciennes. Zhang dit qu'il traîne les pieds pour nous permettre ensuite de nouer des relations commerciales avec eux, une fois qu'ils auront consolidé leur emprise sur les gisements d'or et de pétrole russes.

- Et que disent-ils de leur progression ?

- Ils disent - le maréchal Luo, s'entend - qu'elle se déroule conformément à leurs plans, qu'ils sont surpris par le manque d'opposition des Russes, mais s'étonnent aussi de notre absence de frappes à l'intérieur de leurs frontières.
 - C'est parce que nous n'avons pas encore pu envoyer de bombes à nos aviateurs. Je viens moi-même de le découvrir. Il va falloir qu'on les leur achemine par avion.
 - Vraiment ? Eh bien, ils l'ignorent encore. Ils croient que notre inaction est délibérée.
 - Parfait. Préparez-moi une traduction. quand Weaver doit-il arriver ?
 - En général, aux alentours de huit heures et demie.
 - Bien. Voyez ça avec lui dès qu'il sera là.
 - Certainement. " Sears prit congé.
- " Ils se préparent à l'extinction des feux ? demanda Alek-sandrov.

416

- Apparemment, camarade capitaine ", répondit Buikov. Ses jumelles étaient braquées sur les Chinois. Les deux véhicules de reconnaissance étaient garés côte à côte, ce qui ne semblait se produire que lorsqu'ils établissaient leur camp pour la nuit. Les deux hommes trouvaient bizarre qu'ils limitent leurs activités à la journée, mais c'était d'autant mieux pour les observateurs russes, car même les soldats avaient besoin de dormir. Et nous encore plus que les autres, en fait, auraient ajouté les deux Russes. Le stress et les efforts d'avoir à surveiller les ennemis de leur pays - et de le faire à l'intérieur de leurs propres frontières -

était éprouvant pour l'un comme l'autre.

La procédure des Chinois était scrupuleuse mais prévisible. Les deux command-cars étaient ensemble. Les autres blindés étaient dispersés, la plupart devant, mais l'un d'eux se trouvait trois cents mètres en retrait pour protéger leurs arrières. Les équipages de chaque engin restaient groupés. Chacun allumait un petit réchaud à pétrole pour faire cuire le repas - sans doute du riz, estimaient les Russes. Puis ils s'apprêtaient à

entrer dans leurs sacs de couchage pour quatre ou cinq heures de

sommeil avant de se lever, préparer le petit déjeuner et s'ébranler de nouveau avant l'aube. S'ils n'avaient pas été des ennemis, leur respect d'un emploi du temps aussi rigoureux aurait suscité l'admiration. Au lieu de cela, Buikov se demandait s'il pourrait récupérer deux ou trois de leurs EBR pour foncer sur les envahisseurs et les dézinguer avec leurs canons de 30 mm à

tir rapide. Mais jamais Aleksandrov ne le laisserait faire. On pouvait toujours compter sur les officiers pour interdire aux sergents d'en faire à

leur tête.

Le capitaine et son sergent repartirent vers le nord regagner leur cercueil, comme ils appelaient leur engin chenille, laissant trois autres éclaireurs surveiller leurs " hôtes " ainsi qu'en était venu à les baptiser Aleksandrov.

" Alors, sergent, comment on se sent ? demanda l'officier à voix basse.

- Un peu de sommeil ne nous fera pas de mal. " Buikov regarda derrière lui.

Il y avait désormais une ligne de crête en plus des arbres pour les séparer des Chinetoques. Il alluma une

417

cigarette et poussa un long soupir détendu. " C'est une mission plus exigeante que je ne l'imaginais.

- Oh ?

- Affirmatif, camarade capitaine. J'ai toujours pensé qu'on pouvait tuer nos ennemis. Les veiller comme des nourrices, c'est d'un stressant...

- C'est comme ça, Boris Evguenievitch, mais rappelle-toi que si nous faisons correctement notre boulot, notre division sera alors à même d'en tuer bien plus que seulement un ou deux. Nous sommes ses yeux, pas ses dents.

- D'accord, camarade capitaine, mais c'est quand même comme de tourner un film sur les loups au lieu de les tirer.

- Les gens qui font de bons documentaires animaliers remportent des prix, sergent. "

Le plus bizarre, avec le capitaine, songea Buikov, c'est qu'il essaie toujours de raisonner avec vous. C'était du reste assez touchant, comme s'il essayait d'être un professeur plutôt qu'un officier.

" qu'est-ce qu'on a au dîner ?

- Du bouf et du pain noir, camarade capitaine. Et même encore un peu de beurre. Mais pas de vodka, ajouta le sergent, avec aigreur.

- quand ce sera terminé, tu auras l'autorisation de boire tout ton soûl, Boris Evguenievitch, promit Aleksandrov.

- Si nous survivons jusque-là, je boirai à votre santé. " Le cercueil était là où ils l'avaient laissé, et l'équipage avait déployé le filet de camouflage. Un truc bien avec cet officier, c'est qu'il arrivait à

convaincre les hommes de faire leur devoir sans trop râler. C'était ce même genre de bonne camaraderie entre soldats qu'évoquait mon grand-père, quand il nous racontait ses interminables récits de massacres d'Allemands sur la route de Vienne, exactement comme dans tous ces films de guerre, songea le sergent Buikov.

Le pain noir sortait d'une boîte mais il avait bon goût et le bouf, cuit sur leur propre réchaud à pétrole, n'était finalement pas plus mauvais que de la pâtée pour chien. Ils avaient à peu près fini quand le sergent Gretchko apparut. Il commandait l'unité d'EBR numéro trois, et il apportait...

418

" Est-ce que j'ai la berlue ? lança Buikov. Youri Andreïevitch, tu es un vrai camarade ! "

C'était une bouteille d'un demi-litre de vodka, la plus basse de gamme, avec une capsule en alu qui ne permettait pas de la reboucher.

" De qui vient cette brillante idée ? s'enquit le capitaine.

- Camarade capitaine, la nuit est froide, on est des soldats russes et on a besoin de quelque chose pour nous aider à nous relaxer, répondit Gretchko.

C'est la seule bouteille de la compagnie et un gorgéon chacun pourra pas nous faire de mal, j'imagine, ajouta le sergent, d'un ton raisonnable.

- Oh, bon, d'accord. " Alekasandrov tendit son gobelet métallique et reçut peut-être six centilitres. Il attendit que le reste de ses hommes soient servis à leur tour et vit alors que la bouteille était vide. Ils burent tous et, sans conteste, elle parut excellente à ces soldats russes perdus dans la taïga sibérienne, accomplissant leur devoir pour la mère patrie.

" Il faudra qu'on refasse le plein demain, observa Gretchko.

- Un camion-citerne doit nous attendre à quarante kilomètres au nord de la scierie brûlée. On y montera l'un après l'autre en espérant que nos amis chinois ne seront pas trop gourmands pour dévorer la route. "

" Ce doit être votre capitaine Aleksandrov, nota le commandant Tucker.

À quatorze cents mètres des Chinois les plus proches. C'est vraiment près, observa l'Américain.

- C'est un bon soldat, répondit Aliev. Il vient d'envoyer son rapport. Les Chinois suivent leur procédure avec une remarquable exactitude. Et le gros de la troupe ?

- quarante kilomètres derrière. Ils bivouaquent pour la nuit, eux aussi, mais ils vont même jusqu'à allumer des feux de camp, comme s'ils voulaient nous dévoiler leur position. " Tucker déplaça la souris pour cadrer les campements. L'image affichée était vert sur vert, à présent. Les blindés chinois apparaissaient comme des taches brillantes, surtout à l'emplacement des moteurs qui luisaient de leur chaleur résiduelle...

419

" Bien, dit Tucker. Il ne nous reste plus qu'à attendre d'avoir les Cochons Intelligents.

- Les quoi ? s'étonna Aliev.

- Vous verrez, colonel, vous verrez", promit Tucker. Le mieux, c'est que ces vues étaient transmises par Grace Kelly, or, elle était dotée, elle, d'un illuminateur laser fixé au fuselage, alors que le drone volait à

soixante-deux mille pieds, plus de dix-huit kilomètres, balayant la zone avec ses caméras infrarouges. Guidé par Tucker, l'ASP poursuivit sa route vers le sud pour continuer à cataloguer les unités chinoises

qui s'enfonçaient à l'intérieur de la Sibérie. Il y avait à présent seize ponts flottants qui barraient l'Amour, plus quelques autres un peu plus au nord, mais les points réellement vulnérables étaient situés autour de Harbin, bien plus au sud, en territoire chinois. Il y avait quantité de ponts de chemin de fer entre ce secteur et Bei'an, le terminus de la ligne ferroviaire qui approvisionnait l'armée chinoise. Grâce Kelly vit quantité

de convois, tractés en majorité par des machines diesel mais il y avait aussi un certain nombre de vieilles locomotives à vapeur qui avaient été

ressort-ties des dépôts pour poursuivre le transport des vivres et des munitions vers le nord. Le plus intéressant toutefois restait la rocade de desserte construite récemment, où des wagons-citernes déchargeaient, sans doute du gazole, apparemment à la station de départ d'un oléoduc que les soldats du génie de l'Armée populaire de libération s'échinaient à

prolonger vers le nord. C'était un système copié des Américains. Américains et Britanniques avaient procédé de même entre la Normandie et le front de l'est à la fin de 1944 et ça, Tucker le savait, constituait une cible digne d'intérêt. Le gazole n'était pas seulement le sang d'une armée en campagne.

C'était l'air qu'elle respirait.

On voyait une grande quantité d'hommes désouivrés. Des ouvriers sans doute, prévus pour réparer les voies endommagées, tandis que les principaux ouvrages d'art étaient entourés de batteries de SAM et de DCA. Joe le Chinetoque savait bien sûr que les ponts étaient importants et il faisait de son mieux pour les protéger.

Pour le bien que ça leur fera, songea Tucker. Par radio-satellite, il contacta l'équipe à Jigansk, où l'on était en train de 42q

consigner la liste des objectifs pour le général Wallace. Les godillots avaient bien entendu comme principal souci de contrer l'avance de l'Armée populaire de libération, mais pour le commandant Tucker, tout cela se résumait à une collection de cibles. Pour les cibles ponctuelles, il lui fallait des J-DAM, et pour les cibles étendues, des J-SOW - les " Cochons Intelligents Ô " et dès qu'il les aurait, Joe le Chinetoque s'en prendrait un sur le coin de la tronche, et sans doute, comme toutes les armées en campagne, celle-ci avait ses points faibles. Le tout était de taper assez fort.

Les rampants sur la base russe se montrèrent quelque peu surpris de voir débarquer d'énormes cargos 747-F, arborant non pas une cocarde militaire mais les couleurs d'une entreprise privée, en l'occurrence Fédéral Express.

De leur côté, les équipages, même s'ils avaient fait leurs classes dans l'armée de l'air ou l'aéronavale, n'avaient jamais escompté voir un jour la Sibérie, sauf peut-être derrière les hublots d'un bombardier stratégique B-52H. La piste était incroyablement accidentée, en bien plus mauvais état que sur la plupart des aéroports américains, mais il y avait une tripotée de personnels au sol et quand les portes oscillantes du nez se levèrent, ils approchèrent avec des chariots à fourche pour commencer à débarquer les palettes. L'équipage ne quitta pas la cabine. Des camions-citernes arrivèrent, raccordèrent leurs tuyaux de dix centimètres de diamètre aux buses d'alimentation et entreprirent le remplissage des vastes réservoirs de combustible pour permettre à l'avion de redécoller au plus vite et dégager ainsi

1. Ces deux armes font partie des GAM (GPS Aided Missiles) dont le guidage par satellite GPS est censé pallier les insuffisances du guidage laser, neutralisé par les nuages, la fumée ou l'humidité de l'air. Un nombre réduit de ces engins étaient en service au début des années 2000. Le J-DAM

(Joint Direct Attack Munition) est en fait un kit GPS permettant de transformer une bombe " idiote " en bombe " intelligente ". Le J-SOW (Joint Stand-Off Weapori) est une arme de la marine, de la catégorie " tirée à

distance de sécurité " (Stand-off), c'est-à-dire à longue portée, mais l'acronyme sow veut également dire " truie " en anglais, d'où son sobriquet (N.d.T.).

421

l'aire de déchargement. Chaque 747-F était doté d'une cabine-couchettes o

logeait l'équipage de relais qui avait accompagné le vol. Ceux qui avaient dormi en prévision du trajet retour n'eurent même pas le temps de prendre un verre, et ils durent se contenter des plateaux repas livrés en cartons à

Elmendorf lors de l'aller. Il fallut en tout et pour tout cinquante-sept minutes pour décharger les cent tonnes de bombes, ce qui suffisait tout juste à approvisionner dix des F-15E garés tout au bout de l'aire

de stationnement, mais c'est dans cette direction que se dirigèrent les chariots à fourche.

" C'est s'r ? observa Ryan

- Oui, monsieur le président, confirma le Dr Weaver. Malgré tout leur raffinement, ces gens peuvent avoir un raisonnement très insulaire, et en pratique, nous sommes tous coupables de projeter sur les autres nos propres modes de pensée.

- Mais c'est pour ça que j'ai des gens comme vous pour me conseiller... qui les conseille, eux ? demanda Ryan.

- Ils ont quelques individus de valeur. Le problème est que leur Politburo ne les écoute pas toujours.

- Ouais, bon, j'ai déjà constaté la même chose ici. Bien, dites-moi, est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

- Potentiellement, ce pourrait être les deux, mais n'oublions pas que nous les comprenons dorénavant bien mieux qu'ils ne nous comprennent, nous, rappela Ed Foley. Cela nous procure un avantage notable, si nous savons jouer nos atouts intelligemment. "

Ryan se cala au dossier et se massa les paupières. Robby Jackson n'était guère mieux, même s'il avait pu dormir presque quatre heures dans la chambre Lincoln (appelée ainsi uniquement parce qu'un portrait du seizième président y était accroché). Le bon café de la Jamaïque aidait tout le monde à faire au moins semblant d'être conscient...

"Je suis surpris que leur ministre de la Défense soit d'une telle étroitesse de vue, réfléchit tout haut Robby, en parcourant à nouveau du regard la dépêche Sorge. On paie ces hauts fonctionnaires à savoir envisager les situations dans une large pers-

422

pective. quand une opération se déroule aussi bien que celle qu'ils sont en train de mener, on a tendance à devenir méfiant. Moi, je l'étais, en tout cas.

- D'accord, Robby, t'étais le Dieu des Opérations sur l'autre rive. Alors, qu'est-ce que tu recommandes ? demanda Jack.

- L'essentiel, dans une opération de grande envergure, est de toujours garder la main sur l'adversaire. De le mener là où on veut, ou de s'immiscer dans son processus de décision, bref, de l'empêcher d'analyser les données pour choisir une option. Je crois que c'est ce qu'on pourrait faire ici.

- Comment ? demanda aussitôt Arnie van Damm.

- Le facteur commun à tous les plans militaires couronnés de succès au cours de l'histoire est celui-ci : on montre à l'adversaire ce qu'il espère et s'attend à voir, et puis, quand il pense avoir réussi à mener le monde à

la baguette, on débarque et on lui coupe l'herbe sous le pied. " Robby se carra contre le dossier, ravi pour une fois de tenir cours. " Le mieux est encore de les laisser continuer d'avancer pendant quelques jours encore, leur laisser l'impression que c'est de plus en plus facile, le temps qu'on monte en capacité, et ensuite seulement, on les frappe, on leur déboule dessus comme le séisme de San Francisco... sans prévenir, juste le ciel qui leur tombe sur la tête. Mickey, quel est leur talon d'Achille ? "

Le général Moore avait la réponse : " C'est toujours la logistique. Ils brûlent quelque chose comme neuf cents tonnes de gazole par jour pour que tous ces chars et ces blindés continuent de filer vers le nord. Ils ont un contingent de cinq mille sapeurs du génie qui travaillent comme des castors à tirer un oléoduc pour rester au contact de leurs éléments de tête. On peut couper cet approvisionnement... ils pourront compenser une partie du déficit avec des camions-citernes, mais pas l'intégralité...

- Et on se sert des Cochons Intelligents pour éliminer ces derniers, termina pour lui le vice-président Jackson.

- C'est une façon de régler la question, admit le général Moore.

- Des Cochons Intelligents ? " demanda Ryan. Robby expliqua, pour conclure : " Depuis huit ans, on travaille dessus comme sur un certain nombre d'autres gadgets. J'ai

passé un mois à China Lake, il y a quelques années, avec le prototype. «a marche, si on peut en avoir suffisamment.

- Gus Wallace les a mis en tête de sa lettre au Père Noël.

- L'autre truc est l'aspect politique, conclut Jackson.

- C'est drôle, j'avais justement une idée de ce côté. Comment la Chine communiste présente-t-elle ce conflit à sa population ? "

Cette fois, ce fut au Dr Weaver de prendre la balle au bond : " Ils disent que les Russes ont provoqué un incident de frontière - la même rengaine que Hitler avec la Pologne en 1939. La technique du gros mensonge. Ils l'ont déjà utilisée. Comme toutes les dictatures. «a marche toujours si on contrôle ce que peut voir la population.

- Et quelle est la meilleure arme pour contrer le mensonge ? demanda Ryan.

- La vérité, bien s'r, répondit Amie van Damm, au nom des autres. Mais ils ont la haute main sur la diffusion de l'information. Comment peut-on leur transmettre la vérité ?

- Ed, comment sortent les données Sorge ?

- Par le Net, Jack. Et alors ?

- Combien de Chinois possèdent-ils des ordinateurs ?

- Plusieurs millions... le chiffre a fait un bond ces deux dernières années. C'est même pour cela qu'ils pillent les brevets de chez Dell pour lesquels on a fait tout ce schproum lors des négociations commerciales et... oh, ouais... " Foley leva les yeux, sourit. " Ouais, ça me plaît bien.

- «a pourrait être dangereux, avertit Weaver.

- Dr Weaver, il n'y a aucun moyen s'r de faire une guerre, rétorqua Ryan.

Ce n'est pas une négociation amicale. Général Moore ?

- Oui, monsieur.

- ...mettez les ordres.

- Oui, monsieur.

- Une seule question : est-ce que ça va marcher ?

- Jack, dit Robby Jackson, c'est comme au base-bail. Il faut jouer le match pour savoir qui est le meilleur. "

La première division de renforts qui arriva à Tchita était la 201e. Les trains s'arrêtaient sur les voies de garage installées tout exprès pour le déchargement. Les wagons plats avaient été conçus (et construits en grand nombre) pour transporter les engins militaires chenilles. Dans ce but, des passerelles basculantes étaient installées à chaque extrémité, de part et d'autre des attelages. Lorsqu'elles étaient rabattues, les chars pouvaient remonter toute la rame pour rejoindre les rampes en béton installées à

l'extrémité des voies où les trains avaient refoulé. L'opération était quelque peu délicate à cause de la largeur des engins et tous les chauffeurs poussaient un léger soupir de soulagement dès que les chenilles mordaient sur la rampe en béton. Une fois au sol, les blindés étaient dirigés par la police militaire vers les zones de rassemblement. Le commandant de la 201e division d'infanterie motorisée et son personnel étaient déjà là, bien sûr ; les officiers du régiment avaient reçu leurs ordres de marche qui leur indiquaient quelles routes prendre en direction du nord-est pour rejoindre la 5e armée de Bondarenko, et une fois la jonction faite, pour s'organiser de manière à former une véritable armée en campagne et non plus une simple expression théorique sur le papier.

La 201e, comme celles qui suivaient - les 80e, 34e et 94e -, était équipée du tout dernier matériel russe, et elles étaient pleinement opérationnelles. Leur mission immédiate était de foncer vers le nord et l'est pour bloquer l'avance des Chinois. Une sacrée course de vitesse. Il n'y avait pas tant de routes que ça dans cette partie de la Sibérie. La plupart étaient de vulgaires pistes gravillonnées, ce qui n'était pas un obstacle pour les véhicules chenilles. Le problème restait l'approvisionnement, vu la rareté des stations-services destinées aux poids lourds qui parcouraient ces routes en temps de paix, aussi la 201e avait-elle réquisitionné tous les camions-citernes sur lesquels ses officiers avaient pu mettre la main et même cela risquait de ne pas suffire, s'inquiétaient les hommes de la logistique, quoiqu'ils n'eussent guère le choix en la matière. S'ils avaient tout juste assez de carburant pour acheminer leurs chars, il leur faudrait ensuite se résoudre à mener une guerre de position en les réduisant au rôle de casemates.

En gros, le seul élément favorable était le réseau téléphonique qui leur permettait de communiquer sans utiliser la radio. Toute la zone était soumise à un silence radio strict, afin de priver l'ennemi de toute

possibilité d'information ; et les forces aériennes sur zone, américaines comme russes, avaient pour mission d'éliminer tout appareil de reconnaissance tactique que les Chinois pourraient envoyer. Jusqu'à présent, ils y avaient réussi. Un total de dix-sept appareils des types J-6

et J-7, considérés comme des variantes reconnaissance, avaient été descendus à proximité de Tchita.

Le problème des Chinois avec la reconnaissance fut confirmé à Toulouse.

SPOT-Images, la société française qui commercialisait les photos du satellite avait reçu quantité de demandes de clichés de Sibérie et même si la majorité émanaient d'entreprises occidentales apparemment légitimes, des agences de presse, surtout, toutes avaient été refusées sommairement. Même si leur résolution était inférieure à celles des satellites de reconnaissance militaires américains, les images SPOT étaient assez détaillées pour identifier tous les trains rassemblés à Tchita.

Et comme la Chine populaire avait toujours une ambassade en activité à

Moscou, l'autre inquiétude était que leur ministre de la Sécurité d'...tat ait stipendié des ressortissants russes pour se livrer à l'espionnage et fournir des renseignements au nouvel ennemi de la Fédération. Les individus pour lesquels le Service fédéral de sécurité russe avait des soupçons furent interpellés et questionnés, et ceux qui étaient déjà détenus eurent droit à un interrogatoire musclé.

Au nombre desquels Klementi Ivanovitch Suvorov.

" Tu étais au service d'un pays ennemi, observa Pavel Efre-mov. Tu as tué

pour une puissance étrangère, et comploté pour éliminer notre président.

Nous savons tout cela. Nous t'avons sous surveillance depuis pas mal de temps déjà. Nous détenons ceci. " Il brandit une photocopie du bloc à usage unique récupéré de la boîte aux lettres fixée sous le banc du parc Gorky. "

Tu peux choisir de parler maintenant ou bien recevoir une balle dans la tête. C'est ta vie qui est en jeu, pas la mienne. "

Dans les films, c'était le passage où le suspect était censé lancer d'un ton de défi : " Vous allez me tuer de toute façon ", sauf que Suvorov n'avait pas plus envie que quiconque de passer de vie à trépas. Il aimait la vie comme tout le monde, et il ne s'était pas plus attendu à être capturé que n'importe quel malfrat inconscient. À la limite, il s'y était même encore moins attendu, parce qu'il se faisait une haute idée de son astuce et de son intelligence, même si ses certitudes avaient été bien entendu passablement ébranlées ces derniers jours.

Du reste, les perspectives pour Klementi Ivanovitch Suvorov étaient pour le moins sombres désormais. Après tout, il avait été formé par le KGB et il savait à quoi s'attendre - une balle dans la tête -, à moins qu'il puisse fournir à ses interrogateurs quelque chose de suffisamment précieux pour qu'ils l'épargnent, et en ce moment, même la vie en camp de travail à

régime strict était un choix préférable.

" C'est vrai que vous avez arrêté Kong ?

- C'est ce qu'on t'a raconté mais en fait, non. Pourquoi leur révéler qu'on a pénétré leur réseau ? avoua Efremov honnêtement.

- Alors vous pouvez me retourner contre eux.

- Et comment pourrais-tu le faire ? demanda l'officier du SFS.

- Je peux leur raconter que l'opération qu'ils envisagent se poursuit mais que la situation en Sibérie a ruiné mes chances de l'exécuter dans un délai raisonnable.

- Et si Kong ne peut pas quitter leur ambassade - nous l'avons désormais bouclée, bien entendu - comment pourrais-tu lui faire parvenir cette information ?

- Par courrier électronique. D'accord, vous pouvez surveiller toutes leurs communications terrestres mais intercepter les communications par téléphone mobile est plus délicat. J'ai une méthode de rechange pour communiquer avec lui par courrier électronique.

- Et le fait même que tu n'y aies pas recouru jusqu'ici ne risque-t-il pas de les alerter ?

- L'explication est simple. Mon contact chez les Spetsnaz a pris peur à cause du déclenchement des hostilités et moi aussi.

427

- Mais nous avons déjà vérifié tes comptes électroniques.

- Vous pensez que je les ai tous consignés par écrit ? (Il se tapota la tempe.) Vous me prenez vraiment pour un imbécile ?

- Vas-y, fais ta proposition.

- Je leur propose de poursuivre le déroulement de la mission. Je leur demande de me donner le feu vert par un signal - la disposition des rideaux à une fenêtre, par exemple.

- Et en échange ?

- Et en échange, je ne serai pas exécuté, suggéra le traître.

- Je vois ", fit Efremov, sans broncher. Il aurait été ravi de lui loger sur-le-champ une balle dans la nuque, mais il pouvait être politiquement utile de suivre sa proposition. Il allait la transmettre en haut lieu.

L'inconvénient d'avoir à les surveiller était qu'il fallait anticiper leurs moindres faits et gestes, et cela voulait dire qu'ils devaient dormir un petit peu plus, une heure environ, estima Aleksandrov, mais c'était tout, tant ils étaient prévisibles. Il avait bu son thé matinal. Le sergent Buikov avait partagé deux cigarettes avec lui, et maintenant ils étaient allongés sur le sol humide de rosée, les jumelles devant les yeux. Les Chinois avaient eux aussi posté des soldats à l'extérieur des véhicules toute la nuit, à une centaine de mètres environ. Pas très aventureux, observa le capitaine. ¿ leur place, il aurait dispersé les sentinelles un peu plus, au moins un demi-kilomètre, par paires et munies d'émetteurs radio en plus de leurs armes. Et de ce côté, il aurait fait placer un mortier au cas où ils auraient repéré quelque chose de dangereux. Mais le renard et le jardinier semblaient à la fois prudents et confiants, ce qui formait une combinaison bizarre.

La procédure matinale était toutefois bien rodée. Les réchauds à pétrole furent sortis pour le thé - sans doute du thé - et ce qu'ils pouvaient manger au petit déjeuner. Puis les filets de camouflage furent ôtés. Les sentinelles revinrent rendre compte aux officiers et tout le monde rembarqua. Le premier saut de puce des véhicules fut

très court, même pas cinq cents mètres, et une fois encore, les éclaireurs à pied descendirent et

428

se portèrent en avant, pour rapidement revenir rendre compte avant le deuxième saut, celui-ci bien plus long.

" Allons-y, sergent ", ordonna Aleksandrov et ils retournèrent au pas de course à leur EBR pour entreprendre à leur tour leur propre série de sauts de puce à reculons.

" Et c'est reparti ", nota le commandant Tucker, au sortir de trois heures de sommeil sur un mince matelas en mousse posé à un mètre vingt du récepteur Dark Star. C'était de nouveau Ingrid Bergman, positionnée pour voir en même temps les deux unités de reconnaissance et le gros de l'armée chinoise.

" C'est vrai qu'ils suivent la procédure au pied de la lettre, vous savez...

- Ouais, apparemment, convint le colonel Tolkunov.

- Donc, s'ils continuent comme ça, ce soir, ils devraient être à peu près ici. " Tucker inscrivit une marque verte sur la carte plastifiée. " Ce qui les rend à la mine d'or demain après-midi. O' comptez-vous lancer votre action ?

- Tout dépendra de la vitesse de progression de la Deux-Zéro-Un.

- L'essence ?

- Le gazole en fait, mais, oui, c'est le gros problème quand on déplace une force de cette taille.

- Ouais, nous, c'est les bombes.

- quand commencerez-vous à traiter les cibles chinoises ?

- Ce n'est pas mon rayon, colonel, mais quand ça se produira, vous le verrez là-dessus, en direct et en couleurs. "

Ryan avait pu faire deux heures de sieste dans l'après-midi, pendant qu'Arnie van Damm s'occupait de ses rendez-vous (le secrétaire général avait besoin de dormir, lui aussi, mais comme presque tout le monde à la Maison-Blanche, il faisait passer les exigences du président avant les siennes), et à présent, il regardait la télé - en fait, les images transmises par Ingrid Bergman.

" Incroyable, observa-t-il. On pourrait presque décrocher son téléphone et indiquer à un mec o' diriger précisément son tank.

429

- On essaie plutôt de l'éviter, monsieur ", précisa aussitôt Mickey Moore.

Au Vietnam, on avait appelé la méthode " le chef d'escouade tombé du ciel

", quand les commandants dirigeaient ainsi les sergents en patrouille, pas toujours à l'avantage des troupes. Le miracle des transmissions modernes pouvait également s'avérer une malédiction, avec l'effet prévisible que ceux qui se trouvaient en danger finissent par couper leur radio ou éteignent tous ces satanés bidules jusqu'à ce qu'ils aient quelque chose à

dire de leur côté.

Ryan acquiesça. Il avait été sous-lieutenant dans les marines, et même si ça n'avait pas duré longtemps, il en avait gardé le souvenir d'une t'che exigeante pour un jeune à peine sorti de l'université.

" Les Chinois sont-ils au courant ?

- Non, pour autant qu'on sache. Sinon, ils essaieraient à coup s'r de descendre nos Dark Star, et on le remarquerait tout de suite. Mais ce n'est pas facile. Ils sont quasiment indétectables au radar, et pas évidents à

repérer visuellement, d'après ce que dit l'Air Force.

- Il n'y a pas des masses de chasseurs qui peuvent grimper à dix-huit mille mètres, et encore moins croiser à cette altitude, renchérit le vice-président. C'est déjà limite même pour un Tomcat. " Lui aussi avait les yeux rivés à l'écran. Aucun officier dans l'histoire des opérations militaires n'avait bénéficié de capacités comparables, même de loin, Jackson en était s'r. La majorité des opérations de combat exigeaient de localiser l'ennemi pour savoir o' l'attaquer. Ces nouveaux équipements vous donnaient l'impression d'y assister dans un fauteuil de cinéma, et si jamais les Chinois le découvraient, ils disjoncteraient. On avait déployé

des efforts considérables dans la conception du Dark Star pour l'empêcher.

Leurs transmetteurs étaient directionnels, verrouillés sur les satellites-relais, et non pas omnidirectionnels comme les systèmes radio habituels. De sorte qu'ils restaient aussi indétectables que des trous noirs placés dix-huit kilomètres au-dessus du champ de bataille.

" quel est le point crucial, selon vous ? demanda Jack au général Moore.

- La logistique, monsieur, toujours la logistique. Je vous l'ai 430

dit ce matin, ils consomment d'énormes quantités de gazole, et le ravitaillement est une t,che gigantesque. Les Russes ont le même problème.

Ils essaient de dépêcher des troupes fraîches au nord du fer de lance chinois pour les bloquer dans la région d'Aldan, près de leur filon d'or.

Il y aurait déjà une chance sur deux qu'ils y arrivent, même avec des routes et sans opposition. Mais là en plus, ils sont obligés de transporter des quantités de carburant, et leur autre problème est qu'avec ça, ils vont bouffer les chenilles de leurs véhicules. Ils n'ont pas de semis surbaissés comme nous : résultat, leurs chars sont obligés de se déplacer par leurs propres moyens. Or, ces engins sont beaucoup plus délicats à manœuvrer qu'il n'y paraît. On peut estimer que cette seule marche d'approche va leur faire perdre entre le quart et le tiers de leurs capacités opérationnelles.

- Est-ce qu'ils peuvent se battre? finit par demander Jackson.

- Ils se servent du T-80 UM. Il aurait pu rivaliser avec notre M60A3 mais s'rement pas avec notre M1 et encore moins le M1A2, mais contre le M-90

chinois, disons qu'ils sont du même niveau qualitatif. Le seul problème est que les Chinois en ont beaucoup plus. Tout se ramène à une question d'entraînement. Les divisions russes qu'ils envoient au combat sont leurs éléments les mieux entraînés et les mieux équipés. question : Font-ils le poids ? «a reste à voir.

- Et nos gars ?

- Ils commencent d'arriver à Tchita demain matin. Les Russes veulent qu'ils se forment et fassent mouvement vers l'est-sud-est. Le concept opérationnel est qu'ils fixent les Chinois et que de notre côté, on les coupe de leurs approvisionnements au niveau de l'Amour. En théorie, ça se tient, commenta Mickey Moore sur un ton neutre, et les Russes

prétendent pouvoir nous fournir tout le carburant nécessaire gr,ce aux réserves de leurs bunkers souterrains installés dans le coin depuis près d'un demi-siècle. On verra bien. "

55 Coups d'oil et coups durs

LE général Peng s'était désormais porté en avant-garde, avec les éléments de tête de sa première division blindée, la 302e. Tout se passait au mieux pour lui - au point même que ça finissait par le rendre nerveux. Pas la moindre opposition ? Même pas un malheureux coup de feu, encore moins un barrage d'artillerie. Les Russes étaient-ils complètement endormis ou étaient-ils entièrement dépourvus de troupes dans le secteur ? Ils avaient un commandement de district militaire à Tchabarso-vil, avec à sa tête ce fameux Bondarenko, jugé comme un officier compétent et même courageux. Mais o' diable étaient passées ses troupes ? Le renseignement indiquait qu'une division motorisée russe entière était sur zone, la 265e, or une division motorisée russe était une formation mécanisée à l'organisation superbe, avec assez de chars d'assaut pour transpercer n'importe quel obstacle, et assez de fantassins pour tenir longtemps une position. En théorie. Mais bon sang, o' se cachaient-ils ? Et o' étaient ces renforts que les Russes auraient d' envoyer ? Peng avait réclamé des informations et l'armée de l'air était censée avoir envoyé un appareil de reconnaissance photographique pour chercher ses ennemis, mais sans résultat jusqu'ici. Il s'était certes attendu à se retrouver presque entièrement livré à lui-même au cours de cette campagne, mais quand même pas complètement non plus.

Cinquante kilomètres devant la 302e, se trouvait un échelon de reconnaissance qui n'avait rien signalé en dehors de quelques traces de chenilles au sol, pas forcément

432

récentes. Les hélicoptères qui avaient décollé n'avaient rien signalé non plus. Ils auraient d' repérer quelque chose, mais non : juste quelques civils, qui pour la plupart avaient préféré prendre la fuite.

En attendant, ses troupes s'étaient concentrées sur cette plate-forme de chemin de fer aujourd'hui abandonnée, mais ce n'était pas pire que de progresser sur une large piste gravillonnée. Au niveau opérationnel, son seul souci éventuel restait l'approvisionnement en carburant, mais les deux cents camions-citernes de dix mille litres permettaient de livrer la quantité suffisante à partir de l'oléoduc que le génie prolongeait, au rythme de quarante kilomètres par jour, depuis le

terminus ferroviaire sur la rive opposée de l'Amour. En fait, c'était jusqu'ici l'exploit le plus remarquable de cette campagne : loin en retrait derrière lui, des régiments du génie posaient les tubes puis les recouvraient d'un mètre de terre pour les dissimuler. Les seuls éléments qu'ils ne pouvaient dissimuler étaient les stations de pompage mais ils avaient suffisamment de pièces détachées pour les reconstruire si jamais elles étaient détruites.

Non, le seul vrai problème de Peng était la localisation de l'armée russe.

Tel était le dilemme : soit ses services de renseignements s'étaient trompés et effectivement il n'y avait pas de troupes russes dans la zone, soit ils avaient raison et les Russes avaient simplement préféré détalé, lui ôtant toute chance de les affronter et les détruire. Mais depuis quand les Russes auraient-ils décidé de ne plus défendre leur terre ? Jamais des soldats chinois ne se conduiraient ainsi. Et puis, ça ne collait pas non plus avec la réputation de Bondarenko. Rien dans cette situation ne tenait debout. Peng soupira. Mais c'était souvent ainsi sur les champs de bataille. Pour le moment, en tout cas, il était dans les temps - il avait même une légère avance - et son premier objectif stratégique, la mine d'or, n'était plus qu'à trois jours de ses éléments de reconnaissance avancée. Il n'avait encore jamais vu de mine d'or.

" Sacré nom de Dieu ! jura Pavel Petrovitch. C'est mon pays. Ma terre.

C'est pas des Chinetoques qui vont m'en chasser !

433

- Ils ne sont qu'à trois ou quatre jours d'ici, Pasha.

- Et alors ? Je vis ici depuis plus de cinquante ans. C'est pas maintenant que je vais partir. " Le vieux bonhomme était plus qu'arrogant. Le directeur de la compagnie minière était venu en personne le chercher en voiture pour l'évacuer, et il s'était attendu à ce qu'il l'accompagne de son plein gré. Mais il avait mal évalué le personnage.

" Pasha, on ne peut pas vous abandonner ici sur leur passage. C'est leur objectif, ce qu'ils veulent nous dérober et qui a motivé leur invasion...

- Eh bien, je me battraï pour le défendre ! J'ai tué des Boches, j'ai tué

des ours, j'ai tué des loups. Alors, je peux bien tuer des Chinois. Je suis peut-être un vieil homme, mais je ne suis pas une vieille femme, camarade !

- Vous allez vous battre contre des soldats ennemis ?

- Et pourquoi pas ? bougonna Gogol. C'est mon pays. J'en connais tous les recoins. Je sais o' me planquer, et je sais tirer. Des soldats, j'en ai déjà tué. " Il indiqua le mur. Son vieux fusil d'ordonnance était toujours là, et le directeur de la mine pouvait distinguer sans peine les encoches qu'il avait faites au couteau sur la crosse, une entaille pour chaque Allemand. " Je sais chasser les loups et les ours. Je sais chasser les hommes aussi.

- Vous êtes trop vieux pour être soldat. C'est un boulot de jeune.

- J'ai pas besoin d'être un athlète pour presser une détente, camarade, et je connais bien ces bois. " Pour souligner cette déclaration, Gogol se leva et, délaissant le fusil autrichien flambant neuf, il décrocha sa vieille pétoire datant de la Grande Guerre patriotique. Le sens était clair : il avait déjà combattu avec cette arme par le passé, et il était bien décidé à

recommencer. Suspendues au mur, il restait encore un certain nombre de peaux de loup dorées, dont la plupart portaient un trou en pleine tête. Il en caressa une, se retourna vers ses visiteurs. " Je suis russe. Je me battraï pour ma terre. "

Le directeur de la mine décida de refiler le bébé aux militaires. Peut-être qu'eux arriveraient à l'évacuer. quant à lui, n'ayant aucun désir de recevoir l'armée chinoise, il jugea préférable de décamper. Derrière lui, Pavel Petrovitch Gogol ouvrit une bou-

teille de vodka et s'en descendit une lampée. Puis il nettoya son fusil en songeant au bon vieux temps.

La gare terminus était parfaitement conçue, estima le colonel Welch. Les ingénieurs russes avaient peut-être conçu des trucs minables, mais ils les avaient conçus pour qu'ils marchent et la disposition des voies en était l'exemple. Les trains faisaient demi-tour en empruntant ce que les cheminots américains appelaient un " Y " et leurs collègues européens un triangle de retournement, ce qui leur permettait de refouler leur rame sur l'une des dix voies de déchargement en impasse. Les grosses motrices VL80T

reculaient en douceur, le chef de train juché sur le dernier wagon, la

main sur le volant du frein pneumatique pour l'activer à l'approche de la rampe.

Dès que les trains s'immobilisaient, les soldats bondissaient des voitures de tête pour regagner au pas de course leurs véhicules à l'arrière de la rame, les faire démarrer et les descendre par les rampes. Il ne fallait pas plus d'une demi-heure pour décharger entièrement un train. Cela impressionna le colonel Welch, qui avait déjà utilisé des trains-auto pour emmener sa famille à Disney World en Floride, or la procédure de débarquement à Sanford prenait au bas mot une heure et demie. Alors qu'ici, il n'y avait pas une minute d'attente : sitôt le convoi déchargé, les grosses locos Vladimir Lénine s'ébranlaient immédiatement pour dégager la voie et retourner vers l'ouest prendre un nouveau chargement de dix milles tonnes d'engins et de matériel. Pas de doute, les Russes savaient faire marcher les choses quand ils voulaient.

" Colonel ? " Welch se retourna et vit un commandant russe qui le salua, très raide.

" Oui ?

- Le premier train avec vos hommes est annoncé pour dans quatre heures vingt minutes. Nous les conduirons aussitôt vers la zone de regroupement sud. Il y a du carburant s'ils en ont besoin, et nous leur fournirons ensuite des guides pour leur montrer la route.

- Excellent.

435

- En attendant, si vous voulez vous restaurer, il y a une cantine à l'intérieur de la gare.

- Merci. Mais ça va pour le moment. " Welch se dirigea vers sa radio-satellite pour relayer l'information au général Diggs.

Le colonel Bronco Winters avait désormais sept étoiles rouges peintes sur le flanc de son F-15C, en plus des drapeaux de feu la RIU. Il aurait pu également ajouter quelques feuilles de marijuana ou de coca1, mais cette partie de sa vie était enfouie depuis longtemps. Toujours confidentiels, ces faits de guerre étaient encore plus noirs que la peau de son oncle Ernie qui vivait toujours à Harlem. Donc, il était désormais double as, et l'armée de l'air n'en avait plus eu tant que ça dans l'active depuis un sacré bout de temps. Il ramena son escadrille

vers la base qu'ils avaient fini par appeler " Station Ours ", à la lisière ouest de l'avance chinoise.

C'était une base d'Eagle. Il y avait désormais plus d'une centaine de chasseurs F-16 en Sibérie, mais il s'agissait pour l'essentiel de versions d'appui tactique, et non des intercepteurs, de sorte que les missions de chasse restaient de son ressort, tandis que les pilotes de F-16 r,laient de se trouver relégués au second rang. Ce qu'ils étaient, du reste, aux yeux du colonel Winters. Ces foutus petits connards avec leur monoréacteur.

Seule exception : les F-16CG. Ceux-là au moins étaient utiles parce qu'ils étaient voués à l'élimination des radars ennemis et des sites lance-missiles. L'armée de l'air de Sibérie (c'est ainsi qu'ils avaient décidé de se baptiser désormais) n'avait pas encore effectué une seule mission d'attaque au sol.

Ils avaient ordre de s'en abstenir, ce qui vexait les mecs qui prenaient leur pied à bousiller du pauvre fantassin au lieu de se livrer à des combats plus virils. Ils n'avaient pas encore assez de bombes pour entamer une campagne de bombardements digne de ce nom, si bien qu'ils en étaient réduits à monter la garde autour des E-3B au cas o~ Joe le Chinetoque s'aviserait de leur chercher noise - une mission difficile, mais à la rigueur envisa-1. Cf. Danger immédiat, Albin Michel, 1990 (N.d.T.).

geable, et Bronco était surpris qu'ils n'aient pas encore tenté le coup.

C'était certes un moyen s'r de perdre des chasseurs, mais ils en avaient déjà perdu un bon paquet de toute façon, alors tant qu'à faire, pourquoi pas pour une bonne raison ? " Sanglier Leader, d'Aigle Deux, à vous.

- Sanglier Leader.

- Nous voyons se développer quelque chose : un paquet de bandits à un-quatre-cinq de votre position, palier trois-trois, distance deux cent cinquante nautiques, vitesse six cents nouds... comptez au moins trente éléments, on dirait bien que c'est à nous qu'ils en veulent, Sanglier Leader, annonça le contrôleur d'un des AWACS.

- Roger, bien copié. (Puis, s'adressant à ses trois ailiers :) Sanglier Leader. Dressez l'oreille, les gars. "

" Deux ", " Trois ", " quatre ", répondit le reste de l'escadrille.

" Sanglier Leader d'Aigle Deux. Les bandits viennent de passer en supersonique et ils nous foncent droit dessus. On dirait qu'ils ne rigolent pas. Prenez trajectoire à droite au cap un-trois-cinq et préparez-vous à

l'engagement.

- Roger, Aigle. Sanglier Leader, à droite au un-trois-cinq. "

" Deux ", " Trois ", " quatre. "

Avant tout, Winters vérifia sa jauge. Il avait largement de quoi faire.

Puis il regarda son écran radar pour voir l'image transmise par l'AWACS et de fait, il y avait toute une tripotée de bandits qui arrivaient, un véritable régiment de chasseurs chinetoques. ¿ croire que les salopards avaient lu ses pensées.

" Merde, Bronco, on dirait bien qu'on est bons pour un combat à couteaux tirés.

- Calme, Ducky, on a de meilleurs couteaux.

- Si tu le dis, Bronco, répondit l'autre ailier.

- Eclatement, les gars ", ordonna le colonel Winters. La formation de quatre F-15C se sépara en deux paires, et chacune se divisa à son tour pour permettre à chaque élément de couvrir son voisin, tout en évitant de se laisser accrocher par un seul missile.

L'écran entre ses jambes révélait que les chasseurs ennemis étaient à un peu plus de cent nautiques, désormais, et les vec-437

teurs vitesse indiquaient des vitesses supérieures à huit cents nœuds.

Puis l'image se brouilla légèrement.

" Sanglier Leader, on dirait qu'ils viennent de larguer leurs réservoirs.

- Bien reçu. " Donc, ils avaient brûlé du coco pour gagner de l'altitude et à présent, ils allaient se battre en puisant uniquement sur leurs réservoirs intérieurs. Cela leur donnerait un peu plus de jus que d'habitude, et ils avaient déjà réduit à moins de deux cents nautiques l'écart avec le E-3B Sentry qu'ils voulaient manifestement descendre. Il y avait trente personnes à bord du 707 modifié, et Winters en connaissait une bonne partie. Ils bossaient ensemble depuis des années, le plus souvent lors d'exercices, et chaque contrôleur à bord

du Sentry avait sa spécialité. Pour certains, c'était de vous guider vers un ravitailleur en vol. D'autres, de vous envoyer en chasse. D'autres encore, de vous défendre contre une attaque ennemie. C'était ce troisième groupe qui allait prendre la main. L'équipage du Sentry devait se dire que ce n'était pas très fair-play de traquer délibérément un vieil avion de ligne modifié... juste parce qu'il jouait les chiens de berger pour ceux qui descendaient leurs camarades pilotes de chasse. Enfin, c'est la vie, se dit Winters. Mais il n'allait pas laisser à ces bandits l'occasion de descendre comme ça un autre appareil de l'armée de l'air des ...tats-Unis.

quatre-vingts nautiques encore. " Skippy, tu me suis ", ordonna le colonel.

" Roger, Leader. " Les deux appareils grimpèrent en chandelle à quarante mille pieds, pour que le sol froid derrière les cibles offre un meilleur contraste à leurs détecteurs infrarouges. Nouveau coup d'œil à l'écran radar. Ils devaient être une bonne trentaine, et ça faisait un paquet. Si les Chinois étaient malins, ils se diviseraient en deux groupes, le premier pour affronter et distraire les chasseurs américains, l'autre pour fondre sur leur cible initiale. Il essaierait de se concentrer sur le dernier, mais si les pilotes du premier étaient compétents, ça risquait d'être coton.

Le pépiement commença dans son casque. La distance était à présent de soixante nautiques. Pourquoi pas maintenant ? Ils étaient hors de portée visuelle, mais pas hors de portée de ses

438

missiles AMRAAM. Il était temps de les leur balancer dans les gencives.

" Largage Slammer, annonça-t-il par radio.

- Roger, Slammer ", confirma Skippy, huit cents mètres sur sa droite.

" Fox-Un ! " lança Winters, lorsque le premier missile à guidage infrarouge quitta la rampe. Le premier Slammer vira sur la gauche, à la recherche de la cible qui lui avait été désignée, l'un des chasseurs de pointe de la formation ennemie. La vitesse de rapprochement entre le missile et sa cible était de plus de 3 600 kilomètres-heure. Winters baissa rapidement les yeux vers l'écran radar. Son premier missile semblait avoir fait mouche... oui, le spot de la cible s'agrandit puis se mit à décroître. Numéro huit. Temps d'en l,cher un autre : " Fox-Un !

- Fox-Un ! " lança en écho son ailier. Et quelques secondes plus tard : "

But ! " s'exclama le lieutenant Acosta.

Le deuxième missile de Winters réussit à rater sa cible, mais il n'avait pas le temps de se demander pourquoi. Il avait encore six AMRAAM et il en tira quatre dans la minute suivante. Dans l'intervalle, il avait acquis en visuel les chasseurs attaquants. C'étaient des Shenyang J-8II, équipés eux aussi de radars et de missiles. Winters enclencha son brouilleur, en se demandant s'il serait efficace et si leurs missiles infrarouges étaient dotés du même système d'acquisition étendu que ses Sidewinder. Il n'allait sans doute pas tarder à le découvrir mais il commença par en tirer deux. "

Break à droite ', Skippy.

- Je te suis, Bronco ", répondit Acosta.

Putain, ils sont encore au moins vingt, ces enculés.

Il piqua, prenant de la vitesse en même temps qu'il demandait une trajectoire.

" Sanglier Leader, Aigle, il en reste vingt-trois et ils n'ont pas changé de cap. Ils se divisent en deux éléments. Vous avez des bandits à sept heures qui se rapprochent. "

Winters fit un 180 et se tordit le cou contre les forces g pour repérer l'adversaire. Ouais, c'était bien un J-8, la version chinoise biréacteur du MiG-21, cherchant à se mettre en position

1. Break : rompre la formation (N.cLT.).

4 = 59

pour le tirer... non, ils étaient deux, ces salauds. Il serra son virage à droite, encaissant au passage 7g, et au bout de dix interminables secondes, aligna son nez sur les cibles. Sa main gauche sélectionna les Sidewinder et il en tira deux.

Les bandits virent les traînées de fumée des missiles et rompirent dans des directions opposées. Un des deux allait s'échapper mais les détecteurs thermiques des deux missiles se verrouillèrent sur le gars de droite et rayèrent du ciel son zinc. Mais o' était passé l'autre ? Les

yeux de Winters balayèrent un ciel à la fois vide et encombré. Son détecteur de menace poussa son cri strident et funeste : il allait savoir si son brouilleur était efficace ou non. quelqu'un cherchait à l'accrocher avec un missile à guidage radar. Ses yeux parcoururent les alentours, mais impossible de voir qui que ce soit...

... Une traînée de fumée ! Un missile, qui fonçait en gros vers lui, et puis il obliqua pour exploser avec sa cible - ennemi ou ennemi, Winters ne pouvait pas dire...

" Vol Sanglier, de Leader, annoncez-vous ! " ordonna-t-il.

" Deux ", " Trois ". Une pause, et puis : " quatre. "

" Skippy, merde, o' t'es passé ?

- En bas à droite, un mille, Leader. Lève la tête, t'as un bandit à trois heures en approche.

- Ah ouais ? " Winters bascula sur l'aile et fut aussitôt récompensé par un trille dans ses écouteurs - oui mais : ami ou ennemi ? Son ailier disait ennemi, mais il ne pouvait être s'r tant que...

quoi qu'il en soit, il lui en avait balancé un, aussi déclencha-t-il en riposte un Sidewinder, puis plongea en piqué tout en larguant des paillettes et des leurres thermiques pour le distraire. Le détecteur de menace crissait à présent en continu, même si ce n'était pas avec le pialement caractéristique qui signifiait un verrouillage. Il vérifia au tableau l'état de son armement. Encore trois AIM-9X Sidewinder. On pouvait dire que la journée avait tourné en eau de boudin...

" Ducky est touché ! Ducky est touché ! lança une voix. Oh, merde !

- Fantôme en fréquence, j'te l'ai eu, c't enculé, Ducky. Arrive, que je te donne un état des dég,ts.

440

- Un moteur H-S, l'autre qui chauffe ", annonça le co-lea-der, d'une voix o' perçait plus la colère que la peur- Il n'avait pas encore le temps pour ça. Trente secondes encore, et elle commencerait à prendre le dessus, Winters en était s'r.

" Ducky, t'émets une espèce de panache de vapeur, je te suggère de te trouver un coin pour te poser.

- Aigle Deux de Bronco, oû en est-on ?

- Bronco, nous avons encore six assaillants, on est en train de mettre Rodéo dessus. Vous avez un bandit à une heure, vingt nautiques, palier trois-un, vitesse sept-cinq-zéro.

- Bien compris, Aigle. Je suis sur lui. " Winters obliqua un poil à droite et accrocha un bip d'acquisition. " Fox-Deux ! " Le panache de fumée fila tout droit sur plusieurs kilomètres avant de tire-bouchonner à gauche en approchant le petit point gris-bleu et... oui !

" Rodéo leader, appela une nouvelle voix Fox-Un, Fox-Un avec deux !

- Conan, Fox-Un ! "

Là, ça commençait à s'exciter sérieux. Winters savait qu'il devait se trouver dans la ligne de mire de ces Slammer. Il baissa les yeux et découvrit que le témoin sur son IFF était au vert continu : ami. Le dispositif d'identification ami/ennemi était censé dire aux radars et aux missiles américains qui était dans leur camp, mais Winters ne faisait pas entièrement confiance aux puces informatiques et c'est pourquoi il plissa les paupières pour tenter d'apercevoir des panaches de fumée qui ne portaient pas sur le côté. Son radar détectait à présent OE'AWACS, qui volait vers l'ouest, entamant une manœuvre d'évasion, mais ses propres radars continuaient d'émettre, alors même qu'il y avait des chasseurs chinois à... combien ? moins de trente-cinq kilomètres... Merde ! Mais bientôt, deux nouveaux spots disparurent, et les derniers avaient tous des marqueurs IFF amicaux.

Winters vérifia son tableau d'armement. Plus de missiles. Comment s'était-il démerdé ? Il était le champion de l'Air Force pour l'aptitude à appréhender les situations, et voilà qu'il venait de perdre le fil d'un combat aérien. Il n'avait pas souvenance d'avoir tiré tous ses missiles.

" Aigle Deux... Ici Sanglier Leader. Je suis Winchester. Vous 441

avez encore besoin d'aide ? " Winchester signifiait à court de munitions.

Ce n'était pas totalement vrai. Il lui restait un chargeur entier de balles de 20 mm pour son canon, mais soudain, tous ces g et toute cette excitation lui retombaient dessus. Il se sentait les bras en plomb alors qu'il ramenait son Eagle en palier.

" Sanglier Leader d'Aigle. On dirait que tout baigne à présent, mais ça a été plutôt chaud, mec...

- Bien copié, Aigle. Idem par ici. Il en reste encore ?

- Négatif, Sanglier. Rodéo Leader a chope les deux derniers. Je crois qu'on lui doit deux bières.

- Je te prends au mot, Aigle, observa Rodéo Leader.

- Ducky, t'es oǝ, mon gars ? appela Winters, aussitôt après.

- Comme qui dirait occupé, Bronco, répondit une voix tendue. J'ai aussi un trou dans le bras.

- Bronco, Fantôme. Ducky a plusieurs trous dans la carlingue. Je vais le raccompagner jusqu'à Suntar. Faut compter une trentaine de minutes.

- Skippy, t'es oǝ ?

- Juste derrière toi, Leader. Je crois bien que j'en ai quatre, peut-être cinq dans la gibecière.

- Il te reste des armes ?

- Slammer et Sidewinder. Un de chaque. Je veille sur vous, colonel, promet le lieutenant Acosta. Puis : C'est quoi, ton score ?

- Deux, peut-être plus, pas s'ǝr ", répondit le chef d'escadrille. Le décompte final appartiendrait à l'AWACS, plus le contrôle avec sa propre bande vidéo. Mais ce qu'il voulait surtout, c'était sortir de ce foutu zinc et s'étirer un bon coup, et puis maintenant, il avait tout le temps de se faire du souci pour le commandant Don Boyd, alias Ducky - et pour son appareil.

" Alors comme ça, on veut s'en prendre à leurs chefs, Mic-key ? demanda le CNO, le chef des opérations navales.

- C'est l'idée, confirma le chef d'état-major interarmes.

- D'après ce que dit la CIA, reprit Mancuso, ils pensent que 442

nous limitons l'envergure de nos opérations pour des raisons politiques...

comme qui dirait pour ménager leur susceptibilité.

- Sans blague ? lança Seaton, non sans une certaine incrédulité.
- Ouai, acquiesça Moore.
- Eh bien dans ce cas, on se retrouve comme le gars qui a des as et des huit dans la main, pas vrai ? " observa le CNO, évoquant la dernière main de poker qu'avait tenue James Butler " Wild Bill " Hickock à Deadwood, Dakota du Sud. " On n'a qu'à choisir la mission qui les fera flipper à tout coup.
- Vous pensez à quoi ? demanda Moore.
- On peut matraquer sérieux leur marine. De ce côté, Bart Mancuso sait s'y prendre. qu'est-ce qui leur fout le plus la trouille... ? (Seaton se carra dans son fauteuil basculant.) La première chose que va vouloir faire Bart, c'est éliminer leur sous-marin lance-missiles. Il est en mer en ce moment, avec le Tucson dans son sillage, dans les vingt mille mètres derrière.
- Si loin ?
- C'est largement assez près. Il a un SSN à proximité pour le protéger.

Donc, le Tucson les coule tous les deux... zap ! " Moore essaya de suivre.

Seaton faisait référence aux deux sous-marins chinois, le sous-marin lance-missiles, et un sous-marin nucléaire d'attaque. " Pékin ne s'en apercevra peut-être pas tout de suite, à moins qu'ils aient eu le temps de larguer une bouée "Je suis mort." Pour leurs b,tements de surface, c'est bien plus facile. Ce sont en gros des cibles pour l'aéronavale, quelques missiles pour faire le bonheur des gars de la surface.

- Des missiles lancés de sous-marins ?
- Mickey, on ne coule pas des navires en y faisant des trous qui laissent passer l'air. On coule des navires en y faisant des trous qui laissent passer l'eau, expliqua patiemment Seaton. OK, si on veut créer un effet psychologique, on frappe toutes les cibles simultanément. Cela veut dire mettre en oeuvre des moyens considérables avec toujours le danger d'une complication excessive, et de laisser l'autre côté flairer quelque chose avant qu'on ait pu faire quoi que ce soit. C'est un risque. Est-ce qu'on tient vraiment à le courir ?
- Ryan pense "situation globale". Robby l'y aide.

- Robby est pilote de chasse, convint Seaton. Il aime bien penser en termes de construction hollywoodienne. Merde, même Tom Cruise est plus grand que lui, plaisanta Seaton.
- Il a une bonne réflexion opérationnelle, fit observer Moore. C'était un excellent J-3.
- Ouais, je sais, le problème, c'est juste qu'il pense en termes de scénarios de cinéma. OK, on peut y arriver, ça risque seulement de compliquer les choses. (Seaton s'arrêta une seconde pour regarder par la fenêtre.) Vous savez ce qui pourrait vraiment tout faire basculer ?
- quoi donc ? " demanda Moore. Seaton le lui dit. " Mais on ne peut pas faire une chose pareille, n'est-ce pas ?
- Peut-être pas, mais on n'a pas affaire à des soldats de métier. Ce sont des politiciens, Mickey. Ils ont l'habitude de jouer avec des images au lieu de la réalité. Eh bien, on va leur donner une image.
- Est-ce qu'on a les éléments en place pour faire une chose pareille ?
- Je vais t,cher de voir.
- C'est dingue, Dave.
- Et déployer la Ire DB en Russie, ça l'est pas ? " répondit le CNO.

Le lieutenant-colonel Angelo Giusti était dorénavant certain d'une chose : plus jamais de sa vie il ne se taperait un voyage en train aussi long. Il ignorait que toutes les voitures-couchettes des chemins de fer russes avaient été réquisitionnées pour transporter les forces armées du pays -

s'ils n'en avaient pas distrait pour les Américains, ce n'était pas pour les humilier, mais tout bêtement parce que personne n'y avait pensé. Il nota que le convoi obliquait à gauche, vers le nord : quittant la voie principale, il se dandina sur une succession d'aiguillages et de raccordements, avant de s'immobiliser pour refouler au ralenti. Ils semblaient être seuls en gare. Ces deux dernières heures, ils avaient croisé un grand nombre de rames vides retournant vers l'ouest. Le chef de train, qui passait à intervalles réguliers, leur avait annoncé qu'ils arriveraient bientôt, à peu près à l'horaire

prévu, mais il avait eu du mal à le croire, au prétexte qu'une compagnie de chemins de fer qui mettait en service des voitures aussi inconfortables ne pouvait pas se conformer à des horaires stricts. Et pourtant, ils étaient bien au terminus, comme en témoignaient les rampes de déchargement.

" Les gars, je crois bien qu'on est arrivés, annonça à ses hommes le commandant du quartier de Cheval.

- Dieu merci ! " observa l'un d'eux. quelques secondes plus tard, la rame s'immobilisa enfin avec une secousse et ils purent descendre sur le quai bétonné qui, notèrent-ils, s'allongeait sur un bon millier de mètres vers l'est. En moins de cinq minutes, tous les soldats étaient descendus et gagnaient leurs véhicules, non sans r,ler et s'étirer.

" Hé, Angie ! " lança une voix familière.

Giusti avisa le colonel Welch et le rejoignit.

" qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il aussitôt.

- C'est le bordel, à l'est d'ici, mais il y a au moins une bonne nouvelle.

- Laquelle ?

- On a des stocks de coco devant nous. J'ai envoyé par hélico des détachements de sécurité et les Russkofs disent qu'ils ont des dépôts de carburants gros comme des super-pétroliers. Donc, on risque pas la panne sèche.

- C'est bon à savoir. Et les hélicos que j'avais demandés ? " Welch se contenta de tendre le doigt. Un OH-58D Kiowa War-rrior était parqué à moins de trois cents mètres de là.

" Dieu soit loué. Et quelles sont les mauvaises nouvelles ?

- L'Armée populaire de libération a déjà fait rentrer en Sibérie quatre armées complètes du groupe A qui foncent vers le nord. Il n'y a pas encore eu jusqu'ici de contact sérieux parce que les Russes refusent le combat pour l'instant, tant qu'ils ne disposeront pas d'une force de riposte suffisante. Ils ont actuellement sur le théâtre une division d'infanterie motorisée et quatre autres qui se dirigent vers la zone. La toute dernière vient de quitter cette gare il y a une heure et demie.

- «a fait quoi ? Seize divisions lourdes pour la force d'invasion ? "

Welch acquiesça. " Dans ces eaux-là.

445

- quelle est ma mission ?

- Assembler ton escadron et foncer vers le sud-est. L'idée est que la 1re DB coupe l'intrusion à la racine et interrompe leur train d'approvisionnement. De son côté, la force de blocage russe essaiera de les fixer à trois cents kilomètres environ au nord-est d'ici.

- Est-ce qu'ils en ont les moyens ? quatre divisions russes contre seize divisions chinoises, ça paraît plutôt mal barré.

- Pas sûr, admit Welch. Ton boulot, avec tes hommes, est de filer assurer la sécurité en pointe de la division. Vous foncez vous rendre maîtres du premier gros dépôt de carburant. Ce sera notre base de départ.

- Le soutien ?

- Pour le moment, l'aviation se consacre essentiellement à la chasse. Pas encore de frappes en profondeur parce qu'on n'a pas suffisamment de bombes pour entretenir une campagne.

- Et côté munitions ?

- On a en gros deux charges complètes pour chaque blindé. Il faudra faire avec pour un temps. Au moins, on en a quatre pour l'artillerie. " Soit l'équivalent en obus de quatre jours de combats, en tablant sur les calculs prévisionnels de l'armée. Les spécialistes du train ne lésinaient pas sur la marchandise. Durant toute le conflit du Golfe persique, pas un seul char n'avait tiré tout son premier contingent d'obus, les deux hommes le savaient. Mais cette guerre était différente. Il n'y en avait jamais deux d'identiques : elles ne faisaient qu'empirer.

Giusti se retourna en entendant démarrer le premier engin. C'était un EBR

Bradley M3A2 et le sergent placé au poste de chef de char ne semblait pas mécontent de bouger. Un officier russe se chargeait de régler la circulation. Il fit signe au Bradley d'avancer puis de tourner à droite vers la zone de formation. Pendant ce temps, la rame suivante refoulait vers la rampe de déchargement voisine. C'étaient des troupes " A " comme Aven-ger, avec la première partie du matériel lourd proprement dit : neuf chars de bataille M1A2.

" Combien de temps avant que tout soit débarqué ? demanda Giusti.

446

- quatre-vingt-dix minutes, d'après eux, répondit Welch.

- On va voir. "

" qu'est-ce que c'est que ça ? " demanda un capitaine en regardant l'écran devant lui. Le E-3B Sentry désigné Aigle Deux était revenu se poser à

Jigansk. Son équipage était pas mal ébranlé. Se faire approcher par de vrais chasseurs, l'écume aux lèvres, c'est autre chose que les exercices et les analyses après-mission auxquelles ils avaient l'habitude au bercail.

Les bandes de l'engagement avaient été transmises au service de renseignements de l'escadron aérien, qui visionna la bataille avec un certain détachement mais nota toutefois que l'armée chinoise avait jeté sur l'AWACS un régiment entier de chasseurs de première ligne et, plus important encore, sous la forme d'une mission-suicide. Ils avaient effectué

le parcours aller en post-combustion, ce qui leur interdisait tout espoir de retour à la base. Ce qui voulait dire qu'ils avaient été prêts à

échanger plus de trente chasseurs contre un seul E-3B. Mais la mission n'avait pas eu que ce seul objectif, c'était évident.

" Regardez, dit-il à son colonel. Trois... non, quatre zincs de reconnaissance ont obliqué au nord-ouest. (Il fit avancer puis reculer la bande.) On en a pas touché un seul. Putain, on les a même pas vus...

- Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas moi qui le reprocherai à l'équipage du Sentry, capitaine.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, mon colonel. Mais Joe le Chinetoque vient de se prendre quelques photos de Tchita et aussi des unités russes qui se déplacent vers le nord. Ils ne se cachent plus, mon colonel.

- Il va falloir qu'on réfléchisse à des missions de contre-attaque aérienne sur ces aérodromes.

- On a les bombes pour le faire ?

- Pas s'r, mais je vais en parler au général Wallace. quel est le bilan du combat aérien ?

- Le colonel Winters a quatre victoires s'res et deux probables. Merde, ce gars est en train de faire un sacré nettoyage.

447

Mais c'est le pilote du F-16 qui a sauvé l'AWACS. Ces deux J-8 étaient arrivés rudement près avant que Rodéo les abatte.

- ¿ partir de maintenant, on va renforcer la couverture des E-3.

- Pas une mauvaise idée, mon colonel. "

" Oui ? dit le général Peng en levant les yeux vers son chef du renseignement.

- La reconnaissance aérienne signale d'importantes formations mécanisées à

cent cinquante kilomètres à l'ouest d'ici, qui font mouvement vers le nord et le nord-est.

-Taille?

- Encore incertaine. L'analyse des photos n'est pas terminée, mais sans aucun doute celle d'un régiment, peut-être plus.

- O' ça, au juste ?

- Ici, camarade général. " L'officier déplia une carte pour indiquer l'endroit. " Ils ont été repérés ici, ici... et de là à là. Le pilote a confirmé l'existence d'un grand nombre de chars et d'engins chenilles.

- Lui a-t-on tiré dessus ?

- Négatif, il n'a signalé aucun coup de feu.

- Donc, ils sont en train de foncer... pour se porter sur notre flanc ou nous barrer la route ? " Peng réfléchit, examina la carte. " Mouais, c'est assez prévisible... Des nouvelles du front ?

- Camarade général, notre échelon de reconnaissance signale avoir repéré

des traces de chenilles, mais aucune trace visuelle de l'ennemi. Ils n'ont reçu aucun coup de feu et n'ont aperçu que des civils. "

" Vite ", pressa Aleksandrov.

Comment le chauffeur et son collaborateur avaient réussi à mettre la main sur une ZIL-157 dans un coin pareil était une énigme dont la solution n'intéressait pas le capitaine. L'essentiel était de l'avoir. Son EBR en pointe était pour l'instant celui du sergent Gretchko, il avait fait le plein de ses tanks, puis averti par radio le reste de la compagnie, qui pour la première fois

448

avait rompu le contact visuel avec la colonne chinoise en progression pour filer vers le nord ravitailler à son tour. C'était dangereux et contraire à

la doctrine d'abandonner ainsi la surveillance en continu de l'ennemi, mais Aleksandrov n'était pas certain qu'ils auraient une autre occasion de ravitailler. Puis le sergent Buikov lui posa une question : " Et eux, quand est-ce qu'ils refont le plein, camarade capitaine ? On ne les a jamais vus.

"

Cela fit réfléchir Aleksandrov. " Ma foi, non, tu as raison. Et leurs réservoirs doivent être aussi vides que les nôtres.

- Ils avaient des bidons supplémentaires le premier jour, vous vous rappelez ? Ils les ont largués à un moment quelconque, hier.

- Affirmatif, donc il doit encore leur rester en gros une journée d'autonomie, mais ensuite, quelqu'un va devoir venir les ravitailler...

mais qui ? Et comment ? " se demanda l'officier. Il se retourna pour regarder. La pompe portative débitait le gazole au rythme de 40 litres par minute. Gretchko était redescendu au sud avec son EBR pour rétablir le contact avec les Chinois. Ils devaient être toujours immobiles, entre deux sauts de puce, sans doute à une demi-heure de distance s'ils avaient gardé

le rythme dont ils n'avaient jusqu'ici pas dévié d'un pouce. Et dire que certains racontaient naguère que l'Armée rouge était inflexible...

" Et voilà ! " dit le chauffeur d'Aleksandrov. Il raccrocha le tuyau,

remit le bouchon de réservoir.

" Vous, dit le capitaine au chauffeur du camion-citerne. Filez vers l'est.

- O' ça ? demanda l'homme. Y a rien là-bas. " La réponse interrompit un instant le cours de ses pensées. Il y avait eu une scierie, naguère, on voyait même encore de vastes étendues de jeunes pousses marquant les zones déboisées. Cette vague clairière était pour eux depuis plus de vingt-quatre heures le premier endroit à peu près dégagé.

" Je viens de l'ouest. Je peux revenir sur mes pas, maintenant que le camion est allégé, et ce n'est qu'à sk kilomètres de l'ancienne route forestière.

449

- D'accord, mais faites vite, caporal. S'ils vous aperçoivent, ils vous feront sauter.

- Eh bien, bonne route, camarade capitaine. " Le caporal remonta dans la cabine, démarra, et vira pour faire demi-tour.

"J'espère que quelqu'un va lui payer un pot ce soir. Il l'a bien mérité ", observa Buikov. Dans une armée, il n'y avait pas que les tireurs.

" Gretchko, où es-tu ? lança le capitaine par radio.

- à quatre kilomètres au sud de vous. Ils sont toujours à pied, mon capitaine. Leurs officiers semblent dialoguer par

radio.

- Parfait. Tu sais quoi faire quand ils repartent. " Le capitaine reposa le micro et s'appuya au blindage de son engin. Cette histoire commençait à

bien faire. Buikov alluma une clope et s'étira.

" Pourquoi qu'on peut pas aller en buter quelques-uns, camarade capitaine ?

«a vaudrait pas le coup pour enfin pouvoir roupiller un peu ?

- Combien de fois faudra-t-il vous répéter en quoi consiste notre putain de mission, sergent ! " Aleksandrov criait presque. " Oui, mon capitaine ", répondit Buikov, intimidé.

56 Droit vers le danger

LE lieutenant-colonel Giusti fit démarrer son Humvee personnel. Un Bradley aurait été plus confortable et même plus logique... mais peut-être un peu trop spectaculaire. Et puis, ils n'envisageaient pas dans l'immédiat un contact direct qui justifiait le recours à un blindé de reconnaissance. Sans compter que le siège avant droit de cette réincarnation de la vénérable Jeep était plus confortable pour son dos moulu après cet interminable voyage en train.

Toujours est-il qu'ils suivaient un UAZ-649 russe, qui ressemblait à

l'interprétation locale d'un EBT américain. Le chauffeur en tout cas connaissait le chemin. Le Kiowa Warrior qu'il avait aperçu à la gare volait devant eux, en éclaireur, mais il n'avait pour l'instant repéré qu'une route à peu près vide, à l'exception de rares véhicules civils que la police militaire russe invitait à se garer. Juste derrière le véhicule de commandement de Giusti, le Bradley qui ouvrait le convoi américain arborait le guidon rouge et blanc du 1/4 de cavalerie. Le régiment avait, pour une unité américaine, une longue et riche histoire - ses faits d'armes remontaient au 30 juillet 1857 contre les Cheyennes à Solomon River. Cette campagne ajouterait encore une

banderole à l'étendard du régiment... et Giusti espérait bien vivre assez longtemps pour la nouer lui-même. La région lui faisait penser au Montana, avec sa succession de collines recouvertes de pins. La visibilité était correcte, idéale pour une unité de cavalerie mécanisée car elle permettait un engagement à dis-451

tance. Or, c'était ce que préféraient les soldats américains, parce qu'ils avaient des armes d'une portée supérieure à celles en service dans la plupart des autres armées.

" Cheval Noir Six de Sabre Six1, à vous, crépita la radio.

- Sabre Six, répondit le L-C Giusti.

- Sabre, je suis arrivé au contrôle Denver. La vole est toujours libre.

Trafic négatif, trace de l'ennemi négatif également. ¿ vous.
Poursuivons vers l'est et contrôle Wichita.

- Bien compris, merci, terminé. " Giusti examina la carte pour être sûr d'avoir bien localisé la position de l'hélico.

Donc, trente kilomètres devant eux, il n'y avait toujours pas de problème, du moins à en croire le capitaine qui pilotait son hélicoptère éclaireur.

Où est-ce que ça va bien commencer ? se demanda Giusti. Tout bien pesé, il aurait préféré rester bien peinard au PC et assister à la conférence d'état-major de la division pour découvrir enfin ce qui se passait, mais en tant que commandant d'une unité d'éclaireurs de la cavalerie, son boulot était de se porter en avant pour débusquer l'ennemi, puis de rendre compte à Fer Six, le commandant de la division. Il n'avait pas de mission bien définie pour l'instant, en dehors de rallier le premier dépôt de carburant russe, d'y ravitailler ses véhicules, d'établir un périmètre de sécurité, puis de repartir et poursuivre sa progression tandis que le gros des forces de la Ire DB s'ébranlait derrière lui. En bref, son boulot était de faire le jambon dans le sandwich, comme aimait à le dire en manière de plaisanterie un de ses officiers. Sauf que ce jambon-là pouvait mordre.

Sous ses ordres, il avait en effet trois bataillons de cavalerie blindée, chacun doté de neuf M1A2 Abrams, de trente EBT M3A2 Bradley et d'un EBR

chenille pour l'observation avancée et le guidage du soutien d'artillerie

quelque part derrière lui, le 1^{er} d'artillerie blindée ne devrait pas tarder à débarquer du train, enfin, il espérait. Ses éléments les plus précieux étaient les troupes D et E, dotée chacune de huit hélicoptères OH-58D Kiowa Warrior, capables de missions de reconnaissance et d'attaque au sol gr,ce à leurs missiles Hellfire et Stinger.

1. Rappelons que, dans le jargon militaire américain, l'indicatif " Six " désigne le chef d'une unité (N.d. T.).

Bref, son escadron pouvait se débrouiller seul, dans des limites raisonnables.

Plus ils approcheraient du front, plus ses hommes se montreraient prudents et circonspects, parce qu'ils avaient beau appartenir à une unité d'élite, ils n'étaient ni invincibles, ni immortels. L'Amérique ne s'était battue qu'une seule fois contre la Chine, lors de la guerre de Corée, près de soixante ans auparavant et l'expérience n'avait été concluante pour aucun des deux camps. Pour l'Amérique, l'attaque initiale avait été aussi imprévue que massive, entraînant une retraite honteuse depuis le fleuve Yalou. Mais pour la Chine, une fois que les Américains se furent ressaisis, l'aventure lui avait co'té un million d'hommes, parce que la puissance de feu était toujours la réponse au seul nombre, une leçon durable que les ...

tats-Unis avaient retirée de la guerre de Sécession : il valait toujours mieux accroître ses moyens matériels que sa population. Le point de vue américain n'était pas partagé par tout le monde et, pour dire vrai, il tenait autant à la prospérité matérielle du pays qu'à son respect de la vie humaine, mais toujours est-il que c'était la stratégie américaine, celle en tout cas qu'on enseignait à ses combattants.

" Je pense qu'il est peut-être temps d'envisager de les repousser quelque peu, observa le général Wallace, par la liaison-satellite avec Washington.

- qu'est-ce que vous suggérez ? demanda Mickey Moore.

- Pour commencer, je veux envoyer mes F-16CG sur leurs sites radar. J'en ai marre de les voir s'en servir pour guider leur chasse contre mes avions.

Ensuite, je veux entamer des frappes sur leurs points d'engorgement logistiques. Du train o' vont les choses, d'ici douze heures, j'aurai assez de matériel pour commencer une guerre offensive. Et il est plus que temps de s'y mettre, général, ajouta Wallace.

- Gus, il faut d'abord que je règle ça avec le président, prévint le chef d'état-major interarmes.

- OK, d'accord, répondit son commandant de l'armée de l'air en Sibérie.

Mais dites-lui qu'hier on a bien failli perdre un AWACS - avec les trente gars de son équipage - et que je ne

453

suis pas d'humeur à écrire autant de lettres. On a eu du pot jusqu'ici, un AWACS n'est pas évident à défendre... Merde, l'échec de cette mission leur a coûté un régiment entier de chasseurs. Mais trop c'est trop. Je veux attaquer ces sites de radars, et je veux mener des contre-attaques aériennes.

- Gus, la doctrine ici est que nous devons entamer les opérations offensives d'une manière systématique pour avoir le maximum d'effet psychologique. Bref, il ne s'agit pas seulement de renverser quelques antennes.

- Général, je ne sais pas de quoi la situation a l'air de votre côté, mais vu d'ici, ça commence à devenir très chaud. Leur armée progresse rapidement. D'ici peu, nos amis russes vont devoir livrer bataille. Ce sera toujours plus facile si l'ennemi risque d'être à court de carburant et de munitions.

- Nous le savons. On essaie de trouver un moyen d'ébranler leur direction politique.

- Ce ne sont pas des politiciens qui foncent vers le nord et qui essaient de nous tuer, général. Ce sont des fantassins et des aviateurs. Il faut qu'on se décide à les écraser avant qu'ils nous rayent de la carte.

- Je comprends bien, Gus. Je vais présenter votre position au président, promit le chef d'état-major.

- Je compte sur vous, d'accord ? " Wallace coupa la transmission, en se demandant à quoi pouvaient bien penser les sacrés foutus bouffeurs de lotus qui siégeaient à Washington, à supposer même qu'ils pensent. Il avait un plan et il estima qu'il se tenait. Ses drones Dark Star lui avaient fourni toutes les données tactiques dont il avait besoin. Il savait quelles cibles frapper et il avait assez de munitions pour assurer les frappes, le début en tout cas.

S'ils me laissent faire...

"Enfin, on n'a pas tout perdu, observa le maréchal Luo. Nous avons quand même des photos de l'activité des Russes.

- Et ça donne quoi ? s'enquit Zhang.

- Ils acheminent une ou deux divisions - probablement deux - vers le nord-est, depuis leur point de formation au termi-

454

nus ferroviaire de Tchita. Nous en avons de bonnes vues aériennes.

- Et toujours aucune opposition devant nos forces ? " Luo hocha la tête. "

Nos éclaireurs n'ont toujours rien vu, excepté quelques traces de passage de blindés. Je dois supposer qu'il y a quelque part dans ces bois des Russes qui procèdent eux aussi à des reconnaissances, mais si c'est le cas, il ne peut s'agir que d'une force réduite qui fait tout son possible pour éviter le contact. Nous savons qu'ils ont mobilisé une partie de leurs réserves, mais elles ne se sont pas non plus manifestées. Peut-être les réservistes n'ont-ils pas répondu à l'appel. Le moral dans le pays devrait être au plus bas, nous dit Tan, et c'est bien jusqu'ici ce qu'on a pu constater : les hommes que nous avons capturés sont très démoralisés par l'absence de soutien à leur égard, et ils n'ont pas franchement bien combattu. Si l'on excepte l'armée de l'air américaine, cette guerre se déroule sous les meilleurs auspices.

- Et ils n'ont pas encore attaqué notre territoire ? " Zhang tenait à être rassuré de ce côté.

Nouveau signe de dénégation. " Non, et je ne peux pas prétendre que c'est parce qu'ils redoutent de le faire. Leur aviation de chasse est excellente, mais autant que nous puissions dire, ils n'ont même pas tenté de mission de reconnaissance photographique. Peut-être ne se reposent-ils que sur leurs satellites. Il ne fait pas de doute que ce sont désormais d'excellentes sources d'information.

- Et la mine d'or ?

- Nous y serons dans trente-six heures. Et à ce moment, nous pourrions emprunter les routes que leurs propres ingénieurs des ponts ont construites pour l'exploitation de ces découvertes. De la mine aux champs pétrolifères, comptez de cinq à sept jours, selon la vitesse à

laquelle le train pourra nous approvisionner.

- C'est quand même incroyable, Luo, observa Zhang. «a dépasse mes espoirs les plus fous.

- J'en viendrais presque à souhaiter que les Russes manifestent un semblant de résistance, qu'on puisse enfin se battre et nous en débarrasser une bonne fois pour toutes. Dans l'état

411

actuel des choses, mes forces commencent à être un peu trop échelonnées à

mon go't, mais c'est uniquement parce que l'avant-garde progresse sans obstacle. J'ai même envisagé un moment de les faire ralentir un peu pour maintenir l'intégrité de mon unité, mais...

- Mais la vitesse travaille pour nous, c'est ça ?

- Oui, c'est ce qu'on dirait, convint le ministre de la Défense. Mais mieux vaut garder nos unités regroupées dans l'éventualité d'un contact. D'un autre côté, si l'adversaire fuit devant nous, on n'a pas intérêt non plus à

lui laisser une occasion de se reformer. C'est pourquoi je laisse la bride sur le cou au général Peng et à ses divisions.

- quelles forces avez-vous en face ?

- On n'a pas de certitude. Peut-être l'équivalent d'un régiment, mais nous n'en avons pas vu trace ; par ailleurs, deux autres régiments essaient de nous dépasser ou peut-être d'attaquer notre flanc, mais le rideau de sécurité que nous avons déployé à l'ouest du gros de la troupe n'a rien vu.

"

Bondarenko espérait qu'un jour il rencontrerait l'équipe d'ingénieurs américains qui avait mis au point le drone Dark Star. Jamais dans l'histoire un commandant n'avait disposé de tels moyens : sans ces informations, il aurait été forcé d'engager ses forces réduites rien que pour évaluer la taille de l'adversaire. Plus maintenant. Il avait sans doute une meilleure estimation de la position des troupes chinoises que leur propre commandement sur zone.

Mieux encore, le régiment lancé en éclaireur pour la 201e division d'infanterie motorisée n'était qu'à quelques kilomètres en avant, tandis que la formation de pointe était l'unité d'élite de sa division, le régiment de 95 chars de combat T-80 UM.

La 265e était prête à assurer le renfort, et son commandant, Youri Siniavski, proclamait qu'il était fatigué de détalier. Soldat de métier dans l'infanterie mécanisée, Siniavski était un rude gaillard de quarante-sk ans, fumeur de cigares, à présent penché sur la table à cartes au qG de Bondarenko.

456

" «a, c'est mon terrain, Gennady losifovitch ", annonça-t-il en martelant le point du bout du doigt. Juste à cinq kilomètres au nord du filon d'or de Gogol, une ligne de crêtes large de vingt kilomètres, dominant une plaine dégagée que les Chinois allaient devoir franchir. " Et là, tu positionnes les chars de la 201e, juste sur ma droite. Dès qu'on aura stoppé leur avant-garde, ils pourront débouler de l'ouest et venir les aplatis.

- La reconnaissance montre que leur division de tête est quelque peu étirée

", lui indiqua Bondarenko

Ce qui était une erreur dans toutes les armées du monde. La force de frappe d'une armée, c'est son artillerie, mais même une artillerie motorisée montée sur des engins chenilles pour avoir des capacités tout-terrain ne peut soutenir le rythme des forces mécanisées qu'elle est censée protéger.

C'était une leçon qui avait même surpris les Américains dans le golfe Persique quand ils avaient découvert que leur artillerie ne pouvait coller aux chars des échelons de tête qu'au prix d'efforts épuisants, et seulement en terrain plat. L'Armée populaire de libération avait des canons automoteurs mais l'essentiel de leur artillerie était tracté et les camions qui la tiraient n'avaient pas les capacités tout-terrain des véhicules à

chenilles.

Le général Diggs observait la discussion que son russe rudi-mentaire ne lui permettait de suivre que dans ses grandes lignes, car Siniavski ne parlait pas anglais, ce qui ralentissait sérieusement les échanges.

" «a vous fait encore une sacrée force offensive à arrêter, Youri Andreïevitch, fit remarquer Diggs, puis il attendit la traduction de son propos.

- Même si nous ne pouvons pas les immobiliser complètement, nous pouvons du moins leur infliger de rudes pertes, vint la réponse, avec un temps de retard.

- Restez mobiles, conseilla Diggs. Si j'étais ce général Peng, je manouvrais vers l'est - le terrain est mieux adapté - pour tenter de vous envelopper par le flanc gauche.

- On verra leur aptitude à manœuvrer, répondit Bondarenko, se faisant le porte-parole de son subordonné. Jusqu'ici, ils se sont contentés de foncer tout droit, et je pense qu'ils commencent à s'endormir sur leurs lauriers.

Note à quel point

457

ils sont étirés, Marion. Leurs unités sont bien trop écartées pour s'appuyer mutuellement. Ils attendent avec impatience de passer à une phase offensive, et cela les désorganise, sans compter qu'ils ont un faible appui aérien pour les avertir de ce qu'il y a devant eux. Je pense que Youri a raison : c'est le bon endroit pour les affronter.

- Je reconnais que le terrain est bon, Gennady, mais ce n'est pas non plus une raison pour y prendre racine, d'accord ? " prévint Diggs.

Bondarenko traduisit pour son subordonné qui répondit d'une traite en m

,chonnant son cigare.

" Youri dit que s'il y en a qui doivent y rester, sur ce terrain, ce sera sûrement pas nous... quand dois-tu rejoindre ton état-major, Marion ?

- Mon hélico est déjà en route pour me récupérer, vieux. L'avant-garde de ma cavalerie est au premier dépôt de carburant, avec la 1K brigade sur les talons. On devrait avoir fait la jonction d'ici une journée et demie environ. "

Ils avaient déjà discuté du plan d'attaque de Diggs. La 1re DB devait se regrouper au nord-ouest de Belogorsk, ravitailler au dernier grand

dépôt de carburant russe, puis fondre à l'impro-viste sur la tête de pont chinoise.

Les renseignements indiquaient que la 65e armée du groupe B de l'APL était arrivée sur le théâtre et creusait des tranchées en vue de protéger d'une intrusion le flanc gauche de leur offensive. Même si ce n'était pas une unité mécanisée, cela restait un gros morceau à avaler pour une seule division. Si le plan d'attaque chinois avait une faiblesse, c'était d'avoir consacré toutes ses forces mécanisées à l'offensive. Celles laissées en arrière-garde pour protéger la percée étaient au mieux motorisées -

tractées par des véhicules sur essieux au lieu d'engins à chenilles - et au pire de l'infanterie légère, composée de fantassins qui devaient se déplacer à pied, bien lents et vulnérables face à des adversaires assis dans la cabine blindée de leurs véhicules chenilles.

Mais d'un autre côté, ils étaient bougrement nombreux, se redit le général Diggs.

Avant de partir, le général Siniavski glissa la main dans sa poche-revolver et en sortit une flasque. " Un petit coup pour la route ", lança-t-il dans un anglais approximatif.

" Merde, pourquoi pas ? " Diggs trinqua avec lui. Pas mauvaise, en fait, cette vodka. " quand tout ceci sera fini, on trinquera de nouveau, promet-il.

- Da ! répondit le général. Bonne chance, Diggs.

- Marion, intervint Bondarenko. Sois prudent, camarade.

- Toi aussi, Gennady. Tu as assez de médailles comme ça, vieux. Inutile de te faire trouer la peau pour en ramener une de plus.

- Les généraux sont censés mourir dans leur lit ", convint Bondarenko en le raccompagnant à la porte.

Diggs rejoignit au petit trot son UH-40. Le colonel Boyle était aux commandes. Diggs coiffa le casque et s'installa sur le strapontin derrière les pilotes.

" Comment ça s'annonce, mon général ? demanda Boyle, en laissant le lieutenant prendre les commandes pour le vol de retour.

- Ma foi, nous avons un plan, Dick. La question est : va-t-il marcher ?

- Est-ce que je suis dans le coup ?
- AfBrmatif, tes Apache vont avoir à s'occuper.
- quelle surprise, observa Boyle.
- Comment sont tes hommes ?
- Prêts. quel est le nom de l'opération ?
- Baguettes. " Diggs entendit un éclat de rire dans l'interphone.
- " «a, ça me plaît. "

" OK, Mickey, dit Robby Jackson. Je comprends la position de Gus. Mais nous devons garder à l'esprit la perspective d'ensemble. "

Ils étaient au PC de crise et regardaient le chef d'état-major interarmes sur le circuit de vidéotransmission avec le Pentagone. Il était difficile de savoir ce qu'il marmonnait, mais à voir comment il baissait la tête, on devinait sans peine ce qu'il pensait de la remarque du vice-président.

459

" Général, intervint Ryan, l'idée est d'ébranler la cage dorée de leurs dirigeants politiques. La meilleure façon est de les attaquer sur plusieurs fronts à la fois, de les saturer.

- Monsieur, je suis d'accord avec cette idée, mais le général Wallace n'a pas tort non plus. Détruire leur couverture radar dégradera leur capacité à

utiliser leurs chasseurs contre nous, or leur aviation de chasse reste une force redoutable, même si jusqu'ici on a su plutôt bien la gérer.

- Mickey, c'est peu de le dire, observa le vice-président. quand leurs pilotes regardent leurs zincs, ils y voient maintenant des cercueils. Leur confiance doit s'être complètement envolée et il n'y a qu'à ça qu'un pilote de chasse puisse se raccrocher. Là-dessus, vous pouvez me faire confiance, d'accord ?

- Mais Gus...

- Mais Gus se fait trop de souci pour sa propre force. OK, d'accord, laissons-le envoyer quelques-uns de ses Charlie-Golf sur leur palissade, mais l'essentiel est que ces zincs soient armés de missiles intelligents

pour lancer des attaques au sol contre les armées chinoises. Ses chasseurs sont assez grands pour se garder tout seuls. "

Pour la première fois, le général Mickey Moore regretta le choix de Ryan pour son vice-président. Jackson pensait moins en stratège qu'en politicien

- et quelque part, ce fut une surprise pour lui. Il semblait apparemment moins préoccupé par la sécurité de ses forces que...

... que de la, réussite de son objectif général, se corrigea Moore. Et ça, ce n'était peut-être pas la plus mauvaise approche stratégique. Il n'y a encore pas si longtemps, Jackson avait été après tout un excellent J-3, non ?

Les chefs militaires américains ne considéraient plus leurs hommes comme des éléments sacrificiables. C'était en soi une excellente évolution, mais il arrivait parfois qu'on doive envoyer une unité au casse-pipe, et quand on le faisait, certains hommes n'en revenaient pas. Et c'était pour ça qu'on payait les soldats, que ça plaise ou non. Robby Jackson avait été pilote de chasse dans l'aéronavale, et il n'avait pas oublié l'éthique du guerrier, malgré son nouveau poste et sa nouvelle grille de salaire.

460

au

" Monsieur, reprit Moore, quels ordres dois-je transmettre général Wallace ? "

" Cecil Bordel deMille ! ronchonna Mancuso, avec humeur.

- Vous avez déjà eu envie de séparer les eaux de la mer Rouge ? observa le général Lahr.

- Je ne suis pas Jéhovah, Mike, répondit le CINCPAC.

- Eh bien, c'est quand même un plan élégant, et nous avons effectivement l'essentiel du dispositif en place, fit remarquer le J-2.

- Je persiste à juger que c'est une opération politique. Merde, pour qui nous prennent-ils ? Un putain de groupe de pression ?

- Amiral, vous voulez continuer de r,ler ou est-ce qu'on se met sérieusement au boulot ? "

Mancuso aurait voulu avoir une arme sous la main pour défoncer le mur, ou défoncer Lahr, mais il était un officier en uniforme et il venait de recevoir des ordres de son commandant en chef.

" D'accord. Mais c'est juste que je n'aime pas me faire dicter ma conduite par les autres.

- Enfin, vous connaissez le bonhomme.

- Mike, dans le temps, quand j'avais encore que trois galons et que mon seul souci était de piloter un sous-marin, Ryan et moi avons contribué à

détourner un sub russe, ouais, parfaitement, mōssieur '...et si vous vous avisez de le répéter à quiconque, un de mes marines vous logera une balle dans le fion. Et on a même envoyé par le fond plusieurs de leurs b,timents, ouais, et même abattu plusieurs de leurs avions, mais aller traîner nos basques pour les narguer en vue de leurs côtes, ben merde !

- «a les ébranlera à coup s'r.

- S'ils n'en profitent pas pour couler quelques-uns de mes b,timents. "

1. Cf. Octobre rouge, Albin Michel, 1986 (N.d.T.).

461

" Eh, Tony ", dit la voix au téléphone. Il fallut une seconde à Bretano pour la reconnaître.

" O' êtes-vous en ce moment, Al ? demanda le ministre de la Défense.

- Norfolk. Vous ne saviez pas ? Je suis à bord de l'USS Get-tysburg, pour remettre à niveau leurs SAM. C'était bien votre idée, non ?

- Ouais, enfin, je suppose ", répondit Tony, pour qui le souvenir était déjà lointain.

" Eh bien, on peut dire que vous avez eu le nez creux...

- ¿ vrai dire, nous... (Le ministre marqua un bref temps d'arrêt.) Comment ça ?

- Je veux dire, si les cocos chinois nous balancent un ICBM, ce système Aegis va nous fournir une solution de repli, si nos simulations

informatiques ne se trompent pas. Et elles ne devraient pas. C'est moi qui ai rédigé les trois quarts du programme ", poursuivit Gregory.

Bretano répugnait à admettre qu'il n'avait pas vraiment songé à cette éventualité. Penser à toutes les éventualités, c'était à ça qu'on le payait, après tout. " O' en êtes-vous ?

- La partie électronique est OK, mais nous n'avons pas le moindre SAM à

bord. Ils sont entreposés je ne sais o', quelque part sur les rives de la York, je crois avoir entendu. Dès qu'ils les auront chargés à bord, je pourrai mettre à niveau le logiciel des têtes chercheuses. Les seuls missiles dont on dispose, ceux que j'ai bidouillés, ce sont les bleus, les missiles d'exercice, sans charge opérationnelle, en fait. Vous savez, dans la marine, ils sont un peu bizarres. Ce rafiote est encore en cale sèche.

Ils doivent le remettre à flot dans quelques heures. " Il ne pouvait pas voir le visage de son ancien patron. S'il avait pu, il aurait pu reconnaître l'expression qui voulait dire oh merde, sur ses traits d'Italien.

" Donc, vous avez confiance en vos systèmes ?

- Un essai en vraie grandeur serait bien s'r l'idéal, mais enfin, si on peut balancer trois ou quatre SAM sur l'ogive en phase de rentrée, ouais, je pense que ça devrait marcher.

- OK, merci, Al.

- Alors, comment se passe la guerre ? Tout ce qu'on voit à

462

la télé, c'est comment nos aviateurs sont en train de leur mettre la p,tée.

- C'est bien ce qui se passe, la télé a raison, quant au reste... interdit d'en parler au téléphone, Al. Mais je pourrai vous recontacter, d'accord ?

- Bien, monsieur. "

Bretano coupa puis appuya sur une autre touche de son standard. " Demandez à l'amiral Seaton de passer me voir. "

Ce ne fut pas long.

" Vous m'avez appelé, monsieur le ministre ? dit le CNO en entrant.

- Amiral, j'ai un de mes anciens employés chez TRW qui se trouve en ce moment même à Norfolk. Je lui ai confié la tâche de remettre à niveau le système de missiles Aegis pour contrer les cibles balistiques.

- J'en ai vaguement entendu parler. Le projet avance ?

- Il dit qu'il est prêt pour un test en vraie grandeur. Mais amiral, si les Chinois nous lancent un de leurs CSS-4 ?

- «a ne serait pas bon, répondit Seaton.

- Dans ce cas, qu'est-ce que vous diriez qu'on fasse appareiller nos bâtiments Aegis et qu'on les place à proximité des cibles probables ?

- Eh bien, monsieur, le système n'est pas encore certifié pour les cibles balistiques, et nous n'avons pas encore réellement validé la procédure, et...

- Est-ce que ce n'est pas toujours mieux que rien ? le coupa le ministre de la Défense.

- Ma foi, je suppose que si.

- Dans ce cas, faites. Et tout de suite. " Seaton se raidit. " À vos ordres, monsieur.

- Commencez par le Gettysburg. Faites-le armer des missiles nécessaires et amenez-le ici, ordonna Bretano.

- J'appelle aussitôt le SACLANT. "

C'était un truc pas croyable, songea Gregory. Ce bateau - pas spécialement gros, plus petit même que celui à bord duquel Candi et lui avaient fait une croisière l'hiver précédent, mais

463

malgré tout un bâtiment de haute mer -, ce bateau était dans un ascenseur.

Car c'est bien ce qu'était une cale sèche flottante. Ils étaient en train de la mettre en eau, pour la faire descendre et vérifier si la nouvelle

hélice marchait bien. Les marins qui avaient travaillé en cale sèche étaient en train d'observer la manœuvre du haut de leur perchoir, au sommet des parois du foutu bidule.

" «a fait drôle, hein, pas vrai, m'sieur ? "

Gregory reconnut l'odeur de la fumée. Ce devait être le maître principal Leek. Il se retourna. Gagné. " Jamais vu un truc pareil.

- C'est vrai que c'est pas courant, sauf pour les gars qui manœuvrent l'engin. Vous en avez profité pour aller vous balader sous la coque ?

- Me balader sous dix mille tonnes d'acier ? répondit Gregory. Je le sens mal.

- Vous avez été soldat, pas vrai ?

- Je vous l'ai dit, non ? West Point, préparation parachutiste, école des rangers, au temps o' j'étais jeune et inconscient.

- Eh bien, Prof, pas de quoi en faire un plat. Et c'est toujours intéressant de voir comment il est assemblé. Surtout le bulbe d'étrave du sonar. Si je n'avais pas été radariste, j'aurais sans doute été opérateur-sonar... sauf qu'ils n'ont plus qu'à se tourner les pouces, à présent. "

Greg baissa les yeux. L'eau s'infiltrait maintenant sur le plancher - le pont ? - de métal gris de la cale sèche.

" Officier sur le pont ! " lança une voix. Des marins se tournèrent et saluèrent, y compris le chef Leek.

C'était le capitaine de vaisseau Bob Blandy, commandant du Gettysburg.

Gregory ne l'avait rencontré qu'une seule fois, et encore, juste bonjour-bonsoir

" Dr Gregory.

- Capitaine. (Ils se serrèrent la main.)

- Comment avance votre projet ?

- Ma foi, les simulations s'annoncent bien. J'aimerais toutefois pouvoir procéder à un essai sur cible réelle.

- C'est le ministre de la Défense qui vous envoie ?

- Pas exactement, mais il m'a rappelé de Californie pour 464

venir examiner les aspects techniques du problème. J'ai travaillé pour lui quand il était patron de TRW.

- Vous êtes au renseignement de la Défense, c'est ça ?

- «a, et spécialiste des missiles, oui, capitaine. Plus d'autres trucs. Par exemple, un des spécialistes mondiaux en optique adaptative, ça date du temps où j'étais au SRD.

- C'est quoi, ça ?

- Le miroir souple. On se sert de mini-vérins pilotés par ordinateur pour déformer le miroir afin de compenser les distorsions atmosphériques. Le système est utilisé entre autres par les astronomes. Mais l'idée était d'exploiter la technique pour focaliser le faisceau d'un laser à électron libre. Mais ça n'a pas marché. Le miroir souple fonctionnait très bien, mais pour une raison qui nous a toujours échappé, ces foutus lasers n'ont jamais voulu monter en puissance. Impossible d'obtenir un niveau suffisant pour brûler une enveloppe de missile. " Gregory baissa de nouveau les yeux vers le fond de la cale sèche. «a prenait du temps, pas de doute, mais il valait sans doute mieux éviter de l'cher brusquement un machin aussi co'teux. " Je n'étais pas directement impliqué dans le projet, mais je suis allé y fourrer le nez. Du point de vue technique, c'était l'usine à gaz. Le truc à se cogner la tête contre un mur.

- Je m'y connais un peu en ingénierie mécanique et en électricité, mais pas les hautes énergies... Bon, cela dit, qu'est-ce que vous pensez de notre système Aegis ?

- Je suis bluffé par le radar. L'équivalent du Cobra Dane que l'Air Force a installé à Shemya, dans les Aléoutiennes. Encore plus perfectionné, même.

Vous pourriez sans doute envoyer un signal rebondir sur la Lune, si vous vouliez.

- C'est peut-être un poil hors de notre portée, observa Blandy. Monsieur Leek s'est bien occupé de vous ?

- Le jour où il quitte la marine, on pourrait lui trouver une place chez TRW. On est partie prenante dans le nouveau projet SAM.

- Et le lieutenant Oison avec lui ? demanda le capitaine.

- C'est un jeune officier très brillant, capitaine. Je pense que pas mal de boîtes aimeraient l'engager, lui aussi. " Si Gregory avait un défaut, c'était l'excès de franchise.

465

"Je devrais dire quelque chose pour vous décourager de le faire, mais...

- Commandant! (C'était un matelot.) Message flash du SACLANT. " Il lui tendit un porte-bloc à pince. Le capitaine Blandy signa l'accusé de réception et prit le message. qu'il parcourut avec une attention extrême.

" Savez-vous si le ministre sait précisément ce que vous êtes en train de faire ?

- Affirmatif, capitaine. J'en parlais encore avec lui il y a quelques minutes.

- qu'est-ce que vous avez bien pu lui raconter ? " Gregory haussa les épaules. " Pas grand-chose. Juste que le projet avançait gentiment.

- Hon-hon. Monsieur Leek, comment ça se passe, côté

matériel ?

- Tout est cent pour cent nominal, commandant. On a une mission ? demanda le maître principal.

- On dirait. Dr Gregory, si vous voulez bien m'excuser, je dois voir mes officiers. Chef, on ne va pas tarder à appareiller. Si certains de vos hommes sont encore à terre, rappelez-les. Faites passer le message.

-   vos ordres, commandant ! (Il salua.) qu'est-ce qui se passe ?

- Aucune idée, chef, répondit le capitaine avant de regagner en h,te la passerelle.

- Hé ! qu'est-ce que je fais, moi ? demanda Gregory. On appareille ?

- Vous avez une brosse à dents ? Sinon, vous pouvez en acheter une au magasin de bord. Bon, excusez-moi, Prof, mais je dois rassembler mes gars.

" Leek jeta sa clope par-dessus bord et prit le même chemin que le capitaine.

Et de fait, Gregory n'avait pas grand-chose à faire. Il n'avait aucun moyen de redescendre, sauf à piquer une tête dans la cale sèche, et ça ne semblait pas une option viable. Alors, il réintégra la superstructure et constata que le magasin de bord était ouvert. Il y fit l'emplette d'une brosse à dents.

Bondarenko passa les trois heures suivantes avec le général de division Siniavski, pour examiner les voies d'approche et les plans de tir.

" Ils possèdent un radar de détection de mise à feu, Youri, et leurs roquettes anti-artillerie sont à longue portée.

- Est-ce qu'on peut espérer une aide des Américains ?

- J'y travaille. On a déjà de superbes données de reconnaissance en provenance de leurs drones.

- J'aurai besoin de localiser leur artillerie. Si on peut l'éliminer, ça me facilitera la t,che.

- Tolkunov ! " s'écria le commandant de théâtre, d'une voix assez forte pour faire accourir son coordinateur du renseignement.

" Oui, camarade général !

- Vladimir Konstantinovitch, nous allons livrer bataille ici ", dit Bondarenko, en indiquant un trait rouge sur la carte. " Je veux une information minute par minute sur les formations chinoises en approche - en particulier leur artillerie.

- Je peux faire ça. Donnez-moi dix minutes. " Et le G-2 disparut pour filer vers le terminal Dark Star. Puis son chef se mit à réfléchir.

" Allez viens, Youri, il faut que tu voies ça.

- Général ! " C'était le commandant Tucker. Puis, avisant un second gradé, il répéta : " Général !

- Je vous présente le général Siniavski. Il commande la Deux-Six-Cinq.

Voulez-vous, je vous prie, lui indiquer où se trouvent les forces de pénétration chinoises ? " Ce n'était ni une question ni un ordre, juste une requête polie parce que Tucker était un officier étranger.

" D'accord, tout de suite, général, on a tout enregistré en vidéo. Leurs éléments de reconnaissance avancée sont... ici, et le gros de leurs unités se trouve là.

- Merde, jura Siniavski en russe. C'est de la magie ?

- Non, c'est... " Bondarenko repassa en anglais. " «a vient de quel appareil, commandant ?

- De Gr,ce Kelly, encore une fois, général. La Main au collet, de Hitchcock, avec Cary Grant, crut-il bon de préciser. Le soleil se couche dans une heure à peu près et nous allons passer

467

intégralement en images infrarouges. quoi qu'il en soit, voici leur bataillon de tête, rien que des chars Type 90, en apparence. Ils gardent toujours une formation stricte, et ils viennent de ravitailler il y a une heure à peine, donc on peut estimer qu'ils vont parcourir environ deux cents kilomètres avant leur prochain arrêt.

- Leur artillerie ?

- Elle est à la traîne, général, à l'exception de cette unité mécanisée, ici. " D'un coup de souris, Tucker afficha une nouvelle image.

" Gennady losifovitch, comment peut-on échouer avec de telles informations ? demanda le chef de régiment divisionnaire.

- Youri, rappelle-toi quand on songeait à attaquer les Américains ?

- De la folie... Mais ces Chinetoques ne peuvent pas voir ce drone ?

demanda Siniavski, incrédule.

- Il est furtif, invisible au radar, expliqua Bondarenko.

- Général, j'ai une liaison directe avec notre qG de Jigansk. Si vous voulez livrer bataille, que voulez-vous de nous ? demanda Tucker. Je pourrai transmettre votre requête au général Wallace.

- J'ai trente avions d'attaque au sol Su-27 ainsi que cinquante Su-24 de pénétration, plus deux cents hélicoptères Mi-24. " Acheminer ces derniers sur le théâtre avait été d'une lenteur épouvantable, mais enfin ils étaient là, et ils représentaient l'atout maître que Bondarenko gardait dans sa manche. Il n'avait même pas pris le risque d'en laisser encore un seul approcher du théâtre des opérations, mais ils étaient en

attente à deux cents kilomètres en retrait, armés et ravitaillés, leur équipage entraîné à

manoeuvrer et tirer des projectiles réels - pour certains, les premiers de leur vie.

" «a risque d'être une surprise pour nos amis jaunes, observa Tucker avec un sifflement. O' les avez-vous planqués, général ? Bon sang, même moi, je ne savais pas qu'ils étaient dans le secteur.

- On a quelques abris s'rs. On tient à offrir à nos hôtes un accueil digne de ce nom, le moment venu, dit Gennady Iosifovitch.

468

- Alors, que voulez-vous qu'on fasse, général ?

- Neutraliser leur logistique. Montrez-moi donc ces Cochons Intelligents dont vous parliez avec le colonel Tol-kunov...

- «a peut sans doute se faire, général, répondit Tolkunov. Le temps que je passe un coup de fil au général Wallace. "

" Donc, ils me laissent les coudées franches ? demanda Wallace.

- Dès que le contact entre les forces terrestres russes et chinoises sera devenu imminent. (Puis Mickey Moore lui assigna ses objectifs.) En gros, ce sont les cibles que vous vouliez frapper, Gus.

- Je suppose..., concéda le commandant de l'armée de l'air, avec une certaine réticence. Et si les Russes nous demandent un coup de main ?

- Vous leur donnez, dans la mesure du raisonnable.

- Entendu. "

Le L-C Giusti, Sabre Six, descendit de l'hélicoptère au point de ravitaillement numéro deux et se dirigea vers le général Diggs.

" Ils ne nous racontaient pas d'histoires, était en train d'observer le colonel Masterman. C'est un vrai putain de lac. " Douze millions cinq cent mille hectolitres - plus d'un million de tonnes, la capacité approximative de quatre pétroliers géants - d'un gazole dont la qualité était assez proche de celui qu'ils utilisaient en temps normal pour ne pas faire regimber les injecteurs de ces engins. Le gérant du site, un civil, avait précisé qu'il était stocké là depuis près de quarante ans, depuis l'époque où Nikita Krouchtchev avait eu une prise de bec avec

le président Mao et que la possibilité d'une guerre avec un autre pays communiste était passée d'impossible à envisageable. Soit c'était une prescience remarquable, soit c'était la réalisation d'un rêve paranoïaque, mais dans l'un et l'autre cas, c'était tout bénéfique pour la 1re division blindée.

469

Les installations de remplissage auraient pu être meilleures, mais les Soviétiques de ce temps-là n'avaient de toute évidence pas une grande habitude de la construction des stations-service. Il était en fin de compte plus pratique de vidanger d'abord le gazole dans les camions-citernes de la division, qui allaient ensuite approvisionner les blindés par groupes de quatre ou six à la fois.

" OK, Mitch, qu'est-ce qu'on a sur l'ennemi ? demanda le général.

- Nous avons désormais un Dark Star qui nous a été intégralement assigné, et il devrait rester en vol encore neuf heures. Nous sommes en face d'une division d'infanterie légère. Ils se trouvent à quarante kilomètres d'ici, cantonnés en gros le long de cette rangée de collines. Ils ont un régiment de blindés pour les appuyer.

- Artillerie ?

- Légère et moyenne, entièrement remorquée. En cours de mise en batterie, avec des radars de guidage dont on doit se méfier, avertit le commandant Tucker. J'ai demandé au général Wallace de nous assigner quelques F-16 avec des missiles HARM1. Ils peuvent recalculer leur tête chercheuse sur la fréquence millimétrique qu'utilisent ces radars chinois.

- Faites, ordonna Diggs.

-   vos ordres, mon général.

- Duke, dans combien de temps le contact ?

- Si nous continuons de progresser comme prévu, nous devrions être dans leurs parages aux alentours de quatorze heures.

- OK, mettez au courant les chefs de brigade. La fête commencera juste après minuit ", annonça Diggs à son état-major. Le choix du terme était voulu. Il était un soldat qui s'apprêtait à livrer bataille : on allait enfin passer aux choses sérieuses.

1. HARM: "Mal", pour High Speed Anti-Radiation Missile, missile rapide anti-radar (N.d.T.).

57 Guerre à outrance

CES dernières quarante-huit heures avaient été plutôt mornes à bord de l'USS Tucson. Cela faisait maintenant seize jours qu'il filait le 406, restant à la distance réglementaire de seize mille mètres - un peu plus de 8,5 nautiques - derrière le sous-marin chinois et le sous-marin nucléaire d'attaque qui le suivait comme son ombre. Ce dernier au moins était censé

avoir un nom, Hai Long, d'après les grosses têtes du renseignement. Mais pour l'opérateur sonar du Tucson, le 406 était Sierra-11, le Hai Long Sierra-12, et c'est sous ces matricules qu'ils étaient connus de l'équipe de suivi et de contrôle de tir.

Localiser les deux cibles n'avait rien eu de bien sorcier. Les deux étaient dotées de générateurs nucléaires, des systèmes bruyants, surtout les pompes d'alimentation qui faisaient circuler l'eau pressurisée de refroidissement.

Cela, plus les générateurs à soixante hertz. Le tout formait deux paires de traits brillants sur l'affichage du sonar à cascade, et les localiser était à peu près aussi difficile que de repérer deux aveugles errant sur un parking vide en plein soleil à midi. Mais c'était toujours plus intéressant que de courir après les baleines dans le Pacifique Nord, tâche à laquelle s'étaient consacrés plusieurs bateaux de la PACFLT ces derniers mois, pour faire plaisir aux Verts.

Enfin, ça bougeait un peu. Le Tucson passait deux fois par jour en immersion périscopique et l'équipage avait appris, à la surprise générale, que les forces armées américaines et chinoises avaient échangé des tirs en Sibérie ; ça, estimait l'équipage,

c'était le signe qu'ils allaient devoir faire en sorte que le 406

disparaisse, que c'était leur mission première et que si elle n'était pas à proprement parler amusante, ils étaient payés pour l'accomplir, point final.

Le 406 avait à son bord des missiles balistiques, douze Ju Lang-1 CSS-N-3, équipé chacun d'une ogive d'une mégatonne. Le nom signifiait "Grande Vague

", enfin, c'est ce que disaient les fiches du renseignement. On y précisait en outre qu'il avait une portée inférieure à trois mille kilomètres, soit moins de la moitié de la distance nécessaire pour atteindre la Californie, même s'il pouvait toucher Guam qui était territoire américain. Ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel, c'était que le 406 et le Hai Long étaient des bâtiments de guerre appartenant à une nation avec laquelle les États-Unis étaient désormais en conflit.

La radio VLS - à très basse fréquence - utilisait une longue antenne qui traînait derrière la poupe du Tucson, et elle recevait les transmissions émises par un gigantesque émetteur, en grande partie souterrain, situé dans le nord de la péninsule du Michigan. Les Verts se plaignaient que les fuites de rayonnement électromagnétique perturbaient les oies durant leurs migrations d'automne, mais aucun chasseur au gibier d'eau ne s'étant plaint d'avoir une gibecière moins remplie, les émetteurs étaient restés...

Destinée à l'origine aux liaisons avec les SNLE, elle continuait à être utilisée pour communiquer avec les sous-marins d'attaque encore en service.

quand un message était reçu, un carillon sonnait dans la salle de transmissions du bâtiment, située à l'arrière du poste de tir, côté tribord.

Le signal tinta. Le matelot de quart appela son officier, une enseigne de vaisseau, qui appela à son tour le capitaine, lequel ramena le sous-marin à

profondeur d'antenne. Une fois parvenu à ce palier, il éleva le laser de transmissions pour accrocher le satellite de communications de la marine, connu sous le matricule SSIX - Submarine Satellite Information eXchange -

et lui indiquer qu'il était prêt à recevoir. La réponse arriva par radio directionnelle en bande S, dont la bande passante était plus élevée, puis fut transmise aux machines cryptographiques de bord, décodée et enfin imprimée.

472

POUR : USS TUCSON (SSN-770) DE : CINCPAC

1. D»S R...CEPTION SIGNAL "XqT SPEC OP " de VLS ORDRE
ENGAGER & D...TRUIRE SNLE

RPC & TT B-TIMENT RPC EN CONTACT.

2. ENVOYER RAPPORT R...SULTATS ATTAQUE VIA SSIX.

3. SUITE MISSION, MENER SS RESTRICTIONS TTES OP...RATIONS
C/UNI-T...S NAVALES

RPC.

4. INTERDICTION ENGAGER TOUS NAVIRES DE COMMERCE RPC. ...
MISSION CINCPAC

FIN MESSAGE

" Putain, pas trop tôt, bougonna le commandant à l'adresse du second.

- Ils ne donnent pas de précision d'heure, observa ce dernier.

- Disons deux, répondit le capitaine. On va se rapprocher à dix mille mètres. Préparez les hommes. Fourbissez les armes.

- ¿ vos ordres !

- D'autres b,timents dans les parages ?

- On a une frégate chinoise un peu plus au nord, trente nautiques.

- OK, une fois débarrassés des subs, on lui balancera un Harpoon, ensuite on s'approchera pour l'achever, si nécessaire.

- Bien. " Le second se dirigea vers le PC de tir à l'avant. Il regarda sa montre. En haut, il faisait nuit. Peu importait à bord du sous-marin ; malgré tout, pour une raison quelconque, l'obscurité procurait à chacun un sentiment de sécurité, même à l'officier en second.

La tension avait monté d'un cran. Le détachement de reconnaissance du lieutenant-colonel Giusti se trouvait désormais à moins de trente kilomètres des positions chinoises supposées. Ce qui les mettait à portée de tir de l'artillerie et rendait leur t,che encore plus périlleuse.

La mission était d'avancer jusqu'au contact et de trouver dans les positions chinoises une brèche exploitable par la division. L'objectif secondaire était de s'y insinuer pour fondre sur l'éche-473

Ion logistique chinois, juste au-dessus du fleuve par o' ils avaient entrepris leur percée. Là, ils se livreraient à un pillage en règle - c'est ainsi que le lieutenant-colonel voyait les choses - avant sans doute

d'obliquer ensuite vers le nord pour prendre à revers les Chinois avec une ou deux brigades, en laissant la troisième à cheval sur la ligne de communications ennemie pour bloquer celle-ci.

Ses hommes s'étaient tous " maquillés ", pour reprendre leur terme, la figure tartinée de peinture camouflage, assombrissant les traits normalement clairs, éclaircissant au contraire les zones sombres. L'effet général était de leur donner l'allure d'extraterrestres noirs et verts.

Leur avance serait motorisée : les éclaireurs progresseraient à l'intérieur de leurs EBR Bradley en comptant sur les viseurs infrarouges du chauffeur et du mitrailleur pour repérer l'ennemi. Comme ils sauteraient à terre de temps en temps malgré tout, chacun à bord vérifia son propre système de vision nocturne PSV-11. Chaque fantassin était doté de trois jeux de piles R6 neuves qui étaient aussi importantes que les chargeurs de leur fusil M16A2. La plupart des hommes engouffrèrent une ration de combat qu'ils firent passer avec une gorgée d'eau, accompagnée souvent d'un cachet d'aspirine ou de para-cétamol pour prévenir les douleurs et autres petits bobos des diverses plaies et bosses. Tous échangeaient des regards et des blagues pour dissiper le stress de la nuit, sans oublier ces paroles d'encouragement qui valent autant pour soi que pour les autres. Sergents et officiers subalternes rappelèrent aux hommes leur entraînement, leur dirent d'avoir confiance en leurs capacités.

Puis, sur un ordre transmis par radio, les Bradley démarrèrent en avant-garde des chars lourds, évoluant au départ à une quinzaine de kilomètres-heure.

Les seize hélicoptères d'appui-sol de l'escadron avaient déjà pris l'air, progressant avec prudence parce que le blindage d'un hélicoptère n'est guère plus épais qu'une feuille de papier journal et parce qu'un homme au sol n'avait besoin que de lunettes à amplification nocturne pour les voir et d'un missile à guidage infrarouge pour les abattre. L'ennemi avait également des équipements légers de DCA, presque aussi meurtriers.

Les OH-58D Kiowa Warrior étaient dotés d'excellents systèmes de vision nocturne et lors des entraînements, les équipages avaient appris à s'y fier, mais il était bien rare qu'on meure à l'entraînement.

Savoir qu'il y avait en bas des types avec de vraies armes et l'ordre de s'en servir vous incitait à mettre de côté les leçons bien apprises. Se faire descendre lors d'un exercice, ça consistait à recevoir par radio

l'ordre de se poser et à la rigueur recevoir un savon de son adjudant parce qu'on avait merde, lequel adjudant se faisait un plaisir de vous rappeler qu'en vraie situation de combat, vous seriez mort, laissant derrière vous une veuve et des orphelins. Sauf qu'on n'était pas vraiment mort et donc que ces menaces n'étaient jamais prises au sérieux comme à présent.

À présent, ça pouvait arriver pour de bon : tous les membres d'équipage avaient une femme ou une petite amie, et la plupart aussi des enfants.

Alors, ils avançaient, scrutant le terrain devant eux avec leurs lunettes amplificatrices, les mains un peu plus nerveuses que d'habitude sur les commandes de vol.

Le qG de la division avait son propre terminal Dark Star, avec un capitaine d'aviation aux commandes. Diggs n'aimait pas trop se retrouver si loin à

l'arrière quand ses hommes allaient sous le feu de l'ennemi, mais il y avait une différence entre commander une division et mener un peloton.

C'est ce qu'on lui avait enseigné bien des années auparavant à l'école d'officiers de Leavenworth, et il avait pu le vérifier par la suite en Arabie Saoudite, pas plus tard que l'année précédente. Malgré tout, il éprouvait le besoin de se porter en avant, près de ses hommes, pour pouvoir partager avec eux le danger. Or, la meilleure façon pour lui d'atténuer celui-ci était de rester posté en retrait et d'instaurer un contrôle effectif sur les opérations, secondé par le colonel Masterman.

" Des réchauds ? demanda Masterman.

- Ouais, confirma le capitaine d'aviation - il s'appelait Frank Williams.

Et ces spots brillants, ce sont des feux de camp. La nuit est fraîche. La température du sol est d'environ six degrés Celsius, celle de l'air, de cinq. Un contraste excellent pour les systèmes d'imagerie thermique. On dirait qu'ils utili-475

sent les mêmes réchauds que nous quand on était scouts. Putain, y en a un paquet... Des centaines, on dirait.

- Vous voyez un trou dans leurs lignes ?

- «a m'a l'air plus clairsemé juste ici entre ces deux collines. Ils ont une

compagnie sur cette crête, une autre là... je parie qu'elles appartiennent à des bataillons différents, nota Williams. Apparemment, c'est une constante. L'écart entre les deux fait un peu plus d'un kilomètre, mais il y a un petit ruisseau en contrebas.

- Les Bradley n'ont pas peur de se mouiller les pieds, observa Diggs. Duke ?

- «a me paraît ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'ici pour effectuer une percée. Je dis à Angelo de s'y porter ? »

Diggs pesa le pour et le contre. Cela voulait dire engager l'avant-garde de sa cavalerie, mais aussi au bas mot l'une de ses brigades, mais enfin, les généraux servaient à prendre ce genre de décision. " qu'est-ce qu'on a d'autre aux alentours ?

- Je dirais que leur q-G se trouve quelque part dans ce coin, à en juger aux tentes et aux camions. J'imagine que vous allez vouloir le pilonner à

l'artillerie.

- Pile au moment où le quartier de Cheval arrivera sur eux. Inutile de les alerter trop tôt ", suggéra Masterman. Le général Diggs réfléchit quelques instants encore et prit enfin sa première décision importante de la nuit :

" Entendu. Duke, dites à Giusti de foncer vers cette brèche.

- ȳ vos ordres, mon général. " Le colonel Masterman fila vers les radios.

Ils improvisaient à mesure, ce qui n'était pas franchement leur méthode de prédilection, mais c'était souvent ainsi que ça se passait lors d'un combat réel.

" Roger ! " appela Diggs.

Le colonel Roger Ardan était chef du bataillon d'artillerie

- Gunfighter Six pour la radio de l'unité. Un homme grand et mince, comme un joueur de basket de gabarit moyen. " Artillerie ennemie ?

- quelques pièces de 22 ici, et ce qui ressemble à du 203, là.

- Pas de lance-roquettes ?

- Je n'en ai pas vu, en tout cas. C'est un peu bizarre, mais il n'y en a pas dans le secteur, indiqua le capitaine Williams.

- Et les radars ? demanda le capitaine Ardan.

- Peut-être un ici, mais c'est dur à dire. Il est sous des filets de camouflage. " Williams encadra l'image à la souris et l'agrandit.

" On va prendre celui-ci comme base de travail. Indexez-le, ordonna Ardan.

- Oui, mon colonel. Je vous imprime une liste des cibles.

- Je veux, fiston.

- C'est parti ", annonça Williams. L'imprimante voisine cracha deux feuillets avec, pour chaque site, des coordonnées en latitude et longitude précises à la seconde d'angle. Le capitaine tendit les feuilles.

" Comment diable a-t-on pu réussir à survivre sans GPS et photosatellite ? se demanda Ardan à haute voix. OK, mon général, c'est dans nos cordes. Pour quand ?

- Disons trente minutes.

- On sera prêts, promit Gunfighter. Je file programmer un TOTI au PC de tir du régiment.

- «a me paraît bon ", commenta Diggs.

La Ire DB avait une brigade d'artillerie renforcée. Les 2e et 3e bataillons du 1er régiment d'artillerie divisionnaire de campagne étaient dotés du nouvel obusier de 155 autotracté Paladin, et le 2e bataillon/6e régiment disposait pour sa part d'obusiers de 203 autotractés ; il avait également pris en compte les lance-roquettes à tubes multiples sur chenilles qui étaient en temps normal sous les ordres directs du chef de régiment divisionnaire.

Ces unités se trouvaient dix kilomètres derrière les troupes de tête et, sur ordre, elles quittèrent la route sur lesquelles elles progressaient jusqu'ici pour aller prendre leurs positions de tir de part et d'autre de la piste, au nord et au sud. Chaque unité était dotée d'un récepteur de géopositionnement par satellite,

qui lui permettait de se situer avec une précision inférieure à trois mètres. Une transmission par le J-TIDS, le Joint-Tactical Information Distribution System - Système de répartition de l'information tactique sur le terrain -, leur indiqua la position précise des cibles, et les ordinateurs embarqués calculèrent alors l'angle et l'azimut de tir. Ils obtinrent ensuite la sélection des munitions : soit des obus " ordinaires "

chargés d'explosifs, soit des VT, à retardement. On chargea les obus, on pointa les canons sur leur cible distante et les servants attendirent l'ordre de tirer le cordon. Puis le qG fut informé par radio qu'ils étaient fin prêts.

" Tout est prêt, mon général, rapporta le colonel Ardan.

- OK, on va voir comment se débrouille Angelo.

- Votre écran est ici ", indiqua le capitaine Williams aux deux chefs d'état-major. Pour lui, c'était comme d'être dans une tribune sur un stade, sauf qu'une des équipes ignorait sa présence, et surtout la présence des adversaires sur le terrain. " Ils ne sont plus qu'à trois bornes de la première ligne d'avant-postes ennemis.

- Duke, prévenez Angelo. Envoyez le message par l'IVISl.

- C'est fait ", répondit Masterman. La seule chose qu'ils ne pouvaient pas faire était de leur retransmettre les images acquises par le drone Dark Star.

Sabre Six était dans son Bradley. L'Abrams était plus s' r mais il estimait avoir une meilleure visibilité dans l'EBR.

" L'IVIS est actif ", annonça le chef de char. Le lieutenant-colonel Giusti pencha la tête et contourna la base de la tourelle pour rejoindre le sergent assis derrière. Les ingénieurs qui avaient dessiné le Bradley n'avaient pas envisagé qu'un officier

1. In-Vehicle Information System : système d'information embarqué sur véhicule. Equivalent des systèmes informatiques européens comme le Car-minat, central regroupant les informations de position, de trafic routier relié à un logiciel de calcul d'itinéraire en temps réel (N.d.T.).

supérieur pourrait se trouver à bord - et son escadron n'avait pas encore pris en compte les nouveaux modèles équipés de l'écran du terminal IVIS à

l'arrière.

" Le premier poste ennemi est juste là, mon colonel, à onze heures, derrière cette petite crête, dit le sergent en tapotant l'écran.

- Eh bien, allons leur dire un petit bonjour.

- Bien compris, mon colonel. Vas-y, fonce, Charlie ", dit-il au chauffeur.

Puis, s'adressant au reste du peloton : " Haut les cours, les petits gars.

Relevez la tête. On est sur la piste des Indiens. "

" Comment ça se présente, là-haut dans le Nord ? demanda Diggs au capitaine Williams.

- Voyons voir. " Le capitaine quitta Marilyn Monroe et bascula le récepteur sur les acquisitions de Gr,ce Kelly.

" Et voilà... l'avant-garde chinoise est à moins de cinquante bornes des Russes. quoique, on dirait qu'ils ont installé le camp pour la nuit.

Apparemment, c'est nous qui serons les premiers au contact.

- Oh, ma foi... " Diggs haussa les épaules. " Revenez à Marilyn.

- ¿ vos ordres, mon général. " Nouvelles manip au clavier. " Voilà. Voici l'élément de tête de votre cavalerie, à deux bornes du premier trou creusé

par Joe le Chinetoque. "

Diggs avait été bercé toute son enfance par les matches de boxe à la télé.

Son père était un vrai fan de Mohammed Ali, mais même quand celui-ci avait perdu face à Léon Spinks, il avait toujours su que l'adversaire était sur le ring avec lui. Pas ici. La caméra zooma pour isoler le trou. Il y avait deux hommes. L'un, vo°té, fumait une cigarette, ce qui avait d° lui niquer la vision nocturne, comme celle de son compagnon, ce

qui expliquait pourquoi ils n'avaient toujours rien aperçu, même s'ils avaient sans doute d'entendre quelque chose... Le Brad n'était quand même pas si silencieux que ça...

" Là, ça y est, il vient de se réveiller un peu ", commenta Williams. Sur le moniteur, la tête pivota brusquement. Puis

479

l'autre se redressa, et le bout incandescent de la cigarette s'envola vers l'avant droite. Le cercueil de Giusti arrivait par leur gauche, et à

présent les deux types s'étaient tournés dans sa direction approximative.

" Vous pouvez vous rapprocher encore ? demanda Diggs.

- Voyons voir... " En cinq secondes, les deux fantassins chinois anonymes au fond de leur trou creusé à la pelle envahirent la moitié de l'écran. Puis Williams divisa l'écran, comme avec le système d'image dans l'image de certains téléviseurs. La partie principale de l'écran montrait les deux soldats condamnés, et l'image en incrustation cadrait le Bradley de tête dont la tourelle était en train de pivoter légèrement sur la gauche...

encore onze cents mètres à présent...

Ils avaient un téléphone de campagne dans leur trou, put noter Diggs, posé

par terre entre les deux troupes. Ce trou était le premier de la ligne d'avant-postes de combat ennemis, et leur mission aurait d'être de signaler à l'arrière l'arrivée d'une menace. Ils avaient certes entendu quelque chose, mais ils ne savaient pas trop quoi et ils attendaient sans doute de voir. Donc, l'APL n'a pas de lunettes de vision nocturne, en tout cas, pas à cet échelon, songea Diggs. C'était une information cruciale. "

OK, faites un zoom arrière.

- Tout de suite, mon général. " Williams abandonna le gros plan des deux troupes, pour retrouver un plan plus large les embrassant avec le Brad qui approchait. Diggs était sûr que le canonier de Giusti avait d'être apercevoir à présent. La seule question pour lui était de décider quand il tirerait le premier coup, et ça c'était le genre de décision qui

revenait au mec sur

le terrain.

" Là ! " La gueule du canon à répétition de 25 mm s'illumina trois fois, saturant le moniteur, puis il y eut une ligne de balles traçantes qui filaient vers le trou...

... et les deux troufions se retrouvèrent morts, tués par les trois balles incendiaires explosives. Diggs se tourna.

" Gunfighter, ordre de tirer !

- Feu ! " dit dans son micro le colonel Ardan. Peu après, ils sentirent le sol trembler sous leurs pieds et quelques secondes plus tard, ils perçurent un bruit de tonnerre lointain, tandis

que plus de quatre-vingt-dix obus de mortier décrivaient leur trajectoire parabolique dans les airs.

Le colonel Ardan avait ordonné un TOT, un tir de barrage Synchronisé au PC

de tir du régiment installé derrière le petit col vers lequel se dirigeait le quartier de Cheval. Technique américaine datant de la Seconde Guerre mondiale, le tir de barrage synchronisé était conçu de telle sorte que tous les obus tirés

Ides diverses pièces pointées sur la même cible arrivent au même instant, interdisant à l'adversaire toute chance de plonger se

,/iaettre à l'abri au premier avertissement. Dans le temps, cette procédure impliquait de laborieux calculs de durée de trajectoire

|ide chaque projectile pris individuellement, mais les ordinateurs

*f\$jn acquittaient désormais en moins de temps qu'il ne fallait fur expliquer l'idée. Cette mission particulière était échue au 6e et à ses obusÔers de 203 mm, unanimement considérés aime le plus précis des canons lourds de l'armée américaine. " ~c des obus étaient des projectiles traditionnels dotés d'une ;e explosive à haute capacité détonant à

l'impact, et les autres étaient des VT. L'acronyme " Temps Variable "

trompeur : en réalité, la pointe de l'obus était dotée d'un lètre chargé de faire exploser la charge à distance optimale il, environ quinze

mètres. De la sorte, les fragments disper-ir\$ar la charge creuse ne se perdaient pas dans le sol mais *-ient au contraire un cône inversé mortel d'environ ite mètres de diamètre à sa base. De son côté, l'obus classi-fjwait pour effet de creuser des cratères, neutralisant ceux ^pourraient s'être abrités dans des trous individuels. capitaine Williams braqua la caméra de Marilyn sur le PC ni. D'en haut, les capteurs thermiques arrivaient même à f les traits brillants des obus rayant la nuit. Puis l'objectif Ule nouveau sur la cible. Diggs estima que toutes les muni-L arrivèrent dessus avec un écart inférieur à deux secondes. " ffit apocalyptique. Les six tentes s'évaporèrent et les min-""uettes vert fluo de tous les êtres vivants tombèrent et de bouger. Certains fragments se séparèrent même des ~ effet que Diggs n'avait encore jamais vu.

481

" Waouh ! s'exclama Williams. «a c'est du sauté de veau ! " Diggs s'étonna encore une fois du cynisme des aviateurs. Ou peut-être que c'est juste l',ge du môme...

Sur le moniteur, plusieurs individus bougeaient encore, ayant réchappé par miracle au premier barrage, mais au lieu de se déplacer (ou de détalier, car les barrages d'artillerie ne se limitaient pas à une seule salve), ils restaient à leur poste, certains s'occupant visiblement des blessés. Un geste courageux mais qui les condamnait presque à coup s°r. Ceux qui allaient survivre auraient une veine de cocu. S'il y en avait. Le deuxième tir de barrage arriva vingt-huit secondes après le premier et un troisième acheva le travail trente et une secondes plus tard, d'après l'heure affichée au coin supérieur droit de l'écran.

" que Dieu ait pitié de leur ,me ", murmura le colonel Ardan. Jamais encore dans sa carrière il n'avait pu constater dans de telles conditions les conséquences d'un tir. Pour l'artilleur, c'était toujours une chose lointaine et théorique, mais voilà qu'il constatait de visu les effets d'un obus.

" Cible traitée, halte au feu ", ordonna Diggs en reprenant le jargon des tankistes pour Tu l'as eu, trouves-t'en un autre.

Un an plus tôt, dans les sables d'Arabie Saoudite, il avait observé le combat sur un écran d'ordinateur et ressenti la froideur de la guerre, mais là, c'était infiniment pire. C'était comme de voir un film rempli d'effets spéciaux, sauf qu'ici, ils n'étaient pas générés par ordinateur. Il venait de voir la section de commandement d'un régiment d'infanterie, quelque chose comme quarante personnes, se faire rayer de l'existence

en moins d'une minute et demie, alors que tous avaient été des êtres de chair et de sang, un fait que ce jeune capitaine de l'Air Force semblait ne pas avoir appréhendé. Pour lui, c'était manifestement une espèce de jeu Nintendo.

Après tout, il valait peut-être mieux voir les choses ainsi.

Les deux compagnies de fantassins postées sur les crêtes au nord et au sud du col furent anéanties dans les mêmes conditions. La question désormais était de voir les conséquences. Avec le PC du régiment détruit, une certaine confusion risquait de régner à l'échelon du commandement de la division. quelqu'un avait dû entendre le fracas et si un des officiers avait été au

téléphone, la brusque coupure allait l'amener à se dire " oh-oh ", parce que c'était la réaction naturelle, même pour des soldats en zone de combat ; le dérangement des lignes téléphoniques était la règle plus que l'exception, et ils devaient sans doute recourir au téléphone de préférence à la radio parce que malgré tout les communications étaient plus sûres et plus fiables - sauf quand un tir de barrage coupait le téléphone et/ou les lignes. Bref, le chef de la division devait en ce moment même se faire réveiller en sursaut et il allait sans doute apprendre la nouvelle avec des yeux ronds.

" Capitaine, savons-nous déjà où se trouve le PC divisionnaire ennemi ?

- Sans doute ici, mon général. Ce n'est pas sûr à cent pour cent, mais on y voit un paquet de camions.

- Montrez-moi sur la carte.

- Ici, mon général. " Le nouveau l'écran. Diggs songea soudain que ce jeune officier de l'Air Force pouvait bien avoir eu le nez creux. Plus intéressant, le PC était juste à portée de ses batteries de MLRS1. Et il y avait en effet quantité de missiles émetteurs. Ouais, ce devait être là que se trouvait le général chinois.

" Gunfighter, je veux que vous me le traitiez immédiatement.

- Les vos ordres, mon général. " Ordre aussitôt répercuté par J-TIDS au 2e/6e régiment d'artillerie divisionnaire de campagne. Les plates-formes MLRS

étaient déjà en batterie, attendant les instructions, et les cibles désignées étaient largement à portée de tir des lanceurs. La distance, quarante-trois kilomètres, était à la limite supérieure de portée de ses

ER, les missiles de terrain à portée étendue. Là aussi, l'essentiel du travail de pointage était effectué par ordinateur. Les servants orientèrent leurs batteries

1. Multi-Launch Rocket System : plate-forme de lancement à roquettes multiples. Mis au point par Lockheed-Martin Missiles & Fire Control, ce système très mobile, basé sur un lance-missiles M-270 monté sur chassis Bradley rallongé capable d'évoluer à 64 km/h, permet de tirer jusqu'à 12

roquettes, individuellement ou par vagues de 2 à 12 (portée 32 km), des missiles sol-sol tactiques à portée rallongée (45 km), aussi bien que des mines antichars ou des missiles Block I à longue portée (jusqu'à 300 km) 483

sur l'azimut correct, verrouillèrent les vérins pour stabiliser les véhicules, et rabattirent les volets devant les sabords pour se protéger du souffle et de l'entrée des fumées des propulseurs qui étaient toxiques.

Puis, ils n'eurent plus qu'à presser sur le bouton rouge de mise à feu et les neuf véhicules lâchèrent chacun leurs douze missiles, à une seconde d'écart environ. Chaque ogive contenait cinq cent dix-huit sous-munitions, évolution des grenades M77, qui étaient dispersées dans les airs au-dessus de la cible.

Le résultat, Diggs put le constater trois minutes après avoir donné

l'ordre : près de soixante mille explosions quasiment simultanées sur une zone d'une surface équivalant à trois stades de football... Les effets étaient encore plus dévastateurs que quelques minutes plus tôt pour le PC

du régiment. La division qu'il affrontait désormais était aussi décapitée que feu Maximilien de Robespierre.

Après le tir initial, le lieutenant-colonel Giusti découvrit qu'il n'avait plus de cibles. Il envoya par la brèche un détachement tandis qu'il gardait de son côté le flanc nord, sans recevoir de riposte. Les obus de 155 qui arrosaient les collines devant et derrière lui l'expliquaient largement, car c'était une véritable grêle d'acier et d'explosifs. quelqu'un dans les lignes adverses tira une fusée éclairante mais aucune action ne s'ensuivit.

Vingt minutes après le début du barrage d'artillerie, l'avant-garde de la Ve brigade apparut. Il attendit qu'ils fussent à moins de cent mètres

pour repartir vers l'est et rejoindre son escadron dans la vallée peu profonde.

Il était dorénavant en théorie à l'intérieur des lignes ennemies mais c'était comme après le premier essai marqué lors d'un match de foot : la tension initiale était retombée, et il y avait maintenant du boulot à faire.

Comme beaucoup d'aviateurs, Dick Boyle était qualifié sur plusieurs types d'appareils, et il aurait pu choisir de voler en leader pour cette mission en prenant les commandes d'un Apa-che, ce qui était une des expériences vraiment agréables pour

484

un pilote de voilure tournante, mais il avait choisi de rester avec son UH-60 Blackhawk, préférable pour observer le déroulement de l'action. Sa cible était le régiment de chars qui constituait la force de frappe mécanisée de la 65e armée chinoise et pour traiter la cible, il disposait de vingt-huit de ses quarante-deux hélicoptères d'attaque AH-64D Apache, supportés par douze Kiowa Warrior et un second Blackhawk.

Les chars chinois étaient à trente kilomètres au nord-ouest de leur point de passage initial, tranquillement installés en formation circulaire sur un terrain dégagé, afin de pointer leurs canons dans toutes les directions, ce qui n'était guère un souci pour Dick Boyle et ses hommes. Le dispositif aurait sans doute encore eu un sens quarante ans plus tôt, mais plus aujourd'hui, de nuit, quand des Apache se trouvaient à proximité. Son OH-58D dans le rôle d'éclaireur, la formation d'attaque se déploya depuis le nord, au débouché de la vallée. Le colonel qui commandait l'unité avait choisi un emplacement qui lui permettait de se porter en appui de n'importe quelle division de la 65e armée, mais avec l'inconvénient de concentrer tous ses véhicules en un même point d'environ cinq cents mètres de diamètre. Le seul souci de Boyle était les SAM et peut-être la DCA mais il avait des clichés Dark Star pour lui indiquer leurs emplacements et il avait désigné un groupe de quatre Apache pour traiter cette menace en priorité.

Menace qui avait pris la forme de deux batteries de missiles. La première était composée de quatre lanceurs DK-9, très similaires au Chaparral américain, avec quatre sol-air à guidage infrarouge comparables aux Sidewinder, montés sur un chassis chenille. Leur

portée était d'une douzaine de kilomètres, un poil de plus que ses propres Hellfire. L'autre était composée de leurs HG-16A, que Boyle estimait être la version chinoise du SA-6 russe. Ceux-ci étaient moins nombreux mais ils avaient une portée de 16 km et, estimait-on, un système radar très perfectionné, malgré un plancher opérationnel de cent mètres, niveau en dessous duquel ils ne pouvaient repérer une cible, ce qui était toujours bon à savoir si c'était vrai. Sa tactique serait de les localiser et de les détruire au plus vite -

tout dépendrait des capacités de détection de l'électronique embarquée sur son EH-60. Leur

485

code pour cette mission était Vacances. Les missiles à têtes chercheuses infrarouges étaient baptisés Canards.

Les fantassins chinois devaient également disposer de détecteurs infrarouges aisément transportables, de capacité en gros équivalente à

celles des anciens missiles Redeye américains, mais ses Apache avaient des déflecteurs de tuyères d'échappement garantis tromper les détecteurs - mais bien entendu, ceux qui avaient émis ces garanties ne volaient pas cette nuit. Comme toujours.

Il y avait d'autres missions aériennes ce soir, et toutes ne se déroulaient pas au-dessus du territoire russe. Vingt chasseurs furtifs F-17A s'étaient déployés sur Jigansk, et ils étaient quasiment tous restés au sol depuis leur arrivée, attendant la livraison des bombes, accompagnées des systèmes de guidage qui les transformaient de simples armes balistiques en bombes intelligentes capables de cibler un b,timent précis. Les armes spéciales prévues pour les Black Jets étaient les GBU-27 à guidage laser et pénétrateur pour cible durcie. Au lieu d'exploser au contact de la cible, elles pénétraient d'abord à l'intérieur de celle-ci avant de détoner, et les objectifs qui leur étaient assignés ce soir étaient bien spécifiques.

Au nombre de vingt-deux, tous situés dans les villes de Harbin et Bei'an ou à proximité immédiate de celles-ci, il s'agissait de culées de ponts de chemin de fer.

En Chine populaire, le transport ferroviaire tenait une place plus importante que dans la majorité des pays : le faible nombre de véhicules n'exigeait pas le développement d'un vaste réseau routier, et par ailleurs, l'efficacité des chemins de fer était en adéquation avec le modèle économique qui avait la préférence des dirigeants politiques.

Ils n'ignoraient certes pas que s'appuyer ainsi sur un seul mode de transport pouvait les rendre vulnérables à une attaque ennemie. C'est pourquoi en tous les points potentiels d'engorgement comme les traversées de fleuves, ils avaient recouru à l'abondante main-d'œuvre disponible pour multiplier les itinéraires, en édifiant de nombreux ponts en béton renforcé. Leur raisonnement avait été que six itinéraires par six ponts différents ne pouvaient quand même pas tous

486

être endommagés au point d'être irréparables dans un délai raisonnable.

Les chasseurs furtifs ravitaillèrent normalement en vol auprès d'un KC-135

et poursuivirent leur route vers le sud, invisibles de la barrière radar érigée par le pouvoir chinois le long de sa frontière nord-est. Puis ils rejoignirent leurs objectifs en pilotage automatique. Même les missions de bombardement s'effectuèrent de cette manière parce que c'était trop demander d'un pilote, même expérimenté, que de manier à la fois son appareil et guider le faisceau laser infrarouge dont la tache au sol invisible allait servir de cible à la tête chercheuse de la bombe. Les attaques eurent lieu presque simultanément, à une minute d'écart d'est en ouest, contre les six ouvrages qui franchissaient parallèlement le fleuve Songhua Jiang à Harbin. Chaque pont avait des culées en béton massif sur les rives nord et sud. ǀ la première passe, ce furent ces dernières qui furent attaquées. En fait, les largages étaient plus faciles que les essais de qualification, compte tenu de l'atmosphère limpide et de l'absence totale de dispositif défensif. Chaque fois, le premier groupe de six bombes fit mouche, frappant les objectifs à une vitesse supérieure à Mach 1, et y pénétrant sur une distance de huit à neuf mètres avant d'exploser. Chaque engin était doté d'une charge de deux cent quarante-deux kilos d'explosifs au Tritonal. La quantité n'avait rien de gigantesque mais dans cet espace confiné elle générerait néanmoins une puissance formidable, pulvérisant les centaines de tonnes de béton autour d'elle comme de la vulgaire porcelaine...

Dans la foulée, la seconde escadrille de F-17 vint frapper les culées nord, les détruisant à leur tour. Les seules pertes humaines furent celles du mécanicien d'une loco diesel et du pompier qui l'accompagnait, faute d'avoir pu arrêter leur convoi de munitions avant qu'il ne soit précipité

dans le fleuve.

Le même exploit fut renouvelé à Bei'an, où cinq autres ponts s'effondrèrent dans les eaux du Wuyur He, et avec cette double frappe qui n'avait pris au plus que vingt et une minutes, la ligne d'approvisionnement de la force d'invasion chinoise fut brutalement interrompue. Les huit bombardiers de réserve - prévus au cas où certaines bombes ne seraient pas parvenues 487

à détruire leur cible - mirent le cap vers les rives de l'Amour pour s'attaquer à l'embranchement en boucle où venaient vidanger les wagons-citernes. Celui-ci toutefois fut moins touché que les ouvrages en béton car les bombes à pénétration renforcée s'enfoncèrent trop loin dans le sol pour créer des cratères en surface, même si plusieurs wagons furent renversés et que l'un d'eux prit feu. Mais dans l'ensemble, il s'était agi d'une mission de routine pour les F-17. Les tentatives de riposte par les batteries de SAM échouèrent car jamais les appareils n'apparurent sur les radars de poursuite, de sorte qu'aucun missile sol-air ne put être lancé.

Le carillon retentit de nouveau et le message en ELF - extrabasses fréquences - s'imprima, avec l'indication : EqT SPEC OP - soit traduit en clair : " Exécuter opération spéciale. " Le Tucson était désormais à neuf mille mètres de Sierra-11 et à quinze mille mètres de Sierra-12.

" On va se les faire avec un poisson chacun. Ordre de tir : Deux, Un.

Avons-nous un témoin de solution ? demanda le

capitaine.

- Solutions valides pour les deux poissons, annonça l'officier au contrôle de tir.

- Préparez Tube Deux.

- Tube Deux entièrement paré. Tube immergé, porte extérieure ouverte, commandant.

- Très bien, corréléz les relèvements et... feu ! " Une poignée fut tournée sur la console idoine. " Mise à feu électrique du Tube Deux effectuée, commandant. " La coque du Tucson vibra sur toute sa longueur, ébranlée par l'explosion d'air comprimé qui venait d'éjecter l'arme dans l'eau de mer. "

Unité Un file droit normalement, commandant, annonça le Sonar.

- Très bien. Paré Tube Un ! ordonna alors le capitaine.

- Tube Un entièrement paré, tube immergé, porte extérieure ouverte, annonça de nouveau l'officier de tir.

- Parfait. Corrélerez relèvements et feu ! " Le capitaine sentit monter l'excitation. Sans aucun doute parce qu'il sentait la présence de l'équipage à tous les postes de combat.

" Mise à feu électrique du Tube Deux effectuée, commandant, annonça le premier maître après avoir tourné l'autre poignée, provoquant le même ébranlement de la coque.

- Unité Deux file droit normalement, commandant ", répéta le sonar.

Aussitôt, le capitaine se dirigea vers la salle du sonar, à cinq pas de là.

" C'est parti, commandant ", annonça le chef sonar en lui indiquant l'écran de verre du bout de son crayon gras jaune.

La distance de neuf mille mètres entre le Tucson et le 406 correspondait à

un peu moins de cinq milles nautiques. La cible évoluait à une profondeur inférieure à trente mètres, peut-être était-elle en train de communiquer par radio avec sa base. Toujours est-il qu'elle se traînait à cinq nouds à

peine, à en juger au nombre de tours de l'hélice. Cela correspondait à un temps de parcours d'un peu moins de cinq minutes pour la première cible, et quelque chose comme cent soixante secondes de plus pour la seconde. Le second tir risquait sans doute d'être un poil plus compliqué que le premier Même s'ils n'entendaient pas venir la torpille ADCAP Mark 48, même un sourd ne pouvait manquer d'entendre le bruit de huit cents livres de Torpex détonant sous l'eau trois nautiques plus loin... Ils allaient sans doute tenter de manœuvrer, en tout cas faire quelque chose de plus que sortir les chapelets antistress et dire quelques " Je vous salue Mao "... Le commandant retourna au poste de tir.

" Rechargez une ADCAP dans le Tube Deux et un Harpoon dans le Un.

- ¿ vos ordres, commandant.

- O est cette frégate ? demanda-t-il au chef sonar.

- Ici, commandant, un classe Luda, un vieux rafiot, machines à vapeur,

gisement deux-un-six, à un petit quatorze nouds pépère, d'après la vitesse de l'hélice.

- Temps restant sur Unité Deux ? demanda le capitaine.

- Une minute vingt secondes avant impact, commandant. "

1. Advanced Capabilities : torpilles à capacités améliorées qui équipent en standard les sous-marins d'attaque américains (N.d. T.).

489

Un coup d'œil à l'écran. Si Sierra-11 avait des sonars de quart, ils ne devaient pas faire très attention à ce qui se passait alentour. «a risquait de changer d'ici peu.

" OK, passez en actif dans trente secondes.

- ¿ vos ordres. "

Sur l'écran sonar, la torpille filait droit sur la ligne d'écho du 406.

Cela semblait dégueulasse quelque part de tuer un sub dont on ignorait jusqu'au nom...

" Actif sur Unité Deux, annonça l'officier de tir.

- «a y est, on le tient, commandant ", dit le sonar en indiquant une autre partie de l'écran. Le sonar à ultrasons alluma une nouvelle ligne et quinze secondes plus tard...

" ... Sierra-11 vient de mettre les gaz, commandant, regardez, la cavitation, la vitesse de l'hélice vient d'augmenter, ils commencent à

virer à tribord... ça ne va pas leur servir à grand-chose ", nota le sonar à l'examen de son écran. On ne pouvait pas semer une 48 par de simples manœuvres.

" Et le 12 ?

- Il l'a entendue, lui aussi, commandant. Il accroît sa vitesse et... " Le sonar arracha brusquement son casque. " Meerde... ça fait mal ! " Il secoua vigoureusement la tête. " Impact sur Sierra-11, commandant. "

Le capitaine saisit une autre paire d'écouteurs et la brancha sur la console. La mer grondait encore. Le bruit des moteurs de la cible avait cessé presque aussitôt - l'affichage le confirmait du reste, même si la

ligne correspondant à la fréquence de 60 Hz indiquait que les générateurs étaient encore... non, ils venaient de stopper à leur tour. Le capitaine vit et entendit le bruit de l'air qui s'échappait. qui que soit l'adversaire, il essayait de chasser aux ballasts pour regagner la surface mais sans puissance propulsive... non, c'était mal barré. Puis son regard se reporta vers la trace visuelle de Sierra-12. Le sous-marin d'attaque avait été un peu plus réveillé, car il tournait franchement à bâbord, moteurs à fond. Son bruit de machines montait sans cesse, tout comme le rythme de l'hélice, et il vidait ses ballasts lui aussi... pourquoi ?

" Temps restant sur Unité Un ?

49q

- Trente secondes pour le gisement initial, sans doute un peu plus à présent. "

Guère plus, estima le capitaine. L'ADCAP filait un bon soixante nouds, si près de la surface... L'officier de tir bascula le sonar en actif1 et le poisson passa aussitôt en acquisition. Un équipage bien entraîné aurait tiré lui aussi une torpille en riposte, juste histoire de foutre la trouille à l'agresseur et peut-être ainsi de s'échapper si le premier tir ratait son but... pas renversant comme tactique, mais ça ne mangeait pas de pain, et puis, vous pouviez toujours avoir la satisfaction de vous découvrir de la compagnie au moment de frapper aux portes de l'enfer...

mais non, ils n'avaient même pas largué un leurre. Ils devaient tous roupiller là-dedans... en tout cas, ils étaient sûrement pas très réveillés ou pas très alertes... on ne les avait pas prévenus qu'il y avait une guerre ? Vingt-cinq secondes plus tard, ils l'apprirent à leurs dépens, quand une autre tache brouilla l'écran du sonar.

Eh bien, deux coups sur deux. Plutôt fastoche. Le capitaine retourna au centre d'attaque et décrocha un micro.

" Attention, attention. C'est le capitaine qui vous parle. Nous venons de lancer deux poissons sur deux sous-marins de Chine communiste. On ne les reverra plus. Bien joué tout le monde. Terminé. " Puis il se tourna vers son officier des communications : " Préparez une dépêche pour le CINGLANT.

" quatre-Zéro-Six détruit à... Vingt-Deux-Cinquante-Six Zoulou2 en même temps que SNA d'escorte. Engageons maintenant frégate."

Envoyez ça dès que nous serons à profondeur d'antenne.

- Affirmatif, commandant.

- Sonar, nous avons une frégate, gisement deux-un-six. Donnez-moi une solution qu'on puisse lui Harpooner le cul.

- ¿ vos ordres, commandant ", dit l'enseigne qui s'occupait de la table à cartes.

1. Dans la première partie du parcours d'une torpille, son détecteur reste en mode passif pour lui éviter d'être repérée. Ce n'est qu'à proximité de l'objectif qu'elle passe en mode actif (émission d'un signal) pour affiner et éventuellement rectifier sa trajectoire (N.d. T.).

2 Heure Zoulou : heure en temps universel (N.d. T.).

491

Il était bientôt six heures du soir à Washington, l'heure où tous les gens un tantinet importants regardaient la télé, mais pas les chaînes commerciales. Les images des drones Dark Star transitaient par des relais-satellite cryptés pour être distribuées aux alentours de la capitale fédérale par une série de lignes à fibres optiques spécialisées. L'une de celles-ci arrivait comme de juste au PC de crise de la Maison-Blanche.

" Sacré nom de Dieu, s'exclama Ryan. C'est comme un putain de jeu vidéo.

Depuis combien de temps a-t-on cette

capacité ?

- C'est assez récent, Jack, et ouais, c'est vrai, admit le vice-président, il y a là-dedans quelque chose d'obscène... mais enfin, ce n'est jamais que ce que voient les opérateurs. Je veux dire... quand je descendais des zincs, je les voyais pour de bon, j'étais en combinaison anti-g avec un Tomcat harnaché au cul... quelque part, ce truc me met mal à l'aise. Là, j'ai l'impression d'être un voyeur en train de regarder un mec et une nana s'envoyer en l'air... mais pas du tout de regarder un film éducatif.

- quoi ?

- C'est comme ça qu'on baptise les films X quand on est en mer, Jack.

Des

"films éducatifs". Mais là, ce serait plutôt comme de mater derrière une fenêtre la nuit de noces d'un type, alors qu'il se doute de rien... c'est assez dégueulasse.

- Le public va adorer, prédit Arnie van Damm. L'Américain moyen, surtout les mômes... pour eux, ce sera comme un film.

- Peut-être, Arnie, mais alors un snuffmovie. Ceux où l'on prétend filmer des meurtres non simulés. Sauf qu'ici, c'est du meurtre en série. Ce PC

divisionnaire que Diggs a pilonné avec ses missiles MLRS... bon Dieu, c'était comme l'ire de quelque divinité païenne, comme la comète qui a éliminé les dinosaures, comme un assassin massacrant des mômes dans une cour d'école... ", observa Robby, cherchant la formule propre à exprimer l'ampleur de son dégoût. Mais c'était le boulot, pas une vengeance personnelle - maigre consolation pour les familles des défunts.

492

" Je capte du trafic radio ", indiqua Tolkunov au général Bondarenko.

L'officier de renseignements avait une demi-douzaine de groupes à l'écoute, calés sur toutes les fréquences utilisées par l'APL. Les dialogues se déroulaient généralement en phrases codées difficiles à comprendre, d'autant plus que les mots étaient changés quotidiennement, de même que les indicatifs des unités et des officiers correspondants.

Mais les mesures de sécurité avaient tendance à se relâcher dès qu'il y avait une alerte et que les responsables voulaient avoir des informations concrètes au plus vite. Bondarenko avait observé les images captées par Gr

, ce Kelly mais guère ressenti de pitié pour les victimes, regrettant seulement de ne pas avoir été celui qui infligeait ces pertes, parce que c'était quand même son pays que les Chinois avaient envahi.

" La doctrine de l'artillerie américaine est impressionnante, pas vrai ?
observa le colonel Tolkunov.

- Ils ont toujours eu une bonne artillerie. Mais nous aussi, comme ce

Peng va s'en apercevoir dans quelques heures, répondit le commandant en chef du district d'Extrême-Orient. qu'est-ce qu'il va faire, à votre avis ?

- Tout dépend de ce qu'il saura, répondit le G-2. Les informations qui lui parviennent vont être passablement confuses, cela risque de le préoccuper, mais pas autant que le bon déroulement de sa mission. "

Et c'était logique, dut bien admettre Gennady losifovitch. Les généraux tendaient à penser avant tout aux missions qu'on leur avait confiées, laissant les autres t,ches à ceux qui en étaient responsables, comptant sur eux pour qu'ils fassent eux aussi leur boulot. Il n'y avait en fait que comme ça qu'une armée pouvait fonctionner. Sinon, vous risquiez d'être tellement préoccupé par ce qui se passait autour de vous que vous n'aviez aucune chance de faire votre travail, et toute la machine risquait bien vite de gripper. On appelait ça voir avec des oillères quand ça ne marchait pas, et du bon travail d'équipe quand ça marchait.

" qu'en est-il des frappes en profondeur des Américains ?

- Ces chasseurs furtifs sont incroyables. Le réseau ferroviaire des Chinois dans le nord-est du pays est complètement per-493

turbé. Nos hôtes ne vont pas tarder à se retrouver en panne sèche.

- Pas de veine", observa Bondarenko. Les Américains étaient des combattants efficaces et leur doctrine de frappes en profondeur, que les stratèges russes avaient à peine daigné considérer, pouvait se révéler bougrement efficace lorsqu'on la déployait et que l'ennemi était incapable de s'y adapter. Les Chinois le pourraient-ils ? «a restait encore à voir.

" Mais il nous reste quand même à nous défaire de leurs seize divisions mécanisées.

- Exact, camarade général ", convint Tolkunov.

" Leader Faucon de Faucon Trois, je cadre une plate-forme de SAM, c'est un Holiday, annonça le pilote, précisant le type du missile selon sa désignation américaine. Sommet de la colline à trois kilomètres de Feuille de trèfle... Attends voir... je repère également un Canard.

- Autre chose ? " demanda le chef de l'escadrille Faucons. Ce capitaine commandait les Apache chargés de la suppression des lance-missiles.

" De la DCA légère... en gros des deux-cinq mike-mike en batterie autour des SAM. Demande autorisation de faire feu, à vous.

- Attendez ", répondit Faucon Leader. Des canons de 25 mm, donc. Très bien.

" Aigle Leader de Faucon Leader, à

vous.

- Aigle Leader, je vous copie, Faucon, répondit Boyle à bord de son Blackhawk.

- Nous avons des plates-formes de SAM en vue. Autorisation d'engager, à

vous. "

Boyle réfléchit à toute vitesse. Ses Apache avaient à présent en vue la position des chars qu'ils encerclaient sur trois côtés. OK, Faucon approchait la colline qui dominait le dispositif, nom de code Feuille de Trèfle. Bien, c'était le moment.

" Autorisation accordée. Engagez les SAM. Terminé.

- Roger, on engage. Faucon Trois, de Leader. ...liminez,

- ç toi l'honneur, Billy, dit le pilote à son mitrailleur.

494

- Hellfire, top ! " Le mitrailleur assis dans le siège avant lacha son premier missile. L'engin de dix-sept centimètres de diamètre jaillit de son rail de lancement dans une gerbe de lumière jaune et pista aussitôt le spot du laser. Avec ses lunettes amplificatrices, le mitrailleur vit un servant descendu du blindé qui regardait dans sa direction, puis tendait aussitôt le doigt vers l'hélicoptère. Il gueulait pour attirer l'attention : désormais, c'était une course entre le missile qui fonçait et le temps de réaction humaine. Le missile avait partie gagnée. L'homme réussit à

prévenir quelqu'un, son sergent ou peut-être un lieutenant, qui enfin se tourna dans la direction indiquée. ç voir sa façon de pencher la tête, on devinait qu'il ne voyait rien au début, tandis que l'autre continuait d'agiter le bras comme une canne à pêche, et enfin, l'officier le vit, mais trop tard. Plus rien à faire sinon se jeter au sol, en pure perte : le

Hellfire impacta à la base de la plate-forme lance-missiles et explosa, tuant tout le monde dans un rayon de dix mètres.

" Pas de pot, Joe. " Le mitrailleur passa au deuxième, le lance-Holiday.

Ses servants avaient été alertés par l'explosion et il les vit se précipiter pour mettre en batterie leur engin. Ils venaient à peine de rejoindre leurs postes quand le lanceur explosa.

...tape suivante, la DCA. Il y avait six batteries, réparties en nombre égal entre des canons doubles de 25 et 35 mm, et ceux-là pouvaient être vicieux.

L'Apache se rapprocha. Le mitrailleur sélectionna son propre canon de 20 mm et arrosa systématiquement les deux sites. Les impacts ressemblaient à des éclairs de flashes photographiques, et les batteries furent renversées, certaines en faisant exploser leurs caisses de munitions.

" Aigle Leader de Faucon Trois, ce sommet est nettoyé. On tourne autour pour vérifier. Plus de couverture sur Feuille de Trèfle. La voie est parfaitement dégagée.

- Bien compris. " Et Boyle ordonna à ses Apache de foncer.

C'était à peu près aussi équitable qu'envoyer un boxeur professionnel sur le ring contre un gamin de six ans. Les Apache tournèrent autour des chars disposés en cercle, comme les Indiens de cinéma autour des chariots d'un convoi, sauf que dans ce film-ci, les pionniers ne pouvaient pas riposter.

La majorité des tankistes chinois étaient en train de pioncer dehors, près 495

de leurs montures. Certains équipages étaient dans les véhicules, vaguement en faction, et d'autres, à l'extérieur, montaient la garde autour du camp, armés de leur FM Type 68. Ils avaient été plus ou moins alertés par les explosions sur la colline surmontant le camp. Plusieurs officiers subalternes gueulaient à leurs hommes de se réveiller et de remonter dans les chars, ignorant la menace, mais pensant tout naturellement qu'ils seraient plus à l'abri derrière un blindage, d'où ils pourraient riposter et se défendre. Ils ne pouvaient guère se tromper plus lourdement. Les Apache entamèrent leur danse tournoyante, glissant de côté tandis que les mitrailleurs tiraient leurs missiles. Trois des chars de l'APL allumèrent leur viseur infrarouge et purent voir les hélicos leur tirer dessus mais la portée de leurs canons

était inférieure de moitié à celle des Hellfire et tous les coups furent trop courts, tout comme les tirs des six lance-roquettes antichars HN-5. Les Hellfire en revanche n'avaient pas ce problème et chaque fois (même si deux missiles ratèrent leur cible) les ogives eurent le même effet sur la cible qu'un pétard sur une maquette en plastique : les tourelles s'envolèrent dans les airs au sommet d'une colonne de flammes, puis redescendirent pour s'écraser avec fracas, en général à l'envers et sur le véhicule auquel elles avaient été fixées. Il y avait eu quatre-vingt-six chars à cet endroit, ce qui représentait trois missiles par hélicoptère, avec quelques mitrailleurs chanceux qui eurent droit à un quatrième coup au but. En tout et pour tout, la destruction du régiment prit moins de trois minutes, laissant un colonel contemplant bouche bée d'horreur la perte des trois cents hommes qu'il entraînait depuis plus d'un an pour cet instant précis. Il réussit même à survivre au mitraillage de sa section de commandement par un Apache qui repartait, et ne put qu'entrevoir l'hélico qui filait comme une flèche au-dessus de sa tête, si vite qu'il n'eut même pas le temps de dégainer son pistolet d'ordonnance.

"Aigle Leader de Faucon Leader. La Feuille de Trèfle est cuite et on est en RAB, à vous. "

Boyle ne pouvait que hocher la tête. " Roger pour retour à la base, Faucon.

Bon boulot, capitaine.

- Roger pour ça, merci, colonel. Terminé. " Les Apache se remirent en formation et mirent le cap au nord-ouest pour

496

rejoindre leur base, ravitailler et se réarmer avant la prochaine mission.

En dessous, il apercevait la Ire brigade qui venait de traverser la faille dans les lignes adverses et se dirigeait vers le sud-est en plein dans le dispositif logistique chinois.

Le corps expéditionnaire 77 était resté en poste à l'est du détroit de Formose jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de faire route vers l'ouest. Les divers commandants de groupes aéronavals avaient appris que l'un de leurs subs avait éliminé un sous-marin lance-missiles chinois et un sous-marin d'attaque, ce qui était excellent et n'avait pu que ravir le commandant de la flotte. ǀ présent, leur mission était de traquer la marine de l'Armée populaire de libération ce qui, tous étaient d'accord

là-dessus, était quand même un drôle de nom pour une force maritime. Les premiers appareils à décoller, derrière les F-14 de la patrouille aérienne d'interdiction, ou BARCAP, étaient les avions-radars E-2C Hawkeye, les mini-AWACS biturborpropulseurs de la Navy. Leur mission était de localiser des cibles pour les chasseurs, essentiellement des F/A-18 Hornet.

C'était une opération complexe à mettre en œuvre. Le corps expéditionnaire avait trois SSN (nucléaires) dont la mission était de nettoyer la zone de ses sous-marins chinois. Le commandant semblait particulièrement inquiet de la possibilité qu'un SSK (kérosène) à propulsion diesel fasse un trou dans l'un de ses navires, mais ce n'était pas la préoccupation immédiate des aviateurs, à moins qu'ils réussissent à en trouver un au mouillage le long d'un quai.

Le seul vrai problème était l'identification des cibles. Il y avait un trafic commercial intense dans le secteur et ils avaient reçu ordre de ne pas y toucher, même les navires battant pavillon chinois. En revanche, tout bâtiment doté d'un radar SAM serait engagé même hors de portée visuelle.

Sinon, un pilote devait contrôler de visu l'objectif avant de lancer un engin. Et des engins, ce n'est pas ce qui leur manquait, alors que les navires étaient des cibles fragiles comparées aux missiles et aux bombes de quatre cent cinquante kilos.

Leur objectif principal était la flotte chinoise de la mer de 497

Chine méridionale, basée à Guangzhou (plus connu des Occidentaux sous le nom de Canton). Le site de la base navale se prêtait idéalement à une attaque, même s'il était défendu par des batteries de missiles sol-air et des pièces de DCA.

Les F-14 d'interception étaient guidés vers leurs cibles aériennes par les Hawkeye. Là encore, à cause de l'existence du trafic aérien commercial, les pilotes de chasse avaient ordre de s'approcher à portée visuelle pour effectuer une identification positive de la cible. Cela pouvait être dangereux, mais c'était incontournable.

Ce qu'ignoraient les pilotes de l'aéronavale, c'est que les Chinois connaissaient la signature électronique du radar APD-138 utilisé sur les E-2C, ce qui leur permettait de savoir qu'ils arrivaient. Une centaine de chasseurs chinois décollèrent en urgence, formant à leur tour leur propre patrouille d'interdiction au-dessus des côtes orientales du pays. Les Hawkeye les repèrent et transmettent aussitôt un

message d'alerte à leurs appareils, posant ainsi le décor d'un engagement aérien massif dans les premières lueurs de l'aube.

Il n'y avait pas de façon élégante de résoudre la question. Deux escadrilles de Tomcat, soit vingt-quatre appareils en tout, ouvraient la force d'intervention. Chacun était armé de quatre missiles AIM-54C Phoenix et de quatre AIM-9X Sidewinder. Les Phoenix étaient vieux : plusieurs exemplaires avaient près de quinze ans, et dans certains cas, le corps des propulseurs avait des fissures qui n'allaient pas tarder à devenir visibles. Leur portée théorique dépassait toutefois les deux cents kilomètres, ce qui en faisait des accessoires toujours utiles à accrocher à

des pylônes sous ses ailes.

Les équipages des Hawkeye avaient ordre de déterminer avec soin qui était qui, mais on décida bien vite que deux appareils volant en formation serrée n'étaient pas des Airbus remplis de civils, et les Tomcat reçurent le feu vert pour tirer à partir de cent milles nautiques des côtes chinoises. La première salve était composée de quarante-huit missiles. Sur le lot, six s'autodétrui-sirent à moins de cinq cents mètres de leur lanceur, pour le plus grand déplaisir des pilotes impliqués. Les quarante-deux rescapés entamèrent leur trajectoire balistique jusqu'à une altitude supérieure à cent mille pieds - plus de trente mille mètres - avant de plonger à Mach 4 tout en allumant leur autoguidage radar Doppler en bande millimétrique. La fin de leur trajectoire s'effectuait en vol balistique, moteurs coupés, et donc sans la traînée de fumée que guettaient les pilotes. De sorte que, même si les pilotes chinois se savaient illuminés, ils étaient incapables de voir d'où provenait le danger, donc de trouver une trajectoire d'évasion. Les quarante-deux Phoenix se mirent à détoner au milieu de leur formation et les seuls survivants furent ceux qui réussirent à rompre en effectuant un virage sur l'aile quand ils virent exploser les premières ogives. Bilan : trente-deux appareils abattus pour quarante-deux missiles tirés. Les pilotes chinois survivants étaient ébranlés mais surtout furieux. Comme un seul homme, ils mirent le cap plein est en allumant leur radar de détection, traquant des cibles pour leurs missiles air-air. Ils les trouvèrent, certes, mais elles étaient hors de portée.

L'officier de grade le plus élevé qui avait survécu à l'attaque initiale leur ordonna d'allumer la réchauffe pour continuer à filer plein pot, et parvenus à une distance de quatre-vingt-dix kilomètres, ils tirèrent leurs missiles air-air PL-10 à guidage radar. C'étaient des copies de l'Aspide italien, lui-même copie du vieil AIM-7E Sparrow. Pour suivre la cible, il fallait que l'appareil lanceur reste pointé avec son radar sur

celle-ci.

Dans ce cas précis, les Américains se dirigeaient droit dessus avec leur propre radar également actif. Le résultat était une gigantesque partie de bluff, aucun des deux pilotes adverses n'étant prêt à virer et fuir -

d'autant qu'ils étaient tous convaincus que c'était sinon signer leur arrêt de mort. Et donc la compétition avait lieu entre les avions et les missiles, mais avec un léger désavantage de vitesse pour les PL-10.

Derrière, à bord des Hawkeye, les équipages suivaient pas à pas l'engagement. Appareils et missiles étaient visibles sur les écrans-radars et chacun retenait son souffle.

Les Phoenix frappèrent les premiers, abattant trente et un autres chasseurs de l'armée de l'air de l'APL, coupant par le même coup brutalement leurs faisceaux radar. Cela fit aussitôt " perdre la tête " à un certain nombre de missiles mais pas tous, et les six chasseurs chinois qui avaient échappé

au second bar-

499

rage de Phoenix se retrouvèrent illuminer les cibles pour un total de trente-neuf PL-10 qui tous convergèrent vers quatre malheureux Tomcat.

Les pilotes américains concernés les virent arriver et le sentiment n'avait rien d'agréable. Ils allumèrent la postcombustion et plongèrent en piqué, tout en larguant tout ce que leurs nacelles contenaient de paillettes et de leurres thermiques, en même temps qu'ils allumaient à la puissance maximale leurs émetteurs de contremesures électroniques. Un des appareils se défit de ses poursuivants. Un autre en sema la majorité gr,ce aux paillettes au milieu desquelles les missiles chinois explosèrent comme des pétards dans son sillage, mais un des F-14 en avait à lui seul dix-neuf à ses trousses, et il n'allait pas pouvoir tous les éviter. Le troisième arriva assez près pour déclencher l'explosion de son ogive, puis ce fut le cas de neuf autres et le Tomcat se trouva lui aussi réduit à l'état de paillettes, en même temps que ses deux hommes d'équipage. Restait un F-14 dont l'officier d'interception radar réussit à s'éjecter mais ce ne fiit pas le cas du pilote.

Le reste de l'escadrille poursuivit sa percée. Ils étaient désormais à court de Phoenix, et réduits à poursuivre l'engagement avec les

Sidewinder.

Perdre des camarades ne fit que redoubler leur colère, et cette fois, ce fut au tour des Chinois de tourner casaque pour foncer vers leur propre côte, poursuivis par un nuage de missiles à guidage infrarouge.

Cette rixe à grande échelle eut pour effet de dégager le ciel pour le détachement d'intervention.

La base navale de la MAPL était dotée de douze quais avec des b,tements au mouillage et la marine des ...tats-Unis s'attaquait à son homologue chinoise

- appliquant le principe selon lequel dans une guerre, vous liquidiez invariablement ceux qui vous ressemblaient le plus avant de vous en prendre aux autres. Les premiers à attirer l'ire des Hornet furent les submersibles. Il s'agissait surtout d'antiques b,tements de classe Romeo à

propulsion diesel, qui avaient depuis longtemps connu des jours meilleurs.

Ils étaient pour la plupart mouillés par paires, et les pilotes de Hornet les frappèrent avec leurs Skipper et leurs SLAM. Les premières étaient des bombes de quatre cent cin-5qq

quante kilos dotées d'un système de guidage rudimentaire et d'un moteur fusée récupéré sur des missiles déclassés mais elles se révélèrent parfaitement adaptées à la t,che. Les pilotes t,chèrent de les insinuer entre les deux coques de sous-marins afin de tuer deux b,tements d'un coup, ce qui réussit trois fois sur cinq. Les SLAM étaient la version air-surface du Harpoon antinavires, et destinés aux b,tements du port et aux équipements d'entretien sans lesquels une base navale n'est jamais qu'une plage encombrée. Les dég,ts devaient se révéler spectaculaires sur les bandes vidéo. D'autres appareils affectés à une mission baptisée Main de Fer se chargèrent de traquer les batteries de SAM et de DCA chinoises, qu'ils engagèrent à distance de sécurité avec leurs missiles HARM

antiradars, capables de traquer et détruire efficacement les radars d'acquisition et d'illumination.

Somme toute, la première opération menée par la marine américaine sur le continent est-asiatique depuis le Vietnam se déroula fort bien, avec la destruction de douze b,tements de guerre de la RPC et la dévastation de l'une de ses principales bases navales.

D'autres bases furent attaquées avec des missiles de croisière Tomahawk lancés depuis des bâtiments de surface. Toutes les installations de la marine chinoise sur une étendue de huit cents kilomètres de côte furent frappées d'une manière ou d'une autre et le bilan des pertes en navires s'éleva à seize, le tout sur une période d'un peu plus d'une heure. Puis les avions d'attaque tactique américains regagnèrent leurs porte-avions, après avoir répandu le sang ennemi, mais avec des pertes aussi de leur côté.

58 Retombées politiques

CE fut une nuit difficile pour le maréchal Luo Gong, ministre de la Défense de la République populaire de Chine. Il s'était couché vers onze heures du soir la veille, soucieux du bon déroulement des opérations menées par ses forces militaires, mais ravi de constater que tout semblait se passer au mieux. Et puis, alors qu'il venait à peine de clore les yeux, le téléphone sonna.

Sa limousine officielle se présenta sans délai pour le ramener au ministère. En y arrivant, il ne rejoignit pas son bureau mais se rendit plutôt au centre de communications où il retrouva un certain nombre de fonctionnaires et de responsables de haut niveau affairés à dépouiller les informations fragmentaires pour tenter d'y comprendre quelque chose. La présence du ministre Luo ne les y aida guère, ne faisant qu'ajouter du stress au chaos

existant.

Rien ne semblait clair, hormis qu'ils pouvaient identifier les lacunes dans leur information. La 65e armée semblait avoir disparu de la face du monde.

Son général était en tournée d'inspection de l'une des divisions, en compagnie de son état-major, or on n'avait plus eu de nouvelles de lui depuis 02 h 00 environ. Pas plus que du général commandant ladite unité. En fait, on ne savait strictement rien de ce qui se passait là-haut. Pour en avoir le cœur net, le maréchal Luo ordonna à un hélicoptère de décoller du dépôt de Sunwu. Puis vinrent des rapports de Bei'an et Harbin, signalant des raids aériens qui auraient endommagé

5q2

des installations ferroviaires. Un colonel du génie fut aussitôt dépêché sur place pour évaluer les dégâts.

Mais alors qu'il estimait avoir enfin maîtrisé les difficultés survenues en Sibérie, lui arrivèrent des rapports d'une attaque aérienne contre la base de la flotte à Guangzhou, puis contre des installations de moindre envergure à Haikuo, Shantou et Xiachuandao. Chaque fois, c'étaient les PC

opérationnels qui semblaient avoir été les cibles privilégiées car il était impossible d'avoir une réponse des commandants locaux. Mais le plus inquiétant était qu'on signalait de lourdes pertes dans les unités de chasse aérienne de la zone, face à des appareils de l'aéronavale américaine. Puis enfin, pis que tout, ce fut l'arrivée de deux signaux automatiques : ceux des bouées de détresse du seul et unique sous-marin nucléaire lanceur d'engins chinois et du sous-marin d'attaque chargé de sa protection.

Pour le maréchal, cela confinait à l'impossible qu'autant d'événements eussent pu survenir en même temps. Et pourtant, ce n'était pas encore tout.

Les sites de radars installés tout le long de la frontière avaient cessé d'émettre et étaient impossibles à contacter par radio ou par téléphone.

Puis vint un autre coup de fil de Sibérie. Une division du flanc gauche de la percée (celle-là même que le général commandant la 65e armée inspectait quelques heures auparavant) signalait... plus exactement, un sous-officier des transmissions d'une unité de cette division signalait que des forces armées inconnues avaient percé ses défenses occidentales, filé vers l'est et... disparu ?

" Comment diable un ennemi peut-il attaquer avec succès puis disparaître ?

" avait tonné le maréchal sur un ton qui avait fait se ratatiner le jeune capitaine. " qui a signalé cela ?

- Il s'est identifié comme le commandant du 3e bataillon, 745e régiment d'infanterie des gardes, camarade maréchal, répondit l'officier d'une voix tremblante. La liaison radio était parasitée, c'est du moins ce qu'on nous a rapporté.

- Et qui l'a rapporté ?

- Un certain colonel Zhao, responsable des communications à l'état-major du renseignement du 71e corps d'armée de type C, au nord de

Bei'an. Ils sont détachés à la sécurité frontalière dans le secteur de la percée, expliqua le capitaine.

- Je le sais ! beugla Luo, en laissant tomber sa rage sur la première cible à sa portée.

- Camarade maréchal ", intervint une nouvelle voix. C'était le général de division Wei Dao-Ming, un des principaux collaborateurs de Luo, qui venait d'être rappelé de chez lui après une longue journée de travail parmi bien d'autres, trahissant sa fatigue mais essayant malgré tout de calmer ces eaux agitées. " Vous devriez nous laisser, moi et mon état-major, réunir ces informations de façon qu'on puisse vous les présenter de manière ordonnée.

- Oui, Wei, je suppose... " Luo savait que c'était un bon conseil et Wei était un officier de renseignements de carrière, habitué à organiser l'information pour ses supérieurs. "Mais faites vite.

- Bien s'r, camarade ministre ", répondit Wei, histoire de rappeler à Luo qu'il était désormais une personnalité politique avant le militaire qu'il avait toujours été.

Luo se rendit dans le salon réservé aux invités de marque, où l'attendait du thé vert. Il fourra la main dans la poche de sa veste d'uniforme et en sortit ses cigarettes, des brunes sans filtre. «a l'aiderait à se réveiller. Elles le faisaient tousser mais tant pis. Il buvait sa troisième tasse de thé quand Wei revint avec un calepin couvert de notes.

" Alors, que se passe-t-il ?

- Le tableau est confus, mais je vais d'abord vous dire ce que je sais, puis ce que j'en pense, commença Wei.

" Nous savons que le général qi de la 65e armée a disparu, en même temps que son état-major. Ils étaient en tournée d'inspection de la 191e division d'infanterie juste au nord-ouest de notre percée initiale. La 191e ne répond pas non plus. Idem pour la 615e brigade autonome de chars qui appartenait à la 65e armée. Des rapports confus parlent d'une attaque aérienne contre la brigade de chars mais on n'a rien de précis. Le 735e régiment d'infanterie des gardes de la 191e division est lui aussi injoignable, pour des raisons inconnues. Vous avez ordonné le décollage d'un hélicoptère de la base de Sunwu pour aller jeter un oeil et rendre compte. L'hélicoptère doit partir à l'aube. Bon.

" Par ailleurs, il arrive d'autres rapports en provenance de ce 504

secteur, dont aucun ne tient debout ou ne contribue à former une image cohérente de ce qui se passe. En conséquence, j'ai ordonné à l'état-major du renseignement de la 71e armée d'envoyer un détachement de reconnaissance de l'autre côté du fleuve pour s'assurer de ce qui se passe et rendre compte. Cela devrait prendre trois heures environ.

" Le point positif est que le général Peng Xi-Wang reste à la tête de la 34e armée de choc, et qu'il sera parvenu à la mine d'or avant midi. Notre fer de lance blindé se trouve très loin en territoire ennemi. Je pense que les hommes sont en train de s'éveiller en ce moment et qu'ils vont s'ébranler dans l'heure qui vient pour poursuivre leur avance.

" ǀ présent, les informations en provenance de notre marine sont déroutantes mais ce n'est pas vraiment grave. J'ai demandé au commandant de la flotte de la mer de Chine méridionale de prendre personnellement en charge la situation et de me faire son rapport. Disons dans trois heures d'ici.

" En résumé, camarade ministre, nous aurons des informations sérieuses à

bref délai, et à ce moment, nous serons en mesure de traiter la situation.

D'ici là, le général Peng aura repris son offensive et dès ce soir, notre pays sera bien plus riche ", conclut Wei. Il savait caresser son ministre dans le sens du poil. Cela lui valut un grognement accompagné d'un signe de tête. " Alors, poursuivit le général Wei, si vous alliez prendre quelques heures de repos pendant que nous montons la garde ?

- Bonne idée, Wei. " En deux pas, Luo avait rejoint le canapé et s'était jeté en travers. Wei ouvrit la porte, éteignit, puis referma derrière lui.

Le centre de communications était tout à côté.

" Bon, dit-il en piquant une clope à un officier, qu'est-ce qui se passe là-bas, bordel ?

- Si vous voulez mon avis, indiqua un colonel du renseignement, je pense que les Américains viennent de se dérouiller les muscles et que les Russes vont faire de même d'ici quelques heures.

- quoi ? Pourquoi dites-vous ça ? Et pourquoi les Russes ?

- O^ù est passée leur aviation ? Et leurs hélicoptères d'attaque ? On n'en sait rien, n'est-ce pas ? Et pourquoi n'en sait-on 505

rien ? Parce que les Américains ont balayé nos appareils comme de vulgaires moucheron, voilà pourquoi.

" Nous nous sommes bercés d'illusions en nous imaginant que les Russes refusaient le combat, n'est-ce pas ? Un certain Hitler a jadis pensé la même chose. Il est mort quelques années après, nous enseignent les manuels d'histoire. De la même manière, nous nous sommes imaginés que les Américains limiteraient leurs frappes pour des raisons politiques. Wei, certains de nos dirigeants sont partis chasser le dragon ! " L'aphorisme faisait allusion à cette pratique de fumer l'opium, qui était restée courante dans le sud du pays pendant des siècles. " Nulle considération politique là-dedans. Ils se contentaient de mobiliser leurs forces, ce qui prend du temps. Et si les Russes ne nous ont pas combattus, c'était pour nous forcer à étirer jusqu'au bout notre chaîne logistique, pour qu'ensuite ces salauds d'Américains viennent la couper à Harbin et Bei'an ! Les chars du général Peng se retrouvent à près de trois cents kilomètres à

l'intérieur du territoire russe, alors qu'ils n'ont qu'une autonomie de deux cents kilomètres et qu'ils n'auront désormais plus de ravitaillement.

Nous avons pris plus de deux mille chars d'assaut pour transformer leurs équipages en vulgaires fantassins, mal entraînés qui plus est ! Voilà ce qui se passe, camarade Wei, conclut le colonel.

- Vous pouvez me dire ça à moi, colonel. Allez le raconter au ministre Luo et votre femme devra payer à l'...tat dès après-demain la balle de votre exécution.

- Bah, je sais, répondit le colonel Geng He-Ping. Et que va-t-il vous arriver tout à l'heure, camarade général Wei, quand vous aurez ordonné les informations et que vous vous serez aperçu que j'ai raison ?

- Le reste de la journée devra se passer de moi, admit le général, fataliste. Chaque chose en son temps, Geng. " Puis il réunit un groupe d'officiers et leur confia à chacun une t^âche, se trouva une chaise pour s'asseoir et se demanda si Geng ne pourrait pas finalement lui être utile à

évaluer la situation.

" Colonel Geng ?

- Oui, camarade général ?

- que savez-vous des Américains ?

"iflfi

- J'étais encore en poste à notre ambassade à Washington, il y a dix-mois.

Pendant mon séjour, j'ai eu l'occasion d'étudier de près leur organisation militaire.

- Et... sont-ils capables de faire ce que vous venez de me dire?

- Camarade général, pour avoir la réponse à cette question, je vous suggère de consulter les Iraniens et les Irakiens. Je me demande ce qu'ils peuvent bien préparer mais penser exactement comme un Américain est une aptitude que je n'ai jamais réussi à maîtriser. "

" Ils sont repartis, signala le commandant Tucker en s'étirant avec un b,illement. Leur échelon de reconnaissance vient tout juste de s'ébranler.

Dites donc, vous vous êtes retirés rudement loin. Comment ça se fait ?

- Je leur ai ordonné d'aller récupérer le camarade Gogol avant que les Chinois le tuent, expliqua le colonel Tolkunov. Vous avez l'air crevé.

- Bah, trente-six heures assis sur le même siège, qu'est-ce que c'est ? "

Un putain de mal de dos, voilà ce que c'est.

Malgré la fatigue, il prenait le pied de sa vie. Pour un officier de l'armée de l'air qui avait raté la formation de pilote pour devenir à tout jamais un rampant sans grade, un citoyen de troisième classe dans la hiérarchie de l'Air Force - en dessous même des pilotes d'hélicoptère - il méritait sa solde mieux et plus que jamais. Dans cette guerre, il avait sans doute été plus utile à son camp que le colonel Winters, avec tous ses grands airs. Mais si quelqu'un s'avisait de lui dire une chose pareille, il faudrait qu'il sorte des " bof, conneries ", et regarde humblement le bout de ses chaussures. Humble, mon cul,

songea le capitaine. Il était en train de prouver la valeur d'un élément nouveau encore jamais testé, et il le faisait avec le panache du Baron rouge dans son triplan Fokker. Les aviateurs américains n'étaient pas du genre à cultiver l'humilité mais son absence d'ailes de pilote l'avait pourtant confiné à ce rôle tout au long de ses dix années sous l'uniforme. La prochaine génération d'ASP serait dotée d'armes, voire de capacités air-air, alors qui 507

sait, peut-être aurait-il alors l'occasion de prouver à ces vantards de pilotes de chasse qui avait vraiment des couilles dans l'Air Force. D'ici là, il devrait se contenter de recueillir des informations qui aidaient les Russes à tuer Joe le Chinetoque et tous ses frères, et même si c'était une guerre Nintendo, alors le petit Danny Tucker était le putain de coq de la putain de basse-cour dans ce putain de monde virtuel.

"Vous nous avez été d'une aide inestimable, commandant Tucker.

- Merci, colonel. Ravi d'avoir pu vous aider ", répondit Tucker avec son plus beau sourire de petit garçon. Peut-être que je me laisserai pousser la moustache. Il mit de côté cette idée avec un sourire intérieur, et but une gorgée de café instantané d'une ration de survie - la caféine était à peu près le seul truc qui le tenait encore éveillé. Mais l'ordinateur faisait l'essentiel du boulot et il lui montrait que les blindés de reconnaissance chinois faisaient route vers le nord.

" Putain... ", murmura le capitaine Aleksandrov% Il avait entendu parler des fourrures de Gogol sur la radio d'Etat, mais il n'avait jamais eu l'occasion de voir les reportages télévisés et le spectacle lui coupa le souffle. Lorsqu'il en avait effleuré une, il s'était attendu à la trouver froide et raide comme du crin mais non, c'était comme la chevelure parfaite d'une parfaite blonde...

" Et à qui ai-je l'honneur ?" Le vieux brandissait un fusil et lui jetait assurément un regard perçant.

" Je suis le capitaine Fedor Illitch Aleksandrov, et j'imagine que vous, vous êtes Pavel Petrovitch Gogol. "

Signe d'assentiment, sourire. " Vous appréciez mes fourrures, camarade capitaine ?

- Je n'avais encore jamais rien vu de semblable... Il faut qu'on les emmène avec nous.

- Les emmener ? Les emmener où ? Je ne vais nulle part.

- Camarade Gogol, j'ai mes ordres... dont celui de vous évacuer. Cet ordre émane du qG du commandement du district d'Extrême-Orient et vous devez y obéir, Pavel Petrovitch.

508

- Aucun Chinetoque ne me chassera de mes terres ! tonna la voix du vieillard.

- Non, camarade Gogol, mais aucun soldat de l'armée russe ne vous laissera non plus mourir ici. Alors comme ça, c'est le fusil avec lequel vous avez tué des Allemands ?

- Oui, beaucoup d'Allemands, beaucoup, confirma Gogol.

- Dans ce cas, venez avec moi, et peut-être que vous pourrez tuer quelques envahisseurs jaunes.

- qui êtes-vous au juste ?

- Commandant de la compagnie de reconnaissance, 265e division d'infanterie motorisée. Cela fait quatre longues journées qu'on joue à cache-cache avec les Chinois, mais à présent, on est enfin prêts à se battre pour de bon.

Joignez-vous à nous, camarade Pavel Petrovitch. Vous pourrez sans doute nous enseigner un certain nombre de choses utiles. " Le jeune et fringant capitaine s'exprimait avec les accents les plus respectueux et les plus raisonnables, car ce vieux guerrier le méritait amplement. Et ses arguments eurent l'effet escompté.

" Vous me promettez que j'aurai l'occasion de leur tirer au moins une fois dessus ?

- Ma parole d'officier russe, camarade, jura le capitaine en inclinant la tête.

- Dans ce cas, je viens. " Gogol était déjà en tenue - il avait coupé le chauffage de la cabane. Il mit son vieux fusil à l'épaule, saisit une boîte de quarante cartouches - il n'en avait jamais pris plus - et gagna la porte. " Aidez-moi à porter mes lous, mon garçon, voulez-vous ?

- Avec plaisir, grand-père. " Et Aleksandrov découvrit alors combien elles étaient lourdes. Mais avec l'aide du sergent Buikov, ils parvinrent à les fourrer derrière eux à l'intérieur de leur EBR et le chauffeur démarra.

" O` sont-ils ?

- Une dizaine de kilomètres derrière nous. On est en contact visuel avec eux depuis des jours, mais l'état-major nous a fait reculer. ¿ l'écart.

- Pourquoi ?

- Pour venir te sauver, vieux fou, observa Buikov avec un 509

sourire. Et sauver ces fourrures. Elles sont trop belles pour draper le cul d'une courtisane chinoise !

- Je crois, Pasha... je ne suis pas s`r, commença le capitaine, mais je pense le moment venu pour nos hôtes chinois d'avoir droit à un accueil à la russe servi dans les règles...

- Mon capitaine, regardez ! " s'exclama soudain le chauffeur.

Aleksandrov passa la tête par la large écoutille de toit et regarda vers l'avant. ¿ grands moulinets de bras, un officier leur faisait signe d'accélérer. Une minute après, ils s'immobilisaient à sa hauteur.

" Tu es Aleksandrov ?

- Affirmatif, camarade général ! confirma le jeune homme.

- Je suis le général Siniavski. Bien joué, mon garçon. Viens par ici me causer un peu", ordonna-t-il d'une voix bourrue mais pas vraiment dépourvue d'amabilité.

Aleksandrov n'avait vu qu'une seule fois son chef, et encore, seulement de loin. Ce n'était pas un homme de grande taille, mais on n'aurait pas non plus aimé le croiser dans un couloir sombre. Il m,chonnnait un cigare apparemment éteint depuis des heures et ses yeux bleus flamboyaient. Il gronda : " qui c'est, celui-là ? " Puis, son visage changea et c'est d'une voix plus respectueuse qu'il s'enquit : " tes-vous le fameux Pasha ?

- Sergent-chef Gogol, de la division Fer et Acier, répondit le vieux d'un ton très digne, avec un salut que Siniavski lui rendit aussitôt.

- Je crois savoir que vous avez tué pas mal d'Allemands en votre temps.

Combien au juste, sergent ?

- Comptez vous-même, camarade général, dit Gogol en lui tendant son fusil.

- Bigre ", observa le général en avisant les encoches, comme sur la crosse du pistolet d'un cow-boy américain. " Je vous crois volontiers. Mais le combat est un jeu de jeune homme, Pavel Petrovitch. Laissez-moi vous conduire vers un endroit s'r. "

Gogol secoua la tête. " Ce capitaine m'a promis d'en tirer au moins un, sinon je ne serais jamais parti de chez moi.

- Vous m'en direz tant ! s'exclama le général commandant la 265e division d'infanterie motorisée. Capitaine Aleksandrov, très bien, nous laisserons à

notre vieux camarade son coup de

510

fusil à tirer. (Il indiqua un endroit sur la carte devant lui.) Ce devrait être un bon emplacement pour vous. Et dès que vous pourrez, vous me l'évacuez fissa, ajouta Siniavski à l'adresse du jeune officier. Repassez par ici pour rejoindre nos lignes. On vous attendra. Mais vous avez fait du bon boulot à les surveiller jusqu'ici. Votre récompense sera de voir de quelle manière on accueille ces salauds.

- Derrière l'échelon de reconnaissance, il y a une large force.

- Je sais. Je les observe à la télé depuis trente-six heures mais nos amis américains les ont coupés de leur ligne d'approvisionnement. Nous allons les arrêter, et ce sera pile ici. "

Aleksandrov examina les coordonnées. «a lui parut un site valable, avec un bon secteur de tir, et surtout, une route excellente pour évoluer. Il demanda : " D'ici combien de temps ?

- Deux heures, je dirais. Le gros de leur troupe est en train de rattraper l'avant-garde. Votre première t,che sera d'éliminer ces véhicules.

- ç vos ordres, camarade général, ça, vous pouvez compter sur nous ! "

répondit le capitaine avec enthousiasme.

Le soleil levant surprit Marion Diggs dans un environnement des plus bizarre. Du point de vue physique, le paysage lui évoquait Fort Carson, dans le Colorado, avec ses douces collines et ses bosquets de

pins, mais il différait de l'Amérique par l'absence de routes goudronnées ou d'autres traces de civilisation, et c'est ce qui expliquait pourquoi les troupes d'invasion chinoises étaient passées par ici. Dans une zone aussi peu densément peuplée, il n'y avait aucune infrastructure, aucun noyau de population autour duquel b, tir une défense, ce qui avait facilité d'autant la t, che de Joe le Chinetoque. Peu importait pour Diggs, d'ailleurs. Cela lui rappelait son expérience dans le golfe Persique : pas de civils pour venir dans ses jambes, et c'était tant mieux.

Mais en revanche, il y avait tout un tas de Chinois. La Ire brigade de Mike Francisco avait déboulé au milieu de la principale zone logistique destinée à l'avance chinoise. Le sol était littéralement tapissé de camions et de soldats mais si une bonne partie

511

étaient armés, ils étaient fort peu à être organisés en unités tactiques cohérentes, et c'était là toute la différence. La brigade de quatre bataillons du colonel Miguel Francisco avait été organisée pour combattre avec les bataillons de chars et de fantassins intégrés au sein de groupes d'intervention composés à la fois de chars de bataille et de transporteurs de troupes Bradley, et tous ces blindés étaient en train de nettoyer le terrain aussi méthodiquement que des moissonneuses un champ du Kansas au mois d'août. Tout ce qui était peint en vert se faisait canarder.

Les monstrueux chars de combat Abrams évoluaient sur le terrain vallonné

comme des créatures de Jurassic Park - étrangers, vicieux, irrésistibles, leur tourelle balayant de gauche à droite, mais sans tirer au canon.

L'essentiel du travail était effectué par les chefs de char et leurs mitrailleuses lourdes M2.50 qui étaient capables de vous transformer n'importe quel camion b, ché en gros tas inerte de toile et d'acier. Une seule salve dans le capot garantissait que les pistons ne bougeraient plus et que le chargement resterait sur place, en vue de son inspection ultérieure par les officiers du renseignement ou de sa destruction à

l'explosif par les artificiers du génie qui suivaient les chars à bord de leurs Humvee. Les soldats chinois offrirent un semblant de résistance mais seulement les plus inconscients, et ça ne dura pas. Même ceux qui étaient munis de lance-roquettes antichars s'approchaient rarement assez pour pouvoir les utiliser et les rares à tirer depuis leurs

tanières ne réussirent qu'à érafler la peinture des blindés, pour en général payer de leur vie ce geste d'inconscience.   un moment donné, un bataillon d'infanterie au complet livra une attaque délibérée, soutenue par des tirs de mortiers qui forcèrent les tankistes à refermer leurs sabords et répliquer par un feu nourri de cinq minutes avec leurs canons de 155, ponctuant l'avance implacable des Bradley. Ces derniers firent parler la poudre de leurs canons à répétition et des armes automatiques des fantassins tapis à l'intérieur. On aurait dit des dragons cracheurs de feu, mais ceux-ci n'avaient rien d'un signe de chance pour les soldats chinois.

Le bataillon fut volatilisé en vingt minutes, avec son commandant que son entêtement avait condamné.

La Ire brigade ne vit guère de blindés ennemis au cours de sa 512

progression. Chaque fois, les hélicoptères d'attaque Apache étaient passés avant, traquant des cibles pour leurs missiles Hell-fire qu'elles neutralisaient avant l'arrivée des fantassins. Somme toute, il s'agissait là d'un cas d'école parfait : une opération militaire avec un déséquilibre des forces flagrant. Autant pour la sportivité mais un champ de bataille n'était pas un stade olympique et il n'y avait pas d'arbitre en uniforme pour veiller au respect de prétendues règles de fair-play.

La seule petite animation fut apportée par l'apparition d'un hélico de l'armée chinoise : deux Apache se ruèrent dessus pour le détruire avec des missiles air-air et l'épave tomba dans l'Amour, près des ponts flottants, à

présent désertés mais toujours pas détruits.

" Alors qu'avez-vous appris, Wei ? " demanda le maréchal Luo en émergeant de la salle de conférences qu'il avait réquisitionnée pour faire son somme.

" L'image d'ensemble est loin d'être claire, camarade ministre, avoua le général.

- Alors dites-moi déjà ce qui l'est, ordonna Luo.

- Très bien. En mer, nous avons perdu un nombre considérable d'unités. Y

compris manifestement notre sous-marin lance-engins et son sous-

marin d'attaque et d'escorte. Les causes sont inconnues mais les balises d'urgence se sont déployées pour commencer d'émettre leur message programmé

à partir de deux heures du matin. Nous avons également perdu sept bâtiments de surface de types divers appartenant à la flotte de la mer du Sud. Par ailleurs, sept bases navales ont été attaquées par l'aviation américaine, opérant apparemment depuis des porte-avions, ainsi qu'un certain nombre de batteries de missiles sol-air et d'installations radar sur la côte sud-est.

Nous avons réussi à abattre plusieurs appareils américains mais lors d'un combat aérien d'envergure, nous avons essuyé de lourdes pertes dans les rangs des régiments de chasse aérienne de cette région.

- Est-ce que la marine américaine nous attaque ? demanda Luo.

- Il semble bien que oui ", répondit le général Wei, en choi-513

sisant ses mots avec soin. " Nous estimons qu'ils font intervenir quatre porte-avions, à en juger au nombre d'aéronefs impliqués. Comme je vous l'ai dit, les rapports signalent que nous ne leur avons pas fait de cadeau mais les pertes de notre côté sont également lourdes.

- quelles sont leurs intentions, selon vous ?

- Difficile à dire. Ils ont occasionné des dégâts sérieux à un certain nombre de bases et je doute qu'on ait encore un seul bâtiment de surface opérationnel en mer. Nos marins ont eu une bien mauvaise journée, conclut sans rire Wei. Mais ce n'est pas là l'essentiel.

- L'essentiel, c'est la destruction de notre sous-marin lanceur d'engins, rétorqua le maréchal. C'est une attaque contre un objectif stratégique. Un acte qui mérite considération. " Il marqua un temps, puis : " Poursuivez.

quoi d'autre ?

- Le général qi de la 65e armée est porté disparu et sans doute mort, en même temps que tout son état-major. Nous avons tenté à de multiples reprises de le contacter par radio, sans succès. La 191e division d'infanterie a été attaquée la nuit dernière par des forces ennemies qu'on n'a pu identifier. L'artillerie et l'aviation lui ont infligé de lourdes pertes mais deux des régiments signalent qu'ils tiennent leurs positions.

Le 735e régiment d'infanterie des gardes a manifestement subi le plus gros de l'attaque et les informations à son sujet restent fragmentaires.

" Les nouvelles les plus graves viennent toutefois de Harbin et Bei'an.

L'aviation ennemie a bombardé tous les ponts de chemin de fer dans ces deux villes et tous ont subi de gros dégâts. Le trafic ferroviaire en direction du nord a été interrompu. Nous essayons en ce moment de déterminer dans quel délai il pourrait être rétabli.

- Avez-vous des bonnes nouvelles à me donner ?

- Oui, camarade ministre. Le général Peng et ses forces se préparent en ce moment à reprendre leur avance. Nous pensons avoir le contrôle du gisement d'or russe d'ici midi ", annonça Wei, intimement satisfait de n'avoir pas eu à évoquer le sort du train logistique derrière Peng et sa 34e armée de choc. Trop de mauvaises nouvelles pouvaient causer la perte du messager, or c'était lui, le messager.

" Je veux parler à Peng. Contactez-le par téléphone, ordonna Luo.

- Les lignes téléphoniques ont été momentanément interrompues, mais en revanche nous avons établi un contact radio avec lui, indiqua Wei à son supérieur.

- Eh bien, passez-le-moi sur la radio ", insista Luo.

" quoi encore, Wa ? " demanda Peng. Est-ce qu'il pouvait au moins aller pisser sans qu'on le dérange ?

" La radio, c'est le ministre de la Défense, lui annonça son chef des opérations.

- Magnifique ", bougonna le général qui regagna son command-car en reboutonnant sa braguette. Il se pencha pour entrer dans le blindé et décrocha le micro. " Ici le général Peng.

- Ici le maréchal Luo. quelle est votre situation ? demanda la voix noyée dans les parasites.

- Camarade maréchal, nous allons lever le camp dans dix minutes. Nous ne sommes toujours pas arrivés au contact de l'ennemi, et nos patrouilles de reconnaissance n'ont aperçu aucune formation ennemie de taille notable dans le secteur. Avez-vous recueilli des renseignements que nous pourrions exploiter ?

- Je vous préviens que nous avons des photos aériennes d'unités mécanisées russes à l'ouest de votre position, sans doute l'équivalent d'une division.

Je vous conseillerais de maintenir groupées vos forces mécanisées et de protéger votre flanc gauche.

- Affirmatif, camarade maréchal, c'est ce que je fais faire ", lui assura Peng. S'il avait parcouru ces étapes quotidiennes, c'était uniquement pour permettre à ses divisions de rester groupées et d'ainsi pouvoir concentrer sa force de frappe. Mieux encore, la 29e armée de type A était juste derrière ses troupes s'il avait besoin de renfort. " Je suggère que la 43e se voie assigner la protection du flanc gauche.

- Je vais transmettre l'ordre, promit Luo. quelle distance comptez-vous couvrir aujourd'hui ?

- Camarade maréchal, je vous renverrai dès ce soir un 515

camion chargé d'or. question : qu'est-ce que c'est que cette histoire de dég,ts à notre ligne d'approvisionnements ?

- Il y a eu des bombardements la nuit dernière contre plusieurs ponts de ferroviaires à Harbin et Bei'an, mais rien que nous ne puissions réparer.

- Très bien. Camarade maréchal, je dois m'occuper de mes dispositions.

- Eh bien, allez-y. Terminé. "

Peng reposa le micro sur sa fourche. " Rien qu'il ne puisse réparer...

qu'il dit.

- Vous savez comment sont construits ces ouvrages. Il faudrait un engin nucléaire pour les détruire, observa le colonel Wa Cheng-Gong, avec confiance.

- Oui, j'aurais tendance à partager cet avis. " Peng se leva, boutonna sa tunique, se pencha pour saisir une tasse de thé.

" Dites à l'avant-garde de se préparer à faire mouvement. Je m'en vais passer devant, ce matin, Wa. J'ai envie de voir de mes propres yeux cette mine d'or.

- Loin, devant ? demanda le chef des opérations.

- Avec les éléments de tête. Un bon officier commande depuis l'avant et je veux voir comment évoluent nos hommes. Notre échelon de reconnaissance n'a toujours rien détecté, n'est-ce pas ?

- Eh bien, non, camarade général, mais...

- Mais quoi ? coupa Peng.

- Mais un chef prudent laisse ses lieutenants et ses capitaines ouvrir la marche, fit remarquer Wa.

- Wa, parfois tu parles comme une vieille femme ", plaisanta Peng.

" Là, dit Efremov. Ils ont mordu à l'appât. "

Il était juste minuit passé à Moscou et à l'ambassade de la République populaire de Chine presque toutes les lumières étaient éteintes, mais pas toutes : trois fenêtres étaient encore éclairées, avec les rideaux grands ouverts, et ces trois fenêtres se suivaient. Le coup monté parfait. Il était derrière l'épaule de Suvorov quand celui-ci avait tapé le message : J'ai désormais mis en place toutes les pièces. Si vous voulez que je poursuive l'opération, laissez trois fenêtres successives avec la lumière allumée et les rideaux ouverts.

Efremov s'était même arrangé pour qu'une caméra de télévision enregistre l'événement dans le moindre détail, jusqu'au moment où le traître Suvorov avait pressé la touche Entrée pour envoyer le message à son patron chinois.

Et il avait réussi à convaincre une équipe de reportage d'une chaîne d'infos d'enregistrer également la scène, parce que le peuple russe

semblait, pour une raison quelconque, faire maintenant plus confiance aux médias semi-indépendants qu'à son propre gouvernement. ǀ la bonne heure.

Ils avaient désormais la preuve concrète que le gouvernement chinois conspirait pour éliminer le président Grushavoy. Cela aurait un large impact dans la presse internationale. Et ce n'était pas un accident. Les fenêtres éclairées étaient celles du chef de mission diplomatique à

l'ambassade de Chine et l'homme était, en ce moment précis, en train de dormir dans son lit. Ils s'en étaient assurés en l'appelant au téléphone dix minutes plus tôt.

" Bien. qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- On prévient le président et puis, j'imagine, on informe les journalistes de la télé. Et on épargne sans doute la vie de Suvorov. J'espère pour lui qu'il appréciera la vie en camp de travail.

- Et les meurtres ? "

Efremov haussa les épaules. " Il n'a jamais tué qu'un maquereau et une pute. Pas une grande perte, n'est-ce pas ? "

Le lieutenant Komanov n'avait pas franchement apprécié les quatre derniers jours, mais au moins avaient-ils été employés avec profit, car il avait pu entraîner ses hommes à tirer. Les réservistes, désormais baptisés Force Boyard, les avaient consacrés à manier l'artillerie, et tirer quatre charges complètes d'obus durant cette intervalle, soit plus que tout ce qu'ils avaient déjà pu tirer pendant tout leur service actif, mais le dépôt de Never était amplement approvisionné. Les officiers assignés à la formation par le commandement d'Extrême-Orient leur indiquèrent que les Américains s'étaient déplacés la veille au sud de leur 17

position actuelle et que leur mission était de se glisser vers le nord, et ce, dès aujourd'hui. Trente kilomètres seulement les séparaient des Chinois, et ses hommes et lui étaient prêts à leur rendre visite. Au grondement rauque de son moteur diesel répondit en écho le tonnerre de deux cents autres moteurs, et Boyard s'ébranla en direction du nord-est à

travers les collines.

Peng et sa section de commandement foncèrent, prévenant par radio qu'on leur dégage le passage, et la police militaire qui réglait la

circulation leur fit signe de passer. Bientôt, ils avaient rejoint le PC de la 302e division de blindés, sa force de frappe, commandée par le général Ge Li, un officier trapu que son début d'embonpoint faisait ressembler à l'un de ses chars.

" tes-vous prêts, Ge ? " demanda Peng. L'homme avait un nom de circonstance puisque le sens premier de " Ge " était " lance ".

" Nous sommes prêts, confirma l'officier tankiste. Mes régiments d'assaut piaffent d'impatience.

- Eh bien dans ce cas, allons-nous les observer ensemble depuis le front ?

- Affirmatif ! " Ge monta d'un bond dans le char qui lui tenait lieu de PC

mobile - il le préférait à un command-car, malgré l'équipement radio plus Spartiate - et ouvrit la marche. Peng établit aussitôt une liaison radio directe avec son subordonné.

" Le front est encore loin ?

- Trois kilomètres. Les unités de reconnaissance progressent en ce moment et ils ont encore deux kilomètres de battement.

- Foncez, Ge, pressa Peng. J'ai hâte de découvrir cette mine d'or. "

C'était un bon emplacement, estima Aleksandrov, sauf si l'ennemi a déployé

son artillerie un peu plus tôt que prévu. Or il n'avait pas encore vu ou entendu l'artillerie chinoise. Il se trouvait sur la pente relativement abrupte d'une colline dégagée qui faisait face au sud, de préférence à la longue rampe de près

518

de trois kilomètres située sur l'autre versant qui n'était pas sans rappeler un champ de tir sur une base militaire. Le soleil commençait à

poindre à l'horizon est, et ils y voyaient clair désormais, ce qui réjouissait toujours les soldats. Pasha avait récupéré une autre vareuse et il avait posé dessus son fusil, tandis que debout dans l'écoutille supérieure ouverte de leur EBR, il surveillait les alentours dans la

lunette de son arme.

"Alors, c'était comment d'être franc-tireur face aux Allemands ? demanda Aleksandrov dès qu'il se fut installé.

- Comme une bonne partie de chasse. J'essayais de me cantonner à tuer les officiers. On a plus d'effet sur les troupes de cette façon, expliqua Gogol. Le troufion allemand... eh bien, c'était qu'un type ordinaire, un ennemi, bien s'r, mais il n'avait sans doute pas plus envie que moi de se retrouver sur le champ de bataille. Alors qu'un officier... c'étaient eux qui avaient ordonné le massacre de mes camarades, et quand t'en descendais un, tu désorganisais l'ennemi.

- Combien en tout ?

- Des lieutenants, dix-huit. Des capitaines, douze. Seulement trois commandants, mais neuf colonels. J'ai décapité comme ça neuf régiments de Frisés. Puis, bien s'r, des sous-offs et des servants de mitrailleuses, mais je m'en souviens pas aussi bien que des colonels. Je peux encore voir chacun d'eux comme je te vois, mon garçon, dit Gogol en se frappant la tempe.

- Est-ce qu'ils ont tenté de vous tirer dessus ?

- Surtout avec leur artillerie, répondit Pasha. Un franc-tireur, ça affecte le moral des troupes. Les hommes n'aiment pas se faire tirer comme du gibier. Mais les Allemands n'ont jamais su exploiter les francs-tireurs aussi bien que nous, alors ils me canardaient au canon de campagne...

J'avoue que ça pouvait être terrifiant, mais en même temps, ça me prouvait à quel point je leur flanquais la trouille, conclut Pavel Petrovitch avec un sourire cruel.

- Là ! les interrompit soudain Buikov, en indiquant les arbres juste à leur gauche.

- Aah, fit Gogol en regardant dans sa lunette. Aah, oui... " Les jumelles d'Aleksandrov se posèrent sur une forme fuyante : le flanc vertical d'un transporteur de troupes chinois, un des

blindés qu'il observait depuis plusieurs jours maintenant. Il saisit sa radio. " Loup Vert Unité en fréquence. Ennemi en vue, coordonnées deux-huit-cinq neuf-zéro-six. Un blindé d'infanterie arrivant vers le nord. Je vous tiens au courant.

- Compris, Loup Vert, crépita la voix dans l'écouteur.

- « présent, il suffit juste d'être patient », dit Fedor Illitch. Il s'étira, effleurant du bout du bras le filet de camouflage dont il avait ordonné le déploiement dès leur installation. Pour quiconque se trouvait à

plus de trois cents mètres, lui et ses hommes se fondaient dans la crête de la colline. Près de lui, le sergent Buikov alluma une cigarette, souffla la fumée.

" Pas bon pour nous, ça, avertit Gogol. «a alerte le gibier.

- Ils ont de tout petits nez, répondit Buikov.

- Oui, et puis c'est vrai qu'on a le vent pour nous ", concéda le vieux chasseur.

" Sacré nom de Dieu, observa le commandant Tucker. Ils en ont rassemblé un paquet. "

C'était à nouveau Gr,ce Kelly qui toisait le futur champ de bataille, comme Pallas Athéna contemplant les plaines de Troie. Et d'un regard tout aussi impitoyable. Le terrain était légèrement plus dégagé et le corridor qu'ils empruntaient faisait bien trois kilomètres de large, assez en tout cas pour permettre à un bataillon de chars d'avancer de front, un régiment en colonnes de bataillons, trois rangées de trente-cinq chars chacune avec des transporteurs de troupes d'infanterie intercalés entre les chars de bataille. Debout derrière lui, les colonels Aliev et Tolkunov s'adressaient en russe par radio au PC de la 265e division blindée. Dans la nuit, la 201e était enfin arrivée au complet, plus les éléments de tête des 80e et 44e.

Il y avait à présent presque trois divisions entières pour barrer l'avance des Chinois, en comptant les trois groupes d'artillerie au complet plus, Tucker le découvrait maintenant pour la première fois, toute une tripotée d'hélicoptères d'attaque qui attendaient, posés à trente kilomètres en retrait du point de contact escompté. Joe le Chinetoque fonçait tête baissée dans une sacrée putain d'embuscade. Puis une ombre passa sous Gr,ce Kelly, floue, mais bougrement rapide.

C'étaient deux escadrons de chasseurs-bombardiers F-16, et ils étaient armés de Cochons Intelligents.

C'était le surnom de la J-SOW, la Joint Stand-Off Weapon, un missile à longue portée intelligent à guidage GPS. La nuit précédente, d'autres

F-16, des types CG, avaient pénétré en Chine et frappé la ligne de stations radar installées le long de la frontière, avec leurs missiles HARM qui en avaient détruit la majeure partie. Cela empêchait les Chinois de détecter la frappe qui s'annonçait. Ils avaient été guidés par deux E-3B Sentry, et protégés par trois escadrilles de F-15C Eagle de supériorité aérienne au cas où des chasseurs chinois désireraient se livrer à une nouvelle mission-suicide, même s'il n'y avait guère eu d'activité de la chasse adverse au cours des dernières trente-six heures. Les régiments de chasseurs chinois avaient payé un lourd tribut à leur orgueil, et ils restaient désormais près de leurs quartiers, se cantonnant selon toute vraisemblance à un travail défensif- selon le précepte que lorsqu'on n'attaquait pas, c'est qu'on défendait. En fait, ils se contentaient d'effectuer des missions de patrouille au-dessus de leurs bases - c'était dire la déculottée que leur avaient infligée les chasseurs américains et russes - de sorte que la suprématie aérienne restait à ces derniers, ce qui n'était pas une bonne nouvelle pour l'Armée populaire de libération.

Les F-16 volaient à trente mille pieds, cap à l'est. Ils avaient quelques minutes d'avance sur leur plan de vol, et se mirent à décrire des cercles en attendant l'ordre d'attaquer. Un chef d'orchestre était en train d'organiser cette grande représentation. Ils espéraient juste que, ce faisant, il ne casserait pas sa baguette.

" Ils se rapprochent, observa Pasha avec une nonchalance étudiée.

- Distance ? demanda Aleksandrov aux hommes en dessous de lui à l'intérieur du blindé.

521

- Deux mille cent mètres, à portée de tir, annonça Buikov de l'intérieur de la tourelle. Le renard et le jardinier approchent, camarade capitaine.

- Laisse-les faire pour le moment, Boris Evguenievitch.

- ¿ vos ordres, camarade capitaine. " Pour une fois, Buikov ne voyait pas d'inconvénient à retenir son tir.

" quelle distance jusqu'à l'échelon de reconnaissance ? demanda Peng.

- Encore deux kilomètres, répondit Ge, par radio. Mais il se pourrait que ce ne soit pas une si bonne idée.

- Ge, serais-tu devenu une vieille femme ? demanda Peng, d'un ton

léger,

- Camarade, c'est la tâche des lieutenants de trouver l'ennemi, pas celle des généraux, répondit le commandant de régiment divisionnaire d'une voix sensée.

- A-t-on une raison de croire que l'ennemi est proche ?

- Nous sommes en Russie, camarade Peng. Ils doivent bien être quelque part.

- Il a raison, camarade général, fit remarquer le colonel Wa Cheng-gong.

- Balivernes. Avancez. Dites à la section de reconnaissance de s'arrêter pour nous attendre, ordonna Peng. Un bon commandant mène ses troupes en tête ! annonça-t-il par radio.

- Et merde, observa Ge dans son blindé. Peng veut exhiber son ji-ji. Avance

", ordonna-t-il à son chauffeur, un capitaine (tous ses hommes d'équipage étaient des officiers). " Conduisons sa majesté l'empereur à l'échelon de reconnaissance. "

Le T-98 flambant neuf démarra avec une embardée, projetant dans les airs deux panaches de terre lorsqu'il accéléra. Le général Ge était installé au poste de chef de char, un commandant lui tenait lieu de mitrailleur, une t

,che dont il s'acquittait avec diligence parce que sa mission était de protéger la vie de son général en cas de contact avec l'ennemi. En l'occurrence, un général de division aux yeux assoiffés de sang.

" Pourquoi se sont-ils arrêtés ? " demanda Buikov. Les cinq blindés de l'APL s'étaient immobilisés brusquement à neuf cents mètres d'eux, et voilà

que leurs équipages en descendaient, manifestement pour s'étirer et cinq parmi eux allumèrent des cigarettes.

" Ils doivent attendre quelque chose ", observa tout haut le capitaine.

Puis il prit son micro. " Loup Vert en fréquence, l'ennemi s'est arrêté à un kilomètre au sud de notre position. Ils attendent, sans rien faire.

- Est-ce qu'ils vous ont vu ?
- Négatif, ils sont descendus pour pisser, on dirait, et maintenant ils restent plantés là. On les a à portée de tir, mais je préfère attendre qu'ils se rapprochent, signala Aleksandrov.
- Très bien, prenez votre temps. Rien ne presse. Ils arrivent bien gentiment.
- Compris. Terminé. (Il reposa le micro.) C'est l'heure de la pause matinale ?
- Ils n'en ont plus fait depuis quatre jours, camarade capitaine, fit remarquer Buikov à son supérieur.
- Ils ont l'air plutôt détendus.
- Je pourrais tuer n'importe lequel, observa Gogol. Mais ce sont tous des troufions, à l'exception de ces deux-là...
- On l'appelle le renard. C'est un lieutenant. Il adore courir dans tous les coins. L'autre, c'est le jardinier. Lui, son truc, c'est les plantes, expliqua Buikov au vieil homme.
- Tuer un lieutenant, ça ne vaut guère mieux que tuer un caporal, observa Gogol. Il y en a trop.
- C'est quoi ça ? lança Buikov depuis son siège de mitrailleur. Un char, un char ennemi à la lisière gauche, distance cinq mille.
- Je le vois ! confirma Aleksandrov. Un seul ? Oui... un seul char... oh, d'accord, c'est pour couvrir le blindé de reconnaissance qui l'accompagne...
- C'est un command-car, regardez toutes ces antennes ! " s'écria Buikov.

Le viseur du mitrailleur était plus puissant que les jumelles d'Aleksandrov. Le capitaine dut attendre une minute encore 523

pour pouvoir le confirmer. " Ouais, c'est bien un command-car. Je me demande qui est à l'intérieur... "

" Les voilà, signala le chauffeur. La section de reconnaissance, deux kilomètres devant, camarade général.

- Excellent ", observa Peng, qui se redressa pour regarder par le toit du

command-car avec ses jumelles, d'excellentes Nikon. Ge était dans son char de commandement, trente mètres sur la droite, pour le protéger tel un chien fidèle auprès de quelque noble d'antan se promenant hors de son palais.

Peng ne voyait nulle raison de s'inquiéter. La journée était belle, le ciel dégagé, avec juste quelques petits nuages blancs à trois mille mètres d'altitude. S'il y avait des chasseurs américains là-haut, ce n'était pas son problème. D'ailleurs, ils ne s'étaient livrés à aucune attaque au sol, sinon contre ces ponts, là-bas, à Harbin, et ils auraient aussi bien pu s'en prendre à une montagne, Peng n'en doutait pas un instant. Il devait se retenir au rebord de l'écou-tille tant l'inclinaison du véhicule était forte - c'était un blindé spécialement modifié en engin de commandement, mais personne n'a songé à le rendre plus s'ûr pour les officiers qu'il transporte, se dit-il avec aigreur. Il n'était pas un de ces vulgaires soldats-paysans qui pouvaient se fracasser le cr,ne sans que ça porte à

conséquence... Enfin, bon, c'était quand même une bonne journée pour être soldat, mener ses hommes sur le terrain : un beau temps, et pas d'ennemi en vue.

" Tu t'arrêteras à côté du blindé de reconnaissance ", ordonna-t-il à son chauffeur.

" qui ça peut bien être ? se demanda tout haut le capitaine Aleksandrov.

- quatre grandes antennes... au moins un chef de division, observa Buikov.

Avec mon 30, je vais lui régler son compte.

- Non, non, on le laisse à Pasha s'il s'avise de mettre le nez dehors. "

Gogol s'y était déjà préparé. Les bras posés sur le toit d'acier de l'EBR, la crosse du fusil calée au creux de l'épaule. Le seul 524

obstacle dans sa ligne de mire était la trame l,che du filet de camouflage, et ce n'était pas vraiment un problème, estima le vieux tireur d'élite.

" Ils s'arrêtent pour aller voir le renard ? demanda Buikov.

- «a m'en a tout l'air ", convint le capitaine.

" Camarade général ! s'exclama le jeune lieutenant, surpris.

- O^ù est l'ennemi, mon garçon ? demanda aussitôt Peng d'une voix forte.

- Mon général, nous n'avons pas vu grand-chose ce matin. quelques vagues traces sur le sol, au départ, mais plus aucune depuis deux heures.

- Rien du tout ?

- Rien de rien, confirma le lieutenant.

- Enfin, moi qui pensais qu'on verrait quelque chose. " Peng posa sa botte sur le marchepied et regrimpa sur le toit de son command-car.

" C'est s^ûrement un général, regardez-moi cet uniforme impeccable ! " lança Buikov à ses camarades, tout en faisant pivoter sa tourelle pour centrer dans son viseur l'homme à huit cents mètres de là. C'était pareil dans toutes les armées. Les généraux ne se salissaient pas.

" Pasha, demanda Aleksandrov, z'avez déjà tué un général ennemi ?

- Non ", admit Gogol en serrant son fusil et en estimant la distance...

" Il aurait mieux valu rejoindre cette crête, mais nos ordres étaient de nous arrêter immédiatement, expliqua au général le lieutenant.

- Effectivement ", renchérit Peng. Il sortit ses jumelles et les braqua sur la crête, à sept ou huit cents mètres de là. Rien de spécial, à part ce bosquet isolé...

Puis il y eut un éclair.

525

" Oui ! " dit Gogol au moment o^ù il pressa la détente. Deux secondes à peu près pour que la balle...

Le bruit des diesel avait couvert celui de la détonation mais le colonel Wa entendit toutefois le drôle de choc mou et il tourna la tête pour découvrir le visage du général Peng déformé plus par la surprise que par la douleur, tandis qu'il poussait un grognement étouffé, puis ses mains s'affaissèrent, entraînées par le poids des jumelles... et son corps bientôt dégringola par l'écouille à l'intérieur de l'habitacle du command-car.

" «a y est, dit Gogol, s'r de lui. Il est mort. " Il faillit ajouter que ça serait marrant de l'écorcher et de laisser sa peau tremper dans la rivière pour une dernière baignade et un plaquage or, mais non, on ne faisait ça qu'aux loups, pas aux gens, même des Chinois.

" Buikov, nettoie-moi ces blindés !

- Avec joie, camarade capitaine !" et le sergent pressa la détente pour faire parler son canon de 20.

Ils n'avaient ni vu ni entendu le coup de feu qui avait tué Peng, mais impossible d'ignorer à présent le canon automatique qui leur tirait dessus.

Deux des blindés de reconnaissance chinois explosèrent aussitôt, et puis d'un seul coup, tout se remit en branle et ils ripostèrent.

" Commandant ! lança le général Ge.

- Chargement HEAT ! " Le mitrailleur pressa la touche correspondante mais le chargeur automatique, bien moins rapide qu'un pourvoyeur humain prit son temps pour introduire le projectile, puis la charge propulsive dans la culasse.

1. HEAT, " chaleur ", pour High Explosive Anti-Tank : explosif anti-char 526

" Marche arrière ! " tonna le capitaine Aleksandrov. Le moteur diesel était déjà en route et la transmission de l'EBR engagée sur le bon rapport. Le caporal dans le siège du chauffeur écrasa la pédale d'accélérateur et le blindé recula avec une embardée, manquant faire basculer Gogol à

l'extérieur mais Aleksandrov le saisit par le bras et le tira à

l'intérieur, en lui arrachant à moitié la peau. " Au nord ! ordonna ensuite le capitaine.

- J'en ai eu trois, de ces salauds ! " s'exclama Buikov. Puis le ciel fut déchiré par un vrombissement. quelque chose venait de passer au ras de leur tête, trop rapide pour être vu mais pas pour être entendu.

" Leur pointeur connaît son affaire, observa Aleksandrov, Caporal, sortez-nous d'ici !

- J'y travaille, camarade capitaine.

- PC pour Loup Vert ! dit ensuite Aleksandrov dans son micro.
- Oui, Loup Vert, au rapport.
- Nous venons de neutraliser trois blindés ennemis, et je pense que nous avons eu un officier d'état-major. Pasha, je veux dire le sergent Gogol, a tué un général chinois, apparemment.
- C'était bien un général, confirma Buikov. Il avait des épau-lettes en or et son command-car portait quatre antennes.
- Compris. que faites-vous à présent, Loup Vert ?
- On dégage, vite fait. Je pense qu'on va pas tarder à voir débouler d'autres Chinetoques.
- Affirmatif, Loup Vert. Dirigez-vous vers le PC divisionnaire. Terminé.
- Youri Andreïevitch, tu vas être au contact d'ici quelques minutes. quel est ton plan ?
- Commencer par un tir de barrage de mes tanks avant de faire jouer l'artillerie. Pourquoi g,cher la surprise, Gennady ? lança Siniavski, l'air cruel. On est prêts à les recevoir.
- Compris. Bonne chance, Youri.
- Et qu'en est-il des autres missions ?
- Boyard fait mouvement maintenant et les Américains s'apprêtent à déployer leurs fameux cochons magiques. Si tu peux

527

fixer les éléments chinois de tête, ceux de l'arrière devraient se faire sérieusement allumer.

- Vous pouvez bien violer leurs filles, pour ce que ça me chante, Gennady.
- «a, c'est niekulturniy, Youri. Leurs femmes à la rigueur, suggéra-t-il, avant d'ajouter : On te voit en ce moment à la télévision.
- Alors, je vais sourire aux caméras. "

Les chasseurs F-16 qui tournaient dans le ciel étaient sous le commandement tactique du général de division Gus Wallace, mais ce

dernier était lui-même placé pour le moment sous le commandement - ou à tout le moins la direction opérationnelle - d'un Russe, le général de corps d'armée Gennady Bondarenko, lui-même guidé par les indications de ce jeune commandant Tucker maigrichon et surtout de Gr,ce Kelly, le drone sans ,me qui survolait le champ de bataille.

" Et les voilà repartis, général, dit Tucker alors que l'échelon de tête chinois reprenait sa progression vers le nord.

- Bien, dans ce cas, je pense que c'est le moment. " Bonda-renko se tourna vers le colonel Aliev qui opina.

Le général russe décrocha son téléphone satellite. " Général Wallace ?

- Je suis là.

- Vous pouvez l,cher votre aviation.

- Bien compris. Terminé. " Wallace passa sur un autre combiné : " Aigle Unité de Dresseur de chevaux. Exécution, exécution, exécution. Répétez.

- Compris, mon général. Bien copié votre ordre d'exécution. Exécution engagée. Terminé. " Et le colonel à bord de l'AWACS de commandement bascula sur une autre fréquence. " Cadillac Leader d'Aigle Unité. Exécutez votre attaque. A vous.

- Bien compris, entendit le colonel. On descend. Terminé. "

Les F-16 avaient décrit des cercles au-dessus des nuages isolés. Leurs détecteurs de menace pièrèrent discrètement, signalant 528

les émissions de radars SAM, quelque part en dessous d'eux, mais les types relevés étaient incapables de les détecter à cette altitude et par ailleurs, ils avaient tous enclenché leurs pods brouilleurs. Dès réception de l'ordre d'intervention, les chasseurs élancés changèrent de cap pour piquer vers le champ de bataille loin en contrebas sur leur gauche. Leurs balises GPS leur indiquaient avec précision õ ils se trouvaient, ils connaissaient aussi les coordonnées de leurs cibles et leur mission n'était plus qu'un exercice strictement technique.

Fixés aux nacelles sous les ailes de chaque appareil, quatre Cochons Intelligents, et il y avait quarante-huit chasseurs, soit un total de 192

J-SOW. Chaque engin était un cylindre de près de quatre mètres de long sur un peu moins de soixante centimètres de diamètre, rempli de

sous-munitions BLU-108, vingt par bombe. Les pilotes pressèrent les boutons de largage, puis virèrent pour regagner leur base en laissant les robots finir le travail. Les enregistrements du Dark Star leur diraient plus tard comment ils s'étaient débrouillés.

Une fois détachés des nacelles, les Cochons Intelligents déployèrent leurs ailerons de guidage et de stabilisation. Ils connaissaient les coordonnées de leur cible que leur avait injectées l'ordinateur de bord des chasseurs, et ils pouvaient en outre rectifier leur trajectoire gr,ce à leur récepteur GPS intégré. Ce qu'ils firent, en corrélation avec leur propre calculateur embarqué, jusqu'à ce qu'ils parviennent à un point situé à quinze cents mètres au-dessus de la zone désignée. ¿ savoir (mais les machines, elles, ne le savaient pas) le terrain occupé par la 29e armée chinoise de type A avec ses trois divisions blindées, composées de près de sept cents chars de combat, trois cents transporteurs de troupes blindés et une centaine de tracteurs d'artillerie. Soit un bon millier de cibles au total pour un peu moins de quatre mille sous-munitions. Mais les mini-bombes étaient guidées elles aussi gr,ce à leur tête thermique réglée pour détecter l'émission infrarouge d'un blindé ou d'un camion en mouvement. Et ce n'était pas ce qui manquait.

Personne ne les vit arriver. Elles étaient de taille réduite : pas plus grandes, en fait, qu'un banal corbeau, et elles descendaient rapidement ; elles étaient en outre peintes en blanc, ce qui

529

contribuait à les fondre dans l'éclat du ciel matinal. Elles étaient dotées d'une capacité de manœuvre rudimentaire et, parvenues à une altitude de douze cents mètres, elles se mirent à chercher les cibles puis s'orienter dessus. Leur vitesse de chute était suffisante pour qu'une déflexion minime de leurs surfaces de contrôle suffise à les rapprocher, et dans ce cas précis, cela voulait dire arriver pile à la verticale de leur objectif.

Elles explosèrent par grappes, presque simultanément. Chaque sous-munition contenait sept cents grammes d'explosif à forte puissance, dont la chaleur entraîna la fusion de l'enveloppe, la transformant en projectile autopropulsé qui se mit aussitôt à filer vers le bas à la vitesse de trois kilomètres/seconde. C'est toujours au sommet d'un blindé que le blindage est le plus mince, mais une épaisseur cinq fois supérieure n'aurait pas changé grand-chose. Sur les 921 engins présents sur le terrain, 762 furent touchés. Ceux qui s'en tirèrent le mieux virent leur moteur détruit. Pour les moins chanceux, le

projectile transperça la tourelle, tuant sur le coup l'équipage ou faisant sauter la soute à munitions, ce qui transforma chaque blindé en un mini-volcan artificiel. Presque en un éclair, trois divisions mécanisées s'étaient trouvées réduites à une brigade sérieusement secouée et totalement désorganisée. Les tracteurs d'artillerie ne s'en tirèrent pas mieux, mais le pire, ce fut pour les camions dont un bon nombre transportaient des munitions ou des fournitures inflammables.

En tout et pour tout, il fallut moins de quatre-vingt-dix secondes pour transformer la 29e armée de type A en une vaste casse piquetée de b°chers funéraires.

" Dieu du ciel, s'exclama Ryan, je rêve ou quoi ?

- Il faut le voir pour le croire. Jack, quand ils sont venus me présenter ce projet de J-SOW, j'ai cru l'idée sortie d'un bouquin de science-fiction.

Puis ils m'ont présenté des démonstrations à China Lake et je me suis dit, putain, on n'a même plus besoin de l'armée ou des marines. Il suffira d'envoyer quelques F-18 puis une brigade de camions pleins de sacs plastique avec quelques aumôniers pour bénir les morceaux. Alors, Mickey ?

- J'avoue que c'est efficace. (Le général Moore hocha la tête.) Merde, exactement comme les essais.

- OK, c'est quoi, le programme, maintenant ? "

" Maintenant ", c'était à quelques encablures de la côte, près de Guangzhou. Deux croiseurs Aegis, le Mobile Bay et le Princeton, plus les destroyers Fletcher, Fife et John Young, sortirent des brumes matinales à la file et vinrent se présenter par le travers de la côte sur b,bord. Il y avait même une assez jolie plage à cet endroit. Avec pas grand-chose derrière, sinon une batterie de missiles de défense que les chasseurs-bombardiers avaient immolée quelques heures plus tôt. Pour finir le travail, les b,timents lancèrent un tir de barrage avec leurs canons de 125. Le bruit sourd de la salve fut audible de la côte, tout comme le sifflement des obus dans le ciel, puis la détonation des explosions. Entre autres celle d'un missile qui avait échappé aux bombes de la nuit précédente, accompagné des servants qui s'apprêtaient à le lancer. Les gens qui habitaient non loin aperçurent les silhouettes grises qui se découpaient à l'horizon matinal et beaucoup décrochèrent leur téléphone pour avertir les autorités, mais comme c'était des civils, on n'en tint pas compte, bien s°r.

Il était un peu plus de neuf heures du matin dans la capitale chinoise quand le Politburo ouvrit sa session d'urgence. Plusieurs membres avaient été sérieusement refroidis, au sortir d'une agréable nuit de repos, par le coup de fil qui leur annonçait la nouvelle alors qu'ils prenaient tranquillement leur petit déjeuner. Les mieux informés avaient à peine fermé l'œil depuis trois heures du matin et, bien que plus réveillés que leurs collègues, ils n'étaient pas d'humeur plus réjouie.

" Enfin, Luo, qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir le ministre de l'Intérieur.

Nos adversaires ont contre-attaque cette nuit. C'était prévisible, bien sûr, admit-il sur un ton aussi mesuré que le permettaient les circonstances.

531

- Sérieuses, ces contre-attaques ? insista Tong Jie.

- Les plus sérieuses ont entraîné des dégâts notables aux ponts de chemin de fer à Harbin et Bei'an, mais les réparations sont en cours.

- J'espère bien. Les travaux vont exiger plusieurs mois, intervint qian Kun.

- qui a raconté ça ? coupa brusquement Luo.

- Maréchal, j'ai supervisé moi-même la construction de deux de ces ouvrages d'art. Ce matin, j'ai appelé notre directeur régional des chemins de fer à

Harbin. Les six ponts ont été détruits - les culées sur les deux rives du fleuve sont totalement en ruines ; il faudra plus d'un mois rien que pour déblayer les décombres. J'admets que cela m'a surpris. Ces ouvrages étaient très robustes mais le directeur régional m'a pourtant affirmé qu'ils sont pratiquement irréparables.

- Et qui est ce défaitiste ? insista le maréchal.

- C'est un fidèle membre du Parti depuis de longues années, et un ingénieur fort compétent que je vous interdis de menacer en ma présence ! rétorqua qian. On peut entendre bien des choses dans ce babillement, mais sûrement pas de tels mensonges !

- Allons, allons, qian, intervint Zhang Han San d'une voix apaisante.

Inutile de se lancer ici des invectives. Bien, Luo, quelle est au juste la gravité de la situation ?

- J'ai dépêché sur place des troupes du génie qui vont procéder à une évaluation des dégâts et entreprendre les réparations. Dans l'armée, nous avons des pontonniers qualifiés, vous savez.

- Luo, reprit qian, vos ponts mobiles magiques peuvent supporter le poids d'un char ou d'un camion, d'accord, mais sûrement pas celui d'une locomotive de deux cents tonnes tractant un convoi de quatre mille. Bien et à part ça, quels autres revers nous a apportés votre aventure sibérienne ?

- Il est stupide d'imaginer que le camp adverse va simplement se coucher et se laisser mourir. Bien entendu qu'ils vont riposter. Mais nous sommes en nombre supérieur sur le théâtre, et nous allons les écraser. Et je vous garantis que nous aurons mis la main sur cette nouvelle mine d'or avant l'issue de cette réunion ", promit le ministre de la Défense. La promesse toutefois parut sonner creux à tous ceux réunis autour de la table.

" quoi d'autre ? persista qian.

- Les forces navales américaines ont attaqué la nuit dernière et réussi à couler une partie des unités de notre flotte de Mer du Sud.

- Lesquelles ?

- Eh bien, nous n'avons pas de nouvelles de notre SNLE et...

- Ils ont coulé notre seul sous-marin lance-missiles ? s'exclama le Premier ministre/premier secrétaire Xu. Comment est-ce possible ? Il était au mouillage ?

- Non, admit Luo. Il était en mer, en patrouille avec un autre sous-marin nucléaire, sans doute perdu lui aussi.

- Magnifique ! observa Tong Jie. Maintenant, les Américains frappent nos forces stratégiques ! Voilà la moitié de notre dissuasion nucléaire qui est partie, et c'était la moitié la plus sûre. Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, Luo ? qu'est-ce qu'on fait à présent ? "

Dans son coin, Fang Gan nota que Zhang restait curieusement discret. En temps ordinaire, il se serait rué à la défense du maréchal, mais hormis une unique remarque conciliante, il laissait le ministre de la

Défense affronter seul la tempête. qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

" que va-t-on dire à la population ? demanda Fang, cherchant à recentrer la réunion sur un sujet important.

- La population croira ce qu'on voudra bien lui dire ", répondit Luo.

Là-dessus, tout le monde parut s'accorder. Ils contrôlaient effectivement les médias. CNN et les autres chaînes d'infos occidentales étaient interdites de diffusion, même à Hongkong et les paraboles-satellite réservées à une élite triée sur le volet. Mais le problème que personne n'évoqua, même si chacun y songeait, c'était que chaque soldat avait un parent ou une épouse qui remarquerait bien l'interruption du courrier. Même dans un pays aussi étroitement surveillé que la RPC, on ne pouvait pas empêcher la vérité de sortir - ou les rumeurs, qui bien que fausses, pouvaient s'avérer encore pires qu'une vérité défavorable. Les gens auraient tendance à croire autre chose, surtout si 533

cette autre chose leur semblait plus logique que la vérité officielle prônée par le gouvernement de Pékin.

La vérité, c'est une chose que l'on a si souvent redouté en ces murs, réalisa soudain Fang, et pour la première fois de sa vie, il se demanda pourquoi. Si la vérité était si redoutable, cela voulait-il dire qu'ils feraient ici quelque chose de mal ? Mais non, ça ne pouvait pas être possible. N'avaient-ils pas un parfait modèle politique de la réalité ?

N'était-ce pas le legs de Mao à leur

pays ?

Mais si c'était le cas, pourquoi redoutaient-ils alors de laisser le peuple apprendre ce qui se passait réellement ?

Se pouvait-il qu'eux, les membres du Politburo, puissent affronter la vérité mais pas les paysans ?

Mais dans ce cas, s'ils redoutaient de voir les paysans affronter la vérité, serait-ce que cette vérité était nuisible à ceux qui siégeaient dans cette pièce ? Mais si la vérité était un danger pour les ouvriers et les paysans, alors, n'était-ce pas eux, ici, qui

avaient tort ?

Fang réalisa soudain combien était dangereuse l'idée qui venait de

s'insinuer en lui.

" Luo, demanda le ministre de l'Intérieur, quelles sont pour nous les conséquences de la destruction par les Américains de la moitié de notre arsenal stratégique ? Est-ce un acte délibéré ?

Et si oui, pourquoi ?

- Tong, on ne coule pas un tel bâtiment par accident et donc, oui, l'attaque contre notre sous-marin est un acte délibéré ", l'cha Luo. Mais l'autre insistait : " Donc, les Américains nous ont délibérément privés d'un de nos seuls atouts qui nous permettaient de les frapper directement.

Pourquoi ? Cela devient une décision politique, et plus simplement militaire. "

Le ministre de la Défense acquiesça, avec un soupir : " Oui, on pourrait voir les choses ainsi...

- Est-ce qu'on peut envisager que les Américains nous frappent au cour ?

Jusqu'ici, ils se sont contentés de détruire quelques ponts, mais qu'en est-il des centres de pouvoir et de nos industries vitales ? Pourraient-ils s'en prendre directement à nous ? poursuivit Tong.

- Ce serait malavisé. Nous avons des missiles braqués sur 534

leurs principales cités. Ils le savent. Et comme ils ont eux-mêmes désarmé

leurs missiles intercontinentaux il y a quelques années... il leur reste certes des bombardiers ou des chasseurs tactiques pour délivrer leurs engins nucléaires mais ils n'ont plus la capacité de riposte à nos frappes contre eux... ou contre les Russes, bien entendu.

- quelle garantie a-t-on qu'ils ont bien été désarmés ? s'entêta Tong.

- S'ils ont des armes balistiques, ils les ont cachées à tout le monde ", leur dit Tan Deshi. Puis il secoua la tête avec assurance. " Non, ils n'en ont plus.

- Et cela nous procure un avantage, n'est-ce pas ? " demanda Zhang, avec un sourire carnassier.

L'USS Gettysburg était au bord de la digue flottante sur l'York.

Naguère, c'était là que les ogives des missiles Trident avaient été stockées, et il devait y en avoir encore qui attendaient leur démantèlement parce qu'on voyait des marines aux alentours, or seuls les marines étaient habilités à

garder les armements nucléaires de la Navy. Mais aucun n'était visible sur le quai.

Non, les camions qui sortaient du dépôt d'armes ne transportaient que de longues caisses à section carrée qui contenaient des missiles surface-air SM-2 ER Block IV-D. quand ils s'arrêtèrent près du croiseur, un pont roulant les souleva pour les déposer à l'avant du navire, où avec l'aide de quelques marins au dos solide, elles furent rapidement descendues dans les cellules verticales du lance-missiles avant. Il fallut environ quatre minutes par conteneur, nota Gregory, temps durant lequel le capitaine ne cessa de faire les cent pas dans sa timonerie. Gregory savait pourquoi. Il avait reçu l'ordre de faire remonter son croiseur jusqu'à la capitale fédérale et l'ordre incluait le terme "expédier". Manifestement, ce terme devait revêtir un sens bien particulier pour la marine américaine, comme lorsque votre femme vous appelait de la chambre du bébé à deux heures du matin. Le dixième conteneur fut descendu et le pont roulant éloigné des superstructures du navire.

" Monsieur Richardson, dit le capitaine Blandy à l'officier de quart.

- Oui, commandant, répondit l'enseigne de vaisseau.

- Préparez-vous à appareiller. "

Gregory descendit sur le pont avant pour observer la manœuvre. Les matelots larguèrent les aussières de quinze centimètres et à peine s'étaient-elles détachées des taquets du pont principal que le moteur auxiliaire du croiseur se mit à écarter de la digue flottante les dix mille tonnes d'acier gris. Pas de doute, ils étaient pressés : à peine s'était-il écarté

de cinq mètres que les moteurs principaux se mirent à vrombir ; moins d'une minute plus tard, Gregory entendit le Woosh ! des quatre turbines aspirant une grande goulée d'air et sentit littéralement le b,timent accélérer pour s'engager dans la baie de Chesapeake, presque comme un vulgaire autobus.

" Dr Gregory ? " Le capitaine venait de passer la tête par la porte de la timonerie.

" Euh, oui, commandant ?

- Vous voulez bien descendre exercer votre magie informatique sur nos oiseaux ?

- Avec plaisir. " Il connaissait le chemin et trois minutes plus tard, il était devant la console dévolue à cette t,che.

" Eh, Prof ! lança le chef Leek en s'asseyant à côté de lui. Alors, tout est paré ? Je suis censé vous filer un coup de main.

- OK, vous pouvez regarder, je suppose. " Le seul problème était que c'était un système mal foutu, à peu près aussi convivial qu'une tronçonneuse, mais comme Leek le lui avait expliqué la semaine d'avant, c'était le fleuron de la technologie de 1975, à l'époque o Apple et PC

étaient encore dans les limbes et o seules les stations de travail atteignaient péniblement 16 k de mémoire. N'importe quel téléphone portable avait aujourd'hui une puissance de calcul et une capacité vingt fois supérieures-Chaque missile devait être mis à niveau individuellement et chaque fois, cela impliquait un processus en sept étapes.

" Hé, attendez une minute... ", protesta Gregory. L'écran n'était pas le bon.

" Professeur, on a chargé six Block-IVD. Les deux autres sont des SM-2 ER Block IIIC à guidage radar. qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On a un capitaine frileux.

- Bref, je ne peux faire la mise à niveau que sur les plots un à six?

- Non, faites-les tous. Les plus anciens ignoreront simplement les changements que vous apporterez aux codes de guidage infrarouge. Les puces embarquées arriveront bien à supporter quelques lignes de code en plus, sans problème, pas vrai, lieutenant ?

- Correct, chef, confirma l'enseigne Oison. Les missiles sont de technologie récente, même si ce n'est pas le cas des systèmes informatiques. «a co'te sans doute plus cher de fabriquer des têtes chercheuses de technologie contemporaine qui soient capables de dialoguer avec ce vieux coucou que d'acheter un Gateway flambant neuf pour mettre à

niveau tout le bazar, sans parler de la fiabilité générale supérieure, mais pour ça, faudra d'abord que vous réussissiez à convaincre le NAVSEA.

- Le quoi ? demanda Gregory.

- Le Naval Sea Systems Command. La direction technique de la marine. Les petits génies qui n'ont pas voulu installer des stabilisateurs sur ces rafiots. Ils croient que ça nous fait du bien de dégueuler dans la flotte.

- Des branleurs, expliqua le maître principal. Il y en a plein la marine.

ç terre, en tout cas. " Le b,timent gîta nettement sur b,bord.

" Le bosco est pressé, hein ? " observa Gregory. Le Gettysburg effectua un 90° sur tribord en avant toute.

" Enfin, le SACLANT a dit que c'était une idée du ministre de la Défense.

J'imagine que ça la rend importante ", précisa pour ses hôtes l'enseigne de vaisseau Oison.

" J'estime que c'est une imprudence, leur dit Fang.

- Pourquoi cela ? demanda Luo.

- Le remplissage des missiles est-il vraiment nécessaire ? N'y a-t-il pas un risque de provocation ?

- Je suppose que c'est une question technique, répondit qian. Autant qu'il m'en souviennne, une fois les réservoirs de

537

propergol remplis, on ne peut pas les garder en l'état plus de... quoi, douze heures ? "

La question du technocrate prit de court le ministre de la Défense. Il ignorait la réponse. " Il faudra que je m'informe auprès de la direction de l'artillerie, admit-il.

- Donc, vous ne les apprêtez pas au lancement tant que nous n'aurons pas eu l'occasion d'étudier la question ? demanda qian.

- Eh bien... bien s'r que non, promit enfin Luo.

- Donc, le vrai problème reste : comment informer la population des nouvelles qui ont transpiré de Sibérie ?
 - Le peuple croira ce qu'on lui dira de croire ! répéta Luo.
 - Camarades, dit qian, en essayant de maîtriser sa voix, nous ne pouvons pas cacher le lever du soleil. Nous ne pouvons pas non plus cacher la destruction d'une partie de notre réseau ferroviaire. Chaque soldat a des parents, et quand ils seront assez nombreux à avoir compris que leur fils ou leur époux est perdu, ils en parleront et le bruit se répandra. Nous ne devons pas nous voiler la face. Il vaut mieux, selon moi, dire aux gens qu'une bataille de grande envergure se déroule et qu'il y a eu des pertes humaines. Prétendre que nous sommes victorieux quand ce n'est peut-être pas le cas risque d'être dangereux pour nous tous.
 - Tu nous dis que le peuple va se soulever ? demanda Tong Jie.
 - Non, mais ce que je dis, c'est qu'il pourrait y avoir du mécontentement et des troubles, et qu'il est dans notre intérêt collectif de l'éviter, non ? demanda qian, prenant à parti l'assemblée.
 - Comment les informations défavorables se répandront-elles ? demanda Luo.
 - C'est souvent le cas, lui dit qian. On peut s'y préparer et en atténuer les effets, ou on peut essayer de le nier. La première partie de l'alternative est un moindre mal pour nous. La seconde, en cas d'échec, pourrait avoir des conséquences plus f,cheuses.
 - La télévision montrera ce que nous voudrions bien leur montrer, et les gens ne verront rien d'autre. Du reste, le général Peng et son armée progressent au moment même o~ nous parlons. "
 - " Et comment les appellent-ils ?
 - Celui-ci, c'est Gr,ce Kelly. Les deux autres sont Marilyn Monroe et... je ne me souviens plus, avoua le général Moore. En tout cas, ils les ont baptisés de noms de stars du cinéma.
 - Et comment transmettent-ils leurs données ?
 - Le Dark Star les envoie directement à un satellite de communications
 -
- cryptées, bien s'r - et on les distribue ensuite depuis Fort Belvoir.

- Donc, on peut les diffuser où on veut.
- Affirmatif, monsieur.
- OK, Ed, qu'est-ce que les Chinois racontent à leur population ?
- Ils ont commencé par leur dire que les Russes avaient provoqué un incident de frontière et qu'ils ont contre-attaqué. Ils disent aussi qu'ils sont en train de leur flanquer une raclée.
- Eh bien, c'est un mensonge éhonté, et qui sera encore plus gros quand ils vont buter sur la ligne d'arrêt russe. Ce Bonda-renko a vraiment joué ses atouts de manière superbe. Leurs lignes sont complètement étirées. On les a coupés pour de bon de leur train d'approvisionnement, et ils foncent tête baissée dans une putain d'embuscade, leur annonça le DCR. qu'est-ce que vous en pensez, général ?
- Les Chinois ne se doutent même pas de ce qui les attend. Vous savez, au Centre national d'entraînement, on n'arrête pas de seriner que celui qui gagne la bataille de la reconnaissance a gagné la guerre. Les Russes savent ce qui se passe. Pas les Chinois. Bon sang, ce Dark Star a réellement dépassé nos espérances.

- C'est vrai que c'est un jouet tout nouveau tout beau, admit Jackson.

C'est comme de se pointer dans un casino de Las Vegas en étant capable de voir un jeu de cartes sur la moitié de son épaisseur. Impossible de perdre dans ces conditions. "

Le président se pencha un peu. " Vous savez, une des raisons qui nous ont fait prendre une branlée au Vietnam, c'est que les 539

gens ont pu voir la guerre tous les soirs sur leur petit écran. Dans quelle mesure cela affectera-t-il les Chinois si leur population la voit dans les mêmes conditions, mais en direct, ce coup-ci ?

- La bataille qui s'annonce ? «a risque de les secouer un max, estima Ed Foley. Mais comment peut-on... oh, vu, d'accord. Nom de Dieu, Jack, tu parles sérieusement ?

- Est-ce que c'est faisable ? coupa aussitôt Ryan.

- Techniquement ? C'est un jeu d'enfant. Ma seule réticence est que ça dévoile une de nos capacités. Je veux dire, ce sont des domaines

confidentiels, au même titre que les performances de nos satellites militaires d'observation. Ce n'est pas le genre de truc qu'on laisse circuler comme ça dans le grand public...

- Pourquoi pas ? Merde, un labo universitaire quelconque ne serait pas capable de reproduire nos systèmes optiques ?

- Ma foi oui, je suppose. Les systèmes d'imagerie sont bons, mais ils n'ont rien de bien nouveau, mis à part une partie des régulateurs thermiques, et encore...

- Ed, coupa le président, disons qu'on peut déclencher chez eux un choc propre à leur faire cesser les hostilités. Combien de vies seraient épargnées ?

- Un bon paquet, admit le DCR. Des milliers. Voire des dizaines de milliers.

- Y compris dans nos rangs ?

- Oui, Jack, y compris dans nos rangs.

- Et d'un point de vue technique, c'est vraiment un jeu d'enfant?

- Oui, cela n'a rien de bien sorcier.

- Eh bien, laisse jouer le bambin, Ed. Tout de suite, ordonna Ryan.

- Oui, monsieur le président. "

59 Perte de contrôle

AVEC la mort du général Peng, le commandement de la 34e armée de choc échut au général de division Ge Li, responsable également de la 302e division blindée. Sa première tâche fut de se dégager, ce qu'il fit en ordonnant à

son char de se replier sur la longue pente douce pendant que l'un de ses EBR rescapés allait récupérer la dépouille de Peng. Il lança le même ordre de repli au reste de ses blindés. Il jugeait en effet que le plus important était de savoir ce qui s'était passé au juste, plutôt que de foncer pour venger la mort du chef de son armée. Il lui fallut vingt minutes pour rejoindre sa propre section de commandement à l'arrière, où était garé un command-car chenille identique à celui dans lequel Peng avait trouvé la mort. Il avait besoin en effet des radios, puisqu'il savait que les téléphones de campagne étaient inopérants,

pour une raison qui lui échappait.

" Il faut que je parle avec le maréchal Luo ", dit-il sur la fréquence de commandement. Le message fut relié à Pékin via plusieurs stations répétrices. Il fallut encore dix minutes pour qu'il aboutisse parce que, lui dit-on, le ministre de la Défense assistait à une réunion du Politburo.

Finalement, la voix familière se fit entendre dans l'écouteur.

" Allô ? Ici le maréchal Luo.

- Ici le général de division Ge Li, commandant de la 302e division blindée.

Le général Peng Xi-Wang est mort.

- que s'est-il passé ?

541

- Il est parti rejoindre la section de reconnaissance pour aller voir le front et il a reçu une balle d'un tireur embusqué. La section de reconnaissance est tombée dans une embuscade, apparemment, c'était un simple transporteur de troupes russe. Je l'ai chassé avec mon propre char

", poursuivit Ge. Ce n'était pas faux et ça lui parut ce qu'on s'attendait à l'entendre dire.

" Je vois. quelle est la situation générale ? demanda le ministre de la Défense.

- La 34e armée de choc progresse... enfin, jusqu'ici. J'ai observé une pause, le temps de réorganiser le groupe de commandement. J'attends vos instructions, camarade ministre.

- Vous allez avancer et vous emparer de la mine d'or russe, assurer la position, puis reprendre votre progression vers le nord en direction du champ de pétrole.

- Très bien, camarade ministre, mais je dois vous signaler que la 29e armée, juste derrière nous, vient d'essuyer une attaque sérieuse il y a tout juste une heure, au cours de laquelle elle aurait subi de lourdes pertes.

- Lourdes à quel point ?

- Je n'en sais rien. Les rapports sont fragmentaires, mais ils ne sont pas brillants.
- quelle forme l'attaque a-t-elle prise ?
- Une attaque aérienne, d'origine inconnue. En tout cas, la 29e semble très désorganisée, rapporta Ge.
- Bien. Vous allez poursuivre l'offensive La 34e est derrière la 29e et elle vous appuiera. Protégez votre flanc gauche...
- Je suis au courant des rapports signalant des unités russes sur ma gauche. Je vais charger une division mécanisée de s'en occuper mais...
- Mais quoi ?
- Mais, camarade maréchal, nous n'avons aucun renseignement sur ce qui se trouve devant nous. Or, j'ai besoin de le savoir pour avancer dans des conditions s'ores.
- La méthode la plus s'ore, c'est de vous enfoncer rapidement en territoire ennemi et de détruire toutes les formations que vous rencontrerez sur votre route, lança le maréchal avec vigueur. Poursuivez votre offensive !

542

- A vos ordres, camarade ministre. (Il n'avait guère son mot à dire.)
- Présentez-moi votre rapport, si nécessaire.
- Je n'y manquerai pas, promit Ge.
- Très bien. Terminé. " La voix fut remplacée par des parasites.
- " Vous l'avez entendu ", dit Ge au colonel Wa Cheng-gong dont il venait d'hériter au poste de chef des opérations. " Et maintenant, colonel ?
- Nous poursuivons notre offensive, camarade général. "

Ge acquiesça devant la logique de la situation. " Donnez l'ordre. "

Ce fut fait quatre minutes plus tard, quand les ordres transmis par radio furent descendus jusqu'à l'échelon du bataillon et que les unités s'ébranlèrent.

Les informations des éclaireurs étaient inutiles désormais, estima le colonel Wa. Ils savaient qu'il devait se trouver quelques unités légères russes derrière la ligne de crête où Peng avait stupidement trouvé la mort.

Et ce n'était pas faute de l'avoir averti, ragea Wa. Ge ne l'avait-il pas mis en garde, lui aussi ? Pour un général, mourir au combat n'avait rien de surprenant. Mais mourir d'une seule balle tirée par un franc-tireur isolé, là, c'était pire que de la stupidité. Trente années de formation et d'expérience gâchées ainsi, tout cela à cause d'un seul tireur !

" Et c'est reparti ", nota le commandant Tucker en voyant le panache des pots d'échappement suivis par la mise en branle d'un grand nombre de blindés. " Six kilomètres environ de votre première ligne de chars.

- Dommage qu'on ne puisse pas fournir un de ces terminaux à Siniavski, observa Bondarenko.

- On n'en a pas tant que ça, général, lui expliqua Tucker. Sun Microsystems continue de nous en produire. "

" C'était le général Ge Li, indiqua le maréchal à ses collègues du Politburo. Nous jouons de malchance. Je viens d'apprendre que le général Peng est tombé sous la balle d'un franc-tireur. Il est mort.

- Comment cela s'est-il produit ? demanda Xu.

- Peng s'était porté en avant, comme tout bon général, et il est tombé sur un Russe chanceux armé d'un fusil ", expliqua Luo. Puis un de ses collaborateurs s'approcha pour lui donner une feuille. Il la parcourut. "

C'est confirmé ?

- Oui, camarade maréchal. Je viens de m'en assurer moi-même. Les bâtiments sont en vue de la côte en ce moment

même.

- quels bâtiments? quelle côte?" intervint Xu. Il était inhabituel chez lui de le voir prendre une part active à ces réunions. En général, il laissait les autres parler, écoutait passivement, puis annonçait comme une décision personnelle le consensus auquel étaient parvenus les autres.

" Camarade, lui répondit Luo, il semblerait que des navires de guerre

américains soient en train de pilonner notre côte près de Guangzhou.

- Pilonner ? demanda Xu. Vous voulez dire au canon ?

- C'est ce que dit le rapport, oui.

- Pourquoi feraient-ils une chose pareille ? " demanda le Premier ministre/

premier secrétaire, pour le moins interloqué par une telle nouvelle.

" Pour détruire nos positions défensives sur la plage et...

- N'est-ce pas ce que l'on fait avant de procéder à une invasion ? Une préparation d'artillerie préalable au débarquement de troupes ? intervint le ministre des Affaires étrangères.

- Eh bien, oui, camarade Peng, ce serait bien possible, je suppose, admit Luo, quoique...

- Une invasion ? s'écria Xu. Une attaque directe sur notre sol?

- Une telle chose est des plus improbable, tempéra Luo. Ils n'ont pas les moyens de débarquer des troupes en nombre suffisant. L'Amérique ne dispose tout simplement pas des effectifs pour se permettre de...

- Et s'ils avaient le renfort de Taiwan ? Combien de soldats possèdent ces traîtres ? demanda Tong Jie.

544

- Ma foi, ils ont d'assez vastes forces terrestres, admit Luo, mais nous avons largement de quoi...

- Vous nous avez déjà dit la semaine dernière que nous disposions de toutes les forces voulues pour battre les Russes même soutenus par les Américains, observa qian avec un début d'agitation. quelle fable nous avez-vous encore inventée, Luo ?

- Une fable ! tonna le maréchal. Je vous dis les faits, mais à présent vous m'accusez de quoi ?

- qu'est-ce que vous nous avez caché, Luo ? lança qian, inflexible. Nous ne sommes pas des paysans à qui on raconte n'importe quoi.

- Les Russes livrent une ultime bataille. Ils ont déclenché une riposte. Je vous l'ai dit, et je vous ai même dit qu'il fallait s'y attendre... et c'est

ce qui se produit. Nous livrons une guerre aux Russes. Cette opération n'est pas le cambriolage d'une maison vide. C'est une lutte armée entre deux super-puissances... Et nous vaincrons parce que nous avons des troupes plus nombreuses et mieux entraînées. Ils se défendent mal. Nous avons balayé leurs défenses frontalières, nous avons repoussé leurs armées vers le nord, et ils n'ont même pas eu le cran de se dresser pour protéger leur terre natale ! Nous allons les écribouiller. Certes, ils ne vont pas se laisser faire. Nous devons nous y attendre mais peu importe. Nous allons les écribouiller, je vous le dis !

- Y a-t-il encore une information que vous ne nous auriez pas encore donnée ? demanda le ministre de l'Intérieur, d'une voix moins menaçante que sa question.

- J'ai nommé le général de division Ge à la tête de la 34e armée de choc.

Il m'a signalé que la 29e armée avait subi une attaque aérienne d'envergure au cours de la matinée. Le bilan n'est pas encore certain mais ils ont sans doute réussi à endommager les communications, cela dit, une attaque aérienne ne peut pas causer de sérieux dégâts à une force mécanisée terrestre importante. C'est matériellement impossible.

- Bien. Et maintenant ? insista Xu.

- Je vous propose d'ajourner la réunion pour permettre au ministre Luo de retourner se consacrer à la direction de nos

545

forces, proposa Zhang Han San. Et que nous nous retrouvions, disons, à

seize heures. "

Concert de hochements de tête. Chacun voulait prendre le temps de réfléchir à ce qu'il avait appris ce matin - et peut-être laisser au ministre de la Défense une chance d'appliquer ses fortes paroles. Xu compta les voix puis se leva.

"Très bien. Nous ajournons la réunion jusqu'à cet après-midi. " Les participants se séparèrent dans un silence inaccoutumé sans se former en petits groupes pour échanger leurs habituelles plaisanteries entre vieux camarades. ǀ peine sorti de la salle de conférences, qian intercepta de nouveau Fang.

" Je sens que tout ça tourne mal.

- Comment peux-tu en être aussi sûr ?

- Fang, j'ignore ce que les Américains ont fait à mes ponts de chemin de fer, mais je t'assure que pour les mettre dans l'état qu'on m'a décrit ce matin, ce n'est pas une mince affaire. Qui plus est, les destructions infligées ont été systématiques. Les Américains - car ce ne peut être qu'eux - ont délibérément paralysé nos capacités à approvisionner nos armées en campagne. Et cela, on ne le fait que lorsqu'on s'apprête à les écraser. Et voilà que le général qui commandait ces troupes se fait tuer à

l'improviste... une balle perdue, mon oil, oui ! Ce fils de pute de Luo nous conduit droit à la catastrophe, Fang.

- Nous en saurons plus cet après-midi ", suggéra Fang qui laissa son collègue pour regagner son bureau. Sitôt arrivé, il dicta un autre fragment de son journal quotidien. Pour la première fois, il en vint à se demander si ça ne risquait pas d'être son testament.

Pour sa part, Ming s'avouait perturbée par l'attitude de son ministre.

Homme ,gé, il s'était toujours montré calme et le plus souvent optimiste.

Ses manières évoquaient celles d'un grand-père distingué, même quand il amenait dans son lit l'une ou l'autre de ses secrétaires. C'était une qualité charmante, une des raisons qui empêchait son personnel de trop résister à ses avances - sans compter qu'il se montrait effectivement attentif aux besoins de celles qui savaient en échange s'occuper des siens.

Cette fois, la jeune femme prit tranquillement la dictée, tandis que, le dos calé au dossier, il fermait les yeux et récitait d'une voix monotone.

Cela prit une demi-heure, après quoi Ming regagna son bureau pour retranscrire les notes. quand elle eut terminé, c'était la pause de midi et elle sortit déjeuner avec sa collègue Tchai.

" qu'est-ce qu'il a ? lui demanda cette dernière.

- La réunion de ce matin ne s'est pas bien passée. Fang est préoccupé par la guerre.

- Mais je croyais que tout allait bien ? N'est-ce pas ce qu'ils disent à la

télé ?

- Il semblerait qu'il y ait eu pas mal de revers. Ce matin, ils se sont disputé sur leur gravité. qian s'est montré particulièrement virulent, parce que les Américains ont bombardé nos ponts de chemin de fer à Bei'an et Harbin.

- Ah. " Tchai prit entre ses baguettes une boulette de riz qu'elle fourra dans sa bouche. " Comment Fang le prend-il ?

- Il semble très tendu. Peut-être aura-t-il besoin de détente ce soir...

- Oh ? Enfin, je peux m'en occuper. De toute manière, j'ai besoin de changer mon siège de bureau ", ajouta-t-elle en gloussant.

Le déjeuner traîna plus que d'habitude. Leur ministre n'avait à l'évidence pas besoin d'elles pour le moment et Ming en profita pour aller faire un tour dans la rue mesurer le climat qui y régnait. L'ambiance était étrangement amorphe. Elle resta absente juste assez longtemps pour que son ordinateur passe automatiquement en veille. Bien que l'écran fût éteint en mode économie, le disque dur se mit à tourner et, sans bruit, activa le modem intégré.

Il était minuit passé mais Mary Pat Foley était encore à son bureau. Tous les quarts d'heure, elle ouvrait son client de courrier électronique dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Sorge.

" Vous avez un message ", annonça aussitôt la voix synthétique.

" Oui ! " répondit-elle, en rapatriant aussitôt le mail et le 547

fichier joint. Puis elle décrocha son téléphone : " Faites monter Sears immédiatement. "

Cela fait, Mme Foley regarda l'heure d'arrivée du message. Il était parti de Pékin en tout début d'après-midi... Elle se demanda pourquoi, redoutant déjà qu'une irrégularité pût signer l'arrêt de mort de Songbird et la perte des documents Sorge.

" On fait des heures sup' ? demanda Sears en entrant.

- qui n'en fait pas ? ", répondit MP. Elle lui tendit la dernière sortie d'imprimante. " Tenez, lisez.

- Une réunion du Politburo. Dans la matinée, pour changer, observa Sears en parcourant la première page. L'ambiance m'a l'air électrique.

Ce qian fait tout un barouf... oh, vu, il a discuté avec Fang à la sortie en lui exprimant ses vives préoccupations... ils sont convenus de reprendre la réunion dans l'après-midi et... oh, merde !

- qu'y a-t-il ?

- Ils ont envisagé d'accroître le niveau d'alerte de leurs missiles balistiques intercontinentaux... voyons ça... ils n'ont rien décidé de concret pour des raisons techniques : ils n'étaient pas s'rs de la durée pendant laquelle les engins peuvent rester en état une fois le plein des réservoirs effectué, mais il est manifeste que la destruction de leur sous-marin lance-missiles les a ébranlés.

- ...crivez-moi ça noir sur blanc, je vais lui mettre un signet CRITIQUE", annonça la DAO.

La mention CRITIQUE indiquait le niveau de priorité maximale des messages circulant au sein du gouvernement des ...tats-Unis. Un document portant le signet CRITIQUE devait se retrouver entre les mains du président moins de quinze minutes après sa rédaction. Cela voulait dire que Joshua Sears allait devoir en rédiger le brouillon aussi vite qu'il pouvait le taper au clavier, et si possible en évitant les erreurs de traduction.

Ryan dormait depuis une quarantaine de minutes quand le téléphone près de son lit se mit à sonner. " Ouais ?

548

- Monsieur le président, annonça une voix anonyme du Service des Interceptions, nous avons un message CRITIQUE pour vous.

- Très bien. Montez-le-moi. " Jack fit pivoter son corps sur le matelas et posa les pieds sur la descente de lit. Comme tout être humain normalement constitué, il n'était pas très robe de chambre quand il était à la maison.

En temps normal, il se promenait chez lui pieds nus en slip, mais c'était à

présent hors de question et il gardait désormais toujours une longue robe de chambre bleue à portée de main. Elle lui venait du temps (lointain) où

il enseignait l'histoire à l'Académie navale - cadeau d'une étudiante - et le vêtement arborait sur la manche les cinq galons - un large et

quatre étroits - d'amiral de la flotte. C'est dans cet attirail, et les pieds chaussés de pantoufles en cuir (également associées à ses nouvelles fonctions) qu'il sortit dans le couloir du premier étage. L'équipe de nuit du service de protection était déjà en place. Joe Hilton se précipita.

" Nous avons entendu, monsieur. Il arrive à l'instant. "

Ryan, qui depuis une semaine vivait au rythme de moins de cinq heures de sommeil par nuit, éprouvait le besoin urgent de lacérer le visage de quelqu'un (n'importe qui) mais il ne pouvait bien entendu pas infliger ça à

des types qui se contentaient de faire leur boulot, eux aussi avec des horaires épouvantables.

L'agent secret Charlie Malone était devant la porte de l'ascenseur. Il prit la chemise des mains du porteur, puis aussitôt se dirigea vers Ryan au petit trot.

" Hmm. " Ryan se passa la main sur le visage tout en ouvrant la chemise.

Les trois premières lignes lui remirent les idées en place. " Oh, merde.

- Un problème ? demanda Hilton.

- Le téléphone...

- Par ici, monsieur. " Et Hilton de le guider vers le poste de garde à l'étage.

Ryan décrocha le combiné et demanda Mary Pat à Langley. Il l'eut tout de suite : " MP ? Jack à l'appareil. qu'est-ce qui se passe ?

- Exactement ce que vous avez sous les yeux. Ils parlent de 549

remplir les réservoirs de leurs missiles intercontinentaux. Deux au moins sont braqués sur Washington.

- Super. Et on fait quoi ?

- Je viens d'assigner un KH-11 pour regarder de près leurs sites de lancement. Ils en ont deux, Jack. Celui qui nous intéresse est à Xuanhua.

Les coordonnées approximatives sont 40° 38' Nord, 115° 06' Est. Douze silos avec des missiles CSS-4. C'est un des tout derniers modèles, et ce site a remplacé les anciens où les engins étaient entreposés dans des grottes ou des tunnels. Là, il s'agit de silos verticaux enterrés. L'ensemble des installations occupe un carré d'environ neuf kilomètres de côté. Les silos sont suffisamment éloignés les uns des autres pour qu'un impact nucléaire ne puisse détruire plus d'un missile à la fois ", expliqua MP qui devait manifestement analyser une vue satellitaire en même temps qu'elle parlait.

" Grave, la menace ? "

Une autre voix se fit entendre au bout du fil. " Jack, c'est Ed. Nous devons prendre la chose très au sérieux. Le pilonnage de leurs côtes par la marine a dû leur faire péter les plombs. Ces bougres d'imbéciles doivent s'imaginer qu'on leur prépare un débarquement en règle.

- quoi ? Et avec quels moyens ? demanda le président.

- Ils peuvent avoir de sacrés oillères, Jack, et leur logique n'est pas la nôtre.

- Parfait. OK. Vous deux, vous vous radinez ici. Et amenez avec vous votre spécialiste des estampes chinoises.

- Tout de suite ", répondit le patron de la CIA.

Ryan raccrocha, regarda Joe Hilton. " Réveillez-moi tout le monde. Les Chinois pourraient bien vouloir nous chercher des noises. "

La remontée du Potomac n'avait pas été une sinécure. Le capitaine de vaisseau Blandy n'avait pas voulu attendre un pilote pour l'aider à

remonter le fleuve - les officiers de marine ont tendance à se montrer orgueilleux quand il s'agit de gouverner leur navire -, ce qui n'avait pas manqué de provoquer une certaine tension chez les vigies sur la passerelle.

C'est que le chenal

550

faisait rarement plus de cent mètres de large, et que les croiseurs sont des bâtiments de haute mer, pas des péniches. À un moment, ils se retrouvèrent à quelques mètres d'un banc de vase mais le navigateur réussit à les dégager de ce mauvais pas en ordonnant un coup de barre

à bon escient. Le radar de détection était toujours en service - en fait, les marins avaient peur de le couper parce que, comme toutes les mécaniques, il était plus fait pour marcher que pour être arrêté, et l'interrompre aurait pu l'endommager. De fait, l'énergie haute fréquence émise par les énormes antennes plates à réseau de phase installées sur la superstructure du Gettysburg avait fait souffrir un bon nombre de récepteurs de télévision tout au long du parcours vers le nord-ouest mais c'était inévitable et, du reste, presque personne n'avait dû remarquer la présence du bâtiment sur le fleuve, pas à cette heure avancée de la nuit. Finalement, le croiseur s'immobilisa en douceur en vue du pont Woodrow Wilson et dut attendre l'interruption du trafic sur le périphérique. Cela provoqua les protestations habituelles des usagers mais, à cette heure tardive, ils n'étaient pas si nombreux, même si un ou deux ne purent s'empêcher de klaxonner au passage du navire entre les travées du pont basculant. Peut-

être des New-Yorkais, se dit le capitaine Blandy. Passé le pont, il fallut encore virer à tribord au confluent de l'Anacostia, franchir un autre pont basculant - celui-ci baptisé en mémoire du compositeur John Philip Sousa -, là encore sous les regards surpris des rares automobilistes, puis ce fut enfin l'accostage en douceur le long de la jetée où mouillait également l'USS Barry, un destroyer désarmé transformé en musée.

Les agents chargés de récupérer les amarres sur le quai étaient presque tous des civils, remarqua le capitaine Blandy. Un comble !

L' " évolution " (c'est ainsi, Gregory l'avait appris, qu'on désignait en termes de marine de guerre l'accostage d'un bateau) avait été intéressante à observer, et si la manœuvre était de routine, il était toutefois manifeste que le bosco paraissait soulagé de la voir terminée.

" Coupez les moteurs ", lança le commandant à la salle des Vil

machines avant de pousser un long soupir, partagé, nota Gregory, par l'ensemble des officiers sur la passerelle. " Commandant ? s'excusa l'ancien officier de l'armée.

- Oui?

- qu'est-ce qui se passe, au juste ?

- Ma foi, n'est-ce pas évident ? répondit Blandy. Nous sommes en guerre ouverte avec la Chine. Ils ont des missiles intercontinentaux et je suppose que le ministre de la Défense veut pouvoir les intercepter si jamais ils en balancent un sur Washington. Le SACLANT dépêche

également un Aegis à New York et je suis prêt à parier que la flotte du Pacifique a prévu la même chose pour Los Angeles et San Francisco. Seattle aussi, j'imagine. Il y a du reste pas mal de navires là-haut et un sérieux arsenal. Vous avez une copie de votre programme ?

- Bien s'r.

- Eh bien, nous aurons une ligne téléphonique d'ici quelques minutes. On va voir si on peut le télécharger à tous ceux que

ça intéresse.

- Oh... ", fit le Dr Gregory. Il s'en voulait de ne pas y avoir songé lui-même plus tôt.

" Loup Rouge-quatre en fréquence. J'ai un contact visuel avec l'avant-garde chinoise ", lança par radio le commandant du régiment. " à une dizaine de kilomètres au sud de notre position.

- Très bien ", répondit Siniavski. Pile à l'endroit prévu par Bondarenko et ses assistants américains. Bien. Il y avait deux autres officiers généraux à son PC, les commandants des 80e et 201e divisions blindées ; en outre, celui de la 34e était censé arriver d'ici peu. En revanche, la 94e avait obliqué pour se réorienter en vue d'une attaque vers l'est depuis un point situé trente kilomètres plus au sud.

Siniavski ôta de sa bouche le vieux cigare m,chonné et le jeta dans l'herbe, pour en sortir un autre de sa poche de tunique et l'allumer.

C'était un cigare cubain, d'une douceur sublime. Son commandant d'artillerie était de l'autre côté de la table à cartes - en fait, deux simples planches^ posées sur des tréteaux, mais c'était parfait pour le moment. à proximité, ils avaient des trous

où se réfugier au cas où les Chinois s'aviseraient de déclencher un barrage d'artillerie, et plus important, pour protéger tous les c,bles raccordés à

son poste de transmission placé un bon kilomètre plus à l'ouest. C'était le premier objectif qu'essaieraient d'atteindre les Chinois, convaincus qu'il était installé là-bas. En fait, les seules personnes présentes sur place étaient quatre officiers et sept sergents, à l'intérieur d'un transporteur de troupes enterré dans le sol par mesure de précaution supplémentaire.

Leur mission était de réparer les éventuels dég,ts que pourraient

occasionner les Chinois.

" Donc, camarades, ils ont décidé de venir nous faire la conversation, hein ? " lança-t-il à la cantonade. Siniavski portait l'uniforme depuis vingt-six ans. Curieusement, il n'était pas fils de militaire. Son père enseignait la géologie à l'université d'...tat de Moscou mais depuis le premier film de guerre qu'il avait vu, c'était une carrière qu'il avait toujours voulu embrasser. Il avait travaillé dur, suivi tout le cursus scolaire, étudié l'histoire avec cette attention maniaque si répandue dans l'armée russe, et l'Armée rouge avant elle. Cette bataille serait sa bataille de Koursk, analogue à celle o' Vatoutine et Rokossovski avaient écrasé l'ultime tentative de Hitler pour reprendre l'offensive - quand sa patrie avait entamé la longue marche qui s'était achevée à la Chancellerie du Reich à Berlin. Là aussi, l'Armée rouge avait tiré profit d'informations précieuses qui lui avaient permis de connaître l'heure, le lieu et le dispositif de l'attaque allemande et ainsi de se préparer si bien que même le meilleur des généraux allemands, Erich von Manstein, n'avait pu que se casser les dents contre l'acier soviétique.

Et c'est ce qui va se passer ici, se promet Siniavski. Le seul point déplaisant était qu'il se retrouvait coincé sous cette tente camouflée au lieu d'être en première ligne avec ses hommes mais non, il n'était plus un capitaine : sa place était là, pour livrer bataille sur cette sacrée putain de carte d'état-major.

" Loup Rouge, vous ouvrirez le feu dès que l'avant-garde ennemie sera parvenue à moins de huit cents mètres.

- Huit cents mètres, camarade général, répéta le commandant de son régiment de tanks. ¿ présent, je peux les distinguer parfaitement.

553

1

- que voyez-vous au juste ?

- Il semble que ce soit une formation de la taille d'un bataillon, pour l'essentiel des chars Type 90, quelques Type 98, mais pas beaucoup, répartis comme s'ils étaient assignés à des chefs d'unités. Un grand nombre de transporteurs de troupes chenil-lés. Je ne vois aucun véhicule de reconnaissance ou de pointage. qu'en est-il de leur artillerie ?

- Elle est toujours tractée, pas encore en position. On les surveille, lui garantit Siniavski.

- Excellent. Ils sont maintenant à deux kilomètres sur mon télémètre.

- Tenez-vous prêt.

-   vos ordres, commandement.

- J'ai horreur d'attendre ", avoua Siniavski aux officiers qui l'entouraient. Tous acquiescèrent, partageant cette idée reçue. Il n'avait pas connu l'Afghanistan dans sa jeunesse, ayant servi pour l'essentiel au sein des 1re et 2e armées de chars du Groupe des forces soviétiques en Allemagne, quand à l'époque ils se préparaient à combattre l'OTAN, un événement qui, Dieu soit loué, ne s'était jamais produit. C'était donc son baptême du feu et il n'avait pas encore vraiment débuté, mais il était prêt.

" OK, s'ils lancent ces missiles, qu'est-ce qu'on peut faire ?

demanda Ryan.

- Pas grand-chose, à part courir se planquer, avoua Bretano.

- «a, c'est valable pour nous. De toute façon, on se tirera tous. Mais les habitants de Washington, de New York et de toutes les autres cibles potentielles, que font-ils, eux ? demanda

le président.

- J'ai ordonné à plusieurs croiseurs Aegis de se porter vers les objectifs éventuels situés à proximité de la mer, poursuivit Thunder. J'ai demandé à

un de mes ingénieurs de TRW d'examiner la possibilité de remettre à niveau leurs systèmes de missiles pour voir s'ils pourraient effectuer une interception. Il a déjà réalisé la partie théorique et il estime que ça s'annonce bien en simulation, mais il y a loin du simulateur aux tests pratiques, bien entendu. Cela dit, c'est toujours mieux que rien.

- OK, où sont les navires ?

- Il y en a déjà un ici, répondit Bretano.

- Oh ? Et depuis quand ? s'enquit Robby Jackson.

- Moins d'une heure. Le Gettysburg. Un autre fait route vers New York, idem pour San Francisco et Los Angeles. Ainsi que Seattle, même si ce n'est pas vraiment une cible, pour autant qu'on sache. La mise à jour logicielle va leur être téléchargée pour leur permettre de

reprogrammer leurs engins.

- OK, c'est déjà ça. Et si on détruisait ces missiles chinois avant qu'ils puissent les lancer ? suggéra Ryan.

- La protection de leurs silos a été récemment renforcée : avec des blindages d'acier sur les tampons en béton - ils ont une forme de chapeau chinois, capable de dévier la plupart des bombes mais pas celles à haute pénétration comme la GBU-27 qu'on a employée contre ces ouvrages ferroviaires...

- S'il leur en reste... Mieux vaudrait d'abord se renseigner auprès de Gus Wallace, avertit le vice-président.

- que voulez-vous dire ? demanda Bretano.

- Je veux dire qu'on n'en a pas fabriqué tant que ça, et que l'Air Force a bien dû en larguer une quarantaine la nuit dernière.

- Je vais m'en assurer, promit le ministre de la Défense.

- Et si ce n'est pas le cas ? demanda Jack.

- Alors, soit on relance la fabrication en vitesse, soit on trouve une autre idée, répondit Tomcat.

- Laquelle par exemple, Robby ?

- Merde, je sais pas, moi... envoyer un commando de marsouins faire sauter le putain de bastringue, suggéra l'ancien pilote de chasse.

- Je ne voudrais pas être celui qui devra s'y coller, observa Mickey Moore.

- C'est toujours sacrement mieux que de voir une bombe de cinq mégatonnes péter au-dessus du Capitule, Mickey, rétorqua Jackson. Bon, écoutez, le mieux à faire est de trouver si Gus Wallace a les bombes qu'il faut, oui ou non. «a fait un peu loin pour les Black Jets, mais ils peuvent ravitailler à l'aller et au retour - et on peut assurer la protection des ravitailleurs par des chasseurs. C'est compliqué, mais on le fait à l'entraînement.

555

S'il n'a pas les putains de bombes, on les lui envoie par avion-cargo, à supposer qu'on en ait en stock. Vous savez, les mecs, les stocks d'armes,

ce n'est pas une corne d'abondance. Il y a un nombre fini, bien précis, d'articles consignés dans les inventaires.

- Général Moore, intervint Ryan, appelez le général Wallace et voyez ce qu'il en est ; tout de suite, si vous voulez bien.

- Oui, monsieur. (Moore se leva et quitta le PC de crise.)

- Regardez, dit Ed Foley en indiquant la télé. «a a commencé. "

L'orée du bois fut noyée sous un rideau de flammes large de deux kilomètres. Le spectacle aveugla les conducteurs de chars, mais la plupart des équipages de la première rangée n'eurent guère le temps d'en voir plus.

Sur les trente engins placés en première ligne, trois seulement échappèrent à la destruction immédiate. Ce ne fut guère mieux pour les transporteurs de troupes intercalés.

" Vous pouvez donner l'ordre d'ouvrir le feu, colonel ", dit Siniavski à son commandant d'artillerie.

L'ordre fut répercuté aussitôt et le sol se mit à trembler sous leurs pieds.

C'était spectaculaire à voir sur le terminal informatique. Les Chinois avaient foncé tête baissée dans l'embuscade et l'effet de la première salve russe était terrifiant à contempler.

Le commandant Tucker inspira un grand coup en voyant plusieurs centaines d'êtres humains perdre la vie sous ses yeux,

" Revenez sur leur artillerie, ordonna Bondarenko.

- Oui, général. " Tucker obtempéra aussitôt, en modifiant la mise au point de la caméra, là-haut dans la stratosphère, pour cadrer l'artillerie chinoise. C'était pour l'essentiel des pièces tractées, attelées derrière des camions ou des tracteurs. Ils étaient un peu lents à se passer la consigne... Les premiers obus russes leur tombaient dessus alors qu'ils n'avaient pas encore arrêté les

556

camions pour dételer les crosses reliées à la barre d'attelage. Cela dit, les canonnières chinois se débrouillaient avec célérité.

Mais c'était une course contre la mort, et celle-ci avait une longueur d'avance. Tucker regarda les servants d'un obusier se battre pour mettre en position leur pièce de 122 mm. Ils étaient en train de charger l'arme quand trois obus explosèrent assez près pour la renverser et tuer plus de la moitié des servants. Un zoom permit à Tucker de voir un simple soldat se tordre de douleur sur le sol et il n'y avait personne à proximité pour lui porter secours.

" C'est un boulot dégueulasse, n'est-ce pas ? observa Bondarenko, placide.

- Ouais. " Tucker en convenait volontiers. quand un char sautait, il était toujours facile de se dire que ce n'était qu'un objet. Même si on savait qu'il y avait trois ou quatre hommes à l'intérieur, on ne pouvait pas les voir. De même qu'un pilote de chasse ne tuait jamais un collègue pilote mais se contentait d'abattre son avion, de même Tucker adhérait à cette éthique des aviateurs qui voulait qu'on inflige,t des dég,ts aux machines plutôt qu'aux individus. Seulement voilà : le pauvre bougre avec du sang plein son treillis n'était pas une machine, n'est-ce pas ? Il fit un zoom arrière pour embrasser un champ plus large qui lui offrait une distanciation plus démiurgique par rapport à ces aspects contingents et personnels de l'observation.

" Il aurait mieux valu pour eux qu'ils restent dans leur pays, commandant

", lui expliqua le général russe.

" Putain, quel bordel ", l,cha Ryan. En son temps, il avait déjà eu l'occasion de voir la mort de près, et de tuer des individus qui étaient alors tout à fait disposés à lui tirer dessus, mais cela ne rendait pas les images plus rago°tantes. S°rement pas. Le président se tourna.

" Et ça va être diffusé, Ed ? demanda-t-il au DCR.

- «a devrait ", répondit Foley.

557

Et ça l'était. En Real Vidéo à l'adresse <http://www.darkst.ar-feed.cia.gov/>

siberiabattle/realtime.ram, sur le site de la CIA. La page n'eut guère besoin de publicité. Plusieurs moteurs de recherche l'indexèrent dès les cinq premières minutes de sa publication et bientôt les visites des surfeurs cherchant un site diffusant des images en streaming vidéo

furent multipliées par dix en l'affaire de trois minutes. Puis un certain nombre d'entre eux retournèrent sur des forums répandre la nouvelle. Le programme de référencement du site au qG de la CIA relevait les adresses d'origine des internautes qui s'y connectaient. Le premier pays d'Asie en nombre de hits s'avéra, c'était prévisible, le Japon, et la fascination des Japonais pour les opérations militaires garantissait un nombre croissant de visiteurs. La vidéo s'accompagnait de son, les voix en temps réel des soldats de l'armée de l'air donnant leurs commentaires personnels, souvent aussi tordus que colorés, à l'attention de leurs camarades en uniforme. Si coloré du reste qu'ils motivèrent à leur tour un commentaire de Ryan.

" Comme niveau, ça n'est pas prévu pour les plus de trente ans, remarqua le général Moore en réintégrant le PC de crise.

- O^ù en est-on avec les bombes ? demanda aussitôt Jackson.

- Il ne leur en reste que deux, répondit Moore. Les plus accessibles sont encore à l'usine Lockheed-Martin de Sunnyvale. Ils viennent de relancer la production.

- Oh-oh, observa Robby. Retour à la case départ.

- On pourrait organiser une opération commando, à moins, monsieur le président, que vous soyez prêt à autoriser une frappe avec des missiles de croisière.

- quel type de missiles ? demanda Ryan, même s'il connaissait déjà la réponse.

- Eh bien, nous en avons vingt-huit sur Guam, équipés d'ogives W-80. Ce sont de petits modèles, autour de trois cents livres. Avec deux réglages, cent cinquante ou cent soixante-dix kilotonnes.

- Vous parlez d'armes thermonucléaires ? " Soupир du général Moore avant d'avouer : " Oui, monsieur le président.

- C'est notre seule option pour éliminer ces missiles ? " II 558

n'avait pas besoin d'ajouter qu'il répugnait à lancer délibérément une frappe nucléaire.

" Nous pourrions utiliser des bombes conventionnelles intelligentes, des GBU-10 et 15. Gus en a en stock, mais elles n'ont pas une grande force de pénétration, or avec leur protection renforcée, ces silos auraient de bonnes chances de dévier l'arme. Cela dit, les missiles

CSS-4 sont des grosses bêtes délicates et l'impact d'une bombe, même tombant à côté, pourrait bousiller leur système de guidage. Mais on n'a aucune certitude.

- Je préférerais qu'ils ne décollent pas.

- Jack, personne n'a envie de les voir décoller, intervint le vice-président. Mickey, concoctez-nous un plan. Il faut absolument qu'on trouve un moyen de les éliminer, et il nous le faut bougrement vite.

- Je vais appeler le SOCOM1, mais merde, ils sont au fin fond de la Floride, à Tampa.

- Les Russes ont-ils toujours une unité d'intervention spéciale ? demanda Ryan.

- Bien sûr. Les Spetsnaz sont toujours opérationnels.

- Et certains de ces missiles sont braqués sur la Russie ?

- Sans aucun doute, oui, monsieur le président, confirma le chef d'état-major interarmes.

- Alors, ils ont une dette envers nous, comme ils ont une dette envers eux-mêmes, dit Jack en tendant le bras vers un téléphone. Passez-moi Sergueï

Golovko, à Moscou ", demanda-t-il aussitôt à la standardiste.

" Le président américain, dit la secrétaire.

- Ivan Emmetovitch ! s'écria Golovko avec chaleur. Les nouvelles de Sibérie sont bonnes.

- Je sais, Sergueï, je suis en train de regarder tout ça en ce moment à la télé.

- Pas possible !

1. United States Spécial Opérations Command : commandement américain des opérations spéciales. Organisme militaire chargé d'organiser les opérations commando à l'étranger (N.d. T.).

- Vous avez un ordinateur avec un modem ?

- On ne peut pas survivre sans ces foutus bidules ", ronchonna le patron du renseignement russe.

Ryan lui indiqua l'URL de la page. " Connectez-vous dessus. Nous avons mis en ligne les images de notre Dark Star sur le site de la CIA.

- Pour quoi faire, Jack ? demanda aussitôt Golovko.

- Parce que, pas plus tard qu'il y a deux minutes, mille six cent cinquante citoyens chinois s'étaient connectés dessus, et que le chiffre continue de grimper à toute vitesse.

- Une opération de propagande contre eux, c'est ça ? Vous cherchez à déstabiliser leur gouvernement ?

- Ma foi, ça ne nuirait pas à nos objectifs si leurs concitoyens découvraient ce qui se passe réellement, pas vrai ?

- Les vertus de la presse libre... Il faudra que j'étudie ça. Très habile, Ivan Emmetovitch.

- Mais ce n'est pas pour ça que j'ai appelé.

- Alors pourquoi, tovarichtch prezidyent ? " demanda le directeur du SVR, d'une voix soudain empreinte d'inquiétude. C'est que Ryan ne savait guère dissimuler ses sentiments.

" SergueÛ, nous avons un rapport fort alarmant en provenance du Politburo.

Je suis en train de vous le faxer. Je reste en ligne pendant que vous le lisez. "

Golovko ne fut pas surpris de voir les pages arriver sur son télécopieur.

Il connaissait les divers numéros personnels de Ryan, et la réciprocité était vraie. Pour les services d'espionnage, ce n'était qu'une façon bien inoffensive de prouver leur efficacité. Les premières feuilles à être transmises étaient la traduction des idéogrammes chinois qui suivirent aussitôt.

" SergueÛ, je vous ai également joint le document original au cas où vos linguistes ou psychologues seraient meilleurs que les nôtres ", dit le président, avec un regard d'excuse à l'adresse du Dr Sears. D'un signe, l'analyste de la CIA indiqua qu'il comprenait. " Ils ont douze

missiles CSS-4, une moitié braqués sur vous, l'autre sur nous. Je pense que nous devrions réagir. Du

560

train où vont les choses, ils pourraient ne pas avoir un comportement très rationnel.

- Et votre pilonnage de leurs côtes aura dû les pousser à bout, monsieur le président, nota la voix du Russe dans le téléphone amplifié. Mais je suis d'accord, c'est un sujet préoccupant. Pourquoi ne bombardez-vous pas ces missiles avec les bombes si malignes de vos bombardiers invisibles si magiques ?

- Parce que nous sommes à court de bombes, Sergueï. Nos aviateurs n'ont plus celles dont ils auraient besoin.

- Dommage...

- Vous devriez essayer d'envisager les choses de mon point de vue. Mes collaborateurs penchent plutôt pour une opération de type commando.

- Je vois. Laissez-moi le temps de consulter certains des miens. Accordez-moi vingt minutes, monsieur le président.

- OK. Vous savez où me joindre. " Ryan pressa la touche de fin de communication et lorgna d'un air morne le plateau avec le café. " Encore une tasse de cette saloperie, et je me transforme à mon tour en urne funéraire. "

La seule raison pour laquelle il était encore en vie, il en était sûr, c'est qu'il s'était replié avec la section de commandement de la 34e armée.

Sa division de chars de bataille avait essuyé de lourdes pertes. Un des bataillons avait été détruit dès la première minute des combats. Un autre essayait en ce moment de manœuvrer vers l'est, dans l'espoir d'entraîner les Russes dans une bataille de mouvement pour laquelle ses hommes étaient préparés. L'artillerie de la division avait été au mieux réduite de moitié

par le barrage massif des Russes, et l'avance de la 34e armée n'était plus désormais que du passé. Sa tâche pour l'heure était de tenter de récupérer ses deux divisions mécanisées pour établir une ligne de feu à partir de laquelle il pourrait tenter de reprendre le contrôle des opérations. Mais chaque fois qu'il essayait de mouvoir une unité, il lui

arrivait des bricoles, à croire que les Russes devinaient ses pensées.

" Wa, ramenez ce qui reste de la 302e sur la ligne de départ à dix heures, et faites-le tout de suite ! ordonna-t-il.

- Mais le maréchal Luo ne va pas...

- Et s'il désire me relever, il peut, mais il n'est pas ici pour l'instant, que je sache ? gronda Ge. Exécution !

- ¿ vos ordres, camarade général ! "

" Avec un tel jouet entre nos mains, les Boches n'auraient pas dépassé Minsk, observa Bondarenko.

- Ouais, ça aide pas mal de savoir ce que fait l'autre, pas vrai?

- On se retrouve tel un dieu sur l'Olympe. qui vous a concocté ce truc ?

- Oh, l'idée initiale vient de deux ingénieurs de chez Northrop avec un avion baptisé Tacit Rainbow, "Arc-en-ciel tacite", qui ressemblait au croisement d'une pelle à neige et d'une baguette de pain, mais à l'époque il était encore piloté et l'endurance n'était pas son fort.

- qui que ce soit, je lui paierais volontiers une bonne bouteille de vodka, dit le général russe. Cet appareil sauve la vie de mes soldats. "

Et permet de flanquer la p,tée aux Chinois, s'abstint d'ajouter Tucker.

Mais le combat était une sorte de jeu, non ?

" Avez-vous un autre appareil en vol ?

- Oui, général. Gr,ce Kelly a repris l'air pour couvrir la lre DB.

- Montrez-moi. "

D'un coup de souris, Tucker réduisit la première fenêtre puis en ouvrit une autre. Le général Diggs avait de son côté un second terminal en activité et Tucker n'eut qu'à récupérer son acquisition. On voyait apparemment deux brigades en action, qui progressaient vers le nord à un train mesuré, détruisant à mesure tous les camions et blindés chinois. Le champ de bataille, si on pouvait encore l'appeler ainsi, était une masse de colonnes de fumée s'élevant des véhicules canonnés, rappelant à Tucker une vue en réduction des champs de

pétrole en flammes du Koweït, en 1991. Un zoom lui permit de constater que l'essentiel du travail était effectué par les Bradley. Les quelques cibles qui restaient n'étaient simplement pas dignes des obus

SISI

d'un char d'assaut. Les Abrams se contentaient de jouer les chiens de berger pour les transporteurs de troupes légers, assurant leur tâche de protection tout en continuant d'avancer, impitoyables. Récupérant le pilotage d'une des caméras sur son terminal, le commandant partit à la recherche d'autres scènes d'action...

" qui est-ce ? demanda Tucker.

- Ce doit être Boyard ", répondit Bondarenko.

Cela ressemblait en effet à vingt-cinq chars T-55 progressant en file et ces chars utilisaient leurs canons, eux, contre des camions et des transporteurs de troupes légers...

" Chargez HEAT, ordonna le lieutenant Komanov. Cible acquise, une heure !

Distance deux mille.

- Je l'ai ! dit le canonnier, une seconde plus tard.

- Feu!

- Feu ", dit le canonnier, pressant la détente. Le recul fit faire une embardée au vieux char d'assaut. Canonnier et chef de char regardèrent l'obus traçant décrire sa parabole... " Merde, trop haut. Chargez un autre HEAT. " En une seconde, le servant introduisit un autre projectile dans la culasse : " Chargé !

- Ce coup-ci, je l'aurai, ce salaud ", promit le canonnier, redescendant d'un poil son collimateur. Le pauvre bougre là-bas n'avait même pas dû se douter qu'il s'était fait tirer dessus la première fois...

" Feu !

- Feu... "

Nouveau recul et...

" Touché ! Bravo, Vanya ! "

La 3e compagnie s'en tirait fort bien. Le temps passé à s'entraîner sur le champ de tir n'avait pas été perdu, songea Komanov. C'était quand même autre chose que de rester coincé dans un foutu blockhaus à attendre que l'ennemi vous tombe dessus...

563

" quoi encore ? demanda le maréchal Luo.

- Camarade maréchal, venez voir ! pressa le jeune lieutenant-colonel.

- qu'est-ce que c'est que ça ?" commença le ministre de la Défense, puis il s'interrompit, interloqué, pour reprendre d'une voix tonnante : "
Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

- Camarade maréchal, c'est une page d'un site Internet. Elle diffuse en direct des images vidéo du champ de bataille en Sibérie. " Le jeune officier était presque sans voix. " Elle montre les Russes en train de combattre la 34e armée de choc.

- Et?

- Et d'après les images, nos hommes se sont fait massacrer, acheva le lieutenant-colonel.

- Attendez une minute... que... comment est-ce possible ?

- Camarade, dans l'intitulé de la page, on lit darkstar... Or "Dark Star"

est le nom d'un avion sans pilote américain, un drone de reconnaissance qui serait un appareil furtif destiné à la collecte de renseignements tactiques. Ils s'en servent apparemment pour diffuser ces informations sur Internet et l'utilisent comme outil de propagande... " C'est ainsi qu'il estimait devoir présenter les choses et du reste, c'était son opinion.

" Continuez... "

Le jeune officier était un spécialiste du renseignement.

" Cela explique leurs succès contre nous, camarade maréchal. Ils peuvent voir tout ce que nous faisons, quasiment avant même que nous ayons commencé. C'est comme s'ils étaient branchés sur les transmissions de notre commandement, voire écoutaient nos réunions d'état-major. On n'a aucune parade, conclut le lieutenant-colonel.

- Jeune défaitiste ! enragea le maréchal.

- Il y a peut-être un moyen de surmonter cet avantage mais franchement, je ne vois pas lequel. Des systèmes comme celui-ci peuvent voir dans le noir aussi bien qu'en plein jour. Comprenez-vous, camarade maréchal ? Avec cet instrument, ils peuvent analyser nos moindres faits et gestes, bien avant que nous arrivions à proximité de leurs formations. Cela élimine toute possibilité de surprise... tenez, regardez, dit-il en indiquant l'écran.

Une des divisions mécanisées de la 34e armée manoeuvre vers l'est. Ils se trouvent ici (il indiqua le point sur une carte), et l'ennemi, là... Si nos troupes parviennent à cet emplacement sans être vues, elles réussiront peut-être à frapper les Russes sur leur flanc gauche, mais il va leur falloir deux bonnes heures pour y parvenir. Pour les Russes, en revanche, amener leurs unités en position de blocage ne leur prendra qu'une heure. Voilà où est l'avantage.

- C'est la technique employée par les Américains ?

- En tout cas, le site Internet est américain... c'est même celui de la CIA.

- C'est de cette façon que les Russes ont réussi à nous contrer ?

- ¿ l'évidence. Ils n'ont pas arrêté de deviner toutes nos intentions depuis le début de la journée. Ce ne peut être que gr,ce à ce système.

- Mais pourquoi les Américains mettent-ils pareille information à la disposition de tout le monde ?" se demanda Luo. La réponse évidente ne lui vint pas, l'information diffusée au public devant être soigneusement dosée et traitée pour qu'ouvriers et paysans en tirent les conclusions voulues.

" Camarade, il risque d'être difficile de raconter à la télévision d'...tat que les choses se passent bien quand ce genre de donnée est disponible pour tout individu possédant un ordinateur.

- Ahh. (Inquiétude soudaine du ministre.) quelqu'un peut y accéder ?

- Il suffit d'un PC et d'une ligne téléphonique. " quand le jeune lieutenant-colonel leva les yeux, Luo était en train de s'éclipser.

" Je suis étonné qu'il ne m'ait pas abattu sur-le-champ.

- Il peut encore le faire, nota un colonel. Mais je crois que tu lui as flanqué la trouille. " Il regarda la pendule murale. Seize heures.

" Ouais, ça c'est embêtant...

- Jeune écervelé. Tu ne vois donc pas ? ǀ présent, il ne pourra même plus dissimuler la vérité au Politburo. "

565

" Salut Youri ! " dit Clark. C'était différent de se retrouver à Moscou en temps de guerre. L'humeur de l'homme de la rue était totalement inédite pour lui. Les gens étaient préoccupés, sérieux... Certes, on n'allait pas plus en Russie voir des gens souriants qu'en Angleterre boire du café, mais il y avait autre chose. De l'indignation. De la colère... De la détermination ? La couverture médiatique du conflit n'était pas aussi véhémence et arrogante qu'il l'aurait imaginé. Les nouveaux médias russes essayaient de se montrer impartiaux et professionnels. On faisait ouvertement remarquer que l'incapacité initiale de l'armée à stopper l'avance chinoise trahissait le manque de cohésion du pays. D'autres commentateurs regrettaient la disparition de l'Union soviétique que jamais la Chine n'aurait osé menacer, encore moins attaquer. Beaucoup s'interrogeaient sur l'intérêt d'appartenir à l'OTAN si aucun des autres membres ne venait à l'aide de leur supposé nouvel allié.

" Nous avons dit aux gens de la télévision que, s'ils laissaient échapper un mot de la présence d'une division américaine en ce moment en Sibérie, ils seraient aussitôt fusillés et, bien s'r, ils nous ont crus ", expliqua le général Kirilline avec un sourire. Là aussi, c'était une nouveauté pour Clark et Chavez. L'homme n'avait guère souri depuis une semaine. " La situation s'améliore ? s'enquit Chavez.

- Bondarenko les a arrêtés à la mine d'or. Si je suis bien informé, ils n'auront même pas eu l'occasion de l'apercevoir. Mais il y a autre chose, ajouta-t-il, soudain grave,

- quoi donc, Youri ? demanda Clark.

- On peut craindre qu'ils lancent leurs missiles nucléaires.

- Oh, merde, l,cha Ding. C'est sérieux ?

- L'information vient de votre président. Golovko est en ce moment même en conversation avec le président Grushavoy.

- Et... ? Comment comptent-ils traiter la menace ? demanda John. Avec des bombes intelligentes ?

- Non. Washington nous a demandé de monter un commando d'intervention spécial.

- Merde, c'est quoi, ce plan ? " John sortit aussitôt de sa poche son téléphone-satellite et lorgna la porte. " Excusez-moi, général... E.T.

téléphoner maison. "

566

" Vous voulez bien répéter ça, Ed ? entendit le DCR au bout du fil.

- Vous m'avez entendu. Ils ont épuisé leur stock de bombes nécessaires pour la mission. Et à l'évidence, c'est pas de la tarte d'acheminer par avion de telles munitions jusqu'à l'endroit précis d'où opèrent les bombardiers.

- Putain ! " observa l'agent de la CIA. Il était sur le parking du mess des officiers de l'armée russe. Malgré le cryptage de la communication, l'émotion transparaissait dans sa voix.

" Me dites rien... Vu que Rainbow est une force de l'OTAN et que la Russie en fait désormais partie, vous allez demander à ces putains de Russes d'organiser cette opération dans l'intérêt de la solidarité nord-atlantique et c'est nous qui allons devoir nous y coller, c'est ça ?

- Sauf si vous choisissez de ne pas le faire, John. Je sais que vous ne pouvez pas y aller. Le combat est un jeu de gamins, mais vous en avez de bons qui travaillent sous vos ordres.

- Ed, vous croyez peut-être que je vais envoyer mes gars au casse-pipe pendant que je resterai tranquillement chez moi à tricoter des chaussettes ? s'emporta Clark.

- C'est à vous de décider. Vous êtes le commandant de Rainbow.

- Comment vous envisagez ça ? Vous comptez nous voir sauter sur l'objectif?

- Des hélicoptères...

- Des hélicos russes. Non, très peu pour moi, vieux, je...

- Les nôtres, John. La lire DB en a à revendre, et du modèle qui convient...

"
" Ils veulent que je fasse quoi ? demanda Dick Boyle.

- Vous avez parfaitement entendu.

- Et le carburant ?

- Votre point de ravitaillement est situé à peu près ici ", dit le colonel Masterman en l'indiquant sur la photo-satellite qu'il venait de télécharger. " Le sommet de cette colline à l'ouest de Chicheng. Le coin est désert et les valeurs correspondent.

- Ouais, sauf que notre plan de vol nous amène à moins de quinze kilomètres de cette base de chasseurs.

- Huit F-111 sont chargés de l'attaquer pendant votre insertion. Ils estiment que ça devrait neutraliser leurs pistes pour au moins trois jours.

- Dick, intervint le général Diggs, je ne sais pas quel est le problème au juste mais Washington est réellement inquiet de voir Joe lancer ses missiles sur notre pays, et Gus Wallace ne dispose pas des bombes convenables pour les éliminer à coup sûr. Bref, cela veut dire une bonne vieille opération-commando. C'est une mission stratégique, Dick. Est-ce que vous pouvez l'organiser ? "

Le colonel Boyle regarda la carte, calcula mentalement la distance... "

Ouais, faudra qu'on monte les points d'emport latéraux sur les Blackhawk et qu'on embarque le maximum de carburant, mais ouais, on a l'autonomie suffisante. Mais faudra quand même qu'on ravitaillera au retour.

- OK, est-ce que vous pouvez vous servir des autres hélicos pour acheminer le carburant ? "

Boyle hocha la tête. " Ouais, mais tout juste.

- Si nécessaire, les Russes peuvent débarquer à peu près n'importe où une force des Spetsnaz avec des réserves de carburant, c'est du moins ce qu'ils m'ont dit. Cette région chinoise est à peu près déserte, d'après les cartes.

- qu'en est-il de l'opposition au sol ?

- Il y a une force de sécurité sur zone. On pense à une centaine de

personnes de permanence au total, disons une escouade par silo. Vous pouvez prendre quelques Apache pour les distraire ?

- Ouais, ils peuvent aller jusque-là, s'ils s'allègent. " En se contentant du minimum d'armement pour le canon et le lance-roquettes.

"Alors indiquez-moi ce qu'il vous faut pour la mission", demanda le général Diggs. Ce n'était pas tout à fait un ordre. S'il lui disait que c'était infaisable, il ne pourrait pas l'y forcer. Mais Boyle ne pouvait pas laisser ses hommes accomplir une mission comme celle-ci sans être là pour les commander.

Le MI-24 termina le boulot. La doctrine russe pour ses hélicoptères d'attaque n'est pas très différente de celle employée pour les chars.

¿ vrai dire, le MI-24 (Hind, en désignation OTAN) était également baptisé

le char d'assaut volant. Utilisant leurs missiles AT-6 Spiral, ils liquidèrent un bataillon de chars en vingt minutes, au prix de deux pertes seulement. Le soleil se couchait à présent, et la 34e armée de choc chinoise n'était plus qu'un monceau de décombres. Les quelques engins rescapés se repliaient, en général lestés de blessés.

Dans son poste de commandement, le général Siniavski était tout sourire. La vodka coulait à flots. Sa 265e division d'artillerie motorisée avait arrêté

et repoussé une force plus de deux fois supérieure en perdant moins de trois cents hommes. Les équipes de télévision eurent enfin l'autorisation de se rendre sur zone, et il fit une conférence de presse, en citant à

plusieurs reprises son commandant de théâtre, Gennady Iosifovitch Bondarenko, pour le féliciter de son sang-froid et de sa confiance envers ses subordonnés. " Il n'a jamais perdu son calme, nota sobrement Siniavski.

Et il nous a permis de conserver le nôtre, le moment venu. C'est un héros de la Russie, conclut le général de division. Comme bon nombre de mes hommes ! "

" Merci pour tout que vous avez fait, Youri Andreïevitch, et oui, pour tout cela, vous avez mérité votre prochaine étoile ", dit le commandant de théâtre

,tre. Puis il se retourna vers son état-major. "Andreô Petrovitch, quel est notre programme pour demain ?

- Je pense que nous allons laisser la 265e commencer à faire mouvement vers le sud. Nous serons le marteau et Diggs l'enclume. L'adversaire a encore une armée de type A quasiment intacte dans le sud de la zone, la 43e. Nous allons commencer à l'écraser dès après-demain mais d'abord, nous allons l'attirer à l'emplacement de notre choix. "

Bondarenko acquiesça. " On verra ça, mais auparavant, je m'en vais prendre quelques heures de repos.

- Oui, camarade général. "

60 Vol de missiles

C'...TAIENT les mêmes Spetsnaz qu'ils avaient entraînés depuis un mois environ. Presque tous les passagers à bord du transport de troupes étaient des officiers qui accomplissaient la t,che de sergents, ce qui avait ses avantages et ses inconvénients. L'avantage notable étaient que tous se débrouillaient à peu près en anglais. Car des membres de Rainbow, seuls Ding Chavez et John Clark parlaient couramment le russe.

Les cartes et les photos venaient du SRV et de la CIA, les dernières transmises à l'ambassade des ...tats-Unis à Moscou puis délivrées en main propre au terrain d'aviation militaire d'o' ils avaient décollé. Ils étaient à bord d'un avion de ligne d'Aeroflot, quasiment plein avec plus de cent passagers, tous militaires.

" Je propose qu'on se divise par nationalités, suggéra Kirilline. Vanya, vous et votre unité Rainbow, vous prendrez cette zone-ci. Mes hommes et moi nous répartirons les autres, en reprenant notre structure hiérarchique existante.

- «a me paraît une bonne idée, Youri. Notre objectif en vaut bien un autre.

quand doit-on nous infiltrer ?

- Juste avant l'aube. Vos hélicoptères ont une autonomie suffisante pour nous déposer sur zone puis rentrer avec un seul ravitaillement.

- Ma foi, ce sera la partie la moins risquée de la mission.

- Si on excepte la base de chasseurs à Anshan, observa Kirilline. On passe à moins de vingt kilomètres.

- Notre aviation va la traiter, m'ont-ils dit. Avec des chasseurs furtifs équipés de bombes intelligentes, ils vont défoncer les pistes avant notre passage.

- Ah, excellente idée.

- Mouais, elle me déplaît pas non plus, admit Chavez. Bien, Monsieur C., on dirait que je vais remplir. «a faisait un bail.

- quel pied ", observa Clark. Ouais, être assis à l'arrière d'un hélicoptère, s'enfoncer en territoire indien où ils étaient sûrs de croiser des types patibulaires armés de fusils... Enfin, ça aurait pu être pire. En décollant à l'aube, ils avaient des chances de tomber sur des troupes de corvée à moitié endormis, sauf si leur juteux était une vraie teigne. quel est le niveau de discipline dans l'Armée populaire de libération ? se demanda John. Draconien, sans doute. Les pouvoirs communistes étaient plutôt à cheval sur le règlement.

" Et comment au juste sommes-nous censés mettre HS les missiles ? demanda Ding.

- Ils sont alimentés en propergol par deux canalisations de dix centimètres, reliées à des cuves souterraines adjacentes au silo de lancement. Primo, on détruit les tuyaux, expliqua Kirilline. Ensuite, on cherche un moyen d'accéder au silo proprement dit. Une simple grenade à

main devrait suffire. Ces engins sont des matériels délicats. Ils résisteront mal aux moindres dégâts, nota le général, d'un ton confiant.

- Et si l'ogive explose ? "

La remarque de Ding fit rigoler l'officier russe. " Elles ne risquent pas, Domingo Stepanovitch. Pour des raisons évidentes, sur ce genre d'arme, les procédures d'armement sont particulièrement sûres. En outre, les sites proprement dits ont été conçus pour résister à une déflagration nucléaire, pas à l'assaut direct d'un commando d'artificiers. Vous pouvez en être sûr.

"

f espère que t'as raison, mec, songea Chavez, in petto.

" Vous me semblez bien confiant, Youri, observa Clark.

- Vanya, cette mission fait partie de celles qu'on a répétées bien des fois dans les Spetsnaz. ¿ l'époque, on a bien souvent envisagé de mettre ces missiles hors-jeu, pour reprendre votre expression.

- Pas une si mauvaise idée, Youri. Ce genre d'arme, c'est pas vraiment ma tasse de thé ", nota Clark. Les considérations 571

stratégiques lui passaient au-dessus de la tête et il préférait de beaucoup régler ses affaires de près, pour voir les yeux du salopard qu'il liquidait. Les vieilles habitudes ont la vie dure et, de ce côté, un fusil à lunette valait bien un couteau. Bien mieux même. Au moins, avec une balle, le mec ne se tortillait pas dans tous les sens en gargouillant comme lorsqu'on l'égorgeait. Mais la mort, on était censé l'infliger à l'unité...

pas en anéantissant des villes entières. Ce n'était pas une méthode assez propre et sélective.

Chavez considéra les hommes de son Groupe Deux. Ils n'avaient pas l'air excessivement tendus, mais les bons soldats faisaient de leur mieux pour dissimuler ce genre de sentiment. Sur le contingent, seul Ettore Falcone n'était pas un soldat de métier, mais un carabinier, un corps qui en Italie était à mi-chemin entre l'armée et la police. Chavez alla le voir.

" Comment ça se passe, Big Bird ? demanda Ding.

~ Tendue, la mission, non ?

- «a se pourrait. On ne le sait vraiment qu'en arrivant sur place. "

L'Italien haussa les épaules. " Comme avec les rafles contre la Mafia, parfois on défonce la porte et on tombe juste sur des mecs qui boivent un coup et jouent aux cartes. Parfois, en revanche, ils ont des machinapistoli, mais ça, il faut défoncer la porte pour le savoir.

- Vous l'avez fait souvent ?

- Huit, répondit Falcone. C'est en général moi qui entre le premier parce que je suis le meilleur tireur. Mais on a de bons éléments dans notre équipe, là-bas, comme on en a de bons, ici. Tout devrait bien se passer, Domingo. Je suis tendu, oui, mais je tiendrai le coup. Vous verrez ", promit Big Bird. Chavez lui donna une tape sur l'épaule puis

repartit voir l'adjutant Priée.

" Hé, Eddie !

- Est-ce qu'on a une meilleure idée de la mission, à présent ?

- J'y viens. Semblerait que ce soit surtout un boulot pour l'ami Paddy : faire sauter des trucs.

- Connolly est le meilleur artificier que j'aie jamais vu, 572

observa Priée. Mais va pas lui dire. Il a déjà suffisamment la grosse tête.

- Et Falcone ?

- Ettore ? (Priée hocha la tête.) Je serais surpris qu'il fasse un pas de travers. C'est un type bien, Ding. Une vraie machine - un robot avec un flingue. Avec une confiance pareille, on risque quasiment rien. «a devient de l'automatisme.

- OK, d'accord, on a déjà défini notre objectif. C'est le silo situé le plus au nord-est. Le terrain est à peu près plat, avec deux gros tuyaux de dix centimètres - quatre pouces - qui traversent. Paddy les fera sauter, puis il essaiera de faire péter le couvercle du silo ou sinon, de forcer la porte d'accès... il y en a une sur les photos satellite. Une fois dedans, on balance une grenade pour neutraliser le missile, et on se tire en vitesse.

- On reprend la division habituelle de l'escouade ? " demanda Priée.

Forcément, mais ça ne faisait pas de mal de demander.

Chavez acquiesça. " Tu prends Paddy, Luis, Hank, Dictor, et ton équipe s'occupera de la destruction du missile proprement dit. Moi, je garde les autres pour assurer la sécurité et le travail de surveillance. " Priée hocha la tête en voyant arriver Paddy Connolly.

" On va nous refiler du matériel de guerre chimique ?

- quoi ? demanda Chavez.

- Ding, si on doit faire joujou avec des missiles à propergol liquide, on a besoin d'utiliser du matériel de guerre chimique. Ce genre de carburant, mieux vaut ne pas en respirer les vapeurs, fais-moi confiance. De l'acide nitrique fumant, du tétr oxyde d'azote, de l'hydrazine, ce genre de substances... Ce sont des produits chimiques

ultracorrosifs qui propulsent les fusées, rien à voir avec une pinte de brune au Dragon Vert, vois-tu. Et si les réservoirs des missiles sont pleins et qu'on les fait sauter, il vaudra mieux ne pas être dans les parages et surtout pas sous leur vent. Le nuage de gaz sera mortel, comme celui que vous utilisez pour exécuter les condamnés à mort, mais en encore moins plaisant.

- Je vais en parler à John. " Et Chavez remonta la travée vers l'avant.

573

" Et merde, observa Ed Foley en prenant le coup de fil. OK, John, je contacte tout de suite les spécialistes de l'armée. Combien de temps avant votre arrivée ?

- Encore une heure trente avant l'atterrissage.

- Vous vous sentez bien ?

- Ouais, Ed, bien s'r. Je ne me suis jamais senti mieux. " La réponse frappa Ed Foley. Depuis bientôt vingt ans, Clark avait la réputation d'une machine à tuer de sang-froid. Il s'était acquitté de tout un tas d'opérations délicates pour la CIA sans même un battement de paupières.

Mais il avait passé la cinquantaine... est-ce que ça l'avait changé ou bien mesurait-il mieux désormais sa propre mortalité ? Le DCR estima que ce genre d'attitude devait être commun à tout le monde. " OK, je vous recontacte. (Il bascula sur une autre ligne.) Passez-moi le général Moore.

- Oui, directeur ? demanda le chef d'état-major interarmes. que puis-je faire pour vous ?

- Nos spécialistes des opérations spéciales disent qu'ils ont besoin de matériel de protection de guerre chimique pour leur mission et...

- On avait déjà senti venir le coup, Ed. Le SOCOM nous a dit la même chose.

La Ire DB a tout le matos voulu et il les attendra sur le terrain.

- Merci, Mickey.

- Comment sont protégés les silos ?

- Les tubes d'alimentation se baladent à l'air libre. Les faire sauter ne devrait pas être un problème. Par ailleurs, tous les silos disposent d'une porte d'accès métallique pour le personnel d'entretien, et là non plus, il ne devrait pas y avoir de lézard. Mon seul souci, c'est la force de sécurité du site ; il doit bien y avoir quelque chose comme un bataillon d'infanterie au complet essaimé sur le secteur. On attend le survol de la zone par un KH-11 pour avoir une confirmation définitive.

- Bien. De son côté, Diggs envoie des Apache pour escorter le commando. Ils auront un nettoyeur, promet Moore. Et pour ce qui est du silo de mise à

feu ?

- Il est en position centrale, plutôt bien protégé, entièrement souterrain, mais nous avons une vague idée de la configuration 574

gr,ce à l'imagerie radar. " Foley faisait allusion au satellite KH-14

Lacrosse avec son radar à pénétration. La NASA avait ainsi montré des clichés radar de la vallée du Nil qui révélaient les anciens bras du delta qui se déversaient jadis dans la Méditerranée à Alexandrie. Mais les capacités n'avaient pas été développées pour les hydrologistes. Elles avaient permis de localiser les silos de missiles que les Soviétiques avaient cru parfaitement camouflés, ainsi que d'autres installations confidentielles ; l'Amérique avait voulu ainsi faire savoir aux Russes que ces sites n'étaient pas le moins du monde secrets. "Mickey, quel est votre sentiment concernant la mission ?

- Je regrette qu'on n'ait pas assez de bombes pour l'entreprendre, répondit honnêtement le général Moore.

- Ouais ", convint le DCR.

La réunion du Politburo se prolongeait bien après minuit.

" Eh bien, maréchal Luo, dit qian, les choses se sont plutôt mal passées, hier. Jusqu'à quel point ? Nous voulons savoir la vérité ", conclut-il sans ambages. Faute de mieux, qian s'était fait une réputation au cours des derniers jours : celle du seul membre du bureau politique à avoir le courage d'affronter la clique dirigeante et de lui exprimer ouvertement les craintes que tous éprouvaient. Selon l'issue du conflit, cela pouvait signifier sa chute, vers la mort ou la simple obscurité, mais apparemment, il s'en moquait. Cela le démarquait des autres, estimait Fang Gan, et cela faisait de lui un homme digne de respect.

" Il s'est déroulé hier une bataille d'envergure entre la 34e armée de choc et les troupes russes. Il semble qu'elle se soit terminée par un match nul et nous manouvrons à l'heure qu'il est afin de pousser notre avantage ", leur exposa le ministre de la Défense. Ils étaient tous au bord de l'épuisement et, une fois encore, le ministre des Finances fut le seul à

réagir.

" En d'autres termes, il y a eu une bataille et nous l'avons perdue, rétorqua qian.

- Je n'ai pas dit ça ! protesta Luo, furieux.

- Mais c'est la vérité, non ?

- Je t'ai dit la vérité, qian !

- Camarade maréchal, reprit le ministre des Finances, d'une voix faussement raisonnable, vous devez excuser mon scepticisme. Voyez-vous, une bonne partie de ce que vous nous avez exposé ici même s'est révélé pour le moins... inexact. Cela dit, je ne vous le reproche pas. Peut-être avez-vous été mal informé par vos propres subordonnés. Nous sommes tous vulnérables, n'est-ce pas ? Mais à présent, le moment est venu d'examiner avec soin la réalité objective. Or, j'ai l'impression grandissante que la réalité

objective pourrait être en contradiction avec les buts économiques et politiques que l'organisme ici présent a cru devoir assigner à notre pays et à son peuple. Par conséquent, il est de notre devoir de savoir maintenant avec précision quels sont les faits et quels sont aussi les dangers qui nous attendent. Donc, camarade maréchal, pouvez-vous nous dire maintenant quelle est la situation militaire réelle en Sibérie ?

- Elle a quelque peu changé, admit Luo. Pas entièrement à notre profit, mais elle n'est en aucun cas désespérée. " Il avait choisi ses mots avec un peu trop de précaution.

En aucun cas désespérée, tout le monde autour de la table le savait, était une façon élégante de dire qu'un désastre venait d'avoir lieu. Comme dans toute société, quand vous connaissiez les aphorismes et les litotes, vous pouviez déchiffrer le code. Le succès ici était toujours proclamé dans les termes les plus ronflants. Les échecs étaient balayés d'un revers de main et transformés en réussites éblouissantes. L'échec ne pouvait être attribuable qu'à des individus qui avaient manqué à leurs devoirs -

souvent, pour leur plus grand malheur. Mais un véritable désastre politique prenait invariablement la forme d'une situation qui pouvait encore être rétablie.

" Camarades, nous avons toujours nos forces, leur dit Zhang, s'adressant à

tous. Parmi les grandes puissances, nous sommes la seule encore à posséder des missiles intercontinentaux, et personne n'osera venir nous infliger des frappes sévères tant que nous les aurons.

- Camarade, intervint qian, pas plus tard qu'avant-hier les Américains ont totalement détruit des ponts réputés si robustes qu'on pensait qu'un dieu vengeur serait tout juste parvenu à les égratigner. Dans quelle mesure peut-on être certain que ces mis-576

siles sont protégés, quand on doit affronter un ennemi doté d'avions invisibles et d'armes magiques ? Je pense que le moment est peut-être venu pour Shen d'envisager un éventuel rapprochement avec les Américains et les Russes pour leur proposer une cessation des hostilités, conclut-il.

- Tu veux dire capituler ? s'emporta Zhang. Jamais ! "

«a avait déjà commencé, même si les membres du Politburo l'ignoraient encore. Dans toute la Chine, mais surtout à Pékin, les possesseurs d'ordinateurs s'étaient connectés à l'Internet. C'était particulièrement vrai des jeunes générations, et surtout des étudiants dans les universités.

La page <http://www.darkstarfeed.cia.gov/siberiabattle/realti-me.ram> sur le site de la CIA avait attiré une audience mondiale, prenant par surprise jusqu'aux organisations internationales. CNN, Fox, LCI et SkyNews en Europe avaient aussitôt repris les images, puis convoqué leurs experts pour les commenter à leurs téléspectateurs au cours du premier direct continu depuis février 1991 et la guerre du Golfe. La CIA avait à son tour repris les images de CNN qui étaient désormais accessibles sur son site, accompagnées d'interviews en direct de prisonniers de guerre chinois. Ces derniers s'exprimaient en toute franchise, tant ils avaient été choqués par leur sort ; ils étaient abasourdis d'avoir frôlé la mort de si près et incroyablement soulagés d'avoir pu en réchapper quand tant de leurs compagnons avaient été bien moins chanceux. Cela expliquait pourquoi ils étaient aussi loquaces et c'était une chose qu'on ne pouvait simuler.

N'importe quel citoyen chinois aurait aussitôt repéré un discours de propagande mensonger, mais à l'inverse, il pouvait sans peine discerner les accents de vérité dans ce qu'il voyait et entendait.

Le plus bizarre était que Luo s'était abstenu de toute remarque sur le phénomène Internet, le jugeant sans doute anecdotique au regard du contexte existant en Chine, mais cette décision fut la plus grande erreur politique de sa carrière.

Ils se retrouvèrent d'abord dans les dortoirs universitaires, au milieu des nuages de fumée de cigarettes, discutant avec anima-577

tion comme le font tous les étudiants, et comme tous les étudiants de tous les pays, ils mêlaient idéalisme et passion. Cette passion se mua bien vite en résolution. Dès minuit, ils se retrouvaient en groupes plus importants.

Des meneurs émergèrent et, ce faisant, ils ressentirent le besoin de mener leurs troupes quelque part. Dès que les petits groupes se mêlèrent dehors, ces leaders individuels se retrouvèrent et se mirent à discuter, et de super-meneurs apparurent, créant une sorte de hiérarchie politique ou militaire spontanée, absorbant à leur tour d'autres groupes, jusqu'à ce qu'apparaisse un collègue des six leaders principaux sur un ensemble d'environ quinze cents étudiants. Ce dernier groupe se développa, puisant dans sa propre énergie. Comme toujours, certains n'y voyaient qu'un bon moyen de draguer des filles (une constante à laquelle ne dérogeaient pas non plus les étudiants chinois) mais le facteur unificateur était la rage devant le sort de soldats et de leur pays mais surtout devant les mensonges répandus par la télévision d'...tat, des mensonges éhontés, si manifestement démentis par la réalité qu'ils voyaient sur Internet, une source à laquelle ils avaient pris l'habitude de se fier.

Ils n'avaient qu'un lieu de rassemblement possible : la place Tienanmen, la

" place de la Paix Céleste ", le centre psychologique du pays, et ils s'y sentaient attirés comme des copeaux de métal par un aimant. L'heure jouait pour eux. Comme toutes les forces de police, celle de Pékin travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, réparties en trois services inégaux, or le plus allégé en personnel était celui de vingt-trois heures à sept heures. C'était la période où la majorité des gens dormaient, et donc où la délinquance était au plus bas. Et les effectifs de permanence étaient non seulement allégés mais composés d'éléments les moins appréciés de leurs chefs parce qu'aucun individu sensé n'irait préférer cette existence de vampire nocturne à la vie normale en plein jour. De sorte que les policiers de service étaient justement ceux qui n'avaient pas réussi à s'illustrer par leurs qualités professionnelles, ou ceux qui étaient mal vus de leurs supérieurs et qui leur rendaient la politesse en s'abstenant de remplir leurs fonctions avec tout le zèle voulu.

L'apparition des premiers étudiants sur la place fut donc tout juste relevée par les deux policiers en faction. Leur tâche était de régler la circulation et/ou d'indiquer aux touristes étrangers (à la démarche pour le moins titubante) la direction de leur hôtel. Le plus grand risque auquel ils étaient confrontés était d'être aveuglés par les flashes

des appareils photos tenus par tous ces gwai d'une muflerie réjouissante mais souvent dans un état d'ébriété avancée.

Bref, cette situation inédite les prit totalement de court et leur première réaction fut de regarder sans réagir. La présence d'un si grand nombre de jeunes gens sur la place était certes inhabituelle mais d'un autre côté, ils ne faisaient pour l'instant rien d'ouvertement illégal, aussi les flics se contentèrent-ils de les observer, ahuris. Du reste, à quoi bon le signaler avec un capitaine trop con de toute manière pour savoir quoi faire...

" Et s'ils frappent nos armes nucléaires ? hasarda Tong Jie, le ministre de l'Intérieur.

- Ils l'ont déjà fait, leur rappela Zhang. Je vous ferai remarquer qu'ils ont déjà coulé notre sous-marin nucléaire. S'ils frappent nos missiles basés à terre, cela voudrait dire qu'ils envisagent de s'attaquer à notre territoire, et pas uniquement à nos forces armées, car plus rien dès lors ne pourrait les en empêcher. Ce serait une provocation grave et délibérée, tu ne crois pas, Shen ? "

Le ministre des Affaires étrangères acquiesça. " Ce serait certes un acte pour le moins inamical.

- quelle défense peut-on envisager ? demanda Tan Deshi.

- Les missiles sont installés loin des frontières. Et logés dans des silos en béton renforcé, expliqua le maréchal-ministre de la Défense. qui plus est, nous les avons encore durcis récemment à l'aide de blindages d'acier destinés à défléchir des bombes éventuelles. Le meilleur moyen de renforcer encore leur défense serait de déployer des missiles surface-air.

- Et si les Américains recourent à leurs bombardiers furtifs, que fait-on ?

répliqua Tan.

- La défense contre ces moyens est passive, avec les couvercles d'acier que nous avons installés sur les silos. Nous avons

579

des troupes sur place - le personnel de sécurité du Deuxième Commandement d'artillerie - mais leur présence ne sert qu'à assurer la

sécurité du site contre des intrusions par voie terrestre. Si une telle attaque devait se produire, nous devrions les faire intervenir. Le principe est de les utiliser en tout dernier ressort. Une attaque contre nos armes stratégiques ne pourrait que présager une agression contre notre sanctuaire national.

C'est notre atout ultime, expliqua Luo. La seule éventualité que même les Américains redoutent.

- Eh bien, il vaudrait mieux, convint Zhang Han San. C'est notre façon de dire aux Américains jusqu'où ils doivent aller et ce qu'ils doivent faire.

En fait, le moment est peut-être venu de leur signaler que nous avons ces missiles et que nous sommes prêts à en faire usage si jamais ils nous poussent à bout.

- Menacer les Américains de nos armes nucléaires ? demanda Fang. Est-ce sage ? Ils connaissent déjà leur existence, bien sûr. Et menacer ouvertement une nation puissante est une décision bien malavisée.

- Il faut qu'ils sachent qu'il y a des lignes à ne pas franchir, insista Zhang. Ils peuvent nous nuire, certes, mais la réciproque est vraie, et c'est une arme contre laquelle ils n'ont aucun moyen de défense ; par ailleurs, leur sentimentalisme vis-à-vis de leur population travaille pour nous, pas pour eux. Il est temps pour l'Amérique de nous considérer comme son égale, pas comme une nation mineure dont ils peuvent allègrement ignorer la puissance.

- Je te le répète, camarade, insista Fang, ce serait un acte des plus malavisés. quand quelqu'un vous pointe un pistolet sur la tête, on évite de le terroriser.

- Fang, tu es mon ami depuis de longues années, mais en cela tu as tort.

C'est nous qui détenons désormais ce fameux pistolet. Les Américains ne respectent que la force appuyée par la détermination. Cette attitude les amènera à réfléchir. Luo, les missiles sont-ils prêts à être lancés ? "

Signe de dénégation du ministre de la Défense. " Non. Hier, nous ne sommes pas parvenus à un accord à ce sujet. Les préparatifs de tir prennent environ deux heures - le temps nécessaire au remplissage des réservoirs.

Ensuite, nous pouvons les mainte-

nir opérationnels durant à peu près quarante-huit heures. Après, il faut les vidanger, les reconditionner - cela prend environ quatre jours - avant de pouvoir à nouveau les remplir. Nous pourrions de la sorte en garder indéfiniment la moitié en condition de tir.

- Camarades, je pense qu'il est dans notre intérêt de le faire.

- Non ! protesta Fang. Les Américains y verront une dangereuse provocation et les provoquer de la sorte serait de la folie !

- Mais nous devrions demander à Shen de rappeler aux Américains que nous avons de telles armes et pas eux, insista Zhang.

- C'est les pousser à nous attaquer ! cria presque Fang. Ils n'ont plus de fusées, d'accord, mais ils ont d'autres moyens d'intervenir, et si nous prenons une telle décision alors même qu'une guerre se déroule, la riposte sera inévitable.

- Je ne pense pas, Fang. Ils ne mettront pas en jeu la vie de plusieurs millions de leurs concitoyens pour un pari aussi risqué.

- Un pari, dis-tu ? Et nous, est-ce que nous ne sommes pas en train de parier la survie de notre pays ? Zhang, tu es devenu fou. C'est de la démente, insista Fang.

- Je n'ai pas voix au chapitre à cette table, observa qian. Mais je suis membre du Parti depuis que je suis adulte et je crois durant tout ce temps avoir bien servi la République populaire. Notre mission de responsables est de b,tir ce pays, pas de le détruire. Or qu'avons-nous fait ? Nous avons transformé la Chine en brigand, en bandit de grand chemin... et un bandit raté, en plus ! Luo l'a dit lui-même. Nous avons manqué notre conquête des richesses, et nous devons désormais nous adapter à cet échec. Nous pouvons nous remettre des dég,ts que nous avons nous-mêmes infligés à notre pays et à son peuple. Cela exigerait de l'humilité de notre part, pas des fanfaronnades et des gestes de défi. C'est la marque d'un impuissant que de chercher à exhiber son gau. Tout cela sera bientôt vu comme autant d'actes d'inconscience stupide.

- Si nous devons survivre en tant que nation - si nous-mêmes devons survivre à la tête d'une Chine puissante, rétorqua Zhang -, nous devons faire savoir aux Américains qu'ils ne peuvent nous pousser à bout.

Camarades, ne commettons pas d'er-

reur. Nos vies sont désormais entre nos mains, ajouta-t-il, cherchant à recentrer le débat. Je ne vous suggère pas de déclencher une frappe nucléaire contre l'Amérique : je propose de leur démontrer notre résolution, de leur faire savoir que s'ils nous poussent trop loin, alors nous les ch,tierons, eux et les Russes. Camarades, je propose que nous remplissions nos missiles, que nous les placions en condition opérationnelle, et qu'ensuite on charge Shen d'expliquer aux Américains qu'il y a des limites à ne pas nous faire franchir sans les plus graves conséquences.

- Non ! rétorqua Fang. Cela équivaut quasiment à les menacer d'une guerre nucléaire. Nous ne pouvons pas faire une chose pareille !

- Si nous ne le faisons pas, alors nous sommes tous perdus, observa le ministre de la Sécurité d'Etat. Je suis désolé, Fang, mais sur ce point, Zhang a raison. Ce sont les seules armes qui nous permettent de contenir les Américains. Ils seront tentés de vouloir les détruire... et s'ils le font...

- S'ils le font, alors nous devons en faire usage parce que s'ils nous privent de ces armes, ils pourront alors nous frapper à leur guise et détruire tout ce que nous avons édifié en soixante ans, conclut Zhang. Je réclame un vote. "

Soudain, sans logique aucune, estima Fang, la réunion était partie sur une voie irrationnelle qui les menait droit à la catastrophe. Mais il était le seul à le voir et pour la première fois de sa vie, il prit position contre les autres. Finalement, la réunion fut levée. Les membres du Politburo s'en retournèrent directement chez eux. En chemin, aucun n'eut l'occasion de traverser la place Tienanmen et tous s'endormirent sitôt couchés.

Il y avait vingt-cinq UH-60A Blackhawk et quinze Apache sur la piste. Tous avaient de courts ailerons fixés à leur fuselage. Ceux des Blackhawk étaient dotés de nacelles portant des réservoirs supplémentaires. Les Apache emportaient en plus des roquettes. Les équipages s'étaient regroupés pour consulter les cartes.

Clark prit la tête. Il avait sa tenue noire de Ninja et un soldat les dirigea, avec Kirilline - ce dernier portant la tenue camou-582

flage mouchetée de blanc des troupes aéroportées russes - auprès du colonel Boyle. " Salut ! Dick Boyle...

- Je suis John Clark et voici le général de corps d'armée Youri Kirilline.

Je suis de Rainbow, expliqua John. Et lui, c'est un Spetsnaz. "

Boyle salua. " Eh bien, je suis votre pilote, messieurs. Notre objectif se trouve à douze cents kilomètres d'ici. On a tout juste l'autonomie suffisante avec nos réserves de carburant, mais il va falloir ravitailler au retour. On va le faire pile ici (il indiqua un emplacement sur la carte de navigation) : c'est une colline à l'ouest d'une bourgade du nom de Chicheng. On a de la veine. Deux C-130 vont nous larguer des réservoirs souples. Il y aura une escorte de chasse pour assurer la couverture, des F-15 plus quelques F-16 pour traiter les radars le long de l'itinéraire, puis dès qu'on sera à peu près sur zone, huit F-117 se chargeront d'écraser cette base de chasseurs à Anshan. Cela devrait nous débarrasser de toute interférence de la chasse chinoise. Cela dit, le site possède sa propre force de sécurité, en gros un bataillon, paraît-il, logé dans des baraquements situés ici... (il s'agissait cette fois d'une photo-satellite) et cinq de mes Apache vont nous les démolir à la roquette. Le reste nous servira d'appui rapproché. Dernière question : à quelle distance de ces silos de lancement voulez-vous qu'on vous dépose ?

- Vous nous amenez pile au-dessus, répondit Clark, tout en lorgnant Kirilline.

- Je suis d'accord, le plus près sera le mieux. " Boyle acquiesça. "

Parfait. Tous les hélicos portent des numéros indiquant le silo pour lequel ils sont destinés. J'ouvre la marche et mon objectif est celui-ci.

- «a veut dire que je viens avec vous, dit Clark.

- Vous êtes combien ?

- Dix, plus moi.

- OK, votre équipement de protection chimique est déjà à bord. Habillez-vous et on y va. Les gogues, c'est par là ", indiqua Boyle. Mieux valait que les hommes aillent pisser un coup avant de décoller. " Un quart d'heure. "

Clark suivit la direction indiquée, Kirilline également. Les 583

deux soldats savaient ce qu'ils devaient faire en toutes circonstances, et cette procédure-ci était aussi vitale que de savoir charger une arme.

" Vous êtes déjà allé en Chine, John ?

- N,n. Juste Taiwan, deux fois, il y a longtemps, pour les filles, la castagne et les tatouages.

- Peu de chances que ça vous arrive ce coup-ci. On est trop vieux pour ça, tous les deux, vous savez.

- Oh, je sais, fit Clark en remontant sa braguette. Mais vous, vous ne restez pas non plus planqué à l'arrière.

- Un chef doit être avec ses hommes, Ivan Timofeïevitch.

- C'est vrai, Youri. Bonne chance.

- Ils ne lanceront pas une attaque nucléaire contre mon pays ou le vôtre, promet Kirilline. Pas de mon vivant.

- Vous savez, Youri, vous auriez pu être un élément au sein du 3e SOG.

- Et c'est quoi, ça ?

- quand on reviendra et qu'on se boira quelques coups, je vous raconterai.

"

Les troupes s'équipèrent à l'extérieur des hélicoptères qui leur avaient été assignés. L'équipement de protection contre la guerre chimique de l'armée américaine était encombrant mais pas au point d'être ridicule.

Comme souvent en Amérique, c'était le développement d'une idée britannique : une couche de charbon de bois actif à l'intérieur de la doublure servait à absorber et neutraliser les gaz toxiques, tandis qu'une cagoule... " On ne peut pas se servir des radios avec ce truc, nota aussitôt Mike Pierce. qu'est-ce qu'on fait de l'antenne ?

- Je vais te montrer ", suggéra Homer Johnston, qui dévissa l'antenne pour la glisser dans la doublure du casque.

" Bien vu, Homer ", commenta Eddie Priée, qui l'imita après l'avoir regardé

faire. Le casque en Kevlar de conception américaine passait juste dans la cagoule qu'il gardaient de toute façon ouverte tant qu'ils n'en

auraient pas vraiment besoin. Ces préparatifs achevés, ils montèrent dans leurs hélicoptères et les équipages mirent en route les turbomoteurs General Electric. Les Blackhawk décollèrent. Les hommes du commando s'installèrent dans des sièges confortables (pour des appareils militaires),

"584

et fixèrent leur harnais quatre points. Clark s'installa sur le strapontin en retrait entre les deux pilotes, puis brancha son casque sur l'interphone.

" qui êtes-vous, au juste ? demanda Boyle.

- Eh bien, il faudra que je vous tue après vous l'avoir révélé, mais je suis de la CIA. Avant j'étais dans la Navy.

- SEAL ? demanda Boyle.

- Avec l'insigne et tout le bastringue. Il y a deux ans, on a monté ce groupe baptisé Rainbow, chargé des opérations spéciales, de l'antiterrorisme, ce genre de truc.

- L'intervention au parc de loisirs en Espagne ?

- C'était nous.

- Vous aviez déjà un VH-60 en appui, à l'époque. C'est qui le pilote ?

- Dan Malloy - Ours, quand il est aux commandes. Vous le connaissez ?

- Un marine, c'est ça ?

- Ouai.

- Jamais rencontré mais j'en ai déjà entendu parler. Je crois qu'il est à Washington, en ce moment.

- Ouais, quand on est partis, il a repris le VMH-1.

- L'hélicoptère présidentiel ?

- Correct.

- Chiant comme boulot, observa Boyle.

- Vous faites ça depuis longtemps ?
- Piloter des hélicos ? Oh, dix-huit ans. quatre mille heures. Je suis né dans un Huey, et j'ai grandi avec ceux-là. J'ai aussi ma qualification sur Apache.
- qu'est-ce que vous pensez de la mission ? demanda John.
- Longue. " Clark espérait que ce n'était que sa seule cause d'inquiétude.

Un mal au cul, on s'en remettait vite.

"J'aimerais avoir un autre moyen de procéder, Robby", confia Ryan après déjeuner. Cela lui semblait le comble de l'indécence d'être ainsi installé

peinard au mess de la Maison-Blanche à manger un cheese burger avec son meilleur ami tandis que d'autres - y compris deux gars qu'il connaissait bien, venait-il

585

d'apprendre - s'apprêtaient à foncer dans la gueule du loup. Il y avait largement de quoi vous couper l'appétit. Il posa son burger, but une gorgée de Coca.

" Il y en a bien un, nota le vice-président. Si t'as la patience d'attendre les deux jours nécessaires à Lockheed-Martin pour assembler les bombes, puis vingt-quatre heures pour les transférer en Sibérie, puis douze heures de plus pour effectuer la mission... peut-être plus, car n'oublie pas, les F-117 ne volent que la nuit.

- Tu sais tout ça mieux que moi.

- Jack, ça ne me plaît pas plus que toi, OK ? Mais au bout de vingt années de catapultages et d'appontages, on apprend à gérer le stress de savoir ses potes en mauvaise posture. Sinon, t'as aussi vite fait de rendre tes insignes. Allez, mange, mec, t'as besoin de toutes tes forces. Comment va Andréa ? "

La question suscita un sourire ironique. " Elle a dégueulé tripes et boyaux, ce matin. Elle a dû se servir de mes chiottes. «a la mine, elle était aussi gênée qu'un mec surpris à poil au milieu de Times Square.

- Ma foi, elle se tape un boulot de mec, et elle ne veut pas passer pour une mauviette, expliqua Robby. Dur d'entrer dans la bande quand on n'a pas de queue, mais elle fait vraiment de gros efforts. «a, je dois le reconnaître.

- Cathy dit que ça passera, mais pas assez vite à son goût. " Il leva les yeux et découvrit Andréa sur le pas de la porte, jouant toujours les anges gardiens pour son président.

" C'est un bon petit soldat, convint Jackson.

- Et toi, comment va ton vieux ?

- Pas trop mal. Une boîte de prod' veut absolument les engager, Gerry Paterson et lui, pour refaire des prêches en duo dans le cadre des émissions religieuses du dimanche matin. Il y réfléchit. L'argent lui permettrait de retaper son temple.

- C'est vrai qu'ils étaient rudement impressionnants.

- Ouais, Gerry s'est pas mal débrouillé, pour un Blanc... et d'ailleurs, c'est un type plutôt bien, d'après p'pa. Cela dit, je suis moins convaincu par cette histoire de prêche télévisé. On a trop vite tendance à se la jouer Hollywood avec le public au lieu d'être simplement le pasteur de ses ouailles.

- Ton père est un sacré bonhomme, Robby. " Jackson leva les yeux. " Je suis content que tu penses ça. Il s'est bien occupé de notre éducation, et ça n'a pas été facile pour lui après la mort de maman. Mais des fois, il peut se montrer un vrai rabat-joie. Tiens : il se met dans tous ses états dès qu'il me voit descendre une bière. Enfin, c'est son boulot de gueuler sur les gens, j'imagine.

- T'as qu'à lui dire que Jésus a bien joué les barmen, une fois. C'était même son premier miracle en public.

- Je lui ai déjà fait remarquer et tu sais ce qu'il a dit : "Si Jésus veut le faire, c'est son problème, mon garçon, mais toi, t'es pas Jésus." " Le vice-président éclata de rire. " Allez, mange, Jack.

- Voui, m'man. "

" Cette bouffe est pas si mauvaise ", observa Al Gregory, à moins de quatre kilomètres de là, dans le carré des officiers de l'USS Gettysburg.

" Ouais, mais ni femme, ni alcool à bord d'un bâtiment de guerre,

soulinha le capitaine Blandy. Pas sur celui-ci, en tout cas. Il faut se trouver une autre distraction. Alors, ça donne quoi, ces missiles ?

- Les logiciels sont intégralement chargés et j'ai envoyé par mail la rustine de mise à jour. Donc tous les autres Aegis devraient l'avoir.

- Je viens d'apprendre ce matin qu'au service qui les chapeaute au Pentagone, ils ont failli avoir une attaque. Ils n'approuvent pas la bidouille logicielle.

- Dites-leur de voir ça avec Tony Bretano, suggéra Gregory.

- Expliquez-moi un peu, qu'avez-vous amélioré au juste ?

- Le logiciel qui pilote l'autoguidage thermique de l'ogive. J'ai raccourci les lignes de code pour qu'il puisse tourner plus vite. Et j'ai reprogrammé

le taux de nutation du laser sur le système d'amorçage. «a devrait régler le problème de détection qu'avaient connu les Patriot contre les Scud, pendant la guerre de 91... J'avais déjà travaillé sur la rustine logicielle, à l'époque, mais ce programme-ci tourne presque dix fois plus vite.

- Sans modification matérielle ?

- ...videmment, ce serait mieux d'accroître la portée du laser, mais on peut s'en passer... en tout cas, ça tournait impec en simulation informatique.

- J'espère sacrement qu'on n'aura pas besoin de test en vraie grandeur.

- Ah ça, moi aussi, commandant. Une tête nucléaire dirigée sur une capitale, c'est pas la joie...

- ¿ qui le dites-vous. "

Ils étaient cinq mille à présent, et il en arrivait toujours, appelés sur les téléphones mobiles que tous semblaient avoir. Certains avaient même des ordinateurs portables reliés à leur téléphone pour pouvoir rester connectés à Internet même en plein air. La nuit était dégagée, sans risque de pluie pour endommager les machines. Les meneurs de la foule - mais ils les voyaient déjà comme des manifestants - s'étaient regroupés autour d'eux pour mieux voir, avant de relayer les nouvelles à leurs amis. La toute première grande manifestation étudiante sur la place Tienanmen s'était organisée gr,ce au fax. Celle-ci avait fait un

bond technologique. La plupart des participants allaient d'un groupe à l'autre, discutant avec animation, téléphonant pour appeler des renforts. La première manifestation avait échoué, mais ils étaient encore des bambins à l'époque et ils n'en gardaient au mieux qu'un souvenir vague. ǀ présent, ils avaient l'ge et l'éducation pour savoir ce qui devait être changé, mais ils n'avaient pas encore l'ge et l'expérience pour savoir que dans leur société le changement était impossible. Et ils ne savaient pas à quel point ce mélange était détonant.

Le sol qui défilait en dessous d'eux était noir. Même leurs lunettes de vision nocturne ne leur étaient pas d'un grand secours, ne révélant que les grands traits du relief : les sommets et les arêtes. Presque pas de lumières. Ils survolaient parfois quelques habitations mais, à cette heure de la nuit, rares étaient ceux qui veillaient.

S88

Les seules autres sources lumineuses étaient les extrémités des pales, chauffées par la friction de l'air au point que les lunettes pouvaient les détecter en infrarouge. Et pour l'essentiel, les troupes étaient plongées dans une lassitude comateuse par la vibration régulière de la cabine, et l'état de semi-rêve qui l'accompagnait les aidait à passer le temps.

Ce n'était pas vrai pour Clark, sur son strapontin, qui examinait les clichés satellite de la base de missiles de Xuanhua, y traquant l'infime détail qui aurait pu lui échapper entre la première et la vingt et unième inspection. Il avait confiance en ses hommes. Chavez était devenu un excellent chef tactique et les troupes, exclusivement formées de sous-officiers aguerris, sauraient obéir dans la mesure de leurs capacités qui étaient considérables.

Les Russes à bord des autres hélicoptères aussi. Plus jeunes de huit ans en moyenne, ils étaient tous officiers - lieutenants ou capitaines avec même quelques commandants, tous bardés de diplômes universitaires, et cela valait presque cinq ans sous les drapeaux. Mieux encore, ils étaient tous des soldats de métier, motivés, qui savaient à la fois se servir de leur tête et de leurs armes.

La mission devrait réussir, estima John. Il se pencha pour regarder l'heure au tableau de bord. quarante minutes encore et ils seraient fixés. Il se retourna et vit le ciel s'éclaircir à l'est, s'il devait en croire ses lunettes. Ils frapperaient le site de missiles juste avant l'aube.

C'était une mission d'une facilité déconcertante pour les chasseurs-

bombardiers furtifs. Arrivant un par un à la verticale de l'objectif, toutes les trente secondes, ils ouvrirent l'une après l'autre les trappes de leur soute à bombes et lâchèrent deux munitions, à dix secondes d'écart.

Pendant que le pilotage automatique guidait son appareil, le pilote alignait son désignateur laser sur la section de la piste définie à

l'avance. Les bombes intelligentes étaient équipées du système de guidage Paveway-II adapté à une Mark-84 de 908 kg, dotée d'une amorce M-905 bon marché (7 dollars 95 en fait...) réglée pour la faire sauter 589

1

un centième de seconde après l'impact, de manière à provoquer dans le béton un cratère de six mètres de diamètre sur deux mètres soixante-dix de profondeur. Et c'est ce que firent les seize bombes, à la grande surprise du personnel vaguement assoupi dans la tour de contrôle et dans un vacarme propre à réveiller toute la population dans un rayon de dix kilomètres...

Et voilà comment, en un rien de temps, la piste de la base d'Anshan se trouva fermée, et promise à le rester une bonne semaine. L'un après l'autre, les huit F-17 firent demi-tour pour rejoindre leur base de Jigansk. Piloter le Black Jet n'était pas censé être plus affriolant que voler sur un 737 de Southwest Airlines et dans l'ensemble, c'était vrai.

" Putain, mais pourquoi n'ont-ils pas envoyé un de ces Dark Star pour couvrir la mission ? demanda Jack.

- Je suppose que l'idée n'est venue à personne ", nota Jackson. Ils étaient revenus au PC de crise. " Et les satellites d'observation ?

- Pas ce coup-ci, expliqua Ed Foley. Le prochain passage a lieu dans environ quatre heures. Clark a un téléphone-satellite. Il nous préviendra.

- Super. " Ryan se cala au fond du siège qui lui parut soudain bien moins confortable.

" Objectif en vue ", annonça Boyle dans l'interphone. Puis, par radio : "

De Bandit Six, objectif en vue. Signalez-vous. ¿ vous. "

" Deux. " " Trois. " " quatre. " " Cinq. " " Six. " " Sept. " " Huit. " "

Neuf. " " Dix. "

" Cochise, au rapport.

- Ici Cochise Leader, avec cinq ailiers. Nous avons l'objectif en vue.

- Escroc avec cinq, objectif en vue ", annonça le second groupe d'hélicoptères d'attaque.

" OK, faites comme prévu. Exécution ! Exécution ! Exécution ! "

590

Clark était à présent ragaillardi, comme du reste les hommes derrière lui.

Envolée, la somnolence. L'adrénaline coulait à flots dans leurs veines. Il les vit secouer la tête, faire jouer leurs mâchoires. Chacun vérifia le bon arrimage de son arme, puis sa main gauche se glissa vers le bouton d'ouverture du harnais accroché à la boucle de ceinturon.

Le vol Cochise passa en tête, fonçant vers le baraquement du bataillon de sécurité assigné à la garde du camp. On l'aurait cru tout droit sorti d'une base américaine de la Seconde Guerre mondiale : construction en charpente de bois d'un seul étage, toit en tôle à deux pans, peinture blanche. Il y avait une guérite de garde à l'entrée, peinte en blanc elle aussi, qui luisait dans les viseurs infrarouges des mitrailleurs. Ils arrivaient même à distinguer les deux soldats. Ces derniers approchaient sans aucun doute de la fin de leur quart : l'air avachi, le fusil en bandoulière, vu que quasiment personne ne se pointait dans ce trou perdu... et en tout cas jamais en pleine nuit... à moins de compter leur commandant lorsqu'il revenait bourré de ses réunions d'état-major.

Ils tournèrent légèrement la tête quand ils crurent entendre un bruit bizarre, mais le rotor quadripale de l'Apache avait également été dessiné

pour réduire la signature acoustique et voilà pourquoi ils regardaient encore quand ils virent le premier éclair...

... les armes choisies étaient les roquettes de 70 mm, montées dans des nacelles fixées sous les ailes trapues des Apache. Trois des cinq appareils de la section se chargeaient du premier mitraillage, les deux derniers restant en réserve en cas de pépin. Ils arrivèrent en rase-mottes pour cacher leur silhouette devant l'arrière-plan des collines et

ils ouvrirent le feu à deux cents mètres de l'objectif. La première salve de quatre fit sauter la guérite et ses deux occupants endormis. Le bruit aurait suffi à réveiller n'importe qui dans le baraquement, mais la seconde salve, de quinze roquettes celle-ci, les cueillit avant qu'aucun n'ait pu faire mieux qu'entrouvrir un oeil. Les deux niveaux du bâtiment s'embrasèrent à la fois et la plupart de ses occupants moururent dans leur sommeil, surpris au milieu de leurs rêves. Les Apache hésitèrent alors, ayant encore des munitions à tirer.

Il y avait une seconde guérite de l'autre côté du camp ; Cochise Leader contourna le baraquement et le découvrit. Les deux gardes avaient épaulé

leurs armes et tiraient au-dessus d'eux à l'aveuglette, mais le mitrailleur sélectionna son canon de 20 mm et s'en servit comme d'un vulgaire balai.

Puis l'Apache pivota et lâcha ses dernières roquettes sur le baraquement, et il fut aussitôt manifeste que s'il restait encore un survivant, ce ne pouvait être que par la grâce de Dieu en personne, et qu'il ne représenterait pas un danger réel pour le déroulement de la mission.

" Cochise quatre et Cinq de Leader. Retournez épauler Escroc, on n'a plus besoin de vous ici.

- Bien compris, Leader ", répondirent les deux pilotes. Les deux hélicoptères d'attaque s'éloignèrent, laissant les trois premiers rester sur place pour effacer d'éventuels signes de vie.

Le vol Escroc, composé lui aussi de cinq Apache, ouvrait la marche pour les Blackhawk. Il apparut que chaque silo était doté d'un petit poste de garde, avec deux hommes, et ceux-ci furent éliminés en quelques secondes au canon.

Puis les Apache reprirent de l'altitude et se mirent à tourner lentement, chacun au-dessus d'une paire de silos, guettant un mouvement éventuel, mais sans rien déceler.

Bandit Six, qui était le colonel Boyle, fit descendre son Blackhawk à moins d'un mètre au-dessus du silo correspondant au numéro un de sa photo satellite.

" Go ! " cria le copilote dans l'interphone. Les soldats de Rainbow sautèrent juste à l'est de l'ouverture proprement dite ; la structure d'acier en chapeau chinois, comme un wok renversé, interdisait un

largage à

la verticale de la porte.

Le PC de la base était la structure la mieux protégée de toute l'installation. Il était enterré dix mètres sous la surface, et ces dix mètres étaient de béton massif et renforcé, pour survivre à l'explosion d'une bombe nucléaire dans un rayon de cent mètres - en théorie du moins.

¿ l'intérieur, dix hommes, commandés

par le général de division Xun qing-Nian. Il était officier du 2e d'artillerie (le nom chinois pour les troupes assignées aux missiles stratégiques), depuis sa sortie de l'université avec un diplôme d'ingénieur. Moins de trois heures auparavant, il avait supervisé le remplissage des réservoirs de ses douze missiles balistiques intercontinentaux CSS-4, ce qui, à sa souvenance, ne s'était encore jamais produit. Aucune explication n'avait accompagné cet ordre, même s'il n'y avait pas besoin d'avoir inventé la poudre (ce qui, quelque part, était sa spécialité) pour deviner que c'était lié au conflit en cours avec la Russie.

Comme tous les soldats de l'Armée populaire de libération, c'était un homme parfaitement discipliné et toujours soucieux d'avoir la responsabilité

personnelle de l'élément le plus précieux de l'arsenal militaire de son pays. L'alarme avait été déclenchée par un des postes de garde des silos et ses collaborateurs allumèrent aussitôt les caméras utilisées pour les inspections et la télésurveillance. C'étaient des appareils anciens qui avaient besoin de lumière. On alluma donc également les projecteurs.

" Putain, c'est quoi ce bordel ! hurla Chavez. Virez-moi ces projos ! "

ordonna-t-il par radio.

Rien de compliqué : les pylônes d'éclairage n'étaient pas très hauts, pas très loin non plus. Chavez en arrosa un avec sa MP-10 et la lumière s'éteignit, bonsoir tout le monde. Aucun autre pylône ne dura cinq secondes de plus.

" Nous sommes attaqués, dit le général Xun, d'une voix aussi calme qu'incrédule. Nous sommes attaqués ", répéta-t-il. Mais il avait une

procédure à suivre. " Alerte la force de garde, dit-il à un sous-officier.

Passez-moi Pékin ", ordonna-t-il à un autre.

Au silo numéro un, Paddy Connolly courut jusqu'aux tuyaux qui menaient au sommet du cube de béton délimitant le haut de la structure. Il colla sur chaque tube un pain de composition B, un explosif de choix. Puis introduisit dans chacun une

amorce. Deux hommes, Eddie Price et Hank Patterson mirent un genou en terre à proximité, l'arme prête à faire feu, guettant une riposte qui ne venait pas.

" Mise à feu ! " s'écria Patterson en courant rejoindre les deux autres.

Puis il se jeta à terre, à l'abri du béton, et tourna la poignée de son détonateur. Une milliseconde plus tard, les deux tubes furent pulvérisés.

" Les masques ! " ordonna-t-il à tout le monde par radio... mais aucune vapeur ne s'échappait des tuyaux d'alimentation. Bonne nouvelle, non ?

" Allez, viens ! " lui hurla Eddie Price. Les trois hommes, avec à présent le renfort de deux autres, se mirent à la recherche de la porte métallique du silo.

" Ed, on est au sol, je répète, on est au sol ", disait Clark dans son téléphone satellite, à cinquante mètres de là. " Les baraquements sont détruits, et il n'y a aucune opposition sur le terrain jusqu'ici. On procède au travail à l'explosif. On vous rappelle bientôt. Terminé. "

" Ben merde... ", dit Ed Foley, dans son bureau, mais la ligne était à présent coupée.

" quoi ? " Il était une heure plus tard à Pékin, et le soleil se levait. Le maréchal Luo venait de se réveiller au bout d'une nuit trop courte après la pire journée qu'il ait connue depuis la Révolution culturelle, et voilà

qu'on lui balançait un coup de fil à l'improviste. " qu'est-ce que c'est ?

- Ici le général de division Xun qing-Nian, à la base de missiles de Xuanhua. Nous sommes attaqués. Il y a en ce moment, juste au-dessus de nous, un commando qui tente de détruire nos missiles. Je demande

des instructions !

- Repoussez-les ! fut la première idée de Luo.

- Le bataillon de défense est anéanti, ils ne répondent plus. Camarade ministre, qu'est-ce que je fais ?

- Vos missiles sont-ils remplis et prêts au lancement ?

- Oui ! "

Luo regarda autour de lui, mais il n'y avait personne dans sa chambre pour le conseiller. L'arme la plus inestimable de son pays allait d'ici peu lui être arrachée. L'ordre ne vint pas machinalement. Il pesa le pour et le contre, mais en définitive, peu importait que la décision fût ou non réfléchie.

" Lancez les missiles, dit-il au général dans sa base lointaine.

- Répétez votre ordre, entendit-il.

- Lancez vos missiles ! tonna-t-il. Lancez vos missiles, MAINTENANT \

- A vos ordres ", répondit la voix.

" Bordel de merde, bougonna le sergent Connolly. Tu parles d'une foutue porte ! " Le premier pain d'explosifs n'avait fait qu'écailler la peinture.

Cette fois, il plaqua une charge creuse à la hauteur des deux gonds et s'écarta de nouveau. " Celle-ci devrait faire l'affaire ", promit-il en dévidant derrière lui le fil du détonateur.

Le craquement qui suivit lui donna raison. quand ils regardèrent de nouveau, la porte avait disparu, catapultée à l'intérieur. Elle avait d'

valdinguer dans le silo comme un démon surgi de la bouche de l'...

" ... Enfer ! " Connolly se retourna. " Courez ! COUREZ ! "

Price et Patterson ne se le laissèrent pas dire deux fois. Ils prirent leurs jambes à leur cou. Connolly les rattrapa tout en t,tonnant pour coiffer son capuchon protecteur, ne s'arrêtant que lorsqu'il fut à plus de cent mètres du silo.

" Le putain de missile est déjà rempli. La porte a défoncé le réservoir

supérieur. Il va péter !

- Merde ! Escouade, ici Price, les missiles sont remplis, je répète, les missiles sont remplis. Dégagez en vitesse de ces putains de silos ! "

La preuve leur vint du silo numéro huit, situé à l'écart de la position de Price, vers le sud. La structure en béton qui le coiffait fut projetée dans les airs et en dessous surgit un volcan de flammes et de fumée. Le silo numéro un, le leur, l'imita, une

595

torche de flammes s'échappant de biais par l'ouverture béante de la porte de service.

La signature infrarouge était impossible à manquer... Au-dessus de l'équateur, un satellite du programme de défense spatiale détecta le panache thermique et téléchargea aussitôt le signal à Sunnyvale, en Californie. De là, il fila au NORAD, le PC de la défense aérospatiale pour l'Amérique du Nord, enterré au cour du mont Cheyenne, dans le Colorado.

" Lancement ! Lancement possible à Xuanhua !

- quoi ? demanda le commandant du NORAD.

- On a un panache thermique. Un énorme... correction, deux énormes, à

Xuanhua, répondit le capitaine, une femme. Merde, encore un !

- OK, capitaine, on se calme, lui répondit le CINC-NORAD, un général d'armée. On a un commando spécial qui est en train de neutraliser la base en ce moment même. Du calme, petite ! "

Dans le blockhaus de commandement, des hommes tournaient des clefs. Le général responsable n'avait jamais pensé devoir un jour le faire. Bien s'ê, c'était une éventualité, c'était ce pour quoi on l'avait entraîné pendant toute sa carrière, mais là, non pas ça. Impossible.

Et pourtant quelqu'un essayait de détruire ce qu'il avait sous sa responsabilité... Il avait reçu ses ordres et, comme l'automate qu'on l'avait formé à être, il répercuta les ordres et tourna sa clef de commande.

Les commandos des Spetsnaz se débrouillaient bien. quatre silos

étaient déjà neutralisés. Une des équipes russes réussit du premier coup à forcer la porte de service. Cette équipe, celle du général Kirilline, envoya à

l'intérieur son crack de la technique, et l'ingénieur trouva le module de guidage du missile qu'il pulvérisa d'une rafale de mitraillette. Il faudrait une semaine au moins pour le réparer, et histoire de garantir que ça n'arrive

pas, il fixa une charge explosive à l'enveloppe d'acier inoxydable en réglant le détonateur sur quinze minutes. " Terminé !

- Dehors ! " lança aussitôt Kirilline. Le général de corps d'armée se sentait à présent comme un cadet en préparation parachutiste. Il réunit son escouade et ils coururent vers le point de ralliement. Alors qu'il s'assurait d'un regard inquiet que tout se déroulait normalement, il fut surpris de découvrir le feu et les flammes qui jaillissaient au nord...

... mais plus surpris encore quand il vit trois couvercles de silos bouger.

Le plus proche n'était qu'à trois cents mètres d'eux, et c'est à cet instant qu'il vit un de ses Spetsnaz se diriger vers le silo soudain ouvert pour y balancer quelque chose, avant de détalier comme un lapin...

... parce que trois secondes plus tard, la grenade à main qu'il venait de jeter explosa, embrasant avec elle le missile. Le soldat des Spetsnaz disparut à jamais dans la boule de feu qu'il avait provoquée...

... mais il y avait bien pire : des canaux d'évacuation situés de part et d'autre des silos numéro cinq et sept jaillirent deux fontaines de flammes denses d'un blanc jaune et moins de deux secondes plus tard apparut la silhouette noire et trapue d'une coiffe de missile.

" Merde ! " souffla le pilote de l'Apache indicatif Escroc Deux. Il décrivait des cercles à un kilomètre de là et, sans réfléchir plus avant, il abaissa le nez de son appareil, mit les gaz et tira sur la commande de pas collectif pour jeter son hélicoptère d'attaque droit vers le missile qui s'élevait.

" Je le tiens ! " lança son mitrailleur. Il sélectionna son canon de 20 mm et pressa la détente. Les balles traçantes filèrent comme des faisceaux laser. La première salve rata son but mais le mitrailleur

ajusta son tir et les dirigea vers la moitié supérieure du missile...

L'explosion qui s'ensuivit entraîna la perte de contrôle de l'hélico qui roula sur le dos. Le pilote poussa le pas cyclique à fond à gauche, prolongeant le tonneau avant de parvenir à l'arrêter, de justesse, alors qu'il entamait le second, puis il vit la

597

boule de feu qui s'élevait et le carburant enflammé retomber en cascade sur le silo numéro neuf, et tous les hommes qui avaient neutralisé ce missile.

Le dernier missile quitta son silo avant que les soldats aient pu intervenir. Deux essayèrent de tirer dessus au pistolet-mitrailleur, mais les gaz d'échappement enflammés les carbonisèrent sans leur laisser le temps d'appuyer sur la détente. Un autre Apache fonça, ayant vu ce qu'avait accompli Escroc Deux, mais son tir était trop court, tant le CSS-4

accélérait rapidement.

" Oh, merde ", entendit Clark dans son écouteur. C'était la voix de Ding. "

Merde de merde. " John reprit son téléphone-satellite. " Ouais ? Comment ça se passe ? demanda Ed Foley.

- Il y en a un qui est parti, il a décollé, mon vieux...

- quoi ?

- Tu m'as entendu. On les a tous eus sauf un... mais celui-ci a décollé...

Il file vers le nord... Mais il s'incline un poil vers l'est. Désolé, Ed, on a fait ce qu'on a pu. "

Il fallut à Ed plusieurs secondes pour se ressaisir et répondre. " Merci, John. Je suppose que c'est à moi de reprendre la main par ici. "

" En voilà un autre ", dit la capitaine.

Le CiNC-NORAD essayait au maximum de garder son sang-froid. Oui, il y avait une opération spéciale organisée pour détruire ce site de missiles chinois et donc il s'attendait à voir à l'écran un certain nombre de flashes thermiques et, de fait, il en avait vu jusqu'ici un

certain nombre au sol.

" «a devrait faire le compte, nota le général.

- Mon général, celui-ci bouge. C'est un lancement.

- Vous êtes s'°re ?

- Regardez plutôt, le panache s'écarte du site, pressa-t-elle.

598

Lancement valide, lancement valide... menace valide ! conclut-elle.
Oh, mon Dieu...

- Meeerde... " dit le CINC-NORAD. Il inspira un grand coup et décrocha le Téléphone doré. Non, d'abord prévenir le NMCC.

L'officier de quart au Centre de commandement militaire national était un général de brigade de l'infanterie de marine, du nom de Sullivan. Le téléphone du NORAD ne sonnait pas très souvent.

" NMCC, général Sullivan à l'appareil.

- Ici le commandant du NORAD. Nous avons un lancement valide, menace valide de la base de missiles de Xuanjhua en Chine. Je répète, nous avons un lancement valide, menace valide depuis la Chine. La trajectoire oblique vers l'est, direction l'Amérique du Nord.

- Merde, observa le marine.

- Comme vous dites. "

Toutes les procédures étaient consignées par écrit. Son premier coup de fil fut pour le bureau militaire de la Maison-Blanche.

Ryan s'apprêtait à dîner en famille. Soirée inhabituelle : il n'avait rien de prévu, pas de discours à prononcer, et c'était bien agréable parce que les journalistes se pointaient toujours pour lui poser des questions, or ces derniers temps...

" Vous pouvez répéter ? murmura Andréa Price-O'Day dans le micro plaqué

contre sa manche. quoi ? ?"

Puis un autre agent de la sécurité présidentielle surgit dans la pièce. "

Ordre de marche ! " lança-t-il. C'était une phrase de code souvent prononcée à l'exercice mais jamais encore en réalité.

" quoi ? s'exclama Jack, une demi-seconde avant que sa femme n'ait la même réaction.

- Monsieur le président, nous devons vous évacuer, vous et votre famille, dit Andréa. Les marines ont envoyé leurs hélices.

- que se passe-t-il ?

- Le NORAD signale le lancement d'un missile balistique.

- quoi ? De Chine ?

^99

- C'est tout ce que je sais. Allons-y, tout de suite, insista Andréa.

- Jack, s'inquiéta Cathy.

- Très bien, Andréa. " Le président se retourna. " Il est temps d'y aller, chérie. On ne traîne pas.

- Mais... qu'est-ce qui se passe ? "

Il la força d'abord à se lever avant de rejoindre la porte. Le corridor était rempli d'agents. Trenton Kelly avait dans les bras Kyle Daniel - les lionnes demeuraient invisibles - et les agents responsables des autres gamins étaient là. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il n'y avait pas assez de place dans l'ascenseur. La famille Ryan passa d'abord. La plupart des agents dévalèrent le large escalier de marbre blanc pour rejoindre le rez-de-chaussée.

" Attendez ! " s'exclama un autre agent, la main gauche levée. Il avait son pistolet dans la droite, et ça, c'était certainement inédit. Tout le monde obtempéra - même le chef de l'...tat discute rarement avec un individu qui brandit une arme.

Ryan réfléchissait à toute vitesse : " Andréa, o' est-ce que je vais

- Vous prenez le Kneecap. Le vice-président Jackson vous rejoindra à bord.

Votre famille embarque sur Air Force One. "

Sur la base aérienne d'Andrews, à proximité immédiate de

Washington, les pilotes du 1er escadron d'hélicoptères de l'Air Force sprintaient vers leurs Bell Huey. Chacun avait sa mission et chacun savait où était son passager principal, parce que son escouade de sécurité rendait compte en continu. Leur tâche était de récupérer les membres du gouvernement pour les évacuer de Washington vers des sites définis à l'avance et jugés sûrs.

Leurs hélicos avaient décollé en moins de trois minutes pour se disperser vers les points d'emport définis.

" Jack, qu'est-ce qui se passe ? " Il en fallait beaucoup pour inquiéter son épouse, mais ce coup-ci, c'était le cas.

" Chérie, on nous signale qu'un missile intercontinental se dirige

vers l'Amérique et l'endroit le plus sûr pour nous, c'est d'être dans les airs. C'est pour ça qu'ils vous embarquent dans Air Force One, toi et les gosses. Robby et moi, on va prendre le Kneecap. D'accord ?

- D'accord, d'accord. Mais qu'est-ce qui se passe ?

- Un truc grave, c'est tout ce que je sais. "

Sur l'île de Shemya, dans les Aléoutiennes, l'imposant radar Cobra Dane balayait le ciel en direction du nord et de l'est. Il détectait souvent des satellites à défilement, qui en général volent plus bas qu'une ogive de missile intercontinental, mais l'ordinateur qui analysait les trajectoires de tout ce qui passait dans le champ du système identifia le contact sans erreur : trop haut pour un satellite en orbite basse, trop lent pour un étage de lancement.

" quelle est la trajectoire ? demanda un commandant à un sergent.

- L'ordinateur indique la côte Est des ...tats-Unis. On en saura plus d'ici quelques minutes... pour l'instant, c'est quelque part entre Buffalo et Adanta. " L'information fut relayée automatiquement au NORAD et au Pentagone.

Toute l'organisation militaire des ...tats-Unis passa en hyper-luminique, section par section, à mesure que l'information lui parvenait. Au nombre, l'USS Gettysburg, à quai aux chantiers navals de Washington.

Le capitaine Blandy était dans sa cabine d'escale quand se déclencha le vibreur du téléphone. Il prévint aussitôt son second. " C'est le capitaine... sonnez le branle-bas général, monsieur Gibson ", ordonna-

t-il avec un calme qu'il était bien loin de ressentir.

Dans tout le bâtiment, l'alarme électronique retentit, suivie d'une voix humaine : " Branle-bas général... branle-bas général... tous les hommes à

leur poste de combat. "

Gregory se trouvait au PC pour effectuer une nouvelle simulation. " qu'est-ce que ça veut dire ? "

601

Le maître principal Leek hocha la tête. " Professeur, ça veut dire que quelque part, on a arrêté de faire des simulations. " Les postes de combat quand on est à quai ? " OK, les gars, vous me mettez tout ça en chauffe ! "

ordonna-t-il à ses matelots.

L'hélicoptère présidentiel normal se posa avec un grognement sourd sur la pelouse Sud et l'agent du service de protection en poste à la porte se tourna pour crier : " Vite ! "

Cathy se retourna : " Jack, tu viens avec nous ?

- Non, Cath. Il faut que je rejoigne le Kneecap. Allez, vas-y. Je vous retrouve tous ce soir, d'accord ? " Il lui envoya un baiser, se pencha pour étreindre tous les enfants, excepté Kyle qu'il prit dans les bras de Kelley pour lui faire un bisou avant de le lui rendre aussitôt. " Occupez-vous bien de lui.

- Oui, monsieur, bonne chance. " Ryan regarda les siens escalader les marches d'accès à l'hélico, puis le Sikorsky s'élever d'un coup avant même qu'ils aient eu le temps de s'asseoir et de se harnacher.

Puis un autre appareil des Marines apparut, celui-ci piloté par le colonel Dan Malloy. Un VH-60, dont les portes s'ouvrirent en coulissant. Ryan se dirigea rapidement vers l'engin, Andréa Price-O'Day à ses côtés. Ils s'assirent et bouclèrent leur harnais avant que l'appareil ne redécolle pesamment.

" Et tous les autres ? demanda Ryan.

- Il y a un abri sous l'aile Est pour certains... " Elle n'acheva pas sa phrase et haussa les épaules.

" Merde, et tout le reste de la population ? insista Ryan.

- Monsieur, c'est de vous que je dois m'occuper.

- Mais... que... "

Puis l'agent Price-O'Day fut brusquement prise de nausées. Ryan récupéra aussitôt un sac en papier, décoré d'un très joli logo présidentiel, qu'il lui tendit. Ils survolaient à présent le Mail, et venaient de dépasser le monument à George Washington. Sur la droite, au loin, s'étendaient les quartiers sud-ouest de la capitale fédérale, avec les maisons des ouvriers, des cadres, des chauffeurs de taxi, des employés de bureau... ces dizaines de

milliers de personnes qu'on voyait sur le Mail, assis dans l'herbe, ou flânant au crépuscule, des gens ordinaires...

Et tu viens déjà den abandonner une bonne centaine. Sur le nombre, vingt peut-être tiendront dans [abri sous [aile Est... et les autres, toutes celles et ceux qui font ton lit, rangent tes chaussettes, cirent tes chaussures, servent ton dîner et vont chercher les mômes à lécole... qu'est-ce que t'en fais, hein, Jack ? lui demanda une petite voix. qui les conduit en lieu s'r à bord dun hélico ?

Il tourna la tête et découvrit l'Obélisque et derrière, les eaux du grand bassin, et le mémorial de Lincoln. Il était le successeur de ses hommes, dans une ville qui avait été baptisée du nom du premier, et sauvée en temps de guerre par le second... et lui, voilà qu'il la fuyait au moment du danger, qu'il fuyait le Capi-tole, siège du Congrès. Le lanternon du dôme était éclairé. La Chambre était en session, accomplissant sa t,che pour le pays, dans la mesure de ses moyens... mais lui, il fuyait... les quartiers Est, peuplés surtout de Noirs, d'ouvriers et de petits employés, qui nourrissaient l'espoir d'envoyer un jour leurs gosses à l'université pour qu'ils réussissent un peu mieux que leurs parents... en train de dîner devant la télé, à moins qu'ils soient sortis ce soir au cinéma, ou prennent tranquillement le frais assis sur leur perron, en taillant une bavette avec leurs voisins..

... Ryan tourna de nouveau la tête et il avisa les deux silhouettes grises au chantier naval, l'une familière, l'autre pas, parce que Tony Bretano avait...

Ryan dégrafa la boucle de ceinture et se précipita vers l'avant, bousculant au passage le sergent d'infanterie de marine assis près de lui. Le colonel Malloy était installé à droite, dans le siège du pilote.

Ryan lui agrippa l'épaule gauche. Il tourna la tête.

" Oui, monsieur, qu'y a-t-il ?

- Vous voyez ce croiseur, là-dessous i

- Oui, monsieur.

- Posez-vous dessus.

- Monsieur, je...

- Posez-vous dessus, c'est un ordre !

- ¿ vos ordres ", répondit Malloy, en bon soldat. Le Blackhawk vira, descendit vers l'Anacostia, puis alluma ses feux d'atterrissage tandis que Malloy estimait le lit du vent. Le

603

pilote hésita, jeta un nouveau regard derrière lui. D'un signe sans réplique, Ryan lui indiqua le bateau.

Le Blackhawk s'approcha, prudemment.

" qu'est-ce que vous faites ? demanda Andréa.

- Je descends ici. Vous, vous rejoignez le Kneecap.

- Non ! s'écria-t-elle. Je reste avec vous !

- Pas cette fois. Occupez-vous du bébé. Si jamais ça ne marche pas, ici, j'espère que le gamin vous ressemblera, vous et Pat. " Ryan se dirigea vers la porte. Le sergent d'infanterie de marine le précéda pour lui ouvrir.

Andréa se leva pour le suivre.

" Gardez-la à bord, soldat ! dit Ryan au maître d'équipage. Elle reste avec vous !

- Non ! glapit Price-O'Day.

- ¿ vos ordres, monsieur ", dit le sergent en la ceinturant.

Le président Ryan sauta sur le revêtement antidérapant de l'aire d'atterrissage du croiseur et se pencha tandis que l'appareil remontait

vers le ciel. La dernière chose qu'il aperçut fut le visage d'Andréa. Le souffle du rotor faillit le renverser mais il se rattrapa en mettant un genou à terre. Puis il se redressa, regarda autour de lui.

" Bordel, qui est-ce qui... Mon Dieu, monsieur le président ! balbutia le premier maître en le reconnaissant.

- O³ est le capitaine ?

- Le capitaine est au centre de commandement, monsieur.

- Guidez-moi ! "

Le jeune officier marinier le précéda, ouvrant la porte d'une coursive qui menait à l'avant. quelques virages plus tard, il se retrouva dans une pièce sombre qui semblait installée sur un côté de la coque. Il régnait une température fraîche. Ryan entra comme chez lui, estimant qu'au titre de président des ...tats-Unis et donc commandant en chef des armées et de la marine, c'était de toute façon le cas. Il s'étira (il avait l'impression que ses membres ne lui appartenaient plus), regarda autour de lui, cherchant à s'orienter. Puis il s'adressa au marin qui l'avait conduit ici.

" Merci fiston. Vous pouvez retourner à votre poste.

- ȳ vos ordres, monsieur. " Il s'éclipsa, telle une apparition, reprenant sa t,che de marin.

604

OK, Jack, et maintenant ? Il avisa les grands écrans radar disposés à

l'avant et à l'arrière, les opérateurs assis de côté pour les regarder. Il se dirigea vers eux, bousculant au passage un tabouret en alu et baissa les yeux, découvrant un officier marinier en chemise kaki, un maître principal apparemment. De sa poche de chemise dépassait... merde, pas de doute...

Ryan exerça sa prérogative de chef et tendit la main pour lui piquer son paquet de clopes. Il en sortit une, l'alluma avec un briquet jetable, puis se dirigea de nouveau vers les moniteurs.

" Dieu du ciel, monsieur... dit le marinier, avec un temps de retard.

- Non, pas encore. Mais merci pour les clopes. " Deux pas de plus et il se retrouva derrière un type au col orné d'aigles argentés. Ce devait

être le capitaine de l'USS Gettysburg. Ryan tira voluptueusement sur sa cigarette.

" Sacré nom de Dieu ! On ne fume pas dans mon poste de commandement ! aboya le capitaine.

- Bonsoir, commandant, répondit Ryan. Je pense qu'en ce moment, nous avons un engin balistique qui se dirige droit sur Washington, sans doute équipé

d'une tête thermonucléaire. Pouvons-nous provisoirement laisser de côté vos petits problèmes de cigarette ? "

Le capitaine Blandy se retourna, le dévisagea. Sa bouche s'arrondit comme un cendrier de la Navy. " Comment... qui... que... ?

- Commandant, on est embarqués sur la même galère, d'accord ?

- Capitaine de vaisseau Blandy, à vos ordres, monsieur, dit l'officier qui se leva d'un bond pour se mettre au garde-à-vous.

- Jack Ryan, enchanté, commandant. (Ryan l'invita à se rasseoir.) O' en est-on ?

- Monsieur, le NMCC nous a prévenus. Le Haut Commandement militaire national nous confirme l'intrusion d'un missile balistique dirigé vers la côte Est. J'ai déclenché le branle-bas de combat. Le radar est actif. "

Puis se tournant vers un officier marinier : " La puce est implantée ?

- La puce est implantée, commandant, confirma le maître principal Leek.

6q5

- La puce ?

- Juste une façon de parler. En fait, c'est un logiciel ", expliqua Blandy.

On tira Cathy et les enfants en haut des marches de la passerelle avant de les enfourner dans la cabine avant. La h,te du colonel aux commandes était compréhensible. Les moteurs 3 et 4 tournaient déjà ; il fit démarrer les turbines des 1 et 2, et le VC-25 se mit à rouler sitôt que l'escalier automoteur s'écarta, virant à quatre-vingt-dix degrés sur la droite pour s'engager pesamment sur la piste 1-9 Droite, face au

vent du sud. Juste en dessous de son poste de pilotage, les agents de la sécurité et le personnel de l'armée de l'air étaient en train d'attacher la famille présidentielle sur les sièges ; pour la première fois depuis un quart d'heure, les membres du service de sécurité se permirent de souffler un peu. Moins de trente secondes plus tard, l'hélicoptère du vice-président Jackson se posait tout à côté du Boeing E-4B, le PC volant d'urgence, dont le pilote était aussi pressé de décoller que son collègue du VC-25. Ce qui fut fait moins d'une minute et demie plus tard. Jackson n'avait pas eu le temps de s'attacher et il se leva pour regarder autour de lui. " O`est Jack ? " demanda-t-il aussitôt. Puis il vit Andréa qui avait l'air de relever d'une fausse couche.

" Il est resté, monsieur. Il a demandé au pilote de le déposer sur le croiseur aux chantiers navals.

- Il a fait quoi ?

- Vous m'avez bien compris, monsieur.

- Passez-le-moi à la radio... tout de suite !" ordonna Jackson.

quelque part, Ryan se sentait en fait presque détendu. Plus besoin de courir, il se retrouvait enfin entouré de gens qui faisaient leur boulot avec calme et professionnalisme - en apparence, tout du moins. Le capitaine avait l'air quelque peu tendu, mais enfin, c'était assez normal, estima Ryan, quand on se retrouve comme lui responsable d'un b,timent truffé

d'équipement électronique d'un milliard de dollars.

606

" OK, comment procède-t-on ?

- Monsieur, le missile, s'il se dirige vers nous, n'est pas encore visible sur le radar.

- Est-ce que vous pouvez l'abattre ?

- En principe... Le Dr Gregory est-il dans les parages ?

- Présent, commandant ", entendit-on. Puis une silhouette se rapprocha. "

Seigneur...

- Monsieur le président suffira..., mais je vous connais ! fit Ryan

éberlué.

Commandant... commandant...

- Gregory, monsieur. J'ai même fini lieutenant-colonel avant de débrancher la prise. J'étais au SDIO, le Renseignement de la Défense. Le ministre Bretano m'a chargé d'étudier la remise à niveau des missiles du système Aegis, expliqua le physicien. Je suppose qu'on ne va pas tarder à voir si ça fonctionne ou pas.

- Votre opinion ? demanda Ryan.

- «a marchait très bien en simulation.

- Contact radar. On se chope un spectre, annonça un officier marinier.

Gisement trois-quatre-neuf, distance seize cents kilomètres, vitesse...

c'est bien lui, monsieur. La vitesse est de quatorze cents nouds... pardon, quatorze mille nouds, monsieur. " Merde, faillit-il ajouter.

" quatre minutes et demie avant impact, indiqua Gregory.

- Vous l'avez calculé de tête ?

- Monsieur le président, je bosse là-dedans depuis ma sortie de West Point.

"

Ryan termina sa cigarette et chercha des yeux un...

" Tenez, monsieur. " C'était le jeune et sympathique officier marinier, apparu comme par miracle, un cendrier à la main, en plein milieu du poste de commandement. " Vous en voulez une autre ?

- Pourquoi pas ? " Après tout. Il en prit une deuxième et le maître principal lui présenta un briquet. " Merci.

- Ouah... Capitaine Blandy, peut-être que vous déclarez une amnistie ?

- Si ce n'est pas lui, ce sera moi, dit Ryan.

- Feu vert pour le fumoir, messieurs ", annonça le chef Leek, avec une certaine satisfaction dans la voix.

fin?

Le capitaine jeta un coup d'œil circulaire, l'air chagriné, mais il fit comme si de rien n'était.

" Pour quatre minutes, ça ne devrait pas faire grande différence ", observa Ryan en t,chant de prendre un air dégagé. Risque pour la santé ou pas, il devait suivre leurs usages.

" Commandant, j'ai un appel radio pour le président.

- Je le prends o ? demanda Jack.

- Ici, monsieur ", indiqua un autre officier marinier en décrochant un combiné sur un pupitre, en même temps qu'il appuyait sur un bouton.

" Ryan.

- Jack ? C'est Robby.

- Ma famille a été évacuée sans problème ?

- Ouais, Jack, ils vont bien. Bon sang, qu'est-ce que tu fous en bas ?

- Je gère la crise. Robby, je peux pas me tirer, vieux. Franchement, je peux pas.

- Jack, si jamais ce truc pète...

- Eh bien, t'auras une promotion, le coupa Ryan.

- Tu sais ce que j'aurai à faire ? insista le vice-président.

- Ouais, Robby, t'auras à jouer la revanche. Bonne chance pour toi. " Mais là, ce ne sera plus mon problème. quelque part, c'était une consolation.

Tuer un type avec un flingue, c'était une chose. En tuer un million avec une bombe atomique... non, il ne pourrait pas faire un truc pareil sans se flinguer ensuite. Tes franchement un peu trop catho, Jack, mon garçon.

" Seigneur, Jack... ", dit son vieux pote à l'autre bout de la liaison radio numérique cryptée. De toute évidence, il devait songer aux horreurs qu'il aurait à commettre, fils de pasteur ou pas...

" Robby, t'es le meilleur ami qu'un homme puisse rêver d'avoir. Si ça

faire ce coup-ci, je te charge de veiller pour moi sur Cathy et les mômes, tu es d'accord ?

- Tu le sais bien.

- On sera fixés dans trois minutes, Rob. Rappelle-moi à ce moment, OK ?

- Roger, répondit l'ancien pilote de Tomcat. Terminé. "

608

Ryan rendit le combiné. " Dr Gregory, qu'est-ce que vous pouvez me dire ?

- Monsieur, le missile est sans doute leur équivalent d'un de nos vieux W-51. Dans les cinq mégatonnes. Il va détruire Washington et tout ce qui se trouve dans un rayon de quinze kilomètres... merde, il cassera les vitres à

Baltimore.

- Et nous, ici ?

- Aucune chance. Faut se dire qu'il doit viser l'intérieur d'un triangle défini par la Maison-Blanche, le Capitule et le Pentagone. La quille résistera sans doute, mais uniquement parce qu'elle est sous l'eau. Pas les gens... Oh, peut-être quelques heureux élus dans le métro. Le réseau est assez profond. Mais les incendies aspireront sans doute l'air des tunnels.

(Il haussa les épaules.) On n'a aucune expérience en vraie grandeur. On ne peut pas dire avec certitude.

- Une chance que la charge fasse long feu ?

- Les Pakistanais ont connu quelques échecs lors d'essais. On a eu des engins défectueux dans le temps, en général par contamination de l'hélium de la charge secondaire¹. C'est comme ça que la bombe des terroristes de Denver a foiré²...

- Je me souviens.

- OK, reprit Gregory. L'ogive est à présent au-dessus de Buf-falo. Elle entame sa rentrée dans l'atmosphère. «a va la ralentir un peu.

- Monsieur, la trajectoire se dirige sur nous, c'est confirmé par le

NMCC, dit une voix.

- Entendu, répondit le capitaine Blandy.
- Y a-t-il une alerte de la protection civile ? s'enquit Ryan.
- Sur la radio, monsieur, indiqua un matelot. CNN la diffuse aussi.
- «a va déclencher une panique générale », murmura Ryan en tirant une nouvelle bouffée.

Sans doute pas. La majorité des gens ne savent pas ce que veut 1. Rappelons qu'une bombe H (à fusion d'hélium) est déclenchée par une bombe primaire (bombe à fission de plutonium) qui sert d'amorce à la réaction en chaîne (N.d. T.).

2. Voir La Somme de toutes les peurs, op. cit. (N.d.T.).

609

dire la sirène. Et les autres ne croiront pas ce qu'ils racontent à la radio, se dit Gregory. " Commandant, on se rapproche. " Sur l'écran, la trajectoire venait de passer la frontière entre la Pennsylvanie et l'Etat de New York...

" Système nominal ? demanda Blandy.

- Affirmatif pour tous les sous-systèmes, commandant, annonça l'officier de tir. Parés à la mise à feu du chargeur avant. Ordre de tir sélectionné.

Exclusivement des Block-IV.

- Très bien. " Le capitaine se pencha vers le pupitre, tourna sa clé. "

Système complètement enclenché. Séquence de mise à feu automatique. (Il se retourna vers le président.) Monsieur, cela veut dire qu'à partir de maintenant, c'est l'ordinateur qui s'occupe de tout.

- Distance de la cible, cinq cents kilomètres ", annonça une voix juvénile.

Ils prennent ça avec un tel calme, se dit Ryan. Peut-être qu'ils ne croient pas que c'est vrai... merde, moi-même j'ai déjà du mal à le croire... Il tira une nouvelle fois sur sa cigarette, tout en regardant le spot descendre, suivant sur l'écran le vecteur de vitesse calculé par l'ordinateur et calé droit sur Washington.

" D'une seconde à l'autre... ", annonça l'officier de tir.

Il ne se trompait pas de beaucoup. Le Gettysburg fut ébranlé par le lancement du premier missile.

" Départ Un, annonça un matelot, tout au bout de la rangée, à droite.

Lancement confirmé.

- OK."

Le SM2-ER était un missile à deux étages. Le propulseur à poudre éjecta l'ensemble du cadre qui lui servait de silo, suivi d'une colonne opaque de fumée grise.

" L'idée est d'intercepter à une distance de trois cents kilomètres, expliqua Gregory. L'intercepteur et la cible rentrante vont se donner rendez-vous au même point et là... paf !

- C'est un coin à gibier, là-haut, observa Ryan qui se souvenait de parties de chasses, dans sa jeunesse. Un endroit idéal pour tirer le faisan.

- Hé, j'ai un visuel sur cette saloperie ", lança une autre voix. Une caméra avec un zoom x10 était asservie au radar de guidage de tir, et elle montrait l'ogive en cours de rentrée : juste un vague globe lumineux, un peu comme un aérolithe.

" Interception dans quatre... trois... deux... une... "

Le missile entra dans le champ mais explosa derrière la cible.

" Départ Deux ! " Le Gettysburg vibra de nouveau.

" Départ confirmé ! " annonça la même voix que précédemment.

L'ogive était à présent au-dessus de Harrisburg, Pennsylvanie, et sa vitesse n'était " plus que " de treize mille nœuds, 24 000 kilomètres-heure...

Puis un troisième missile partit, suivi d'un quatrième une seconde plus tard. En mode départ automatique, l'ordinateur épuisait les missiles jusqu'à ce qu'il voie sa cible détruite. Personne à bord n'y trouvait rien à redire.

" Il ne reste plus que deux Block-IV, indiqua l'officier de tir.

- Ils se font rares, observa le capitaine Blandy. Allez, les petits ! "

Le cinéthéodolithe confirma que le numéro Deux venait d'exploser lui aussi derrière la cible.

" Trois... deux... un... top ! "

Idem pour le numéro Trois.

" Oh, merde, oh mon Dieu ! " s'exclama Gregory. Plusieurs têtes se retournèrent brusquement.

" qu'est-ce qu'il y a ? lança Blandy.

- L'autoguidage infrarouge, il cherche le barycentre de la source de chaleur et il se trouve derrière la cible.

- quoi ? fit Ryan, l'estomac soudain noué.

- La partie la plus chaude de la cible est située derrière celle-ci, expliqua Gregory. Et c'est vers elle que se dirigent les missiles ! Putain de merde !

- Départ Cinq... Départ Six... tous départs confirmés ", annonça comme une litanie la voix à droite.

L'ogive était à présent au-dessus de Frederick, Maryland, filant encore à

22 000 kilomètres-heure...

" Et voilà, on n'a plus de Block-IV.

- Lancez les Block-III ", ordonna aussitôt Blandy. Les deux intercepteurs suivants firent comme les deux premiers, arrivant à quelques mètres de la cible mais pour exploser

611

juste derrière, et l'ogive fonçait plus vite que la vitesse de détonation de l'explosif armant les têtes des Standard-2-ER. Les fragments meurtriers ne pouvaient pas l'atteindre...

" Départ Sept ! Confirmé. Nouvel ébranlement du Get-tysburg.

- Celui-ci a un autoguidage radar", indiqua Blandy, le poing serré contre la poitrine.

Les Cinq et Six eurent le même comportement que les quatre précédents, ne ratant la cible que de quelques mètres mais dans ce cas, cela aurait aussi bien pu être un bon kilomètre.

Nouvel ébranlement.

" Huit ! Confirmé !

- Il faut qu'on l'aie avant qu'il arrive entre quinze et dix huit cents mètres. C'est l'altitude de détonation optimale, indiqua Gregory.

-   cette distance, je peux l'engager avec mon canon de 125 avant ", lança Blandy, d'une voix où perçait   présent la terreur.

Pour sa part, Ryan se demandait pourquoi il ne tremblait pas. Plus d'une fois, la mort avait posé sur lui sa main froide... Le Mail   Londres... son propre domicile... Octobre rouge... une colline anonyme quelque part en Colombie... Un jour, elle finirait bien par l'avoir. Ce jour était-il venu ? Il tira une ultime bouffée de sa cigarette puis écrasa le mégot dans le cendrier d'al .

" OK, c'est au tour du Sept. Cinq... quatre... trois... deux...

un... top ! "

- Raté ! Merde \

- Départ Neuf ! Départ Dix ! Les deux confirmés ! On n'a plus de missiles, lança la voix lointaine du quartier-mètre. C'est fini, les gars.
"

L'ogive passa au-dessus de l'autoroute de ceinture du district de Washington, la 695, désormais à une altitude inférieure à six mille mètres, rayant le ciel nocturne comme un météore, et certains noctambules crurent en effet que c'en était un, car ils tendirent le doigt pour le montrer aux passants proches. S'ils continuaient à le suivre jusqu'à la détonation, leurs yeux exploseraient, et ils mourraient aveugles...

" Huit raté, d'un quart de poil ! " annonça une voix, rageuse.

Sur l'écran, la bouffée de l'explosion semblait en effet avoir frôlé la cible à quelques centimètres.

" Il en reste deux ", leur annonça l'officier de tir.

Dans la mâture, le radar b,bord avant SPG-62 déversait sur la cible son

faisceau en bande X. Toujours en phase propulsive, le SM-2 se dirigea vers le signal réfléchi, rectifiant la trajectoire pour s'en rapprocher encore, attiré comme un papillon par une flamme, robot kamikaze de la taille d'une petite voiture, filant à près de 3 600 kilomètres-heure, traquant un objet qui allait six fois plus vite... trois mille mètres... quinze cents mètres... mille mètres... cinq cents... c...

Sur le moniteur, le météore de l'ogive nucléaire se transforma en averse d'étincelles et de flammèches...

" Ouais ! " s'écrièrent en chœur vingt gorges.

La caméra de télévision suivit la descente des lueurs embrasées. L'écran radar les montra tombant en grêle sur le centre de Washington.

" Il va falloir envoyer des équipes récupérer tous ces fragments. Certains doivent contenir du plutonium. Pas très sain à manipuler, nota Gregory, en s'appuyant contre une poutrelle métallique. Dites donc, c'était vraiment tangent. Bordel de merde, comment j'ai pu me planter à ce point en écrivant mon programme... ?

- Je serais vous, je m'en ferais pas trop, Dr Gregory, observa le maître principal Leek. Mine de rien, votre code a quand même aidé le dernier à

mieux réussir son parcours. Je pense que je vous dois une bière, mec. "

61 Révolution

COMME souvent, la nouvelle ne revint pas tout de suite à son point de départ. Ayant donné l'ordre de lancement, le ministre de la Défense ne savait plus trop quoi faire ensuite. Il n'était évidemment pas question pour lui de se rendormir. L'Amérique pouvait fort bien riposter par une autre frappe nucléaire et donc sa première pensée rationnelle fut qu'il aurait peut-être intérêt à quitter Pékin au plus vite. Il se leva, alla aux toilettes, entra dans la salle de bains, s'aspergea le visage, mais à

nouveau, son esprit butait contre un mur de brique. que faire ? Un seul nom lui vint à l'esprit : Zhang Han Sen. Dès que celui-ci décrocha, il parla très vite.

" Vous avez fait... enfin, qu'est-ce qui s'est passé, Luo ? demanda le ministre sans portefeuille, franchement inquiet.

- quelqu'un - des Russes ou des Américains, je ne sais pas trop - a frappé

notre site de missiles de Xuanhua, et tenté de détruire notre arsenal de dissuasion nucléaire. Alors j'ai ordonné au commandant de la base de procéder à leur mise à feu, bien entendu ", expliqua Luo à son collègue, sur un ton où se mêlaient la défense et le défi. " Nous en étions convenus lors de notre dernière réunion, non ?

- Luo... oui, effectivement, on avait envisagé la possibilité. Mais vous les avez mis à feu sans nous consulter ?" s'écria Zhang. Ce genre de décision était toujours pris de manière collégiale.

" quel choix avais-je ? demanda le maréchal en guise de

réponse. Si j'avais hésité, ne f't-ce qu'un moment, il n'en serait plus resté un seul opérationnel.

- Je vois, dit la voix à l'autre bout du fil. que se passe-t-il, maintenant ?

- Les missiles sont partis. Les premiers devraient atteindre leurs premières cibles, Moscou et Saint-Petersbourg, dans une dizaine de minutes.

Je n'avais pas le choix, Zhang. Je ne pouvais pas les laisser nous désarmer complètement. "

Zhang aurait pu tempêter et crier contre lui, mais à quoi bon ? Ce qui était fait était fait, et il était vain de gaspiller son énergie mentale et intellectuelle à propos d'un fait qu'il ne pouvait plus modifier. " Très bien. Il faut qu'on se voie. Je vais convoquer le Politburo. Venez sur-le-champ au siège du Conseil des ministres. Les Américains ou les Russes vont-ils riposter ?

- Ils ne peuvent pas répliquer au même échelon. Ils n'ont pas de missiles nucléaires. Un raid avec des bombardiers devrait prendre quelques heures ", indiqua Luo, en essayant de faire passer cela pour une bonne nouvelle.

À la fin de la communication, Zhang sentit dans son estomac un froid aussi glacial que de l'hélium liquide. Comme bien souvent dans l'existence, ce qu'ils avaient envisagé en théorie dans le confort de la salle de conférence s'avérait bien différent maintenant que c'était devenu une réalité des plus inconfortables. Et pourtant... était-ce bien le cas ?

C'était trop difficile à croire. Trop irréal. Il n'y avait aucun signe extérieur... on se serait au bas mot attendu à voir jaillir des éclairs derrière les fenêtres, entendre le tonnerre gronder pour accompagner une telle nouvelle, et pourquoi pas ressentir un séisme d'envergure, mais non, c'était juste le petit matin, il n'était même pas encore sept heures, et tout paraissait normal.

Zhang traversa sa chambre pieds nus, alluma la télévision, la régla sur CNN

- la chaîne était inaccessible à la majorité de ses concitoyens, mais pas pour lui, bien s'r. Son anglais n'était pas assez bon pour lui permettre de traduire le flot des commentaires accompagnant en rafale les images qui venaient d'apparaître. Elles montraient un panorama de la capitale fédérale, depuis

une caméra située manifestement en haut de l'immeuble du bureau de CNN à

Washington. ¿ quel endroit au juste, il n'en avait pas la moindre idée.

C'était un Noir américain qui parlait. La caméra le montrait sur le toit, tenant son micro comme un cornet de glace argenté, et parlant à toute vitesse... si vite que Zhang ne saisissait qu'un mot sur trois... le reporter regardait sur la gauche de la caméra, les yeux agrandis de terreur.

Donc, il sait ce qui leur arrive dessus ? se dit Zhang, et il se demanda aussitôt s'il allait assister à la destruction de la capitale des ...tats-Unis en direct à la télévision. «a, songea-t-il aussitôt, ce serait du grand spectacle.

" Regardez ! " dit le reporter et la caméra pivota pour montrer un sillage de fumée qui montait dans le ciel...

... Bon sang, qu'est-ce que c'est que ce truc ? se demanda Zhang. Puis il y en eut un autre... d'autres encore à côté... et maintenant le journaliste paraissait franchement terrifié...

... ça lui réchauffait le cour de lire de tels sentiments sur le visage d'un Américain, surtout un reporter américain noir. Encore un de ces macaques qui avaient tant fait souffrir son pays, après tout...

Et voilà qu'il allait avoir l'occasion d'en voir un se faire incinérer...

ou finalement peut-être pas. La caméra et l'émetteur allaient

disparaître aussi. Donc, peut-être juste un éclair, suivi d'un écran noir, que remplacerait le retour aux studios du siège de CNN à Atlanta...

... de nouvelles traces de fumée. Ah, oui, c'étaient des missiles surface-air... de tels engins pouvaient-ils intercepter un missile nucléaire ? Sans doute pas, estima Zhang. Il regarda sa montre. L'aiguille de la trotteuse semblait décidée à laisser l'escargot remporter cette course, tant elle mettait de temps à sauter d'une seconde à l'autre et Zhang se surprit à

contempler le spectacle télévisé avec une anticipation qu'il savait perverse. Mais l'Amérique était le principal ennemi de son pays depuis tant d'années, elle avait contrarié deux de ses plans les mieux ourdis - or voilà qu'il allait être le témoin de sa destruction, qui plus est, présentée par l'un de ces moyens de diffusion tant haïs, cette infâme chaîne d'info en continu, même si Tan Deshi soutenait qu'elle n'était pas la voix de leur gouvernement. Le régime Ryan à

Washington ne pouvait qu'entretenir les meilleures relations avec ces laquais, tant ils suivaient avec servilité la ligne politique de tous les gouvernements occidentaux...

... encore deux traînées de fumée... la caméra les suivit et... mais qu'était-ce à présent ? Comme un météore, ou le projecteur d'atterrissage d'un avion de ligne, un point lumineux, apparemment immobile dans le ciel... mais non, il bougeait, à moins que ce soit le tremblement de crainte de l'opérateur... mais non, c'était bien le missile car les traînées de fumée semblaient vouloir le débusquer mais en vain apparemment... eh bien voilà, adieu, Washington, se dit Zhang Han Sen.

Peut-être y aurait-il des conséquences néfastes pour la République populaire, mais au moins aurait-il eu la satisfaction d'assister à la mort de...

... allons bon, voilà soudain qu'éclata comme un feu d'artifice, une pluie d'étincelles envahit le ciel... qu'est-ce que cela signifiait ?

La réponse tomba soixante secondes plus tard. Washington n'avait pas été

rayée de la carte. quel gâchis, surtout qu'il fallait désormais s'attendre à des conséquences... Et Zhang alla s'habiller pour sortir et se rendre au siège du Conseil des ministres.

" Mon Dieu... ", murmura Ryan. Ses premières émotions, le refus puis

le brusque soulagement se dissipait. Cela n'était pas sans ressembler aux suites d'un accident de voiture. D'abord l'incrédulité, puis une réaction plus automatique que réfléchie, et enfin, une fois passé le danger, venait le contre-coup de la terreur, quand le psychisme se mettait à récapituler ce qui s'était passé, ce qui avait failli se produire, et cette peur d'après la survie, cette peur d'après le danger était celle qui vous ébranlait le plus. Winston Churchill avait un jour avoué qu'il ne connaissait pas de plus grande exultation que celle d'avoir survécu aux balles d'une fusillade... S'il avait dit vrai, alors Winston Spencer Churchill devait avoir de l'eau glacée qui coulait dans les veines, ou bien il aimait fanfaronner plus que le président, américain.

" Enfin, j'espère bien que c'était la seule, observa le capitaine Blandy.

- Vaudrait mieux, commandant. On est à court de missi-617

les ", remarqua le chef Leek en allumant une cigarette, profitant de l'amnistie présidentielle.

" Commandant, dit Jack quand il fut en état de parler à nouveau, par décision présidentielle, chaque homme à bord se voit promu d'un rang sur son grade, et l'USS Gettysburg cité à l'ordre de la nation. Ce n'est qu'un début, bien entendu. O` y a-t-il une radio ? Il faut que je parle avec Kneecap.

- Tenez, monsieur. (Un matelot lui tendit un combiné téléphonique.) Vous avez la ligne.

- Robby?

-Jack?

- T'es toujours vice-président.

- Pour l'instant, je suppose. Bon Dieu, Jack, qu'est-ce que t'essayais de faire ?

- Je ne sais pas trop. Sur le coup, ça m'a paru l'idée évidente. (Jack s'était rassis, le combiné collé à l'oreille.) Y a-t-il encore une menace ?

- Le NORAD dit que le ciel est dégagé, un seul missile a décollé. Dirigé contre nous. Merde, les Russes ont encore des batteries de missiles anti-balistiques tout autour de Moscou. Ils auraient sans doute mieux réussi que nous à traiter la menace. Jackson marqua un temps.) On est en train de mobiliser le service de décontamination nucléaire de

l'arsenal des Rocheuses pour récupérer les débris radioactifs. Le ministère de la Défense se charge de coordonner les recherches avec la police de Washington... Bon Dieu, Jack, c'était plutôt chaud, tu sais ?

- Ouais, c'est le sentiment général ici aussi, avoua le président. Et maintenant ?

- qu'est-ce qu'on décide pour la Chine, c'est ça? Si je m'écoutais, je te dirais de faire monter des bombes à gravité B-61 sur les B-2 basés à Guam et de les envoyer sur Pékin, mais je suppose que ce serait un brin excessif comme réaction.

- Je pense plutôt à une déclaration publique... je ne sais pas trop encore sous quelle forme. Tu fais quoi, de ton côté ?

- J'ai demandé. La procédure stipule que nous attendions quatre heures avant de pouvoir retourner à Andrews. Pareil pour Cathy et les mêmes. Tu pourrais peut-être les appeler.

- D'accord. Compris. Robby, tu bouges pas. On se revoit dans quelques heures. Je crois que je vais me taper un ou deux whisldes.

- Je suis bien d'accord, vieux.

- OK, terminé. (Ryan restitua le téléphone.) Commandant ?

- Oui, monsieur le président ?

- Votre équipage est invité à la Maison-Blanche, tout de suite, pour s'en jeter quelques-uns. C'est la maison qui offre. Je pense qu'on l'a tous mérité.

- Monsieur, je ne peux pas vous donner tort.

- Et pour ceux qui restent de quart, s'ils éprouvent l'envie de lever le coude, en tant que commandant en chef des armées, je suspends le règlement de la marine sur la question pour une durée de vingt-quatre heures.

-   vos ordres, monsieur. "

Puis Jack se tourna vers l'officier marinier : " Chef?

- Présent, m'sieur. Tenez... (Il lui tendit son paquet de cigarettes et son briquet.) J'en ai d'autres dans mon vestiaire, m'sieur. "

Sur ces entrefaites, deux hommes en civil entrèrent dans le poste de

commandement. C'étaient Hilton et Malone de l'équipe de nuit.

" Dites donc, les gars, comment avez-vous fait pour débarquer si vite ?
s'étonna le président.

- Andréa nous a appelés... est-ce qu'il vient bien de se passer ce qu'on imagine ?

- Ouai, et votre président aurait besoin d'un bon fauteuil et d'une bonne bouteille, messieurs.

- Nous avons une voiture sur le quai. Vous voulez venir avec nous?

- D'accord. Commandant, vous prenez des cars ou des bus et vous nous rejoignez à la Maison-Blanche. Si cela vous oblige à boucler le navire sans personne à bord, je n'y vois aucun inconvénient. Appelez l'amirauté et demandez-leur de vous envoyer un détachement de sécurité si nécessaire.

-   vos ordres, monsieur le président. On va pas tarder. " Je serai peut-

être pinte d'ici là, songea Ryan. La voiture empruntée par Hilton et Malone était un des gros Chevy Suburban blindés noirs qui suivaient le chef de l'Etat

619

dans tous ses déplacements. Celui-ci se contenta de regagner la Maison-Blanche. Ryan vit que les rues étaient soudain envahies de gens qui restaient plantés là à regarder le ciel. Cela lui parut bizarre. La menace n'était plus là-haut, et les débris qui pouvaient joncher le sol étaient trop dangereux pour être touchés. Toujours est-il que le trajet se déroula sans encombre et Ryan se retrouva bien vite au PC de crise, étrangement seul. Les hommes en uniforme du Bureau militaire de la Maison-Blanche étaient tous dans un état à mi-chemin entre stupeur et perplexité. Et la conséquence immédiate de ce vaste effort d'évacuation précipitée de tous les fonctionnaires et responsables du pouvoir - le nom officiel était la "

continuation du gouvernement " - était d'avoir l'effet inverse : le gouvernement se trouvait en ce moment dispersé à bord d'une vingtaine d'hélicoptères et d'un Boeing E-4B, et donc dans l'incapacité totale de coordonner ses efforts. Ryan estima que la procédure

d'urgence était mieux conçue pour supporter une frappe nucléaire que pour en éviter une et, sur le coup, cela lui parut

fort paradoxal.

Tant et si bien que la question pendante demeurerait : qu'est-ce qu'on fait à

présent? Ryan n'avait pas le moindre début de réponse. Mais à ce moment le téléphone sonna pour l'aider.

" Président Ryan à l'appareil.

- Monsieur, c'est le général Dan Liggett au commandement de la force de frappe à Omaha. Monsieur le président, je crois savoir qu'on vient juste d'esquiver une balle de gros calibre.

- Ouais, je pense qu'on peut dire ça, général.

- Monsieur, avez-vous des ordres à nous donner ?

- Du genre... ?

- Eh bien, une option serait des représailles et...

- Oh, vous voulez dire, sous prétexte qu'ils ont raté une occasion de nous atomiser, on devrait en profiter, nous, pour les désintégrer une bonne fois pour toutes ?

- Monsieur, ma t,che est de vous présenter les options possibles, pas d'en défendre une quelconque, précisa Liggett à son commandant en chef.

- Général, savez-vous o' je me trouvais lors de l'attaque ?

- Oui, monsieur. Vous en avez, monsieur le président.

- Eh bien, j'essaie en ce moment même de faire face à mes responsabilités retrouvées et je ne sais foutre pas quoi faire de la situation qui se présente, quelle qu'elle puisse être. D'ici une heure ou deux, peut-être qu'on aura une amorce de solution, mais pour l'instant, je n'ai pas la moindre idée. Alors, en attendant, général, on ne bouge pas. Sommes-nous bien d'accord ?

- Affirmatif, monsieur le président. Le commandement de la force de frappe ne bouge pas.

- Je vous rappellerai.
- Jack ? lança une voix familière, à la porte.
- Arnie, j'ai horreur de boire seul... sauf quand il n'y a personne aux alentours. qu'est-ce que tu dirais qu'on se descende une bonne bouteille tous les deux ? Dis à l'un des huissiers de nous amener une bouteille de Midleton... ah, et dis-lui de se prendre un verre pour lui.
- C'est vrai que t'es descendu te mettre en première ligne à bord de ce croiseur mouillé au chantier naval ?
- Ouaip. (Ryan releva la tête.)
- Pourquoi ?
- Je ne pouvais pas m'en aller, Arnie. Je ne pouvais pas filer me planquer à l'abri en laissant deux millions de personnes se faire griller. Appelle ça de la bravoure. Appelle ça de la stupidité. Mais je ne pouvais pas me défiler comme ça. "

Van Damm passa la tête dans le couloir pour transmettre la commande à une personne invisible. Puis il se retourna vers Jack. " Je commençais juste de dîner chez moi, à Georgetown, quand CNN a diffusé son flash spécial. Je me suis dit que je ferais aussi bien de me radiner ici... je suppose que j'ai jamais d° vraiment y croire.

- C'est vrai que c'était duraille à avaler. J'imagine que je devrais me demander si ce n'est pas nous qui l'avons provoqué, en envoyant là-bas ce commando. Comment se fait-il que les gens passent leur temps à anticiper tout ce qu'on décide ici ?

- Jack, le monde est rempli d'individus qui ne peuvent se sentir grandis qu'en essayant de rapetisser les autres, et plus grosse est leur cible, mieux ils se portent. Ajoute là-dessus que les journalistes s'empressent de recueillir leur opinion parce ça fait toujours bien de dire que t'as tort sur tout. La plupart du

621

temps, les médias préfèrent un bon papier à une bonne vérité. «a tient à la nature de leur boulot.

- C'est injuste, tu le sais ", observa Ryan, alors que le chef des huissiers arrivait muni d'un plateau d'argent sur lequel trônaient une bouteille de whiskey irlandais et des verres contenant déjà des glaçons. "

Charlie, servez-vous en un, vous aussi.

- Monsieur le président, je ne suis pas censé...

- Aujourd'hui, les règles ont changé, monsieur Pemberton. Si vous êtes trop pinte pour rentrer chez vous en voiture, je demanderai au service de protection de vous ramener. Est-ce que j'ai déjà eu l'occasion de vous dire combien je vous estimais, Charlie ? Mes enfants vous adorent. "

Charlie Pemberton, fils et petit-fils d'huissiers à la Maison-Blanche, servit trois verres - juste deux doigts pour lui - qu'il tendit ensuite avec une délicatesse de neurochirurgien.

" Asseyez-vous et détendez-vous, Charlie. J'ai une question à vous poser.

- Oui, monsieur le président ?

- O' étiez-vous, tout à l'heure ? quand cette bombe H arrivait sur Washington ?

- Je ne suis pas descendu à l'abri de l'aile Est, je me suis dit qu'il valait mieux laisser la place aux dames. Je... ma foi, j'ai pris l'ascenseur pour monter sur la terrasse. Je me suis dit que tant qu'à

faire, autant profiter du spectacle.

- çrnie, voilà ce que j'appelle un homme courageux, dit Jack, en levant vers lui son verre.

- Et vous, o' étiez-vous, monsieur le président ? demanda Pemberton, enfreignant l'étiquette par pure curiosité.

- J'étais à bord du b,timent qui a descendu cette foutue saloperie, à

regarder nos gars faire leur boulot. Tiens, ça me fait penser... Ce Gregory, le scientifique de Tony Bretano. Faudra pas l'oublier, Arnie.

C'est un des gars qui nous ont sauvé la

mise.

- Bien noté, monsieur le président. (Van Damm but une grande lampée de whiskey.) quoi d'autre ?

- Je t'avoue que je n'ai pas la moindre idée pour l'instant. "

Personne n'en avait non plus à Pékin, où il était à présent huit heures du matin. Les ministres arrivaient l'un après l'autre dans la salle de conférences, avec une démarche de somnambule, et la question sur toutes les lèvres était : " que s'est-il passé ? "

Le premier secrétaire Xu ouvrit la séance et enjoignit aussitôt au ministre de la Défense de faire son rapport, ce dont il s'acquitta d'une voix monotone de répondeur téléphonique.

" Vous avez ordonné le tir ? lança le ministre des Affaires étrangères, horrifié.

- que pouvais-je faire d'autre ? Le général Xun m'avait annoncé que sa base était attaquée. Ils s'apprêtaient à détruire notre force de frappe... nous avons évoqué cette éventualité, non?

- Nous l'avions évoquée, certes, convint qian. Mais prendre une telle décision sans notre accord ! C'était un acte irréfléchi, Luo. Avez-vous songé aux conséquences ?

- Et quels résultats cela a-t-il donné ? s'enquit Fang.

- Il semble bien que l'ogive ait connu une défaillance ou qu'elle ait été interceptée par les Américains et détruite. Le seul missile dont le lancement a réussi était dirigé sur Washington. Or, je regrette de le dire, la ville n'a pas été détruite.

- Vous le regrettez ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? " Jamais personne n'avait souvenance d'avoir entendu Fang s'exprimer avec cette force. " Bougre d'imbécile ! Si vous aviez réussi, nous serions confrontés au risque de disparition de notre pays ! Et vous le regrettez ! "

À peu près au même moment, à Washington, un fonctionnaire anonyme de la CIA eut une idée. Ils étaient en train de mettre en ligne sur Internet les images en direct ou enregistrées du champ de bataille en Sibérie, parce que les médias d'information indépendants ne pouvaient toujours pas être diffusés en Chine communiste. " Et si on leur envoyait directement les images de CNN ? " La décision fut prise aussitôt, même si elle était sans doute illégale et qu'elle violait les lois sur la propriété intellectuelle.

Mais en la circonstance, nécessité faisait loi. CNN pourrait toujours

leur réclamer des droits par la suite.

Et c'est ainsi qu'une heure vingt minutes après l'événement, la page "

siberiabattle/realtime. ram " du site de la CIA se mit à diffuser le reportage sur la destruction à laquelle avait échappé de justesse la capitale fédérale. La nouvelle qu'une guerre nucléaire avait été déclenchée puis interrompue sidéra les étudiants réunis sur la place Tienanmen. La prise de conscience collective qu'ils auraient pu se retrouver les cibles d'une frappe de représailles provoqua dans cette bouillante jeunesse moins un sursaut de peur que de fureur. Ils étaient près de dix mille à présent, dont bon nombre équipés d'un ordinateur portable et reliés à l'Internet par téléphone mobile. D'en haut, on les repérait à l'attroupement formé autour d'eux. Puis les chefs de la manifestation spontanée se réunirent et se mirent à discuter avec animation. Ils savaient qu'ils devaient faire quelque chose, mais ils ne savaient pas quoi au juste. Après tout, ils pouvaient fort bien risquer la mort.

Leur ardeur redoubla lorsqu'ils entendirent l'opinion des spécialistes que CNN avait conviés en toute hâte dans ses studios d'Atlanta et de New York pour commenter la situation : une majorité s'accordaient à penser que la seule action probable des ...tats-Unis serait de répliquer à l'agression chinoise avec une riposte équivalente et quand le journaliste jouant les présentateurs demandait ce qu'ils entendaient par " riposte équivalente ", la réponse était prévisible.

Pour les étudiants, il ne s'agissait plus désormais d'une question de vie ou de mort mais de sauver leur patrie, le milliard trois cents millions d'êtres humains dont l'existence avait été prise en otage par les malades du Politburo. Le siège du Conseil des ministres n'était pas si loin et la foule commença à converger vers l'immeuble.

Entre-temps, la police avait fait son apparition sur la place de la Paix céleste. Les équipes de jour avaient pris le relais de celles de nuit et découvert cette masse de jeunes gens - avec une surprise considérable, car on ne les en avait pas informées lors du briefing matinal. Les hommes qui quittaient le service expliquèrent à leurs collègues que rien d'illégal ne s'était produit jusqu'ici, qu'il s'agissait d'une manifestation spontanée de soutien et de solidarité avec les courageux soldats de l'APL qui se battaient en Sibérie. Le fait est qu'on ne voyait presque pas de militaires et quasiment aucun représentant des forces antiémeute de la police. Du reste, cela n'aurait sans doute pas changé grand-chose. La masse des étudiants se regroupa et c'est avec une discipline remarquable qu'ils marchèrent sur le siège du gouvernement

de leur pays. quand ils arrivèrent à proximité de l'immeuble, ils tombèrent néanmoins sur un cordon d'hommes armés. Ces agents de police n'étaient pas prêts à affronter une telle masse. L'officier de plus haut rang, un capitaine, s'avança, seul, pour demander qui était le responsable de ce groupe, et n'eut droit qu'à se faire bousculer sans ménagement par un élève-ingénieur ,gé d'à peine vingt-deux ans.

Là encore, on retrouvait le cas d'un policier qui n'avait pas l'habitude d'être désobéi et qui se retrouvait totalement pris au dépourvu. D'un seul coup, il se voyait contempler le dos du jeune homme qu'il était censé avoir figé sur place par la seule vertu de ses paroles. Le représentant des forces de l'ordre s'était réellement figuré que les étudiants s'immobiliseraient comme un seul homme en entendant son ordre, puisque telle était la force de la loi en République populaire. Mais si forte f't-elle en apparence, son assise était fragile, et lorsque la coquille se brisait, il n'y avait plus rien dessous.

Il n'y avait en outre qu'une quarantaine d'hommes armés dans le bâtiment, qui plus est, tous postés à l'écart, au rez-de-chaussée et sur la façade arrière, parce que les ministres répugnaient à devoir côtoyer des paysans armés, ou alors seulement isolés ou à la rigueur par deux. Les quatre agents de garde à la porte principale furent écartés comme quantité

négligeable lorsque la foule se précipita par la porte à deux battants.

Tous dégainèrent leur pistolet mais un seul fit feu, blessant trois étudiants avant de se faire lyncher. Les trois autres policiers détalèrent pour demander des renforts. Le temps d'aller prévenir leurs collègues, les étudiants avaient déjà envahi le grand escalier d'apparat qui menait au premier.

La salle de réunion jouissait d'une isolation acoustique parfaite, une mesure de sécurité pour empêcher les écoutes. Mais l'isolation fonctionnait dans les deux sens, si bien que les ministres réunis autour de la table n'entendirent rien de ce qui se

625

passait dehors, jusqu'à ce que le corridor à quelques dizaines de mètres se retrouve envahi d'étudiants, et encore, les ministres se contentèrent-ils de manifester leur irritation devant ce tapage

incongru.

... Le détachement de gardes armés se déploya en deux groupes, l'un

filant vers l'avant du bâtiment au rez-de-chaussée, l'autre montant au premier à

l'arrière, celui-ci sous les ordres d'un commandant qui envisageait de procéder à l'évacuation des ministres. Tout s'était passé bien trop vite, quasiment à l'improviste, parce que la police municipale avait failli à sa tâche et qu'on n'avait pas eu le temps d'appeler l'armée en renfort. Au final, le petit groupe de gardes au rez-de-chaussée se heurta à une véritable muraille d'étudiants ; alors que le capitaine avait sous ses ordres une vingtaine d'hommes équipés de pistolets automatiques, il hésita à leur commander d'ouvrir le feu parce qu'il y avait visiblement plus d'étudiants que de balles dans leurs chargeurs et, ayant hésité, il perdit l'initiative. Un petit groupe d'étudiants s'approcha des gardes armés, les mains levées, et se mit à parler sur un ton raisonnable démenti par les regards enragés de la foule derrière eux.

Les choses se passèrent différemment au premier. Le commandant n'hésita pas une seconde. Il ordonna à ses hommes de prendre leurs armes et de tirer une rafale au-dessus des têtes, histoire d'intimider ces agitateurs. Mais ces étudiants ne se laissèrent pas intimider. Beaucoup se mirent à défoncer les portes donnant sur le couloir, parmi elles, celles de la salle où siégeait le Politburo.

L'apparition soudaine de quinze jeunes gens détournait aussitôt l'attention des ministres.

" qu'est-ce qui se passe ? tonna Zhang Han Sen. qui êtes-vous ?

- Et toi, qui es-tu ? répliqua l'élève-ingénieur. Es-tu le dément qui a déclenché une guerre nucléaire ?

- Il n'y a jamais eu de guerre nucléaire. qui vous a raconté ces balivernes ? " intervint le maréchal Luo.

Son uniforme révéla aux étudiants qui il était. " Et toi, t'es celui qui a envoyé nos soldats à la mort en Russie ?

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le ministre sans portefeuille.

- Je pense qu'il s'agit du peuple, Zhang, observa Qian Kun. Notre peuple, camarade ", ajouta-t-il, glacial.

D'autres étudiants profitèrent de ce temps d'hésitation pour s'engouffrer dans la brèche. Ils envahirent la salle, empêchant désormais les gardes de faire feu : il y avait trop de dirigeants

politiques dans leur ligne de mire.

" Emparez-vous d'eux ! Emparez-vous d'eux ! Ils ne vont pas tirer sur ces hommes ! " s'écria un des étudiants. Par groupes de deux ou trois, ils se précipitèrent, contournant la table pour converger vers chacun des sièges.

" Dis-moi mon garçon, dit Fang, en s'adressant d'une voix douce à celui qui était le plus proche de lui, comment avez-vous appris tout cela ?

- Avec nos ordinateurs, tiens ", répondit l'adolescent, sur un ton un rien cavalier.

" Enfin, on trouve la vérité où l'on peut, observa le ministre, sur le ton d'un aïeul philosophe.

- Alors, grand-père, c'est donc vrai ?

- Oui, je l'avoue à regret ", lui dit Fang, sans trop savoir ce qu'il admettait ainsi.

Sur ces entrefaites, les gardes apparurent, précédés par leur commandant, le pistolet à la main. Les hommes qui se forçaient un passage dans la foule derrière lui avaient les yeux écarquillés devant le spectacle qu'ils contemplaient. Les étudiants n'étaient pas armés, mais déclencher une fusillade dans cette salle risquait de causer la mort de ceux qu'ils étaient censés protéger, aussi l'officier hésita-t-il à son tour.

" Bien, que tout le monde se calme à présent, dit Fang en écartant doucement son siège de la table. Toi, camarade commandant, tu me connais ?

- Oui, camarade ministre, mais...

- Bien, camarade commandant. Pour commencer, tu vas dire à tes hommes de rengainer leurs armes. On n'a pas besoin d'un massacre ici. Il y en a eu suffisamment. "

L'officier jeta un regard circulaire. Personne ne semblait décidé à prendre la parole, et dans ce silence soudain s'étaient

fait entendre des mots qui, sans être exactement ceux qu'il aurait voulu entendre, avaient au moins le mérite d'avoir un certain poids. Il se tourna et sans rien dire, d'un simple geste, fit signe à ses hommes

de se calmer.

" Très bien. ǀ présent, camarades, reprit Fang en se retournant vers ses collègues, je propose que nous procédions à certains changements indispensables. Pour commencer, nous allons demander au ministre des Affaires étrangères d'entrer en contact avec les Américains pour leur dire qu'il s'est produit un horrible accident et que nous nous réjouissons qu'il n'ait occasionné la perte d'aucune vie humaine, et que nous nous chargeons de ch,tier les responsables. ǀ cet effet, j'exige l'arrestation immédiate du premier secrétaire Xu, du ministre de la Défense Luo et du ministre Zhang. Ce sont eux qui nous ont embarqués dans cette catastrophique aventure en Russie, une aventure qui menace de provoquer notre ruine à

tous. Vous avez tous les trois mis en danger la patrie et vous aurez à rendre compte de ce crime contre le peuple.

" Camarades, quelle est votre décision ? " Il n'y eut pas une voix contre ; même Tan et Tong, le ministre de l'Intérieur, acquiescèrent.

" Ensuite, Shen, tu vas immédiatement proposer à la Russie et à l'Amérique de mettre fin aux hostilités, en leur disant égale-mentAque les responsables de cette aventure ruineuse seront ch,tiés. Etes-vous toujours d'accord, camarades ? " Ils l'étaient.

" quant à moi, je pense que nous devrions tous remercier le ciel d'avoir pu mettre un ternie à cette folie. Finissons-en au plus vite. Pour l'heure, je vais à présent rencontrer ces jeunes gens pour discuter avec eux des autres problèmes éventuels. Toi, camarade commandant, tu vas conduire en détention les trois prisonniers. qian, veux-tu rester avec moi pour discuter avec les étudiants ?

- Oui, Fang, dit le ministre des Finances. J'en serai ravi.

- Eh bien, jeune homme, dit Fang en s'adressant à celui qui lui paraissait agir en leader. De quoi veux-tu discuter ? "

678

Les Blackhawk étaient presque au terme de leur vol de retour. Le ravitaillement s'était déroulé sans encombre mais chacun gardait à l'esprit que près de trente hommes - tous du contingent russe - avaient perdu la vie dans l'attaque du site de Xuanhua. Ce n'était pas la première fois que Clark avait vu disparaître des hommes de valeur, mais c'était toujours une explication boiteuse à fournir aux jeunes

veuves. L'autre angoisse qui le rongait était qu'un des missiles avait réussi à décoller. Il l'avait vu s'incliner vers l'est. Donc, il n'était pas allé vers Moscou. C'est tout ce qu'il pouvait dire pour l'instant.

Tout le vol se déroula dans un silence lugubre, et il ne put même pas le rompre en appelant avec son téléphone-satellite parce qu'à un moment quelconque l'appareil était tombé, brisant net son antenne au ras du boîtier. Il avait échoué. C'est tout ce qu'il savait et les conséquences d'un tel échec dépassaient l'imagination. La seule nouvelle réconfortante dans ce désastre était qu'aucun membre de sa famille ne vivait à proximité

d'une des cibles potentielles... Enfin, l'hélico se posa et les portes s'ouvrirent pour leur permettre de descendre. Clark avisa le général Diggs et se dirigea aussitôt vers lui.

" Alors ?

- La marine a réussi à l'abattre au-dessus de Washington.

- quoi ?

- Le général Moore vient de me prévenir. Un croiseur... le Gettysburg, je crois, a flingue cette saloperie quasiment à la verticale de la ville. On a eu une sacrée veine, monsieur Clark. "

À cette nouvelle, ses jambes faillirent se dérober sous lui. Depuis plus de cinq heures, il n'avait cessé d'imaginer un champignon atomique avec son nom écrit dessus, s'élevant sur les ruines d'une métropole américaine, mais Dieu, la chance, le destin ou la Grande Citrouille était intervenu et avait arrangé le coup.

" On en est où, monsieur C. ? " demanda Chavez, avec une inquiétude manifeste. Diggs le mit au fait à son tour.

" La marine ? La putain de marine ? Ah ben merde, ça me la coupe. Alors ils savent donc faire quelque chose de leurs dix doigts ? "

629

Jack Ryan était déjà pas mal torché, et même si les médias s'en apercevaient, grand bien leur fasse. Le gouvernement était de retour en ville mais il avait reporté le conseil de cabinet au lendemain matin. Il faudrait du temps pour évaluer l'étendue de la tache qui les attendait. La réaction la plus évidente, celle dont se gobegeaient toutes les têtes pensantes à la télévision, était de celles qu'il ne pouvait

même pas envisager, et encore moins ordonner. Il allait falloir qu'il trouve autre chose que le massacre à grande échelle. Cela dit, dans son état d'esprit présent, il n'aurait pas craché sur une opération commando visant à

éliminer l'ensemble du Politburo chinois. Beaucoup de sang avait déjà été

répandu, et ce n'était sans doute pas fini. Et dire que tout cela avait commencé avec la mort d'un cardinal italien et d'un pasteur baptiste, tués par un flic au doigt un peu trop nerveux. Le monde tournait-il vraiment de travers à ce point ?

«a, estima Ryan, ça demande un autre verre.

D'un autre côté, un certain bien devait sortir de cette expérience. Il fallait savoir en tirer les leçons. Mais quel enseignement pouvait-elle apporter ? Tout cela était trop déroutant pour lui. Tout s'était passé trop vite. Il s'était retrouvé au bord d'un gouffre si effrayant, si profond, que sa gueule béante le hantait encore. C'était trop à assumer pour un seul homme. Il avait déjà su repousser la perspective d'une mort imminente, mais pas celle de millions d'individus, en tout cas pas aussi directement. Le fond de l'affaire, c'est que son esprit tournait à vide, incapable d'analyse, incapable de corrélérer l'information d'une manière susceptible de l'aider à progresser. Il n'éprouvait en réalité qu'une seule envie, qu'un seul besoin : retrouver sa famille et la serrer dans ses bras pour retrouver la certitude que le monde était encore tel qu'il le désirait.

quelque part, les gens s'attendaient à ce qu'il soit un surhomme, une sorte de divinité capable de régler les problèmes insolubles pour les autres...

ouais, c'est ça... Peut-être avait-il montré du courage en restant à

Washington, mais après le courage venait l'abattement, et il avait besoin de quelque chose d'extérieur pour retrouver sa confiance virile. Ses ressources n'étaient pas inépuisables après tout, et cette fois, il avait bien l'impression que le puits était à sec.

630

Le téléphone sonna. Arnie décrocha. "Jack? C'est Scott Adler. "

Ryan saisit le combiné. " Ouais, Scott, qu'est-ce qu'il y a ?

- Je viens d'avoir Bill Kilmer, notre sous-chef de mission à Pékin. Il semble que Shen, leur ministre des Affaires étrangères se soit rendu à

l'ambassade. Ils ont présenté leurs excuses pour le lancement du missile.

Ils disent que c'est un épouvantable accident et ils sont heureux que la bombe n'ait pas sauté...

- C'est bougrement sympa de leur part, observa Ryan.

- Enfin bon, celui qui a donné l'ordre de mise à feu a été placé en état d'arrestation. Ils réclament notre collaboration pour mettre un terme aux hostilités. Shen s'est dit prêt à prendre toutes les mesures raisonnables pour y parvenir. Il a indiqué qu'ils étaient prêts à déclarer un cessez-le-feu unilatéral et retirer l'ensemble de leurs forces à l'intérieur de leurs frontières et d'envisager le paiement de réparations à la Russie. Ils capitulent, Jack.

- Vraiment ? Pourquoi ?

- Il semble qu'il y ait eu un début d'émeute à Pékin. Les rapports sont très lacunaires, mais le gouvernement serait tombé. Le ministre Fang Gan assurerait l'intérim du pouvoir. C'est tout ce que je sais, Jack, mais ça m'a tout l'air d'un début prometteur. Avec votre permission, et en accord avec les Russes, je pense que nous devrions accepter.

- Approuvé ", dit le président, sans trop hésiter. Merde, pas besoin de s'attarder à réfléchir sur la manière de finir une guerre. " Et maintenant ?

- Ma foi, je voudrais en parler avec les Russes pour m'assurer qu'ils vont nous suivre. Je pense que oui. Ensuite, on pourra s'occuper de négocier les détails. En fait, c'est nous qui avons toutes les cartes en main, Jack.

L'adversaire se couche.

- Comme ça ? On arrête la partie, point final ?

- Pas besoin de se la jouer Michel-Ange à la chapelle Sixtine, Jack.

L'essentiel est que ça marche.

- Est-ce que ça marchera ?

- Oui, Jack. Obligé.

- OK, voyez ça avec les Russes ", dit Ryan en reposant son verre.

Peut-être que c'était la fin de la dernière des guerres, songea Jack. Si oui, alors non, on ne lui demandait pas d'être glorieuse.

L'aube était radieuse pour le général Bondarenko, et ça ne devait aller qu'en s'améliorant. Le colonel Tolkunov accourut à son poste de commandement, brandissant une feuille de papier.

" On vient d'intercepter ça à la radio chinoise, civile comme militaire.

Ils ordonnent à leurs forces de cesser le feu immédiatement et de s'apprêter à battre en retraite.

- Oh ? qu'est-ce qui les porte à croire qu'on va les laisser repartir ?

demanda le chef militaire russe.

- C'est un début, camarade général. Si ce geste s'accompagne d'une initiative diplomatique auprès du gouvernement de Moscou, alors la guerre sera bientôt finie. Vous avez remporté la victoire, ajouta le colonel.

- Crois-tu ? " demanda Gennady Iosifovitch. Il s'étira. C'était bien agréable, ce matin, de pouvoir examiner ses cartes, d'observer les déploiements et de savoir qu'il avait repris la main. Si c'était bien la fin de la guerre, et s'il en était sorti victorieux, alors, cela devait suffire à son bonheur pour l'instant, non ? " Très bien. Confirme auprès de Moscou. "

Ce n'était pas si facile, bien sûr. Les unités au contact continuèrent d'échanger des tirs sporadiques pendant encore plusieurs heures, jusqu'à ce que les instructions leur parviennent, mais enfin les coups de feu cessèrent et les troupes d'invasion décrochèrent pour se retirer et les Russes, obéissant de leur côté à leurs propres ordres, s'abstinrent de les poursuivre. Au coucher de soleil, les tirs et les massacres avaient cessé, dans l'attente du règlement final. Dans toute la Russie, les cloches se mirent à sonner.

Golovko prit note des cloches et de la liesse dans les rues, de tous ces gens qui trinquaient pour célébrer la victoire. La Russie se sentait redevenue une grande puissance et c'était bon pour le moral de la population. Mieux encore, d'ici quelques années, ils pourraient commencer à engranger les profits de leurs nouvelles ressources - et d'ici là, ils bénéficieraient de prêts-relais de montants colossaux... et peut-

être, qui sait, la Russie parviendrait-elle à entrer d'un bon pied dans le nouveau siècle, après avoir perdu l'essentiel du précédent.

La nuit était tombée quand la nouvelle sortit de Pékin pour gagner le reste de la Chine. L'annonce de la fin d'une guerre commencée depuis si peu de temps fut un choc pour tous ceux qui n'en avaient jamais vraiment saisi les raisons ou compris les motifs. Puis vint la nouvelle que le gouvernement avait changé et c'était là aussi un étrange développement qu'il conviendrait d'expliquer en son temps. Le chef du gouvernement provisoire était Fang Gan, un nom pour l'instant associé seulement à ses photos plus qu'à ses discours ou ses actes, mais le personnage avait l'air vieux et sage, et la Chine était plus une nation de grande inertie que de grandes pensées. Si l'orientation du pays devait changer, ce changement se ferait avec lenteur, pour ce qui était des gens du peuple. Ceux-ci haussèrent les épaules et discutèrent de toutes ces péripéties bizarres en termes calmes et mesurés.

Pour une certaine personne à Pékin, les changements allaient avoir une répercussion dans son travail, moins au niveau de son déroulement que de son importance. Pour fêter cela, Ming sortit dîner (les restaurants n'avaient pas fermé) avec son amant étranger. Elle but et se gava de nouilles en commentant avec enthousiasme les événements de la journée avant de l'accompagner dans son appartement où elle s'offrit, en guise de dessert, une délicieuse saucisse japonaise.

REMERCIEMENTS

Comme toujours, plusieurs amis étaient là pour m'aider : Roland, le maton du Colorado, pour la superbe leçon de langue. Bonne chance pour surveiller tes enfants rétifs. Harry, le gamin de Péther, pour quelques informations inattendues. John G., mon accès à l'univers technologique.

Et Charles, un bon professeur, dans le temps, et sans doute un sacré bon soldat, également

Cet ouvrage a été réalisé par la \ SOCI...T... NOUVELLE FIRMIN-DIDO Mesnil-sur-l'Estrée

pour le compte des ...ditions Albin Michel en septembre 2001

Ouvrage composé par Nord Compo (Villeneuve-d'Ascq) Imprimé en France

Dépôt légal : octobre 2001

N[∞] d'édition : 19978 - N[∞] d'impression : 56796